MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXII^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SÉGALAS (Anaïs).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1855-1856 (23e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr 50; Espagne et Hollande, 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes *vraies réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-postes pour prix d'abonnement.*

VINGT-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. / Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes de la collection (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris, au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

1854-1855.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Nous terminons avec ce numéro notre vingt-deuxième volume, et, cette année encore, nous avons la conscience d'avoir rempli fidèlement nos promesses.

Nous avions promis de faire du *Musée des Familles* une encyclopédie des sciences, des lettres et des arts, tout en restant fidèles à notre maxime : *Instruire en amusant.* — Aujourd'hui, nous pouvons le dire avec orgueil, notre recueil forme une bibliothèque complète où toutes les questions sont traitées et beaucoup de problèmes résolus, où la science emprunte les prestiges du style pour déguiser sa sécheresse, où les lettres et les arts sont représentés par des noms qui portent avec eux leur éloge.

Nous avions promis de joindre à cette première partie du journal une histoire anecdotique de l'année, ce qu'on appelle l'*actualité.* — Il n'est pas un fait marquant, pas un personnage célèbre, pas une découverte intéressante qui n'ait trouvé sa place dans nos colonnes.

Nous avions promis enfin de ne rien négliger pour que le mérite du livre répondît à son succès. — Les noms nouveaux dont nos listes de collaborateurs se sont enrichies nous dispensent de toute réponse.

Et maintenant que notre public sait ce que valent nos promesses, nous prenons de nouveau l'engagement de ne jamais nous écarter de la route que nous nous sommes tracée, de faire mieux encore, si nous pouvons, et nous disons : — Ayez confiance, *le passé répond de l'avenir.*

Encore un mot, chers lecteurs, un mot de votre vieil ami. Beaucoup d'entre vous lui reprochent son silence depuis plusieurs mois, et réclament le *Voyage* annoncé, le *Roman* promis, le *Proverbe* sous presse. On abuse de tout ici-bas, même de son zèle. Notre santé, fatiguée à votre service, a exigé le repos et la fontaine de Jouvence, qui coule aujourd'hui à Plombières. Encore quelques semaines de patience, et vous verrez se succéder, dans le tome vingt-troisième du *Musée des Familles*, tout ce qui vous a été promis en notre nom et au nom de nos plus illustres collaborateurs. Vous verrez même paraître en 1855 cette *Table générale* des vingt premiers volumes de notre recueil, qui sera la clef de notre bibliothèque et la lumière de notre collection.

Plombières, septembre 1855.

PITRE-CHEVALIER.

MUSÉE DES FAMILLES.

LE NOUVEAU PARIS. — LES PLAISIRS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Vue perspective des Champs-Élysées, prise de la place de la Concorde.

Aspect général.— Charles Nodier et Guignol.— Physiologie des marionnettes. — Guignol et le théâtre grec. — Guignol et Shakspeare.— Procédé, répertoire et personnages de Guignol. — Polichinelle et don Juan. — Les atellanes et la farce italienne. — Comédie *a soggetto*. — Le juge, Polichinelle et le chat.— Pièces nouvelles.— La dame au long cou.— Le public de Guignol.— Les chiens des Champs-Élysées.—Mina, Pacha, Récillet, Moutard et Moustapha. — Conseil de guerre des chiens. — Scène du chien déserteur.— Le carré Marigny.— Les Champs-Élysées le soir.— Les cafés-chantants.

Ah ! si l'on entrait à Paris par la barrière de l'Etoile le jour solennel où, pour la première fois, le diable vous at-

tire dans cette immense capitale! Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Il y a des mortels aimés des dieux, et des gens assez favorisés du sort pour naître à Nanterre ou à Puteaux.

Ceux-là entrent à Paris par la bonne porte. En traversant les Champs-Élysées, il leur est un moment permis de croire aux Mille et une Nuits, et aux rêves d'une imagination de seize ans, qui erre encore parmi les vertes solitudes du pays natal. L'hyperbole cesse d'en être une. Cela est vraiment beau, grand, gai, éclatant et aimable, riche et élégant, populaire et aristocratique. Je ne sache pas de meilleur endroit où puisse s'ébattre la joyeuse nation française. Chacun y agit en conscience et pour son compte, sans s'inquiéter des disparates. Les uns y vont pour être vus; les autres pour voir. On s'y promène et l'on s'y assied. On y joue, on y rit surtout. Il y a même des endroits où l'on peut y rêver au bruit lointain de l'océan parisien. C'est le pays grave des beaux fils et des coquettes; l'empire des marchands de chevaux et des saltimbanques. Pour tous, le véritable Champ élyséen,—non celui où nous entrevoyons, à travers les brumes de l'antiquité, de pâles héros promenant sous des ombres de bocages l'ombre mélancolique de leur grandeur passée; — mais les Champs-Elysées positifs, où l'on boit du coco en plein air, ou du champagne au *pavillon des Ambassadeurs;* un Eldorado où l'on voit des chevaux de bois et des chevaux vivants, au choix; quelque chose de prosaïque et de poétique à la fois; mais, avant tout, quelque chose de vivant, de leste, d'élégant, de bouffon; un salmigondis d'esprit et de satire essentiellement parisien. A vol d'oiseau, tels sont les Champs-Elysées.

Ce qui ne veut pas dire, jeunes amis inconnus qui nous lisez là-bas, et qui jamais encore n'avez perdu de vue le toit béni de votre village, ce qui ne veut pas dire qu'il soit désirable et pressant de venir ici. Hélas! c'est l'endroit où Paris ment le mieux. Et Dieu sait si ville du monde connaît aussi bien l'art de farder ses plaies hideuses et invétérées! Paris, il faut y prendre garde, a son poignard à la jarretière, comme une Andalouse de roman, ou son couteau dans la manche, à l'instar des coquins de tous pays.

Ne nous occupons présentement que des choses aimables. « *Il est quelquefois temps de rire,* » dit un joyeux Gaulois. Or, il suffit d'entrer dans le détail des jeux et des plaisirs des Champs-Elysées pour trouver ample matière à narguer la mélancolie. La belle distribution des arbres, des pavillons, des fontaines, dont on aperçoit les brunes naïades à travers la feuillée; l'éclat des toilettes, *l'endimanchement* général, sans distinction de classe, l'élégance des équipages, le bruit des voitures, frappent d'abord ou plutôt éblouissent le promeneur. Par la fréquentation, l'on arrive à jouir isolément des objets qui concourent à ce merveilleux ensemble. Ce n'est pas alors un médiocre agrément de pénétrer dans les mœurs intimes de ce microcosme taillé sur le patron de défunt Cocagne.

Au gré du badaud, du philosophe oisif qui promène un peu partout sa constante flânerie, du poëte sans le savoir, qui se plaît à fainéanter au soleil, les spectacles occupent gracieusement la curiosité qui aime à voir voler les mouches, et laissent fuir d'un talon moins pesant les heures béquillardes. Or, de tous les spectacles des Champs-Elysées... que dis-je? de Paris tout entier, en est-il un qui vaille le théâtre de l'illustre Guignol, ou celui de son disciple Bambochinet, voire celui du moderne Gringalet? Cela ne souffre pas de discussion. Tel fut du moins l'avis d'un académicien, et, ce qui vaut mieux, d'un grand écrivain, dont la république des lettres pleure encore la perte, le bon Charles Nodier.

Il ne dédaignait pas, lui, le bonhomme, le grand homme d'esprit, le sentimental fantaisiste; il ne dédaignait pas le spectacle des petits enfants, le théâtre de Guignol. De la part de l'auteur de *la Fée aux miettes*, cette passion pour les marionnettes n'a rien qui me surprenne: Hoffman dut les aimer aussi. Souvenez-vous de ce terrible conte, dont une poupée est l'héroïne. La sombre imagination d'Edgard Poë a-t-elle rien créé de plus lugubre? Ces petits êtres de bois peint ne durent pas non plus passer indifférents dans l'imagination du bon Perrault et du goguenard Muséus.

Je ne sais, en effet, rien de bizarre, de grotesque et de grave comme l'aspect d'une boutique de jouets d'enfants. Toutes ces petites figures vêtues d'étoffes criantes, immobilisées chacune dans leur expression, retiennent le regard bon gré, mal gré, exercent sur lui une sorte de fascination qui, peu à peu, plonge l'esprit de l'imprudent contemplateur dans une rêverie infinie, l'entraînent dans un monde chimérique où l'humanité apparaît encore, mais avec des saillies de caractère si accentuées, qu'elle vous fait passer tour à tour de la haine à l'amour, de l'horreur à l'hilarité.

Supposez maintenant que l'art touche de son doigt ce peuple de petits êtres vêtus comme des princes du vieux temps, qu'il leur communique le mouvement, l'âme; que ces petites individualités, florissantes de santé, tonifiées jusqu'à l'exaltation, et pourtant — le conçoit-on? — pourtant immobiles, sortent soudain de cette léthargie; qu'au lieu d'une boutique de jouets d'enfants nous nous trouvions devant un théâtre de marionnettes. Tout à coup, les bras, les jambes s'agitent, les yeux roulent, la bouche s'ouvre, et de cette bouche s'échappent des paroles gutturales, articulées d'une voix dont la grosseur contraste avec l'exiguïté des interlocuteurs! Humanité, pauvre humanité! te voici devant la barre de la gaieté enfantine. Et tu n'auras pas la finesse d'y paraître avec avantage. Ce que tu ne tolérerais point de la bouche d'un acteur (car cet acteur est un homme, et tu crains de te ravaler en toi-même, tu te respectes dans la chair et les os d'autrui), tu l'applaudiras dans ces petits godenots. Insensé! ne t'aperçois-tu pas que ton cœur palpite sous ce bois peint, et que ta flagrante humanité s'est logée dans cette marionnette d'un pied!

Que sera-ce donc lorsque, par un mécanisme à la fois plus simple et plus savant — caractère des découvertes primitives de la mécanique; — que sera-ce donc lorsque l'homme aura trouvé moyen de s'insinuer plus profondément dans la marionnette? Alors nous obtiendrons des résultats incalculables. Pour peu que le sujet de la pièce y prête, nous touchons presque à la représentation d'un drame de Sophocle, et nous reconstruisons en miniature l'idéal du théâtre antique.

Afin de mieux saisir ce raisonnement, examinons le nouveau mécanisme que je nommerai, si vous le voulez bien, le mécanisme Guignol. Faisons-en la description, l'autopsie. Vous savez que, dans l'espèce, il ne s'agit plus de fils d'archal: la main, la main immédiate est devenue le seul agent qui va faire circuler la vie dans le bonhomme. Il vous est facile de vous en rendre un compte exact en opérant vous-même. Daignez prendre votre mouchoir. De l'un des coins faites un nœud peu serré et laissez passer le bout. Vous verrez tout à l'heure l'utilité de ce bout. Ce bout devient une aigrette et le nœud un turban. Fermez incontinent les deux derniers doigts de la main, et coiffez votre index du bonnet à la turque. Il ne vous reste plus

qu'à ramener les plis du mouchoir afin de cacher votre main, et vous avez devant les yeux un grand empereur d'Orient, un roi mage, couvert de son manteau.

Ce n'est pas tout encore. Habillez de la même façon votre autre main, mettez-les toutes deux en face l'une de l'autre. Inclinez en même temps l'index de chaque main. Les deux grands empereurs viennent de se saluer. Que de noblesse! que de majesté! Il ne tient qu'à vous d'ajouter la parole à cette puissante pantomime, et de l'accentuer du geste en remuant le médium et le pouce, qui forment les deux bras du personnage. Et quels bras vigoureux! Les deux plus forts doigts de la main. Ce qui, en passant, explique la violence des coups de bâton dont ce débauché de Polichinelle accommode la tête du juge.

Il ne tient qu'à vous maintenant de vous donner la comédie à vous-même. Ou, si mieux encore, vous voulez la donner aux autres, dissimulez votre personne derrière un paravent, et laissez seulement dépasser à mi-corps vos deux acteurs improvisés. Allez maintenant; les vastes champs de la poésie vous appartiennent! vous tenez dans vos six doigts la source du rire et des larmes! Quand apparut-il jamais sur la scène française des sujets à la fois plus tragiques, plus graves et plus bouffons? Où l'art trouva-t-il de pareils interprètes? O Molière! ô toi surtout, divin Shakspeare! que de fois j'ai regretté de ne pas voir tes drames immortels joués par des marionnettes! Les *Richard III*, *Macbeth*, et toi aussi aimable *Juliette*: c'est alors que vous apparaîtriez sous un aspect enchanteur auquel n'atteindront jamais Rouvière et Mecready.

Nous voici bien près de Guignol. Aux mouchoirs, substituez des petites poupées avec divers costumes, et pourvues de bras où se logent le pouce et l'index; nous avons des acteurs complets. La richesse des décors, machinés comme à l'Opéra pour des changements à vue, ne laisse rien à désirer à l'illusion. Les palais, les tavernes, les forêts, les places publiques surtout; — à l'instar de Molière, Guignol se plaît à choisir la place publique pour lieu de scène; — en un mot, toutes les merveilles naturelles et architecturales apparaissent à vos regards enthousiasmés. Dans ce cadre se meuvent d'incomparables acteurs. A leurs gestes vifs et brusques, à l'extase de leur expressive physionomie, il vous est facile de voir que la muse les a saisis aux cheveux. Remarquez les mouvements de la tête. Ils viennent de l'index, le plus expressif de tous les doigts. C'est ainsi que le génie trouve de secrètes ressources pour s'insinuer dans les cœurs. Peu à peu le drame s'anime, une sorte de brio, d'entrain, de *furia francese* s'empare des acteurs. Ils vont, viennent, virent, valsent, passent, se heurtent, s'accrochent, se quittent, s'attaquent à faire frémir. Un homme rouge a surgi, un être terrible et brillant, magnifique et monstrueux, féroce et grotesque, Polichinelle paraît. Malheur à qui l'approche! Il se démène à tort et à travers, plein de flegme et de fureur; c'est don Juan poursuivant les spectres, ou Hamlet fatal tuant tout ce qu'il touche. Le cœur palpite, la vue se trouble, nous touchons à la crise finale; la toile tombe au milieu d'une grêle de coups de bâton. Comme dit un poëte,

C'est la moralité de cette comédie.

Il est bon de noter, en passant, que le théâtre de Guignol ne peut communément avoir plus de deux acteurs en scène à la fois. C'est une difficulté pour l'art dramatique; mais Guignol se joue de ce qui ferait le désespoir de nos plus habiles charpentiers du boulevard, et il pourrait nous répondre qu'il ne faut pas plus de deux acteurs pour jouer la grande scène du *Cid*:

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

Ce qui donne au théâtre de Guignol un caractère d'entrain et de vie, qui manque à la scène moderne, c'est son procédé. A l'exemple des improvisateurs italiens, Guignol dédaigne les froides conceptions alignées sur le papier par quelques *rimatori* faméliques; je veux dire qu'il se confie à son inspiration et que ses pièces ne sont que de simples canevas, des comédies *a soggetto*, où le génie introduit toutes les variantes que lui souffle la fantaisie.

Comme dans la comédie italienne, les personnages du théâtre Guignol furent d'abord invariables. Qui ne se souvient de la grande scène de Polichinelle, du juge et du chat? Scène modèle, scène éternellement comique, qui menace de disparaître sous l'envahissement du goût moderne. Là, certes, il fallait bien improviser. Le chat n'était point complice des inventions de l'art; il ne répétait point son coup de griffe; il le donnait en conscience, jouant son rôle au sérieux, car ce rôle faisait partie de sa vie. Saura-t-on jamais la haine lentement amassée dans son cœur? Chaque jour il se ruait sur son infatigable ennemi, il lui faisait sentir la morsure de ses griffes d'acier; mais, chaque jour, reparaissait l'éternelle perruque du juge, cette indestructible perruque, toujours jeune comme un remords. Amère raillerie de la destinée du chat! s'il ne devient pas fou, c'est que sa raison est plus inébranlable que la raison humaine.

Aux jours du printemps, quand avril, le doux germinal, montre ses bourgeons naissants, nous revîmes encore une fois cette scène typique, qui excita les premiers éclats de rire de notre enfance. Le soleil souriait à peine, comme un pâle poitrinaire. Les promeneurs passaient rares et fugitifs. Je me trouvai seul vis-à-vis du vieux théâtre de Guignol. Le chat était à son poste. Maigre, le poil en désordre, la queue agitée de mouvements convulsifs, les yeux demi-fermés, il attendait son immortel ennemi, le juge. Bientôt le juge parut.

Quantum mutatus ab illo!

Tandis qu'il s'avançait en saluant le chat avec cette politesse magistrale dont la tradition remonte aux anciens parlements, j'eus peine à le reconnaître. Sa blanche perruque était devenue presque chauve; sa robe noire, plus terne et plus usée que celle d'un vieil avocat de police correctionnelle, tenait à peine à ses épaules. Lui, autrefois si florissant, comme tout bon juge ami de la dive bouteille, il était maintenant pâle et meurtri comme un cénobite. Le chat, épuisé, se jeta sur lui, et je vis le juge, autrefois si gaillard, se dégager avec effort de ses griffes affaiblies. Il me fit peine à regarder. Je me sentis porté à la mélancolie.

Ce fut bien pis quand apparut Polichinelle! O magnifique Pulcinello! qu'étaient devenus ces habits d'un rouge éclatant, couverts de paillettes d'or; ces bosses menaçantes, ce chapeau gigantesque, cette fraise éblouissante, sur laquelle se détachait si bien ta face goguenarde, couverte d'un uniforme vermillon? Qu'il me parut navrant cet éclat de rire d'oiseau moqueur, et jadis si réjouissant, brrikikiki! qui précédait ton entrée en scène! Il y avait

toujours la même violence dans les coups de bâton; mais où étaient la verve et la gaieté dont tu les assaisonnais?

Et tandis que j'assistais solitaire à cette funèbre résurrection d'une gloire éclipsée, tandis que je contemplais en quelque sorte les ruines du vieux Guignol, à deux pas de là Gringalet et Bambochinet, entourés d'un public nombreux, joignant la pompe d'un violon à la magnificence des décors, étalaient aux yeux d'un public idolâtre et stupide les mièvreries du répertoire moderne. Dérision! C'est ainsi qu'un soir j'entendis ronfler à mes côtés, tandis qu'Hamlet, jouant avec l'éventail d'Ophélie, attendait l'instant terrible où il va reconnaître l'assassin de son père. Douloureuse inanité des œuvres du génie! Je déposai religieusement mon sou dans l'écuelle de fer-blanc que tendait à l'unique spectateur une petite fille pâle, et je m'éloignai tristement.

A ces fâcheux pronostics, il est aisé de voir que la grande scène du juge, de Polichinelle et du chat, ne tardera pas à disparaître du théâtre Guignol. Là, comme ailleurs, le goût public se transforme. L'influence de MM. Scribe et Alexandre Dumas s'y fait déjà sentir. Le fameux Polichinelle lui-même a disparu, ainsi que le juge et le chat, des pièces modernes. Polichinelle ne paraît plus qu'à la fin pour annoncer au public que la représentation est terminée. De maître, il est devenu laquais; de premier sujet, modeste appariteur. Je n'ai pu néanmoins m'empêcher de remarquer, sans une certaine satisfaction, que Polichinelle, malgré sa déchéance, faisait toujours plaisir. Tel que ces grands acteurs, à qui l'âge ne permet plus de se montrer qu'à de rares intervalles, dès qu'il paraît, un frémissement de joie, un petit rire en *tremolo* parcourt le jeune public des avant-scène. Tant est puissante la tradition, tant sont indestructibles les vieux souvenirs! L'enfance prouve, par l'accueil qu'elle fait à Polichinelle, la sûreté de son goût, non encore corrompu par l'abus des productions à la mode. Dors en paix, Polichinelle! la poussière des siècles peut recouvrir ta cendre, l'herbe croître sur ta tombe, tu es désormais immortel, comme Don Juan et Faust!

Ce n'est pas que Bambochinet et Gringalet n'aient aussi leur mérite; mais ils ne tiennent au passé que par le procédé *a soggetto*. Pièces et personnages ont changé et se sont multipliés à l'infini. Les coups de bâton forment toujours le fond de l'intrigue, mais le costume, le dialogue, les incidents, les mœurs, sont le plus souvent empruntés à l'époque actuelle. Exemple: Guignol est le fils d'une vieille fruitière, à laquelle il cause mille chagrins, mille terreurs, par ses nombreux déportements. Il hante les cabarets, se grise et se bat. Entre autres méfaits, il a abusé de la confiance d'un cuisinier, qui nourrit dans son cœur mille projets de vengeance. Sur ces entrefaites, arrive le frère du cuisinier, militaire de la ligne. Reconnaissance et embrassades des deux frères. Le cuisinier raconte sa peine au soldat. Celui-ci promet d'avoir raison de Guignol; il le cherche, le rencontre et s'explique. Guignol n'a pas d'argent; il s'agit d'en tirer à sa mère la fruitière. Il feindra de s'être engagé. Le militaire prête son sac, à la condition que Guignol payera à déjeuner. Cependant Mme Guignol cherche partout son fils, qui a disparu. Elle se lamente, elle verse des larmes; quand revient Guignol, le sac au dos, muni de toutes les marmites, bidons et autres objets de l'équipement de campagne. — Ah! mon fils! où vas-tu ainsi? s'écrie la malheureuse fruitière. Guignol répond qu'il s'est engagé. Il lui faut mille francs pour se faire remplacer. La tendre mère s'exécute. Guignol retourne aux bombances; mais, quand le soldat réclame le payement de son frère le cuisinier, ainsi que le déjeuner promis, Guignol lui répond par une magnifique volée de coups de bâton. Le soldat parvient à se saisir de l'arme et veut riposter. Guignol disparaît, le soldat frappe le vide. Guignol revient; mais cette fois il revient armé d'un énorme battoir, à l'aide duquel il aplatit le militaire, et la toile tombe. Conclusion pleine d'audace dans le temps où nous vivons, et qui témoigne d'un étrange oubli de la censure.

Si nous passons de Guignol à Gringalet, nous quitterons le vaudeville pour le drame. Un homme, Gringalet, est en prison auprès d'un pont. Il a donné des coups de bâton à une vieille femme, laquelle a porté plainte et l'a fait incarcérer. Cependant la femme du détenu s'en va par la ville, pleurant l'absence de son mari. Elle arrive sous les murs de la prison. Le mari, en entendant les sanglots, reconnaît la voix de sa femme. Il colle son visage aux barreaux. — Ma biche! ma biche! — Qui m'appelle? — Moi, Gringalet, ton mari! — Ah! mon ami!... Bref, Gringalet explique qu'il va s'évader par une fenêtre qui donne sur la rivière. Il ne tarde pas, en effet, à s'échapper, se jette à la nage, grimpe dans une nacelle et traverse la rivière. Il rentre ensuite chez lui, et, de crainte d'être repris par la garde, il part avec sa femme sous le bras, et le berceau de son enfant sur l'épaule. Cependant la vieille femme, qui ne peut digérer ses coups de bâton, revient sous les murs de la prison. Elle accable d'injures son ennemi, qu'elle croit toujours enfermé, et songe à regagner enfin le village où elle réside. Mais il y a loin: à son âge, il est dur de faire une pareille course. Tout à coup arrive sur le pont un paysan à cheval. Il offre à la vieille de monter en croupe. Elle accepte avec joie. Le paysan l'aide à monter. — Tenez-vous bien à moi, lui dit-il. Mais à peine a-t-elle pris place sur le cheval, qu'il se met à ruer. La vieille pousse des cris; le paysan cherche en vain à calmer sa monture, qui, d'une dernière ruade, envoie la vieille dans la rivière. Le paysan continue alors sa route, et Polichinelle annonce au public, — on pourrait l'ignorer, — que la pièce est finie. Ce drame, dont le mouvement et la variété rappellent les grandes pièces de M. Alexandre Dumas, obtient généralement beaucoup de succès.

Si nous voulions raconter ce répertoire, plus riche que celui du théâtre de la rue Richelieu, nous en aurions pour jusqu'à la fin de nos jours et des vôtres. Il nous suffira de dire que la société entière, avec ses diverses classes, ses types innombrables, depuis l'invalide jusqu'au conscrit, depuis la bonne d'enfants jusqu'à la grande dame, défile devant la rampe de Guignol et de Gringalet.

Parmi les pièces fantastiques, trop rares, à notre avis, — le jeune public de Guignol partage sans doute cette opinion, — nous en avons remarqué une d'un comique terrible. La situation principale et l'effet se gravent vivement dans la mémoire. Un grand seigneur veut épouser une belle dame. Après avoir exposé l'état de son cœur, il demande à la dame la permission de l'embrasser. La dame consent à laisser prendre un baiser sur son visage, plus vermeil que la rose. Mais, ô déception! quand le fiancé croit poser ses lèvres sur cette joue riante, la joue fuit, ou plutôt le cou de la dame s'allonge, s'allonge et devient bientôt aussi long que toute sa personne. Le grand seigneur recule épouvanté. Il n'en peut croire ses yeux. Il se les frotte. La dame profite de ce moment pour reprendre les gracieuses et naturelles proportions dont elle est ordinairement douée. Le fiancé, en rouvrant les yeux et en retrouvant la dame de ses pensées telle qu'elle apparut à ses regards charmés,

le jour où elle conquit son cœur, s'imagine avoir fait un mauvais rêve. Il en revient à ce fatal baiser et veut contenter son désir. Non moins complaisante que la première fois, la dame tend son joli visage; mais, avant que la bouche du fiancé ait pu l'atteindre, il s'élève de nouveau, railleur comme la treille dorée trop verte pour maître renard.

Est-ce un symbole? Illusions de l'amour, est-ce vous qui montez au ciel, portées sur cet horrible cou de cigogne? Qu'importe, au surplus, le but du naïf impresario? Pour moi, je sais bien qu'en voyant ce cou s'allonger, s'allonger, je ne fus pas moins frappé qu'à l'aspect de la tête de chameau du roman de Cazotte et de son formidable : *Che vuoi?*

Nous ne dirons rien de Bambochinet. Il vient d'abandonner ce genre modeste mais artistique, expressif, et qui doit

Les chiens savants au Champs-Élysées. Le conseil de guerre.

être tout une science, comme la chirognomonie. Plus ambitieux que ses voisins, il a réuni une troupe de marionnettes et se lance dans la haute comédie.

Maintenant que nous avons examiné la scène, avant de quitter Guignol et Gringalet, un coup d'œil, s'il vous plaît, du côté des spectateurs. Contemplez un moment ces babys roses et blancs, ces poupons épanouis, ces fillettes au museau fin et coquet, *bambins* et *bambines*, comme dirait un étrange classificateur qui fit école. Ecoutez leurs rires argentins aux endroits comiques; voyez leurs petites mines sérieuses aux passages graves. Mais voici les coups de bâton de la fin, alors le rire ne suffit plus à l'expansion de ce public enfantin. On frappe dans les mains, on s'agite sur le banc, on se tord; et quand on a bien ri, on tourne instinctivement vers la bonne ou la maman un grand œil animé, afin de voir si cette joie a été partagée.

Après Guignol et consorts, je ne sais rien de plus intéressant que les chiens des Champs-Elysées. On peut dire de ces animaux qu'ils font les délices d'un public idolâtre. Des aboiements retentissent. Place ! place ! Bêtes et gens, écartez-vous ! Équipages et piétons, respectez cet attelage digne du Kamtschatka. L'homme aux chiens, assis sur sa voiture, traîné par une meute, descend des hauteurs de l'Etoile. Danois, braques, lévriers, chiens-loups, chiens de tout poil et de toute race, traînent ce char inusité. Bientôt vous verrez ces dociles animaux jouer aux cartes, aux dominos, se livrer aux mathématiques, sauter pour le roi de Prusse, danser, valser, faire la révérence à la société, et exécuter tous les tours de force que demanderont messieurs les amateurs.

Mais quittons cette troupe composée d'éléments disparates, pour cette compagnie de purs caniches. J'avoue mon faible pour ce chien spirituel par excellence. Le caniche, avec son poil frisé, son museau éveillé, son caractère cordial, la prestesse de son allure et l'air de jovialité réandu sur toute sa personne, réjouit l'œil du passant. J'aime à voir un caniche bien savonné, bien tondu, auquel on a laissé les bottines, les moustaches, la coiffure et quelques agréments... postérieurs, trotter gaiement au soleil. Dans ce galant équipage, c'est l'Arlequin, le Figaro des chiens.

Pour être juste, je ne sais pourtant ce qu'il faut le plus admirer, du chien ou de l'homme. En contemplant les caniches des Champs-Elysées et leur maître, je ne puis m'empêcher de les confondre les uns et l'autre dans une même admiration. Sans doute, le chien déploie une intelligence véritablement au-dessus de son espèce; mais l'homme, quel miracle n'accomplit-il pas chaque jour sous l'œil des passants, qui ne semblent seulement pas s'en étonner ! Je veux parler du *boniment* et de ses conséquences. Or, le *boniment* débité sur les planches des théâtres forains n'approche pas, sous le rapport de la difficulté, de celui de l'impresario d'une troupe de chiens qui exerce en plein vent. Quand le public est entré dans la baraque, on le tient. Et quoiqu'on lui laisse la consolation de ne payer qu'en sortant, il n'en faut pas moins qu'il paye. Mais, en plein vent, où est la garantie contre l'avarice du passant, qui ne demande pas mieux que d'assister au spectacle sans bourse délier ?

L'homme aux chiens a choisi sa place. Il a étendu son tapis sur le sol. Le cercle des curieux, des badauds, des flâneurs, — l'espèce en est nombreuse, — se forme autour de lui. Aussitôt le duel s'engage. L'homme est résolu à faire recette. La plupart des spectateurs sont décidés à ne pas le faire plus léger sacrifice. Il s'agit de résoudre le problème. Par quelle mystérieuse attraction, le sou caché dans le fond de votre poche, et que vous réserviez, j'aime à le croire, pour un usage plus important, va-t-il aller se loger dans celle de l'homme aux chiens ? Cela est peut-être plus inexplicable que le magnétisme. Telle est pourtant la magie du verbe. Quelle que soit votre répulsion, à moins que vous n'ayez un cœur de bronze ou l'âme d'Harpagon, je vous défie de vous mêler au cercle sans subir l'influence atmosphérique. Rien ne pourra vous soustraire à la *nécessité* de jeter votre sou.

C'est que, sans en avoir l'air, l'homme aux chiens ne s'est pas seulement livré à l'étude de la race canine. Il connaît l'espèce humaine aussi bien que celle des caniches. Il a observé, et il a retiré, pour fruit de ses observations, de profonds et pratiques enseignements. Vous n'avez point de ressort au cœur si bien caché qu'il ne le découvre, et ne trouve occasion de le faire jouer. Rien de plus docile que l'homme, c'est à décourager le caniche ! Poussez le petit ressort, il joue aussitôt. C'est de la pure mécanique passionnelle. Le moyen est infaillible. Il y a la vanité, la pitié, l'admiration, et surtout la curiosité ; c'est trois fois plus qu'il n'en faut pour faire pendre son prochain, si l'on était méchant. L'homme aux chiens se bornera à vous débarrasser d'un sou malpropre, qui déshonore votre bourse.

Il préludera par quelques petits exercices qui serviront à grossir son public et à le mettre en goût. Ce serait une faute grossière que de l'effrayer tout d'abord par d'indiscrètes sollicitations. Lui, demander; fi donc ! Pour être un modeste savant, un humble expérimentateur, en brûle-t-il d'une flamme moins pure pour la science et pour l'art ? Il y a bien sur le tapis une sébile en fer-blanc, mais elle a l'air d'être là pour la forme. Après avoir débuté par de légères escarmouches, il annonce enfin une grande scène, quelque chose comme la scène du *Chien déserteur*, par exemple. Mais, avant de commencer, il sollicite de messieurs les amateurs une bagatelle, un rien, la modique somme de vingt sous, simplement à titre d'*encouragement*. Remarquez, en passant, combien le mot est délicatement choisi. Cherchez, vous verrez qu'il s'adresse à la plus noble partie du cœur. Ce n'est point une aumône, oh ! monsieur ! ce n'est point un salaire, nous sommes virtuose et non pas artisan. Un don, une récompense ? pas davantage. Quel royal parfum de belles-lettres et de beaux-arts dans ce mot : *encouragement !* Allons ! soyons Louis XIV pour un instant, jetons un sou à ce galant homme.

Avant d'en venir là, car c'est le premier sou qui coûte, remarquez l'attitude modeste du cercle et la mine grave des spectateurs. Ne se croirait-on pas à l'enterrement ? Vingt sous sur tant de monde ! ô mines de la Californie, où êtes-vous ? Vous croyez que l'homme aux chiens, transporté d'une amère ironie, va s'écrier :

— Peuple français, peuple de rats !...

Oh ! que non pas ; il est moins inquiet que vous, soyez-en sûr. Il connaît son monde, il a conscience du despotisme de sa volonté, de la puissance de son verbe. Il se borne à donner une légère pression au ressort.

— Un peu de courage, messieurs ! nous allons commencer la grande scène du *chien déserteur*. On y verra les chiens, *chacun dans son travail*, et parlant avec *sa voix naturelle*.

Et voyez qu'il ne s'est pas trompé. Un sou timide décrit un quart de cercle et vient tomber à ses pieds. Il s'incline et salue gracieusement.

— En voilà un, dit-il.

Charme de la politesse, contagion de l'exemple ! Ce sou en attire d'autres : un, deux, trois, quatre, cinq, six... L'homme ne sait plus où ramasser.

— Par ici ! lui dit-on ; par là ! à droite ! à gauche ! derrière vous !

Le malin compère cherche, va, vient, feignant quelquefois un pudique embarras de richesse, qui augmente et porte à son comble l'élan de générosité de ce public, tout à l'heure si parcimonieux.

Quand cette bénigne pluie a cessé, notre homme fait le compte. Il a demandé vingt sous, il en est tombé plus de trente ; il n'en trouve pourtant que quinze ou seize.

— Allons, messieurs, nous allons bientôt commencer la grande scène, etc. Il ne manque plus que quatre sous ! L'honorable société veut-elle me prêter quatre sous ?

L'assemblée, épuisée par son premier effort, redevient morne ; mais notre homme sait le moyen d'égayer les fronts les plus sombres. Un geste, un mot, un lazzi ramène la bonne humeur, ravive la curiosité et entraîne

les quatre sous demandés. Ce qui ne l'empêchera pas, chemin faisant, à propos de ceci ou de cela, de faire faire la quête autour du cercle par un de ses chiens, marchant debout sur deux pattes, le panier à la gueule, et faisant la révérence à monsieur l'amateur qui aura bien voulu l'honorer de la somme de cinq centimes. Or, comment refuser à un chien?

Cependant, l'homme aux chiens ayant fait son tour, car pour lui le tour est fait, se décide à expédier celui de messieurs les amateurs.

— Mina, Mustapha, Pacha, Moutard, Recillet, en place! s'il vous plaît, s'écrie-t-il.

Et les chiens de se ranger.

— Allons, serrez les rangs! Vous, chien Mina, prenez la peine de vous asseoir à deux pas en avant, sur la droite du peloton. Vous, chien Recillet, debout, en face de votre maître.

Les caniches rangés, il continue :

— Nous voici, messieurs et mesdames, devant un Conseil de guerre, assemblé pour juger le chien Recillet, qui a déserté et passé à l'ennemi... Chien Recillet, saluez la société! Fort bien. Remarquez, messieurs les amateurs, la contenance du malheureux chien Recillet, qui ne prévoit que trop le sort qui lui est réservé. A côté de l'accusé, voici ses trois fidèles compagnons, Mustapha, Moutard et Pacha, qui n'ont pas voulu l'abandonner dans ses derniers instants... Chien Pacha, voulez-vous rester assis!... En face de l'accusé, remarquez le chien Mina... le célèbre défenseur de l'accusé... Tout à l'heure, vous l'entendrez défendre le malheureux Recillet avec opiniâtreté.

Il s'arme d'un bâton, et prenant une pose magistrale :

— Chien Recillet! s'écrie-t-il d'une voix terrible, vous êtes accusé d'avoir déserté et passé à l'ennemi... Chien Mina! vous avez la parole pour défendre l'accusé.

Aussitôt le chien Mina se lève et aboie à faire envie au meilleur avocat de Cour d'assises. Il agite les pattes, accentuant du geste son éclatant plaidoyer.

Le Conseil reste inexorable.

— Chien Recillet! le Conseil vous condamne à être fusillé!

En entendant prononcer la condamnation de leur ami Recillet, Mustapha, Moutard et Pacha, ces trois fidèles compagnons, poussent de lamentables gémissements.

— Pan! pan! pan! fait l'homme aux chiens.

Recillet tombe mort. Ses trois compagnons remplissent l'air de leurs cris. C'est à fendre l'âme! Jamais plus douloureux aboiements ne sortirent de la gueule d'un chien. Cette sensibilité ferait honte à messieurs les militaires.

Mais si vous aimez les saltimbanques, c'est au carré Marigny (1) qu'il faut aller, un jour de fête, par un soleil de quarante degrés. Le carré Marigny est le forum de tous les paillasses du royaume. Bilboquet en est le tribun. Si vous n'avez pas vu ce grand homme, c'est là que vous le retrouverez, au sein de son illustre famille. Il arrache toujours des dents, sans mal ni douleur, et donne des représentations dignes de conquérir les suffrages de M. et Mme le maire de la ville de Meaux. Nous verrons périr autour de nous mœurs, croyances, institutions; nous verrons disparaître les types qui charmaient notre jeunesse; il n'y a pas de révolution capable de supprimer Bilboquet. Cette royauté de l'antique Bohême est à l'abri de tous les orages.

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le Palais de cristal a envahi le carré Marigny. Mais le palais laissera sans doute quelque marge aux baraques, et l'histoire de notre collaborateur ne sera pas de l'histoire ancienne.

On retrouve encore au carré Marigny la Jeune Géante, le Crocodile vivant, la Syrène, ou la femme-poisson, sans compter toutes sortes d'animaux à deux têtes, à trois ou à cinq pattes, de physiciens, de magnétiseurs, d'hercules et d'acrobates. N'oublions pas la belle Normande, qui pèse trois cents livres et n'est âgée que de dix-sept ans, et son compagnon, l'homme-squelette, lequel consomme quelques grammes de pain par jour; ce qui prouve que la profession de ce malheureux est de mourir de faim pour vivre.

Le carré Marigny offre ceci de particulier, qu'à deux pas de cette élégante et charmante chaussée où, sur le gravier, doucement arrosé et coupé d'ombres, défile, de trois à cinq heures, Paris élégant, les équipages armoriés, les carrosses diplomatiques, et ces chars légers suspendus par le plaisir et la galanterie, il étale dans tout leur luxe de haillons jaunes et rouges, de guenilles paillettées, les histrions de la multitude, mêlant ainsi les joies populaires aux plaisirs de la belle compagnie. Au point de vue du coup d'œil, ce contraste est au moins original.

Cet emplacement, dégagé d'arbres et dépouillé de toute verdure, aaussi le privilége des exhibitions militaires. C'est là qu'on passe en revue les bataillons de la garde nationale : autre spectacle. Pour peu que vous ayez de bons yeux, il ne vous sera pas difficile de retrouver, parmi les rangs de cette milice bourgeoise, notre ancienne connaissance Gringalet, succombant sous le poids du fourniment, mais conservant l'expression farouche d'un redoutable guerrier. Près de lui, à demi enterré sous un bonnet à poil, je remarque aussi Bambochinet, qui fait de nobles efforts pour conserver l'équilibre. Pour Bambochinet, les jours de revues et de faction sont des jours de fêtes. Ces jours-là il n'est point battu par sa femme, et il se grise impunément.

Après avoir parcouru cette promenade, semée d'incidents, vous sentez-vous le besoin de dîner? Voici d'élégants pavillons, où, tout en dégustant les merveilles de la cuisine parisienne, vous entendrez chanter les oiseaux et rouler les voitures, vous verrez circuler la foule sous les arbres et jaillir l'eau des fontaines.

Mais à peine les constellations nocturnes commencent-elles à s'allumer au ciel, que de toutes parts les Champs-Elysées s'étoilent des feux du gaz. « *Ave, Maria;* bénie soit cette heure charmante! (1) » Est-ce le vent qui frémit et vibre dans les feuilles? Non; ce sont les premiers bruissements des orchestres qui préludent sous la feuillée. La nuit descend sur la terre. Dans les avenues les plus sombres passent, en susurrant, des couples, des familles entières. Douces causeries du soir, pas harmonieux des dernières promenades, frôlement des robes dont la soie effleure la terre, vous toutes impressions aimables et fugitives, n'êtes-vous pas ce que l'on cherche si loin et avec tant de peines inutiles : le bonheur?

Choisissez maintenant votre spectacle, et si vous préférez rester en plein air, allez vous asseoir à l'un de ces jolis cafés qui peuplent les Champs-Elysées. En savourant votre café, la spirituelle liqueur du Turc et du Français, vous goûterez les plaisirs du théâtre. Sous vos yeux s'élèvent des pavillons disposés en manière de scène. Le luxe et l'élégance ont présidé à leur construction. Les peintures, l'or, le velours, les fleurs et la lumière y sont distribués avec art. Un orchestre entier occupe le fond du pavillon. Sur le devant, sur des fauteuils rangés en cercle, sont assises de jolies chanteuses en robes blanches et en gants longs.

(1) Byron.

Sans doute les chants et la musique ne valent pas ceux des Italiens, mais vous serez étonné que l'on puisse autant faire pour si peu. La générosité du consommateur doit subvenir à tous ces frais. Vous serez surtout surpris d'entendre souvent chanter juste, et avec goût, des morceaux difficiles, qui demandent au moins quelques connaissances musicales. Hélas ! c'est que parmi ces chanteurs en plein vent il se trouve de malheureux artistes que les sévices de la fortune réduisent aux plus dures extrémités. C'est ainsi qu'à tous les degrés Paris farde ses hontes et ses douleurs. Il n'est pas même besoin d'avoir un cœur de dilettante, pour gémir de ces anomalies.

Mais voici l'heure fatale. Minuit sonne. Le dernier coup d'archet fuit sous les arcades de verdure emporté par le

Un café chantant aux Champs-Élysées. Dessin de G. Janet.

vent plus frais. Mais les voitures roulent encore. Les piétons circulent. Vainement, la lune attend l'heure des invocations. Place aux spectres, vivants acharnés !

C'est la grande revue
Qu'à l'heure de minuit,
Dans les Champs-Élysées,
Tient César décédé.

Mais la nuit se sera écoulée, l'étoile du matin aura jeté sa mourante lueur sur les pâles humains, avant que les passants aient cessé de sillonner la voie Appienne de cette seconde ville éternelle.

HIPPOLYTE CASTILLE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.—EMPLOI DU VERRE [1].

LES LUNETTES ET LES TÉLESCOPES.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.)

Les deux bourgeois de Middelbourg. Les besicles. Salvino Armati. Zacharie Jansen. La trouvaille d'un enfant. Les lunettes d'approche. Galilée à Venise. Lunette et microscope. Découvertes merveilleuses. Objections ridicules. François Sizzi. Le père Rheita, Newton et ses miroirs. Télescopes. Histoire d'un jeune musicien de Hanovre. William Herschell et sa sœur. Travail et dévouement. Le télescope-monstre de Slough. Son petit inconvénient. Monument original. Anecdotes fabuleuses. Euler et Dollond. Lerebours. Un objectif de 25,000 francs. Un *puff* américain.

La découverte du télescope; Jansen, son voisin et son fils. Dessin de G. Janet.

En l'an de grâce 1600, et le premier dimanche du carême, deux bons bourgeois de Middelbourg, accoudés sur une table de chêne, au rez-de-chaussée d'une vieille maison, causaient amicalement, tout en vidant un pot de bière. L'un d'eux (c'était le maître du logis) avait le chef couvert d'une espèce de béret noir, qui faisait ressortir sa chevelure et sa barbe blanche. Il était enveloppé d'une ample pelisse bordée de fourrure, et l'on ne pouvait s'empêcher de remarquer dans toute sa personne quelque chose de distingué, de paisible et de réfléchi. L'autre individu avait, enfoncé sur sa tête, un chapeau pointu, tout bossué; il avait une jaquette marron, avec un manteau gris-noir. Ses joues bouffies et rougeaudes, son nez aviné, ses gros yeux clignotants, donnaient à sa figure une expression de hâbleuse ribauderie, malgré ses cheveux gris et sa moustache blanche. Enfin, quoique fort replet, il ne restait pas un seul instant tranquille sur sa chaise.

Une servante blonde et rebondie, mais qui aurait eu besoin d'être passée au grès et à l'éponge, avec autant de

(1) Voyez le tome XX, page 65.

soin que sa cuisine, venait de poser sur la table une seconde *schoppen*, lorsque le petit homme s'écria d'une voix aiguë :

— Vous avez beau dire, meinherr Jansen, vous ne me persuaderez jamais que ce soit par son mérite que notre confrère Van Hoek ait fait fortune. La destinée, voisin, la destinée ! tout est là!

— C'est le raisonnement des Turcs, que Notre-Seigneur confonde ! répliqua l'homme paisible, en laissant retomber le couvercle de son verre, et c'est pour cela qu'ils n'ont jamais rien inventé. C'était écrit ! Avec cette phrase-là, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se croiser les bras et de fumer de l'opium.

— Mais n'avez-vous pas reconnu cent fois, dans le cours de votre vie, que telle ou telle chose, bonne ou mauvaise, vous était arrivée, quoique vous n'eussiez rien fait pour le mériter? Et comment expliquez-vous ces coups du sort, si ce n'est par la puissance invincible de la fatalité?

— Eh! sans doute, je ne puis pas empêcher la rivière de couler; mais je puis la traverser à gué quand elle est basse, et sur le pont, quand elle est trop haute. Celui qui s'y noie est un maladroit. Vous-même, à chaque instant du jour, ne sentez-vous pas que vous êtes parfaitement libre d'agir de différentes manières? de me quitter en ce moment, par exemple, et de vous en aller aux Grandes-Indes, tout comme notre confrère, dont la fortune excite votre bile. Si vous niez cela, vous vous refusez à l'évidence de vos propres sens. Croyez-moi, meinherr, les paresseux et les sots ont beau dire, nous sommes les maîtres de notre destinée. Il y a du hasard dans tel ou tel événement; il n'y en a pas dans la conduite de la vie entière.

— Vous me faites bouillir, avec vos sentences. Est-ce que je n'en vois pas tous les jours, de ces coups du sort? Et, sans sortir de notre état, ces besicles, dont la fabrication nous fait vivre à grand' peine, vous et moi; ces besicles si utiles, si merveilleuses, comment les a-t-on inventées? Par hasard.

— Par hasard! par hasard ! cela vous plaît à dire. Le signor Salvino Armati, qui vivait à Florence, il y a environ trois siècles, et qui a fait cette superbe découverte, était un gentilhomme fort savant. Si quelquefois le hasard soulève une idée, comme le vent transporte une graine, il faut qu'elle tombe, pour germer, dans une terre féconde et bien préparée. Non, non, maître Johann, il n'y a point de hasard ; il n'y a que du bien jouer.

— Par Mahom! c'est de plus en plus fort! A votre compte, il ne tiendrait qu'à moi de faire les plus belles découvertes qui aient jamais enrichi un chrétien?

— Sans doute ; si vous y pensiez toujours.

— Vous me feriez renier Dieu ! Et qui vous empêche donc, mon bon ami, de devenir riche et illustre?

L'honnête Zacharie Jansen se recueillait pour répondre à cette question *ad hominem*, lorsque son fils, qui jouait sur le pas de la porte avec des verres de rebut, accourut en criant :

— Papa! papa! je viens de voir le Jaquemart frapper du marteau sur la cloche de l'église !

— Petit imbécile! dit le voisin, laisse-nous tranquilles avec tes sornettes. A peine si l'on voit d'ici le Jaquemart; comment pourrait-on voir son marteau?

— Je l'ai vu pourtant, meinherr Johann, avec ces deux verres-là.

— Voilà qui est singulier, fit Jansen d'un air pensif.

— Bah! ne voyez-vous pas qu'il veut s'amuser à nos dépens? Poursuivons notre propos, voisin Zacharie. J'aime, après boire, à pousser hardiment un argument philosophique.

— Et comment as-tu fait pour voir cela? dit le lunetier à son enfant, sans songer davantage au voisin.

— Bon ! s'écria celui-ci, voilà notre ami qui s'embarque pour le royaume des découvertes. Je parie qu'il ne m'entend pas. Voisin Zacharie ! meinherr Jansen! buvez votre bière, et jasons comme deux êtres raisonnables.

— Pardonnez-moi, meinherr ; mais ce qu'a dit l'enfant me tourmente l'esprit. Il y a tant de choses que nous ne savons pas, et qu'il serait possible d'apprendre.

— Bon! bon! ce n'est pas avec une barbe grise qu'on apprend, père Zacharie : les jouvenceaux de notre espèce ne vont plus guère à l'école. Quant à moi, je suis votre serviteur. Courez après vos billevesées, je vais chercher un compagnon plus joyeux.

— Excusez-moi, voisin ; il faut que je tire cela à clair.

Le voisin parti, Jansen apprit de son fils qu'en mettant près de son œil un verre concave, et en tenant à une certaine distance un verre convexe, il avait aperçu distinctement le Jaquemart lever son bras et frapper sur la cloche avec son marteau. Le lunetier répéta l'expérience, et vit, avec autant de joie que de surprise, qu'elle était exacte. Il plaça deux verres de cette espèce dans un tube, et en obtint un résultat encore plus satisfaisant. Les lunettes d'approche étaient inventées.

Au mois de mai 1609, le professeur de mathématiques de Padoue, nommé à ce poste par la sérénissime république de Venise, était venu passer quelques jours dans la ville des lagunes. Il y entendit dire qu'un certain Hollandais avait présenté au comte Maurice de Nassau des verres lenticulaires, au moyen desquels les objets lointains apparaissaient comme s'ils étaient proches. Avec ce seul renseignement, notre professeur (c'était Galilée) retourna à Padoue, réfléchit toute la nuit, et, le lendemain, ayant disposé dans un tube de plomb les verres imparfaits qu'il avait sous la main, parvint à composer un instrument qui produisait cet effet miraculeux. Sept jours après, en ayant confectionné un meilleur, il le porta à Venise, et, des différentes hauteurs de la ville, il fit voir, aux premiers personnages de la république, divers objets, dont l'apparence les plongea dans le plus grand étonnement. Avec une libéralité peu ordinaire alors, il offrit au doge sa longue-vue, en y joignant un Mémoire, dans lequel il exposait la manière d'en construire de semblables et de s'en servir utilement sur terre et sur mer. On conçoit, en effet, quels avantages des lunettes d'approche pouvaient assurer aux nombreux vaisseaux des Vénitiens, surtout en temps de guerre, lorsqu'il leur serait possible de reconnaître les navires ennemis, avant même d'en être aperçus. Disons tout de suite que, par une singulière fatalité, attachée à la plupart des grandes inventions, cette application si simple et si facile fut très-longtemps à se vulgariser.

Peu de temps après cette première invention, Galilée imagina qu'il serait possible de faire pour les objets difficiles à distinguer, à cause de leur petitesse, quelque chose d'analogue à ce qu'il avait fait pour les objets rapetissés par l'éloignement. Cette pensée donna naissance au microscope. Nous avons indiqué, dans un précédent article, quelques-unes des singulières observations auxquelles cet instrument a donné lieu de notre temps; mais le dix-septième siècle n'était pas mûr pour attacher, aux choses qui sont sous notre main et sous nos yeux, toute l'importance qu'elles méritent. La grandeur des espaces célestes, l'influence qu'on attribuait aux astres sur notre destinée, entraînèrent bientôt l'esprit de Galilée vers les recherches

astronomiques. Parcourant le ciel avec sa lunette, il reconnut, le premier, que la surface de la lune était, comme celle de la terre, couverte de cavités et d'éminences; il trouva que la voie lactée et les nébuleuses n'étaient pas autre chose qu'un amas d'etoiles fixes, trop lointaines ou trop petites pour être distinctement perceptibles à la simple vue; il découvrit, éparses dans le ciel, une multitude d'autres étoiles fixes, qui étaient demeurées inconnues à l'antiquité; il s'aperçut que Jupiter était escorté de quatre petits astres, qu'il nomma planètes de Médicis. Ces découvertes si variées, si nombreuses, si inattendues, furent toutes accomplies en quelques jours et avec un instrument qui grossissait à peine sept à huit fois, c'est-à-dire un peu plus que nos lorgnettes de spectacle.

Des nouveautés si merveilleuses attirèrent immédiatement l'attention du monde civilisé; mais il ne faut pas croire qu'elles furent acceptées facilement comme des vérités. Il y avait alors beaucoup de gens qui juraient par Aristote, et qui se fiaient à ses écrits, bien plus qu'au grand livre de la nature elle-même. Pour eux, Galilée était un charlatan, un imposteur, ou tout au moins il était trompé par les fausses apparences qui résultaient de l'emploi de ses verres. Mais, dira-t-on, comment ces gens-là pouvaient-ils résister à l'évidence de leurs yeux? Mon Dieu! ils avaient pris pour cela un moyen bien simple, c'etait de refuser obstinément de regarder dans la lunette de Galilée.

Voici comment un certain astronome florentin, François Sizzi, argumentait, contre l'existence des satellites de Jupiter :

« Les animaux ont 7 croisées au domicile de la tête, par lesquelles l'air s'introduit dans le reste du tabernacle du corps, pour l'éclairer, le chauffer et le nourrir, et qui sont les principales parties du μικροκοσμος (petit monde); 2 narines, 2 yeux, 2 oreilles et 1 bouche. De même dans le ciel, comme dans un μακροκοσμος (grand monde), il y a 2 astres favorables, 2 d'une maligne influence, 2 luminaires, et Mercure, seul indécis et indifférent. De tout cela, et d'une foule d'autres phénomènes semblables de la même nature, tels que les 7 métaux, etc., qu'il serait ennuyeux d'énumérer, nous recueillons que le nombre des planètes est nécessairement de 7. Du reste, les satellites sont invisibles à l'œil nu : donc ils n'exercent aucune influence sur la terre, donc ils sont inutiles, donc ils n'existent pas. De plus, comme les Juifs et les autres anciennes nations, aussi bien que les Européens modernes ont adopté la division de la semaine en 7 jours, et qu'ils les ont appelés du nom des 7 planètes, si nous augmentons le nombre des planètes, tout le système s'écroule. »

Voilà les gens contre lesquels on était alors obligé de discuter. En vérité, jusqu'au bûcher exclusivement, l'inquisition était encore plus accommodante. « Cette espèce d'hommes (écrivait Galilée lui-même à Kepler) s'imaginait qu'on devait étudier la philosophie, comme l'*Enéide* ou l'*Odyssée*, et qu'il fallait chercher la véritable explication de la nature dans la collation des textes. »

Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de les laisser dire, et c'est sans doute ce que fit Galilée. Il continua ses observations, et s'occupa de la configuration de Saturne; puis il vit des taches sur le soleil, et, du mouvement de ces taches, il conclut que l'astre lui-même devait tourner sur son axe. Enfin, il reconnut les phases de Vénus, et se convainquit ainsi qu'elle circulait autour du soleil. Ayant vu tant de choses, que nul n'avait vues avant lui, il était bien juste, comme dit Viviani, qu'il fût inscrit dans l'Académie des *Lynx*, fondée peu avant par le marquis de Monticelli. Cet honneur ne lui manqua pas, non plus que beaucoup d'autres, y compris les persécutions de l'ignorance.

Dans la simplicité première de la longue-vue, les images sont renversées, ce qui, du reste, n'a guère d'inconvénient pour les observations astronomiques. Au commencement du dix-septième siècle, le Père Rheita trouva moyen de redresser l'image par une combinaison de verres convexes placés entre l'objectif et l'oculaire; mais ses lunettes avaient, comme les autres, le défaut de donner aux objets une teinte irisée. Pour éviter cet inconvénient, Newton (1) imagina de regarder les objets, non plus directement au travers des verres, mais par la réflexion de l'image sur des miroirs. L'instrument qu'il fabriqua dans ces conditions, a seul conservé de nos jours le nom de *télescope*, tandis que le nom de *lunette* est resté attaché à l'ancien télescope de Jansen et de Galilée.

Un télescope newtonien est composé d'un tube, au fond duquel se trouve un miroir de métal parfaitement poli. Ce miroir reçoit l'image et la réfléchit. Elle est recueillie par un autre miroir, beaucoup plus petit, placé vers le milieu du tube, et qui, à son tour, renvoie l'image vers l'observateur. Celui-ci la regarde par un trou percé au centre du grand miroir, et lui fait subir l'amplification qu'il veut, au moyen d'une lentille convexe; car tout télescope, comme toute lunette, se compose de deux parties principales : la partie qui engendre les images aériennes des objets éloignés, et la petite loupe qui grossit ces images. Ce qui fait le mérite d'un télescope et ce qui est très-difficile à obtenir, c'est de donner à son grand miroir une certaine forme *parabolique*, nous dirions volontiers diabolique, qui n'avait été obtenue que par hasard jusqu'aux travaux de sir William Herschel.

En 1759, un jeune musicien hanovrien, étant venu chercher fortune en Angleterre, devint instructeur du corps de musique d'un régiment anglais qui tenait garnison sur les frontières de l'Écosse. Dans ses loisirs il apprit, sans maîtres, l'italien, le latin, un peu de grec, et surtout les mathémathiques. Ayant obtenu l'emploi d'organiste de la chapelle octogone de Bath, il vit bientôt s'améliorer sa position, car il se faisait entendre dans toutes les réunions de ces bains à la mode, et trouvait à donner autant de leçons qu'il le voulait. Mais la musique n'était plus son occupation favorite. Un petit télescope de deux pieds de foyer étant tombé entre ses mains, il s'en était servi pour examiner le ciel, et s'était senti plein d'enthousiasme à l'aspect de son immensité. Il voulut posséder un instrument plus fort, et écrivit à Londres pour en demander le prix. O désespoir! ce prix était infiniment au-dessus de ses ressources! Que faire? Le pauvre organiste se décide à construire lui-même son télescope. Il se lance aussitôt dans une multitude d'essais sur les alliages métalliques qui réfléchissent la lumière avec le plus d'intensité; sur les moyens de donner aux miroirs une figure parabolique, etc. Enfin, en 1774, William Herschel a le bonheur d'examiner le ciel avec un télescope neutownien de cinq pieds, exécuté tout entier de ses mains. Des télescopes de sept, de dix et même de vingt pieds, succèdent à celui-là. Mais quel labeur ne lui faut-il pas pour fondre et façonner ces miroirs? Chaque fois qu'il entreprend d'en polir un, il y passe dix, douze, quatorze heures d'un travail continu. Il ne le

(1) L'honneur d'avoir *inventé* le télescope à réflexion est réclamé en faveur d'un de nos compatriotes, le Père Mersenne, qui vivait au commencement du dix-septième siècle. Mais il n'en faut pas moins reconnaître que c'est Newton qui a réalisé l'invention.

quitte pas un instant, même pour manger, et reçoit des mains de sa sœur (1) les aliments sans lesquels on ne pourrait supporter une si longue fatigue. Pour rien au monde il n'abandonnerait son travail, car, suivant lui, ce serait tout gâter. Mais enfin, tant de persévérance et de courage obtinrent leur récompense : le 13 mars 1781, William Herschel reconnut une nouvelle planète (Uranus), située aux confins de notre système; et depuis lors sa carrière n'est plus qu'une longue suite de découvertes et de triomphes.

Le roi George III, grand protecteur des savants et surtout des Hanovriens, lui accorda une pension et une habitation près du château de Windsor. Il fit plus : il voulut se charger de la dépense d'un télescope-monstre. Ce télescope fut effectivement installé dans le jardin de la petite maison d'Herschel, à Slough; le tube avait trente-neuf pieds de long et quatre pieds dix pouces de diamètre; il pesait plus de vingt quintaux; il fallait, pour le faire mouvoir, deux hommes de peine agissant sur une combinaison de mâts, de cordages et de poulies (2). On voit que les petites lunettes de Galilée se trouvaient alors singulièrement distancées.

Malheureusement, la difficulté de se servir d'une aussi vaste machine, ainsi que diverses autres causes, l'ont rendue beaucoup moins utile qu'on ne l'avait supposé. Herschel calcula que pour faire une revue du ciel avec ce grand instrument, de manière à ce que son ouverture fût dirigée un seul instant vers chaque point de l'espace, il ne faudrait pas moins de huit cents ans. Aussi l'énorme télescope était-il déjà hors de service lorsque sir William Herschel mourut, le 23 août 1822, comblé d'honneurs et d'années.

Son fils et son successeur dans la carrière des découvertes astronomiques, sir John Herschel, voulut conserver les restes du télescope de Slough, comme le plus beau monument qu'on pût élever à la mémoire de celui qui l'avait construit. Au lieu même où il avait fonctionné, le tube en bronze, portant à son extrémité le miroir de quatre pieds dix pouces, fut placé horizontalement sur de solides piliers en maçonnerie. Les membres présents de la famille du grand astronome, au nombre de sept personnes, firent processionnellement le tour du monument, s'introduisirent dans le tube, s'y assirent sur des banquettes et entonnèrent un *Requiem* en l'honneur du défunt. Après leur sortie du tube, l'ouverture en fut scellée hermétiquement.

Il paraît que l'imagination de certaines personnes, capables des plus belles amplifications, ne s'est point contentée de cette petite cérémonie, pourtant assez bizarre. Quelques journaux anglais ont été jusqu'à dire qu'un bal avait été donné dans le tube du télescope. C'est ce qui se fait souvent à Londres, pour inaugurer les tonnes des brasseurs, et sans doute il y a chez nos voisins d'outre-mer beaucoup de gens plus familiers avec la tonne qu'avec les télescopes.

Le *Requiem* chanté dans le gigantesque instrument de sir William semble avoir porté malheur à toute la race des télescopes, car ils sont, à leur tour, abandonnés pour les lunettes. Le grand défaut de celles-ci était de donner aux objets des teintes irisées; ce défaut a disparu depuis l'invention des verres achromatiques, par Euler et Dollond. Or, les lunettes ont sur les télescopes l'avantage de faire perdre moins de lumière aux objets qu'on observe. Elles laissent passer presque tous les rayons lumineux, tandis qu'une partie notable de ces rayons est absorbée par la double réflexion des miroirs métalliques. Seulement, pour en tirer de véritables avantages, il fallait parvenir à fabriquer de larges pièces de *crown glass* et de *flint glass*, exemptes de défauts; c'est ce que fait maintenant la cristallerie française, et notamment celle de Clichy, dont nous avons parlé dans un précédent numéro (1). On comprendra l'importance de cette fabrication, lorsqu'on saura qu'un objectif de quatorze pouces de diamètre, exécuté par Lerebours, vient d'être payé 25,000 francs par l'Observatoire de Paris. Il doit servir à la construction d'une lunette qui supportera des amplifications de deux à trois mille fois. Du reste, la difficulté n'est point d'obtenir de forts grossissements; William Herschel en a employé de six mille fois; mais comme la quantité de lumière de l'objet qu'on examine reste toujours la même, il devient plus obscur à mesure que ses dimensions apparentes s'amplifient, de sorte que l'observateur n'en est guère plus avancé.

A ce propos, voici une histoire qui, pendant près d'un mois, en 1836, tint en haleine tous les organes de la presse du nouveau comme de l'ancien continent.

Sir John Herschel s'était rendu au cap de Bonne-Espérance, pour y faire des observations astronomiques. Tout à coup parut à New-York, et bientôt après dans l'Europe entière, une brochure qui racontait les difficultés que l'illustre astronome avait eu à surmonter, décrivait les perfectionnements apportés par lui dans l'usage des lunettes, exposait enfin les découvertes prodigieuses qu'il avait déjà accomplies.

Le principal de ces perfectionnements consistait, suivant la brochure, en ce que sir John avait trouvé le moyen d'éclairer artificiellement l'image fournie par la lunette, ce qui lui permettait d'amplifier cette image autant qu'il le voulait. Ayant dirigé son instrument, ainsi disposé, vers notre satellite, il avait aperçu, à sa grande surprise, dans des champs de saphirs, d'émeraudes et de rubis, des êtres animés, des oiseaux, des quadrupèdes, et même des espèces d'hommes, qui voltigeaient, portés par de vastes ailes.

Le savant avait pris la nature sur le fait, et racontait les amours, les guerres, les funérailles de ce peuple aérien.

Tous les journaux s'occupèrent de ces récits miraculeux; les uns prirent parti pour les habitants de la lune et ne jurèrent plus que par leurs ailes; les autres nièrent leur existence, aussi obstinément que les savants du temps de Galilée niaient l'existence des satellites de Jupiter. On leur disait de même : Allez-y voir; mais le cas était évidemment plus grave, car il fallait commencer par s'embarquer pour le cap de Bonne-Espérance. Nous ne savons si quelqu'un des plus enthousiastes en eut l'idée; mais cependant la brochure se vendait par centaines, par milliers.

Elle se vendait si bien, qu'au moment où les véritables savants parvinrent à se faire entendre, pour démontrer l'absurdité de cette audacieuse imposture, son auteur en avait retiré plus de 100,000 francs. Quelle hu-

(1) Mlle Caroline Herschel était venue rejoindre William Herschel en Angleterre. Elle y reçut le titre et les appointements d'*astronome assistant du roi*. Elle partagea toutes les veilles de son frère; fit pour lui tous les calculs que nécessitaient ses recherches; copia, classa, analysa toutes ses observations, et lui donna enfin, par son laborieux dévouement, la possibilité de multiplier ses publications scientifiques avec une rapidité à laquelle les autres savants ne pouvaient rien comprendre.

(2) Voyez le dessin du télescope d'Herschel, t. VII, p. 156.

(1) Voyez les *Usages du verre*, t. XX, p. 65.

miliante dîme assise sur l'ignorance et sur la crédulité publique ! et quelle petite dose d'instruction réelle se trouve chez ceux-là mêmes qui se piquent d'être comme des flambeaux, au sein de la nation la plus éclairée du monde entier!

P. GROLIER.

Jansen et ses besicles, Galilée et sa lunette, Newton, Herschel et leurs télescopes. Dessin de G. Janet.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

UNE VISITE A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR, EN 1806 (1).

Par une froide matinée de février, une cinquantaine d'élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr étaient groupés autour d'un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, et dont l'uniforme, à la coupe un peu antique, était orné des galons de sergent sur les manches. On disait, à l'Ecole, que cet habit datait de Marengo, et le sergent ne s'offensait nullement de cette accusation de vétérance qui, certes, valait bien la nouveauté des uniformes qui sortaient des ateliers de Thomassin ou de Walter. Ce sous-officier, dont la physionomie un peu dure annonçait à la fois la sévérité dans le commandement et les fatigues de la vie militaire, était chargé d'enseigner aux élèves qui se destinaient à l'arme de l'artillerie la théorie du pointage, cette théorie sans laquelle le canon n'est qu'un inutile et bruyant épouvantail.

Le sergent-instructeur, l'un des plus adroits pointeurs de l'artillerie de la garde à pied, où il avait servi avant de passer à l'Ecole, venait d'expliquer à ses auditeurs le moyen de faire arriver le plus sûrement possible un boulet à destination, c'est-à-dire de tuer le plus de monde à l'ennemi ; il avait interrompu pour un instant la démonstration de cet art, qu'il plaçait bien au-dessus de tous les autres, et se reposait en racontant quelques épisodes

(1) La reproduction de cet article est formellement interdite.

de ses canonnades historiques, dont le récit ne faisait qu'appuyer davantage l'excellence de ses doctrines en fait de boulets de canon : c'était l'exemple après le précepte. Les élèves l'écoutaient avec intérêt, bien que le sergent ne fût pas en garde contre le danger des redites ; mais ceux-ci lui pardonnaient volontiers de parler souvent de lui, car ses services étaient honorables, et on lui passait facilement ses petits mouvements d'orgueil, en mémoire de l'excellence de son caractère.

Le vieux sergent était donc en train de tracer en gestes et en paroles l'histoire de son dernier coup de canon, celui qu'il avait tiré à Friedland, ce dernier adieu aux Russes, et, à l'en croire, il leur avait coûté cher ; mais, comme il ne s'était pas aperçu que la neige commençait à tomber, il n'en continuait pas moins son récit, lorsque les élèves qui l'écoutaient l'avertirent que la position n'était plus tenable. Quelques-uns d'entre eux cherchaient même à réchauffer de leur haleine leurs doigts engourdis ; d'autres, pour nous servir de l'expression consacrée, *battaient la semelle*, afin de combattre l'influence d'une atmosphère glaciale. Cela n'était pas du goût du sergent ; celui-ci interrompit tout à coup sa narration, et, blessé dans son amour-propre d'historien, sa susceptibilité s'exhala en interpellations un peu brusques.

— Qu'est-ce que cela, messieurs? leur cria-t-il : est-ce là la tenue d'officiers d'artillerie?

— Eh ! mon Dieu ! sergent, nous ne le sommes pas encore, répondit un élève.

— Mais vous le serez bientôt et, d'après ce que je vois, il ne vous faudra que des campagnes de printemps, à moins que l'Empereur ne vous permette l'usage des chaufferettes. Est-ce qu'il fait froid ?

— Mais, sergent, il ne fait pas chaud, et en restant ainsi à la même place et sans remuer...

— On court risque de s'enrhumer, n'est-ce pas? interrompit le sergent. Si vous aviez fait, comme moi, la guerre en Pologne, je ne sais pas trop comment vous vous en seriez tirés.

— Quand on est devant l'ennemi on n'a jamais froid, dit un élève qui s'était rapproché davantage du sergent, pour mieux plaider la cause de ses camarades.

— C'est vrai, répondit celui-ci, l'observation est juste ; mais enfin il faut s'accoutumer de bonne heure au froid, au chaud, à la pluie, à la neige et, pire que tout cela, à la faim et à la soif, parce qu'avant tout, un officier d'artillerie ne doit pas souffler dans ses doigts.

Cet avis, accompagné de quelques-uns de ces mots qui n'appartiennent qu'au dictionnaire des casernes, fit une vive impression sur les élèves. Les jeux cessèrent, et chacun vint reprendre, calme et silencieux, sa place autour du sergent.

— Allons, messieurs, dit-il, pour nous réchauffer, encore une petite leçon de pointage, en attendant le dîner.

Et se mettant en devoir de recommencer ses démonstrations, il secoua légèrement la neige qui couvrait sa poitrine et son bonnet de police, puis il se plaça devant la pièce qui était là pour l'instruction des élèves. Mais à peine était-il dans cette position, que le capitaine Davillée survint, et lui dit quelques mots à l'oreille ; le sergent parut frappé de la communication ; il allait la divulguer, lorsqu'un geste du capitaine l'en empêcha. Au même instant le tambour rappela les élèves dans leurs quartiers ; ce signal, qui devançait l'heure accoutumée, devait donner lieu aux conjectures.

— Messieurs, dit enfin le sergent, qui avait suivi la compagnie jusqu'à l'escalier qui conduisait aux salles d'étude, songez bien qu'aujourd'hui surtout il ne faut point avoir froid. Tant pis pour ceux qui oublieront la consigne !

Cette simple recommandation, adressée sous forme d'avis, annonçait aux élèves qu'ils devaient se préparer à une inspection extraordinaire ; mais était-ce le commandant de l'Ecole qui allait les passer en revue? Etait-ce un inspecteur choisi par le ministre de la guerre, pour juger de l'état de l'Ecole et lui faire un rapport sur ceux qui méritaient l'épaulette? La question se compliquait singulièrement ; on aurait bien voulu interroger le sergent, et même le capitaine Davillée, sur le sens de ses dernières paroles, qui étaient une énigme ; mais le temps manquait, et d'ailleurs le sergent était sur ses gardes. Il fallut donc se résigner à attendre les événements.

Les élèves remontèrent dans leurs quartiers, et le sergent, un peu inquiet, prit le chemin de sa chambre pour se mettre en grande tenue ; car il connaissait, lui, le nom de l'inspecteur dont l'arrivée prochaine mettait en émoi tout l'état-major de l'Ecole.

Les compagnies étaient sous les armes ; les capitaines adjudants-majors jetaient de temps en temps autour d'eux des regards inquiets, pour s'assurer si quelques pieds aventureux ne dépassaient pas l'alignement, ou si un fusil trop incliné en avant ou en arrière n'annonçait pas la maladresse ou l'inexpérience d'un *nouveau*. Mais anciens et nouveaux luttaient, en quelque sorte, d'aplomb et de précision. Le capitaine Saget, lui-même, si exigeant, paraissait content ; sa physionomie avait dépouillé cette sévérité de l'instructeur morose, qui bien des fois avait lassé la patience des élèves, en les faisant désespérer d'atteindre jamais à la perfection du port d'armes. Le général Bellavène, au milieu de son état-major, semblait méditer la harangue qu'il allait adresser au visiteur mystérieux dont on attendait l'arrivée. A quelque distance du commandant de l'Ecole se tenait le vieux sergent, paré d'un uniforme neuf ; il avait les yeux fixés sur les compagnies, comme pour rappeler aux artilleurs la leçon qu'il leur avait donnée touchant la température ; et une telle préoccupation de la part du vétéran se concevra facilement, car la neige, qui d'abord avait été pour lui l'occasion d'une admonition sévère, menaçait de tomber de manière à causer de certaines inquiétudes au professeur de pointage. A peine même fut-il distrait de cette préoccupation par le bruit des tambours, qui tout à coup battirent aux champs, et déjà Napoléon avait paru, que le sergent regardait encore ses élèves. Enfin il se décida à suivre l'état-major, qui s'avança au-devant de l'Empereur. Ce dernier n'était accompagné que du prince de Neufchâtel et d'un aide-de-camp. Il ne laissa pas le temps au général Bellavène de lui adresser la parole.

—Avez-vous des officiers à me donner? lui demanda-t-il un peu brusquement.

— Sire, tous les jeunes gens qui sont ici ne demandent pas mieux que de servir Votre Majesté !...

— Je le sais, général ; mais ce sont des officiers instruits que je veux. Combien en avez-vous?

Le général hésita à répondre : la question l'avait un peu embarrassé.

L'Empereur apprécia le motif de cette hésitation, et vint en aide au commandant.

— Ah ! ah ! fit-il en souriant, je vois, général, que vous voulez me laisser juger par moi-même de l'instruction de vos élèves : eh bien ! soit. Il y a d'ailleurs longtemps que je devais venir les visiter. Mais êtes-vous content? Vos jeunes gens sont-ils dociles, studieux?

— Sire, j'ai bien ici quelques tapageurs, mais le plus grand nombre ne mérite que des éloges; ils savent qu'en sortant de l'Ecole ils doivent commander.

— Et qu'ils doivent commencer par apprendre à obéir, n'est-ce pas? avait interrompu Napoléon. C'est fort bien. Combien y a-t-il en ce moment d'élèves aux arrêts?

— Deux seulement, Sire.

— Deux! mais c'est exemplaire: quelle faute ont-ils commise?

— Ces deux élèves s'ennuyaient ici; ils trouvaient le temps du noviciat trop long, et, un beau matin, ces deux messieurs ont quitté l'Ecole sans permission: j'ai fait courir après eux, et on les a ramenés ici.

— C'est-à-dire qu'ils ont déserté, répliqua l'Empereur. Mais, monsieur le commandant, ceci est très-grave; ces deux jeunes gens avaient-ils expliqué une telle conduite par de fâcheux antécédents?

— Sire, ils avaient été cités jusqu'alors parmi les meilleurs élèves de l'Ecole.

Napoléon garda le silence; puis, s'avançant rapidement vers le front des compagnies, il passa devant elles en les examinant avec attention; c'était un moment critique pour les capitaines. Toutefois, l'auguste inspecteur ne leur adressa aucune observation; puis, faisant signe au commandant Coteau de faire exécuter les manœuvres, il se plaça un peu en arrière, afin de mieux juger de l'ensemble des mouvements.

Le maniement d'armes ne laissa rien à désirer; seulement on manqua un peu de précision dans la deuxième compagnie, et ce défaut d'ensemble arracha à l'Empereur un petit geste d'impatience; mais les élèves de cette compagnie eurent bientôt fait oublier leur faute, et Napoléon dit assez haut pour être entendu de tous:

— A la bonne heure! c'est comme cela.

Après la manœuvre, il y eut un repos; alors le général et les officiers qui composaient l'état-major de l'Ecole firent cercle autour de Napoléon, qui leur parla avec éloge de la bonne tenue et de l'instruction de leurs élèves.

— Allons, messieurs, ajouta-t-il, je vois qu'on ne perd pas son temps avec vous; avez-vous beaucoup d'*anciens?*

— Sire, répondit le général Bellavène, il y en a fort peu qui comptent plus de quatorze ou quinze mois d'études.

— Je vous en fais mon compliment, général, à vous et à messieurs les officiers qui vous secondent. Vous direz à vos élèves que je suis très-satisfait d'eux, sans exception. Maintenant, faites défiler.

Au roulement du tambour, chacun s'aligna. Le défilé s'exécuta, et toutes les compagnies, en passant devant l'Empereur, le saluèrent des plus vives acclamations, et rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Il ne restait plus auprès de Napoléon que l'état-major de l'Ecole: les derniers cris des élèves venaient de se faire entendre, lorsque le vieux sergent se présenta devant l'Empereur.

— Ah! c'est toi, mon vieux camarade, lui dit Napoléon, qui le connaissait de longue date, car il l'avait remarqué au siége de Toulon; est-ce que tu as quelque chose à me demander? Ton fils n'est-il pas placé dans un lycée?

— Sire, je viens d'abord vous en remercier; mais Votre Majesté me permettra-elle de lui rappeler qu'il y a ici des canons et des canonniers?...

— Je le sais aussi bien que toi. Après?

— Votre Majesté ne veut donc pas savoir si les élèves de l'Ecole entendent aussi bien la manœuvre de l'artilleur que celle du fantassin?

— Ah! je comprends; ce sera pour un autre jour, mon vieux brave. Allons, ne te fâche pas; le temps me manque aujourd'hui. Mais, voyons, je m'en rapporte à toi; dis-moi franchement si je puis prendre vingt-cinq officiers d'artillerie parmi tes élèves?

— Cinquante, Sire. Peut-être auraient-ils encore besoin de quelques leçons de pointage; mais enfin ils savent leur affaire; je vous le garantis, foi d'instructeur.

Et, en disant ces mots, le vieux canonnier appliqua sa large main sur la décoration qui brillait sur sa poitrine.

— Eh bien! je les prendrai.

— Sire, est-ce que je ne pourrais pas aller avec eux? Je commence à m'ennuyer un peu ici; c'est toujours la même chose.

— Est-ce que tu plaisantes? crois-tu donc que je m'amuse, moi? Tu resteras, parce que tu m'es beaucoup plus utile à Saint-Cyr que... là où tu voudrais aller. Continue à me former de bons officiers, et tes services seront ici aussi glorieux que... partout ailleurs.

— J'y resterai, Sire; cependant j'aurais bien voulu envoyer encore quelques boulets aux Russes ou aux Prussiens: à votre choix.

— Je n'ai pas de peine à te croire, mon vieux camarade; mais, vois-tu, chacun son tour. Et puis, les élèves apprendront à l'ennemi le nom de leur maître, et il me semble que ce sera un peu flatteur...

— Pour eux, Sire, et non pas pour moi.

Et le vieux sergent, après avoir salué militairement, se retira. Il n'était pas du tout satisfait, mais il fit semblant de l'être.

Le général Bellavène, voyant l'Empereur se disposer à quitter Saint-Cyr, lui demanda quel était le chiffre des officiers qu'il voulait prendre dans l'Ecole, en lui disant:

— Sire, puisque Votre Majesté a daigné me témoigner sa satisfaction, elle excusera la question que je me permets de lui adresser.

— C'est juste, général; on attend chez vous avec impatience le résultat de la revue.

Et il regardait les fenêtres, à travers lesquelles on distinguait des têtes dont les regards étaient attachés à ses moindres gestes, que chaque élève interprétait à sa façon.

— Général, reprit Napoléon, mon école de Saint-Cyr fournira à l'armée deux cents officiers, dont cinquante pour l'artillerie. Vous vous entendrez avec le ministre de la guerre pour dresser la liste de ceux qui méritent l'épaulette. Mais, à propos, vous m'avez parlé de deux prisonniers qui expient aux arrêts leur escapade; je crois qu'ils ont été assez punis. Si nous usions de clémence envers eux... Ma foi! je ne serais pas fâché de les voir, car j'aime à croire qu'ils n'ont été qu'étourdis. Faites-les appeler.

Aussitôt le général fit un signe au commandant Coteau, et, quelques minutes après, celui-ci revint, suivi des deux prisonniers, qui s'approchèrent en faisant bonne contenance. Quand ils furent devant l'Empereur:

— Ah! ah! messieurs, leur dit-il, en donnant à sa voix l'expression de la sévérité, c'est donc vous qui avez déserté l'Ecole, qui avez oublié le premier devoir d'un soldat? Répondez: pourquoi avez-vous abandonné votre drapeau?

— Sire, nous ne sommes pas des déserteurs! dit l'un des délinquants, dont la vive rougeur colorait le visage.

— Vous n'êtes pas des déserteurs! Alors, où alliez-vous donc en sortant d'ici? Courir la prétantaine sans doute?

— Non, Sire; nous voulions aller à l'armée pour prendre notre place comme simples soldats.

Et l'élève qui avait ainsi répondu à Napoléon avait pris,

en prononçant ces paroles, la main de son camarade, pour témoigner de la solidarité fraternelle qui les unissait.

Napoléon fut frappé de cette réponse ; mais il ne pouvait ostensiblement l'accepter pour excuse. Toutefois, radoucissant un peu le ton :

— Et vous croyez, répliqua-t-il, vous justifier ainsi ?

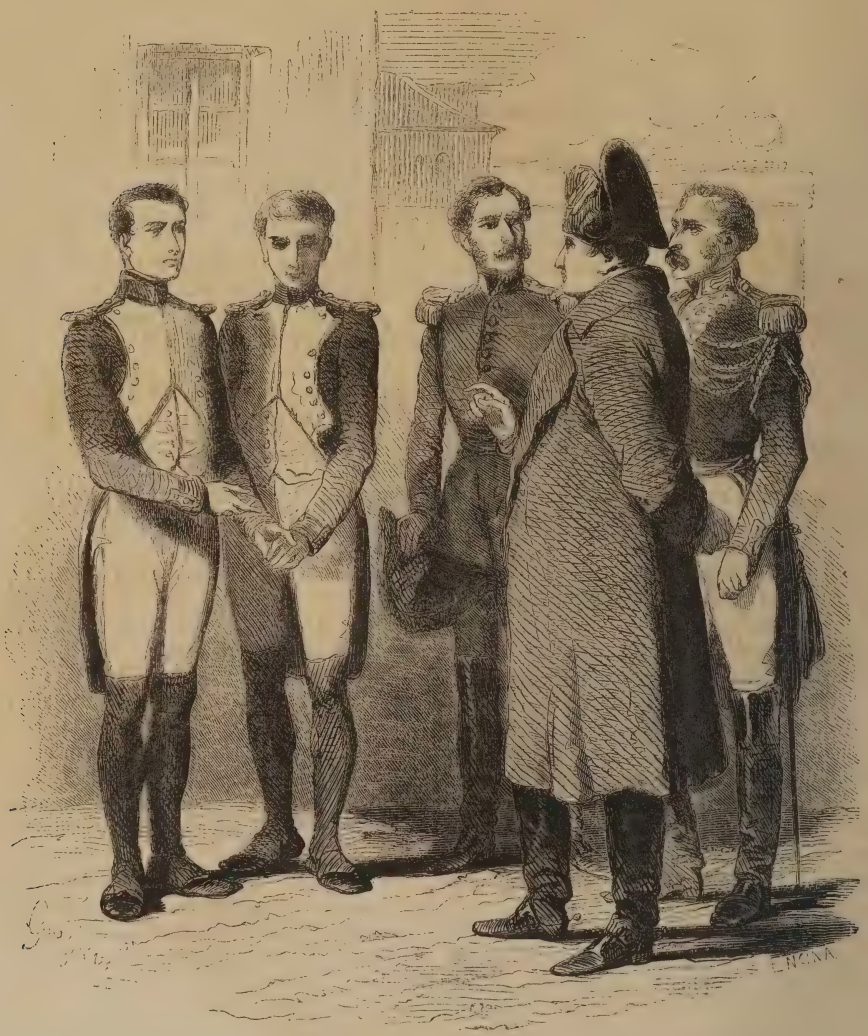
— Sire, nous sommes coupables, mais nous avons espoir dans la clémence de Votre Majesté. Qu'elle daigne nous permettre de prendre un fusil et de nous faire ainsi pardonner de n'avoir pu attendre davantage... car, nous aussi, nous avons, mon camarade et moi, un père à venger.

— Vous êtes donc fils de militaires ?

— Ils étaient sous-officiers dans la garde ; tous deux ont été tués sur le champ de bataille.

Napoléon se tourna vers le commandant de l'Ecole ; puis, s'adressant aux deux élèves :

— Je veux bien vous pardonner, jeunes gens ; mais c'est



Napoléon à l'ecole de Saint-Cyr. Le pardon. Dessin de G. Janet.

en considération des services de vos pères... Retournez auprès de vos camarades, et donnez-leur, à l'avenir, l'exemple de la soumission... Vous resterez trois mois de plus à l'Ecole, pour y apprendre à avoir de la patience. Allez.

Les deux jeunes gens saluèrent militairement et prirent le chemin de leurs quartiers.

A ce moment, des cris de *Vive l'Empereur !* poussés par tous les élèves, partirent des fenêtres. Ces braves jeunes gens remerciaient ainsi leur protecteur de sa clémence et fêtaient le retour de leurs camarades.

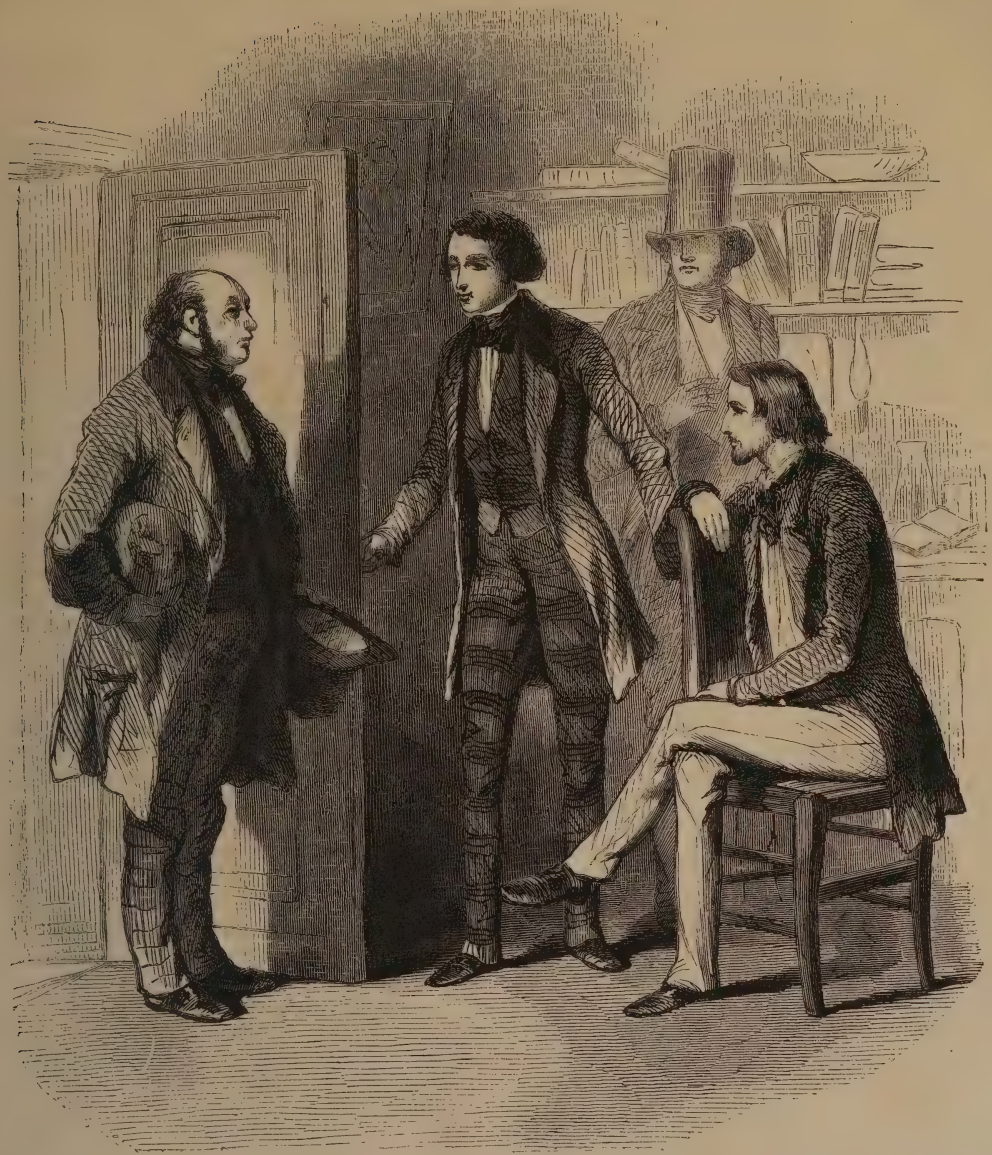
— Général, dit Napoléon en se retirant, trois mois d'attente pour deux gaillards de cette trempe sont beaucoup trop, en vérité ; il ne faut pas faire les choses à demi : je les comprends dans la promotion.

Telles furent les dernières paroles de l'Empereur avant de quitter l'Ecole.

Huit jours après cette visite, deux cents officiers sortaient de Saint-Cyr pour se rendre en Allemagne. Parmi eux se trouvaient les deux élèves dont l'imprudence avait si gravement compromis l'avenir ; et, deux ans plus tard, tous deux étaient faits capitaines, le même jour, sur le même champ de bataille.

Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LES RESSOURCES D'OCTAVE.



Les trois étudiants. Le chapeau omnibus. M. Shoemaker (chap. 1er). Dessin de G. Janet.

I. — LA COMÉDIE DANS LA MANSARDE.

Dans une chambre d'étudiants, située au cinquième étage d'une maison de belle apparence, deux jeunes gens se trouvaient réunis.

L'un d'eux, Albert, était assis devant un volumineux cahier couvert de ratures ; l'autre, Frédéric, se tenait debout, un cahier à peu près semblable à la main.

— Si cette thèse-là ne me fait pas honneur ! s'écria tout d'un coup ce dernier, je veux... Albert, écoute cela...

Hein ? tu dors, Brutus, et j'achève ma thèse ! ô amitié !... Il se sera endormi sur la sienne, dit, par manière de palliatif, le futur Esculape, en s'approchant de son ami.

— Des vers, ajouta-t-il, en jetant les yeux sur le cahier d'Albert ; une thèse en vers ! allons donc, on n'est pas si poëte que cela à la Faculté. — Troisième acte ; scène première. — Ce n'est pas sa thèse ; c'est son drame !

Et Frédéric allait s'emparer des papiers d'une façon peu révérencieuse, lorsqu'Albert se redressa et lui dit avec douceur :

— Ne touche pas à cela !
— Tiens, tu ne dors pas, sournois !
— Tu m'as parlé ; que me veux-tu ?
— Te lire ma thèse.
— Tantôt.
— Traduction libre : Va te promener !
— Tu vois bien que je travaille.
— A ta thèse ?
— Oui, à ma thèse, répondit Albert avec un certain embarras.
— Et elle en est au troisième acte, ta thèse ?
— C'est bon, dit Albert, rougissant malgré lui.
— C'est donc une monomanie, mon pauvre garçon ?
— Cela ne te regarde pas.
— Prends garde, mon camarade, tu fais fausse route !
— Ah ! fit Albert en se levant, tu les as lus ; tu les trouves mauvais !
— Lire tes vers, que non pas !
— Tu es comme moi, alors, ajouta le jeune homme accablé, la foi te manque.
— Eh non, reprit Frédéric ; je crois, très-fermement même, à l'avenir que le travail nous prépare ; mais que tu grimpes jamais sur le sommet de l'Hélicon, comme vous dites dans votre pathos ; que tu sois jamais un auteur ayant rentes au Grand-Livre et pignon sur rue, voilà ce que je ne crois point. Reprends ta thèse, vieux, et jette au feu toutes ces rimailleries.

Albert soupira, et Frédéric se saisissait déjà des cahiers du jeune homme, lorsque le commis d'un papetier, leur voisin, chez lequel on se fournissait depuis trois mois, vint leur présenter une note, montant à cinquante-sept francs soixante-quinze centimes.

Le papetier avait des obligations à remplir ; il priait ces messieurs de mettre à jour ce modeste petit compte.

— On passera chez vous, dit Frédéric, en parcourant rapidement la facture du papetier. Quatre rames de papier en trois mois ! s'écria-t-il, dès que le commis se fut retiré ; et de l'encre et des plumes à l'avenant ! Mais c'est abominable, ça ! Qu'est-ce que nous avons usé, Octave et moi ? dix mains, tout au plus, pour nos thèses ; c'est toi, toi seul, qui as dévoré le reste ! Mais, malheureux ! tu veux donc mourir à la peine ? mais tu es donc plus fécond que M. Dumas ? Avoir, en trois mois, noirci mille sept cent cinquante feuilles de papier, grand format ! Avoir dépensé 57 francs 75 centimes, sans boire ni manger ; nous qui avons si grand besoin de bottes... et d'autres choses ! Octave, notre factotum, que va-t-il dire ? 57 francs 75 centimes ! Mais ta cervelle doit craquer de toutes parts ; mais tu te rendras fou. Non, décidément ; aux grand maux les grands remèdes !

Et, une seconde fois, il reprit les cahiers d'Albert, les menaçant de trois ou quatre allumettes chimiques, qu'il ne pouvait parvenir à faire prendre, quand un nouveau personnage vint interposer son autorité, et sauver les innocents feuillets de la destruction.

C'était Octave.

Octave, Frédéric et Albert, tous trois différents d'humeur, mais braves et bons garçons, vivaient en commun, autant par affection que par économie, et édifiaient le voisinage par la régularité de leur conduite.

Ce n'étaient point de ces étudiants qui prennent leurs degrés au billard, c'étaient des piocheurs ; Frédéric, surtout, promettait de devenir un médecin distingué.

— Que veut-il faire ? s'écria le nouveau venu, en s'emparant des cahiers d'Albert ; perd-il l'esprit ? est-il donc passé exécuteur des hautes œuvres ?

— 57 francs 75 centimes de papier en trois mois, reprit Frédéric ; vois la note plutôt !

— Et toi, Albert, continua Octave, prenant la note, mais sans remarquer autrement l'interruption de Frédéric, à quoi penses-tu de laisser agir ce brutal ?

— Il est dans le vrai, mon pauvre Octave, reprit Albert avec tristesse ; il m'a jugé ; pourquoi perdre mon temps et user ma vie en d'infructueux essais ? Le génie, cette inspiration céleste, me manque, sans doute ; autrement, ne serais-je pas arrivé déjà ?

— Parbleu ! dit Frédéric, avec une conviction profonde.

— Arrivé ! s'écria Octave ; comme vous y allez, mes maîtres ! Vous n'avez pas le pied dans la carrière, que vous en voudriez toucher le but. On n'arrive pas comme cela ; demandez aux illustres. Rends-moi ces feuilles, profane, et déjeunons. Je crois que, à tous deux, le vide de l'estomac vous dérangeait la cervelle. Docteur, dissèque-nous ce jambon ; poëte, coupe le pain ; moi, je vais à la cave.

Et il se dirigea vers la fontaine.

— Du jambon ! dit Frédéric, s'empressant de se rendre au désir d'Octave ; l'excellente idée !

— Ce n'est pas toi qui en aurais de semblables, moraliste manqué, reprit Octave. Voyons, l'animal est-il repu ? demanda-t-il à Frédéric, lorsqu'il n'y eut plus sur la table ni une miette de pain, ni une parcelle de jambon.

— Encore un verre de cette eau limpide, et c'est fait.
— A quoi te disposes-tu ?
— A porter ma thèse chez l'imprimeur.
— Fort bien ; à toi le chapeau. Est-il heureux que nous ayons tous trois la même tête ! ajouta le jeune homme, en face de Frédéric, coiffé jusqu'au yeux du chapeau commun.
— La même, la même, murmurait celui-ci, le reculant en arrière d'un mouvement plein d'adresse ; ça pourrait se rapprocher davantage. Diantre ! ajouta-t-il, en remarquant les bottes plus qu'humides d'Octave, il a plu !
— Cette nouvelle !
— Les pavés sont mouillés.
— Ce que c'est que d'avoir été fort en logique.
— Si les pavés sont mouillés, je ne peux pas sortir.
— Aurait-il été échaudé ?
— Mes bottes réclament le beau temps.
— Oh ! oh ! fit Octave, en souriant aux jours nombreux et non moins tristes qui, à la longue, s'étaient pratiqués dans les chaussures de son ami.
— Est-ce clair ? demanda Frédéric.
— Trop, répondit Octave.
— Messieurs, fit à cet instant un bon gros homme, avançant sa tête dans la chambre des jeunes gens, peut-on entrer ?
— C'est monsieur Shoemaker, le bien nommé, dit Octave. Entrez, monsieur Shoemaker.

Frédéric sentit un léger frisson dans la moelle épinière ; il se rappela soudain que les malheureuses bottes, convenables seulement au beau fixe, il les devait encore, lui qui en aurait tant eu besoin de nouvelles.

M. Shoemaker entra, le sourire aux lèvres, défit une grande serge verte, et, toujours souriant, en tira une bonne et belle paire de bottes, à doubles semelles, qu'il posa devant Frédéric.

— Monsieur veut-il essayer ? demanda-t-il.
— Vous dites ? fit le jeune homme, qui contemplait les bottes avec ravissement, et n'en pouvait croire ses yeux.
— Je demande si monsieur essaye ?

Mais la phrase n'était pas achevée, que Frédéric, chaussé de ses bottes neuves, les faisait craquer, arpentait la chambre, frappait du pied, s'abandonnant au bien-être qu'on éprouve lorsque succède, à un objet dont on se sent rougir, quelque chose qu'on sait n'avoir plus besoin de dissimuler aux regards.

S'il n'est pas honteux d'être pauvre, il faut avouer que les pauvres vêtements sont difficiles à porter.

Et puis M. Shoemaker ne parlait pas de note, comme le malencontreux papetier; il repliait sa serge verte, et sortait en saluant poliment, ainsi que font les gens auxquels on ne doit rien : c'était un bonheur d'enfant, un bonheur complet !

— Maintenant, va chez ton imprimeur, et reviens vite, dit Octave à Frédéric.

— L'un de vous deux sort-il? demanda celui-ci.

— Oui, Albert.

— C'est égal, ce Shoemaker est un bien brave homme! pensait Frédéric, en descendant, quatre à quatre, les marches de leurs cinq étages.

— Je sors! fit Albert étonné.

— Tu sors.

— Pas de plaisanterie; où veux-tu que j'aille? où ai-je besoin d'aller?

— Avec toi, je ne plaisante jamais, cher Albert, répondit Octave, d'un ton sérieux et doux; avec notre excellent Frédéric, c'est autre chose; mais, toi, mon poëte, dont l'esprit ardent est toujours en travail, tu m'imposes presque du respect!

— Cher Octave! dit Albert, en lui serrant les mains.

Quelle bonne chose, que notre amitié! continua Octave. Combien ton caractère doux et mélancolique a pour moi de charme, après les boutades de notre Frédéric; et comme, ensuite, je reviens avec bonheur à son imperturbable bon sens! Quand et comment nous sommes-nous rencontrés? je ne m'en souviens plus; ce que je sais, c'est que, depuis lors, tout est devenu commun entre nous; cœur, bourse, logement, et chapeau, ajouta-t-il en riant; chacun apporte à la masse son contingent d'affection, de travail et de monnaie, aux bons jours.

— De monnaie, fit Albert; il me semble qu'il y a longtemps qu'un de ces jours n'a lui.

— C'est mon affaire, ne t'en inquiète pas, reprit Octave; tu sais bien que, à l'unanimité, vous m'avez élu ministre des finances?

— Oui, et j'admire la multiplicité de tes ressources. Trop souvent, nous deux Frédéric, absorbés chacun par une idée fixe, nous ne nous arrêtons point assez à l'admirable prudence qui préside à notre petit ménage; tu couvres tout cela de tant de bonne grâce et de bonne humeur, que nous jouissons des effets sans remonter à la cause, et sans réclamer notre part de soucis.

— Des soucis! fit Octave, allons donc!

— Tu en dois avoir, poursuivit Albert; ne sais-je pas bien que ce que font nos pauvres familles ne peut suffire à notre pain quotidien, au loyer de cette chambre, à nos inscriptions, à ces mille nécessités qui te trouvent toujours prêt, sans que je puisse comprendre par quels moyens tu y sais parvenir; ces bottes de Frédéric, venues si à point; ce cordonnier qui ne parle jamais d'argent: ne devine-je pas d'où cela part?

— J'ai les cinq sous du juif errant, dit gaiement Octave.

— Sais-tu que parfois il m'est venu à l'esprit une idée terrible, fit Albert avec émotion.

— Bah!

— Il m'est venu à l'idée qu'en dehors de tes études, tu travaillais pour nous de quelque métier.

— En vaudrais-je moins à tes yeux?

— Dieu me garde de cette pensée! mais, alors, quelle honte pour moi d'user mes jours en d'inutiles rêveries; quelle honte de vivre de ton labeur, sans essayer de hâter l'instant où je pourrai travailler à mon tour!

— Eh! que fais-tu donc? s'écria Octave, la main fraternellement appuyée sur l'épaule de son ami. Crois-tu que je ne te voie point quand, aux heures du silence et du repos, tu te lèves et, le front courbé, tu travailles? Sont-ce là ce que tu appelles d'inutiles rêveries?

— Hélas! reprit Albert, quelle est la fin de ces efforts?

— Patience! fit Octave.

— Non, c'en est fait; je dois, je veux, cette fois, prendre une résolution irrévocable!

— Cette fois, comme les autres, mon vieil Albert; souvent déjà n'as-tu pas repoussé avec colère ces feuilles où tu avais mis toute ton âme, et n'y es-tu pas revenu, attiré par une invincible puissance? Frère, à chacun sa mission en ce monde : tu as en toi les voix qui se font entendre des hommes; tu es né poëte, comme Frédéric est né médecin;... et moi..., votre ami à tous deux. On ne peut mentir à sa vocation.

— Où est ton dernier travail?

— Là où l'on m'a écrit de l'aller prendre.

— Et si cela se trouvait ailleurs? Et si, ailleurs, il s'était rencontré des gens qui l'eussent jugé digne d'une audition en comité?

— Octave, prends garde à ce que tu dis! fit Albert, pâle et tremblant.

— Et si cette lecture devait avoir lieu aujourd'hui même, et si c'était pour cela que tu dusses sortir?

— Tu aurais fait cela? s'écria Albert; tu m'aurais fait pénétrer dans ce sanctuaire, dont je ne connais que le seuil? En vérité, il me semble parfois que nous sommes encore au temps où les anges venaient aider les mortels à vivre, et que tu es l'un d'eux!

— Va, va, mon poëte, reprit Octave, en riant, revêts-moi de blanches ailes et d'une draperie d'azur; mais, en même temps, brosse ton pauvre habit noir, et fais provision de voix et de courage, en attendant que Frédéric rapporte le chapeau.

Albert, qu'un bonheur aussi inattendu accablait, eut besoin, pour y croire, que son ami lui répétât de nouveau tout ce qui précède; puis, une fois convaincu, il ne tint plus en place, allant de la fenêtre à la porte, épiant le retour de Frédéric, regardant l'heure à la Sorbonne, rebrossant son habit, serrant dans les siennes les mains d'Octave, et pris de fièvre par avance, à l'idée de la terrible épreuve du Comité.

Cependant Frédéric ne rentrait point, et l'on agitait la question de savoir si, à la rigueur, un honnête homme ne pouvait pas avoir oublié son chapeau; lorsqu'un coup discret fut frappé à la poste, et que parut un monsieur coiffé d'un feutre superbe, dont, sur-le-champ, les yeux d'Octave se trouvèrent éblouis.

— Messieurs, je suis Arthur de Beauséjour, fit le nouveau venu, avec un aimable sourire.

— Arthur de Beauséjour? se dit Octave, en cherchant... N'importe, Arthur ou non, tu vas nous prêter ton chapeau.

Faire asseoir M. Arthur, l'obliger courtoisement à se débarrasser de son chapeau, passer ledit chapeau à Albert et le pousser dehors; cela se fit en moins de temps que nous n'en mettons à le dire. M. de Beauséjour n'y vit que du

feu, et Octave n'eut plus qu'une préoccupation, celle de prolonger assez cette visite, pour qu'Albert eût le temps de revenir.

M. Arthur de Beauséjour, qui, malgré la physionomie juvénile de son nom, était bien de la troisième ou quatrième jeunesse, toussa, prisa, se moucha, et reprit son discours au point où Octave l'avait interrompu pour l'obliger à s'asseoir.

— Monsieur, je suis Arthur de Beauséjour, propriétaire de la maison sise rue de Cluny, n° 4, au cinquième étage de laquelle une chambre a été louée et livrée en bon état à MM. Albert Rude, Frédéric Allan et Octave Dartois.

— Aïe! c'est le 8, et je l'avais oublié, pensa Octave.

— C'est à ce titre, continua M. de Beauséjour, que j'ai l'honneur de venir, en personne, apporter...

Et il tira de son portefeuille un petit papier blanc, plié en quatre.

— Ah! monsieur est notre propriétaire, fit Octave, qui avait ses raisons, on le sait, afin de prolonger la séance; je suis vraiment ravi de faire votre connaissance, monsieur.

— Vous êtes bien bon, monsieur... Je venais donc...

— Chaque jour, monsieur, s'empressa d'ajouter Octave, en passant devant la porte du premier étage de votre maison, car c'est le premier étage que vous occupez, monsieur?

— Oui, monsieur, oui; c'est une faiblesse que j'ai, répliqua M. de Beauséjour, avec un sourire de satisfaction; au lieu d'imiter ces propriétaires absurdes, j'ose le dire, qui se relèguent dans leurs greniers ou dans leurs caves, par la seule raison qu'ils sont à même de choisir, je me suis dit: Où et quand auras-tu un local à ton gré, si ce n'est chez toi? J'ai donc pris un local à mon gré.

— Et vous avez bien fait, s'écria Octave, enchanté qu'on lui donnât la réplique; comment! monsieur, pour quelques misérables écus de plus ou de moins, on se confinerait dans un logis malsain ou triste; on y risquerait sa santé et sa vie! ah! monsieur, vous avez trop le respect de vous-même pour agir ainsi.

— Oui, monsieur. C'était donc...

Et le malheureux papier de se produire derechef.

Mais Octave avait, au service de son esprit inventif, une langue fort déliée; il reprit pomptement la parole, entra dans des considérations à perte de vue, sur l'inconvénient des logements ou trop petits, ou trop vastes, ou mal aérés, ou trop aérés; et comme le pauvre M. de Beauséjour ne pouvait plus placer un mot, et se contentait de faire flotter la quittance entre son pouce et son index, Octave, emporté par le feu du discours, la prit, la mit dans sa poche et continua:

— Oui, monsieur, oui, vous avez bien fait de vous être tout carrément établi à votre premier étage; je vous en applaudis sincèrement; je ne le pourrais regretter que sous un seul point de vue, c'est que notre ami et coassocié, M. Frédéric Allan, devant être reçu docteur, d'ici à très-peu de jours, ne pourra continuer de partager notre modeste chambre; il va lui falloir quelque chose de bien, où il puisse recevoir les nombreux clients qui ne manqueront point d'assiéger sa porte; ce premier étage lui eût convenu... enfin, votre second est vacant, je crois?

— Oui, monsieur, oui, fit M. de Beauséjour; un intérêt en faisant taire un autre.

— Eh bien, comme votre maison est respectable et fort convenablement habitée, nous nous contenterons de votre second étage pour le terme prochain; mais, monsieur, avec de doubles portes et de doubles fenêtres.

— Comment! monsieur, s'écria le propriétaire alarmé, que me demandez-vous donc là?

— De doubles portes et de doubles fenêtres.

— Parbleu! j'ai bien entendu.

— Alors, monsieur?

— Je refuse.

— Affaire rompue; je le regrette, monsieur.

— Cette demande est incroyable, exorbitante, monsieur; si je mettais des doubles portes à mon second étage, il m'en faudrait mettre partout.

— C'est notre ultimatum, fit Octave, en s'inclinant.

— Certainement, j'ai grande envie de louer, fit M. de Beauséjour, qui avait peine à voir s'échapper la perspective possible de se débarrasser d'un appartement.

— A un homme qui ne saurait manquer d'être une illustration de l'époque, monsieur, reprit l'imperturbable Octave; je parle du docteur Frédéric Allan.

— J'entends bien, monsieur... Feriez-vous un bail? c'est une faiblesse que j'ai, je tiens au bail.

— On ferait un bail, monsieur.

— C'est égal, de doubles portes et de doubles fenêtres, c'est dur; je ne puis m'y engager.

Octave riait sous cap du feu que mettait M. de Beauséjour à la discussion, lorsque Frédéric revint.

— C'est fait, dit-il, n'apercevant pas, tout d'abord, M. de Beauséjour; on me tirera cela à deux cents exemplaires; ça coûtera 350 francs, beau papier, couverture jaune, vignettes aux quatre coins.

— Monsieur doit être M. Frédéric Allan? dit, en s'avançant, M. de Beauséjour.

— Notre propriétaire! fit le jeune homme.

— Tiens! il le connaît, lui, pensa Octave.

On se salua, et M. de Beauséjour reprit la parole en ces termes.

— Monsieur, je suis on ne peut pas plus heureux que ma maison vous agrée. Mais, continua-t-il, ne voulez-vous point rabattre un peu de vos prétentions?

Frédéric, les yeux ouverts et la bouche béante, écoutait et cherchait à comprendre.

— Je sais, reprit M. de Beauséjour, qu'un praticien de votre force tient d'autant plus à ses idées, qu'il ne s'y attache qu'après les avoir longuement mûries; l'hygiène vous semble l'exiger, je le conçois, et ce n'est point avec une personne de votre mérite que je discuterai la question; mais, au moins, monsieur, si nous partagions les frais?

— Les frais! s'écria Frédéric.

— Oui, monsieur; de cette façon, monsieur, je ne donnerais aucun droit à mes autres locataires: vous seriez satisfait, et je garderais sous mon modeste toit l'homme célèbre qui en ferait la gloire.

— Pardon, monsieur, mais?...

— C'est dit, n'est-ce pas, monsieur? interrompit M. Arthur; les frais seront partagés, et, selon les us et coutumes de la propriété, les objets me resteront. A présent, que cette affaire est réglée, vous plairait-il de mettre l'autre à jour?

— L'autre, monsieur? Ah çà, se dit Frédéric, ce vieillard est une charade!

— Celle-ci me regarde, fit Octave, très-sérieux pendant toute cette scène. Voici le papier en question, ajouta-t-il, en restituant la quittance; j'aurai l'honneur de descendre moi-même à ce sujet.

— J'aurais voulu vous en éviter la peine, fit M. de Beauséjour, avec une certaine grimace de désappointement.

— Ce ne sera point une peine, riposta Octave, mais un plaisir que je tiens à me procurer.

Monsieur, ajouta M. de Beauséjour, reprenant son gracieux sourire, je dois vous faire observer que j'ai encore une autre faiblesse ; c'est de ne point garder chez moi les personnes...

— N'achevez pas, monsieur, s'écria Octave, je vous comprends et vous approuve ; c'est tout dire !

— Je vous attends donc avant midi, monsieur ; il est dix heures trois quarts.

On se resalua, et M. Arthur de Beauséjour sortit, emportant le chapeau des jeunes gens.

— Me feras-tu le plaisir de m'expliquer ce qui se passe, ou plutôt ce qui s'est dit? demanda Frédéric, avec un léger mouvement d'humeur.

— Tiens ! fit Octave sans répondre, il a pris notre chapeau, la revanche est bonne ; mais il me le faut ; il faut que je sorte. Diable ! presque onze heures, et je n'ai que jusqu'à midi !... Au revoir, vieux.

— Octave ! s'écria Frédéric, essayant de retenir son ami.

Mais Octave était déjà loin.

— Et je garderais sous mon toit l'homme célèbre qui... C'était bien à moi que cela s'adressait, se dit Frédéric... Se moquait-il de moi, ce vieillard?... Et cet étourneau qui file sans me rien dire ; c'est absurde ! Bah ! il n'est pas nécessaire que je comprenne, à ce qu'il paraît. Travaillons.

A peine était-il installé au milieu de livres, de paperasses, de tibias et de crânes de tous les sexes et de tous les âges, qu'on frappa de nouveau.

— C'est le jour aux visites, pensa-t-il en allant ouvrir.

C'était un jeune homme de dix-huit ans environ, aux grands yeux bien ouverts, dont l'expression prévenait en sa faveur. Il était orphelin, petit-fils de M. et M^me^ de Beauséjour, auprès desquels il demeurait, avec M^lle^ Anaïs, sa sœur, de deux ans plus jeune que lui.

L'installation des étudiants dans la maison de la rue de Cluny avait causé une espèce de rumeur dans la famille de M. de Beauséjour. M^me^ de Beauséjour, excellente vieille femme, mais particulièrement amie de la paix et de l'ordre, avait grandement redouté de trouver en eux de ces jeunes gens bruyants, fléaux des maisons tranquilles, tandis que M. de Beauséjour n'avait voulu rien entendre, et s'était obstiné à ne voir dans nos amis que des locataires de plus.

Du reste, la vie régulière des trois jeunes gens, leur douce amitié, l'âpre travail qu'on devinait à leurs veilles prolongées, tout cela avait promptement modifié l'opinion de M^me^ de Beauséjour ; peu à peu, même, on était passé de la bonne opinion à l'enthousiasme ; et les louanges des trois étudiants étaient devenues le thème favori des conversations du premier étage ; M. Henri et M^lle^ Anaïs, surtout, semblaient y prendre un vif plaisir.

Une seule chose devait trouver M. de Beauséjour inexorable ; c'était, ainsi que nous l'avons vu, l'époque du terme.

Lorsqu'il était redescendu, il avait témoigné son déplaisir de n'avoir point été payé immédiatement, ses craintes de ne l'être pas, et la ferme résolution où il était de ne point garder chez lui ce qu'il appelait des locataires verreux.

— Les pauvres jeunes gens ! s'étaient dit tout bas Anaïs et son frère.

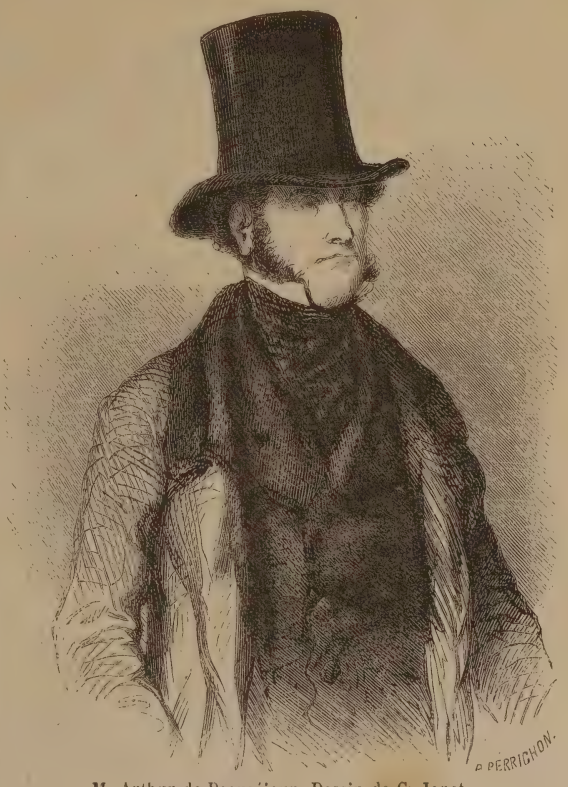
Et alors, mus par une même et généreuse pensée, ils avaient été chercher jusqu'à leur dernière pièce d'or ; et, le cœur palpitant, sans autres réflexion ni préambule, Henri était venu frapper à la porte de la mansarde. Mais ce qui, en bas, avait paru tout simple, offrir aux jeunes gens sa bourse et sa bonne amitié, devint terriblement difficile, dès qu'il fallut trouver des mots pour exprimer la chose. Henri restait debout devant Frédéric, ne remarquant point le siége qui lui était offert, ne répondant rien aux quelques paroles banales que la politesse inspirait à l'étudiant ; de ses mains tourmentant la jolie petite bourse qui, selon Anaïs, devait servir de passe-port au reste, et le visage empourpré par les vains efforts qu'il faisait pour trouver le moyen d'entrer en matière.

— Monsieur, dit-il enfin, comme jetant son bonnet par-dessus les moulins, vous ne savez pas ce qui m'amène ?

— Non, monsieur, dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Savez-vous qui je suis, seulement, monsieur ?

— Monsieur Henri de Beauséjour, si je ne me trompe.



M. Arthur de Beauséjour. Dessin de G. Janet.

— Vous ne vous trompez pas. Eh bien, monsieur, ce qui m'amène, c'est la petite conversation que vous venez d'avoir avec mon grand-père.

— Ça se complique, pensa le jeune homme.

— Y êtes-vous? demanda Henri.

— Non.

Henri se gratta l'oreille.

— Monsieur, mon grand-père vous a présenté sa quittance, et...

L'attention de Frédéric s'éveilla ; quelque chose de douloureux le fit tressaillir.

— Et?... fit-il.

— Et, reprit Henri avec volubilité, comme s'il n'eût que faiblement compté sur son courage, il l'a remportée..... Alors, Anaïs et moi, nous avons pensé que vous seriez

assez aimables, vous et ces messieurs, pour vouloir bien nous compter au nombre de vos amis ; et quand on est amis, tout est commun, n'est-ce pas ? Aussi, puisque tout est commun...

Et la petite bourse allait se produire, lorsqu'un geste de Frédéric la fit se dissimuler bien vite dans la main d'Henri.

— Je comprends tout, enfin, s'écria le jeune homme accablé et tombant sur un siége.

— Quoi! vous ignoriez ?

— L'étendue de notre détresse; oui, monsieur.

— Ce n'est donc point à vous que mon grand-père a présenté sa quittance ?

— Hélas ! non, c'est à Octave ; c'est lui qui est chargé de ces détails ; et, pour m'éviter un chagrin, sa générosité m'a caché une partie de notre misère... Et moi, qui ne songeais à rien; qui, ce matin encore, ai mangé comme quatre !

A ce remords burlesque, Henri, à son tour, ne put s'empêcher de sourire.

— Moi, qui ai commandé le plus beau papier pour ma thèse, continua Frédéric, double brute que je suis !.., Mais, j'ai ma montre, une belle montre, ma foi !... Ah ! tu gardes pour toi tous les tourments et toutes les angoisses ; attends, attends !

Et Frédéric, oubliant et Henri et l'absence d'un chapeau quelconque, allait sortir, lorsque le jeune de Beauséjour le retint.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il.

— Mon devoir ; le Mont-de-Piété est proche.

— Vous ne voulez donc point nous permettre ?...

— N'insistez pas, répliqua le jeune homme, la rougeur au front.

Et comme une larme vint se balancer aux bords des longs cils d'Henri :

— Ah! s'écria Frédéric en lui prenant les mains, vous pleurez !... Douces larmes de la jeune fraternité, vous êtes les diamants du Seigneur !

Ils étaient là, l'un devant l'autre, profondément émus tous les deux, lorsqu'Octave rentra, avec les deux quittances du propriétaire et du papetier.

— Affaires bâclées, dit-il à Frédéric, tout en saluant Henri de Beauséjour.

— Il a sa quittance ! s'écria Henri stupéfait.

Octave le regarda quelque peu de travers, l'accusant, à part lui, d'indiscrétion, pour le moins.

— Tu as payé ! dit Frédéric également surpris ; et le papetier aussi ! ajouta-t-il, en voyant la facture acquittée.

— Ah çà, n'est-ce pas notre habitude ? répondit Octave, non sans un peu de brusquerie. Tes ébahissements sont stupides.

— Tu es notre bon génie, ajouta Frédéric, en lui serrant la main.

— Je me retire en emportant un regret, monsieur, dit tout bas Henri à Frédéric.

— Mais vous vous êtes acquis des amis sincères, répliqua le jeune homme sur le même ton.

— Comment as-tu fait pour te procurer de l'argent ? fit-il, en revenant auprès de son ami.

— De l'argent ! Est-ce qu'il n'y en a pas toujours ? Qui en veut ? qui en manque ? dit Octave en tirant de sa poche une vingtaine de pièces d'or.

Frédéric se frottait les yeux.

— Voilà pour la thèse, continua Octave, et voilà pour vivre un grand mois ; par exemple, sans perdreaux truffés ni champagne.

— Ferait-il de la fausse monnaie ! s'écria Frédéric, ses yeux allant alternativement de l'or à son ami, et de son ami au trésor.

Octave lui rit au nez, et, sans lui répondre, serra le tout, et procéda à la confection d'une cigarette.

II. — LE DRAME AU PREMIER ÉTAGE.

A un mois de là, une autre scène avait lieu, au premier étage de la maison, sise rue de Cluny, n° 4.

Dans un petit salon rouge, Anaïs était languissamment couchée sur une chaise longue ; son grand-père, d'un côté, sa grand-mère de l'autre, et Henri allant et venant autour d'eux. Sans qu'on en pût deviner la cause, Anaïs avait tout d'un coup perdu la gaieté, le sommeil, l'appétit. Des médecins avaient été appelés, et, ne trouvant pas le cas alarmant, s'étaient contentés d'ordonner le grand air et la distraction. Mme de Beauséjour partageait assez leur avis ; mais M. de Beauséjour les accablait de son indignation, les traitait d'ignares et de brutissimes, en disant que, sans le sommeil et l'appétit, on devait s'acheminer tout doucement vers la tombe.

Cependant ses colères n'y faisaient rien ; le mal d'Anaïs s'aggravait ; on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque Henri vint à parler d'une cure merveilleuse opérée par les jeunes gens du cinquième sur le fils de la concierge.

M. et Mme de Beauséjour ne prêtèrent pas une grande attention à cette ouverture ; mais Anaïs tressaillit, regarda anxieusement son frère, comme pour l'engager à insister ; et Henri insista, non pas qu'il y mît de finesse, mais parce qu'en effet, il avait foi dans ces jeunes talents.

Depuis cette première entrevue, où Frédéric avait pu apprécier la délicatesse et la générosité de Henri, les jeunes gens s'étaient vus fréquemment, et Mlle Anaïs, passablement curieuse, à ce qu'il paraît, ne laissait son frère en paix qu'alors qu'elle était à bout de questions sur le compte des trois jeunes gens, et particulièrement de Frédéric.

Le travail de cette petite cervelle, un peu romanesque, était l'unique cause de la désorganisation dont on s'affligeait.

Anaïs ayant appuyé la motion de son frère, Henri fut dépêché là-haut ; puis, sous le prétexte que la chaleur était grande, la jeune fille se débarrassa de son bonnet de nuit et rajusta son peignoir.

Peu après, Henri redescendit, accompagné d'Octave ; c'était le seul qui se fût trouvé au logis commun.

Le cœur d'Anaïs, qui avait battu la campagne, se calma aussitôt, et sa tête retomba sur le dossier de sa chaise.

Après un renouvellement de connaissance, après qu'on eut rappelé la substitution des chapeaux, le jour du terme, et qu'on en eut ri suffisamment, Octave prit le pouls d'Anaïs et l'examina attentivement.

— Depuis quand mademoiselle est-elle ainsi? demanda-t-il.

— Depuis trois ou quatre semaines, répliqua le grand-père.

— Depuis que vous m'avez admis en quatrième dans votre intimité, ajouta plus bas Henri, qui soupçonnait vaguement la cause de l'indisposition de sa sœur.

— Ah ! ah ! fit Octave qui devina sa pensée.

Et il se prit à réfléchir.

— Cela s'est vu, pensa-t-il; le désœuvrement, quelques idées romanesques, un jeune homme poétisé par une apparence de misère décente, c'est tout ce qu'il en faut pour tourner une tête de seize ans ; cela s'est vu; mais, pas de sottise ; assurons-nous du fait.

— Mademoiselle est atteinte d'une affection assez com-

mune de nos jours, dit-il d'un ton doctoral, il se pourrait que cela passât en peu de temps, comme aussi que cela prît des proportions alarmantes; je voudrais que mon savant ami, le docteur Frédéric Allan, m'aidât de ses lumières.

— Son pouls a doublé de vitesse, pensa-t-il; c'est Frédéric qui l'occupe.

— Qu'à cela ne tienne, reprit M. de Beauséjour, appelons votre ami.

— S'il est rentré, je vous l'amène, fit Octave, en laissant aller la main de la jeune fille.

— Bonne mère, voyez donc comme Anaïs pâlit et rougit coup sur coup, fit observer Henri, dès que la porte se fut refermée sur Octave.

— Te sentirais-tu plus mal, mon enfant? demanda la bonne grand'mère.

— Mais non, répondit Anaïs, en rougissant plus fort et en tournant le dos à son frère; cet Henri prend plaisir à me tourmenter.

— Je ne crois pas rêver, pourtant, se dit Henri.

Cette petite scène avait à peine eu lieu, qu'Octave reparut, suivi de Frédéric, un peu plus émotionné qu'on ne l'est d'habitude en se rendant près d'un malade. Plus d'une fois, à travers un rideau de tulle brodé, ses yeux avaient rencontré ceux de la jeune fille. Il s'approcha d'elle avec empressement, l'interrogea, la regarda, ainsi que l'avait fait Octave; et cet examen, rempli d'intérêt pour tous deux, sans doute, se prolongea et tourna bientôt en une conversation vive et enjouée.

— Eh bien, dit Octave aux grands parents, un peu éloignés du groupe, la voilà qui sourit, qui parle, qui s'anime; que dites-vous du savoir de mon ami? Monsieur de Beauséjour, vous en avais-je exagéré la puissance?

— C'est merveilleux!... Mais, puisqu'il est en si beau chemin, s'il l'engageait à manger?

— Mieux que cela, qu'il lui présente quelques fruits, et j'affirme qu'elle les mange, séance tenante.

— Je suis curieux de le voir, fit Beauséjour, se rendant lui-même à l'office.

— Monsieur Octave, dit en *à parte* la bonne maman au jeune homme, je m'aperçois d'une chose, c'est que ma petite fille a du penchant pour votre ami, mais un penchant très-vif.

Octave ne sourcilla point.

— Je m'en suis doutée, ajouta la bonne vieille dame, quand, au nom de M. Frédéric, elle a changé de couleur et tressailli; depuis qu'il est près d'elle, j'en suis sûre.

Octave s'inclina.

— Mais, cher monsieur, je crois devoir vous le dire bien vite, rien d'heureux ne pourrait advenir de tout ceci. Ma petite fille n'a plus que nous; son grand-père se regarde comme le maître absolu de sa destinée, et ne consultera point son cœur, quand il s'agira de l'établir. Il n'y a pas longtemps qu'il le disait encore à elle et à moi; son rêve est de l'unir à un commerçant et de voir s'accroître la fortune qu'elle apportera en dot. Si les choses ne dépendaient que de moi, il en tournerait autrement peut-être; mais, cher monsieur, je n'ai point voix délibérative au conseil, ajouta la bonne dame avec un soupir de résignation, sinon de regret.

Octave, remué par cet accent mélancolique et doux, oubliait les jeunes gens et s'abandonnait à toutes sortes de réflexions philosophiques sur les mariages plus ou moins bien assortis, lorsqu'un frais éclat de rire le rappela à la situation présente.

— Oh! monsieur Frédéric, disait Anaïs, je ne vous crois pas encore assez sorcier pour cela.

— De quoi s'agit-il? demanda la grand'mère, en se rapprochant.

— Figure-toi, bonne maman, reprit Anaïs, que M. Frédéric, qui déjà a trouvé le moyen, par la sorcellerie, je pense, de dissiper mon abattement, prétend que je me lève, et qu'appuyée sur son bras je marche! N'est-ce pas que c'est impossible, et que, ce matin, je me suis trouvée mal en l'essayant?

— Ce matin, tu t'es trouvée mal en l'essayant; mais il se pourrait qu'à présent...

— Toi aussi!

— Essayez de nouveau, mademoiselle, dit Octave; madame votre mère vous soutiendra, d'un côté, et mon ami, de l'autre; dès que vous vous sentirez faiblir, ils s'arrêteront.

— Vous m'en donnez l'envie.

Et la jeune fille, soutenue par Frédéric et sa mère, fit quelques pas dans le salon.

— Debout! s'écria M. de Beauséjour, en rentrant.

Et l'assiettée de fruits qu'il tenait lui échappa des mains.

— Quel dommage! les belles fraises! fit Anaïs avec un soupir de regret.

— En voici qui n'ont touché que le bas de votre robe, dit Frédéric en les offrant à la jeune fille.

Elle s'en saisit et les porta à ses lèvres.

— Elles sont exquises! dit-elle.

— Bravo! reprit M. de Beauséjour; tu manges, tu marches, tu parles... Elle est sauvée!... Jeune homme, dit-il en s'adressant à Frédéric, je vous promets les doubles portes et les doubles fenêtres à mes frais; seulement vous n'en direz rien aux autres locataires.

Frédéric s'inclina et sourit.

— Quelles doubles portes? demanda la curieuse Anaïs.

— Celles que l'on doit poser au second étage de cette maison, répondit Octave, appartement destiné au docteur.

— Je l'ignorais; tu ne m'avais pas dit cela, grand-père..., fit la jeune fille, l'œil brillant et le sourire aux lèvres. Savez-vous, monsieur Frédéric, ajouta-t-elle, que quatre fenêtres de cet appartement donnent sur notre jardin? Mais venez, venez, je vais vous les montrer!

— Tu veux descendre? demanda la grand'mère étonnée.

— Oui, avec mes deux appuis tutélaires, ajouta-t-elle.

Et, en effet, soutenue par Frédéric et la bonne maman, et suivie de Henri, Anaïs qui, depuis quinze jours, prétendait ne pouvoir quitter sa chaise longue, se dirigea vers le jardin, au grand ébahissement de son aïeul.

— Ma parole d'honneur! moi, Arthur de Beauséjour; je suis abasourdi! fit le grand-père, se laissant aller dans son fauteuil, et, du geste, invitant Octave à s'asseoir; cela tient du prodige!

— Oh! Frédéric ira loin!

— Je le crois bien; faire, en un quart d'heure, marcher et manger ma fille!

— Et parler! monsieur de Beauséjour.

— Et parler..., quoique ça semble moins extraordinaire, au premier abord.

— Je ne donne pas dix ans à Frédéric pour être connu du monde entier. Pour ma part, je ne me ferai point faute de proclamer ce dont je viens d'être témoin; et l'on n'est pas sans influence dans son petit cercle, ajouta-t-il; le commerce des laines me connaît, monsieur...

— Monsieur était dans les laines? fit Octave, son esprit chevauchant pour trouver s'il n'y aurait pas moyen de procurer à Frédéric cette riche alliance.

— Oui, monsieur, c'est à la laine que je dois ce que j'ai, et c'est dans la laine que je me choisirai un gendre.

Cette espèce de gant que, sans le savoir, lui jetait M. de Beauséjour, aviva l'imagination du jeune homme.

— Ah ! c'est dans la laine que tu te choisiras un gendre, pensa-t-il, et cela, sans t'inquiéter du bonheur de ton enfant! Voyons donc un peu... Vous ferez bien, monsieur, reprit-il, vous ferez très-bien ; le commerce, c'est la prospérité des nations ; c'est la source de l'or !

Beauséjour se frottait les mains.

— Il est vrai que le commerce a ses chances ; il y faut un tact que tout le monde n'a pas ; là où vous avez réussi, d'autres auraient pu échouer ; un gendre peut être entraîné dans quelque combinaison malheureuse, d'où vous le tirerez pour l'honneur de votre petite-fille, mais à vos risques et périls... C'est à considérer, monsieur.

— Vous penseriez que je ferais mieux de ne la point marier ?

— Pardon ; mais de la marier à quelque autre qu'à un commerçant.

— Allons donc ! si le commerçant m'offre de légères craintes, quel autre pourrait m'offrir d'aussi nombreuses chances de succès ?

— Je ne sais ; la question demanderait à être creusée.

Et les deux interlocuteurs se mirent à passer en revue toutes les classes de la société ; l'un, dénigrant ouvertement tout ce qui ne tenait point au commerce ; l'autre, faisant adroitement ressortir les mauvais côtés de chaque état, tout en se gardant de toucher à la médecine.

Anaïs ne l'écoutait plus... Couchée à demi sur les coussins, etc. (chap. II). Dessin de G. Janet.

Octave avait de l'esprit, l'élocution facile, comme on sait, l'ardent désir de servir Frédéric, reçu docteur depuis quinze jours, et, en réalité, garçon de beaucoup d'avenir ; il savait d'ailleurs où il allait, de sorte qu'au bout de trois quarts d'heure il avait presque prouvé à M. de Beauséjour que Frédéric était le seul mari qui convînt à sa petite-fille, et que l'existence de celle-ci ne dépendait de rien moins que de ce mariage ; ce qu'il déplorait, parce que, disait-il, on ne peut se dissimuler que, pour un très-jeune homme, le mariage soit une entrave.

— Mais cependant, fit le bon grand-père, battu en brèche sur tous les points, ma petite-fille voit votre ami pour la première fois, il me semble...

— Pour la seconde !

— Diable !...

— Aussi, monsieur, dans l'intérêt commun et de mon ami et de vos désirs, puisque vous avez un penchant décidé pour le commerce, suivez l'avis que je vais émettre tout à l'heure, lorsqu'ils remonteront : allez aux bains de mer ; pendant l'absence, il n'est pas d'impression qui ne s'amoindrisse et ne s'efface ; Mlle Anaïs en pourra faire une autre petite maladie de langueur ; mais toutes les jeunes filles n'en meurent point.

— Plaît-il ?... Il en est qui en meurent ? demanda le grand-père alarmé.

— Celles chez lesquelles cela dégénère en maladie de poitrine.

— Ah çà, fit M. de Beauséjour, à quels symptômes reconnaître la propension du mal? Vous saurez, monsieur, que j'ai la faiblesse d'aimer beaucoup ma petite-fille.

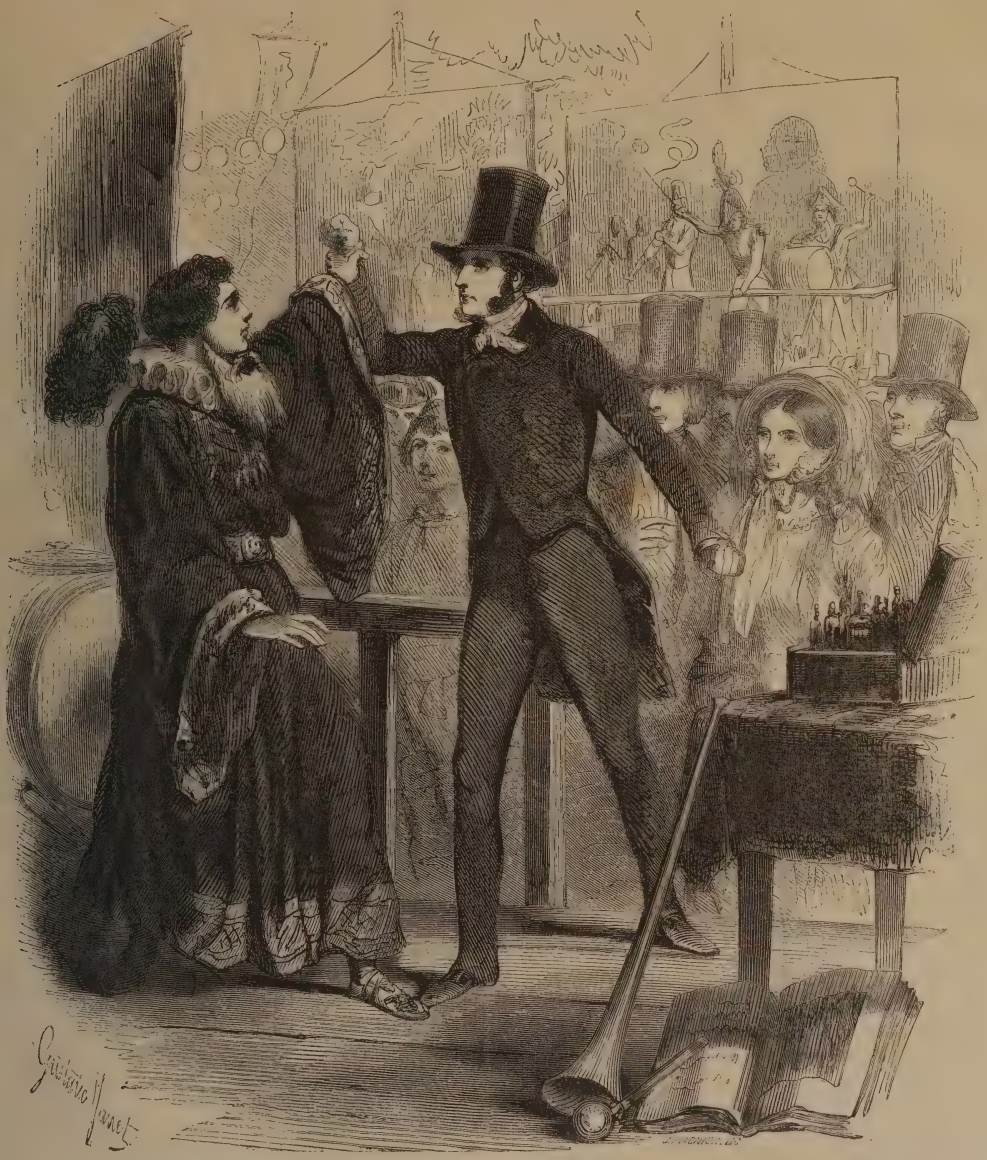
— Allons donc ! se dit Octave à part lui. Monsieur, reprit-il tout haut, il faudrait savoir où en est le mal ; il faudrait sonder le cœur de votre petite-fille.

— Diable !

— Lorsque je vais conseiller les bains de mer, observez l'impression qui se peindra sur ses traits ingénus.

— Sapristi ! monsieur, cela sort du commerce des laines !

— Ah ! bon papa, fit Anaïs, qui remontait accompagnée de ses deux soutiens, quelle délicieuse promenade ! comme le ciel est pur ! comme tes arbres sont beaux !



Les ressources d'Octave... Sa perruque et sa barbe tombèrent, etc. (chap. III). Dessin de G. Janet.

— Je vois avec plaisir, mademoiselle, dit Octave en s'avançant, qu'un changement notable s'est opéré dans votre santé, depuis quelques heures.

— Je le crois bien, répondit la jeune fille, les yeux humides et les joues rosées ; c'est comme un rêve !

— Allons, on peut faire vos malles...

— Mes malles !

— Observez, dit tout bas Octave au grand-père. Oui, continua-t-il en s'adressant à Mlle Anaïs, les bains de mer vous rendront, en quinze jours, votre belle santé d'autrefois ; ce soir M. de Beauséjour vous emmène à Saint-Malo : c'est la plage la plus pittoresque que l'on puisse choisir.

Mais Anaïs ne l'écoutait plus ; couchée à demi sur des coussins, de grosses larmes roulaient silencieusement sur ses joues.

— Mademoiselle ! mademoiselle Anaïs ! s'écria Frédé-

ric, s'agenouillant auprès d'elle, pendant que la bonne grand'mère passait son mouchoir de batiste sur le visage de sa trop sensible petite-fille.

— Elle s'évanouit! dit Beauséjour à Octave.

— Non; c'est plus grave, elle pleure.

— Vous en augurez...

— Que quelque démon s'en mêle, répliqua le jeune homme avec un dépit fort bien joué, et que cela semble on ne peut plus sérieux.

— Sapristi! que faire? demanda M. de Beauséjour.

— Brusquer l'événement, et l'emmener quand même!

— Mais, monsieur, si cela dégénérait en maladie de poitrine?...

— Mariez-les alors; que voulez-vous que je vous dise?

— On ne peut pas laisser mourir cette enfant, pensa le grand-père; et après tout, en effet, un médecin de talent, qui demain sera célèbre, et riche après-demain, est un parti fort convenable. C'est gentil à dire: Mon gendre le médecin! et puis, avec un médecin, il n'y a point de mise de fonds à risquer; c'est quelque chose... Il raisonne bien, ce jeune homme!

Ceci s'adressait à Octave.

— Mademoiselle Anaïs de Beauséjour, fit tout à coup le grand-père avec une certaine emphase, et agissant sous l'impulsion d'une résolution subite; relevez ce beau front, essuyez vos larmes. Vous avez peur de vous ennuyer aux bains de mer, à ce qu'il paraît; demandez donc à M. Frédéric Allan de vouloir bien vous y accompagner.

— Mais, mon ami... fit Mme de Beauséjour.

— Mais, ma chère femme, laissez-moi parler; je sais ce que je dis... Et comme il faut être père, frère ou... mari, pour accompagner une dame aux bains, ajouta-t-il, demandez à M. Frédéric lequel de ces titres lui pourrait convenir.

— Monsieur, que dites-vous? s'écria le jeune homme, qui n'aurait point osé rêver un tel bonheur.

— Me serais-je trompé, monsieur, et ne voudriez-vous point de ma petite-fille pour femme?

— Pour femme!

Ce fut l'exclamation qui partit, avec une indicible expression de bonheur, de la bouche des deux intéressés.

— Pour femme, répéta le grand-père, avec une dot de...

— Pas un mot de plus, monsieur! interrompit Frédéric, étourdi de cette incroyable aventure.

— O logique! pensa Octave, admirant avec complaisance l'air heureux de Frédéric et d'Anaïs. Mais, ce n'est pas le tout; à jolie fiancée, jolie corbeille: on ne peut faire les choses à demi.

Et pendant que le jeune couple baisait de toutes ses forces les mains des grands parents, lui se mit à supputer le chiffre auquel peut monter une corbeille de noces.

III — LE DÉNOUMENT SUR LES TRÉTEAUX.

Il y avait quinze jours que s'étaient passés les événements qui précèdent, et plus M. et Mme de Beauséjour voyaient de près leur gendre, plus ils s'applaudissaient d'une détermination, étrange dans sa rapidité, mais parfaitement justifiée par le brave cœur, le talent et l'aimable caractère de Frédéric; caractère moins enjoué cependant que jadis, ce qui pouvait s'expliquer par l'excès même de son bonheur.

Le joli appartement du second étage était prêt; le trousseau s'achevait; Mlle Anaïs était florissante de santé et de gaieté; Henri était aux anges; Mme de Beauséjour souriait à leur frais sourire; M. de Beauséjour commençait à prendre un vif plaisir à causer médecine, et se faisait faire par Octave un cours de physiologie et d'anatomie comparée. Albert rayonnait; sa pièce était reçue et allait être jouée. Frédéric, lorsqu'il s'abandonnait au courant de choses heureuses qui l'entraînait, sentait son cœur inondé de joie, de tendresse et de reconnaissance; seulement il était rare qu'une inquiétude vague ne se mêlât pas à ses impressions les meilleures.

Les choses en étaient à ce point, lorsque la fantaisie vint à Mlle Anaïs d'aller à la fête de Montrouge, où M. de Beauséjour avait un jardin.

On part, on arrive: on goûte d'un mauvais pain d'épice, on pénètre dans quelques baraques, on essaye même du jeu de bague; on se mêle à la foule, on se perd, on se retrouve pour se reperdre encore; enfin on s'enivre de poussière, de tumulte et de bruit.

Pendant l'un de ces instants où Mlle Anaïs, au bras de son fiancé, se trouvait un peu éloignée de sa mère, elle s'arrêta court, regarda le jeune homme bien en face, et lui dit, avec un geste charmant de mutinerie et de menace:

— Il faut que je vous gronde!

— De trop vous aimer? fit le jeune homme.

— Non, reprit-elle, heureuse et rougissante, mais de vos dépenses folles. Avant que de sortir, j'ai ouvert votre corbeille, monsieur; comment! un cachemire; des émeraudes, moi qui en raffole! des robes de satin; une profusion de riens charmants, qui coûtent plus d'or qu'ils ne sont gros; c'est mal! Vous me traitez en femme qui n'est point aimée et qu'on dédommage par des présents. D'ailleurs, monsieur, ne sais-je point que vous n'êtes pas riche?

— Chère Anaïs, combien votre voix plaît à mon cœur!

— Monsieur, reprit Mlle Anaïs avec un charmant sourire, ceci n'est point répondre.

— Que vous dirai-je? fit le jeune homme, son visage reprenant une expression soucieuse. Depuis les événements trois fois heureux qui se sont succédé, je ne suis pas bien sûr de posséder toute ma raison. Je me laisse aller au bonheur qui me transporte, mais sans le pouvoir comprendre. Comment, à moi, pauvre docteur, qui n'ai point encore édifié le premier échelon de ma fortune, votre grand-père, homme excellent mais positif, vient de lui-même me donner un trésor vers lequel je m'étais interdit de lever les yeux! Et, non-seulement il nous marie, mais encore il ajoute, à un fait déjà incroyable, une dot magnifique, un appartement luxueux, des tendresses infinies; cela ne doit-il pas confondre? Aussi, je vous le répète, je ne sais où j'en suis; je perds la notion exacte des choses; je regarde marcher les événements, craignant de dire un mot, de faire un geste, qui détruise mon délicieux rêve! Quand, ce matin, Octave m'a apporté votre corbeille et les factures acquittées à mon nom, je m'en suis saisi et vous l'ai descendue bien vite, craignant quelque ignoble métamorphose, comme dans les contes de Perrault.

— C'est ainsi que la chose s'est passée?

— Oui, et je ne serais pas absolument surpris qu'à notre retour, bijoux et cachemires, tout eût disparu.

— Vous me donneriez peur de M. Octave, fit Anaïs; la première fois que je le verrai, je m'en vais regarder s'il n'a point le pied fourchu.

— Ça ne m'étonnerait pas, reprit Frédéric, très-sérieux. Ecoutez donc, réussir à tout ce qu'on entreprend, ce n'est pas naturel. Il se mêle des affaires d'Albert: Albert est reçu. Nous manquons d'argent: il revient avec de l'or. Il cause avec M. de Beauséjour: et M. de Beau-

séjour m'accepte pour gendre? Vrai, ce n'est pas naturel!

— Où est-il aujourd'hui, M. Octave? demanda Anaïs.

— A Saint-Germain, à ce qu'il dit, reprit le jeune homme; mais, voyez-vous, maintenant tout me semble mystère chez Octave, et il pourrait aussi bien être à Pampelune qu'à Saint-Germain.

— Cher monsieur Frédéric, vous avez l'esprit frappé, dit la jeune fille avec douceur.

— Oui, en vérité, oui! Aussi, ne croirai-je à la réalité de mon bonheur qu'alors que vous serez ma femme; et encore!...

— Mademoiselle Anaïs, dit Albert, lorsqu'on se fut rejoint une fois de plus, vous qui aimez les charlatans et leurs annonces, il y en a un là-bas des plus curieux et des plus réjouissants; la foule abonde autour de lui; il est harnaché d'une façon aussi grotesque qu'originale, et semble avoir du vif argent dans les veines; il apostrophe les uns, répond aux autres, sert tout le monde, et parle bien et parle du français d'école, et non du français de barrière.

Il n'en fallait pas tant pour décider Anaïs. On se rendit auprès du charlatan, et on lui demanda de cette eau mirifique, unique et magique, qu'il débitait pour rien, disait-il, ne faisant payer que le verre.

A la voix d'Anaïs, cet homme porta rapidement la main à sa vaste perruque, et un sourire étrange glissa dans la barbe épaisse qui lui cachait tout le bas du visage.

Comme la jeune fille s'impatientait de n'être point servie, et que Frédéric pressait le charlatan de se hâter.

— Un moment, lui répondit celui-ci, un moment, *docteur;* avec moi, point de privilége; chacun son tour.

— Docteur! répéta Frédéric étonné.

— Il a dit docteur, comme il aurait dit prince, fit observer Anaïs.

— Non pas, non pas, *Mlle Anaïs de Beauséjour*, reprit le marchand d'orviétan; je ne parle qu'avec connaissance de cause.

— Il sait mon nom! s'écria la jeune fille.

— Et bien d'autres choses encore, reprit le charlatan, s'approchant d'Anaïs alors que la foule se faisait moins compacte autour d'eux. Oh! jeune fille privilégiée, fit-il avec emphase; l'esprit révélateur m'agite et me montre tous vos jours tissés d'or et de soie, auprès de bons parents qui vivront cent ans, pour jouir de leur ouvrage et de votre bonheur! Monsieur Arthur de Beauséjour, ajouta-t-il après une pause, se donnant à lui-même un spectacle réjouissant; monsieur Arthur de Beauséjour, propriétaire de la maison sise rue de Cluny, nº 4; et vous, aimable Henri, pourquoi me regardez-vous de cet air ébahi? Pourquoi la frayeur se peint-elle sur vos jolis traits, mademoiselle Anaïs? Docteur, pourquoi vous abîmer dans un océan de stupéfactions? Et vous, poëte, fit-il en s'adressant à Albert, pourquoi votre regard cherche-t-il à me pénétrer jusqu'à l'âme? Monsieur Frédéric n'a-t-il point assez de la préoccupation de son bonheur, et vous de celle des lauriers qui vous attendent, sans que d'autres pensées vous agitent? O hommes de peu de foi! que cherchez-vous à comprendre? Répondez. Interrogez-moi; profitez de ce que l'esprit m'éclaire.

— Vous vous prétendez sorcier? demanda tout d'un coup Frédéric, en saisissant le bras du charlatan.

— Quelle poigne! se dit celui-ci tout bas. Oui, docteur, répondit-il.

— Et c'est parce que vous êtes sorcier que vous savez nos noms à tous, et nos pensées les plus secrètes?

— Comment serait-ce?

— Alors, puisque vous êtes sorcier, dites-moi donc un peu quelle est, en ce moment même, ma préoccupation la plus vive?

— Pénétrer l'âme de votre ami Octave, et savoir s'il est homme ou démon.

— C'est trop fort, fit le pauvre garçon, dont la cervelle déménageait. Qui êtes-vous? Nous ne sommes plus au temps des contes et de la fantasmagorie; qui êtes-vous? Depuis quelques jours, voyez-vous, je roule dans un cercle de choses étranges, incompréhensibles, qui m'étreignent le cerveau, et finiraient par me rendre fou. A présent, vous voilà, vous, dont il y a une heure je ne soupçonnais pas l'existence, qui arrivez avec la connaissance exacte de ce qui nous concerne; et je ne saurais pas qui vous êtes? Et je laisserais ce fait passer comme les autres, sans essayer de m'en rendre compte? Non pas. Qui êtes-vous?

— L'inventeur de ce baume unique et sans pareil, mon cher monsieur, répondit l'homme à la barbe, de son ton d'empirique; venez, voyez, mesdames, dix centimes, deux sous; rien que deux sous: je ne travaille que pour la gloire!

— Je ne plaisante pas, mon petit monsieur! dit Frédéric avec une sourde colère.

— Qui plaisante, ici, mon grand monsieur? reprit l'autre. Qui? celui-ci? celui-là? Mais qui donc plaisante, je vous prie?

— Quittez ce ton; ne me poussez pas à bout!

— Calme-toi, dit Albert à son ami; rentrons, tu es malade.

— Monsieur Frédéric! fit Anaïs avec prière.

— Il faut que je sache ce qu'est cet homme, cria celui-ci. Je ne veux pas vivre avec cette idée qu'un œil est sans cesse ouvert sur vous, sur moi, sans que nous puissions nous dérober à son regard fatal. On ne peut vivre ainsi que sous le regard de Dieu. Quant à l'homme qui, sans mon aveu, pénètre dans ma vie, je le chasse ou je le tue!

Cependant le charlatan pliait bagage, commençant à craindre d'avoir été trop loin; mais Frédéric l'arrêta.

— Halte-là! fit-il, vous ne bougerez pas que vous ne vous soyez expliqué, ou je vous conduis au poste. Il ne sera pas dit que vous vous serez joué impunément de la tranquillité et peut-être de la raison d'un homme, et que vous vous en irez ensuite, vous raillant et vous gaussant de cet homme. Qui êtes-vous? où et comment avez-vous appris ce que vous savez? Parlez! vous en avez trop dit pour vous taire désormais; parlez, je le veux!

— Voilà un mot qui, à lui tout seul, me clôt les lèvres, riposta l'empirique avec un grand sang-froid.

Ce calme railleur exaspéra Frédéric.

— Parleras-tu? cria-t-il, levant une main, repoussée et contenue par un mouvement si rapide de la part du charlatan, que sa perruque et sa barbe tombèrent, et laissèrent voir le visage rieur et jovial d'Octave Dartois.

— Monsieur Octave! dit Anaïs, au comble de la surprise.

— Lui! firent Albert et Henri.

— Toi! dit Frédéric; et, s'il n'eût été soutenu, il serait infailliblement tombé.

— Voilà le mystère, fit M. de Beauséjour; charmant, charmant; bonne plaisanterie. J'ai la faiblesse d'aimer les plaisanteries.

— Mais, monsieur Octave, demanda Anaïs, pourquoi ce costume?

— C'était une gageure, mademoiselle.

— Ce ne pouvait être qu'une gageure, ajouta le grand-père.

— Je devine tout, dit Albert, à l'oreille du jeune homme ; tu es sublime !

— C'était mon Pactole, lui répondit Octave, sur le même ton.

— Mais que ce soit là dernière fois que tu revêtes cet habit.

— Pourquoi donc ? est-ce qu'il me va mal ?

— La dernière fois, ou je ne te revois de ma vie !

— Après tout, pensa Octave, les voilà en route.

Frédéric, les joues couvertes de larmes, s'approcha de son ami, et lui serrant les mains avec effusion :

— Dire que je l'ai pris pour le diable, murmura-t-il.

— Me pardonnes-tu ? lui demanda Octave ?

— Quoi ! Mon bonheur et ton dévouement ?

— Maintenant que j'ai gagné mon pari, dit gaiement Octave, j'avoue qu'il me tarde de reprendre mon pantalon à carreaux et mon paletot ventre de biche.

Ce fut le signal du retour.

— Oui, disait Octave à ses amis, le lendemain du mariage de Frédéric et de Mlle Anaïs, pour arriver à faire d'Albert un auteur reçu, et de toi un homme grave, un homme casé, il ne m'a fallu qu'un peu d'imaginative, quelque audace, et beaucoup, mais beaucoup de persévérance. Telles étaient mes ressources.

FIN.

ADAM BOISGONTIER.

LES DÉMOLITIONS DE PARIS.

Quel est ce conquérant indomptable, superbe,
Qui renverse nos murs, les fauche comme l'herbe ?...
Ce vainqueur, ce César, cet Attila nouveau,
C'est le maçon... Il monte à l'assaut, et tout penche,
Croule. Il a pour armure une tunique blanche,
Il a pour glaive un lourd marteau.

Éloignez-vous, passants, que le Ciel vous protége !
Les pierres, sur vos fronts, volent comme la neige.
La chanson des marteaux jamais ne finira :
Passants, si votre oreille est délicate et tendre,
Fuyez ! C'est un tel bruit, que l'on croirait entendre
L'orchestre du Grand-Opéra.

Voyez-vous ces maisons, ces anciennes compagnes,
Si hautes qu'on dirait des chaînes de montagnes ?
L'ouvrière, habitant ces Alpes des cités,
Ainsi qu'un daim léger, grimpait jusqu'à leurs faîtes :
Mais prenez garde ! ils vont s'écrouler sur vos têtes,
Tous ces Monts-Blancs numérotés !

Chacun a son asile, et le pauvre et le riche.
Le lion a son antre et le saint a sa niche,
L'Arabe sous la tente arrête son essor,
Comme un léger hamac l'araignée a sa toile ;
Nous n'aurons plus rien, nous... rien que la belle étoile
Qui nous offrira son toit d'or.

Si nous voulons rentrer au foyer de famille,
Comme le chérubin au seuil du paradis,
Le terrible maçon nous dit : « Sortez, maudits ! »
Faut-il vivre en oiseaux, sur l'arbre ou la charmille ?
Bonnes gens de Paris, victimes du maçon,
Enviez la tortue et l'humble limaçon,
Qui du moins gardent leur coquille.

Sous ce toit, votre aïeul, votre enfant,—double orgueil,—
Avaient, l'un son berceau, l'autre son grand fauteuil.
Tout votre cœur peupla ces ruines désertes.
Mais vos chers souvenirs partent sous les marteaux ;
Ils vont tous s'envoler, ainsi que des oiseaux
Lorsque leurs cages sont ouvertes.

Votre papier coquet, à fleurs, au fond d'azur,
Est resté par lambeaux sur ce vieux pan de mur.
De votre vie encor vous lisez des passages
Sur ces feuillets de Perse, où tout semble imprimé :
Ce papier du logis, c'est comme un livre aimé
Dont on a déchiré les pages.

Vers un foyer nouveau chacun s'est envolé :
Chez les Parisiens, jeu de cartes mêlé,
On ne retrouve plus ses amis, ses fidèles.
Le facteur même, hélas ! cherche en vain leurs abris,
Lui, le grand messager, colombe de Paris,
Portant nos billets sur ses ailes.

Dans ces murs écroulés, d'anciens rois glorieux,
Saint Louis, Charles cinq, ont gravé leur mémoire.
En longeant une rue on feuilletait l'histoire :
Là, Racine chanta comme un oiseau des cieux,
Là, Coligni mourut, aigle pris dans son aire :
Tous ces bons vieux logis étaient pour l'antiquaire
Des urnes qu'emplissaient les cendres des aïeux.

Pourtant ce vieux Paris n'était pas l'arche sainte :
C'étaient de noirs sentiers, un étroit labyrinthe,
Où, comme dans un bois, pour mieux porter leurs coups,
S'abritaient ces Mandrins que nul pouvoir ne règle.
Si l'on abat la branche où se posait un aigle,
On détruit le taillis où se cachaient les loups.

Veuve de Charlemagne et de Philippe-Auguste,
Notre vieille cité rajeunit, se rajuste :
L'arabesque, qui court sur ses murs neufs et blancs,
Lui met une guirlande au front ; chacun l'admire.
A ses balcons tout frais elle semble sourire ;
La voilà transformée en fille de quinze ans.

Tour Saint-Jacques, vois-tu, célèbre douairière,
Des maisons, dans la fleur de leur beauté première,
Auprès de tes vieux ans grouper leurs jeunes toits ?
Et, comme des enfants au cercle d'une aïeule,
Te dire, en se pressant : « Vous qui survivez seule,
Grand'mère, contez-nous des contes d'autrefois ? »

Dans la noire cité, maintenant disparue,
Un illustre exilé, par une large rue,
Rentre enfin en triomphe... Il faudrait l'encenser !
Cet exilé, c'est l'air. Tout un peuple malade,
Se dit, en renaissant sous sa fraîche accolade :
« Quel est cet étranger qui vient nous embrasser ? »

Corbeille des vieux lis, puis ruche des abeilles,
Le Louvre s'agrandit ; la beauté, les merveilles,
L'air entrent dans Paris. Oublions l'ancien temps.
Devant ces palais neufs la plainte est étouffée :
Aujourd'hui le maçon est la dernière fée,
Et Paris rajeunit comme un bois au printemps.

ANAÏS SÉGALAS.

CHRONIQUE DU MOIS.

La marquise de P..., d'après le *Retour de chasse*, de Watteau. Gravure de J. Fagnion (page suivante.

UNE AVENTURE DE CHASSE.

Il y a une guerre qui, depuis un mois, balance l'intérêt de la guerre d'Orient : c'est la guerre aux perdrix et aux lièvres. La chasse est ouverte dans les quatre-vingt-six départements, et jamais elle n'avait été poursuivie avec plus d'éclat et d'ardeur que cette année. Le courage de nos soldats a réagi sur nos chasseurs. L'odeur de la poudre a exalté les têtes les plus pacifiques. Le champ de broussailles fait concurrence au champ de bataille. Nos veneurs ont abandonné les eaux, les bains de mer, le sport, l'Opéra, le bois de Boulogne, pour les rendez-vous de chasse. Aux quatre points cardinaux, on fusille la petite bête dans la plaine; on force la grande bête dans la forêt, car la chasse à courre, la belle chasse, la vraie chasse, est ressuscitée en France depuis quelques années. Les braves gentilshommes de l'Ouest attaquent les sangliers comme au temps du roi Arthur. Ils en ont tué, l'autre jour, dix en une seule battue, aux environs de la Loire.

L'entente cordiale ayant amené en France une armée de gentlemens, la chasse anglaise et la chasse française sont en présence et en rivalité : « La chasse anglaise, avec ses daims ou ses renards privés, presque caressants, pauvres animaux qui, renfermés toute la semaine dans leur *box*, considèrent les poursuites qu'on leur fait de temps en temps comme une distraction qu'on leur donne, et la prennent fort à leur aise; — et la chasse française, avec ses braves cerfs bien sauvages, ses noirs sangliers bien terribles, qu'elle attaque dans la vaste forêt, au bruit sonore de la trompe, et qu'elle poursuit ensuite par monts et par vaux, avec un art qui défierait les subtilités de ces Indiens dont parle Cooper. Tout en reconnaissant l'élégance, la facilité, la hardiesse de la chasse anglaise, de cette course rapide et *dévorante* qui dure une heure; tout en avouant que rien n'est plus joli que les grandes plaines de vert gazon, émaillées d'habits rouges que le vent semble emporter, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de partialité pour cette belle et antique vénerie française, pour sa science, et même pour ses fatigues, ses dangers, lorsqu'il s'agit de tuer à cinq pas un sanglier furieux ou un cerf aux abois. Oui, nous aimons à entendre résonner ces nobles fanfares dans la solitude des grands bois; nous aimons ce costume tout national, tout français, des piqueurs et des chasseurs, aux jours solennels; et puis, c'est un dernier legs du temps passé, le seul débris qui reste de cette existence de grands seigneurs, qui nous fait honte aujourd'hui. » Ainsi parlait le vicomte de Launay, quand la chasse en France ne battait plus que d'une aile. Que dirait-il, aujourd'hui, devant les brillants costumes Louis XV, les uniformes complets, et les meutes ardentes de la vénerie impériale, rétablie partout sur le même pied qu'au temps de Napoléon le Grand et de Charles X, le dernier Nemrod?

L'exemple donné à Compiègne, à Fontainebleau, à Saint-Germain et à Marly-le-Roi, a gagné les châteaux et les forêts de nos derniers grands propriétaires. Témoin la marquise de P..., chez laquelle il y avait, la semaine dernière, une chasse suivie par quarante veneurs en habit vert galonné d'or, trente-deux amazones en chasseresses de Watteau, avec la casaque de velours à revers et à parements, le petit chapeau en triangle et le nœud de rubans sur l'oreille, cinquante piqueurs et valets en uniforme, et deux cent quarante chiens de race irréprochable.

Après la chasse à courre avec meute, ces dames se sont passé la fantaisie de la chasse à tir, au chien d'arrêt. La marquise portait un habit exactement copié sur le fameux tableau du *Retour de chasse*, de Watteau, — reproduit ci-dessus dans toute son élégance par un de nos plus habiles dessinateurs. Cette toilette irrésistible n'a pu garantir la châtelaine d'une mystification qui a égayé tous les veneurs de France.

La marquise est une charmante veuve, de trente-deux ans, qui attend un second mari, et qui possède une nièce également charmante, dont elle se sert comme bouclier pour écarter les prétendants désagréables, auxquels elle répond invariablement : « Je ne me remarierai que quand j'aurai marié Thérèse. »

Or, Thérèse était aussi de la chasse, et son père, le frère de la marquise, chasseur adroit et madré, eut soin de donner à sa sœur un chien gâté par sa fille, et dressé à la servir en toutes choses.

Chaque fois que la marquise tuait un lapin ou un perdreau, Finaud l'apportait à Thérèse, qui eut ainsi, sans brûler une amorce, tous les honneurs de la journée.

Mais il y avait là un gibier d'une autre importance que celui qui porte poil ou plume; c'était un riche et brillant parti, le jeune lord Clév..., que la nièce et la tante se disputaient en tapinois, et qui hésitait entre le printemps de l'une et l'été de l'autre. Romanesque et original comme tout héros anglais, lord Clév... imagina de lancer enfin sa déclaration et sa demande écrite, et de l'envoyer à la marquise de P... par la discrète entremise de son chien. Finaud saisit le poulet d'une dent habituée aux tours de force, et disparut à travers champs, dans la direction des chasseresses.

Le soir venu, le jeune lord, convaincu que sa lettre est parvenue à la marquise, et la jugeant fort bien accueillie par les sourires dont il était l'objet, amène doucement la conversation sur le bonheur du mariage, et parle devant la tante, le père et la fille, en aspirant qui attend une réponse d'où dépend sa destinée.

La marquise, le comprenant à demi-mot, allait lui tendre la main, lorsque le père, tirant de sa poche la demande écrite, déclare au lord, en son nom et au nom de sa fille, qu'ils sont aussi fiers qu'heureux de sa proposition, et qu'il sera le mari de Thérèse quand il lui plaira.

Lord Clév... comprit enfin le chef-d'œuvre de Finaud. Le drôle avait remis à la nièce la lettre destinée à la tante.

L'animal, toutefois, n'en eut pas le démenti... L'Anglais était superstitieux et timide. — Après tout, se dit-il, Thérèse est accomplie, et l'homme ne peut se flatter d'avoir meilleur nez que le chien!

LE CARNET DE RESCHID-PACHA.

Voici le pendant de la curieuse histoire des gants d'Omer-Pacha (1), c'est l'anecdote du carnet de Reschid-Pacha, premier ministre du sultan, et qui occupe le monde à cette heure aussi vivement que le général des armées turques.

Reschid, fils de Reschid-Ali, gouverneur de la Morée, avait pour protecteur, sous le règne de Mahmoud, le vieux Pertew-Pacha, grand-visir. Celui-ci fit donner par le sultan l'ambassade de Paris au jeune Reschid. Il vint dans notre capitale, où il se fit aimer de tout le monde, et acquit cette haute connaissance des affaires de l'Europe et des lois de la civilisation, qui ont fait de lui le premier homme d'Etat de Constantinople.

Tandis qu'il se livrait à l'étude de nos mœurs et des progrès possibles en Turquie, il reçut de Pertew-Pacha la lettre suivante, — poétique échantillon de la langue des affaires en Orient :

« La fleur de mon amitié s'épanouira à la nouvelle que je lui envoie.

« Allah m'a donné la force (que sa volonté soit faite en toutes choses!) d'arracher une branche remplie d'épines au rosier du padishah.

« Khosrew fume son narghilé dans son palais solitaire d'Istamboul, et je m'asseois sur les coussins où il dormait la veille.

« Je suis grand-visir, et mon fils Reschid est ministre des affaires étrangères. Qu'il se hâte donc de quitter Paris et de venir me rejoindre.

« Que les roses et les jasmins de notre amitié soient toujours fleurissants! « PERTEW-PACHA. »

Reschid-Pacha fit donc promptement tous ses préparatifs, et, le lendemain de son audience de congé, il partait pour Constantinople.

Dans le trajet, raconte M. Texier, Reschid apprit « que

(1) Voyez tome XXI du *Musée*, page 299.

les ennemis de Pertew, Akif et Halil-Pacha, avaient surpris à l'ivresse du sultan une signature qui frappait de mort son protecteur. Pertew avait été exilé à Andrinople; là il avait reçu le cordon, et ses ennemis avaient fait accroire au sultan qu'il était mort d'apoplexie.

Reschid continua sa route vers Constantinople, fort incertain du sort qui l'attendait dans cette capitale. Les ennemis de Pertew, et les siens par conséquent, étaient tout-puissants. N'allait-on pas lui faire partager la disgrâce, et peut-être même le sort de Pertew-Pacha?

En arrivant, il eut tout de suite une audience du sultan, qui se montra plein de bienveillance.

— Nous avons fait tous les deux, lui dit-il, une grande perte pendant ton absence. Pertew était un vieil ami pour toi, et pour moi un serviteur fidèle et intelligent; et ces serviteurs-là, ajouta tristement Mahmoud, deviennent rares.

— Quels motifs si puissants, Majesté, ont donc pu vous forcer à vous priver si brusquement de celui-là?

— J'étais las de ses querelles avec Khosrew; mais je l'aurais rappelé sans cette attaque d'apoplexie.

Reschid regarda le sultan avec étonnement.

— Votre Majesté a parlé d'apoplexie: que veut-elle dire?

— Que Pertew est mort frappé par cette maladie.

— Qui a osé dire cela à Votre Majesté?

— Akif et Halil.

— Ils en ont menti, Majesté, et je vois bien maintenant que ce sont eux qui l'ont assassiné.

Reschid montra alors au sultan l'ordre de mort signé de sa main.

— Il a reçu le firman, reprit-il, et tout de suite il a obéi, sujet fidèle jusqu'à son dernier jour. Voici les vers qu'il écrivait une heure avant de mourir; ils sont là sur ce carnet qu'il m'a légué en souvenir de son amitié.

Et Reschid lut, en pleurant, les vers suivants:

« Allah fait bien toutes choses; qu'Allah soit toujours loué!

« La fleur sert de nourriture au papillon et à l'abeille; en même temps, elle console l'homme.

« Il me semble que ce matin la rose me disait: Ami Pertew, ne vaut-il pas mieux respirer mes parfums que de vivre assiégé des noirs soucis de la politique?

« J'ai cru entendre le liseron qui me félicitait de ma disgrâce.

« Fleurs, je ne veux plus vous quitter; c'est au milieu de vous que j'attendrai que l'ange vienne me chercher.

« Longs ou courts, c'est Allah qui tient ses jours en notre main. Allah a bien fait toutes choses; qu'Allah soit toujours béni! »

Peu à peu la mémoire revint à Mahmoud. Il se souvint vaguement qu'on lui avait fait mettre sa signature au bas d'un papier, et il pleura avec Reschid.

Le lendemain Akif, et Halil-Pacha, malgré son titre de gendre du sultan, étaient disgraciés et envoyés en exil. » Et, depuis cette époque jusqu'au célèbre hatti-chérif de Gulhané, qui a réformé l'Orient, la faveur et la puissance de Reschid-Pacha n'ont eu que de rares et courtes éclipses.

Le 7 août dernier, un éblouissant cortége traversait le golfe de Constantinople. En tête glissait le caïque à dix rames du trésorier de la Porte. Puis venait celui de la trésorière; puis trente autres barques chargées d'esclaves et de richesses: boîtes et coffrets d'or, d'argent et d'écaille, remplis de diamants; chibouques et tasses ornées de pierreries, argenterie ciselée, candélabres, petits meubles, bijoux incrustés; robes et parures de toute sorte, *feredjès*, *yachmags*, *papouch*, etc., pliés ou enveloppés dans les plus splendides tissus de soie, d'or, de gaze et d'argent; tout cela chatoyant aux rayons du soleil, et flottant au souffle de la brise de mer. Les femmes de Stamboul, accroupies le long des quais, contemplaient ces merveilles avec une admiration pleine d'envie. L'escorte était fermée par vingt-huit caïques montés par les eunuques du palais, en grand uniforme, et par les femmes du sérail de la nouvelle sultane.

C'était une sultane, en effet, dont on portait le trousseau à son mari, — trousseau évalué à soixante millions; et ce mari était S. A. Ali-Ghalib-Pacha, le troisième fils de Reschid, auquel l'empereur Abdul-Medjid accordait la main de sa propre fille, Fatma-Sultane.

On assure que, parmi les cadeaux offerts en retour aux mariés par Reschid-Pacha, se trouvait le carnet du vieux Pertew, symbole touchant de la vanité des grandeurs.

Comme son ancien protecteur, Reschid-Pacha est poëte, et ses vers font l'admiration des lettrés turcs et arméniens.

SÉBASTOPOL.

Cette ville, ce port, cette forteresse sur laquelle le monde entier suit des yeux nos soldats et nos marins, appartient au gouvernement russe de Tauride, sur la mer Noire. Son nom signifie : ville d'Auguste ou de l'Empereur. Les indigènes l'appellent : Ak-Thyar (la Roche blanche), et les Orientaux : Sarou-Kermôn (le Marché jaune). La cité s'élève en amphithéâtre au-dessus du port, sur un terrain de craie dont la stérilité s'étend fort loin aux environs, comme à Odessa. On y compte une population de 40,000 âmes, dont les trois quarts sont des soldats, des marins et des employés. La ville est montueuse et d'un pénible accès. « Les hautes collines qui protégent la rade présentent, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'aspect d'une éternelle désolation, dit M. Demidoff, dans son intéressant voyage. La ville même, dont les rues symétriques attaquent de front les difficultés du terrain, circule à grand'peine sur les reliefs escarpés du promontoire. Le voyageur qui découvre cette ville groupée sur ses roches blanches et brûlantes est tenté de reculer devant tant d'obstacles, et il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous trouvez quelques petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents du steppe, qui soulèvent en été des orages de sable. Cependant, à la vue de la rade, vous êtes dédommagé, par la beauté de la perspective, des fatigues d'une pénible ascension. »

Sébastopol, comme on voit, est un détestable séjour. Le même auteur nous apprend encore que les habitants y sont exposés à l'ophthalmie égyptienne, causée par la prodigieuse quantité de poussière que les vents font tourbillonner sur les coteaux qui dominent la ville, coteaux dépouillés par des travaux de nivellement. Trente mille soldats ou matelots russes, employés à ce rude travail, ont été victimes de cette épidémie, qui exerçait d'affreux ravages. En peu de jours, l'œil se corrompait et se détruisait dans son orbite.

L'enceinte de rochers qui forment le golfe de Sébastopol est criblée de cavernes d'un aspect formidable; et, en suivant de là la route de Balaklava, on visite les ruines de l'antique ville de Chersonnesus, et l'emplacement du fameux temple de la Diane de Tauride, au promontoire Parthénion.

ANCELOT. LE CHANOINE SCHMID.

M. Ancelot, que les lettres et l'Académie française viennent de perdre, était né au Havre, comme Casimir Delavigne. Il avait eu, à l'époque où les *Vêpres siciliennes* et le *Paria* parurent sur la scène, plusieurs ouvrages représentés avec succès soit à l'Odéon, soit au Théâtre-Français : *Louis IX*, son premier ouvrage, *Fiesque*, *Olga*, *Maria Padilla*, etc. Sur ce dernier théâtre, il fit jouer aussi un drame en prose, *lord Byron à Venise*. Plus tard, il eut des succès sur les scènes secondaires, où l'on représenta la *Comtesse d'Egmont*, *Madame Dubarry*, la *Laide*, etc. Il dirigea même, pendant quelque temps, le théâtre du Vaudeville.

En 1826, M. Ancelot suivit en Russie le maréchal duc

de Raguse, nommé ambassadeur extraordinaire pour représenter Charles X au couronnement de l'empereur Nicolas. Il a publié, à la suite de ce voyage, un livre sur le pays où il venait de séjourner.

Indépendamment de ses ouvrages dramatiques, M. Ancelot a écrit un poëme en six chants, intitulé : *Marie de Brabant*, et d'autres vers détachés. Il était entré, en 1841, à l'Académie française, où il remplaça M. de Bonald.

C'était un esprit charmant dans le monde, où il était vivement apprécié, et où il laisse un vide plus grand encore que dans la littérature. Heureusement, il n'est pas mort tout entier. Mme Ancelot, l'auteur de *Marie* et de *Marguerite*, reste aux lettres et aux salons de Paris, avec un talent qu'on a justement placé à la hauteur de son mari.

— Le chanoine Christophe Schmid, si connu par ses écrits destinés au jeune âge, est mort à Augsbourg, le 3 septembre. Né à Dinkelsbühl, le 15 août 1768, il était prêtre depuis 1791, et chanoine d'Augsbourg depuis 1827.

Les enfants *liseurs* vont prendre le deuil. Qui leur fera des *Œufs de Pâques* aussi amusants que ceux du bon chanoine? PITRE-CHEVALIER.

DEUX TRAITS DE BALZAC.

Un très-joli petit livre, *Paris-Bohême*, qui vient de paraître chez Tarride, à l'Odéon, révèle deux anecdotes curieuses sur le fameux Balzac, notre ancien collaborateur.

Balzac était bohême par caractère.

Personne ne payait mieux ses dettes que lui, quand l'argent lui arrivait; mais personne aussi n'avait des dettes plus singulières.

Un ami le rencontre à Ville-d'Avray, et veut l'emmener déjeuner au restaurant de la Grille.

— Je suis brouillé avec l'établissement, répondit Balzac.

— Pourquoi cela?

RÉBUS SUR HENRI IV.

(VOYEZ TOUS LES RÉBUS DU DERNIER VOLUME.)

— Parce que je lui dois en ce moment pour huit cents francs de côtelettes.

Un beau matin, un jeune littérateur passait dans la rue Richelieu, lorsqu'il rencontre Balzac donnant le bras à un second personnage. Il le salue, et s'arrête un instant pour causer avec le grand écrivain :

— Prince, dit aussitôt l'auteur de la *Comédie humaine*, en se retournant vers la personne qui l'accompagnait, permettez-moi de vous présenter M. X..., secrétaire d'ambassade.

Qui fut étonné de ce titre? Ce fut notre jeune homme; mais il ne dit mot et s'en alla.

A quelques jours de là, se retrouvant avec Balzac :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait secrétaire d'ambassade? demanda-t-il.

— J'avais déjà rencontré trois hommes de lettres, et, comme j'étais avec un prince étranger, je ne voulais pas qu'il crût que je ne connaissais que des bohêmes.

— Mais, reprit vivement le jeune homme, votre prince de l'autre jour, je le connais de vue, c'est un notaire de Versailles.

— Et lui, s'écria Balzac, vous connaît-il?

— Parbleu!

— Allons, répondit le grand homme, j'ai eu du malheur ce jour-là; mais je choisirai mieux mon monde une autre fois.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

« *Comme on fait son lit, on se couche.* » Paroles prononcées par Henri IV, le soir de son entrée triomphante à Paris, en se couchant dans le lit royal du Louvre.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.

L'OCÉAN DESSINATEUR.

M. AUGUSTIN BALLEYDIER DE HELL.

Portrait de M. Augustin Balleydier de Hell. Encadrement de plantes marines. Dessin de David. Gravure de Gérard.

La belle et noble tête que vous voyez ici est celle d'un révolutionnaire.

Entendons-nous cependant. M. Balleydier de Hell est un révolutionnaire pacifique. Il ne prêche aucune révolte; il ne soulève aucun peuple; il ne dresse aucune barricade; il n'a renversé qu'un trône, celui de la routine dans l'art et l'industrie.

Par sa naissance et son caractere, par ses antécédents

et sa position, il est essentiellement conservateur, et même aristocrate, ajouteraient quelques-uns; excellente condition pour faire une œuvre populaire. Plus on vise de haut, mieux on voit au large et plus on atteint le but.

L'aïeule maternelle de M. de Hell était une Fontanille, alliée aux Beaumont, qui ont donné à Paris son illustre archevêque. Sa grande-tante, Mme de Rollin, sœur de Casimir Périer, a mérité le nom de *Sainte de Grenoble*. Son grand-père, le baron de Hell, a eu l'honneur de mourir, en 1793, le même jour que M. de Malesherbes, son glorieux ami, lequel était, en outre, le parrain du contre-amiral de Hell, oncle de notre... révolutionnaire.

Un autre de ses aïeux, le baron Savoie de Rollin, fut l'otage courageux et spontané de Pie VI, à Valence. On a longtemps gardé, comme une relique, dans la famille de Hell, une soutane et une calotte de Sa Sainteté, qui ont été donnés depuis à un couvent.

Ce même baron de Rollin, avocat général au Parlement de Grenoble, avait égalé, dès ses débuts, le fameux orateur Servant. Sa première plaidoirie sur le divorce figure parmi les causes célèbres. C'est à ce magistrat que les Montalivet durent leur élévation sous l'Empire. —Trouvez-moi, lui demandait Napoléon, un homme capable de remplir les fonctions les plus délicates et les plus épineuses. Rollin désigna le comte de Montalivet, père du ministre de Louis-Philippe, le même qui, après une vie donnée à l'ambition et aux grandeurs, disait à son confesseur au lit de mort: —Ne m'appelez plus monsieur le comte, appelez-moi mon frère; et plût à Dieu que j'eusse toujours mérité ce titre!

Chargé par la confiance de l'Empereur d'administrer Anvers, pendant le siége de cette ville, le baron de Rollin fut honoré jusqu'à son dernier jour et même sur sa tombe, au Père-Lachaise, où le général Foy prononça son oraison funèbre.

Le propre frère de M. Balleydier de Hell est un de nos écrivains les plus honorables par le caractère et le talent, l'historien de Charles-Albert, du siége de Lyon, de l'Autriche en 1848, et des veillées militaires.

Enfin M. de Hell lui-même, par son mariage avec la fille de sir Jones of Bridgend, colonel des *life guards* (gardes du corps) de la reine d'Angleterre, et fondateur de la navigation à vapeur continentale, est entré dans une des plus notables maisons des Trois-Royaumes, une maison qui compte parmi ses membres lord Heath Field, le défenseur de Gibraltar, sir Francis Drake, le premier navigateur du tour du monde, et les Montagu, qui donnaient à la fois aux Indes des gouverneurs généraux, et à la littérature une rivale des Staël et des Sévigné.

A propos de Sévigné, il faudrait citer encore la mère de notre... réformateur, connue et admirée dans le Midi pour sa supériorité d'esprit et de cœur, de conversation et de style, fleurs d'un autre temps, qui percent la neige des années.

Mais alors quelle révolution a donc opérée M. de Hell? En voici l'histoire en quelques mots. Elle a fait déjà trop de bruit et de besogne pour qu'on ait la prétention de vous la révéler. Mais l'importance qu'elle acquiert dans votre vie, dans vos meubles, dans vos habits et vos toilettes vous en fera lire avec intérêt l'origine, les détails et les conséquences.

Depuis des siècles qu'on fabrique des étoffes et des papiers de tenture, de la porcelaine et de la faïence, des tapisseries et des châles, des dentelles et des rubans, des bronzes et des cristaux, les dessinateurs ne savaient à quelles fleurs et à quelles arabesques se vouer pour renouveler, rajeunir et varier leurs créations, au gré de la mode toujours changeante et du luxe toujours affamé de nouveau. On avait épuisé les jardins réels et les jardins fantastiques, les ornements anciens et modernes, les caprices de l'Orient et de l'Occident, les rêves des Mille et une Nuits et les découvertes des Mille et un Jours. Aussi, avait-on beau chercher et beau faire, on n'inventait plus rien; on faisait du neuf avec du vieux; on se répétait à satiété; on était à bout d'imagination.

Tout à coup, il y a quelques années, un cri d'étonnement et d'admiration retentit dans les ateliers et les manufactures, depuis Sèvres, les Gobelins et Beauvais, jusqu'à Paris, Mulhouse, Lyon et Saint-Etienne. Les dessinateurs voyaient s'ouvrir à leurs yeux enchantés et à leurs crayons frémissants une Amérique de sujets inconnus, une immensité de fleurs et de plantes variées, un océan de formes, de nuances et de créations intarissables.

Océan est le mot; car c'était l'Océan même qui venait au secours de la terre; c'était la mer qui se faisait artiste industriel.

Cette grande révélation sortait de petits albums adressés par M. de Hell aux manufactures impériales, aux ateliers célèbres, aux dessinateurs des maisons Dolfus, Repiquet et Silvent, Couder, Fraisse-Merley, Mathevon-Bouvart, etc., etc., à tous les potentats de l'art et de la fabrique française; — albums formés de plantes marines collées simplement sur du papier.

Comme toutes les belles découvertes et toutes les heureuses applications, celle-ci n'était rien en apparence, et elle était tout en réalité. Le hasard, y jouant son rôle habituel, dépassait d'un seul coup et sans effort les combinaisons les plus laborieuses et les plus hardies.

Les fucus, les algues, les polypiers, les ulras, les goëmons les plus vulgaires, les varechs les plus méprisés, les étoiles que la mer jette à ses bords, les végétaux ignorés qui se cachent dans ses abîmes, ses coquillages aux cent mille formes et aux cent mille nuances, tout, jusqu'aux choses sans nom que roule, taille et polit la vague, jusqu'aux écailles des poissons, si étincelantes de couleurs et si merveilleuses de travail, tout cela combiné, étalé, analysé à la loupe, disposé à la presse, — se mêlait ou se détachait, s'enroulait ou s'opposait dans les albums de M. de Hell, avec des harmonies ou des contrastes, des effets de grâce et de vigueur, des surprises d'audace et d'imprévu, des perfections de noblesse, d'élégance et de légèreté, qui confondaient les artistes les plus experts et exaltaient les spectateurs les plus indifférents.

Chaque page formait un tableau complet, une bordure charmante, un détail exquis; et on sentait qu'après le goût de l'inventeur lui-même le caprice de chacun pouvait encore modifier l'œuvre à l'infini.

En un mot, c'était la plus vaste et la plus riche galerie du musée de la nature, qui s'ouvrait à l'art et à l'industrie dans les transparences sans fond de l'Océan (1).

L'enthousiasme et la reconnaissance furent d'autant plus vifs chez les artistes, les dessinateurs et les fabricants, que M. de Hell, tout en les comblant de ses précieux envois, tout en adressant près de cent mille plantes aux cent maisons capitales de France, leur faisait cadeau de ces trésors en vrai gentleman, et ne réclamait, avec le plaisir de les obliger, que l'honneur de rajeunir leurs chefs-d'œuvre.

(1) Deux botanistes maritimes avaient précédé M. de Hell: le célèbre Turner, de Londres, et le Français Gaillon, dont la veuve a enseigné l'histoire naturelle à notre inventeur; mais personne n'avait eu l'idée d'appliquer en grand et de donner en masse les plantes marines à l'art et à l'industrie.

M. Gravollet, le premier dessinateur de la maison Dolfus, le grand maître du dessin industriel (1); M. Peyot, l'habile professeur et l'oracle aimé des fabriques de Lyon; M. Amédée Couder, l'arbitre de la mode parisienne; MM. Ponçan, Grangier frères, Robichon, Fraisse-Merley (2), Furnion, Soiderquelk, Repiquet et Silvent, Biétry, Lemire, Mathevon-Bouvart, Godmar et Ménier, Lancestre, le potier sans rival, etc., etc., etc., tous ces hommes qui élèvent, à force de goût, l'industrie à la hauteur de l'art, apprécièrent vivement et popularisèrent aussitôt les plantes marines de M. de Heil.

M. Ponçan, dessinateur émérite des féeries lyonnaises, écrivait, le 26 juillet dernier, à l'infatigable collecteur : « Dans votre mine féconde et charmante, la fabrique de Lyon a puisé et puisera les plus gracieux motifs; ils sont intarissables et s'appliquent à tous les produits. L'Alsace aussi en a tiré d'immenses résultats. Honneur vous en soit rendu ! Les industriels, les artistes et les gens de goût ne prononceront votre nom qu'avec reconnaissance. Vous avez fait, après Dieu, une œuvre belle et sublime, utile et durable, etc. »

M. Amédée Couder, 23 juin 1853 : « Le goût, tout empreint de sentiment, avec lequel vous disposez vos précieux végétaux, leur fait acquérir une valeur vraiment artistique; vos riches collections, reproduites par la photographie, deviendront pour l'artiste industriel une source d'inspirations, à laquelle votre nom demeurera attaché. Elles pourraient s'intituler : Herbier du dessinateur de fabrique, etc. »

M. Furnion jeune, cette vieille renommée, 20 septembre 1850 : « Vos plantes marines m'ont déjà beaucoup servi, et me serviront longtemps encore. J'y ai trouvé des dessins que je n'ai eu qu'à copier, et qui ont été très-heureux. Envoyez-m'en toujours. »

M. Sauzay, ancien fabricant, 3 juillet 1850 : « Vos inspirations maintiendront à la fabrique lyonnaise sa haute réputation. Elles nous sortent enfin des sentiers tant rebattus. Les fleurs de nos jardins, moins prodiguées, n'en garderont que plus de mérite, et ne seront pas jalouses de se marier à vos fleurs des mers (3). Confiance ! ne tirez pas les marrons du feu comme le singe de la Fable, et ayez plus de chance que notre infortuné Jacquart. »

M. Robert, de la manufacture impériale de Sèvres, au directeur du Jardin-des-Plantes : « Je vous adresse M. de Heil; sa méthode peut vous être d'un grand intérêt, et je crois vous être agréable et utile à tous deux. »

M. A. Gravollet, de la maison Dolfus, 31 mars 1854 : « Je me fais un plaisir de vous envoyer quelques échantillons des dessins que j'ai faits d'après vos jolies plantes marines. Vous m'avez rendu un véritable service, et vous en rendez un très-grand à l'industrie et aux artistes. Je ne saurais trop vous remercier de la sollicitude et du désintéressement avec lesquels vous nous avez mis à même de posséder des plantes précieuses que l'on n'avait pas songé à reproduire jusqu'au jour de votre initiative. Y eussions-nous pensé, d'ailleurs, il eût fallu les connaissances toutes spéciales que vous avez acquises dans vos laborieux et pénibles voyages. »

Le grand art tenait le même langage par l'organe de Saint-Jean, le célèbre peintre de fleurs; de Lays, son élève et son émule; de Gudin, le pinceau-roi de l'Océan.

Et ces nobles témoignages se traduisaient en même temps, et en action, et en public, et à tous les yeux, par des millions de robes, de châles, de rubans, de tentures, d'étoffes, de papiers, de bronzes, de faïences, de cristaux et de produits de mille sortes, qui, sous l'inspiration des albums de Heil, sortant à flots de toutes les manufactures de Paris, de Lyon, de Saint-Étienne, de Saint-Chamont, de Mulhouse, etc., révêtaient la grande dame, la paysanne et la grisette, meublaient et tapissaient l'hôtel, la mansarde et la chaumière, ornaient le sanctuaire et décoraient le prêtre lui-même, car l'inventeur n'avait pas oublié Dieu dans ses hommages et ses offrandes.

Mais rendons à César ce qui appartient à César. Un regard auquel rien n'échappe, une voix qui parle au monde, une volonté qui peut tout, avaient dès le premier jour saisi, annoncé et préparé la révolution qu'allait accomplir M. de Heil.

C'était au mois de mai, à l'exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, sous cette gracieuse tente des Champs-Elysées, dont Paris admire deux fois par an les merveilles.

Le jury et la cour, les patronnesses et les commissaires inauguraient l'exhibition printanière, avec une foule d'élite et privilégiée. Tout le monde, ébloui par l'éclat des fleurs nouvelles, coudoyait, sans y prendre garde, une collection de fleurs mortes étalées sur du papier blanc. Soudain, un homme s'arrête, étonné, regarde, observe, contemple longtemps, et demande le nom de l'exposant inconnu. On lui présente M. Balleydier de Heil, qui raconte avec un trouble modeste comment il a recueilli ces plantes marines, depuis dix ans, sur les côtes de la Méditerranée, de l'Atlantique, de la Manche et de la mer du Nord. — Monsieur, reprend alors le visiteur qui l'avait écouté avec attention, continuez votre œuvre; elle est du plus grand intérêt : on tirera certainement de vos belles plantes une infinité d'utiles applications.

Et chacun alors de comprendre enfin et d'admirer l'exposition de M. de Heil, car l'homme qui le félicitait du passé et lui prédisait l'avenir était l'empereur Napoléon III.

Quelques semaines après, M. de Heil recevait solennellement du jury la grande médaille de 1re classe.

L'Empereur a pu juger depuis combien il avait prédit juste, en voyant arriver dans ses palais et ses châteaux, sur ses propres vêtements et sur ses meubles, sur les robes et les toilettes de l'Impératrice, sur la soie, le velours, le brocard, les tapisseries et les porcelaines, les humbles plantes marines qu'il avait signalées à l'art et à l'industrie.

M. de Heil, qui n'est pas courtisan, et qui ne songe qu'à son idée fixe, a répondu, toutefois, à cette faveur napoléonienne par un hommage que l'Empereur ignore sans doute.

En visitant le tombeau de Napoléon aux Invalides, M. de Heil remarqua la couronne de lauriers, figurée en émaux sur les dalles de la crypte. Il recueillit et emporta quelques débris de ces émaux funèbres, les appliqua sur du papier et les envoya, comme motifs d'un dessin nouveau, à la maison Repiquet et Silvent, de Lyon. M. Silvent, dessinateur du goût le plus fin, en tira aussitôt parti pour ses belles étoffes, et toute l'Europe, inondée de

(1) La maison Dolfus est d'autant plus compétente en matière de désintéressement, qu'en 1812 elle donnait, avec une magnanimité dont on se souvient, six mille francs aux victimes de la célèbre catastrophe de Beaujonc.

(2) M. Fraisse-Merley a donné, à Saint-Étienne, au Val-Joly, à M. de Heil, un banquet de cent couverts, où figuraient toutes les notabilités du pays.

(3) Rien de plus heureux, en effet, que la combinaison des plantes marines et des fleurs terrestres. Les unes font valoir les autres, et leur ensemble dépasse toute idée.

soie et de velours sablés d'émail sur fond noir, porte aujourd'hui, grâce à M. de Hell, le deuil de Napoléon Ier.

Savez-vous rien de plus délicat et de plus ingénieux qu'un pareil témoignage de reconnaissance?

Notre inventeur, au reste, n'a pas borné ses recherches aux eaux de l'Océan. Il a réuni les plantes des lagunes, les liserons du sable marin, les végétaux des dunes et des falaises, ceux qui percent la neige ou le roc, au sommet des montagnes. Enfin, il a plongé dans la terre jusqu'au fond des mines, à deux mille pieds au-dessous du sol (1), et il y a découvert, gravées sur la houille ou enfouies dans le chaos du déluge, des fougères et des palmes étranges, des mousses blanches comme la neige au milieu de cet enfer de charbon, des pétrifications séculaires, dont il a enrichi encore la palette industrielle.

La vocation, le destin, le génie de M. de Hell sont de trouver des plantes, d'en faire des tableaux et de les répandre en tout lieu. Il ne songe qu'à cela, ne voyage que pour cela, ne vit que pour cela. Il a dépensé à cette œuvre dix ans de sa vie, cent mille francs de sa fortune et la fleur de sa belle santé. Comme La Fontaine disait à chacun : — Avez-vous lu Baruch? M. de Hell dit à tout le monde : — Voulez-vous des albums de plantes? Ce généreux dévouement, outre sa science réelle et le bonheur de ses idées, lui eût fait une supériorité et une originalité incontestables, en ce siècle où si peu de gens sont prêts à donner et où tant de gens sont disposés à recevoir.

La passion botanique de M. de Hell date de son enfance. Au collége de Fribourg, où il fut élevé, toutes les fleurs de la rhétorique ne pouvaient lui faire oublier les fleurs de son jardin. Et cependant, sa famille et ses premiers travaux semblaient le vouer à la carrière la moins fleurie du monde, à la carrière des finances. Heureusement pour ses goûts, il débuta dans la maison B..., qui faisait alors d'immenses affaires à Lyon; mais qui, par une anomalie singulière, produisait à la fois des banquiers et des philosophes, des négociants et des poëtes.

C'est là qu'au commencement de ce siècle, travaillait un pauvre commis qui refaisait le monde dans sa tête, en alignant des chiffres sur le papier. Fils d'un marchand de draps de Besançon, il s'était brouillé avec son père pour avoir déclaré aux chalands « que le commerce est l'art d'acheter 3 fr. ce qui en vaut 6, et de vendre 6 fr. ce qui en vaut 3. » Plus tard, à Marseille, il avait vu son patron, épicier accapareur, obligé de jeter en secret à la mer le riz gâté qu'il avait enfoui pour bénéficier de la disette publique. A Rouen, il avait auné des étoffes avec la même répugnance; et, chez le banquier de Lyon, où l'honnêteté du moins présidait aux affaires, notre commis rédigeait des plans de société nouvelle et des articles sur la politique du jour. Un beau matin, il en publia un dans le *Bulletin de Lyon* (2), sous ce titre : *Du triumvirat continental ou de la paix perpetuelle sous* 30 *ans*. Dans cet écrit, qui ferait sensation aujourd'hui plus que jamais, l'auteur prédisait un bouleversement de l'Europe, un triumvirat de la France, de la Russie et de l'Autriche, puis une lutte suprême entre la Russie d'une part et la France avec l'Europe de l'autre. Napoléon, frappé des grandes vues de l'écrivain, en demanda le nom à Dubois, préfet de police de Lyon. Dubois répondit que c'était un simple employé marchand, étranger à la politique, et qui rêvait le *phalanstère universel*, la mer convertie en limonade, l'homme avec une queue et un œil au bout, etc., etc. Il se nommait Charles Fourier; et vous reconnaissez le père du fouriérisme, devenu depuis si gravement et à la fois si drôlement fameux.

Trente ans plus tard, dans la même maison B..., le jeune de Hell avait pour camarade un commis d'une autre espèce : celui-ci, tout en cotant le Hambourg et l'Amsterdam, rimait des élégies et des chansons, qui devaient avoir leur tour de célébrité. Ce négociant manqué était Pierre Dupont, l'auteur maintenant populaire des *Bœufs*, du *Chien de berger*, de la *Mère Jeanne*, etc. (1).

Ces antécédents et ces exemples n'étaient pas faits pour détourner M. de Hell de son amour des fleurs. Il ne parvenait à terminer ses calculs et ses écritures qu'en s'entourant et en se parfumant de bouquets. On trouvait des collections de simples dans ses livres en partie double. Les plantes lui servaient de signets pour aller du doit à l'avoir, du passif à l'actif. Bref, il faisait une grande dépense d'histoire naturelle, et sa recette d'expérience commerciale était à peu près nulle.

Affranchi enfin par son noble mariage, il se livra entièrement à ses goûts, et marcha sur les traces de son grand-père, de Hell, un de nos botanistes les plus distingués.

Quant à sa prédilection pour les plantes marines, d'où lui vint-elle? Nous l'ignorons. Peut-être séduisirent-elles son cœur, parce qu'elles sont les plus dédaignées et les moins connues; ou son goût, parce qu'il n'y en a pas d'aussi curieuses ni d'aussi variées; ou son courage, parce qu'il faut les disputer aux colères et aux périls de l'Océan.

Peut-être aussi fut-il inspiré par une touchante aventure arrivée à une aïeule de Mme de Hell, à cette lady Montagu, dont le peintre Reynolds a laissé un portrait illustre en Angleterre. Si M. Balleydier ignore par hasard cette anecdote, nous serons heureux de la lui révéler,— comme un nouveau signe de prédestination.

Milady Montagu s'appelait alors miss Anna ***. Au lieu de la fière et grave matrone que devait poser Reynolds, c'était une jeune fille élancée, charmante, spirituelle, la perle de la fashion britannique, l'idole de la cour et de la ville de Londres.

Elle n'avait encore que deux passions : les fleurs et le menuet. Son appartement était un parterre en miniature. Elle vivait dans les roses, les œillets et les tulipes, comme le papillon. Elle se parfumait, comme l'abeille, de toutes les plantes de l'Europe; elle dormait, comme le colibri, dans les arbustes de l'Inde et de l'Amérique... Quant à sa danse, on accourait la voir des Trois-Royaumes, on montait, pour la suivre des yeux, sur les banquettes et les fauteuils.

Or, un jour, deux colonels et un commodore, les trois plus brillants officiers de l'armée et de la flotte, se disputaient l'honneur de danser le premier menuet avec miss Anna, au bal qui aurait lieu le surlendemain à l'ambassade de France.

— Je donnerai la préférence, déclara la belle miss, avec cette liberté des jeunes filles anglaises, à celui qui me présentera, en entrant au bal, le bouquet le plus nouveau et le plus à mon gré.

Un quart d'heure après, les trois rivaux s'élançaient à la recherche des plus habiles fleuristes de Londres. Mais jugez du désespoir de lord Henri Wall***, le commodore, lorsqu'il reçoit, à la porte même de l'hôtel, l'ordre de se rendre immédiatement à bord de son vaisseau, pour une expédition de deux jours!

(1) Notamment dans la grande mine du Soleil, à Saint-Étienne.

(2) Imprimé alors par Ballanche, depuis l'ami de Chateaubriand, et le philosophe de la *Palingénésie humaine*. *Habent sua fata libelli.*

(1) Voyez sa notice et son portrait, t. XIX, p. 220.

Le moyen de trouver un bouquet de danseuse en louvoyant sur les rivages d'Angleterre?

Et cependant lord Henri ne se tint pas pour battu. Il entreprit l'impossible..., et il en vint à bout!

Quelques minutes avant l'heure de la fête, il débarquait, en grand uniforme, sur le quai de Londres, et allant tout droit à l'ambassade, sans avoir mis le pied chez un fleuriste ou dans un jardin, il présentait à miss Anna un bouquet dont la vue excita un cri d'admiration.

C'était une réunion de plantes marines et de coquillages, arrachés par le commodore aux vagues de la Manche, aux dunes, aux rochers, aux sables de la côte, et

Milady Montagu, d'après le portrait de Reynolds.

dont les couleurs éclatantes ou sombres, délicates ou vigoureuses, dont les formes inconnues, originales, vaporeuses, fantasques, inattendues, composaient l'ensemble le plus riche, le plus varié, le plus étonnant, le plus magnifique et le plus délicieux qu'on pût imaginer.

Malgré l'éblouissant contraste de leurs bouquets, résumé de toute la flore terrestre, les deux rivaux se déclarèrent vaincus; miss Anna *** donna la main à lord Wall***, accepta ses fleurs océaniques et dansa avec lui le premier menuet.

Le lendemain, lord Henri était le lion de la cour et de la ville ; et l'amour... des plantes marines s'étant emparé d'Anna ***, le commodore résolut de lui en former une collection.

Au bout de quatre mois, il n'y manquait plus qu'une certaine étoile rose et noire, et cette étoile allait compléter la corbeille de noces de lady Henri Wall***, lorsqu'elle la reçut un jour enveloppée d'un crêpe, avec ces mots de lord Henri Montagu, ancien rival et ami du commodore :

« Noble miss, voici le dernier présent et le dernier soupir de votre fiancé. Lord Henri s'est tué hier, en tombant d'une falaise de deux cents pieds, qu'il avait gravie pour cueillir cette fleur de la mer. Sa parole suprême a été le nom d'Anna ***, et l'ordre de lui envoyer l'étoile qui devait couronner leur bonheur. Elle a été noire pour lui ; qu'elle soit toujours rose pour elle ! »

Miss Anna*** faillit mourir de douleur. Elle renonça aux fleurs et à la danse. Elle n'épousa qu'après cinq ans lord Montagu, qui lui rappelait le mieux lord Henri, et elle adopta pour cachet, — pour *armes pleurantes*, disait-elle, l'étoile rose et noire du commodore.

Plus heureux que l'aïeule de sa femme, M. de Hell n'a point eu à payer d'un deuil ses conquêtes maritimes ; mais que de soins, d'efforts et de sacrifices elles ont coûté à sa persévérance, à son courage et à sa santé !

Fixé d'abord, seul Français, sur un rivage d'Angleterre, il est frappé des trésors botaniques de l'Océan, et il en conçoit l'application infinie à tous les métiers et à tous les arts. A l'instant il se met en quête, en chasse, en guerre, à travers les rochers et les dunes, les sables et les flots... Il passe des jours entiers dans l'eau, jusqu'à la ceinture, arrachant à la mer sa chevelure d'algues, aux pierres leur cuirasse de coquillages, aux recoins des lagunes leurs végétaux les plus ignorés. Il explore ainsi Hasting, Brighton, Wating, Schoram, les côtes d'Irlande, etc.

— Vous voulez donc habiller de fucus les Trois-Royaumes ? lui disaient ses amis.

— Mieux que cela, répondait-il, j'en veux habiller le monde entier !

Il passe en France, en Algérie, en Italie, fouille la Méditerranée comme l'Océan, gagne l'Allemagne et la mer du Nord, joue mille fois sa vie contre les surprises des marées, les précipices du rivage, les tempêtes et les écueils.

Les marins de Boulogne en savent quelque chose, et surtout le marin par excellence, le bon Jean-Baptiste Verdière, le matelot sans peur et sans reproche, le sauveteur médaillé d'or, qui compte ses jours et ses nuits par des navires arrachés à l'ouragan, par des existences arrachées à l'abîme ! — le pilote du bateau *l'Espérance*, — l'espérance des naufragés ! le héros sans le savoir, que M. de Maupas embrassait devant tous, dans sa casaque ruisselante, en lui disant avec larmes : — Mon cher Verdière, vous êtes de ces hommes qu'on n'oublie jamais (1) !

M. de Hell doit à ce compagnon toujours prêt, à son bateau toujours alerte, ses plus abondantes et ses plus précieuses récoltes. Oui, mesdames, les étoiles élégantes, les polypiers aériens, les gracieux coccineas qui se jouent sur vos robes et vos rubans, ont été cueillis dans la tempête par cette main vaillante, habituée à lui disputer des vies humaines.

A mesure que M. de Hell grossissait sa moisson, il la prodiguait aux ateliers et aux fabriques, d'où elle lui revenait en dessins et en échantillons nombreux et charmants.

Nous l'avons dit et nous le répétons (et c'est pour cela que le portrait et la notice de M. de Hell figurent ici), cet ami modeste et désintéressé de la science, de l'art et de l'industrie, n'a jamais voulu faire une spéculation de son œuvre, qui eût triplé sa fortune, s'il l'eût exploitée comme tant d'autres.

Sa récompense est dans le sentiment du bien qu'il a fait, des services qu'il a rendus, des progrès qu'il a accomplis.

Sa récompense, elle est chez vous, chez moi, chez tout le monde ; elle court les rues, elle brille dans les magasins, elle traverse l'Europe ; elle éclate sur la robe de la paysanne et de l'ouvrière, dans les parures des reines et des grandes dames, sur les tapis que foulent vos pieds, sur les châles qui parent vos épaules, sur les fleurs qui décorent vos chapeaux et vos bonnets, sur le papier qui garnit votre salon et votre chambre, dans les porcelaines et les bronzes de votre cheminée, de votre étagère et de votre table ; dans les ciselures de vos meubles, de vos pendules, de vos chenets et de vos candélabres !

Quelle jouissance, en effet, pour M. de Hell, à chaque pas dans la vie, sur nos places et nos boulevards, dans nos appartements et nos fêtes, dans la foule et dans l'intimité, devant nos bazars et nos étalages, depuis la rue Vivienne jusqu'à la dernière foire de village ! — Voilà, peut-il se dire, des étoffes, des habits et des toilettes de ma façon... C'est en ornant ce riche manteau que j'ai gagné un rhumatisme ! J'ai découvert à Brighton la disposition de ce cachemire ; à Venise, l'enroulement de cette coupe et de ces flambeaux ; à Boulogne, avec Verdière, la bordure de cette tasse de porcelaine ; au fond des mines de Saint-Etienne, la mousse et la fougère de ce ruban, destiné au sérail de Mahmoud ; aux sommets du Dauphiné, les arabesques de cette chasuble et de cette étole ! Tout ce monde est vêtu, meublé, paré, luxueux, réjoui, fier et triomphant, grâce à mes courses, à mes fatigues, à mes périls et à mes découvertes !

Sa récompense, elle s'inscrira bientôt au front des bâtiments publics, des palais, des hôtels, des fontaines, dont les plantes marines renouvelleront la sculpture épuisée. On a déjà admiré à l'Exposition d'horticulture un simple jet d'eau converti, par les ornements de M. de Hell, en monument original.

Sa récompense, il la trouvera dans les galeries de toutes les expositions du monde ; il l'a déjà trouvée à Genève dans un groupe de fucus et de polypiers, chef-d'œuvre du pinceau de Lays ; au Musée de Bagnères de Bigorre, noble création de notre ancien collaborateur M. Achille Jubinal, aujourd'hui député de ce pays, — où, à côté d'une éblouissante montre d'étoffes de velours, de soie et d'or, tissées d'après les albums de M. de Hell, figurent 150 portraits, encadrés par lui-même, de plantes marines, avec une richesse, une majesté, une élégance et une délicatesse incomparables (1).

Sa récompense, il l'a lue dans les premiers organes de l'opinion publique : « La collection de M. de Hell est une des plus belles qui existent. Nos dames vont par lui se transformer en Néréides. Plaisanterie à part, il est impossible de rien voir de plus gracieux, de plus varié, de plus délicat. » (*Gazette de France*, 2 octobre 1853.) « M. de Hell a obtenu des effets de courants et de nuances que nous avons admirés après beaucoup d'amateurs. On ne saurait dire tout ce qu'il y a de soin et de goût dépensés dans cette reproduction. » (*Presse*, 28 septembre 1853.) « Toutes les industries puisent les plus délicieux motifs dans la collection de M. de Hell,.. Cette grande feuille de papier couverte de plantes sèches et de morceaux de soie bro-

(1) Les sauvetages de Verdière sont une épopée de dévouement et de courage, qui trouvera bientôt sa place dans le *Musée des Familles*. Les annales de l'humanité n'ont pas de plus beau chapitre que la vie de ce digne homme, l'honneur éternel de Boulogne.

(1) Dans cette collection, qui ne déparerait pas un musée de Paris, on admire surtout les portraits de Jeanne d'Arc, de Henri IV, de Louis XIV, de Washington, de Turenne, de Napoléon Ier, de l'Empereur et de l'Impératrice, de Pie IX, de la reine Hortense, de Pauline Borghèse, du grand Condé, du général Schramm, de Larochejacquelein, de Chateaubriand. Le cadre de ce dernier forme une lyre d'un effet prodigieux.

chée... qu'est-ce que cela? Mon Dieu, c'est tout simplement une chose admirable! — c'est une mine sans fond, un inépuisable trésor! c'est le fait capital de l'exposition. M. de Hell a reproduit par le dessin les contours microscopiques des algues et des fucus, en les grossissant à la loupe. Il est ainsi parvenu à réaliser toute une série de modèles d'une finesse, d'une originalité sans pareilles. Cette idée aussi féconde que nouvelle, cet immense service rendu à l'industrie assurent à nos fabriques la prépondérance qui fait le désespoir de nos rivaux. » (*Constitutionnel*, 17 mai et 29 septembre 1853.)

La poésie elle-même et la poésie la plus illustre et la plus retentissante salue avec enthousiasme l'œuvre éminente et populaire de M. de Hell. Jugez-en par les vers magnifiques que vient de lui adresser M. John-Edmund Reade, le Lamartine anglais, et dont voici la très-insuffisante traduction :

« Balleydier de Hell ! ce n'est pas en vain que le solennel présent de l'existence t'a été donné; tu ne t'es pas assis paresseusement au grand festin, tu n'as pas oublié, à la table de la vie, que ces guirlandes de fêtes qui couronnent le front du sage ne sont que des hochets; l'homme a été créé pour un but plus élevé, pour la pensée et les nobles luttes de l'émulation. Tu as plané sur les ailes de l'ambition la plus sainte; la nature t'a ordonné son prêtre, ton lot est d'officier dans son temple; tu as pénétré les secrets les plus cachés de son cœur. Des profondeurs de l'Océan tu as fait surgir les algues aux brillantes couleurs qui ornent sa chevelure flottante; dans les obscures cavernes de la terre, où jamais n'a pénétré le soleil, tu as observé la fleur cachée et tu l'as fait naître à la lumière; de l'abîme sans fond tu as fait sortir la plante qui s'épanouissait dans la vie préadamite. Quel est le prix de tes travaux? La conscience d'avoir révélé aux yeux des mortels étonnés des beautés nouvelles, des formes inconnues, dans ce vaste monde qui vit en dehors des limites de notre science. Poursuis ton œuvre, silencieux poëte! le front et le cœur animés par la conscience d'une douce joie. Cherche dans les profondeurs de l'Océan, cherche dans la mine, cherche dans la plante, et déploie devant nous la beauté qui découle d'une vie pure dont l'origine est en Dieu (1)! JOHN-EDMUND READE. »

(1) Nous joignons ici la pièce originale de M. Reade, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette belle poésie en elle-même.

Balleydier de Hell! — not in vain the gift of life
Was given to thee : thou hast not idly sate
At the great feast, forgetful at the board,
That festal wreaths upon the brow sedate
Are toys, for higher aims was Man create;
For thought, and emulation's noble strife.
Thou on ambition's holiest wing hast sowed,
Thou, Priest of Nature wast ordained, thy part
To walk through Nature's temple, thou hast gazed
Into the secrets of her inmost heart.
Thou from the depths of Ocean hast drawn firth
The brightned weeds that braid her wavy hair!
Thou in the sunless caverns of the earth
Hast watched the flower and borne it into light,
And from the fathomless mine the plant hast raised
That opened on the life Pre-Adamite!
What thy reward? — the consciousness that thou
Hast opened to the eyes of wondering men
Fresh forms of beauty; unimagined things
In the great world that lives beyond our ken :
Walk on, thou silent Poet! — with the brow
And bosom that doth conscious joy avow;
Search on the Ocean's depth, the mine, the sod;
Unfold to us the beautiful that springs
From the pure life whose origin is God.

JOHN EDMUND READE.

Nous renvoyons et nous attendons à l'Exposition universelle de Paris M. Balleydier de Hell et tous ceux qu'auront inspirés ses découvertes.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — AGRICULTURE.

HISTOIRE D'UN GRAIN DE BLÉ.

I. — UN COLON.

— Savez-vous quel est le véritable *oïdium Tuckeri* de l'agriculture? me disait, avant 1848, Georges de M... C'est l'*absentéisme!*

— Que signifie ce mot barbare? demandai-je.

— N'avez-vous pas observé, continua Georges, avec quel entraînement les propriétaires abandonnent les champs pour les villes, et surtout pour la capitale? Qu'en adviendra-t-il, grand Dieu! si, le mal empirant, tout agriculteur riche ou intelligent se transforme en citadin?...

Deux mois après, Paris appliquait au mal l'antidote que nous savons. La tempête de Février gronda, on frémit, et, sauf quelques retardataires incorrigibles, on regagna le manoir et la ferme. L'agriculture, cette mère généreuse, recueillit ses enfants prodigues.

Nous restâmes seuls, nous autres, qui n'étions pas absents de nos terres..., et pour cause. Ces joyeux amis qui égayaient notre existence, ces amateurs de la fashion étaient tous partis pour les champs : M. B..., à sa terre de Bretagne; M. D..., à sa terre de Normandie; enfin M. Georges de M..., en Afrique.

— Georges se serait-il fait colon, par aventure?

— Justement.

— Impossible : je le sais à Montjalin, délicieuse propriété que son oncle faisait valoir en Bourgogne.

J'étais assez lié avec Georges pour m'en assurer sans indiscrétion. Les premiers rayons du soleil de mai m'y invitaient. Je partis pour Montjalin. C'était l'exacte vérité : Georges exploitait une ferme dans les environs d'Arzew, en Algérie. Une fois en chemin, pourquoi s'arrêter? Je descendis la Saône et le Rhône grondeur, je traversai la Méditerranée. Huit jours après, je débarquais au port d'Arzew.

Je demandai M. Georges de M...

— Suivez le cours du soleil, me répondit l'interprète

arabe, vous arriverez dans peu à la ferme du *Grain-de-Blé*, c'est sa terre.

Par un heureux hasard, je rencontrai mon ami dans la plaine. J'eus peine à reconnaître le *gentleman rider* du Jockey-club, sous l'accoutrement du colon africain. Un chapeau de paille, à larges bords, couvrait sa tête. Il portait à la main une corbeille également en paille et pleine de grains de différentes qualités.

— Il est agronome ! murmurai-je, à part.

Après les étreintes ordinaires en pareille rencontre :

— Mon cher, me dit Georges, puisque je vous tiens, nous ferons de l'agriculture ensemble. Vous oublierez votre vilain Paris à la ferme du *Grain-de-Blé*.

— Singulier nom ! interrompis-je. A en juger par ces champs, qui ondoient sous la brise, et par ces meules pyramidales, il y a sans doute plus d'un grain au grenier.

— Ah ! ce nom est toute une histoire, reprit Georges. Dirigeons-nous du côté des bâtiments, je vous la conterai.

La moisson.

II. — LA TABATIÈRE DE L'ONCLE. — LA PRISE. — LA SALADE DE SAINT-CLOUD. — LE JEU DES ÉCHECS. — L'ÉPITAPHE DE L'ARABE. — LA CHAUX DE FRANKLIN. — DEUX AGROMANES.

— Quand je reçus la concession de cette terre, dit Georges, j'étais à Montjalin. Mon oncle, cultivateur habile et diligent, est cependant de la trempe de ces hommes qui pensent que tout essai, toute nouveauté en agriculture, est la ruine. Aussi fut-il peu partisan de mon entreprise. En prenant congé de lui, je le trouvai dans son grenier, entouré d'énormes tas de blé.

— Bonne chance ! jeune colon, me dit-il avec un sourire sceptique et railleur. Puis, tirant de sa poche sa tabatière d'or : Mon garçon, si tu veux être agriculteur, remplace le porte-cigares par ceci ; et il me laissa la tabatière en cadeau. Que comptes-tu cultiver, dans ton désert de l'Algérie ? Des palmiers nains ! Tiens ! fit-il en ramassant un grain de blé sur le plancher, donne-moi une prise, et va voir si cela pousse en Afrique.

Le grain se glissa dans la poudre de la tabatière, je partis et n'y pensai plus.

La vieille expérience de l'oncle l'emporta... pour ce qui est des cigares. J'ai dit adieu aux pressados, aux puros... En revanche, mon nez est un fourneau tabachique. Or donc, en humant la prise, un certain soir d'automne, à travers champs, mes doigts rencontrèrent le fameux grain. La prise était forte, même pour un gros nez. J'éternuai comme Jupiter olympien : ce fut la semaille.

Ce simple grain de froment donna un démenti formel aux préjugés des agriculteurs européens contre le territoire de l'Algérie. Vous en jugerez par vous-même, ami. Mais j'oublie que vous êtes Parisien. Vous êtes-vous jamais arrêté à réfléchir au pain que l'on vous sert journellement à vos repas? Savez-vous d'où il vient? quelles métamorphoses il subit, par combien de mains il passe avant d'arriver sur votre table? Je doute que vous vous soyez posé ces questions. Le blé fait le pain, on n'en sait pas davantage; et l'on prendra n'importe quelle graminée pour le froment, comme ce voyageur de Saint-Cloud,

Les usages du blé. Dessin de J. Gagniet.

qui prenait une chènevière pour un carré de salade.

— Salade pour te pendre! lui répondit un campagnard, irrité de cette balourdise bourgeoise.

Entre le chanvre et la laitue il y a un abîme : la corde des pendus. Entre le blé et le stérile gazon des prairies, il y a une immensité : l'existence humaine!

Je n'étais pas moins ignorant, et c'est ce grain, sorti d'une tabatière, qui m'a révélé toutes les merveilles, toutes les incalculables ressources que la nature a renfermées dans le froment.

Je compris, à cette chaleureuse tirade, que je ne possédais plus seul le cœur de mon ami. Un rival invincible, le blé, en avait fait presque exclusivement la conquête.

— Et que devint-il, votre grain? demandai-je.

— Une fois en terre, Dieu fit le reste. Le grain germa et poussa. Sa tige verte et élancée s'éleva au-dessus des herbes environnantes. Quand je reconnus ce compatriote, comme moi transplanté, je l'entourai de soins et d'assiduité. Je vis, avec le printemps, sortir de son sein un vigoureux épi. Bientôt le soleil de juillet vint dorer la plante

et courber sa blonde tête vers le sol. Il fallut moissonner; je fis la moisson. Je récoltai quarante grains, ou, pour être plus exact, continua Georges après un long soupir..., trente-neuf grains !

— C'est un quarantième de déficit, observai-je. Il paraît que la récolte essuya des avaries ?

— Non, mon ami, répondit Georges, avec une larme dans les yeux : ce quarantième fut la part des glaneurs, ces passereaux du bon Dieu, qui cherchent leur pâture dans les champs du riche !... Pauvre Edjir !... Un grain de blé !...

Mais continuons : autour de ce cruel souvenir rayonne pour moi le plus doux, le plus consolant espoir.

Vous connaissez l'anecdote de l'inventeur du jeu des échecs, auquel un souverain voulait donner une récompense. Il se borna à demander un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la seconde case, quatre grains pour la troisième, et ainsi de suite, doublant toujours le nombre des grains. L'échiquier ayant soixante-quatre cases, la progression devint effrayante (1). Eh bien ! par une multiplication analogue, en quelques récoltes, mes trente-neuf grains ensemencèrent mes champs. Vous commencez à vous expliquer le nom étrange de la ferme du *Grain-de-Blé*.

Il est certain que, sans ce grain, caché dans la poudre d'une tabatière, je n'eusse pas songé à cultiver cette céréale sur une aussi vaste échelle. J'en serais encore au riz, au maïs, tandis qu'aujourd'hui mes terres sont cultivées en blé. Nous foulons le blé sous nos pas ; il nous environne de toutes parts ; je le porte sur la tête (nous fabriquons ici nos chapeaux) ; je le tiens à la main (cette corbeille est tressée avec de la paille, et elle contient des échantillons pour les prochaines semailles) ; c'est le blé qui nous nourrit, qui nous vêtit en partie, qui couvre nos toits, dont vous apercevez d'ici le chaume. Le blé est ce que Dieu a créé de plus utile à l'homme. Quand les récoltes sont mauvaises et qu'il devient rare, les peuples souffrent de la famine. Il n'est pas jusqu'à sa cendre qui ne soit précieuse pour sa culture. Je vais vous en donner une preuve éloquente. Nous voici précisément arrivés devant le coteau où mon premier grain fut semé. Tournez ce sentier et regardez !

Je m'arrêtai, confondu de surprise.

Sur le vert tapis de la colline, des gerbes élancées s'élevaient en relief au-dessus des autres blés, et formaient par leurs contours des lettres colossales. Je lus sur ce livre de la nature les mots suivants :

LE GRAIN DE BLÉ.

— C'est mon triomphe agronomique, fit Georges en souriant.

Puis, d'un ton rêveur :

— C'est l'épitaphe de l'aïeul d'Edjir ! ajouta-t-il. Ami, rendez-vous au pied de la colline ; demain, au lever du jour, j'achèverai de vous dévoiler l'origine mystérieuse du nom de la ferme.

Je compris qu'il y avait des larmes au fond de ce nom ; je n'insistai pas.

— Cher Georges, dis-je en l'embrassant, vous étiez né agriculteur ; vous auriez rendu des points à feu l'Institut de Versailles, et c'est sans doute ce qui l'a tué.

(1) En effectuant les calculs, on trouve que le nombre total des grains de blé que demandait l'inventeur du jeu des échecs, est de 18,446,744,073,709,551,615 : ce qui représente, en admettant qu'il y a 25,000,000 de grains de blé par mètre cube, un volume de 737,869,762,948 mètres cubes.

— Mes cendres, reprit le colon, rappellent la chaux de Franklin aux Etats-Unis. L'illustre savant, pour prouver à ses compatriotes l'efficacité de cet engrais, avait imaginé de disposer la chaux, dans certaines parties de son champ, en forme de lettres gigantesques ; puis il sema la pièce entière. Avec le printemps la trace des lettres se couvrit d'une luxuriante verdure, tandis que le reste du champ n'offrit qu'une maigre végétation. Les Américains, qui ne croient que ce qu'ils voient, lurent, durant toute une saison, à deux milles de Philadelphie, ces mots irréfutables, écrits en blé :

LA CHAUX DE FRANKLIN.

— Georges ! m'écriai-je, votre science m'exalte. Fi de Paris, de ses fêtes et... de ses révolutions ! Je resterai avec vous jusqu'à la moisson. Quelle est la patrie du blé ? Quels en furent les premiers cultivateurs ? Comment se sème-t-il ! se moissonne-t-il ?... Je veux devenir un Cincinnatus.

— Eh bien ! mon cher Cincinnatus, vous satisferez votre curiosité. J'ai pour hôtes deux savants, deux agronomes fieffés : un Anglais et un Allemand. Milord Corn voue sa vie à la recherche d'un prétendu *blé universel*. Le nom de ma ferme est allé jusqu'à lui ; il y est accouru. Il croit déjà tenir la pierre philosophale, pour laquelle il voyage depuis quelque quarante ans. L'autre, le docteur Agricola, est un philosophe des champs. Il visite tour à tour les contrées agricoles et stériles, afin d'universaliser la culture. C'est un puits de science agronomique.

— Pourvu que la vérité ne reste pas au fond du puits ! observai-je.

— Mais rentrons plutôt, continua, mon ami, et commençons par le principal usage de notre précieuse céréale.

III. — PATES D'AFRIQUE. — UN BLÉ UNIVERSEL. — L'EMPEREUR CHIN-NONG. — NÈGRE MEXICAIN. — VARIÉTÉS DE FROMENT. — LE BLÉ MIRACLE. — PATRIE DU BLÉ.

Je trouvai un repas qui eût assouvi Énée et ses compagnons ; vrai festin de Gargantua, où la boulangerie et la pâtisserie s'étaient surpassées pour donner à la farine de froment ses nombreuses variétés gastronomiques.

— Potages au choix ! fit Georges, imitant avec gaieté l'accent des restaurateurs de Paris ; vermicelle ! semoule ! toutes les pâtes d'Afrique !

— D'Italie ! repris-je.

— D'Afrique ! Nous n'admettons à notre table que les produits de la ferme. N'en déplaise aux lazzaroni de Naples, ce macaroni est africain ; n'en déplaise à Reims, à Nanterre, ces biscuits, ces gâteaux sont africains ; tout cela provient du grain de blé.

— Oh *yes !* du blé multiplicateur, propagateur, universel ! s'écria lord Corn.

— Quel est ce blé ? hasardai-je.

Les yeux gris de l'Anglais s'animèrent à cette question, qui lui permettait de développer sa thèse favorite.

— Le *blé* ou *froment*, dit-il, en latin *triticum*, appartient à la famille la plus naturelle et la plus nombreuse du règne végétal, celle des graminées. Depuis l'herbe imperceptible des champs jusqu'à la canne à sucre, jusqu'au bambou gigantesque de l'Inde, toujours le même port, la même disposition des organes : tige de chaume, séparée, de distance à distance, par des nœuds ; feuilles herbacées en forme de lames à deux tranchants, fleurs en épi. Du nord au midi, de l'orient au couchant, il n'est pas un

coin de la terre où ne végète quelque graminée. Or, le blé est le type de la famille : pourquoi ne serait-il pas universel? Le blé est de toutes les plantes la plus appropriée aux usages de l'homme, et un tiers seulement du globe le produit. Moi, je veux propager le froment sur le reste de la terre. On l'a tenté sans succès dans certaines contrées; les grains semés n'étaient pas primitifs, ils étaient trop acclimatés au sol d'où on les tirait. Moi, je trouverai le blé pur, le blé reproducteur par excellence.

J'interrogeai du regard mon ami.

— Rêverie ! me dit-il tout bas; chaque science a son mirage, qui séduit les songe-creux. Le géomètre monomane cherche la quadrature du cercle ; le mécanicien monomane le mouvement perpétuel : cet agronome poursuit un blé imaginaire, universel, se reproduisant sous toutes les zones.

— J'ai parcouru vingt ans la Chine, continua lord Corn. Les mandarins m'assuraient que l'empereur Chin-Nong avait découvert le blé; et ils me mirent sur la trace du froment primitif. J'emportai des grains en Australie ; je semai. Des roseaux sans épi sortirent du sol : ce n'était pas le véritable.

Je fis voile pour le Mexique. Un esclave nègre de Fernand Cortez est le premier qui cultiva le froment au Mexique. Il avait trouvé trois grains dans les sacs de riz que son maître avait apportés d'Espagne pour l'approvisionnement de l'armée.

— C'étaient deux grains de plus que n'en contenait la tabatière de mon oncle, remarqua Georges, et ce fut assez pour ensemencer un empire.

— Oh *yes!* un monde ! poursuivit le lord. Je pris des grains, et je m'embarquai pour le Congo. J'emmenai avec moi deux animaux délicieux, une perruche et... un tigre. La perruche, en jouant un jour dans ma cabine, avala mes grains. Je me précipitai sur elle pour l'étrangler; elle vola dans la cage du tigre, qui n'en fit qu'une bouchée. Il fallait sauver mes grains : je me résignai à sacrifier mon tigre; je tuai mon joli tigre ; je l'ouvris et retrouvai le grain. Je semai ; rien : ce n'était plus le véritable.

Alors je suis accouru ici. Le blé multiplicateur est ici ! oh *yes!*

— *Errare humanum est !* dit sentencieusement le docteur Agricola. Milord, je connais toutes les variétés de froment, et je crains fort que la vôtre n'ait d'existence que dans votre imagination.

Est-ce le *blé blanc de Flandre*, un des plus productifs qui se récoltent en France, ou le *blé blanc de Hongrie*, remarquable par la forme arrondie de son grain ?

Est-ce le *blé de Talavera* ou le *blé de Haie* (*hedge wheat*), que l'Angleterre multiplie depuis quelques années, à cause de la beauté du grain ?

Est-ce le *blé Lammas*, rouge, précoce, productif?

Est-ce le *blé du Caucase*, aux épis allongés, au grain dur et pesant, remarquable par sa grande précocité ?

Est-ce le *blé blanc poulard* ou le *blé bleu conique* (*triticum turgidum*) ?

Est-ce le *blé de Pologne* (*titricum polonicum*), qui se distingue de tous les froments par la dimension extraordinaire de ses épis ?

Est-ce le *blé de Mars* (*triticum sativum vernum*), qui se sème au mois de mars, afin de remplir le déficit qu'occasionnent souvent les intempéries de l'automne et de l'hiver ?

Est-ce le *carré de Sicile?* le *trimenia barbu de Sicile?* le *blé Fellemberg?* les *blés d'Odessa* et de *Taganrock*, ou bien celui du *Cap?*

Est-ce l'*épeautre* (*triticum spelta*), ce froment rustique, dont la farine est supérieure à toutes les autres ?

— *Nó, nó!* fit l'Anglais.

— Est-ce enfin le *blé miracle* ou *de Smyrne* (*triticum compositum*), remarquable par son produit abondant?

— Oh *yes!* le *blé miracle*, universel...

— Ne vous laissez pas prendre au mot, répartit le docteur ; le miracle de ce froment est son grand produit. Changez-le de latitude, il dégénère comme les autres, reprend son épi simple, et ne tarde pas même à devenir stérile.

— Ainsi, cria lord Corn, hors de lui, le blé serait circonscrit en deçà d'une certaine latitude qu'il ne peut franchir !

— Milord, je pense comme vous, que le froment peut être une plante universelle ; mais il faut comprendre cette universalité. A chaque zone son espèce : au climat chaud, le maïs ou blé de Turquie, le riz ; au climat tempéré, les différentes variétés du blé proprement dit; au climat froid, le seigle, l'orge. Mais vouloir universaliser une espèce déterminée, c'est un rêve.

— Le blé n'a point de patrie, reprit le lord, il est cosmopolite. Observez, avec l'attention d'un botaniste, la composition de l'épi, vous conviendrez que la plante est destinée au monde entier. A la base de chaque *épillet*, vous trouvez deux écailles vides ou *balles*, en forme de carène, surmontées d'une *panicule*. Ce petit navire à voiles, grâce à sa merveilleuse légèreté, peut voguer sur les deux éléments : aérostat dans l'air, esquif sur les flots. Ainsi, lorsque le blé est mûr et que les tempêtes d'automne commencent à souffler, si la main de l'homme ne moissonne pas pour semer ensuite, le vent remplit le rôle de moissonneur ; il enlève les épillets et les pousse à des distances incalculables. Ces nacelles abordent sur les rives lointaines, y déposent leur cargaison, et la semaille est faite.

— Magnifique théorie ! cher milord, répondit le docteur Agricola. Mais il faut bien que le blé croisse d'abord quelque part; il faut bien qu'une première tige se soit élevée avant que les vents et les flots aient emporté, comme vous dites, ces épis voyageurs. Eh bien ! quelle est la première terre qui fit naître cette tige? *That is the question.*

Les uns soutiennent que c'est l'Egypte, d'autres la Perse, d'autres la Sicile. Plusieurs savants assurent avoir observé l'épeautre sauvage près d'Hamadan, et en avoir trouvé des pailles dans l'argile de la tour dite de Nembrod. Un juif m'a affirmé que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les nèfles dans l'Occident. L'assertion du juif est confirmée par un fragment de Bérose, qui place la patrie du blé, de l'orge et du sésame, entre le Tigre et l'Euphrate. Cette opinion est assurément la plus conforme à la vérité ; car le blé est si indispensable à l'homme, que son origine doit tenir au berceau même du genre humain.

— S'il en était ainsi, répliqua l'Anglais, l'histoire suivrait du moins la propagation du froment, tandis qu'elle nous laisse dans l'incertitude. Au temps de César, par exemple, les Gaulois et les Teutons avaient du blé. Où donc les Gaulois et les Teutons avaient-ils trouvé du blé pour le semer ?

— Les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, et les Gaulois en Germanie, répartit le docteur.

— Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ?

— Chez les Grecs, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

— Qui avait fait ce présent aux Grecs?

— Cérès...

— Quand on a remonté à Cérès, on ne peut guère aller plus haut, interrompit lord Corn; mais comme le crédit de la blonde déesse est fort déchu de nos jours, nous n'en restons pas moins dans les ténèbres.

L'Allemand et l'Anglais débitaient cette monographie du froment, sans s'inquiéter de leurs convives, et, dans la chaleur de la discussion, ils en seraient sans doute venus au fâcheux dénoûment du repas de Boileau, quand Georges les interrompit brusquement :

— Trêve! messieurs les savants, s'écria-t-il en remplissant nos verres d'un généreux vin d'Espagne. Assez de la création, passons au déluge. Au moins savons-nous tous l'origine du vin : nous devons ce nectar à Noé.

— Passons plutôt dans nos lits, ajoutai-je. Il se fait tard, le voyageur a besoin de repos.

Georges nous conduisit à nos hamacs, tressés avec la plus fine paille.

O rus! répétait, en se drapant dans les plis du chaume, le philosophe champêtre.

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint...

— *Agricolas!* acheva lord Corn.

— Comment? fit le docteur, croyant s'entendre appeler.

— Bonsoir! répondis-je.

IV. — UNE MAISON ARABE. — EDJIR ET LE GRAIN DE BLÉ. — GÉNÉREUSE RÉPARATION. — LA FAMILLE DU BLÉ NOIR. — LABOURAGE. — SEMAILLE. — BATTEURS ET VANNEURS.

Le jour brillait quand je me réveillai. Un riant soleil entrait à pleins rayons dans ma chambre. J'entendais au dehors ces mille bruits, ces mélodies agrestes qui s'élèvent, le matin, autour des habitations rustiques, et que la brise imprégnée de la senteur des champs m'apportait par la fenêtre entr'ouverte. C'était le chant des laboureurs, le caquetage du moulin, le roucoulement des pigeons, le babillage des poules et des canards, auxquels la fille de basse-cour jetait des poignées de grains. Je me dépêchai de rejoindre Georges.

Sur le revers opposé de la colline du *Grain de blé* est une masure délabrée qui sert d'asile aux pâtres pendant l'orage. Quelques chétifs palmiers ombragent l'abord de ce réduit, qu'envahissent des milliers de plantes pariétaires. C'est là que je trouvai mon ami.

— Tout n'est pas heur et bonheur, me dit-il avec tristesse, même dans la plus favorable des aventures. Je suis parti de Bourgogne avec un grain de blé; je me suis établi sur une terre inculte; aujourd'hui, je suis le plus riche colon de la province: mais je dois une larme à la pauvre famille arabe qui habitait cette ruine.

Quand je pris possession de la ferme, la famille décimée ne se composait plus que du chef, vieillard octogénaire, et de sa petite-fille, enfant de seize ans. Le père d'Edjir avait péri dans les guerres contre nos armées, et sa mère en était morte de chagrin. Les deux infortunés n'avaient d'autre pain que les épis de maïs qu'ils glanaient dans mes champs. Une fois, je m'absentai pour affaires. Edjir, témoin chaque jour des soins dont on environnait mon épi de blé déjà mûr, cueillit un grain pour le semer auprès de sa case. Mes gardes la surprirent et la retinrent captive jusqu'à mon retour.

Lorsqu'on la conduisit devant moi, elle se prosterna à mes pieds : « Pitié! pitié! criait-elle, ne faites pas mourir mon aïeul pour un grain de blé. »

Le désespoir et la tendresse de cette enfant me touchèrent. Je me rendis avec elle à la hutte, hélas! trop tard. Le vieil Arabe avait cessé de vivre. Il était mort de douleur d'avoir perdu sa petite-fille, ou peut-être... faute d'un grain de blé. Je recueillis l'orpheline désolée. Elle est à Arzew, dans une maison d'éducation tenue par des dames françaises. Dieu a doué cette créature primitive d'une rare intelligence. Elle a fait des progrès rapides, et elle vient d'embrasser, avec une foi ardente, le christianisme.

— C'est réparer généreusement un malheur dont vous n'avez été que l'occasion involontaire, dis-je en serrant la main de mon ami.

— Eh bien! ce n'est pas assez, reprit Georges. J'aime Edjir plus qu'une sœur, plus qu'une fille; elle m'aime. Pourquoi n'irions-nous pas ensemble, au pied du même autel, recevoir la bénédiction nuptiale de notre Dieu?...

— Je comprends à présent le triple mystère renfermé dans le nom de la ferme, interrompis-je. Il y a dans ces mots, *le Grain-de-Blé*, une fortune, un deuil, un amour.

Nous fûmes soudain distraits par des voix qui grossissaient de l'autre côté de la colline.

— *Nó, nó*, la charrue n'a pas été inventée dans la vallée du Tigre. Elle a été inventée en Chine.

— Et moi j'affirme que le sol où naquit le blé fut le premier labouré. Or, la patrie du blé étant près du berceau de l'homme, j'y attache l'invention de la charrue.

— *Nó, nó*, voyagez en Chine, vous verrez. Les Chinois célèbrent encore dans leurs coutumes la découverte de leur empereur Chin-Nong. Au jour fixé, le souverain se rend processionnellement aux champs. Là, il prend de ses propres mains la charrue, et trace lui-même un sillon, en souvenir du monarque laboureur.

— Eh bien! traversez les gorges du Liban, où le blé a remplacé les cèdres majestueux de l'Ecriture, vous y verrez fonctionner encore la charrue primitive, nommée en arabe *meharrat*. Elle est tirée par un chameau. Ce n'est qu'une branche d'arbre coupée sans une bifurcation, et conduite sans roues; ou bien encore deux pièces de bois réunies à leurs extrémités. La pièce la plus longue sert de timon. Le joug est posé sur le cou du chameau, et retenu par des cordes de palmier. Le soc est une bêche adaptée à la base de la plus courte pièce. Le laboureur tient l'aiguillon de la main droite, et de la gauche la branche supérieure de la fourche. C'est l'enfance de l'art.

— *Nó, nó*!...

— Voilà nos deux agromanes, me dit Georges. Ils ont changé de thèse; mais ils ne s'entendent pas mieux.

— A merveille, répondis-je; vous avez là, ma foi, deux types précieux. Ils compléteront, sans qu'ils s'en doutent, mon instruction agronomique. Allons les faire disserter. Messieurs, dis-je en saluant, il ne paraît pas que la nuit vous ait porté conseil. Vous êtes montés au diapason des héros querelleurs d'Homère.

— Lord Corn est *de la famille du blé noir!* répondit l'Allemand.

— *Haô!* fit l'Anglais, moi!... blé noir!... expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous.

— Qui ne connaît la légende? Je veux dire que milord tient à ses idées.

— Expliquez-vous!... Expliquez-vous!...

— Eh bien! savez-vous pourquoi, après l'orage, si vous passez à côté d'un champ de blé noir, vous pouvez remarquer que la tige est penchée et flétrie, comme si la flamme

l'avait touchée? Ecoutez ce que l'on raconte dans les villages d'Allemagne :

« Un jour le froment, le saule, la marguerite, l'hirondelle et le blé noir se trouvèrent réunis dans un même champ, au moment où de gros nuages s'amoncelaient sur la montagne. L'hirondelle, effrayée, se cacha dans le feuillage du vieux saule. L'arbre, que l'âge avait rendu prudent, abaissa ses feuilles ; la marguerite referma sa blanche corolle, et le froment inclina sa tête appesantie. Le blé noir seul garda le front haut, tandis que le tonnerre commençait à gronder.

« — Courbe la tête ! ferme tes fleurs ! répétaient ses voisines ; l'homme, qui est plus puissant que nous, tremble et n'ose affronter l'orage.

« — L'homme plus puissant que nous ! s'écria le blé noir indigné. Je vous prouverai, en regardant l'éclair, que nul n'est au-dessus de moi.

« A ces mots, la foudre éclate, la flamme et la pluie jaillissent des nuages; la tempête passe furieuse sur la vallée.

« Quand son souffle se fut apaisé, l'hirondelle sortit du vieux saule en secouant ses ailes, l'arbre se redressa plus vert, la marguerite rouvrit ses pétales, et le froment releva la tête. Noirci par l'éclair, le blé noir, seul, penchait sa tige flétrie. »

— D'où le proverbe, appliqué aux opiniâtres que l'évidence ne peut guérir : *Il est de la famille du blé noir.*

— Oh *yes* ! docteur, vous êtes de la famille ; la charrue a été inventée en Chine.

— Messieurs, dis-je, pour couper court à la discussion, passons du labourage à la semaille. En lisant les anciens poëtes, Homère, Hésiode, Virgile, et les agronomes tels que Varron, Caton le Censeur, Aulu-Gelle..., il semble que le labourage et les semailles soient encore ce qu'ils étaient primitivement. On labourait en automne, on passait la herse, afin d'arracher les racines et les mauvaises plantes, et l'on semait la graine à la volée.

— Rien n'est changé, en effet, répondit le docteur Agricola, sinon que l'industrie, ingénieuse à substituer les machines à la main-d'œuvre, a créé un *semoir* pour remplacer le semeur; comme bientôt vous verrez la vapeur remplacer nos bœufs de labour (1). Figurez-vous, au lieu de ce travailleur diligent, qui marche à pas égaux, jetant avec mesure les grains qu'il puise dans son tablier, un appareil à roues et à engrenages, traîné par un cheval : voilà le *semoir*.

— La supériorité des cultivateurs anglais tient à l'usage du semoir, ajouta lord Corn, devenu plus calme, après quelques instants de silence. Le semoir prépare mieux la récolte future et économise la précédente. Car il fait plus que répartir d'une manière avantageuse la semence dans le champ, il la recouvre en même temps; de sorte que les oiseaux pillards ne peuvent en dévorer une portion, ce qui ne manque pas d'arriver dans les procédés ordinaires, avant que la herse ait eu le temps de recouvrir le semis.

Ces conversations nous conduisirent jusqu'aux bâtiments. Nous rentrâmes à la grange. Les *batteurs* frappaient en cadence avec leurs fléaux, afin de dégager la graine de son enveloppe. A côté, une *machine à battre*, mue par des chevaux, remplissait le même but, avec une grande économie de temps et de bras. Enfin des *vanneurs* débarrassaient le grain de la *balle*, en l'agitant dans l'air, puis le passaient au *crible* pour le séparer des graines étrangères.

Nous regagnâmes la maison en fredonnant, Georges et moi, ce couplet de notre vieux Du Bellay :

De vostre doulce haleine
Esventez ceste plaine,
Esventez ce séjour,
Cependant que j'ahane
A mon blé que je vanne
En la chaleur du jour...

(1) On sait que M. Barrat a réalisé ce progrès immense. Une Commission, nommée par le ministre de l'agriculture et du commerce, a vu fonctionner la machine à labourer. L'expérience a réussi.

V. — LES CHAPEAUX DE FLORENCE. — MOULINS. — STATISTIQUE ET ÉCONOMIE. — LA BOULANGÈRE DE SALZBOURG. — PAINS DE PIERRE ET PAINS DE BOIS. — LE DIEU PAN.

L'été s'écoulait, délicieux et fugitif, au milieu des loisirs les plus variés. Le dur *siroco* était tempéré par une

Le goûter de pâtisseries. Dessin de G. Janet.

fraîche brise, qui soufflait régulièrement de la Méditerranée, vers l'après-midi. J'adoptai, comme Georges, le chapeau de paille du colon.

Les femmes qui tressaient ces chapeaux, assises dans la cour de la ferme, sous ce ciel bleu, représentaient le coup d'œil des faubourgs de Florence. Une d'elles chantait une chanson italienne. Je l'interrogeai : elle était Toscane et avait exercé son métier à Florence. Mais, ayant su qu'elle gagnerait davantage en l'enseignant aux colons de l'Algérie, elle s'était embarquée à Livourne pour Arzew.

— Si nous avions ici les rives de l'Arno pour exposer la paille et la faire blanchir, je ne regretterais pas mon pays, disait-elle. Le maître est bon, je travaille en chantant. Quand j'ai natté ma paille, brin par brin, et que j'ai as-

semblé ma natte en spirale, je suis fière de faire sortir de mes mains des chapeaux aussi fins que ceux de Florence.

Je passais les heures les plus chaudes sous l'ombre, à lire les vieux Romains, ces dieux de l'agriculture, ou bien à suivre des yeux les abeilles, butinant autour de leurs petits toits de chaume. Souvent, à l'approche du crépuscule, je me laissais attirer par le fracas des écluses; j'allais au moulin voir travailler les meuniers, voir le grain s'écraser sous les meules et se réduire en farine, puis cette farine passer à travers le *blutoir*, qui la sépare du *son*.

Je réfléchissais, devant ce mécanisme, aux progrès incessants des sociétés. Du sauvage, qui broie grossièrement son grain entre deux pierres, à la vapeur, qui meut nos énormes meules, quelle distance! Il a fallu d'abord passer par le moulin à bras, qui substitua un mouvement de rotation régulier et continu à l'action inégale d'un écrasement à la main; puis au moulin à eau; puis au moulin à vent.

L'usage du moulin à bras remonte à une haute antiquité : « Depuis le premier-né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante, qui tourne la meule du moulin », dit l'Exode. Il est aussi question des moulins à bras dans l'Odyssée. Les Romains les employèrent fort longtemps : c'étaient leurs esclaves et leurs condamnés qui tournaient les meules. Ce ne fut guère qu'au siècle d'Auguste que la force de l'eau fut substituée à celle de l'homme et des animaux. Vitruve, dans son dixième livre, donne une description des moulins à eau. Pline, qui écrivait son histoire naturelle soixante ans après Vitruve, en parle comme de machines curieuses et peu usitées. Antipater de Thessalonique, contemporain d'Auguste, célèbre, dans une gracieuse épigramme, l'invention nouvelle des moulins à eau :

« Femmes, dont les beaux bras se fatiguaient à moudre le blé, reposez-vous! Laissez le coq vigilant chanter au lever de l'aurore : dormez tout votre sommeil. Les naïades feront votre ouvrage, Cérès l'ordonne. Déjà elles s'élancent au haut d'une roue, et font tourner un essieu. L'essieu, par les rayons qui l'entourent, fait mouvoir la masse pesante des meules. Vous voilà revenues à la vie heureuse, aux doux loisirs de l'âge d'or. Plus de soucis! Vous jouirez sans fatigue des présents de Cérès. »

Mon ami venait me reprendre pour le dîner. Alors c'était entre nous des dissertations à perte de vue sur les rapports de la population avec les produits du territoire, sur la prospérité ou la chute des gouvernements, selon les époques d'abondance ou de disette. Nos deux agronomes étaient versés dans ces questions capitales.

C'est un préjugé répandu en France, soutenait le philosophe allemand, que le territoire produit assez de grains en une récolte pour nourrir ses habitants pendant deux ou trois ans. Ce préjugé tomberait de lui-même si l'on remarquait qu'une telle abondance donnerait en deux ans un excédant de quatre années sur la consommation. Car, à la suite d'un certain temps de fertilité, le prix des grains serait tellement avili, qu'il faudrait renoncer à leur culture. Cette erreur est d'autant plus fâcheuse, que, dans les temps de cherté, le peuple accuse les fermiers, les blatiers et les boulangers de produire, par leurs manœuvres, la hausse qui se manifeste dans les marchés. Alors ont lieu ces scènes de désordre qui entravent les transactions; le producteur conserve son blé, et une simple cherté se change en disette. La crainte a des effets si rapides, que, si la récolte manque d'un dixième, le prix des blés augmente de trois dixièmes; pour deux dixièmes, de huit dixièmes; pour trois dixièmes, de seize dixièmes...

En moyenne, dans votre pays, l'agriculture doit fournir 85 à 90 millions d'hectolitres de blé par an, sans compter 15 à 20 millions d'hectolitres pour les semences, la nourriture des animaux et les avaries. Toutefois, il faut conclure des calculs de Turgot, de Lavoisier, de Chaptal et des statistiques contemporaines, que le territoire français ne récolte de blé au delà de la nourriture de ses habitants que pour quinze jours dans les années ordinaires, pour vingt-sept dans les bonnes et cinquante-six dans les années très-bonnes.

« La France, écrivait Turgot à l'abbé Terray, rapporte du blé pour 380 jours en temps ordinaire, pour 304 jours dans les années faibles, dans les bonnes pour 450 jours. » Depuis Turgot, le rendement du sol s'est sensiblement accru; mais il ne reste pas moins établi que, sur dix récoltes, on en compte ordinairement une bonne, trois mauvaises et six médiocres.

Jugez de l'importance du commerce des céréales en France! La valeur moyenne des ventes annuelles est de 1 milliard 6 millions de francs. La plus grande disette de nos jours, qui est celle de 1817, fut l'année la plus favorable aux producteurs. Ils vendirent pour 1 milliard 995 millions 554 mille francs de grains, le froment ayant atteint le prix moyen de 36 fr. 16 c. l'hectolitre, taux tout à fait exceptionnel. En 1847, de funeste mémoire, le taux fut de même exorbitant : vous savez ce qu'il en a coûté à votre pays!

Lord Corn prit à son tour la parole :

— Ces considérations vous démontrent avec évidence le rôle immense de la culture du blé. Sans blé, pas de subsistances; or, les subsistances, dans un Etat, c'est tout. Ce n'est pas seulement la nourriture, c'est aussi la force, l'industrie, la défense, la tranquillité du pays.

— Il ne faudrait pas, observai-je que les saints fissent subir à la France la punition de la boulangère de Salzbourg : le pain nous est trop indispensable.

En entrant dans l'abbaye de Saint-Pierre, à Salzbourg, on voit, suspendue au portail, une pierre ronde et plate, de la couleur et de la grosseur d'un pain de quatre livres. On raconte qu'une femme de la ville ayant pétri le jour de la fête de saint Fidèle, une voisine lui reprocha de ne point chômer. La ménagère s'excusa, en disant qu'un si bon saint ne s'en fâcherait point. Mais elle fut bien étonnée, lorsque, voulant retirer son pain du four, elle ne trouva que des pierres, dont une seule fut conservée et portée à l'église, en mémoire de cette punition miraculeuse.

— Eh! mon Dieu! répliqua le docteur, les pains de pierre se mangent. Les Lapons, dans les grandes famines, mêlent une substance minérale, connue sous le nom de *bergmehl* (farine des montagnes), à leur farine de céréales, pour en faire du pain; et ils la regardent comme un don du Grand Esprit des forêts. Cette *farine fossile*, analysée par Berzélius, renferme, outre une matière animale, une quantité notable de silice. En l'examinant au microscope, on y a découvert dix-neuf espèces d'infusoires à carapaces siliceuses. Il est vrai que M. de Humboldt écrivait, au sujet du pain fabriqué avec la farine des montagnes : « On en a *mangé* dans la petite commune de Degerfors, sur les frontières de Laponie, mais je ne dis pas qu'on s'en est *nourri*. »

Le pain que j'ai vu en Suède n'est pas de la pierre, mais il n'est guère plus tendre que la pierre : c'est du bois. Dans le nord de la Dalécarlie, les classes pauvres ne pétrissent du pain qu'une ou deux fois par an. Ce pain est un mélange de seigle, d'avoine et d'écorce de bouleau,

bien macérée, ce qui le rend si dur, qu'il faut véritablement des dents dalécarliennes pour le manger.

Nous sommes loin de ces usages, nous autres. Notre pain est riche en propriétés alimentaires. Le gluten et autres principes azotés y abondent. Des chimistes en ont retiré 12 pour 100 de la farine qu'ils ont analysée; d'autres, jusqu'à 24 pour 100 de gluten non desséché. Le blé contient, en outre, de 68 à 74 pour 100 d'amidon, et 10 à 12 d'extrait gommeux sucré. Toutes ces substances sont nutritives; mais le gluten, comme matière végéto-animale, et par conséquent plus assimilable aux principes animaux que les autres, constitue, par son abondance, la bonne qualité de la farine, ce que les boulangers savent fort bien : plus la pâte est *tirante*, disent-ils, meilleur est le pain.

— Oh! le pain! s'écria lord Corn avec enthousiasme, c'est tout! c'est la nourriture essentielle de l'homme. Le pain représente la vie; nous disons gagner son pain, avoir son pain. Aussi, porte-t-il le nom antique du Grand Tout, du dieu Pan, du dieu de l'universalité.

VI. — LA MOISSON ET LES NOCES. — LA DOT DE LA MARIÉE. — LES PROVENÇAUX. — LES MAREMMES. — LÉOPOLD ROBERT. — LA NOEL DES OISEAUX ET LA NOEL DES GLANEURS.

Juillet arriva et avec juillet la moisson. Un soleil plus chaud brilla dans le ciel et mûrit les derniers épis de froment, dont les têtes chargées de grains s'inclinaient mollement vers la terre, mariant leur blonde chevelure aux coquelicots de pourpre et à l'azur des bluets. Je m'éveillai dès l'aurore. Ce n'était pas le chant du coq, le gazouillement des oiseaux, le bourdonnement de l'abeille, qui m'annonçaient le jour. C'était la voix de l'Été lui-même, c'était la chanson des moissonneurs :

Gais moissonneurs et moissonneuses,
Le jour se lève à l'horizon,
Garçons et filiettes rieuses,
Préparez-vous pour la moisson.

Au ciel déjà le soleil brille
Et sur nous darde ses rayons.
Allons avec notre faucille
Couper les blés dans les sillons!

Georges était parti la veille pour Arzew. Il nous avait donné rendez-vous à la colline du Grain-de-Blé au lever du jour, pour ouvrir solennellement la moisson. A notre arrivée, une troupe joyeuse et riante chantait et dansait sans mesure, agitait en l'air des branches de palmiers, jetait des bouquets de fleurs en saluant le nom du maître. Au milieu de la foule bruyante, nous reconnûmes Georges. Il tenait par la main une jeune Arabe, vêtue avec simplicité, mais d'une beauté rare. Une couronne de blonds épis s'entrelaçait avec ses cheveux de jais autour de son front bruni, et formait le plus ravissant contraste. On n'eût pas mieux imaginé la Cérès africaine : c'était Edjir. Le prêtre de la paroisse avait uni le matin ces deux êtres créés l'un pour l'autre, nés sous des climats et dans des conditions si divers, et qu'un caprice du sort avait rapprochés.

Après que nous eûmes offert nos compliments au couple heureux :

— Messieurs, dit Edjir de l'accent français le plus pur, voici la dot de la mariée.

Elle ôta de son sein un petit étui de paille artistement tressé, et de l'étui... le même grain de blé qu'elle avait cueilli en l'absence de Georges, et qui lui avait coûté tant de larmes.

— Un pareil grain, continua-t-elle, a enrichi cette terre; celui-ci, après avoir fait mon malheur et mon bonheur, enrichira un monde : allez le semer!

Elle n'avait pas terminé, que l'étui était arraché de ses doigts.

— Oh yes! oh yes! criait lord Corn, je le tiens, le blé pur, le blé universel!...

Et ce disant, il fuyait plus vite qu'Achille aux pieds légers, emportant sa conquête.

— Milord! milord! où courez-vous donc? criait toute la troupe.

— A Tombouctou, et de Tombouctou dans le Monomotapa!

Ce furent ses derniers mots.

— Il est de la famille du blé noir! murmura le docteur Agricola.

Cependant la reine de la fête avait inauguré les travaux en sciant de sa main plusieurs épis. Les moissonneurs entamèrent les pièces avec leurs faux, aux chants mille fois répétés des fabliaux et des poëtes provençaux :

Lou printen douno la verduro,
L'estiou remplis leis magasins...
. . . . . .

La moisson, sur la côte de l'Algérie, rappelle les coutumes des provinces méridionales de la France. La plupart même des moissonneurs y arrivent de la Provence. Qui ne connaît le joyeux pèlerinage du Midi? Depuis la côte de Grasse jusqu'à Digne et Draguignan, dès que vient la belle saison, on se réunit dans les villages et dans les marchés. Chacun aiguise sa faux : les jeunes filles choisissent les jeunes garçons avec lesquels elles lieront les gerbes. Au jour marqué, paysans, ouvriers, jeunes gens, tous s'assemblent sur la place de l'église. On entend la messe en commun, et, la bénédiction donnée, le plus jeune frappe à tour de bras sur un tambourin. C'est le signal : aussitôt chaque moissonneur se met en marche, son paquet sur l'épaule et sa faucille pendue près de sa gourde.

Ces troupes de travailleurs passent des plaines de la Napoule à celles de Fréjus et de Brignolles, remontent à la Verdière, redescendent aux plaines de Tarascon, et finissent par Arles et la Camargue. Ils fauchent et moissonnent toute la contrée. Le soir, après le souper, ils dansent, en chantant, les gais refrains de leurs chansonniers :

Lou printen douno la verduro,
L'estiou remplis leis magasins...
. . . . . .

Quel contraste de l'autre côté des Alpes! Dans la campagne romaine, la moisson est un deuil. Le séjour heureux de Saturne dans l'antique Ausonie n'a pas laissé de traces. Plus vestige des traditions chantées par Virgile et Ovide!... Les pauvres jeunes filles qui, chaque année, descendent avec leurs frères et leurs promis (*promessi*) des montagnes de la Sabine, de Lucques et des Abruzzes, pour moissonner la plaine romaine, ont rarement le cœur aux chansons. Pour un médiocre salaire, elles viennent sans gaieté, et contre leur gré, exposer leur jeunesse à la maligne influence de l'*aria cattiva*, et travailler péniblement sous une discipline rigoureuse. On rencontre les moissonneurs romains par bandes immenses, rangés sur une seule ligne, s'avançant lentement et par mouvements réguliers au commandement des *corporali* armés de bâtons. Un triste silence pèse sur cette multitude laborieuse. On

n'entend que le bruit du fer qui tranche et de l'épi qui tombe. Le soir, il est rare que tous répondent à l'appel. Tel est l'état des Maremmes. Léopold Robert s'en est inspiré. Qu'on s'étonne après cela de la désolante mélancolie dont est empreint son tableau des *Moissonneurs!* Son génie, s'il eût plané au-dessus de nous de la colline du *Grain-de-Blé*, eût enfanté la vraie fête de la moisson.

Le repas des noces était dressé au pied même de la colline, sur les épis et les gerbes abattus par les faucheurs. La joie, les rires, les doux propos et les chansons joyeuses couronnèrent le festin des époux et des moissonneurs. Lorsque les rayons du soleil furent près de disparaître derrière les hautes cîmes de l'Atlas, nous regagnâmes la maison, montés sur les chariots chargés de froment.

Georges avait laissé la clef des champs à tous les glaneurs.

— C'est aujourd'hui la Noël des oiseaux, avait-il dit.

Nous demandâmes l'explication de ces mots.

— Il y a, répondit-il, dans les provinces septentrionales de la Suède, un usage qui consiste à exposer, pour le jour de Noël, quelques gerbes de blé, conservées exprès, sur des pieux plantés en terre dans le voisinage des habitations. Chaque paysan accomplit religieusement ce devoir. Les petits oiseaux ont donc encore quelques grains à becqueter çà et là; et, dans cette saison, si rigoureuse sous les hautes latitudes, c'est pour eux une trouvaille inestimable. Si l'on demande aux habitants l'explication de cette coutume villageoise, « Il faut bien, répondent-ils, que

Les usages de la paille. Dessin de G. Janet.

toutes les créatures vivent et se réjouissent en célébrant l'anniversaire de la venue du Seigneur. »

Aujourd'hui, c'est la Noël des glaneurs. Qu'ils vivent et se réjouissent en célébrant la venue d'Edjir!

VII. — LES ADIEUX.

Tout fuit en ce monde ; mais, plus vite que tout le reste, fuit le temps heureux que nous passons près d'un ami!

Il fallut se dire adieu!

J'embrassai Georges avec émotion, non sans le remercier mille fois d'avoir régénéré mon être par une vie active.

— Vous avez réalisé, lui dis-je, ce que je croyais une chimère : la véritable *ferme-modèle*.

— Et que direz-vous donc, répliqua l'intrépide colon en humant sa prise, lorsque j'aurai établi le *drainage* dans mes champs pour les préserver des inondations de l'hivernage? Docteur, vous m'aiderez à poser mes *drains* ou conduits souterrains, n'est-ce pas?

— Hélas! répondit le philosophe, le cœur accepte, mais la volonté refuse. Je me suis inspiré de votre oasis, il faut que je traverse les déserts pour aller prêcher mes inspirations. Recevez mes adieux et mes vœux!

Je partis sans oser me retourner pour regarder les lieux que je quittais. Je n'aurais pas eu la force de m'en arracher en lisant sur la colline, que la faux épargnait encore, les mots sacrés écrits en lettres d'or :

LE GRAIN DE BLÉ.

CHARLES BEAUFRAND.

VOYAGE EN FRANCE. — NORMANDIE (1).

HUIT JOURS A DIVES.

Le chemin. Les colis du Havre. Les émigrants. Trouville. Bonnets de coton. Dives. La famille Moisy. Une fameuse armoire! Collin-Lenôtre et Collin-Colbert. Châteaux... sur le sable. Cabourg. Portraits et anecdotes. La mère Lermois. La foire de Dézulé. Herbagers et aubergistes. Les demoiselles du Calvados. Brucourt. L'art de faire dix lieues par jour. Légende du Christ et du vitrier. Un exilé de Paris. Chasses normandes. Les canards. Les falaises. Paysages. Le vent de Dives. La noblesse aux champs. La dentelle. L'avenir de la vallée d'Auge.

Une vue de la vallée d'Auge. Dessin de Louis Marvy (2).

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert Dives, pas plus que je n'aurai celle d'en écrire l'histoire. Cependant j'y suis allé, véritablement allé, et l'on sait bien des gens qui n'en veulent pas davantage pour inscrire une Amérique nouvelle au catalogue de leurs découvertes.

En conséquence, on me permettra bien de dire que Dives est situé en Normandie, à quelques lieues de Trouville, département du Calvados, arrondissement de Pont-l'Evêque, canton de Dézulé. Quand on parle d'un pays, encore faut-il bien dire où il habite.

On arrive à Dives par terre ou par mer, ce qui permet aux touristes de voyager au gré de leur fantaisie. Ceux-là prennent la diligence de Caen, qui se sépare du chemin de fer de Rouen à Saint-Pierre-de-Louviers, et dépose les

(1) Voyez la Table générale et les tables particulières.

(2) Louis Marvy, enlevé aux arts par une mort prématurée, a laissé plusieurs petits chefs-d'œuvre de dessin. Celui-ci et le suivant, choisis parmi les plus fines perles de son crayon, ont été acquis par le *Musée des Familles*, déjà illustré quelquefois par cet admirable talent.

touristes au carrefour Saint-Jean, où il est toujours facile de gagner Dives, à pied ou en voiture ; ceux-ci continuent leur course en wagon jusqu'au Havre, sautent sur le bateau à vapeur de Trouville, prennent un cabriolet chez M. Lelièvre, et entrent avec fracas à Dives, deux heures après.

Voilà pour le passé et le présent. L'avenir promet un service régulier et quotidien du Havre à Dives, quand l'établissement de bains que la spéculation projette aura bâti son casino sur les dunes de Cabourg.

Les douceurs d'un voyage nocturne en diligence peuvent ne pas séduire toutes les imaginations, et peut-être est-il permis de n'en pas aimer les délices, sans passer pour un fantaisiste exagéré. Je sais bien qu'on traverse par la voie terrestre une contrée magnifique, où paissent ces grands troupeaux de bœufs, chers à la Normandie ; mais les ténèbres dérobent les herbages à tout regard indiscret, et fallût-il braver les caprices du perfide élément, si redoutable aux cœurs parisiens, on en connaît qui préfèrent les aventures d'une navigation aux beautés d'un paysage qu'on ne voit pas.

Quand j'arrivai au Havre, la ville était pleine de ces barriques de sucre et de ces balles de coton qu'on voit éternellement se promener par les rues et sur les quais en conquérants. Le Havre est une ville peuplée de marchandises ; les hommes y sont à l'état d'accessoire. On en voit bien un certain nombre qui marchent avec une certaine apparence de liberté, mais ceux-là sont accompagnés de colis qui les surveillent. Ces balles de coton et ces barriques de sucre, qu'on rencontre partout, ont des maisons de campagne à Ingouville et à Sainte-Adresse, où elles passent l'été. Elles sont généralement très-riches, et vivent honnêtement en famille. Quelques-unes cependant soupent chez Lether, qui remplit au Havre les fonctions du café Anglais et de la maison d'Or, à Paris.

Les rues du Havre étaient, en outre, sillonnées de bandes d'Allemands de tout sexe et de tout âge, qui attendaient le jour du départ, et trompaient leur oisiveté par des promenades sans fin sur les quais et le môle, où leurs yeux cherchaient la mer. Quelques-uns de ces émigrants conservaient encore le costume de leurs forêts natales, le gilet d'écarlate, la culotte de velours noir, serrée aux genoux par de grandes guêtres de cuir, la veste à boutons d'acier, le chapeau de feutre avec un rameau vert ; les hommes avaient la grande pipe à tuyau flexible, les femmes portaient autour de leur tête nue les longues tresses nattées de leurs cheveux blonds. De petits enfants trottinaient sur leurs pas, regardant partout d'un air à la fois craintif et curieux.

On a remarqué que les jeunes soldats, — ceux-là qu'Alcide Tousez appelait des tourlourous, — marchaient en se tenant accrochés par le petit doigt. Pourquoi le petit doigt? Aucun philosophe ne l'a jamais su. Les Allemands et leurs Allemandes se promènent plus simplement, aux bras les uns des autres ; mais les Allemands d'une part et les Allemandes de l'autre, et tous sur une même ligne, comme des grenadiers à la parade, sans que les deux sexes se mêlent jamais...

Chaque âge a ses plaisirs,

dit le poëte.

Ces rangs inflexibles ne s'ouvrent que devant les barriques de sucre et les balles de coton. A tout seigneur tout honneur.

Le *Castor*, sur lequel une douzaine de voyageurs avaient pris passage, agita ses nageoires vers neuf heures du matin, et mit le cap sur Trouville. Malgré son nom amphibie, le *Castor* est quelque peu paresseux. Il navigue comme un bateau qui n'est pas pressé et qui sait que personne ne l'attend. A cette époque-là, — on était au mois d'avril, — Trouville se repose. Trouville n'a pas alors d'autres habitants que ses habitants, c'est-à-dire personne, ou peu s'en faut. Les pêcheurs sont en mer et ne rentrent chez eux que pour embrasser leurs femmes, et voir si leurs enfants grandissent, ces enfants qui multiplient autour des cabanes les plus pauvres. Quelques marchands se promènent, regardant leurs voisins. Les plus actifs, ne voulant pas perdre les douces habitudes du négoce, se déguisent en clients, et s'achètent à eux-mêmes quelques marchandises, qu'ils replacent secrètement dans les tiroirs. Un douanier dort sur le quai.

Cependant la ville semblait se réveiller ; Trouville sommeillait depuis cinq mois. Quelques aubergistes, debout sur le seuil de leurs établissements vides, regardaient le ciel d'un air joyeux. Ceux-là ouvraient les fenêtres closes, d'autres chassaient le sable apporté par le vent de la mer sur leur porte abandonnée. Tous se frottaient les yeux. Le printemps était venu,—le printemps, ce courrier des baigneurs.

Un commissionnaire, médaillé par la municipalité de Trouville, et engraissé par un long repos, sauta sur mes bagages.

— Où va monsieur? dit-il de l'air majestueux d'un administrateur dans l'exercice de ses fonctions.

— Monsieur va chez Lelièvre.

— Quel Lelièvre ?

— Il y en a donc plusieurs?

— Il y en a deux : Lelièvre de l'*Hôtel de Dieppe*, et Lelièvre de l'*Hôtel de France*.

— Je vais chez Lelièvre qui a des voitures

— Alors suivez-moi... Lelièvre est un fameux lapin !

O déplorable effet de la littérature ! où l'on cherche la sainte hospitalité, c'est un calembour qui vous accueille !

Lelièvre donnait à déjeuner à deux ou trois de ses amis ; il achevait un plat d'anguilles, et commençait un plat de tripes à la mode de Caen : en Normandie, on déjeune toujours... Cependant il consentit à boucler les harnais d'un cheval blanc aux brancards d'un tilbury jaune, et nous partîmes.

La route suit quelque temps les bords de la Touque, et traverse le village de ce nom. Le village et le paysage étaient constellés de bonnets de coton blanc : bonnets dans les herbages, bonnets aux fenêtres, bonnets sur terre, bonnets sur mer ; tous en coton et tous blancs. Il serait plus facile de rencontrer un bonnet de coton blanc sans mèche qu'un Normand sans bonnet de coton. Le bonnet est du féminin et du masculin ; c'est le chapeau des hommes et la coiffe des femmes. C'est laid, mais universel. On se souvient de ce roi d'Yvetot et de la chanson qui en raconte l'histoire :

Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

Pour couronner son roi, Jeanneton s'était retiré le bonnet de la tête.

Eh bien ! le croirait-on ? malgré le bonnet de coton blanc, il y a des Normandes qui réussissent à rester jolies.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit un poëte.

On a vu des Normands sans souliers ; on n'en a jamais vu sans bonnet de coton.

La route qui conduit de Trouville à Dives traverse un pays magnifique, semé de maisons rustiques, autour desquelles les pommiers ouvrent leurs petites fleurs, neige odorante du printemps. Les bœufs dorment dans les prés, et quelque bonne femme file au seuil de son jardin. Quand on monte sur les hauteurs, on voit à l'horizon les nappes vertes de l'Océan. Quelques hameaux, trahis par des volées de pigeons blancs, sont tapis dans le creux des vallons, au milieu des haies, d'où sort un léger bruit de source, babillant sur le gravier.

Il faisait chaud, et la route était déserte. Tout à coup, au détour d'une colline, le cocher me poussa du coude.

— Monsieur, dit cet Automédon, voilà Dives.

Je regardai. Un paysage éblouissant se déroulait sous mes yeux. La vallée d'Auge s'ouvrait à mes pieds, comme une immense coupe, faite d'une seule émeraude. Des îles de pommiers en fleurs et de gros poiriers piquaient cet océan de verdure, qui fuyait de plaine en plaine, jusqu'aux falaises de Lion-sur-mer. Le lourd clocher de Dives montrait l'emplacement du village, séparé de Cabourg par la rivière aux plis d'argent, et, par-dessus les dunes, les lames blanches de l'Océan se courbaient en croissant. Une lumière blonde couvrait cette terre enchantée; des bœufs fauves, pareils à des insectes, erraient dans les vastes prairies, çà et là, dorés par le soleil; de minces filets de fumée ondulaient entre les feuilles des arbres, et l'on entendait, sous l'ombre des bosquets, groupés autour d'invisibles chaumières, un doux bruit, des chants d'oiseaux mêlés à des petits cris d'enfants.

Un quart d'heure après, le tilbury de M. Lelièvre roulait avec orgueil sur les galets de Dives. Au bout de la rue, et presqu'en face l'une de l'autre, s'ouvraient les portes rivales des hôtels de *Londres* et de l'*Epée royale*. Les deux hôtelières étaient en présence, s'observant du bonnet; celle-ci grasse, celle-là maigre. Tels autrefois les Montaigu et les Capulet se mesuraient du regard.

— M. Collin? demandai-je à ma voisine de droite.

— M. Collin?... Attendez donc... Un monsieur de Paris?

— Oui, madame.

— Il mange chez nous.

— Très-bien. Et il demeure?

— Chez la mère Moisy.

— C'est parfait. Et la mère Moisy, où loge-t-elle, s'il vous plaît?

— Là-bas, sur la route, à droite, la première grande ferme à gauche.

Un coup de fouet et un temps de galop conduisirent le tilbury à la ferme de la mère Moisy, qui épluchait des épinards, en compagnie du père Moisy et du fils Moisy. Une chienne noire et folâtre trottait à travers des plants de légumes, et vint à la rencontre du tilbury, en remuant la queue.

— M. Collin? madame...

— M. Collin? il est sur les dunes.

— Y a-t-il une chambre par ici?

— Il y en a cinq.

— J'en prends une.

— Entrez, monsieur... Monsieur choisira.

Je poussai la porte à claire-voie, et je me trouvai au milieu de la famille Moisy. — La chienne sauta sur mes jambes, l'enfant grimpa sur mes genoux: la connaissance était faite.

— Quelle magnificence! me disais-je, en suivant la mère Moisy, de pièce en pièce, dans la ferme. Un cabinet de travail, orné d'une table en bois de sapin, cinq chambres à coucher, une salle à manger tapissée de lithographies: les prodigalités de Sardanapale sont dépassées!

La première chambre où m'introduisit la mère Moisy était meublée d'une armoire dont les deux battants, en bois du nord, fermaient l'une des extrémités; d'un lit à rideaux de camaïeu, d'une petite table surmontée d'une petite glace et de deux chaises en paille. Une lucarne, ménagée en face de la porte, ouvrait sur un jardin, où quelques poules faisaient l'école buissonnière. Les malles posées à terre, on avait trois pieds carrés de dalles pour la promenade. Un portrait de l'Amérique, coiffée de plumes de perroquet et armée d'un arc, décorait le mur. Au pied du lit, on voyait un crucifix avec un rameau de buis bénit.

Les rideaux du lit représentaient une fête de village à la manière de Téniers. Ces pastorales et la commodité de l'armoire, où l'on pouvait serrer les hardes, me séduisirent.

— Je reste ici, dis-je à la mère Moisy.

La mère Moisy s'en alla. La mère Moisy, je m'en aperçus plus tard, était, à sa manière, une personne d'un grand sens. Solide comme une cariatide, avec des traits dont la pureté sculpturale augmentait encore l'expression calme et placide de sa physionomie, elle parlait peu, agissait beaucoup, et se montrait toujours de bonne humeur. La formule constitutionnelle du régime représentatif était en complet désarroi chez elle: la mère Moisy régnait et gouvernait. Quand elle avait dit: — Il fait beau, le père Moisy se hâtait de répondre: — Très-beau. Mais si elle reprenait: — Il fait froid, le père Moisy ajoutait immédiatement: — Très-froid.

Le fils Moisy, petit bonhomme de quatre ou cinq ans, imitait le silence maternel. Quand il s'amusait à décapiter des fleurs, c'était, comme Tarquin, sans parler. Il riait tout seul, et, comme le trappeur de Cooper, sans bruit. On ne l'entendait jamais que le matin, quand on le débarbouillait; mais alors il criait en une seule fois pour vingt-quatre heures. Au premier cri, Collin sautait à bas du lit.

— Bon! il fait jour, disait-il, on débarbouille Pierrot.

Le caractère de la chienne, — Diane, — était d'avoir faim. Elle abusait de son caractère. Pierrot ne se rappelait pas avoir mangé une tartine tout entière.

Aussitôt que mon hôtesse se fut retirée pour vaquer aux soins du ménage, je débouclai ma valise pour changer de costume et serrer le linge et les vêtements dans l'armoire.

— Fameuse armoire! murmurai-je... Voilà qui est plus commode qu'une commode: on y mettrait un trousseau.

La malle vidée, j'ouvris l'armoire.

L'armoire ouvrait sur une échelle.

Pas de rayons, pas de planches, mais une échelle qui conduisait dans un galetas.

— Où diable la trahison va-t-elle se nicher! m'écriai-je en refermant l'armoire.

Le lit n'imitait pas l'armoire; sous la courte-pointe à personnages, il y avait de vraies couvertures, de vrais draps et de vrais matelas.

La table non plus ne mentait pas; elle n'avait pas de tiroir, et le faisait voir.

Mon ami Collin était sur les dunes. Pour arriver aux dunes, il faut traverser la Dives sur un affreux pont de bois, passer devant Cabourg et s'enfoncer dans la plaine à droite. La chaîne des dunes sépare l'Océan de la vallée.

Du sommet de ces dunes, la vue embrasse une immense étendue de mer. Des voiles et des panaches de vapeur passent à l'horizon. La côte, formée de dunes et de falai-

ses, se courbe en croissant, que terminent les caps d'Antifer et de Honfleur. Si l'on se tourne du côté de la terre, le regard plonge jusque dans les perspectives lointaines de la vallée d'Auge, que protége un cercle de collines vertes, évasées comme les lèvres d'une coupe. Sur le premier plan, et couchés dans l'herbe, voilà Dives et Cabourg : là, le vieux clocher et l'église gothique, crénelée comme une forteresse, avec ses trois nefs et ses portails où l'ogive fait courir ses rinceaux de feuillage ; là, l'église neuve et le clocher blanc. La rivière glisse entre ses rives plates et limoneuses, et cherche la mer. Derrière un pan de collines, là-bas sur la côte, entre Viller et Dives, cette pointe verte, c'est la pointe d'Herdgatt, d'où Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, regardait le départ de la flotte qui allait à la conquête de l'Angleterre.

La magnificence de ce spectacle au soleil couchant défie tous les pinceaux. L'œil en perçoit les beautés, mais le plume ne peut en rendre les suavités et les délicatesses. La mer est rayée de bandes d'or, où frissonnent des lames de feu; une lumière plus douce couvre la vallée, et rit sur les briques rouges et les ardoises aux tons gris. Des nuages couleur de pourpre s'enflamment dans le ciel, lavé de tons verts et orangés ; l'ombre des dunes s'allonge dans la plaine et descend vers la rivière, dont les eaux tranquilles ont l'éclat métallique de l'acier fondu. Le faîte des peupliers et des collines baigne dans la lumière, tandis que déjà la clarté s'efface des prairies, où la silhouette errante des troupeaux disparaît dans la naissante obscurité du soir.

Les chariots crient dans les chemins, les paysans suivent à pas lourds les sentiers amis qui mènent au village ; les pêcheuses de crevettes, jambes et pieds nus, la perche sur l'épaule, abandonnent la plage où le flot monte, et regagnent les dunes lestement. La chaleur du jour tombe, et le vent de la nuit se lève. On n'entend plus dans le chaume que les alouettes qui gazouillent et s'appellent. Une sérénité profonde s'étend sur la campagne, qui semble saluer d'un sourire l'heure tardive du repos.

D'un de ces sommets déserts, la vallée se présente aux yeux ravis comme un décor d'opéra. On dirait que la main capricieuse d'un artiste a posé là ces deux clochers, et dessiné à leur ombre les massifs de maisonnettes qui éparpillent leurs toits dans la prairie.

Entre la Dives et la mer s'amincit une langue de terre, couverte de bruyères, d'épines et d'ajoncs, et que peuplent des tribus vagabondes de lapins ; reliée aux dunes par un isthme étroit, cette presqu'île offre, dans toutes ses parties désertes, des points de vue qui séduisent tour à tour. Devant, c'est la mer ; derrière, c'est le panorama de la vallée, avec ses villages. On ne se lasse pas de voir et d'admirer. Quel spectacle pour un peintre ! quelle solitude pour un rêveur !

Vous souvient-il de cette promenade fantastique qu'un hôtelier de Bouc, en Provence, fit faire à Méry au travers des monuments invisibles de sa ville imaginaire ? Eh bien ! cette promenade, je l'ai faite sur les dunes de Dives, en compagnie de mon ami Collin.

Au moment de mon arrivée, il traçait du bout de sa canne un jardin anglais dans les plis du sable. Un bonhomme le suivait, plantant des piquets. Collin jeta sa canne et vint à moi.

— Pardieu ! dit-il, vous arrivez à propos ; je vais vous faire voir le casino.

Et grimpant comme un chamois sur les dunes, il s'arrêta au centre d'un plateau.

— Voilà ! reprit-il.

J'étais au pied d'une bigue, portant un chiffon de cotonnade rouge, effilé par le vent.

— Là, sont les ailes ; ici, la porte d'entrée ; à droite, les salles de jeu ; plus loin, la salle de bal ; à gauche, le restaurant, ajouta-t-il : tout a été prévu, les dégagements sont nombreux et les ornements du meilleur goût. Voici la terrasse qui descend sur le rivage par un plan incliné. Nous avons un manége : voulez-vous le voir ?... il est superbe.

Et Collin se met à courir... Je le suis, et je me trouve sur les bords d'une immense excavation, fermée par un cercle de dunes.

— Regardez quelle étendue... les écuries sont là, les gradins tournent autour du manége ; on retourne au casino par cette avenue de sapins, une autre mène à la laiterie. Elle est charmante, cette laiterie ; quelque chose comme un châlet avec des sofas, un souvenir de Trianon. Venez.

Et Collin reprend sa canne. Je cours avec lui et j'atteins une éminence sur laquelle flotte un drapeau jaune.

Tandis que je cherche la laiterie, Collin se retourne.

— Là-bas, sur ce sommet, vous voyez l'observatoire, dit-il.

Je voyais une banderole bleue.

— A côté est le gymnase pour les enfants ; il est admirablement situé, dans un creux à l'abri du vent. Un pavillon est auprès pour les grands parents, un pavillon chinois du plus joli modèle. Il faut que je vous montre ça.

Et Colin me montre un ravin circulaire avec un monticule à côté.

— Sur la même ligne, mais à quelques centaines de pas du casino, ce grand bâtiment dont vous admirez les vastes proportions, c'est l'hôtel ; il est ménagé pour donner du logement à cinq cents personnes. De la terrasse qui tourne autour de ce magnifique édifice, le plus beau qu'on ait encore élevé en France, la vue s'étend sur la mer et sur la vallée. Admirez, mon ami, admirez l'élégance de son architecture.

J'admirais, dans ce moment, les jeux de quelques lapins folâtres qui se divertissaient dans la bruyère.

— Cet immense bassin est préparé pour les baigneurs à qui le choc des lames ne convient pas ; la mer y entre et en sort par un chenal ; on y descend par des gradins en pente douce.

Le doigt de Collin me faisait remarquer un trou circulaire rempli d'épines.

— Et tout autour de ces aménagements si commodes, voyez avec quel art on a su distribuer les quinconces, les boulingrins, les avenues, les pelouses, les bosquets. Que d'ombrage et quels frais jardins ! Ce n'est pas tout, reprit-il, nous avons des écuries pour cent chevaux et des remises pour cinquante voitures, tilburys, calèches, briskas, chars-à-bancs, phaétons. La salle de théâtre, une bonbonnière, occupe ce pavillon, à l'extrémité de ce corps de logis... ; les cabinets de lecture sont derrière... ; là est la bibliothèque. Remarquez comme elle est bien située..., tout à l'extrémité de la galerie qui conduit à la salle de concert.

Et Collin, se croisant les bras, regardait la plaine et les dunes où le vent du soir frissonnait parmi les épines.

Je m'assis par terre.

— Çà, mon cher, lui dis-je, on montre aux voyageurs, en Egypte, les ruines de villes fameuses qui n'existent plus ; vous, ami du progrès, vous faites voir aux touristes les magnificences de cités qui n'existent pas encore ! c'est mieux !

— Comment, qui n'existent pas ! s'écria Collin dans un vif mouvement d'indignation. Qu'est-ce donc que cela, s'il vous plaît ?

Et tirant un plan de sa poche, il l'étala sur le sable.

— Homme de peu de foi, reprit-il, vous avez regardé avec les yeux de la chair, regardez avec les yeux de l'esprit.

Et, du doigt indicateur, il me montrait des dessins rouges sur un papier blanc, coupé de lignes vertes. C'était le plan du futur établissement de bains et du casino de Dives, tel que l'a conçu la Société thermale.

Tout y était : l'hôtel, l'observatoire, le jardin anglais, les pavillons, le gymnase, la laiterie, les kiosques, le manége, le restaurant, les avenues. L'établissement était admirablement conçu dans son ensemble et ses détails, et, pour être sans rival en Europe, il ne lui manquait que d'exister.

— Avant deux mois le casino sera debout, dans un an l'établissement existera ! s'écria Collin avec l'enthousiasme de la conviction.

Des bandes d'ouvriers qui travaillaient sur les dunes semblaient donner raison à cet enthousiasme ; sous l'effort de leur pioche, on voyait se dessiner les avenues et courir les lignes du casino.

D'après ce qu'on raconte dans le pays, la Société thermale dispose d'assez de ressources pour faire promptement des réalités de toutes ces chimères. Elle a fait l'acquisition de la presque totalité des dunes ; les travaux sont poussés avec une grande activité, et, avant trois mois, le casino sera fondé. Le temps et les baigneurs feront le reste.

Cependant la nuit se faisait. Il fallait songer à regagner Dives.

—Vous avez vu Lenôtre, me dit Collin, vous allez voir Colbert.

Et, reprenant la canne savante avec laquelle il dessinait les jardins sur le sable fin des dunes, il entra dans une baraque, où il procéda avec la gravité d'un ministre des finances à la paye des ouvriers.

Quand nous passâmes devant Cabourg, le village prenait le frais sur la route qui va de Dives à Troarn par Varaville. On voyait là beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants, mais peu d'hommes et presque tous vieux. Les frères et les maris naviguaient dans la mer Noire et la mer Baltique, à bord des navires de l'Etat. Une pauvre vieille passa près de nous, tremblant de fièvre et traînant par la main une enfant de cinq ans. Elle portait sur l'épaule un paquet d'épines avec lesquelles elle allait faire cuire quelques petits poissons, des équilles, ramassées dans le sable. La mer fournit le dîner quotidien de toutes ces misères. Quand la mer ne fournit rien, on ne dîne pas. L'enfant pleure, la vieille mendie.

Une fille sortit d'une cabane, un pot de grès à la main. Elle allait puiser de l'eau à la fontaine, comme une nymphe dans la poésie antique. Elle était jeune et jolie, et marchait lestement. Deux petites filles couraient pieds nus sur ses pas. Le père était mort ; la vieille mère était infirme, et la fille aînée, elle avait dix-sept ans, restait seule à la maison pour nourrir quatre enfants et sa mère.

Les enfants étaient roses. La sœur aînée était maigre.

C'est qu'il fallait travailler beaucoup et manger peu, se lever avant le jour et se coucher tard ; ce pain quotidien que l'homme demande à Dieu dans ses prières, elle ne l'avait pas toujours, et quand la pêche ne le lui donnait pas, la charité ne le lui prêtait guère.

Un paysan portant sa bêche s'assit sur une borne. Avait-il quarante ans, en avait-il soixante ? c'est ce qu'il était impossible de deviner sous l'inextricable réseau de rides qui mêlaient leurs sillons sur sa peau couleur d'acajou.

— Eh ! bonjour, père Giraud, lui dit un voisin ; la clôture est-elle finie ?

— Elle va l'être ; encore quatre coups de pioche et les bœufs ne passeront plus.

— Ça vous fera une belle pièce de terre, père Giraud.

— Eh, dame ! je ne la donnerais pas pour dix mille francs, foi d'honnête homme !

Le père Giraud avait eu un lopin de sable dans le partage des biens communaux. Il l'avait tant remué, tant fumé, tant bêché, tant retourné, que de ce lopin de sable il avait fait un herbage.

Le père Giraud avait six mille livres de rentes en terres. Il dépensait cent écus par an.

— Prodigue ! disaient les sages de l'endroit.

Un homme célèbre, M. de Balzac, a écrit l'histoire des paysans dans un livre fameux. Mais combien de traits encore n'ont pas pu trouver place dans les œuvres de ce vif et profond observateur, qui savait mettre à nu le cœur humain ! Ce n'est pas lui qui eût chanté les vertus champêtres de convention et la candeur idéale des villageois !

Bonnets normands. Vallée d'Auge. Dessin de V. Foulquier.

Entre autres historiettes où cette candeur et ces vertus éclatent dans tout leur jour, en voici deux qui porteront avec elles leur enseignement.

Un paysan riche de Cabourg vendait du lait ; une pauvre femme de l'endroit, qui nourrissait quatre personnes du produit de sa pêche, en achetait tous les matins pour un sou. C'était le seul aliment que sa fille malade pût avaler. Depuis dix mois, chaque matin, elle donnait le sou, terrible dépense pour sa pauvreté.

Un jour, elle arrive avec son écuelle ; le paysan la remplit de lait et tend la main.

— C'est que... je n'ai pas mon sou, dit la pauvre femme.

— Hein ! murmure le paysan, qui lève la tête,

— Le temps était mauvais, je n'ai rien pêché, répond la pauvre femme ; demain je vous donnerai le sou.

— Alors, demain je vous donnerai le lait, répond le paysan.

Et retirant l'écuelle des mains de la pauvresse, il en verse le contenu dans la jatte.

Autre trait, même avarice.

Une marchande de crevettes s'arrête à la porte d'une auberge du pays. La maîtresse de l'auberge sort.

— Combien toutes ces crevettes? dit-elle.

— Six sous, madame, répond la femme.

— Six sous ! c'est pour rien ! vous faites là un terrible métier... Travailler toute la matinée, quelque temps qu'il fasse... ; marcher les jambes dans l'eau et la pluie ou le vent sur la tête, et gagner six sous, c'est dur !

— Il faut bien vivre, ma bonne dame, et puis on a un enfant à nourrir..., ça donne du cœur.

— De belles crevettes comme ça pour six sous ! Vous allez donc à la mer tous les jours ?

— Oui, madame, tous les jours, deux fois.

— Eté comme hiver ?

— Dame ! oui, on mange en toutes saisons.

— Pauvre femme ! s'exposer au froid, à la neige, aux bourrasques, pour six sous ! quelle misère.

— Ah ! quand la pêche donne, on ne se plaint pas.

— Il est certain que vous avez là de jolies crevettes. Tenez, ma brave femme, je les prends toutes. Voilà votre argent.

— Merci, madame.

La pêcheuse compte l'argent.

— Madame, reprend-elle, vous vous êtes trompée ; il me faut six sous et il n'y en a que cinq.

— Eh bien ! cinq sous, c'est assez,,, vos crevettes ne valent pas davantage ! Six sous ! comme vous y allez ! Il faut donc se ruiner, à présent... Partez, ma bonne, vous n'aurez rien de plus !

Et l'hôtelière emporte les crevettes en grondant.

Voilà pour l'avarice, voici pour la cupidité.

Un habitant du pays avait loué à la commune un lot de terrain, une *bannée*, comme on dit en Normandie, pour s'y livrer au plaisir nocturne de la chasse. Cette bannée lui avait été adjugée pour trois ans, au prix d'un franc par an, vingt sous ! L'homme avait creusé une mare et bâti une cahute sur sa bannée, et, pendant les rudes nuits d'hiver, il venait y tuer des canards.

Il arriva que, pour faciliter les travaux en cours d'exécution, les entrepreneurs du casino se servirent d'un petit coin de ce lopin de terre. Le propriétaire laissa faire, puis un matin il se présenta, son bonnet de coton blanc sur l'oreille et la pipe à la bouche.

— Voilà de beaux travaux, dit-il ; ah ! pour être beaux, ils sont beaux et bien construits, et bien entendus.

— Ajoutez, père Pacot, répondit l'entrepreneur, qu'ils seront très-utiles au pays.

— Ah ! pour ça, oui ; mais ça n'empêche pas que vous n'ayez empiété sur ma bannée.

— Un petit coin, pour y jeter quelques charretées de sable.

— Petit coin tant que vous voudrez, mon bon monsieur ; mais vous me devez une indemnité.

— Pour cette bannée que vous payez un franc par an?

— Qu'importe le prix. Elle est à moi, c'est mon bien.

— Voyons, ne chicanez pas, vous aurez vingt-cinq francs.

— Je n'ai pas donné mon consentement, moi. Vous êtes sur ma terre.

— C'est bon, on vous donnera quatre pistoles.

— Je ne dis pas ; mais c'est tout de même vexant de voir des charrettes qui défoncent une pièce de terre qu'on a payée de son argent.

— Oh ! père Pacot, trois francs en trois ans !

— Et les canards ! voilà deux ans que j'y tire des coups de fusil ; quatre cent cinquante pauvres bêtes à un franc pièce, ça fait quatre cent cinquante francs, une jolie somme, mon bon monsieur, et qui fait vivre toute une honnête famille.

— Vous chasserez toujours, père Pacot ; voyez, on ne touche ni à la mare ni à la cahute.

— C'est vrai comme il n'y a qu'un Dieu, mais le reste est à moi aussi et ça me donne droit à une indemnité.

Indemnité ! indemnité ! c'était le cheval de bataille du père Pacot. A tout ce qu'on lui disait, il répondait : Indemnité ! Peut-être aurait-il accepté comme une indemnité suffisante la valeur de sa bannée, calculée sur le prix des herbages.

L'auberge de la mère Lermois, à l'enseigne de l'*Epée royale*, est une de ces auberges comme on n'en rencontre plus que dans les chapitres des vieux romans. Les armoires et les buffets sont en bois de chêne ou de noyer bien luisant ; la cheminée est ample, large, et propre à cacher une compagnie de chasseurs sous son manteau hospitalier ; de longues poutres noires soutiennent le plafond ; la vaisselle, bien frottée, pend accrochée le long des murailles ; la broche tourne devant un grand feu. Une ravissante fontaine en faïence de Rouen est dans sa niche, entre deux bahuts ; près de cette fontaine, et sur une planchette, la vue est égayée par quelques pots et des figurines en faïence du plus joli modèle. Les casseroles mijotent, le feu flambe, et la mère Lermois va, vient, circule et gourmande la maison ; elle a un mot pour tout le monde, et sa langue est prompte à la réplique. Une cour intérieure sépare la cuisine et la salle à manger des communs ; une galerie à jour avec son escalier de bois occupe un des côtés de cette cour. Sur cette galerie ouvrent les chambres des voyageurs. Les poules gloussent dans la cour ; les canards, insoucieux de la broche qui les attend, barbotent dans un ruisseau ; un cabriolet est dans un coin, un char-à-bancs sous le hangar ; des bâts et des harnais sont suspendus aux piliers ; quelques outils gisent au pied d'un mur ; des plantes parasites fleurissent sur la margelle des toits, l'herbe encadre les pavés raboteux. Quand un coup de soleil éclaire cette cour d'un vif rayon, elle arrête et séduit l'œil ; il y retrouve tout ensemble la vie et la couleur.

L'enseigne orgueilleuse de l'auberge est chère au cœur de la mère Lermois. Les archives de l'*Epée royale* conservent la signature de Louis XV ; de grands seigneurs ont dormi sous son toit. Au temps où les eaux de Brucourt attiraient la noblesse de Normandie, les gentilshommes avaient leur logement à l'*Epée royale*. C'était encore en automne un rendez-vous de chasse. Les dames de la cour y venaient chercher un air pur, pour réparer leur santé altérée par les veilles et les soupers de Versailles. A cette époque-là, la science médicale regardait les eaux de Brucourt comme le complément obligé des bains de mer. Le matin on s'exerçait aux coups de la lame, l'après-midi on avalait quelques verres de la source de Brucourt, dont les eaux ont la saveur et, dit-on, la vertu, des eaux ferrugineuses de Vichy.

Les splendeurs royales de Versailles sont mortes, les splendeurs de Brucourt sont passées : cependant la source coule toujours.

L'église de Dives, avec ses trois nefs du style ogival le plus pur, ses portails couronnés de rosaces, son clocher carré et ses larges proportions, indique assez quelle importance avait jadis le bourg de Dives. Elle appartient, par sa construction, à l'architecture du treizième siècle, et peut être classée parmi les monuments les plus curieux de la Normandie, si riche cependant en monuments de toutes sortes. Mais les dalles de l'église sont effondrées, les voûtes, abîmées par le temps et l'humidité, s'écaillent par places et laissent voir à nu leurs ossements de briques disjointes. Les fines sculptures des portails et des rinceaux, les nervures des chapiteaux et des croisillons, les gargouilles attachées aux combles sont ébréchées. La ruine envahit l'église et la menace.

Le lendemain de mon arrivée à Dives, c'était jour de foire à Dézulé, chef-lieu de canton. Toutes les voitures du pays étaient retenues. On eut grand' peine à nous procurer un méchant cabriolet à quatre places; mais Normand était là, et quand Normand se mêle d'une chose, il faut qu'elle se fasse.

Normand est le vétérinaire de l'endroit; il sort des lanciers de la garde royale. Normand a accompagné Charles X à Cherbourg. Quand la troupe fidèle de ces vieux serviteurs de la royauté fut licenciée, le vétérinaire vendit son fournitment et son cheval, ramassa tout ce qu'il avait d'argent, convertit la somme en or (six mille francs, à peu près), prit avec lui un camarade, rentra dans Paris et mangea bravement sa fortune en trois jours.

— Il fallait voir comme ça roulait! nous disait-il.

Normand était à la pointe du jour à la porte de la mère Moisy. Le cabriolet jaune était attelé d'une jument brune et boiteuse, qu'il appelait la Biche. Le harnais, tout cassé, tenait çà et là par des bouts de ficelle. La Biche avait la tête brune, la crinière ébouriffée, le flanc maigre, la queue pelée, l'œil à demi-clos.

— Hum! fit Collin en la regardant.

— Ah! vous croyez! s'écria Normand, qui comprit la signification de ce coup d'œil; eh bien! vous allez voir... Montez seulement.

Nous montâmes.

— Eh! la Biche! reprit Normand.

La jument se redressa et secoua la tête; elle avait alors dans le mouvement et la pose quelque chose de vif qui nous étonna.

— Eh! sauvons-nous! ajouta Normand en lâchant les rênes.

La Biche partit au grand trot.

En dix minutes elle avait fait une lieue.

— Voilà la Biche! reprit Normand, en posant de côté son feutre gris. Que dites-vous de ces allures? Et c'est toujours comme ça.

— Quel âge a-t-elle?

— On n'en sait rien! mais ces bêtes-là, voyez-vous, ça a du sang dans les veines! quand ça s'arrête, c'est que c'est mort. Elle fait ses petites douze lieues par jour, quelquefois plus! Dame! il faut vivre! Eh! sauvons-nous!

Lorsque Normand avait dit : *Sauvons-nous!* il fallait courir. La bête le savait et partait comme une flèche.

En sa qualité de vétérinaire, Normand connaissait tout le monde et toutes les maisons; il connaissait aussi tous les chevaux et tous les bœufs. Bipèdes et quadrupèdes ne passaient pas sans attraper un salut ou un mot.

— Eh! bonjour, père Loriot; ça va bien chez vous?

— Voilà la jument du gros Pierre!... Mauvaise bête, ça mange plus que ça ne vaut.

— Mes compliments à votre homme, m'ame Lambert... Le petit pousse-t-il bien?

— Oh! oh! le cheval du vieux Grignon!... voilà quinze ans que je le connais. C'est du fer que cette bête-là.

— Tiens! il n'y a plus de bœufs dans les herbages du père Futant?... Faut croire qu'ils étaient *graissés*.

Le verbe *graisser* est certainement le verbe dont on se sert le plus fréquemment dans toute la vallée d'Auge et dans le Cotentin. Il fait le fond de la langue. Tout y *graisse*, bêtes et gens. Toute l'industrie du pays et toute son agriculture se réduisent à *graisser* les bœufs. Le métier ne demande pas une forte tête, mais il exige un vigoureux estomac.

On a un champ, c'est-à-dire un herbage; il a une superficie de tant de bœufs. On calcule en vallée d'Auge, non pas en hectares ou en arpents, mais bien par la quantité de têtes de bétail qu'une pièce de terre peut nourrir. Il y a, par conséquent, des terres de trois bœufs, de dix bœufs, de cent bœufs. La quantité n'implique pas toujours l'étendue. C'est aussi une question de fertilité. Le propriétaire achète des bœufs maigres, et les met dans son herbage. L'herbe du bon Dieu pousse, la pluie et le soleil aidant; les bœufs mangent et *graissent*, et le propriétaire attend au cabaret qu'ils aient assez d'embonpoint pour les vendre au marché.

Ce n'est pas plus difficile que ça : on ne touche jamais aux prairies, et la saison se charge de les faire fructifier; mais encore faut-il bien tuer le temps et employer ses loisirs! En conséquence, on fait élection de domicile au cabaret; on déjeune longtemps, on dîne beaucoup; on avale par-ci par-là quelques morceaux sur le pouce entre les repas pour entretenir l'appétit; et, dans les intervalles, on boit souvent.

Quand on n'est pas herbager en Normandie, il faut être aubergiste. La cuisine est en permanence. On ne vide les verres que pour remplir les brocs. Si l'on vend des bœufs, c'est au cabaret; si l'on achète des bœufs, c'est au cabaret. Le cabaret est la Bourse. Si l'on se rencontre, c'est pour entrer au cabaret; si l'on part, on entre au cabaret; si l'on discute, on entre au cabaret; si l'on arrive, on s'embrasse au cabaret; si l'on pleure, on se console au cabaret. Le cabaret consomme ce que l'herbage produit. On ne saurait parler sans boire. Comme en Belgique on offre une choppe de bière à son voisin, en Normandie on offre une tasse de café au passant. Le café coule comme de l'eau. Un jour de marché, il n'est pas rare de voir les fermiers et les maquignons avaler quinze ou seize tasses de café. On en connaît même qui, dans les grandes occasions, en absorbent vingt-cinq ou trente. Le café aide aux transactions; mais ces sortes d'opérations commerciales sont encouragées par les demoiselles du Calvados.

Honni soit qui mal y pense! Il ne s'agit ici ni de Paphos, ni de Cythère : les demoiselles du Calvados sont des petits verres très-grands, qui contiennent à peu près la valeur de deux ou trois verres à liqueur ordinaires. On ne saurait se souhaiter le bonjour, ou conclure un marché, sans prendre une demoiselle du Calvados, pleine jusqu'au bord de cognac ou d'eau-de-vie de cidre. Les vingt tasses de café ont donc pour compagnes sept ou huit demoiselles du Calvados.

En Normandie, les estomacs sont doublés de zinc, et les gosiers à l'épreuve du feu. A la fin d'un repas, l'usage veut que les convives prennent le café, le pousse-café, la poussette, la rincette et la sur-rincette. On parle ici des gens sobres. Les autres ne comptent pas.

Le chemin qui va de Dives à Dézulé passe par Brucourt.

La fontaine est sur la gauche, à quelques centaines de pas, dans un creux voilé de grands arbres. On y arrive par une avenue bordée de frênes et d'ormeaux. Ce petit coin de terre est vert et frais comme un paysage de Troyon. La source sort du rocher et tombe dans une auge, d'où elle se perd le long des haies. Elle ne diminue et n'augmente jamais, quel que soit le temps, pluie ou sécheresse. Son volume est à peu près de la grosseur d'un pouce. Une colline domine la source; un gros arbre en occupe le sommet, et, du haut de ces pentes vertes, l'œil découvre une immense étendue de pays, fermée par la mer. Il serait aisé, si la mode ramenait la foule à Brucourt, d'établir là un pavillon charmant. Quelques chaumières cachées sous les pommiers, et de jolis chemins creux augmentent la grâce de ce site agreste. Avec les splendeurs promises aux bains de Dives, Brucourt sortira de son oubli.

Types normands. Vallée d'Auge. Dessin de V. Foulquier.

La source de Brucourt appartient à Mme Hope. L'herbage qui l'entoure appartient aussi à Mme Hope, et la métairie aussi, et la colline aussi, et le vallon aussi. Le nom de Mme Hope revenait dans la conversation de Normand comme le nom du marquis de Carabas dans la fameuse chanson. Mme Hope ici et Mme Hope plus loin. A vue d'herbages, on estime qu'elle a trois cent mille francs de rentes dans le pays.

Le chemin sur lequel trottait la jument boiteuse de Normand est une allée de parc anglais. On traverse un pays coquet comme un jardin : chaque coude du chemin découvre des paysages qui semblent copiés d'après les tableaux de Jules Dupré, de Rousseau, de Français, de Corot. Les eaux vives coulent dans les herbes ; des haies en fleurs tournent autour des prés; de grands arbres ombragent le sentier ; de jolis ponts sautent par-dessus le ruisseau ; des moulins babillent sur leurs rives; des forêts de pommiers couvrent la campagne, et des bœufs énormes, errant dans le paysage, lui donnent la vie et le mouvement.

Dézulé est un bourg comme on en trouve dans les opéras-comiques, coquet, joli, charmant, et ouvert de tous côtés sur la campagne. Quand nous y entrâmes, il était tout rempli d'une foule grouillante et bruyante, au travers de laquelle les voitures avaient grand'peine à circuler. Les fermiers et les maquignons arrivaient sur leurs vigoureux chevaux. La longue rue du bourg était pleine de marchands de toile, de rouenneries, de rubans, de bonnets, d'outils de toutes sortes, d'ustensiles de toute espèce, au milieu desquels allaient et venaient les Normandes, en grands atours. Les coiffes prodigieuses avaient, pour un jour, détrôné le bonnet de coton blanc. On criait à étourdir des cloches.

A côté du champ de foire, un charlatan, grimpé sur une carriole, faisait rage, battait du tambour, sonnait de la trompette, et arrachait les dents gâtées du Calvados à la pointe du sabre. Des bandes de porcs attachés par les pattes, des troupeaux de vaches attachées par les cornes, des escadrons de chevaux attachés par le cou, mêlaient leurs grognements, leurs beuglements et leurs hennissements. Les coups de fouet claquaient partout. Les commères par douzaine, en jupons de cotonnade rouge, bavardaient dans une boucherie voisine où l'on débitait des quartiers de viande. Le cliquetis des verres et des tasses sonnait dans une grande auberge, où l'on entendait un grand bruit de faïence, interrompu par des chansons. On marchait sur les poules, on coudoyait les veaux. Le tapage durait depuis quatre heures et ne s'arrêtait pas.

Un torrent de café ruisselait dans le bourg ; les demoiselles du Calvados ne savaient auquel entendre. Les rôtissoires flambaient. Ce n'étaient que poulardes embrochées et canards rôtis. On assistait aux fameuses noces de Gamache, où Sancho Pança ne se tenait pas d'aise. Les dix auberges de Dézulé regorgeaient de monde : et il fallait voir comme on mangeait !

Les transactions commerciales se traitent encore à Dézulé, comme dans toute la vallée d'Auge, en pistoles et en louis. La pistole vaut dix francs, le louis vingt-quatre francs. Cet usage étonne et embrouille un peu les Parisiens. Un cheval qu'on leur vend cinquante louis leur coûte, en réalité, non pas mille francs, mais douze cents francs. C'est un bénéfice au profit de la Normandie.

Nous reçûmes l'hospitalité chez M. L..., notaire à Dézulé. On aurait dîné quatre fois à Paris avec le déjeuner improvisé qu'il nous offrit. Mais M. L... a dans sa cuisine un cordon-bleu, et il ne resta rien du déjeuner.

Quand M. L... acheta une étude à Dézulé, il n'y connaissait personne, et trouva devant lui cette froideur et cette réserve qui accueillent toujours l'étranger en province. Il est aujourd'hui maire de Dézulé, et membre du Conseil général du Calvados, pour le même canton. Son étude est la plus achalandée du pays; fermiers, propriétaires, industriels, tout le monde veut avoir affaire à lui, et rien de considérable ne se fait dans le canton sans qu'il soit consulté. Tout l'homme est dans ce résultat.

Le haras de Dives avait envoyé trois étalons pour la remonte à Dézulé : *Ramsay*, *Parfait* et *Quia*. *Ramsay* est un cheval de selle ; les deux autres sont des chevaux de trait. Tous trois étaient admirables de formes. Il est impossible que de tels producteurs ne finissent pas par améliorer la race chevaline, déjà si belle en Normandie. De

pareils dépôts existent aussi à Troarn, à Beuvron, et dans d'autres localités, où deux fois par an le haras de Dives envoie des étalons.

Le soir, en rentrant à Dives, nous trouvâmes un de nos amis, M. D... M..., installé chez la mère Moisy, avec ses deux fils, Georges et Henri. Georges et Henri profitaient des vacances de Pâques pour faire une excursion en Normandie. Ils avaient fait dix lieues dans la journée : c'était leur étape de début.

Ces deux jeunes écoliers marchent comme le Juif errant : c'est une habitude que leur père leur a donnée. Ils ont déjà fait à pied, en suivant la côte, le voyage de Dunkerque à Dieppe. Cette année, ils iront du Havre à Cherbourg. Le vent, la pluie et les coups de soleil n'y font rien ; quand le sommeil s'en mêle, ils marchent en dormant ; mais, à l'heure du dîner, ils se réveillent toujours.

Pour tromper la fatigue et charmer les ennuis des longues étapes, M. D... M... imite le moyen que la sultane Sheerazade employait pour sauver sa tête : il raconte des histoires à ses fils. Il a remplacé les *Mille et une Nuits* par les mille et un jours. Légendes, contes, fabliaux, chroniques, aventures, il emploie tout ; mêlant le fantastique au réel, la chimère à l'histoire, et puisant dans son imagination quand la mémoire ne suffit plus. La longue étape de la journée, — M. D... M... s'était égaré dans les herbages, — avait nécessité l'emploi des histoires les plus in-

Le chasseur normand à l'affût. Dessin de Louis Marvy.

vraisemblables. Au moment de son arrivée chez la mère Moisy, la petite caravane était en plein dans les aventures étonnantes d'une servante, nommée Louison, qui, voyageant en Espagne, était tombée aux mains d'une troupe de brigands. Il était question de savoir comment elle sortirait de la caverne épouvantable, où elle avait été conduite par le terrible Rolandino Rolandini. Le dîner mit fin aux perplexités de Georges et d'Henri.

M. D... M... a souvent cinq ou six histoires en train. On les interrompt et on les reprend tour à tour. Cela varie l'intérêt. C'est *la suite au prochain numéro* des feuilletons, appliquée à la promenade.

L'un des fils de M. D... M..., Henri, d'auditeur qu'il est le plus souvent, devient quelquefois narrateur. Il invente alors des histoires, qu'il raconte ensuite à son père et à son frère aîné.

Un jour il commença son récit par ces mots :

« Il était une fois une grande calande, qui avait une petite calande... »

— Qu'est-ce que c'est qu'une calande? lui demanda-t-on.

— Je n'en sais rien, répondit Henri.

Et il continua.

Parmi ces récits, il en est un qui rappelle, par sa naïveté,

les légendes qui sont populaires en Flandre. Le voici dans toute sa fidélité. Cette légende est intitulée *le Christ et le vitrier*.

« Un soir le Christ, sous la forme d'un pauvre, sortant d'une ville située bien loin, suivait un chemin poudreux. Il faisait grand chaud et il avait soif. Il avisa un fermier qui regardait, assis sur le pas de sa porte, les charges de blé qu'on versait dans son grenier.

« — Donnez-moi un verre d'eau, lui demanda le Christ.

« — Passe ton chemin, mendiant, répondit le fermier.

« — Ayez pitié de moi, reprit le Christ; je marche dans le sable depuis ce matin et je suis altéré.

« — Si tu ne t'en vas pas, poursuivit le fermier, j'appellerai mes valets et ils te battront.

« Le Christ étendit la main, et aussitôt une quantité extraordinaire de rats accourut de tous les points de l'horizon, et se précipita dans les greniers, où tout le blé fut mangé en un instant.

« Un peu plus loin, le Christ rencontra un vitrier qui s'en allait par les chemins, vendant ses vitres.

« Le Christ l'arrêta.

« — Je suis las, lui dit-il; une source est là-bas, allez m'y chercher un peu d'eau, je vous prie.

« Le vitrier laissa là ses vitres et courut à la source.

« Un moment après, il revint portant son chapeau plein d'eau.

« — Voilà de l'eau. Buvez, brave homme, dit-il. J'ai là dans ma poche un morceau de pain; c'est tout ce que j'ai. Prenez-le et mangez.

« Le Christ but et mangea.

« Après qu'il eut fini, il prit dans son manteau un violon, et le donna au vitrier.

« — Allez, dit-il, et soyez béni au nom de notre Père, qui est au ciel.

« Le vitrier s'en alla tout joyeux avec son violon, car c'était un homme gai, et qui aimait à rire quand il avait travaillé.

« Comme il entrait dans un bourg, il rencontra le gouverneur du pays qui revenait de la chasse avec une grande suite de pages et d'officiers.

« Le vitrier mit le violon sur son épaule, et se mit à en jouer pour faire fête au gouverneur.

« Voilà que tout aussitôt les chevaux se mirent à danser, et le gouverneur fut jeté par terre avec toute sa suite.

« Le vitrier accourut pour le relever; mais le gouverneur, furieux, le fit arrêter par ses soldats et jeter en prison.

« Il y avait dans la prison un peu de paille, un morceau de pain noir et une cruche d'eau.

« Le vitrier se souvint du voyageur qui lui avait donné le violon.

« — Il ne peut pas m'avoir rendu le mal pour le bien, dit-il.

« Et il s'endormit.

« Le lendemain, les soldats du gouverneur le menèrent devant le juge.

« Le vitrier était accusé d'avoir voulu faire mourir le gouverneur en effrayant le cheval.

« — Quel est votre état? lui demanda le juge.

« — Je suis vitrier, répondit le prisonnier.

« — Alors vous voyez bien que vous ne pouviez pas avoir de violon, si ce n'est dans de mauvaises intentions.

« Et on condamna le vitrier à mort.

« Quand le bourreau vint le prendre pour le mener au lieu du supplice, une grande foule de peuple remplissait les rues de la ville. On se mettait aux fenêtres pour regarder l'homme qui avait voulu tuer le gouverneur, et les femmes le faisaient voir aux petits enfants. Les soldats, armés de hallebardes, marchaient autour du vitrier.

« Etant au pied de la potence, le vitrier se tourna vers le bourreau qui apprêtait la corde.

« — Si tu veux me rendre un service, je te donnerai toutes les vitres qu'il y a dans ma hotte, lui dit-il.

« — Parle donc, répartit le bourreau, qui était un nègre.

« — Donne-moi mon violon, afin que je l'embrasse une dernière fois.

« Le bourreau donna le violon au vitrier.

» Aussitôt que le vitrier l'eut dans ses mains, il se mit à en jouer.

« Alors on vit sur la place tout le monde danser. Le juge dansait avec sa robe; les soldats dansaient avec leurs hallebardes; les femmes dansaient avec leurs petits enfants, et le bourreau dansait sur la potence.

« Le gouverneur lui-même, qui était sur un balcon avec toute sa cour, dansait au milieu de ses pages, qui dansaient aussi.

« Le vitrier seul ne dansait pas.

« Et, comme il jouait toujours, on dansait toujours. Et il joua tant, que tout le monde finit par tomber par terre d'épuisement.

« Alors le vitrier mit le violon sous son bras, et s'en alla.

« Mais il laissa ses vitres dans sa hotte comme il l'avait promis au bourreau.

« Comme il marchait à grands pas, craignant d'être poursuivi, le vitrier rencontra le Christ, qui voyageait un bâton à la main.

« Au bout de son bâton, le Christ lui montra une rivière qui sortait d'un bois.

« — Tu suivras cette rivière, lui dit-il, jusqu'à ce que tu trouves une grande maison devant laquelle il y aura des gens qui boiront et mangeront. Va, ta foi t'a sauvé.

« Le Christ disparut, et le vitrier suivit la rivière.

« Au bout d'une heure, le vitrier avait fait cinquante lieues; si bien que les cavaliers du gouverneur, qui le cherchaient partout, ne purent pas le joindre.

« Il se trouvait alors devant une grande maison, dont les habitants buvaient et mangeaient autour de la porte.

« Le vitrier ajusta son violon et se mit à jouer.

« On se leva de table, et les filles, prenant les garçons par la main, se mirent à danser.

« Et la fille d'un meunier du pays ayant vu le vitrier, et ayant dansé aux sons de son violon, se prit à l'aimer tout de suite, et l'épousa.

« Et comme elle avait de grands biens, il resta dans le pays, où il vécut très-heureux, et il eut beaucoup d'enfants. »

Ici finit l'histoire du vitrier et de Jésus-Christ.

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer des visages qui rappellent des souvenirs confus? Il semble qu'on les connaisse, et l'on ne peut dire cependant où on les a vus, ni dans quelles circonstances. Cette sensation, je l'éprouvai chez la mère Moisy. Il y avait dans la grande salle, — la salle des banquets, — au coin du feu, un grand jeune homme, dont la haute taille et la tête expressive et mâle parlaient à mon souvenir. C'était à Paris certainement que je l'avais vu, et sur ce boulevard où je ne sais quelle franc-maçonnerie du regard relie magnétiquement les habitués de l'asphalte.

Je ne me trompais pas, M. G.... est un exilé de Paris, un transfuge du boulevard. Après avoir été un des hôtes accoutumés des premières représentations des ateliers et

des courses, il a tout à coup rompu avec ses habitudes et brusquement échangé le mouvement et le tumulte contre le calme et l'isolement. Il a sauté de Paris à Dives, sans transition.

Je ne sais quel hasard le conduisit à Dives. Cette solitude profonde, cette petite rivière, ces longues dunes, cet Océan, séparé des prairies par une langue de sable, ce spectacle de la mer dans sa magnificence éternelle, ces hautes falaises qui semblent un rempart bâti par des mains de géant, toute cette nature à la fois sauvage et souriante le séduisit. Il s'y arrêta et y acheta un coin de terre, sur lequel il a fait bâtir une maison coquette au regard et commode à l'intérieur.

Du sommet des collines qui bornent ce petit domaine, on jouit d'une vue admirable, la Dives coule à quelques pas de la maison ; au delà des dunes, c'est la mer.

Le café nous attendait chez M. G..., dans un salon qu'il a fait arranger et distribuer comme un atelier. De grandes armoires vitrées sont remplies d'oiseaux aquatiques tués à Dives, et empaillés par lui. Grues, hérons, canards de vingt espèces, pluviers, spatules, courlis, plongeons, macreuses, grèbes, oies, mouettes, bécassines, mêlaient leurs becs et leurs plumages dans ce musée ornithologique, qui prouvait tout ensemble la variété des espèces qui hantent ces côtes et l'adresse du propriétaire. Un quart d'heure de conversation avait fait jaillir vingt noms, qui étaient entre nous comme des points de contact. M. G... connaissait presque tous les artistes de Paris, et l'on voyait pendues aux murs les œuvres signées de plusieurs d'entre eux, et, parmi ces œuvres, de très-beaux portraits de M. Tissié.

M. G... est devenu l'un des propriétaires les plus considérables du bourg de Dives, où il demeure toute l'année. Sa maison est la plus confortable et la plus jolie. Les pauvres du pays en connaissent tous le chemin.

Les campagnes de Dives sont très-giboyeuses, les côtes surtout, où, pendant l'hiver, abondent toutes les races de palmipèdes et d'échassiers. M. G... est devenu un terrible Nemrod, presque sans y penser. Pendant les nuits glaciales de décembre, de janvier et de février, il reste patiemment couché au bord de l'eau, attendant le passage du gibier.

Les chasseurs silencieux ont devant eux une mare étroite, sous eux un peu de paille, sur eux et autour d'eux le toit conique d'une cahute sous laquelle un chien est blotti.

Quelques canards privés, attachés par la patte, nagent dans la mare. On les distingue au clair de lune, qui jouent et barbotent de l'air le plus innocent. Le silence est profond. La bise souffle. Tout à coup les canards privés s'agitent, ils crient et battent de l'aile, d'autres cris lointains leur répondent, et des vols de canards sauvages, attirés par l'appel de leurs camarades, s'abattent à grand bruit dans la mare.

Tandis qu'ils lissent leurs plumes et causent entre eux des épisodes de leur voyage, les canards privés s'écartent prudemment et se retirent vers les bords de la mare. Les voyageurs restent seuls; un coup de fusil part, et la bande effarouchée fuit à tire d'aile, laissant sur l'eau quelques victimes de cette trahison. Le chien bondit hors de sa niche et va ramasser les morts et les blessés.

Toutes les nuits, pendant la saison froide, les bords de la Dives sont sillonnés d'éclairs et troublés par de brusques détonations. Quand le vent du nord souffle, c'est un massacre. Les victimes vont au Havre, à Caen, à Rouen, à Paris. Le canard es l'un des produits les plus abondants de Dives.

M. G... entretien chez lui une bande de ces volatiles civilisés. Ils vivent à l'état libre, et nichent patriarchalement dans les collines d'alentour. Chaque matin et chaque soir, à l'appel de leurs maîtres, ils accourent de tous côtés et viennent se ranger sous sa main. Mais, vagabonds et folâtres au temps chaud, dès les premières neiges ils reprennent leurs fonctions traîtresses.

Un jour, nous avions poussé dans l'intérieur des terres, un autre jour nous avions suivi le rivage, dans la direction de Trouville : les falaises après les herbages. Cette promenade de six lieues est une des plus intéressantes qui se puissent faire; aux heures où la marée basse laisse la plage à nu, il est facile de suivre la côte, dont les ondulations pittoresques découvrent mille sites variés. Partout le pied foule un sable fin et compacte, aussi doux que le velours. Quelques postes de douaniers, échelonnés à de longues distances, veillent sur le rivage, tout constellé de coquillages abandonnés par la mer. De grandes masses de glaise, pareille à celle dont se servent les sculpteurs pour leurs maquettes, hérissent la côte et s'éboulent avec la pluie; de leurs flancs nuancés de tons bleus et violets s'échappent des ammonites et une foule d'autres coquilles pétrifiées, contemporaines du déluge. Quelquefois la campagne s'ouvre une baie étroite, et, par cette échancrure ménagée entre deux rampes, l'œil découvre un paysage vert où file un petit ruisseau sous le dôme épais des arbres. Des chaumières, autour desquelles jouent des enfants, égayent de leurs bruits ces petits coins de terre.

Après les *Vaches-Noires*, groupe sombre de rochers que la mer attaque dans les marées hautes, on approche des falaises. Elles tombent à pic sur la plage, sillonnées partout de larges fissures creusées par les pluies. Leurs flancs escarpés se dressent à d'énormes hauteurs, et sur leurs crêtes tournoient sans cesse de sinistres corbeaux. Aperçues du rivage, ces falaises affectent toute espèce de formes, où il semble que la main des hommes ait passé. Là, ce sont des tourelles et des clochers, des buffets d'orgue et de larges piliers d'église ; ici, des remparts bastionnés et de sombres donjons. Des masses déchiquetées, pareilles à des pendentifs, surplombent çà et là les pentes raides des falaises; attaquées par les pluies et lézardées de toutes parts, un jour elles s'éboulent et roulent avec un fracas sourd jusqu'aux rochers qui bordent leurs pieds. On ne voit rien que la mer, le ciel et la falaise. Quand le ciel est obscur et la mer houleuse, rien n'est plus imposant que l'aspect sauvage de cette côte. Malheur aux voyageurs que la marée surprend sur la plage. La falaise est infranchissable, et le flot qui monte en battra bien vite les flancs abruptes. Aucune fissure, aucun sentier n'en perce la muraille inflexible, et l'argile glisse sous le pied qui en veut tenter l'escalade.

De gros rochers tapissés de moules hérissent la plage çà et là, comme d'informes verrues noires. On dirait de loin des monstres marins oubliés par le flot. Autour de ces rochers, de pauvres femmes et des enfants cueillent avec des couteaux les coquillages qu'attend l'heure du dîner; d'autres femmes, armées de légers filets, pêchent les crevettes. Ces femmes, quelle que soit la saison, vivent dans l'eau; leur peau rouge est à l'épreuve du froid.

Des voiles qui viennent de traverser l'Océan passent à l'horizon; les barques de pêcheurs rasent la côte, et l'on voit au loin la longue colonne de fumée des bateaux à vapeur qui vont du Havre à Trouville, ou de Caen au Havre. Quelques douaniers, la carabine sur l'épaule, longent le rivage d'un pas rapide, le pied leste et l'œil au guet. Des étoiles de mer, des crabes, mille coquillages jonchent le sable brillant, où le flot qui recule laisse des flaques d'eau

qu'il faut sauter. On tourne la pointe d'Herdgalt, où la Société linéenne de Caen veut élever un monument à la mémoire de Guillaume le Bâtard qui fut Guillaume le Conquérant, et, après deux ou trois heures de marche, on arrive au château de Viller.

Le village qui est au bord même de la côte, dans un pli de terrain, se compose de quelques chaumières et d'une église, enfouies dans un taillis de pommiers. Un banc de sable sépare à peine la prairie de l'Océan. Ici la source qui murmure, là le flot qui gronde.

La vallée de Beuzeval, qui s'ouvre à Viller, vous invite à la suivre dans ses détours ombreux et frais. On s'avance sous le couvert des arbres, et, dès les premiers pas, on trouve pour chemin vicinal le lit même d'un ruisseau.

Les talus, quelquefois profondément encaissés, comme ceux des *traines* dans le Bocage vendéen, ou évasés comme les bords d'une coupe, sont tapissés d'herbes où brillent la violette et la primevère; l'églantine et l'aubépine y mêlent leur léger feuillage, et sur les deux rives du ruisseau paissent les troupeaux errants.

Ce ruisseau est le seul chemin de la commune; les charrettes le suivent et rayent le gravier de profondes ornières. Quand il a plu, les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets; quand il fait sec, ils barbotent dans un mince filet d'eau. Les piétons suivent la berge et passent en sautant d'un bord à l'autre.

On côtoie ainsi de petites cascades qui se couvrent d'écume en heurtant quelques pierres, colères d'enfants voisines du rire. On franchit de jolis ponts, délices des payagistes, faits de deux ou trois poutrelles que la mousse tapisse de son velours vert; on tourne autour de bassins ménagés dans le creux de rochers où la truite se joue; on marche à fleur d'eau sur la tête de grosses pierres roulées au milieu du ruisseau; on coupe à travers prés pour éviter un coude fait par le chemin, et l'on arrive ainsi au moulin de Beuzeval, où M. Alphonse Karr a placé la scène d'un de ses plus charmants volumes : *la Famille Alain*. Que de toits de chaume et que d'iris bleus sur ces toits!

Le vent nous attendait à Dives. Quel vent! Le soir venu, quand le soleil, dans sa pourpre, eut disparu derrière les flots, on aurait pu croire que le vieil Éole avait ouvert ses outres classiques. Le vent soufflait, sifflait, mugissait, hurlait, pleurait; tout le ciel était en rumeur, et l'on entendait le grondement sourd de la mer qui déferlait au pied des dunes. On ne sait pas ce que c'est que le vent à Paris : le vent est un provincial.

Si les baigneurs n'ont pas assez de quatre lieues de plages sans cailloux, il n'ont qu'à choisir leurs promenades dans cet immense parc anglais qui sert de campagne à Dives. Là Beuzeval, ici Viller, plus loin Troarn ou Dézulé, Varaville ou Beuvron, des dunes ou des herbages, des chemins sablés, et la rivière qui promène sa course indolente au travers des pommiers et des prairies, comme un ruban d'argent sur un émail vert.

Cette campagne normande est pleine de surprises: de charmants presbytères qui invitent au repos, ceux-là assis au penchant des coteaux, ceux-ci cachés au creux de la vallée; de jolies églises où l'art a laissé son empreinte, à l'une un porche, à l'autre un clocher, des rosaces ou quelque fenêtre ogivale fouillée comme un bijou; des châteaux coquets avec leurs tourelles en poivrière et leurs toits pointus en ardoises; des villages pittoresquement éparpillés dans les prés avec leurs enclos de verdure, et partout de l'eau, canal ou ruisseau, sur lesquels naviguent des flottilles de canards.

Maintenant prenez garde aux personnes que vous rencontrez, coiffées du chapeau ciré des maquignons, ou vêtues de la blouse bleue du laboureur. Ce paysan dont les gros souliers ferrés incrustent leurs clous dans la poudre du sentier, c'est un capitaliste, il a cinquante mille francs de rentes en terres; cet autre qui conduit là-bas la charrue et harcèle les lourds chevaux du bout de son fouet, c'est M. le comte de X.... Dans tout le pays autour de Dives, la noblesse habite la terre et la cultive de ses mains.

Dans toutes les maisons, derrière la vitre s'il pleut, au coin de la fenêtre ouverte si le soleil rit, le regard du touriste rencontre les profils inclinés des jeunes filles qui font de la dentelle. Leurs mains agiles chassent les bobines et croisent les mille fils de soie dont le réseau noir tapisse le coussin vert qui repose sur leurs genoux patients. Rien ne peut les détourner de ce travail, qui les absorbe et les fascine. Il paraît qu'on ne saurait expliquer, à moins de l'avoir éprouvée, l'influence de ces petits fils mêlés en tous sens. Ils vous commandent, ils sont les maîtres; une fois la dentelle commencée, rien ne délasse qu'elle ne soit terminée. Le voyageur peut regarder l'active ouvrière, elle ne relève pas la tête; s'il lui parle, elle répond sans arrêter le mouvement de ses doigts. Toute cette activité, toute cette patience, rapportent vingt sous par jour.

Après huit jours de promenades à travers champs, durant lesquelles Henri avait embrouillé l'histoire de la grande Calande et de la petite Calande, notre ami Collin, tout fier de ses succès, nous fit voir son jardin anglais tracé entre les plis des dunes, et le plateau, sur lequel doit être assis le casino de Dives, entièrement déblayé. On avait commandé le bâtiment aux constructeurs de Caen, et des curieux, attirés de tous les pays voisins, accouraient sur les dunes, pour voir l'état des travaux (1).

A ce pays de production, où toutes les denrées abondent, les consommateurs seuls font défaut; vienne encore une saison, et ils ne manqueront plus.

J'étais arrivé à Dives par Trouville, je m'en allai par Caen. La route n'est pas moins jolie, et on trouve, en la suivant, l'occasion de donner un coup d'œil à la capitale du Calvados. Les bateaux à vapeur, qui font un service régulier et quotidien entre le Havre et Caen, rendent le voyage facile et rapide. Si la promenade du Havre à Trouville rappelle, dans les beaux jours de l'été, la promenade de Paris à Saint-Cloud, chère aux canotiers, celle de Caen au Havre est presque une navigation. La descente de Clerne et la traversée en mer durent à peu près trois heures et demie, deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour aller de Calais à Douvres. L'Orne coupe de ravissantes campagnes, semées de villages et de châteaux; le chenal étroit est indiqué par des balises, et l'embouchure du fleuve dans la mer ensablée çà et là exige du navire des détours longs et patients dans lesquels il doit montrer à la fois la prudence du renard et la légèreté de l'oiseau.

Mais viennent quelques mois encore, et deux chaudières mettront Dives en communication directe avec Paris. La vallée d'Auge ne sera plus qu'à la distance de quatre cigares du boulevard des Italiens.

AMÉDÉE ACHARD.

(1) Ils sont aujourd'hui très-avancés. Ils seront terminés à la saison prochaine, et Cabourg-Dives, réalisant la prophétie de notre collaborateur, offrira, en 1855, le plus bel établissement de bains de mer de France.

(*Note de la rédaction*).

CHRONIQUE DU MOIS.

Types et costumes turcs. Dessin de V. Foulquier.

LA TURQUIE CONTEMPORAINE,

Par M. Charles Rolland, ancien représentant (1).

Si l'à-propos fait le succès, voici un livre qui sera reçu en triomphe. C'est la *Turquie contemporaine, hommes et choses, études sur l'Orient*, par M. Charles Rolland, ancien membre de nos Assemblées législatives, ami et compagnon de M. de Lamartine, et représentant des intérêts du grand poëte à Constantinople. On sait qu'un vaste domaine oriental, Burgas-Ova, a été donné par le sultan à l'auteur de *Jocelyn*. Il y a deux ans, M. Rolland se chargea d'aller en faciliter l'exploitation, avec le même zèle qu'il avait déjà mis à en négocier l'investiture. Ce second voyage acheva de lui révéler la *Turquie*, et il la révèle à son tour au public avec une sincérité de jugement, une hauteur de vues, une variété de détails, un charme de récit, qui font de son ouvrage la plus curieuse actualité du moment. Nous le recommandons à tous ceux qui veulent faire leur tour d'Orient au coin du feu, sur la trace victorieuse de nos marins et de nos soldats; et, en attendant une analyse plus détaillée, nous citerons deux chapitres où l'auteur nous

(1) Un beau volume in-8°, Paris, Librairie de Pagnerre.

présente les premiers personnages de la Turquie : Abdul-Medgid et Reschid-Pacha. On ne saurait mieux louer M. Rolland qu'en lui laissant la parole.

LE MUAYÉDÉ. — RESCHID-PACHA.

« Je me trouvai avec Vivier et Théophile Gautier dans la cour réservée du Seraï, à la cérémonie de réception impériale qui termine la fête du Baïram (Pâque ottomane), et qu'on nomme ici *Muayédé*.

« Les Turcs sont essentiellement un peuple de tradition. Il n'est pas de race chez qui le passé se perpétue par plus de vestiges dans la mémoire des générations, les habitudes et les mœurs. Jusqu'au milieu des fastes de l'étiquette qu'ils ont héritée des anciens dominateurs de l'Asie, on dirait qu'ils aiment à rappeler encore les lointaines origines de la tribu caucasienne dormant sous la tente et vivant sous le ciel. Ainsi c'est en plein air que le sultan reçoit les hommages des chefs de la nation. Cette espèce de champ de mai a pour théâtre une vaste enceinte plantée çà et là de platanes et de cyprès gigantesques. Le mur crénelé qui l'environne en fait comme l'esplanade d'une forteresse ; et de grands portiques d'un style moitié moresque, moitié tartare, peints en larges bandes horizontales noires et blanches, reportent l'esprit vers les décorations guerrières des camps de bois qu'habitaient les descendants des Huns. L'un de ces porches, flanqué de deux tourelles et surmonté d'un clocheton, donne entrée dans la partie réservée du Seraï. C'est la *Sublime-Porte* du palais des sultans, et sur le seuil avait été préparé le trône d'Abdul-Medgid.

« Dès le lever du soleil, accompagné de Vivier, car j'avais reçu l'une de ces invitations dont la formule admet un nombre indéterminé de noms, j'arrivai sur le lieu de la cérémonie. L'empereur était encore à la mosquée : en tout loisir nous choisîmes des places à l'ombre d'un cyprès, à côté de celles retenues par l'ambassade française ; et, certains que ses cawass qui me connaissent nous en maintiendraient la possession, nous essayâmes, selon l'engagement de la veille, de découvrir M. et Mme L..., Mrs W... et miss Emma. Reconnaissant bientôt qu'ils n'étaient pas dans l'enceinte privilégiée, l'idée nous vint de les chercher hors du Seraï ; et il nous fut aisé de voir, en approchant de Sainte-Sophie, que le spectacle des spectateurs était, comme à l'ordinaire, plus intéressant que la fête elle-même. Une foule compacte se pressait entre les haies de fantassins et l'échafaudage de tréteaux élevé le long de maisons. Ces postes enviés, disposés par une spéculation qui les faisait payer trois ou quatre piastres, étaient encombrés de curieux. Des milliers d'enfants avaient grimpé plus haut encore, et, couronnant les murs inachevés de l'Université, les larges assises de la mosquée, les chapiteaux dentelés d'une fontaine, ils épouvantaient les passants par leur audace et les miracles de douteux équilibre auquel ils se confiaient.

« En raison de la fraîcheur de la matinée, on avait généralement pris des vêtements d'hiver. Les soldats portaient sur leurs épaules de grands manteaux de drap gris ; les Osmanlis s'enveloppaient de caftans de couleur claire, bordés de riches fourrures ; les rayas, de vastes houppelandes de laine brune. Par-dessus leurs petites vestes, les Grecques avaient endossé des surtouts collants de velours ou de satin, tandis que les Arméniennes, drapées dans leurs longs châles bariolés, se tenaient immobiles en des attitudes de magistrale austérité. Je remarquai entre autres une fille de quatorze ou quinze ans, dont un touriste européen s'efforçait de crayonner la silhouette. Les traits impassibles, les yeux fixes et mornes, la figure jaune comme un citron qui mûrit, les jambes incompréhensiblement repliées sous elle, la tête et les cheveux bizarrement emmaillottés dans une étoffe à raies vertes et rouges, elle figurait à s'y méprendre le vivant modèle des vieux sphynx égyptiens. — Toute cette population gardait d'ailleurs un calme surprenant ; si l'on causait, c'était à voix basse, et l'on n'entendait pas même des rixes d'enfants. Le caractère religieux de la fête pour les Ottomans imposait, à ce que j'appris plus tard, cette parfaite bienséance. Il paraît qu'on s'en dédommage largement aux solennités d'autre nature et notamment à celle de la veille, la clôture du Ramazan.

« Cependant nous ne négligions pas nos recherches, et nous finîmes par rejoindre nos amis qui, faute de l'invitation promise, s'étaient hissés sur une estrade de louage. Mais il n'était plus temps alors d'user de mon *laissez-passer* en leur faveur. La retraite nous était momentanément coupée à nous-mêmes pour rentrer au Seraï : le défilé commençait.

« En premier lieu, marchaient des musiques militaires, organisées par M. Donizetti, frère de l'illustre compositeur. Elles jouaient avec une verve, un entrain, une précision remarquables des airs turcs, orchestrés par une main européenne, et des fragments de *Lucie*, de la *Favorite*, de l'*Elisire d'amore*. Venaient ensuite les bataillons de l'armée de terre en pantalons blancs et vestes bleues ; les détachements de l'armée de mer en pantalons blancs et vestes rouges ; quelques compagnies d'artillerie avec leurs pièces, et un escadron de cavaliers. Des escouades de tambours coupaient de temps en temps le cortége, exécutant des batteries formidables auxquelles l'aigre sifflet des fifres ajoutait une sauvage énergie. Puis deux pelotons des gardes du corps du sultan ouvraient la route à sa maison impériale. Ils précédaient douze chevaux de la haute race nedji, tenus et entourés par leurs saïs. Les nobles bêtes avaient la tête ornée de plumes ; leur harnais de velours et de maroquin, disparaissant sous le luxe compliqué de la passementerie orientale, se rehaussait encore de pierres précieuses. Les arabesques des housses étaient dessinées par des turquoises, des grenats, des rubis, des émeraudes, des perles ou des diamants. Après un intervalle, s'avançaient les bas officiers du palais, les icoglans, les kodjeghuians et derrière eux les fonctionnaires civils, à pied, classés selon leurs cinq grades hiérarchiques. Les pachas des emplois de la plume et ceux des emplois de l'épée leur succédaient sans distinction de préséance, tous à cheval et escortés de serviteurs. L'étiquette appelait immédiatement à leur suite les hauts directeurs des grandes administrations, les dignitaires supérieurs du harem, l'iman particulier, le chef des eunuques blancs et celui des eunuques noirs, l'une des créatures les plus laides qui existent sous le soleil. Enfin, on apercevait les ministres, et, parmi eux, le scheik-ul-islam, avec son turban blanc ; Reschid-Pacha, revêtu du grand cordon de la Légion-d'Honneur et portant à son fez une décoration en brillants, distinction unique en sa forme, que créa pour lui la reconnaissance du sultan Mahmoud.

« A une légère distance de cette fastueuse escorte, Abdul-Medgid, le regard vague et doux, la figure majestueuse et bienveillante, apparaissait imperceptiblement balancé au pas d'un magnifique cheval bai-brun. Sa tenue, quoique nonchalante, respirait la dignité. Bien qu'il fût censé, d'après le programme officiel, venir de pleurer ses fautes à la mosquée, sa physionomie portait l'empreinte d'un contentement intérieur où la malice européenne cherchait la trace de ses plaisirs de la veille. Rangées autour de sa personne et du groupe de ses aides de camp, ses compagnies de gardes du corps étalaient la splendeur de leurs armes d'apparat, de leurs vestes et de leurs shakos de velours rouge galonné d'or. Surmontée de gigantesques plumes d'oiseaux de paradis blanches et vertes, disposées en éventail, cette coiffure extravagante et d'un périlleux équilibre offre la dernière trace de l'antique bizarrerie. La haie des régiments de ligne se repliait comme arrière-garde. Derrière eux et entre leurs pelotons se pressaient un peu pêle-mêle les personnes de distinction, soit en fez, soit en turban, qui, sans être fonctionnaires, devaient à leur importance le droit d'assister en qualité de témoins à la réception impériale. Nous nous glissâmes parmi ceux-là, au nombre desquels j'avais distingué Emin-Efendi, l'une de mes anciennes connaissances. Quelques instants après, nous avions tous pris place au pied de notre cyprès

et nous voyions se dérouler les cérémonies inconnues pour nous du Muayédé.

« Cette solennité appartient au genre des *baise-mains* espagnols ; mais elle est autrement humiliante pour la dignité humaine, le chef de l'islamisme fait embrasser sa sandale aux croyants. — Il est vrai que devers l'Inde, un soi-disant représentant du Très-Haut soumet encore ses fidèles à de pires désagréments. — En descendant de cheval, Abdul-Medgid alla se placer dans le fauteuil doré, préparé sur une estrade recouverte d'un tapis noir, couleur des khans de Tartarie dont les sultans se proclament héritiers. Tout le monde avait mis pied à terre et formait autour du trône un immense demi-cercle : le grand visir s'en détacha le premier pour se prosterner et poser ses lèvres sur la botte vernie du souverain. Puis vint le tour du scheik-ul-islam, celui du séraskier, celui du capitan pacha et de tous les autres ministres ; enfin des divers fonctionnaires, selon la hiérarchie de leur rang. Seulement, à partir d'un certain degré, ce ne fut plus la chaussure, mais le manteau de l'empereur, et ensuite les franges de sa ceinture que les serviteurs obtinrent de baiser à genoux. J'eusse vu, pour ma part, une marque d'importance plus haute à rendre un hommage moins humble : c'est précisément le contraire qui est vrai. Le servilisme a son étiquette, et, pour y comprendre quelque chose, il faut avoir été spécialement doué par la nature ou l'éducation.

« Le spectacle se prolongeant longuement, sans intérêt nouveau ni péripétie, nous avons occupé notre temps à en bien considérer les acteurs. Une chose m'a frappé par-dessus toutes les autres, l'obésité presque générale des dignitaires ottomans. Cette horrible maladie les envahit, les transforme et les défigure aussitôt qu'ils approchent de la vieillesse. Pour tout dire aussi, le costume nouveau met la grosseur dans un singulier relief. La redingote boutonnée, avec des broderies d'or aux parements, au collet, sur la poitrine, n'est pas sans grâce pour les jeunes gens, malgré sa sévérité, par cela même qu'elle marque exactement leur taille ; mais lorsqu'elle doit revêtir les protubérances de torses élargis et boursouflés, lorsqu'il lui faut se modeler sur des abdomens rappelant celui de Falstaff, sa fidélité même de reproduction devient un vice capital. On se prend à regretter d'autant plus l'ampleur étoffée de l'ancienne robe, qui dissimulait avec tant d'indulgence les défectuosités physiques. — Si Mahmoud a voulu prendre le moyen, détourné mais puissant, de la coquetterie, pour faire la guerre au funeste régime hygiénique qui alourdissait de corps et d'esprit les classes supérieures de sa nation, il a atteint son but, et peut-être même l'a-t-il dépassé. Quelque partisan que je sois de la réforme, j'avoue qu'elle mérite non-seulement les indignations des amateurs du pittoresque pour ce qu'elle a détruit de l'antique vêtement oriental, mais qu'elle prête encore aux railleries des gens de goût par ce qu'elle y a substitué. Le fez, incapable de protéger contre l'atteinte d'une arme, impuissant à garantir les yeux du soleil ou la tête de la chaleur, n'est pas une coiffure suffisante. L'on eût dû trouver aussi quelque chose de mieux pour succéder à la vieille magnificence des Osmanlis que la redingote droite et le pantalon à sous-pieds !

« Pendant que nous discutions ces points de toilette nationale, l'empereur continuait, et avec l'apparence d'un profond ennui, à recevoir l'hommage que l'usage le force à subir en même temps qu'il contraint ses sujets à le lui rendre. En y réfléchissant, je trouvai là un saisissant exemple de la compensation des destinées. Ce jeune prince est vénéré par des milliers de croyants comme le lieutenant terrestre du Prophète, il a des ministres habiles pour ne lui laisser que les jouissances du gouvernement, et des armées pour exécuter ses fantaisies. Sa fortune est celle de dix royaumes : le harnais de ses chevaux ruisselle d'un écrin que plus d'un monarque envierait ; et l'on remplace dans son costume les broderies d'or par des broderies de perles ou de diamants. Hier encore, tout un empire s'émouvait pour lui offrir une joie nouvelle en dotant son harem d'une beauté de plus. Enfin, de toutes les têtes qui se prosternaient devant lui, pas une seule qu'il n'eût pu faire abattre à son caprice. — Eh bien ! avec toute cette splendeur, toute cette richesse, toute cette puissance, il n'était pas libre de faire alors ce qu'il semblait désirer le plus ardemment, ce que nous-même nous pouvions et ce que nous exécutâmes à notre gré ; — il n'était pas libre de se retirer avant la fin de cette monotone série de baisers sans chaleur, déposés sur sa ceinture, au nom de l'étiquette, par des gens qu'il ne connaît même pas ! »

Voici comment l'auteur fait le portrait de Reschid-Pacha, et raconte sa réception par le célèbre réformateur de l'Orient.

« Le salon de réception du grand visir, où nous fûmes introduits par un muet, est une immense pièce en carré long, meublée tout à la fois à l'européenne et à la turque. On y voit des divans et des fauteuils ; une cheminée, et sur un côté du salon un vitrage pour toute paroi ; des versets du Koran dans des cadres d'or font pendant à de belles glaces des manufactures de France. Quand nous entrâmes, le pacha était assis sur un canapé encombré de livres et de papiers : il se leva, et, employant le français avec une facilité remarquable, nous fit le plus gracieux accueil. Des tchiboukdjis avaient apporté, avant même que nous fussions installés sur nos siéges, de magnifiques pipes à tuyaux de jasmin, à énormes bouquins d'ambre, avec colliers de perles et de brillants. La pipe étant chez les Orientaux un des rares meubles où l'élégance se déploie, chacune valait deux ou trois mille francs peut-être. Derrière ces domestiques, un autre tenait sur un plateau d'argent trois tasses de café dans leurs supports de vermeil, incrustés de turquoises : un surtout tressé de fils d'or et de soie les recouvrait. Quiconque veut fréquenter les Turcs doit se faire, on le voit, à l'usage habituel du tabac et du moka. Les refuser serait, en effet, de la dernière inconvenance. Cette fois, la liqueur était exceptionnellement sucrée et dégagée de son marc, par égard sans doute pour mes habitudes européennes. Reschid effleura de ses lèvres sa tasse et son tchibouk : c'était nous engager à fumer et à boire, ce que la politesse nous interdisait de faire avant que le maître de la maison nous en eût donné le signal.

« Selon les mœurs ottomanes, nous ne pouvions décemment entrer en conversation sans nous être recueillis quelques instants dans la jouissance des soins de l'hospitalité. Pendant ce temps, je contemplais avec respect ce régénérateur d'un peuple que trois races d'hommes dans l'empire appellent également l'apôtre de la Turquie. Son apparence n'a rien qui désillusionne du portrait que l'imagination se fait d'une nature supérieure. Petit et replet déjà, sinon atteint de l'obésité qui gagne presque tous les Turcs à l'approche de la vieillesse, Reschid a néanmoins dans sa personne une incontestable majesté. Les travaux plus que l'âge, — il ne dépasse qu'à peine cinquante ans, — ont argenté sa barbe et ses cheveux : mais la vie comme la volonté respirent dans l'éclat juvénile de ses yeux noirs, dans l'énergique fierté des lignes de sa tête puissante, dans le fin et bienveillant sourire qui vient en tempérer la dignité. A le regarder seulement, on devine en lui la conscience de sa force et la confiance du succès. La figure de ce politique, toujours menacé dans son œuvre, respire une sérénité qui frappe. Il lui semble, dit-on, avoir toute sa vie senti sous sa main celle de Dieu accomplissant son rude labeur, et il croit invinciblement que Dieu ne se lassera point avant d'avoir terminé. Faut-il appeler *fatalisme* cette foi intelligente en la Providence ? — Par son passé, du reste, Reschid a droit d'être fataliste ainsi. Il est du bien petit nombre des heureux semeurs d'idées à qui il est accordé de les voir éclore. Son aspiration, c'était la régénération de sa patrie par l'égalité des races et la liberté des cultes ; c'était le rapprochement par la civilisation de l'Orient et de l'Occident ; c'était l'admission au rang des puissances européennes de l'empire ottoman rajeuni. — Ce rêve, cette utopie, Mahmoud, il y a vingt ans, a jeté le

germe de sa réalisation dans le sang des luttes civiles ; Reschid la féconde depuis par leur apaisement ; et voici qu'Abdul-Medgid achève de l'accomplir par sa justice et sa fermeté ! »

Après s'être assuré de la bienveillance de Reschid, au sujet de la concession faite par le sultan à M. de Lamartine, M. Rolland voit son grave entretien interrompu par un curieux épisode des mœurs orientales :

« Ma négociation en était là, lorsqu'un nouveau venu se précipita plutôt qu'il n'entra dans le salon. C'était un petit vieillard sec et maigre, enveloppé d'une ample douillette de drap marron. Il courut au pacha et, suivant l'ancien cérémonial, il s'inclina comme pour saisir le bas de la robe, maintenant absente, le baiser et le poser sur sa tête en signe de respect. Reschid s'efforçait de lui retenir les mains et de l'engager à s'asseoir. Le petit vieillard à la fin se laissa faire et se contenta de porter plusieurs fois ses doigts de sa bouche à son front. Puis il se mit à fumer sitôt que le vizir lui en eut donné l'exemple, et en même temps il commença une conversation à voix basse et en turc.

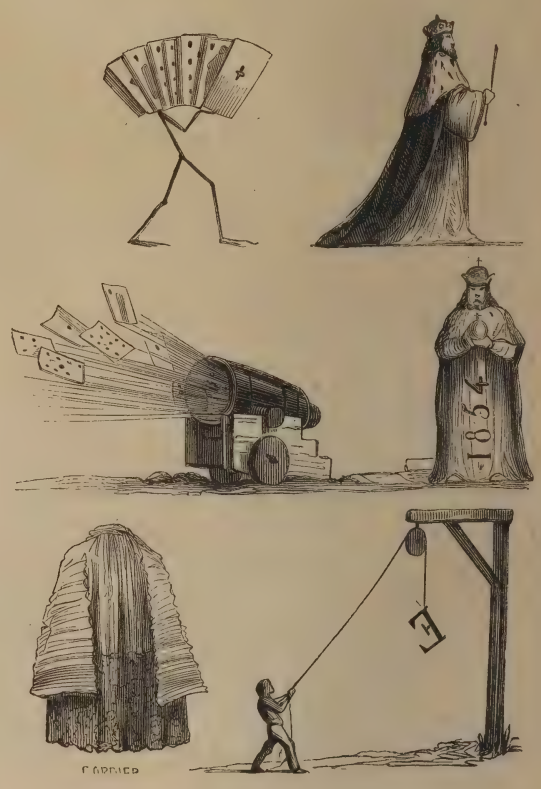
« Pendant cet assaut de politesse, Achmet m'avait renseigné sur ce visiteur impétueux. C'est un Phanariote nommé Vogoridès. Il porte le titre de prince de Samos, comme gouverneur de cette île grecque, sous la surveillance du sultan. M. Vogoridès passe à Constantinople pour un homme très-fin, dont les avis ont eu jadis et ont encore du poids sur le Divan. Ses sympathies sont, dit-on, acquises à l'Angleterre, et sa présence fit supposer à Achmet qu'elle avait quelque avis indirect à faire tenir relativement aux questions soulevées par la France et la Russie.

« Quoi qu'il en soit, l'entretien s'animant de plus en plus entre le prince et Reschid, je me levai pour me retirer. Le pacha me retint ; il me présenta même à son interlocuteur, en rappelant mes anciennes fonctions. Sur cela, le vieux Phanariote me demanda si j'étais de la famille du ministre girondin, puis il tâcha de reprendre son *à parte* diplomatique. Mais, en ce moment, intervint le muet, jusqu'alors demeuré immobile, soit qu'il cédât à sa propre fantaisie, soit plutôt qu'il devinât que le causeur se faisait gênant et qu'une diversion serait bien accueillie. Il s'approcha donc de son maître de l'air à la fois câlin et dolent d'un bouffon favori à qui l'on passe ses caprices, montra à sa redingote un large trou, et exposa, — à ce que me traduisit Achmet, — que les jeunes beys, les enfants du vizir, l'avaient lutiné la veille de telle sorte qu'il en était résulté cette déchirure, déshonorante pour le muet d'un si grand seigneur. Reschid lui permit en souriant de se faire délivrer par le kiaya le prix d'un habit nouveau ; et l'esclave partit enchanté, entraînant après lui M. Vogoridès, forcé de comprendre enfin qu'on voulait lui donner congé. L'excellence grecque s'en alla impétueusement, comme elle était venue, mais en m'offrant ses services, et après avoir renouvelé ses efforts à l'ancienne mode pour baiser les pans d'une robe qui n'existe pas.

« Reschid désirait me faire causer sur les récents événements de France. Je m'efforçai de le ramener le plus promptement que je pus sur la Turquie. Nous reprîmes cette question des Lieux-Saints que j'ai vu commencer il y a trois ans. Le ministre ottoman s'est informé si l'on ignore chez nous que Jésus-Christ est honoré par l'islamisme comme l'un des grands prophètes ; ce qui, en dehors de l'esprit de tolérance des musulmans, suffirait à garantir leur respect pour son tombeau et ses pèlerins.

« En quittant le palais, après cette visite prolongée au delà des bornes ordinaires par les interrogations de Reschid et son excellent accueil, nous retombâmes dans une scène de vieilles mœurs. Dix domestiques peut-être, chacun de ceux qui nous avaient approché à propos de notre introduction chez le vizir, de la présentation du café ou des pipes, vinrent réclamer le bakchis. Parmi eux, le muet se montrait encore empressé au milieu des plus ardents. Tous d'ailleurs étaient en gaieté, et mon compagnon m'en communiqua la cause. Avec son inimitable jeu de physionomie narquoise, le silencieux bouffon expliquait qu'il avait bien reçu de quoi s'acheter une redingote ; mais que ce serait dommage d'exposer un beau vêtement neuf aux retours de taquineries des jeunes beys. L'ancien convenablement réparé devant lui suffire, il destinait son argent à un plus agréable emploi. Et son geste expressif donnait en même temps à croire qu'il n'attendrait pas le Baïram pour faire largement fête au raki et au mastic. »

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

L'ambassadeur d'Espagne s'étonnait de voir Henri IV entouré, assiégé d'une foule de gentilshommes ; le roi lui répondit en souriant : « *Quand nous sommes en bataille, ils me serrent bien plus encore.* » (Camp — *n* housse — hommes en bataille — île — *me* serre *bien* — *plus* en cor.)

N. B. Au prochain numéro la réponse à l'énigme historique de septembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

VOYAGE EN FRANCE. — TROYES EN CHAMPAGNE.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER (1).

Le péage romain. Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois... Dessin de M. A. de Bar.

I. — OU L'ON PROUVE QUE QUATRE-VINGT-DIX-NEUF CHAMPENOIS ET L'AUTEUR FONT... CENT CHAMPENOIS.

Parmi les vérités *vraies* de ce monde (pour parler comme Figaro), il en est une dont l'authenticité banale me dispensera de commentaires; c'est celle-ci : « Le pays que l'on connaît le moins est presque toujours celui que l'on pouvait connaître le plus. » En effet, nous ne nous inquiétons guère que des choses qui ne nous sont pas familières; et la Chine, à ce titre, nous intéresse plus que la France.

Montaigne disait : *Chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise.* A la place de métier, mettez *pays*, et l'observation ne perdra rien de sa

(1) Voyez la Table générale et celles des dix derniers volumes.

justesse. Dans cette époque de locomotion, la vie, pour nous, est partout, excepté où nous sommes; si bien qu'il faudrait peut-être voir un avertissement sérieux dans cette prédiction bizarre d'un visionnaire moderne, lequel annonçait, comme dernier terme du progrès, une génération d'hommes portant une queue de quinze pieds, avec un œil télescopique au bout.

Le télescope est, en effet, l'instrument symbolique des penseurs de notre époque. Tous observent un peu à la façon des astrologues; seulement ils ne se défient pas assez du puits, et plus d'un s'y laisse choir... Mais ne faisons pas comme eux, en poursuivant nos théories, et, pour plus de sûreté, venons à nos moutons, puisqu'aussi bien il s'agit de la Champagne et des Champenois.

Je me promenais, à la clarté élégiaque d'une des plus éclatantes lunes d'un de ces étés derniers, autour des murs de la ville des *Tricasses*, de la capitale de l'ancien comté de Champagne, qui s'appelait *Augustobona*, du temps de *Lutèce*, et qui se nomme Troyes, depuis que Lutèce se nomme Paris, quand les réflexions qui précèdent me vinrent à l'esprit avec la soudaineté de la révélation.

Ce n'était pas la première fois que j'errais ainsi dans ce lieu, à pareille heure et par un temps pareil; mais ce fut la première fois que j'y ressentis quelque velléité de cet amour du clocher, dont on a dit trop de mal, depuis qu'on a inventé l'amour de l'humanité, le cosmopolitisme, en un mot. Jusque-là, je me reconnaissais bien, *in petto*, d'origine champenoise; mais Dieu sait que, loin de me targuer de ce titre, je le subissais en toute humilité, ne reculant pas, au besoin, devant l'occasion de porter quelque botte sournoise à ma prosaïque patrie, et de m'escrimer contre elle, à l'aide du fameux proverbe que chacun sait.

Je ne fus donc pas médiocrement surpris, en côtoyant les remparts de Troyes, de sentir tout à coup sourdre en moi comme un sentiment d'admiration tendre. C'est qu'aussi, ce soir-là, la lune baignait d'une lueur vraiment idéale les toits et les arbres. Le chétif et le mesquin s'estompaient majestueusement; et les clochers des églises, se découpant dans le vague, m'apparaissaient, comme les bonnets monstrueux de magiciens cachés derrière les murs. Je les avais toujours comparés, hélas! aux triviales coiffures de coton, qui constituent la grande industrie champenoise.

Ce fut toute une transfiguration. En rentrant dans la ville, je me découvris, avec la componction d'un néophyte. Je faillis adresser à l'humble fonctionnaire de l'octroi, qui regardait aussi la lune en guettant la contrebande, une invocation poétique, qui me bourdonna tout à coup dans la tête, et j'allai me coucher, bien résolu de commencer le lendemain au matin mon initiation.

Ce fut ainsi qu'après les folles années d'une adolescence oublieuse, *per amica silentia lunæ*, je renaquis Troyen et Champenois fieffé, comme ces pages, d'ailleurs, vont le prouver suffisamment.

II.— OU L'AUTEUR EST TRÈS-ÉTONNÉ DE RENCONTRER UN SECOND CHAMPENOIS EN CHAMPAGNE.

Mon réveil fut un hymne, si mon coucher avait été une adoration. J'ouvris ma fenêtre, et, à travers mes giroflées, j'aspirai l'air natal, qui me parut plein de senteurs nouvelles. Mon enthousiasme aigu se faisait chronique.

Descendu dans la rue, j'étreignis joyeusement du pied les pavés anguleux, me désistant, ce jour-là, de la comparaison injurieuse que j'en avais toujours faite avec les dents mythologiques du dragon, lesquelles, dit la Fable, furent semées en terre, et produisirent une effroyable moisson de guerriers: seulement, à Troyes, les dents n'ont pas germé; elles sont comme on les a plantées, confondues, pêle-mêle, canines et molaires, mais toutes, longues et menaçantes. Ce jour-là, je n'y pris pas garde.

Mais ce n'était pas assez de me sentir animé d'une foi nouvelle; je voulus immédiatement m'organiser un culte. Mon ignorance des chroniques et de l'histoire de ma ville me laissait dans un grand embarras. Je courus à la Bibliothèque, comme à un sanctuaire où devait m'attendre la Muse espérée.

Hélas! les bibliothèques en général, et celles des départements en particulier, sont de vastes catacombes où le silence est de plomb, où la vie se fige tout à coup. Les livres semblent vous souffler leur poussière aux yeux, et le premier hommage rendu à la science consiste dans une dilatation des os maxillaires.

Je fus héroïque, et je m'attaquai bravement à tous les historiens indigènes. Mais, à mesure que je feuilletais, je me sentais vaincre et désarmer. Je ressentis tout à coup une profonde horreur pour cette nécropole, et j'eus hâte de regagner au plus tôt les rues et le grand jour, espérant rattraper par là mes illusions, qui ne devaient pas avoir eu le temps de s'envoler bien loin.

Comme j'allais sortir, le garçon de la bibliothèque, génie familier de cette demeure sombre, me demanda, en articulant son plus gracieux sourire, si je n'avais pas trouvé ce que je cherchais.

— Non, lui répondis-je assez brusquement; et j'ouvris la porte.

— Si monsieur voulait consulter M. Columbat, murmura le gardien des in-folios.

Je m'arrêtai surpris, et demandai quel historien c'était que ce monsieur Columbat, fort inconnu parmi les Troyens célèbres.

Pour toute réponse, le garçon me montra du doigt un vieillard studieusement penché sur une table, et semblant absorbé dans un travail de traduction; puis, comme je me dirigeais, sans trop savoir pourquoi, vers ce studieux personnage, mon guide me dit en chemin:

— M. Columbat est, à lui seul, toute la bibliothèque. Il a tout lu, tout retenu; quand il mourra, il faudra l'ensevelir dans un manuscrit. Il n'écrit pas une page; il prend de petites notes; c'est un bien brave homme, monsieur, mais bien original; il ne sait jamais dans quel mois, dans quelle année il vit; il oublie quelquefois son propre nom, et, quand on lui parle de lui à lui-même, il creuse ses souvenirs pour chercher à quelle légende du temps passé ce nom se rattache. Si monsieur a besoin de quelque renseignement, M. Columbat sera très-heureux de le lui donner.

Je ne répondis point; j'étais à dix pas de l'inconnu, et je le contemplais. Jamais je n'avais rencontré dans les rues ce petit homme si maigre, si jaune, si sérieux et si doux. Il avait d'ailleurs un de ces costumes participant de la douillette et de la robe de chambre, qui eussent provoqué les rires irrévérencieux des passants. Ses mains avaient la couleur des livres qu'elles remuaient. Une perruque de couleur roussâtre, qui avait eu autrefois la la folle prétention d'imiter des cheveux blonds disparus, était posée naïvement sur sa tête.

Le visage avait à la fois cette bonhomie et cette finesse qu'on remarque dans la physionomie de quelques Champenois illustres, de La Fontaine, par exemple. M. Columbat avait des yeux gris couverts, dont la flamme cares-

sante promettait un peu de raillerie sans méchanceté. De ses deux bras, il entourait un livre, dans lequel il lisait en remuant les lèvres. Le mouchoir, la tabatière et le chapeau, espacés sur la table, à leur place accoutumée, semblaient des sentinelles posées là, pour tenir en respect les voisins trop envahisseurs.

Ce dernier vestige d'une race disparue (celle des savants naïfs qui circonscrivaient leur ambition à l'étude de l'histoire de leur province), ce spectre mélancolique du patriotisme de clocher, m'émut profondément; et ce fut avec un respect religieux que je l'abordai.

— Ainsi, me disais-je tout bas, il y a encore un Troyen dans Troyes, un Champenois en Champagne ! Je ne suis pas le seul ! Qui sait si la Providence ne m'a pas choisi pour continuer le culte solitaire dont M. Columbat est à la fois le grand-prêtre, l'autel et l'assistance !...

Tout en faisant décrire à mon chapeau ce quart de cercle majestueux qui est la plus grande preuve d'estime dans nos sociétés modernes, je murmurai ce vers des *Burgraves* :

« Il est en Allemagne encor deux Allemands. »

M. Columbat n'entendit pas. Eût-il entendu d'ailleurs, il n'aurait pas compris, les *Burgraves* étant une épopée contemporaine, qu'il devait par conséquent ignorer.

III. — OU L'AUTEUR PROUVE QUE LES MOUTONS NE SONT PAS DES BÊTES.

M. Columbat, absorbé dans son travail, ne m'avait pas aperçu. Le garçon de la bibliothèque lui toucha légèrement l'épaule et le fit se retourner. Je lus alors dans le regard agrandi du vieux savant une stupéfaction profonde et une sorte de défiance.

J'exposai en deux mots l'objet de ma démarche, mon désir, mon désappointement. Un éclair jaillit aussitôt des yeux du bibliothécaire et déposa le long des cils une grosse larme. Une rougeur toute pudique colora d'une teinte orangée la peau jaune et flétrie de son visage. Je devinai sa joie, son orgueil, sa confusion. C'était la première fois qu'on lui rendait hommage. Il se redressa par un geste de Sixte-Quint, voulant faire preuve de jeunesse et de verdeur; et ramassant sa tabatière, son mouchoir et son chapeau, qu'il distribua aux divers étages de sa chétive personne :

— Vous n'êtes pas Troyen, n'est-ce pas, monsieur? dit-il, puisque vous vous inquiétez de cette ville.

Je déclinai mon nom, et j'affirmai ma nationalité champenoise.

— C'est bien, alors, reprit M. Columbat, en fêtant sa découverte par une large prise de tabac. La jeunesse maintenant n'a plus de patrie. Autrefois, monsieur, de mon temps, on aimait tout de même la France; on allait la défendre ou la venger à la frontière; mais on se rappelait toujours avec joie ces coteaux gris, ces mornes vallées de la vieille province. On lisait les livres champenois et on en faisait. Mais, aujourd'hui, tous nos enfants partent avant leurs vingt ans pour je ne sais quelle éternelle expédition qui ne finit jamais. On dirait qu'il faut à chacun d'eux une Amérique pour lui tout seul; pas un ne revient au pays.

— Au bercail, murmurai-je doucement.

— Ah ! ah ! reprit M. Columbat en me regardant d'un air narquois, est-ce que vous aussi vous auriez peur du proverbe des moutons ?

— Ma foi ! répliquai-je en riant, je vous avoue qu'il me paraît d'une impertinence rare; et, puisque vous voulez bien me servir d'introducteur dans l'histoire inconnue de mon pays natal, il me semble logique de vous demander votre avis sur ce dicton féroce.

M. Columbat haussa les épaules, m'attira de l'œil dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres de la bibliothèque, et me parla ainsi :

— Je vous avoue, monsieur, que j'ai passé plus de vingt années de patientes études à chercher le nom du mauvais plaisant qui nous a gratifiés de cet insolent proverbe. Je l'ai bien haï cet homme; je crois que, si je l'avais découvert il y a vingt ans, j'aurais imaginé quelque vengeance féroce et rétrospective. Mais aujourd'hui, je me suis vaincu. Cet Érostrate inconnu ne m'inspire plus que la pitié. Hélas ! j'ai d'autant plus de raison, selon mon cœur, que, d'après toutes les vraisemblances, ce criminel est un Champenois : il n'y a qu'un fils dénaturé pour arriver du premier coup à cette perfection machiavélique. On n'est jamais plus cruellement frappé que par ses enfants, et le butor qui osa dire des hommes de son pays que *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes*, devait avoir beaucoup souffert de ses contemporains pour arriver à ce blasphème. Que Dieu lui ait fait miséricorde !

Je regardai M. Columbat en souriant; mais je constatai avec étonnement que lui ne riait pas. C'était du fond du cœur qu'il remettait les offenses faites à son pays, comme il eût remis des offenses personnelles. J'admirai cette candeur; et voulant lui venir en aide :

— Après tout, dis-je d'un ton dégagé, il y a une légende sur ce proverbe, qui en détruit l'intention malveillante.

— L'histoire du péage, n'est-ce pas ? répliqua M. Columbat avec mélancolie. Oui, c'est vrai. Une ordonnance, c'était sous César, assure-t-on, avait déclaré que tout troupeau de cent bêtes payerait un droit à l'entrée de la ville. Un berger (ô l'imprudent, si l'histoire est vraie !) voulut se soustraire au tarif. Il amena quatre-vingt-dix-neuf moutons. C'était bien fin. Mais il paraît que dans ce temps-là l'octroi avait beaucoup d'esprit. Le péager objecta que les quatre-vingt-dix-neuf têtes de bétail et le berger faisaient cent bêtes, que le compte y était, et qu'il fallait payer.

— Le berger paya-t-il ? Toute la question est là, répliquai-je. Si le Champenois s'est rendu au raisonnement, il méritait le proverbe.

— Il le méritait, certes, pour son imprudence, qu'il ait ou qu'il n'ait pas payé. Mais, nous, monsieur, le méritions-nous ce châtiment, qui pèse sur cette province ? Au surplus, je veux croire que ce métayer, s'il a existé, fut un Normand, un Lorrain, un Picard; mais ne fut pas un Champenois. Dans notre pays, depuis un temps immémorial, on paye quoi que ce soit, et l'on ne cherche jamais à frauder. D'ailleurs, à moins de supposer les fonctionnaires de César fort différents de ceux d'aujourd'hui, une raillerie si cruellement spirituelle est bien invraisemblable dans la bouche de l'un d'eux. Ce douanier-là se fût fait destituer.

— Espérons qu'il le fut, m'écriai-je.

— Ah ! monsieur, reprit en clignant de l'œil M. Columbat, nous avons d'autres consolations à chercher. D'abord, il n'est pas certain que ce dicton implique nécessairement l'idée de bêtise accolée à l'idée de Champenois. Si l'on avait dit : « Un mouton et un Champenois font deux bêtes », nous n'aurions qu'à nous incliner et qu'à gémir. Mais le proverbe dit : quatre-vingt-dix-neuf

moutons ! c'est-à-dire qu'il ne faut rien moins que quatre-vingt-dix-neuf moutons pour entrer en balance avec un Champenois. Celui-ci est donc quatre-vingt-dix-neuf fois plus fort qu'une bête.

— Mais, à ce compte-là, interrompis-je, le proverbe est cent fois plus injurieux. Panurge, dans le *Pantagruel*, n'est bête que comme un mouton. Un Champenois l'est quatre-vingt-dix-huit fois plus !

M. Columbat ne fut point ébranlé par mon objection. Il s'emplit le nez de tabac, comme s'il se fût agi de bourrer un canon à mitraille, et, me regardant en face avec une physionomie animée :

— Qui vous assure, d'ailleurs, monsieur, que les moutons soient des bêtes ?

J'avoue que je restai un peu étourdi de la violence de la question. Je regardai mon interlocuteur, la bouche ouverte, comme un homme qui n'ose refermer les lèvres sur une cuillerée trop forte qu'on lui présente. Mais M. Columbat, cambré, casqué, armé, me contemplait dans l'attitude d'un paladin.

— Ainsi les moutons ne sont pas des bêtes?

— Non, monsieur ; ou bien, ils le sont si peu, que la comparaison devient une sorte de flatterie. Suivez d'ailleurs mon raisonnement.

Et, après une petite toux préparatoire, M. Columbat reprit en ces termes :

— Un être animé est-il une bête parce qu'il ne jouit pas du singulier et fatigant privilége de marcher, comme l'homme, sur les pattes de derrière ! A ce compte-là, l'ours, le plus obtus, le plus féroce des animaux, serait une espèce d'homme ; et combien de gens sont d'aplomb sur deux pieds qui mériteraient de galoper à quatre pattes !

Rabelais, qui n'a rien respecté, dit, d'après Aristote, que le mouton « *est le plus sot et inepte des animants du monde.* » Ce témoignage est grave contre les Champenois. Mais Rabelais n'a-t-il pas mis cette aigreur dans sa critique, précisément en raison de la supériorité qu'il sentait dans le mouton ? On n'attaque ainsi que ce qui peut résister à l'offense. Ah ! que je préfère cent fois l'opinion de Plutarque. Celui-là était un esprit sage, mesuré, qui n'avançait rien à la légère. Il dit, en parlant de Fabius Maximus, qu'il était si brave, si circonspect dans sa jeunesse, qu'on l'avait surnommé *Ovicula* (brebis).

Mais laissons les livres, qui sont faits par les hommes, et voyons le mouton, ce feuillet vivant du livre éternel. Quoi de plus doux, de plus inoffensif, de meilleur, et par conséquent de plus rapproché de l'humanité ? Le mouton est peut-être le seul animal qui ne sache pas se défendre, qui ne résiste pas. Dans sa faiblesse même, dans son innocence, la nature a mis le secret de son intimité avec l'homme. Il ne peut se passer de nous, il sait vivre avec nous, chez nous. Chéri des enfants et des femmes, aimé, estimé des hommes, que ne donne-t-il pas, en retour de cette protection ? Il nous revêt, nous réchauffe, nous abrite du vent, comme nous l'abritons du loup, et on ne saurait pas plus se passer de sa laine qu'il ne saurait se passer du berger. On peut se passer de chiens, on remplace les chevaux, les volatiles sont superflus. Mais le mouton, qui osera jamais songer à le remplacer ?

— Les côtelettes, murmurai-je, me semblent, en effet, un élément constitutionnel de l'existence.

— Vous voilà bien ! s'écria mon interlocuteur d'un air si animé que je ne sus pas, en vérité, s'il plaisantait ; cannibale ! vous diriez volontiers du mouton ce que l'antropophage disait du missionnaire : qu'il était tendre ! parce qu'il en avait mangé.

— Parbleu ! interrompis-je, vous me rappelez que, dans ses *Confidences*, M. de Lamartine proteste contre le préjugé qui veut que l'homme continue à se nourrir de chair. Il affirme que, jusqu'à son entrée au collége, il n'avait point profané ses lèvres de ces affreuses libations. Il raconte même, en termes fort touchants, ses amours pour un pauvre petit mouton, qu'il défendit, par ses prières, des menaces du boucher.

— Ah ! M. de Lamartine a dit cela, reprit d'un air de triomphe M. Columbat. Qu'est-ce que c'est que ce M. de Lamartine qui a tant de logique et de raison ?

Je ne fus pas trop surpris de la question, et je ne me livrai à aucun dithyrambe sur l'inutilité de la gloire.

— M. de Lamartine, dis-je, est un des plus grands poëtes de la France ; c'est un des génies les plus essentiellement lyriques ; c'est...

— Et il ne mange pas de viande ! interrompit M. Columbat.

— Je crois, à vrai dire, qu'il en a mangé depuis, dans les banquets politiques, par exemple, avec de la salade !...

Mon interlocuteur ne fit aucune attention à cette remarque, que je croyais cependant fort ironique.

— Quel malheur, dit-il en soupirant, qu'un pareil homme ne soit pas Champenois !

— Il est Bourguignon, repartis-je.

— Bourgogne et Champagne ont confondu souvent leurs blasons ; leurs vins sont unis, leurs verres doivent se choquer. Vous me donnerez par écrit le nom de ce grand poëte ; je le lirai, et je l'aime déjà.

C'est ainsi que M. Columbat ouvrit son cœur et sa mémoire à M. de Lamartine, non par amour de la poésie lyrique, mais par amour des moutons. A quoi tiennent les renommées !

IV. — OU L'ON DÉMONTRE QUE LES HOMMES SONT DES MOUTONS.

Cette discussion m'amusait trop, pour que je songeasse à l'interrompre.

— Ainsi, dis-je en ouvrant la lice, le mouton est pour vous un animal supérieur à la bête ?

— Sans contredit ; mais voulez-vous savoir mon opinion tout entière ? L'homme n'a dit tant de mal des moutons que par une haine de plagiaire : que parce qu'il leur doit tout, non-seulement ses aliments, ses habits, les chandelles qui l'éclairent, les cordes de la lyre ou du violon qui le font rêver ; mais ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes, ses institutions !

— Oh ! oh ! voilà une proposition bien hardie, M. Columbat !

— Il n'y a rien de plus audacieux que la vérité, mon cher monsieur, dans un siècle d'hypocrisie. Oui, l'homme, je l'affirme, n'est qu'un mouton sans laine. Quel est, en effet, le caractère distinctif des hommes au premier aspect ? La sociabilité. Ils vivent en réunion, en groupes, en troupeaux, en un mot, et vous conviendrez que, sous ce rapport, la supériorité reste aux moutons. Ils sont logiques, et ne s'avisent jamais de se tuer ou de se blesser entre eux, sous le prétexte qu'ils sont faits pour vivre ensemble. Comment Homère appelle-t-il les chefs des peuples ? Des pasteurs d'hommes. Ne faisons-nous pas comme les moutons, quand nous nous précipitons tous par le sentier frayé ? D'où vient cette expression « se laisser tondre », sinon de la similitude qui existe entre l'homme et le mouton ? Que veut dire le symbole antique de Jason allant chercher une dépouille de brebis à Cholcos ? Et pourquoi

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituait-il, en 1430, l'ordre de la Toison-d'Or, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, si vous ne voulez pas admettre que l'homme a besoin d'emprunter ses comparaisons, ses hyperboles, ses distinctions même, aux troupeaux qu'il imite, qu'il s'assimile par la nourriture, par l'habillement? Quel est le premier cri d'un enfant, sinon un bêlement? Bé! bé! Nous autres moutons, nous répétons, d'après tout le monde, que la voix du sang, que le sentiment de la famille est un de nos plus glorieux apanages. Ouvrez M. de Buffon, et vous y lirez « que le jeune agneau cherche lui-même, dans un nombreux troupeau, trouve et saisit les mamelles de sa mère, sans jamais se méprendre. » Est-ce là le fait d'un idiot, et ne vit-on jamais, au contraire, mouton à deux pattes dédaigner, oublier le sein qui l'avait nourri? Jean-Jacques Rousseau a écrit des pages éloquentes pour persuader aux femelles des hommes que c'était un devoir sacré d'allaiter leurs enfants. Les moutons eurent-ils jamais besoin qu'on leur prêchât cette vertu?

Mais le mouton n'est pas seulement un être passif, il aime et il comprend les arts. Pourquoi les bergers sont-ils musiciens pour la plupart? Pourquoi ces flûtes, ces pipeaux, ces chalumeaux, ces cornemuses tant célébrées, sinon, parce que les moutons sont sensibles à la musique? N'est-ce pas à la nécessité de faire paître les troupeaux aux sons de l'harmonie qu'est due l'invention, le perfectionnement de cet art sublime; et dites-moi si les moutons qui parlent ont de ces délicatesses, de ces raffinements, et s'il conviendrait au plus grand nombre de n'engraisser et de ne se conduire qu'aux accents de la flûte?

Je ne vous parle pas de l'innocence reconnue des mœurs pastorales. Il s'exhale des brebis un parfum de bonté. Quand Dieu daigne se manifester à des créatures, il va souvent les chercher au milieu des troupeaux. Les deux grandes héroïnes de la France, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, gardaient et aimaient les moutons; elles en recevaient de patriotiques inspirations. Aussi Jeanne d'Arc vint-elle s'agenouiller à Troyes, dans notre cathédrale, et le principal objet de sa mission fut-il de déblayer la Champagne jusqu'à Reims, pour le sacre de son roi. Elle devait bien cela au pays des moutons! Pauvre Jeanne d'Arc! quand elle mourut, ce fut en face d'un mouton, qui constitue les armoiries de Rouen!

Pourquoi s'imaginait-on, au moyen âge, et pourquoi pense-t-on encore, dans certaines provinces, que les bergers sont des sorciers, sinon par la conviction intime que les moutons ont un esprit qui leur permet d'inspirer celui de l'homme? Pourquoi dit-on d'un homme méchant que c'est « une brebis galeuse »? N'est-ce pas encore là un aveu échappé, en dépit de nous, à notre orgueil? Oui, nous sommes des moutons; la seule différence, c'est que nous mangeons parfois le berger: pourtant nous ne saurions non plus nous en passer. Mais les vrais moutons ont l'art de désarmer leurs dominateurs et de leur imposer. L'homme, au contraire, sait si peu se faire aimer de ses bergers, qu'il s'en défie perpétuellement, et qu'il croit avoir besoin de leur faire peur de temps en temps par des ruades, qu'il expie ensuite. En vérité, je vous le dis, les plus bêtes ne sont pas ceux qu'on pense, et le proverbe champenois aurait quelque chance d'être exact, s'il s'appliquait à l'humanité en général.

— Vous raisonnez comme Pythagore, dis-je à M. Columbat qui s'essuyait le front, et puisait dans sa tabatière un formidable renfort d'arguments.

— Oui, je vous ai parlé en philosophe, reprit M. Columbat avec une figure si sérieuse et si solennelle, que je faillis manquer de courage et lui rire au nez; mais ne pouvais-je pas vous opposer des autorités respectables qui vous eussent courbé sans examen? Que dit Moïse, au livre XXIX de l'Exode: « Immolez par jour deux agneaux au Seigneur, c'est l'offrande la plus agréable! » Offre-t-on à Dieu les derniers des animaux? Et l'agneau n'est-il pas là comme la première des holocaustes dignes de la souveraine intelligence? Comment s'appellent nos prêtres? Des

M. Columbat.

pasteurs. Comment nous traitent-ils? De troupeaux. Et n'y a-t-il pas dans nos temples des images sublimes qui représentent le Rédempteur portant une brebis sur les épaules?

Je n'osai faire remarquer à mon chaleureux interlocuteur que son zèle devenait sacrilége, et qu'il faisait intervenir un peu inutilement des autorités trop formidables pour la défense de sa cause. Il y avait une si malicieuse

et si franche candeur dans ce brave homme, que Dieu lui-même eût pu sourire à ces innocents blasphèmes.

Je parus entièrement convaincu, je m'inclinai; et M. Columbat, ravi de ce premier succès, continua en ces termes :

V. — DE LA FESTE AUX FOLS.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles la calomnie qui fait dire à Diderot, dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses *Contes*, le roi Louis XI dans ses *Nouvelles*, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers* ; mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. *Dreux du Radier* affirme, dans ses *Récréations historiques*, que l'on voyait, dans les archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce prince marquait au maire et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé. Je le regrette presque. Les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une bonne vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains, dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 29 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des Fous.

— Parbleu! m'écriai-je en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses; permettez-moi d'en ouvrir une, et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées, qui travestissaient les églises en lieux de spectacle.

— Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait, à certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens. Mais n'y a-t-il pas, pour la philosophie, matière à réflexions dans ces coutumes qui inspiraient, à certains jours, les extravagances de la folie aux maisons du Seigneur, et qui faisaient rire et s'ébattre toute une population dont la mission était d'ordinaire de prier et de se mortifier? Je ne demande pas qu'on rétablisse ces usages étranges; mais il est curieux de les étudier dans le passé. Troyes paraît avoir été tout particulièrement diposée à ces fêtes. Il existait dans la cathédrale une cérémonie, qui fut abrogée en 1543, et qui consistait en une sorte de représentation scénique de la recherche de Notre-Seigneur par les trois Maries. Ces saintes femmes étaient figurées par trois chantres, et je vous laisse à juger la gaieté que ces travestissements répandaient dans l'auditoire. Pourtant, cette parodie des plus solennelles émotions de l'Evangile n'éveillait aucune impiété. En 1566, le chapitre de l'église de Saint-Urbain accordait aux chantres la permission de s'habiller en bergers et de faire quelques réjouissances aux matines de Noël; mais à la condition qu'il n'y eût point de scandale. Au jour des Saints-Innocents, on prenait, à vêpres, un enfant qu'on sacrait évêque. La veille de la Saint-Martin d'hiver, le curé était tenu, par obligation précise, de faire chez lui du feu pour les chanoines, de leur donner à chacun trois coups à boire : le premier de rouge, le deuxième de blanc, le troisième de clairet; de livrer six chandelles de cire à chacun des officiants, et de distribuer aux enfants de chœur du pain, de la viande et des oignons ou des harengs avec la moutarde. Le jour de Pâques, on voulait consacrer par des réjouissances insolites la joie d'une résurrection bienheureuse; aussi, après les premières vêpres, tout le chapitre venait s'installer sous de beaux arbres, ou, s'il pleuvait, dans le chœur de la cathédrale, et là, le doyen apportait une balle et une toupie ; et toute l'assistance de jouer à la balle et à la toupie, en entremêlant ce jeu bruyant, mais fort innocent, de collations. Quelquefois une poésie touchante se mêlait à ces singuliers usages. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on faisait descendre dans le chœur un pigeon orné de guirlandes de fleurs, on lâchait dans l'église des bandes d'oiseaux, qu'on poursuivait avec des poignées de fleurs; et l'on symbolisait ainsi, avec une sorte de grâce naïve, les diffusions des langues. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, monsieur, à l'époque la plus grave, la plus digne, on jouait encore des mystères dans l'intérieur de la cathédrale. Au 1er mai, on représentait *la Diablerie ou Vengeance de Jésus-Christ*. Au 28 août, on *dansait* le jeu de Saint-Loup. Quant à cette fête des Fous, si célèbre au moyen âge, elle était à la fois très-discutée et très-désirée; on la supprimait, on la condamnait, et puis tout à coup elle reparaissait plus joyeuse, plus bruyante, plus folle que jamais. Elle commençait avant Noël, continuait pendant les fêtes des Innocents, de la Circoncision, des Rois. Les vicaires de la cathédrale faisaient choix de l'un d'entre eux, comme archevêque des fous. L'élu était porté sur l'autel des reliques, au chant du *Te Deum*, orné de sa mitre, de sa crosse, et donnait sa bénédiction. On sonnait les cloches; les enfants de chœur chantaient l'office. L'archevêque des fous devait recevoir, comme salaire, un jambon et une pinte de vin. En 1415, les religieux de Saint-Loup, ayant refusé d'acquitter ce singulier tribut, furent condamnés bien et dûment à le payer. Le concile de Bâle proscrivit, en 1435, ces coutumes sacriléges; mais le préjugé populaire, plus fort que la foi, les rétablit, et, en 1445, la fête des Fous était célébrée avec un tel excès de gaieté, avec une licence si franche, que l'évêque rendait une ordonnance sanctionnée par l'autorité royale. Sans doute, monsieur, que ces farces étranges vous semblent impies. Cependant elles étaient jouées par des hommes naïfs, qui n'y voyaient rien de scandaleux. Nous ne séparons plus aujourd'hui l'idée de prière et de respect de l'idée de Dieu; mais nos pères avaient besoin de prendre, à certains moments, leurs revanches de leur soumission. Le lendemain de ces saturnales, ils étaient dévots et pleins de componction; mais, ce jour-là, ils se croyaient obligés à un dévergondage qui symbolisait l'infatuation de la raison humaine. Ce n'était pas une satire de la religion, c'était la satire de l'intelligence, usurpant le domaine de Dieu; voilà pourquoi il faut, tout en se félicitant de la fin de ces usages grossiers, ne point trop s'en moquer, ni s'en scandaliser. Nous sommes plus graves; sommes-nous plus fervents? Sans doute, en offensait alors la morale par ces jeux puériles; mais où fait-on aujourd'hui les grandes choses religieuses qu'on entreprenait alors?

— Vous savez expliquer les événements à un point de

vue édifiant, repartis-je en serrant les mains de M. Columbat, et je sens qu'il y a un merveilleux profit à fouiller les légendes, en compagnie d'une âme droite et lumineuse comme la vôtre. Mais, puisque nous sommes sur le chapitre des aberrations réelles ou feintes des peuples, ne pourriez-vous me donner quelques détails relativement à cette célèbre légende locale, *La chair salée*?

— De grand cœur, répondit en riant M. Columbat. Je me sens tout rajeuni par vos questions. Ah! monsieur, nous n'épuiserons pas aujourd'hui tout le trésor de nos légendes, et vous me promettez bien des joies par votre curiosité. Vous m'avez ressuscité pour quelques jours; peut-être ne sentirai-je que plus vivement la froideur de mon tombeau, quand votre curiosité bienveillante m'aura retiré la chaleur de son regard.

En achevant ces mots, M. Columbat faisait des efforts inouïs pour retenir entre ses paupières de vraies et belles larmes, qui se tordaient et voulaient tomber. Je me sentais pris d'une sympathie toute filiale pour ce brave homme. Je le rassurai, et je lui promis une de ces amitiés vivantes et continues qui ne laissent jamais chômer le cœur; et, après avoir rajusté sa perruque, recroisé sa douillette, il reprit de cette façon :

VI. — QUI TRAITE DE LA CHARCUTERIE COMME ÉLÉMENT POÉTIQUE.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette chair salée, dont on a découpé l'image en girouettes, et qui n'existe plus que sur nos toits, pour attester les variabilités des saisons et des engouements humains? Soyez satisfait. Je vous dois d'abord une description du monstre; ou plutôt rappelez-vous les vers de M. Racine, dans le fameux récit de Théramène.

Imaginez donc une bête hideuse, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux*; un dragon ailé, ayant le corps *couvert d'écailles jaunissantes*, porté, le jour des Rogations, sur les épaules des religieux de Saint-Loup. Tenez, monsieur, me dit M. Columbat, avec un geste effaré, en me montrant par la fenêtre le jardin de la bibliothèque, nous sommes, ici même, dans le cloître de Saint-Loup. C'est peut-être dans cette salle paisible qu'on cachait, pendant les autres mois de l'année, ce monstre terrible. C'était par ce jardin que la procession commençait... Le voyez-vous qui passe là-bas? il est en bronze; à chaque pas, le porteur qui le soulève *recule épouvanté*. Un ingénieux mécanisme fait mouvoir ses yeux, sa langue et ses ailes, et, quand il ouvre sa gueule, ornée de dents menaçantes, on ne voit pas sortir de flammes; mais de jeunes enfants jettent, dans ce gouffre, des échaudés, des gâteaux de toutes sortes. Le dragon troyen n'a pas la structure intérieure que Vaucanson donna depuis à ses automates; si bien que la nourriture engloutie est reçue intacte par les porteurs du monstre, et leur tient lieu de gratification. Le premier jour, le dragon se fiançait : on lui mettait des couronnes de fleurs; le second jour, il se mariait, et, pour cette solennité, on l'ajustait avec des rubans et des pompons. Rien de plus bizarre et de plus sinistrement joyeux que ces colifichets servant de parure à la bête infernale! Le troisième jour, le dragon ne survivait pas à ses noces; en marié bien appris, il mourait, et on le reportait, la queue en avant, les yeux, les ailes immobiles, sans fleurs ni pompons, comme il convient à un être qui prend la route du tombeau.

Un jour, le dragon faillit devenir une hydre d'anarchie; comme on le portait à l'église Saint-Pantaléon, c'était en 1727, le second jour des Rogations, le curé de cette paroisse ne voulut pas recevoir dans l'enceinte sacrée ce symbole d'hérésie; il le fit mettre dans un charnier, estimant que c'était une retraite suffisante. Mais les religieux de Saint-Loup résistèrent; une lutte parut imminente, et il ne fallut rien moins que l'autorité de l'évêque pour étouffer ce symptôme de discorde. L'année suivante, le dragon fut officiellement condamné à la destruction. Il n'y eut là ni paladin, ni chevalier, pour le pourfendre; mais on fit venir un chaudronnier, et on lui vendit en détail les débris du monstre. La tête horrifique, la queue gigantesque, les yeux fascinateurs servirent à des marmites et à la fabrication des huguenotes. C'est ainsi que finit ce personnage, qui a joué un grand rôle dans les légendes champenoises. La tradition voulait que ce fût la figure d'un dragon véritable dont saint Loup avait délivré le pays, et dont on avait salé la carcasse, d'où lui serait venu le nom de chair salée. Il représentait, à coup sûr, l'hérésie, vaincue par saint Loup; et si on disait qu'il était salé, c'est qu'à Troyes la salaison est en grand honneur, et que, quand on allait l'enfermer, le peuple, sans doute, qui se souvient de l'industrie locale, disait : — Il va être salé jusqu'à l'année prochaine! — c'est-à-dire précieusement conservé, comme on l'est généralement dans le sel. Voilà, monsieur, tout ce qu'on sait de cet emblème. C'est peut-être à quelque chose d'analogue à ce monstre qu'on doit la locution, si pittoresque et si usitée, de l'hydre de l'anarchie; et, si je ne craignais de vous paraître un peu caustique, je vous dirais que l'hydre de l'anarchie me semble aussi de la chair salée. On ne tue jamais suffisamment le monstre en France; mais, quand on le croit bien mort et bien enfermé dans son tombeau, il n'est, pour la plupart du temps, que salé, et, un beau jour, on le voit ressortir frétillant, remuant la queue, les yeux, tirant une horrible langue rouge, et porté, Dieu me pardonne! par des gamins!

En achevant cette raillerie fort apprêtée, M. Columbat me regarda d'un air profond; je m'inclinai pour lui cacher mon sourire, et je lui demandai s'il ne pensait pas que cette chair salée fût simplement un étendard de la confrérie des charcutiers, si honorés à Troyes.

— La chair salée, me dit-il, emprunta son nom aux charcutiers, mais ne leur servit jamais d'enseigne. On l'appela ainsi, par suite de cette tendance locale à tout parfumer des émanations nutritives de la chair à saucisse. En cherchant au fond des habitudes et des noms champenois, vous retrouverez toujours un peu de viande. Nos plus jolies promenades, vous le savez, s'appellent tout simplement *le Pied de cochon, la Vacherie*; la rue principale est la rue de *l'Epicerie*. A Provins, le pays des roses, on eût nommé ces sentiers si verts et si couverts de noms charmants, comme la *Voulzie*, *Fontaine-Riante*, *Saint-Brice*; à Troyes, on appelle les choses de la façon qu'on aime; et la poésie locale n'est point de la poésie creuse : elle est bien nourrie et sait digérer les aliments robustes. Si l'on n'est pas mouton par l'esprit, on l'est par le goût du bon pâturage.

M. Columbat se permit un petit rire, à la fin de cette tirade humoristique; j'en pris texte pour lui offrir de se reposer, et de venir consacrer notre jeune amitié par un déjeuner simple et franc, comme ceux devant lesquels s'attablaient probablement nos pères. Le brave homme y consentit, et, une heure après, nous étions assis côte à côte, devisant toujours de la Champagne, et nous congratulant réciproquement des fibres champenoises que nous faisions

si harmonieusement résonner en nous. Je dois ajouter que M. Columbat, par une contradiction heureuse, ne parut point scandalisé des côtelettes de mouton que je fis passer sur son assiette ; il donna un éclatant démenti à ses théories, et je ne l'en estimai que davantage. Je trouvais en lui une candeur qui me ravissait. M. Columbat philosophait à propos, et il ne considéra point comme un repas d'Atrides le petit déjeuner que je lui offris.

Le mariage de la chair salée, à Troyes. Dessin de V. Foulquier.

On verra, à la suite de ce récit, les surprenantes excursions qui advinrent de ce tête-à-tête, et comment, M. Columbat faisant de sa perruque ce que le Diable boiteux faisait de son manteau, nous pûmes voyager tous deux à travers les régions les plus ardues et les plus charmantes du rêve, de la fantaisie et de l'histoire. Puissent nos lecteurs avoir conçu le désir de nous y suivre !

Louis ULBACH.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ANGE DE LA HOUILLÈRE.

MYSTÈRES DES MINES.

Yvard, Anna et Jenny. Dessin de V. Foulquier.

Quand vous jetez un morceau de charbon de terre sur la grille de votre foyer, avez-vous jamais réfléchi à l'histoire de ce minerai si brut et si précieux? Savez-vous au prix de combien de misères et de souffrances il est venu, des entrailles de la terre, apporter à vos membres glacés le bien-être de la chaleur? Si vous l'ignorez, cette histoire va vous l'apprendre. Elle résume, sous la plus simple fiction, les mystères des mines dans toute leur vérité. Elle ne contient pas un fait qui ne soit puisé aux sources authentiques, et qui ne soit arrivé mille fois dans les houillères de Belgique, d'Angleterre et de France.

I. — UN ANGE SAUVEUR ET UN ANGE GARDIEN.

Quelques années avant l'époque où se passèrent les événements que nous allons raconter, il existait en Angleterre, près de la ville de ***, un des plus charmants

paysages que l'imagination puisse se représenter. Ce n'était pas un site pittoresque à la manière de la Suisse et de l'Italie. Ici, point de rochers escarpés, point de précipices effrayants; mais de riantes collines, couvertes d'arbres au feuillage velouté par mille nuances; des gazons épais et moelleux, de larges ruisseaux, dont l'eau pure et transparente tournait autour des prés, et formait une brillante bordure à ces riches tapis. De jolies habitations étaient répandues çà et là dans la campagne. L'aisance régnait dans les villages voisins, et le chant des laboureurs se mêlait souvent au gazouillement des oiseaux.

Vers le commencement du dix-neuvième siècle, une houillère s'ouvrit à peu de distance de ces lieux si remplis de verdure et de fraîcheur. Aussitôt la face du pays changea d'aspect. Des nuages de fumée s'étendirent dans l'atmosphère, comme un voile funèbre, leur vapeur délétère remplaça les parfums des fleurs; les échos ne retentirent plus que du bruit assourdissant des chaînes et des fers apportés pour les machines; les chemins se couvrirent d'hommes d'un aspect farouche, d'une laideur formidable; un costume fantasque, un langage inconnu, qu'ils s'étaient créé et qu'ils parlaient entre eux, achevaient d'en faire des créatures extraordinaires: ces êtres étranges, c'étaient les mineurs.

Les paysans regardaient avec crainte ces espèces de sauvages; et, répugnant à vivre près d'eux, ils leur cédaient peu à peu le pays. Avant de s'éloigner, quelques-uns, mus par cette singulière attraction qu'inspire un objet de terreur, s'avancèrent jusqu'au bord du puits qui formait l'entrée de la houillère. Nul d'entre eux ne songeait à visiter cet abîme; mais ils adressèrent quelques questions à ceux qui osaient y plonger chaque jour, et restèrent confondus en apprenant quels dangers multipliés bravaient incessamment ces hommes en lutte avec la terre, l'eau, l'air et le feu, qui semblent combiner leurs efforts pour les anéantir.

Du moment où le mineur se place sur la *benne*, ou corbeille suspendue, qui le descend dans les entrailles de la terre, sa vie est dans un péril continuel. Durant le voyage, il a lieu de craindre d'abord la rencontre et le contact dangereux du panier qui sert de contre-poids à celui dans lequel il se trouve. On le repousse du pied; mais si ce mouvement fait chanceler celui qui s'y livre, s'il appuie, pour se soutenir, sa main contre les parois humides du puits, la main glisse, le vaisseau aérien tournoie, et l'imprudent voyageur est précipité. A-t-il la force et la prudence de garder une attitude convenable? sa vie n'est pas encore en sûreté: la corde se casse, le panier crève. Les puits, qui devraient être solidement garnis à l'intérieur, demeurent souvent en mauvais état. Alors une petite pierre qui se détache, entraînée de plus en plus rapidement dans sa chute, suffit pour tuer un homme.

Dans la mine, d'autres dangers succèdent à ceux-ci. Les éboulements des voûtes, la chute des blocs de charbon, les gaz foudroyants, les inondations irrésistibles assaillent de toutes parts l'existence de ces malheureux ouvriers. Privés d'air et de lumière, les pieds dans la fange, le corps plié en deux, sous des voûtes basses où il leur est impossible de se dresser, ils travaillent souvent dans des attitudes dignes d'être imposées comme un supplice à des criminels.

Frappés de ces tristes tableaux, les paysans s'éloignaient, l'âme remplie de pitié, et la comparaison leur faisait trouver leur destinée bien douce et bien heureuse.

Pourrait-on le croire? De tous ceux auxquels la misérable condition des mineurs était connue, la seule personne qui désirât la partager était une enfant de quatorze ans. Mais cette enfant avait un père adoré; elle le voyait souffrir et voulait le soulager.

John Ivard avait jadis vécu dans l'opulence. La faillite d'un banquier, un procès injuste le dépouillèrent en peu de temps de tout ce qu'il possédait au monde. Il se retira à la campagne avec ses deux filles, Jenny et Anna. Tant qu'il lui fut possible de travailler, sa pauvreté n'alla pas jusqu'à la misère; mais bientôt, saisi d'une maladie aiguë, cloué sur un lit de douleur, il ne tarda pas à deviner qu'autour de lui on manquait de pain, puisqu'il manquait lui-même des médicaments qui pouvaient soulager ses maux.

Jenny priait Dieu, versait des larmes, travaillait sans relâche (hélas! quand elle trouvait du travail!), et donnait à son père tous les soins dont elle était capable; mais, résignée au malheur, elle n'avait point cette énergie qui fait lutter contre le sort ennemi et apprend à en triompher.

Anna, sa jeune sœur, était d'un caractère bien différent. Il est des êtres, dit-on, qui ne passent point par l'enfance, et chez lesquels l'intelligence et le sentiment prennent, dès les premiers jours de la vie, un développement presque complet. Anna était du nombre de ces êtres extraordinaires. Déjà elle réfléchissait profondément, et la pensée avait mûri son cœur. A l'âge où l'on connaît à peine le prix de l'amour paternel, elle sentait déjà toute la reconnaissance dont il pénètre ceux qui l'ont comparé à l'indifférence du monde.

D'ailleurs, il existait entre Ivard et Anna de ces rapports de caractère qui font naître l'affection, même en l'absence des liens du sang. Jenny aimait son père; mais elle l'aimait sans apercevoir sa supériorité, sans remarquer qu'il était élevé au-dessus du commun des hommes par la bonté de son cœur, sa probité sévère, sa sensibilité, son courage, que rien n'étonnait. Toutes ces qualités, Anna savait les reconnaître, elle savait aussi les apprécier, et l'enthousiasme de l'admiration se joignait, en elle, à la piété filiale.

Qu'on juge de ce que la malheureuse enfant devait éprouver en voyant l'objet d'une affection si exaltée assujetti à des souffrances horribles, dont, malgré tout son empire sur lui-même, il ne parvenait pas toujours à cacher l'excès. S'il lui échappait une plainte, Anna sentait son cœur défaillir et sa raison prête à l'abandonner, car elle comprenait qu'il endurait des tourments au-dessus de l'humanité. Alors, en songeant que trois ou quatre pièces de monnaie suffiraient pour acheter ce qui pouvait soulager, guérir peut-être de si intolérables douleurs, il lui semblait que, pour l'acquérir, cet argent, il n'était sorte de travail qu'elle n'eût la force d'exécuter. Mais qui voudrait donner du travail à une enfant si petite pour son âge et si frêle en apparence?

Un jour, enfin, elle crut avoir trouvé le moyen d'en obtenir.

Depuis l'ouverture de la houillère, il s'était établi aux environs une multitude d'affreux cottages, bas, mal enduits de plâtre, qui servaient d'habitations aux mineurs et à leurs familles. Le bruit des querelles, des batteries, faisait souvent retentir ces lieux; néanmoins leurs grossiers et farouches habitants n'étaient pas dépourvus d'humanité, et les pauvres d'alentour n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'ils étaient même capables de bienfaisance.

Anna, instruite de ces particularités, apprit encore qu'on employait des enfants dans la mine: dès ce moment, sa résolution fut prise.

Un peu avant l'heure du retour des ouvriers, elle entra dans l'espèce de rue formée par les deux rangs de cottages. En s'avançant, elle regardait à toutes les portes, à toutes les fenêtres ouvertes, pour découvrir une figure qui lui inspirât un peu de confiance. Elle s'arrêta devant une maison où l'on apercevait une femme occupée à préparer un repas.

Tandis qu'Anna cherchait un prétexte pour entrer en conversation, un enfant de sept à huit ans, d'une physionomie triste et maladive, arrivait de l'extrémité du village. Il marchait avec peine, comme s'il eût été accablé de fatigue. A une petite distance, il parut se ranimer, et se mit à courir. Cette hâte lui devint fatale, il tomba, et sa tête frappa sur une pierre. A l'instant il eut le visage couvert de sang. Anna s'élança vers lui pour le secourir. Le blessé ne se plaignait pas ; mais elle jetait des cris d'effroi. A ce bruit, la ménagère regarda par la fenêtre; et, reconnaissant son fils, elle accourut. Son premier mouvement fut de s'en prendre à celle qui se trouvait avec lui du mal qui venait d'arriver. La pauvre petite fut étourdie d'un coup violent et d'une injure ignoble, avant qu'un mot d'explication eût été prononcé. Mais aussitôt que le jeune garçon eut raconté ce qui s'était passé à sa mère, elle se tourna vers Anna, en disant :

— Oh ! je suis bien fâchée de t'avoir battue... Viens chez nous; je veux te donner un bon souper, pour te faire oublier cela.

Et, la prenant par la main, elle la poussa dans l'intérieur de sa maison, sans vouloir rien écouter avant d'avoir servi le souper de son fils.

L'intérieur de cette habitation ne manquait pas de propreté, et annonçait même un peu d'aisance. On y voyait une de ces horloges qui vont pendant toute la semaine, une armoire à tiroirs montant du sol au plafond, un lit à colonnes, couvert d'un large couvre-pieds en calicot de couleur. Des ustensiles de ménage, des vases de cuivre bien luisants étaient disposés, avec une certaine symétrie, le long des murailles. Du côté opposé à la rue, les fenêtres donnaient sur un petit lot de terrain, dont le maître du cottage avait fait un véritable parterre, en y cultivant de belles fleurs, que les mineurs, en général, aiment singulièrement, et auxquelles ils donnent tant de soins, qu'on les a vus, dans des concours d'horticulture, l'emporter sur des jardiniers de profession.

Anna, par obéissance, s'était assise, et prenait part au souper assez substantiel du jeune garçon, qui mangeait avec une avidité dont elle était surprise, et presque choquée. Cette impression n'échappa pas à la mère ; elle dit avec un peu d'aigreur :

— Voyez donc comme c'est étonnant qu'il ait grand' faim, cet enfant ! Depuis douze heures, il a pris, pour toute nourriture, un peu de pain et de café au lait !

— Eh ! madame, pourquoi donc le laisser jeûner ainsi? dit Anna ; car elle voyait bien que ce ne pouvait être par excès de pauvreté.

— Ah ! pourquoi? dit la mère en soupirant : c'est qu'il est trappeur dans la mine, et ses fonctions ne lui permettent pas d'en sortir avant l'heure qu'il est à présent.

— Trappeur ? qu'est-ce que cela? Est-ce un métier fort difficile ?

— Non, dit l'enfant, mais c'est bien ennuyeux. Je reste douze heures accroupi dans une niche grande comme une cheminée, tenant le cordon d'une porte, que je suis chargé d'ouvrir quand j'entends venir le traîneau des putters (1). Personne ne me parle, je suis dans l'obscurité...

— Vous pourriez avoir de la lumière et un livre...

— Est-ce qu'il sait lire ? est-ce qu'il y a des livres chez nous ? Quant à la lumière, je lui en aurais bien donné; mais son père dit que c'est une dépense inutile.

— Douze heures seul dans l'obscurité ! que cela est triste ! Ne pourrait-il trouver, dans la houillère, un emploi moins pénible ?

— Lequel, à son âge ? Il ne pourrait être employé qu'à porter le charbon, ou bien à pousser les traîneaux ; et c'est encore pis ; car alors il faut presque toujours ramper sur les genoux et sur les mains sous des voûtes rocailleuses, qui souvent n'ont pas deux pieds de haut; puis la ceinture et la chaîne qui vous attachent blessent souvent jusqu'à faire couler le sang...

— Au lieu que moi, dit Jack, je n'ai à redouter que les coups de baguette du deputy-overman, s'il me trouvait endormi ; ou bien quelques coups de marteau, si je laissais attendre le putter à la porte...

— Des coups de marteau ! vous appelez cela peu de chose ?

— Oui, en comparaison de ce que d'autres ont à souffrir; car on les frappe à coups de pic, on leur jette de gros morceaux de charbon à la tête, on les bat avec un bâton pliant, gros comme le pouce. Allez, j'ai des camarades dont les uns ont un œil crevé, les autres le crâne ouvert, les côtes enfoncées...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Anna en pleurant de compassion ; madame, comment envoyez-vous là votre enfant ?

— Ah ! ma pauvre petite, c'est qu'il faut vivre ; et, tout jeune qu'il est, il gagne déjà dix pence par jour.

— Dix pence par jour ! dix pence ! Ah ! c'est plus qu'il ne me faudrait... Dites-moi, je vous en conjure, s'il est vrai qu'on emploie des femmes, et même de petites filles dans la houillère ?

— C'est très-vrai ; et les pauvres créatures acceptent l'ouvrage le plus pénible.

— Oh ! madame, reprit Anna avec l'accent de la plus ardente supplication, obtenez pour moi de ce travail-là, fût-ce à moitié du prix qu'on donne aux autres !

A ces paroles, un jeune ouvrier qui venait d'entrer dans le cottage, et à qui la ménagère avait dit : « Bonsoir, monsieur Francis », tressaillit d'étonnement et d'admiration, et prêta, sans en avoir l'air, l'attention la plus vive à la suite de l'entretien.

Lucy (ainsi se nommait la mère de Jack) ne fut pas moins surprise de la proposition d'Anna.

— A toi du travail dans une houillère ! répondit-elle. Mais tu n'y songes pas ! tu as l'air d'une petite lady; tu es frêle, timide. Tu mourrais de fatigue dans la mine, si tu n'étais pas morte de frayeur en y descendant. Cherche quelque autre occupation.

— J'en ai déjà cherché partout inutilement.

— Mais tu ne sais donc pas que les mineurs sont exposés aux plus grands dangers?

— Si ! si ! je le sais ; et c'est sur ces périls mêmes que mon espérance est fondée. Mon temps, mes forces, mon adresse, seraient estimés trop peu de choses ; ma vie seule peut valoir le prix auquel je prétends, et qu'il me faut obtenir. Oui, il le faut absolument. Ah ! si vous saviez ce que souffre mon père ! s'il vous était possible de vous faire une idée de ses douleurs ! Dans un moment où il se

(1) C'est l'ouvrier qui traîne les cuves dans lesquelles se trouve le charbon.

croyait seul, j'ai vu des larmes couler sur sa joue. Lui! lui! si fort, si courageux! Et quelques schellings, que je n'ai pas suffiraient pour acheter ce qu'a prescrit le médecin, dont il a reçu la visite une fois, une seule fois, hélas!... Accordez-moi la grâce que je vous demande, et bientôt je verrai s'apaiser les souffrances de mon père; je le verrai dormir d'un sommeil tranquille. Ah! ne serai-je pas bien dédommagée, par ce bonheur, de tous les périls auxquels j'aurai dû m'exposer?

En parlant ainsi avec une véhémence extraordinaire, elle joignait ses petites mains, et son visage était inondé de larmes.

Anna était la plus charmante enfant que l'on pût voir; son teint d'une blancheur éblouissante, l'élégance de sa taille, la délicatesse de ses bras, de ses pieds, attestaient, malgré l'extrême pauvreté de ses vêtements, qu'elle n'était pas née pour le métier qu'elle voulait embrasser.

Lucy la regardait avec un mélange de respect et de pitié.

— Pauvre enfant! lui dit-elle; ce que tu me demandes ne dépend pas de moi. Tout ce que je puis faire, c'est de parler en ta faveur. Reviens demain soir, mon mari aura présenté ta requête à ses chefs et te fera connaître leur réponse.

Anna remercia vivement, et sortit du cottage chargée d'un gros bouquet que Lucy lui cueillit dans son jardin, et la contraignit à emporter.

Le jeune ouvrier, qui était sorti un peu avant elle, courut lui prendre la main, dès qu'il la vit seule, et lui dit avec un accent pénétré :

— Courage, enfant sublime! courage! la Providence veillera sur vous.

Anna, en s'éloignant, réfléchit à la nécessité de cacher à son père quel parti extrême elle avait adopté, et de trouver un prétexte pour expliquer sa disparition pendant des journées entières. Lorsqu'à son retour il lui demanda la cause de son absence, elle répondit, en rougissant un peu et en montrant les fleurs qui lui avaient inspiré l'idée de ce détour:

— Mon père, j'ai été chez une jardinière, une bien bonne personne qui m'a fait espérer de l'occupation.

— A toi, ma fille?

— Ne suis-je pas d'âge à travailler?

— Hélas! non; pas encore de longtemps.

— Eh bien! quand je devrais endurer un peu de fatigue, ce léger inconvénient ne sera-t-il pas bien compensé par le plaisir de me voir en état d'appeler auprès de vous un médecin?

— Ma fille! ma fille! que cet espoir ne te fasse pas entreprendre un travail au-dessus de tes forces.

— Ne craignez pas cela.

— Notre situation est telle, que, dans notre intérêt même, je n'ose m'opposer à ce projet. Puisses-tu te créer des moyens d'existence! Et si je succombe enfin...

— Mon père, je parle de guérison et vous parlez de mort!

— Ah! ma guérison... j'en désespère. C'est pour toi que je te laisse agir. Si je n'écoutais ma raison plus que mon cœur, je préférerais à tout autre avantage celui de te voir demeurer sans cesse auprès de ton père.

Anna l'embrassa, en disant au fond de l'âme: « Mon Dieu! pardonnez-moi de le tromper; mais, pour le servir, je dois le laisser dans l'erreur. »

Le lendemain soir, elle s'échappa et courut au cottage, où elle apprit avec joie que sa demande était accueillie. La bonne Lucy lui donna quelques instructions, relativement à sa profession nouvelle, et lui avança même, sans avouer qu'elle le tenait de Francis, l'argent nécessaire pour acheter le panier dans lequel on placerait le charbon sur ses épaules (les ouvriers doivent fournir ce panier à leurs frais). Il fut convenu qu'à l'approche du jour Anna se trouverait au cottage, pour faire sa première descente dans la mine, en compagnie de Tom, le mari de Lucy, qui avait promis de la prendre sous sa protection.

Pauvre Anna! quelles furent les émotions qui l'agitèrent lorsque, avant l'aurore, elle quitta le toit paternel pour confier à des inconnus le soin de la plonger dans les entrailles de la terre! Par bonheur, Ivard était alors livré à l'un de ces courts accès de sommeil dont il jouissait si rarement. Sa fille se garda bien de s'exposer à l'éveiller; mais elle embrassa Jenny avec effusion, et sortit de la maison, l'âme aussi consternée que si elle ne devait jamais y rentrer.

Chez Lucy, on l'attendait déjà. Dès qu'elle parut, on se mit en route, et bientôt on fut sur le bord du puits qui servait d'entrée à la mine.

II. — DANS LA MINE. SCÈNES ET RÉCITS.

Afin de faire comprendre ce que devait paraître à une enfant de quatorze ans l'entreprise qu'Anna allait tenter, nous allons citer le passage suivant de *l'Europe industrielle* :

« Pour imaginer ce que doit être une descente dans une mine de houille, il faut se croire au sommet des tours de Notre-Dame. Un petit vaisseau de forme circulaire, appelé *benne*, n'ayant guère que deux pieds de profondeur, va descendre devant vous en se balançant à l'extrémité d'une corde, et éloigné de la muraille de toute la longueur du bras. L'instant de vous embarquer est venu. On salue le ciel et les nuages; on se penche en avant sur le gouffre, de manière à perdre l'équilibre. C'est une minute horrible. Il faut que vous mettiez un pied dans la benne, rien qu'un! Mettez-le vite; et voilà que vous plongez, en tournoyant, dans l'abîme. »

Anna sentit la tête lui tourner et le cœur lui faillir, quand il fallut traverser le vide pour entrer dans le vaisseau aérien. Jusqu'à ce moment elle avait contenu ses impressions, mais alors elle fut obligée de s'écrier :

— Ah! soutenez-moi, ou je vais tomber.

— Courage! lui dit au même instant une voix qu'elle reconnut.

Et, en se retournant, elle aperçut Francis, l'ouvrier de la veille, qui lui répéta :

— Courage! Dieu vous garde et vous protége!

D'ailleurs, la main rude et ferme de Tom l'avait déjà saisie, et l'enlevait avec d'autant moins de difficulté que, pour les téméraires mineurs, la position où ils se trouvent durant la descente paraît d'une sécurité au-dessous de leur courage, et qu'on en voit qui, par bravade, se tiennent seulement cramponnés à la corde, sans aucun point d'appui sous les pieds.

Etourdie, saisie de vertiges, Anna se tenait fortement à l'espèce de câble qui traversait le panier, où, par bonheur, ses deux petits pieds trouvaient place. A mesure qu'elle s'enfonçait sous la terre, son angoisse augmentait. Elle voyait l'horizon se rétrécir, le jour baisser; l'air devenait plus rare, la température plus élevée. Il y eut un moment durant lequel des chutes d'eau bruirent à ses oreilles, comme si de hautes cascades allaient se précipiter sur elle; plus tard, ses yeux furent blessés par l'éclat et la

chaleur de grands feux, près desquels il lui fallut glisser (1). Son esprit était absolument troublé ; toutes ses sensations ressemblaient à celles que donne un affreux cauchemar, et même elle se demandait parfois si elle existait encore, ou si son âme ne roulait pas vers un lieu d'expiation. Enfin, des bruits nouveaux, des sons de voix humaine commencèrent à monter du fond de l'abîme ; ils augmentèrent de moment en moment, et Anna, reprenant la conscience de sa situation, devina qu'elle touchait au terme de son dangereux voyage. En effet, bientôt elle fut déposée sur une planche étroite qui recouvrait, en forme de pont, le fond du puits, bassin profond rempli d'une eau épaisse et fangeuse.

La malheureuse enfant n'osa d'abord faire un mouvement. Ses regards se levèrent avec épouvante vers l'espace qu'elle venait de parcourir, et qu'il lui faudrait parcourir encore pour sortir de ce lieu d'horreur. Elle ne distingua qu'un point brillant : c'était l'espace visible du ciel. Tremblante, prête à se trouver mal, elle eut peine à s'avancer vers un quartier de roc, où elle tomba assise.

Des objets étranges, bruyants, passaient, repassaient, circulaient autour d'elle, allaient et revenaient dans un pandémonium de galeries, de corridors étroits, ténébreux, humides, qui aboutissaient au point où se trouvait l'entrée de la mine, ou s'embrouillaient comme les détours d'un labyrinthe. Des cris, des chants bizarres reten-

L'entrée d'Anna dans la mine. Dessin de V. Foulquier.

tissaient sous ces voûtes, ébranlées quelquefois par des détonations semblables à celles du canon (2). A la lueur rougeâtre des réverbères placés de loin en loin, Anna reconnut enfin que cette masse vivante qui l'entourait se composait d'hommes, de femmes, d'enfants, marchant pliés en deux, un sac de charbon sur le dos ; de chevaux, de mulets attelés à de lourdes charrettes, de chats, de chiens, et même de ces animaux immondes qui pullulent dans les maisons insalubres.

La nouvelle habitante de la mine, tout effarée, se demandait ce qu'elle avait à faire, lorsqu'elle vit revenir le mari de Lucy. Il tenait une espèce de hotte.

— Tiens, lui dit-il, mets cela sur tes épaules, et suis-moi. Je vais te conduire à l'endroit où tu dois travailler.

Tom s'enfonça dans une galerie d'abord assez haute pour qu'il s'y tînt facilement debout, assez large pour qu'Anna pût rester à ses côtés, mais qui devint de plus en plus basse et étroite ; enfin, il se trouva forcé de s'arrêter, non pas qu'il n'eût été disposé à se traîner sur les genoux et sur les mains, exercice familier aux mineurs, mais

(1) « Lorsqu'une mine est profonde, on divise le puits qui sert d'entrée en deux ou trois segments perpendiculaires, dans l'un desquels on entretient un grand feu qui attire l'air froid fourni par les autres ; on le distribue ensuite, à l'aide de portes, dans toutes les parties de la mine. »

(2) On emploie la poudre pour détacher les rochers.

parce que le couloir était devenu non-seulement trop bas, mais encore trop étroit pour qu'il y glissât.

— Tu vois que je ne puis aller plus loin, dit-il; mais, pour une créature de ta taille, le chemin est praticable jusqu'au coupeur (1). Là, on remplira ton panier; tu reviendras par ici, et tu porteras ton charbon à l'endroit que je t'ai désigné en passant.

Et Tom revint sur ses pas, laissant Anna seule, au milieu du noir souterrain.

Pressée, presque étouffée sous cette voûte de terre et de roches, Anna se demandait comment il lui serait possible d'y repasser avec une charge sur les épaules. Mais un argument qu'elle avait déjà employé bien des fois lui revint à l'esprit : « D'autres le font, pourquoi ne le ferais-je pas? » Et, malgré l'oppression que lui faisaient ressentir ces parois, qui semblaient prêtes à l'écraser, elle continua sa route. Tout à coup, un grand espace éclairé s'ouvrit devant ses yeux: elle était arrivée à l'endroit où le coupeur travaillait. Plusieurs routes aboutissaient à ce lieu; une grande quantité de charbon y était amoncelée, et formait un tas autour duquel des enfants de huit à douze ans étaient rassemblés en assez grand nombre. C'était le moment où l'enlevage allait commencer. Anna, imitant ce qu'elle voyait faire à ses compagnons, déposa son panier, que l'on remplit de houille. Ce panier, appelé *creel*, ressemble à une coquille de pétoncle; il s'aplatit vers le cou, de manière à ce qu'on y puisse poser, ainsi que sur les épaules, de gros morceaux de charbon. A la vue de l'énorme fardeau dont on se disposait à la charger, Anna crut qu'un invincible obstacle allait s'opposer à ses desseins. Elle avait su vaincre ses terreurs, exposer sa vie; mais la force! la force! comment se la donner?

Eh bien! cette force elle la trouva. Ce poids, qu'on eut peine à ébranler pour le mettre sur ses épaules, elle le soutint; et, pliée en deux, haletante, elle repassa par la galerie basse, non sans se heurter et se déchirer aux aspérités des rochers; mais enfin elle arriva, et ce fut avec un sentiment de triomphe et de joie inexprimable qu'elle s'écria : « Dieu soit loué! j'ai atteint mon but! Mon père guérira (2). »

(1) En anglais *hewer*.

(2) Comme on pourrait nous accuser de dépasser toute vraisemblance, en attribuant à une enfant de quatorze ans la possibilité d'accomplir de semblables travaux, nous allons citer le passage d'un écrit spécial, qui nous a donné l'idée du personnage d'Anna.

Après avoir parlé des occupations de plusieurs autres enfants, l'auteur ajoute : « Tout ceci n'est rien auprès des exploits d'Elisson Jack, petite fille âgée de onze ans, et porteuse de charbon à Léon-Héad. Elle a premièrement à monter jusqu'au bord d'un trou de neuf échelles, au niveau duquel on a creusé un puits. Elle prend son *creel*, et arrive ainsi à la chambre du travail (*rom of wark*). Elle dépose alors son panier, que l'on remplit de houille et que *deux hommes peuvent à peine placer sur ses épaules*. Les *tugs* ou courroies sont attachés sur son front, et son corps littéralement plié en demi-cercle, afin que son fardeau soit suffisamment maintenu. On ajoute deux ou trois morceaux de charbon, tant bien que mal équilibrés sur son cou, et, accrochant sa lampe au linge dont elle a la tête entourée, elle commence son voyage. Ce voyage consiste à monter une série d'échelles, dont chacune a dix-huit pieds de haut, et qui la conduisent, de gisement en gisement, jusqu'au bas du premier puits, où elle va déposer son fardeau. On a calculé que la hauteur ainsi franchie, en y ajoutant le chemin fait à pied, équivaut à celle des tours de Saint-Paul. Plusieurs femmes montent ensemble, et il arrive assez fréquemment que, les courroies venant à se rompre, le charbon porté par la première d'entre elles tombe, souvent de très-haut, sur celles qui suivent. »

Après de longues heures de travail, un cri : « *Loose! Loose!* » retentit sous les voûtes. Le moment était venu pour les ouvriers de prendre, avec leur repas du milieu du jour, une heure de ce repos dont ils avaient si grand besoin. Aussitôt, tous les bras s'arrêtèrent à la fois; les pics restèrent cloués aux blocs prêts à se détacher. Les chargements, déposés à la hâte, gisèrent à moitié chemin. Tout le monde s'ébranlait; en deux minutes il y eut foule dans les galeries aboutissant à un endroit appelé la chambre par les mineurs. « Chambre magnifique, en effet, avec ses colonnes polies, où l'or et l'azur se mariaient à l'ébène; avec ses voûtes tapissées de gouttes d'eau, semblables aux perles de la rosée; avec ses mille flambeaux, qui jetaient sur cette scène une lumière aussi éclatante que celle des lustres de l'Opéra. Tous les mineurs s'assirent en cercle sur le sol humide, suspendirent leur lampe à la voûte, et tirèrent leurs provisions de leurs sacs (1). » Anna jetait des regards surpris sur les lambris étincelants de cette singulière salle de festin. Son étonnement fut remarqué par un des mineurs, dans lequel elle retrouva Francis.

— Voilà, dit-il, une petite nouvelle venue qui ne s'attendait pas à trouver ici une si belle salle à manger. N'est-il pas vrai qu'à l'heure où nous nous réunissons dans cette chambre, nous formons un beau spectacle?

— Bon! dit un autre, c'est bien peu de chose. Si vous aviez vu les mines de sel de la Pologne, voilà qui est digne d'admiration. « De véritables villes souterraines, des rues alignées au cordeau, éblouissantes d'une clarté toujours égale; une population radieuse de contentement, qui se presse en tout sens, à l'heure du repos, sur les places et dans les maisons. Enfin, le croiriez-vous? dans la mine de Wieliczka, il se trouve un lac d'eau douce, sur lequel on tira un feu d'artifice le jour où les empereurs d'Autriche et de Russie vinrent nous y visiter. Et, jugez de la hauteur de la voûte qui recouvre ce lac, les plus hautes fusées n'y atteignaient pas! Il fallait voir les murs, les colonnes des palais de sel, briller comme des rubis, des émeraudes, des saphirs, à la lumière du feu d'artifice et à celle des lustres de toutes couleurs dont on avait orné la salle de bal. Il y avait, dans cette salle, des hommes tout chamarrés d'or, de belles femmes couvertes de fleurs, de diamants, une musique délicieuse. C'était un palais enchanté, la réalisation d'un conte de fée. »

— Eh bien! pourquoi n'es-tu pas resté dans cette mine-là?

— Je voulais revoir mon pays; puis cet air imprégné de sel, qu'il fallait respirer, me causait des maladies qui m'auraient tué encore plus vite que la poussière de charbon ne me tuera.

— Ah! dit avec tristesse un autre ouvrier, d'une façon ou d'une autre, lentement ou à l'improviste, il faut toujours que la mine finisse par tuer le mineur.

— Oui, c'est presque inévitable; et ce que tu dis me rappelle un fait que je veux vous raconter.

Je travaillais alors en France; nous étions occupés à enlever un quartier de roc. A peine fut-il dérangé, qu'une couche de sable glissa sur nous, et, avec elle, le corps d'un jeune homme en habit de fête. Il avait été si bien conservé dans ce lieu, ses traits étaient si peu altérés, qu'on l'aurait cru endormi. Nous fûmes d'abord effrayés de cette apparition étrange, mais bientôt nous comprîmes que nous avions sous les yeux la victime d'un ancien éboulement. Aux vêtements que portait ce jeune homme, on

(1) *Europe industrielle*

voyait qu'il avait dû vivre au moins un demi-siècle avant le temps où nous nous trouvions. On le tira de la mine, et les habitants des environs se rassemblèrent autour de lui. Personne ne le reconnaissait. Cependant, lorsqu'on se fut aperçu qu'il tenait à la main une boîte remplie de bijoux de femme, les gens âgés commencèrent à se souvenir de l'histoire d'un jeune mineur, disparu la veille de la fête de sa mère, sans qu'on eût jamais su ce qu'il était devenu.

Dans ce moment, on vit accourir une femme de plus de quatre-vingts ans; elle perça la foule, s'approcha du cadavre et s'écria aussitôt :

— Pierre! mon bon Pierre! c'est toi! Je devais donc te revoir encore! te revoir tel que je t'avais vu le matin du jour où j'ai cru t'avoir perdu pour jamais! Qui m'aurait dit qu'après cinquante ans je goûterais cette consolation? Ah! je le sentais bien, moi, que tu étais mort, que tu ne m'avais pas abandonnée! Hélas! tandis qu'on te soupçonnait ainsi, tu périssais d'une manière cruelle, en songeant à ta pauvre mère! Oh! mon bon Pierre, elle a traîné une existence bien malheureuse, bien différente de celle que tu lui aurais faite; mais tu lui apparais dans ses derniers jours pour lui annoncer une meilleure vie, comme tu lui es apparu dans sa jeunesse pour lui faire espérer de longues années de bonheur.

Le saisissement de cette infortunée était si grand, que l'on crut devoir l'éloigner de ce lieu. Hélas! on eut tort, car elle mourut au moment où on l'entraîna.

Cette histoire arracha quelques marques de compassion aux auditeurs. Un d'eux dit alors :

— Quand un seul de nous succombe, c'est le moindre des accidents, puisque souvent nous périssons vingt, trente, cinquante, cent à la fois; voilà, par exemple, ce qui est arrivé dans la houillère sous-marine de Workington. « Le filtrage des eaux détruisait peu à peu, depuis longtemps, les couches supérieures. Quelques ouvriers (et je fus de ceux-là) s'aperçurent que les parois suintaient l'eau d'une manière extraordinaire; ils prirent le parti de se retirer. Le plus grand nombre resta; et, dans une nuit, dans une seule nuit, la mer, se faisant brusquement un passage à travers les obstacles, s'empara de cette immense caverne. Les détails de cette catastrophe furent et seront toujours ignorés; nul n'a vécu pour les raconter; on n'a pas même retrouvé un seul des cadavres qu'engloutit, *cette nuit-là*, l'Océan, et la prière des morts fut dite sur le puits béant et silencieux. L'air enfermé dans les galeries de la mine se trouva tellement comprimé entre les eaux et le sol supérieur, qu'après avoir communiqué à ce dernier un mouvement pareil à celui de l'eau qui bout, il finit par l'entr'ouvrir avec un bruit des plus sinistres. L'eau, mêlée de sable, était lancée par masses énormes à de très-grandes hauteurs, et retomba, pendant cinq heures, en pluie fangeuse. La houillère se trouva tellement détériorée, qu'il fallut renoncer à la rétablir. »

Cette conversation lugubre, ces récits sombres, comme les lieux où ils étaient écoutés, furent interrompus par le signal du retour au travail.

Anna, l'esprit rempli de ce qu'elle venait d'entendre, eut à vaincre un redoublement d'effroi; mais tout inquiète, toute frémissante, elle travaillait sans relâche et la journée s'écoulait. Enfin il arriva cet instant qu'elle avait cru ne jamais atteindre. Elle sortit de la mine et revit le jour.

Oh! que la surface de la terre lui parut belle! L'air, la lumière, la campagne, les arbres, les oiseaux, les fleurs, tout excitait son ravissement.

Haletante d'impatience, à peine prit-elle le temps, chez Lucy, de faire disparaître les traces de son séjour dans la houillère; et courant vers ce toit dont son absence avait redoublé la tristesse :

— Me voilà! me voilà de retour! s'écria-t-elle dès le seuil de la porte; je devais vous revoir, vous embrasser!

Jenny, étonnée de ses transports, lui dit, en riant :

— En vérité, ma sœur, on dirait que vous sortez d'un gouffre.

Anna tressaillit, et se modéra pour ne pas se trahir. Mais combien elle fut affectueuse et caressante ce soir-là pour son père et pour sa sœur! Après avoir passé une journée si pénible avec des indifférents, dont les habitudes, le langage lui étaient étrangers, à quel point sa famille lui semblait aimable et chère! Comme elle savoura le plaisir de voir les êtres chéris qu'elle allait être forcée, à l'avenir, de quitter si souvent!

Pendant la nuit, au milieu des rêves qui lui représentèrent les horreurs de la mine, elle vit se dégager d'un nuage la tête de l'ouvrier Francis. Il lui répéta les paroles qu'il lui avait déjà dites, et ajouta d'une voix plus douce : — Retourne sans peur à la houillère: ton ange gardien t'y accompagnera!

Anna se réveilla, tout émue de cette vision, et se rappela la réponse de Lucy aux questions qu'elle lui avait adressées sur Francis :

— Personne ne sait ce qu'il est, ni d'où il vient. Les uns le détestent, les autres l'adorent. Je ne sais que penser de tous les contes que l'on fait sur lui; mais je le crois bon ouvrier, homme de cœur, et je n'en demande pas davantage.

III. — LE PRIX DU DÉVOUEMENT.

Le lendemain, Anna dut subir de nouveau toutes les angoisses qu'elle avait éprouvées la veille; elle les ressentit cependant avec moins d'intensité, et, par le conseil de Lucy, elle modéra son zèle durant les heures de travail, pour ne pas succomber à l'excès de la fatigue. Enfin, au bout de quinze jours, elle reçut sa paye : cinq schellings! C'était bien peu; mais cette faible somme suffisait à l'emploi qui lui était destiné. Ce jour-là Anna bondit de joie en sortant de la mine. Après avoir rendu à sa protectrice l'argent que celle-ci lui avait avancé, elle courut, l'ordonnance du docteur à la main, jusqu'à la ville voisine; puis elle rentra, fière, heureuse, croyant posséder les richesses de l'univers; car, à ses yeux, les richesses de l'univers, c'étaient les baumes et les sucs bienfaisants qui pouvaient rendre la santé à son père.

L'espérance qui l'animait ne fut point illusoire. Ivard ne tarda pas à éprouver un soulagement sensible, et dès lors sa fille trouva le dévouement dont elle faisait preuve au-dessous de la récompense qu'elle en recevait.

D'ailleurs, après quelque temps de séjour dans la mine, l'habitude avait produit sur Anna son effet ordinaire. Ses émotions, ses terreurs s'étaient calmées; elle en était venue même à songer aux moyens d'obvier aux plus grands inconvénients de sa situation, de se créer une sorte de bien-être relatif. Ses instincts féminins lui inspirèrent d'abord le désir de se garantir de l'altération que fait éprouver à la peau la poussière du charbon; elle y réussit complétement. Un vêtement semblable à celui des pénitents italiens, une espèce de sac jeté sur la tête, descendant jusqu'aux pieds, n'ayant d'ouvertures qu'aux yeux, et des manches terminées par des gants, dont les adroites mains de la jeune fille étaient entièrement recouvertes, la préserva du contact de la noire atmosphère dont elle était

environnée. Un tel soin, inspiré par la crainte de contracter le stigmate de leur condition, aurait pu choquer les compagnes d'Anna, si elles n'eussent été instruites de sa pieuse dissimulation envers son père. On lui laissa porter son singulier costume; il n'excita que quelques plaisanteries, qui furent même peu répétées, car une étrange superstition, — exploitée adroitement par un mineur, — rendit bientôt Anna l'objet d'une considération particulière.

Tous les dangers qui les menacent, tous les accidents dont ils périssent victimes en exécutant leurs travaux, sont, aux yeux des mineurs, un effet de la colère des esprits habitant au sein de la terre et possesseurs des trésors que ces ouvriers viennent leur y disputer. C'est là un des motifs de leur négligence à prendre des précautions, qu'ils jugent inutiles contre des dangers suscités par des ennemis si puissants. Mais, comme les hommes sont disposés à prêter aux êtres surnaturels les sentiments dont ils sont eux-mêmes susceptibles, les compagnons d'Anna s'imaginèrent que cette enfant, par sa beauté, par la sainteté du motif qui l'avait amenée dans l'empire des gnomes et semblait la placer sous la protection du Ciel, devait tout à la

Anna dans sa grotte. Le repas des mineurs. Dessin de V. Foulquier.

fois attendrir les esprits malfaisants et leur imposer. Cette idée fit regarder la fille d'Ivard comme le bon génie de la mine, et lui attira des égards que nul autre n'obtenait.

A l'heure de la réunion, on remarqua qu'elle s'asseyait de préférence dans un petit renfoncement assez semblable à ceux où l'on place des statues, mais plus large et plus profond. Par un accord tacite, on lui abandonna entièrement cette petite grotte. Alors, avec l'enfantillage de son âge, Anna se plut à l'enjoliver des seuls ornements que lui fournit le séjour où elle vivait. Recueillant tous les éclats de houille sur lesquels se trouvaient ces espèces de paillettes bleues et couleur d'or qu'on y voit souvent briller, elle les fixa sur les parois de ce qu'elle appelait son pavillon de plaisance, de manière à former mille arabesques capricieuses, qui étincelaient aux lueurs des lampes. Et lorsqu'au moment des repas, Anna, jetant l'espèce de capuce qui la cachait, apparaissait si blanche, si blonde, si mignonne et si belle, parmi ses farouches compagnons; lorsqu'elle se plaçait sous cette voûte basse, dont les feux dorés et bleuâtres l'entouraient comme une auréole, on

aurait cru voir, dans un recoin de son palais magique, la petite fée Titiana donnant ses ordres à une troupe de démons.

La toilette singulière qu'elle portait alors n'aurait pas fait évanouir cette illusion. Nous ne savons quelle avait été la profession de Lucy avant son mariage avec Tom; mais elle avait pour les parures théâtrales un goût très-prononcé. Coupant, taillant de vieilles et belles robes, qu'elle avait conservées jusqu'alors comme un souvenir du temps brillant de sa vie, elle en faisait, pour Anna qu'elle avait tout à fait prise en amitié, des costumes très-élégants, très-pittoresques à la vérité, mais si différents de ceux qui sont en usage dans notre siècle, que la pauvre enfant n'aurait jamais voulu les porter au grand jour, de peur d'être prise pour une bohémienne. Cependant, pour ne pas offenser Lucy, force lui était de s'en servir au

Le feu d'artifice tiré, dans la mine de Wieliczka, devant les empereurs (Pages précédentes). Dessin de M. A. de Bar.

moins dans la mine; et, déposés chaque soir dans le cottage, ils avaient cette utilité, qu'ils dispensaient Anna d'exposer à la poussière dévastatrice de la houille les vêtements que son père lui connaissait et sous lesquels elle se montrait à ses yeux.

Est-il nécessaire d'ajouter que c'était l'ouvrier Francis qui, en éveillant aussi à propos les préjugés de ses camarades, avait fait et assuré à Anna cette position d'*ange de la houillère?*

Pour que rien ne compromît son ouvrage, il ne s'en vantait ni aux mineurs ni à la jeune fille. Chacun croyait avoir eu de lui-même la bonne idée, et Anna croyait la devoir à tout le monde, sans pouvoir l'attribuer à personne.

La seule récompense de Francis (mais elle lui suffisait) était donc de contempler la petite fée dans sa grotte, — avec une admiration et un bonheur qui n'avaient point d'égal.

Nous venons de dire que Lucy elle-même avait pris une affection de plus en plus vive pour Anna. Voici la source de la faveur dont la fille d'Ivard jouissait auprès d'elle.

Jack, comme tous les enfants condamnés à l'état de mineur, ne recevait aucun genre d'instruction. Ce n'était pas la pauvreté qui contraignait ses parents à le laisser dans une ignorance dont souffrait beaucoup l'amour-propre maternel de Lucy, c'était la difficulté de trouver un moment favorable pour lui faire prendre des leçons. Jack descendait dans la houillère avant le jour ; à la nuit tombante il en sortait, mourant de faim, accablé de fatigue : comment se résoudre à le priver d'un repos dont il avait alors si grand besoin ? Il aurait fallu, pour lui faire acquérir quelques connaissances élémentaires, qu'un maître consentît à le suivre dans la mine, et à profiter, pour instruire cet enfant, de l'heure de liberté accordée chaque jour aux ouvriers. Un tel maître était introuvable. Anna comprit qu'elle pouvait le remplacer, et sa joie fut extrême en découvrant ce moyen de satisfaire son cœur reconnaissant, qui aurait voulu rendre cent fois à Lucy les services qu'elle en avait reçus ! Combien alors elle se félicita d'avoir mis à profit l'éducation que son père s'était hâté de lui faire donner avant leurs malheurs !

La bonne volonté d'Anna ne lui suffisait pas pour réussir dans son projet, il fallait que Jack voulût bien s'y prêter, et Jack était borné, apathique, tout à fait incapable de l'application nécessaire pour profiter d'un enseignement dont la durée n'excédait jamais trois quarts-d'heure. Mais rien ne rebuta la jeune institutrice, elle trouva même le moyen de rendre son élève plus attentif. Comme tous les enfants, il aimait passionnément les contes : Anna promit de lui en raconter pour récompenser son zèle à l'étude, et, dès ce moment, ses progrès devinrent plus sensibles. Ces contes, que parfois elle inventait, que plus souvent encore elle tirait des *Mille et une Nuits*, n'eurent d'abord que Jack pour auditeur ; mais bientôt ses voisins prêtèrent l'oreille, et peu à peu l'attention gagna l'assemblée entière. Dès qu'Anna commençait ses récits, tout le monde faisait silence, et, pendant douze ou quinze minutes, la nouvelle Shéhérazade étalait à l'imagination de son étrange auditoire toutes les merveilles de l'Orient.

Le plaisir causé par ces récits augmenta la bienveillance dont l'aimable conteuse était l'objet. Chacun songeait à ce qui pouvait lui être offert en retour de l'amusement dont on lui était redevable. Sans parler des fleurs qu'elle emportait chaque soir, et dont la vue entretenait l'erreur où était Ivard relativement aux occupations de sa fille, on la contraignait à accepter de petits présents, qui, si légers qu'ils fussent, répandaient pourtant un peu de bien-être dans sa famille. C'étaient un vase de bon lait, un panier d'œufs, un sac de pommes de terre, quelques fruits même dans la saison, et cent autres bagatelles auxquelles la longue privation qu'en avaient soufferte le père et les enfants donnait un nouveau prix.

Il va sans dire encore que le plus discret, mais le plus généreux de ces donateurs, était toujours l'ouvrier Francis.

Ce ne fut pas tout : par les soins et l'entremise de la femme de Tom, Jenny devint la couturière et la lingère du village entier. Dès ce moment, elle eut peine à suffire aux travaux dont elle fut chargée, car le dimanche les mineurs aiment à étaler quelque luxe de lingerie ; ils portent des cols bien empesés, des manchettes même, et leurs femmes s'habillent avec une certaine coquetterie. Enfin, ce qui acheva de tirer la famille Ivard de la misère où elle avait langui, c'est qu'un des curieux qui venaient de temps en temps visiter la mine, surpris d'y trouver une enfant telle qu'Anna, intéressé au dernier point par ce que Francis lui dit d'elle, laissa une somme assez forte au payeur des ouvriers, avec prière de la remettre peu à peu, sous forme de gratification ou d'augmentation de paye, à la petite porteuse de charbon, qui, malgré le secret qu'on lui recommandait de garder envers ses compagnes, n'eut aucun soupçon de la vérité.

La situation où se trouvait maintenant Ivard, comparée à celle dont il venait de sortir, pouvait donc passer pour une grande aisance. Il avait reçu plusieurs visites d'un médecin ; sa guérison aurait été presque complète, si ses jambes n'eussent conservé une faiblesse qui lui permettait à peine de faire quelques pas ; mais, depuis que l'accablement où le plongeait la maladie était dissipé, depuis que son esprit avait repris sa lucidité, il commençait à s'inquiéter pour Anna.

Pauvre jeune plante ! privée d'air et de lumière pendant la moitié de sa vie, comment ne se serait-elle pas étiolée ? Elle avait maigri ; les couleurs de son teint s'étaient effacées. Un travail qui n'exerçait pas ses forces, mais qui les épuisait, ruinait sa constitution.

— Je suis inquiet de ta sœur, dit Ivard à Jenny. Quand je l'interroge sur ses occupations, elle me répond toujours avec embarras et cherche à détourner la conversation. Je suis certain que, pour me venir en aide, elle s'est chargée de plus d'ouvrage qu'elle n'en peut raisonnablement entreprendre. Vois donc la jardinière qui l'emploie, et dis à cette femme de moins surcharger ta sœur. Peu m'importe si sa paye en souffre une grande diminution. Comme la chère enfant ne songe qu'à mon intérêt, elle serait sans doute contrariée de cet ordre. Agis donc sans la prévenir.

Il existait un grand nombre de jardins autour du village des mineurs. Nous avons déjà dit que ces hommes ont pour les fleurs un goût singulier. Les jours de fête on les voit separer, avec plaisir, de bouquets provenant de leurs propres parterres. Jenny avait toujours cru que sa sœur travaillait sous les ordres d'une jardinière chargée d'entretenir les plates-bandes dont les possesseurs ne pouvaient pas vraisemblablement s'occuper. Ignorant où elle pourrait trouver cette jardinière, elle eut l'idée de s'en informer à la femme de Tom.

— Que voulez-vous dire ? mademoiselle, lui répondit celle-ci. Chacun de nous soigne lui-même son jardin, et nous ne prenons personne pour nous aider.

— Cependant, madame, ma sœur travaille depuis neuf mois dans votre village, sous la direction d'une jardinière qui se fait seconder par elle.

— Ah ! ah !... je me rappelle, en effet, qu'elle m'a prévenue de cela... Dame ! c'est possible... Il faudrait voir... Près d'ici..., peut-être... Je crains pourtant que vous ne soyez obligée de chercher longtemps... Tenez, mademoiselle, demandez à votre sœur de vous indiquer la personne dont vous me parlez ; quant à moi, je ne la connais pas.

— Mon Dieu ! madame, que signifie cet air mystérieux, dit Jenny, frappée de l'embarras avec lequel Lucy lui répondait ; à vous entendre, on croirait que ma sœur nous a trompés ?

— Mademoiselle, tout ce que je puis vous certifier, c'est qu'Anna est une excellente enfant qui a fait pour

son père des choses incroyables, et pour laquelle tout le monde, ici, a autant d'estime que d'amitié.

Jenny, de plus en plus étonnée de cette réserve, multiplia ses questions, et la longue discrétion de la confidente d'Anna ne put résister à cette épreuve : Lucy révéla tout.

La surprise et l'émotion de Jenny étaient inexprimables. Elle ne comprenait pas comment une enfant élevée avec tant de délicatesse et si loin de tout danger avait pu trouver tant de force et de courage. Impatiente de la revoir, de l'interroger, de lui exprimer son admiration, Jenny se dirigea rapidement vers l'entrée de la mine. C'était l'heure où l'on remontait les ouvriers. La jeune fille, avec un tremblement que lui causait l'idée du gouffre au-dessus duquel Anna était suspendue, la vit de loin sortir de la benne, secouer gaiement la poussière dont son vêtement de dessus était couvert, l'ôter, le prendre sous son bras, et s'acheminer vers le village des mineurs. Jenny, toute en larmes, courut se jeter au cou de sa sœur, en s'écriant :

— Ma pauvre Anna ! ma chère amie ! quelle existence est la tienne depuis neuf mois ! Oh ! mon père a raison de te préférer à moi ! Tous les soins que je lui ai donnés depuis ma naissance équivalent-ils à un des jours que tu as passés pour lui dans cet affreux abîme !

Anna, stupéfaite et alarmée de l'apparition inattendue de sa sœur, ne songeait qu'à lui imposer silence.

— Tais-toi, tais-toi ! disait-elle. Hélas ! je touchais au moment de recevoir le prix de toutes mes peines : mon père était presque guéri ! Si tu me trahis auprès de lui, il me défendra de continuer mon travail, et, privé des secours qu'il en tire, il retombera dans l'état dont je l'avais su tirer ! Garde-moi le secret, ma bonne Jenny ; garde-moi le secret, si tu m'aimes.

— Mais tu mourras si tu continues à exercer un tel métier. Puisque j'ai maintenant des ouvrages de femme, auxquels j'ai peine à suffire, pourquoi ne viens-tu pas me seconder, au lieu de mettre ta vie dans un péril continuel ?

— Eh ! ces travaux, dont tu veux faire notre unique ressource, ce sont mes compagnes qui te les donnent. Si elles ne se croyaient plus obligées envers moi à quelques témoignages de bienveillance, si je cessais de rendre à Lucy un petit service auquel elle attache une importance extrême, ni l'une ni les autres n'auraient plus aucun motif pour te préférer à toute autre ouvrière.

— Essaye pendant quelques jours...

— Pourrais-je reprendre à volonté mon emploi dans la mine, si je l'avais quitté ? D'ailleurs, c'est peut-être une superstition, mais il me semble que renoncer volontairement à un travail au fruit duquel je dois la guérison de mon père serait envers le Ciel une sorte d'ingratitude, qui me porterait malheur. Prends patience, Jenny ; bientôt, selon toute apparence, j'abandonnerai, malgré moi, ce métier dont tu t'effrayes. Un ouvrier reçu peu de temps avant moi dans la mine, celui que tout le monde y appelle M. Francis, et qui cache, en effet, le savoir et l'influence d'un gentleman sous ses modestes vêtements, ne cesse de déclarer qu'il y a de la barbarie à laisser les femmes travailler dans les houillères ; il voudrait nous faire exclure de celle-ci, et prétend qu'avant trois mois il aura fait adopter cette mesure au propriétaire. Laisse-moi donc persévérer jusque-là dans une résolution que le Ciel semble avoir bénie.

Jenny avait bien de la peine à céder ; mais à force de caresses, de supplications, de larmes même, Anna finit par lui arracher la promesse de garder le silence. Il fut convenu seulement que la petite porteuse de charbon, malgré la diminution que sa paye en pourrait souffrir, ferait désormais des journées plus courtes, afin d'alléger ses fatigues, et de se conformer, au moins sous ce rapport, à la volonté de son père.

Le bruit qu'on allait exclure les femmes de la houillère avait été, en effet, répandu par le mystérieux Francis, qu'il est temps de faire connaître aux lecteurs de ce récit.

C. SURMILLI.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ART ET LES ARTISTES CONTEMPORAINS (1).

M. GUSTAVE NADAUD.

I. L'œuvre et l'auteur. Une aventure en chemin de fer. Trois voyageurs. Une voix qui passe. Le *Voyage aérien*. Le lycéen amateur. Une leçon de chant. Arrivée. Surprise. Incognito. Les lunettes dangereuses. Un ami intime de Nadaud... ravi de faire sa connaissance.

Si vous allez dans le monde, si vous recevez chez vous, si vous avez un piano, si vous fredonnez quelquefois, ne fût-ce qu'en vous rasant ; si votre femme ou votre fille, votre nièce ou votre neveu chantent en public ou en particulier, si vous écoutez l'orgue de Barbarie sous vos fenêtres ou le refrain du passant dans la rue, si enfin vous lisez le *Musée des Familles* depuis trois ans, vous connaissez et vous aimez les chansons de M. Nadaud : *le Message*, *Bonhomme*, *le Voyage aérien*, *l'Héritage*, *les Mémoires*, etc., ces perles de poésie et de musique, de sentiment et de malice, et surtout le *Gendarme Pandore*, cet éclat de rire universel et inextinguible :

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

(1) Voyez, pour la série, la table générale du *Musée*.

Or, pour vous faire apprécier l'auteur comme vous appréciez ses œuvres, voici ce qui se passait, il y a quelques mois, sur un de nos chemins de fer de l'ouest:

Trois voyageurs se trouvaient dans la même caisse : un adolescent qui sortait du collége pour viser à Saint-Cyr, et qui ne doutait de rien, pas même de sa future moustache, annoncée par quelques poils follets; — un grand monsieur de cinquante ans, cravate blanche, habit noir, menton savonné de frais, lunettes et tabatière d'or, le conseiller de préfecture en chair et en os; — et un jeune homme de trente et quelques années, — figure d'artiste et de gentleman, mise simple et de bon goût, attitude modeste et réfléchie, physionomie avenante et douce, regard tendre et vif sous des paupières saillantes, les cheveux presque ras et la barbe entière, le nez fort, un peu au vent, la bouche entr'ouverte par un fin sourire, — quelque chose de Rabelais, le joyeux curé de Meudon.

Le premier parlait beaucoup sans rien dire; le second disait peu de chose et n'en pensait pas davantage; le troisième écoutait et observait discrètement.

Tout à coup, une voix qui passait jeta à l'écho cette mélodie, rapide comme le vol du ballon :

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre:
Sur mon navire aérien,
Je m'élance dans l'atmosphè-ère...

— C'est faux! Vous ne savez pas l'air! cria le lycéen au chanteur inconnu.

Et il poursuivit le couplet, avec l'aplomb d'un amateur applaudi en famille :

Le tissu flexible et léger,
Que gonfle le subtil fluide,
Part sans secousse et sans danger
Au hasard du vent qui le gui-i-i-de.

Il s'interrompit, en voyant le sourire de l'artiste passer du grave au plaisant.

— Vous connaissez le *Voyage aérien*, monsieur? demanda l'écolier, empressé de lier conversation.

— Mais... oui... un peu, répondit l'homme discret.

— Qui ne sait par cœur les chansons de Nadaud? ajouta le conseiller, en provincial revenant de... Pontoise et se montrant, par la suppression du *monsieur*, très-familier avec les hommes de l'art.

— Sans doute, reprit le lycéen, tout le monde les sait, mais beaucoup les disent fort mal.

— C'est que chacun veut, comme vous et comme ce passant... les dire à sa manière et non à celle de l'auteur.

— Vous trouvez que j'altère la musique de Nadaud?

— Je le crains.

— Par exemple! s'écria le jeune homme piqué au jeu.

Et il déploya tous ses moyens dans les vers suivants :

La terre s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air diaphane;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane!

— Comment trouvez-vous cette fin? conclut-il, enchanté de lui-même.

— Voulez-vous un avis ou un compliment?

— Un avis sincère et sans restriction.

— Eh bien! adoptez cette variante :

La note s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air *en profane*,
Je vois *mon erreur* sans effroi,
Et dans la *fausseté* je plane!...

Ceci fut plutôt murmuré que chanté, mais avec une justesse étonnante. La pointe de l'épigramme était d'ailleurs émoussée par tout ce que la franchise peut avoir de gracieux.

Notre amateur néanmoins fut *touché* (style d'escrime) plus encore de la supériorité du maître que de la vivacité de la leçon.

— Vous avez l'impromptu facile, monsieur, reprit-il en rougissant comme un coquelicot; mais, j'en suis fâché pour votre avis, j'ai la tradition de Nadaud lui-même pour interpréter ses chants.

— De Nadaud lui-même! pas possible?

— C'est un charmant garçon! poursuivit le lycéen, décidé à mentir plutôt que de céder. C'est lui qui m'a seriné l'air du *Voyage*. Enfin, j'ai l'honneur d'être de ses amis!

— Intimes, sans doute? fit l'artiste, qui eut peine a retenir un éclat de rire.

Bref, la discussion s'échauffa si bien que, forcé de joindre l'exemple au précepte, et excité par le monsieur aux lunettes d'or à venger Nadaud d'une mutilation, l'homme discret se mit à chanter lui-même le *Voyage aérien*, avec une expression, une verve et un charme irrésistibles :

La terre s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air diaphane;
Je vois l'abîme sans effroi
Et dans l'immensité je plane!
Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.
O les humaines passions,
Les espérances mensongères,
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières!

Adieu, terre! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues;
Mes pieds ne tiennent plus au sol,
Je sonde l'infini des nues.
Voici le zénith étoilé!
L'horizon disparaît — immense...
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence!

Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide.
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.
Ah! c'en est fait! l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même!
Oh! que le soleil était beau!

Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière.
Terre! terre! je te revois!
Salut, ma maison sédentaire!
Gaîté des champs! calme des bois!
Salut, mes sœurs! salut, ma mère!

L'effet de ces derniers vers, si simples et si touchants, fut doublé par la circonstance. Le train du chemin de fer arrivait justement à X... Les familles et les amis se saluaient et se rejoignaient dans la gare. Les voyageurs de la caisse voisine, que l'artiste avait enchantés, s'élançaient du wagon pour l'applaudir. Deux d'entre eux le reconnurent et lui tendirent la main en criant :

— Ah! Nadaud! bonjour Nadaud!

— Chut! leur répliqua celui-ci, en posant un doigt sur sa bouche.

Mais il était trop tard! l'incognito n'existait plus. Le conseiller lui-même avait saisi le nom du poëte au vol, et s'était dit avec la logique de M. Prudhomme : — Nadaud? ce ne peut être que Nadaud.

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat! (*Bis.*)

Portrait de M. Gustave Nadaud.

Le monsieur aux lunettes ne reconnaissait jamais autrement.

Il salua d'un air fin *l'auteur des délicieuses chansons*, et le quitta en lui disant :

— *Au revoir*, monsieur; j'espère qu'on vous entendra à X...

Effrayé de ces paroles, Nadaud voulut le retenir, mais il n'était plus temps... L'administrateur courait après sa femme, qui courait après sa malle, qui courait après le douanier, qui courait après... les droits de l'Etat.

D'ailleurs, Nadaud lui-même n'était plus libre. Le lycéen confondu, puis enthousiasmé, digérait bravement son mensonge, et menaçait d'avaler l'artiste en personne. Enchanté de faire la connaissance... de son ami intime, il lui pressait les mains avec effusion, il voulait l'emporter chez lui en triomphe, à travers les rues de sa patrie!

— Calmez-vous, et recevez mes remercîments, lui dit Nadaud. Je suis très-pressé ; je ne fais que passer à X..., et j'y garde *l'incognito* pour des raisons majeures.

Consolé par un serrement de main, l'amateur daigna lâcher sa proie ; et, se jetant dans un fiacre avec son sac de nuit, l'artiste gagna un petit hôtel, où il s'inscrivit sous le nom de Martin.

II. Pourquoi Nadaud s'intitulait Martin. *Pandore* en chair et — en sabre. Dialogue en chanson. A la police. Des fers et des menottes! La prison du préfet. L'heureux captif. *Pandore* applaudi par lui-même.

Nadaud comptait réellement échapper à ses amis intimes (il a le terrible honneur d'en posséder partout), et s'embarquer le soir même sur un vapeur, qui le conduirait au but de son voyage.

Cela était si vrai qu'il avait refusé d'avance l'hospitalité du préfet de X..., son ami fort sérieux, ancien homme de lettres, toujours homme d'esprit, et que l'artiste eût été heureux d'embrasser au passage. Mais, sachant que l'embrassade entraînerait un dîner, puis une soirée, puis une revue de tous ses chants, il avait répondu à l'administrateur : « Désolé, mon très-cher ; mais, forcé de couper au plus court, je ne traverserai votre chef-lieu qu'en revenant de Bretagne, par le chemin des écoliers. »

Nadaud comptait sans son imprudence d'auteur, — et sans les lunettes du conseiller.

A peine était-il installé dans sa chambre, fredonnant un couplet de *Pandore* :

La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier ;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et brigadier.

qu'il vit entrer *Pandore* en chair et — en sabre, — sous la forme du plus beau gendarme de X...

— Monsieur, votre nom ?

— Martin.

— Votre passe-port ?

— Je n'en ai pas.

— Vos papiers quelconques ?

Nadaud allait produire ses lettres, mais il réfléchit qu'elles convaincraient Martin de mensonge ; et il se borna à déclarer devant Dieu et devant les hommes qu'il n'était pas un espion de l'autocrate.

Cette patriotique affirmation laissa le gendarme insensible.

— Monsieur, reprit-il, de sa basse-taille la plus imposante, veuillez me suivre au bureau de la police.

Nadaud eut beau protester, conjurer, invoquer l'heure du paquebot, son rendez-vous du lendemain.

— Je m'importe peu de vos rendez-vous ! répliqua la loi en bottes fortes, vos papiers, ou marchons !

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

fredonna l'artiste vaincu... et entraîné par la rime.

— Ne m'insultez pas, corbleu ! Vous vous en repentiriez !

— Moi ! insulter les gendarmes ! Moi qui leur dois les plus belles soirées de ma vie! Seulement, j'avais l'habitude de les mener au violon, et je m'étonne de m'y voir mené par eux.

Le gendarme ne comprit pas, mais il daigna rire, et Nadaud le suivit en murmurant :

Dans la gendarmerie
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie !

Arrivé au bureau de police à la préfecture, Nadaud comparut devant le commissaire, et persista à se nommer Martin, — Martin sans papiers. Il acceptait sa brouille avec la loi, mais il ne voulait pas se brouiller avec le préfet. — Ce cher ami ne me pardonnera jamais, se disait-il, si je suis reconnu à X... ; mieux vaut que tous les Pandores de France ramènent Martin de brigade en brigade jusqu'à Paris ! Et il débita sur son pseudonyme un roman qui n'avait ni queue ni tête. Le commissaire n'en fut pas dupe, et se levant avec la majesté d'un juge :

— Monsieur, dit-il, on n'en conte pas ainsi à la police ; vous allez suivre ce gendarme à la prison, où vous tâcherez de mettre vos idées en ordre.

Nadaud ne fredonnait plus... Il n'avait que deux mots à lâcher cependant, son nom et celui du préfet, dont l'invitation était dans sa poche. Quelle tentation ! — Mais non, pensa-t-il stoïquement, des fers et des menottes, plutôt que d'avouer le crime de mon amitié !

Et il se remit à la suite du gendarme, en lui disant :

— Prenez ma tête et sortons d'ici !

Ils sortirent, en effet, mais par un chemin si long, si long qu'ils traversèrent toute la préfecture, et que, de corridors en escaliers, — la nuit étant tombée dans l'intervalle, — ils aboutirent — à la salle à manger du palais officiel, toute resplendissante de lumières, toute fumante d'un dîner succulent, toute remplie de convives, qui accueillirent l'artiste avec des cris de joie.

— Homme sans foi, vous êtes mon prisonnier, et voici votre écrou ! lui dit le préfet, en lui tendant la main et en lui montrant la place à sa droite. Ah ! vous m'écrivez que vous ne pouvez venir à X..., et vous y entrez en chantant *le Voyage aérien*, et vous y descendez sans passe-port sous un nom en l'air, et vous croyez échapper ainsi au chef du département, aux yeux de sa police, au sabre de ses gendarmes, — et aux lunettes de ses conseillers !

Nadaud comprit tout enfin, en reconnaissant parmi les convives le grand monsieur aux besicles d'or.

Celui-ci avait annoncé l'arrivée de l'artiste au chef-lieu ; et le préfet avait puni l'ami réfractaire, en le saisissant au nom de la loi.

— Prikatier, chanta joyeusement Nadaud, au gendarme qui était encore derrière lui,

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

— Ah çà ! qu'est-ce donc que *Pandore* ? demanda le soldat de l'ordre, curieux pour la première fois de sa vie.

— Trouvez-vous à dix heures à la porte des salons, — et vous saurez à quoi vous en tenir, dit l'amphytrion, en se mettant à table.

— Vivent le préfet, la police et la gendarmerie de X... pour jouer la comédie ! s'écria Nadaud, j'accepte mon rôle à mon tour, et je m'en acquitterai de mon mieux.

Vous imaginez la gaieté du repas ! Jamais captif ne porta et ne rendit des toasts plus aimables à son geôlier et à ses gardes.

— Et jamais ami ne gagna mieux son pardon, dit le préfet à l'artiste, en le conduisant dans les salons illumi-

nés, où toute la ville de X... était réunie pour l'entendre.

Ce fut alors que le gendarme apprit enfin ce qu'était Pandore, en écoutant d'une oreille ébahie cette sublime charge municipale :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier,
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit, d'un ton sonore :
— Lé temps est beau pour la saison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson (1).

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
— Vois, dit-il, lé soleil qui dore
Les nuagés à l'horizon.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

— Ah! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Defendré les champs et la ville
Du vol et dé l'iniquité !
Pourtant l'epousé qui m'adore
Réposé seule à la maison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

— Il mé souvient dé ma jeunesse;
Lé temps passé né revient pas :
J'avais uné follé *déesse*
Pleiné dé merrite et d'appas.
Mais lé cœur... pourquoi ? jé l'ignore...
Aime à changer dé garnison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

— La gloiré, c'est uné couronne
Faité dé rose et dé laurier;
J'ai servi Venus et Belone :
Jé suis epoux et brigadier.
Mais jé poursuis cé météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
— Prikatier, répondait Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson...

Vous riez, ami lecteur? Que serait-ce donc, si vous entendiez Nadaud chanter ces couplets, avec sa verve, sa bonhomie, sa malice, ses hésitations et ses poses, son chic troupier et son accent alsacien ? C'est littéralement à se tordre les côtes. L'Empereur lui-même a perdu son inébranlable sang-froid, en écoutant *Pandore*, l'hiver dernier, chez la princesse Mathilde.

Quant aux salons de la préfecture de X..., ses échos tremblent encore des bravos qu'y souleva le *Prikatier*, et de l'éclat de rire cyclopéen du gendarme qui avait arrêté l'artiste.

(1) Le brigadier a l'accent gascon, Pandore l'accent alsacien.

— Corbleu ! dit-il en s'en allant, ce n'est pas moi qui l'a pincé ; c'est nous qu'est pincé par lui !

Tel est Nadaud, et telle est sa vogue, jusqu'à cent lieues de Paris.

A Paris, c'est plus que de la vogue, c'est de la fureur; — ou plutôt c'est un succès réel, solide et durable, et toujours renaissant avec les nouvelles chansons de l'auteur.

III. Comment un mauvais négociant peut devenir un bon poëte, et comment un bon poëte reste mauvais négociant. Les débuts de Nadaud. Ses amis. Ses succès. Le *Docteur Vieux-Temps* à la Cour. Mot sublime d'un excellent général. Nadaud chansonnier, musicien, chanteur, homme du monde. Les servitudes de la vogue. Mme N... Le marquis de X... Annonces et promesses.

— Mais comment, se demande chacun, comment cet homme du monde, si simple et si modeste, comment ce négociant arraché à ses livres en partie double (car Nadaud est né et a grandi dans le commerce, et son nom brille encore en grosses lettres sur la plus belle enseigne de la place des Victoires), comment est-il devenu poëte, musicien et chanteur si bien inspirés ?

— Comment? ma foi ! il n'en sait trop rien lui-même. Demandez à la brise pourquoi elle souffle d'ici ou de là? à la harpe éolienne pourquoi elle résonne dans la tempête, à la fleur sauvage pourquoi elle éclôt sur les ruines?

Nadaud avait le feu sacré, et ce feu couve partout, jusque sous les ballots de marchandises.

Tout jeune encore, il mesurait un couplet, en aunant une pièce d'étoffe; il traçait des vers à la marge d'une facture ; il les fredonnait en endossant un mandat.

Et puis il avait quitté, dès l'enfance, Roubaix pour Paris ; il avait fait d'excellentes études au collége Rollin ; il y avait goûté Virgile, Horace et Catulle ; il y avait chanté la messe le dimanche; il y avait assisté aux soirées de M. de Fauconpret ; il y avait rimé en cachette depuis la troisième jusqu'à la rhétorique.

Si bien, qu'après neuf ans de commerce, — de 1840 à 1849, — lorsque le marasme des affaires émancipa sa triple muse, il lui trouva des ailes assez fortes, — c'est-à-dire des chansons assez jolies, pour prendre son vol à travers les salons.

Le premier qui s'ouvrit à lui fut celui du père de M. Jules Barbier, l'auteur du *Poëte*, puis celui de M. Emile Augier qui le présenta à Mlle Rachel, puis il charma le joyeux cabinet de M. Alfred Arago, le cénacle de M. Alfred de Musset, l'atelier de M. Eugène Giraud, etc., etc.; puis, son talent et son succès grandissant toujours, les amateurs le disputèrent aux artistes et les gens du monde aux littérateurs. Enfin, les grands seigneurs trouvèrent leurs fêtes sans éclat, si Nadaud ne les amusait de sa poésie, de sa musique et de son chant.

Il est le boute-en-train favori des soirées intimes de S. A. I. la princesse Mathilde, qui applaudit, comme une simple femme d'esprit et de goût, *les Rats*, *le Pêcheur à la ligne*, *Rose-Claire*, *Marie*, *les Dieux*, *l'Histoire du mendiant*, *les Mémoires*, *mon Héritage*, *Bonhomme*, *Paris*, *le Quartier latin*, *la Valse des adieux*, *le Message*, *etc.*

Lorsque, s'élevant de la romance à la partition, Nadaud créa, l'an dernier, l'opéra de salon, par le petit chef-d'œuvre du *Docteur Vieux-Temps*, qui trouva de si brillants interprètes en MM. A. Jal, Mounier, Leroi, et MMlles de Jolly (1), la princesse Mathilde fit une surprise

(1) Voyez le numéro d'avril dernier, tome XXI, p. 223.

vraiment royale à l'auteur. Elle réclama sa pièce et sa troupe pour un petit comité, — et ce petit comité se composa de l'Empereur, de la Cour, des ministres, de toutes les grandeurs et de toutes les beautés du jour. Nadaud gagna cette bataille d'Austerlitz avec l'arme qui est son infaillible talisman, avec sa simplicité charmante et son inaltérable modestie. C'est là que *Pandore* triompha de l'impassibilité napoléonienne, — et qu'un illustre général s'écria en l'applaudissant : — Pourquoi interdire cette chanson dans les concerts? Moi ! je la mettrais à l'ordre du jour de l'armée, comme haute leçon d'obéissance passive ! — Excellent général !

Comme chansonnier, Nadaud a mêlé à ses heureux débuts quelques erreurs de jeunesse, un peu de faux patriotisme et certaines légèretés condamnables. Mais avec quelle noblesse et quelle grâce le poëte du *Voyage aérien* et du *Message* a bientôt quitté cette ornière où son inexpérience avait à peine mis le pied ! Aujourd'hui, Nadaud plane à grands coups d'aile et s'élève de jour en jour dans la sphère des bonnes pensées et des beaux sentiments, de l'originalité réelle et de la vraie comédie. Qu'il se garde des bas-fonds du lieu commun et de la philosophie bourgeoise, que sa forme atteigne la précision complète, l'image nette et vive, la simplicité pure des lignes, et son petit livre chassera de nos bibliothèques les flons-flons du Caveau.

Comme musicien, Nadaud n'a pas la science, sans doute ; mais il a l'inspiration et la mélodie que la science ne donne ni ne remplace. Il a de plus, et d'instinct, l'allure aisée, sincère, française, magistrale, de nos anciens compositeurs d'opéras-comiques. On entend l'écho de Grétry dans le docteur *Vieux-Temps*. C'est une qualité qui en vaut bien d'autres, — et que plus d'un renard dédaigne aujourd'hui, — à la façon des raisins de la fable.

Comme chanteur, en général, Nadaud serait un amateur agréable. Comme interprète de ses œuvres, c'est un artiste de premier ordre. On ne saurait concevoir une harmonie plus parfaite et plus séduisante entre la poésie, la musique et l'exécution ; — naturel et immense avantage d'un auteur qui conçoit, écrit, note, chante et accompagne tout lui-même et lui seul !

Comme homme, c'est la distinction, la simplicité, la convenance, la bonne humeur, le dévouement et surtout la modestie incarnés ; aussi a-t-il des amis partout, et n'a-t-il d'ennemis nulle part. Sa gracieuse popularité se mêle en souriant à toutes les gloires, sans porter ombrage à aucun amour-propre rival.

Depuis les salons royaux jusqu'aux ateliers d'artistes, depuis les châteaux jusqu'aux chaumières, on s'arrache littéralement Nadaud. Quand vous pouvez dire : — J'aurai Nadaud, vous êtes sûr d'avoir tout Paris. Cette concurrence le met dans les situations les plus étranges. C'est l'homme du monde qui dîne le moins chez lui. Il refuse par mois trente festins et cinquante raouts. Après avoir traversé dix salons chaque nuit, il rentre à sa chambrette entre le clair de lune et l'aurore. C'est alors que les idées lui viennent, à travers la fumée de son cigare. De ses anciens livres de commerce, il ne lui en reste qu'un, mais très-compliqué et très-difficile à tenir, l'agenda où il inscrit quinze jours d'avance, en partie double, ses invitations et ses promesses de soirées. Les grands et les petits sont égaux devant cette charte, et il n'y a de tour de faveur que pour les amis.

Poëte et gentleman indépendant, Nadaud se donne ou se refuse, mais ne se vend jamais. Lui proposer de l'argent, ce serait le mettre à la porte. Ce désintéressement fait le désespoir des imbéciles qui n'ont d'autre valeur et d'autre charme que leurs écus. Pour obtenir Nadaud, ils le font assiéger et harceler par ses amis, — ou ils se posent eux-mêmes en intimes de l'artiste.

Dernièrement, dans un salon, il se trouvait près d'une dame qu'il n'avait jamais vue.

— Comment, lui demande un voisin, vous ne saluez pas Mme N... ?

— Je ne la connais pas.

— Bah ! pas possible? Elle se dit au mieux avec vous, et vous a promis à ses invités pour jeudi prochain !

Nadaud a de ces surprises-là tous les soirs.

Un millionnaire, le marquis de X..., voulant absolument l'avoir et ne sachant dans quel filet le pêcher, va tout droit chez lui et l'apostrophe carrément :

— Monsieur, je désire vous posséder ; comment faut-il que je m'y prenne?

— Me dire votre jour et me donner votre adresse, — comme on vous a donné la mienne, c'est encore la plus grande habileté, répond en souriant Nadaud, pour qui l'esprit a toujours raison.

Au jour indiqué, il va chez le grand seigneur, et attend qu'on l'invite à chanter ; mais, au lieu de le conduire au piano, l'amphytrion impatient l'observe avec inquiétude, et ne lui adresse pas même la parole. A minuit, heureux après tout d'une soirée de repos, Nadaud quitte la réunion, désespérée de son silence. Alors enfin, le maître du lieu demande à ses amis :

— Quel est donc ce monsieur qui vient de sortir?

— C'est Nadaud !

— Ah ! mon Dieu ! moi qui le guettais depuis deux heures, et je ne l'ai pas reconnu ! Je l'ai pris pour un intrus chez moi !

Le millionnaire avait la vue basse !

Il courut après l'artiste jusque sur l'escalier, mais il ne saisit que sa voix, qui fredonnait dans la rue :

> Non ! nous partirons tous les deux !
> Je veux le lui dire moi-même !

C'est ce que fit le marquis de X..., en courant dès le lendemain chez le poëte, qui rit de bon cœur, — et lui accorda sa revanche.

Nadaud, avons-nous dit, a été négociant. Jugez s'il a bien fait de quitter le commerce : ses premiers chants lui ont rapporté quatre-vingt-quatre francs en trois années, et il les a rachetés cinq cents francs, il y a dix mois. Quel habile traitant ! Il est vrai que ses œuvres l'enrichiraient maintenant, s'il en avait besoin ! Tous les éditeurs sont à ses pieds.

Il a eu du moins le tact de choisir le plus digne de le comprendre et le plus capable de le lancer : M. Heugel, le puissant et heureux directeur du *Ménestrel*. C'est chez lui, rue Vivienne, qu'on trouve désormais tous les bijoux de l'écrin Nadaud. Il va s'enrichir encore de six perles et d'un diamant. Les six perles se nomment, — notez-les : *l'Insomnie*, *les Souvenirs de voyage*, *Ma Philosophie*, *Il faut aimer*, *la Vieille servante*, *les Deux notaires*. Le diamant est un nouvel opéra de salon, *la Volière*, que tous les amateurs se disputent d'avance.

N. B. Nadaud, qui aime le *Musée des Familles*, lui réserve une surprise. Patience, amis lecteurs, vous n'aurez rien perdu pour attendre.

PITRE-CHEVALIER.

REVUE DE L'ANNÉE 1854.

Personnages de 1854 : Au centre, le maréchal de Saint-Arnaud. En haut, le sultan Abdul-Medjid, le prince Gortschakoff. En bas, Fatma-Sultane, Kara-Fatima. A gauche, Schamyl, la sultane Validé. A droite, l'amiral Napier, l'amiral Hamelin.

LA GUERRE.

Cette fois, notre revue de l'année s'ouvrira militairement. Nous la commencerons au roulement du tambour et aux éclats de l'artillerie.

1854, en effet, c'est avant tout la campagne du Danube, c'est Gallipoli, Varna, Bomarsund ; c'est l'expédition de Crimée, la bataille de l'Alma, la journée d'Inkermann, le siége de Sébastopol ; c'est, d'une part, la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Turquie, Abdul-Medjid, Schamyl, Omer-Pacha, Saint-Arnaud, Canrobert, Parseval, Hamelin, Napier, Dundas, etc. ; et d'autre part, la Russie seule comme la Médée antique « moi seule, et c'est assez, » Menschikoff, Paskiewisch, Osten-Saken, Gortschakoff, Liprandi, etc.

Spectacle terrible et douloureux, mais héroïque et grandiose ! Crise suprême et providentielle qui réveille et relève notre époque et notre société, en les arrachant au culte du veau d'or et au sommeil de l'égoïsme, pour les retourner vers la loi de la souffrance et de la mort, vers les sacrifices du dévouement et les prestiges de la gloire. C'est peut-être le cas de répéter avec Joseph de Maistre : La guerre est inhumaine, mais elle est divine ! Inhumaine en ses procédés, divine en ses résultats !

Et puis, avant de s'amollir aux jeux féminins de la paix, notre génération blême et nerveuse avait reçu l'éducation d'Achille, et elle se retrouve elle-même comme le héros grec, en reconnaissant une épée dans sa corbeille de parures.

Nos aînés et nos chefs en effet sont tous nés aux jours glorieux ou aux lendemains funèbres de l'Empire, sous le soleil d'Austerlitz ou dans la fumée de Waterloo. Tandis que leurs mères se penchaient désolées sur les remparts des villes en feu, leurs pères les élevaient au bruit des fanfares de la victoire. Ils leur apparaissaient tout sanglants entre deux batailles, les soulevaient sur leurs poitrines constellées de croix, et les remettaient dans leurs berceaux pour remonter à cheval. Au collége, les bulletins de la grande armée interrompaient leurs thèmes et leurs versions. La mort portait à leurs yeux un manteau de pourpre et fauchait des épis verts comme l'espérance. Quand la France épuisée se coucha enfin dans le lit maternel de la Restauration, nous, les cadets, qui avions été bercés par ces récits, nous fûmes tout surpris de ne plus entendre le roulement des tambours, de voir les géants de Wagram incliner sur des livres leurs cheveux blanchis à Moscou, et de ne plus trouver César qu'en peinture dans les palais et les chaumières. Alors nous passâmes de la fièvre de la gloire au délire de la liberté, des élans de la foi aux tourments du doute. Gœthe écrivit *Werther*, Byron *Don Juan*, Victor Hugo *Notre-Dame*, Alex. Dumas *Antony*. Les nobles se ruinèrent, les bourgeois s'enrichirent, les grands se firent débauchés et les petits envieux. Notre virilité tomba pièce à pièce avec nos cuirasses, et nos illusions fleur à fleur avec nos broderies. Les hommes allèrent d'un côté, pâles et vêtus de noir; les femmes de l'autre, maigres et vêtues de blanc : ceux-là à la Bourse, au sport, au tapis vert; celles-ci au spectacle, au bois de Boulogne, au roman-feuilleton... Les lycéens calculateurs jouèrent au trois pour cent et au wisth avec leurs dignes pères, en caressant l'espérance de l'héritage; les femmes de chambre dévorèrent George Sand et Paul de Kock avec leurs maîtresses, entre une polka et un rendez-vous. Eduqué par les tribuns poltrons qui avaient besoin de son courage, le peuple examina de près le trône et l'autel, et, reconnaissant le bois nu sous l'or et le velours, il y mit le feu dans quelques journées de saturnales. Puis, ne découvrant rien au fond de ses rêves que la misère et l'anarchie, rien sous ses pieds qu'un abîme sans fond, rien sur sa tête qu'un ciel vide, rien dans le passé que des remords, rien dans le présent que des ruines, rien dans l'avenir que des nuages, il renversa ceux qui lui avaient promis l'impossible, reprit le travail et un maître, la discipline et l'obéissance, et enfin le sabre retrempé qui avait chargé les Cosaques ! Alors la nation entière rougit d'elle-même et se leva comme un seul homme au bruit du clairon. Sa main, qui chancelait en tenant la coupe des festins, recouvra la force en saisissant le glaive des combats. Les plus dégénérés se souvinrent de leurs pères et de leur enfance, et s'élancèrent de la fête à la victoire,—comme ces anciens mignons de Henri III, qui devinrent les compagnons de Henri IV.

Ne craignons donc pas la guerre et ne la maudissons pas, si elle est après tout la régénération de la France.

N'avez-vous pas reconnu déjà les Français des Croisades, de Philippe-Auguste, de Louis XIV et de Napoléon, dans les héros d'Alma, d'Inkermann et de Sébastopol ?

LE PROLOGUE DU DRAME.

Le prologue du drame s'est ouvert aux camps du Nord et du Midi, — ces pépinières fécondes des champs de bataille de l'Orient.

De là, la scène a émigré à Gallipoli et à Varna, où le choléra attendait les petits-fils des soldats de saint Louis. Ils l'ont combattu comme leurs aïeux combattaient la peste à Damiette et à Tunis, par la résignation stoïque, par le dévouement fraternel, par la charité chrétienne. Ils avaient de plus que les croisés, il est vrai, les docteurs infatigables de la science et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ces anges gardiens de la douleur.

LE PREMIER ACTE. L'ALMA.

Enfin, le véritable ennemi est apparu, la tragédie s'est développée tout entière sur le formidable théâtre de l'Alma. Nous devons laisser cette grande page à l'histoire, mais les épisodes nous appartiennent, et nous glanerons les plus intéressants.

Le génie opposé des Français et des Anglais s'est manifesté d'une manière frappante à la bataille de l'Alma. Pendant que nos zouaves, nos chasseurs, notre artillerie, couraient sus à l'ennemi et grimpaient à la course, nos alliés, en admirables lignes, marchaient leur pas habituel, essuyant le feu des positions russes sans sourciller, sans ralentir ni accélérer leur mouvement, comme à une parade de Hyde-Park ou de Windsor.

Les pentes gravies par les zouaves avec armes et bagages étaient sur quelques points de trois cents mètres à pic. Le lendemain de la victoire, ceux-là mêmes qui avaient opéré cette escalade gigantesque ont essayé en vain de la recommencer sans sacs ni fusils. L'élan du combat avait enfanté un miracle ! Aussi le prince Menschikoff n'y pouvait croire ; il répondit : —Tu rêves, à la première estafette ; et il donna, assure-t-on, un soufflet à la seconde qui lui annonça l'arrivée des Français sur les plateaux. Puis, quand il les vit de ses yeux, il jeta son chapeau en l'air en criant : — Mais ces zouaves ne sont donc pas des hommes !

Le succès, assuré par la division Bosquet, fut consommé par les highlanders de sir Campbell. A ce dernier moment, dit le correspondant du *Times*, le carnage a été horrible. Les plus vieux généraux déclarent que jamais encore, dans aucune bataille, ils n'ont vu autant de morts amoncelés au même endroit. C'est là que sont tombés la plupart des Anglais tués ou blessés dans cette journée, et, pour un Anglais, il restait au moins cinq Russes sur le champ de bataille. Il était impossible de se mouvoir sans marcher sur des cadavres. Les corps sanglants, livides et mutilés de manière à défier l'imagination la plus familière avec de pareilles horreurs, les gémissements des blessés, les sacs, les casques, les armes, les uniformes épars de tous côtés, tout cela formait un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais.

Les trois nations rivalisaient d'héroïsme. Lord Raglan, dit Saint-Arnaud dans son rapport, est d'une bravoure antique. Au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais.

En voyant les positions enlevées par les highlanders, Canrobert s'écriait : « Je voudrais commander trois semaines de telles troupes, je mourrais content ! »

De leur côté, les Anglais écrivent : « On ne peut com-

parer l'attitude de Canrobert au feu qu'à celle de Murat; seulement, il a six pouces de moins. Blessé à l'épaule, et renversé de cheval, il a continué de donner ses ordres, comme à une revue de fête, sous une pluie d'obus qui enlevaient des files entières. »

Le sous-lieutenant Poitevin, du 39e régiment, vient se poser *superbe* avec son drapeau au milieu d'une nuée de tirailleurs russes, sur un fort qu'ils n'avaient pas eu le temps d'achever. Il tombe foudroyé quelques instants après, en criant à ses camarades : « A votre tour, et qui m'aime me remplace! »

Un sous-officier anglais plante un guidon sous le feu de l'ennemi pour indiquer à la division qui arrive la position qu'elle doit prendre. Un soldat russe sort des rangs, court à l'Anglais, le tue et enlève le guidon. Mais un autre Anglais surveillait ses mouvements; il s'élance à la poursuite du Russe, en s'effaçant de façon à être garanti du coup de fusil par celui-là même qu'il veut atteindre. Il gagne du terrain, il abat le Russe d'un coup double de son revolver, enlève le guidon et retourne à son rang de toute la vitesse de ses jambes, au milieu d'un feu terrible; il arrive à sa place et tombe mort : il avait été frappé de sept balles, mais il avait sauvé un guidon de son régiment.

— Les cadavres ennemis que j'ai rencontrés, écrit un officier de l'expédition, étaient presque tous couchés sur leurs fusils. Chose remarquable! Les prisonniers russes sont, en général, des hommes grossiers, lourds, et qui semblent sans intelligence. La mort, au contraire, avait ennobli ceux qui jonchaient le champ de bataille, et l'expression de leurs visages était très-différente. Les blessés pouvaient envier ceux dont la fin avait été si douce. J'ai vu un mourant, les mains jointes, priant avec une ferveur qui me fit venir une larme aux paupières. Le malheureux entrevoyait sans doute la palme du martyre. Pauvre victime! elle priait son père le czar de lui ouvrir le ciel. Les yeux des blessés n'exprimaient l'effroi que lorsque nous les approchions, et ils ne se remettaient qu'au bout de quelques minutes, quand nous leur offrions à boire. Je n'en entendis qu'un seul se plaindre. La plupart expiraient sans dire mot. A l'un d'eux, qui comprenait ma pitié pour lui, j'ai rendu ma pensée par un seul nom : Nicolas! Aussitôt, il a levé les regards au ciel, a fait le signe de la croix, puis est retombé. Il avait le genou fracassé par la mitraille. Des cacolets et des fourgons pleins traversaient le camp. C'était un spectacle touchant de voir dans la même voiture un soldat français au milieu de cinq ou six soldats russes. Ceux-ci sont stupéfaits de notre bienveillance, et répondent avec une sorte d'extase au sourire de leur ennemi blessé comme eux. Un grand nombre de Russes portaient autour de leur cou de petites croix ou des chaînes. Les officiers avaient dans leur poche intérieure des portraits de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs ou de leurs fiancées. Les Cosaques gardaient leur argent dans des bourses attachées à leur jarretière gauche. —

Le lendemain et le surlendemain de l'affaire de l'Alma furent marqués par des coups de théâtre plus émouvants que l'affaire elle-même. Le lendemain, c'était la prise de Sébastopol, annoncée par un Tartare, nouveau soldat de Marathon! Les forts avaient capitulé avant d'être battus en brèche! Les vainqueurs y étaient entrés pêle-mêle avec les vaincus. La ville était en poudre et la flotte en cendres. Les remparts de granit avaient sauté en l'air. La garnison était morte en combattant. Les drapeaux français et anglais flottaient sur la capitale de la Crimée. Et toutes les oreilles tendues d'écouter si le canon des Invalides n'annonçait point ce miracle! Et la Bourse elle-même, cette église sans Dieu, cette foule sans entrailles, de tressaillir et de crier dans un accès de fièvre patriotique.

Or, le canon des Invalides se taisait; — et, le surlendemain, Sébastopol restait à prendre, mais se trouvait assiégé après une série de triomphes; et c'était le maréchal de Saint-Arnaud qui gisait enseveli dans son drapeau victorieux. Mort admirable, s'il en fut, et véritable mort de soldat français et chrétien!

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.

En s'installant dans la tente conquise du prince Menschikoff, le maréchal avait écrit au ministre de la guerre : « Ma santé est toujours la même; elle se soutient entre les souffrances, les crises et le devoir. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille; mais les forces ne me trahiront-elles pas? »

Triste pressentiment, qui datait de l'entrée en campagne du général. Il savait, en quittant la France, qu'il n'y reviendrait pas. Depuis près d'un an, son existence n'était qu'une longue douleur. Il avait demandé, comme faveur suprême, d'aller échanger la vie contre la gloire. Ni les prières de ses amis, ni les angoisses de sa famille, ni les ordres de la science ne purent le retenir. Devant une telle énergie, le mal sembla d'abord reculer. Pendant que l'épidémie décimait nos soldats, le maréchal, qui la bravait, allait et venait des lits de mort aux lits d'agonie, veillant sur tous et sur chacun. Enfin, malgré des obstacles inouïs, il parvint à embarquer la plus formidable expédition des temps modernes. A peine en mer, sa maladie se réveilla terrible, et la mort vint le saisir au cœur et aux entrailles. Il la refoula encore, en lui disant : — Quand j'aurai vaincu, tu me prendras! Un seul fait montrera son incroyable courage. Depuis des mois entiers, il ne retrouvait de répit le jour qu'en se soumettant la nuit aux révulsifs les plus atroces; de sorte que tout son corps n'était qu'une plaie vive et saignante, quand il montait à cheval le matin pour y rester jusqu'au soir. Ainsi fit-il à la journée de l'Alma. Il parcourut dix fois les deux lieues du front de bataille; il donna ses ordres avec calme, vigueur et lucidité. Il vit tout, combina tout, fut partout, spécialement aux postes du danger. Tant que la victoire parut indécise, il se multiplia, soutenu par deux cavaliers, lorsque ses forces le trahissaient. Il ne s'arrêta qu'en voyant fuir l'ennemi, et alors seulement sentant la fièvre qui le dévorait : — Est-ce qu'il n'y aura pas un boulet pour moi aujourd'hui? dit-il à son aide de camp. Les deux jours suivants, par un prodige de volonté, il mena ses troupes jusqu'à Balaclava, devant Sébastopol. Là, en face de sa conquête, comme Moïse en face de Chanaan, comme les croisés en face de Jérusalem, il tomba enfin terrassé, et remit le commandement au général Canrobert.

« Soldats, écrivait-il de sa main défaillante à son armée en larmes, la Providence me refuse de vous conduire plus loin. Vous me plaindrez, car mon malheur est immense, irréparable et sans exemple. Je me console en déposant le drapeau de la France en de si dignes mains. Entourez de vos respects et de votre confiance le chef qui aura le bonheur que j'avais rêvé d'entrer à votre tête à Sébastopol. »

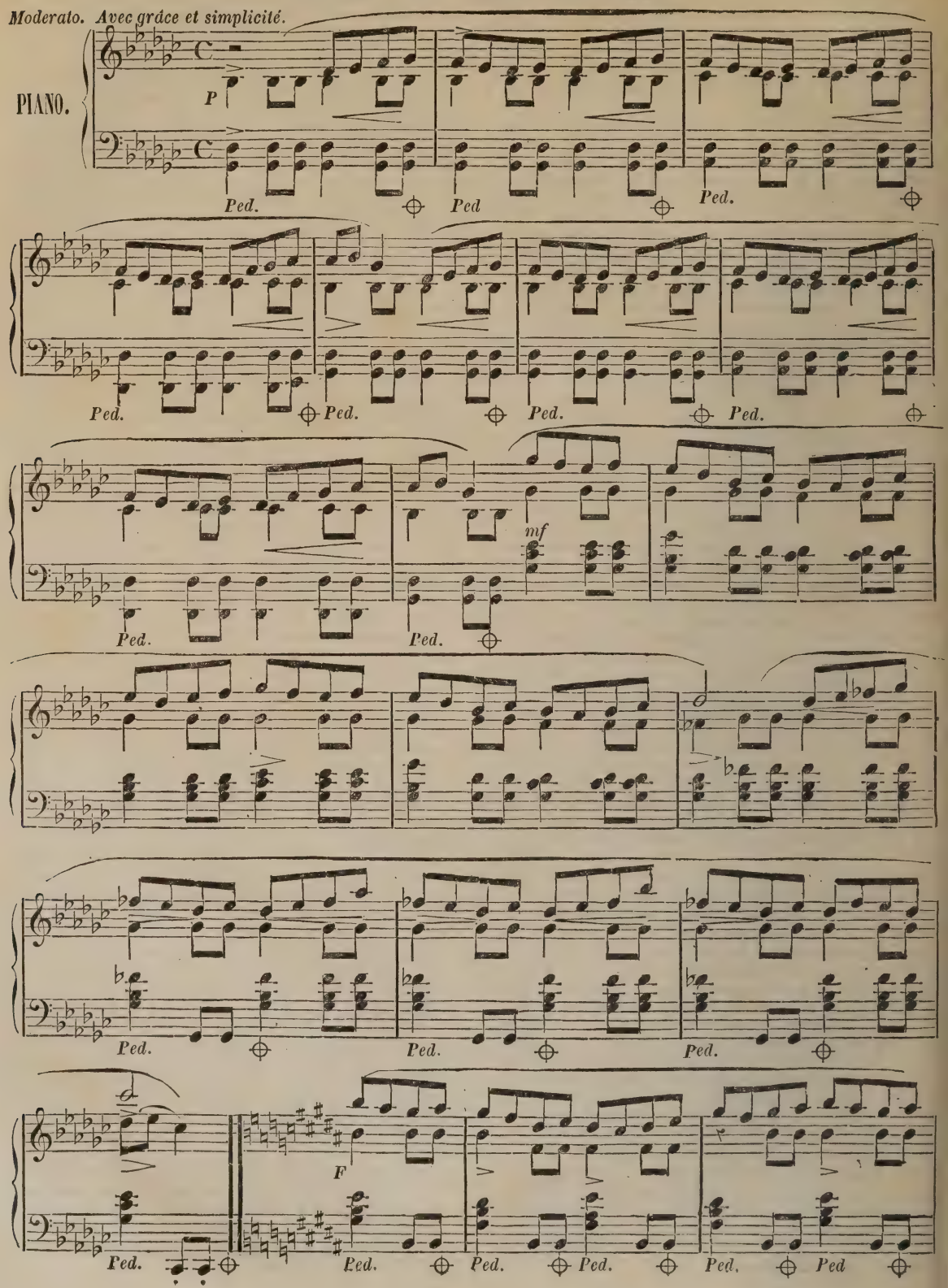
Le surlendemain, embarqué sur *le Berthollet* pour Constantinople, à midi, il recouvra ses sens après un délire et une prostration complète; il causa jusqu'à quatre heures avec toute sa présence d'esprit, et, à quatre heures un quart, il se retourna dans son lit et expira.

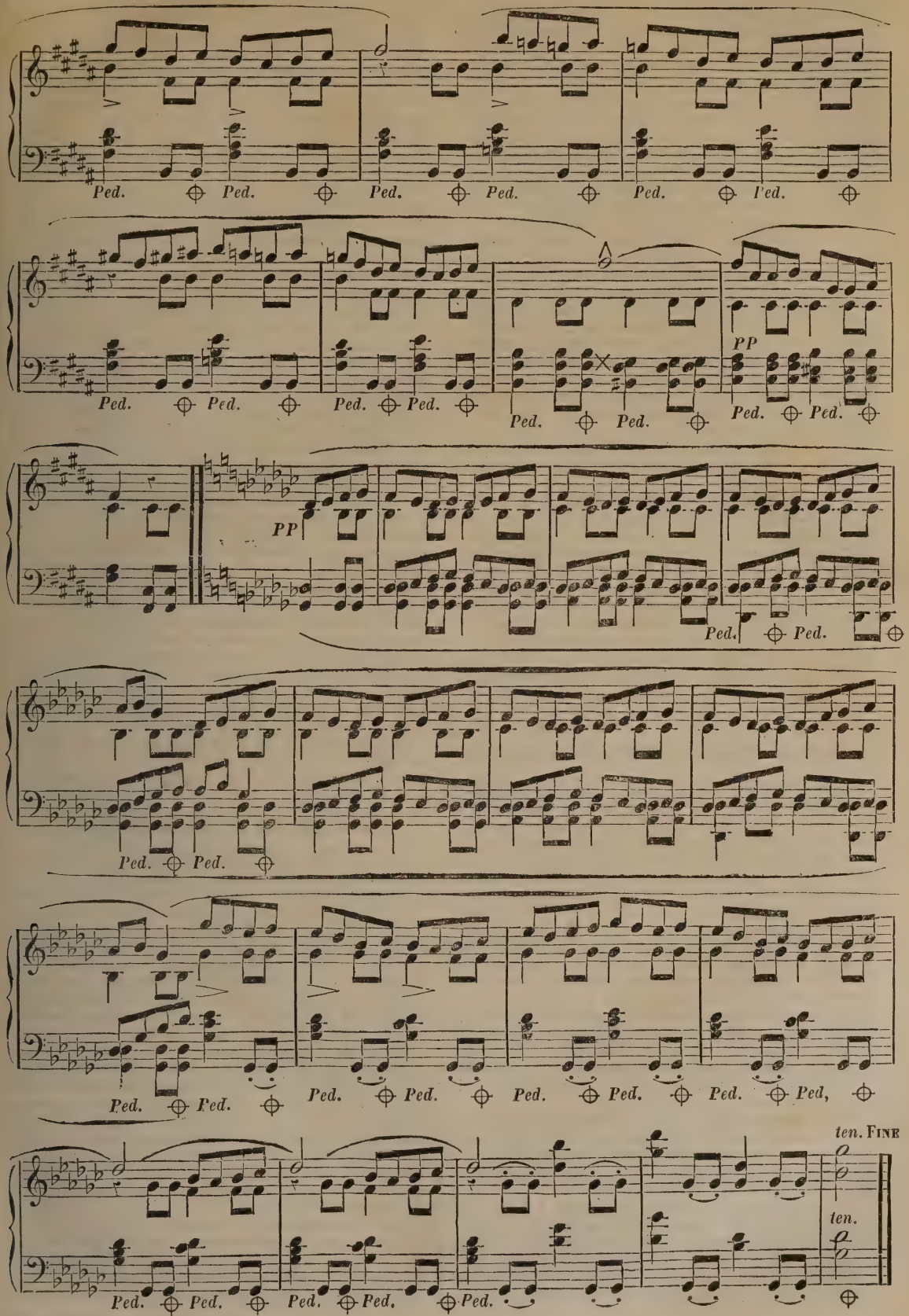
Ainsi finit le vainqueur de l'Alma, non-seulement en héros, mais encore en chrétien. Revenu depuis plus d'un an à la foi et à ses œuvres, il était un modèle de piété en même temps que de courage. Il écrivait, le 6 mars, à un illustre religieux : « J'entoure mes braves soldats de tous les secours de la religion. Il y a un aumônier par division, par hôpital, et deux aumôniers en chef à mon quartier. J'aurai bien besoin de vos prières. Sans l'aide de Dieu, on ne fait rien. J'ai confiance en sa miséricorde et en sa protection pour la France. Je compte avant mon départ remplir mes devoirs de chrétien. » Et le 18 octobre, en Crimée : « Je suis débarqué heureusement, toute mon armée est superbe. Elle sera le 23 sous Sébastopol. Je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout. Priez aussi pour nous, mon père, et croyez à ma respectueuse affection. »

Les hommes ne sont jamais plus forts et plus grands que lorsqu'ils s'agenouillent ainsi devant l'auteur de toute force et de toute grandeur.

SOUVENIR, MÉLODIE DE M. LOUIS LACOMBE,

DÉDIÉE A Mlle CÉLINE KESTNER.





Procédés de Tautenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

Armand-Jacques Leroy de Saint-Arnaud était né à Paris en 1796, au milieu des orages de la Révolution. Son enfance et sa jeunesse virent passer la République, le Directoire, le Consulat et l'Empire. En 1816, à vingt ans, il entra au service dans la compagnie Grammont des gardes du corps. En 1831, après un repos de quatre ans, il se lança dans les conquêtes de l'Afrique, ce legs glorieux de la Restauration. Capitaine dans la légion étrangère, il gagna tous ses grades à la pointe de l'épée, sur l'Atlas, à Mouzaïa, à Milianah, dans l'Oued-Baboul, etc., et le maréchal Bugeaud signala son activité d'esprit, son énergie de volonté, son audace de caractère, sa promptitude de décision, sa séduction de paroles et de manières, son calme dans le danger et son ardeur au combat. Il commanda Orléansville, Mostaganem, Constantine, prit Bou-Maza, soumit les Kabyles de Bougie et les Arabes de l'Ourès. En 1851, il gagna l'épée de général de division par les vingt-six combats de sa belle expédition de la grande Kabylie. C'était le prélude de la campagne de Crimée. On sait son rôle décisif, comme ministre, dans les événements de 1851. Il en sortit maréchal de France et grand'croix de la Légion d'honneur. Arrivé au sommet des grandeurs terrestres, il n'aspirait plus qu'à une mort glorieuse, et nous venons de dire comment il la trouva dans son plus beau triomphe.

C'est le premier général dans l'histoire qui ait reçu pour linceul les drapeaux réunis de la France et de l'Angleterre.

Le maréchal de Saint-Arnaud était grand, découplé, un peu voûté par la fatigue du cabinet et de la guerre. Sa figure était gracieuse jusqu'à la séduction; son regard, vif comme l'éclair et pénétrant comme la flèche, rendait à merveille l'étonnante agilité de sa pensée, et l'énergie plus étonnante encore de ses sentiments. Spirituel, éloquent, prompt à la réplique, saisissant à la fois la surface et le détail des choses, il concevait et parlait juste et vite, et doublait l'effet saisissant de son langage par l'impatiente animation de ses gestes.

Tout le monde a remarqué la simplicité grandiose, la concision parfaite et l'éclat poétique de ses discours, de ses lettres et de ses bulletins.

INTERMÈDES: LES ZOUAVES, LES FRANCS-TIREURS, ETC.

Après la bataille de l'Alma, sont venus les travaux du siége, qui ont aussi leurs épisodes terribles ou piquants.

— Vous qui marchandez à l'Etat quelques minces services, écrit un officier du génie, quelques veilles quand il vous faut aller jusque-là, et qui vous plaignez sans cesse des élans de zèle qui vous ont peut-être coûté un cheveu blanc, venez ici, voyez ce mineur accroupi sur cette roche qu'il creuse et arrose de sa sueur. L'Etat lui a donné ce matin un biscuit et un morceau de lard, et en échange il donne à l'Etat sa vie : une bombe vient de l'écraser et d'éclater sur son corps, dont il ne reste plus que des lambeaux. Ses camarades ramassent ici un bras, là une jambe, plus loin quelque chose qui ressemble à une tête ; ils déposent ces chairs sanglantes dans la couverture du mort, et ils se remettent au travail. Sera-ce la gloire qui récompensera cette obscure victime? Ce matin je savais son nom, que m'ont jeté en passant ceux qui portaient ses restes, et ce soir, au moment où j'écris ces lignes, je l'ai déjà oublié. —

Tels sont les efforts et les dévouements inouïs qu'a coûté aux assiégeants la tranchée de Sébastopol, creusée dans le roc vif sous une telle pluie de boulets, « qu'on en paverait la ville de Marseille, » au dire d'un témoin oculaire.

— Savez-vous, écrit un zouave à sa famille, que me voilà devenu presque braconnier! Je vais tous les jours à l'affût des Russes. Voici comment : une compagnie de *francs-tireurs* vient d'être formée, et j'en fais partie. Notre mission est de démonter les artilleurs russes et de protéger les nôtres, qui sont jusqu'à présent assez contents de nous. Dès deux heures du matin, notre toilette faite (celle d'un zouave n'est pas longue), nous partons, emportant des munitions et deux biscuits. Arrivés dans les tranchées, nous prenons des sacs, une pelle et une pioche, puis, à un signal convenu, nous franchissons les parapets avec la légèreté des chevreuils, et nous allons établir notre domicile jusque sous les forts. Là, nous nous creusons un trou, une espèce de garenne pour nous cacher. Nous plaçons nos sacs pour nous servir de créneaux, et notre demeure est achevée. Nous restons dans ce tombeau anticipé tout le jour, et ce n'est qu'au soir, à la nuit fermée, qu'il nous est permis d'en sortir, souvent à travers une grêle de mitraille. Vous me demanderez, mon bon père, ce que nous pouvons faire là toute la journée? De bonne besogne, je vous assure. Nous chargeons, nous tirons, et un coup n'attend pas l'autre ; à chaque coup nous démolissons un artilleur russe. L'autre jour, deux officiers étaient montés sur une grande perche, placée au sommet d'une tour en face de mon logis ; ils se penchaient de là pour découvrir nos travaux. De mes deux coups je fis descendre ces messieurs qui faisaient ainsi les singes. Alors une grêle de boulets, de bombes et de mitraille nous arrive de toutes parts ; heureusement, personne ne fut atteint. Nous étions si près des murailles que tout cet épouvantable orage nous passa par-dessus la tête. Si je n'avais pas peur de vous trop effrayer, ma bonne mère, je vous parlerais d'une visite que j'ai reçue dans mon palais souterrain, l'un de ces jours. Une grosse bombe est venue m'y trouver. D'abord, je la pris pour un boulet ; mais, en l'examinant avec attention, j'aperçus ses deux oreilles et la mèche qui fumait. Pour le coup, je me crus f...lambé. Pardon, j'allais dire une grosse chose. D'un bond, je m'élançai de ma cachette, et, me jetant à plat-ventre sur le sol, j'attendis l'explosion, qui ne se fit pas attendre, et je fus couvert de poussière et de gravier. Je me relevai lestement, et, prenant ma calotte à la main, je me découvris en remerciant respectueusement madame la bombe de m'avoir épargné. —

Ces francs-tireurs ont l'œil et la main si sûrs, que les assiégés ont imaginé de se garantir de leurs coups par des trappes, entr'ouvertes seulement à la minute où le canon part... Eh bien! cette minute suffit encore à nos tirailleurs. — Le cordon, s'il vous plaît! crient-ils aux Russes; et la balle arrive au but à l'instant même où la trappe se soulève.

Ainsi, le Français rit du péril et joue avec la mort.

LE SECOND ACTE. INKERMANN.

Là-dessus, un beau matin, par un brouillard intense arrive la bataille d'Inkermann, ce combat de géants, gagné par 14,000 Anglais et Français contre 100,000 Russes. Un artiste attaché à l'état-major, et qui a assisté à cette terrible affaire, écrit que — jamais, depuis la bataille d'Eylau, on n'avait vu une si épouvantable mêlée. Trois fois les régiments français et anglais se sont précipités sur les masses ennemies sans parvenir à les entamer. On a vu des bataillons entiers, ne pouvant plus faire usage de leurs baïonnettes qui s'étaient faussées dans le choc, combattre avec la crosse de leurs fusils. —

Lord Raglan et son état-major avaient pris position sur une éminence. Un obus vint éclater au milieu du groupe, dans le ventre du cheval du capitaine Somerset ; un des éclats alla tuer le cheval du capitaine Gardon et ensuite fracasser la jambe du vieux général Strangways ; elle ne tenait plus au tronc que par un lambeau de chair. La figure du héros en cheveux blancs resta impassible ; il dit seulement à voix basse et d'un ton calme : « Qui est-ce qui sera assez bon pour m'aider à descendre de cheval? » On lui rendit ce triste service, et on le porta à l'ambulance, où ce vieil Achille rendit l'âme au bout de deux heures.

Arrivé, dans le feu de la poursuite, jusqu'aux remparts de Sébastopol, le général de Lourmel s'y élance avec les Russes, reçoit une balle en pleine poitrine, reste vingt minutes à cheval sans sourciller ni faiblir, rallie et

ranime ses braves jusqu'au dernier, et meurt en embrassant la croix de son épée, comme Bayard dont l'armée lui avait décerné le nom.

— Le soir, continue l'artiste, après notre sanglant et prodigieux triomphe, j'ai voulu, surmontant l'espèce d'effroi que j'éprouvais, parcourir le champ de bataille avant que la nuit fût tout à fait venue, pour prendre un croquis de cette lugubre scène. J'avais pour compagnon de promenade, à travers cette vallée de Josaphat, un officier d'état-major déjà familiarisé avec toutes les horreurs de la guerre. Il nous était impossible de nous frayer un sentier sans nous heurter à des cadavres russes. Après avoir fait tout au plus deux cents pas, cherchant du regard la place où mettre le pied, nous fûmes contraints de nous arrêter pour ne pas franchir des monticules de corps. Dans le feu de l'action, on piétine en chargeant un cadavre ; après le combat, pas un soldat ne poserait le talon sur un ennemi mort. Pendant que nous retournions silencieusement vers notre point de départ, nous rencontrâmes deux zouaves qui venaient de ramasser un jeune officier russe, un enfant âgé de quinze ou seize ans au plus. Frappé à la tête d'un coup de baïonnette, il était tombé sans connaissance, et le bruit de ses gémissements avait attiré les deux soldats qui le transportaient à l'ambulance. Le jeune officier avait les bras passés autour du cou de ses deux ennemis. Je soutins sa tête qui vacillait et d'où le sang dégouttait sur ses habits. Il était très-pâle et avait une charmante figure. Pauvre garçon! il prononçait quelques mots que nous ne comprenions pas, et nous remerciait du regard. Sa blessure n'est pas mortelle ; je l'ai revu le lendemain. Le chirurgien assure qu'il sera guéri avant quinze jours. —

Le correspondant cite d'autres traits qui prouvent que l'énergie de l'action, les souffrances de la lutte et la vue du sang ne détruisent pas la sensibilité dans le cœur de nos soldats. — L'Anglais, dit-il, plus régulier en toute chose, fait méthodiquement relever les blessés après le combat. Chez nous, on n'attend pas toujours que la victoire ramène les sentiments naturels d'humanité envers un ennemi devenu impuissant. J'ai vu un voltigeur qui rapportait sur ses épaules un Russe à qui il avait logé une balle dans la cuisse ; j'ai vu aussi un chasseur d'Afrique déchirer sa chemise et bander le bras d'un officier ennemi, percé d'un coup de baïonnette. Dans l'ennemi blessé, ces braves gens ne voient plus qu'un frère malheureux, et ils partagent avec lui leur morceau de biscuit et leur goutte d'eau-de-vie. — Croirait-on que jusqu'au milieu de ces chocs sanglants, de ces luttes acharnées, il y a place aussi pour des épisodes presque plaisants? Les zouaves se distinguent entre tous nos soldats par une manie étrange dont on ne connaît pas l'origine. Ils ont une espèce de ménagerie. Celui-ci a un chat, celui-là un chien, mais ce sont les chats qui dominent. Ces animaux domestiques, qui ne peuvent demeurer ordinairement que dans la maison dont ils connaissent de longue date tous les coins et recoins, passent leur vie sur le havresac des zouaves, qui montent la garde avec leurs chats, qui manœuvrent avec leurs chats et qui combattent avec eux. Familiarisés avec les soubresauts de leur maison sans cesse vacillante, ces chats exécutent aussi tranquillement leur *ron ron* au milieu du bruit du canon et des décharges de la mousqueterie que s'ils étaient couchés sur un tapis devant le foyer brûlant d'un salon. L'intimité qui existe entre ces animaux et les zouaves est, à ce qu'il paraît, un grand sujet d'étonnement pour les prisonniers russes. La première pensée qui leur vient, en voyant ces chats couchés sur les havresacs, c'est que les zouaves veulent se réserver des vivres frais, et manger un jour ou l'autre leurs amis en gibelotte. Les barbares! Je parle des Cosaques. —

LA FLOTTE. L'AMIRAL HAMELIN, ETC.

Les marins aussi ont eu leurs bonnes fortunes héroïques dans le bombardement du 17 octobre, et dans la tempête du 14 novembre.

Et d'abord, le 17, au signal lancé du haut des mâts : *La France vous regarde!* c'est *le Montebello*, monté par l'amiral Bruat, qui reçoit l'étrenne des boulets ennemis ; l'un d'eux, emportant la tête de l'aspirant de La Bourdonnais, nom cher à la marine depuis des siècles, tranche d'un seul coup *cette jeune vie sans peur et sans reproche*, comme a dit une voix du cœur si éloquente. Blessé du même éclat, son ami d'enfance et d'école, Robert de Fitz-James, se relève baptisé par la gloire, cette vieille patronne de ses aïeux. C'est la dunette de *la Ville-de-Paris* qui saute tout entière, fracassée par un obus ; l'amiral Hamelin, enlevé à dix pieds en l'air, retombe miraculeusement sain et sauf, et voit ses aides de camp renversés par la mitraille, M. Soimelier coupé en quatre, et M. Zédé broyé aux deux jambes. « Pauvres enfants ! » soupire le noble chef ; et il continue de donner ses ordres avec calme, tandis que M. Zédé dit aux hommes qui le recueillent : « Quel bonheur que cet obus m'ait choisi au lieu de notre commandant! (1)

Le 14 novembre, nouvelle fête à bord ; celle-là sans autre lumière que la foudre. — De neuf heures à midi, raconte un officier du *Montebello*, le vent était si fort qu'il volatilisait la mer et rendait sa surface blanche comme la neige. A plusieurs reprises, la poussière de la vague soulevée inonda l'atmosphère à une hauteur énorme, entoura le vaisseau qui paraissait plongé dans un nuage, lui déroba la vue du ciel et de la mer, et s'abattit sur lui en trombe furieuse. Pendant ce temps, la tourmente a été si effroyable qu'elle a couché par terre toutes les personnes qui se trouvaient sur la dunette, et qu'elle a soulevé du sol des officiers obligés de se faire amarrer pour continuer leur service. Vers midi et demi eut lieu une de ces scènes qu'on n'oublie jamais : un brick-transport, ayant sa grande vergue cassée, passa à raser le beaupré du vaisseau et parvint à mouiller : mais ses ancres ne tinrent pas, il chassa en travers à la lame ; sa position était désespérée. Il avait à bord des soldats français ; c'étaient des artilleurs. Ces braves gens, qui arrivaient de France, comprirent de suite la grandeur du péril ; leur mâle figure ne pâlit pas, et, sur le point d'être engloutis, lorsqu'ils dépassèrent *le Napoléon*, ils se mirent à crier tous ensemble : *Vive l'Empereur !* L'état de la mer rendait tout secours impossible. Nous les suivions avec angoisse, la larme à l'œil, le cœur plein d'admiration. Le pauvre navire s'éloignait, la distance nous dérobait la voix des soldats ; mais, à leurs gestes, nous comprenions qu'ils criaient toujours. Bref, l'état de la mer et l'espace nous firent perdre de vue le brick, et, comme aucun débris ne paraissait sur l'eau, nous conservions une lueur d'espérance. Enfin, un matelot, qui était monté dans la mâture pour voir plus loin, s'écria : « Ils sont sauvés ! » Rien ne peut dépeindre la joie qu'on éprouva à bord du vaisseau lorsque ces paroles retentirent. Le matelot nous apprit qu'une frégate à vapeur française, mouillée à deux milles au large, avait pu recueillir les soldats et l'équipage du brick au moment où il allait sombrer. —

LES PERSONNAGES. ABDUL-MEDJID. GORTSCHAKOFF. SCHAMYL. LA SULTANE VALIDÉ. FATMA-SULTANE. KARA-FATIMA. NAPIER.

Mais suspendons cette revue que nous reprendrons, pour expliquer les portraits qui accompagnent dans notre gravure ceux du maréchal de Saint-Arnauld et de l'amiral Hamelin. Sauf le prince Gortschakoff, le général diplomate en lunettes, dont l'histoire ne nous a rien dit encore, si ce n'est qu'il joue un grand rôle en Russie, ces divers personnages appartiennent à l'Orient par la naissance ou par les exploits.

A tout seigneur tout honneur, à plus forte raison au Grand Seigneur. Voici donc le sultan Abdul-Medjid que vous avez déjà vu passer dans notre dernière livraison

(1) L'amiral Hamelin ne payait pas seulement de sa personne en ce combat formidable. Il avait près de lui ses deux jeunes fils, l'enseigne Emmanuel, culbuté avec son père sur les débris de la dunette, et l'aspirant Alphonse, exposé dans les batteries de terre avec sa compagnie de débarquement.

sous la plume éloquente de M. Roland. Ce prince gouverne la Turquie depuis le 1er juillet 1839, — jour où *le chameau noir qui va s'agenouillant* de porte en porte enleva l'âme du padischah Mahmoud II, frappé à cinquante-quatre ans du *delirium tremens*. Né à Constantinople le 19 octobre 1823, Abdul-Medjid n'avait alors que seize ans et ne connaissait que les jeux du sérail avec ses esclaves circassiennes. Après avoir fait baiser sa babouche à ses premiers ministres Khosrew et Halil-Pacha, il alla voir laver le corps de son père dans le kiosque funèbre, puis une calèche à huit chevaux et un bateau de parade le menèrent jusqu'à son trône, au palais de Top-Kapou, tandis que l'artillerie et les crieurs publics annonçaient son avénement impérial. La Turquie allait périr étouffée par l'Egypte; Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha la tenaient entre leurs canons et ceux de la Russie. Le jeune sultan appela l'Europe à son secours et fut sauvé par nos diplomates. Dans sa reconnaissance, il jura de civiliser ses Etats, alla, sous le fez, le pantalon et la tunique franque, ceindre le sabre d'Othman à la mosquée d'Eyoub, — et calma les vieux turbans en faisant, selon le précepte de Mahomet, enlever les sculptures de ses pendules, et jeter dans le Bosphore les milliers de bouteilles de vin et de liqueur amassés au Seraï par son père. Mince, pâle, élancé, faible et délicat d'apparence, il montra bientôt un grand courage dans sa petite enveloppe: *Ingens animus in corpore parvo*. L'élévation de Reschid-Pacha, le hatti-schérif de Gul-Hané, la réforme des lois et des mœurs ottomanes, l'émancipation progressive des chrétiens, ont mérité à Abdul-Medjid l'appui des nations civilisées, et assuré dans l'avenir une place glorieuse à sa mémoire.

Au-dessous de lui, vous reconnaissez Schamyl, le célèbre prophète du Caucase, dont nous vous donnerons bientôt la curieuse et complète biographie. Né à Himri en 1797, élevé par le mollah Dschelal-Eddin, marqué du sceau de Dieu dès l'enfance aux yeux de ses compatriotes, échappé par miracle à deux massacres des Tcherkesses par les Russes, Schamyl remplaça à trente-sept ans Hamsad-Bey, comme iman des Circassiens, et, depuis cette époque, Abd-el-Kader du Caucase, il a brisé, comme un roc assailli par l'Océan, des flots de Russes à la suite de leurs meilleurs généraux: Grabbe, Dolgoroucki, Klugenau, Woronzoff, etc.

Schamyl est de moyenne taille, a les cheveux blond ardent, les sourcils noirs et épais, la barbe presque blanche; il vit à cheval d'une poignée de riz, d'un peu d'eau, et ne dort que deux ou trois heures par nuit. Un poëte oriental a dit de son éloquence et de sa majesté: « Il a tous les éclairs du ciel dans les yeux et toutes les fleurs de la terre sur les lèvres. »

Ces trois femmes sont: 1° la sultane Validé, grand'mère d'Abdul-Medjid, créole française née à la Martinique, et devenue femme de l'empereur Abdul-Hamed par une suite d'aventures qui auront une place à part dans nos colonnes; 2° Fatma-Sultane, la fille du padischa actuel, et la bru de Reschid-Pacha, dont nous vous avons naguère conté l'histoire, digne des Mille et une Nuits (1); 3° la vaillante Kara-Fatima, la Jeanne-d'Arc de Marasch, l'héroïne du Kurdistan, qui, à soixante ans, commande, dans les troupes turques, cinq cents cavaliers plus braves, plus pittoresques et plus soumis les uns que les autres. Lorsqu'ils ont quitté Stamboul au printemps pour aller en guerre, à la suite de leur *colonelle* intrépide, ils ont emporté les acclamations enthousiastes du peuple et surtout des femmes, glorieuses de cette réhabilitation publique de leur sexe. Le fait est qu'il y a un abîme du harem au champ de bataille; Kara-Fatima l'a franchi d'un bond de son cheval, que rien n'arrête.

Reste l'amiral Napier, le vainqueur de Bomarsund avec notre amiral Parseval-Deschênes. C'est cette bonne grosse tête qui, au premier abord, rappelle un *gentleman fermer* de Marylebonne plutôt que le commandant en chef d'une flotte. Sir Charles Napier, à la vérité, né le 6 mai 1766, s'est fort distingué comme horticulteur, notamment dans la culture du navet, en même temps qu'à titre de commodore intrépide, puis de *gallant admiral*, il combattait la *Diligente* en 1807, capturait le *d'Hautpoul* en 1809, prenait l'île de Ponza en 1813, battait la flotte de Don Miguel au cap Saint-Vincent en 1833 et devenait le brûlot de la Méditerranée dans la campagne de 1840.

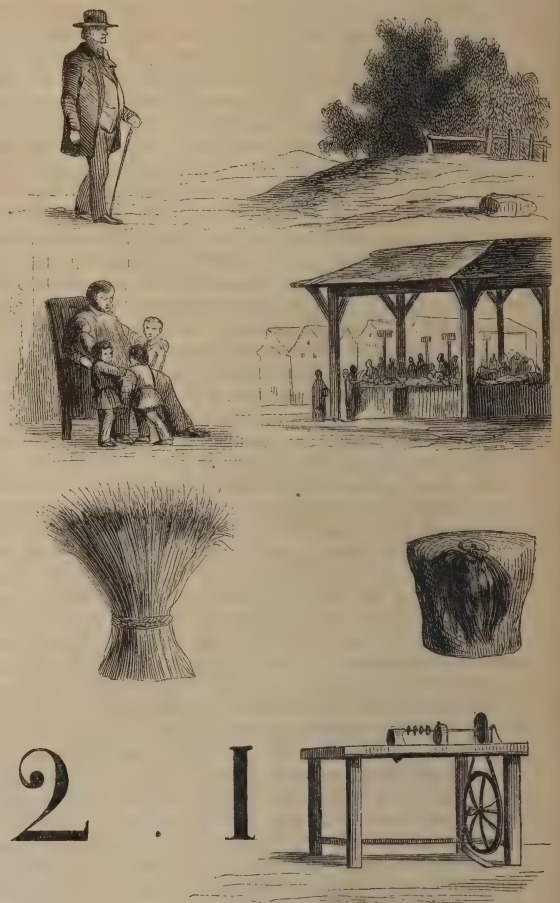
Ce n'est pas une des moindres curiosités de l'année 1854 que de voir sir Napier, dont la France était la bête noire, donner la main à la France sur les eaux orageuses de la Baltique.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier : *Le carnet de Reschid-Pacha.*

(Au prochain numéro la fin de la Revue de 1854 : Nécrologie, Sciences, Littérature, Beaux-arts, Académies, Théâtres, Salons, etc.)

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

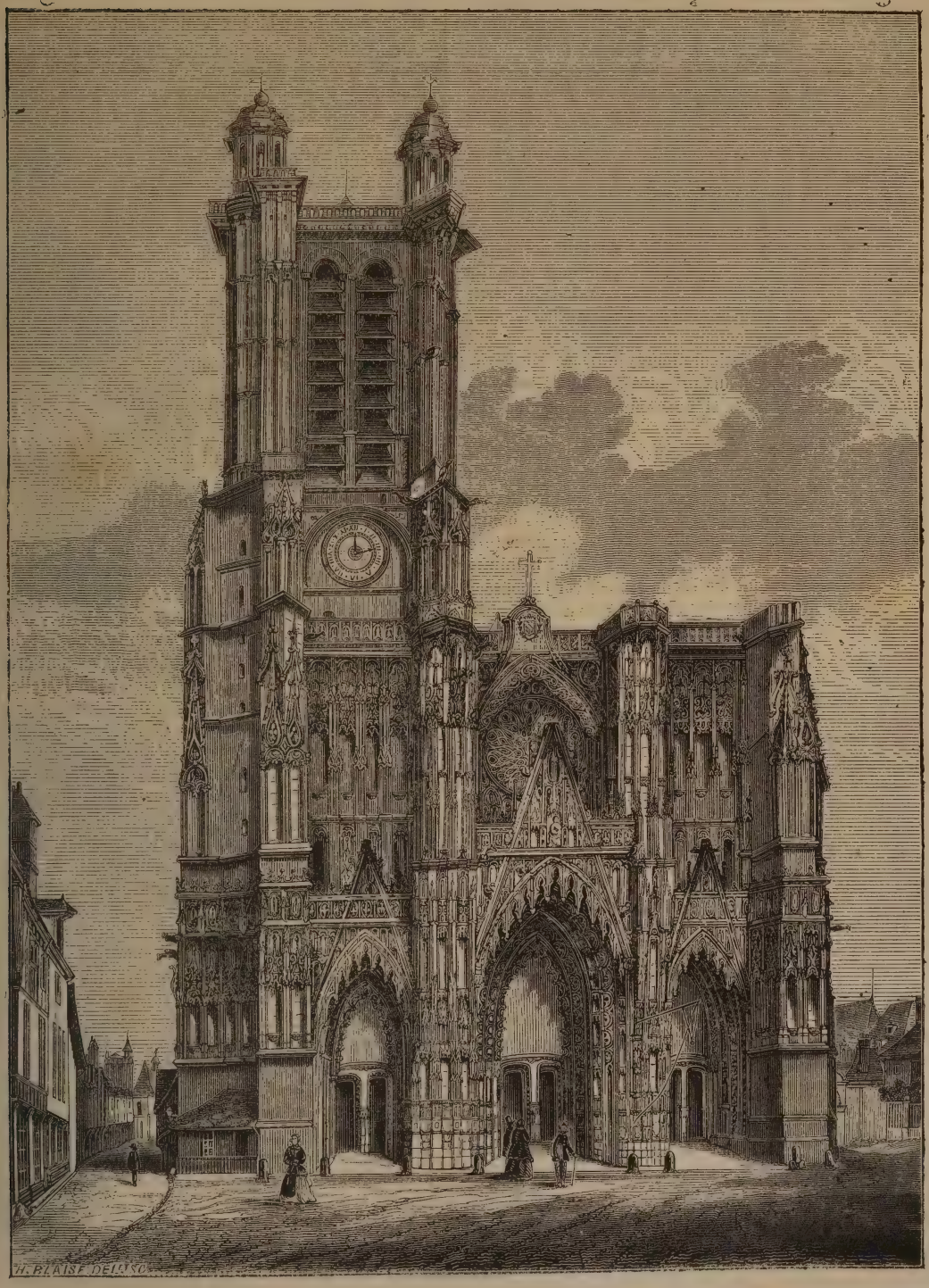
Le Parlement de Paris, refusant d'enregistrer l'édit de Nantes, Henri IV l'y força, en disant: « *Je suis roi, je parle en roi; obéissez!* » (Jeu suit roi-jeu part-l'an roi-aube-E hissé.)

N. B. La Revue de l'année 1854 nous force à remettre la réponse à l'énigme historique de septembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

VOYAGE EN FRANCE [1]. — TROYES EN CHAMPAGNE.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER.



Vue de la cathédrale de Troyes. (1) Voyez la première partie, au précédent numéro.

VI. — M. COLUMBAT S'EN VA-T-EN GUERRE !

Le lendemain, je trouvai M. Columbat au rendez-vous fixé. Je fus étonné du changement opéré dans sa physionomie : le brave homme était en pleine résurrection. Sa perruque me parut mieux frisée, sa douillette moins râpée. Il m'attendait, brossé, ciré, rasé, martialement appuyé sur un de ces énormes parapluies de coton bleu à large bordure. Je fus un peu surpris de cette précaution, car le ciel, pour n'être pas d'un azur aussi profond que le parapluie, était cependant d'une couleur parfaitement rassurante ; mais j'eus de nombreuses occasions de comprendre depuis que ce meuble n'avait, dans la main de M. Columbat, d'autre intention que celle de servir en quelque sorte de bâton augural. C'était l'instrument magique avec lequel il frappait les ruines, désignait les monuments ; naïf et touchant emblème, qui nous avertissait de nous défier de notre présomption autant que de la sérénité du ciel.

Après quelques minutes, j'abordai l'objet de notre rendez-vous. M. Columbat, qui n'avait besoin que de sentir l'étrier à portée de son pied, enfourcha son dada, et partit pour son excursion à travers l'histoire de la Champagne.

Je ferai grâce à mes lecteurs des détails savants et minutieux que, pendant plusieurs jours, je ne cessai de recueillir, et m'en tiendrai aux principales circonstances de notre pèlerinage, heureux si ce résumé ne semble pas encore trop long !

Troyes est une des villes les plus anciennes et les plus modernisées ; c'est-à-dire qu'il en est peu où, sous le prétexte d'hygiène et d'embellissement municipal, le marteau et le pic se soient exercés avec le plus de bonne volonté, et Dieu sait par quels spécimens d'architecture contemporaine la fatuité des démolisseurs s'est manifestée ! M. Columbat voulut me reconstruire, par la pensée, toute la vieille cité du moyen âge. Il évoqua les trois châteaux emportés, les couvents, les murailles ; il me rendit visible et palpable cette ville qui méritait, en 1521, des lettres patentes de François Ier, dans lesquelles on lisait : « *que la ville de Troyes est des villes du royaume la* « *plus requise, dans l'occurence, à être tenue en bonne* « *garde, sûreté, fortifications et munitions.* » La vieille armure s'est ébréchée ; puis, un beau jour, on en a dispersé les débris. La ligne des remparts s'est abaissée, les arbres, le lierre, la mousse, les haies des jardins ont pris d'assaut la forteresse et ont fait flotter la verte bannière (l'étendard éternel de Dieu) sur les tourelles démantelées. Les fossés, presque remplis, sont des rigoles où de petits filets d'eau moussue et insalubre réjouissent les grenouilles et mécontentent les laveuses ; les farouches boulevards sont d'innocentes promenades.

Troyes est assise au milieu d'une plaine fertile et ombreuse. Une infinité de canaux la traversent, qui, sous prétexte de servir à différents métiers, se font parfois les véhicules des choses les plus incongrues et affectent les couleurs les plus équivoques, les saveurs les moins rassurantes ; mais cet inconvénient commence au seuil de la cité industrieuse ; au dehors, l'homme n'a plus de droit, et l'eau serpente fort joyeusement et fort proprement. La Seine passe au chevet de la ville, mais la Seine toute petite, humble, résignée, n'osant porter de gros bateaux et se laissant fouiller par des enfants, mouillés jusqu'aux genoux, qui viennent lui prendre, en jouant, les écrevisses et les poissons. Troyes, *extrà-muros*, est une oasis dans le sable et la craie ; rien de plus joli, de plus gracieux, et j'oserais presque dire de plus spirituel, que ses environs. Malheureusement, tous ces avantages ne pénètrent pas en ville et sont consignés à l'octroi.

Les seuls vestiges importants de l'ancienne Troyes sont les églises. De toute cette dentelle de pierre, qui festonnait la robe armoriée de la vieille ville, il ne reste plus que le fragment béni. L'abbaye de Saint-Loup, qui renferme la bibliothèque, est, à l'heure où je la visite avec M. Columbat, une sorte de caserne, vaste, haute et branlante, où les livres se flétrissent dans l'abandon au premier étage, et où des tableaux se moisissent au rez-de-chaussée.

La cathédrale, à quelques pas de là, domine cette grande masure, et couvre de son ombre imposante les monuments chétifs que l'on a entassés à ses pieds. Ce fut vers la cathédrale que nous nous dirigeâmes ; et, avant d'y pénétrer, nous nous arrêtâmes en contemplation, ou plutôt en admiration, devant une des œuvres les plus imposantes de ce génie anonyme qui a couvert la France du moyen âge de ces immortelles basiliques.

M. Columbat était plus que sérieux, une sorte de majesté enlevait à ses traits leur grimace habituelle ; il était presque beau, tant il y avait de foi recueillie, d'admiration sincère sur son visage ; il avait le doigt levé vers la tour, et son geste muet semblait me dire : Inclinez-vous, fils d'une époque impie, devant cette manifestation du génie religieux de vos ancêtres.

VII. — LA LÉGENDE DE SAINT-PIERRE.

J'ai entendu dire, commença en soupirant M. Columbat, que le diable avait été pour quelque chose dans le plan de la cathédrale de Cologne, et que, par cette raison, l'œuvre restait et resterait toujours inachevée. Je ne crois pas qu'aucun pacte infernal ait présidé à la construction de l'église Saint-Pierre ; mais je sais bien qu'on répare les ruines avant qu'elle soit finie. Que d'accidents, que d'incendies, que de malheurs de toute espèce l'ont assaillie ! Elle n'a qu'une tour, et vous voyez, monsieur, qu'on l'étaye pour reprendre les soubassements ; des gouttes d'eau, en tombant pendant des siècles, ont creusé un abîme sous les pieds du géant de pierre ; mais, telle qu'elle est, mutilée, crevassée, réparée, notre cathédrale est encore un des beaux monuments de la France.

Elle date de la fin du douzième siècle, du commencement du treizième. Hervée, le soixantième évêque de Troyes, passe généralement pour son fondateur. Ce fut lui-même qui dressa le plan, ce fut lui qui présida aux premières constructions, et la légende lui attribue les chapelles absidales, et le sanctuaire, la plus pure et la plus harmonieuse des parties. Les proportions de l'édifice sont gigantesques. — Vous avez des yeux pour voir, monsieur, me dit avec un redoublement de gravité M. Columbat ; vous avez, je crois, une âme pour comprendre : voyez donc et comprenez ! Je bornerai les notions essentielles à ce renseignement : du sol jusqu'au sommet de la tour, Saint-Pierre a 222 pieds de hauteur ; la longueur intérieure de l'église est de 117 mètres ; sa largeur est de 51 mètres 33 centimètres ; la hauteur des voûtes de la grande nef est de 30 mètres, et cinq nefs partagent le monument, qu'éclairent 182 verrières. Est-ce assez d'espace pour y enfermer votre pensée ?

Notre-Dame de Paris a deux tours. C'est là un avantage, assurément ; mais elle n'a pas, je l'en défie, cette profusion de vitraux splendides, cette légèreté des piliers, cette multiplicité d'arceaux, qui font de notre cathédrale un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre.

Après ce préambule, M. Columbat me fit admirer en détail la tour, le portail, la façade de l'édifice. Je déplo-

rai avec lui les mutilations que le temps et la sottise des révolutions avaient infligées à ce vénérable sanctuaire, et j'entrai enfin, plein de componction, dans cette nef mystérieuse.

La première impression est celle de la nuit. Le jour des vivants éblouit les yeux; mais quand on pénètre dans la maison du Seigneur, le jour devient mélancolique et sombre; peu à peu cependant, on se reconnaît, on s'habitue. Les vitraux se détachent; cette merveilleuse imagerie, qui s'étale dans les ogives, laisse pénétrer quelques rayons; on admire, on prie, on se courbe sous la formidable poésie de ces sanctuaires.

Pendant que je me sentais pénétré jusqu'à l'âme de la fraîcheur des abris mystiques, M. Columbat accomplissait en conscience son devoir de cicerone; il m'expliquait la date des diverses constructions, comme quoi les vitraux, uniques en France, reproduisaient saint Louis et la reine Blanche, Adam et Eve, l'histoire de saint Savinien, des saints, des saintes, des rois, des princes, des empereurs, des figures diaboliques, etc. Je fais grâce des noms des artistes, des détails dont m'accablait l'érudition patriotique de M. Columbat. D'ailleurs, je n'écoutai réellement et je ne voulus comprendre que quand il toucha à l'histoire et à la légende.

La cathédrale avait autrefois un clocher. M. Columbat me fit le récit de sa fondation. En 1413, on fit marché avec Jean de Nantes, moyennant 9 sols par jour pour lui et 2 sols pour chacun de ses ouvriers; l'abbé de Saint-Loup donna six chênes de choix, et on se mit à l'œuvre. Par malheur, les Anglais vinrent en Champagne; le clocher resta interrompu; on jeta les morceaux de bois dans la rivière, et on attendit. Jeanne d'Arc, en 1429, chassa les Anglais de la Champagne, vint s'agenouiller dans la cathédrale, et dit en sortant :

— Faites votre clocher, ils n'y reviendront plus.

On retira les madriers de la rivière; le fils de Jean de Nantes reprit le plan de son père, et, le 20 mars 1430, un beau coq doré, éveillé, bec ouvert, ne manquant que de langage, juché au sommet, apprit aux Troyens que l'œuvre était à terme.

On prodigua les récompenses et les réjouissances, c'est-à-dire qu'on donna 31 sols aux ouvriers, et que le dîner épiscopal ne coûta pas moins de 4 livres 12 sols 6 deniers, sans compter un muids de vin donné en cadeau par un chanoine.

En 1506, c'est-à-dire l'année même où fut posée la première pierre des fondements de Saint-Pierre de Rome, on commença la tour, qui est achevée, et, pour en conduire l'ouvrage, le chapitre traita avec Martin Cambiche, maçon de Beauvais, à raison de 40 sols par semaine, un pain de prébende chaque jour et le payement du loyer de sa chambre. Artistes naïfs, qui ne songeaient guère à la gloire, ces tailleurs de pierre faisaient leur besogne en escomptant leur salut. Une cathédrale sans deux tours est estropiée, et l'on voulait que la belle église fût complète. Aussi, en 1511, on décida qu'on commencerait les travaux de la seconde tour. Jean de Soissons succéda à Martin Cambiche, et le traité, bien et dûment signé, porta qu'il n'abandonnerait point les ouvrages avant qu'ils fussent achevés, *hors le cas de mort*. Il paraît que le seul empêchement prévu se rencontra, car la tour ne fut jamais terminée, et, à l'heure qu'il est, elle attend encore les échafaudages de Jean de Soissons.

— Hélas! me dit M. Columbat, le beau clocher dont l'église était si fière, trop fière peut-être! attira la colère du Ciel. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1700, à une heure après minuit, la foudre gronda; on vit un trait de feu toucher l'extrémité de la flèche. Pendant plus d'une heure, il sembla qu'une lumière, qu'un flambeau, brûlait sans se communiquer. Quelques-uns criaient au miracle, quelques sceptiques criaient au feu! Les sceptiques eurent raison. On ne connaissait point alors les pompes; mais, à l'extrémité de longues perches, on élevait des éponges imbibées d'eau, ou bien l'on avait recours à d'énormes instruments, qui étaient inventés avant M. de Pourceaugnac. Près de trois heures s'écoulèrent ainsi, et le follet ironique brillait, se balançait, sautillait à l'extrémité de la flèche, narguant les éteigneurs. Peu à peu cependant, et à l'intérieur, il descendait, sans qu'on le vît. Tout à coup il éclata formidable, insensé; il brisait son couvercle et léchait avec une large et affreuse langue la pauvre tour voisine, que la réverbération vacillante semblait faire trembler de peur. Le plomb fondit, les cloches elles-mêmes se liquéfièrent, et alors une pluie, qui écrasait des hommes, déborda et se répandit sur la foule. Ce fut horrible. Ce beau coq, qui déployait ses ailes à 324 pieds au-dessus du sol, tomba et disparut dans le brasier. Ce désastre fut réparé promptement par les secours de Louis XIV et par le zèle des paroissiens; mais l'on ne s'avisa plus de relever le clocher; il attirait trop souvent le tonnerre; et l'on ne prévoyait pas alors l'aiguille aimantée de Franklin. Un poëte champenois, Maugard, inspiré par un si grand événement, conçut, après une laborieuse méditation, ces deux vers, qu'il adressa à Louis XIV, et qu'il voulait faire graver sur le marbre, au front de l'église réparée :

> Ce temple, à qui le feu causa de grands dégâts,
> A trouvé dans Louis un second Josias.

Il paraît que les Troyens n'apprécièrent pas ce distique, car il ne fut jamais inscrit que dans l'histoire locale.

Maugard fut désespéré, toute sa vie, d'une si poignante ingratitude.

Le lendemain de l'incendie, des ouvriers, appelés pour les travaux les plus urgents, prenaient leur repas de midi dans l'intérieur de la cathédrale. Ils n'avaient pas pour ce lieu tout le respect qu'il exige, et, tout en buvant le petit vin du pays, ils s'égayaient outre mesure, se moquant du clocher incendié comme d'un nigaud; ils apostrophèrent même à ce sujet une statue colossale de saint Michel, élevée sur le pignon de l'église, et qui, sans faire un geste, avait laissé brûler sous ses yeux le plus beau clocher qu'il y eût en France. N'était-il pas aussi facile d'éteindre le feu que de tuer un dragon? Nos hommes rirent beaucoup de l'impuissance de ce gros saint immobile; mais voilà que leur rire fut répété par un écho si formidable, qu'il leur sembla que c'était saint Michel lui-même qui riait sur son pignon. Quelques-uns tremblèrent et parlèrent de se retirer ou de causer avec plus de dévotion. Mais, trois ouvriers, trois impies, excités par le vin, raillèrent les peureux, emplirent leurs tasses et, les élevant au-dessus de leur tête, défièrent saint Michel de descendre et de venir boire un coup de vin de *Villery*, pour le guérir de la grande peur qu'il avait eue dans la nuit précédente.

On entendit alors comme un grondement.

— Saint Michel consent, s'écria l'un des sacriléges.

— Le voici qui se chausse pour descendre, ajouta un second.

— Mais il frappe un peu trop fort de son talon, murmura le troisième.

En effet, on entendait dans la voûte des craquements

terribles. Tout à coup, avant qu'aucun des trois ouvriers eût eu le temps ou seulement la pensée de fuir, la gigantesque statue, perçant, déchirant, broyant tout sous sa masse, était descendue et tombée sur eux, qu'elle écrasa. Et saint Michel les tua si bien, qu'il les enterra du même coup, et que, quand on voulut retrouver les cadavres des trois imprudents, il fallut creuser le sol dans lequel ils étaient enfouis sous la masse énorme qui les avait accablés.

— Que dites-vous de la légende ?

Et M. Columbat s'appuyait, d'un air triomphant, sur son parapluie, en me regardant du coin de l'œil.

— Je dis qu'elle ressemble au *Festin de Pierre*, et que Molière l'a racontée.

— J'en ai une autre à vous confier, qui, pour appartenir, selon la tradition, à notre cathédrale, n'en est pas moins assez répandue dans le monde Vous voyez cette belle rosace : elle fut la cause d'un drame touchant. Elle est due au talent d'un artiste de génie inconnu, qui possédait une fille aussi gracieuse, aussi svelte que ces ogives, aussi vénérée que ce sanctuaire. Un jeune ouvrier de son père demanda sa main.

— Je consens au mariage, dit l'artiste, mais à une condition : c'est que l'époux de ma fille pourra prétendre à l'honneur de continuer ma tâche. Qu'il s'essaye dans une œuvre difficile, je lui promets la récompense. J'ai fait ma rosace, qu'il fasse la sienne.

Le pauvre jeune homme ne se le fit pas répéter. Il attendrit la pierre, il l'anima du feu de ses rêves, il pâlit, maigrit sur son échafaudage ; et, quand enfin il crut avoir accompli sa tâche, c'est-à-dire avoir vaincu, il descendit tout tremblant de son échelle, alla chercher son maître et sa fille, et les amena en présence de sa rosace. Le maître sourit, la jeune fille rougit ; mais, après un examen sérieux :

— Il y a là un défaut, dit le père, on s'est trop pressé.

Et de son doigt il fit voir une infraction aux règles du métier. La faute était peu visible, mais elle était réelle. Le jeune artiste pleura.

— Après tout, reprit le père, tu as du génie et je te donne ma fille ! tu étudieras et tu feras mieux ; pour cette fois, je pardonne.

— Je ne veux point de pitié ! s'écria le jeune homme : je suis vaincu, je n'ai pas droit à la récompense !

Et, s'élançant au sommet de ses échafaudages, il se précipita, tête baissée, sur le pavé de l'église.

— Pauvre fou ! murmurai-je.

— N'est-ce pas ? continua tristement M. Columbat ; mais n'y a-t-il pas pourtant je ne sais quel respect de l'amour dans cet orgueil intraitable ? Il ne voulait pas obtenir par pitié ce qui ne devait être acquis que par le triomphe.

— Oui ; mais, au lieu de se punir, il frappa sa fiancée innocente.

— La rosace du jeune artiste manquait de solidité. Il y a quelques années qu'après plusieurs siècles de réparations renaissantes et inutiles on la démolit, pour la remplacer par la rosace de fonte que vous voyez maintenant.

Je fus étonné de l'accent triste avec lequel M. Columbat débita ces paroles ; mais je compris sa mélancolie en jetant un regard sur cette rosace moderne. Légère et gracieuse, mais mesquine, elle étalait insolemment ses découpures faciles, et semblait narguer la rosace de pierre, qui la regardait doucement de tous ses yeux verts ou roses. Ajoutez à ce défaut des peintures criardes et farouches, incapables d'opposer au soleil ce réseau opaque qui en tamise la lumière, et vous approuverez la juste douleur de M. Columbat. Les réparations entreprises à la cathédrale de Troyes sont, en général, assez heureuses ; mais celle-ci est une cacophonie qui brise le chœur mélodieux du monument.

Une belle statue de la Vierge, par M. Simart, est une des rares offrandes déposées par le génie moderne dans l'antique église ; mais si la pureté des lignes et la correction du ciseau ne suffisent pas à faire un chef-d'œuvre, la statue manque de cette inspiration suprême qui consacre définitivement les créations humaines. Point de tableaux, peu d'ornements ; une chaire travaillée au couteau, comme les joujoux de la Suisse, et remplaçant une chaire vermoulue dans laquelle saint Bernard avait prêché ; un magnifique buffet d'orgue, enlevé autrefois au monastère de Clairvaux : voilà, en résumé, le bilan artistique de Saint-Pierre. C'est une magnifique châsse, mais dans laquelle il y a peu de choses.

M. Columbat, après m'avoir promené à tous les étages de l'église, me fit passer devant les yeux, dans un récit naïf et coloré, tous les hommes qui vinrent s'agenouiller et prier dans cette nef austère. Saint Bernard y a prêché la Croisade ; Abeilard y a gémi, peut-être en allant au Paraclet ; Jeanne d'Arc y a fait bénir un drapeau. C'était dans le chœur que se célébraient ces mystères, ces folies dont nous avons parlé ; c'était devant la porte principale qu'avaient lieu les abjurations, les excommunications, les amendes honorables. En 1377, un prévôt de Troyes, nommé Jean de Rien-Val, fut conduit processionnellement dans toute l'église, portant un plat *d'argent du poids de quatre marcs, et un cierge ardent du poids de quatre livres de cire ;* et, en présence de l'évêque, ledit prévôt vint déclarer qu'il avait fait appliquer injustement à la question deux clercs et un laïque. Et, après amende honorable, on suspendit en offrande le plat d'argent à l'autel. C'était dans la cathédrale qu'avait lieu la cérémonie par laquelle on mettait le lépreux, le *ladre*, hors du seuil. On lui couvrait la tête ; il baisait le pied du curé, et celui-ci, lui jetant par trois fois de la terre avec une pelle, lui disait : « Mon ami, c'est signe que tu es mort quant au monde, et, pour ce, ayes patience en toi. » Puis, la messe dite, on allait enfermer le ladre dans sa maison Et alors, on lui intimait défense de boire à aucun puits ; on lui ordonnait de mettre des gants pour s'appuyer au parapet d'un pont, de ne parler à personne, sans s'être mis *au-dessous* du vent.

VIII. — HISTOIRE DES DIVERSES ÉGLISES.

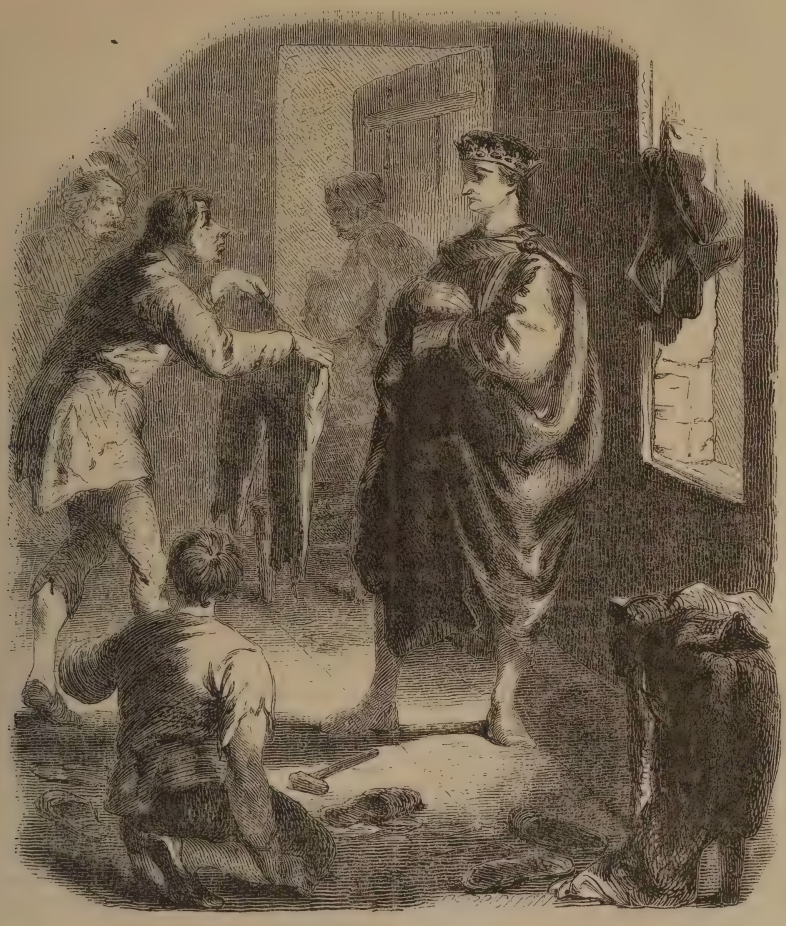
Nous visitâmes dans la même journée toutes les églises. Saint-Nizier est peut-être la plus ancienne. Mais, à part ce titre respectable, elle n'a rien qui puisse intéresser. Pauvre, nue, elle n'offre, pour toute particularité curieuse, qu'une toiture de briques vernissées. M. Columbat avait beau m'affirmer que Vauban admirait par-dessus tout cette simple et naïve basilique, je ne pus qu'avouer ma froideur. Peut-être bien aussi Vauban ne voyait-il dans cette église qu'un local merveilleux pour une caserne ou un grenier à munitions.

L'ancien couvent des Cordeliers, aujourd'hui transformé en maison d'arrêt, avait autrefois une chapelle, dont il ne reste aucun vestige. M. Columbat se borna à me citer l'épitaphe humoristique qui se lisait dans un des coins du monument. Je l'ai copiée et je la transmets religieusement : « Cy repose et gist Louis Duval, écuyer, en

« son vivant seigneur haut justicier, moyen et bas, de la « terre et seigneurie de Fay, des bois de Pompée et « Sainte-Colombe, près Nogent-sur-Seine, lequel décéda « en cette ville de Troyes, le dernier jour d'octobre, « l'an 1602, et qui, de son vivant, avait donné tous ses « biens à son fils, réservant les usufruits pour lui, sa vie « durant. Il prie tous ceux qui liront cette mémoire de « prier Dieu pour lui, et qu'ils ne fassent pas comme lui, « car il s'en est mal trouvé. »

Cette raillerie posthume, cette vengeance paternelle me fit sourire; j'y reconnus bien la malice naïve des Champenois, et ce me fut un trait de plus pour graver leur physionomie dans mon esprit.

Le couvent de Saint-Loup, qui sert de bibliothèque et de musée, n'avait non plus, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de curieux à nous offrir. M. Columbat se rappela seulement que le roi Charles le Chauve, dont le vestiaire n'était pas abondamment pourvu, se trouva, un jour qu'il passait par Troyes, dans une position bien délicate. Son haut-de-chausse faisait défaut à Sa Majesté, et lui manquait de respect en s'éraillant, en se déchirant. Le monarque, désespéré, n'avait pas même la ressource de Dagobert; car l'envers ne valait pas mieux que l'endroit. Alors il convoqua les savetiers troyens, et, grâce à leur fil le plus serré, à leur alène la plus fine, Sa Majesté put continuer sa route dans un appareil beaucoup plus décent.



Charles le Chauve et les savetiers de Troyes.

Cette reprise ne fut pas perdue; car elle valut aux savetiers une belle page sur parchemin, dans laquelle le bon roi déclarait qu'en mémoire de cet événement il autorisait la confrérie à célébrer la fête patronale dans l'église de Saint-Loup.

L'église Saint-Remi est une masure sans style, sans caractère; elle est coiffée d'un immense clocher, et, si l'on veut absolument s'émouvoir, il faut accorder une admiration très-complaisante à ce gigantesque éteignoir. Au pied de la tour qui supporte cette pyramide, on lit cette inscription, que M. Columbat déchiffra sans la regarder;

L'AN DE GRACE MILLE TROIS CENS
QUATRE-VINGT-SIX, DE LÉAL CENS,
DIEX JOUR D'AVRIL FUT COMMENCÉE
CETTE JOLIE TOUR CARRÉE
PAR LES MARGUILLIERS DE L'ÉGLISE.
DIEU LEUR DOINT GRACE ET FRANCHISE.

Un Christ en bronze, de Girardon, et une plaque de marbre sur laquelle le célèbre sculpteur a gravé les titres d'une fondation pieuse, tels sont les seuls ornements de cette pauvre église. Elle avait autrefois de beaux vitraux,

des tableaux renommés : tout a disparu. Une anecdote se rattache à une statue autrefois célèbre, et depuis longtemps émiettée. Voici en quels termes M. Columbat me transmit cette légende.

— Vous avez sans doute entendu plaisanter les Troyens sur leur façon toute particulière de parler et de changer les terminaisons des mots. Autrefois surtout, cette manie était poussée à un point extrême. C'était ainsi qu'au lieu de dire : « le chemin de Saint-Remi », on disait, et on dit encore dans quelques campagnes des environs : « *le chemi de Saint-Remin.* » Depuis qu'on met moins de cinq jours pour faire les quarante lieues qui nous séparent de Paris, on a perdu ces marques touchantes d'originalité, et je ne désespère pas, monsieur, d'entendre nos compatriotes parler aussi bien qu'à l'Académie, s'il est vrai que l'on parle à l'Académie... Eh bien ! vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il y avait autrefois à l'extérieur de l'église une grosse et robuste statue, qu'on appelait le *Gros-Dieu de Saint-Remin.* On y faisait des dévotions perpétuelles, et les tisserands du quartier ne manquaient jamais de dire bonjour au *Gros-Dieu.* Un jour, le bruit se répandit que, dans la nuit, le *Gros-Dieu* s'était retourné et qu'il ne présentait plus exclusivement son visage aux passants. On cria au miracle, et un marchand de vin, dont la boutique était précisément située vis-à-vis la statue, cria plus fort que les autres. On accourut placer des cierges autour du piédestal, et chacun de se demander quel avertissement se cachait dans ce prodige. Le clergé seul ne crut pas au miracle ; il avertit la justice. On manda le cabaretier fanatique, et, en acculant un peu sa dévotion, on finit par lui faire avouer que c'était lui qui avait opéré le prodige, pour faciliter le débit de deux muids de vin qui étaient sur le point de se gâter ; et il ajoutait en pleurant qu'il était d'autant plus contrit et repentant, que sa ruse avait eu un plein succès, et qu'il avait vendu trois muids au lieu de deux, tant son miracle avait attiré de visiteurs et altéré de gosiers. On rit de la supercherie, et on remit le *Gros-Dieu* en place. Depuis, il n'a plus bougé.

Comme nous allions quitter Saint-Remi, je saluai, devant l'entrée de l'église, une porte croulante, au-dessus de laquelle se lit une inscription grecque.

— Ne me parlez pas de ce monument, dis-je à M. Columbat, je le connais.

C'était le collége. Fondé par les frères Pithou, dont l'un fut l'illustre collaborateur de la satire Ménippée, et qui dotèrent la jeunesse studieuse des *Fables de Phèdre*, ce collége, autrefois dirigé par des oratoriens, est aujourd'hui un établissement laïque important ; mais il n'offre rien de remarquable à la meilleure volonté.

Nous allâmes faire une station à la ravissante église de Saint-Urbain. Là, nous fûmes saisis de ce transport religieux que les chefs-d'œuvre de l'art gothique sont si puissants à évoquer. Rien de plus léger que ces flèches, ces clochetons, ces dentelles, ces arcs élancés, qui sont des prières visibles et des pétrifications de l'extase. Je fus de l'avis de M. Columbat, quand ce dernier m'assura que l'église de Saint-Urbain l'emportait sur ce délicieux bijou de Paris qu'on nomme la Sainte-Chapelle. Par malheur, ce monument sublime n'est pas achevé, et le goût des marguilliers a déshonoré l'intérieur par un autel en carton-plâtre, dû au talent d'un décorateur de cafés parisiens. C'est l'anachronisme le plus honteux et le plus prétentieux qu'il soit possible d'imaginer.

Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, fils d'un cordonnier de Troyes, devint pape en 1262. Il se souvint alors de l'échoppe paternelle, et, sur son emplacement, voulut faire construire un temple au Seigneur, qui l'avait appelé à lui.

L'œuvre, inspirée par une double piété, fut entreprise avec vigueur ; aussi est-elle remarquable par l'unité de style ; on sent qu'aucune préoccupation n'est venue distraire l'artiste. Quand achèvera-t-on l'œuvre laissée incomplète par la mort du pape Urbain ?

De Saint-Urbain, M. Columbat me dirigea vers l'église de Saint-Jean-au-Marché.

Nous n'avions plus, cette fois, à admirer l'unité de l'architecture. Saint-Jean a deux parties : l'une pesante, lourde, massive ; l'autre fière, imposante et ornée. Cette vieille église a beaucoup souffert : il ne lui reste, comme richesse artistique, que deux tableaux de Mignard, le *Baptême du Christ* et le *Père éternel* ; une fort belle verrière, reproduisant le sacre de Louis le Bègue, couronné roi d'Aquitaine, le 7 septembre 878, au concile de Troyes par le pape Jean VIII ; quelques médaillons de Girardon, des débris de vitraux assez curieux.

Saint-Jean a joué un grand rôle dans l'histoire locale. Ce fut là que s'accomplit, le 2 juin 1220, le mariage d'Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Ce mariage complétait le triste traité de Troyes qui promettait le trône de France au roi d'Angleterre. Une couronne de plomb fut placée autour du clocher, pour consacrer le souvenir de cet événement. Henri V laissa sa couronne, dont on fit un reliquaire, et son manteau de brocard, dont on fit une chappe. Ces différentes marques de munificences ont disparu.

L'église Sainte-Madeleine est la seule qui ait conservé des échantillons complets du style romano-byzantin. Elle ne mériterait pas un regard, sans un magnifique jubé qui s'épanouit entre les piliers massifs de ces constructions épaisses. Ce jubé est une merveille de grâce, de fantaisie, et c'est aussi un tour de force : les deux faces présentent chacune trois archivoltes dont les festons se nouent à des pommes de pin. La double retombée des arcs s'attache à des culs-de-lampe supportant des statues, qui ont disparu.

La rampe est composée de fleurs de lis et de trèfles découpés. L'auteur de ce monument incomparable est enterré dessous ; il se nommait *Jean Gualdo*, *maçon*. Son épitaphe, pleine d'un légitime orgueil, disait qu'il *attendait la résurrection bienheureuse*, *sans crainte d'être écrasé*. Sainte-Madeleine possède aussi de belles verrières. Une statue de sainte Marthe, due au ciseau de Dominique et de Gentil, fut élevée contre un pilier, aux frais des servantes de la paroisse. Le temps, qui a ébréché, mutilé, détruit les tombeaux des puissants, les offrandes des superbes, a respecté ces offrandes de la piété des pauvres servantes.

Il ne nous restait plus que deux églises à visiter, Saint-Pantaléon et Saint-Nicolas. La première est remarquable par la multitude de statues plus ou moins heureuses, dues au ciseau de Gentil et de Dominique, et par les tableaux médiocres que l'admiration locale inflige à tous les visiteurs.

L'église Saint-Nicolas est adossée au rempart ; si bien qu'une des portes d'entrée est à la hauteur d'une rosace, et qu'on descend dans l'église par un grand escalier, à la moitié duquel on rencontre une tribune arrangée en calvaire. La tradition raconte qu'en 1551 un riche paroissien, nommé Michel Oudin, fit établir à ses frais ce calvaire, ainsi qu'un sépulcre placé au-dessous, sur des plans rapportés par lui de Jérusalem. Le manteau et le chapeau

portés en pèlerinage furent suspendus en offrande par le donateur lui-même à un des piliers du calvaire, et, quand le sonneur s'avisait de déplacer ces objets, leur ancien propriétaire revenait la nuit le frapper de coups de bâton. M. Columbat ne sut me dire dans quel siècle le chapeau et le manteau disparurent définitivement; mais il paraît qu'un sonneur un peu plus déterminé anéantit le dangereux *ex-voto*, pour couper court aux bastonnades.

— Nous avons visité toutes les églises, me dit, en sortant, M. Columbat. Vous avez vu tout ce que Troyes possède de reliques, de vestiges des temps d'inspiration et de foi. Il ne reste plus un monument complet; et, depuis vingt ans, on s'est bien exercé à démolir. Demain, nous parcourrons les rues, et, au hasard des découvertes, nous interrogerons l'histoire, la chronique, la légende; mais la plus belle page, vous l'avez vue, c'est celle qui porte une croix. Combien de temps la garderons-nous encore cette page bénie? Mon cœur, ma religion me disent: Toujours! L'homme se lassera de détruire des croyances et des chefs-d'œuvre, pour y substituer des doutes et des masures. Mais, d'un autre côté, ma vieille expérience s'alarme; j'ai peur que l'activité moderne ne s'offusque, un beau matin, de ces vieilles maisons du Seigneur, immobiles et silencieuses, et qu'on ne donne un coup de marteau à ces fleurons illustres de la vieille couronne, pour ménager un emplacement de débarcadère, ou faciliter l'établissement des rails. O le progrès! le progrès! quelle terrible maladie de croissance, elle donne la fièvre et quelquefois le délire!

M. Columbat était dans un accès de mélancolie, que je respectai. Nous sortîmes de la ville, et nous allâmes par les promenades faire une visite au cimetière. Là, nous ne demandâmes pas au fossoyeur de nous donner, comme à Hamlet, l'occasion de débiter quelque amère et touchante boutade, mais nous saluâmes avec tendresse cette terre imprégnée des aïeux. En sortant de ce jardin céleste, où l'on dort d'un si merveilleux sommeil, M. Columbat me rappela l'inscription bizarre qui surmontait autrefois la porte. On lisait en effet, il y a quelques années, cette allocution de la mort:

« PASSANT, PAR OÙ TU PASSES, J'AI PASSÉ.
PAR OÙ J'AI PASSÉ, TU PASSERAS.
COMME TOI VIVANT J'AI ÉTÉ.
COMME MOI MORT BIENTOT TU SERAS. »

— Le bon goût moderne, me dit, en souriant de son sourire le plus fin, mon aimable compagnon, s'offusqua de cette inscription naïve: on l'effaça. Depuis, on ne sut jamais en trouver une autre, et la porte reste nue. Mais, après tout, ajouta le vieillard avec un hochement de tête, ce lieu n'a pas besoin d'enseigne: les morts y vont sans s'informer, et, quand on frappe, le portier ouvre toujours, certain qu'on ne demandera pas à s'en aller.

Nous nous quittâmes sur ce propos humoristique, et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

IX. — LES MAISONS DE PIERRE ET LES MAISONS DE BOIS.

Il est bien convenu que je ne donne ici qu'un résumé de mes courses avec M. Columbat. Aussi, je ne songe point à entrer dans le détail des visites et des explorations prolongées auxquelles nous nous livrâmes les jours suivants.

Quand on a vu les églises, on a vu Troyes monumental. A part l'Hôtel-de-Ville, le reste ne vaut pas un regard. Sur l'emplacement du Palais des Comtes on a creusé un bassin pour le canal.

— Ah! me dit au milieu de sa narration l'excellent M. Columbat, on ne fera jamais passer assez d'eau sur cette place pour effacer le sang qu'on y a versé. Ce fut là, dans des prisons démolies depuis, que l'on massacra les huguenots, vers la Saint-Barthélemy. Les cachots regorgeaient; le sang baignait les pieds des travailleurs: on creusa une rigole qui allait à la rivière, et qui mêla, pendant toute une journée, des flots rouges à l'eau verdâtre. Ce crime, que la politique essaya de prêter à la religion, fut d'autant plus odieux à Troyes que Charles IX, mû par une sorte de remords, avait écrit qu'il faisait grâce, et que la ville de Troyes ne devait pas suivre l'exemple de Paris. Malheureusement le bailli de Troyes, Anne de Vaudrey, était un de ces monstres pour qui toute bonne action à faire est un désappointement: il dissimula la lettre, et ne feignit de l'ouvrir qu'après le massacre. Ce fut dans le château des Comtes qu'en 1629 le roi Louis XIII, allant rejoindre son armée dans le Dauphiné, reçut une hospitalité splendide. Le récit en est imprimé, et vous avez pu voir, sur des vitraux enlevés autrefois à l'établissement de l'Arquebuse, et transportés dans la Bibliothèque, le tableau exact et naïf des somptuosités troyennes. Les maisons étaient pavoisées. Louis XIII vit venir au-devant de lui *un chariot enrichi de peintures et de dorures, qui paraissait flotter sur la mer, d'où sortaient des sirènes, des tritons et des dauphins*. Il paraît que Sa Majesté fut émerveillée; elle partageait le préjugé commun, et ne croyait pas les Champenois susceptibles de cette imagination. Sur ce char, une magnifique jeune fille se tenait debout, offrant au roi *un cœur d'or pur, qu'un ressort faisait ouvrir, et à l'ouverture duquel on apercevait une fleur de lis du même métal, couronnée, émaillée et portée sur une double L*, qu'entouraient deux *branches de laurier en or émaillé*. Le château des Comtes, poursuivit M. Columbat, communiquait avec l'hospice dont vous avez pu admirer la grille. La maison des princes a disparu, la maison des pauvres est restée: c'est la seule dynastie qui ne périsse pas. L'hospice de Troyes est un grand et vaste édifice bien aéré, bien distribué, riche de donations successives, possédant de belles fermes, d'excellentes prairies, mais n'ayant à offrir, sous le rapport artistique, que sa grille armoriée, qui est un merveilleux échantillon de la serrurerie la plus délicate et la plus savante du dix-huitième siècle. Il ne reste rien de la célèbre abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains. — Sur son emplacement, on a élevé une très-lourde, très-vilaine et très-triste caserne, qu'on a appelée l'hôtel de la Préfecture, sous le prétexte qu'on y logeait le préfet. Ce monument, dressé presque en face de la flamboyante église du pape Urbain, semblait tout honteux, tout penaud; la commisération municipale lui vint en aide d'une étrange façon. Au lieu de le démolir, on lui donna un compagnon: on bâtit à côté de lui une effroyable halle aux grains, qui a l'incontestable avantage de remplir la seule belle place de la ville, de barrer la seule belle rue, et de former le plus choquant contraste avec la plus belle église gothique. Mais, à ceux qui se plaignent de ce manque de goût, on raconte que le Conseil municipal faisait jadis de l'opposition, et qu'en posant cette halle sur le pied de la préfecture, on voulait jouer un bon tour à M. le préfet. Le préfet est parti, le monument est resté: qui donc est attrapé?

A quelque distance de l'Hôtel-de-Ville, M. Columbat m'arrêta sur une place, et, évoquant les souvenirs de mon enfance, me rappela que j'avais vu autrefois dans ce lieu d'ignobles et puantes masures, à la vieillesse desquelles le marteau vint un jour en aide, et qu'on démolit parce qu'elles ne finissaient pas de crouler: c'étaient les bou

cheries de Troyes. Elles furent célèbres par le précieux privilége dont elles jouissaient, de n'être jamais obsédées par les mouches. Le peuple attribuait cet avantage à un buste de saint Loup qui dominait l'édifice. Les savants hochaient la tête, et alléguaient l'essence du bois qui avait servi à la construction des étaux. Quoi qu'il en fût, maintenant les bouchers débitent la viande chez eux.

L'évocation des vieilles boucheries amena la conversation sur les maisons de bois. Troyes possédait, il y a quelques années encore, dans ce genre, d'assez nombreux échantillons de l'architecture du seizième siècle. On a démoli, modernisé ces vieux abris de nos pères, et il en reste tout au plus deux ou trois qui puissent offrir un spécimen de quelque importance. Çà et là, à l'angle des rues, on rencontre pourtant des pignons sculptés, historiés; mais l'affreux badigeon, et les soi-disant embellissements modernes, font gémir ces vestiges égarés. La maison de *l'Election* est la seule qui n'ait pas trop perdu sa physionomie ancienne. Des pilastres cannelés encadrent le rez-de-chaussée, au-devant duquel est un entre-sol avec

Louis XIII reçu à Troyes. Dessin de V. Foulquier.

corniche. Une fausse galerie, à plein-cintre, appliquée, sert d'appui aux fenêtres du premier étage. Une tourelle située en retraite accompagne la maison. Une belle girouette en plomb, formée de figures de salamandres et de couronnes combinées, termine la toiture.

Après avoir salué encore l'hôpital de la Trinité, grande et vieille maison du seizième siècle; l'hôtel des Chapelaines, où Louis XIII coucha en 1629, et où, en 1814, après l'affaire de Montereau, l'empereur de Russie et le roi de Prusse décidèrent, avec l'empereur d'Autriche, qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon; l'hôtel de Juvenal des Ursins, qui reçut Isabeau de Bavière lors du fatal mariage célébré à Saint-Jean; et, enfin, l'hôtel de Vauluisant, l'échantillon le plus remarquable de l'architecture civile de Troyes au seizième siècle, il ne nous restait plus qu'à visiter l'Hôtel-de-Ville.

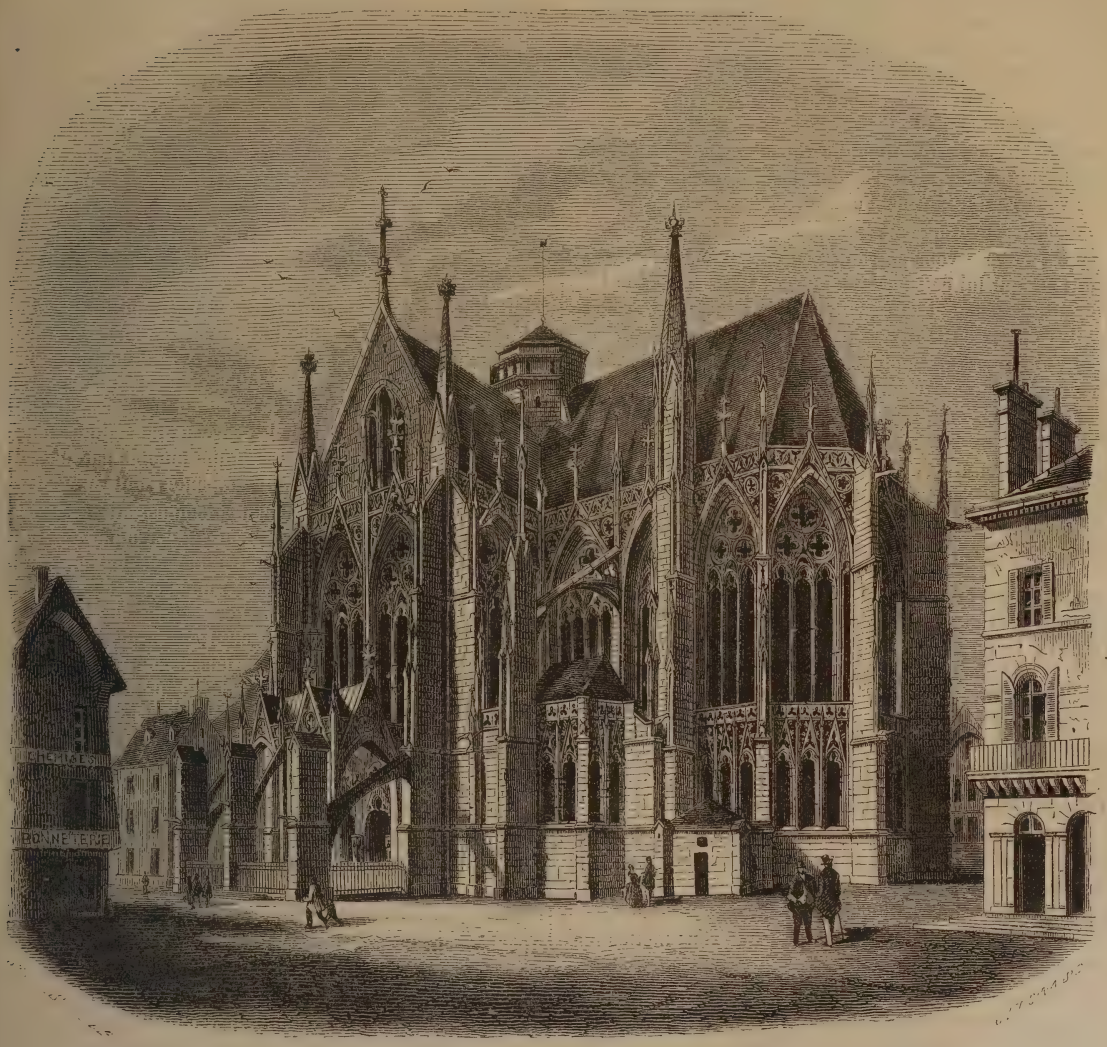
L'Hôtel-de-Ville: c'est là le centre, le cœur de la cité; c'est là que les artères battent violemment et se rompent

quelquefois aux jours de crise. C'est là qu'on vient à la naissance, à la mort, et que s'accomplissent tous les actes importants : le mariage qui fait l'homme, l'élection qui fait le citoyen. L'Hôtel-de-Ville de Troyes n'aurait besoin que de quelques réparations intelligentes pour être un charmant et coquet édifice.

Une statue de Louis XIV occupait la niche de la façade principale. En 1793, on changea la tête et le sexe de la statue, et on en fit une Liberté. La Restauration lui mit un casque et un bouclier, ce qui la convertit en Minerve. Espérons qu'on en restera là !

Au premier étage, la grande salle est ornée d'un grand médaillon de Girardon, représentant Louis XIV. Le sculpteur troyen fit de ce délicieux morceau une offrande à la patrie.

Des bustes des principaux Troyens célèbres sont rangés au fond de la salle, et ont pour principal usage celui de servir à placer les chapeaux de MM. les musiciens,



Eglise de Saint-Urbain de Troyes, façade du sud dégagée. Dessin de Sauvestre.

quand la ville de Troyes se donne des concerts dans son Hôtel-de-Ville.

Un petit beffroi domine l'édifice ; sa cloche sonne le tocsin dans les incendies et les révolutions ; et, hélas ! elle ne chôme pas souvent.

Enfin, nous avions à peu près tout visité. Je connaissais maintenant ma ville natale. Je remerciai avec effusion mon cicerone, qui semblait triste de l'achèvement de sa tâche. Mais je répétai si souvent que Troyes s'était transfigurée à mes yeux, grâce aux évocations puissantes de M. Columbat ; je parus si vivement pénétré des beautés du sol troyen, que le brave savant s'épanouit, et fut d'une vivacité presque enfantine dans ses dernières paroles.

X. — OU L'ON DÉMONTRE QUE VOLTAIRE N'ÉTAIT QU'UN SOT.

— Ah ! mon ami, me dit-il, ne perdez pas cette foi précieuse que vous paraissez avoir désormais dans la beau-

té de la muse champenoise! Vous avez vu des débris illustres; ouvrez l'histoire, vous verrez des faits éclatants. Les Champenois sont fidèles, et leur placidité fait la constance de leurs opinions. Soyez Champenois, vous méritez bien de l'être!

— J'ai vu les monuments, répondis-je avec un sourire; vous m'avez expliqué les légendes; mais les hommes, les vivants me paraissent, en dépit de vos illusions, prendre à tâche d'oublier leurs traditions et de démolir leurs monuments.

— Ah! vous voilà retombé dans vos défiances, répliqua avec un peu d'aigreur mon aimable compagnon, vous pensez encore à la Béotie. Mais songez donc que la Béotie eut Pindare, et que la Champagne eut La Fontaine.

— Oui, celui que Mme de la Sablière appelait *sa bête*, comme si elle eût dit son Champenois, La Fontaine, le Pindare des animaux!

— Hélas! vous avez le mal de votre temps, me dit avec une effusion douloureuse l'excellent M. Columbat, vous aussi vous êtes atteint de Voltaire.

Je souris encore.

— Est-ce que vous en voulez au philosophe de Ferney d'un mot qui lui échappa un jour? « La preuve que les Troyens descendent des guerriers de l'ancienne Troie, dit-il, c'est qu'ils ne savent pas le grec. »

— Voltaire est un impie et un sot, s'écria M. Columbat avec une généreuse colère.

— Permettez-moi, répliquai-je, de trouver votre second terme au moins exagéré.

— Je le maintiens pourtant! Est-on forcément bête parce qu'on ne sait pas le grec? Qu'est-ce donc d'ailleurs que la bêtise? Si c'est la conscience, l'honnêteté, la douceur, la bonté, en un mot, les Champenois sont bêtes; j'en conviens, et tous les méchants, les traîtres, les intrigants sont gens d'esprit. Mais n'est-il pas plus conforme aux destinées humaines, n'est-il pas plus naturel de trouver l'esprit, le véritable esprit, l'inspiration saine et droite dans le dévouement, dans l'égalité d'humeur, dans la bonhomie? Etre méchant, c'est nuire aux autres et à soi-même. Je ne vois pas, pour ma part, que ce soit si spirituel!

— Ainsi, interrompis-je, vous persistez à conclure que Voltaire, ce chef-d'œuvre de malice, est un sot?

— Pourquoi pas? continua M. Columbat. Il y a des sots de génie, et beaucoup de grands hommes n'ont jamais eu le sens commun. Au surplus, je dis cela sans colère; j'ai pardonné au démon de Ferney.

— C'est fort heureux, murmurai-je, et vous mettez ma conscience bien à l'aise.

— Oui, je lui pardonne; car il a dû faire, au delà du tombeau, une pitoyable grimace en voyant les singuliers honneurs rendus à sa mémoire. Il semble que la bonhomie champenoise, dont il avait pu se moquer, ait été chargée de quelque sublime vengeance. Voltaire meurt le 30 mai 1778. Où va-t-on l'enterrer, ce dieu défunt de l'esprit, de la malice, de la satire? On prendra, n'est-ce pas? la terre la plus chaude, la plus imprégnée de vie, pour lui faire un tiède oreiller, qui l'inspire encore? Point; et remarquez bien ceci: c'est en Champagne, dans cette pauvre et froide argile sur laquelle paissent les moutons; qu'il vient chercher le repos; c'est à l'abbaye de Scellières, près de Nogent, qu'il va demander aux innocents Champenois le gîte, l'abri qu'il ne peut trouver ailleurs. Voltaire enterré en Champagne! n'est-ce pas un enseignement, un triomphe de la justice, une réparation éclatante? L'auteur de *Candide* se délassant de son sourire sarcastique à l'ombre du fameux proverbe des 99 moutons, n'est-ce pas le comble du sublime dans l'ironie? Eh bien! ce n'est pas tout encore. J'ai vu, monsieur, moi qui vous parle, j'ai vu en 1791 (j'étais un enfant), j'ai vu paraître au soleil ce masque grimaçant et à jamais refroidi; on le retirait de sa retraite pour le ramener en triomphe à Paris. Mais la Champagne avait des droits qu'elle ne voulait pas perdre entièrement. Voltaire était son otage. Comme on l'exhumait, ce vieux cadavre tomba en lambeaux, et des Champenois gardèrent, comme des témoignages, comme des trophées, l'un, un calcanéum, qui est resté dans la possession d'une famille troyenne; un autre, deux dents de cette mâchoire qui avait tant mordu. On avait déjà expédié son cœur à Ferney, et M. Mitouart, pharmacien à Paris, gardait son cervelet dans de l'esprit-de-vin; si bien que ce pauvre grand génie fut dépecé et débité en reliques. Mais il y avait encore tant de malice dans une seule de ses dents, que le possesseur de ce débris, Antoine-François Lemaire, depuis rédacteur du journal *le Citoyen français*, ayant commis l'imprudence de porter toujours sur lui cette dent incrustée dans un médaillon, finit par mourir fou à Bicêtre. Depuis, cette dent glorieuse et dangereuse est tombée entre les mains d'un dentiste. Mais le supplice de cet homme, qui a osé s'attaquer à la plus sublime bergère et aux moutons, dure encore pour l'enseignement de l'avenir, et Voltaire, l'auteur du poëme que vous savez, n'a quitté la Champagne que pour être enterré dans les caveaux de Sainte-Geneviève, d'une église consacrée à une humble gardeuse de moutons! C'est ainsi que les Champenois sont vengés!

En achevant cette triomphante démonstration, M. Columbat souleva son chapeau auquel sa perruque adhérait, et un rayon de soleil enveloppa d'une chaude auréole le crâne dénudé de ce naïf savant; une sorte de rire béat éclairait ses lèvres; j'admirai ce patriotisme ingénieux jusqu'au paradoxe le plus insensé, et ardent jusqu'à la superstition la plus comique. Hélas! combien de gens encore en France sont susceptibles d'éprouver ces infirmités sublimes! Pour moi, je prenais un grand plaisir à ce dialogue; et, craignant qu'il ne fût épuisé, je m'empressai de lui susciter un nouvel aliment.

VI. — QUI TRAITE DE LA MÉTAMORPHOSE DES MOUTONS EN HIPPOGRIFFES.

— Ainsi donc, mon cher monsieur Columbat, les Champenois sont des gens d'esprit?

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, répondit le Troyen modeste en rougissant (comme si sa réponse affirmative eût pu constituer une fatuité personnelle); mais il y a esprit et esprit. Sans doute, nous ne brillons pas par cette fine fleur d'éloquence, par cette vive répartie, qui n'est que l'épanouissement de la frivolité. Une de nos illustrations les plus sérieuses, un grand homme véritable, qu'on ne connaît pas à Paris, et qui a été dans son genre une sorte de petit Voltaire provincial, M. Grosley, a tracé en ces termes, dans unes de ses excellentes études sur son pays, le caractère du Troyen: « Le vrai Troyen est franc, peu souple, arrêté dans ses sentiments, opiniâtre dans ses desseins et dans ses goûts. Son esprit plus ingénu que délié, moins brillant que solide, est capable de tout ce qui demande une certaine application. Naïf, aisé, sans apprêt dans le commerce de la société, il aime la plai-

santerie, la raillerie et les plaisirs bruyants... Econome, attentif à ses intérêts, il sait allier le faste même avec l'économie... L'ambition, des vues de fortune l'ont-elles dépouillé de son caractère, il devient laborieux, actif, infatigable ; il sait flatter, s'insinuer, s'impatroniser ; on le prendrait pour un Gascon, s'il n'ouvrait jamais la bouche. Au reste, il est rare qu'un Troyen ait quitté son pays avec le ferme propos de parvenir et qu'il ne soit pas parvenu... Par la force de ce même caractère, un Troyen qui a le malheur d'être sot, l'est plus qu'un autre, il l'est à perpétuité. » Voilà, au vrai, notre caractère. Le dernier trait est le plus dangereux, c'est celui qui a pu nous faire soupçonner de sottise. Il ne faudrait pas vous imaginer qu'en luttant avec tant d'âpreté contre le fameux proverbe, j'aie voulu ériger notre province en académie de bel esprit. Ce n'est point une quintessence ; et je vous avouerai, monsieur, qu'on y fait et qu'on y débite des sottises, comme partout ailleurs et aussi bien que partout. Mais cette denrée, pour ne pas nous être étrangère, ne nous est cependant pas exclusivement réservée. Seulement, quand on est bête en Champagne, on l'est naïvement, et j'ai entendu dire qu'à Paris on l'était avec outrecuidance et prétention. Le révérend père Binet, dans la *Vie de saint Aldérald*, fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine *de beaux esprits et de langues bien pendues* ; et Amadis Jamyn, défendant nos compatriotes du reproche de douceur excessive, disait, dans un sonnet :

S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'est faute de malice et non d'entendement.

Bref, monsieur, si vous voulez étudier l'histoire de Troyes, vous trouverez partout des traces d'une naïveté parfois ingénieuse, qui rachète bien des balourdises. La Fontaine est un Champenois assez complet ; il aimait les moutons, celui-là, et les moutons ne furent pas ingrats. C'est grâce à eux, à leurs inspirations que l'on a pu le comparer à Pindare !

— Sans compter, repris-je, que la Béotie n'a pas seulement produit Pindare, elle eut aussi Epaminondas ; et, à ce compte, la Champagne sut évoquer de ses sillons toute une légion d'Epaminondas, quand l'ennemi eut passé nos frontières.

— C'est vrai ! s'écria M. Columbat, ravi de mon élan patriotique ; cette pauvre vieille province si ridicule, si dénigrée, si bafouée, se fit prendre au sérieux en combattant à chaque étape de l'invasion. S'il n'eût dépendu que d'elle d'empêcher l'ennemi d'arriver à Paris, Paris était sauf. Mais les temps étaient venus, et nos laboureurs n'eurent plus qu'à se coucher tout sanglants au seuil de leurs cabanes incendiées par les Cosaques. Ah ! ce fut une terrible épopée. J'ai vu passer l'Empereur ; il était bien pâle, monsieur, en traversant les rues de Troyes. Il venait de Brienne, son second berceau. Il pleurait en dedans ; et nous pleurions tous nos plus grosses larmes ; car il nous aimait, et nous l'aimions. Il était un peu Champenois par ses premières années ; il savait qu'on élève autre chose que des moutons dans nos plaines, et il gémissait sur les tas de héros qu'il laissait amoncelés aux revers des routes.

M. Columbat, absorbé dans ses souvenirs, s'interrompit tout à coup. En regardant son front, il me semblait voir défiler dans sa pensée ce cortége sinistre, cette cohue effarée, qui poussait Napoléon à la déroute, à l'exil. Je compris sa douleur, et j'essayai non de l'apaiser, mais de lui ouvrir une issue. Je lui dis, en lui prenant les mains :

— Je vous ai parlé d'un grand poëte, qui ne mangeait pas de mouton et qui ne voulait pas en voir tuer. Il y en a encore un autre qui mérite une place dans votre estime littéraire. Celui-là a tout particulièrement vengé la Champagne. Il lui a consacré de nobles pages ; il a très-bien établi que la patrie de Danton avait une énergie formidable au besoin, et qu'en l'appliquant à cette province, le mot de *bête* changeait de sens : « Il signifie alors seulement, dit-il, naïf, simple, rude, primitif ; au besoin, redoutable. La bête peut fort bien être aigle ou lion : c'est ce que la Champagne a été en 1814. »

— Bravo ! bravo ! s'écria M. Columbat, en ôtant d'une main son chapeau, et de l'autre sa perruque dans un paroxysme d'enthousiasme. Cela est bien dit ! Se peut-il qu'il y ait des poëtes qui s'occupent de la Champagne, et que je les ignore ? Le nom de celui-là, monsieur, s'il vous plaît ?

— Victor Hugo !

— J'inscrirai ce nom à côté de l'autre, de Lamartine, et je lui enverrai de mes nouvelles. Ce Victor Hugo est-il aussi Bourguignon ?

— C'est un Franc-Comtois !

— Je ne m'étonne pas alors de n'en avoir point entendu parler ; je ne connais personne en Franche-Comté. Vous me prêterez ses œuvres ; je les lirai. Il a raison, monsieur. En 1814, la Champagne fut à la fois aigle et lion. Pauvre pays, si bien dévasté, qu'en 1813, la Marne comptait 311,000 habitants, et qu'elle n'en avait encore que 309,000 en 1830. Quinze années n'avaient pas suffi pour faire rentrer dans les chaumières autant de berceaux qu'il était sorti de cercueils.

— M. Victor Hugo donne précisément aussi ce détail de statistique, ajoutai-je.

— Qu'il soit béni alors, ainsi que tous ceux qui ont jeté des larmes et des fleurs dans cette fosse sanglante qui a failli engloutir la France !

Je vis que la conversation prenait un tour attendrissant. Voulant maintenir mon respectable cicerone dans une parfaite liberté d'esprit, et écarter les pensées lugubres, je lui demandai si l'on pouvait substituer la formule : « Les Champenois sont des aigles » à la formule : « Les Champenois sont des moutons ! »

— Taisez-vous, répondit-il en souriant. Mais je vous le répète, en 1814, ce pays a été l'aigle et le lion de la France.

— Savez-vous, repartis-je, que s'il fallait symboliser par une peinture, par un dessin, la Champagne, d'après nos conversations, nous arriverions à ce résultat de représenter un mouton avec des griffes de lion et une tête d'aigle ?

— Eh bien, où serait le mal ?

— Il ne manquerait plus alors que des ailes pour avoir fait un hippogriffe, comme dans l'Arioste !

— Alors, soyez pour vous-même le sorcier Atlant, me dit avec un charmant sourire mon nouvel et vieil ami ; et, quand vous vous ennuierez dans le présent, enfourchez cet hippogriffe, qui vous emportera dans le passé, dans l'histoire, dans les régions éthérées et sublimes.

— Je vous le promets, repartis-je solennellement.

Ai-je tenu parole à M. Columbat ? ai-je fait preuve suffisante de repentir à l'égard de la Champagne ? et ne dira-t-on pas, après m'avoir lu, que je suis digne d'appartenir au pays illustré par le proverbe dont il s'est agi ! C'est ce que j'ignore, et c'est là pourtant toute mon ambition !

Louis ULBACH.

FIN.

LE THÉATRE ET LES ACTEURS DE LA GUERRE D'ORIENT.

LA TURQUIE ET LES TURCS. LA RUSSIE ET LES RUSSES.

Poste de Palikares, milice grecque au service de la Turquie. Dessin de M. Bida.

I Quatre guides fidèles. Turquie. Tolérance et égalité chez les Turcs. Le régal du Baïram. Le raisin des quatre nations. Les jardiniers grands vizirs. Le grand bazar. Les marchands turcs. Une écritoire pour rien. L'art des siéges. Le fatalisme. Le forgeron ressuscité. Comment on se chauffe à sa maison qui brûle. Les images reviennent et la polygamie s'en va.

Nos lecteurs nous demandent avec instance de soulever le rideau de ce grand théâtre d'Orient où se débat et se décide à coups de canon le sort de l'Europe. Nous ne pouvons et ne voulons les satisfaire qu'au point de vue moral, anecdotique et pittoresque, — le plus élevé, le plus précieux et le plus intéressant à la vérité ; — et nous allons remplir ce devoir et nous donner ce plaisir, en suivant quatre guides fidèles, autorisés et éloquents : nos deux collaborateurs, M. Méry et M. Charles de Saint-Julien,

celui-ci auteur du *Voyage en Russie et en Sibérie* (1), celui-là auteur de *Constantinople et la mer Noire* (2) ; et MM. Joubert et Mornand, auteurs du *Tableau de la Turquie et de la Russie* (3).

Ces trois ouvrages viennent justement de paraître, avec tous les attraits de l'à-propos qui saisit l'attention, avec tous les mérites de l'exactitude qui instruit la curiosité, avec tous les charmes de l'*illustration* qui parle aux yeux. Ils composent à eux trois l'histoire la plus complète et la description la plus attachante des contrées et des nations qui fixent les regards du monde ; et dans la récolte de ces moissonneurs habiles et généreux, nous formerons une gerbe choisie et variée, suffisante pour la première impatience de nos lecteurs, en attendant le travail spécial et

Le grand bazar de Constantinople. Dessin de Karl Girardet.

détaillé que nous préparons, et la suite des articles de notre collaborateur M. Léouzon Le Duc.

Quant à ceux qui voudront recourir à la récolte elle même, ils n'auront rien de mieux à faire, et ils trouveront ci-dessous l'adresse des éditeurs.

M. Mornand sape tout d'abord le grand préjugé de l'Europe sur les Turcs, en établissant par des faits leur tolérance religieuse et leur sentiment de l'égalité.

(1) Un beau volume grand in-8°, illustré par MM. Rouargue, Outhwaith et Kernot (La Sibérie est décrite par M. R. Bourdier). Paris, chez Belin-Leprieur et Morizot, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 3.

(2) Même format, mêmes illustrateurs et mêmes éditeurs que ci-dessus. Ces deux ouvrages forment pendants.

(3) Un grand volume in-4°, avec 200 gravures sur bois. Prix 7 fr. 50. ; 9 fr., par la poste. Paris, chez Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

Pendant les fêtes du Baïram (clôture du jeûne) tout venant, riche, pauvre, ami ou inconnu, chrétien ou musulman, peut se présenter à la porte de toute maison où l'on fait bombance, et prendre part au régal. De plus, les galettes et les crèmes sucrées sont distribuées sur la place publique à quiconque en demande, sans nulle distinction de religion ou d'état. On reconnaît là le peuple généreux qui, sauf quelques pachas fanatiques, vit depuis des siècles avec tant de communions différentes, chez qui les *furibonds* derviches vont à la messe, en disant qu'il est toujours bon d'honorer Dieu, et qui a trouvé cette légende pour résumer son histoire : Quatre compagnons de route, un Turc, un Arabe, un Persan et un Grec, voulurent faire un goûter ensemble. Ils se cotisèrent de dix paras chacun, mais il s'agissait de savoir ce qu'on achèterait. — *Uzum*, dit le Turc ; — *Ineb*, dit l'Arabe ; — *Inghur*, dit le Persan ; — *Stafilion*, dit le Grec. Chacun voulant faire prévaloir son goût sur celui des autres, ils en étaient venus aux coups, lorsqu'un derviche, qui savait les quatre langues, appela un marchand de raisin, et il se trouva que c'était ce que chacun avait demandé. Piquante allégorie des malentendus qui causent la plupart des guerres et des dissensions humaines !

Les preuves du sentiment d'égalité ne sont pas moins frappantes. Dans un pays où le sultan lui-même est le fils d'une esclave, il ne peut y avoir ni aristocratie, ni distinction sociale, sauf la différence transitoire des fortunes. Il n'y a pas même de noms de famille. On est un tel, fils d'un tel ; la généalogie ne va pas au delà. Chez les Ottomans, tout commence et finit à l'individu. Quelle ample carrière assurée au mérite ! Si vous dites à un caïdji (batelier du Bosphore) « Dieu te fasse grand vizir ! » il recevra le compliment sans sourciller, et répondra « Si Dieu le veut ! » Et Dieu l'a voulu fort souvent. Beaucoup de grands vizirs ont commencé par être jardiniers ou fendeurs de bois ; ils en gardaient le surnom et n'en étaient pas moins fiers.

La loyauté et la munificence des Turcs sont proverbiales. Quand deux Grecs font un traité ou ont un procès, ils prennent toujours un Turc pour garant ou pour arbitre. S'il arrive à Constantinople qu'un marchand vous surfasse, il vous suffit de lui dire : « Tu ne crains donc pas Dieu ! » Aussitôt il change de visage, donne à l'objet marchandé sa véritable valeur, et ce serait l'offenser gravement que de ne pas le croire. M. Alexis de Valon raconte qu'il s'arrêta un jour, au grand bazar (1), devant l'échoppe d'un riche brocanteur persan. Ayant demandé le prix d'une de ces jolies écritoires enluminées, à personnages, que l'on fabrique à Tiflis, il se trouva que le marchand en désirait deux cents piastres. Le voyageur en offrit cent. Le marchand se borna à répondre qu'il ne vendrait pas son écritoire un para de moins, mais que si elle pouvait être agréable à l'étranger, il se ferait un plaisir de la lui offrir. Allez donc chercher un négociant dans ce goût au Palais-Royal ou au Temple !

Quant aux vertus militaires, la Turquie, fidèle à son histoire, est encore une pépinière de bons soldats. S'il est facile d'enlever un poste de palikares (milice grecque au service de la Porte, et qui monte la garde avec des femmes et des enfants), il est moins aisé d'arracher une simple redoute en terre à des réguliers ottomans. Le siége de Silistrie l'a glorieusement prouvé. Comme artilleurs, les Turcs ont un excellent coup d'œil, pointent avec précision et sang-froid ; comme soldats de ligne, ils ont de la tenue et de la fougue ; comme ingénieurs, sans grandes connaissances acquises, ils ont l'instinct de la fortification, de l'attaque et de la défense des places. « On raconte que Suliman II tenait conseil avec ses généraux sur la manière d'assiéger Rhodes ; l'un d'entre eux, homme d'expérience, expliquait les difficultés de l'entreprise, le sultan, pour toute réponse, lui dit : « Avance jusqu'à moi ; « mais songe bien que, si tu poses seulement la pointe du « pied sur le tapis où je suis assis, ta tête tombera. » Après quelque hésitation, le général ottoman s'avisa de soulever la redoutable draperie et de la rouler sur elle-même à mesure qu'il avançait ; il parvint ainsi, sain et sauf, jusqu'à son maître. « Je n'ai plus rien à t'apprendre, s'écria « ce dernier, tu connais maintenant l'art des siéges ! »

Le grand vice, le seul vice peut-être des Ottomans, est leur fatalisme, — c'était écrit, disent-ils, et ils se soumettent à tout. Le prophète leur a enseigné, cependant, que *la guerre est au plus fin*. Dans les temps de peste, ils couvrent à peine leurs morts d'un pouce de terre, en laissant un intervalle entre le cadavre et la planche, afin, croient-ils, que l'ange de la mort puisse s'y asseoir pour causer avec le défunt. Or, cet intervalle donne justement passage aux miasmes les plus méphitiques. Un voyageur raconte qu'en plein choléra, un forgeron de Constantinople, enseveli le matin, était revenu chez lui dans la journée, enveloppé de son suaire. Comme c'était un homme très-taciturne, au grand effroi des assistants il se dirigea vers son enclume, et, sans rien dire, reprit tranquillement son travail au point où il l'avait laissé la veille.

Quand l'incendie dévore la maison d'un Turc, il hume tranquillement son café devant sa porte, et répond à ceux qui s'en étonnent : « N'est-il pas permis à un honnête homme de boire un coup près de *son* feu ? » Le lendemain, à la vérité, grâce au progrès moderne, il se mettra au travail pour se refaire un toit et une industrie.

Le progrès triomphe aussi peu à peu de l'iconoclastie musulmane. On a restauré les mosaïques de Sainte-Sophie. On sculpte des bas-reliefs sur l'obélisque d'At-Meïdan. Le célèbre café de la Fontaine s'enjolive de fresques byzantines. Enfin, Reschid et Suliman-Pacha se sont fait peindre par notre miniaturiste Maxime David, qui a reçu de leur auguste maître l'ordre diamanté du Nicham.

La polygamie elle-même s'en va. Le marché aux femmes est supprimé. Les pachas deviennent des papas ; le sérail et le harem tournent au mythe. Au lieu de mener publiquement des Circassiennes à l'empereur, après le ramazan, on les lui présente en secret, pour la forme, et, entrées esclaves par une porte, elles sortent libres par une autre. « Que le prochain sultan épouse une seule femme, conclut M. Mornand, la fille du schah de Perse ou du pâcha d'Egypte ; qu'il ne l'enferme point au sérail, mais la montre en cérémonie à son peuple, et c'en est fait en Orient de la polygamie, du feredjé (1) et de la séquestration des femmes. »

II. Tableau de Constantinople. Le harem et la guerre. Souvenir des croisades. L'arbre de Godefroy. Angleterre et France. Une impératrice mendiante. Saint Louis et Canrobert. Lord Salisbury et lord Raglan. Russie. Le beau côté. Anecdote sur Pierre le Grand. L'art de boire le champagne sans le payer. Après vous, messieurs les ennemis !

Passer de M. Mornand à M. Méry, c'est passer de la sobriété à l'abondance, de la ligne sévère à la couleur

(1) Le grand bazar de Constantinople est l'abrégé moral et matériel de l'Orient. Notre collaborateur M. Mazas l'a esquissé dans notre t. XVI, p. 41. Nous en donnerons bientôt la description détaillée.

(1) *Feredjé*, voile imposé à toute honnête femme turque.

splendide. Aussi, notre collaborateur excelle-t-il dans la peinture des lieux, dans la mise en scène des caractères, et dans la résurrection des souvenirs.

Il faut lire son tableau de Constantinople : « Le 7 octobre 1802, deux Anglais s'élevèrent en aérostat dans la plaine de Dolma-Bagtché ; ils planèrent sur l'ancienne et la nouvelle Byzance, descendirent à Galata, et le sultan Sélim les ayant mandés auprès de lui, ils dirent à Sa Hautesse : « Jamais les hommes n'ont rien vu de plus beau entre la terre et le ciel ! etc., etc. »

Il faut lire sa brillante page sur les contrastes de la vie musulmane. « S'endormir dans une indolence suave, au son de la musique et dans l'ivresse des parfums ; sourire à des rêves de tendresse et de famille, contempler silencieusement la mer, spectacle toujours nouveau, qui donne le calme et inspire la méditation, et tout à coup se réveiller au premier cri de guerre, hennir comme l'étalon arabe, arracher les armes aux clous des panoplies, brusquer des adieux aux femmes et aux enfants, et courir à l'horizon de la bataille, en répétant le cri : Allah kherim ! telle est la vie de ces hommes merveilleux, qui n'ont encore rien perdu de leurs vertus de guerre et de leur indolence de harem. »

Il faut lire enfin ce noble souvenir des Croisades, rappelé si à-propos aujourd'hui : « Après la tour de Léandre, nous arrivons au platane de Godefroy, qui compose à lui seul une forêt d'arbres de fer. » C'est là que Louis IX et ses preux s'arrêtèrent, il y a six siècles, comme hier les Anglais et les Français dans leur halte de Beïcos. La France rencontre toujours en Orient les traces de ses aïeux. Jadis aussi, la bannière de la Grande-Bretagne se maria sur cette côte au drapeau de saint Louis. Pendant l'hivernage de ce prince à Chypre, ses chevaliers virent débarquer au môle un jeune et superbe guerrier d'Angleterre, le comte Guillaume de Salisbury, qui courut ployer le genou devant le roi de France. Saint Louis le releva, et lui dit en lui montrant un crucifix :

— Il n'y a ici d'autre royauté que celle-là !

— Sire, j'ai une grande émotion que vous m'ayez reconnu ; nous ne nous sommes vus qu'une fois.

— Oui, à Taillebourg ; mon épée brisa votre casque, et je vis la figure d'un rude batailleur. Béni soit Dieu qui amène à Chypre un ennemi si vaillant, aujourd'hui croisé et notre ami !

Ce même jour, une clameur immense s'éleva du port et courut sur les navires. La foule qui couvrait les quais s'ouvrit soudainement, et on vit le sire de Joinville, tête nue, précédant une femme vêtue de haillons, descendre au milieu des acclamations populaires, et glisser un nom à l'oreille du comte de Salisbury. A ce nom, le jeune Anglais s'inclina de respect devant la pauvre femme, mit la main sur la garde de son épée, et dit :

— Allons prendre les ordres du roi !

Cette femme en haillons était l'impératrice Marie ; elle venait de Byzance réclamer la protection française au nom de l'empereur Baudouin II. A ce cri de détresse, Guillaume des Barres, l'Ajax chrétien, dit avec feu, sa flamberge au vent :

— C'est la France qui a fondé le trône de Baudouin ; c'est la France qui le maintiendra !

La foule applaudit avec force, et toutes les épées nues s'agitèrent autour de l'auguste mendiante, qui venait implorer saint Louis à travers tant de périls. Joinville conduisit l'impératrice au palais, *lui remit drap et cendal pour fourrer sa robe*, et la présenta au roi Louis IX, qui la reçut comme une sœur, et lui promit le secours de son épée. Quelques jours avant la Pentecôte, en effet, le roi monta le vaisseau amiral avec Guillaume de Salisbury, dit *Longue-Épée*, qui commandait deux cents chevaliers d'Angleterre. « Toute la mer, dit Joinville, tant qu'on pouvait voir à l'œil, était couverte de voiles de navires, qui furent nombrés à mille huit cents, tant grands que petits. »

Et les fils des croisés de Louis IX et de Salisbury, conclut l'auteur, les soldats du général Canrobert et de lord Raglan, viennent encore de saluer en passant l'arbre des Croisades, — et cela leur portera bonheur.

La collaboration de M. de Saint-Julien au *Musée des Familles* nous dispense d'analyser son beau *Voyage en Russie*. Nos lecteurs ont eu, ici même, l'avant-goût des deux principaux et des deux plus éclatants chapitres de ce livre (1). L'auteur y a joint cinq parties écrites de ce style poétique et chaleureux que vous lui savez : la Finlande, Moscou et sa route, Nijni-Novgorod et le Caucase.

M. de Saint-Julien voit la Russie de son beau côté. Il en peint avec enthousiasme la grandeur, la richesse et la puissance ; il en rappelle les souvenirs héroïques et les grands hommes, — depuis Pierre jusqu'à Nicolas. Voici une de ses anecdotes sur le fondateur de l'empire moscovite :

Dès son enfance, Pierre Ier avait la passion des exercices militaires, au grand regret de ses boyards, qui cherchèrent à l'attirer de la guerre à la chasse. Le czar les devina et leur donna cette leçon. Il les invita à une chasse à courre, à Moscou, dans les bois de Sokolniki. Ils y arrivèrent avec une foule de serfs et de valets.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Pierre, la chasse, m'avez-vous dit, est plaisir de grands seigneurs. Renvoyez donc toute cette plèbe, et conduisons nous-mêmes nos chevaux et nos chiens.

Les boyards se soumirent ; mais, inhabiles à guider les meutes, ils ne firent que des sottises. Les coursiers, effrayés par les aboiements, s'emportèrent, — et les chasseurs culbutés, traînés en laisse, revinrent écloppés et meurtris. Le lendemain, seconde chasse ordonnée par le czar. Déjà la moitié des boyards manque au rendez-vous ; l'autre moitié y arrive confuse et récalcitrante : nouveaux accidents et nouvelle mystification. Le surlendemain, troisième chasse ; — mais cette fois les boyards crièrent merci ! Alors Pierre leur adressa ces paroles :

— La guerre ne nous sied-elle pas mieux que ce vain exercice ? Là, du moins, nos meutes sont des régiments ; nos succès, des conquêtes ; et nos blessures, un honneur ! Ne me détournez donc plus des affaires de l'Etat pour la chasse, et cherchez avec moi la gloire où elle est ! Je suis empereur, et il me convient d'être guerrier. La chasse est le plaisir des serfs et des chasseurs !

M. de Saint-Julien a plus d'éloges pour la Russie que les Russes eux-mêmes. Ce n'est pas lui qui répéterait sur l'administration moscovite cette mordante satire de Gogol, — extraite de sa comédie du *Revizor*, — interdite par la censure impériale, mais autorisée par le czar lui-même, comme autrefois *le Tartufe* par Louis XIV. Un Français marchand de vin, qui se croit quitte avec la poste, après lui avoir payé 2,000 roubles, voit entrer chez lui un employé de cette poste, décoré de plusieurs ordres.

— Monsieur, vous avez du vin de Champagne ?

— Oui, monsieur, à votre service.

— Je viens justement vous prier de m'en *donner* quelques bouteilles (chacune vaut en Russie 12 à 15 roubles).

(1) *Saint-Pétersbourg l'hiver et Saint-Pétersbourg l'été*, t. XIX, p. 17, 151.

— Mais, monsieur, je croyais avoir satisfait aux exigences...

— Une douzaine de bouteilles me suffira... Je reçois tantôt quelques amis... nous boirons à votre santé.

— Mais, monsieur...

— Je suis pressé ; j'ai en bas mon domestique et une voiture... Terminons tout de suite, s'il vous plaît.

Et, voyant déjà ses lettres interceptées, le marchand s'exécute de bonne ou de mauvaise grâce ; après quoi, l'employé va continuer sa récolte de provisions chez les autres négociants européens.

En somme, à l'heure d'une guerre avec la Russie, le *Voyage* admiratif de M. de Saint-Julien est très-curieux à lire. Il est d'une galanterie toute chevaleresque, et rappelle le fameux mot des Français à la bataille de Fontenoy : « Tirez, messieurs les ennemis, nous ne tirerons qu'après vous! »

Portrait du général Canrobert, commandant en chef de l'armée française en Orient.

Ajoutons que le libraire n'a pas été moins galant que l'auteur. Le *Voyage en Russie* est, ainsi que *Constantinople et la mer Noire*, une merveille de luxe typographique, de gravures sur acier, de costumes en couleur, etc. Il mérite tout à fait la reliure parfumée en cuir — moscovite.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Au prochain numéro un article sur la Crimée.

L'ANGE DE LA HOUILLÈRE [1].

MYSTÈRES DES MINES.

Le supplice du chat. Francis, Anna, les mineurs. Dessin de V. Foulquier.

IV. — L'OUVRIER FRANCIS. — LE SUPPLICE DU CHAT.

Francis était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, très-gai, très-original, rêveur par moment, peu travailleur, excessivement indocile, et qu'on aurait renvoyé dès le premier jour, s'il n'eût été recommandé d'une manière particulière, à l'entrepreneur de la mine, par le propriétaire lui-même. On gardait Francis; mais il était insupportable à ses chefs par ses plaintes éternelles sur la dureté avec laquelle ses camarades étaient traités, sur les travaux excessifs qu'on exigeait des femmes et des enfants, sur la manière peu convenable dont la mine était entretenue. Il raillait, murmurait, s'emportait à propos de tout ce qui se passait autour de lui, et répondait aux menaces par des éclats de rire. Cette conduite, dont ses chefs s'offensaient

(1) Voyez la première partie, au précédent numéro.

vivement, lui aurait, par compensation, attiré la bienveillance de ses compagnons, s'ils ne l'eussent accusé de montrer de la hauteur à leur égard. En effet, jamais Francis ne se familiarisait avec eux. S'il leur adressait la parole, ce n'était pas pour ce qui s'appelle causer, c'était pour les interroger d'un ton impératif sur les plaintes qu'ils avaient à faire contre l'entrepreneur de la mine et les améliorations dont leur sort paraissait susceptible.

Les jours de fête, Francis se montrait aussi peu sociable que pendant le travail. Jeux de boules, de cartes, combats de coqs et de chiens, pour lesquels les mineurs anglais ont une passion qui les ruine, rien ne l'attirait près de ses camarades. Une fois ou deux seulement, quand le violon et la vielle les appelèrent à la danse, il parut au milieu d'eux, le bouquet au côté, selon l'usage ; mais on jugea qu'il cherchait à satisfaire sa curiosité plutôt que son goût, et bientôt il cessa de paraître à ces réunions. Enfin son plus grand tort, aux yeux des mineurs, c'est que jamais il ne se joignait à eux dans ces tavernes où ils vont s'enivrer depuis le samedi soir jusqu'au dimanche à la même heure, et dépenser en un jour ce qu'ils ont gagné en quinze (1). Francis exprimait tout haut le dégoût que lui inspiraient ces mœurs ignobles, et vingt fois il fut sur le point de payer cher ses remontrances et ses sarcasmes; mais alors un bon mot, une plaisanterie aussi originale qu'imprévue, éteignait la colère dans les éclats de rire, et l'insupportable Francis n'avait pas encore porté la peine de son étrange conduite.

Comme nous l'avons laissé voir, parmi les enfants employés dans la mine, Anna était celui qui avait le plus attiré l'attention de ce singulier ouvrier. Après quelques semaines de discrétion exemplaire, il désirait beaucoup obtenir enfin de sa bouche des détails sur sa situation et celle de son père, et guettait toutes les occasions de lui en parler particulièrement; mais ce n'était pas facile. Durant les heures de travail, elle était occupée loin de lui; au moment du repos, retirée au fond de sa petite grotte, elle donnait, tout en déjeunant, sa leçon à son écolier. Francis ne pouvait profiter de ce moment sans compromettre son propre ouvrage, car le droit de propriété d'Anna sur cette grotte était maintenant si bien établi, grâce à Francis lui-même, que celui qui ne l'y aurait pas laissée souveraine maîtresse aurait été rudement repoussé par les autres ouvriers. D'ailleurs, Anna travaillait depuis neuf mois dans la mine, elle approchait de sa quinzième année, bien que l'exiguïté de sa taille ne lui eût pas fait donner cet âge. L'attention que lui accordait M. Francis l'inquiétait, en lui remuant le cœur. Elle voyait clairement qu'il y avait dans ce personnage quelque chose de mystérieux, et par conséquent de suspect; de suspect jusque dans ses bontés pour elle, — surtout même dans ses bontés pour elle. Son éducation n'était nullement en rapport avec le métier qu'il exerçait. Il parlait bon anglais, savait lire et écrire, connaissait toutes les histoires et les contes d'Anna, la soufflait quand par hasard la mémoire venait à lui manquer. Il avait été même jusqu'à lui offrir de lui prêter des livres, pour y puiser de nouveaux récits. La défiance d'Anna l'empêchait de céder à l'attrait qu'aurait eu pour elle la société d'une personne qui semblait sortir de la classe où elle était née. Toutes les prévenances de M. Francis étaient donc repoussées avec une sorte de brusquerie qu'Anna ne témoignait à nul autre; et, pour se cacher sans doute à elle-même la réalité de ses impressions, elle saisissait toujours avec empressement l'occasion de lui faire quelque incartade.

Par exemple, un jour où chacun des ouvriers venait d'énumérer le nombre d'années depuis lequel il exerçait son métier, Francis, s'adressant à Anna, lui dit, du ton de supériorité dont il avait l'habitude :

— Et vous, mon enfant, depuis combien de temps déjà travaillez-vous ici? Quel âge avez-vous?

— Monsieur, on ne demande jamais l'âge d'une femme, répondit sèchement Anna, en tournant le dos au questionneur.

Toute l'assemblée éclata de rire et applaudit à une leçon donnée si à propos. Francis, avec un sérieux et une humilité comiques, se leva, fit un profond salut, et reprit :

— Veuillez excuser mon indiscrétion, mademoiselle. Soit dit sans vous offenser cette fois, je vous croyais encore à l'âge où *les femmes* sont plutôt disposées à exagérer le nombre de leurs années qu'à vouloir en retrancher rien.

Anna se sentit traitée de petite fille; elle en rougit de dépit, et Francis se joignit aux rieurs.

Quelques jours après cette scène, le plus étrange incident mit en rumeur toute la mine. On surprit entre les mains de Francis une belle montre absolument semblable à celle d'un voyageur qui, la veille, avait visité la houillère et s'y était trouvé incommodé au point que, pour le secourir, on avait été obligé de lui ôter une partie de ses vêtements et de mettre en évidence sa montre, enrichie de diamants. Il était réellement hors de toute vraisemblance qu'un ouvrier eût pu se procurer un tel bijou par des moyens légitimes, et la ressemblance de la montre de Francis avec celle du voyageur donnait lieu de croire qu'il la lui avait dérobée. Avant d'avoir donné un mot d'explication, Francis fut saisi, bâillonné, garrotté et condamné, selon l'usage des mineurs d'Angleterre, à recevoir de la main de chacun des enfants employés parmi eux douze coups de chat. De chat! direz-vous. L'expression est ici tout à fait littérale. En guise de fouet, on se sert d'un chat, d'abord vivant, mais bientôt victime lui-même du châtiment qu'il inflige. C'est une punition généralement imposée aux voleurs, et le témoignage des mineurs les plus vieux prouve que l'usage en remonte aussi haut que la tradition peut aller (1).

Francis, le visage couvert d'une pâleur effrayante et les yeux étincelants de rage et d'indignation, faisait d'inutiles efforts pour parler et se délivrer de ses liens. Il pouvait lire sur tous les visages la satisfaction secrète que chefs et subordonnés trouvaient à humilier et à punir celui dont les reproches les avaient si vivement blessés. Déjà les ouvriers étaient rassemblés, et l'on se préparait à traîner le coupable vers celui qui devait lui soutenir la tête sur ses genoux, pendant la durée du supplice, quand Anna, s'élançant au milieu du cercle formé pour assister au cruel spectacle qui se préparait, demanda avec supplication d'être écoutée un instant.

La vue du malheureux Francis conduit à un supplice ignominieux et barbare avait fait oublier à Anna ses défiances, ses préventions, ses légers ressentiments personnels, pour ne lui laisser songer qu'à l'horrible situation d'un être innocent, voué à tant de honte et de souffrance, car elle ne doutait pas de l'innocence de Francis. La dé-

(1) Le penchant des mineurs anglais à ce vice est porté à un tel point, que l'un d'eux disait à un commissaire chargé de faire une enquête sur leur situation : « Nous avons bien dans le village quelques *tea-totallers*, mais pas un d'eux n'est mineur. Si quelques-uns de ces partisans de l'abstinence venaient se mêler parmi nous, ils iraient bientôt faire un tour au fond du canal.

(1) Le docteur ***, qui rapporte ce fait, ne pensait pas qu'on survécût à un tel supplice. Il put se convaincre du contraire.

couverte de la montre ne prouvait rien, aux yeux de la jeune fille, sinon qu'elle ne s'était pas trompée en jugeant qu'il n'appartenait pas à la classe dont il avait momentanément adopté l'habit et les occupations. Elle songeait à la douleur qu'éprouverait son père, si elle était victime d'une semblable méprise, et frémissait pour les parents de Francis. D'ailleurs, il faut le reconnaître, les murmures de ce jeune homme, ses reproches aux entrepreneurs de la mine, ses colères à propos de l'état d'insalubrité où ils la laissaient tomber, prouvaient qu'il existait en lui un fonds de bonté. C'était des souffrances de ses compagnons qu'il se plaignait; c'était à leur devoir qu'il rappelait les chefs : la mine où il se trouvait était réellement une des plus mal entretenues qui fussent en Angleterre. D'une autre part, le dégoût qu'il témoignait pour les vices ordinaires aux mineurs devait offenser ceux-ci, mais lui faisait honneur auprès d'Anna. Elle trouva tout à coup dans son âme un intérêt fraternel pour le malheureux condamné, et voulut essayer si, grâce à l'ascendant qu'elle se connaissait sur l'esprit de ses compagnons, elle parviendrait à le sauver. La certitude de faire une bonne action, et même de remplir un devoir en employant tout ce qu'elle avait de puissance pour empêcher une injuste cruauté; un autre sentiment, peut-être, dont elle ne se rendait pas compte, lui défendaient de céder à la timidité qu'elle éprouvait à l'idée de s'opposer à la volonté de tous et de lutter de paroles contre une foule grossière.

En voyant Anna s'avancer, les mains jointes et les larmes aux yeux, on lui cria de tous côtés :

— Que veux-tu nous dire? Vas-tu demander le pardon de Francis? Point de grâce! point de grâce! Il a mérité sa punition.

— Oui, s'il est coupable, dit Anna; mais comment en auriez-vous la conviction? vous ne voulez pas seulement le laisser parler...

— Parce qu'il a refusé de se justifier, et n'a répondu à nos questions que par des insolences...

— S'il est accusé à tort, n'a-t-il pas le droit de se montrer offensé? Où donc est la preuve de son crime? Est-il impossible qu'il existe deux montres semblables? Celle-ci est bien riche pour appartenir à un ouvrier, c'est vrai; mais elle est peut-être le débris d'une ancienne fortune. Francis était sans doute autrefois dans une situation toute différente de celle où il se trouve aujourd'hui. Ne vous ai-je pas entendu dire à vous-mêmes qu'il avait l'air d'un lord déguisé? Après tout, quand cette montre serait celle du voyageur d'hier, n'a-t-elle pu passer que par un vol dans les mains de Francis? Ici, où l'on est exposé à tant de périls, est-il impossible qu'il ait trouvé l'occasion de rendre un service digne d'une telle récompense? Avez-vous interrogé ce voyageur? Savez-vous s'il croit avoir à se plaindre?... Mon Dieu! faut-il juger si promptement sur l'apparence?... Rappelez-vous, parmi les histoires que je vous ai racontées, celle de cet homme qui mourut sur l'échafaud, pour un crime qu'il n'avait pas commis. Jusqu'au moment où les éclaircissements sont venus, vous le croyiez coupable, et cependant son innocence a été reconnue. Ne comprenez-vous pas tous les regrets, tout le repentir que vous éprouveriez, si, après avoir infligé à Francis ce traitement, assez cruel pour qu'on en puisse mourir, m'a-t-on dit, son père, sa mère venaient le lendemain vous dire en pleurant:

Vous avez tué mon enfant, il n'était pas coupable. Cette fatale montre, qui causa sa perte, était un gage de la reconnaissance du voyageur, dont Francis avait sauvé la vie au péril de la sienne!

A ces paroles, elle en joignit beaucoup d'autres bien plus persuasives. Cependant, malgré les efforts du *bon génie* de la mine et son ascendant sur l'esprit des ouvriers, il est douteux qu'Anna seule eût réussi à sauver Francis. Mais, tandis qu'elle parlait, les chefs faisaient quelques réflexions. L'entrepreneur surtout, se rappelant en quels termes ce jeune homme lui avait été recommandé, vint à songer que lui laisser subir un traitement semblable à celui dont il était menacé, c'était non-seulement vouloir se brouiller avec le propriétaire de la mine, mais encore s'exposer à une affaire très-grave, si, comme il l'avait lui-même plusieurs fois soupçonné, Francis appartenait à une classe supérieure. Le châtiment qu'on voulait lui imposer était un acte aussi illégal qu'odieux. Enfin, grâce à l'autorité des chefs, grâce à l'approbation des femmes, et de quelques ouvriers sur l'esprit desquels le plaidoyer d'Anna avait fait impression, on parvint à tirer Francis des mains de ses camarades, en promettant de le leur rendre et de l'abandonner à leur justice expéditive, si, informations prises, il était reconnu coupable.

Au moment où on allait l'emmener, Francis témoigna le désir qu'on lui ôtât son bâillon. Son exaspération semblait calmée; on lui accorda ce qu'il demandait. Alors, faisant un grand effort, car sa langue, desséchée par la fièvre, se refusait à former un son, il dit à Anna :

— Mon enfant..., à cause de vous..., je consens à expliquer...

Mais, tandis qu'il parlait, ses traits s'altérèrent d'une manière frappante, son visage devint pourpre; il porta vivement la main à sa tête, comme s'il y eût éprouvé une violente douleur, et tomba à la renverse, privé de sentiment. Anna jeta un cri d'effroi; les ouvriers, interdits, se regardèrent avec inquiétude; et l'entrepreneur, le plus alarmé de tous, se hâta de faire transporter Francis hors de la houillère.

La suite prouva que la raison s'était trouvée du côté de l'enfance. Le lendemain, les chefs annoncèrent que la montre du voyageur n'était point sortie de ses mains. Francis, rappelé à la vie avec beaucoup de peine, était pleinement justifié; mais, indigné de la conduite de ses camarades à son égard, il n'avait pas voulu revenir parmi eux.

Anna fut la seule qui reçut ses adieux, le jour de son départ.

— Courage! lui dit-il encore, courage, enfant héroïque; vous touchez au but, et moi aussi. Vous saurez bientôt qui je suis, et comment je m'acquitte!

V. — CATASTROPHE. — RETOUR DE FRANCIS.

Nous avons lieu de croire que Francis exécuta sa menace, plusieurs fois réitérée, d'instruire le propriétaire de la mine des abus dont il avait été témoin; car, peu de temps après son départ, on vit arriver des commissaires, chargés d'une inspection. Leur mission était un acte de bienveillance : ils venaient s'informer des améliorations à opérer dans ces noirs souterrains, des moyens de diminuer les périls de leurs habitants; et cependant leur présence y excita un mécontentement général. Le mineur se trouve tyrannisé si on le contraint à prendre des précautions qui lui coûtent quelque dérangement. Il aime mieux rester, entre la vie et la mort, sous un bloc énorme, dont la chute pourrait le broyer, que de s'importuner du soin de dresser les étais dont il est pourvu, et qui le mettraient à l'abri d'un danger avec lequel il est devenu familier jusqu'à l'insolence.

Les commissaires reçurent un accueil propre à leur faire comprendre qu'on se soumettait peu volontiers à leur inspection, et cette inspection dut leur paraître un devoir bien pénible à remplir, non-seulement à cause des maux dont ils furent témoins, mais encore des périls auxquels leurs fonctions les exposaient. Un d'eux a dit dans son rapport :

« J'eus à me glisser, sur les mains et sur les genoux, dans des couloirs étroits, qui avaient tout au plus vingt pouces de hauteur. Dans certains endroits, ma poitrine touchait la terre, et je rampais littéralement comme une tortue, pour arriver à la tête des travaux. Dans un de ces passages, il fallut me traîner ainsi pendant dix-huit cents verges. Ailleurs, j'étais traîné par un mineur sur une espèce de table plate, montée sur quatre roues ; ma tête dépassant d'un côté, mes pieds de l'autre, et poursuivi par la pensée qu'un des rochers qui surplombaient notre périlleuse route pouvait me scalper d'un instant à l'autre ou me briser les jambes. Il fallait bien se garder pourtant de laisser voir la moindre appréhension, car alors les mineurs s'amusaient d'une crainte qu'ils ne partageaient pas, et augmentaient le péril par leurs dangereuses plaisanteries. Ainsi, je fus obligé d'arracher des mains de mon guide la lampe de Davy, au moment où ce guide, dans un endroit très-suspect, se préparait à l'ouvrir et à mettre la flamme en contact immédiat avec le gaz.

« Un autre de mes collègues reçut l'avis de tenir sa chandelle exactement à la hauteur de sa poitrine. Au-dessus de sa tête se trouvait une couche de flammeroles, et à ses pieds une autre de mofettes gazeuses ; la couche intermédiaire était seule respirable.

« Enfin, un troisième, qui sans doute avait laissé voir quelque crainte, fut l'objet d'une plaisanterie très-usitée parmi les noirs bouffons des houillères. Elle consiste à remplir sa bouche par une forte aspiration de gaz inflammable, qu'on souffle ensuite en y mettant le feu. Les spectateurs de cette charmante facétie riaient à en étouffer. »

Les commissaires eurent donc à se féliciter, lorsqu'ils se virent hors de la mine, d'avoir échappé tout à la fois aux dangers inévitables qui s'y présentent et à ceux qu'on leur créait à plaisir ; mais ils devaient bientôt savoir combien leur salut avait tenu à peu de chose.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis leur arrivée à la hauteur du sol, que, soit un accident produit par une cause naturelle, soit un résultat des imprudences qui venaient d'être commises, voici ce qui arriva.

La mine était encore pleine de mouvement et de bruit ; on parlait des importuns visiteurs, on riait des frayeurs qu'ils venaient d'éprouver, quand tout à coup, dans plusieurs des galeries, il se répandit une odeur embaumée ; on aurait dit le parfum des fleurs les plus rares. Les jeunes ouvriers, étonnés, respiraient avec délices cette brise doucement odorante.

— Quoi donc ! dit l'un d'eux, ces messieurs ont-ils perdu ici un flacon de quelque précieuse essence ?

Tandis qu'il parlait, deux mineurs, plus expérimentés, pâlissent, se regardent, laissent tomber leurs outils. Un des deux va s'écrier, l'autre lui impose vivement silence.

— Tais-toi ! fuyons ! lui dit-il tout bas ; n'avertissons pas ceux qui viendraient nous disputer nos moyens de salut.

Et tous deux, avec cet égoïsme inspiré par la terreur, s'éloignent précipitamment sans révéler le danger, se hâtent de gagner le puits de la mine et se font remonter ; tandis que ceux qu'ils abandonnent, ignorant le péril dont les menacent ces parfums empoisonnés, tombent frappés d'une mort subite.

Au même moment, mais dans une autre partie de la mine, un enfant voyait venir à lui un globe d'air lumineux, enveloppé d'une espèce de filet. Il regarde avec admiration ce mystérieux phénomène, étend la main pour saisir cette forme brillante, qui erre autour de lui dans l'obscurité. Soudain elle éclate, dégage les foudres qu'elle recèle, anéantit d'un seul coup l'imprudent et tous ceux qui l'environnent. « D'épouvantables éclairs remplissent alors la mine. Le fluide épandu pousse devant lui de bruyants tourbillons d'air enflammé, qui enveloppent, déchirent, brûlent tout ce qu'ils rencontrent, ébranlent les rochers, détachent, des voûtes, d'énormes fragments granitiques, et enfin, arrivant au puits, se dégagent comme par la bouche d'un volcan, et vomissent un affreux mélange de poussière, de pierres, d'hommes et d'animaux mis en pièces.

« Cette terrible explosion causa une sorte de tremblement de terre, et agita le sol à plus d'un mille de distance. Un nuage de poussière s'éleva dans les airs, et produisit une obscurité semblable à celle du crépuscule.

« Dès que l'explosion eut retenti, les parents des mineurs accoururent en foule vers l'entrée de la houillère. La grue, manœuvrée avec une hâte et une précision merveilleuses, ramena trente-deux personnes, parmi lesquelles trois enfants, dont deux moururent peu d'heures après. Les cris, les gestes convulsifs, les plaintes des assistants ne sauraient se décrire. Ceux à qui on avait rendu sains et saufs leurs parents et leurs amis paraissaient souffrir autant de leur joie excessive que du violent chagrin auquel on venait de les arracher. Mais ceux-là étaient en petit nombre. »

Un nouvel épisode vint augmenter le désordre et l'horreur de cet épouvantable drame.

Ivard parut au milieu de cette foule, hors de sens ; Ivard auquel l'effroi et les pleurs de la faible Jenny avaient révélé tout à la fois le dévouement de son enfant de prédilection et le péril affreux où elle était exposée. Il avait trouvé assez de force pour se traîner jusque sur le lieu du sinistre. Ivre de douleur, à demi fou, il cherche des yeux sa fille, et la demande à tout ce qui l'entoure.

Anna n'est pas au nombre de ceux qu'on a sauvés ; nul ne sait ce qu'elle est devenue.

Le père demande alors avec force, ou plutôt avec fureur, à être descendu dans la mine. Il repousse, presque en la maudissant, Jenny, qui veut s'opposer à ce périlleux dessein. On cède à la prière d'Ivard. Tant de personnes sont intéressées à savoir si les malheureux ensevelis vivants peuvent encore être secourus. Ivard descend.

Il se trouve dans une obscurité totale ; une odeur affreuse se répand autour de lui. Il s'avance à tâtons, appelle aussi haut que la suffocation qu'il éprouve lui laisse de voix. Enfin, il aperçoit de loin de la clarté, des flammes. Il reconnaît que ce qui l'aveugle et l'étouffe, c'est une fumée épaisse. La mine en feu n'est plus sans doute qu'un immense brasier. N'importe ! il veut pénétrer dans cet enfer ; mais il tombe enfin, accablé par tous les tourments de l'âme et du corps, auxquels il est en proie. C'était fait de sa vie si deux ouvriers, cédant aux supplications de Jenny, n'étaient descendus quelques instants après lui. Ils le remontèrent privé de sentiment, et apportèrent en même temps la terrible nouvelle que toute espérance était perdue de secourir ceux qu'on n'avait pas déjà sauvés, et que la seule chose à tenter était d'éteindre le charbon en fermant l'entrée de la mine.

Des imprécations, des cris de meurtre, et les symptômes de la résistance la plus désespérée, accueillirent cette proposition. Les veuves, les orphelins, les pères des malheureuses victimes, voulaient rester près des puits fumants, dans l'espérance qu'un appel viendrait frapper leurs oreilles...

Mais un silence de mort régnait dans le gouffre.

Malgré toute résistance, on allait cependant boucher ces espèces de soufflets ouverts sur l'incendie, quand une apparition inattendue vint suspendre cette disposition, et ramener un peu d'espérance dans les âmes.

Francis se montra à l'improviste sur le lieu du désastre. Il ne portait plus l'habit d'ouvrier, il parlait en maître, et l'on apprit bientôt qu'on voyait en lui le fils du propriétaire de la mine.

Cette fois, sa présence fut saluée par des acclamations générales, qui redoublèrent lorsqu'on l'entendit exprimer la résolution de laisser consumer toute la houille de la mine, plutôt que de permettre qu'on fermât les puits d'entrée, tant qu'il resterait la plus légère espérance de sauver un seul des ouvriers.

Une troupe d'hommes, munis de l'appareil nécessaire pour venir au secours de ces malheureux, accompagnait Francis. Il leur donne l'exemple du dévouement et descend dans la mine, où il s'occupe de faire circonscrire le feu (1), et déblayer les éboulements qui obstruaient l'entrée des galeries où ceux qu'on cherchait avaient pu trouver un asile.

Francis rapportant Anna au bord de la mine. Dessin de V. Foulquier.

L'incendie était beaucoup moins étendu qu'on ne l'avait supposé, mais les éboulements étaient énormes. Après des peines inouïes, et seulement grâce au hasard qui guida heureusement les recherches, on parvint jusqu'à ceux qu'on voulait soustraire à la mort.

Un grand nombre d'entre eux avaient succombé, plusieurs ne devaient pas survivre à leurs blessures; mais le sort de tous était enfin connu, une seule personne exceptée...

C'était Anna!

VI. — ANNA ET FRANCIS.

Nul ne peut dire ce qu'elle est devenue, et c'est inutilement que Francis s'informe de l'infortunée, à laquelle il a voué tant d'intérêt et de reconnaissance. D'abord il se flatte qu'elle n'était pas dans la mine au moment de l'explosion, mais c'est une erreur qu'il ne peut garder longtemps. On a la certitude qu'Anna travaillait alors dans une des galeries réservées aux enfants. La supposition qu'elle

(1) « Lorsqu'un incendie de ce genre s'est déclaré, il faut le circonscrire avec des murs dits corrois; murs construits en déblais avec un mortier d'argile. »

a péri dans les flammes est rejetée par Francis avec tant d'horreur, qu'on n'ose plus l'exprimer devant lui, et l'on continue les recherches, auxquelles il prend part lui-même avec la plus grande activité.

Cependant, au bout de quatre jours, les travailleurs commencent à se décourager, et Francis lui-même sent l'espérance prête à lui échapper. Quand l'incendie aurait épargné Anna, n'a-t-elle pas dû succomber aux angoisses de la faim? Ah! si du moins on savait de quel côté diriger les recherches! Mais on avance au hasard.

La pensée que le fils de Tom pourra donner d'utiles renseignements se présente enfin à Francis. Il court interroger Jack, relativement au lieu où celui-ci a laissé Anna la dernière fois qu'il l'a quittée. La réponse de Jack n'est pas satisfaisante, car il indique un lieu déjà exploré sans succès; mais il révèle une importante circonstance:

Anna, ainsi que plusieurs de ses compagnes, avait l'habitude de déposer le panier dans lequel elle apportait ses petites provisions, pour le repas du milieu du jour, sous un rocher situé dans une galerie abandonnée. Elle a pu se diriger vers ce lieu, où elle était sûre de trouver quelque nourriture et même un léger filet d'eau.

Francis adopte avec la plus vive joie l'espérance que lui fait entrevoir cette révélation, et il obtient de Lucy, non sans peine, qu'elle permette à son fils de redescendre dans la houillère, pour servir de guide aux travailleurs.

Jack ne se trompe pas et sait bien désigner le lieu dont il a parlé. Sans lui, on n'aurait point songé à diriger les recherches de ce côté, assez éloigné des couloirs qui servaient de routes aux enfants.

Enfin on approche du but, et déjà, sous les masses de granit, on aperçoit une ouverture qui donne peut-être passage jusqu'au lieu où la malheureuse Anna expire dans des tourments cruels. Les instants sont sans prix: les secours qui peuvent maintenant lui sauver la vie seront peut-être inutiles dans un quart-d'heure, dans cinq minutes! Jack est prié, supplié par Francis, de se hasarder dans ce couloir, où il semble qu'un enfant seul puisse se glisser. Jack hésite; il pleure quand on lui parle du malheur de sa petite compagne; mais, l'esprit encore frappé de la terreur qu'il a récemment éprouvée, il n'ose s'exposer à un nouveau danger, et repousse l'or et les promesses qui lui sont prodigués.

— Eh bien! s'écrie Francis, irrité de cette conduite qu'il appelle de la lâcheté, j'essayerai d'exécuter moi-même ce qu'il refuse d'entreprendre.

Et, sans vouloir écouter aucune représentation, il se munit des outils nécessaires pour élargir, lorsqu'il le faudra, l'étroit couloir dans lequel il lui faut ramper, et commence sa dangereuse entreprise.

Vingt fois, durant ce trajet, il se sentit prêt à étouffer et à mourir dans des situations où il ne pouvait plus ni avancer ni reculer; vingt fois il fut obligé d'appuyer sa poitrine contre la terre, tandis que les rocs sous lesquels il glissait lui déchiraient les épaules; mais, à force de courage et d'adresse à se servir des outils dont il était pourvu, il arriva jusqu'à une large cavité.

Le bruit d'un petit filet d'eau le fit tressaillir en lui apprenant qu'il était parvenu à l'endroit désigné.

Mais c'était le moment décisif: si Anna n'était pas en ce lieu, il fallait renoncer à toute espérance de la sauver.

Francis l'appelle à plusieurs reprises, puis il demeure immobile et silencieux; il écoute si, de près ou de loin, une voix ne répondra pas à la sienne... Il n'entend que le bruit affaibli des coups qui écartent les rochers au milieu desquels il vient de passer.

Un tremblement le saisit, il est frappé d'un sombre pressentiment; cependant Anna peut être évanouie... Il se hâte d'allumer la lampe qu'il a emportée; alors, avec une inexprimable angoisse d'inquiétude, il jette les yeux autour de lui...

Un cri de joie fait retentir ces sombres voûtes.

Francis aperçoit Anna et court à elle.

Mais, hélas! l'infortunée, privée de connaissance, est étendue sur la terre; auprès d'elle se trouve sa lampe, maintenant éteinte, et un livre, sur la couverture duquel elle avait écrit ces mots au crayon:

«Ne vous affligez pas, mon bon père; j'emploie le temps qui me reste à chanter les louanges de Dieu. Pensez à lui plus que je ne l'ai fait, Jenny, et n'abandonnez jamais notre malheureux père (1)!

Francis, les yeux mouillés de larmes, s'efforça de ranimer la malheureuse enfant, en lui faisant avaler quelques gouttes d'un breuvage salutaire; ce soin ne fut pas sans effet. Grâce aux provisions déposées dans ce lieu par elle et ses compagnes, Anna avait beaucoup moins souffert durant ces quatre jours qu'on n'aurait pu le redouter.

— Mon père! ma pauvre Jenny! Francis!... où sont-ils? Ce furent les premiers mots qu'elle parvint à murmurer.

— Vous les reverrez, mon enfant; et me voici moi-même, dit Francis, payé de son dévouement en entendant prononcer son nom. Courage! courage! reprit-il comme autrefois, vous êtes sauvée. Seul, j'ai pu parvenir jusqu'à vous; mais on s'avance à votre secours, et dans quelques heures vous reverrez la lumière. Ne vous avais-je pas dit que Dieu veillait sur vous!

Les travaux continuaient réellement avec d'autant plus d'ardeur, que Francis avait donné le signal qui devait annoncer le succès de son entreprise.

Enfin, la dernière barrière qui se trouvait entre Anna et le monde, entre la mort et la vie, fut abattue. On tira la jeune fille de son affreux sépulcre, et Francis la fit déposer chez Lucy, qui la soigna comme sa propre fille.

Pendant ce temps, Ivard, auquel une fièvre accompagnée de délire, avait sauvé quatre jours de torture, était doucement préparé par Jenny à une joie dont l'excès pouvait devenir funeste.

Le propriétaire de la mine, M. Latesby, ne tarda pas à arriver. L'événement qui venait de se passer portait un grand préjudice à sa fortune, mais elle était encore assez considérable pour lui permettre de donner des secours à tous les ouvriers blessés et aux familles de ceux qui avaient succombé.

Lorsqu'à son tour, Ivard reçut sa visite, ils se reconnurent l'un l'autre pour d'anciens camarades de collége; et l'étonnement de M. Latesby fut extrême, car il était loin de se douter qu'Ivard pût jamais être réduit à la pauvreté dans laquelle il le trouvait.

Il se promit d'autant plus fermement de l'aider à rétablir ses affaires, que son fils n'avait pas négligé de lui faire savoir l'important service dont il était redevable à Anna.

En l'en remerciant avec effusion, M. Latesby donna l'explication du séjour de son fils parmi les mineurs.

— Après avoir fini ses études, dit-il, Francis en passant ici, eut la curiosité de visiter incognito notre houillère. Quand il me revit, il ne me parla que des abus dont il prétendait qu'on avait à s'y plaindre. Comme on niait la

(1) Un pauvre enfant, qui périt dans des circonstances analogues à celles où nous plaçons Anna, avait, en effet, écrit de semblables adieux à sa mère et à son frère.

possibilité de vérifier si ces plaintes étaient fondées, il paria que, pour s'en assurer, il passerait un an dans la houillère, déguisé en ouvrier. Sans la manière dont vous l'avez défendu, il aurait payé bien cher cette folie, et il était encore près d'ici, souffrant des suites de l'impression qu'avaient produite sur lui les soupçons dont il s'était vu l'objet, lorsqu'a eu lieu la terrible catastrophe qui vient de causer tant de malheurs.

M. Latesby engagea bientôt Ivard à en appeler du jugement de son procès, et lui prêta l'argent nécessaire pour le soutenir. Cette fois Ivard gagna sa cause, et grâce à son intelligence, à son activité, en peu d'années il rétablit complétement sa fortune.

La famille de M. Latesby et la sienne restèrent toujours amies, et, cinq ou six ans plus tard, s'unirent par le mariage de Francis et d'Anna, devenue la plus belle personne du comté.

— N'avais-je pas raison de vous dire : *Courage!* ô bon ange de la houillère? soupira le jeune homme en conduisant sa fiancée à l'autel.

— Dieu veillait sur moi, en effet, répondit celle-ci, et c'est vous qui étiez l'envoyé de Dieu!

Jack, le fils de la bonne Lucy, élevé au rang de contre-maître, grâce aux leçons d'Anna, fut chargé de réaliser dans la mine toutes les améliorations promises par Francis.

C. SURVILLI.

FIN.

REVUE DE L'ANNÉE 1854[1].

NÉCROLOGIE DE 1854.

Abbas-Pacha. Un mystère. Roux. Lallemand. Villèle. Peyronnet. Roussin. Baudin. Jacob. Beautemps-Beaupré. Thibaudeau. Mauguin. Vivien. Blanqui. Faucher. F.-R. Lamennais; son génie et ses erreurs; sa vie et sa mort; son mobilier. S. Pellico. Touchant exemple. Visconti. Les artistes Martyn, Rubini, etc. Dix sous par jour. 500 francs par soirée. Les écrivains. Les morts de l'Académie : Tissot, Jay, etc. Monseigneur Dupanloup. L'Eglise et les Lettres. Armand Bertin. Les deuils du monde : La marquise de Malestroit, Mme Houssaye, le comte de Raousset Boulbon, etc.

Les noces de Bretagne commencent par le service funèbre des parents défunts. Nous ouvrirons de même notre mariage avec l'année 1855 par la commémoration des morts de 1854.

Nous avons près de deux cents noms illustres, honorables ou gracieux à joindre à celui de Saint-Arnaud, qui occupait notre dernière livraison, et à ceux de Lamennais, Pellico, Visconti, A. Bertin, Ancelot, etc., mentionnés dans nos *Chroniques du mois*.

Abbas-Pacha. — Le trône a perdu, en 1854, Abbas, pacha d'Egypte, petit-fils de Méhémet-Ali, et auquel a succédé Saïd-Pacha, son oncle, fils aîné d'Ibrahim, selon la loi musulmane qui élève toujours l'aîné des mâles de la famille. La mort d'Abbas a été subite, inexplicable et inexpliquée, dernier mystère de l'Orient, perdu dans la nuit du sérail. Notre mission n'est pas de l'éclaircir.

Le docteur Roux. — C'eût été plutôt l'affaire des docteurs Roux et Lallemand, ces deux lumières de la Faculté de médecine, éteintes au nord et au midi.

Ami et élève de Bichat, Roux l'avait secondé dans son *Anatomie descriptive*, et l'avait remplacé, à vingt-deux ans, comme professeur. Chirurgien en chef de la Charité depuis 1810, et successeur de Piorry dans la chaire de pathologie externe, Roux a laissé un grand et double vide dans l'enseignement et dans la clinique.

Le docteur Lallemand était, comme Récamier, un des artistes de la science. Né à Metz en 1790, élève en peinture, arraché à l'atelier par l'hôpital ou plutôt par l'ambulance, il étudia sur les champs de bataille de l'Empire, devint professeur à Montpellier, fut suspendu comme républicain par la Restauration, et appelé en revanche par Zumalacarreguy, qui le combla d'honneurs en Espagne. Il s'établit enfin à Paris d'où il alla mourir à Marseille en juillet dernier. Lallemand était un génie et un caractère original, exalté, hardi, rude de manières, excellent au fond, et digne de l'immense réputation qui en faisait un oracle universel.

Villèle et Peyronnet, deux anciens ministres illustres qui s'en sont allés de ce monde ensemble. Joseph de Villèle était né à Toulouse en 1773. Il servit d'abord la France comme marin, émigra aux colonies, épousa la fille de M. Desbassyns de Richemont, dont il régissait les domaines, revint à Toulouse en 1807, fut député en 1817, ministre des finances en 1821, créateur de la rente 3 pour 100, président du conseil en 1822, pair de France au sortir du pouvoir; toujours intègre, habile, clairvoyant, mais entier, absolu et difficile, prophète de la Révolution de 1830, méconnu par Charles X et Polignac, silencieux et retiré depuis jusqu'à l'heure de sa mort.

Enfant de la Gironde, le comte de Peyronnet y naquit, en 1778, d'une famille parlementaire. Il vit en 93 son père monter sur l'échafaud. Après la Terreur, il eut de grands succès comme avocat, près des Lainé, des Ravez et des Martignac, se vit porter en triomphe par le peuple et arracher des mèches de ses cheveux par les femmes. En 1814, il brilla au premier rang des royalistes, s'éleva bientôt aux sommets de la magistrature, puis à la députation, puis aux ministères de la justice en 1821 et de l'intérieur en 1830. Ce dernier honneur lui coûta sept ans de détention, qu'il supporta avec la noblesse et la logique de toute sa vie. Il a donné à la littérature trois ouvrages remarquables : les *Pensées d'un prisonnier*, l'*Histoire des Francs* et la traduction de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay. Homme d'honneur et de talent, fidèle à ses opinions jusqu'au bout, simple et digne de son premier à son dernier pas, Peyronnet a emporté l'estime et l'affection de ses ennemis eux-mêmes, si un tel homme avait des ennemis.

Les amiraux Roussin, Baudin et Jacob. — Deux gloires et une notabilité de notre marine. Né à Dijon, en 1781, le baron Roussin est un admirable exemple du mérite élevé par lui-même. Il débuta comme mousse, gagna ses premiers grades au tranchant du sabre, fut reçu aspirant dans un concours public, se distingua sur les mers de l'Inde, de 1802 à 1810, commanda *la Gloire* dont il justifia le nom, exécuta d'utiles et grands travaux hydrographiques, s'immortalisa en forçant les passes du Tage, en 1831, représenta noblement son pays comme ambassadeur à Constantinople, fut pair et deux fois ministre actif et éclairé, et mourut enfin amiral de France, membre de l'Institut et du Bureau des longitudes. Son fils porte dignement son nom, et promet de continuer son œuvre.

Changez les dates et les lieux, passez de Lisbonne à

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

Naples, de Rio-Janeiro à Saint-Jean-d'Ulloa, et vous aurez la vie, moins habile, plus indépendante, mais non moins glorieuse de Baudin, enlevé par la mort à l'heure même où il recevait le bâton d'amiral.

Le comte Jacob, amiral aussi, avait gagné ce titre par des services moins illustres mais fort actifs, depuis 1794 jusqu'à 1834.

Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe éminent, entra à l'Institut, sous l'Empire, avec son livre *le Pilote français*, chef-d'œuvre aussi honorable pour la France que pour son auteur. Il avait accompagné d'Entrecasteaux à la recherche de La Peyrouse. L'Angleterre lui doit la terre de Van-Diemen, découverte d'après ses cartes et ses plans, saisis sur l'officier qui en était porteur. Beautemps-Beaupré a laissé une masse de notes inestimables pour la science, dont il était comme le phare lumineux.

Thibaudeau, Mauguin, Vivien, Blanqui (de l'Institut), Léon Faucher. — Cinq législateurs célèbres hier, oubliés aujourd'hui. Ainsi passent les gloires de Parlement. Thibaudeau était le dernier conventionnel de la première République: il est mort sénateur du second Empire; c'est dire assez qu'il s'était largement converti. Mauguin remplissait le monde de ses discours, après 1830. Il avait l'esprit, le savoir, la séduction, tout, sauf le jugement. Vivien joignait le fond à la forme, la raison à l'éloquence, le style à la parole; de plus, c'était un homme irréprochable. Aussi, a-t-il fait moins de bruit et plus de besogne que Mauguin. Blanqui (de l'Institut) était un économiste et un écrivain de premier ordre. Son Ecole du commerce et ses écrits assurent l'avenir de son nom. Il en faut dire autant de Léon Faucher, qui n'exila jamais les belles-lettres de son portefeuille de ministre.

F.-R. Lamennais. — Apôtre et blasphémateur de l'Eglise, flambeau et torche de notre siècle, colonne de l'autorité et drapeau de l'anarchie; on pourrait lui appliquer les vers de Corneille sur Richelieu :

> Il a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

Silence donc sur ce génie égaré et sur cette gloire fatale. Respect à cette tombe scellée du jugement de Dieu. Voici les simples faits de sa vie; — *ad narrandum, non ad probandum.*

François (ou Félicité) Robert de Lamennais naquit, en 1781 ou 1782, à Saint-Malo, à quelques pas de Broussais et de Chateaubriand, d'une famille de négociants armateurs, anoblie par Louis XVI pour avoir nourri le peuple dans la disette. Fougueux et indocile, dès l'enfance, privé de la douce influence d'une mère, il ne se calma qu'en se jetant dans l'étude et la piété. Son frère aîné, aujourd'hui chef de la doctrine chrétienne, en Bretagne, lui enseigna le latin; mais il se forma bientôt lui-même chez un oncle, qui livra à son ardeur une bibliothèque de campagne. Il y dévora surtout Nicole et J.-J. Rousseau. Il reçut la tonsure à vingt-neuf ans et le sacerdoce à trente-cinq, en 1817. Il avait déjà publié, à la Restauration, des lettres où il regrettait de voir « un despotisme faible succéder à un despotique fort. » Son premier, son vrai chef-d'œuvre, fut l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* « La société, y disait-il, n'est plus qu'un doute immense. L'Europe va devenir un cadavre. Rendons-lui la vie en lui rendant la foi. » Et, avec une force de logique, d'éloquence et de style qu'il n'a jamais dépassée, il ramenait les esprits à l'autorité religieuse et politique, en allant jusqu'à traiter de schismatique l'Eglise gallicane. En 1829, il prédit la révolution de 1830 : « Cette révolution éclatera parce qu'il faut que les peuples soient à la fois instruits et châtiés. Elle s'étendra de la France à toutes les nations où domine le libéralisme comme sentiment, et, sous ce rapport, il est universel. Le despotisme et l'anarchie se disputeront longtemps l'empire jusqu'à ce que les vérités, d'où dépendent le salut du monde, aient pénétré dans les esprits et disposé toutes choses pour la fin voulue de Dieu. » Et pourtant, le vertige saisit le prophète lui-même en 1831. Grégoire XVI dut frapper son hardi journal *l'Avenir.* Il se soumit en rongeant le frein, et se révolta bientôt dans les *Paroles d'un croyant,* puis dans les *Affaires de Rome.* Déjà les abbés Lacordaire et Gerbet, ses disciples, l'avaient abandonné. Le théologien devenait tribun, et le prêtre hérétique. Ce fut peut-être une erreur de ne pas endormir alors cet ambitieux sous la pourpre. En 1848, *le Peuple constituant* mit le comble aux violences de Lamennais. Le pouvoir temporel lui-même dut lui imposer silence, — et, retiré dès lors rue du Grand-Chantier, dans l'obscure étude de l'*Enfer* du Dante, on n'eut plus de ses nouvelles que pour apprendre sa mort. Elle fut conforme à la seconde moitié de sa vie. Le tableau qu'en a tracé M. Pelletan est celui de la fin d'un panthéiste (1).

Un témoin de la vente du mobilier de Lamennais a donné de curieux et tristes détails sur sa dernière habitation. La rue du Grand-Chantier est parallèle à la rue du Temple. La maison où mourut l'auteur des *Paroles d'un Croyant* est tout en pierres de taille, à peu de distance de l'hôtel Carnavalet, qui fut la propriété de Mme de Sévigné. La porte cochère, large, mais noire et basse, est surmontée d'un grand médaillon. Une sorte de casque phrygien vient s'y adapter et lui donne un aspect étrange. On dirait un reste du jacobinisme de 93. Les conventionnels devaient habiter de ces maisons-là. Vous montez au troisième étage, qui n'est séparé du toit que par les mansardes. C'est là qu'était retiré le philosophe de l'*Essai sur l'Indifférence.* Le logement rappelle par sa distribution et sa retraite sur une cour, dans le quartier si calme du Marais, la maison que J.-J. Rousseau habitait près de la Halle au blé. En entrant dans la cuisine de Lamennais, on pense à celle de Thérèse, la gouvernante de Jean Jacques. Cependant, si modeste qu'il fût, cet appartement était orné de meubles

(1) « Il avait prévu depuis longtemps la funèbre entrevue. Il était prêt. Il avait choisi la place de son tombeau. *Je veux être enterré,* avait-il écrit, *au milieu des pauvres et comme les pauvres; on ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre.* (Et il avait ajouté, dit-on : ni prêtre, ni église, ni prières catholiques.) Un jour, une longue larme, montée du cœur, coula en silence sur sa joue, mais elle sécha aussitôt dévorée par le feu de la douleur. Ce fut tout. Il ne chercha pas à la retenir et encore moins à l'expliquer. Les ombres du passé vinrent errer autour de son chevet; il les écarta du geste pour reprendre sa méditation du grand inconnu. Enfin, l'heure suprême approchait. Sa paupière tomba, une voile passa sur sa figure. Un disciple l'appela à haute voix pour s'assurer si la mort avait porté le coup. A cet appel, il rouvrit les yeux, et dit en souriant, le regard levé : Quel beau moment! Vers trois heures du matin, il murmura : Six heures encore! Il voulait voir le jour une dernière fois, et, comme Gœthe mourant, il avait soif de la lumière. Son vœu fut exaucé. Le soleil entrant à plein flot par sa fenêtre alla inonder son chevet. La main d'un assistant cherchait à l'écarter de sa figure. Laissez, dit-il, il vient me chercher. Le rayon matinal jouait dans ses cheveux blancs. Le rhythme régulier de sa respiration soulevait à peine sa poitrine. Il dormait; non, il mourait. Et, en effet, à neuf heures, au terme qu'il avait assigné, il rendait le dernier soupir. Une heure auparavant il avait demandé à changer de linge pour comparaître dignement devant l'hôte mystérieux. » (Eug. Pelletan, journal *le Siècle.*)

et de tapis d'une grande élégance. L'abbé de Lamennais avait des goûts d'artiste ; outre sa bibliothèque, qui était choisie, il a laissé des tableaux, des objets d'art, des meubles de Boule, etc. J'ai été surpris de ne voir, ni dans le cabinet ni dans la chambre, aucun Christ, aucune Vierge, aucun de ces bénitiers qu'on trouve dans les chaumières

Morts de 1854 : Au centre, Bomarsund incendié ; en haut, Lallemand, Viscontì ; en bas, Villèle, Roussin ; à gauche, Armand Bertin, Silvio Pellico ; à droite, Lamennais, Rubini.

comme dans les manoirs de la Bretagne. Rien n'annonçait le prêtre ni même le chrétien, dans cette demeure solitaire. J'ai éprouvé un vague saisissement quand j'ai vu la cohue des marchandes à la toilette se disputer des gilets de flanelle, des robes de chambre, des pantalons, des draps de l'illustre penseur. La vente des livres a donné des résultats significatifs. Les œuvres de Châteaubriand, avec des annotations de l'auteur et des réflexions de La-

mennais, ont dépassé 400 francs. Les collections richement reliées de l'*Avenir* et du *Peuple constituant* ne se sont vendues que 40 francs et quelques centimes.

Lamennais avait écrit dans ses dernières années: «Nous n'avons à désavouer aucune de nos paroles en tant que sincères; mais nous nous sommes souvent trompé, et même gravement.»

Silvio Pellico naquit à Saluce (Piémont) en 1789. Le malheur le rendit poëte dès l'enfance. Il chanta l'exil de son père, fonctionnaire banni par la révolution, et obligé de se réfugier dans les Alpes, où il vécut errant et misérable avec sa famille. Revenu à Turin après l'orage, Pellico y trouva les idées françaises, et bientôt la France elle-même avec Napoléon. Il oubliait Dante pour Corneille, lorsque les *Tombes* d'Ugo Foscolo lui arrivèrent sous la main. L'Italien se réveilla et fit jouer *Francesca di Rimini*. Cette tragédie eut un beau succès et fut suivie d'une traduction de *Manfred*. Lord Byron en fut si touché qu'il traduisit son traducteur. Alors, en 1820, Pellico s'attira la censure autrichienne pour ses articles au *Conciliateur*, articles inoffensifs cependant, comme le journal qui les publiait. « Rien que la mort n'étant capable d'expier ce forfait,» Silvio reçut la grâce de la vie, et fut envoyé au *carcere duro* du Spielberg. On sait, par ses propres Mémoires, son admirable résignation chrétienne. Le captif abandonna sans murmure à ses juges plus que sa liberté : il leur abandonna son chef-d'œuvre poétique, les quatre premiers chants de *Rienzi*, qu'il n'a jamais achevé. Après dix ans de cachot, il rentra épuisé à Turin, où il écrivit ses *Prisons*, et s'éteignit lentement dans les œuvres pieuses. Rare et touchant exemple de la force de la vertu, Pellico n'a qu'un talent de second ordre, et le livre, dicté à son cœur par la foi, sera immortel comme la foi elle-même.

Visconti. Grand architecte, fils d'un grand archéologue, Louis-Tullius-Joachim Visconti naquit à Rome en 1791, et a été naturalisé Français en 1799. Sous la direction de M. Percier, il obtint à l'école d'architecture trois prix coup sur coup. En 1825, il fut nommé architecte de la bibliothèque royale, et il fit jusqu'à vingt-neuf projets pour la reconstruire. Dans cette création indépendante, il eût pu inscrire sans entraves sa pensée et manifester son intention et son goût, tandis que dans l'achèvement du Louvre, il a dû faire « abnégation de tout amour-propre pour conserver à ce monument le caractère que ses devanciers lui ont imprimé.» La mort ne lui a pas permis de couronner son œuvre, mais le plan qu'il a tracé est suivi par M. Lefuel, son digne continuateur. Ce plan a le mérite de la simplicité et de la sagesse dans un sujet qui a enfanté tant de projets aventureux.

Les autres grands travaux de Visconti sont : le Tombeau de Napoléon, qui aura ici son histoire à part, les mausolées de Soult, de Lauriston, de Suchet, de Saint-Cyr, etc., de nombreux hôtels et de riches palais, et les quatre fontaines Gaillon, Molière, Louvois et Saint-Sulpice.

— Les peintres John Martyn, Duval Lecamus, Vanderburck, Ach. Giroux, J. Joyant, Goyet, etc.; les chanteurs Rubini, Laurent et Henriette Sontag (1); les acteurs Sainville, Lepeintre aîné, Rébecca Félix, sœur de Mlle Rachel, miss Smithson (Mme Berlioz), Desmoussaux, Serre, le fameux Charles Kemble (2), Mlle Rimblot doivent s'inscrire encore au nécrologe annuel de l'art.

(1) Voyez son portrait et sa notice, tome XVII, p. 223.
(2) Voyez l'histoire de sa jeunesse, t. XVII, p. 234.

Martyn est l'auteur des grandes toiles de *Ninive* et de *Babylone*, si souvent reproduites par le burin.

Duval Lecamus est connu du *Musée des Familles* par ses meilleurs tableaux de genre gravés dans nos colonnes. Il avait autant d'esprit au bout de la langue qu'au bout du pinceau, et il était assez bien posé comme homme du monde et comme maire de Saint-Cloud. Son fils porte dignement son nom.

Giam-Battista Rubini est le plus heureux et le plus illustre parvenu de l'art du chant. Il naquit en 1793 (la même année que Rossini), au village de Romano, près de Bergame, cette ville que les Italiens n'appellent plus la patrie d'Arlequin, mais la *città dei tenori*, depuis qu'elle a vu naître tous les ténors fameux qu'a produits l'Italie pendant un demi-siècle : Viganoni, Bianchi, Nozzari, Bordogni, Donzelli, les deux Davide, père et fils, et les trois frères Rubini.

Le père de l'illustre ténor, dit un de ses biographes, était un petit messager de village, entre Romano et Bergame. Il eut l'ambition de faire de son fils Giam-Battista un tailleur, et il le mit en apprentissage dans cette ville. Un jour que le jeune Rubini, assis sur son établi, les jambes pliées, contre une fenêtre ouverte, chantait à tue-tête, un amateur, qui passait dans la rue, étonné d'entendre cette belle voix, lui conseilla d'en tirer parti et de laisser là l'aiguille. Rubini fut mis dans une maîtrise ; il en sortit à dix-huit ans pour se donner au théâtre.

Dans le splendide château qu'il avait fait bâtir au village même où il était né, et où il est mort ce dernier printemps, une pièce était consacrée à renfermer les plus riches trophées de son art : couronnes d'or, bijoux de toutes sortes, odes et dithyrambes. Le premier et le plus précieux pour lui de ces titres de noblesse était une vieille affiche, encadrée sous glace, dans laquelle l'*impresario* du théâtre de la *Scala*, à Milan, annoncait, en 1812, à l'ouverture de la saison théâtrale, la composition de sa troupe. Le dernier nom porté sur la liste des *seconds ténors du chœur* est celui de Giam-Battista Rubini. Il gagnait alors dix sous par soirée! Deux ans après, il s'engagea dans une troupe ambulante, et son premier rôle fut celui d'Argirio de *Tancredi*. Il se trouvait, à vingt ans, le père d'une Aménaïde qui en avait plus de cinquante. Les affaires de cette troupe allaient si mal, que l'*impresario* imagina de changer ses chanteurs en danseurs, et son opéra en ballet. Il leur fit apprendre un ballet en vogue alors, qui s'appelait *I Molinari* (*les Meuniers*). La répétition se fit dans un pré, au coin d'un bois, puis on alla jouer ce ballet dans je ne sais quelle bourgade. La chose tourna au tragique, et le public, furieux, voulait faire un mauvais parti aux danseurs improvisés, qui durent passer la nuit enfermés dans le théâtre, et réduits à manger les pommes qu'on leur avait jetées. Rubini aimait à rappeler ce premier épisode de sa vie d'artiste.

Vingt ans plus tard, cet homme, qui chantait à dix sous par jour, gagnait 500 fr. par soirée, — et se trouvait à la tête d'une fortune de quatre millions.

Rubini débuta à Paris en 1825, et personne n'a oublié ses succès. En 1827, il épousa, à Milan, une cantatrice française, Mlle Chomel, appelée la Comelli. Leur contrat fut signé sur la scène de la *Scala*, au dénoûment du *Barbier de Séville*, avec le public entier pour témoin de noces, et applaudissant les nouveaux mariés.

Rubini revint à Paris en 1828, et ne quitta plus notre scène italienne, jusqu'à sa retraite en 1842.

En quittant Paris, il alla fonder le nouveau théâtre italien de Saint-Pétersbourg, avec Tamburini et Mme Pauline

Viardot. Enfin, il dit adieu au théâtre, en 1845, ayant cinquante-trois ans, pour se retirer dans son *palazzo* de Romano, et jouir en paix de sa grande fortune. Il a légué à la ville de Bergame un conservatoire de chant et de musique.

—1854 a enlevé à la littérature et à la presse une centaine d'écrivains et de journalistes plus ou moins importants, dont cinq membres de l'Académie française : Tissot et Jay remplacés par monseigneur Dupanloup et M. de Sacy, et le comte de Saint-Aulaire, Ancelot, Baour-Lormian, qui attendent encore des successeurs.

Tissot, traducteur des *Églogues* de Virgile, successeur de Delille dans la chaire de poésie latine, auteur de plusieurs écrits montagnards et voltairiens, n'a laissé qu'un ouvrage remarquable, et cet ouvrage n'est pas de lui. Ce sont les *Leçons et modèles de littérature française, du neuvième au dix-neuvième siècle*, que vient de réimprimer fort à propos M. Didier (1),— le meilleur recueil, sans contredit, des chefs-d'œuvre de notre langue. Le nom de Tissot vivra par cette compilation digne de toutes les bibliothèques, et aussi par l'éloge indulgent qu'a daigné faire de ses travaux, en mettant de côté ses opinions, son illustre successeur monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

La réception et le discours de ce dernier ont été l'événement académique de 1854 ; ils ont renouvelé l'antique alliance de l'Eglise et des lettres, de l'épiscopat et de l'Académie française, comme l'orateur l'a expliqué avec tant d'éloquence (2).

Jay avait été fondateur du *Constitutionnel*, et n'avait pas suivi ce journal dans sa conversion. Il était devenu si obscur depuis, que nous avouons ignorer ses titres littéraires. M. de Sacy, des *Débats*, son remplaçant, nous les révélera sans doute avec l'érudition et l'urbanité qui le caractérisent.

Nous attendrons aussi les prochaines élections pour écrire les notices du comte de Saint-Aulaire, de Baour-Lormian et d'Ancelot. (Voir pour celui-ci notre chronique d'octobre dernier.)

Le nécrologe littéraire de 1854 comprend encore : En Allemagne : Jean-Renaud Leuz, auteur et artiste dramatique ; Ch.-Fréd. Eichhorn, historien jurisconsulte ; Schelling, philosophe. — En Angleterre : John Wilson (Christopher North), James Montgomery, poëtes ; Lockart, gendre de Walter Scott, directeur du *Quarterly-Review*. — En Italie : Angelo Canova, artiste et auteur dramatique ; Gabriel Rossetti, poëte et critique.— En France : *Poëtes* : O. Seurre, Denne-Baron, E. Dupré de Saint-Maur. — *Romanciers* : Emile Souvestre, Loëve-Weimars. — *Auteurs dramatiques* : A. Arnould, E. Alboize, Cordelier-Delanoue. — *Orientalistes* : Ducaurroy, Alix Desgranges. — *Journalistes* : Armand Bertin, rédacteur en chef du journal des *Débats* ; A. Jullien, J. Maurel, Horace Raisson, Léon Thiessé, Virmaître, du *Corsaire* ; Loëve-Weimars, Léon Paillet, Albert Clerc, etc.

On trouvera dans un de nos prochains numéros des notices sur les trois plus importants écrivains de cette liste : Emile Souvestre, Aug. Arnould et Loëve-Weimars.

Armand Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, continuait les fortes et habiles traditions de son père et de son oncle, les vrais fondateurs du journalisme moderne. Sous sa direction souveraine, aimable, laborieuse (1), et grâce à ce respect de si bon goût pour ce qu'il appelait : *la profession*, il avait su traverser les révolutions en défendant l'autorité, sans rien perdre de son influence sur le public. Son pouvoir se maintenait et s'accroissait encore par son désintéressement. Cet homme qui disposait de tant de faveurs n'était pas même décoré, et n'avait d'autres trésors que des objets d'art et une bibliothèque. Il est vrai que, grâce à la patience et au goût du maître, cette bibliothèque était digne d'un roi. Hélas ! elle s'est dispersée au feu des enchères, et il ne reste plus de M. Armand Bertin que le souvenir du premier journaliste de ce siècle, et le *Journal des Débats* continué par son digne frère et ses illustres collaborateurs.

Tholozan. Un souvenir à cet homme du monde et à cet homme d'esprit, qui était notre collaborateur élégant entre deux causeries et deux voyages. Relisez sa prose et ses vers dans nos derniers volumes : les *Types perdus*, les *Trois châtelaines*, le *Souvenir des Ardennes*, etc., et vous lui donnerez un regret sincère comme tous ses amis, c'est-à-dire comme tous ceux qui le connaissaient.

Pagnerre, libraire-éditeur intelligent et dévoué, mérite une place dans l'annuaire des lettres françaises, qu'il a contribué plus que personne à sauver de la contrefaçon étrangère. Cette œuvre excellente et la fondation du Comptoir d'escompte doivent consoler sa mémoire de l'avortement de ses rêves politiques.

— Le monde aussi a eu ses deuils en 1854.

La marquise de Malestroit de Bruc (née de Brissac) a rejoint là-haut son mari, dont nous parlions ici même, il y a deux ans. C'est à elle que nous adressions en 1845 nos lettres sur la *Trappe de Belle-Fontaine* (2).

La grandeur de la naissance et de la position formait

(1) Deux volumes, grand in-8° jésus, illustrés, 20 fr.

(2) « C'est un évêque, a-t-il dit, plutôt qu'un littérateur qui a été l'objet de votre choix, et il ne vous en doit que plus de reconnaissance.

« Non pas que le littérateur n'ait ici une haute mission à remplir, et que je n'en accepte avec empressement tous les devoirs. L'accord est facile entre l'honneur que je reçois de vous, les goûts naturels de mon âme, et les obligations les plus saintes de ma vie.

« Je n'ai jamais pensé, en effet, que les lettres ne fussent qu'une vaine parure, un ornement de convention pour les sociétés humaines ; non, les lettres, dont vous ouvrez aujourd'hui devant moi la plus illustre demeure, ont une gravité, une grandeur, une utilité supérieure, qui leur sont propres, et que l'Eglise n'a jamais méconnues.

« Sans doute, l'Eglise cultive avant tout les lettres divines ; mais elle a des lois qui défendent l'entrée de son sanctuaire à ceux qui sont étrangers aux lettres humaines : elle a même de hautes révélations qui lui font découvrir dans les lettres humaines un rayon de splendeur divine.

« Que sont, en effet, les lettres ? Simplement la pensée et la parole de l'homme sur la terre ; mais, après la pensée et la parole de Dieu, rien n'est plus grand !

« Dans leur expression la plus élevée et la plus brillante, les lettres sont la splendeur du vrai, du beau, du bien, qui sont choses divines, et voilà pourquoi ce n'est pas seulement par une vaine figure de langage qu'on dit le sanctuaire des lettres.

« Dans leur expression la plus vulgaire et la plus simple, elles renferment encore la puissante harmonie des mots, des idées et des choses, c'est-à-dire la paix du monde. *Les troubles sont mauvais grammairiens*, disait autrefois Montaigne, et avec vérité. Oui, quelque étrange que cette assertion puisse paraître, je ne crains pas d'affirmer que la grammaire et le dictionnaire sont deux colonnes de la raison et de la société humaines ; et si je pouvais être accusé d'émettre ici un paradoxe, ce ne serait pas devant vous, messieurs, défenseurs et gardiens de ces grandes choses, et qui en faites un de vos plus beaux titres de gloire. »

(1) Jamais un seul numéro des *Débats* n'était tiré sans que M. Bertin n'en eût revu lui-même, chaque nuit, toutes les épreuves, depuis le titre jusqu'à la signature.

(2) Voyez le tome XIII du *Musée*, pages 90, 119.

la moindre qualité de la marquise de Malestroit. C'était un de ces anges de bonté, de douceur, de dévouement et de charité, que Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour y donner l'exemple de toutes les grâces et de toutes les vertus. Comme fille, comme sœur, comme épouse, comme amie, comme chrétienne, comme mère des pauvres, comme modèle d'une société qui s'en va, comme châtelaine adorée de ses Vendéens, qui étaient ses enfants, la marquise sera suppléée ici-bas, — ne fût-ce que par sa famille ; — mais, hélas ! elle ne sera jamais remplacée. Sa mort a été douce, édifiante, admirable, à l'égal de sa vie, dans ce beau château de la Noë, qui domine Valet de ses terrasses italiennes, et où le voyageur, le poëte et l'indigent recevaient une hospitalité si noble et si cordiale.

Mme Arsène Houssaye. — Rouvrez le tome XX du *Musée des Familles*, à la page 333, et revoyez-y cet hôtel délicieux qui pare le naissant quartier Beaujon. Dans cette demeure princière de M. Arsène Houssaye, notre collaborateur et le directeur de la Comédie-Française, vivait, parmi les fleurs, les ombrages et les eaux jaillissantes, à côté d'un enfant unique, heureux et adoré, une femme toute charmante de jeunesse, de beauté, de grâce et d'esprit, étoile douce, modeste et souriante de la littérature, des arts et des salons. Lehman, Vidal et Jouffroy avaient peint et sculpté son image. Toutes les célébrités de l'intelligence et du monde se groupaient autour d'elle et lui composaient une famille glorieuse et chérie. Eh bien, le 13 décembre dernier, nous portions en terre cette autre Ophélia, noyée aussi, en cueillant des doigts de mort, dans sa vingt-huitième année. L'église de la Madeleine ne suffisait pas au cortége de deuil, où trois cents poëtes, artistes, hommes d'État, philosophes, comédiens, réfléchissaient aux vanités d'ici-bas. Le cercueil croisait sous le porche une robe de mariée. Le drap noir disait au bouquet blanc : Voilà où tu marches ! Notre premier théâtre avait fait relâche, et était là tout entier dans la nef. Les reines de Corneille et de Molière pleuraient sous le crêpe, à l'ombre d'un pilier ; et les huit jours suivants, chacun regardait avec un frisson la loge directoriale vide, où Mme Houssaye penchait naguère sa jolie tête couronnée de fleurs.

La pauvre jeune femme, dit M. Jules Lecomte, a vu tomber les dernières feuilles de ce jardin où elle aimait le soleil, et qu'elle peuplait de plantes rares, les montrant avec une joie moins sérieuse que son grave esprit. Il n'y a pas six mois qu'elle nous faisait ainsi contempler quelques rosiers nouveaux dont elle attendait les éclosions pleines d'éclat et de senteur. Hélas ! si désormais ces roses fleurissent pour elle, c'est qu'on les portera sur son tombeau.

Mme Arsène Houssaye était fille de Mme Edmée Brucy, élève de Prudhon, qui a laissé d'admirables portraits, supérieurs par le dessin à ceux de Mme Vigée Lebrun et de Mlle Mayer.

Le comte de Raousset-Boulbon. — Ancien lion du café de Paris, colonisateur en Afrique, orateur des clubs en 1848, capitaine de condottieri au Mexique, où il a été fusillé, à trente-six ans, après des miracles d'audace. Beau, spirituel, ardent, passionné, d'une haute naissance, d'une intelligence supérieure, d'une force physique et morale digne des temps chevaleresques, ce gentilhomme était de la race des grands aventuriers, et se fût nommé Pizarre ou Cortez trois siècles plus tôt. — Il y a quelque chose là ! se disait-il en se frappant le front comme Chénier. Dédaigneux d'une fortune vulgaire, il avait entrepris de conquérir à la France une province de la Californie. Les balles de Santa-Anna ont tué ce noble projet, en brisant le cœur du héros sans briser son courage. Sa mort a été sublime de calme et de résignation chrétienne (1).

(1) On en jugera par ses dernières lettres : — « Guaymas, 10 août. — Cher et bon frère, quand tu recevras ces lignes, je ne serai plus de ce monde. J'ai une foi profonde dans l'immortalité de l'âme, je crois fermement que la mort est l'heure de la liberté, je crois fermement à la mansuétude infinie du Créateur envers sa créature. Lorsque je demeure quelque temps à suivre cet ordre d'idées, j'arrive à une exaltation qui me fait considérer la mort comme l'heure la plus fortunée de ma vie... Tu donneras la petite médaille que je portais au cou à ma nièce en souvenir de moi, et tu lui diras de se rappeler toujours, en la regardant, que la plus grande beauté de la femme c'est la sagesse ; qu'une femme doit avoir une vie sérieuse, et penser à son ménage, au lieu de rêver bals et colifichets ; tout ce que tu feras pour faire de ta fille une femme de cette nature, dans le genre de sa mère, tu le feras pour son bonheur. Quant à tes garçons, donne à leur vie une occupation et un but, sinon tremble pour leur avenir. Tu le sais comme moi, par expérience, les neuf dixièmes des élèves sortent du collége sans avoir rien appris ; que tes enfants étudient beaucoup et surtout les choses pratiques ; le duc d'Aumale me disait : « Je ferai certainement enseigner à mon fils un état « manuel, pour qu'il puisse gagner sa vie. » Médite cette parole, et n'oublie pas qu'elle vient d'un fils de roi. Je te parle ainsi de tes enfants et de toi, parce qu'après une séparation de quelques années nous sommes destinés à nous revoir. La mort, c'est la réunion de ceux qui se sont aimés. Notre père était un homme qui n'avait guère l'habitude de dérider devant nous son visage sévère, comment se fait-il que depuis des années je le vois en rêve, toujours souriant et bon ! Comment se fait-il que j'ai conservé pour ma mère un culte et une affection, et de continuelles aspirations vers elle, moi qui ne l'ai jamais connue ?... C'est qu'il y a entre nous une chaîne mystérieuse qui commence avant le berceau, s'étend au delà de la tombe, et dont la vie n'est qu'un chaînon. Oui, nous nous reverrons. Il ne faut pas regretter ceux qui meurent, ils vont rejoindre ceux qui les ont aimés, et attendre ceux qui les aiment. Lorsque tu réfléchiras à ma vie, pense qu'il est des natures exceptionnelles que leurs qualités et leurs défauts emportent dans des voies étranges. Il ne faut les juger qu'avec une grande modération. » Et quelques heures après : « Mon bon frère, M. Calvo te donnera sur ma mort les détails que tu désirerais connaître, et il pourra t'assurer, *de visu*, que j'ai franchi ce pas suprême comme il convient à un gentilhomme. Le curé de Guaymas sort d'ici. Mes dernières heures ne devaient être que calmes ; grâce à cet excellent prêtre, je sens qu'elles vont être douces. Je vais à la mort comme à une fête. Si tes enfants tombaient quelque jour dans les idées ridiculement irréligieuses où je me suis trouvé quelquefois moi-même, fais-leur lire cette lettre et dis-leur que leur oncle Gaston, qui, plein de vie, de force et de raison, est mort entre les mains d'un prêtre, était cependant un homme intrépide ; certes ce n'est pas la peur qui me fait agir ainsi. Je ne vois pas en Dieu un être terrible ; je le vois infiniment bon et miséricordieux, et, si je vais à lui, c'est que j'y suis poussé par le sentiment et le besoin d'aimer. »

« Gaston de Raousset Boulbon. »

Le comte de Raousset-Boulbon laisse plusieurs ouvrages qu'on va publier, et qui, sortant d'une telle âme et d'une telle plume, pourraient bien être des chefs-d'œuvre. Nous en rendrons compte.

LE GÉNÉRAL BOSQUET.

Mais voici, pour compenser tant de morts et de deuils, la tête d'un vivant illustre, en train de devenir immortel, le général Bosquet, commandant de division à l'armée d'Orient, le héros savant et intrépide qui conduisait les zouaves sur les hauteurs de l'Alma, qui sauvait miraculeusement les Anglais dans la plaine d'Inkermann et qui s'élancera un de ces beaux jours à l'assaut de Sébastopol. Son portrait, dessiné pour l'*Illustration*, d'après nature, et frappant de ressemblance, est le digne pendant de celui du général Canrobert qui figure quelques pages plus haut.

L'ANNÉE DRAMATIQUE.

Théâtre-Français. — Le grand événement de l'année, à la Comédie-Française, a été une petite pièce en un acte, *La Joie fait peur*, de Mme Emile de Girardin, — ce fin sourire trempé de douces larmes, ce bijou de simplicité poétique, chaste, naïve, édifiante, dont nous avons signalé et encouragé le succès. Il dure encore en 1855, aux applaudissements des familles, sur les ruines de la *Niaise* et de *Rosemonde*, après avoir comblé les *absences* de Mlle Rachel, élevé M. Regnier au niveau de Talma dans l'attendrissement (1), et fait gagner à Mlle Dubois son diplôme de sociétaire. On a repris au même théâtre, fort justement et fort heureusement, les *Ennemis de la maison*,

(1) M. Regnier a été nommé professeur de déclamation au

comédie spirituelle, alerte et mordante, de M. Camille Doucet, qui restera au répertoire de notre première scène.

Odéon. — A l'Odéon, la *Conscience*, d'Alex. Dumas, prouve chaque soir à deux mille spectateurs, que le talent qui épouse la morale fait un mariage d'inclination et d'argent tout ensemble.

Opéra. — A l'Académie impériale de musique, les caprices de Mlle Cruvelli et les ronds de jambe des danseuses ont eu malheureusement plus de succès que les grands airs de la *Nonne sanglante* de M. Gounod.

Italiens.—Aux Italiens, l'ensemble des talents a ramené l'ensemble des bravos. Depuis Rubini, Mario, Lablache, Mmes Grisi, Persiani et Viardot, on n'avait rien applaudi de plus parfait que la *Mathilda* et le *Barbiere* de Rossini, et le *Trovatore* de Verdi, chantés par Lucchesi, Graziani, Baucardé, Rossi, Gassier, et Mmes Bosio, Frezzolini, Borghi-Mamo, etc.

Portrait du général Bosquet, commandant de division à l'armée d'Orient.

Opéra-Comique.—A l'Opéra-Comique, l'*Etoile du Nord*, maintenue au zénith par Battaille et Mlle Duprez, n'a laissé briller que les jolis *Sabots de la marquise*, éclat de rire de Sainte-Foy, le *Pré aux clercs*, verdoyant comme au premier jour, et la statue de *Galatée*, ressuscitée par Mme Ugalde.

Conservatoire, à la place de M. Samson, qui a reçu, pour la *Dot de sa fille*, la nouvelle chaire d'histoire et de littérature créée dans cet établissement.

Théatre-Lyrique. — Ce théâtre s'est élevé du second rang au premier, sous le sceptre de M. Perrin, et grâce aux prodiges de Mme Cabel, qui s'est surpassée elle-même dans le *Muletier de Tolède*. Admirablement placée au boulevard, cette chanteuse entraînante y devient la fée de la musique populaire.

Gymnase. — Le Gymnase a volé deux perles littéraires au Théâtre-Français: le *Gendre de M. Poirier*, de notre collaborateur J. Sandeau (voir notre livraison de juillet dernier), et le *Chapeau d'un horloger*, audacieuse fantai-

sie de Mme de Girardin, dont le jeu de Lesueur a fait un éclat de rire homérique (1).

Boulevard. — A la Porte-Saint-Martin, le *Comte de Lavernie*, de M. Maquet; à la Gaîté, la féerie des 500 *Diables*; Au Cirque-Napoléon, le *Nouveau Tom Pouce*, le *Tourniquet d'Halbing*, et les *lions domptés* par Mlle Borelly, ont amusé et amusent encore sans danger les enfants de tout âge.

Ambigu-Comique. — A l'Ambigu-Comique, le Kean français, le terrible et déchirant Frédérick Lemaître a reparu dans le drame de *Paillasse*, plus alerte, plus puissant et plus fin que jamais. Les vrais talents sont comme les bons chevaux, excellents jusqu'à la vieillesse.

Vaudeville. — Au Vaudeville, enfin, la nouvelle direction de M. Boyer, après quelques tâtonnements inévitables, est sortie de l'ornière des inconvenances, et a frappé un coup de maître avec les *Parisiens*, de M. Barrière, comédie franche, courageuse, hardie, trop hardie même en certains détails; mais où étincelle le plus vif esprit, où bat le cœur le plus généreux, d'où jaillit la morale la plus sévère. Notre siècle méritait cette verte leçon, et Dieu veuille qu'il en profite en l'applaudissant! A côté des scènes les plus émouvantes, fort bien rendues par Félix, Delannoy, Laba, Mmes Miroy, Luther et Saint-Marc, on trouve dans les *Parisiens* des tableaux d'une simplicité exquise, tels que celui-ci, que nous reproduisons de mémoire. Desgenais, rebuté des vices qu'il combat dans le monde, interroge au milieu d'un bal sa pupille Marie, ange de dévouement, égaré dans un enfer d'égoïsme.

Desgenais. Viens, Marie, j'ai besoin de me rafraîchir le cœur; car voilà deux jours que je n'ai causé avec toi... Depuis ce temps, qu'as-tu fait?... qu'as-tu pensé?...

Marie. J'ai pensé à vous comme toujours, en m'éveillant. (*Riant.*) Et ce matin, j'ai été réveillée de bonne heure... les oiseaux du dehors faisaient un tapage... ils ont demandé leur déjeuner plus tôt que d'habitude.

Desgenais. Ils allaient peut-être au château!... les intrigants!

Marie. La petite fille de l'aveugle est venue, c'était sa semaine aujourd'hui... je lui ai donné ses trente sous... (*Continuant.*) Et puis après, j'ai arrangé ma robe de bal... Me trouvez-vous bien?...

Desgenais. Tu es belle comme la vertu, Marie... Et hier, qu'as-tu fait?...

Marie. Hier!... nous sommes allées à l'église... (*A demi-voix.*) J'ai fait brûler un cierge pour vous.

Desgenais. Parle tout haut, chère fille, il n'y a que Dieu qui t'entende... Après?

Marie. Après, nous sommes allées au tombeau de Mme Didier et de Raphaël... Les dernières fleurs que nous avions portées étaient toutes mortes; mais, par exemple, les ifs sont bien beaux!... Il n'y avait personne dans le cimetière, parce qu'il faisait froid. Nous étions toutes seules; j'étais bien heureuse... Vous pleurez?

Desgenais. Marie, parle!... oh! parle encore. Après?

Marie. Après?... Nous sommes revenues en voiture, parce que ma tante était fatiguée. Nous avons rencontré l'abbé Pascal; l'abbé est monté dans notre voiture et il est venu dîner avec nous. Il n'y avait rien, mais il a bien dîné tout de même. Le soir, il a joué au piquet avec ma tante, et puis après elle m'a tiré les cartes, pour voir si je serais heureuse. L'abbé a un peu grondé, puis beaucoup ri; ma tante lui a fait aussi les cartes, à lui, afin de savoir si la quête de demain, pour les pauvres, serait bonne. Les cartes ont dit que non. Alors j'ai donné cent sous (2).

(1) Une lettre du ministre d'Etat vient de féliciter M. Montigny sur ses efforts pour élever le niveau de l'art, et de l'autoriser à monter au Gymnase des comédies en cinq actes.

(2) *Les Parisiens* sont en vente chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*, ainsi que toutes les pièces jouées sur tous les théâtres de Paris.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Cedant arma togæ! disaient les anciens. 1854 n'a pas été de cet avis. Cependant Apollon a lutté de son mieux contre Mars, et la librairie a eu ses exploits comme l'armée d'Orient. Ils doivent trouver leurs bulletins dans le *Musée des Familles*, et nous allons satisfaire les nombreux lecteurs qui nous reprochent de ne pas les tenir assez au courant des bonnes publications.

— L'éditeur de MM. Guizot, Villemain, Cousin et de Barante, M. Didier, a lancé cinq nouveaux livres de ces maîtres illustres : *Monck*, *Chute de la République*, et *Méditations et études morales* par le premier;—*Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, par le second, — révélations qui ont fait autant de bruit que les canons de Sébastopol; — *Madame de Sablé*, ou *les Femmes et la Société du dix-septième siècle*, esquisse savante et délicate du troisième; du quatrième enfin, l'*Histoire de la Convention*, qui sera suivie de celle du *Directoire*, et qui rejoindra dans les bibliothèques celle des *Ducs de Bourgogne*. M. Didier a réimprimé en outre, avec un goût exquis, les œuvres complètes de Casimir Delavigne, dans le portatif et joli format elzévirien, en 4 volumes à 3 fr., 3 vol. pour le *Théâtre* et 1 vol. pour les *Poésies*, y compris les *Derniers chants*. Il a perfectionné encore l'*Éducation maternelle*, de Mme Tastu, ce bréviaire des mères de famille. Il a fait illustrer par Philipoteaux, de 25 portraits en pied, le *Siècle de Napoléon*, rédigé par Marco de Saint-Hilaire, Soulié, Gozlan, Blanqui, etc. — Il a concentré en un volume à 3 fr. les *Lettres choisies de Mme de Sévigné*, avec l'*Eloge* de Mme Tastu, couronné par l'Académie. Il a réuni, pour les jeunes personnes, grâce à Mlle Ulliac Trémadeure, un cours instructif et attachant d'astronomie, de minéralogie, d'histoire naturelle, etc., enrichi de gravures qui parlent vivement aux yeux. Chaque partie de ce cours forme un beau volume grand in 8°, à 6 fr.

— Le puissant libraire de l'Université, M. Hachette, a réalisé le problème de la lecture à la vapeur, par sa *Bibliothèque des chemins de fer*, déjà si riche et si variée. Elle se composera d'environ cinq cents ouvrages, dont cent cinquante ont paru et plus de deux cents sont sous presse. Occuper agréablement les loisirs forcés des voyageurs, leur fournir des renseignements exacts et complets sur tout ce qui peut les intéresser en route; les AMUSER HONNÊTEMENT et leur ÊTRE UTILE, voilà le but et la devise de cette collection. Ses nombreux volumes sont rédigés exprès, ou tirés des meilleurs auteurs. Chacun d'eux forme un ensemble à part, et peut s'acheter isolément. Ils sont tous imprimés dans un format portatif et commode, en caractères très-lisibles, même pour les yeux les plus délicats. Le touriste les place facilement dans sa poche ou dans son sac de voyage. Enfin, pour lui éviter tout embarras, les feuilles sont coupées d'avance, raffinement de prévenance inouï.

La Bibliothèque comprend 7 séries : guides-cicerone, — histoire et voyages; — littérature française,— *id.* ancienne et étrangère;— agriculture et industrie,— livres illustrés pour les enfants (les enfants voyagent aussi), et ouvrages divers. Nous avons remarqué : parmi les *Guides*, ceux de Strasbourg et du Rhin par M. Fréd. Bernard, de Nantes, par Moleri; du centre de la France, par A. Achard; de la Belgique, par Mornand; de Londres, illustré par Daubigny; — parmi les *Histoires et voyages*, *Jeanne-d'Arc* et *Louis XI*, par Michelet; *Fénelon*, *Guttemberg*, *Christophe Colomb*, etc., par Lamartine; *Richelieu et Mazarin*, par H. Corne; *Pie IX*, par Saint-Hermel; *Louis XIV*, par Saint-Simon; *Guillaume le Conquérant*, par Guizot; *Napoléon Ier*, par Las-Cases; l'*Algérie*, par le général Daumas; la *Russie*, par Léouzon-Leduc, notre collaborateur; la *Californie*, par Auger: le *Spitzberg*, par Mme d'Aulnet (voyage extrêmement curieux); — parmi les *Littératures française et étrangère*, les chefs-d'œuvre de Chateaubriand, de Lamartine, de Balzac, de Soulié, de Bernardin

de Saint-Pierre, de Regnard, de Florian, de Beaumarchais, de Zschokke, de Cervantes, de Dickens, de Walter Scott, de Sterne, de Gogol, etc.; — parmi les livres d'*agriculture* et d'*industrie*, des *Substances alimentaires* par Payen ; la *Médecine domestique*, par Beaugrand ; la *Télégraphie électrique*, le *Jardinage*, les *Chemins de fer*, etc.; — parmi les *livres d'enfants*, Berquin, Perrault, d'Aulnoy, Genlis, Edgeworth, Fénelon, Swift, etc.; — parmi les ouvrages divers, les *Anecdotes* des faiseurs de mémoires ; la *Chasse*, par Lavallée ; les *Cartes*, par P. Boiteau ; le *Sport* et le *Turf*, par Chapus, etc.

Il va sans dire que toutes ces publications sont à un bon marché extrême pour leur élégance, à 1, 2 et 3 fr. au plus. C'est l'application matérielle de la parole de Cicéron : « Les belles-lettres nous suivent partout, à la ville, à la campagne, à l'étranger. » Le libraire de l'Université ne devait pas moins à son siècle,—mais il a oublié Cicéron dans sa Bibliothèque. C'est une réparation à faire au plus tôt. Nous signalons même à M. Hachette les mots ci-dessus comme épigraphe de sa collection.

L'auteur du *Dictionnaire universel de géographie et d'histoire*, si justement populaire, M. Bouillet, vient de compléter ce grand ouvrage et ce grand service, à la même librairie, par le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, digne et parfait pendant de son aîné, tout aussi indispensable et commode, et qui résume l'ensemble des connaissances humaines en un volume, à l'usage de tous les âges, de toutes les classes et de toutes les positions. De tels livres sont mieux que des chefs-d'œuvre, ils sont des bienfaits publics.

M. Hachette a continué aussi l'*Histoire universelle*, exécutée par séries chronologiques sous la direction de M. Duruy, le savant professeur. Aux histoires sainte, grecque, romaine, il a joint celles de France, d'Angleterre, d'Italie, des littératures et des mœurs anciennes et modernes, le tout signé par des notabilités spéciales et concentré en petits volumes qui tiennent sur l'étagère d'un boudoir comme dans la poche d'un écolier. Ce ne sera pas la faute de M. Duruy si l'ignorance trouve encore un refuge et la paresse un prétexte ici-bas.

— Outre l'*Histoire du tiers Etat* d'Augustin Thierry, que nous avons analysée en donnant la vie et le portrait de l'auteur (voir notre tome XXI, p. 233), M. Furne a mené à fin *Rome ancienne et moderne*, de notre collaborateur Mary Lafon (voir notre tome XX, p. 175) ; l'*Histoire de France*, d'Henri Martin, deux fois couronnée du prix Gobert par l'Académie, et dont nous rendrons un compte spécial ; l'histoire fort intéressante de la *Maison royale de Saint-Cyr*, qui sera suivie de celle de l'*Ecole militaire*, par Th. Lavallée ; et enfin la splendide collection des *Vierges* de Raphaël, dédiée à S. S. Pie IX, gravée sur acier, avec un fini étonnant, par les premiers artistes du genre, et composant une série de tableaux à faire envie aux cathédrales et aux musées. Il faudrait n'avoir pas cinq cents francs dans sa poche pour se refuser ces douze merveilles sur papier de Chine avant la lettre. L'éditeur, il faut le dire, a mis à la portée des amateurs deux tirages moins chers, à 7 fr. 50 c. la planche, sur papier blanc, et à 10 fr. sur papier de Chine. Nous garantissons aux plus difficiles qu'ils peuvent s'en contenter.

— La *Vie des peintres*, dont nous avons parlé et dont nous reparlerons plus d'une fois (voir notre tome XXI, p. 65), s'est poursuivie chez MM. Renouard, avec la constance et le progrès qui caractérisent cette maison. Les maîtres se succèdent et les écoles se complètent avec leurs plus illustres toiles, reproduites dans le texte qui les décrit, par nos graveurs les plus habiles... Le dernier des amateurs réunit de la sorte, franc par franc (au prix de deux cigares !) le musée le plus universel qui ait jamais paru. Nous vous dirons au premier jour où il en est, en vous offrant quelque nouveau chef-d'œuvre de ses galeries.

— Où en est aussi la belle publication de MM. Gide et Baudry : *l'Architecture et les arts qui en dépendent*, par M. Jules Gailhabaud ? (Voir notre tome XIX, p. 215.) Elle en est à sa 80e livraison, c'est-à-dire à près de moitié chemin, et les miracles de la gravure en couleur s'y succèdent comme des éblouissements. Pour se figurer les tours de force de cet art prestigieux, il faut voir la travée de la cathédrale de Cologne, le plafond du palais Chiaramonte de Palerme, la cour du Palais-vieux de Florence, les vitraux de Chartres et de Vendôme, etc. C'est à faire douter que les modèles soient aussi riches et aussi brillants que les copies.

Les mêmes libraires, à l'affut de tous les progrès, vont nous donner le dernier mot de la photographie dans l'*Œuvre de Rembrandt*, reproduite par le soleil, ce maître infaillible, sur les meilleures épreuves originales ; de sorte que les eaux-fortes du roi de la gravure, devenues si rares, si chères et si introuvables, vont rentrer chez tous les amateurs, au prix de 20 fr. la livraison in-folio, 100 fr. l'œuvre entière, qu'on n'aurait pas réunie pour 20,000 fr.

MM. Gide et Baudry sont aussi les éditeurs de la seule publication qui dût consoler la science et le monde de l'irréparable mort d'Arago. Les *Œuvres complètes* de ce grand vulgarisateur des conquêtes du génie humain, qui était en même temps le professeur le plus attachant qu'on pût entendre, et qui restera l'un des écrivains les plus distingués qu'on puisse lire (voir la Notice sur Arago, dans notre tome XV, p. 217), rendront autant que possible à chacun sa parole inimitable de précision et de clarté, son initiative si féconde et si entraînante, ses leçons qui mettaient le ciel même à la portée de la terre, en rendant la science visible à l'œil nu comme le soleil en plein midi. Les *Œuvres d'Arago* formeront douze volumes in-8 de 600 pages, à 7 fr. 50 c., presque tous inédits. Quatre ont déjà paru : les *Notices biographiques*, deux volumes (ces fameux éloges de Volta, de Watt, de Carnot, d'Ampère, de Monge, etc., qui éclairèrent et passionnèrent si fortement les esprits) ; les *Notices scientifiques*, un volume (ces traités merveilleux du tonnerre, de l'électricité, du magnétisme, des aurores boréales, etc.), et l'*Astronomie populaire*, c'est-à-dire le résumé des leçons et des découvertes de l'Observatoire et de l'Institut, la quintessence des travaux herculéens de l'auteur, le dernier mot de la science contemporaine. Et ce mot est toujours dit de manière à être non-seulement compris mais encore aimé de tous et de chacun, de l'ignorant comme de l'érudit, de l'homme du monde et de la femme elle-même ; car personne, nous le répétons, et nous le savons par expérience, personne n'a possédé comme Arago le don de plaire et d'attacher en instruisant, et de se jouer pour ainsi dire avec les sphères et les planètes. Nous reviendrons en détail sur cette publication, qui semble faite exprès pour la masse de nos lecteurs.

— En fait d'ouvrages d'imagination, on a plus réimprimé qu'imprimé en 1854 ; on a relu plutôt que lu, comme faisait Royer-Collard. MM. Michel-Lévy eux-mêmes, ces éditeurs si actifs et si féconds, n'ont publié rien de mieux, comme nouveautés, que deux choses anciennes, trop oubliées, il est vrai, et assurées de renaître avec éclat : les *Œuvres de Stendhal* (Henri Beyle) et celles de *Charles de Bernard*. Depuis la mort de Balzac, pas un moraliste n'a égalé ces deux disciples du maître, si opposés toutefois l'un à l'autre. C'est donc un vrai service que leurs libraires posthumes rendent aux lettres en réunissant enfin leurs ouvrages égarés dans les cabinets de lecture, et si dignes des bibliothèques.

L'auteur de la *Comédie humaine* appelait Stendhal « un des esprits les plus remarquables de ce temps-ci. » C'est la vérité à plusieurs égards. Le *Rouge et le noir*, la *Chartreuse de Parme*, les *Chroniques italiennes*, les *Mémoires d'un touriste*, etc., sont des mets de roi pour les gourmets littéraires. Mais ceux-ci étant le petit nombre, les livres de Stendhal restaient inconnus de la masse. Grâce à MM. Lévy, chacun pourra lire ce touriste original, ce railleur sans illusion, ce subtil anatomiste du cœur,—cette histoire effrayante des excès de l'orgueil impuissant, qui

s'intitule le *Rouge et le noir*, cette *Chartreuse* digne de Machiavel, où les passions et les gloires humaines, y compris la gloire des Alexandre et des César, sont toisées d'un œil si glacial et réduites d'une main si infaillible ; ces tournées d'artiste en Italie, ces vies de Mozart, de Rossini et de Haydn ; ces mémoires, enfin, et cette correspondance d'une finesse achevée, d'une franchise sans égale, d'une touche qui rappelle Voltaire et Beaumarchais. Nous disons : chacun pourra lire, et non : chacun devra lire ; car Stendhal ne convient pas à tout le monde. Il déplaira aux esprits poétiques et aux âmes confiantes. Il blessera au cœur les jeunes gens et les femmes, et il les égarerait cruellement s'ils le prenaient pour guide. Nous les en avertissons au nom de leur repos et de la morale ; mais, cette réserve faite, nous sommes de l'avis de Balzac : Pour les têtes solides, pour ceux qui ont vécu et qui savent, pour ceux qui placent les choses au-dessus des mots, Stendhal est un observateur et un écrivain de premier ordre, le Saint-Simon du roman contemporain.

Moins profond et moins hardi, mais aussi délicat et plus gracieux que l'auteur de la *Chartreuse*, plus consolant, plus varié, plus attachant et plus habile, Charles de Bernard sied et plaît à tous, sans exception et sans danger. Le *Nœud gordien*, où Balzac eût signé la *Femme de 40 ans*, la *Peau du lion*, *Gerfaut*, le *Paravent*, les *Ailes d'Icare*, le *Beau-père*, l'*Homme sérieux*, le *Gentilhomme campagnard*, l'*Ecueil* et le *Veau d'or* inachevé, sont des perles d'analyse mondaine, des études charmantes de la vie, des tableaux délicieux et des récits entraînants, où la morale domine jusqu'à la tendresse, où la chute elle-même édifie par la leçon. Aussi, hors quelques restrictions exigées par le caractère et l'âge de certains lecteurs, nous pouvons recommander à tout le monde les œuvres de Charles de Bernard. La solitude, la rêverie, le coin du feu, la veillée en commun ne sauraient trouver un compagnon plus utile et plus agréable (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les *Œuvres complètes de Stendhal* forment 18 vol. grand in-18, dont 13 ont paru ; et les *Œuvres de Charles de Bernard* 12 vol., dont 10 sont publiés, rue Vivienne, 2 *bis*. Cette édition, d'une élégance parfaite, est précédée de notices remarquables de MM. P. Mérimée et A. de Pontmartin, et comprend les ouvrages inédits et posthumes des deux auteurs. Les poésies de Ch. de Bernard, entre autres, sont une révélation curieuse. Chaque volume se vend à part 3 fr.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

Un ambassadeur surprit Henri IV au moment où il marchait à quatre pattes, portant son fils à cheval sur son dos. Le bon roi continua en disant : « *Monsieur est père? Alors je fais un second tour.* » (Monsieur — haie — père — halle — orge — fez — 1 second — tour.)

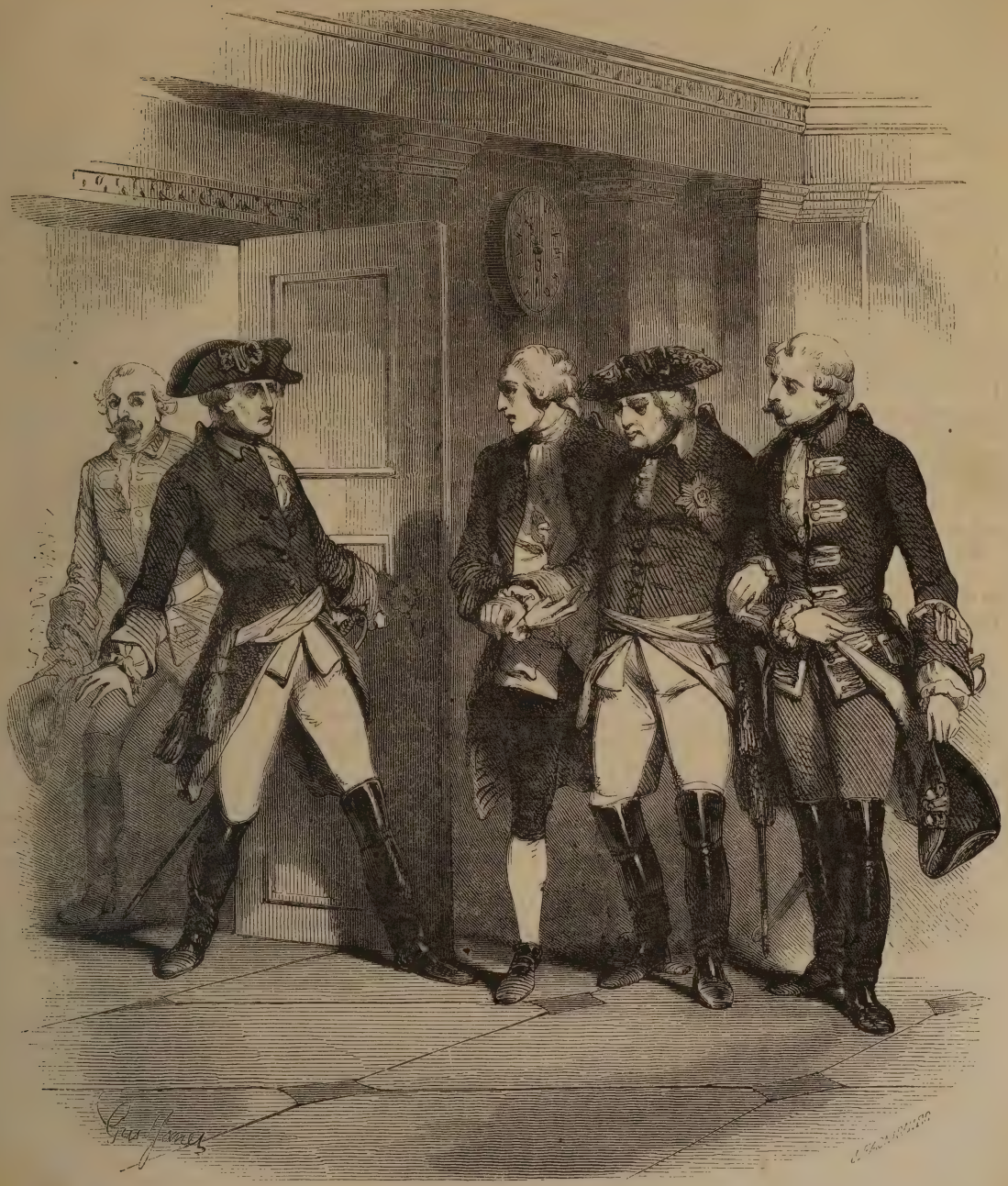
N. B. — Nous recommandons aux abonnés qui n'ont pas encore complété leur collection l'avis imprimé à la quatrième page de notre couverture de décembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES, Boulevard extérieur de Paris.

ANECDOTES HISTORIQUES.

FRÉDÉRIC LE GRAND (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE DERNIER.)



Frédéric-Guillaume apparaissant à son fils, qui le croyait mort. Dessin de G. Janet.

L'histoire s'empare de droit de la vie des grands hommes; mais, après l'histoire, l'anecdote se plaît à les présenter sous un jour non moins curieux peut-être. La vie du roi de Prusse, Frédéric II, surnommé le Grand, fournit autant à l'anecdote qu'à l'histoire. Nous avons puisé aux meilleures sources tous les détails sur ce prince qui peuvent à la fois intéresser et amuser.

(1) Voyez son portrait, tome XX, page 369.

Une aventure comique, et qui rappelle certaine scène du *Légataire* de notre joyeux Regnard, vient clore en quelque sorte l'histoire, assez triste, des continuels débats survenus entre Frédéric-Guillaume et son fils le prince royal.

Vers la fin de mai 1740, le vieux monarque eut, à Postdam, une si longue faiblesse ou léthargie, qu'un officier, trompé par les apparences, envoie vite et incognito un exprès à Rheinsberg, pour annoncer au fils la mort du roi. L'exprès arrive de nuit. — Nous sommes souverain ! nous partons ! Tel est le cri soudain qui retentit dans le château. On s'empresse de se lever, on s'habille sans lumière ; on part avant le jour, on arrive à Postdam. Frédéric-Guillaume (qu'on appelait vulgairement le gros Guillaume) vivait encore ; il était revenu de sa léthargie, et avait même voulu qu'on le levât et qu'on le promenât dans les corridors du château. Il avait son uniforme, ses bottes, son écharpe, son épée et son chapeau d'ordonnance. On juge de l'émoi de son fils devant une telle apparition ! Lorsque, le lendemain, 31 mai, Frédéric-Guillaume mourut véritablement, le prince royal craignit encore, pendant quelques heures, que ce ne fût une nouvelle léthargie, ce qui l'eût compromis gravement, tant il connaissait par expérience le caractère emporté du vieux roi !

N'étant encore que prince royal, Frédéric avait admis le comte de Wartensleben à l'honneur de vivre avec lui dans une intime familiarité. Croyant découvrir l'avarice au nombre des défauts de son jeune ami :

— Mon cher comte, lui dit-il un jour (il était devenu roi), mes devoirs et mes charges s'accroissent avec mon nouveau titre ; sur le trône de Prusse, je dois m'astreindre aux lois d'une sévère économie.

Le visage du comte devint sombre.

— Cependant, ajoute le roi, après une légère pause, il se rencontre des exceptions : vous, par exemple, vous, vous...

A chacun de ces *vous* le calme renaissait sur les traits d'abord assombris de Wartensleben ; la joie même y brille. Le voyant parvenu à cette ivresse d'espérance, Frédéric ouvre des yeux perçants ; un rire sardonique domine ses lèvres, et il s'écrie d'une voix tonnante :

— J'espère que *vous*, qui êtes riche et plus qu'économe, vous ne croyez pas avoir part à mes libéralités. Vous ne recevrez donc point de moi un seul écu.

— Si jamais vérité sortit de sa bouche, ce fut bien celle-là ! répétait dans sa vieillesse, avec un rire jaune, le général comte de Wartensleben.

Parvenu au trône, chez lui, le roi de Prusse oublia les injures du prince royal. Il connaissait tous les membres de la Commission qui l'avait jugé par ordre de son père ; il savait comment chacun d'eux avait opiné, et il ne leur en témoigna jamais le moindre ressentiment. Après quinze ans de règne, on lui entendit dire :

— Il existe cependant, à Berlin, un homme qui m'a condamné à avoir la tête tranchée ; et cet homme, que je connais, dîne tranquillement chez lui !

Mais, si son père poussa la cruauté envers lui jusqu'à le faire condamner à mort par une Commission, il fut, en revanche, tendrement chéri de sa mère, la reine Sophie-Dorothée ; et jamais souverain ne se montra meilleur fils. Il venait, tous les mercredis, lui rendre assidûment ses devoirs, à moins qu'il ne fût occupé à la guerre ou à passer ses revues. Il avait toujours alors son chapeau à la main. S'il arrivait quand la reine douairière était au jeu, il se tenait debout derrière son fauteuil, et ne s'asseyait qu'après qu'elle le lui eût permis par ces mots :

— Mon fils, asseyez-vous.

Un jour, il entra chez elle quand on s'y attendait le moins. On jouait au pharaon. Les joueurs ne songent qu'à lui cacher leurs cartes. Frédéric voyant leur trouble :

— Vous savez bien, dit-il, qu'il n'y a jamais de roi chez Sa Majesté ; tout ce que ma mère juge à propos de permettre chez elle est à l'abri des censures.

On reprend le jeu ; il demande qu'on le lui explique. On lui remet un jeu de cartes, il en tire une, et la charge d'un frédéric d'or. Toutes les chances lui sont favorables, il gagne toujours. Enfin le banquier lui annonce que toute la banque lui appartient. Alors le roi jette le jeu sur la table :

— Vous vous trompez, répondit-il, rien ne peut m'appartenir ; je ne jouais pas, j'apprenais seulement à connaître le jeu ; je vous remercie de votre complaisance.

Là-dessus il entre chez sa mère. C'est la seule fois de sa vie qu'il ait joué aux cartes.

La soumission de Frédéric aux désirs de sa mère n'allait pas néanmoins jusqu'à la faiblesse : l'anecdote suivante le prouvera. La reine mère avait refusé au riche M. de Néal l'honneur d'être admis à sa cour et de lui être présenté. Peu de temps après, ayant elle-même une grâce à obtenir du roi, elle se hâte de lui faire sa demande.

— Mon fils, lui dit-elle, j'ai besoin que vous m'accordiez une faveur.

— Comment ! madame ; tous vos désirs sont des ordres pour moi.

— Eh bien ! daignez ordonner que la comtesse de Rœderer, femme de mon maréchal de cour, soit présentée.

— Madame, vous savez bien que je ne puis rien vous refuser ; mais, à titre de faveur pour faveur, vous me permettrez aussi de recevoir a votre cour mon *confrère* le vice-roi de Surinam.

Ce surnom de *confrère* était donné, par ironie, au riche M. de Néal, qui assurait avoir eu autant d'autorité dans son gouvernement de Surinam que Frédéric lui-même dans son royaume de Prusse.

Il n'était pas moins bon mari que bon fils, bien que le despotisme de son père l'eût réduit, dès son jeune âge, à épouser, contre son inclination, une princesse de Brunswick. La cour était plutôt chez la reine de Prusse que chez le roi, qui la comblait d'égards, et personne n'en était plus digne ; car c'était la plus charitable des reines. Dans une grave maladie dont elle fut attaquée, Frédéric éprouva de mortelles inquiétudes. Rien ne le prouva mieux que sa lettre au médecin de la cour :

« Joignez-vous à vos autres confrères, consultez les plus habiles ; songez à mes angoisses personnelles, aux vertus de ma femme, et surtout aux pauvres, qui perdraient tout avec elle. »

Aussi avait-il le plus grand respect pour l'institution sacrée du mariage (1). Un de ses meilleurs généraux, marié à l'une des plus belles femmes d'une famille très-ancienne de Berlin, était devenu, dans son ménage, le plus malheureux des hommes. Il demanda au roi la permission de divorcer.

— Non, mille fois non ! répondit le prince ; je suis loin de penser comme mon frère Joseph II, qui a rétabli le divorce. Votre femme est d'ailleurs de trop bonne maison pour que vous vous sépariez d'elle. C'est vous qui l'avez choisie pour épouse, gardez-la.

Il fut également excellent frère, surtout avec ses sœurs.

(1) Respect poussé jusqu'au despotisme le plus bizarre, selon l'anecdote authentique qui a fourni le sujet de notre dernier proverbe : *Pour le roi de Prusse*, tome XX du *Musée*, page 369.

Mme de Staël lui refuse la sensibilité. Cependant les regrets que lui causa la mort de sa sœur chérie, la margrave de Bareith, traverseront les siècles. S'il fut dur et sévère avec le premier prince royal, pour son incapacité sur le champ de bataille, autant il se montra gracieux à l'égard du prince Henri, son second frère, qui venait de se couvrir de gloire dans une campagne contre Laudon, feld-maréchal autrichien, généralissime des armées de l'Empire. Dans un grand repas donné à ses généraux, ayant énuméré toutes les fautes commises de part et d'autre, sans se faire grâce à lui-même, Prussiens, Autrichiens, Russes, Anglais, Suédois, Brunswickois et Français, tous furent passés en revue, puis jugés de la manière la plus impartiale.

— Allons, messieurs, dit-il en terminant : A la santé du seul général qui, durant toute cette guerre (celle de Sept-Ans), n'a pas fait une faute ! Mon frère, c'est vous !

Le second prince royal, Guillaume-Auguste, s'étant montré grand capitaine dans l'affaire de Breslaw, lorsqu'il se présenta devant son oncle :

— Monsieur, lui dit Frédéric d'un ton grave et sérieux, en présence des généraux, vous n'êtes plus mon neveu...

Et puis, l'embrassant :

— Vous êtes mon fils ! ajouta-t-il. Il est possible que je meure, dit-il, dans un violent accès de goutte, mais on n'y gagnera rien : je laisse après moi un neveu qui me recommencera.

Si nous passons de la famille royale aux généraux de Frédéric, et même à ses simples lieutenants et soldats, combien rencontrerons-nous de traits de bonté, de politesse et d'inépuisable bienfaisance ! Les vieux militaires étaient surtout l'objet de ses plus tendres affections. Lorsqu'il les abordait sous les armes, il avait toujours le chapeau à la main. C'était de cette manière qu'ayant près de soixante-quinze ans il s'entretenait avec le célèbre général Ziethen, plus que nonagénaire.

Il n'était point seulement poli, mais il était encore noble et généreux.

Un colonel de sa suite, chargé de famille, fit des dettes. Frédéric l'ayant trouvé, un jour, triste et pensif :

— Vous êtes toujours chagrin, lui dit-il, qu'avez-vous? Entre amis, il faut se confier ses peines...

Et sans lui laisser le temps de répondre :

— J'ai appris, ajouta-t-il, que vous deviez deux mille écus...

Il se tourne vers une table, y prend quelques rouleaux de louis, et les donnant au colonel :

— Tenez, dit-il, voilà de quoi payer vos dettes...

Puis, lui en donnant encore autant :

— Et voici de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.

Un caporal des gardes du corps, aussi vaniteux que brave, portait une chaîne de montre à laquelle, faute de mieux, il avait attaché une balle de fusil. Le roi en fut informé.

— A propos, caporal, lui dit-il un jour, il faut que tu sois bien économe pour avoir pu acheter une montre... Il est six heures à la mienne ; voyons, quelle heure as-tu, toi?

— Sire, répond le caporal en tirant la balle de son gousset, ma montre ne marque ni cinq ni six heures ; mais elle m'avertit à chaque instant que je dois être toujours prêt à mourir pour Votre Majesté.

— Tiens, mon ami, lui répond Frédéric attendri, prends cette montre, afin que tu puisses voir aussi l'heure où tu mourras pour moi.

La montre était enrichie de diamants.

Frédéric avait envoyé la croix du mérite à un capitaine qui avait toujours fait preuve de zèle et de bravoure, mais qui n'était pas moins pauvre que le caporal à la montre... en balle de fusil.

— Mon ami, dit le capitaine au page qui lui apportait cette décoration, l'usage est de vous donner en échange onze ducats, et j'en ai fort peu au-delà de ce nombre ; ces ducats me sont plus nécessaires que la croix du mérite, car il me les faut pour vivre. Reportez donc cette croix à Sa Majesté, et dites-lui ce que vous venez d'entendre.

Le page rend compte de sa mission, et Frédéric renvoie, le lendemain, par le même page, au même capitaine la croix du mérite, avec un billet où il lui disait :

« Mon cher capitaine, j'avais oublié que je vous devais cent ducats, et je vous les envoie avec la croix du mérite, qui vous est due si légitimement. »

— Ah ! dit le capitaine au page, ceci change la thèse : au lieu de onze ducats, recevez-en vingt-deux, et dites au roi que, puisqu'il paye ainsi ses dettes, je payerai aussi les miennes.

Si Frédéric avait des mouvements de vivacité, souvent il ne fallait qu'un mot pour le rappeler à sa bonté naturelle. Un de ses cochers le versa ; par bonheur, il ne fut pas blessé ; mais il se mit dans une grande colère contre son vieux serviteur, et il venait même à lui, la canne levée, lorsque celui-ci lui dit :

— Sire, n'avez-vous jamais perdu de bataille, vous qui êtes pourtant le plus grand général du monde ? Eh bien ! c'est une bataille que j'ai perdue, et c'est la première depuis trente ans ! Croyez-vous que je n'en sois pas plus fâché que vous-même ?

Le roi ne put s'empêcher de rire, et son courroux s'apaisa.

Convenons toutefois qu'au milieu des camps et dans certaines circonstances il était d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissait de la discipline militaire. A l'époque de l'invasion de la Silésie, Frédéric, voulant faire dans le plus grand secret quelques changements à la disposition de son camp, avait ordonné, sous peine de mort, d'éteindre toutes les lumières, passé une certaine heure de la nuit. Pour être plus sûr de l'exécution de sa volonté, lui-même il fait la ronde, inspecte les différents quartiers qu'occupent ses troupes, visite attentivement chaque tente, l'une après l'autre ; partout règne une obscurité profonde. La bataille devait se livrer le lendemain, et déjà Frédéric se félicitait d'une mesure qui allait lui assurer la victoire, lorsque, en passant près de la tente du capitaine Zietern, il croit entrevoir une faible lueur, dont l'ombre presque imperceptible se projette au dehors. Furieux que l'on ose ainsi braver sa consigne, il entre brusquement... Malheur au téméraire qu'il surprend en flagrant délit ! Dans ce moment, le capitaine cachetait une lettre qu'il venait de terminer pour sa mère, et à la clarté d'une lampe expirante que, par des précautions bien inutiles, hélas ! il tenait cachée sous son chevet, en la couvrant de la main qui lui restait libre. Le malheureux ! aux louanges maternelles il voulait joindre l'éloge d'un prince qu'il admirait ; et c'est ce fatal retard de quelques lignes qui va lui donner la mort.

— Que faites-vous? dit le roi d'un ton sévère au coupable ; ne connaissez-vous point l'ordre ? Vous l'avez enfreint ; vous devez vous attendre à toute la rigueur des lois. Il faut un exemple !

— Sire, grâce ! grâce ! s'écrie l'infortuné capitaine, en se jetant aux genoux de Frédéric.

Il ne cherche même pas à excuser sa faute.

— Je ne crains pas de mourir, reprend-il d'une voix ferme ; mais que deviendra ma mère ? c'est à cette mère chérie que j'écrivais en oubliant votre défense ; elle est toujours inquiète et alarmée depuis mon départ, et je m'efforçais de la rassurer sur le sort de son fils. Ma mère seule pouvait me rendre coupable de désobéissance envers mon souverain.

— Relevez-vous, monsieur, et ajoutez ces mots au bas de votre lettre : *Je mourrai demain sur un échafaud.*

L'intrépide capitaine obéit à l'injonction royale ; il reprend la plume et signe, sans pâlir, sous la dictée du roi, l'inexorable arrêt de mort, annoncé en forme de *post-scriptum* à sa malheureuse mère.

Le lendemain la sentence avait reçu son exécution.

Est-ce bien là ce même prince dont nos théâtres ont célébré tant de fois les aimables et bienfaisantes familiarités avec ses pages ? Il n'était pas moins sensible à leurs traits d'esprit qu'à la bonté de leur cœur.

Venant appeler lui-même un de ses pages, il le trouve endormi dans sa chambre ; le jeune homme avait sur ses genoux une lettre, dans laquelle sa mère le remerciait des secours qu'elle en avait reçus. Le roi prend la lettre et la lit. Touché des vertus du fils et des besoins de la mère, il met un rouleau de cent ducats dans la poche de son page, et se retire. L'honnêteté du page ne lui permet pas de se taire ; le roi se découvre et finit par ordonner au page d'envoyer cette somme à sa mère.

Il riait assez souvent des espiégleries de ses pages. Un jour qu'il regardait par la fenêtre, une glace lui dénonça l'un d'eux puisant, derrière lui, une prise de tabac dans sa boîte placée sur une table. Le roi le laissa faire ; mais, de retour à son fauteuil :

— Cette tabatière, lui demanda-t-il, est-elle de ton goût ?

Fort embarrassé, le priseur ne savait que répondre.

— Voyons, parle !

Enfin, le page ayant avoué qu'il la trouvait très-belle :

— Eh bien ! lui dit Frédéric, prends-la ; elle est trop petite pour deux.

Il pouvait, après tout, se montrer libéral et même prodigue, en fait de tabatières ; c'était le seul objet de luxe qu'il se fût permis. Il en possédait, dit-on, jusqu'à quinze cents, fort riches pour la plupart. Sa mère lui en laissa six cents ; il en avait presque toujours quatre, cinq, ou six, tant dans ses poches que sur sa table. Il ne prenait que du tabac d'Espagne.

Quant à ses ameublements, ils étaient antiques et fort simples ; mais ils rappelaient qu'il avait préféré les couleurs tendres et douces, le rose surtout. Ces meubles si modestes étaient de plus rongés par ses levrettes, qu'il aimait beaucoup, et il se contentait de plaisanter du ravage que faisaient ses favorites.

— Mes chiens, disait-il un jour, déchirent mes fauteuils, mais qu'y faire ? Si je les faisais raccommoder aujourd'hui, ce serait à recommencer demain ; il faut bien prendre patience.

Il se prévenait contre tous ceux que ses chiens accueillaient mal, s'imaginant que l'odorat et l'instinct de ces animaux pouvaient leur faire sentir si ceux qui l'approchaient avaient ou non avec lui quelque sorte de sympathie.

Dans ses voyages, et même dans ses guerres, il prenait habituellement une de ses levrettes avec lui, et la portait sur sa poitrine et sous sa veste. On raconte que, dans une de ses campagnes, étant allé reconnaître l'armée ennemie, et se trouvant poursuivi par les Autrichiens, de manière à risquer d'être pris, il avait trouvé, dans un détour et en descendant une colline, un pont sous lequel il s'était caché ; les ennemis avaient passé et repassé sur sa tête, sans avoir eu l'idée de regarder sous le pont, et, en cette circonstance, sa petite chienne, qui, en général, était fort hargneuse, n'avait respiré qu'à peine ; ce qu'il avait remarqué d'autant mieux, qu'il craignait surtout alors qu'elle ne le décelât en aboyant. Aussi lui devint-elle de plus en plus chère, et, lorsqu'elle fut morte, il lui fit ériger, dans les jardins de Sans-Souci, un tombeau en marbre avec une honorable épitaphe.

Une de ses levrettes sauva sa liberté ; le dévouement d'un domestique lui sauva la vie.

Dans un régiment de hussards, de garnison en Silésie, se trouvait un brave soldat, ponctuel à tous ses devoirs, mais qui, ayant plus de soixante-dix ans, déplaisait au général ; ses rides et ses cheveux blancs lui paraissant, disait-il, déparer le corps et sa compagnie. Longtemps donc il le tourmenta pour le décider à entrer aux invalides : le vieux hussard résistait ; il était marié ; sa femme n'était guère moins vieille que lui, et tous deux auraient perdu l'adoucissement qu'ils recevaient de la paye de leur fils, brave garçon qui, selon les lois prussiennes, appartenait au même corps, y était soldat et faisait chambrée avec eux.

N'ayant aucun reproche à faire au vieux soldat, et ne pouvant, dès lors, le faire déclarer invalide de son autorité privée, le général résolut de le priver de son fils, espérant ainsi se délivrer du père, soit par la misère, soit par le chagrin et le désespoir. Dans ce dessein, il écrit au roi qu'il a dans son régiment un jeune homme, bon sujet, mais trop grand pour être hussard, et qu'il le propose à Sa Majesté pour le régiment des gardes, où il conviendrait beaucoup mieux. Le roi accepte l'offre, et le jeune homme part pour Postdam, laissant ses parents dans une désolation inexprimable.

A l'arrivée de l'ex-hussard, le roi veut le voir. Etait-il instruit de la malveillance du général, ou tout fut-il conduit par une heureuse destinée ? Quoi qu'il en soit, Frédéric, au lieu de se faire présenter le soldat à la parade, le fait appeler dans son appartement, et, après l'avoir examiné, il lui ordonne d'essayer un habit de livrée. Quand le hussard reparaît dans ce costume, si nouveau pour lui, le roi lui demande s'il se trouve bien ainsi.

— Je me trouverai toujours parfaitement bien, réplique le pauvre jeune homme, si j'ai le bonheur de plaire à mon maître.

— Eh bien, lui dit Frédéric, garde cet habit, reste auprès de moi, fais bien ton devoir, et j'aurai soin de toi ; tes camarades te diront ce que tu auras à faire. Mais, mon enfant, il faut être exact à la minute ici, et pour cela il te faut une bonne montre. Va-t-en chez tel horloger, dis-lui que tu me sers, et il t'en donnera une en argent, dont il te demandera quarante écus. Il te faut, outre cela, et indépendamment de hardes et de souliers, six chemises, six cravates, six paires de bas et douze mouchoirs, ce qui te coûtera encore tant d'écus ; voilà la somme nécessaire à ces emplettes ; va les faire, et sois auprès de moi exact, fidèle et discret. Quant à ton entretien, tu recevras tant par mois, plus dix écus (trente-six francs), avec lesquels tu pourras subvenir à ta nourriture et à tes menues dépenses.

Dans l'extrême joie qu'éprouve le jeune homme, la première chose qu'il fait est de songer à ses parents.

— Que d'argent ! se disait-il, et mon père et ma mère ont des besoins ! Ne pourrai-je donc pas leur envoyer les

quarante écus de la montre, emprunter à mes camarades de quoi la payer, sous condition de leur rembourser cinq écus par mois?

Tourmenté de cette idée, il la communique à ses camarades, qui lui prêtent quarante écus. Il eut la montre et secourut ses parents. Mais Frédéric savait déjà tout.

— Je t'ai donné, dit-il le lendemain à son nouveau domestique, de l'argent pour acheter une montre, et tu l'as envoyé à tes parents. Tu as cru faire une belle action, et tu n'as pas senti que tu commettais une infidélité. Il est juste de secourir ses parents, quand ils sont dans le besoin, et surtout quand ils sont vieux ou infirmes; mais nous ne devons employer à cela que ce qui est à nous; or, l'argent que je t'avais donné n'était pas à toi; tu ne l'avais qu'à condition d'en faire l'usage que je t'avais indiqué. Je te pardonne pour cette fois, parce qu'un sentiment pur t'égarait, et que tu obéissais à ton bon naturel. Je te donne en ce moment de quoi t'acquitter envers tes camarades; mais songe que je te défends de faire de nouvelles dettes.

Frédéric reçut bientôt le prix de ses bienfaits envers ce brave domestique. Attaqué d'un violent accès de goutte, il fait appeler son médecin, qui, lui trouvant une fièvre ardente et une grande sécheresse, jugea qu'il était urgent de provoquer la transpiration, et voulut prescrire un remède propre à produire cet effet. Mais le roi veut savoir ce qu'on lui ordonne, rejette tout ce que lui propose le médecin, et finit même par le renvoyer en le traitant d'âne. Arrivé à l'antichambre, le docteur déclare aux valets que le prince est très-mal; qu'il est important de le faire transpirer, qu'il faut à tout prix empêcher le malade de se découvrir, et l'envelopper de couvertures jusqu'à ce qu'il ait sué abondamment.

Les domestiques jugèrent que le jeune hussard était celui qui pourrait plus facilement le fléchir. Il est donc chargé de le veiller la nuit suivante, commission qu'il accepte, non sans crainte, mais avec dévouement. On apporte la potion à dix heures du soir; aussitôt le jeune homme entre dans la chambre à coucher du roi, tenant à la main le breuvage.

— Qu'avez-vous là? lui dit Frédéric.

— Sire, c'est une potion prescrite par le médecin.

— Jetez-la au feu.

— Mais, sire, si elle est nécessaire?

— Je n'en veux point.

— Sire, le médecin nous a ordonné de vous la présenter.

— Le médecin est un âne.

— Hélas! sire, il a déclaré qu'il était indispensable que vous la prissiez.

— Je ne la prendrai point.

— Il a dit que, sans cela, vous n'auriez point la transpiration qu'il faut pour vous guérir.

— Il ne sait ce qu'il dit.

— Pourtant il nous a bien recommandé de prier Votre Majesté de la prendre.

— Mon enfant, vous me fatiguez inutilement; retirez-vous.

— Mais, sire, celui qui a ordonné ce remède n'est-il pas médecin, et attaché à Votre Majesté?

— Vous m'ennuyez.

— Sire, il a dit qu'il y allait de votre conservation.

— Je vous ordonne de vous retirer.

— Et notre devoir ne nous oblige-t-il pas de supplier Votre Majesté de prendre un remède qui doit la guérir?

Le roi se met en colère; il jure, ordonne et menace. Le jeune homme, de son côté, ayant toujours la potion à la main, prie, sollicite, conjure, se met à genoux, pleure à chaudes larmes, déclare se soumettre à tout, pourvu qu'il puisse contribuer à sauver Sa Majesté, et reste enfin inébranlable. Cette lutte dura jusqu'après minuit; alors le roi fatigué, comme épuisé, se détermine à prendre la potion pour s'affranchir de tant d'importunité, et pour jouir de quelque repos. Mais bientôt s'élève un nouveau combat entre le maître et le serviteur. Le remède agit, il excite dans tout le corps du monarque une chaleur brûlante et difficile à supporter. Le roi veut se découvrir, et le valet de pied s'y oppose : le prince rejette une couverture, le gardien se hâte de la replacer; le premier cherche-t-il seulement à sortir un bras du lit, le second s'empresse de l'envelopper le mieux qu'il peut; toujours priant, conjurant, demandant pardon, et se cramponnant en quelque sorte au lit du malade, qui se fâche, crie et menace en vain. Ce nouveau combat dura jusqu'à trois heures du

Frédéric et le hussard en livrée. Dessin de G. Janet.

matin environ, moment où enfin la transpiration s'établit. Moins tourmenté, le roi redevint plus calme, et sentit que le médecin et le serviteur avaient eu raison; aussi dit-il alors au dernier :

— Mon enfant, je n'ai plus besoin de vous. La transpiration est venue, je ne sens plus cette chaleur violente qui m'agitait; je vous promets que je ne me découvrirai plus, soyez-en sûr, et allez prendre du repos, car vous devez être bien fatigué.

Le domestique fit semblant d'obéir, et se retira dans un coin, d'où, sans être aperçu, il continua de surveiller son maître jusqu'à ce qu'il se fût endormi. Le lendemain, le roi se trouve beaucoup mieux; il se lève et fait entrer son jeune garde-malade :

— Mon enfant, lui dit-il, vous êtes un brave garçon; vous faites bien votre devoir, et je suis fort content de vous; vous m'avez servi, cette nuit, avec beaucoup de zèle,

Tenez, voilà cinquante ducats que je vous donne pour les envoyer à vos parents.

Le général qui avait persécuté avec un si lâche acharnement le vieux hussard eut la bassesse de venir féliciter Frédéric du choix qu'il venait de faire du fils de sa victime.

— Retirez-vous, monsieur, lui dit rudement le roi; vous êtes brave, mais vous n'avez pas d'entrailles : ayez désormais plus d'égards pour mes vieux soldats.

Cette aventure rendit Frédéric trop sévère peut-être avec un autre général, qui venait de permettre aux capitaines de ses régiments de faire, pendant la paix, le commerce de bière. Les pauvres brasseurs par état, souffrant d'une pareille concurrence, vinrent s'en plaindre au roi. Celui-ci accourt indigné vers le quartier du général en question, qu'il rencontre à cheval.

— Quelle pose vous avez là, monsieur, lui dit-il sèchement; vous ressemblez à un garçon brasseur.

— Sire, lui réplique le général piqué au vif, ce n'est point comme débitant de bière, c'est comme officier que je vous ai longtemps servi; mais, puisque vous m'injuriez, vous refusez mes services : ainsi, je vous donne ma démission.

Frédéric l'accepte; puis le met préalablement aux arrêts pour cause d'insubordination militaire. Quant aux capitaines, ils furent envoyés à Spandau. Le sobriquet de général-brasseur resta au vieil officier, à qui cependant le roi fit grâce, en raison de ses anciens services. On peut dire aussi qu'il l'avait cruellement molesté de sa caustique parole.

Mais n'aurait-on pas eu aussi quelque motif de le railler lui-même d'avoir confié une partie de ses finances à des Français? Ses soldats n'en laissèrent point échapper l'occasion. Il s'était fait faire un manteau neuf bordé d'un galon d'or au collet; car il avait besoin, en conscience, d'un nouveau costume après la guerre de Sept-Ans, comme on le verra plus bas. Ce n'en était pas moins du luxe, de la part d'un roi toujours si simplement vêtu : le galon d'or surtout devait étonner. La première fois que, couvert de ce manteau, Frédéric passa en revue son régiment :

— On voit bien, dirent assez haut les soldats, que notre Fritz (diminutif allemand du mot Frédéric, surnom qu'ils lui donnaient par attachement), on voit bien que notre Fritz est devenu financier français, car le voilà qui prend du galon.

Frédéric trouva le mot plaisant, et se détourna pour en rire.

Aussi n'oublia-t-il pas cette plaisanterie, lorsque, le 4 juin 1745, vainqueur de l'Autriche et de la Russie à la bataille de Nohenfriedberg, il écrivit à Louis XV, son allié alors, et qui venait de battre à Fontenoi l'armée anglaise : « Je viens d'acquitter la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fontenoi. »

Il s'entendait néanmoins parfaitement en finances, car il était grand politique. Un jour qu'on lui reprochait de tenir accumulé dans ses coffres un trésor considérable :

— C'est, dit-il, une épée hors du fourreau qui empêche les autres d'en sortir.

Il se connaissait également en peinture, et il eut pour peintre Amédée Vanloo, qui s'occupa de peindre les plafonds du nouveau Sans-Souci. Un architecte français, nommé Léger, s'étant brouillé avec le roi, à l'occasion de ce bâtiment, dans leur dispute ils furent aussi vifs et aussi entêtés l'un que l'autre.

— Je suis le maître! disait Frédéric, et je veux, j'ordonne que ce dessin soit refait, exécuté selon mes idées.

— Mon honneur y est intéressé, répondit l'architecte. Léger ne dira pas lui-même à ses successeurs qu'il n'a eu qu'un goût baroque et barbare, qu'il a entièrement ignoré son art, ou qu'il a eu la lâcheté d'en violer toutes les règles par une fausse complaisance.

On prétendit même que, dans l'excès d'agitation à laquelle ils s'abandonnèrent tous deux, l'architecte, vraisemblablement menacé de la canne royale, porta la main sur la garde de son épée. Quoi qu'il en soit, ils ne se revirent plus. Léger partit, et le nouveau Sans-Souci fut construit suivant les intentions du roi.

Sa querelle avec un architecte, qui osait avoir d'autres idées que lui en fait d'art, est d'autant plus surprenante, qu'il laissait assez volontiers à chacun son franc-parler. La liberté de la presse fut même poussée, sous son règne, jusqu'à la licence; et jamais souverain n'essuya plus de libelles, sans en punir un seul. Voyant, un jour, de sa fenêtre, beaucoup de monde assemblé auprès d'une affiche satirique contre sa personne, il la fit placer plus bas, afin qu'on pût mieux la lire.

Ce qu'il ne pardonnait pas facilement, c'était la plus faible négligence dans tout ce qui regarde le service et la tenue militaires.

Dix-huit officiers français ayant été présentés tous à la fois à Frédéric, on leur recommanda surtout l'uniforme complet. Cependant le marquis de B***, colonel d'infanterie, se croyant à Versailles, ne tint nul compte de l'avis, et parut en bas de soie, au lieu d'être en bottes.

— Dans quel régiment commandez-vous? lui demande le prince.

— Sire, dans le régiment de Champagne.

— Ah! réplique le roi, reculant d'un pas, et l'œil fixé sur les jambes de l'officier, nous connaissons le proverbe : « Champagne se moque de l'ordre! »

Il n'était pas moins sensible aux traits d'impolitesse que se permettaient les militaires étrangers admis à sa cour.

Trois cents officiers français, prisonniers à Rosbach, eurent Berlin pour prison et furent traités, d'après les ordres de Frédéric, avec la plus exquise urbanité. Ils en abusèrent à un tel point que, dans les appartements de la reine, où ils avaient la liberté d'entrer à toute heure du jour, ils cassaient des noisettes derrière le fauteuil royal, et parlaient sur toutes choses avec une extrême légèreté. On en fit des plaintes au roi, qui, se fâchant, surtout à cause de la reine, s'écria d'un ton sardonique :

— Ils en feront tant, ces beaux messieurs, qu'on les prendra bientôt pour les vainqueurs et les maîtres de la ville.

Cet homme si fin, d'un esprit si subtil, d'une si vive pénétration politique, et qui avait deviné la révolution française, se trompa complétement d'abord sur le génie militaire de Laudon. Ainsi Louis XIV ne put pressentir le prince Eugène. Laudon ayant demandé une compagnie à Frédéric, ce monarque lui tourna le dos en disant :

— La physionomie de cet homme ne me plaît pas.

Plus tard, il lui fit une réparation toute gracieuse. Laudon, récemment nommé major-général, ayant perdu son brevet dans une affaire très-chaude, Frédéric le lui renvoya par un trompette, avec ces mots : — Dites au général de Laudon combien je m'estime heureux d'être pour quelque chose dans l'avancement d'un si brave officier. Et, plus tard encore, après la guerre, dans un dîner que lui donna Joseph II, à son camp de Moravie, Laudon s'étant placé avec modestie au dernier rang, Frédéric l'aperçoit et lui dit :

— Mettez-vous auprès de moi, maréchal ; j'aime mieux vous avoir à mes côtés qu'en face.

De même, et par une contradiction non moins étrange, malgré tout son esprit, qui était très-fin, même en littérature comme dans les arts, jamais Frédéric ne sentit le rare mérite de notre La Fontaine. Un auteur français lui soutenant un jour que le *Bonhomme* était un des plus beaux génies qui eussent jamais existé:

— Fort beau génie, sans doute, répondit Frédéric avec dédain, mais seulement dans les petites choses. Il n'a fait que des fables ; il n'a pas eu assez d'haleine pour s'élever au-dessus de ce genre borné et enfantin : on ne doit pas le citer quand on parle des grands hommes.

Et pourtant, toujours par une singulière contradiction d'esprit, le même Frédéric faisait le plus grand cas du fabuliste Gellert, ami de Laudon. Ayant eu une longue conversation avec lui, cet auteur célèbre lui récita la fable du peintre, et le roi fut charmé.

— C'est, dit-il, le plus raisonnable de tous les savants allemands.

Cette bizarrerie de goût méritait une mystification. Ne pouvant se consoler, passionné comme il était pour la littérature française, du départ de Voltaire, il crut retrouver quelque reflet du génie de ce grand destructeur dans un certain M. Masson, qu'on lui représenta sous les couleurs les plus flatteuses. Ce M. Masson, auteur d'un poëme sur les Helvétiens, poëme qui ne manquait pas d'énergie, et qui était plein de notes savantes, fut donc engagé, sur sa réputation, au service du roi de Prusse, dont il devait être le lecteur. Toujours avide de questionner les nouveaux débarqués à sa cour:

— Quel est, selon vous, monsieur, lui demanda-t-il brusquement, lorsqu'il se présenta devant lui, quel est, à votre idée, le plus grand capitaine d'entre les rois ?

— Sire, c'est Henri IV, lui répondit Masson qui n'avait d'admiration que pour ce prince.

— Peste soit de l'anachronisme ! murmura tout bas Frédéric, qui pensa peut-être que le poëte-courtisan allait le nommer lui-même. Il venait de vaincre à Lissa. Mais votre Henri IV, reprit-il avec humeur, n'était qu'un bon soldat, voilà tout. Il ignorait tout à fait l'art de faire mouvoir de grandes armées.

— Sire, n'a-t-il pas conquis sa couronne avec une poignée de braves ?

— Et moi, fut tenté de répondre Frédéric, est-ce que je ne viens pas de reconquérir Berlin sur mes ennemis?

La discussion s'échauffant, comme l'opiniâtre auteur des *Helvétiens* opposait sans cesse le nom de Henri IV à toutes les objections de son royal interlocuteur, Frédéric impatienté le congédia, et ne le questionna plus depuis cette époque.

Masson, qui était un original, mais qui, après tout, avait de l'esprit, ne tarda pas à prendre son parti en homme de bon sens. Bien qu'il eût de faibles émoluments pour sa chaire de professeur d'histoire à Berlin, il fit de telles économies, (il ne dépensait, dit Thiébault, que dix sous par jour, argent de France, et il porta le même habit pendant trente ans), qu'au bout de ces trente années consécutives d'enseignement à l'étranger, il revint mourir à Paris, dans une honnête aisance, le nom du bon roi toujours à la bouche.

Homme éminemment spirituel, Frédéric se laissa souvent désarmer par une saillie et une heureuse réponse, comme on peut le voir au sujet du meunier de Sans-Souci. Ce meunier refusait de lui vendre son moulin :

— Sais-tu bien, lui dit-il, que je pourrais prendre ton moulin sans t'en donner un sou ?

— Oui, reprit le meunier ; mais il y a des juges à Berlin.

Dans une de ses courses, Frédéric reçut d'un meunier de Poméranie un placet conçu en ces termes : « Je vous paye, sire, trois cents reisdalers (1,100 livres environ) pour le moulin que vous avez au village où je demeure ; mais le comte de N. détourne les eaux qui font aller ce moulin ; ce qui fait que je n'ai plus moyen ni de vous payer, ni de vivre. » Frédéric renvoie le placet au chancelier avec cette apostille : « Qu'on rende justice à ce meunier. » On plaide la cause, on condamne le meunier. L'année suivante, nouveau placet, nouveau renvoi avec l'apostille : « Portez la cause au second tribunal, et qu'on ait soin de rendre justice au plaignant. » Le meunier est condamné une seconde fois ; troisième placet où le désespoir succède à la plainte. Convaincu à la fin que le pauvre meunier a raison, Frédéric fait appeler son chancelier et les trois magistrats siégeant au tribunal d'appel, les traite de juges iniques, prend la plume et écrit de la main gauche, à cause de la goutte, une sentence qui condamne le comte de N. à rendre au meunier toute l'eau que le ruisseau pouvait fournir et à payer tous les frais du procès, ainsi qu'un dédommagement convenable. Puis, reprenant le ton dur et colère, il tance vertement son chancelier, lui signifie qu'il n'a plus besoin de ses services, et fait conduire à Spandau les trois juges, qu'il chasse ignominieusement de son cabinet.

Il ne fut pas toujours aussi juste qu'il l'avait été envers le meunier de Sans-Souci et celui de Poméranie. Ayant résolu de placer son école civile et militaire en face du château, le long du quai de la Sprée, il crut devoir y joindre une petite maison bourgeoise voisine, et qui appartenait à un vieux médecin. Or, ce médecin y était né ; il déclara vouloir y mourir, comme ses pères. Ce fut en vain que le roi offrit de lui payer la maison quatre fois sa valeur ; il ne put rien obtenir. Que fait-il alors ? il ordonne de bâtir à côté, masque entièrement le petit jardin du vieux docteur ; le soleil lui manque, ses arbres périssent. Il s'en dégoûte, offre sa maison au roi, qui lui répond froidement :

— J'ai réussi à m'en passer, je n'en ai plus besoin.

Mais, comme s'il eût été honteux d'un tel acte, il revint bientôt à sa bonté naturelle et à son amour pour la justice. Une pauvre veuve d'officier, âgée et infirme, lui ayant demandé un secours :

— Je suis sensible à vos infirmités et à votre indigence, reprit-il. Pourquoi ne vous êtes-vous pas plus tôt adressée à moi ? Actuellement, il n'y a pas de pension vacante ; mais il faut que je vous secoure, car votre mari était un brave homme, que je regrette beaucoup. Je retrancherai tous les jours un plat de ma table ; cela épargnera trois cent soixante-cinq écus ; et cette petite somme, sur laquelle vous pouvez compter, vous sera payée le 1er du mois prochain, jusqu'à ce qu'il se trouve une pension : j'ai donné ordre que la première vous fût accordée.

Frédéric avait, dans cette occasion, d'autant plus de mérite à retrancher un plat de sa table pour secourir la pauvre veuve, qu'il était né gourmand ; il se piquait même d'un certain éclectisme culinaire. Il avait douze cuisiniers, assez bien payés, les uns allemands, les autres français, et quelques-uns italiens, anglais ou russes. Tous étaient occupés, attendu que jamais les plats assignés à l'un n'étaient préparés par d'autres ; à chacun sa tâche. Tous ces cuisiniers étaient sous la direction de deux maîtres d'hôtel ou chefs de cuisine, et cuisiniers eux-mêmes, l'un nommé Joyard, de Lyon ; et l'autre, Noël, de Périgueux. Ces deux chefs dirigeaient le service de la table, et ne se montraient qu'en habits galonnés. Souvent le roi les réu-

nissait tous ensemble pour leur donner lui-même ses ordres. Pendant bien des années, Frédéric avait donné à chacun une bouteille de vin par repas ; mais, à la fin, il supprima cet article, persuadé qu'ils avaient assez de vin de ce que la desserte pourrait leur en fournir. Le pauvre Noël fut très-scandalisé de se voir ainsi mis à l'eau sur ses vieux jours ; car Noël, très-brave homme d'ailleurs, était fort attentif à tout ce qui tient à l'économie.

Frédéric avait d'abord payé à ses deux chefs de cuisine un reisdaler par plat ; ensuite il était descendu à vingt groschen, puis à seize ou à un florin, et enfin à douze groschen, ou à un demi-reisdaler, c'est-à-dire un franc quatre-vingts centimes d'aujourd'hui. Cette manière de payer les frais de sa table le dispensait d'entrer dans les comptes de tout ce qu'il faut pour l'assaisonnement ; il ne payait en un mot que les plats. Ce qu'il y avait d'ailleurs de vraiment triste pour ses officiers de bouche, c'est que plus il rognait leurs appointements, plus il redoublait d'appétit. Il mangea, la veille de sa mort, un homard tout entier.

Citons maintenant un trait qui aurait pu avoir des conséquences funestes pour Frédéric, sans sa rare pénétra-

Frédéric donnant ses ordres à ses deux maîtres-d'hôtel et à ses douze cuisiniers. Dessin de G. Janet.

tion d'esprit. Durant la guerre de Sept-Ans, lorsqu'il était à Dresde, il vit, un matin, pâlir et trembler le domestique qui lui apportait son déjeuner.

— Qu'est-ce qui vous fait trembler ainsi ? lui dit-il, d'un air et d'un ton sévères.

Le domestique croit son crime découvert, et se jette à ses genoux pour demander grâce. On fait l'essai du chocolat et du café qu'apportait ce malheureux ; on en fait avaler à quelques animaux, qui périssent aussitôt. Longtemps on cita cette histoire ; mais il n'y eut aucune procédure, et le roi couvrit l'affaire d'un silence absolu. D'où l'on peut juger que, s'il admirait le courage d'Alexandre, il eût rougi de l'imiter dans les sanglantes procédures qui punissaient de mort les attentats et même les complots imaginaires contre sa personne. Ce n'est pas qu'il n'y eût des juges à Berlin (pour répéter le mot du meunier de Sans-Souci), mais Frédéric tenait pour tous à la rigoureuse exécution des lois prussiennes, excepté pour lui-même.

Le fameux Schuwaroff ayant été chargé par l'impératrice de Russie de dépêches pour Frédéric, tout dépen-

dait de la promptitude avec laquelle il remplirait sa mission, et les postillons prussiens semblaient rivaliser entre eux de lenteur : le dernier fut même insolent dans ses répliques au général. Celui-ci, impatienté, lui applique, dans sa colère, une demi-douzaine de coups de canne. Enfin, arrivé, le postillon fait sa plainte aux magistrats : les lois du pays défendant, sous des peines graves, de frapper les postillons, Schuwaroff montre ses dépêches aux armes impériales et destinées à Frédéric ; les magistrats intimidés le laissent partir. Comme il avait l'avance sur leur courrier, il arrive à Breslaw ; le roi lui témoigne le plus vif intérêt. Alors il croit pouvoir lui faire le récit de sa mésaventure, ou plutôt de celle du postillon bâtonné. Dès les premiers mots, Frédéric devient attentif, froid et sévère ; il écoute jusqu'au bout, reste immobile, et répond d'un air glacial à son interlocuteur :

— Monsieur le général, vous avez été fort heureux.

Cette anecdote pourrait faire croire qu'il avait une règle fixe et invariable dans ses principes. Avouons cependant que le caractère de ce grand monarque offre parfois d'étranges contradictions. On a vu, par exemple, que, prince royal, il avait raillé cruellement le comte de Wartensleben sur son avarice. Devenu roi, il détestait la lésinerie dans ses représentants. Le baron d'Amon, qu'il avait envoyé comme ambassadeur en France, ne tarda pas à être rappelé, parce qu'il s'était montré plus qu'économe dans sa mission. Il poussait même la parcimonie jusqu'à la plus insigne et la plus maladroite avarice.

Frédéric et les paysans de l'Oder. Dessin de G. Janet.

— Je ne sais pourquoi, disait un jour ce baron au prince, on vante tant les poulardes de Paris ; je n'en ai jamais mangé de bonnes, sire, je vous le jure, pendant mon séjour dans cette ville.

— Je le crois bien, répondit Frédéric ; mais c'est que vous n'avez jamais voulu les payer. Vous avez eu grand soin de n'acheter que des poulets étiques : je vous connais.

Après de telles paroles, qui reconnaît Frédéric dans sa conduite mesquine envers le tragédien Aufresne ? Cet artiste dramatique, sans lui plaire autant que Lekain, qu'il avait d'abord mal jugé, lui fit à son tour un sensible plaisir, et ils se quittèrent également enchantés l'un de l'autre. Plusieurs jours s'écoulent ; Frédéric voit Aufresne dans les cours du château.

— Par quel motif, demanda-t-il à son aide de camp, ce Français n'est-il pas sur la route de Saint-Pétersbourg, où il est, je le sais, engagé ?

— C'est, lui répond l'officier, qu'il s'attend, de la part de Votre Majesté, à une marque de bienveillance.

— Comment! reprit le roi, il a déclamé devant moi, et il m'a plu beaucoup; à mon tour, j'ai lu plusieurs morceaux, et il m'a paru satisfait : nous voilà quittes. Il ne me reste plus qu'à lui souhaiter un heureux voyage.

L'aide de camp s'acquitta de la commission, peu agréable pour le tragédien. Aufresne reste triste et confus.

— Si, du moins, dit-il, le roi voulait me donner le volume dans lequel je l'ai entendu lire!

Frédéric sourit de cette demande, s'approche de ses tablettes, prend le livre, et le remet à son aide de camp sans proférer un seul mot; mais ce silence même était un sarcasme trop éloquent contre le pauvre artiste désappointé.

Ce langage du sarcasme fut son continuel défaut, et plus d'une fois il lui coûta cher. Ah! qu'il est plus beau de le voir, dans ses campagnes si meurtrières contre les Russes, devenir la providence des malheureuses victimes du Cosaque et du Kalmouck! Au passage de l'Oder, une foule de paysans et des paysannes des montagnes voisines l'entouraient, l'appelant leur père, leur sauveur, et le comblaient de bénédictions. Parmi ces infortunés, les uns avaient été mutilés par le fer ennemi; les autres étaient à demi morts de faim, tous réduits au désespoir. Frédéric les accueillit avec bonté, leur promit de chasser bientôt ces hordes féroces, et il tint parole.

Ce fut en vain que le feld-maréchal autrichien Daun écrivit au général moscovite Fermor de ne pas se compromettre et de ne point risquer de bataille contre un ennemi rusé qu'il ne connaissait pas encore. Le courrier est enlevé et la lettre portée à Frédéric, qui, après la victoire, répond de sa main au feld-maréchal : « Vous avez eu raison de lui conseiller d'être circonspect avec un ennemi rusé que vous connaissez mieux que lui; car il a tenu ferme et a été battu. »

Ce fut sans doute après cette victoire qu'un grenadier lui dit, un jour, contre le feu :

— Père Fritz, nous donneras-tu de bons quartiers, cet hiver?

— Ah! ah! répondit Frédéric, il faut auparavant que nous prenions Dresde; mais après j'aurai soin de vous, et vous serez contents.

Nous venons de le voir victorieux; le voilà maintenant battu, et il n'en restera pas moins admirable par son intrépidité stoïque. Dans une défaite que lui fit essuyer Laudon, Frédéric allait perdre la vie ou la liberté sans l'héroïque dévouement du major Pritwitz; on l'arrache de la mêlée, au desespoir, et s'écriant :

— N'y a-t-il donc pas un boulet pour moi?

Une balle l'ayant frappé à la poitrine, au milieu d'une bataille, on l'engage à s'éloigner :

— Ma vie n'est rien, reprit-il; remportons la victoire. Et la lutte continue.

Après son mémorable triomphe à Lissa, triomphe qu'admirait surtout Napoléon, et où Frédéric vainquit avec peu de monde une armée considérable, comme on lui racontait mille propos insultants des Autrichiens sur lui-même et sur sa poignée d'hommes :

— Je leur pardonne les sottises qu'ils ont pu dire, reprit-il, en faveur de celle qu'ils viennent de faire.

Après l'action, promenant sur le champ de bataille un triste regard :

— Quand donc finiront tant de maux? s'écria-t-il, les larmes au yeux.

Ayant appris, sous les murs de Dresde, la perte de Glatz, il en fut d'abord tout troublé; mais, reprenant aussitôt le calme de la confiance :

— Nous recouvrerons Glatz au traité, dit-il à ses généraux; marchons en Silésie, pour ne pas tout perdre.

— Ces gens-là sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre, disait-il des Russes et de leur opiniâtre acharnement.

C'était par le même motif de son ascendant militaire sur ces hordes hyperboréennes qu'il s'écriait, à propos de la campagne de 1769, dans laquelle Catherine II battit les Turcs avec des troupes qui n'étaient rien moins qu'habiles :

— Je crois voir des borgnes vaincre des aveugles.

Ces continuelles plaisanteries contre tant d'adversaires qui lui étaient si inférieurs égayaient les vieux soldats : ils aimaient à causer avec un roi si grand capitaine, et si familier dans les propos de camp. Aussi ne lui épargnaient-ils point les bouffées de tabac.

— Eloignez-vous donc, leur disait un jour certain officier; vous voyez bien que vous incommodez Sa Majesté.

— Non, non, reprit Frédéric; j'aime l'odeur du tabac presque autant que celle de la poudre.

A la bataille de Kolin (bourg de la Bohême, à cinq lieues de Bidschow), où il fut vaincu par Daun, Frédéric, après avoir jusqu'à sept fois ramené son infanterie à la charge, voyant ses soldats hésiter à la dernière de ces attaques, leur cria d'un ton animé :

— Voulez-vous donc toujours vivre?

A cette funeste bataille, la retraite sur Dresde s'étant effectuée avec des peines infinies et non sans de grandes pertes, le roi reçut très-mal les généraux qui se trouvaient sous les ordres du prince royal Guillaume-Auguste; à peine s'il leur ôta son chapeau; il ne prononça pas une seule parole, et leur tourna le dos. Puis, au bout de quelques jours, il chargea le général de Goltz de leur dire qu'à l'exception du seul Winterfeld, il devrait les condamner tous à être fusillés.

Après la perte de cette même bataille de Kolin, il part au galop, avec quelques officiers supérieurs, pour faire lever le blocus de Prague. A la suite d'une longue course, ils arrivent dans un village, à l'entrée duquel ils rencontrent une femme qui avait un panier de cerises. Le roi achète le panier.

— Messieurs, dit-il à ses compagnons, nos chevaux ont besoin de se reposer; nous pouvons nous-mêmes perdre une heure ou deux sans rien risquer : arrêtons-nous ici.

Ils entrent dans une grange, et tandis qu'on soigne leurs chevaux, ils se font donner de la paille pour leur servir de siége, et se placent autour du panier, qui est bientôt vide.

— Qui de vous a le moins besoin de dormir? demande alors Frédéric.

— Moi, sire, répond aussitôt son page, le baron Pirch.

— Eh bien! lui réplique-t-il, regardez l'heure qu'il est à votre montre; veillez, et réveillez-nous au bout d'une heure. Que tout soit prêt pour partir.

Après ces mots, il se couche sur la paille, en disant :

— Allons, paix! et que l'on dorme.

Lui-même, en moins d'une minute, est endormi profondément.

C'était une chose curieuse que de voir le costume qu'il fut réduit à quitter après la guerre sanglante de Sept-Ans. Un amateur l'acheta de ses domestiques : c'est-à-dire, le chapeau, l'habit, la veste, la culotte et les bottes; le tout

bien usé et bien poudreux; l'habit et le chapeau avaient été criblés de balles.

Son secrétaire Le Catt eut longtemps entre les mains un étui d'or, qui, placé dans le gousset de Frédéric, avait été aplati par une balle, pendant la bataille de Zounedorff, et qui lui avait préservé la cuisse, où il n'eut qu'une assez forte contusion.

Un soir, après une grande bataille, s'étant approché d'un bon feu que venaient d'allumer quelques soldats de ses gardes, ceux-ci lui demandèrent ce qu'il était devenu pendant l'action, lui qui avait l'habitude de se battre au milieu d'eux, et qu'ils n'avaient pas vu de la journée. Non-seulement il leur dit où il s'était tenu, mais encore pour quel motif il l'avait fait; commençant alors à se réchauffer, il ouvre sa veste, d'où tombe une balle que ses soldats ramassèrent, en s'écriant qu'on voyait bien qu'il se plaçait toujours au poste le plus périlleux. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne plus tant s'exposer à l'avenir; mais c'était inutilement qu'ils lui adressaient cette prière.

Et, en effet, il ne fut jamais plus gai que dans les dangers les plus terribles. C'était alors que l'esprit et la poudre semblaient conspirer ensemble pour en faire le plus grand des rois et le plus enjoué des hommes. Il poussait même l'indulgence, dans de telles crises, jusqu'à mépriser les lois impassibles de la discipline militaire.

Un déserteur, qu'on lui amena, lui ayant avoué qu'il n'avait quitté ses drapeaux que parce que ses affaires allaient trop mal:

— Eh bien! lui répond-il, combats encore un jour pour moi; et si cela ne va pas mieux, nous déserterons ensemble.

Ce qu'il y avait surtout d'admirable dans ce héros, c'est que les désastres de la guerre ne lui firent jamais oublier l'instruction de ses sujets. Il se faisait remettre la liste détaillée des villages qui n'avaient point de petites écoles, et tous les ans, surtout pendant les loisirs de la paix, il avait soin d'en fonder un certain nombre. Il y eut des époques toutes pacifiques où il en institua jusqu'à soixante à la fois.

Il ne faut pas croire non plus qu'il aimait à voir mourir de faim ses vieux serviteurs, ainsi que la calomnie l'a trop souvent répété. Mille exemples attestent le contraire. Mais comme, avant tout, il était juste, il voulait que l'on pût s'enrichir loyalement et comme incognito à son service.

Un jour qu'on lui peignait la misère d'un de ses anciens employés :

— L'imbécile! reprit-il, je l'avais mis au râtelier; que ne tirait-il du foin?

Il l'eût puni, et avec raison, s'il en eût tiré, car il était d'une équité impartiale.

La bonté fut le caractère primitif de Frédéric, comme l'a dit Mme de Staël; rien ne le prouve mieux que cette dernière anecdote.

— Comment avez-vous trouvé Louis XVI? demandait-il à un voyageur qui arrivait de France.

— Je suis convaincu, répondit ce dernier, que partout où la nature aurait placé cette tête, on y aurait trouvé la bonté pour vertu dominante.

— Ah! monsieur, répliqua Frédéric avec vivacité et avec une sorte d'enthousiasme, « S'il est bon roi, il est grand roi! »

N.-A. DUBOIS.

NÉCROLOGIE DE 1854 (1).

Henriette Sontag, comtesse de Rossi. Nous vous avons déjà offert le beau portrait, et raconté la noble vie de cette chanteuse-ambassadrice, de cette rivale de la Pasta et de la Malibran (2), qui a brillé du même éclat pur et glorieux dans les cours et sur les théâtres. Le fléau du choléra l'attendait à Mexico, où il l'a brisée en quelques jours, au milieu des ovations populaires. Il nous reste une fleur à jeter sur sa tombe; c'est un trait de charité révélé par la *France musicale*.

Mme Sontag était fille de pauvres acteurs du théâtre de Darmstadt. Les exilés allemands, que la misère chassait de leur pays, trouvaient chez l'artiste une généreuse hospitalité.

Un jour, à Paris, en sortant d'une répétition de *Don Juan*, Elvire rencontra à la porte du Théâtre Italien trois jeunes filles tremblantes et pleurant la faim. Il faisait froid; leur mère, à côté d'elles, chantait des hymnes de son pays. Mme Sontag la reconnut; elle se souvint qu'au théâtre de Darmstadt elle avait été portée dans les bras de ses parents. La cantatrice s'approcha de la mendiante, lui demanda son adresse d'une voix émue, puis elle monta dans la voiture qui l'attendait.

Le soir même un domestique en belle livrée frappait au sixième étage d'une maison du faubourg du Temple:

— Qui vient là? dit une voix timide.

— C'est une amie qui vous apporte une bonne nouvelle, — et la porte s'ouvrit. Voici une lettre que je suis chargée de vous remettre; lisez.

La lettre contenait ceci : « Présentez-vous demain, Chaussée-d'Antin, 17, chez M. B..., vous y trouverez une somme de 3,000 francs que je vous donne. Retournez à Darmstadt avec vos trois enfants; je me charge des frais de leur éducation. »

— Et le nom de la femme qui me fait un tel présent?

— Je ne puis vous le dire, reprit l'envoyé, vous ne le saurez qu'à Darmstadt.

La mendiante para ses trois filles comme pour une fête; le lendemain, elle reprenait le chemin de l'Allemagne. Durant sept années, elle reçut une pension qui lui permit de donner à ses filles une brillante éducation. L'une d'elles entra au Conservatoire de Berlin, et devint une artiste distinguée.

Ce fut quelques années après seulement que la mendiante connut le nom de sa bienfaitrice, Henriette Sontag, devenue comtesse de Rossi.

Morel, dit Sainville, né à Paris, fils du maître-d'hôtel de M. François Delessert, d'abord garçon épicier, puis comédien de province, entra au Palais-Royal lors de la fondation de ce théâtre, et en devint bientôt l'un des pre-

(1) Voyez les deux numéros précédents.

(2) Voyez tome XVII du *Musée des Familles*, pages 223-224.

miers comiques. Il excellait dans les rôles de ganaches et d'excentriques, et il avait créé un charabia et des éclats de rire inimitables. Dans les dernières années de sa vie, dit un critique, M. de Fiennes, il était tellement sûr de son public, qu'il débitait tout ce qui lui passait par la tête; il inventait des scènes entières d'une incroyable originalité; il se plaisait à embarrasser son camarade en lui disant, après une grosse bouffonnerie : — Réponds donc à ça, si tu peux! Mais il ne se livrait à de pareilles plaisanteries qu'avec des gens capables de lui répliquer, et dans le but inoffensif d'en rire avec eux dans la coulisse. Les auteurs avaient une telle confiance en lui, que, lorsqu'ils étaient embarrassés pour sortir d'une scène difficile, ils lui disaient : — Vous ajouterez là ce que vous voudrez.

Il était aussi drôle, chose rare, à la ville qu'au théâtre. Voici une de ses aventures racontée par lui-même : — Un soir, au théâtre Montparnasse, on représentait l'*Auberge des Adrets*. Dans la scène où Robert Macaire et Bertrand sont interrogés par les gendarmes, il était convenu entre Alcide Tousez et moi, qui remplissions les deux principaux rôles, que nous adopterions chaque fois une nouvelle profession plus saugrenue que celle de la veille. Le soir en question, j'avais résolu de m'intituler *marchand de sifflets*, et voici ce dont j'étais convenu avec un ami étranger au théâtre. Je lui avais dit : — Tu iras te placer au paradis; puis, au moment où je proclamerai ma profession, tu me lanceras un vigoureux coup de sifflet. Aussitôt, sans me déconcerter, et avec une présence d'esprit... que tu comprendras facilement, je répliquerai, en désignant le côté où tu seras : — *Eh! parbleu, en voici un, messieurs, que je vous céderai à bon marché.* De là, tonnerre d'applaudissements. — Parfait. — C'est dit. Arrive la scène, arrive le mot; arrive aussi le tant désiré sifflet, qui allait me valoir une petite ovation de supplément. Mais, hélas! autant de fois, hélas! que vous voudrez, pour mon malheureux ami! A peine a-t-il donné la fatale réplique, qu'un cri d'indignation éclate de toutes parts : — A la porte! — A la porte le merle! — A bas le moderne, qui vient insulter notre Sainville! Tapez dessus! — Passez-nous-le! — nous en voulons tous un morceau! Et ceux qui se trouvaient le plus près du pauvre diable se ruent sur lui, en le frappant et en l'injuriant : et vlan, d'un côté, canaille! et pif, paf, de l'autre, brigand! etc. Assurément ils auraient fini par le mettre réellement en pièces, si la garde ne s'était interposée à temps pour empêcher la ruine complète de mon infortuné compère, qui, pour avoir voulu me préparer un *effet*, avait perdu les trois quarts des siens (lesquels étaient en lambeaux), et gagné, par contre-coup (c'est le mot), une foule de horions, le tout accompagné d'une séance de deux heures au poste; car ce fut seulement à la fin du spectacle que je pus aller le réclamer, en expliquant, à ma honte, mon petit stratagème, bien innocent, dans le fond, mais si fâcheux quant à la forme... de mon ami, surtout.—

Sainville est mort à Pau, où l'avait envoyé la médecine. Quelques jours avant sa dernière heure, s'il faut en croire M. de Fiennes, il était à sa fenêtre, aspirant le soleil qui dorait la neige des Pyrénées. Tout à coup il s'écria : — Oh! mais cet homme ne sait pas son métier! Puis on le vit descendre quatre à quatre les escaliers, traverser la rue et entrer chez son voisin l'épicier. — Jeune clerc, dit-il, car c'est ainsi qu'on vous appelle maintenant; de mon temps, nous étions tout bonnement des garçons; jeune clerc, vous ne savez pas votre métier; ce n'est pas ainsi qu'on casse du sucre; vous massacrez ce pain! Puis Sainville s'empare du couperet, et le voilà alignant les morceaux de sucre, au grand ébahissement du clerc et de son patron, qui était accouru. — Oui, monsieur, c'est moi, Sainville, ancien garçon épicier, premier comique du Palais-Royal, pour le moment malade à Pau, qui montre à ce garçon son métier. Si vous voulez me payer des feux, je continuerai son éducation, qui me paraît négligée.

Le docteur Benech.—Un autre original était le docteur Benech, surnommé le docteur Bifteck, qui devint célèbre et riche en prétendant que les malades mouraient de faim, et en les guérissant en effet avec de la viande crue et du vin de Bordeaux! Il avait puisé cette doctrine dans les *Confessions de J.-J. Rousseau* : « J'eus beau dire et beau faire, raconte le philosophe, le médecin (l'illustre Bordeu) triompha, et l'enfant mourut d'inanition. » L'enfant était le petit-fils du duc de Luxembourg.

Voici comment un chroniqueur rend compte des procédés de M. Benech : — On appelle le docteur chez une grande dame du faubourg Saint-Honoré; il trouve une jeune femme pâle, abattue, languissante et l'œil éteint; il l'interroge sur son état et sur le traitement qu'on lui a fait suivre, puis il sonne le maître d'hôtel :

— Faites préparer sur-le-champ et apportez un potage de semoule au bouillon de bœuf, deux côtelettes de mouton à peine cuites et une bouteille de vin de Bordeaux qu'on ira prendre chez moi.

— Pour qui demandez-vous cela? dit d'une voix faible la malade étonnée.

— Pour vous, madame.

— Comment! docteur, vous ordonnez que je mange dans l'état déplorable où je suis? mais c'est impossible!

— Voulez-vous être sauvée ou voulez-vous mourir? telle est la question. Si vous ne renoncez pas immédiatement à l'absurde régime de la diète et des tisanes qui vous a mise dans la triste situation où vous voilà, vous êtes perdue, je vous l'atteste. Allons! continua le docteur lorsque le maître d'hôtel rentra, apportant sur un plateau la collation demandée, allons! madame, vous êtes servie; conformez-vous à mes prescriptions; je ne sortirai d'ici que lorsque vous aurez exécuté l'ordonnance jusqu'à la dernière bouchée.

Subjuguée par l'autorité de ces paroles pleines de force et de conviction, la malade obéit. Le docteur l'encourage, la rassure, la félicite, et, quand son repas est achevé, il lui dit :

— Ce soir, vous prendrez un second potage, un bon bifteck, et vous achèverez cette bouteille de Bordeaux. Vous passerez une excellente nuit. Demain matin, quand je reviendrai vous voir, j'aurai la satisfaction de vous trouver beaucoup mieux, et la semaine prochaine vous irez à l'Opéra.

Les prédictions du docteur se réalisèrent de point en point; au bout de quelques jours, la malade qu'il avait prise mourante était complétement rétablie. —

Il est notoire que le docteur Benech a fait à Paris des milliers de cures dans ce genre, et que les habiles médecins ont adopté son système, — moins l'exagération. Les empiriques ont cela de bon qu'ils redressent la science quand elle penche trop d'un côté.

Le chef-d'œuvre du système Benech, disent les malins, c'est que le docteur était propriétaire du vin de Bordeaux dont il arrosait les biftecks de ses malades. En gagnant cent pour zéro comme médecin, il gagnait mille pour cent comme viticulteur! *E sempre bene!* P. C.

(Voir plus loin la *Chronique du mois*.)

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).

Départ pour Tivoli. Vue de l'ancien Forum romain, aujourd'hui *Campo Vaccino*. La porte Saint-Laurent. Aspect moderne de la voie Tiburtine. *La Torre di Mezza Via*. L'invalide des grands chemins. La *Solfatara*. Paysage du *Ponte-Lucano*. Un tableau de Poussin. Le *Domenichino*. Anna-Maria. Route de Tivoli. L'hôtel de la Sibylle. La chute du Teverone Grottes de Neptune et des Sirènes. Le guide italien. La villa de Catulle. Aspect des cascatelles. L'eau d'or. *Mariouche*, la belle contadine. Un mariage par souscription. La villa Adriani. Le cicerone et l'antiquaire. Fanatisme des ruines. Un attentat archéologique. Le nez de Cicéron. Frascati. Le bois de châtaigniers. Un gendarme pontifical. Episode de la révolution de 49. Le garde national et le prince de Santa-Croce. La trêve de la *colazione*. Grotta-Ferrata. Un religieux de Saint-Basile. Le *Possédé*, du Dominiquin. Marino. Fête patronale. Le ballon de saint Barnaba, vainqueur du démon. Le *mastro di casa* peint par lui-même. Une soirée d'été à Marino. *La canofiena*. Chant religieux. Castel-Gandolfo. La villa du pape. Allées de Castel-Gandolfo. Le lac. Une histoire de touriste. Le gentleman. L'hôtelier d'Albano. Courage d'une jeune fille. Un sauvetage. La lettre au cachet noir. Lorenzo le *muratore*. Lucrezia. Demande en mariage. Le maçon et le lord. La foi du pauvre. Albano. Le tombeau de Pompée. Celui de Julia, fille de César. *L'infiorata* de Gensano. Je pars seul pour Ostie. La campagne de Rome hors de la porte Portèse. Le désert. Port de Fiumicino. La fièvre. Embouchure du Tibre. L'île sainte. Bac de la rive gauche du fleuve. La cabane du passeur. Ruines d'Ostie. Une cité antique ensevelie sous l'herbe. Le port Les greniers du peuple romain. Le sarcophage. Une ville abandonnée.

Quatre de ces bons compagnons, qu'on pourrait appeler des *parents de voyage*, car leur souvenir vous reste toujours, m'accompagnaient à Tivoli. Nous avions loué pour la journée un large *carrozza*, dont l'automédon fut d'autant plus exact qu'il s'agissait pour lui d'une *bona mancia* (en français *pourboire*), et, à six heures du matin, deux chevaux vivement sanglés nous emportaient, ventre à terre, à travers le Forum. Le soleil venait de se lever: il éclairait splendidement cette place, l'ancienne cour d'honneur du monde, qui, de tous ses temples, de tous ses monuments, de toutes ses statues, de toutes ses basiliques étincelantes d'argent et d'or, n'a conservé que trois colonnes éraillées et un bassin de marbre, où vont boire les buffles! O néant des efforts de l'homme pour immortaliser son orgueil dans ses œuvres! Où sont maintenant ces rostres, du haut desquels pérorait Cicéron? Où est la curie Hostilia, qui ouvrait au sénat ses huit portes béantes entre neuf colonnes d'ordre dorique?... Où sont le lac de Juturne, le milliaire d'or, la louve d'airain et la statue de la Victoire? Hélas! hélas! nous avions beau regarder, dans le passé, ce coin de terre nu et désert; l'inflexible realité chassait nos rêves, et, à la place de cette foule patricienne à la toge rayée de pourpre, des consuls avec leurs faisceaux ornés de lauriers, des empereurs sur leur char d'ivoire, nous n'apercevions que les charrons de San Lorenzo in Miranda, taillant leur grossières charrues, et les mendiantes de la salita de Marforio, étendant des haillons au pied du Capitole!

Au débouché de l'arc de triomphe de Titus, nous attendait un autre tableau moderne. Autour du squelette de la *Meta sudans* ou borne jaillissante, étaient assis une vingtaine de soldats français, jouant au loto avec des gamins, entre le Colysée et l'arc de Constantin! De petits prémontrés, habillés de blanc, jouaient au palet, à deux pas, sous la garde d'un frère, et, aux cris aigus d'un mendiant à béquilles, une procession d'étudiants anglais, vêtus d'une soutane rouge, se croisait sur la voie sacrée avec l'élégante calèche de deux ladies touristes. Nous saluâmes, en passant, ce magnifique Colysée, le plus imposant monument qu'il y ait au monde, quoique les barbares de

Un brigand romain. Dessin de V. Foulquier.

l'aristocratie romaine en aient démoli la moitié, et, un quart d'heure après, nous arrivions à la porte *San Lorenzo*.

Nommée jadis Tiburtine, parce qu'elle était le point de départ de la voie qui menait à Tibur, aujourd'hui Tivoli, cette porte fut une des belles arcades de l'aqueduc des eaux Marcia, Tepula et Julia. Sur le couronnement, des inscriptions à moitié effacées attestent les réparations que firent successivement à cet aqueduc Auguste, Titus et Caracalla. Tandis qu'un de nos compagnons, antiquaire allemand, s'efforçait de les déchiffrer, mon voisin me poussa

(1) Voyez les trois premières parties, volume précédent.

du coude en me montrant un *contadino*, qui baisait dévotement une croix incisée dans le pilier droit de la voûte.

— Que fait là ce paysan? dis-je au cocher.

— Il gagne des indulgences, signor.

— *Va bene!* En route!

Quatre milles plus loin, on trouve l'Anio, le frais Anio d'Horace et de Tibulle, qui se nomme à présent *Teverone*. Nous le passâmes sur le pont *Mammolo*, bâti par Mammea, la mère d'Alexandre Sévère, ruiné par les barbares, et reconstruit par Narsès. De ce pont historique jusqu'à la tour de *Mezza Via* (moitié chemin), c'est-à-dire pendant huit milles, on traverse un pays sauvage, désert, et d'aspect farouche comme un paysage du Dominiquin. A ces roseaux si gais et si verts, qui ondulaient tout à l'heure en bruissant de chaque côté de la route, ont succédé les ronces et les mauvaises herbes. Plus de traces de culture. De loin en loin, quelques barrières, quelques claies primitives dessinent grossièrement des parcs, où paissent des buffles, des bœufs gris et ces malheureux chevaux de la campagne romaine, condamnés à naître, à vivre et à mourir en plein air. Par intervalles, s'élèvent çà et là d'anciens tombeaux, les ruines d'une station ou d'une tour; des croix, dont chacune rappelle un meurtre, et des débris de murs enveloppés de lierre. Puis, comme dernier témoignage de la grandeur de Rome, les aqueducs du vieil Anio et de l'eau Marcia, Tepula et Julia, déroulent à perte de vue, à droite et à gauche, leurs lignes monumentales et leurs arcades rougies par le soleil.

Conformément à l'usage établi de temps immémorial par les *carrozzieri*, nous nous arrêtâmes, pour laisser rafraîchir nos chevaux dans la personne de leur conducteur, à l'auberge de Mezza Via. Là, un vol de mendiants s'abattit à l'instant sur nous. Chacun, en tendant la main, énumérait avec chaleur les droits qu'il se croyait sur notre bourse; mais le plus importun et le plus bruyant était sans contredit un vieillard que, sur sa bonne mine, devant Dieu et devant les hommes, un jury n'eût pas hésité à fourrer aux galères. J'eus la curiosité de m'informer des titres qu'il alléguait en sollicitant notre pitié:

— Ah! signor, me répondit le cocher d'un air convaincu, jamais vous n'aurez mieux placé vos quatrini. Giovanni est un brave homme, et le plus malheureux de tous!

— Quatre balles, signor, s'écria le vieillard, quatre balles à bout portant, qui m'ont cassé les bras!

— Et il ne peut plus gagner sa vie, hurlèrent les autres en chœur.

— Quel métier faisait-il? dis-je à l'hôte, qui, son chapeau tromblon à la main, applaudissait de la tête et de la voix.

— Il était à la *macchia*, signore.

— Vous voulez dire qu'il était brigand?

— Oui, c'est en effet comme cela que vous les appelez, ces pauvres bannis (*banditi*).

— De telle sorte, dis-je en clignant de l'œil, que ces croix que nous avons vues...

L'aubergiste me répondit, en homme enchanté, par le même geste.

— Il suffit. Messieurs, m'écriai-je, voilà un honnête brigand qui, en gagnant loyalement sa vie sur les grands chemins, a eu le malheur d'avoir les bras rompus. Il ne peut plus dépouiller les voyageurs ni les assassiner; aussi il me semble de toute justice que, pour l'indemniser de la perte de son état, nous lui accordions un secours.

Mon avis fut adopté au milieu des éclats de rire; et, chargés des bénédictions et des remerciements de l'aimable population de Torre di Mezza-Via, nous partîmes au grand galop. Les chevaux brûlaient le pavé antique, composé de gros blocs polygones d'une lave basaltine: nous n'avions aperçu personne ni devant ni derrière notre équipage; jugez donc de la surprise générale, lorsqu'en arrivant au pont de la *Solfatara*, situé à deux milles de distance de la Tour du moitié chemin, nous y trouvâmes tous les solliciteurs déguenillés de l'auberge, le bandit invalide en tête. Nous crûmes à un guet-apens: c'était une spéculation. Mendiants à la station, ces braves gens étaient marchands au pont du lac des Tartres, et ils nous avaient devancés par des chemins à eux connus, pour nous vendre des herbes, des arbustes, des roseaux pétrifiés par ces eaux, d'un bleu d'azur sombre, que Strabon et Martial appelaient *albulæ*. L'espoir de nos contadini fut malheureusement trompé. Il s'exhale de ces eaux et du lac une odeur si empestée, que, pour toutes les pétrifications de l'univers, nous n'aurions pas séjourné cinq minutes.

Force fut donc au *carrozziere*, qui maugréait comme s'il eût été intéressé dans la spéculation, de pousser jusqu'au *ponte Lucano*, où il avait été convenu qu'on s'arrêterait. M. Duwarnet, l'un de nos compagnons, voulant rapporter cette vue à Evreux, sa patrie, on fit halte sous les peupliers, à côté du tombeau, construit en forme de rotonde, de la famille Plautia; et, pendant que notre jeune amateur dessinait, et qu'un antiquaire allemand, autre Socius, copiait l'éloge mortuaire d'une famille dont l'un des membres, Titus Plautius Silvanus, eut l'honneur d'accompagner l'empereur Claude en Angleterre, la belle lady de R..., qui était de notre partie, avec son frère, me demanda si j'avais vu au palais Doria une vue de ce pont, exécutée par le Poussin.

Je répondis affirmativement.

— Comment trouvez-vous ce tableau? ajouta-t-elle dans le doux dialecte vénitien, qu'elle parle à merveille.

— Admirable, et surtout plein de sentiment!

— Voilà, reprit-elle vivement, le caractère qui me frappa d'abord: il y a dans ce paysage un attrait tendre et triste qui charme le cœur plus que les yeux.

— Savez-vous pourquoi? répondis-je.

— Non. Pourquoi?...

— Parce que ce paysage fut composé dans un de ces moments qui décident du bonheur de la vie.

— Oh! vous allez nous conter cela, dit-elle en regardant son frère, qui, par politesse à coup sûr, appuya sa requête.

Je m'inclinai et pris la parole en ces termes, avec la gravité du professeur de malais de la Bibliothèque, devant ses deux auditeurs:

— Il y a deux cent vingt-quatre ans que, par une matinée semblable, un homme, jeune encore, mais pâli par les soucis, la misère et les veilles, travaillait devant un chevalet, à la place où notre ami dessine maintenant. Après avoir esquissé son tableau avec cette fougue qui faisait dire à Marini: *Ecco un giovane che hà una furia di diavolo*, il se reculait pour en juger l'effet, lorsqu'une sorte de mendiant, drapé dans un manteau fané et tout blanc de poussière, vint à passer, et, s'appuyant sur son bâton, se mit à considérer attentivement cette toile. A mesure qu'il l'examinait, son regard prenait une expression si étrange, et un dédain si amer crispait ses lèvres, que le jeune artiste indigné lui demanda ce qu'il trouvait à reprendre dans son tableau.

— Le don le plus fatal que Dieu puisse donner à un homme, répondit le passant d'une voix sourde, le génie!

— Le génie ! s'écria Poussin, car c'était lui, le front brillant de joie.

— Malheureux ! reprit l'inconnu, cesse de t'applaudir de ce présent funeste ! c'est le fruit de l'arbre maudit, et mieux vaudrait que celui qui le cueille fût mort en venant au monde !...

— A chacun sa tâche ici-bas, dit Poussin d'un ton calme. Je sens que je suis né pour peindre, et je peindrai tant que ma main m'obéira !

— Tu vois ce faucheur courbé sur sa faux et dont le front ruisselle : voilà l'image de ta vie ! Les frelons qui bourdonnent autour de sa tête, les vipères qu'il foule à chaque pas et qui se dressent pour le mordre, ont des aiguillons moins cruels et un venin moins dangereux que les ennemis qu'on voit bourdonner et ramper autour du génie. Tes rivaux te déchireront, tes inférieurs s'efforceront de t'abaisser pour te tenir à leur niveau ; tes contemporains passeront dédaigneux ou envieux devant ta gloire. Si tu fais une œuvre immortelle, on la cachera aussitôt derrière une œuvre médiocre, et la tête en feu, les pieds en sang, la mort au cœur, il faudra, comme le juif de la légende, marcher en avant, marcher toujours jusqu'à la tombe, et tu n'auras pas même, pour prix de tes sueurs et de tes douleurs, le pain noir et le repos que le faucheur trouvera ce soir sous son toit rustique !

— Maître, s'écria Poussin qui pleurait, dites-moi votre nom.

— Mon père, répondit le vieillard d'une voix émue, s'appelait Zampieri ; ma mère m'appelait Domenico, et les Romains me nomment Domenichino...

— Dominiquin ! l'auteur immortel du *saint Jérôme* et de tant de chefs-d'œuvre !...

— Oui, dit tout bas Domenichino, qui vient de Tivoli à pied, parce qu'il n'a pas un sequin pour payer sa place, et qui va rencontrer monseigneur Taddeo, préfet de Rome, dans un carrosse tout doré !

Et, sans attendre la réponse, le grand peintre doubla le pas et disparut derrière ces saules. Poussin était si étonné de cette rencontre, qu'il ne s'aperçut pas de son départ. Quand il revint de cette espèce d'éblouissement, la voix du vieux maître retentissait encore à ses oreilles, et lui soufflait des idées si sombres, qu'il courut à son tableau pour le mettre en pièces.

— J'espère, interrompit lady R..., qu'il se ravisa.

— Par bonheur, mademoiselle, pour le prince Doria et pour nous. Au moment où il s'approchait comme un furieux du chevalet, la jeune fille de son hôte, Anna-Maria, qui avait été sa garde-malade, lui retint le bras et fit entendre de sa voix naïve et religieuse tant de douces paroles, que le front de Poussin s'éclaircit comme les collines brumeuses d'Albano au soleil levant. Il pleura sur l'épaule de cette enfant qui le rattachait à la vie et à l'espérance, et, reprenant ses pinceaux, travailla avec délices jusqu'au soir.

— Anna-Maria, dit Lady R..., fut son ange gardien, et sa bonne action méritait récompense.

— Elle ne l'attendit pas longtemps, mademoiselle.

— Vraiment ?

— Comme Poussin allait plier son chevalet, un peu avant la nuit, car le soleil, à Rome, s'éteint ou plutôt tombe tout à coup dans la mer, le cardinal Francesco Barberini, qui venait de Palestrine, passa sur le pont Lucano. Le jeune peintre français lui avait été vivement recommandé par Marini ; il le reconnut et voulut voir son paysage, qui, aux rayons mourants du soleil, lui parut ravissant. Tout aussitôt il lui commanda un grand tableau, *la Mort de Germanicus*, et lui promit sa protection. Le cardinal Francesco Barberini, neveu du pape Urbain VIII, gouvernait Rome en maître. En commandant donc un tableau à Poussin, il le mettait d'emblée dans le chemin de la renommée et de la fortune.

Dès que le carrosse du cardinal eut disparu dans un nuage de poussière, le peintre religieux des sacrements plia le genou et remercia Dieu ; puis, prenant la main d'Anna-Maria Dughet, qui, née d'une mère italienne et d'un père français, était à moitié sa compatriote :

— Marie, lui dit-il, tu as veillé avec un admirable dévouement à mon chevet, quand j'étais malade ; tu m'as sauvé de ma faiblesse, quand je désespérais, il est juste que le premier rayon de ma fortune brille pour toi. Ce qui, pauvre et inconnu, m'eût toujours effrayé, je l'oserai ce soir. En rentrant, je te demanderai à ton père.

Sur ce récit, nous gagnâmes Tivoli par la nouvelle route. Je dis nouvelle, eu égard à la vieille voie, qui a trois mille cent quarante ans. Taillée au flanc de la montagne, elle s'élève, en serpentant, par une pente assez douce jusqu'à l'ancien Tibur. Cette route est délicieuse. Tantôt nous traversions un bois verdoyant d'oliviers, tantôt nous avions à notre droite l'yeuse de Virgile, aux feuilles vernies et piquantes ; et presqu'à chaque pas, sur la gauche, une vue des plus pittoresques dans la plaine. Un vieux tombeau, qui porte le nom moderne de Temple de la toux, parce qu'il appartint à la famille Tossia, forme pour ainsi dire, avec les ruines de la villa de Salluste, le vestibule du nouveau Tivoli. Nous franchîmes la grille de la porte Sainte-Croix, d'où le coup d'œil sur la campagne de Rome est magnifique, et nous voilà roulant sur un détestable pavé et dans des ruelles tortueuses vers l'hôtel de la Sibylle.

L'entrée n'en est guère plus belle que les avenues. En mettant le pied sous la voûte, une de ces odeurs italiennes, qu'assaisonnent avec vigueur les brocoli et le fromage, vous saisit si brusquement à la gorge, qu'au lieu de monter au salon, comme l'hôte vous y invite en sa langue, vous faites deux pas dans une petite cour ouverte, pour respirer un air plus pur, et alors se déroule à vos yeux un tableau admirable. L'hôtel est bâti au sommet d'un rocher, où s'élèvent, presque bout à bout, le temple de la sibylle Tiburtine et celui de Vesta. Encore entouré de dix colonnes de travertin revêtu de stuc à chapiteaux de feuilles d'olivier, le temple de Vesta est de forme circulaire et d'une architecture qui ravit par son élégance. Entre le temple et l'autel règne une étroite plate-forme, d'où l'on voit, dans la vallée que le rocher domine, le Teverone tomber, en mugissant, de cinquante pieds de hauteur.

Pendant que le cuisinier égorgeait ses polastri, nous prîmes un guide, garçon éveillé, alerte et ami de l'antiquité, car il appelle avec respect son bambin Scipion, et descendîmes dans la vallée. Une rampe délicieuse, construite par les Français, en 1810, mène à la grotte de Neptune. C'est là qu'on revoit le Teverone. Après sa chute de cinquante pieds, il se précipite perpendiculairement sous les roches dans cet horrible abîme appelé grotte de Neptune. Le contraste que présentent là les divers accidents de lumière, à travers les arcades naturelles creusées par les flots, et les écueils qu'ils rongent, devient encore plus frappant par la masse d'eau qui tombe avec fureur sur des pointes de rocher où elle se brise et, en rejaillissant, couvre les spectateurs d'une poussière vaporeuse.

En remontant par un sentier bordé d'arbustes, d'oliviers sauvages et de gazon, et redescendant ensuite les marches

périlleuses et humides, à mesure qu'on approche du fond de la vallée, d'un escalier pratiqué dans le travertin, on arrive à la grotte des Sirènes. Figurez-vous une large caverne, aux rocs déchirés et béants, ou le Teverone s'engouffre à grand bruit et disparaît pour la troisième fois dans un souterrain sombre. En voyant avec quelle rapidité fut englouti un iris jaune échappé de la main de notre jeune lady, nous reculâmes involontairement et nous éloignâmes, d'un avis unanime, de ce lieu effrayant. Le déjeuner nous attendait dans le temple de Vesta ; nous remontâmes par les bains antiques de Mécène, et allâmes livrer bataille aux poulets de notre hôte.

En Italie, et particulièrement dans les Etats romains, le guide, aussitôt que vous lui avez accordé votre confiance, vous considère comme sa propriété. Le nôtre, n'ayant garde de manquer à l'usage, nous servit à table, pour ne pas nous quitter ; et, quand vint le dessert, se transformant tout à coup en marchand, il se mit à nous offrir des

Le Poussin et Marie Dughet. Dessin de V. Foulquier.

pétrifications, des minéraux, des médailles et jusqu'à du vieux fer, trouvé dans les bains de Mécène. Ces raretés n'ayant séduit personne :

— Je vois ce que c'est, dit-il avec confiance, vous préférez aux antiquités les objets historiques. J'ai votre affaire : voici les étriers du fameux Garibaldi !

— Il passa ici, en effet, m'écriai-je.

— Le 2 juillet 1849, dit solennellement le guide, et les Napolitains venus pour l'arrêter en savent quelque chose !

— Et combien ces étriers ? demanda l'Anglais.

— Vingt-cinq écus, milord !...

— Il veut dire vingt-cinq baïoques, interrompis-je par charité.

Le père de Scipion me lança un regard suppliant et vendit ses étriers, en rabattant, l'un après l'autre, vingt des scudi qu'il demandait ; puis il m'offrit la tabatière de Ciceruacchio.

— Grand merci, répondis-je, je ne prise pas.

— Ciceruacchio est un homme célèbre... Les journaux français l'appelaient le tribun de la porte du Peuple !

— Cela peut être ; mais tu me proposerais le chapeau

de Mazzini, la robe d'avocat de Manin et le froc deux fois retourné de Ventura, que je ne t'en donnerais pas... une action des ponts du Tibre.

Après cette explication, nous enfourchâmes bravement les ânes du guide pour aller voir les cascatelles. La route tourne, en dessinant un croissant allongé, du sud au nord. Au premier coude, on est dans une situation charmante, car on aperçoit à gauche la ville et les bois; à droite, le prolongement pittoresque de la montagne; à ses pieds, la grande vallée de Tivoli et la mer. Au fond de l'horizon

Cascatelles de Tivoli. Dessin de A. de Bar.

se trouvent les ruines de la villa de Catulle. Elles sont voilées par un vert rideau de myrtes, dont je détachai une feuille, que je mis avec soin dans mon portefeuille.

— Qu'en voulez-vous faire? me dit en souriant la belle Anglaise.

— La porter, pour qu'elle l'ajoute à sa couronne de laurier, à une Parisienne que vous connaissez.

— Moi?

— Vous et toute l'Europe. C'est l'artiste la plus aimable et la plus spirituelle de Paris.

— Mlle Augustine Broh..?

— Vous l'avez nommée; et jamais je ne vois Tivoli sans me rappeler son talent si gai, si vif et si brillant.

En achevant ces mots, nous étions devant les cascatelles. Il est impossible d'imaginer rien de plus délicieux. Sur une roche immense, tapissée de verdure et de mousse, et couronnée de sapins, s'épandent, en tombant de plus de cent pieds de haut, cinq cascades blanches et pures comme des nappes de cristal. C'est la dernière chute du Teverone, qui fuit ensuite dans la vallée, grossi par une source d'une admirable limpidité. On l'appelle l'eau d'or (*aquoria*), et nous nous empressâmes de faire halte sur ses bords.

A peine étions-nous assis sous les chênes verts qui l'ombragent, qu'une belle contadine, en costume des dimanches, vint nous offrir des fleurs.

— Achetez, me dit tout bas le guide, c'est une bonne œuvre; la madone vous en saura gré.

— Pourquoi cela?

— Mariouche (diminutif romain de Maria) est fiancée à un brave garçon depuis qu'on a cueilli les olives, et ils ne peuvent se marier faute d'argent.

— Vrai?

— Per Bacco!

— Eh bien! s'écria le jeune compatriote de Poussin qui venait de terminer la vue des cascatelles, que Maria ou Mariouche pose quelques instants, et nous tâcherons de l'aider.

— *E una grossa somma*, murmura le guide en hochant la tête.

— Dix scudi?

— Cinq, signor.

M. Duwarnet fit son dessin, nous en promit à chacun une copie, et, en quittant Tivoli, nous donnâmes généreusement de quoi marier Mariouche. Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, le carrozziere nous attendait au bas de l'ancienne voie Tiburtine, immuable avec ses blocs de lave que les pieds de trente générations ont polis sans pouvoir les user. Nous nous rendîmes donc d'une traite à la *villa Adriani*. Parvenu à l'empire, Adrien conçut l'idée de rassembler dans le même lieu des imitations de tous les monuments et de tous les sites qui l'avaient le plus frappé dans ses voyages. Il construisit en conséquence cette villa à deux milles de Tivoli, y bâtit le Lycée, l'Académie, le Prytanée d'Athènes, le Canope d'Alexandrie, et y fit creuser une vallée de Tempé, reproduisant exactement celle de Thessalie.

L'idée était ingénieuse, mais il est difficile d'en apprécier le mérite aujourd'hui. Le temps et les barbares ont si bien fait, qu'il ne reste plus que des ruines. Munis d'une permission du prince Braschi, nous sonnons à tour de bras. Un vieillard se présente, ouvre un mauvais portail en bois; et, au bout d'une avenue enclose par une double haie, nous nous trouvons devant une maison moderne, bâtie sur des constructions antiques. A côté de cette maison, est un théâtre qui excita l'enthousiasme de notre antiquaire allemand. Depuis le ponte Lucano, où il avait eu la joie de copier une inscription, rien n'avait pu lui faire desserrer les dents. Il était resté froid devant la grotte des Sirènes, et indifférent en face des cascatelles. Mais, à la vue des ruines de la *villa Adriani*, son œil atone s'éclaira, sa langue paresseuse se délia subitement.

— Un théâtre grec! Voyez, messieurs, s'écria-t-il; le corridor sous les gradins; les gradins mêmes, et une partie de la scène!...

— Le Poecile, dit modestement le vieillard qui nous avait introduits.

— Croyez-vous, répliqua l'antiquaire avec feu, que je n'aie pas reconnu l'ancien portique d'Athènes, décoré de peintures?

Il fallait une perspicacité de membre de l'Institut archéologique de Berlin ou de Rome, car le Poecile d'Adrien ne consiste, en ce moment, que dans un mur tout lézardé et revêtu de lierre.

— Voici l'école, dit l'antiquaire un peu plus loin.

— Vasi et Nibby, observa le cicerone, donnent cet édifice pour un temple.

— Ils se sont trompés.

— Puisque monsieur, dis-je au gardien en lui faisant un signe, connaît la villa mieux que vous, laissez-le s'orienter seul, et conduisez les ignorants.

Tous deux y consentirent de grand cœur : l'Allemand s'enfonça dans les ruines; et, sur les pas du cicerone, nous visitâmes la caserne des prétoriens, vaste portique à deux et trois étages, auquel la multiplicité des cellules a valu le nom de *Cento camerelle* (les Cent cabinets), le Canope, réduction du temple de Sérapis, et le palais impérial. Je montrais à mes compagnons, dans une chambre de cet édifice, les noms gravés sur le mur par nos peintres et nos sculpteurs, anciens élèves de l'école de Rome, entre autres celui de Dantan, lorsqu'un bruit de marteau, retentissant à coups redoublés sur la pierre, éveilla l'attention du vieillard, qui nous quitta précipitamment.

Bientôt des cris nous attirèrent du côté de la vallée de Tempé, où nous arrivâmes juste à temps pour prévenir une scène de pugilat, digne des temps antiques. Tenant au collet l'antiquaire, notre guide le secouait rudement, et ses yeux flamboyaient de colère. Je les séparai en demandant, tout étonné, de quoi il s'agissait.

— *Mostro, rozzo, seluatico!* rugissait le vieillard.

— Mais qu'a-t-il fait?

Trop ému pour s'exprimer autrement que par interjections, le cicerone nous montra une tête à laquelle il manquait le nez : la cassure était fraîche et le flagrant délit constant.

— Comment! dis-je à l'antiquaire, vous avez mutilé ce buste?

— *Il nazo di Cicerone!* s'écria douloureusement le gardien.

— Ce serait le nez d'un licteur que la profanation ne m'en semblerait pas moins blâmable. C'est une barbarie et un abus criant de l'hospitalité. Rendez-lui donc ce morceau de marbre, et partons.

— Je ne l'ai pas, répondit l'antiquaire.

L'autre, vigoureux encore, le fouilla aussitôt, malgré sa résistance; et que devînmes-nous, en voyant qu'il avait les poches bourrées de cubes de mosaïque, de fragments de marbre, de plaques de ciment colorié détachées des murs. Il n'y eut qu'une voix pour le condamner à restituer ses larcins, parmi lesquels se retrouva le nez de Cicéron. Nous indemnisâmes largement le gardien et prîmes la route de Frascati. Mais, dans l'espoir de ressaisir sa proie, le fanatique du bric-à-brac romain ne voulut pas nous suivre.

Située à mi-côte d'une colline que pare la plus belle végétation, et qui est ombragée presqu'à chaque pas de frais rideaux d'oliviers, la petite villa de Frascati est d'un aspect charmant. La beauté de sa situation et la salubrité de l'air en font un lieu de délices. Aussi est-elle entourée, comme d'un collier de perles, des somptueuses maisons de campagne de l'aristocratie. C'est d'abord la villa Aldobrandini, dite du Belvédère, dont les allées de platanes, les cascades, les salles où l'eau module dans la flûte de

Pan et frémit dans la trompette des centaures, rappellent les jardins de Bagdad ou de Balsora; puis la Ruffinella, ravissante cassine de Lucien Bonaparte, perchée sur les ruines de la villa Tusculane de Cicéron; la villa Mondragone, décorée par Flaminio Ponzio et Vignole; la villa Taverna, autre retraite magnifique des Borghèse; la villa Conti, où l'on voit les plus splendides jets d'eau de Frascati avec une girandole admirable, et la villa Bracciano, enrichie des peintures de Paul Pannini et des élèves du Dominiquin.

La ville, à part sa situation unique au monde, son église et sa fontaine, n'offrant rien de remarquable, il fut décidé qu'on irait souper à Marino, en passant par Grotta-Ferrata. Las du roulis de la carrozza, nous fîmes à pied les deux milles qui nous séparaient de ce dernier village. C'était trop pour les petits pieds de lady R... Après le premier mille elle demanda grâce, et nous nous arrêtâmes dans un bois taillis de châtaigniers. Là, un d'entre nous ayant dit, en riant, que cet endroit désert serait un excellent domicile pour les honnêtes gens du genre de celui que nous avions secouru le matin, une grosse voix, qui fit tressaillir la belle Anglaise, répondit derrière le feuillage :

— Ne craignez rien, signori, aujourd'hui le bois est sûr.

Nous nous retournâmes à la fois, et aperçûmes, non sans plaisir, le shako à jugulaires noires et l'habit vert d'un gendarme pontifical. Le digne homme nous rassura fort en nous apprenant que, deux touristes ayant été dévalisés la veille, une patrouille était venue battre le bois, sans doute, comme dit le proverbe de la place Navone, pour piler l'eau dans un mortier (*pestar l'acqua nel mortajo*). Il avait un air si débonnaire, que je ne pus résister au désir de m'informer s'il y avait longtemps qu'il était dans la gendarmerie.

— Depuis la révolution, me répondit-il.

— Vous fûtes nommé par les triumvirs?

— Oui et non, signor.

— Oui et non! Je ne te comprends pas!...

— Comme Votre Excellence le sait bien, le champignon naît dans une nuit...

— Et souvent où l'on n'irait pas le chercher : c'est incontestable.

— Eh bien! signor, ma nomination a poussé comme le champignon dans ce bois, sous ce gros chêne que vous voyez.

— A quelle occasion, brave homme?...

— Oh! per Dio! singulièrement. Lorsque la république revint au Capitole, elle ne plut pas à tout le monde : les parleurs des circoli (clubs) criaient si fort, qu'ils firent peur aux riches. Le prince de Santa-Croce, un brave jeune homme pourtant, ne voulut pas rester dans son palais de la place Branca. Le jour où Mazzini entra à Rome par la porte du Peuple, il en sortit, lui, par la porte Pia, et prit la montagne. On craignait qu'il ne donnât de mauvais conseils aux *Villicani*; aussi, comme je tire passablement bien et que j'ai de bonnes jambes, mon capitaine m'envoya de ce côté. J'étais alors dans la garde civique...

— Votre capitaine vous exposait.

— Vous pouvez bien le dire, signor : le jeune prince a le coup d'œil si sûr, qu'à trente pas il toucherait une cerise. J'avais emprunté deux reliques à mon cousin et fait brûler un cierge avant de partir à Saint-Charles des Catinari; mais, malgré cela, *capite*, je n'étais pas tranquille.

— Je le crois.

— Pendant quinze jours je battis le bois de Palestrine à l'Aricia, sans pouvoir rejoindre le prince. Un matin, je m'étais assis pour déjeuner au pied de ce chêne, j'entends craquer à trois pas la batterie d'un fusil de chasse. Vous comprenez, *capite*, si je fus paresseux à me lever! Je m'efface derrière l'arbre et j'entends toujours à trois pas la voix du prince de Santa-Croce.

— Si tu bouges, tu es mort, disait-il.

— Faites un mouvement, pensais-je, et per Dio! le capitaine sera content!

En attendant, nous ne montrions pas un bouton.

— La situation était gênante pour tous deux.

— Per Bacco! j'aurais mieux aimé avoir trois bouteilles à boire à Campo di Fiori!

— Et enfin?...

— Enfin, signor, après être restés longtemps, bien longtemps, à l'affût l'un de l'autre, le prince se mit à me parler.

— Comment t'appelles-tu? me dit-il tout d'un coup.

— Guglielmo, Excellence.

— Ne demeures-tu pas aux Catinari?...

— Oui, Excellence.

— Alors, nous sommes voisins. Ecoute, veux-tu que nous fassions une trêve, pour déjeuner?...

— C'était juste, *capite*. J'accepte. Nous désarmons nos fusils et nous nous asseyons sur l'herbe. Il avait un carnier mieux garni que le mien : mais alors tout était commun, le prince Borghèse se promenait en carrosse avec Ciceruacchio, les généraux fumaient avec les soldats; nous partageâmes les provisions et bûmes à la même gourde.

— Le vin du prince était-il bon?...

— Trop bon, signor, car il me fit voir les choses autrement que la veille. Le prince me disait que la république était perdue, que les Français venaient de débarquer à Civita-Vecchia, et que si je m'engageais avec lui, il me garantissait, après la guerre, un grade dans les carabiniers. Il m'en dit tant, capite, et ce maudit vin était si lourd, que j'oubliai le capitaine.

— Et que te voilà caporal dans la gendarmerie! Adieu, Guglielmo, mon ami; tu as joué innocemment le jeu de tous les ambitieux, tournant le dos au parti qui descend pour suivre le parti qui monte : la seule différence d'eux à toi, c'est que la plupart n'ont pas bu une bouteille d'Orvieto et qu'ils sont sans remords.

Les développements de cette réflexion morale ne prirent fin qu'aux premières maisons de Grotta-Ferrata. Un religieux de Saint-Basile, au froc brun et à la barbe blanche, qui se rencontra sur notre chemin par hasard, ayant eu la bonté de nous conduire dans l'église, nous y vîmes une fresque du Dominiquin, de la plus grande beauté. Elle représente un possédé, que saint Nilée guérit en lui mettant dans la bouche une goutte d'huile de la lampe qui brille devant la Vierge. Pour reconnaître la complaisance du bon père, nous le prîmes dans notre carrozza et le portâmes à Marino, où il avait affaire. C'était le jour de la fête patronale, aussi tout le village était sur pied. Une foule nombreuse remplissait la place, et les belles contadines au corset brodé, au jupon écarlate, aux couronnes de rubans jaunes ou rouges; les capucins à la tête rase; les villicani, campés comme des ducs sur le pavé, et d'une fière tournure, avec leurs chapeaux pointus, leurs vestes courtes, leurs guêtres de cuir et leurs gros bâtons, donnaient à ce tableau un caractère chaudement italien et plein de couleur.

Tout à coup éclatent les sons d'une musique auprès de laquelle les mélodies de nos orchestres forains sont des sonates de Beethoven. Nous approchâmes, conduits par le moine, et ne tardâmes pas à nous trouver en face d'un ballon à peu près gonflé. Sur un des côtés, où était peint

en traits gigantesques le patron de Marino, se lisait cette légende :

Il beato san Barnaba
Colla Madona vienne in Marino.

(Le bienheureux saint Barnabé
Vient à Marino avec la Madone.)

Du côté opposé, le peintre l'avait représenté terrassant le diable avec un crucifix : l'inscription était ainsi conçue :

E stato vincitore del demone.

(Il a vaincu le diable.)

Nous assistâmes au départ du ballon, qui, après avoir quelque temps hésité, au grand désespoir de la foule, finit par s'enlever majestueusement ; puis le carrozziere lança ses chevaux, sans crier gare, selon son habitude, et nous jeta, comme une trombe, dans la cour d'un hôtel. Nos pieds touchaient le sol à peine, que déjà nous étions cernés par une armée de guides, de voituriers, de mendiants et d'enfants en guenilles. Je repoussai tous ces amis, et m'adressant à l'hôte, grand coquin au nez rouge :

— Que vas-tu nous donner? lui dis-je en italien assez pur pour qu'il devina sur-le-champ que j'étais Français et qu'il essaya, par flatterie, de balbutier ma langue.

— Tutto ce que le signor il voudra.

— C'est-à-dire ce que tu auras. Réponds-moi sans mentir, en bon italien de Marino ; que peux-tu nous servir de suite ?

— Costelle di vitello, mortadella, coscia di capretto, frittata, pesce della Marana (1).

— Après?...

— Tutto ce que le signor il voudra.

— As-tu de l'umido (sorte de bœuf en daube) ?

— Umido? No, signor.

— Du gibier (salvagina) ?

— Salvagina ? No, signor.

— Des cailles?

— Quaglie ? No, signor.

— Qu'as-tu donc?...

— Costelle.di vitello, mortadella...

— Voilà, dis-je à mon compagnon, le maître d'hôtel italien, peint par lui-même trait pour trait. Il est mieux fourni que Chevet, à l'entendre, et n'a pourtant jamais que le menu modeste qu'il annonçait d'abord, encore faut-il n'y compter qu'à demi. La vérité m'oblige à déclarer que je me trompais, cette fois. Le mastro di casa tint les promesses de la carte, ce qui fit que je notai l'exception sur mon agenda, lorsque nous sortîmes pour respirer l'air balsamique de Marino.

Ce charmant village, dont les maisons blanches sont rangées à la file comme des cygnes au haut d'une colline, est ravissant à voir au clair de lune. L'éclat des étoiles, la douceur de la lumière nocturne, l'ombre veloutée que projettent les arbres, tout charme, tout sourit, tout pare ce site fortuné ; l'âme se dilate, se baigne avec joie dans cet air pur, et chaque brise qui souffle embaumée de la plaine apporte une pensée tendre, une aspiration de bonheur.

A vingt pas du village, les sons d'un tambour de basque se firent entendre, mais plus sourds, plus lents, plus doux qu'à l'ordinaire. Avançant sur l'herbe, sans bruit, nous fûmes bientôt en présence d'un groupe qui eût fourni le sujet d'un délicieux tableau à Léopold Robert.

Aux branches d'un platane, tout frémissant du vent du soir et que la lune éclairait en plein, se balançait une escarpolette à quatre cordes. Sur la planchette étaient assis un jeune homme et une jeune fille ; puis, de chaque côté de l'escarpolette, se tenaient debout, entre les cordes, une autre contadine et un autre villicano de vingt ans. Deux femmes de moyen âge, les mères des deux jeunes filles probablement, à demi couchées sur le gazon, poussaient de petits cris de frayeur aux écarts de la *canofiena* (escarpolette), et, drapé dans son manteau bleu, le père de famille fumait tranquillement sa pipe contre un fût de colonne, en écoutant ces vers, chantés à demi-voix :

Fanciullino, che passeggi
Sovra l'orlo della rupe,
Guarda il piè che non si scheggi
Il cinghion fra l'ombre cupe.
Non portar discinto e scalzo
I tuoi passi infra l'orror :
Non paventi sovra il balzo
Qualche mostro vorator ?

Ruscelletto, che fra sassi
Vai con lene mormorio
Per sentier fangosi e bassi,
Non ti guidi il tuo desio,
Che nel lezzo del terreno
Imbratandosi il tuo umor;
Qual si fuge dal veleno
Fugirà da te il pastor.

Vago angel, che batti il volo
Quando l'alba indora l'etra,
Non t'alletti un vago suolo,
Là t'attende la faretra.
Dove il sol non guida il lume
Quando nasce o quando muor,
La raccogli le tue piume
Per schernire il cacciator.

(Petit enfant, qui te promènes
Sur le bord de ce rocher,
Prends garde de rouler dans l'abîme
Que l'ombre t'empêche de voir.
Va doucement et pas à pas,
Et tremble de tomber, par mégarde,
Sur quelque monstre dévorant.

Petit ruisseau, qui, à travers les roches,
Cours avec un léger murmure,
Que ton désir ne te guide pas
Vers les sentiers bas et fangeux;
Car si dans ce terrain noirâtre
Tu perdais la pureté de tes eaux,
Aussi vite qu'il fuit la vipère,
Le pasteur te fuirait soudain.

Petit oiseau, qui bats des ailes
Quand l'aube colore le ciel,
Crains les terres trop bien aplanies,
Car le piége mortel t'y attend.
Reste plutôt sous les ombrages
Où ne pénètre pas le soleil :
Ce n'est que dans la solitude
Que tu braveras le chasseur.)

Ces vers charmants, qui, ainsi que je l'appris de la chanteuse, de la canofiena elle-même, avaient été faits quel-

(1) Côtelettes de veau, mordatelle, gigot de chevreau, omelette, poisson de la Marana (ancienne eau Crabra, qui coule sous Grotta-Ferrata et va se jeter dans le Tibre, au-dessous du grand cirque).

ques jours auparavant par un jeune poëte, Luigi Basso, pour célébrer la prise de voile de sa sœur, furent pour nous le dernier écho de Marino. Malgré les sinistres prédictions du carrozziere, lesquelles pouvaient toutes se traduire par le mot de Jean de Paris :

Ce logis est fort à mon gré,
J'y suis bien et j'y resterai,

nous allâmes coucher à Castel-Gandolfo. Castel-Gandolfo est la résidence d'automne des papes; ils ne pouvaient mieux choisir pour leur villégiature. Le site est des plus agréables, l'air d'une salubrité parfaite, et du château, bâti à mi-côte au milieu des orangers et des myrtes, on voit à la fois Rome, toute la plaine et la mer. Debout dès le point du jour, nous voulûmes que notre première visite fût pour le lac. Une allée magnifique, couverte d'arbres huit ou dix fois séculaires, dont les racines s'enfoncent partout entre les dalles de lave de la vieille voie, y mène en tournant la montagne. Au bout d'une petite rampe qui monte à un couvent, est une chapelle, et, devant cette chapelle, une esplanade d'une vingtaine de pieds, d'où l'on découvre tout le lac.

Qu'on se figure la bouche immense d'un volcan éteint et à moitié plein d'eau. Ce cratère béant a cinq à six milles de circonference et quatre cent quatre-vingts pieds de profondeur. Au fond de l'entonnoir formé par les montagnes, semble dormir une eau claire et pure comme l'azur ; elle est si belle à voir, qu'involontairement on songe aux nacelles du lac de Côme. Lady R. exprima donc sa pensée, qui nous était venue à tous, en s'écriant :

— Oh ! si nous avions un bateau !

— Oui, répondis-je, nous ferions une bien bonne promenade ; mais, par malheur, cet objet d'agrément n'est pas trouvable à Albano.

— Et ne pourrions-nous, reprit-elle, côtoyer le lac au bord de l'eau ?

— Hélas ! non. Les parois volcaniques du cratère ne le permettent pas.

— A-t-on essayé ?...

— Plusieurs fois, miss ; et cette audace a failli coûter cher à l'un de vos concitoyens.

— Allez, dit elle en soupirant, au lieu d'une promenade nous aurons une histoire : contez-moi celle de mon compatriote, que je la couche sur mon album.

Nous nous assîmes sur un banc adossé à la chapelle, et d'où l'on domine le lac, et je leur contai ce qui suit :

— Il vint, il y a quelques années, à Albano un jeune étranger qu'à sa taille svelte, à son front découvert, a ses yeux bleus et doux, vous auriez reconnu sur-le-champ pour un fils de la vieille Angleterre. Seulement il semblait avoir oublié au delà de la Manche la gaieté de son âge : des pensées tristes assombrissaient ses traits; il ne parlait à personne, et passait toutes ses journées au bord du lac ou dans les bois déserts de l'Aricia. Le maître d'un hôtel italien n'admet qu'un sujet de chagrin au monde, le manque d'argent. Voyant que son commensal continuait à s'affliger, il en conclut que sa bourse était vide, et lui présenta une note unissant fraternellement dans les mêmes chiffres le passé et l'avenir.

Comme pour confirmer ses prévisions, le jeune gentleman lui demanda un répit, alléguant qu'il attendait précisément de l'argent d'Angleterre. La figure de l'hôtelier se rembrunit à ces mots; il lui accorda néanmoins trois jours, en jurant par la Vierge de l'Etoile, patronne d'Albano, que si, le troisième jour expiré, il n'avait pas payé, le sindaco ou procureur aurait de ses nouvelles. Le soir de ce jour fatal, l'Anglais errait comme de coutume autour du cratère; les menaces de l'hôtelier ayant ajouté sans doute à ses préoccupations, il glissa sur ces roches, et tomba dans le lac.

Soit que sa chute l'eût étourdi, qu'il fût mauvais nageur ou qu'il voulût mourir, il se débattit à peine quelques instants sur l'eau, et l'hôtelier de la Poste allait perdre son débiteur, sans la présence d'esprit et le courage d'une jeune fille.

— Une jeune fille ! interrompit milady.

— Oui, une adolescente de quinze à seize ans.

— Et comment fit-elle pour le sauver ?...

— Vous voyez bien cette crevasse du cratère, hérissée de buissons ?... C'est par là qu'elle descendit en courant.

A moitié asphyxié, le pauvre Anglais coulait à fond. Elle osa se jeter à la nage, et, après de longs efforts, parvint

L'escarpolette de Marino. Dessin de V. Foulquier.

à le ressaisir dans un remous de l'eau et le poussa sur une pointe de rocher.

— Cette intrépidité, dit lady R..., ne me surprend pas chez les femmes d'Albano : leur âme virile se révèle dans leur regard. Mais la jeune fille ?...

— En revenant à lui, le gentleman la sauva à son tour. N'ayant pu aborder et à bout de forces, elle était sur le point de lâcher une poignée de lianes où se retenait sa main dans une étreinte suprême.

— Et puis, quand ils furent tous deux sains et saufs ?

— L'Anglais prit le nom et l'adresse de la jeune fille et regagna son hôtel. Du plus loin qu'il le vit, le mastro di casa accourut à sa rencontre...

— Pour le chasser ? dit lady R...

— Pour lui remettre, avec les plus humbles courbettes,

les inclinations les plus respectueuses, une lettre scellée d'un grand cachet de cire noire, qu'un courrier, expédié par le banquier Torlonia, venait d'apporter de Rome. L'Anglais l'ouvrit en pâlissant; il y vit qu'il était, par l'effet d'une mort subite, héritier de l'un des pairs les plus riches des trois royaumes, mauvais frère qui avait refusé de lui acheter une lieutenance. Puis, lorsqu'il eut vu cela et que l'hôte, madré coquin, qui en savait autant que lui, car il avait pris préalablement connaissance de la lettre d'envoi de Torlonia, lui demanda ses ordres, il lui dit de le conduire chez Lorenzo le *muratore*.

— Chez Lorenzo le maçon? balbutiait l'hôte, croyant que son pensionnaire avait perdu l'esprit.

— Via! dit l'Anglais de son ton flegmatique.

Ce monosyllabe suffit. L'hôte se mit en marche, chapeau bas, et, quelques minutes plus tard, il présentait son client à Lorenzo, qui soupait, selon l'usage italien, dans la rue avec toute sa famille. A cette phrase sacramentelle: — Lorenzo, voilà un Anglais qui désirerait vous parler, le muratore tourna la tête et dit, sans quitter son assiette:

— Que me veut-il?...

Le gentleman murmura quelques mots à l'oreille de l'hôte, qui, avant de les répéter, toussa plusieurs fois d'un air d'embarras. Prenant enfin son parti:

— Lorenzo, dit-il, ce seigneur trouve Lucrezia superbe. Et il se hâta d'ajouter tout bas: il est riche comme la mer!

A ces paroles, le maçon bondit de sa chaise; il tenait déjà au collet le malencontreux interprète, lorsque l'Anglais, faisant un signe de dénégation, comme pour répondre à la pensée de Lorenzo, écrivit rapidement quelques mots au crayon, et les remit à l'hôte. Celui-ci ne pouvait en croire ses yeux; il regardait avec une surprise si naïve Lucrezia et le lord, que le maçon s'impatienta:

— Que porte ce papier? s'écria-t-il de sa voix rude; je veux le savoir tout de suite!

— Sainte Vierge de l'Etoile! ce papier porte ta fortune, celle de Lucrezia et celle d'Albano. Ce seigneur, trois ou quatre fois millionnaire, veut épouser ta fille! il te la demande en mariage!

— Est-ce une raillerie? répondit Lorenzo avec un geste menaçant.

— Non, il est de bonne foi; Lucrezia l'a sauvé ce soir dans le lac où il se noyait.

— N'importe! reprit le maçon, après quelques secondes de réflexion, on dit que tous les Anglais sont hérétiques: ma fille n'épousera qu'un homme qui puisse la suivre à la messe.

— *Capperi!* tu refuserais ce parti?...

— Quand il aurait un palais plein d'or, comme le prince de Piombino!...

— Tu es *matto*, Lorenzo!

— Moins fou que toi, qui, pour de l'argent, perds ton âme. Je ne veux pas damner ma fille.

— Il faut donc lui dire qu'il ne peut obtenir Lucrezia?

— Qu'en se faisant catholique!

— Et le maçon, interrompit en souriant lady R..., persista-t-il dans son refus?

— Malgré sa pauvreté, il persista, et ce scrupule empêcha la plus belle fille d'Albano de devenir pairesse d'Angleterre.

L'histoire achevée, nous descendîmes au village. Otez à Albano son air embaumé, son ciel oriental, ses gracieux paysages, ses chemins ombreux et pailletés de sable volcanique, il ne restera plus, à proprement parler, qu'une rue placée entre deux ruines, le tombeau de Pompée et celui de la fille de César. Le tombeau de Julia, qu'on trouve à droite en sortant du village, consiste dans un énorme massif de blocs calcaires noyés dans le ciment. Des quatre ordres d'architecture qui le décoraient, dit-on, il n'apparaît que des cubes de travertin destinés primitivement à retenir le placage de marbre. Plus maltraité encore par le temps, le mausolée pompéien, que flanquaient jadis cinq pyramides rondes, dont deux seulement sont debout, ressemble à un four de campagne envahi par les ronces.

Devant ce tas de pierres, rongées par les siècles, qui recouvrent peut-être encore les cendres du rival de Lucullus et de César, notre petite caravane se sépara. Lady R... et son frère allèrent à Gensano voir *l'infiorata*, ou procession de l'octave de la Fête-Dieu, qui se fait dans des rues tapissées et armoriées de fleurs; le jeune peintre ébroïcien resta à Albano pour dessiner un pont à trois rangs d'arches, vrai chef-d'œuvre de l'art moderne, auquel le pont du Gard lui-même, sans sa vieille majesté séculaire, ne saurait être comparé, et je partis seul pour Ostie.

L'impression que j'allais chercher, et qui est une de celles qu'on ne ressent que dans les pampas d'Amérique ou sur les ruines des cités égyptiennes, commença deux milles et demi après Rome. A ma grande surprise, durant deux bons milles, à partir de la porte Portèse, j'avais trouvé des champs cultivés, des jardins et des maisons de campagne ornés de madones peintes ou de madones de plâtre, placées dans des niches grillées qu'une lampe éclaire. Je commençais à croire que le désert qui entoure Rome avait été vaincu sur ce point, quand il reparut brusquement avec sa ligne froide et morne de verdure, ses clôtures de bois et ses chevaux errants. Un bâtiment aux grands murs gris, sans fenêtres, et qui ressemble plus à une forteresse qu'à une auberge, est la seule habitation qu'on trouve entre les derniers vergers de la porte Portèse et Fiumicino.

Ce petit port, creusé à l'embouchure du Tibre, un peu plus bas que l'ancien havre de Trajan, dont on voit les ruines à droite et à gauche avant d'arriver dans le village, n'était bordé, il y a quelques années, que par de misérables cabanes de roseaux. Une ligne de maisons assez gaies l'abrite aujourd'hui; mais la fièvre, tyran implacable de ce pays, l'été, en avait chassé tous les habitants. Il n'y avait là que les douaniers qui, retenus le jour par leur service, prennent la fuite au coucher du soleil. Muni d'une carnassière pleine de provisions, et armé jusqu'aux dents, précaution indispensable, car, sur trois personnes qu'on rencontre sur cette plage jadis si prospère, deux ont très-certainement échappé à la corde ou aux galères, je me dirigeai à pied vers Ostie.

A une lieue de son embouchure, le Tibre se divise en deux branches formant une île, qu'on nomme toujours sainte, quoique les temples païens qui lui valurent jadis ce surnom aient disparu sous l'herbe. L'île est complétement déserte. En franchissant les clôtures qui la coupent de loin en loin, je ne trouvai qu'un troupeau de bœufs aussi sauvages que les chevaux libres de la campagne. Deux fois par jour, ces bœufs vont boire au Tibre. Guidé par leurs traces, je tombai droit sur le bras gauche du fleuve et ne tardai pas à découvrir l'habitation du passeur. C'est une cabane en pain de sucre, couverte de roseaux. Un vieux câble, roulé plusieurs fois sur lui-même, en maintient le faîte, un relèvement de gazon formant banquette l'entoure à deux pieds du sol. La porte sert en même temps de fenêtre et de cheminée.

A mes cris, le passeur, vieillard au visage de bronze, sortit

lentement de ses roseaux, descendit vers la barque, et me porta sur l'autre rive sans dire une parole. Je lui offris généreusement cinq baïoques ; mais, sans quitter ses rames :

— Nous compterons quand vous partirez, me dit-il ; en attendant, *bona via !* et à ce soir !

— Prenez toujours, répondis-je ; qui sait si je ne coucherai pas à Ostie ?

— *Chi lo sa ?* (qui le sait ?) Moi ! Vous serez ici avant le coucher du soleil, et vous ferez aussi bien, per Dio ! car il y a dans les ruines quelque chose de plus mauvais encore que le soir et la fièvre.

Je visitai, sur cet avis, les capsules de mon fusil et de mes pistolets, et me remis en marche. Vis-à-vis le bac, s'élève une tour antique, qui servit probablement autrefois de poste avancé. De ce point jusqu'à mille mètres de l'Ostie actuelle, des débris de murs marquent partout la place des anciens greniers. On sait que sous les consuls, et surtout sous les empereurs, Ostie était l'entrepôt des grains envoyés par l'Egypte, la Sicile et l'Afrique, pour nourrir le peuple romain. En quittant l'Italie, Bélisaire la laissa florissante encore. Les invasions des barbares, arrêtant l'importation du blé étranger, commencèrent sa décadence ; les Sarrasins l'achevèrent en 850. Lorsqu'ils eurent passé, il n'y avait plus que deuil et misère à Ostie.

Aujourd'hui tout est plein de ruines. Depuis la tour d'observation jusqu'à l'ancien port, on marche dans les hautes herbes, sur un énorme amas de briques, de morceaux de marbre, de statues décollées et de tombeaux. Des tours démolies, des salles thermales sans colonnes, des voûtes à travers lesquelles perce le vif azur du ciel, apparaissent à chaque pas ombragées de myrtes. Le port, que dessine toujours la courbe du fleuve, est comblé à demi. mais ses grands murs ont résisté ; formant un croissant de cent mètres, ils sont debout, malgré les siècles, sous la terre et les ronces, et repoussent le fleuve.

En traversant toutes ces ruines, je passai à côté de deux tombeaux récemment fouillés. Un sarcophage, orné de charmantes sculptures, était abandonné à côté de la première fosse, et les barbares qui l'en avaient arraché venaient de l'agrandir à coups de ciseau pour en faire une auge. Indigné de cette profanation, je double le pas ; je cours à Ostie. J'arrive hors d'haleine, et jugez de mon étonnement en ne trouvant personne ! — Rebâtie par Grégoire IV et Nicolas Ier, la ville moderne se compose d'une petite citadelle, d'une petite place et d'une petite église fermée par une enceinte triangulaire de petits murs. A gauche de la place, où l'on pénètre par une petite porte, l'unique de la ville, une vingtaine de maisons s'appuient au rempart. Toutes ces maisons étaient fermées, comme l'église et la citadelle. J'eus beau heurter et appeler, personne ne me répondit ; et si les choux verts (*broccoli*) que le gouverneur de la forteresse cultive dans les fossés ne m'avaient dit qu'il y a quelquefois des êtres vivants dans ces masures, j'aurais pu me croire dans une ville morte depuis mille ans.

Telle fut ma dernière excursion dans la campagne romaine. En regagnant le bac avant le soir, comme me l'avait prédit le passeur, je ne pouvais m'empêcher de faire une comparaison navrante : l'Ostie ancienne, avec ses ruines, ses statues mutilées et ses sarcophages, hélas ! c'est la vieille Rome des dictateurs et des Césars ; et la nouvelle Ostie, vide et abandonnée, c'est l'image de Rome moderne.

MARY LAFON.

FIN.

LE THÉATRE ET LES ACTEURS DE LA GUERRE D'ORIENT (1).

VOYAGE EN CRIMÉE, PAR LE PRINCE DE DÉMIDOFF (2).

Ici encore nous prenons, et nous vous conseillons de prendre, à notre exemple, deux guides sûrs, illustres, éloquents : le prince Anatole de Démidoff et Raffet, le grand dessinateur. Les pages de l'un et les dessins de l'autre, qui s'expliquent et se complètent mutuellement, forment l'itinéraire le plus exact et le plus curieux de l'expédition de Crimée. Ce beau livre en main, au coin du feu, à la veillée de famille, vous suivrez pas à pas vos enfants, vos frères et vos amis sur cette terre des souvenirs, des terreurs et des espérances.

Elle a bercé votre jeunesse de ses noms héroïques et harmonieux. C'est là que les Argonautes allèrent chercher la fameuse toison d'or, avant Jésus-Christ, avant le siége de Troie, avant Homère ! C'est là qu'Iphigénie reconnut son frère au moment de le sacrifier dans le temple de Diane. La Crimée d'aujourd'hui s'appelait alors la Tauride, du nom des Tauriens, ses premiers habitants, pillards sauvages, qui attiraient à la côte les navires pour en voler les richesses. Les colons grecs, successeurs de Jason, la nommèrent Chersonèse et y bâtirent Chersone, Théodosie, Panticapée (Kertch) sur le Bosphore cimmérien, Doros (le Sthénos de Strabon), maintenant Inkermann, etc. Le célèbre Mithridate y régna à son tour et médita à Panticapée sa gigantesque invasion de l'Italie. Puis les Alains et les Goths labourèrent le sol où allait germer le christianisme. Justinien chassa les Barbares, qui rentrèrent après sa mort. Ensuite arrivèrent les premiers Russes, conduits par Wladimir, — les Mongols et les Tartars ou Tatars (sous Batou-Khan), qui s'établirent à Crim et en donnèrent le nom à leur conquête ; — les négociants génois, qui achetèrent Kaffa, Balaclava, Soudagh, et s'y fortifièrent en des comptoirs inexpugnables, etc., etc. Mais bientôt maître de Constantinople, Mahomet II, le prophète, livra la Crimée entière à ses lieutenants, et les khans tatars relevèrent de la Turquie jusqu'au jour où Catherine II les soumit à l'empire russe, en restituant à la contrée son antique nom de Tauride.

Depuis Menguy-Guirey, la Chersonèse est peuplée de Tatars musulmans.

Ceux des steppes (les Nogaïs) ont conservé le type mongol, les yeux chinois, la face aplatie, les pommettes saillantes. Ils élèvent et promènent de grands troupeaux dans leurs déserts. Ils font aussi, dit M. Joubert, le service de voituriers, transportant les denrées et notamment le sel sur leurs immenses chariots entourés de claies et recouverts d'un feutre de poil de chameau. Ils sont traînés quelquefois par des buffles, le plus souvent par des dro-

(1) Voyez le numéro de janvier dernier.

(2) Un grand in-8°, illustré par Raffet de vues, costumes, portraits, cartes. Broché, 20 fr. E. Bourdin, édit., rue de Seine, 51.

madaires, dont la race est très-multipliée dans la péninsule. Quelques-uns habitent de misérables cabanes, le plus grand nombre s'abrite sous des tentes coniques, composées d'une charpente très-légère en treillage recouvert d'une étoffe de feutre, la même que celle de leurs voitures. Ce sont encore les ustensiles, les usages, les chariots des Scythes, servant de tente et portant toutes les richesses de la famille, tels qu'ils sont décrits dans Hérodote.

Le seul chauffage de ces demi-nomades consiste dans le fumier de leurs bestiaux, qu'ils pressent fortement, taillent en forme de brique et font sécher au soleil pendant l'été. Des puits leur fournissent une eau rare et saumâtre. —

Les Tatars des montagnes, les chefs surtout, ressemblent aux Turcs, leurs anciens maîtres, dont ils n'ont pas toutefois emprunté l'indolence.— Ils ont la taille haute et dégagée, les mouvements pleins de grâce et de noblesse. La coupe et l'expression de leur figure, la vivacité de leurs grands yeux noirs, leur donnent un aspect à la fois aimable et imposant. Leur esprit est vif, leur imagination poétique. En un mot les voyageurs qui ont le mieux observé cette population ne voient que les Basques qui puissent être comparés aux simples paysans tatars pour l'in-

Cosaques de la ligne du Kouban. Dessin de Raffet. (*Voyage du prince de Démidoff.*)

telligence dans la physionomie, la noblesse du port et des manières.

Ces peuples sont généralement sobres, honnêtes, hospitaliers. Dans l'intérieur des montagnes et hors des grandes routes fréquentées par des aventuriers de toute espèce, l'étranger qui arrive dans un village est nourri gratuitement, pendant son séjour, dans une oda ou caravansérail fondé à cet effet, et entretenu aux frais des mollahs ou des plus riches habitants de l'endroit. Dans les hameaux trop pauvres pour posséder un de ces lieux de réception, l'ombachi ou maire, à l'apparition d'un voyageur, fait retentir un cri d'appel qui convoque les habitants, et l'on se partage le soin de nourrir et de loger l'hôte qu'Allah vous envoie.

Dès qu'on est entouré d'indigènes, on n'a plus besoin de veiller sur ses effets. Il est sans exemple qu'un étranger ait été volé par les paysans tatars.— Admirable contraste avec les mœurs des Cimmériens leurs aïeux!

Les Tatars de la côte méridionale, amollis par la douceur du climat, n'ont rien gardé de la race primitive ; ils sont les plus beaux mais les moins actifs habitants de la Crimée. Ils passent leur vie à causer, assis sur les talons, près d'une mosquée ou d'une source, fumant des pipes et mangeant des pâtes et des fruits.

La nature est si riante dans ces contrées, la terre si fertile, le repos si doux, à l'abri du soleil, que le Tatar ne travaille plus dès que le pain du jour est assuré.

Les habitations de ces paysans sont construites d'une

manière aussi simple que pittoresque. — Ils se placent, toutes les fois qu'ils le peuvent, sur un terrain en pente, qu'ils entaillent à pic, de manière à former le quatrième côté de leur maison. Trois murs et un toit en terrasse, venant aboutir à la montagne, composent tout l'édifice. Sur le toit, qu'il sait rendre imperméable à l'eau, le Tatar fait sécher ses grains, ses fruits, et vient le soir prendre le frais en causant avec ses voisins. Souvent plusieurs étages de maisons sont ainsi superposés, de manière qu'un étroit sentier sépare seul la terrasse du rang subalterne, de la façade de la rangée supérieure.

L'habitude qui rappelle le plus chez ce peuple devenu sédentaire son origine nomade est celle d'être toujours à cheval. Le cheval est l'ami, l'inséparable compagnon du Tatar. Jamais un paysan, un journalier ne fait route à pied, même pour se rendre à son travail. Arrivé dans le

Types et costumes des Grecs de Crimée. Dessin de V. Foulquier.

champ qu'il doit cultiver, il ôte la bride à sa monture et l'abandonne à elle-même. Le cheval pâture sans s'éloigner de son maître, à la voix duquel il revient lorsque celui-ci veut retourner au logis.

Naturellement la mendicité est inconnue parmi les Tatars, et le vol si exceptionnel, que du temps des khans, il n'y avait pas une seule prison dans la Crimée. Une générosité sans limite est une des vertus traditionnelles de la noblesse. Un des khans, à qui l'on adressait quelques observations respectueuses sur les conséquences probables de ses largesses, se contenta de répondre : « Qui a jamais vu un gheraï dans la misère? »

L'industrie tatare est très-restreinte ; elle s'occupe uniquement des objets usuels, dont la fabrication n'exige que le concours d'un petit nombre d'auxiliaires, sans mise de fonds ni outils compliqués. La coutellerie et la maro-

quinerie seules sont arrivées à un degré de perfection remarquable.

Chaque métier forme une corporation n'ayant rien d'exclusif. Les compagnons, pour être reçus maîtres, ne sont astreints qu'à une seule obligation, celle d'avoir travaillé en sous-ordre pendant un temps limité. La réception se fait un jour de fête, en présence d'un mollah, par le plus ancien maître, qui, après avoir dit une prière, passe autour du corps du récipiendaire une ceinture qui en fait trois fois le tour, en lui adressant à voix basse les paroles suivantes : « Ne ferme jamais ta porte; n'ouvre jamais celle de ton prochain, et travaille autant qu'il est nécessaire pour gagner ta vie. » —

Géographiquement, la Crimée forme une presqu'île rattachée à la Russie par l'isthme de Pérékop, entre la mer Noire, la mer d'Azof et le Sivach, ou mer Putride. Au sud, elle est montueuse, accidentée, fertile, couverte de bois, de jardins et de vignes, arrosée des eaux qui descendent du Tchatyr-Dagh, semée de roches pittoresques et de collines verdoyantes, de sites variés, charmants ou grandioses, dignes de la Suisse et de l'Italie. C'est l'oasis et l'Arcadie de la Russie méridionale. Au nord, au contraire, s'étendent des steppes arides, sablonneux, immenses, brûlants l'été, glacés l'hiver, tourmentés par un vent continuel (1).

Pérékop n'est qu'un village à l'entrée de la Crimée par la Russie ; mais il ferme la presqu'île et la dominerait au besoin, grâce au rempart qui coupe l'isthme dans son entier.

Symphéropol, en tatar At-Metchet (*blanche mosquée*), capitale administrative de la Tauride, se compose de deux villes distinctes : la cité neuve, où se trouvent les établissements du gouvernement, et dans laquelle logent tous les Russes, et la vieille cité, habitée par les Tatars. Placée sur le Salghir, le plus grand cours d'eau qui arrose la Crimée, au pied des montagnes, dans une vallée bien plantée : elle compte de huit à neuf mille habitants, dont près de la moitié Tatars. Située sur la limite du steppe, elle est le lieu de réunion des montagnards et des nomades, et son marché offre le spectacle le plus curieux. L'on y voit confondus les légers droskis des Russes, les chariots tatars, traînés par des buffles ou des dromadaires; les voitures allemandes, attelées de forts chevaux aux harnais soignés et brillants. « Douze langues, dit un témoin oculaire, se croisent sur ce rendez-vous de l'Orient et de l'Occident, et sont souvent dominées par les sons traînards de la balaleïka et du tambourin, que fait retentir un chanteur bohémien ou tatar. »

Baghtcheh-Saraï (*palais des jardins*), l'ancienne ville des khans, dont les cendres y reposent encore auprès de leur féerique habitation, est assise dans une position admirable, au fond d'une vallée fertile, entre deux montagnes verdoyantes. — Exclusivement affectée aux Tatars par un décret de Catherine, elle a conservé le type exact d'une cité orientale. Elle se compose d'une seule rue, bordée d'ateliers et de boutiques où l'industrie indigène s'exerce dans sa simplicité. Un ruisseau l'arrose dans toute sa longueur; des rochers à pic ne lui permettent pas de s'étendre au large. Sa population de travailleurs pâtisse, coud, forge, tourne, dans des rez-de-chaussée, sans autre devanture que des volets qui disparaissent le matin, laissant complétement ouverts les ateliers, où le regard du promeneur plonge tout à son aise. Les juifs karaïms ont le monopole du commerce des étoffes, de la mercerie, des denrées exotiques, de tous les articles enfin ne provenant pas de l'industrie locale. Habitant sur un rocher voisin, où ils forment un quartier séparé, aussi curieux que pittoresque, ils descendent le matin ouvrir leurs boutiques, et retournent coucher, chaque soir, sur leur magnifique plateau. —

L'ancien palais des khans, célébré par Pouchkine, est une merveille qui rappelle l'Allambrah, par ses cours fleuries, ses escaliers de marbre, ses fontaines jaillissantes, ses sculptures aériennes, ses kiosques et ses bosquets, ses jardins de myrthes, de jasmins et de lauriers-roses.

On trouve près de Baghtcheh-Saraï la fameuse vallée de Josaphat, cimetière actuel des juifs karaïms, dont les blancs tombeaux s'étendent sous une forêt de grands chênes (1).

(1) Ces rapides successions de froid et de chaleur, cause des fièvres intermittentes dites *fièvres de Crimée*, ôtent toute régularité aux saisons dans cette région de la péninsule ; aussi les Tatars qui l'habitent ont une façon particulière de diviser l'année. Le printemps, qui dure 60 jours, est du 23 avril au 22 juin. Vient ensuite ce qu'ils appellent le long été, commençant le 23 juin pour finir avec le mois de juillet. L'intervalle des 25 jours, du 1er au 25 août, est une saison intermédiaire qu'ils nomment *agostos*. Le 26 août, on entre dans l'automne, qui se prolonge jusqu'au 26 octobre. Les 36 jours suivants n'appartiennent à aucune saison. L'hiver commence le 1er décembre et dure jusqu'au 4 février. Il est suivi de 24 jours appelés Gutschukat; puis des 53 jours, du 1er mars au 23 avril, formant un espace intermédiaire entre l'hiver et le printemps. Dans cette dernière période, les habitants distinguent trois retours de froid, qu'ils désignent par les noms d'hiver des vieilles femmes, des étourneaux, des huppes. Dans leur antipathie pour les Russes, dit M. Joubert, les Tatars prétendent que les hivers sont plus longs et plus froids depuis la domination moscovite. Sans accepter cette assertion dans sa généralité, il est du moins possible que la destruction des bois et des haies, opérée sur une grande échelle par les soldats des czars, ait modifié le climat sur plusieurs points. La dévastation a été telle, que, dans une seule invasion, les Russes ont détruit plus de mille villages de la partie septentrionale.

(1) M. Raffet et le prince de Démidoff y firent une curieuse rencontre. — En suivant, disent-ils, les sentiers tortueux, nous avisâmes tout à coup un petit vieillard caché dans les broussailles, et appliqué à sculpter sur une pierre récente les caractères d'une inscription hébraïque. L'équipage de ce sculpteur à barbe blanche était des plus grotesques : coiffé d'un énorme bonnet bleu en forme de ballon, il protégeait ses yeux contre le soleil et la poussière à l'aide d'une grande paire de lunettes rondes liées derrière la tête au moyen d'un cordon ; un parasol de peintre ombrageait sa petite personne ridée et accroupie dans les herbes, au pied même de la sépulture sur laquelle s'exerçait son art. Nous interrogeâmes cet artiste de la mort : il était là tout entouré de ses œuvres. « Depuis quarante ans, nous dit-il, il ne s'est pas élevé ici une seule tombe dont ce ciseau n'ait creusé l'épitaphe. Tous ceux à qui j'ai rendu ce dernier honneur ont été mes amis, mes parents; aussi ce n'est pas seulement pour la gloire de mon art que je travaille; il y a dans l'exercice du métier qui m'a nourri depuis quarante ans plus qu'une exécution machinale, il y a du souvenir. J'ai connu, j'ai aimé la plupart de ceux qui dorment ici, avant de les enregistrer dans ce grand livre de pierre de Josaphat, dont j'ai seul tracé les caractères. Moi-même j'arrive à mon tour vers la place que je me suis réservée là-bas, sous ces arbres, et je ne sais quelle main, inhabile peut-être, sera chargée de me rendre ce que j'ai fait tant de fois pour les autres. » Pendant la conversation, ou plutôt pendant le monologue philosophique du vieux sculpteur, qu'on nous interprétait par fragment, Raffet traçait sur son album les traits de ce respectable doyen des faiseurs d'oraisons funèbres. Le petit vieillard s'en aperçut, et se prêta de bonne grâce au désir de son *confrère*, comme il voulut bien appeler notre peintre; et, le croquis achevé, il traça lui-même au bas son nom et ses qualités.

Sébastopol est une forteresse plutôt qu'une cité. Bâtie en 1786, à la place d'un village tatar, près des ruines de l'antique Chersone, sa population est exclusivement russe et grecque, mêlée de quelques juifs et étrangers; avec la majorité des fonctionnaires et des marins, elle est évaluée à trente mille âmes.

M. de Démidoff trace un tableau formidable de la position de Sébastopol.

— On trouverait, dit-il, peu de havres en Europe aussi complétement appropriés aux besoins d'une grande flotte. Un bras de mer, d'une largeur imposante, s'est creusé un lit profond sur la côte occidentale de la Tauride; il pénètre dans les terres jusqu'à une distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin; l'entrée, qui est d'un abord convenable, est défendue par des fortifications dant la puissante artillerie balaye toute la surface du golfe. Une fois dans cette grande baie, en regardant du côté du sud, vous remarquez quatre anses spacieuses, d'un abri sûr et d'un abord si facile, que l'une d'elles, la *Baie des vaisseaux*, permet aux navires de guerre à trois ponts de venir mouiller à quelques toises de la côte. Justement entre deux de ces anses est élevée la ville de Sébastopol, dont le nom grec signifie la ville d'Auguste. Les hautes collines qui défendent la rade présentent, aussi loin que la vue se peut étendre, l'aspect d'une éternelle désolation : cette côte est aride et nue; elle n'a pas usurpé le nom tatar d'Ak-Tiar (*blanc rocher*). La ville même, dont les rues symétriques attaquent de front les difficultés du terrain, circule à grand'peine sur les reliefs escarpés du promontoire. Le voyageur débarqué au bureau de la douane et qui découvre cette cité groupée sur des roches ardentes, est tenté de reculer devant tant d'obstacles; déjà même il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables. La cathédrale, d'une élégante architecture, attire aussi les yeux et les respects des peuples. Plus loin s'élève la tour de l'Amirauté, un peu trop fière de ses colonnes, qui sont sans proportion avec le reste de l'édifice. Quelques hôtels assez élégants qu'abrite l'ombre des stores, quelques petits jardins où la poussière dévore la verdure, voilà ce qu'on rencontre dans ce beau quartier de Sébastopol. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous retrouvez encore des jardins qui masquent discrètement de petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents, qui balayent périodiquement les rues exposées aux orages de sable. Cependant, parvenu sur ces hauteurs, vous êtes dédommagé par la beauté de la perspective des fatigues d'une longue ascension. Vous embrassez alors tout l'ensemble du port et de ses établissements, coup d'œil magnifique, surtout lorsque la flotte entière de la mer Noire présente, dans l'admirable bassin de la rade, son imposant alignement (1). —

(1) Au moment où le prince visitait Sébastopol (en 1838), l'amiral Menschikoff y faisait exécuter les travaux que détruisent aujourd'hui nos canons. Et ces travaux, rapprochement curieux, étaient dirigés par M. Hupton, ingénieur anglais! — De toutes parts, dit M. de Démidoff, vous aperceviez des casernes destinées à une importante garnison; mais cette abondance de logements militaires était encore insuffisante pour les nombreux soldats occupés aux constructions somptueuses, aux terrassements pénibles qui doivent changer l'aspect de ces rivages. Bientôt, en effet, de vastes ateliers, des esplanades spacieuses et des bassins profonds, prendront la place des collines de calcaire blanchâtre qui naguère dominaient les golfes; déjà même, par un travail patient, ces collines se sont abaissées jusqu'à leur niveau. Trente mille hommes, abrités par les tentes d'un camp, prêtent leurs bras à ces gigantesques métamorphoses, et c'est là un coup d'œil vraiment plein d'intérêt, que cette foule laborieuse, toute vêtue de toile blanche, s'agitant et se croisant dans le nuage de cette poussière qu'ils enlèvent sac par sac, et pour ainsi dire poignée par poignée, aux mamelons abaissés : véritable travail de fourmilière, où la division infinie des forces arrive à la longue au même résultat que l'énergie des moteurs et la puissance des machines. —

Les environs de Sébastopol sont parsemés de ruines historiques : Chersone, capitale des anciens Héracléotes; Inkermann, jadis Sthénos ou Théodosie, avec ses grottes et ses tours croulantes, témoins de notre dernière victoire; le temple de Diane, dont on voit encore l'autel où coulait le sang humain; le rocher sur lequel Oreste venait la nuit conjurer les Euménides; le cap mythologique de Parthénion, nommé cap Fiorente par les Génois, etc., etc.

Balaklava (la Cimbalo de Strabon), aujourd'hui quartier général français, n'est qu'une pauvre bourgade habitée par des mariniers grecs. Son havre, excellent et commode, servait de refuge aux pirates, avant de s'ou-

— On ne craignait alors à Sébastopol qu'un ennemi, et devinez lequel? — Un imperceptible petit ver, le *teredo navalis*. Il réduit à huit ans la durée moyenne d'un bâtiment de guerre russe, tandis que la même durée, dans les marines anglaise et française, est évaluée à plus de quinze ans. — Il est vraiment affligeant, s'écrie M. de Démidoff, de penser qu'un si misérable ennemi s'attaque impunément à ces grandes et imposantes masses, si noblement assises sur l'un des plus beaux ports de l'univers; — et d'un port, ajouterons-nous, établi en face de la Turquie, comme celui de Cronstadt en regard de la Finlande.

Une anecdote racontée par Malte-Brun prouve que Sébastopol, même avant sa construction, était pour la Russie le chemin de Constantinople. Lors de l'entrevue de Catherine, conquérante de la Crimée, et de l'empereur Joseph II à Cherson, on dressa hors de cette ville, à la place où s'est élevée depuis Sébastopol, un arc de triomphe en bois et en toile, orné d'une inscription grecque. L'impératrice et son cortége n'y passèrent point, n'importe par quelle raison. Plusieurs étrangers de marque s'y rendirent pourtant par un motif de curiosité; lord Fitzherbert, ambassadeur anglais, était du nombre. On parla de l'inscription grecque. M. Fitzherbert, soit qu'il n'entendît pas bien le grec, soit qu'il ne voulût pas traduire fidèlement, dit à plusieurs personnes : Ces mots signifient : *C'est ici le chemin de Bysance*. Cette traduction passa de bouche en bouche; tous les étrangers l'envoyèrent dans leur pays respectif, et l'Europe entière s'en émut profondément. L'inscription réelle, copiée par un Français, M. Roussel-Vouzème, était ainsi conçue :

Tês d'epi tê paradô hêdê Kaukasia t'ourê,
Kai to tê heptalophon trômeei Byzantion asty.

Traduction exacte :

Elle (Catherine) *ne fait que passer, déjà le Caucase frémit; déjà, sur sept collines, Byzance tremble.*

Autre autorité très-compétente. D'après le duc de Raguse, l'escadre de Sébastopol, conformément aux ordres de l'empereur de Russie, devait être toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division de seize mille hommes cantonnés dans la presqu'île, à portée de ce port. L'embarquement pouvant s'opérer en deux fois vingt-quatre heures, et l'escadre appareiller immédiatement, grâce aux vents du nord régnant presque toujours dans la mer Noire, moins de quatre jours après la réception de l'ordre du czar, la flotte et le corps de débarquement pouvaient être à l'entrée du Bosphore.

vrir aux puissants navires de notre escadre. L'uniforme des arnaouts de l'archipel (gardes-côtes au service des czars) s'y mêlait naguère aux jupes courtes et aux corsages ouverts des jolies Hellènes, aux larges culottes et aux bonnets à gland de leurs jeunes maris, qui restent seuls maintenant à contempler avec admiration le mouvement de notre armée, et à s'enrichir en lui fournissant, autant que possible,

Bon souper, bon gîte et le reste.

Nous reviendrons à l'occasion et en détail sur ce théâtre de tant d'événements. — Suivez, en attendant notre dernier comme notre premier conseil : prenez et lisez le *Voyage* du prince de Démidoff, vous y trouverez l'alpha et l'oméga de ce pays, et malgré l'enthousiasme de l'auteur, beaucoup de vérités sur les hommes et les choses, sur les Russes, les Tatars, les juifs, les Turcs, les Grecs et les Bohémiens de la Crimée. Quant aux illustrations de Raffet, costumes, types, vues, scènes, etc., ce sont en un mot des chefs-d'œuvre du genre. Vous en pouvez juger par le spécimen que nous devons à l'obligeance de l'éditeur : les *Cosaques* du Kouban ou de la mer Noire, ceux-là même qui se mesurent à cette heure avec nos zouaves.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

ALBUM DE PIERRE DUPONT (1).

CHANTS ET CHANSONS DU MÊME (2).

Il pleut des albums, il neige des romances, il grêle des quadrilles. Mais trois noms brillent entre tous dans ce tourbillon musical : Pierre Dupont et Gustave Nadaud, dont vous allez juger sur échantillons les récents ouvrages, et le grand Strauss, le roi des fêtes de l'Opéra et de la cour, dont vous trouverez le dernier coup de baguette dans notre complément de ce mois (3).

Pierre Dupont se taisait ou semblait se taire depuis quelque temps. Il méditait dans les prés, le long des haies, au bord de la mer, devant son bureau, s'il en a un (quant à un piano, il n'en a certes pas), il méditait, disons-nous, les nouveaux chants qu'il vient de réunir dans un splendide album, complété par des accompagnements de Reyer et illustré des dessins de Staal et de David : *le Faucheur*, *la Fille des champs*, *la Blessure* et *le Dernier beau Jour*, chansons rustiques dignes des *Bœufs*, de *la Mère Jeanne* et du *Chien de berger*; *le Peseur d'or* et *l'Auberge du naufragé*, légendes sombres et diaboliques qui continuent *les Louis d'or* et *Belzébuth*; *les Amis*, franche et vive causerie de table d'hôte; *le Secret*, touchante et naïve confidence du cœur; *le Cheval*, air de bravoure qui fera le succès des ténors; et *la Musique*, une des plus belles odes, une des plus larges mélodies de l'auteur.

Jugez-en par quelques couplets :

Langue de l'univers, musique aérienne,
Contraste harmonieux du silence et du bruit,
O puissance nouvelle et cependant ancienne
Comme l'invention du jour et de la nuit!
Tu nais du roulement des sphères dans l'espace,
Par le souffle de Dieu qui jamais ne se lasse
Produite incessamment comme l'air et le feu,
O musique, fille de Dieu!

(1) Paris, Vialat, quai des Grands-Augustins, 21.

(2) Houssiaux, éditeur, rue du Jardinet, 3. Voyez la notice de Pierre Dupont, deux de ses chants et son portrait, t. XV, p. 267 et t. XIX, p. 220.

(3) Voyez la livraison des *Modes vraies*.

LES SAPINS.

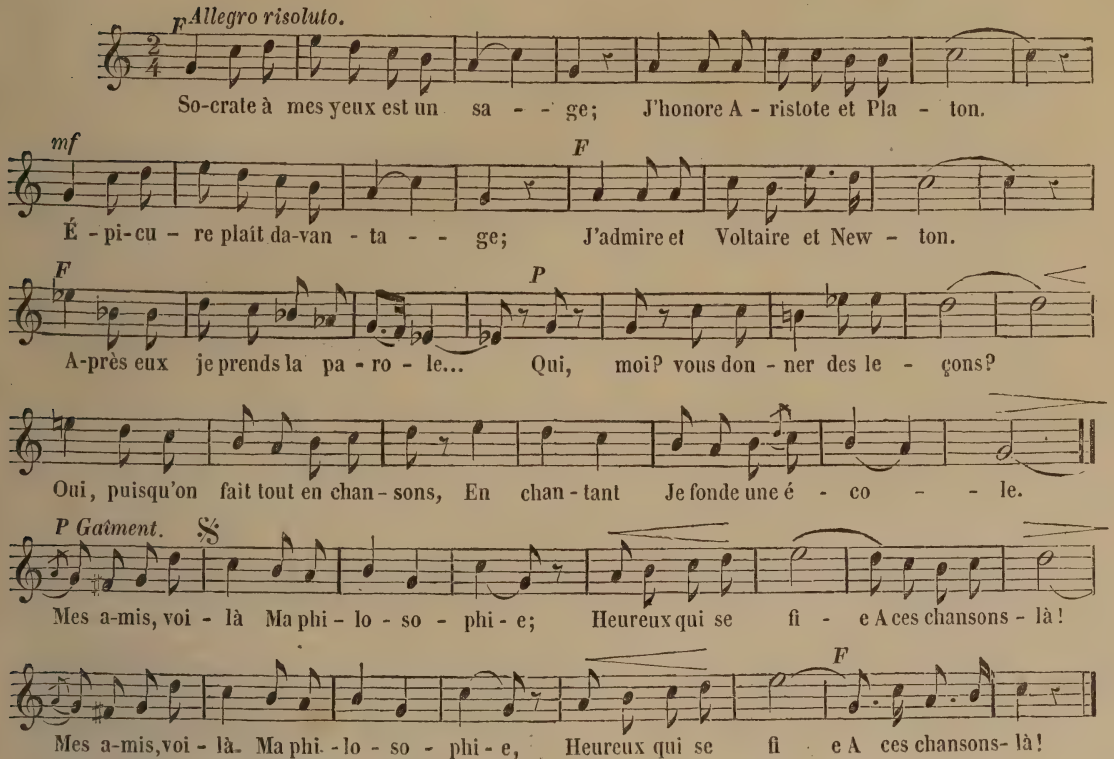
En rhythmant notre joie, en charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Ton pouvoir est si grand, ô musique sublime!
Que Paganini seul, de son archet fiévreux,
Tenait une assemblée, en faisait sa victime,
Et d'un son vous rendait heureux ou malheureux.
On se fait égorger aux durs accents du cuivre,
Mais, ô frêles beautés, on désire de vivre,
Quand les touches d'ivoire, agiles sous vos doigts,
Accompagnent vos douces voix.

Et ces vers du *Dernier beau jour :*

Dans le sol fraîchement creusé
Le laboureur marche en cadence;
On voit jaillir le blé rosé
De ses mains pleines d'espérance...
. . . . . .
Plus d'hirondelles dans l'azur!
Une seule, vraie âme en peine,
Reste en retard, sans abri sûr
Contre la froidure prochaine.
Tes sœurs, cher oiseau du bon Dieu,
Ne reviendront que l'autre année,

MA PHILOSOPHIE, POÉSIE ET MUSIQUE DE G. NADAUD.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe, Paris.

Viens, pour attendre, au coin du feu
Te blottir sous ma cheminée.

C'est que l'année a beau finir,
On dirait qu'elle recommence,
Et rien n'étouffe l'avenir,
Herbe, fleurette, oiseau, semence.
Quand sur les arbres dépouillés,
Corbeau des hivers, tu te poses,
A la cime des cornouillers
On voit déjà des bourgeons roses!

Et ce portrait de la *fille des champs :*

Avec l'aube elle se réveille,
Tord vaillamment son chignon lourd,
Et s'en va, diligente abeille,
Vaquer à tous les soins du jour,
Compte les bœufs, court à l'étable,
Trait les vaches, donne le foin,
Et, Providence véritable,
A ses oiseaux jette le grain.

Mais le bonheur de la bergère
Est de veiller sur son troupeau,
Assise à filer, quand il erre,
En répétant un air nouveau.
Les oiseaux chantent avec elle,
Et se plaisent à la charmer.
Aux champs que la bergère est belle!
S'il passe un cœur, il va l'aimer.

Après de telles citations, l'éloge serait un pléonasme.

Outre son nouvel album, Pierre Dupont continue chez Houssiaux l'édition populaire de ses *Chants et Chansons*. Populaire est le mot, car chaque livraison à 15 c. renferme une œuvre entière, poésie, mélodie et gravure sur acier. Il en a déjà paru cent, qui forment trois charmants

volumes. Voici une des plus belles, poésie et musique, dont l'éditeur vous offre l'avant-goût. Son obligeance est de l'habileté, car nous vous défions de lire et de chanter ce morceau sans vouloir posséder tous les autres.

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine révélée
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.
Je composais avec amour ma gerbe,
Quand, au détour du coteau, l'aspect noir
Des sapins verts couvrant un sol sans herbe
Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité!

Le sapin brave et l'hiver et l'orage,
Chaque printemps lui fait un éventail;
Droite est sa flèche et vibrant son feuillage;
L'art grec s'y mêle au gothique travail.
Ses blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'effort que les simples roseaux :
Chœur végétal, symphonie, orgue immense
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Les bûcherons, dont la hache est sonore,
Sapin géant! coupent tes bois légers,
Qui porteront du couchant à l'aurore
Hommes, bestiaux et produits échangés.
De ta résine on enduira tes planches,
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rhythmés par l'aquilon;
Un jour des bals vous mènerez la danse,
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme
Cherche des cœurs l'invisible chemin;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Heureux sapins! vos solives légères
Font les châlets, construisent les hameaux;
Dans vos taillis se cachent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil :
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ces douceurs
Qu'aime la foule aux vers de ses poëtes,
Et qu'Apollon enseignait aux neuf Sœurs.
Quand, au hasard, la sagesse infinie
Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois.
Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie!
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois!

Dieu d'harmonie et de beauté, etc. (1).

(1) Les accompagnements de piano des *Chants* de Pierre Dupont, notamment des *Paysans* et des *Paysannes*, se trouvent chez M. Shonenberger, boulevard Poissonnière, 28.

ALBUM DE NADAUD POUR 1855 (1).

Autre écrin dont nous vous avons promis un diamant. Mais halte-là! vous n'en aurez qu'une facette. Et c'est déjà fort généreux de la part de l'éditeur; car l'album de Gustave Nadaud, à peine offert au public idolâtre, à peine chanté par l'auteur dans les salons, avec cette verve, cette finesse et cette grâce que nous racontions l'autre jour (voyez notre livraison de décembre dernier), a excité des bravos, des applaudissements, une vogue, une fureur, qui dépassent tout ce que nous avons annoncé, et qui soumettent les magasins de M. Heugel à un véritable état de siége. Le merveilleux de l'affaire, c'est qu'il n'y a ici ni exagération, ni réclame, ni charlatanisme; c'est que cette folie est de la raison, et cet engouement de la justice. Toujours modeste et toujours en progrès, Nadaud s'est réellement et simplement surpassé. Son album de 1855 comprend six morceaux : *l'Insomnie*, rêverie tendre et profonde qui éveille les plus doux échos de l'âme; les *Souvenirs de voyage*, poésie vagabonde, cueillie dans la rosée du matin; *la Vieille Servante*, touchant et fin souvenir de la vie intime; *Il faut aimer*, qui serait une belle romance si ce n'était un virelai délicieux; *les Deux Notaires*, scène de véritable comédie qui rappelle le haut éclat de rire de *Pandore* et la franche gaieté de l'ancien opéra-comique; et enfin *Ma Philosophie*, où la vigueur de la forme le dispute à la noblesse du fond. Vous avez le chant ici-contre. Voici quelques fragments des paroles :

Le premier pas dans la sagesse
C'est l'amour d'un Dieu révélé,
C'est le mépris de la richesse. .
On peut l'avoir.., puisque je l'ai!
. . . . . .
Bravez l'opinion fragile
Et marchez d'un pas affermi.
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.
. . . . . .
Soit! je vous livre mon système,
Qu'un plus savant l'explique mieux.
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,
Je le prends pour maître et je l'aime.

On ne sait lequel est le plus charmant dans ce dernier trait, de l'esprit ou du cœur qui s'y révèle.

Mais arrêtons-nous, car aller plus loin ce serait voler l'éditeur. Adressez-vous à lui, si vous voulez connaître la *Philosophie* de Nadaud, en cinq couplets avec accompagnement.

THÉATRES.

Malgré le talent et le zèle de Mlles Rachel et Fix, de MM. Beauvalet, Monrose, Geoffroy et Delaunay, *la Czarine*, de M. Scribe, — *Etoile du Nord* sans musique, — a fait long feu à la Comédie-Française. Le sujet était au-dessus des forces de l'auteur Notre première scène et ses illustres artistes vont prendre leur revanche avec *le Gâteau des reines*, pétri de la plus fine fleur de l'esprit, par notre collaborateur Léon Gozlan.

— L'Opéra-Comique, toujours heureux, — lisez habile, — a trouvé dans *le Chien du jardinier*, de MM. Lockroy et Grisar, un de ces petits actes qui valent de gros opéras, et qui restent au répertoire comme *le Châlet* et *le Tableau parlant*.

— A l'Odéon, *la Conscience*, d'Alexandre Dumas, quitte

(1) Chez Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2 *bis*.

la foule, sans être quittée par elle, pour céder la place à *la Femme d'un grand homme*, œuvre importante et littéraire dont nous aurons à nous occuper.

— Vivent les chefs-d'œuvre pour réussir ! Témoin le chef-d'œuvre par excellence, le *Robin des Bois* de Weber, qui fait en ce moment du troisième théâtre lyrique le premier de Paris. Une voix magnifique s'y est révélée, celle de Mme Deligne-Lauters, et une voix charmante, celle de M. Lagrave. Les chœurs sont d'un ensemble digne de l'Académie impériale. Celui des chasseurs électrise les oreilles les plus indifférentes. Le décor de la fonte des balles, avec l'apparition de Jonca dans son manteau rouge, est d'un effet de terreur prodigieux.

— L'opéra de Pacini, *Gli Arabi nelle Gallie*, sans passionner comme le *Trovatore* de Verdi, intéresse vivement aux Italiens, grâce à MM. Baucardé et Gassier, à Mmes Bosio et Borghi.

— Deux nouveautés dramatiques émeuvent le boulevard : *Jane Osborn* à la Porte-Saint-Martin et *le Masque de poix* à la Gaîté. Ceux qui cherchent des sensations fortes y sont servis selon leur goût.

Mgneur OLIVIER, AUG. ARNOULD, ÉMILE SOUVESTRE, LOEVE-WEYMAR, GÉRARD DE NERVAL.

Parmi les souverains morts en 1854, nous avions omis Frédéric-Auguste, roi de Saxe.

Nous devons aussi à nos lecteurs les notices d'Auguste Arnould, d'Émile Souvestre et de Loëve-Weymar. Les voici, avec celle de monseigneur Olivier.

Monseigneur Olivier, évêque d'Evreux, prélat éminent, dit un de ses biographes, par les vertus de son cœur, l'élévation de son esprit, l'éclat de son éloquence, l'activité de son zèle et le charme de ses manières, était né à Paris le 20 avril 1798 ; il a succombé à cinquante-six ans, à l'ardeur immodérée des travaux et des veilles. Paris n'a point perdu le souvenir du curé de Saint-Etienne-du-Mont, puis de Saint-Roch. Sa parole onctueuse et puissante groupait autour de sa chaire une foule innombrable de simples curieux, qui devenaient de fervents chrétiens. Sa charité créait et faisait doter de sommes importantes des œuvres destinées au soulagement de toutes les misères. En 1839, il implorait la générosité de ses paroissiens, et, dans une seule quête, trente-sept mille francs venaient au secours de l'infortune. Le curé de Saint-Roch aimait pour Dieu la magnificence du culte, et Saint-Roch égala bientôt par la pompe de ses cérémonies les plus illustres cathédrales. Enfin, Monseigneur de Quélen disait de lui : « L'abbé Olivier n'est pas seulement le premier curé de Paris, mais le premier curé de France. » Ce qu'il avait été pasteur de Saint-Roch, il le fut évêque d'Evreux. Le seul reproche que lui fissent ceux qui étaient effrayés de son zèle, c'est qu'il voulait le bien tout de suite, et sans tenir compte des obstacles. L'abbé Olivier était un de ces orateurs pour lesquels la parole est un don naturel, une inspiration permanente. Il savait dire à tous et partout ce qu'il fallait dire, et réunir à la clarté la plus parfaite la splendeur des images, une grande chaleur de diction et une convenance de langage exquise.

Jamais vie ne fut plus occupée, plus remplie que la sienne. Il prêchait, il confessait, il écrivait, il agissait, et cependant, à toute heure il était accessible à tous, et prêt à aider chacun de ses conseils, de sa bourse, de ses démarches, de son influence. On transmet encore de bouche en bouche, à Evreux, les paroles sublimes de foi qu'il a prononcées, en recevant publiquement les derniers sacrements de l'Église.

Auguste Arnould avait eu un succès de roman, *Struensée*, et un succès de théâtre, *l'Homme au masque de fer*. Il n'écrivait plus guère depuis son mariage avec Mlle Plessis, de la Comédie-Française, qu'il avait suivie à Saint-Pétersbourg, où il est mort, au moment où il se disposait à revenir à Paris.

Émile Souvestre, né à Morlaix, en 1806, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, élevé au collége de Pontivy, puis aux Facultés de Paris et de Rennes, obligé par la ruine de sa famille de la soutenir de sa plume et de ses leçons, entra enfin avec éclat dans les lettres par son livre des *Derniers Bretons*, qui mit d'abord l'Armorique en vogue, et qui restera comme portrait physiologique de cette province, à cause de la vérité poétique des détails, et malgré quelques défauts d'ensemble et de style. Sous ce dernier rapport, les autres ouvrages de Souvestre sont fort supérieurs, quoique moins populaires. *Le Foyer breton* est un écrin de légendes délicieuses. *Le Monde tel qu'il sera* est une satire philosophique de la plus haute portée. *La Goutte d'eau*, *le Mât de Cocagne*, *Un Philosophe sous les toits*, *Au coin du feu*, *les derniers paysans*, *les Scènes de la chouannerie*, *Les Chroniques des lacs*, *de la moisson*, *de la prairie*, *de la mer*, *des forêts*, *le Mémorial de famille*, etc., sont des études morales excellentes de conception et d'enseignement, de forme et d'intérêt. Souvestre a fait au théâtre des tentatives nombreuses, mais c'était un écrivain trop littéraire pour la scène.

Il n'y a qu'un reproche sérieux à faire à ses œuvres. Elles excitent quelquefois l'antagonisme du riche et du pauvre, du noble et du roturier. Telle n'était certes point la volonté de l'auteur, homme admirable de loyauté, d'indulgence et de droiture ; mais son intelligence subissait, malgré son cœur, des préjugés de naissance, d'éducation et de parti.

En somme, Émile Souvestre, bien qu'honoré et connu, était au-dessus de sa réputation. Ses livres grandiront après lui devant la postérité.

Cet homme de bien et de talent, qui vivait de son travail en père de famille, et qui prêchait d'exemple l'accomplissement des devoirs, avait quitté la France pour la Suisse depuis quelques années. Il est revenu mourir à Paris, — comme Balzac et Soulié, — d'une hyperthrophie du cœur, à l'âge de quarante-huit ans. On l'a trouvé sans vie, un matin, près d'une belle page inachevée (1)...

Loeve-Weymar, traducteur des *Contes* d'Hoffmann, attaché aux grands journaux de Paris, puis consul et baron, n'a pas trouvé dans la diplomatie la gloire que lui promettait la littérature. Il avait de hautes prétentions aristocratiques et juvéniles, qui lui attirèrent une piquante leçon de M. de Jailly, ce petit vicomte de lettres, octogénaire et bossu. Ils étaient tous deux dans un salon, jouant d'esprit et de malice. Le baron se prétendit plus leste que le vicomte, et, franchissant une chaise, il lui dit : — Je vous défie d'en faire autant ! Après la chaise, un fauteuil, puis un canapé, etc. Battu à ce jeu, qu'il avait eu la folie d'accepter et qui tournait à sa confusion, M. de Jailly s'arrête et se ravise enfin. — A votre tour, dit-il à Loëve-Weymar ; je vous défie de faire ce que je vais faire ! Et, arrachant sa perruque, il montre son crâne entièrement nu... Chacun d'éclater de rire, excepté le baron qui portait un faux toupet, chef-d'œuvre de l'art, ignoré de tout le monde. C'est ainsi que son secret fut découvert, et il ne s'en consola jamais.

Gérard de Nerval. Encore un deuil littéraire, un

(1) Tous les bons livres d'Émile Souvestre se trouvent dans la Bibliothèque à 2 fr. de Michel Lévy, rue Vivienne, 2.

deuil d'hier cette fois, et le plus triste de tous. Au milieu de la neige de janvier, au coin de la rue de la Tuerie et de la Vieille-Lanterne, près de l'Hôtel-de-Ville, on a trouvé mort, un matin, Gérard de Nerval, écrivain pur et gracieux, dont nous avons parlé souvent, que nous lisions toujours, et que la folle du logis a mené, d'aventure en aventure, jusqu'à cette déplorable fin.

UN APPEL A NOS LECTEURS.

Vous connaissez, vous aimez tous le patriarche de nos historiens, Amans-Alexis Monteil, l'auteur si érudit, si original et si spirituel de l'*Histoire des Français des divers états* (1). Ce bénédictin moderne, dont l'admirable talent n'avait d'égal que son admirable caractère, est mort à quatre-vingts ans, après avoir tout donné au travail et à la science, sans laisser à sa famille de quoi poser une pierre sur ses cendres immortelles. Ses disciples, ses confrères, ses amis, son digne secrétaire, M. Charguéraud, ont pensé qu'il suffirait, pour réparer une telle injustice du sort, d'en avertir ce peuple français que Monteil a le premier introduit dans l'histoire de France. Ils ont formé une Commission chargée de provoquer et de recueillir des souscriptions au tombeau de Cély (près Fontainebleau), village où repose leur vénéré doyen. Le rédacteur en chef du *Musée des Familles* a l'honneur de siéger dans cette Commission. Il fait donc appel à tous ses lecteurs, à toutes les professions et à toutes les classes, aux *divers états* qui ont reçu de Monteil leurs lettres de noblesse. Il les conjure d'adresser, dans le plus bref délai, au bureau du *Musée*, le denier de Bélisaire, qui sera reçu avec reconnaissance et béni de Dieu au cimetière de Cély. Il espère que la grande famille de nos abonnés sera assez généreuse pour fournir aux illustres sculpteurs, qui se disputent cette gloire le marbre où revivra la noble tête d'Alexis Monteil.

(1) Voyez son portrait et sa notice, t. XVII, p. 219.

Le Comité de souscription se compose de :

M. Champollion-Figeac, conservateur de la bibliothèque du château de Fontainebleau ;

M. de Cussac, ancien conseiller à la Cour impériale de la Martinique ;

M. le colonel de Durazzo ;

M. Jules Duval, ancien magistrat ;

M. Paulin Paris, membre de l'Institut de France ;

M. Pitre-Chevalier, rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

La souscription est ouverte chez M. Demanche, notaire, rue de Condé, 5 ;

Chez M. Paulin Pâris, à la Bibliothèque impériale, rue Richelieu ;

Chez M. Pitre-Chevalier, rue Bonaparte, 5 ; et au bureau du *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37.

Souvenez-vous, lecteurs du *Musée*, que vous comptez par cent mille ; et songez qu'avec un bon mouvement de chacun de vous et la plus modeste offrande, vous pourriez à vous seuls donner un tombeau royal à Monteil !

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

Présentant Crillon à des seigneurs et à des ministres étrangers, Henri IV leur dit : — *Voilà le premier capitaine français ! — Vous en avez menti, sire, c'est vous !* répondit le brave des braves. (Voile à Leu — 1er capitaine français — *vous* en navet — *menti* cire sept *vous*.)

N. B. Nous recommandons aux abonnés qui n'ont pas encore complété leur collection l'avis imprimé à la quatrième page de notre couverture de décembre et de janvier dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

Marie, nièce de J. Cornbutte.

I. — LE PAVILLON NOIR.

Le curé de la vieille église de Dunkerque se réveilla à cinq heures, le 12 mai 18.., pour dire, suivant son habitude, la première basse messe à laquelle assistaient quelques pieux pêcheurs.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, il allait se rendre à l'autel, quand un homme entra dans la sacristie, joyeux et effaré à la fois; c'était un marin d'une soixantaine d'années, mais encore vigoureux et solide, avec une bonne et honnête figure.

(1) Après les martyrs de la foi, les plus admirables sont les martyrs de la science, et, parmi ceux-ci, les plus héroïques sont les navigateurs qui suivent aux mers polaires les traces des La Peyrouse, des Franklin, des Bellot, etc. Il n'y a pas, dans l'histoire si intéressante des voyages, d'épisode plus curieux, de ta-

— Monsieur le curé, s'écria-t-il, halte-là ! s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui vous prend donc si matin, Jean Cornbutte? répliqua le curé.

— Ce qui me prend..., une fameuse envie de vous sauter au cou, tout de même !

— Eh bien, après la messe à laquelle vous allez assister.

— La messe ! répondit en riant le vieux marin; vous croyez bonnement que vous allez dire votre messe maintenant, et que je vous laisserai faire?

— Et pourquoi? Expliquez-vous ! le troisième son a tinté...

— Qu'il ait tinté ou non, il en tintera bien d'autres aujourd'hui, monsieur le curé ; car vous m'avez promis de bénir de vos propres mains le mariage de mon fils Louis et de ma nièce Marie !

— Il est donc arrivé? s'écria joyeusement le pasteur.

— Il ne s'en faut guère, reprit Cornbutte en se frottant les mains; la vigie nous a signalé, au lever du soleil, notre brick, que vous avez baptisé vous-même du beau nom de *la Jeune-Hardie*.

— Je vous en félicite du fond du cœur, mon vieux Cornbutte, dit le curé en se dépouillant de la chasuble et de l'étole. Je connais nos conventions; le vicaire va me remplacer aujourd'hui, et je me tiendrai à votre disposition pour l'arrivée de votre cher fils.

— Et je vous promets qu'il ne vous fera pas jeûner trop longtemps. Les bans sont déjà publiés par vous-même, vous n'aurez plus qu'à l'absoudre des péchés qu'on peut commettre entre le ciel et l'eau, dans les mers du Nord. Une fameuse idée que j'ai eue là, de vouloir que la noce se fît le jour même de l'arrivée, et que mon fils Louis ne quittât son brick que pour se rendre à l'église !

— Allez donc tout disposer, Cornbutte.

— J'y cours, monsieur le curé. Au revoir.

Le marin revint à grands pas à sa maison, située sur le quai du port marchand, et d'où l'on apercevait non plus la Manche, mais bien la mer du Nord, ce dont il se montrait très-fier. Jean Cornbutte avait amassé quelque bien dans son état; après avoir longtemps commandé les navires d'un riche armateur du Havre, il s'était fixé dans sa ville natale, où il fit construire, pour son propre compte, le brick *la Jeune-Hardie*. Après plusieurs voyages dans le Nord, ce navire revint en vendant, toujours à bon prix, ses chargements de bois, de fer et de goudron. Jean Cornbutte en céda le commandement à son fils Louis, brave marin de trente ans, qui, au dire de tous les capitaines caboteurs, était bien le plus vaillant matelot de Dunkerque.

Louis était parti avec un grand attachement pour Marie, la nièce de son père, qui le lui rendait fort, et trouvait bien longs les jours de l'absence. Marie avait vingt ans à peine; c'était une belle et brave Flamande, avec quelques gouttes de sang hollandais dans les veines. Sa mère l'avait confiée, en mourant, à son frère Jean Cornbutte. Aussi, ce bon marin l'aimait comme sa propre fille, et voyait dans cette union une source de vrai et durable bonheur.

L'arrivée du brick terminait une importante opération commerciale. *La Jeune-Hardie*, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Rodoë, sur la côte septentrionale de Norwége; et, suivant le signalement de la vigie, elle avait opéré rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Cornbutte trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux de bonheur, revêtait ses habillements de mariée.

— Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous, disait-elle.

— Hâte-toi, petite, car les vents viennent du nord, et *la Jeune-Hardie* doit filer grand largue.

— Nos amis sont-ils prévenus, mon oncle? Et le notaire, et le curé?

— Sois tranquille, il n'y aura que toi à nous faire attendre.

En ce moment entra le compère Clerbaut.

— Eh bien ! mon vieux Cornbutte, s'écria-t-il, en voilà de la chance ! le navire arrive à l'époque où le gouvernement vient de mettre en adjudication de grandes fournitures de bois pour la marine.

— Qu'est-ce que ça me fait? répondit Cornbutte; il s'agit bien du gouvernement !

— Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie; il n'y a qu'une chose dans tout ceci : c'est le retour de mon Louis.

— Je ne disconviens pas que... Mais enfin, ces fournitures...

— Et vous serez de la noce, répliqua Cornbutte, en interrompant le négociant, et en lui serrant la main de façon à la briser.

— Sans doute, je serai de la noce...

— Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer. J'ai déjà prévenu mon monde, et j'invite tout l'équipage du brick.

— Et nous irons les attendre sur l'estacade? demanda Marie.

— Je le crois bien. Nous défilerons tous deux par deux, les violons en tête !

Les invités de Cornbutte arrivèrent sans tarder. Bien qu'il fût de grand matin, pas un ne manqua à l'appel. Tous félicitèrent à l'envi le brave marin, qu'ils aimaient. Pendant ce temps, Marie agenouillée transformait devant Dieu ses prières en remercîments. Elle rentra bientôt, belle et parée, dans la salle commune; elle eut la joue embrassée par toutes les commères, la main vigoureusement serrée par tous les hommes, et Cornbutte donna le signal du départ.

Ce fut un spectacle curieux que de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer, au lever du soleil. La nouvelle avait circulé dans le port, et bien des têtes en *calines* et en bonnets de nuit apparurent aux fenêtres et aux portes entrebâillées : de chaque côté arrivait un compliment joyeux ou un salut flatteur.

La noce parvint à l'estacade, au milieu d'un concert de louanges et de bénédictions. Le temps s'était fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie ; un joli vent du nord faisait écumer les vagues, et quelques chaloupes de pêcheurs, orientées au plus près pour sortir du port, rayaient la mer de leur rapide sillage.

L'estacade de Dunkerque est une longue jetée en bois qui prolonge le quai du port, et s'avance assez loin dans la mer ; les gens de la noce en occupaient toute la largeur. Ils atteignirent bientôt une petite maisonnette située à l'extrémité, où veillait la vigie du port.

Le brick de Jean Cornbutte devenait visible de plus en plus; le vent fraîchissait, et il courait rapidement grand largue sous ses huniers, sa misaine et ses perroquets. La

bleau plus saisissant, de drame plus accidenté, qu'un hivernage dans les glaces; c'est le résumé de toutes les luttes, de toutes les surprises, de toutes les émotions, de toutes les péripéties imaginables. Tel est le sujet que notre collaborateur, M. Jules Verne, a essayé de traiter, à la façon de Cooper, dans le cadre d'une nouvelle attachante, après avoir lu et analysé tous les récits des voyageurs, à la recherche du fameux passage du nord-est, trouvé enfin dernièrement par le capitaine anglais Mac-Clure et le lieutenant Bellot, notre vaillant compatriote.

joie devait régner à bord, comme le plaisir à terre. Jean Cornbutte, une longue-vue à la main, répondait gaillardement aux questions de ses amis.

— Voilà bien mon beau brick ! s'écriait-il, propre et rangé comme s'il appareillait de Dunkerque. Pas une avarie, pas un cordage de moins !

— Voyez-vous votre fils le capitaine? lui demandait-on.

— Non, pas encore. Ah ! c'est qu'il est à son affaire.

— Pourquoi ne hisse-t-il pas son pavillon tricolore ? demanda Clerbaut.

— Je ne sais guère, mon vieil ami ; mais il a une raison sans doute.

— Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie, en lui arrachant l'instrument des mains, je veux être la première à l'apercevoir.

— Mais c'est mon fils, mademoiselle !

— Voilà trente ans qu'il est votre fils, répondit en riant la jeune fille ; et c'est la première fois qu'il est mon fiancé !

La Jeune-Hardie était entièrement distincte : déjà l'équipage faisait ses préparatifs de mouillage ; les perroquets avaient été cargués, ainsi que la misaine. L'on pouvait reconnaître les matelots qui s'élançaient dans les agrès. Mais ni Marie, ni Jean, n'avaient encore salué de la main le capitaine du brick.

— Ma foi, voici le second, André Vasling ! s'écria Clerbaut.

— Voici Fidèle Misonne, le charpentier.

— Et notre ami Penellan ! dit une femme, en sautant de joie.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'à trois encâblures du port, lorsqu'un pavillon noir monta tristement à la corne de brigantine.

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits, et dans le cœur de la jeune fiancée. Le brick arrivait tristement au mouillage, et un silence glacial régnait à son bord. Bientôt il dépassa l'extrémité de l'estacade. Marie, Jean, et tous les amis se précipitèrent vers le quai qu'il devait accoster, et bientôt ils se trouvèrent sur le pont de *la Jeune-Hardie*.

— Mon fils ! dit Jean Cornbutte, qui put seul articuler quelques mots.

Les marins du brick, la tête découverte, lui montrèrent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de détresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte, qui pleurait à chaudes larmes.

André Vasling avait ramené le navire ; mais Louis Cornbutte, le fiancé de Marie, n'était plus à son bord.

II. — LE CŒUR D'UN PÈRE. UN COMPAGNON SUSPECT.

Dès que la jeune fille eut quitté le brick, confiée aux soins de charitables amis, le second, André, apprit à Jean Cornbutte l'affreux événement, consigné sur le journal, qui l'avait privé de revoir son fils.

« A la hauteur de Malestrom, le navire s'étant mis à la cape par un gros temps et des vents de S.-O., aperçut des signaux de détresse que lui faisait une goëlette sous le vent ; elle était démâtée de son mât de misaine, et courait vers le gouffre dangereux, à sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher à une perte imminente, résolut de le sauver et d'aller à son bord. Malgré les représentations de son équipage, il fit mettre la chaloupe à la mer, y descendit avec le matelot Cortrois et Pierre Nouquet le timonier. L'équipage les suivit longtemps des yeux, puis ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva ; la mer devint de plus en plus mauvaise. *La Jeune-Hardie*, attirée par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Malestrom ; elle fut obligée de virer, et de s'enfuir vent arrière. En vain croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre : la chaloupe, le navire, le capitaine et les deux matelots ne reparurent pas. André Vasling fit alors assembler l'équipage, prit le commandement du navire, et fit voile vers Dunkerque. »

Jean Cornbutte pleura longtemps ; et, s'il passa quelques consolations à travers sa douleur, elles vinrent de cette pensée que son fils était mort en voulant secourir ses semblables. Puis le pauvre père quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et rentra dans sa maison désolée.

Cette triste nouvelle se répandit dans tout Dunkerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent changer leurs compliments en sincères et vives consolations. Les matelots de *la Jeune-Hardie* donnèrent les détails les plus complets sur cet événement ; André Vasling se vit même forcé de raconter à Marie le dévouement de son fiancé.

Jean Cornbutte réfléchit après avoir pleuré ; et le lendemain même du mouillage, en voyant entrer André chez lui, il lui dit :

— Etes-vous bien sûr que mon fils ait péri ?

— Hélas ! oui, monsieur Jean, répondit Vasling.

— Avez-vous bien fait toutes les recherches voulues ?

— Sans contredit, monsieur Jean ! Mais il est malheureusement certain que ses deux matelots et lui ont été engloutis.

— Vous plairait-il, André, de garder le commandement en second du navire ?

— Cela dépendra du capitaine, monsieur Cornbutte.

— Le capitaine, c'est moi. André, je vais rapidement charger mon navire, composer mon équipage, et je cours à la recherche de mon fils !

— Votre fils est mort, répondit André en insistant.

— C'est possible, André ; mais la Providence est là. J'irai fouiller tous les ports de la Norwége, où il peut avoir été poussé ; et, quand j'aurai la certitude de ne plus le revoir, je reviendrai mourir ici.

André Vasling, comprenant que cette décision était inébranlable, n'insista plus et se retira. Jean Cornbutte instruisit aussitôt sa nièce de son projet, et vit briller quelques lueurs d'espérance à travers ses larmes. Il n'était pas encore venu à l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiancé pût être problématique ; il lui paraissait à jamais perdu ; mais à peine ce nouvel espoir fut-il jeté dans son sein, qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Le vieux marin décida que *la Jeune-Hardie* reprendrait aussitôt la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie à réparer. Jean Cornbutte fit publier que, s'il plaisait à ses matelots, rien ne serait changé à l'équipage ; il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire. Pas un ne manqua à l'appel ; et il y avait là de hardis marins : Alain Turquiette, le charpentier Fidèle Misonne, le breton Penellan, le nouveau timonier de *la Jeune-Hardie* qui remplaçait Pierre Nouquet, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matelots courageux et éprouvés.

Jean Cornbutte proposa de nouveau à André Vasling de reprendre le rang de second à bord du brick ; c'était un homme précieux, manœuvrier habile, et qui avait fait ses preuves en ramenant *la Jeune-Hardie* à bon port. Cependant, on ne sait pour quel motif, Vasling fit quelques difficultés, et demanda du temps pour réfléchir.

— Comme vous voudrez, Vasling ; souvenez-vous seulement que vous serez le bienvenu parmi nous.

Jean Cornbutte possédait un homme dévoué, un ami

sûr, dans le breton Penellan, qui avait été longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirées d'hiver dans les bras du timonier, pendant qu'il demeurait à terre ; aussi conserva-t-il pour elle une amitié de père, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, Vasling n'avait peut-être pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufragés, bien qu'il fût excusé par la responsabilité qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que le brick se trouvait prêt à reprendre la mer. Au lieu de marchandises, il fut complétement approvisionné de rhum, de viandes salées, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de porc, de vin, d'eau-de-vie, de café, de thé, de tabac.

Le départ fut fixé au 22 mai. La veille au soir, Vasling, qui n'avait pas encore rendu réponse à Cornbutte, se rendit à son logis ; il était tout indécis, et semblait subordonner ses projets à quelque événement incertain. Jean Cornbutte n'était pas chez lui, bien que la porte de sa maison fût ouverte. Vasling entra : il pénétra dans la salle commune, attenante à la chambre de la jeune fille ; le bruit d'une conversation animée frappa son oreille. Il écouta attentivement, et reconnut la voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait déjà depuis quelque temps. La jeune fille semblait opposer une inébranlable fermeté aux observations du marin breton.

— Quel âge a mon oncle Cornbutte ? disait Marie.

— Quelque chose comme soixante ans, répondit Penellan.

— Eh bien ! ne va-t-il pas affronter les dangers pour retrouver son fils ?

— Notre capitaine est un homme solide encore, répliqua le marin ; il a un corps de chêne, et des muscles forts comme une barre de rechange. Aussi, je ne suis point effrayé de lui voir reprendre la mer.

— Entendez-moi bien, mon bon Penellan, dit avec exaltation la jeune Marie ; le dévouement donne une grande force à l'âme. Aussi, ai-je pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide !

— C'est impossible, ma fille Marie ; qui sait où nous dériverons, et quels maux il nous faudra souffrir ! Combien ai-je vu d'hommes vigoureux y laisser leur vie ! Oh ! cette pensée seule me fait frémir !

— Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins ; et, si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus.

Vasling parut stupéfait de cette conversation. Il comprit la résolution de la jeune fille. Il réfléchit un instant, et son parti fut pris.

— Jean Cornbutte, dit-il, en s'avançant vers le vieux marin qui entrait, je suis des vôtres ; les causes qui pouvaient m'empêcher d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement et mon zèle.

— Je n'avais jamais douté de vous, Vasling, répondit Cornbutte, en lui prenant la main avec force. Marie ! mon enfant ! appela-t-il à voix haute.

Marie et Penellan accoururent aussitôt.

— Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble !

— Mon oncle ! s'écria Marie en tombant dans ses bras.

— Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

— Oui, nous retrouverons Louis, ajouta Vasling.

— Vous êtes donc des nôtres ? demanda vivement Penellan.

— Oui, mon vieil ami, répondit Jean avec chaleur.

— Oh ! oh ! fit le Breton d'un air singulier.

— Et ses conseils nous seront bien utiles ; car il est habile, audacieux, entreprenant ; n'est-ce pas Vasling ?

— Mais vous-même, capitaine, répondit Vasling, vous nous en remontrerez à tous ; il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

— Merci, mon ami ; au revoir. A demain. Veuillez vous rendre à bord, et prendre les dernières dispositions. Au revoir, mon vieux Penellan.

— Au revoir, capitaine.

Le second et le matelot sortirent ensemble. L'oncle et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues dans ces tristes adieux. Bien des douleurs se confièrent les unes aux autres. Jean Cornbutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation, en quittant le lendemain la maison sans la revoir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser d'adieu. Il regagna sa chambre, et à trois heures du matin, il fut sur pied.

La Jeune-Hardie roulait déjà à pic sur ses ancres. Ce triste départ avait attiré sur l'estacade bien des amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au courageux navire. Les rudes poignées de mains furent silencieusement échangées ; et Jean Cornbutte monta à bord. L'équipage était au complet. Vasling donna les derniers ordres : les huniers furent largués, et le navire s'éloigna rapidement par une bonne brise de N.-E., tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce voyage entre les mains de Dieu.

Où va ce navire ? Il suit la route fatale sur laquelle se sont perdus de pauvres naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ; il doit s'attendre à tous les dangers, et savoir les braver sans hésitation. Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder. Dieu le conduise !

III. — LE CŒUR D'UNE FIANCÉE. LUEUR D'ESPOIR.

A cette époque de l'année la saison était favorable ; le vent tenait bon, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé : il devait relâcher aux îles Setland et Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés ; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun des ports de ces parages, porter ses recherches au delà de la mer du Nord ; fouiller toute la côte occidentale de la Norwége, et pousser jusqu'à Bodoën, le lieu le plus rapproché du naufrage.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Islande devaient plutôt être explorées ; mais Penellan fit observer que, lors du naufrage, la bourrasque venait de l'ouest ; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Malestrom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de Norwége.

Il fut donc résolu que l'on suivrait cette côte aussi près que possible, afin de reconnaître quelques traces, quelques vestiges de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte du littoral, en pointait avidement les moindres sinuosités.

Il restait abîmé dans ses réflexions, quand une petite

main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille :

— Ayez bon courage, mon cher oncle.

Il se retourna et demeura stupéfait. Marie l'entourait de ses bras.

— Marie ! ma fille ! à bord ! s'écria-t-il.

— La femme peut bien aller chercher son mari, quand le père s'embarque pour sauver son enfant !

— Malheureuse Marie ! comment supporteras-tu nos fatigues ? comment aborderas-tu nos dangers ? Sais-tu bien que ta présence peut nuire à nos recherches ?

— Non, mon père ; car je suis forte, croyez-moi.

— Qui sait où nous serons entraînés, Marie ! Vois cette carte : nous approchons d'insurmontables périls, auxquels nous échapperons à peine, nous autres marins endurcis à toutes les fatigues de la mer ! Et toi, faible enfant !...

— Mais voyez donc, mon oncle, je suis d'une famille de marins : je suis faite aux récits de combats et de tempêtes. Je suis près de vous, et de mon vieil ami Penellan !

— Penellan ? c'est lui qui t'a cachée à bord !

— Oui, mon oncle, mais quand il a vu que j'étais décidée à le faire sans son aide.

— Penellan ! fit Jean Cornbutte.

Penellan était aux aguets. Il entra.

— Penellan, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait ; mais, souviens-toi que tu es responsable, aux yeux de mon fils, de l'existence de Marie.

— Soyez tranquille, répondit Penellan avec assurance ; la petite a force et courage. Elle nous servira d'ange pendant le voyage. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idée ; ce qui est fait est fait, et tout est pour le mieux dans ce monde.

La jeune fille fut installée dans une cabine, que les matelots disposèrent pour elle en peu d'instants, et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, *la Jeune-Hardie* relâchait aux Setland, puis à Feroë ; mais les plus minutieuses explorations demeurèrent sans fruit ; aucun naufragé, aucun débris de navire n'avait été recueilli sur les côtes ; la nouvelle même de l'événement s'y trouvait entièrement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, après dix jours de relâche, vers le 10 juin. L'état de la mer était bon ; les vents fermes. Le navire fut rapidement poussé vers les côtes de Norwége, qu'il longea, à une proximité dangereuse. Cette exploration dura plus de trois semaines, sans amener de résultat.

Cornbutte résolut de se rendre à Bodoën. Peut-être apprendrait-il là le nom du navire naufragé, au secours duquel s'étaient précipités Louis Cornbutte et ses deux matelots. Le 30 juin, il jetait l'ancre dans ce port.

Là il apprit, qu'au milieu du flux et du reflux du Malestrom, qui conserve éternellement les épaves des navires naufragés, on avait trouvé une bouteille. Un parchemin y était renfermé, et contenait ces quelques lignes :

« Ce 26 avril, à bord du *Westfield*, après avoir été accostés par la chaloupe de *la Jeune-Hardie*, nous sommes entraînés par les courants vers les glaces ! Dieu ait pitié de nous ! »

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel ; il se croyait sur les traces de son fils !... Il résolut de pousser ses recherches jusqu'aux dernières limites dans le Nord.

Le brick *la Jeune-Hardie* fut mis en état d'affronter les immenses périls des mers polaires. Fidèle Misonne le charpentier visita scrupuleusement la coque du navire ; il s'assura que sa construction solide pourrait résister au choc des glaçons ; il fit embarquer le bois nécessaire à la construction de traîneaux pour courir à travers les plaines de glaces.

Par les soins de Penellan, qui avait déjà fait la pêche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vêtements fourrés, de nombreux moccannis en peau de phoque, furent embarqués à bord. — Jean Cornbutte augmenta, sur une grande proportion, ses approvisionnements d'esprit-de-vin, de bois et de charbon de terre, car il était possible que l'on fût forcé d'hiverner sur quelque point de la côte groënlandaise. Il se procura également, à grand prix et à grand' peine, une certaine quantité de citrons, destinés à prévenir ou guérir le scorbut, cette terrible maladie qui décime les équipages, surtout dans les régions glacées. Toutes ses provisions de viandes salées, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentées dans une prudente mesure, commencèrent à emplir une partie de

Jean Cornbutte. Dessin de Beaucé.

la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. Le capitaine se munit également d'une grande quantité de pemmican, préparation indienne, qui concentre beaucoup d'éléments nutritifs sous un petit volume.

D'après ses ordres, on embarqua à bord de *la Jeune-Hardie* et l'on installa les scies destinées à couper les plaines de glaces, les piques et les coins propres à les séparer ; il se réserva de prendre, sur la côte groënlandaise, les chiens nécessaires pour ses traîneaux.

Tout l'équipage fut employé à ces préparatifs et déploya une grande activité ; les matelots Aupic, Gervique et Gradlin, suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, dès ce moment, les engageait à ne point s'habituer au feu et aux couvertures de laine, car, bien qu'on fût au mois d'août, la température s'abaissait, sous ces latitudes élevées au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions du second, André Vasling ; cet homme, Hollandais

d'origine, venait on ne sait d'où ; il était bon marin du reste, et avait fait deux voyages à bord de *la Jeune-Hardie*. Penellan ne pouvait lui rien reprocher ; le second lui semblait seulement trop affairé auprès de la jeune Marie, et il résolut de le surveiller de près.

Grâce à l'activité de l'équipage, le brick fut appareillé vers le 16 juillet, quinze jours après son arrivée à Bodoën ; c'était heureusement l'époque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques ; le dégel s'opérait depuis deux mois, et les recherches pouvaient être poussées plus avant. Le brick *la Jeune-Hardie* se dirigea en droite ligne sur le cap Bremster, situé sur la côte orientale du Groënland, par le 70e degré de latitude.

IV. — DANS LES PASSES.

Vers le 23 juillet, une lueur blanche qui s'élevait au-dessus de la mer annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, sous l'action du dégel, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment une surveillance très-active fut recommandée aux hommes de quart, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

Déjà les phoques, indolemment couchés sur les glaçons, plongeaient à l'approche de *la Jeune-Hardie*, ou nageaient, le nez à la surface de l'eau, aux alentours du navire ; mais on n'avait ni le temps ni le loisir de leur donner la chasse, car l'équipage ne se trouvait pas assez nombreux pour lui imposer ce surcroît de fatigue ; il fut divisé en deux quarts : le premier fut composé du capitaine, qui ne voulut pas céder sa place, de Fidèle Misonne, de Gradlin, et de Gervique ; le second fut relevé par Vasling, Penellan et Aupic ; ces quarts ne duraient pas plus de trois heures, car sous ces froides régions la force du plus robuste est diminuée de moitié. Bien que *la Jeune-Hardie* ne fût encore que par le 63e degré de latitude, le thermomètre marquait neuf degrés centigrades au-dessous de zéro.

La pluie et souvent la neige tombaient en abondance ; et dans les intervalles de soleil, quand le vent ne soufflait pas trop du nord-ouest, Marie demeurait sur le pont, et laissait surprendre sa douleur par des élans d'admiration. Ses yeux s'émerveillaient à des effets de mirage ou à des apparences de terre et de végétation.

Le 1er août, elle se promenait sur l'arrière, pour faire quelque exercice, et causait avec son oncle, Vasling et Penellan ; le brick entrait dans une passe de trois milles de large, et l'on pouvait voir des trains de glaçons brisés descendre rapidement vers le sud.

— Quand apercevrons-nous la terre ? demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours au plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices ?

— Peut-être, ma fille ; en tout cas, nous serons encore loin d'être au terme de notre voyage, car il est à craindre que nos malheureux naufragés n'aient été entraînés plus au nord.

— Cela est même certain, ajouta Vasling ; cette bourrasque qui nous a séparés d'eux a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien du chemin, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel ne donnait pas alors, et que le *Westfield* a dû être arrêté promptement par les glaces.

— Et sans aucun doute brisé en mille pièces, puisque ces malheureux ne pouvaient plus manœuvrer !

— Mais ces plaines de glaces, sans interruption, sans passes et sans mouvement, leur offraient un moyen de sauvetage, riposta froidement Penellan, car il leur était facile de gagner la terre, dont ils ne pouvaient être éloignés.

— Espérons, mes enfants, reprit Jean Cornbutte, en interrompant une discussion qui se renouvelait journellement entre le second et le timonier, je crois que nous suivons la direction vraie, et que nous verrons la terre avant peu.

— La voilà ! s'écria Marie ; voyez ces montagnes.

— Non, mon enfant, ce sont des montagnes de glaces, et les premières que nous rencontrons ; elles nous broieraient comme du verre, si nous nous laissions prendre entre elles : Penellan et Vasling, veillez à la manœuvre.

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante surgissaient à l'horizon, se rapprochèrent sensiblement du brick. Penellan prit le gouvernail, et Jean Cornbutte, monté sur les barres du petit perroquet, indiquait la route à suivre.

Vers le soir, le brick fut tout à fait engagé dans ces écueils mouvants, dont la force d'écrasement est irrésistible ; il s'agit alors de traverser cette flotte de montagnes, et la prudence commanda de se porter en avant... Une autre difficulté s'ajoutait à ces périls : on ne pouvait constater utilement la direction du navire, car tous les points environnants se déplaçaient sans cesse, et n'offraient aucune perspective stable. L'obscurité s'augmenta bientôt avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, sur l'ordre du capitaine, et les huit hommes de l'équipage durent rester sur le pont ; ils étaient armés de longues perches garnies de pointes de fer, pour préserver le navire du choc des glaces. Il entra dans une passe si étroite, que souvent l'extrémité des vergues fut froissée, et que les bouts dehors durent être rentrés ; on fut même obligé de carguer les huniers, afin d'orienter la grande vergue à toucher les haubans, pour ne pas la briser contre les cônes de glaces qui longeaient le navire ; heureusement cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles supérieures, et celles-ci suffirent à le pousser rapidement. Grâce à la finesse de sa coque, il s'enfonça silencieusement dans ces vallées effrayantes qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glaçons se brisaient et s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Bientôt Jean Cornbutte redescendit sur le pont, ses regards ne pouvaient percer les ténèbres environnantes ; il devint nécessaire de carguer les voiles hautes, car le navire menaçait de s'échouer, et, dans ce cas, l'équipage était perdu !

— Maudit voyage, grommelait Vasling, au milieu des matelots de l'avant, qui, la perche en main, évitaient les chocs les plus proches.

— Le fait est que si nous en réchappons, nous devrons une belle chandelle à Notre-Dame-des-Glaces, répondit Aupic.

— Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser ? ajouta le second.

— Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière ? reprit le matelot.

— Ne cause donc pas tant, dit Gervique, et veille à ton bord ; quand nous serons passés il sera temps de réfléchir — Gare à ta perche, Aupic !

Un énorme bloc de glace, engagé dans l'étroite vallée que suivait *la Jeune-Hardie*, filait rapidement à contre-

bord ; il parut impossible de l'éviter, sa masse barrait presque toute la largeur de la passe. Le brick se trouvait dans l'impuissance de virer.

— Sens-tu la barre? cria Cornbutte à Penellan.

— Non, capitaine ; le navire ne gouverne plus, nous n'avons ni erre, ni vent.

— Nous sommes perdus! dit Jean Cornbutte, à voix basse. Oh! mon pauvre fils ; oh! ma pauvre Marie!

— Patience, capitaine! c'est peut-être pour notre bien que cette montagne dérive sur nous... Ohé! les autres! arcboutez vos perches contre le plat-bord!

Le bloc avait soixante pieds de haut à peu près ; en dépit des assurances de Penellan, s'il se jetait sur le brick, le brick était broyé. Il y eut un indéfinissable moment d'angoisse, et l'équipage reflua vers l'arrière, abandonnant son poste, malgré les ordres du capitaine.

Mais au moment où cette montagne n'était plus qu'à trois encâblures de *la Jeune-Hardie*, un bruit sourd se fit entendre, une véritable trombe d'eau tomba sur le navire, dont elle brisa la poulaine, et le brick s'éleva sur le dos d'une vague énorme. Un cri de terreur fut jeté par tous les matelots ; mais quand les regards se portèrent vers l'avant, la montagne avait disparu, la passe était libre, et au delà, une immense plaine d'eau, éclairée par les derniers rayons du jour, assurait une propice navigation.

— Tout est pour le mieux, s'écria Penellan ; orientons nos huniers et notre misaine!

Un phénomène, bien commun dans ces parages, venait de se produire : lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres, à l'époque du dégel, elles voguent isolées et dans un équilibre parfait ; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elles ne tardent pas à se miner par la base, qui se fond peu à peu, et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles se culbutent entièrement. Seulement, si cette montagne se fût retournée deux minutes plus tard, elle se précipitait sur le brick, et l'abîmait dans sa chute.

V. — UNE RENCONTRE.

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre ; à l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte tenait toujours le cap sur Bremster, par le 70e degré de latitude ; il s'approchait déjà des régions où la température devient excessivement froide, car les rayons du soleil n'arrivaient que très-affaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces sans mouvements et unies entre elles ; les passes n'avaient souvent qu'une encâblure de largeur. Le navire était forcé de faire mille détours qui le présentaient debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de sa fille Marie ; et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas ; elle réconfortait même les matelots du brick par ses bonnes paroles, et tous ressentaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, il recherchait toutes les occasions de l'entretenir ; mais la jeune fille, sans trop en savoir la raison, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur ; on comprenait aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet des conversations de Vasling ; il ne cachait pas le peu de probabilités qu'offrait le sauvetage des naufragés : dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli ; il pensait donc que la jeune fille devait dès lors accoutumer son cœur à l'oubli, et remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier, ses conversations ne pouvaient se prolonger à son gré : Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir dans ses entretiens, et de détruire l'effet des paroles d'André par les espérances qu'il rendait à Marie. Celle-ci, d'ailleurs, ne demeurait pas inoccupée ; d'après les conseils du timonier, elle prépara les habits de l'hiver ; il fallut qu'elle changeât tout à fait son accoutrement : la coupe des vêtements de femme ne convenait pas sous ces latitudes froides ; elle se composa une espèce de pantalon fourré, dont les pieds étaient garnis de peau de phoque ; ses jupons étroits ne lui vinrent plus qu'à mi-jambe, afin de ne pas être en contact avec les couches épaisses de neige, dont l'hiver couvrirait les plaines de glace ; une mante en peau, étroitement fermée à la taille et garnie d'un capuchon, lui protégea le haut du corps. Dans l'intervalle de leurs travaux, les hommes de l'équipage se confectionnèrent aussi des vêtements capables de les abriter du froid ; ils firent en grande quantité de hautes bottes fourrées, en peau de phoque, pour traverser impunément les glaces dans leurs voyages d'exploration. Ils travaillèrent ainsi pendant tout le temps que dura cette navigation dans les passes.

André Vasling, très-adroit tireur, abattit plusieurs oiseaux aquatiques, dont les bandes innombrables voltigeaient autour du navire ; une espèce d'eider-doks, et des ptarmigans fournirent à l'équipage une chair excellente, qui le reposa des viandes salées et du poisson.

Enfin le brick, après mille détours, arriva en vue du cap Bremster. Une chaloupe fut mise à la mer ; Jean Cornbutte et Penellan gagnèrent la côte, qui se trouva absolument déserte.

Aussitôt le cap fut mis sur l'île Léopold, découverte, en 1821, par le capitaine Scoresby. L'équipage y aborda heureusement, et Jean Cornbutte poussa des acclamations de joie, en voyant les naturels du pays accourir sur la plage. Les communications s'établirent aussitôt entre eux et l'équipage, grâce à quelques mots de leur langue que possédait Penellan, et à quelques phrases usuelles qu'eux-mêmes avaient apprises des baleiniers qui fréquentaient parfois ces parages.

Ces Goënlandais étaient petits et trapus, leur taille ne dépassait pas quatre pieds dix pouces ; ils avaient le teint rougeâtre, la face ronde et le front bas ; leurs cheveux, plats et noirs, retombaient sur leur dos ; leurs dents étaient gâtées, et ils paraissaient affectés de cette sorte de lèpre particulière aux tribus icthyophages.

En échange de morceaux de fer et de cuivre, dont ils sont extrêmement avides, ils apportaient des fourrures d'ours, des peaux de veaux marins, de chiens marins, de loups de mer et de tous ces animaux généralement compris sous le nom de phoques. Jean Cornbutte obtint à très-bas prix ces objets, qui allaient devenir pour lui d'une si grande utilité.

Il fit comprendre aux naturels qu'il était à la recherche d'un navire naufragé, et leur demanda s'ils n'en avaient pas quelques nouvelles : l'un d'eux traça immédiatement sur la neige une sorte de navire de forme très-compréhensible, et indiqua qu'un bâtiment de cette espèce avait, il y a trois mois, été emporté dans la direction du nord-

est ; il indiqua aussi que le dégel et la rupture des plaines de glaces les avaient empêchés d'aller à sa découverte ; en effet, leurs pirogues fort légères, qu'ils manœuvrent à la pagaye, ne pouvaient tenir la mer au milieu des trains de glace.

Ces nouvelles et ces désignations, quoique imparfaites, ramenèrent l'espérance dans le cœur des matelots, et Jean Cornbutte n'eut pas de peine à les entraîner plus avant dans la mer polaire.

Avant de quitter l'île Léopold, le capitaine fit emplète d'un attelage de six chiens esquimaux, forts et trapus, qui se furent bientôt acclimatés à bord. Le navire leva l'ancre

Penellan. Dessin de Beaucé.

le 10 août au matin, et, par une forte brise, s'enfonça dans les passes du nord-est.

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, était à son plus haut point au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre ses mesures d'hygiène ; les cabines et l'entrepont furent parfaitement clos, chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants ; les poêles furent installés, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible : on recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de laine par-dessus leur chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas encore allumés, il importait de ménager les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit une chasse abondante d'une espèce de canards et de sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte fit installer aussi, au sommet du grand mât, un nid de corneilles, ou tonneau défoncé par un bout, et dans lequel se tint constamment une vigie, pour observer les plaines de glace. Deux jours après que le brick eut perdu de vue l'île Léopold, la température se refroidit subitement, sous l'influence d'un vent sec ; quelques indices de l'hiver furent aperçus. *La Jeune-Hardie* n'avait pas un moment à perdre, car bientôt les passes lui seraient absolument fermées ; elle s'avança donc hardiment à travers ces plaines, qui avaient jusqu'à trente pieds d'épaisseur.

Le 3 septembre, au matin, *la Jeune-Hardie* parvint à la hauteur de la baie de Gael-Hamkes, la terre se trouvait alors à trente milles sous le vent ; ce fut la première fois que le brick s'arrêta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucune issue et présentait au moins un mille de largeur... Il fallut donc employer les scies pour couper la glace ; Penellan, Aupic, Gradlin et Turquiette furent préposés à la manœuvre de ces scies, qui furent installées en dehors du navire ; le tracé des lignes à couper fut fait de telle sorte, que le courant pût emporter les glaçons détachés du banc. Tout l'équipage réuni mit près de vingt heures à ce travail, les hommes éprouvaient une peine extrême à se maintenir sur la glace, souvent ils étaient forcés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et leurs bottes de peau de phoque ne les préservaient que très-imparfaitement de l'humidité.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de suspendre souvent son opération.

Enfin la navigation devint libre, et le brick fut remorqué au delà du banc qui l'avait si longtemps arrêté.

VI. — LE TREMBLEMENT DE GLACES.

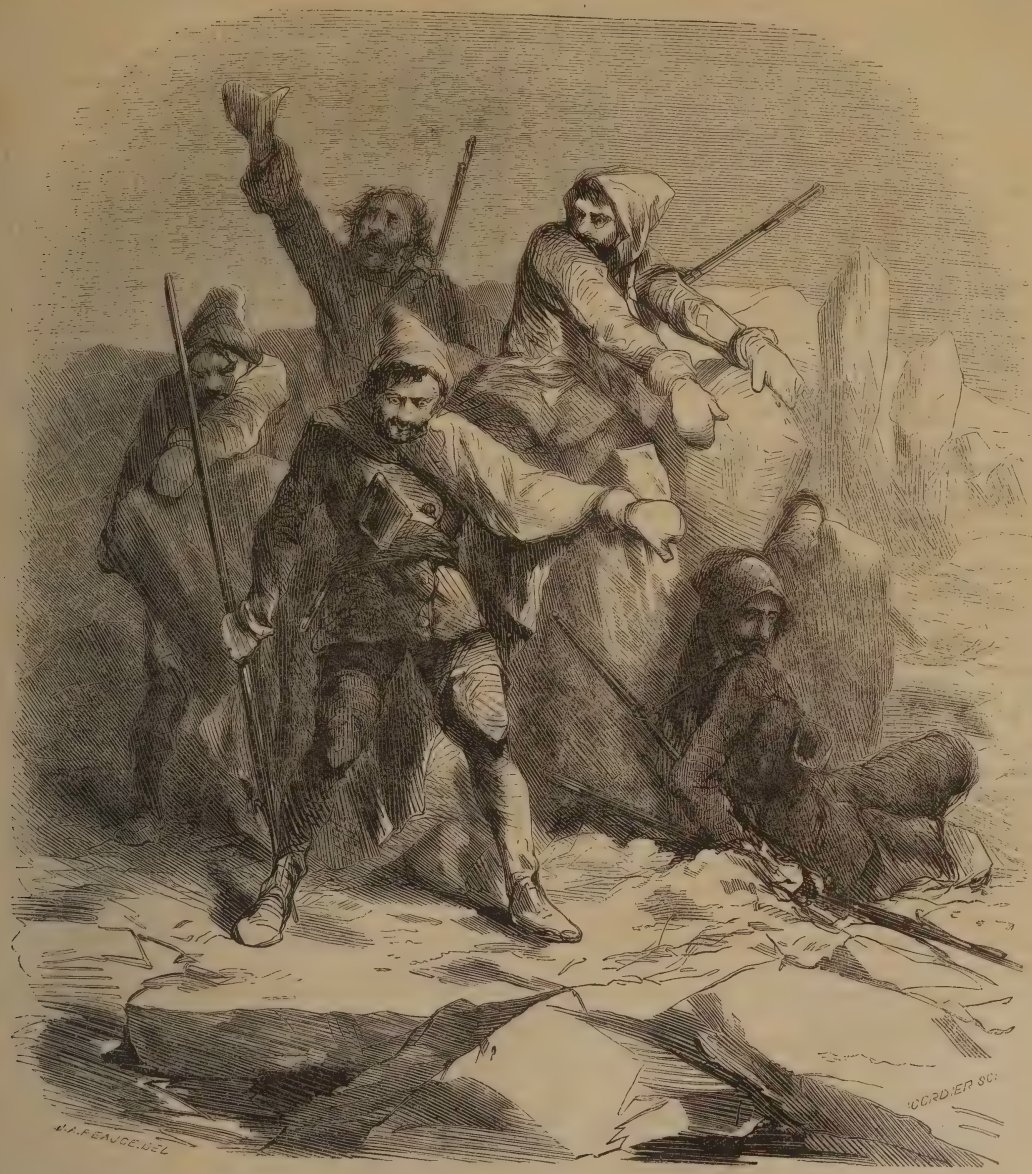
Pendant quelques jours encore, *la Jeune-Hardie* lutta contre d'insurmontables obstacles ; l'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre, pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui coupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine immense de glaces, sans issue, sans passe, et qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à 16 degrés au-dessous de zéro ; le moment de l'hivernage était enfin venu ; la saison d'hiver commençait, avec ses souffrances et ses dangers. *La Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le 21e degré de longitude ouest, et le 76e degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gaël Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs ; il s'occupa d'abord de reconnaître une crique, dont la position mît son brick à l'abri des coups de vent et des

grandes débâcles de glaces. La proximité de la terre lui offrit de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître. Dès le crépuscule du matin, le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné de Vasling, de Penellan, et des deux matelots Gradlin et Turquiette ; chacun d'eux portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au delà ; ils s'étaient munis également de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance, et dont la surface n'était pas gelée, retardait considérablement leur marche ; ils enfonçaient souvent jusqu'à mi-corps ; ils ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, afin de ne pas tomber dans les cre-



Le tremblement de glaces. Dessin de Beaucé.

vasses ; Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression de terrain avec son bâton ferré.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir ; la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui pût les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur le sol, se couchèrent en se serrant les uns près des autres, se recouvrirent d'une autre peau de buffle, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur ; heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ils aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glace, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage; leurs sommets variés, de toutes formes et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation; des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui s'étendaient paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

— Ma foi ! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures ni de gibiers!

— Ces animaux-là, répondit Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes; car, dans ces parages entièrement inhabités, ils ne sont pas si sauvages.

— Ce ne peut être que des Groënlendais, répliqua Vasling, car ces côtes ne sont abordables que par des naturels.

— Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, pas le moindre campement, pas la moindre hutte ! dit Penellan, en gravissant un pic élevé. — Ohé ! capitaine, s'écria-t-il, venez donc ! j'aperçois une pointe de terre, qui nous préservera joliment des glaces du nord-est.

— Par ici, mes enfants ! dit Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et rejoignirent bientôt Penellan. Le vieux marin avait dit vrai; une pointe de terre assez élevée s'avançait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus; quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas encore entièrement prise.

Cet hivernage offrait de grandes garanties de sûreté, mais il fallait y conduire le navire; Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur : il paraissait fort difficile, dès lors, de creuser un canal, pour conduire le navire à sa destination. Il chercha donc quelque autre crique qui pût l'abriter, mais ce fut en vain; la côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au delà de la pointe, se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est; on ne pouvait songer à chercher là quelque lieu de refuge. Cette difficulté déconcerta le capitaine, et il la comprit d'autant plus qu'André Vasling la fit valoir, et appuya ses arguments sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette situation, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de chercher un hivernage sur la partie plus méridionale de la côte; c'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas à hésiter. La petite troupe reprit le chemin du navire, le lendemain matin; les marins marchèrent rapidement, car les vivres commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha vainement, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permît de commencer un travail de séparation à travers la plaine de glace; celle-ci était parfaitement unie, et son épaisseur ôtait toute espérance d'y creuser un canal.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé l'autre nuit; la journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps laissée sur la glace; tout était donc disposé pour leur coucher : ils s'étendirent sur leur peau de buffle.

Penellan s'était couché côte à côte auprès du capitaine, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut frappée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, qui ne l'eût probablement pas réveillé au milieu de son premier sommeil; ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

— Ecoutez, capitaine ! répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

— Ce ne peut être le tonnerre dans ce climat, fit Cornbutte en se levant.

— Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs !

— Diable ! nous n'en avons pas encore aperçu cependant !

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite; commençons donc par les bien recevoir.

Penellan, armé d'un fusil, gravit lestement le pic qui abritait ses compagnons. L'obscurité était fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit et le danger ne venaient pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait les menacer! A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé sur la plaine de glaces. Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

— Attention ! — Oui ! — Turquiette ! Gradlin ! où êtes-vous? s'écria Penellan.

— Me voici ! répondit Turquiette, secouant la neige dont il était couvert.

— Par ici, Vasling, cria Cornbutte au second, qui avait peine à se tenir; et Gradlin !

— Présent ! capitaine... Mais nous sommes perdus ! s'écria-t-il avec effroi.

— Eh non ! fit Penellan, nous sommes peut-être sauvés !

A peine achevait-il ces mots qu'un craquement effroyable se fit entendre; la plaine de glace se brisait tout entière. Les matelots se cramponnèrent au bloc qui oscillait auprès d'eux; en dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement de glaces venait de se produire; les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes : il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrît sous les pieds même des malheureux matelots !... Aussi attendaient-ils le jour, au milieu des transes continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de vie, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long, pour éviter d'être engloutis.

Aux premières lueurs du jour, une scène toute différente s'offrit à leurs yeux : la vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits; les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait !... La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Cornbutte.

— Mon pauvre navire ! s'écria-t-il, il doit être perdu !

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons; la perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

— Courage ! mes amis, reprit Penellan; songez donc

que le tremblement de cette nuit nous a ouvert un chemin à travers les glaces, pour conduire notre brick à la baie d'hivernage... Eh ! tenez, je ne me trompe pas ! *la Jeune-Hardie*, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille.

Tous se précipitèrent sur ses pas, et si imprudemment, que Turquiette glissa dans une fissure, et eût infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût rattrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent; il avait été rapproché dans le mouvement de la nuit. Après des peines infinies, la petite troupe y parvint. Le brick était en bon état ; seulement son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

VII. — L'INSTALLATION D'HIVERNAGE.

Penellan avait encore une fois raison : tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire un chemin possible jusqu'à la baie; les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encâblures de terre, dans sa baie d'hivernage ; il fut solidement ancré sur un bon fond. Dès le jour suivant, la glace s'était déjà formée autour de sa coque ; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le gréement resta tel qu'il était ; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui ; et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

Le soleil déjà s'élevait à peine au-dessus de l'horizon; depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait décrites s'étaient de plus en plus abaissées, et bientôt il devait disparaître tout à fait.

L'équipage se hâta de faire ses préparatifs ; Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fût bientôt épaissie autour du navire ; il était à craindre alors que la pression de ces plaines fût dangereuse ; Penellan attendit que, par suite du va-et-vient des glaçons flottants et de leur adhérence, elle eût atteint une vingtaine de pieds d'épaisseur ; elle dépassait alors la quille du bâtiment ; il fit tailler cette glace en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme, et qui se trouva enclavé dans un lit. Il n'eut plus à craindre dès lors la pression ; car la glace, se touchant sous le navire, ne pouvait plus faire un mouvement.

Les marins élevèrent ensuite le long des préceintes, et jusqu'à la hauteur des bastingages, une muraille de neige de cinq à six pieds d'épaisseur, qui ne tarda pas à se durcir comme un roc ; cette glace, étant mauvais conducteur, ne permettait pas à la chaleur intérieure de rayonner au dehors; c'était donc un avantage pour conserver l'atmosphère moins froide du bâtiment, qui fut complétement enseveli de cette façon. Une tente en toile, recouverte de peau et hermétiquement fermée, fut tendue sur toute la longueur du pont, et forma une espèce de promenoir pour l'équipage.

On construisit également à terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire ; les cloisons des cabines furent démontées, de manière à ne plus former qu'une vaste chambre à l'avant comme à l'arrière. Cette pièce unique était plus facile à réchauffer, car la glace et l'humidité ne trouvaient plus autant de coins pour se blottir ; il fut également plus aisé de l'aérer convenablement, au moyen de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun déploya une grande activité dans ces divers préparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entièrement terminés. André Vasling ne s'était pas montré le moins habile dans ces divers aménagements; il déploya surtout un empressement trop remarquable à s'occuper spécialement de la jeune fille, et si celle-ci, toute à la pensée de son pauvre Louis, ne s'en aperçut pas, Jean Cornbutte comprit bientôt ce qui en était. Il en causa avec Penellan ; il se rappela plusieurs circonstances qui l'éclairèrent tout à fait sur les intentions de son second : Vasling aimait Marie, et comptait la demander à son oncle, dès qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufragés ; on s'en retournerait alors à Dunkerque, et Vasling s'accommoderait très-bien d'épouser une fille jolie et riche, car elle devenait l'unique héritière de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, André avait souvent manqué d'habileté; il avait plusieurs fois déclaré les recherches inutiles, et souvent un indice nouveau venait lui donner un démenti, que Penellan prenait du plaisir à faire ressortir ; aussi le second détestait-il cordialement le vieux timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'était que le second ne parvînt à jeter quelque germe de dissension dans l'équipage ; aussi engagea-t-il Jean Cornbutte à répondre évasivement à Vasling à la première occasion.

Lorsque les préparatifs d'hivernage furent terminés, le capitaine prit diverses mesures propres à conserver la santé de l'équipage ; tous les matins, il eut ordre d'aérer les logements et d'essuyer soigneusement les parois intérieures, pour les débarrasser de l'humidité de la nuit; les hommes reçurent, matin et soir, du thé ou du café brûlant, ce qui est un des meilleurs cordiaux à employer contre le froid ; puis l'équipage fut divisé en quart de chasseurs, pour obtenir une nourriture fraîche.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température ; car, par des froids de 30 degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelât subitement ; il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions avec de la neige, qui parvenaient à sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur ; Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Cornbutte n'oublia pas non plus les lectures et les prières ; car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui : rien n'est plus dangereux que cette terrible maladie dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse ; une neige épaisse, fouettée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui devenait véritablement leur soleil pendant la longue nuit des pôles ; mais, avec ces vents d'ouest, ils étaient submergés sans cesse par une neige abondante; chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire, et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permît de descendre du pont sur la plaine. On y réussissait faci-

lement avec les couteaux à neige : une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire ; tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure : on obtenait ainsi une sorte de puits : l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Toutes ces mesures durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus avant. Le navire était emprisonné ici pour six ou sept mois, le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces ; on dut donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

VIII. — PLANS D'EXPLORATIONS.

Le 9 octobre, Jean Cornbutte tint conseil pour dresser le plan de ses opérations ; et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente. La côte orientale du Groënland s'avance perpendiculairement vers le nord ; les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages : dans cet espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groënland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue ; une île seule, l'île Shannon, se trouvait à une quarantaine de lieues dans le nord de la baie d'Hamkès, où *la Jeune-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norwégien, le *Westfield*, suivant les probabilités, a été entraîné dans cette direction, en supposant qu'il n'ait pu atteindre l'île Shannon, c'est là que les naufragés auront dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition de Vasling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norwége, un traîneau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fût apte à glisser sur la neige et sur la glace ; il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidèle Misonne l'eut bientôt mis en état, et y travailla dans le magasin de neige, où tous ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon de terre dans ce magasin, car toute occupation y eût été impossible sans cela ; le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un trou percé dans la neige ; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition ; la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissait sensiblement. Cornbutte imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer ; ce qui réussit complétement.

Pendant que Misonne travaillait au traîneau, Penellan, aidé de Marie, préparait les vêtements de rechange pour la route ; les bottes de peau de phoque se trouvèrent heureusement en grand nombre. Cornbutte et Vasling s'occupèrent des provisions ; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destiné à chauffer un réchaud portatif ; des quantités de thé et de café furent prises en valeur suffisante ; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie complétèrent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque jour des provisions fraîches : une certaine quantité de poudre fut divisée dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis à l'abri de tout choc.

Le 11 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon, et la réfraction n'envoya désormais aucune lumière sur ces contrées désolées. On fut obligé d'avoir une lampe continuellement allumée dans le logement de l'équipage. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait commencer les explorations ; et voici pourquoi :

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie : pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet ; puis ensuite le dégel commencerait, et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration ; d'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses malheureux compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique : il fallait donc les sauver auparavant, ou tout espoir serait perdu sans retour.

André Vasling savait tout cela mieux que personne ; aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre ; il s'agit alors de déterminer les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan ; or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à la caravane.

La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage ; jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée dès son enfance à l'air et aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'effrayait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux, prête à lutter contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le traîneau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée ; quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Cornbutte, Penellan, Vasling et Aupic ; Alain Turquiette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées ; car Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, résolut de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, il fut recouvert d'une tente et de peaux de buffle ; le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température : le ciel s'éclaircit ; les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif sous ces latitudes élevées ; la lune brilla au-dessus de l'horizon, pour ne plus le quitter pendant une quinzaine. Le thermomètre était descendu à 25 degrés au-dessous de zéro.

Le départ de la troupe fut fixé au lendemain.

JULES VERNE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PRUDHOMME D'HENRI MONNIER.

(Bibliothèque Nouvelle à 1 fr. le volume.)

Cette création du moraliste-dessinateur-comédien restera parmi les types les mieux caractérisés de notre époque. Jamais les travers solennels, galants, politiques, grammaticaux, etc., du petit bourgeois français n'ont été saisis avec plus de justesse ni rendus avec plus de gaîté.

Henri Monnier lui-même, qui a semé notre collection de tant d'esquisses piquantes, s'étant chargé d'encadrer aujourd'hui son chef-d'œuvre dans nos colonnes, nous

M. Joseph Prudhomme. Dessin d'Henri Monnier. Gravure de Gérard.

joindrons, pour commentaire à cette véritable *illustration*, les traits les plus comiques et les plus heureux de M. Joseph Prudhomme.

Il apparaît d'abord dans les *Scènes populaires*, déclinant, comme Agamemnon, ses titres et qualités : Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer; expert assermenté près les cours et tribunaux. Cinquante-sept ans; de belles manières; cheveux rares; lunettes d'argent; d'une politesse recherchée; parlant sa langue avec pureté et élégance; bas blancs; souliers lacés; habit et pantalon noirs; gilet blanc; saluts circulaires et majestueux : Messieurs, je dépose mes civilités; mesdames, je dépose mes devoirs, etc.

— Levez la main, lui dit le président des assises.

— De tout mon cœur! répond-il.

— Êtes-vous parent ou allié du prévenu? (L'assassin Jean Iroux.)

— Je pourrais l'être, je ne le suis pas. Tous les jours on voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigants, des...

— Au fait! au fait!

— Jean Iroux avait été mon élève à Paris, la moderne Athènes, le centre des arts, cette sultane qui... Je l'avais rendu aux lieux qui l'avaient vu naître... lorsqu'un jour je le rencontrai en me promenant sans savoir où j'allais, et en pensant à tout autre chose. Il se fit reconnaître à moi,

je lui dis qu'oui... et il eut recours à ma bienfaisance. Je lui donnai cinq francs, en lui adressant ces paroles : *S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, sois-le!* Voilà tout ce que je dois dire pour éclairer la justice... Et je saisis avec empressement cette occasion, messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'univers, ici rassemblé dans vos membres, mon attachement sans bornes au roi, aux autorités constituées, à la gendarmerie et à son auguste famille ! Je le dirais dans les bras du bourreau : Vive le roi ! la gendarmerie ! etc., etc.

Et, après l'acquittement de l'accusé :

— Honneur à jamais à la magistrature française ! J'ai les yeux baignés de douces larmes...

M. Prudhomme, en voyage, arrive essoufflé à la diligence.

— Ouf ! je suis tout en nage ! Je n'ai pas un fil de sec !

Mme Prudhomme. — Et dire qu'il n'y a pas ici un endroit où tu pourrais changer de chemise !

Il s'élance pour monter sur l'impériale.

Un voyageur, *lui tendant la main.* — Cette dame qui était là est votre épouse, monsieur ?

Prudhomme, *suspendu en l'air.* — Oui, monsieur, c'est un modèle...

— Comme taille.

— Sa taille, monsieur, n'est plus ce qu'elle a été. Mais c'est une femme qui, à son âge, est encore à savoir ce que c'est qu'un corset.

Et retombant sur le pied d'un voyageur :

— Je vous demande un million de pardons, monsieur ! C'est par une cause bien indépendante de ma volonté que je vous ai écrasé le pied... Ceci est une leçon pour moi, monsieur, une bien grande leçon.

M. Prudhomme, casé dans l'intérieur de la diligence, lie conversation avec tout le monde :

— Monsieur est avocat ?... Monsieur est militaire ?... Vous n'êtes pas de Paris ?... Je solliciterai la faveur d'ouvrir de mon côté... Mademoiselle, oserais-je vous demander de croiser nos jambes ?... Monsieur est fantassin ou cavalier ? Moi qui vous parle, monsieur, j'ai été de la garde nationale sous M. de Lafayette... Quelle mauvaise voiture nous avons là ! je crains bien d'être trois ou quatre jours sans pouvoir m'asseoir... Par une singulière concordance du calendrier, c'est aujourd'hui qu'à deux époques différentes, bien entendu, François Ier et Bonaparte sont passés par cette ville... Conducteur ! je voudrais volontiers descendre... Ça soulage un peu de marcher... Monsieur voyage pour son plaisir ?... Ah ! c'est un exquincaillier à qui j'ai l'avantage de parler ?... Quelle heure est-il ? (Quatre horloges dans la nuit sonnent, l'une après l'autre, trois heures ; une, deux, trois. Prudhomme fait sonner sa montre : une, deux, trois.) Trois heures ?... Ça ne peut être que trois heures du matin !... Je descendrais volontiers... j'éprouve le besoin de prendre l'air... Diables de choux !... je les aime, j'en mange, et puis... va te promener !... Conducteur ! ouvrez-moi la portière, s'il vous plaît !... Conducteur ! ouvrez-moi, que diable ! j'ai besoin de sortir ! (Rentrant dans la voiture, et apercevant un visage inconnu :) Monsieur, je suis enchanté de l'occasion qui me procure l'avantage de faire votre connaissance... Monsieur est avocat ?...

Dans *la Famille improvisée*, M. Prudhomme en visite est bel esprit et conteur fécond :

— Je suis d'un caractère léger et facétieux. J'aime rire, mais je ne plaisante jamais avec les matières publiques. Je suis entièrement dévoué à l'ordre de choses. Vive à jamais l'ordre de choses ! J'aurais eu trois jours plus tôt l'agrément de me trouver en ces lieux sans une circonstance judiciaire : j'étais jury ! Il y avait trois accusés mâles, trois amis intimes ; le fils d'un pair de France, un clerc de notaire et un troisième jeune homme appartenant à une famille peu aisée du Puy-de-Dôme (l'ancienne Auvergne), et exerçant à Paris la profession de marchand de peaux de lapin. Que voulez-vous ? tous les mortels sont égaux ! Je pourrais vous citer à cet égard le mot célèbre du fameux... Eh, parbleu ! comment l'appelez-vous ? un homme très-connu. On vend son portrait dans les rues. J'y suis ! le mot est de Montesquieu ! Montesquieu... qui tenait des bains. Bref, nous acquittâmes ces trois jeunes gens à l'unanimité... Mais, puisque vous m'offrez de prendre quelque chose, j'accepterais volontiers une aile... de ce que vous voudrez, ou une tranche... de n'importe quoi... avec de la gelée. Feu Dozainville, du théâtre Feydeau, avait une cuisinière qui excellait dans ce genre de préparation... Je me rappelle qu'un jour que nous dînions ensemble (c'était avant son décès), etc., etc.

Dans *Grandeur et Décadence de M. Prudhomme*, le personnage s'élève, en 1848, jusqu'aux régions politiques.

— De quoi se plaint-on ? s'écrie-t-il, le 20 février ; est-ce que je ne gagne pas de l'argent sur les fonds et sur les actions ? Est-ce que je n'ai pas bonne table et bon gîte ? Est-ce que je ne suis pas considéré, porté sur les listes du jury, reçu dans les premiers salons de la Chaussée-d'Antin, désigné pour toutes les fonctions honorifiques, élu au grade de capitaine par mes concitoyens, et sur le point d'être présenté avec mon épouse aux bals du roi ? N'est-ce pas là un état prospère ? Encore une fois, je vous le demande, de quoi se plaint-on ?

Puis il rédige une pétition pour obtenir la croix de la Légion d'honneur : — Je débute en disant à Son Excellence M. le ministre que, si je sollicite la décoration, c'est surtout à cause de ma femme, à qui cela ferait le plus grand plaisir. J'ajoute qu'en ne me donnant pas un fils, le ciel ne m'a pas permis d'inculquer à ma demoiselle les doctrines politiques que je me fais gloire de professer. Je dis enfin, en terminant : — J'ose, monsieur le ministre, me croire digne de l'étoile de l'honneur. L'occasion seule m'a toujours manqué pour me distinguer ; sans cela, je n'eusse pas manqué de le faire !

Le jour même où M. et Mme Prudhomme sont invités à un bal de la cour, la révolution éclate, et le digne homme va se cacher à sa maison de campagne, comme Marius dans les roseaux de Minturnes, dit-il, ou Achille offensé sous sa tente.

Puis, le danger passé, il relève la tête, se porte candidat à la députation, et lance sa fameuse profession de foi : — Tous les hommes sont égaux ; il n'y a de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux !

Il fonde un journal, et dicte à un secrétaire des tartines politiques : — « L'horizon se rembrunit... le char de l'Etat navigue sur un volcan... » Ah ! effacez *le char de l'Etat.* — J'efface, dit le secrétaire, mais *le volcan?* — Effacez. « Les hommes de bonne foi comprendront qu'il faut choisir un homme... » — Encore un homme ? — Effacez-le plus haut. — J'efface. — « Un homme qui le premier a souscrit pour les sables aurifères de la butte Montmartre... » Non ! ce serait trop me désigner ; effacez. — J'efface. — Comment finirai-je ?... ah ! « Électeurs, suivez nos conseils, ou la France périt... » Non ! une plume française ne peut écrire ce mot. Effacez ! — J'efface. — Maintenant, relisez.

Or, tout ayant été effacé, il ne reste plus que des ratures, et le secrétaire se charge d'arranger l'article, dont il

fait un dithyrambe incendiaire, que M. Prudhomme, redevenu *jury*, condamne, en vrai Brutus, à 5,000 francs d'amende, payables par lui-même, actionnaire du journal !

Voici le coup de grâce de la décadence du héros.

Il avait reçu, aux jours de sa grandeur, une députation de la garde nationale, dont le chef, un genou en terre, lui avait remis un sabre d'honneur, en lui tenant ce langage : — « Ex-capitaine Prudhomme, pour honorer vos services, les citoyens qui ont eu le bonheur de vous connaître dans votre carrière militaire vous décernent ce sabre de reconnaissance et d'amour. » — Messieurs, avait répondu Prudhomme, en serrant l'arme sacrée sur sa poitrine, ce sabre... est le plus beau jour de ma vie ! et si vous me rappelez à la tête de votre phalange, je jure de soutenir, de défendre nos institutions... et, au besoin, de les combattre ! »

Eh bien ! lors de la réorganisation de la garde nationale, non-seulement M. Prudhomme n'est pas réélu capitaine de sa phalange, mais, au moment où il veut, comme de La Tour d'Auvergne, servir en qualité de simple grenadier, un décret le supprime de la milice citoyenne, sous prétexte qu'il a plus de cinquante ans ! Aussi s'écrie-t-il avec désespoir : — Mort ! mort ! je suis mort !...

Il se console à peine en mariant sa fille à un gendre décoré, et applaudi au Théâtre-Français, « dans le temple de Voltaire et de Marivaux ! »

Cette fine et joyeuse comédie d'Henri Monnier va prendre une dernière forme, attendue depuis longtemps, celle des *Mémoires de M. Joseph Prudhomme*, qui vont paraître à la Librairie Nouvelle du boulevard Italien, 15.

Un tel ouvrage sera certes en bonnes mains chez de tels éditeurs. Appliquant aux livres le principe des grands tirages, de l'élégance typographique et du bon marché, que le *Musée des Familles* a consacré pour les recueils périodiques, ces hardis et habiles propagateurs réunissent, dans le joli format in-16, à 1 fr. le volume, les meilleures productions anciennes et modernes. Ils ont déjà publié, avec le succès populaire qui couronne les idées justes et opportunes : un chef-d'œuvre de Lamartine, *Geneviève ; les Souvenirs d'un Médecin*, révélations curieuses par Philarète Chasles ; *les Heures de Prison*, autre curiosité, de Mme Lafarge ; *une Conversion*, par le comte de Raousset-Boulbon, qui justifie nos prédictions récentes ; *la Robe de Nessus*, bijou de style et d'intérêt, par Amédée Achard ; *les Confidences de Mlle Mars*, par Mme Roger de Beauvoir, c'est-à-dire le charme et la grâce traduits par l'esprit et le cœur. La collection va s'enrichir enfin des plus belles pages de Méry, de Karr, de Gautier, de Sandeau, de Dumas, de Houssaye, et des œuvres de Molière, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, La Bruyère, La Rochefoucauld, Sévigné, etc. Le passé et l'avenir se donneront la main. Le présent bénira cette union.

P.-C.

LA JEUNE FILLE AUX FRUITS, DE MURILLO.

La Jeune Fille aux fruits, de Murillo, n'est pas seulement un des chefs-d'œuvre de ce maître de l'art, elle fut encore une des meilleures actions de cet homme de bien, selon la biographie espagnole que nous lisions hier.

Un riche négociant conduisit un jour l'illustre peintre à la place de Séville, et lui désignant une marchande de seize ans, de la race des gitanas, charmante au possible, assise près de sa corbeille de fruits et de marée :

— Si vous voulez me faire d'ici à un mois, dit-il, le portrait de cette enfant, telle que la voilà, vous fixerez vous-même le prix du tableau.

Murillo accepta l'offre et demanda cent philippes d'or, qui lui furent promis avec joie.

Puis, quittant son compagnon, il alla traiter avec les parents de la jeune fille, pour la faire poser chez lui.

Ces parents étaient un oncle, homme dur et cupide, et un jeune cousin, qui ne pouvait regarder la gitana sans pleurer.

L'artiste causa longuement avec chacun d'eux, et serra la main du dernier, en lui donnant rendez-vous.

Les séances commencèrent dès le lendemain, et les premiers coups de pinceau annoncèrent un chef-d'œuvre ; mais quand le négociant vint à l'atelier, le peintre lui dit qu'au lieu de cent philippes ce serait six cents.

L'homme d'affaires se récria, trouva la somme exorbitante, déclara le marché rompu, et s'en alla en jetant feu et flamme...

Puis il revint le soir même offrir les six cents philippes, qu'alors Murillo éleva froidement à mille.

Vous croyez que le négociant refusa ? Oui, d'abord, mais pour accepter bientôt, cette fois avec signatures authentiques.

Au bout du mois, le portrait fut achevé. Il était admirable de ressemblance, de dessin, de lumière et de coloris.

Seulement, une surprise attendait l'acquéreur lorsqu'il vint payer et enlever le tableau.

Il trouva chez l'artiste, en face de la copie, l'original en grande toilette, avec son oncle et son cousin, flanqués de deux témoins et d'un magistrat.

Murillo lui expliqua ainsi le mystère, après avoir touché les mille philippes d'or :

— Monsieur, pendant que vous me marchandiez le portrait de cette jeune fille, vous la marchandiez elle-même à son oncle, l'ayant vendue d'avance à un pirate qui la destinait au harem d'un pacha. Il est inutile de protester, je sais tout par le cousin, qui avait tout découvert. L'oncle ayant trouvé mes offres plus sûres que les vôtres, et le cousin et la cousine s'étant donné leur foi, j'ai jugé bon de marier ces jeunes gens, et honnête de les faire doter par vous-même. Ce sera l'emploi de vos mille philippes d'or. Voici les époux, les témoins et le magistrat. Vous figurerez le cortége de noce, et, au défaut du mo-

dèle, il vous restera le portrait. Envoyez-le au pacha, s'il peut lui être agréable.

Le mariage se conclut en effet sur l'heure, et le négociant mystifié revendit le tableau à moitié perte.

La Jeune Fille aux fruits, de Murillo. Dessin de Cabasson.

S'il eût vécu de nos jours, il eût gagné cent pour cent sur son affaire.

Encore le chef-d'œuvre n'eût-il été payé que selon le talent du maître, et non pas selon sa grandeur d'âme, qu'aucun prix ne saurait égaler.

C. DE CH.

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

LES RESTAURANTS DU QUARTIER LATIN.

Qui ne connaît, au moins de renommée, les restaurants du quartier latin? Qui n'a entendu les noms homériques de Rousseau et de Flicoteaux, pour ne parler que des morts? car, si je voulais parler des vivants, j'en pourrais citer de plus illustres peut-être, et qui n'ont certes pas dit encore leur dernier mot pour la postérité. Où s'arrê-

L'étudiant-chimiste procédant à l'analyse du vin. Dessin de G. Janet.

teront, par exemple, Viot, Desforges et Catelain, cette trinité radieuse, les plus purs représentants que puisse offrir aujourd'hui l'art de Vatel, mis à la portée de MM. les étudiants?

Artistes, magistrats, généraux, ambassadeurs, membres de l'Institut, sénateurs et ministres, presque tous ont passé par ces oasis frugales, dont ils ont gardé le plus touchant souvenir. De graves personnages s'égayent volontiers à ce ressouvenir de jeunesse, et les Apicius de la finance se rappellent avec émotion et attendrissement, au dessert, quand une digestion paisible les dispose à la sensibilité, ce beau temps de leurs orgies à vingt-cinq sous par tête. Le sujet est donc plus sérieux qu'on ne croit et vaut la peine qu'on l'étudie.

Il y a deux grandes divisions parmi les restaurants du quartier, comme parmi tous les autres, du reste : les restaurants à prix fixe, et les restaurants à la carte. Sauf de glorieuses exceptions, ceux-ci sont les moins fréquentés, parce qu'ils sont les plus périlleux pour la maigre bourse des indigènes. On n'est jamais sûr, comme dans les pre-

miers, de la somme précise qu'on y dépensera, pour peu qu'on ait la chair faible et l'appétit facile à la tentation. La faim, l'occasion, l'amour-propre, et, je pense, quelque diable aussi les poussant, des imprudents y ont souvent dissipé, à force de se laisser séduire par de modestes hors-d'œuvre et des primeurs à bon marché, jusqu'à la somme qu'ils avaient mise en réserve pour la classique demi-tasse; et ils se sont vus contraints d'aller, en échange, s'abreuver, toute la soirée, du nectar dela poésie à la bibliothèque Sainte-Geneviève. C'est ce que M. Azaïs appellerait le système des compensations.

Il m'est même une fois arrivé pis. Trompé par des calculs maladroits, et croyant être entré dans un restaurant ordinaire, je dépassai presque du double les vingt-cinq sous que j'avais dans ma poche. Je n'osai demander qu'on me fît crédit sur ma bonne mine, de peur de subir la honte d'un refus; il fallut donc laisser mon chapeau en gage, encore ne le reçut-on qu'avec répugnance. Depuis ce jour, j'évite, autant que possible, de dîner à la carte.

J'ai peu de chose à dire des Véfour du quartier : ce sont des paradis terrestres, où j'ai rarement pénétré, non pas faute de bonne volonté, je vous jure, mais parce que, comme dit le proverbe latin, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. La plupart du temps, je dois me borner à rôder autour des soupiraux, pour saisir à la dérobée quelque fumet bienfaisant, pour voir reluire de loin la croupe dorée d'un poulet rôti, ou pour contempler d'un air béat, à travers les vitraux, les pommes monstrueuses, les gigantesques ananas, les asperges à la taille de tambour major, etc.

Je vois, par les rideaux entr'ouverts, les garçons se glisser silencieusement, comme des ombres, l'échine souple, la jambe arrondie et la bouche en cœur; je vois pétiller le champagne dans les verres; mais je vois aussi présenter *l'addition*, et les convives porter la main à leur gousset avec une grimace significative. Je m'en vais alors, plus résigné et plus philosophe, dépenser quatre-vingt-dix centimes pour dîner, à mon petit restaurant.

Ces établissements luxueux sont, comme on pense, assez clairsemés sur la rive gauche de la Seine.

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Ce sont (et je préviens que je tire les noms au sort, pour éviter toute contestation de préséance) : Magny, Foyot, Dagneaux, Pinson, Duval, Risbec, célébrités toutes locales et qui, je crois, sont fort peu connues de mes lecteurs de province. Je les ai cités pour faire ma cour, autant que possible, aux jeunes gens de famille qui méditent une expédition à Paris, sous prétexte de s'y livrer à l'étude du droit. Ce sont là les rendez-vous habituels des richards qui touchent deux mille francs de pension par mois, des étudiants de première année qui se font initier à tous les enivrements de la capitale, et même des autres, dans leurs grands jours, quand ils viennent de toucher un trimestre, ou de passer glorieusement un examen.

Du reste, ces eldorados-là ne sont pas tout à fait si ruineux qu'on pourrait croire : quand on n'a pas un appétit exigeant, on peut, avec des précautions, s'en tirer pour trois francs; pour cent sous, les plus écervelés y font des folies à rendre des points aux noces de Gamache.

Maintenant que j'ai dit à peu près tout ce que je sais des restaurants somptueux du quartier latin, passons aux petits restaurants, matière plus fertile et plus intéressante, que, du moins, je connais plus à fond. Ceux-là seuls qui ont vécu de cette vie de Bohème, que mènent plus ou moins la plupart des étudiants à Paris, savent quels mets impossibles on fait digérer à cette race, soupçonnée, bien à tort, de scepticisme, et en qui l'on s'obstine à voir le type de l'esprit ironique, de la verve goguenarde et railleuse. Je vous assure qu'elle met une bonne foi étonnante à dévorer ces rosbifs efflanqués, ces canards imaginaires, où les navets dominent; ces bœufs à la mode, où l'on prodigue les carottes; ces poulets fantastiques, où il n'y a que les os et le moins de peau possible; ces côtelettes équivoques, mais accommodées à une sauce provocante, et où les cornichons, semés avec adresse, masquent l'insuffisance du corps de bataille. Il faut voir la sincérité, la conviction sérieuse avec laquelle s'escriment ces couteaux et ces fourchettes; l'énergie avec laquelle toutes ces mâchoires, animées par la faim et l'ardeur naturelle à la jeunesse, s'appliquent à vaincre la résistance passive, mais désespérée, de chaque mets; le recueillement qui préside à ces agapes, considérées comme un des actes les plus importants de la vie. Tous ces convives pourraient chanter, avec la jeune captive d'André Chénier :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Il y aurait aussi des pages bien profondes à écrire sur les prodiges d'industrie qu'opèrent messieurs les cuisiniers, et sur les déguisements ingénieux qu'ils font subir à leurs matières premières pour y introduire la variété dans l'unité, ce but suprême de l'art, suivant tous les professeurs d'esthétique. C'est un chapitre qui manque à la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin.

On a prétendu qu'on mangeait à ces tables toutes sortes d'animaux domestiques, costumés en gibelottes, en ragoûts, en beafsteaks, voire même en côtelettes de mouton ou de porc frais. Des *folliculaires*, gens aux opinions hasardées, qui ne respectent rien, et qui sacrifieraient le monde entier à un bon mot, ce *bon mot* fût-il mauvais, ont raconté je ne sais quelles étranges histoires de bandes, organisées par escouades pour traquer, sur les gouttières, les chats vagabonds, et massacrer, après les avoir séduits par l'appât trompeur des boulettes, de pauvres caniches qui ne se doutent pas de l'attentat dont on va les rendre complices. Je vous épargne le reste de ces récits, qui font frémir la nature. Tout ce que je peux dire, c'est que, depuis que je fréquente ces cuisines économiques, je ne me suis jamais aperçu de rien : il est vrai que je n'y tâche pas.

En général, chaque maison a sa spécialité qui la distingue : les unes sont renommées pour leurs filets aux champignons, d'autres pour leurs soles au gratin; celles-ci, pour la pureté de leur vin, chose rare dans le quartier! celles-là, pour l'excellente qualité de leur Brie et de leur Roquefort; d'autres enfin, et les plus nombreuses, il faut bien le dire, par l'exécrable nature de tout ce qu'on y mange et de tout ce qu'on y boit. Ce ne sont pas les moins fréquentées pourtant. L'étudiant, quoique pour des raisons bien différentes, est de l'avis d'Harpagon : qu'il ne faut pas vivre pour manger, mais manger pour vivre. Il avise donc au bon marché avant tout, et il est consolé d'avance, s'il lui reste de quoi prendre sa demi-tasse, en lisant le *Tintamarre*, au café Voltaire.

Plusieurs de ces restaurants portent des surnoms caractéristiques et ineffaçables, qu'ils donneraient la moitié de leur clientèle pour voir oublier de la génération présente. La dynastie des N... surtout, qui compte aujourd'hui encore trois représentants, est riche en sobriquets de ce genre, qui sont fort peu flatteurs. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de N... *l'empoisonneur* et de N... *l'aquatique* : empoisonneur, je n'en crois rien, puisque je vis encore; aquatique, je voudrais bien savoir qui ne

l'est pas dans le quartier et qui oserait lui jeter la première pierre. Hors les sommités, qui ont la réputation de leur cave à soutenir, les restaurateurs baptisent leur vin avec un cynisme remarquable : la seule différence qu'il y ait d'ordinaire entre le vin et l'eau, c'est que l'un est à peu près rouge, et l'autre à peu près blanche.

Or, écoutez, à ce propos, le châtiment qu'un étudiant effronté fit un jour subir au directeur d'un de ces maigres établissements culinaires, où l'on dîne à prix fixe, depuis quatre-vingts centimes jusqu'à un franc dix. Les habitués s'étaient aperçus, depuis quelque temps, que le baptême de leur vin dépassait les plus larges mesures. Ils avaient beau réclamer près du garçon et du maître du lieu, l'un et l'autre protestaient qu'il était aussi pur que le fond de leurs cœurs. Un jour donc, ils complotèrent entre eux, car ils se connaissaient presque tous, à force de s'être rencontrés aux mêmes tables, une atroce vengeance, qui devait forcer en même temps leur aquatique traiteur aux aveux les plus complets. L'un d'eux, jeune chimiste de la plus longue barbe et de la plus belle espérance, se munit le lendemain de je ne sais quelle prétendue machine chimique, destinée, disait-il, à opérer, par l'analyse, la séparation des deux liquides. A peine eut-on enlevé le potage, qu'il se fit apporter, par le garçon stupéfait, un bol aux flancs larges et profonds. Aussitôt, sur un signe de tête, tous les carafons passèrent de main en main jusqu'à lui. Le garçon regardait toujours, bouche béante; la dame de comptoir regardait de même. Sans s'émouvoir, le jeune chimiste releva proprement ses manches, comme un carabin qui va procéder à une dissection anatomique, saisit le premier carafon en plein ventre et le vida vivement dans le bol. Le garçon poussa un cri d'effroi, la dame de comptoir s'agita sur son siége ; elle cherchait à deviner, et n'en pouvait venir à bout.

Tous les habitués restaient impassibles.

Au troisième carafon, la dame de comptoir s'écria :

— Mais qu'est-ce que vous faites donc, monsieur Prosper ?...

— Un punch au vin, madame, répondit le chimiste sans sourciller.

Et il continua son opération.

Un rire sourd et narquois courut sur toutes les lèvres ; mais pas une tête ne bougea. La dame de comptoir eut peur ; elle sentit le vertige lui monter au cerveau, et se leva, épouvantée, pour aller avertir le chef des événements qui se passaient. Le convive le plus voisin du comptoir profita de son absence pour saisir dextrement un biscuit, qu'il mangea en guise de pain avec son fricandeau ; le garçon, abasourdi, fasciné par le spectacle qu'il avait sous les yeux, ne s'aperçut de rien. Encouragé par ce premier succès, l'autre allait redoubler, quand la porte de la cuisine s'entr'ouvrit et livra passage à la tête effarée du restaurateur. Les derniers carafons venaient de s'engouffrer dans les flancs du bol : il y en avait dix-huit.

— Eh bien ! mais... eh bien ! mais... qu'est-ce que c'est que ça ? articula le pauvre homme. Qu'est-ce que vous voulez donc faire ?

— M'assurer par moi-même, monsieur Phlipot, si votre vin est bien aussi pur que vous le prétendez, répondit l'opérateur, en brandissant son instrument chimique.

— Ah çà ! monsieur Prosper, c'est une plaisanterie sans doute, souffla le restaurateur, en l'arrêtant par le bras.

— Nullement, monsieur Phlipot ; seulement, comme ces messieurs conservent des doutes sur la moralité de votre vin, moi, qui suis votre partisan, je tiens à les convaincre par moi-même qu'ils se trompent, qu'ils vous soupçonnent à tort, monsieur Phlipot. Ainsi, c'est dans votre intérêt même que j'agis : vous allez sortir de mon opération blanc comme la neige ; on ne pourra plus vous accuser, sans se rendre coupable d'une calomnie évidente.

— Mais c'est une conjuration, un guet-apens ! vociféra l'infortuné, en chancelant et s'essuyant le front, qui ruisselait de sueur. Vous avez fait un instrument exprès pour m'assassiner. Vous voulez ruiner mon établissement.

— Oh ! monsieur Phlipot, traiter ainsi un ami, une pratique, au moment qu'elle se dévoue pour vous ! Si je ne vous connaissais, vous me feriez croire que vous êtes coupable.

Et il disposa son instrument d'une façon menaçante.

M. Phlipot était en nage. Il plaça derechef la main sur le coude du jeune chimiste et essaya de sourire, en balbutiant quelques mots. On voyait qu'un terrible combat se livrait en lui.

— Enfant ! bégaya-t-il, laissez donc, je vous conterai ça.

— Contez-nous ça, père Phlipot, s'écrièrent en chœur les habitués.

— Eh bien, reprit-il, en essayant de se donner un air familier, oui, là, je vous l'avoue, il y a de l'eau ; mais si peu, si peu...

— On croira qu'il y en a beaucoup, si vous ne me laissez pas achever mon opération.

— Ces marchands de vin sont si trompeurs, continua le pauvre homme, en appuyant de toute sa force sur le coude de M. Prosper : il n'y a pas moyen d'être servi par eux en conscience.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette déclaration naïve : le chimiste se tordait les côtes. Ce que voyant M. Phlipot, il se sentit sauvé ; et, prenant part à l'hilarité générale :

— Tiens, dit-il, vous êtes encore bons, vous autres ! Vous croyez qu'en donnant pour quatre-vingts centimes deux plats, un potage, un dessert et le pain à discrétion, on vous servira un carafon de johannisberg par-dessus le marché. Farceurs ! D'ailleurs, c'est malsain pour les jeunes gens, le vin pur.

Le rire atteignit alors des proportions homériques. Un tonnerre d'acclamations s'éleva.

— Vive monsieur Phlipot ! s'écriaient ces volages jeunes gens.

Le restaurateur se déroba modestement à l'ovation qu'on lui préparait.

— Messieurs, l'accusé avoue, *habemus confitentem reum*, s'écria le chimiste, qui n'était pas fâché de montrer qu'il possédait ses auteurs : il n'y a pas lieu de poursuivre l'enquête. Qu'on m'apporte les verres.

Le garçon s'empressa de les rassembler autour de lui. Saisissant alors une large cuiller, qu'il essuya préalablement avec sa serviette, le jeune et intelligent chimiste puisa dans le bol et remplit chaque verre.

— Voilà votre part, dit-il; maintenant, soyez sages et pas d'excès.

On acheva de dîner, au milieu de la jubilation universelle. Vers le dessert, M. Phlipot reparut mystérieusement ; on voulait le huer, mais on s'aperçut qu'il portait un bocal sous le bras gauche et l'on fut prudent.

— C'est du cassis, murmura-t-il d'une voix pleine de séductions, et du fameux. Je paye un petit verre à tout le monde.

Cette proposition fut accueillie par des hourras d'enthousiasme et d'attendrissement. Au lieu d'un petit verre, il en paya trois et on se laissa faire : le bocal fut vidé jus-

qu'à la lie. Phlipot ouvrit son cœur à ses habitués, assura qu'il ne fallait pas lui en vouloir, qu'il n'y avait pas de sa faute, et leur confia que dès le lendemain il allait quitter son marchand de vin, après lui avoir dit son fait.

Quand le bocal eut disparu, le chimiste prit un air grave et pénétré :

— Monsieur Phlipot, dit-il, votre cassis était si bon, votre conduite a été si franche et si loyale, que je me ferais un vrai scrupule de vous tromper plus longtemps.

Phlipot tressaillit.

— Qu'est-ce que vous faites ici? cria-t-il au garçon, qui écoutait de ses deux oreilles ; allez voir à la cuisine si j'y suis.

— Monsieur Phlipot, reprit le chimiste avec une délicatesse d'intonation dont on ne l'eût pas cru capable, je vous ai joué, comme un gredin. Tout ça, c'était une comédie ; pardonnez-moi.

Et il cherchait à lui prendre la main. L'autre la retira d'abord instinctivement : il sembla flotter une seconde entre la colère et la bonne humeur. Mais il songea à sa clientèle, et la bonne humeur l'emporta.

— Farceur! s'écria-t-il, en lui secouant vigoureusement le poignet.

— Il est toujours comme cela, ajouta gracieusement la dame de comptoir.

Sur ce, les habitués saluèrent et se retirèrent en bon ordre, sans même prendre la peine de se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Le soir, comme on peut bien le penser, on fit des gorges chaudes de l'aventure dans tous les cafés où s'étaient disséminés ces messieurs. Mais cela n'enleva pas au restaurant Phlipot un seul de ses habitués. Il vint même, pendant plusieurs jours, quelques convives de passage, pour contempler de près le théâtre des événements ; et ceux qui y avaient joué un rôle leur expliquaient, sur le terrain même, les diverses péripéties de l'action.

A partir de ce jour-là, le vin du père Phlipot subit une amélioration sensible, quoique bien insuffisante encore. Mais aujourd'hui il est revenu, par degrés, presqu'au même point qu'auparavant, et le chimiste est désolé d'avoir éventé sa ruse. Il en rumine une autre.

Cette histoire, tout extraordinaire qu'elle puisse sembler au premier abord, ne paraîtra nullement invraisemblable à ceux qui connaissent les mœurs du quartier latin. Ce n'est pas la seule de ce genre que je pourrais raconter. Les étudiants sont ingénieux et sans pitié ; rien n'égale leur joie, quand ils peuvent trouver l'occasion de tourmenter un fournisseur quelconque, et de lui faire payer à usure l'argent qu'il leur gagne.

Un d'eux voulait se venger de son restaurateur, près duquel il ne pouvait parvenir à *avoir l'œil*. Il se creusait la tête, sans rien découvrir qui fût digne de lui : en vain, il avait relu *Colomba* et la dernière partie de *Monte-Christo*, tout cela lui paraissait bien froid au prix de la *vendetta* qu'il eût voulu trouver. Enfin, un jour, il découvre un grillon dans je ne sais quel plat, ou dans le pain de son restaurateur (à moins, toutefois, qu'il ne l'eût apporté lui-même, car je l'en crois capable). Aussitôt, une idée lumineuse lui traverse l'esprit : il bâtit rapidement, avec son canif et quelques morceaux de bois, surmontés d'une épingle recourbée, une petite potence, à laquelle il suspend le corps du délit, et y colle, avec sa salive, une bande de papier, sur laquelle il avait inscrit au crayon :

« Cadavre trouvé dans le macaroni du père Morin. Faites circuler, s'il vous plaît. »

La potence fit le tour de la salle, et arriva entre les mains de la dame de comptoir. Le propriétaire, averti, vint faire au grand justicier des excuses, qui furent reçues avec la dignité convenable. Il comprit sans doute l'avertissement, et il s'exécuta de bonne grâce ; car, les jours suivants, je vis le jeune homme en question faire marquer son menu sur le registre, et partir sans payer. *Il avait l'œil.*

Plusieurs de mes lecteurs se demandent sans doute quelle est cette locution monstrueuse, formée en dépit de l'Académie et de Girault-Duvivier? *Avoir l'œil*, dans l'argot des étudiants, veut dire avoir crédit ouvert chez les fournisseurs. Quelques-uns ont des yeux formidables chez le tailleur et le bottier, au café et au restaurant, partout, en un mot, excepté chez le propriétaire, qui se laisse rarement prendre à ce système de séduction ; — et ils en abusent avec impudence, jusqu'au jour où leur victime détrompée, lasse de promesses illusoires, se fâche enfin et menace de fermer sa porte au mauvais payeur, et de lui envoyer l'huissier. Alors, pour conjurer cette double catastrophe, l'étudiant emprunte cent sous à un de ses camarades, plus opulent que lui, et les porte le lendemain en triomphe à son fournisseur qui, affriandé par ce superbe à-compte, lui fait des excuses et demande en grâce à lui continuer ses services.

En général, le prix des mets à la carte, dans les restaurants ordinaires de la rive gauche, est de trente centimes pour les plats de viande, et de quinze pour les légumes, les desserts, les potages. Ce dernier article n'est pas en grande faveur près des étudiants, qui en usent le moins possible. Le bruit court que certaines maisons, des plus huppées du quartier, fabriquent économiquement le bouillon en passant de l'eau chaude dans les assiettes grasses, ce qui finit par produire un liquide d'une pâleur jaunâtre, dont les propriétés savoureuses et nutritives n'ont rien de transcendant.

Je donne ce bruit pour ce qu'il vaut : le monde, en général, et le quartier latin, en particulier, est si malicieux!

Quoi qu'il en soit, entre tous les potages, c'est la julienne qui est le plus demandée, parce que c'est le plus nourrissant : on y trouve de tout, même des légumes. La purée aux croûtons est le partage des délicats et des raffinés. Le tapioca est à peu près inconnu sur ces tables ; le vermicelle suit de près la julienne. Quant au potage au pain, il n'est demandé que par les novices, frais émoulus de province, qui ont conservé les traditions du pot-au-feu domestique, ou par ceux qui professent un dédain superbe pour les pompes de la cuisine moderne.

Cette dernière classe se compose surtout d'étudiants en médecine, qui forment un peuple bien distinct, par ses mœurs et ses goûts, de leurs confrères les étudiants en droit. Autant ceux-ci sont friands et gourmets, autant les autres sont des mangeurs intrépides et sans prévention ; au lieu de se nourrir de vol-au-vent, de pigeons, d'asperges, de meringues à la crème, comme les disciples de Cujas et de Barthole, ils affectionnent le bœuf à la mode, les pieds de veau, le boudin, les rosbifs ; ils vont droit au solide. Oh! l'appétit d'un étudiant en médecine, qui pourra jamais en dire la longueur, la largeur et la profondeur? On parle de l'estomac de l'autruche et du canard sauvage ; le tube digestif de l'étudiant en médecine n'a rien à redouter de la comparaison, et je suis persuadé qu'il lui faudrait à peine un mois d'exercice pour avaler des sabres et pour digérer des cailloux avec la plus souveraine indifférence.

C'est pour eux principalement qu'ont été créés les restaurants au rabais, où l'on paye les mets, cuits à point, nageant dans le beurre et la sauce, moins cher qu'ils ne

coûtent au marché dans leur état naturel. Les ménagères qui me lisent pourront-elles croire qu'à Paris il s'est formé certains établissements culinaires qui, pour écraser leurs rivaux sous une concurrence effrénée, ont résolu le problème de servir pour QUATRE SOUS tous les plats de viande indistinctement ? Pour quatre sous, des quartiers de volaille, des filets de chevreuil, des beafsteaks pur sang, où il y a beaucoup de chair et beaucoup de pommes ! Les légumes sont à deux sous ; il y a même des primeurs, comme aux Frères-Provençaux. J'en ai mangé, je le dis hautement, et je ne m'en repens pas. Ce sont là de tes progrès, ô science ! de tes prodiges, ô civilisation !

Les heureux du monde qui vont dîner tous les soirs à vingt-cinq sous par tête, à plus forte raison, ceux qui vont dîner à deux francs, ne se doutent pas à combien peu de frais on peut vivre à Paris. Il y a tout un peuple d'artistes incompris, de rapins méconnus, de gens de lettres débutants, d'étudiants pauvres, qui dépensent à peine, pour leur nourriture de chaque jour, ce que d'autres mettent à leur demi-tasse. Ce n'est pourtant pas qu'ils aillent manger à *l'Hasard de la Fourchette*, où, pour un sou, on peut, si la chance est favorable, piquer dans la marmite tout un bloc de viande ; ni en plein air, autour de la fontaine des Innocents, à ces tables où l'on a, pour trois sous, un potage, un bon morceau de bœuf et un grand plat de haricots ; ni même dans ces gargotes où, moyennant trente centimes, on sert un *ordinaire* aux ouvriers et aux cochers de fiacre. Non, vraiment ; il y a à Paris des misères dorées, et on peut y dîner à douze sous avec des couverts d'argent et de la porcelaine fine.

Mais revenons à nos restaurants. Une des plus curieuses variétés du genre, comme une des moins étudiées, c'est le restaurant, ou plutôt la table bourgeoise où l'on déjeune pour cinquante centimes, prix fixe, sans vin, mais l'eau et le pain *à discrétion* ; j'avoue, si l'on veut bien me passer ce déplorable jeu de mot, qu'on abuse *avec indiscrétion* de ce dernier article : aussi, pour modérer la fougue de ces appétits désordonnés, les chefs de ces établissements servent-ils de préférence du pain rassis à leurs habitués, malgré des réclamations énergiques. Il n'est pas rare d'y entendre souvent des dialogues pareils :

— Garçon, du pain frais ?

— Voilà, monsieur, voilà.

Le garçon présente un des morceaux qui se trouvent à l'autre bout de la table, et cherche à s'esquiver.

— Comment, s'écrie l'habitué, vous appelez cela du pain frais ! Il l'était peut-être, il y a huit jours. Tâtez vous-même ; il est dur comme une pierre.

— Oh ! monsieur veut rire ; il est d'hier soir.

— Eh bien, donnez-m'en d'aujourd'hui matin.

— Voilà, monsieur, voilà.

Et le garçon disparaît dans la salle voisine.

L'autre attend d'abord quelques minutes, puis, ne le voyant pas revenir, il s'impatiente et frappe contre son verre.

Personne ne répond.

Il frappe encore, et crie en même temps :

— Garçon ! garçon !

Même silence.

Alors, il se résigne et coupe un petit morceau de pain rassis, en attendant.

Au même moment, le garçon rentre, apportant un plat dans la main droite et une carafe dans la main gauche.

— Garçon, et ce pain frais ? s'écrie le chœur des convives. Est-ce pour demain ?

— Voilà, voilà. Je vous demande pardon, j'avais oublié.

Et il disparaît de nouveau.

Au bout de cinq nouvelles minutes d'attente, l'impatience finit par s'emparer des convives ; ils battent la mesure avec leurs couteaux sur la table et leurs pieds sur le plancher, en chantant, sur l'air héroïque des lampions :

— Du pain frais ! du pain frais !

Le chef alors se présente lui-même, et vient annoncer d'une voix émue que la boulangère est en retard, et que le pain frais n'est pas encore arrivé.

Force est de se contenter de cette explication : c'est toujours une journée de gagnée.

Mais cette excuse ne peut se renouveler chaque fois, et l'on est obligé, la plupart du temps, de mettre sur la table un morceau de pain frais, perdu et dissimulé entre quatre morceaux de pain rassis ; ce sont ceux-là que, d'après la

Un chef et une dame de comptoir. Dessin de G. Janet.

recommandation formelle du maître, le garçon a soin de présenter aux consommateurs, et il parvient ainsi à tromper parfois quelque nouveau venu, ou les personnes timides qui n'osent réclamer. Mais les habitués ne s'y laissent pas prendre, et le pain frais disparaît avec une rapidité effrayante. Aussi la plupart de ces restaurateurs à bon marché ont-ils imaginé de servir habituellement du pain mi-frais, qui a le double avantage de satisfaire à peu près la sensualité des convives, et de sauvegarder, autant que possible, les intérêts de la maison.

Ce n'est là qu'un échantillon des étranges calculs auxquels doivent se plier les directeurs de ces maigres établissements culinaires, pour mener leur entreprise à bonne fin. On ne se figure pas quel génie inventif, quel caractère adroit et souple il leur faut, pour suppléer à l'insuffisance de leur cuisine et prévenir les désertions de leur

clientèle. J'en ai connu un surtout qui eût été capable de remplacer un plat absent par un bon mot, et de faire digérer ses côtelettes à l'aide de ses plaisanteries. C'était un petit homme, vif, empressé, familier : il était parvenu à savoir les noms de tous ses habitués, et, chaque fois qu'ils entraient, il leur tendait cordialement la main. Puis il engageait la conversation, multipliait les anecdotes et les calembours, et s'efforçait de leur faire passer le temps le plus agréablement du monde. Souvent même ils allaient dans la cuisine, qui n'était séparée de la salle à manger que par une cloison, poursuivre avec lui la causerie commencée. Si l'un d'eux avait manqué un jour, le lendemain c'étaient des reproches amicaux, qui le faisaient rougir de son ingratitude. Les nouveaux venus surtout étaient l'objet de ses plus tendres soins : il les choyait, les enlaçait dans ses sourires les plus attrayants, les fascinait par ses pointes et sa joyeuse humeur, confectionnait pour eux des fricandeaux exceptionnels, puis, à la fin du repas, leur apportait lui-même un anneau dans lequel ils ne manquaient pas de rouler leur serviette.

Le tour était fait.

Dès les jours suivants, ils constataient une décadence notable dans la qualité et la quantité des mets ; mais notre homme avait alors eu le temps de faire tout à fait connaissance et de les mettre en appétit par ses chroniques intimes ; aussi se seraient-ils crus bien méprisables d'abandonner, pour un si futile motif, ce parfait ami, qui leur donnait de si chaleureuses poignées de main. Du reste, ces formes caressantes avaient un double but, car le pauvre diable ne se contentait pas d'exploiter sa clientèle, en la réduisant à un régime austère dont se seraient accommodés les anachorètes de la Thébaïde ; il joignait à ce petit commerce un autre trafic qui l'aidait à vivre : sa salle était décorée, comme un musée, de dessins divers, de statuettes en plâtre, de peintures à l'huile ; tout cela était à vendre, même sa pendule et son portrait : le prix était inscrit au-dessous. Il s'attachait à convaincre ses abonnés que ces objets d'art feraient au mieux pour l'ornement de leurs chambres, et parfois il en venait à bout, non sans mains petits verres d'anisette.

Pour se procurer des garçons à bon marché, il s'était avisé d'un expédient ingénieux, que je recommande à tous ses confrères. Il les prenait pour trois jours à l'épreuve, les faisait relaver, brosser ses habits, refaire son lit, cirer sa chambre et ses bottes entre les heures des repas ; après quoi, il les déclarait totalement incapables et les renvoyait, pour essayer d'un autre, qu'il ne gardait pas plus longtemps. Dans les intervalles, il remplissait à lui seul les fonctions de cuisinier, de garçon de service et de dame de comptoir, ce qui ne l'empêchait pas de trouver encore le temps de raconter ses histoires.

Néanmoins, tant de courage et d'habileté ne trouvèrent pas leur récompense. Le pauvre homme ne parvint jamais à réunir plus de vingt fidèles autour de son étendard ; et, comme il gagnait à peine quelques centimes sur chaque repas, on peut croire qu'il n'amassa point de quoi jouer à la Bourse, ce qui était le but suprême de ses espérances. Maintes fois même il y eut des défections, dont nous gémissions avec lui. J'avais fini par déserter aussi, trouvant que ses biftecks ne valaient pas ses bons mots. Depuis six mois, je l'avais perdu de vue, quand je l'ai retrouvé, ces jours-ci, l'œil morne, la tête baissée, faisant cuire mélancoliquement des beignets dans une petite loge, au-dessus de laquelle il avait placé cette inscription hardie :

A LA VIEILLE RENOMMÉE !

Sans dire mot, je déposai un sou sur la planche ; il me reconnut, mais ne se permit pas de me tendre la main ; seulement il me raconta en peu de mots l'histoire de ses luttes, de ses angoisses de chaque jour et de sa chute finale. Dans ces derniers temps, quand vint l'augmentation des vivres, il avait essayé d'abord de rogner sournoisement les portions ; on ne s'en plaignit point, mais on se rattrapa sur le pain, et on le fit avec une voracité telle, qu'il fallut bientôt se résoudre à élever le tarif de deux sous, et à mettre les déjeuners à soixante centimes. C'était une vraie révolution ; elle eût pu tout sauver, si elle eût réussi ; malheureusement elle avorta. Tous les habitués eurent la lâcheté de l'abandonner, les uns après les autres, pour un de ses voisins, qui était resté fidèle aux anciens prix.

— Il les empoisonnera, me dit-il d'une voix sombre ; ce sera bien fait.

Et il se mit à servir un gamin, qui lui demandait un beignet de deux liards.

Je saluai cette grandeur déchue, et je m'en allai, la tristesse dans l'âme, plongé dans des réflexions amères sur les vicissitudes des institutions d'ici-bas.

C'est un spectacle curieux que celui des petits restaurants du quartier latin, surtout de cinq à six heures, au moment du dîner ; car, pour le déjeuner, beaucoup d'étudiants restent chez eux et réalisent de notables économies, en mangeant dans leur chambre un petit pain et une saucisse, arrosés d'un verre d'eau sucrée. Mais, quelques minutes avant cinq heures, tous les lieux où l'on mange, aux abords du Panthéon et du Luxembourg, commencent à se remplir d'une foule joyeuse et bariolée, vêtue de redingotes, de cabans, de talmas, de paletots de toutes les coupes ; coiffée de chapeaux de toutes formes, tromblons évasés, calabrais, à larges bords, blancs, noirs, roux, de toutes les couleurs ; sans compter les casquettes, ni même les calottes et les antiques bérets. Ce sont messieurs les étudiants qui viennent prendre possession de leur salle à manger.

A partir de ce moment, jusqu'à ce qu'ils jugent à propos de sortir, le restaurant est leur propriété ; les tables, les chaises, les plats, les garçons, tout leur appartient, et ils se réservent sur ce qui les environne un droit de domination absolue, que personne ne songe à leur contester. Plusieurs amènent avec eux leurs chiens et leurs amis : ils nourrissent les premiers des débris de chaque plat, et leur jettent sans cesse des morceaux de pain, quand ils en ont à discrétion : les seconds, qui ont dîné ailleurs, viennent lire le journal et commenter avec eux la question d'Orient.

Dans certains restaurants même, on est si bien en famille que, lorsque vient à entrer un visage inconnu, on le regarde d'un mauvais œil, comme un intrus et un usurpateur. Les chats de la maison sont les camarades des habitués ; on les trouve assis et dormant sur les chaises ; il faut les en faire déguerpir avec toute sorte d'égards, pour parvenir à s'asseoir ; ils vont se réfugier quelques pas plus loin, et, pour se venger, vous laissent tout couverts de poils. Ils ne se dérangent que lorsqu'on les y force ; souvent même, ils poussent le sans-façon jusqu'à monter sur les tables, en faisant le gros dos et en miaulant d'une façon lugubre ; et ils lèchent familièrement les assiettes vides, en effrontés parasites. On se contente de rire et on les laisse faire.

Tout le reste s'y passe avec une égale simplicité de mœurs. Les étudiants n'aiment pas l'apparat, et ce qui sent l'étiquette, de près ou de loin, leur cause des nau-

sées. Ils donnent des poignées de main aux garçons, — et aux cuisiniers, quand ils paraissent dans la salle, de petites tapes d'amitié sur le ventre; ils vont eux-mêmes près des fourneaux surveiller les préparatifs de leurs plats, en taquinant les marmitons. Après le repas, il y en a qui s'asseyent une demi-heure au comptoir, à côté de la maîtresse du lieu, pour causer avec elle; mais le plus grand nombre se range autour du poêle, en hiver, et y devise avec bruit. Ces messieurs restent là jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur digestion; j'en ai vu qui, lorsque la conversation languissait, trouvaient le moyen d'y faire leur sieste. Bien plus, ils transforment quelquefois la salle en tabagie et fument tranquillement leur cigare, pendant que leurs voisins dînent; cela ne gêne personne, et la dame de comptoir n'ose pas y trouver à redire, peut-être même n'y songe-t-elle point.

Mais il n'y a que les restaurants peu fréquentés qui se prêtent à ces façons pittoresques. Quant aux autres, il n'y faut pas penser, car on y trouve à peine assez de place pour dîner à la hâte. La salle est presque toujours étroite et petite; les tables sont entassées les unes sur les autres, et laissent à peine un étroit passage pour le garçon. Mais comme, en vertu du principe de la fraternité, les étudiants sont toujours prêts aux plus grands sacrifices, pour faire plaisir à leurs voisins, tout le monde se gêne volontiers un peu. On rentre les angles aigus de ses coudes, on dissimule ses jambes, on se place de profil ou de trois-quarts, et il y a toujours moyen de se tirer d'embarras. Les oreilles délicates et les personnes qui ont besoin de manger tranquillement pour bien digérer n'ont pas beau jeu dans ces bruyantes assemblées. C'est un vacarme à tout rompre, vacarme non-seulement d'assiettes, de fourchettes et de couteaux se heurtant, de verres, de bouteilles et de carafes s'entrechoquant les uns les autres, sans compter la sonnette du comptoir et les appels des convives, parmi lesquels dominent les cris des garçons, modulés sur les gammes les plus diverses; mais vacarme de rires vigoureux et de plaisanteries sonores, que pourrait dominer à peine le bruit du canon ou le retentissement du tonnerre. On se reconnaît à travers trois ou quatre rangées de tables, on s'interpelle, on se donne rendez-vous au café du coin, on s'accable de bons mots, on s'inonde de calembours, surtout dans les restaurants hantés par messieurs les étudiants en médecine, qui, outre les qualités que je leur ai déjà reconnues, ont encore celle d'être incontestablement les plus plaisants et les plus tapageurs de tous. Je ne dis pas cela pour chagriner cette classe, envers laquelle je professe un grand respect, car la vie de l'humanité est entre ses mains; mais c'est un fait acquis à l'histoire.

Il faut, en vérité, que les garçons aient des poumons de fer et des lèvres de bronze, pour se faire entendre au milieu de ce concert discordant.

Une des plus précieuses ressources des petits restaurants du quartier latin, c'est la musique qu'on y entend presque tous les soirs. Des artistes ambulants, qui promènent leur orchestre partout où ils espèrent pouvoir récolter quelques sous, viennent bercer les convives dans des flots d'harmonie. Le concert fait une heureuse diversion à la cuisine; en écoutant, on oublie ce qu'on mange; l'enivrement passe du cœur à l'estomac, son voisin, et l'on sort, persuadé qu'on vient de faire un festin succulent, et prenant en pitié les prodigues blasés qui vont dîner à trente-deux sous.

Beaucoup de ces établissements sont les rendez-vous quotidiens de toutes les pinceuses de harpe et de guitare, de tous les joueurs de violon, de clarinette et de flageolet, qui errent sur la rive gauche de la Seine. Il y vient des vieillards et de tout petits enfants, dont l'odeur des mets, le parfum qui s'exhale des casseroles, allument la convoitise et font pétiller les regards; ils ont faim, eux aussi, et ils chantent, afin de pouvoir dîner. J'y vis un jour un gamin de huit ans, qui, tout en chantant : *Ma Normandie*, à gorge déployée, regardait avec un tel sentiment d'envie une énorme assiette de choux, fumant devant moi, que, lorsqu'il vint me présenter sa sébile, au lieu d'y mettre un petit sou, je lui montrai d'un geste le mets convoité; il me regarda avec défiance, craignant d'avoir mal compris; mais je lui plaçai la fourchette entre les mains et poussai l'assiette devant lui. Tout son corps tremblait d'aise; il mangea précipitamment et faillit s'étouffer; après quoi, je lui versai ce qui restait de mon carafon. Le gaillard fit claquer sa langue en connaisseur, et se sauva, sans me dire merci; mais j'étais assez récompensé par la conscience de ma bonne action et par la persuasion d'avoir fait un heureux, sans qu'il m'en eût coûté beaucoup; car je confesse que je n'avais plus faim. Pauvre petit bonhomme ! qu'il avait l'air content !

Et ce ne sont pas seulement des chanteurs et des musiciens, ce sont des déclamateurs, ce sont même des poëtes qu'on rencontre parfois dans ces lieux de cocagne; j'en ai entendu des uns et des autres, de sorte qu'on peut faire, tout en dînant, les observations les plus curieuses, les études de mœurs les plus variées, et nourrir son cœur et son intelligence, en même temps que son corps.

Je ne désespère pas d'y voir bientôt des montreurs de chiens savants, des équilibristes, qui s'offriront à jongler avec toutes les bouteilles des habitués, à condition de les boire, s'ils réussissent; des alcides qui viendront enlever des pierres de cinquante kilos, à la force des mâchoires, et broyer des cailloux sous leurs dents : on pourra leur fournir en échange les biftecks de l'établissement.

Il s'y glisse souvent aussi des juifs qui viennent offrir mystérieusement leur marchandise à chaque convive, des marchands d'allumettes chimiques, de rubans, de papier à cigarette, de cigares de contrebande; d'autres encore, qui parfois débitent leur annonce à voix haute, sans se laisser déconcerter par les rires et le bruit. J'aime mieux les chanteurs, ou ceux qui déclament des morceaux tirés de *Télémaque* et de *Bélisaire*.

J'ai raconté ailleurs, fort au long, toutes ces expéditions des artistes nomades à travers les restaurants du quartier latin; je ne veux vous parler aujourd'hui que d'un pauvre vieillard que j'y ai rencontré ces jours-ci, pour la première fois. Ce virtuose avait une jambe de bois, et le bras gauche lui manquait presque en entier; néanmoins, il parvenait à jouer du violon, en assujettissant son instrument à l'aide de je ne sais quel mécanisme, et en le soutenant avec son moignon. Quand on vit ce vieux débris, criblé par la mitraille, entrer d'un pas chancelant, et se placer humblement dans le coin le plus obscur, afin de ne gêner personne et de ne pas être renversé par le choc impétueux des garçons, il se fit tout à coup un grand silence, dont il parut plus honteux encore; enfin, il commença. Hélas ! le pauvre invalide jouait d'une étrange façon; il raclait affreusement les cordes, qui rendaient un son aigre, confus et presque imperceptible, comme si on les eût grattées avec une branche de houx. Néanmoins, il paraissait écouter ce bruit avec une volupté secrète, et raclait de plus belle, en penchant la tête et trémoussant sa jambe de bois, qui retentissait sur le pavé. Malgré le respect instinctif qu'on ressentait pour cette mâle figure,

on commençait à sourire, quand il entonna un chant de guerre, d'une voix forte et sonore, qui fit tressaillir tout le monde. Cette fois, on oublia le malencontreux violon, dont cependant la ritournelle se faisait entendre encore entre chaque strophe ; on écoutait les chaudes intonations, les accords vigoureux de cette voix que l'âge n'avait pu détruire, et l'on avait plus envie de battre des mains que de ricaner.

Il allait se mettre en marche pour faire la quête, quand un garçon s'en vint lui prendre son vieux chapeau. — Attendez, mon brave ! dit-il ; et il fit lui-même le tour de la salle. Tout le monde mit dans cette sébile d'un nouveau genre ; et l'invalide, après avoir porté la main à son front, pour saluer à la façon militaire, sortit clopin-clopant, et alla recommencer ailleurs.

Vous le voyez donc, rien ne manque à la béatitude des heureux mortels qui dînent dans les restaurants du quartier latin. Bon marché, solidité, agrément, tout s'y trouve

Les étudiants à table. Les artistes ambulants. Dessin de G. Janet.

réuni à la fois, et ces raffinés d'étudiants en droit et en médecine poussent le sybaritisme jusqu'à digérer voluptueusement aux sons enchanteurs d'une harmonie variée. On se croirait transporté, pour peu qu'on eût d'imagination, au temps des héros homériques, quand la lyre de Phémius charmait, pendant leurs festins gigantesques, les prétendants de Pénélope.

Mais les étudiants n'apprécient pas suffisamment leur bonheur ; ce n'est que plus tard, quand ils sont devenus avocats, notaires, médecins, quand ils sont passés à l'état de viveurs émérites et que leur cordon-bleu les a blasés sur les secrets les plus délicats de la cuisine, sur les jouissances les plus intimes de la gourmandise, qu'ils se prennent à regretter les filets de bœuf du quartier latin, et qu'ils pensent avec mélancolie à tous ces restaurants borgnes de la rue Saint-Jacques, où ils ont fait si joyeusement de si mauvais dîners.

VICTOR FOURNET.

CHRONIQUE DU MOIS.

La comtesse de Carlisle, inventeur de l'étui à porteurs, d'après le portrait de Van-Dyck.

UN PHÉNOMÈNE INQUIÉTANT.

Aux derniers bals du carnaval et de la mi-carême, on a commencé à s'inquiéter d'un phénomène qui menace de troubler sérieusement la vie sociale. Ce phénomène est l'ampleur des robes. De crinolines en baleines, nos belles dames arrivent à dépasser les paniers de leurs grand's mères. Tous les salons sont trop petits désormais pour les toilettes. Il ne tient qu'une femme, ou plutôt qu'une robe, sur le plus vaste canapé. Il faut trois chaises à une merveilleuse qui s'assied, une pour sa personne et deux pour ses volants. Certes, les salons de l'Hôtel-de-Ville sont immenses, et ils avaient toujours paru tels, malgré les éblouissantes cohues qui s'y rassemblent. Eh bien, aux dernières fêtes, ils ont semblé trop petits pour les dix mille jupes et les deux cent mille volants qui s'y étaient donné rendez-vous.

Il y a mieux, ou pis, s'il faut en croire un chroniqueur.

— Une élégante en toilette de bal monte dans sa voiture; son mari s'apprête à franchir le marche-pied.

— Eh bien! monsieur, que faites-vous donc? dit-elle.

— Ce que je fais?... Mais il me semble que c'est tout simple : je vais me mettre en voiture.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de place.

— Comment! il n'y a pas de place pour deux dans notre coupé?

— Quand je suis en toilette, non. Voulez-vous donc que j'arrive au bal avec une robe chiffonnée, froissée, fripée?

— Mais, pourtant, je veux aller à ce bal, moi aussi.

— Qui vous en empêche? Envoyez chercher une voiture de place.

— Un fiacre!... Mais avant qu'on l'ait trouvé...

— Ou bien montez sur le siége.

— Par exemple!

— Enfin, arrangez-vous comme vous voudrez; mais vous placer ici avec moi, c'est absolument impossible. Fermez la portière, je vous en prie, l'air est glacial, et dites au cocher de partir, il est près de minuit.

Ainsi va le monde conjugal. Point de fête où l'on ne rencontre quelques maris traités de la sorte. La toilette de leur femme, qui leur coûte si cher, a de plus pour eux le désagrément de les mettre à pied lorsqu'ils ont voiture, et de les contraindre à suivre en fiacre le confortable équipage dont leur égoïste moitié leur interdit l'accès. —

On prétend qu'il y a aux tribunaux de la Seine des demandes en séparation de corps, fondées sur l'ampleur des jupes. L'incompatibilité de vêtement va se joindre à l'incompatibilité d'humeur.

Au bal de Vély-Pacha, un Anglais proposait un moyen de concilier la grandeur des parures avec la petitesse des véhicules.

— Mesdames, disait-il à trois... robes qui remplissaient à elles seules un boudoir, imitez la fameuse comtesse de Carlisle, cette coquette britannique d'il y a deux cents ans, qui serait immortelle par ses fantaisies, si elle ne l'était par le portrait de Van-Dyck. C'est elle qui détourna une rivière pour avoir dans son parc une cuvette à laver ses mains. La cuvette était un bassin de marbre de Carrare, et le pot à l'eau un vase antique renversé par une statue. Ce cabinet de toilette coûta deux cent mille livres à la comtesse. Voici l'expédient qu'elle imagina, et que je vous propose, pour éviter de froisser ses parures en se rendant au bal. Elle fit construire une énorme chaise qu'elle nommait un étui à porteurs, et dans laquelle elle se tenait debout, appuyée à un dossier de velours, les mains accrochées à des anneaux pour garder l'équilibre, ses vastes jupes, ses rubans et ses dentelles flottant autour de sa personne, comme autour du mannequin de sa couturière. Elle arrivait ainsi à la cour et dans les salons de l'aristocratie sans le moindre pli à sa robe, sans le moindre dérangement dans ses fanfreluches; aussi, son entrée dans les fêtes causait un éblouissement général.

On nous assure que cette confidence de l'Anglais a eu des résultats, et que plusieurs élégantes ont commandé des voitures sans coussins ni banquettes, avec un siége unique, celui du cocher. Ces voitures s'appellent d'avance des étuis à quatre roues. S'il en paraît quelques-unes à Longchamps, nous les ferons dessiner.

CHANSONS DE FRÉDÉRIC BÉRAT (1).

Aux chansonniers que nous recommandions naguère à nos lecteurs, nous devons ajouter Frédéric Bérat, le doyen des ménestrels de la famille, l'auteur si justement populaire de *ma Normandie*, de *Jean le Postillon*, de *Rien n'est si beau que mon village*, des *Quatre Sous du petit Nicolle*, etc., etc.

Qui n'a entendu ou chanté, qui n'a retenu ces refrains aimables, tendres ou joyeux, vifs sans inconvenance, mélancoliques sans prétention, comiques sans charge ni scandale, — qui, depuis vingt-cinq ans, retentissent du salon à l'atelier, du premier étage à la mansarde, de la barrière des cités au cabaret du village.

Ces petits poëmes dictés par le cœur, ces mélodies inspirées par la nature, étaient éparpillés dans toutes les mémoires, ici un couplet, là un autre, plus loin un troisième, et allaient disparaître dans le fredonnement général, comme la complainte de Marie Stuart et de Marlborough, si un éditeur bien avisé ne les eût recueillis, paroles et musique, en un charmant volume, illustré par Johannot, Raffet, Grenier, Nanteuil, etc.

L'idée est excellente, heureuse, opportune, et nous signalons les *Chansons de Bérat* à ceux qui ne rougissent pas de chanter, à la condition de chanter sans rougir.

« Frédéric Bérat, dit M. Guinot, son biographe, est né en Normandie, et il l'a trop bien dit dans un de ses chants les plus célèbres, pour que personne puisse l'ignorer; — il est né dans la capitale de cette province si française et si féconde, à Rouen, la poétique et mélodieuse patrie de Corneille et de Boïeldieu. Sa jeunesse s'est écoulée, recueillie et paisible, dans ce beau pays de Normandie; il y demeura longtemps, retenu par ses affections et par ses goûts, A son âme aimante il fallait les douces joies de la famille; à son esprit rêveur, les calmes contemplations de la campagne; et ce fut à ces deux sources pures et vives que naquit et se développa son double talent. »

Tantôt c'est le vieillard qui, rassemblant autour de lui les enfants du village, leur conseille de vivre et de mourir dans leur humble condition :

Aucun mortel n'est plus que vous
Aimé du ciel dans cette vie;
Les rois, à qui l'on porte envie,
N'ont pas un sort qui soit plus doux;
Car, dans sa clémence profonde,
Dieu, qui confond grands et petits,
Fit du bonheur pour tout le monde.
En vérité, je vous le dis.

(1) Un beau vol. grand in-8° avec portrait de l'auteur, musique et illustrations de Johannot, Raffet, Grenier, etc. Prix, 7 fr. Alex. Curmer, éditeur, rue des Marais-Saint-Germain, 13.

Tantôt, c'est *Jean le Postillon* qui raconte son histoire, aux claquements de son fouet :

Avant de mourir, mon vieux père
M'a dit : « Ton frère sert le roi.
« C'est assez d'un fils à la guerre ;
« Jean, sois postillon comme moi. »
Tandis que Pierre
Se bat bien loin,
De notre mère,
Moi, je prends soin.
Par mes chansons, je berce sa vieillesse,
Comme elle fit, pour moi, dans ma jeunesse.
Je ne suis point un fils ingrat ;
Et le produit de mon état,
C'est pour ma mère, et puis pour le pauvre soldat.

Sur la route de Besançon,
Voilà cinq ans que je suis postillon, etc., etc.

Tantôt c'est l'auteur lui-même qui vous dit son amour pour *sa Normandie* :

Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour !

Mais à quoi bon rappeler cette chanson, qui a fait le tour du monde ? En voici une preuve admirable, — le plus beau succès que puisse ambitionner un auteur :

— Un des Français qui sont allés chercher fortune en Californie écrivait dernièrement à un ami, et lui faisait une peinture animée des maux soufferts pendant un long séjour dans une partie du pays habitée par des hommes de diverses nations, parmi lesquels il n'avait pas rencontré un seul compatriote. Pour comble de misère, il se trouva un soir, après une course lointaine, égaré dans une contrée sauvage et déserte : « ..... Je marchais au « hasard, dit-il, triste, abattu, souffrant ; les plus noires « pensées agitaient mon esprit, et le désespoir s'emparait « de moi, lorsque, tout à coup, j'entendis au loin retentir « une voix qui chantait. Je prêtai l'oreille, et je distinguai « des accents français ; c'était cet air si populaire, cette « chanson si connue : *Ma Normandie*. Rien ne saurait « décrire l'effet de ce chant dans ce lieu, dans ce mo- « ment, et dans la situation d'esprit où je me trouvais. « Rien ne saurait exprimer l'émotion qui me saisit en en- « tendant cet air si délicieux, ces paroles si attendris- « santes, et cette voix amie, qui m'apportaient au milieu « du désert le palpitant souvenir de la patrie absente. Je « pleurais et je riais en même temps. Mon premier mou- « vement fut de m'agenouiller, et, dans le délire de ma « joie, je répétai le doux refrain, les mains jointes et les « yeux au ciel. Puis, je me levai et je pressai le pas en « marchant dans la direction d'où la voix était venue. Au « détour d'un coteau qui bordait la route, il y avait un « village ; dans ce village, des compatriotes qui m'ac- « cueillirent à bras ouverts, et depuis ce moment, le « pays a changé de face, le courage est revenu, et une « vie nouvelle a commencé pour moi... »

Tantôt c'est le départ du conscrit (*Bonne espérance !*) : scène touchante, qui se renouvelle en ce moment d'un bout de la France à l'autre, et que les pères et les mères ne reliront pas sans laisser tomber une larme :

Adieu, mon fils, adieu !
Bonne espérance !
Ta mère et moi,
Pour toi.
Pour notre France,
Nous prirons Dieu.
Bonne espérance !
Adieu !
. . . . . .
Que l'ardeur qui t'entraîne
T'accompagne au combat !
Tu nous quittes soldat,
Reviens-nous capitaine.
. . . . . .
Alors, sur ton passage
Chacun se pressera.
Ce jour-là, ce sera
Jour de fête au village !

Adieu, mon fils, adieu ! etc.

Tantôt c'est *Fanchette* qui fait, sans le savoir, de la poésie, et de la poésie la plus exquise :

On dit qu' c'est un fleuv' que la vie
Où chaqu' mortel, au courant d' l'eau,
Avec du beau temps ou d' la pluie,
Conduit, comme y peut, son bateau.
On navigue à deux dans l' mariage ;
Mon Dieu ! j' vous l' demande à deux g'noux :
Fait's, pour nous,
Que l' vent soit doux ;
Accordez-nous
Des p'tits mat'lots pendant l' voyage,
Qui ram'ront pour l'amour de vous !

Tantôt enfin, pour donner une idée des scènes comiques de Bérat, — si franchement et si gaiement normandes, — c'est le *Marié* villageois qui lance l'explosion de son bonheur :

J' sis marié d'puis ç'u matin ;
J'ai l' cœur cotent, m' n'âme est à s' n'aise.
J' sis marié d'puis ç'u matin ;
On n' peut plus m' dir' : « T'es t'un gamin,
« Toi ! t'es t'un galopin ! »

M' n'oncl' m'avait dit :
« Si t'es ben sage,
« A ton mariage
« J' te f'rai plaisi. »
Et v'là qui m' donne
Un' mont' qui sonne ;
Pauvre oncl' chéri,
T'as pas menti !

Quand j'irai à la ville, et pi que l' monde verra man cordon sur la grand' route, y m' diront comm' ça : « Dit's donc, monsieur, quelle heure qu'il est, si vo plaît ? »

J' sis marié d'puis ç'u matin, etc.

Jean Nicolas, ç'u grand bêtas,
Qu'a lé deux jamb's en manch's de veste,
N' voulait-y pas m'enl'ver Céleste.
Tu n' l'auras pas,
Jean Nicolas.

En v'là un drôle de Nigodême !... Je m' souviens toujou qu' dans l' temps d' ma première communion, un soir qu' j'allais à l'examen, j' le rencontris qu'il en v'nait, ly. « Es-tu reçu, Jean Nicolas ? que j' l'y dis comm' ç'a. — Non, qu'y m' dit ; mais toi, qui fais l' malin, sais-tu combien qu'y a d' Dieux, seul'ment ? — Y en a un, que j' ly dis — Eh bien ! qu'y m' dit, dit-y, j' viens d' répondre à monsieur l' curé qu'y en avait trois, y n'est pas encore cotent !... »

J' sis marié d'puis ç'u matin, etc.

Quand on d'visait,
L' soir, chez man père,
D' paix ou ben d' guerre,
On m' renvoyait.
On m' faisait taire
D'vant monsieur l' maire.
Chacun m' traitait
En marmouset.

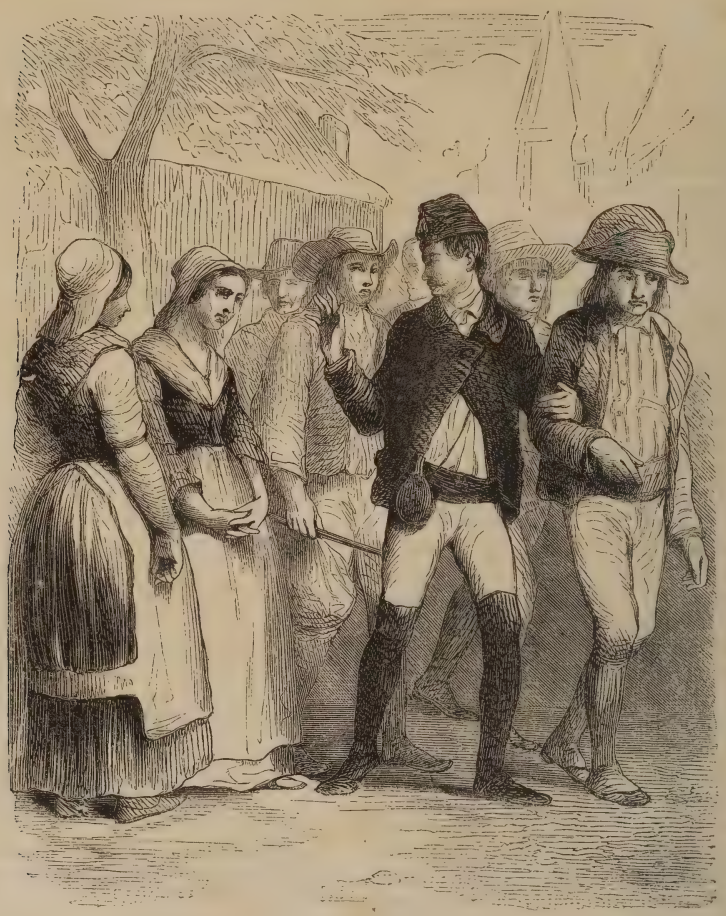
J' sis marié d'puis çu matin, etc.

Tout l' mond', sous l' porch', quand on sortait,
Disait qu' jamais, dans not' village,
On n'avait vu d' si biau mariage.
L' porche en craquait,
Tant qu'on était!

C'était ça un' belle cérémonie! tout l' monde habillé en dimanche! et pi des cierges qui montaient jusqu'au haut d' la nèfle! et pi du bon encens tout neuf qu'on brûlait! sans compter qu' man cousin Joset, qu' est chantre à la ville, était v'nu pour nous chanter en musique. En v'là un rossignol!... Y en avait là un autre grand sec, qu'est v'nu s' mettre à côté l'y, au pipitre. « Dis-donc, m'n' homme, que m' dit comm' ça Céleste, qué qu' c'est que c'ti-là? qué qu'y tient dans se mains? — Mais, qué qu' c'est que c'ti-là? que j' me dis ilout, moi; qué qu'y tient là? » Il avait une grosse bête noire qu'y catouillait par-d'ssous l' ventre, et pi ê beuglait... ça faisait bou ou, et pi prout, prout, prout... C'était l' serpent d' la paroisse à man cousin Joset!!!

J' sis marié d'puis çu matin, etc.

Que de fois, depuis Bérat, ce genre, mêlé de chant et de *parlé*, a été imité par les *faiseurs*, sans être surpassé!



Le *Départ du conscrit*, de Bérat. Dessin de Bida.

Concluons avec M. Guinot: « Une fleur d'honnêteté, de saine morale, de douce vertu, parfume ces chants et les pare de toutes les grâces de la poésie, de toutes les séductions de la musique. Voilà ce qui complétera le grand succès du livre; et l'auteur, plus complétement jugé par l'ensemble de son œuvre, recueillera, avec la gloire si enivrante du poëte et du compositeur, la gloire non moins précieuse de l'homme de bien. »

LES ANGLAIS A SEBASTOPOL.

Nous racontions dernièrement les distractions de nos soldats en Crimée et leur gaieté jusqu'en face de la mort. Au milieu de ces terribles épreuves, le soldat anglais a aussi ses diversions, et les expose avec l'*humour* britannique.

Il est curieux, écrit un officier highlander, de suivre les nouveaux débarqués à travers les phases de leur acclimatation. J'ai eu la chance d'en rencontrer deux, l'autre jour, au moment où, couvert de neige et de boue, après une rude journée, je galopais sur la route de Kadikoï à Balaclava. Ils m'arrêtèrent; s'ils ne l'avaient pas fait, je les aurais certainement arrêtés moi-même. Ils méritaient bien

qu'on les regardât, et j'allais presque leur demander de m'indiquer un omnibus ou l'heure du départ du train de Woolwich. On aurait juré que quelqu'un les avait emballés avec soin dans une boîte avec de la ouate et du papier de soie, et adressés au quai de Sainte-Catherine, avec ces indications : « Haut ; bas ; très-fragile ; » Ils étaient avec leurs uniformes bleu foncé et leurs parements de velours, sans une goutte de pluie ; l'or de leur broderie brillait d'un éclat qui vous rappelait les boutiques de Pall-Mall. Leurs boutons étaient de petits soleils ; leurs bottes, leurs cols de chemises, les fourreaux de leurs sabres, leurs ceinturons et les pommeaux de leurs épées vierges éblouissaient tellement que c'était pitié de penser que ces jolies choses devaient servir. Leur figure aussi était rose et blanche, et leur menton presque aussi doux que celui d'une lady.

Tout en répondant à leurs premières questions, je les regardais sans déguiser mon étonnement, tandis qu'eux-mêmes, à ma grande satisfaction, avaient le bon ton de ne pas remarquer mes galons ternis, mon sabre rouillé, et souriaient légèrement à la vue de mon havresac qui dansait à mes côtés sur les flancs d'un rude cheval.

J'ai revu depuis, il y a quelques jours, les mêmes officiers ; quelques nuits sous la tente, quelques repas au camp, sur la terre, leur ont enlevé déjà la moitié de leur éclat. Leur uniforme bleu et leur velours portent des traces de fange ; le fourreau de leur sabre est couvert de taches suspectes ; une barbe de deux ou trois jours noircit leur menton. Ils étaient montés, cette fois, sur de petits chevaux de Cosaques horriblement durs, ils pliaient sous le poids de leurs havresacs, et, ce qui est pire, leur figure jaunie trahissait l'indisposition qui attaque les arrivants, et qui, si on la néglige, les renvoie chez eux en congé de maladie ou bien dans un endroit écarté, aux abords du

Le marié villageois, de Bérat. Dessin de F. Grenier.

camp, où la terre, nouvellement remuée, forme de petits tertres ; c'est là que nos soldats, usés par la guerre, prennent un repos éternel ; le son de la trompette et du canon d'alarme ne les y réveillera plus. Pauvres gens que ces deux officiers ! Leur initiation commence ; elle n'est pas encore finie.

CONSTANTINOPLE A VOL D'OISEAU.

Dans notre récent article sur le livre de notre collaborateur M. Méry, la place nous a manqué pour citer la page suivante, la plus vraie et la plus belle qui ait été écrite sur Constantinople. Nous la donnons aujourd'hui à nos lecteurs. « Avec ses forêts de mâts de cyprès et de minarets, Constantinople, aperçue confusément du haut des régions supérieures de l'air, doit ressembler à une Venise échevelée qui sort des eaux ; mais si l'aérostat plane sur elle dans son voisinage, et permet à l'œil de tout distinguer, le voyage sera un cours monumental d'histoire sur cette immense carte géographique en relief, inondée d'azur et de soleil. De la tour de Bélisaire à la pointe du sérail, on voit les mosquées de Mahomet II,

de Soliman le Magnifique, d'Achmet et de Bajazet; l'hippodrome, théâtre et tombeau des janissaires; Sainte-Sophie, toujours illuminée par le labarum de Constantin; le sérail, cet enfer et ce paradis du Coran. — Et comme il est charmant à voir, ce sérail! Quelle grâce dans ces coupoles d'arbres! Quel calme dans ces jardins! Quel silence dans ces cours! Comme elle est pure, l'atmosphère qui environne cet Eden des supplices! Comme elle est joyeuse, la mer qui a lavé toutes ces souillures, et qui coule en lames de saphir sous les kiosques où les sultanes passèrent leur vie à pleurer leurs enfants! De la pointe du sérail, le regard suit la rive du long port, des plaines, des collines, des aqueducs, des fermes, des massifs de cyprès, oasis de la mort; puis les coteaux de Scutari, la tour de Léandre, les kiosques et les jardins jusqu'à la mer Euxine; puis, en retour vers la côte européenne, Galata et Péra, une nature où tout est paysage; les blancs palais des ambassadeurs et des sultanes, l'arsenal de Topkané, léché par le Bosphore, etc., etc. — On dirait que ces deux rives d'Asie et d'Europe, poussées par une noble émulation, se sont couvertes de tout le luxe des parures orientales, et se baignent, comme deux sultanes, dans une eau pleine de soleil, pour plaire au maître qui les regarde sous les persiennes du kiosque, à la pointe du sérail... Et les habitants de ce paradis terrestre, ces Ottomans, qui trouvent des plis sur une feuille de rose, qui n'ont pas d'édredon assez doux pour leur sensualisme, qui aiment le toit de jasmin où résonne la mandoline; qui se délectent dans les joies solitaires de la famille; qui ne peuvent vivre sans la feuille de Laodicée, sans la fève de Moka, sans le sorbet du mont Olympe, ces sybarites du Bosphore acceptent la guerre avec toutes ses privations, ses douleurs, ses disettes, ses insomnies; ils se donnent toutes les mâles vertus de l'abstinence; ils vivront de l'air enivrant de la bataille; ils souffriront l'insomnie, la faim, la soif, tant que le canon ennemi retentira au pied de leurs remparts. »

LA RÉCEPTION DE M. BERRYER A L'ACADÉMIE.

Enfin, cette grande séance, attendue depuis trois ans, a eu lieu le 22 février. Il aurait fallu la tenir au Panthéon pour donner place à tous les curieux. Le petit temple de l'Institut s'est rempli jusqu'aux frises des sommités de la politique, des sciences, des lettres, des arts et du monde. La fête a été baptisée par une femme d'esprit: *le mirage de la fusion*. On a parlé de tout en cette solennité littéraire, excepté peut-être de littérature. On a loué la fidélité légitimiste de M. de Saint-Priest, qui n'a servi que le gouvernement de Louis-Philippe. L'ancien ministre de ce dernier a béni son ancien adversaire et glorifié du même coup la Restauration et la dynastie de Juillet. Ceux qui ont fait de la République de 48 le piédestal du second Empire ont foulé aux pieds, comme dédommagement, Napoléon le Grand lui-même, naguère exalté par eux comme le symbole de l'autorité. On a vu s'embrasser Robert le Fort et la Liberté publique, Louis XVI et le fils d'Égalité, M. Guizot et les jésuites, la Russie et la Pologne, saint Louis et les philosophes, la révolution et la monarchie, le droit et l'usurpation, le noir et le blanc, le oui et le non, l'eau et le feu, — tout cela — tant l'éloquence a de prestiges! — en deux discours brillants, spirituels, admirables, applaudis à qui mieux mieux. Il faut dire que les avances chevaleresques et les accolades inopinées sont venues de M. de Salvandy, et que M. Berryer a reçu les honneurs de la séance sans trop incliner son drapeau. Il a même déclaré en terminant que la lutte des principes qu'on voulait *fusionner* durerait autant que le monde, autant que l'Église, qui ne périra jamais; et il a été couvert d'applaudissements unanimes, lorsque le directeur de l'Académie, tout étoilé de décorations, a constaté le dénûment du grand orateur et l'unité de sa vie, en lui adressant ces belles et glorieuses paroles: « Vous seul ici peut-être n'avez d'autres insignes que la palme décernée par nos suffrages et le rayon que vous tenez de Dieu! »

COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE DE M. SAINT-MARC GIRARDIN (1).

Tous les académiciens ne sont pas absorbés par la politique, M. Saint-Marc Girardin, par exemple, est de ceux qui la font alterner avec la littérature; et même le publiciste, tout éminent qu'il soit, cède volontiers le pas à l'écrivain et au professeur. Les lecteurs privés de l'entendre à la Sorbonne, et à qui nous avons essayé de traduire ses leçons, autant qu'on peut traduire l'éloquence du bon sens et de l'esprit (2), apprendront avec joie que M. Saint-Marc Girardin continue la publication de son *Cours de littérature dramatique*. Les deux premiers volumes ont eu quatre éditions, et le troisième va les rejoindre chez tous ceux qui l'attendaient depuis 1849. C'est toujours la même solidité de fond et la même vivacité de forme; c'est toujours le maître qui donne à l'étude la plus sérieuse l'allure entraînante de la causerie, qui fait aimer des contemporains jusqu'à la sévérité de ses jugements, et qui mène de front, avec tant d'autorité et d'aisance, les lettres et la morale, les auteurs et la société. Un des chapitres les plus intéressants de son dernier ouvrage — le croiriez-vous? — c'est l'analyse de la *Clélie!* Le titre seul de ce roman de Mlle de Scudéry, si fameux dans son temps, était depuis deux siècles le synonyme de l'ennui. Eh bien! M. Saint-Marc Girardin s'est instruit et amusé en le lisant, et il instruit et amuse en le faisant lire. C'est qu'il y découvre et y met en lumière, avec la sagacité et l'art dont il a le secret, le tableau complet et charmant de la galanterie française au dix-septième siècle. Par ce coup de maître, jugez du reste, et hâtez-vous de lire — la *Clélie?* non, — mais le *Cours de littérature dramatique.*

LA VOLIÈRE, OPÉRA DE SALON, DE NADAUD.

Il y avait une fois un compositeur, directeur de théâtre, qui cherchait un ténor introuvable. — Chante à la fenêtre, dit-il à sa fille, — comme l'oiseau qu'on nomme l'*appelant* dans la volière, — et tu feras peut-être venir le rossignol qui nous manque. La fille obéit; le ténor arrive, et après le ténor un baryton. Or celui-là est un fiancé, celui-ci un notaire, et l'*impressario* complète à la fois sa troupe et sa famille en acquérant un premier sujet et un gendre, et en signant un contrat lorsqu'il croit répéter un quatuor. Telle est la pointe d'aiguille sur laquelle Nadaud, l'auteur du *Docteur Vieux-Temps*, vient de bâtir, — paroles et musique, — un nouvel opéra de salon, qui est à la fois une comédie exquise et une partition délicieuse. La première représentation a eu lieu chez Mme Orfila, dans cet illustre salon qui est le chef-lieu de l'art depuis trente ans, et où le public se compose de toutes les sommités et de toutes les grâces parisiennes. Nous nous sommes cru à l'Abbaye-

(1) 3 vol. in-18, à 3 fr. 50 c. Charpentier, éditeur.
(2) Voyez le tome XIII du *Musée des Familles*, page 116.

aux-Bois, chez Mme Récamier, dont Mme Orfila nous a rappelé la dignité souriante, et ce don de recevoir qui s'en va comme toutes les choses d'autrefois. Le succès de *la Volière* a été électrique depuis le premier mot jusqu'au dernier, depuis l'ouverture jusqu'au finale. On ne saurait dire tout ce que le poëte-compositeur a réuni de perles dans ce petit écrin. Il est vrai qu'il a trouvé des interprètes à faire envie aux théâtres lyriques : Mme Gaveaux-Sabatier qui a joué comme elle chante, c'est-à-dire avec un talent naturel et charmant comme sa voix et sa beauté ; M. L..., secrétaire d'un très-haut personnage et ténor sympathique, émouvant, habile au possible; M. J..., architecte important du matin au soir, et du soir au matin baryton et comédien accompli; enfin, M. B..., grave fonctionnaire de son état, et, par occasion, trial et notaire... à mourir de rire. Il n'y a pas jusqu'au souffleur, dans cette troupe d'élite, qui ne soit décoré de tous les ordres de l'Europe. *La Volière* a paru le lendemain chez M. Heugel, fort à propos, car on va la jouer, non-seulement chez les grands seigneurs et les grandes dames, mais aussi dans tous les salons qui se piquent de suivre la mode. Il ne faut pour cela que deux portes, une fenêtre, une guitare, un bouquet et quatre chanteurs. Ajoutez-y des auditeurs intelligents, et vous aurez le plus joli spectacle en famille qui se puisse imaginer.

— M. Emile Deschamps, notre éminent et cher collaborateur, ce talent que tout le monde admire et cet homme que chacun aime, vient d'être frappé dans ses affections les plus intimes et les plus profondes. Mme Emile Deschamps est morte avant l'âge, et en quelques jours, à Versailles, où le nom de son mari, qu'elle portait si dignement, et ses propres qualités d'esprit et de cœur avaient transplanté dans son salon tout ce qui est le privilége de Paris. — Presqu'en même temps que la fatale nouvelle, nous recevions de M. Emile Deschamps, pour nos lecteurs, et surtout pour nos lectrices, cette légende de sainte Catherine, patronne des écolières, que toutes vont apprendre et réciter à l'envi. Nous ne pouvions leur adresser un *œuf de Pâques* mieux approprié à leurs goûts.

PITRE-CHEVALIER.

SAINTE CATHERINE.

(LÉGENDE.)

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants ;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis.

Mais, dans ce jour riant de vacance lutine,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine,
Et dites : — Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.

Or, des chrétiens, captifs sur la rive africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrasins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait, leurs dix bras, à grand'peine,
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi! »
Et tous cachaient le corps, lorsqu'une troupe d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta, bien loin, sur le mont Sinaï.

Là, s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère ;
Là, les oiseaux divins s'abattirent, le soir.
L'évêque reçut d'eux ce beau corps, que la terre
Respecta cinq cents ans, et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis, il baisa le bout des ailes angéliques
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef ;
Puis, la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous, de Catherine adorant les reliques,
Répondirent : *Amen* aux oraisons du chef.

« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de rester pure et chaste sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main!

« Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante ;
Prêtez-nous là-haut votre voix!

« Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourments,
Confessâtes Jésus et ses commandements,
Priant pour vos bourreaux, au lieu de les maudire ;
Priez pour nous à tous moments!

« Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant, oh! dépouillez le voile
Pour sourire sur votre autel! »

Comme l'évêque-abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la sainte en une châsse d'or,
Et, pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que dans tous les clochers on carillonne encor.

Quand, le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout, et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut,

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel, à leurs sources premières ;
Que la science humaine, elle seule, est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

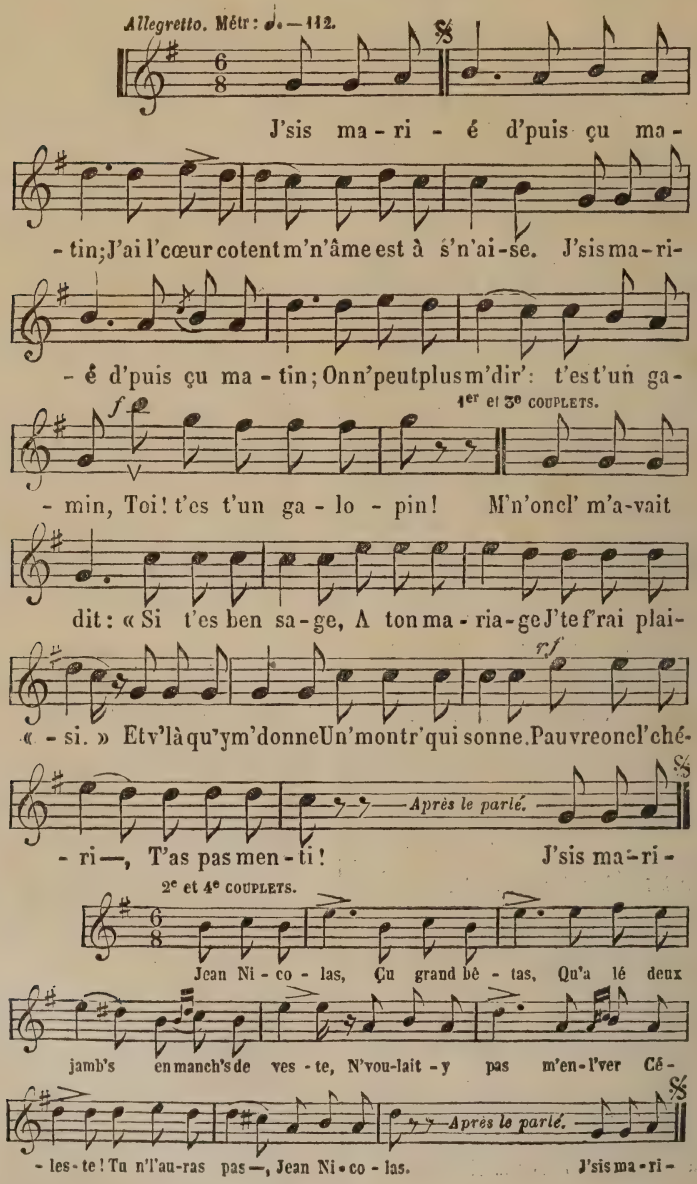
De là vient qu'elle fut, pour l'Église fidèle,
Des enfants de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants ;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis !

ÉMILE DESCHAMPS.

LE MARIÉ, CHANSON DE FRÉDÉRIC BÉRAT.

(Voyez les pages précédentes.)

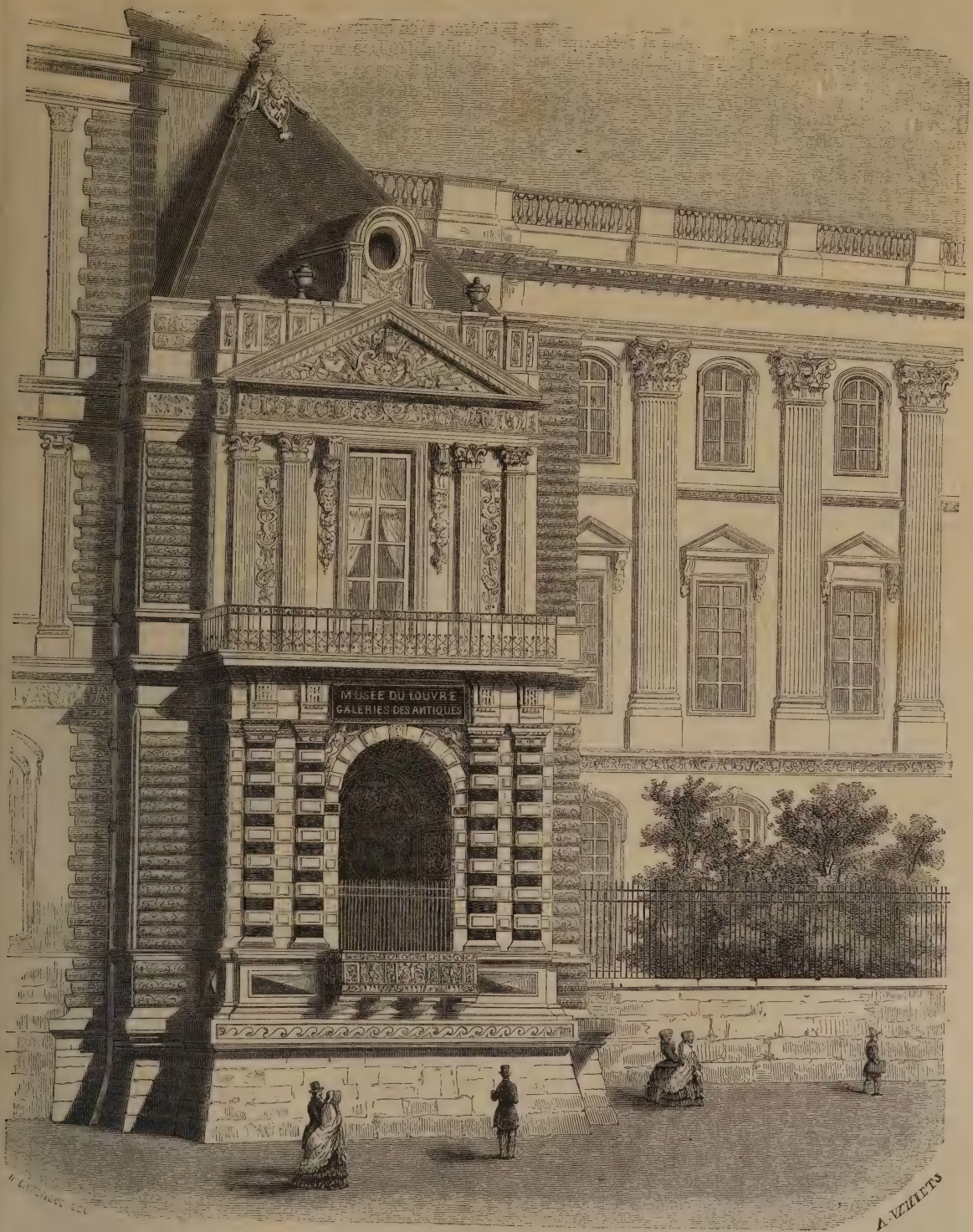


EXPLICATION DU RÈBUS DE FÉVRIER.

Un magistrat, recevant Henri IV à la porte d'une ville, entama une longue harangue par ces mots : « Agésilas, le grand Agésilas, etc. » Henri IV l'interrompit en s'écriant : « *Ventre saint-gris ! Agésilas avait dîné, tandis qu'Henri IV est à jeun.* » (Ventre — cinq grils agés — ZI lace AV — dix nez — temps — disque en ris — quatre & à jeun.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE LOUVRE ANCIEN ET MODERNE.



L'ancien Louvre restauré. Le pavillon des Antiques ou de Charles IX. Dessin de H. Catenacci.

Des différentes manières de comprendre l'histoire. Le Louvre, successivement prison, arsenal, forteresse, palais et musée. Réflexions philosophiques. Fondation du Louvre et étymologie du mot Louvre. Le Louvre emblème de la puissance royale. Captivité de Ferrand, comte de Flandre. Prise du Louvre par Étienne Marcel. Le Louvre restauré par Charles V. Sédition des Maillotins. Les officiers du Châtelet au Louvre. Charles-Quint au Louvre. François Ier. Démolition et reconstruction du Louvre par Pierre Lescot. Les Tuileries. Mort de Louis de Bourbon, prince de Condé. Saint-Barthélemy. Mort de Jean Goujon. Henri IV au Louvre. La Galerie du bord de l'eau. Mort d'Henri IV. Mort de Concino Concini. Louis XIII et Lemercier. Le chevalier de Bernin, Colbert et Claude Perrault. La colonnade du Louvre. Le Louvre abandonné pour Versailles. Le Louvre converti en écuries. Le Louvre devient une école de beaux-arts, puis un musée. Projets de Napoléon Ier. Décret du gouvernement provisoire. Décret du président de la république. Restauration du vieux Louvre. Achèvement du Louvre. La place du Carrousel.

Il est certains monuments dont l'existence se recommande plus particulièrement à la curiosité du savant et du philosophe ; le savant y lit parfois une page détachée de l'histoire, le philosophe y découvre souvent l'histoire tout entière d'un pays. Je ne parle pas ici des monuments modernes que la baguette d'un enchanteur semble faire sortir de terre. Aujourd'hui, ne se croirait-on pas dans le pays des féeries, ce beau pays, inconnu des géographes et des astronomes, situé au delà des monts de la réalité, et qui a pour bornes la fantaisie au nord et l'imagination au sud ? Je parle de ces vieux monuments, de ces églises gothiques auxquelles plusieurs siècles ont apporté le tribut de leur piété ; de ces châteaux dont les pères ont posé les assises, et que les arrière-petits-fils ont achevés. Pendant que le pêle-mêle des architectures enseigne les goûts et les habitudes de chaque âge, les lieux eux-mêmes déroulent les pages de l'histoire, pages illustrées, histoire égayée par la légende et l'anecdote, qui sont la couleur de l'histoire comme les faits et les dates en sont le dessin.

Il est donc deux manières de comprendre la science et l'histoire, deux sortes de savants et d'historiens ; c'est souvent une question d'âge et de tempérament. Les uns, — ceux-là portent en général des lunettes et une perruque, quelquefois même des souliers à boucles, — creusent, le dos courbé et le nez plongé dans les volumes poudreux, les vieux textes et les vieux manuscrits pour en exhumer une vieille bataille ou un vieux nom ; les autres, — moins jaunes et moins voûtés, — étudient en plein air, par une belle matinée de printemps ou un beau soir d'été, sur le grand livre de la nature ou des souvenirs populaires. Dieu me garde de mal penser des savants, ces obscurs martyrs du travail et des veilles, quels que soient leurs costumes ou leur méthode ; mais toujours est-il que ce sont les derniers que la foule suit de préférence et que nous suivrons à notre tour, pour initier le lecteur aux annales du Louvre.

Le Louvre ! le monument de notre belle France qui a subi peut-être le plus de réparations, de démolitions, de reconstructions et de changements ! tour à tour prison, forteresse, arsenal, palais et musée. Mais déjà ces cinq mots ne sont-ils pas toute une révélation ? Ces cinq transformations ne représentent-elles pas les cinq actes du grand drame de la civilisation ? Ne marquent-elles pas la marche de l'esprit humain et les progrès d'une société qui pense d'abord à sa défense, qui songera plus tard à ses plaisirs, et qui demandera enfin sa gloire aux nobles jouissances des lettres et des arts ?

Mais assez de ce long préambule, plus philosophique qu'amusant, et entrons de suite en matière. Quelle est l'origine du Louvre, et quelle est l'étymologie de ce nom ? Deux questions qui ont été bien souvent posées, ce qui ne prouve pas qu'elles aient été résolues, ce qui prouverait plutôt le contraire. Parmi les vieux auteurs, Favyn fait remonter la fondation du Louvre à Childebert ; Duchesne, avec moins de prétention, mais aussi sans plus de certitude, la place sous Louis le Gros, qui aurait fait entourer le Louvre de hautes et épaisses murailles ; Du Haillan parle enfin de Philippe Auguste, et c'est seulement à partir de ce prince que nous sortons du domaine des conjectures pour entrer dans celui de l'histoire. Quant à l'étymologie du mot, les explications peuvent être aussi nombreuses sans être plus satisfaisantes. *Louvre*, — disent les uns, — vient d'*opus*, l'*ouvre*, le grand œuvre ; à cette explication, passablement ambitieuse, on en oppose une autre plus vraisemblable. *Louvre*, prétendent quelques auteurs, tirerait son origine de *lupara*, rendez-vous de chasse, ou de *lupus*, loup. Voilà, pour le coup, une explication peu flatteuse pour le Paris de Philippe Auguste ; mais qui a jamais entrepris l'éloge du Paris de Philippe Auguste ? A cette époque, l'emplacement compris aujourd'hui entre le pont des Arts et le pont Royal était en effet occupé par quelques métairies assez clairsemées, qu'entouraient des bois d'une réputation douteuse. Cette réputation était due non-seulement aux loups à quatre pattes, mais encore aux truands, tire-laine, coupe-jarrets et autres loups à deux pattes, qui y trouvaient un asile impénétrable aux sergents du prévôt de Paris, et rendaient ce voisinage peu sûr après l'heure du couvre-feu. Enfin, la légende elle-même revendique ses droits à l'occasion de la fondation du Louvre. « Philippe Auguste, dit-elle, étant un jour à la chasse, fut attaqué par des seigneurs qui conspiraient contre lui. Sauvé, comme par miracle, au moment où il allait périr, il résolut d'élever sur ces lieux une forteresse qui mît cette partie de sa capitale à l'abri d'un si terrible voisinage. » L'anecdote peut être vraie, mais la légende n'a-t-elle pas plutôt voulu parler d'une excursion de ces Normands qui remontaient nos fleuves dans leurs barques légères, pillaient nos villes, assiégeaient Paris lui-même, et disparaissaient comme ils étaient venus, laissant après eux le meurtre et l'incendie ? Or, ces excursions n'étaient pas encore sans exemple sous Philippe Auguste, et le Louvre, commandant la Seine à l'entrée de Paris, pouvait bien être le rempart destiné à arrêter ces hardis pirates.

Quoi qu'il en soit, l'histoire du Louvre ne date réellement que du règne de Philippe Auguste, qui fit élever, en 1204, une grosse tour ronde sur l'emplacement de la partie est de la cour actuelle. Cette tour formait le centre d'une cour dont les quatre côtés étaient fermés par des constructions importantes, mais destinées seulement à la défense. Dès cette époque, la tour du Louvre se présente comme l'emblème de la puissance royale, et c'est d'elle, — dit un historien auquel nous ferons plus d'un emprunt dans le cours de ce travail, — c'est d'elle que relevèrent les grands fiefs de la couronne, c'est à elle que les hommages furent rendus (1). » L'histoire du Louvre c'est donc presque l'histoire de France, et il est peu de faits qui ne se rattachent à ses vieilles murailles.

La tour du Louvre, disions-nous en commençant, fut d'abord une prison, et Ferrand, comte de Flandre, en fut le premier hôte. Ferrand, fils de Sanche Ier, roi de Portugal, devait son comté de Flandre à la protection de

(1) M. Vitet, LE LOUVRE, *Revue contemporaine*, 15 sept. 1852.

Philippe Auguste, qui l'avait marié à Jeanne de Namur, fille de Beaudoin, empereur de Constantinople. Oubliant cependant les lois de la reconnaissance, Ferrand entra dans la ligue que Othon, empereur d'Allemagne, et Jean sans Terre, roi d'Angleterre, formèrent contre Philippe. Une vieille prédiction n'était peut-être pas étrangère à cette résolution. Une sorcière, consultée sur le résultat de la guerre, avait répondu : « On combattra ; le roi (Philippe) sera renversé, foulé aux pieds des chevaux, ne sera pas enseveli ; et, après la victoire, Ferrand entrera en grande pompe dans la ville de Paris. » Or, cette prédiction était d'autant plus étrange, que Othon, Jean sans Terre et les autres confédérés, avaient promis à Ferrand Paris et l'Ile-de-France. Cependant, à la nouvelle qu'une armée de cent cinquante mille hommes est entrée en Flandre, Philippe réunit à la hâte cinquante mille fantassins et cavaliers, et marche résolûment au-devant d'elle. Les deux armées se rencontrent à Bouvines, sur le bord de la Meuse, non loin de la ville de Lille (24 juillet 1214). Le premier choc est terrible, mais le nombre l'emporte ; Philippe est renversé et foulé aux pieds des chevaux ; en vain les chevaliers qui l'entourent veulent lui faire un rempart de leurs corps, le flot les entraîne, la bataille semble perdue. Tout à coup, Philippe se relève, les rangs se resserrent ; à son tour Othon, saisi par un chevalier français, et délivré à grand'peine par les siens, prend la fuite. Cette défection entraîne la retraite des alliés. Bientôt la bataille se change en déroute, et cent mille Allemands et Flamands sont massacrés. Ferrand est au nombre des prisonniers ; il est conduit à Paris, où il fait son entrée en grande pompe à la suite du roi, mais chargé de chaînes, dans un chariot attelé de quatre chevaux. La prophétie s'était accomplie de point en point... comme toutes les prophéties... Et les Parisiens en perpétuèrent le souvenir dans une chanson qui finissait par ces deux vers :

Et quatre ferrants (1) bien ferrés
Traînent Ferrand bien enferré.

Jeté dans la tour du Louvre, Ferrant devait y mourir après de longues années de souffrances, en s'accusant sans doute d'avoir mal compris le sens des prophéties.

Malgré ses préférences pour Vincennes et son palais de la Cité, saint Louis fit construire dans l'aile occidentale du Louvre une grande salle qui porta longtemps son nom ; mais ses successeurs s'occupèrent peu ou point du monument. C'est cependant au Louvre que les rois recevaient de leurs vassaux les serments d'obéissance ; c'est au Louvre que Philippe le Long fut conduit et reconnu régent par les bourgeois de Paris, après la mort de Louis X, dont la femme, Clémence de Hongrie, allait être mère ; c'est au Louvre que fut jugé le fameux procès qui devait jeter Robert d'Artois dans les rangs des Anglais, et qui fut l'une des causes de la sanglante guerre de Cent ans (1331) ; c'est au Louvre, enfin, que Charles II de Navarre jura fidélité à Jean II, et lui demanda pardon d'avoir fait alliance avec l'Angleterre, et assassiné Charles d'Espagne, connétable de France.

Mais nous voici arrivés à une des époques les plus intéressantes de l'histoire du Louvre.

Jean II le Bon, fait prisonnier à Poitiers, est en Angleterre, attendant la rançon qui doit lui rendre la liberté. Le dauphin, qui sera plus tard Charles V le Sage, est régent du royaume en son absence ; mais les véritables maîtres de Paris sont Etienne Marcel, prévôt des marchands, et ce même Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'assassin du connétable de France. Etienne Marcel a organisé un gouvernement révolutionnaire, il a fermé toutes les rues par des chaînes de fer ; il a ouvert aux Cordeliers une assemblée permanente (on ne connaissait pas encore alors le mot de *club*) ; il a arboré sur son chaperon les couleurs bleue, argent et rouge, qui sont un signe de ralliement pour ses partisans ; enfin, il a ouvert des ateliers nationaux, où l'on ne travaille pas, inutile de le dire. Ne croirait-on pas lire une histoire d'hier ; mais, comme l'a dit dans ces colonnes l'auteur des *Révolutions d'autrefois*, les noms peuvent changer, mais les hommes sont toujours les mêmes.

Cependant le dauphin n'est plus en sûreté dans Paris. Un jour, deux de ses conseillers ont été frappés à ses côtés, et leur sang a rejailli sur le prince.

— En voulez-vous à ma vie ? demande Charles à Etienne Marcel.

— Non ! répond celui-ci. Et il place, dérision amère, son chaperon sur la tête du dauphin.

Quelques jours après, le régent s'échappe de Paris, et va rassembler une armée avec laquelle il reviendra bientôt mettre le siége devant Charenton.

Charles une fois parti, le champ reste libre aux séditieux ; mais les armes leur manquent encore : or, le Louvre est devenu un arsenal, le Louvre regorge d'armes et de munitions.

— Au Louvre ! s'écrie Etienne Marcel.

Mais le Louvre est défendu par Pierre Caillard, partisan du dauphin, et ne se rendra pas sans défense. N'importe ! une bataille et un siége n'ont jamais effrayé les Parisiens. En effet, au bout de quelques heures, les portes sont forcées, le gouverneur est chassé, et l'on transporte les munitions à l'Hôtel-de-Ville. Maître du Louvre, c'est là qu'Etienne Marcel installe son gouvernement. Chaque jour se tiennent au Louvre des conférences où l'on discute les questions d'économie sociale, et notamment celle du *droit au travail* ; en même temps, pour accroître les moyens de défense, Etienne fait fermer la principale entrée qui tient au quai de l'Ecole, et ouvrir celle de la rue du Louvre, tandis que les ateliers nationaux creusent un fossé et élèvent un rempart qui entourent le château.

Cependant l'excès appelle toujours la réaction. Le dauphin était à Charenton, arrêtant les convois de vivres ; le peuple des campagnes, poussé à bout par les exactions des seigneurs et des gens de guerre, avait commencé cette insurrection si connue sous le nom de jacquerie, et coupait les routes entre Paris et le Nord. La famine se fit bientôt sentir dans la capitale, et les mécontents accrurent le nombre des partisans du dauphin, qui avaient jusque-là courbé la tête, et qui reprirent courage en se sentant appuyés par l'armée de Charenton.

Leurs premières représailles furent de chasser Charles le Mauvais et les bandes navarroises et anglaises qui l'accompagnaient.

Etienne, réduit à ses propres forces, se soutint encore quelque temps ; puis, quand il se sentit débordé, il résolut de frapper un grand coup, et de se débarrasser à la fois de tous ses ennemis. Il divise donc les bourgeois armés en deux troupes pour les conduire contre les Anglais et les Navarrois qui désolent les environs. La première de ces troupes bat inutilement la campagne sans rencontrer d'ennemis ; la seconde, dans les rangs de laquelle se trouvent tous les adversaires du prévôt, trompée par de criminels avis, tombe dans une embuscade, et c'est à peine si quel-

(1) Des *ferrants* étaient des chevaux d'une couleur particulière. (Anquetil.)

ques bourgeois peuvent rentrer dans Paris annoncer leur désastre. Cependant cette trahison n'a pas le succès qu'en attendait Etienne ; et il ne lui reste bientôt plus d'autre parti que de livrer la ville à Charles le Mauvais. En effet, le roi de Navarre s'est rapproché de la capitale, et dans la nuit du 30 au 31 juillet (1358), Etienne Marcel va lui ouvrir la porte Saint-Antoine, quand Simon Maillard, qui a pénétré son dessein, le frappe d'un coup de hache. Etienne tombe, ses complices sont arrêtés, jugés et exécutés, les Anglais qui se présentent sont reçus à coups d'arquebuse, et le lendemain, une députation se rend à Charenton auprès du dauphin, pour lui demander pardon au nom de sa bonne ville de Paris. Quelques jours après, la cour était réinstallée au Louvre.

Ainsi finit cette royauté éphémère d'Etienne Marcel, qui naquit dans le sang et mourut dans le sang. De son côté, le dauphin punit de mort Pierre Caillard, coupable de n'avoir pas défendu sa forteresse.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans le Louvre qu'une prison ou qu'un Louvre, c'est à Charles V que le vieux monument doit sa nouvelle transformation en palais. Le terme de *palais* est peut-être encore un peu ambitieux ; ce fut un lieu habitable, voilà tout. Charles V fit exhausser les bâtiments, et construire, sur les plans de Raymond du Temple, contre une des façades intérieures du château, un escalier circulaire tout orné de statues et de fines découpures, dont les mémoires du temps nous font une merveilleuse description. En même temps, il faisait élever, en dehors des fossés, des bâtiments de service reliés au château par des jardins spacieux.

Sous Charles V, la France commença à se reposer des secousses des règnes précédents. La paix fut signée avec l'Angleterre, et Léonor de Clarence, second fils d'Édouard III, vint demander l'hospitalité à Charles, qui le logea au Louvre (1367). Neuf années plus tard, le Louvre devait encore servir d'habitation à Charles IV, empereur d'Allemagne, et à Venceslas, roi des Romains, qui promettaient à Charles V de le soutenir contre tous ses ennemis (1377).

Mais à ces temps heureux vont bientôt succéder des temps d'épreuves et de revers. En 1382, la sédition des maillotins menace de nouveau l'existence du Louvre. Cette sédition avait pris naissance dans des circonstances assez singulières. Le duc d'Anjou, oncle de Charles VI et gouverneur de Paris, avait promis, en réponse aux plaintes des bourgeois, que les impositions ne seraient jamais perçues sans avoir été proclamées à l'avance. Un jour, un huissier se présente à cheval au milieu des halles, et annonce que la vaisselle du roi vient d'être volée ; puis, comme chacun se regarde étonné : « Je vous fais savoir, en outre, ajoute-t-il, que demain l'on percevra les taxes sur les denrées. » Et il pique des deux et disparaît, au grand ébahissement de l'assemblée.

Le lendemain, quand les commis se présentent pour percevoir les taxes, on les reçoit à coups de pierres ; le guet veut intervenir ; le peuple court à l'Hôtel-de-Ville, s'arme de maillets de plomb que Charles V y avait fait déposer, ouvre les prisons, où il trouve de nouveaux auxiliaires, et commence le pillage et le massacre. Telle est la première journée des maillotins. A quelques jours de là, Paris appartient aux séditieux et une voix propose de raser le Louvre ; cette proposition est accueillie avec enthousiasme, lorsqu'un marchand, nommé le Flamand, parvient à arrêter le flot qui va tout renverser. Quelque temps après, Charles VI rentrait dans sa capitale comme dans une ville conquise, et obligeait les bourgeois à apporter leurs armes et leurs chaînes au Louvre et à la Bastille. « Il se trouva de quoi armer huit cent mille hommes, » dit la *Chronique de Saint-Denys*.

Cependant aucun roi de France n'a encore fait du Louvre sa résidence habituelle. Il en est de même des successeurs de Charles VI. L'un habite l'hôtel Saint-Paul, l'autre Plessis-lez-Tours ; un troisième, l'hôtel des Tournelles. Pendant ce temps, le Louvre est abandonné, et l'on n'y fait pas même les réparations d'entretien les plus urgentes, de sorte qu'il tombe dans un tel état de dégradation, que Louis XII permet aux officiers du Châtelet d'y transporter leur auditoire et leurs prisons. Voilà le Louvre rendu à sa destination primitive ; il est vrai que Louis eut bientôt honte de cette profanation et renvoya les officiers au Châtelet.

François Ier, le protecteur des lettres et des arts, ne pouvait laisser subsister un pareil état de choses. Il fit d'abord disparaître la tour ronde de Philippe Auguste, qui conservait au château son apparence primitive de prison ; puis il se disposait à entreprendre la reconstruction entière du Louvre, quand la guerre qu'il soutenait contre Charles-Quint vint le distraire de cette pensée (1527).

Douze ans plus tard, Charles-Quint demandait à François Ier de traverser la France pour aller châtier les Gantois révoltés, et arrivait à Paris, sur la foi de son ancien ennemi. Pour recevoir dignement l'empereur, François avait fait restaurer le Louvre ; il avait fait élargir les fenêtres, disposer des lices pour les tournois, et meubler les appartements avec magnificence ; mais Charles-Quint fut peu sensible aux fêtes qui l'attendaient. Une crainte le préoccupait sans cesse : François Ier ne voudrait-il pas se venger de la captivité de Madrid, en retenant son hôte prisonnier ? Et, de fait, la tentation devait être grande ; Charles-Quint n'y eût certes pas résisté. Le conseil, du reste, en avait été donné au roi. Comme Charles-Quint faisait son entrée dans Paris, le duc d'Orléans, qui n'était encore qu'un enfant, s'était élancé en croupe derrière lui, et, le saisissant entre ses bras, s'était écrié : « Sire, vous êtes mon prisonnier ! » Une autre fois, Triboulet, le fou de François Ier, inscrivait le nom de l'empereur en tête de sa liste des fous ; et comme le roi lui demandait : « Que ferais-tu, si je le laissais passer ? — J'effacerais son nom, répondait Triboulet, et j'y inscrirais le vôtre. » François fronça le sourcil, et laissa passer Charles-Quint. Il fit plus : il avait demandé à l'empereur la cession du Milanais ; il se contenta de sa parole ; de sorte que Charles-Quint, une fois sorti de France, et sommé de tenir sa promesse, put répondre :

« Qu'on me montre un écrit ! »

Mais, pour en revenir au Louvre, après le départ de Charles-Quint, on s'aperçut que toutes les réparations précédentes n'étaient que provisoires, et qu'il serait moins coûteux de démolir et de reconstruire le Louvre que de continuer à le restaurer. François Ier s'arrêta donc au premier parti.

Or, en 1541, on était en pleine renaissance. Le goût de l'architecture antique, déjà universel en Italie, commençait à se répandre en France. On conseilla donc à François Ier de faire venir des artistes d'Italie, et de substituer les ordres grecs aux ordres gothique et ogival. François Ier avait trop le génie du beau pour ne pas admirer les chefs-d'œuvre de l'art antique ; mais il comprit en même temps que l'architecture doit se modifier suivant les pays et les climats, et que les toits plats et les terrasses sont mieux situés sous le ciel toujours pur de la Grèce que sous les brouillards de la Seine. Il résista donc

à toutes les sollicitations. D'ailleurs, n'avait-il pas à sa cour des artistes assez illustres pour n'en pas demander à d'autres pays, Jean Bullaut, Philibert Delorme, Jean Goujon, Pierre Lescot? Ce fut sur ce dernier que tomba le choix du prince.

Bien que les plans de Pierre Lescot aient été perdus, on peut, d'après ce qui nous reste, en admirer sans réserve l'élégance et les justes proportions. « Où trouver, dit M. Vitet, cet ensemble harmonieux, cette richesse sans confusion, cette symétrie sans roideur, cette imagination abondante et tempérée, toujours maîtresse d'elle-même, unissant constamment aux plus ingénieuses saillies la finesse du goût et la rectitude du bon sens? C'est là, nous pouvons le dire, le grand secret de cette renaissance française, dont le Louvre est la plus complète expression. »

Les démolitions commencèrent donc en 1541. Pierre Lescot se mit à l'œuvre, et continua ses travaux sous Henri II, après la mort de François Ier. Mais, quand Henri II eut été frappé à mort par Montgommery, au milieu d'un tournoi, Catherine de Médicis, quittant précipitamment les Tournelles, vint s'établir au Louvre. On interrompit la reconstruction, et l'on se borna à mettre en état les parties achevées, c'est-à-dire l'aile occidentale, le pavillon du roi et une portion de l'aile méridionale. Le plan de Lescot fut donc abandonné, et le palais offrit l'étrange spectacle de l'ancienne architecture de Raymond du Temple en regard de l'architecture nouvelle de Lescot. « Au dedans du palais, — c'est toujours M. Vitet que nous citons, — régnait une certaine harmonie apparente; mais, à l'extérieur, quel bizarre spectacle, quel étrange amalgame! deux siècles en présence, deux architectures si différentes, séparées par la largeur d'une cour! D'un côté, des tours et des tourelles, des ponts-levis, tout l'appareil d'une forteresse, des ogives, des clochetons, des aiguilles, des statues dans leurs niches effilées, suspendues à la grande vis de Raymond du Temple; de l'autre, les lignes horizontales, les décorations symétriques, les profils réguliers des ordres corinthien et composite; tout cela juxtaposé tant bien que mal, rattaché par des pierres d'attente et par des soudures en plâtre; du côté du midi, une façade aux deux tiers bâtie, et pour l'autre tiers des décombres. »

Quelques années plus tard, Catherine de Médicis faisait bâtir, perpendiculairement à la Seine, un pavillon sur lequel Henri IV fit élever sa galerie des rois, depuis la galerie d'Apollon; puis elle abandonnait le Louvre pour jeter les fondations des Tuileries, délaissées bientôt elles-mêmes pour l'hôtel de Soissons.

Mais nous sommes en 1567. Autour d'une table, dans une des grandes salles du Louvre, sont assis Charles IX, roi de France, Catherine de Médicis, le maréchal de Montmorency, et quelques conseillers de la couronne. L'attitude prise par les protestants préoccupe les esprits; cependant Charles refuse de croire aux crimes que leur reproche sa mère. A cet instant, entre le vieux connétable Anne de Montmorency.

— Sire, dit-il, vous êtes trahi!

Le visage de Charles IX, naturellement pâle, a encore pâli.

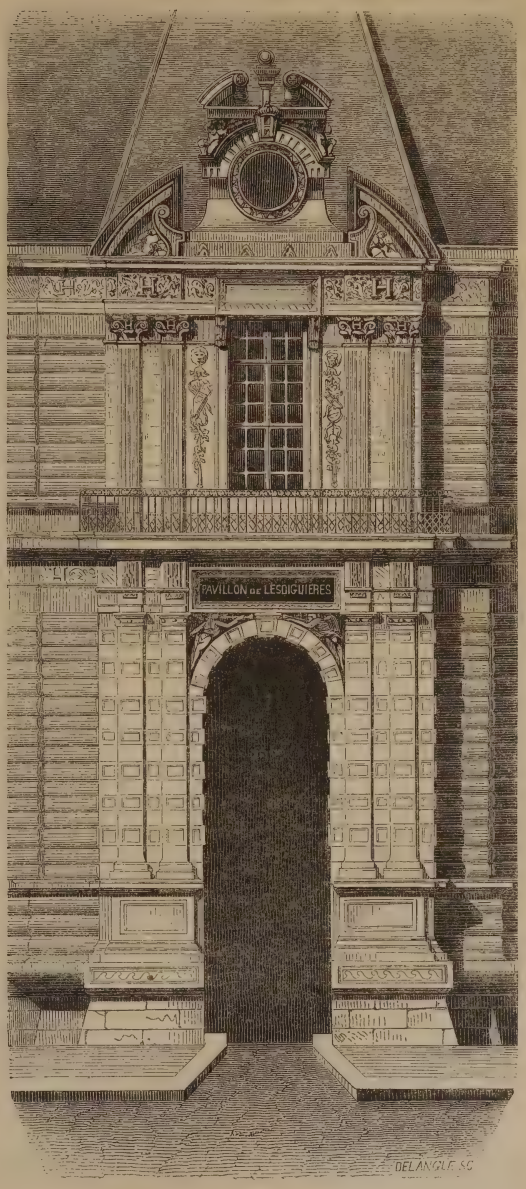
— Connétable, que voulez-vous dire? demande-t-il.

— Regardez! répond le vieux serviteur.

Et il met sous les yeux du roi une monnaie que Louis de Bourbon, prince de Condé, frère d'Antoine de Navarre et oncle de Henri IV, a fait frapper avec son portrait et cette légende:

LOUIS XIII, ROI DE FRANCE.

Deux ans plus tard, se livrait la bataille de Jarnac, et Louis de Bourbon, prince de Condé, vaincu et fait prisonnier, était lâchement assassiné, après le combat, par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou. Qui sait si la scène du Louvre n'avait pas été son arrêt de mort?



Le pavillon de Lesdiguières.

Qui sait si le souvenir de cette scène ne se représenta pas aussi à la mémoire de Charles IX, quand sonnèrent les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la nuit du 24 août 1572?

Six jours auparavant, le Louvre était tout en fête: des fleurs sur tous les escaliers, des lustres dans toutes les

salles, des sourires sur tous les visages. C'étaient les noces de Henri de Bourbon et de Marguerite de France, la toute belle et toute gracieuse reine. Pauvre reine, pourtant, qui ne connaîtra de la vie que ses déceptions et ses douleurs !

Déjà, depuis que la nuit est tombée, des bruits étranges courent sur Paris. Des troupes d'hommes armés, au pas pesant, parcourent les rues en marquant quelques maisons d'une croix blanche, semblable à celle qu'eux-mêmes portent sur le bras. Des cavaliers se croisent, portant des ordres et se parlant à voix basse. En ce moment, le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois s'est fait entendre, et, comme si un voile immense se déchirait, un vaste éclair a illuminé la ville ! c'est la Saint-Barthélemy qui commence... Mais assez d'autres, avant nous, ont raconté les horreurs de cette odieuse nuit, nous n'en raconterons qu'une scène, parce qu'elle se rattache intimement à notre sujet.

Voyez-vous cet homme qui travaille sur un échafaudage aux décorations du vieux Louvre? La nuit est venue, et cependant son ciseau s'obstine à fouiller la pierre. Assurément cet homme est un artiste, car sa pensée est tout entière à son œuvre, car il ne voit pas les torches qui jettent leurs sinistres lueurs, car il n'entend pas les arquebusades qui font vibrer l'air. Archimède seul devait avoir cette sainte passion de l'art et ce sublime oubli de toutes choses. Tout à coup son ciseau s'échappe de ses mains, sa tête se penche, et il tombe frappé à mort au pied de son échafaudage. Cet homme, c'est Jean Goujon, l'ami de Pierre Lescot, le premier sculpteur français, l'auteur de la fontaine des Innocents.

Quant à la fable absurde qui nous montre Charles IX tirant du haut de son balcon sur les huguenots qui traversent la Seine, malgré l'affirmation de Brantôme et l'inscription accusatrice de la Convention nationale, le bon sens public en a déjà fait justice.

Pendant les guerres de religion, le Louvre fut encore le théâtre de scènes tantôt sanglantes, tantôt grotesques. En 1591, Charles de Lorraine, duc de Mayenne, fait pendre, dans la cour du Louvre, Louchard, Ameline, Aimonnot et Henroux, quarteniers de Paris, pour venger la mort du premier président Brisson. Deux ans plus tard, ces mêmes lieux retentissent des éclats de rire soulevés par la représentation de la farce des *États de la Ligue* (1593). Étrange revirement des idées et des hommes.

Cependant l'abjuration de Henri IV avait renversé les dernières barrières qui séparaient encore ce prince du trône, et, le 22 mars 1594, Paris ouvrait ses portes à l'armée royale. Ce grand événement s'était accompli presque sans effusion de sang. « On vit, dit de Thou, presqu'en un moment les ennemis de l'État chassés de Paris, les factions éteintes, un roi légitime affermi sur son trône, l'autorité du magistrat, la liberté publique et les lois rétablies. » De Notre-Dame, où il était allé remercier Dieu, Henri se rendit au Louvre, et là toutes les autorités de Paris vinrent prêter serment de fidélité et d'obéissance entre ses mains.

Henri IV fixa sa résidence habituelle au Louvre, et entreprit la construction d'une grande galerie qui, longeant les bords de la Seine, devait relier le Louvre aux Tuileries. Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque Henri IV n'était pas le roi bien-aimé dont le souvenir vit dans tous les cœurs. Autant la postérité fut juste envers sa mémoire, autant ses contemporains furent injustes envers sa personne. Je n'en veux pour preuve que ces nombreuses tentatives d'assassinat qui devaient aboutir au meurtre de la rue de la Ferronnerie. Or, par la construction de la galerie qui passait par-dessus le rempart élevé autour de Paris, le roi était, comme il lui plaisait, dehors et dedans la ville, et ne se voyait pas enfermé dans des murailles où l'honneur et la vie de Henri III avaient presque dépendu du caprice et de la frénésie d'une populace irritée (1). Enfin, pour compléter son œuvre, il fit aussi élever le pavillon de Flore, sur les plans de l'architecte Ducerceau.

Ce fut au Louvre que Henri IV célébra le mariage de Catherine de Bourbon, sa sœur, protestante, avec Henri de Lorraine, fils de Charles de Lorraine, catholique. Ce fut du Louvre qu'il partit, le jour où le poignard de Ravaillac devait le frapper d'un coup mortel. Le matin, la reine Marie de Médicis avait eu de tristes pressentiments ; elle avait, mais inutilement, tenté de retenir son époux.

A cinq heures, on vint lui apprendre que Henri avait été assassiné.

— Le roi est donc mort ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Madame, répondit le chancelier de Silleri, les rois ne meurent point en France.

Quelques instants après, on rapportait au Louvre Henri, percé de deux coups de poignard (14 mai 1610).

Le corps ne fut transporté à Notre-Dame, et de là à Saint-Denis, que le 29 juin suivant ; c'est un usage, — usage généralement peu connu, — de ne célébrer les funérailles des rois de France que quarante jours après leur mort. Le corps, embaumé, est enfermé dans un cercueil de plomb sur lequel on place une figurine de cire, représentant les traits du prince aussi exactement que possible. Pendant quarante jours, on habille cette statue comme si elle était vivante ; on dresse devant elle une table dont les viandes sont distribuées aux pauvres, tandis que des prêtres récitent nuit et jour des prières (2).

Le Louvre devait encore être, sous le règne suivant, le témoin d'un tragique événement, l'assassinat de Concino Concini, maréchal d'Ancre, venu en France en 1600, à la suite de Marie de Médicis. Concini et Eléonore Galigaï, sa femme, s'étaient bientôt élevés dans la faveur de la reine-mère, au point d'exciter la jalousie de tous, et de porter ombrage au jeune roi lui-même. Leur perte fut donc arrêtée, et au moment où le maréchal traversait le pont-levis qui menait au Louvre, le baron de Vitry, capitaine des gardes, lui demanda son épée. Au même instant, Concini tombait frappé de trois coups de pistolet ; il fut achevé à coups de poignard.

A la nouvelle de cette mort :

« Maintenant, je suis roi ! » s'écria Louis XIII.

Pauvre sire ! qui ne s'affranchissait par le meurtre d'une tutelle que pour tomber sous celle d'Armand de Richelieu, évêque de Luçon ! Privée de la protection de la reine-mère, exilée à Blois, Eléonore Galigaï ne devait pas tarder à être condamnée comme sorcière.

Marie de Médicis avait abandonné le Louvre pour le Luxembourg. Le cardinal de Richelieu fit reprendre les travaux interrompus, et en confia la surveillance à l'architecte Lemercier. Le 28 juin 1624, Louis XIII posa, en grande cérémonie, la première pierre de l'achèvement du Louvre. Les proportions du palais projeté par Pierre Lescot furent doublées, et, à la mort de Lemercier, qui avait construit la façade qui regarde les Tuileries, Levau lui succéda dans la surveillance des travaux.

(1) Sauval, *Histoire des antiquités de la ville de Paris.*
(2) Voltaire, *Histoire du Parlement de Paris.*

Cependant Louis XIV était monté sur le trône, et Colbert était devenu surintendant des finances. On arrêta de nouveau les constructions. L'ensemble du palais paraissait mesquin au roi, et ne répondait pas aux idées grandioses qu'il s'en était formées. De nouveaux plans furent commandés aux artistes, c'est ce que M. Vitet appelle le triomphe du genre colossal.

A cette époque, florissait à Rome un certain chevalier Bernin, *il cavaliere Bernini*, dont la réputation, portée sur les ailes de la renommée, avait passé les Alpes et était venue jusqu'à Paris. Déjà le cardinal Mazarin avait employé tout son pouvoir auprès du pape pour engager l'artiste à venir en France, mais inutilement. Louis XIV fut plus heureux. Il envoya au Bernin un lettre autographe, que son ambassadeur, le duc de Créqui, se chargea de porter à son adresse. Traiter avec le grand roi, avec Louis XIV, de puissance à puissance! triomphe inespéré pour l'orgueil d'un artiste. Mais il ne fallait rien moins que cela pour décider le Bernin. Il arriva, ses cartons remplis de plans plus ou moins parfaits, — plutôt moins que plus, dit la chronique; — mais la réputation de l'auteur leur donna peut-être le mérite qu'ils n'avaient pas, et le chevalier passa d'emblée au rang de grand génie. La cour entière s'exclama, se récria, s'extasia, — de confiance, — comme il arrive souvent. La cour entière, avons-nous écrit, c'est trop dire, car quelques gens sensés, et de ce nombre était Colbert, s'aperçurent bientôt que le talent du Bernin n'était pas à la hauteur de sa réputation; ils s'en aperçurent d'autant mieux, qu'ils avaient en ce moment sous les yeux les plans d'un jeune artiste français, Claude Perrault, dont la réputation n'était pas à la hauteur du talent. Mais comment triompher d'un engouement que Louis même partage? Comment vaincre l'opinion? De moins hardis y eussent renoncé, de moins habiles y eussent échoué. Mais Colbert était aussi hardi qu'habile, et Colbert réussit. Attaquer la difficulté de front, il n'y a pas à y penser, la ruse seule est de jeu; il faut que le Bernin lui-même se fasse le complice de ses ennemis; il faut que le Bernin abandonne librement la place à son rival.

Aussitôt s'organise autour du chevalier une conjuration d'un nouveau genre, dont nous livrons le secret aux vaudevillistes en quête d'un sujet. Ce n'est ni par des critiques ni par des railleries que les conjurés attaquent le Bernin, c'est par des marques d'une admiration enthousiaste. Colbert place auprès de lui un rusé coquin, — Mascarille dérobé au répertoire de Molière, — qui le vole sous prétexte de conserver des reliques du grand homme. La nuit, une sérénade plus bruyante que mélodieuse l'éveille au milieu de son premier sommeil. A table, le maître d'hôtel fait enlever les mets qu'il préfère, parce que ces mets ne conviennent pas à son estomac. Le chevalier veut-il fuir son logis, des disciples improvisés l'attendent à la porte et l'écrasent des témoignages de leur enthousiasme. Prend-il un carrosse pour se rendre chez le roi, le cocher lui-même sait son nom et ne l'appelle que le grand, le célèbre Bernin! (1)

(1) « Chaque ville où il (Bernin) mit les pieds lui offrit des compliments et des présents. Des gens du roi lui apprêtaient à manger sur sa route, et quand il s'approcha de Paris, un maître d'hôtel de Sa Majesté, M. de Chantelou, qui avait visité l'Italie et parlait bien l'italien, fut envoyé jusqu'à Juvisy pour le recevoir, lui tenir compagnie, et le suivre partout où il irait. On le logea dans l'hôtel de Frontenac, qu'on avait fait meubler pour lui. Outre les meubles de la couronne, on lui donna une table bien servie, et des gens à ses ordres. » (M. Vitet.)

Notre chevalier était doué d'une dose suffisante d'amour-propre; il était Italien! mais quelle est la satisfaction qui se payerait aussi cher? Au bout de quelques mois, il demandait son congé à Louis XIV, qui lui envoyait un brevet de 12,000 livres de pension annuelle, et Colbert chargeait Perrault de lui porter lui-même 3,000 louis d'or. Ce dernier trait était peut-être de trop, c'était la vengeance après la justice.

Le Bernin une fois parti, Perrault se mit à l'œuvre; les travaux auxquels le Bernin avait présidé furent détruits, et bientôt s'éleva la célèbre colonnade destinée à perpétuer le nom de son auteur.

Mais voilà que tout à coup l'achèvement du Louvre rencontra un nouvel obstacle; cet obstacle ce fut Versailles, la grande préoccupation de Louis XIV, Versailles, et son palais, et ses jardins, et ses cascades. Encore une fois le Louvre fut délaissé, abandonné aux seigneurs et aux artistes qui y établirent leurs écuries ou leurs ateliers. Le duc de Nevers installa ses chevaux dans la salle où l'on admire aujourd'hui les sculptures de la renaissance; MM. de Champlot et de Tessé leurs voitures dans la salle des moulages. En même temps se groupaient autour du Louvre, comme la mousse ou les herbes parasites, au pied des vieilles constructions, des boutiques, des échoppes aux industries douteuses, dont la place du Carrousel pouvait encore nous donner un souvenir, il y a quelques années.

Quant aux réparations, pouvait-il en être question? Après Versailles, Marly, le grand et le petit Trianon, ces grands monuments dont il reste si peu de chose, n'absorbaient-ils pas toutes les ressources du budget?

Ce n'est pas que de temps à autre, — dans un jour de raison, — on ne remît sur le tapis la grande question si souvent reprise et si souvent oubliée de l'achèvement du Louvre. Sous Louis XV, Gabriel reçut l'ordre de donner aux diverses parties du monument l'harmonie qui leur manquait; en 1728, Desgodets proposa un plan général pour l'achèvement du château. Mais toutes ces belles idées restèrent à l'état de projet, et les habitudes étaient si bien prises, que quand M. de Marigny voulut, en 1755, détruire les masures qui salissaient le Louvre et faire déloger ses habitants, il n'y réussit qu'à moitié.

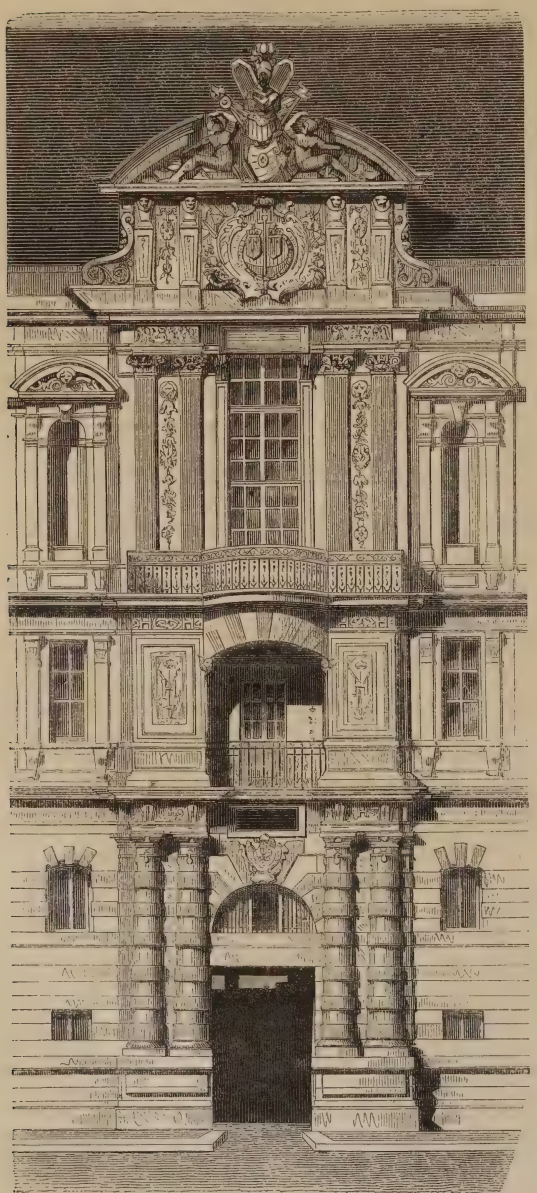
La République n'admettait pas de semblables transactions, et en 1792, le Louvre se trouva enfin libre; mais presqu'en même temps un décret le consacrait à l'étude des beaux-arts, et quelques années après, le premier Consul en faisait un musée, tandis que plusieurs de ses salles étaient réservées aux séances des corps savants. C'est la cinquième et dernière transformation du Louvre, espérons que ce sera la dernière. Pendant le Consulat et l'Empire, ses riches collections s'enrichirent encore des chefs-d'œuvre enlevés aux galeries étrangères; il est vrai qu'en 1815 sonna l'heure des restitutions, et, sous ce mot élastique de restitutions, les armées alliées comprirent plus d'une fois la spoliation et le vol.

Cependant Napoléon Ier, à qui aucune grande idée ne pouvait être étrangère, avait, lui aussi, entrepris de terminer le Louvre, c'est-à-dire de le relier aux Tuileries; mais une difficulté qui avait déjà arrêté ses prédécesseurs le préoccupait: c'était le défaut de parallélisme entre les façades des Tuileries et du Louvre qui regardent la place. Déjà, pour masquer cette imperfection, on avait élevé devant la grille des Tuileries l'arc de triomphe que couronnent les chevaux du Carrousel; le défaut restait néanmoins sensible. En 1806, MM. Percier et Fontaine présentèrent un plan à l'Empereur, puis les préparatifs des

guerres contre l'Europe et la chute de l'Empire paralysèrent ces bonnes résolutions.

Pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, le projet fut de nouveau soumis aux Chambres, mais l'économie leur fit toujours refuser les crédits demandés.

Enfin, plus hardi que ses prédécesseurs, le Gouverne-



Le pavillon de la Bibliothèque.

ment provisoire décréta, le 24 mars 1848, l'expropriation de tous les immeubles qui obstruaient la place du Carrousel. L'Assemblée constituante, saisie du projet d'achèvement du Louvre, se borna à faire ce qu'avait fait le Gouvernement provisoire, et son exemple fut suivi par l'Assemblée législative.

Il était donc donné à Napoléon III d'accomplir l'œuvre de sept siècles. Un décret du 23 décembre 1851 ordonna l'achèvement du Louvre. En même temps, la restauration de la galerie du vieux Louvre qui fait face à la Seine s'achevait sous la direction intelligente de M. Duban.

Cette restauration est complétée aujourd'hui par la pose d'une grille en fer plein, en dehors du petit fossé qui précède le monument. Le fronton du pavillon *Lesdiguières*, qui fait face au pont des Saints-Pères, reçoit une horloge qui est une œuvre d'art, et sa fenêtre est ornée d'un balcon en fer poli et doré d'un effet très-remarquable. Il en est de même du pavillon *de la Bibliothèque*. Sous l'arcade du balcon, on voit en outre, entrelacées avec goût, des fleurs de lis, la lettre H (ce pavillon date de Henri IV) et une épée soutenant une couronne, avec la devise : *Duos protegit unus*. Enfin, *la galerie des Antiques* se distingue encore par un nouveau luxe et une nouvelle richesse d'ornementation. Sur le balcon de Charles IX, séparée par une profonde embrasure, s'ouvre une porte vitrée que surmonte un écusson aux armes de France et de Navarre, soutenu par deux anges en demi-bosse. La voûte de l'arcade est enrichie de médaillons représentant les attributs des sciences et des arts, et sur les parois des embrasures se détachent en or les chiffres de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Rien de plus merveilleux que ce travail!

Quant aux travaux d'achèvement qui consistaient à fermer le Carrousel par une galerie parallèle à la rue de Rivoli, reliant au nord les Tuileries au Louvre, et à élever deux ailes nouvelles en regard des anciennes galeries, ils ont été conduits par MM. Visconti et Lefuel, avec une telle rapidité que l'on peut considérer le monument comme terminé. Déjà le pavillon de Rohan, débarrassé des échafaudages qui le cachaient aux regards, nous apparaît avec sa décoration un peu lourde, mais riche et d'un goût irréprochable. La galerie de Rivoli s'élève comme par enchantement, et les constructions latérales montrent déjà leur faîte au dessus des deux galeries.

Dès aujourd'hui, on peut donc juger de l'ensemble du monument et discuter la pensée qui a présidé à son achèvement. Mais il est bien entendu que la critique n'exclut pas notre admiration pour un palais unique dans le monde, et par ses dimensions, et par la beauté de son exécution. Cette réserve nous permettra donc de nous exprimer avec plus de franchise.

Or, plusieurs plans avaient été proposés, on s'arrêta à celui qui, par deux ailes en retour, faisait disparaître à peu près, ou du moins rendait moins apparent, le défaut des deux façades des Tuileries et du Louvre. Mais, de la sorte, la place du Carrousel se trouve rétrécie, amoindrie, elle perd la royauté que nulle autre ne lui disputait, la majesté de sa grandeur. On se demandera peut-être si Napoléon I^{er} eût approuvé un pareil projet.

« Il n'y a de beau, disait-il, que ce qui est grand; l'étendue et l'immensité peuvent faire oublier bien des défauts. »

Et ce n'était pas non plus la pensée du Bernin, du Bernin dont nous avons attaqué l'orgueil plutôt que le talent.

On lui objectait toujours le défaut de parallélisme :

« Qui saura qu'il existe, répondit-il, quand une fois les maisons seront par terre? Il n'y aura que les oiseaux qui s'en apercevront. »

Ch. WALLUT.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION [1].

LE COQ ET LA POULE.

L'école de Salomon. Le cèdre et l'hysope. Le lion et le coq. Supériorité de celui-ci. Le cuisinier et le renard. Les poules de Fontainieu. Histoire du coq. Une expérience : *Deux coqs vivaient en paix.* Boileau et La Fontaine. La poule, modèle des mères. L'épervier. Les œufs de cane. Le coq et la poule, premiers agents de la civilisation. Le coq gaulois. Le bonheur à la basse-cour. Moralité.

Salomon, le plus sage des rois et le plus savant des hommes, après avoir tout étudié, tout approfondi, a fait deux belles découvertes ; il a dit que *tout était vanité*, d'abord ; ensuite, il a reconnu que tout était égal à tout dans la création, que le cèdre et l'hysope, l'éléphant et le ciron avaient la même valeur : seulement, a-t-il ajouté, *le lion mort ne vaut pas le moucheron vivant.*

Cette philosophie devrait être celle de tous les hommes. Il n'en est rien pourtant ; les préjugés de l'école ont créé

Renards dans une basse-cour. Dessin de Chérelle. Gravure de Gérard.

les préférences et les comparaisons, et les meilleurs esprits sont devenus esclaves de la routine.

Comparez pour juger, crient les maîtres, oublieux de Salomon ; et les écoliers comparent et jugent ; ils dédaignent l'humble hysope et ne regardent plus que le chêne superbe ; ils admirent l'éléphant et se garderaient bien de prendre un microscope pour observer le ciron.

Partant du même principe, les maîtres de l'histoire naturelle ont établi d'énormes différences entre les êtres et les produits de la création. S'ils rencontrent sur leur chemin l'hysope, ils la désignent ainsi, *petite plante*, et tout est dit ; s'ils rencontrent le cèdre, oh ! alors, la phrase déborde, la période se déroule, la page se multiplie, le livre se forme ; on ne saurait écrire trop de choses sur le cèdre ; on dirait que la création du cèdre a coûté de grands efforts à Dieu, et que l'hysope a été mise au monde sans aucune peine ; de là viennent une attention et une admiration relatives, car on n'estime la valeur d'une chose qu'après avoir pesé le travail qu'elle a coûté à son auteur.

Je l'avoue humblement, je n'appartiens pas à cette école d'observateurs ; je tiens à être le disciple du sage auteur de l'*Ecclésiaste* et des *Proverbes*. Je crois que le ciron n'a pas coûté plus de peine au Créateur que l'éléphant, et que le premier est aussi admirable dans sa petitesse infinie que le second dans son immensité ; je crois que la baie invisible qui, portée sur l'aile des vents féconds, a planté l'hysope, est aussi mystérieuse et aussi émouvante dans

(1) Voyez la table du tome XXI et la table générale.

ses secrets que la tige qui a fait le cèdre, et que le grain de sable a autant de poids dans la balance de Dieu que le Caucase ou le mont Blanc.

Ainsi, en abordant un sujet vulgaire, comme l'indique le titre de ce chapitre, j'éprouve autant de frayeur que si j'allais traiter la grande géologie du Mosasaurus et du *Dynotherium giganteum*, laquelle aura son tour aussi. L'admiration pour l'œuvre créée doit être toujours la même ; seulement il est permis à l'observateur d'étudier les choses et les êtres de la nature, au point de vue de l'utilité profitable à l'homme. Il est permis de préférer le pommier au cèdre et le bœuf à l'éléphant; mais, en dehors des profits retirés par l'égoïsme humain, on doit avoir pour toute chose créée une égale admiration.

Le naturaliste Saavers, dans son histoire taxidermique, appelle le coq *le lion des oiseaux*.

Malgré notre déférence pour Saavers, nous osons ne pas adopter cette définition; elle ne rend pas assez de justice au coq. Le courage de cet oiseau mérite mieux.

Je crois, avec conviction, que le coq est plus courageux que le lion.

Certes, personne ne rend plus d'hommages que moi, à ce magnifique quadrupède, empereur du désert, à ce puissant animal qui a l'Atlas pour palais, et porte sur son noble front toute la sauvage majesté de sa nature natale ; mais, à l'exemple des illustres héros historiques ou fabuleux, le lion éprouve parfois des craintes puériles; le lion connaît la peur, comme le brave Romain et le brave Gaulois.

Bayard craignait les arquebuses à croc ; Louis IX craignait le feu grégeois, au dire de Joinville ; Ajax craignait la nuit; Hector craignait Achille; le Romain craignait le dieu Pan; le Gaulois craignait la chute du ciel.

Après tant de héros, on peut ajouter, sans blesser la dignité du lion, que cet intrépide locataire de l'Atlas craint trois choses : le bruit de la mer, le serpent et le chant du coq.

Pour le bruit de la mer et le chant du coq, je suis contraint de m'en rapporter aux assertions des autres, n'ayant jamais eu moi-même l'honneur d'observer un lion libre, devant une mer orageuse ou sur le seuil d'une basse-cour; mais j'affirme, par expérience, sa peur du serpent.

En 1844, mon ami Barthélemy Lapommeraye, directeur du cabinet zoologique de Marseille, reçut un superbe lion destiné à la ménagerie de Paris, et le garda quinze jours.

Quand Barthélemy Lapommeraye recevait un de ces hôtes, il avait toujours la bonté de m'envoyer un billet d'invitation à ses matinées zoologiques. Comme j'étais le seul invité, je pouvais faire mes petites expériences, sans craindre les contradictions des voisins.

Un jour, je décrochai du mur du Musée un énorme serpent, très-bien empaillé par le procédé taxidermique d'Adamson, et je le plaçai doucement, pendant le sommeil du lion, à deux pieds de la cage, et disposé comme une colonne torse horizontale. Cela fait, je réveillai mon lion.

Le monarque captif ne me fit pas l'honneur de se réveiller en sursaut, comme un bourgeois effaré; il ouvrit l'œil gauche, puis le droit, s'étira mollement, comme un paresseux appelé par le travail ; montra les quarante dents de sa mâchoire dans un bâillement de caverne, et se mit enfin sur ses quatre pieds.

Son premier regard tomba sur moi ; il devina sans doute que j'avais fait du bruit pour le réveiller, et un mouvement dédaigneux d'épaules me dit : Il valait bien la peine de quitter mon sommeil pour cet atome à deux pieds!

C'était humiliant. Je comptais sur mon reptile empaillé pour me venger de ce royal mépris.

Le lion fit tout à coup un mouvement convulsif d'une vivacité extraordinaire, et poussa une plainte qui semblait sortir du clavier d'un orgue de cathédrale. Il venait de découvrir le serpent.

Sa crinière se hérissa ; ses yeux d'or prirent des teintes sombres ; son mufle se contracta et découvrit la mâchoire supérieure ; un frisson courut sur tout son corps. Puis le mouvement de la vie s'arrêta; une terreur glaciale l'avait pétrifié.

Sans entrer dans de plus longs détails, qui seraient déplacés sous le titre de ce chapitre de basse-cour, je conclus, par observation, que le lion connaît la peur. On peut dire encore, pour excuser ce héros quadrupède, que cette terreur à l'endroit du serpent est purement nerveuse, ou bien que ce noble animal, ennemi de la ruse et de la perfidie, éprouve une antipathie instinctive devant un monstre qui rampe, se traîne, se tord, ondule, siffle, et ne rappelle rien de connu parmi les êtres de la création.

Le naturaliste Saavers a donc commis une erreur en voulant flatter le coq. Ce noble bipède ne craint rien, et ne recule devant aucun ennemi. S'il épouvante le lion, c'est que son chant est une fusée de notes héroïques qui révèlent un cœur indomptable et semblent chanter une victoire certaine avant le combat. Au milieu de la nuit, lorsque tous les animaux se taisent par peur, dorment par besoin ou rôdent sournoisement, le coq seul entonne sa brillante cavatine, pure de tout alliage fanfaron, et semble dire, dans les périls des ténèbres, qu'il veille pour le salut de tous. Que fait le lion aux mêmes heures? Il maraude en tapinois; il va s'accroupir et se mettre en embuscade devant l'abreuvoir des gazelles ; il se garde bien de hurler, de peur d'attirer à lui une meute de tigres ou une colonie d'éléphants. Tout l'avantage est en faveur du coq, n'en déplaise à Saavers.

De la pointe du bec à la pointe des ergots, le coq révèle son naturel courageux : jamais sa crête rouge ne pâlit, jamais son allure fière ne change; il est toujours prêt à l'attaque et à la défense ; toujours, à la fois, sentinelle vigilante et soldat intrépide. S'il cueille lestement un grain de mil, c'est pour obéir à un vulgaire besoin de la nature, mais tout à coup il relève la tête, il regarde, il écoute, il agite ses ailes splendides ; le plus court des repas assouvit sa faim ; on retrouve même chez lui l'austère sobriété des héros accomplis.

Doué des facultés les plus belliqueuses, le coq ne demande pas mieux que de passer sa vie au milieu des soins de sa famille ; mais il a, dans ses instincts, le sentiment de sa destinée fatale; il sait qu'il est entouré de périls et que sa famille est le perpétuel approvisionnement des gourmandises humaines; voilà ce qui lui donne cette physionomie de perpétuelle inquiétude et cette pose de chevalier galant, toujours prêt à entrer en lice, et se chantant toujours à lui-même la fanfare du tournoi.

Ainsi, les dons les plus précieux, la beauté, la grâce, la force, le courage, l'intelligence, la loyauté, ne peuvent écarter les soucis et les malheurs en ce monde,

Le coq a de graves motifs d'angoisse continuelle; d'abord, il a toujours un couteau de Damoclès suspendu sur sa crête ; c'est un danger personnel, et, pour lui, c'est le moindre. Une nombreuse famille est confiée à sa garde, famille exposée aux convoitises domestiques et aux attaques de l'extérieur : pendant le jour, il y a péril du côté de la porte ; pendant la nuit, du côté de la brèche. Deux ennemis le menacent sans cesse, le cuisinier et le renard. Contre l'ennemi intérieur, le courage et la défense sont inutiles ; il faut se résigner, se voiler la tête de ses ailes

et prendre le deuil. Contre l'ennemi extérieur, c'est autre chose : on ne se résignera pas.

Que de combats héroïques les étoiles ont éclairés dans les basses-cours, et qui n'ont été racontés par aucun bulletin!

Par une nuit sombre, et, comme dit le poëte, par les *silences favorables de la lune*, un renard ingénieur a ouvert sa tranchée sous les murs d'un poulailler ; il s'est ménagé un chemin creux en travaillant à la sape, et, favorisé par un terrain mou, il est sur le point de faire irruption dans la place.

Les poules dorment, le bec sous l'aile, avec l'heureuse insouciance de la stupidité.

Le coq vigilant ne dort pas, lui ; jamais sentinelle avancée n'a prêté l'oreille aux bruits mystérieux avec plus d'attention. Il écoute, immobile comme l'ibis, le travail souterrain de l'ingénieur ; et, ne comptant que sur lui pour combattre l'ennemi, il ne sonne pas l'alarme et ne dérange aucun sommeil.

Tout à coup un bruit sinistre trouble le calme de la nuit ; la mine a éclaté.

Les poules se réveillent en sursaut ; le renard tombe sur la famille, comme le loup sur un troupeau ; on entend un horrible fracas, formé de battements d'ailes et de cris de désolation ; c'est la miniature, en basse-cour, d'une ville prise d'assaut.

On a vu des héros abandonner une ville ainsi surprise de nuit par un ennemi implacable ; on a vu le brave Énée fuir Ilium : le coq, seul défenseur d'une place faible, est plus courageux que le fils d'Anchise et de Vénus ; aurait-il vingt issues ouvertes pour s'envoler, il resterait au champ d'honneur ; il ne reculerait pas devant le tigre et le vautour ; il ne fera donc pas au renard l'honneur de le craindre. Il se précipite sur le bandit nocturne avec l'impétuosité de l'hippogriphe ; il plane sur lui ; il le déchire avec ses ergots de fer ; il darde son bec sur son museau pour lui arracher les yeux ; il l'épouvante avec des cris rauques et stridents, qui semblent sortir de la poitrine d'un lion, et non du gosier d'un oiseau. Le renard, étourdi par cette défense, et tout meurtri de coups d'ailes, d'ergots et de bec, abandonne la basse-cour, tête basse, traînant sa large queue, et se promettant bien de n'attaquer désormais que des basses-cours dépourvues de coqs. Une vive agitation succède à cette bataille ; les poules, toutes tremblantes, rajustent leur plumage dévasté ; le coq se pose fièrement sur un perchoir, et annonce lui-même sa victoire aux fermes et aux villages voisins.

Lorsque le renard ne trouve que des poules, il exerce des ravages affreux ; il égorge tout ce qui tombe sous ses dents ; il se repaît de sang et de chair fraîche, et, après cette orgie de bandit, il songe encore au lendemain, et emporte d'abondantes provisions dans son terrier.

La fable a donné au renard une haute réputation de finesse, que la Bible ne donne qu'au serpent. Tous les animaux sont doués d'un instinct merveilleux, qui est une finesse toujours exercée au profit de leurs besoins. Le renard n'est pas plus fin qu'un autre animal, et la nature lui a donné une queue énorme et lourde, qui fait beaucoup de bruit dans les hautes herbes et les broussailles, et lui rend ainsi un mauvais service, lorsqu'il veut employer ses ruses à l'attaque d'un gibier. De son côté, le coq, dont l'ouïe est merveilleuse, entend onduler de très-loin la queue du renard, lorsqu'il se promène en plein jour au milieu de ses poules, et alors il pousse un cri d'alarme, dont le sens n'est pas compris par les poules stupides et gloutonnes ; elles continuent à fonctionner du bec à travers champs, et le coq, bon époux au fond, se voit contraint à les chasser vers l'habitation voisine, où la présence de l'homme donne toute sécurité.

Dans un long séjour que j'ai fait au château de Fontainieu, magnifique propriété du comte Jules de Castellane, j'ai observé, entre autres faits d'histoire naturelle, une assez curieuse histoire de coq.

Une nombreuse compagnie de poules avait pris l'habitude d'aller en maraude sur la lisière d'un grand bois de pins très-touffus, et dont les étroites semites étaient hérissées de genêts, de câpriers, de saxifrages, d'immortelles et d'une foule d'autres plantes ou fleurs sauvages sans noms. Le coq, *vir gregis*, conducteur ou homme de ce troupeau, paraissait fort contrarié de cette école buissonnière ; mais, avec cette galanterie complaisante dont il est le modèle peu imité, il faisait taire ses justes craintes pour ne pas troubler les plaisirs innocents de sa famille vagabonde. Tout alla bien pendant un certain temps, et rien ne paraissait devoir justifier les appréhensions du vigilant oiseau.

Un renard, *par l'odeur alléché*, un vieux bandit, qui perdait son temps la nuit à rôder autour d'un poulailler gardé par des oies, comme le Capitole, conçut le hardi projet de faire en plein midi la chasse que ses pareils ne font ordinairement que dans les ténèbres. Il descendit des sommets du bois avec la précaution d'un vétéran, s'abrita dans sa marche sous les massifs d'herbes qui croissaient dans les intervalles des pins, et, arrivé sur le domaine des poules, il guetta la plus aventureuse, et la saisit avec une adresse si prompte, que l'agonie et la mort furent instantanées, et qu'aucun cri délateur, aucun appel de secours n'arrivèrent aux oreilles du coq.

A l'heure si précoce et proverbiale du coucher des poules, le coq sonna la retraite, et en voyant défiler sa compagnie, il donna des signes évidents d'inquiétude : une poule manquait à l'appel.

Sur le seuil de la basse-cour, l'oiseau vigilant fit entendre des gammes funèbres, et toutes nouvelles dans le répertoire musical des coqs... Peine perdue ! le fermier stupide ne comprenait pas le gaulois ; il imposa silence au chanteur, comme fait le parterre à un ténor qui chante faux, et ferma la porte de la basse-cour.

Le lendemain, les poules étourdies reprirent le chemin du bois, malgré les avis réitérés du coq. Ce jour-là, le noble gardien redoubla de vigilance, et fit tous ses efforts pour empêcher les folles maraudeuses de s'éparpiller trop loin de ses regards ; mais il eut beau se multiplier sur tous les points dangereux où s'aventuraient ses compagnes, une seconde manqua le soir à l'appel. Le renard avait réussi deux fois.

Le coq renouvela ses plaintes à l'entrée de la basse-cour, et se révolta même contre le fermier, comme pour lui démontrer, par une désobéissance inusitée, qu'il y avait eu péril dans la demeure, et que bonne garde devait être faite aux environs.

Le fermier s'obstina dans sa stupidité.

Alors le coq, n'ayant plus confiance qu'en lui-même, prit une résolution énergique ; il mit de côté les égards et la tolérance, et se conduisit comme un de ces chiens de troupeaux, qui, sur les grandes routes, font une police active à l'arrière-garde des brebis, et traitent avec une dureté intelligente les vagabonds et les traînards. Notre coq étendit ses ailes, manœuvra des ergots et du bec, poussa de petits cris inconnus de ses sultanes, et leur barra violemment le chemin du bois.

Les poules ne comprenaient rien à ce changement de

caractère, et regardaient leur seigneur et maître d'un air de stupéfaction. Quelques-unes, voulant user des priviléges du favoritisme, osèrent violer la consigne et franchir la limite que leur traçait un bec impérieux ; mais le coq leur donna un châtiment si sévère, que force dut rester à la loi. La compagnie rebroussa chemin, en gloussant contre l'arbitraire, et, quelques instants après, les étourdies avaient tout oublié ; elles picoraient dans un domaine sûr, à l'abri des renards ravisseurs.

La semaine suivante, le fermier, traversant le haut du bois pour cueillir des champignons, aperçut des tronçons d'ailes sanglantes sur les broussailles. Examen fait, il reconnut des plumes de basse-cour, et appartenant même à l'espèce des poules dites de Barbarie. Ce fut un trait de lumière. Il se rappela les deux révoltes du coq, et il lui aurait fait volontiers des excuses, si elles avaient pu être comprises. Un crime de renard était écrit sur ces traces de carnage. Il fallait venger la société de la basse-cour.

— C'est trop fort ! s'écria le fermier ; les renards ne se contentent plus de la nuit ; ils assassinent en plein jour ! Je ferai un exemple.

En effet, il choisit quelques poules dociles, les lia par les pattes à la racine des pins, dans le plus épais du bois, et, selon les traditions romaines du chasseur marseillais, il se construisit un petit *poste* de feuillages, et s'y blottit, le fusil en main.

Le renard prouva ce jour-là que sa réputation de finesse est usurpée, et que la fable n'est pas une histoire ; il donna dans le piége, comme un loup. C'était le fermier qui s'était fait le renard de la fable ; il ajusta l'assassin au moment où il cueillait en passant des feuilles amères, comme un gourmet qui prend de l'absinthe avant le repas, et il l'étendit roide mort.

Le renard n'obtint pas les honneurs de la sépulture ; son cadavre fut cloué au tronc d'un pin, sur le lieu même du crime, pour servir de leçon et d'épouvantail aux confrères gloutons.

Voilà pourtant le noble animal (il ne s'agit pas du fermier) qui sert aux amusements barbares de quelques désœuvrés, et dans un pays qui nous a donné la loi Grammont, loi sage qui protége l'animal contre l'homme ! Comment se fait-il que les Anglais, ces hommes si graves, si raisonnables, si logiques, aient inventé ou perfectionné les combats de coqs ? J'ai fait cette question à toute l'Angleterre ; l'Angleterre ne m'a rien répondu de satisfaisant.

C'est qu'il n'y a rien à répondre, dans ce pays, inventeur de la loi Grammont.

Cela est, parce que cela est.

Il est défendu de maltraiter les animaux, mais il est permis de faire massacrer un coq par un coq, à 2 schellings le billet.

Ces mêmes Anglais feraient-ils battre ainsi deux chevaux dans un cirque, pour amuser les niais ?

Oh, non ! ils établissent une énorme différence entre les êtres de la création. Il y a des animaux respectables et d'autres qui ne le sont pas. Le coq n'est pas *gentleman*.

S'il s'agit d'établir des titres de noblesse, le coq doit être regardé comme le plus noble des animaux ; il a mérité l'attention des législateurs, des philosophes, des poëtes ; son histoire est à méditer.

Chez les anciens Perses, nous trouvons le coq passé à l'état de dieu. Les Perses regardaient cet oiseau comme le principe de la vie, et affirmaient qu'il était fils du soleil. Chez les Chaldéens, peuple d'astronomes, on entourait d'hommages ce chantre éclatant, qui saluait le lever du soleil comme Memnon.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, le coq est consacré au soleil. Les peuples, qui à défaut de révélation adoraient l'astre du jour, n'ont trouvé dans la nature que cet oiseau pour les cérémonies de leur culte et le service de leurs autels.

Chez les Grecs, le coq était regardé comme l'emblème mystérieux de la santé, de la force, de la vie. On le sacrifiait à Esculape pour obtenir la guérison. Socrate, empoisonné par la ciguë et se sentant mourir, ordonna, par dérision, à ses serviteurs de sacrifier un coq au dieu de la médecine, au fils d'Apollon. Ainsi voilà l'histoire mythologique du coq mêlée à l'histoire du plus grand philosophe de l'antiquité.

Chose digne de remarque ! Jean-Jacques Rousseau a établi un beau parallèle entre la mort de Socrate et la mort du Christ. *Si la mort de Socrate est celle d'un sage, la mort de Jésus-Christ est celle d'un Dieu.* Voltaire s'est même fort égayé de cette phrase, ce qui ne diminue en rien sa beauté, et ce qui diminue beaucoup Voltaire. Or, dans toutes les vieilles peintures de la sainte Passion du Calvaire, nous retrouvons le coq ; il étend ses ailes, il entonne son chant sur un coin de l'arbre de la croix, ou sur une branche du jardin des Oliviers. Touchante allusion à la parole : *Priusquam gallus cantet, ter me negabis* : « Vous me renierez trois fois avant le chant du coq. » L'apôtre timide renia trois fois, et tout de suite le coq chanta, *et continuo gallus cantavit.*

Si nous passons maintenant chez les sauvages peuplades africaines qui habitent les oasis du grand désert, entre le Fezzan et la Négritie, nous retrouvons le culte du serpent et du coq, et de grossières peintures sur laine représentant ces deux animaux. Cela se conçoit très-bien ; les peuples qui vivent dans le terrible voisinage des lions sont amenés naturellement à rendre hommage à l'oiseau qui épouvante ces formidables quadrupèdes :

Metuenda leonibus ales,

comme dit ce bel hémistiche, qui est un proverbe latin.

Au reste, les poëtes se sont mis en grands frais de style et d'images pour célébrer la beauté, la grâce et la vigilance du coq. On l'appelle partout « l'oiseau martial, l'oiseau belliqueux, l'oiseau vigilant, » *vigil, martius, belliger.* Le divin Virgile lui consacre un de ces admirables vers, comme il les fait tous, un de ces vers euphoniques, dont toutes les notes mélodieuses forment la gamme du chant du matin :

Excubitorque diem cantu prædixerat ales.
L'oiseau sentinelle avait annoncé le jour par son chant.

Ovide, Virgile second, aimait ce brillant oiseau ; il l'a bien souvent célébré dans ses vers. Je me rappelle surtout un vers de ce grand poëte, un vers adorable et d'une émouvante vérité, car il exprime la sensation qu'on éprouve, en été, lorsqu'on écoute ce chant qui précède l'aurore, et ne trouble pas le silence des derniers moments de la nuit :

Evocat auroram, nec voce silentia rumpit.

J'en citerai encore un, qui a servi longtemps de citation aux Romains partant pour un voyage. Nous disons,

nous, en pareil cas : *Déjà cinq heures du matin avaient sonné à l'horloge de la mairie;* les Romains disaient, en citant Ovide :

Jam dederat cantum lucis prænuntius ales.

Déjà l'oiseau qui annonce la lumière avait donné son chant.

Un poëte moderne, qui a fait les délices de mon adolescence et m'a donné la passion de l'alexandrin agreste, le père Vanière, l'auteur du *Prædium rusticum*, merveilleux enfant des *Géorgiques*, a consacré au coq une foule de beaux vers. Que de fois je me les suis remis en mémoire, lorsqu'à l'âge des illusions d'azur, je marchais au hasard, dans ce délicieux vallon de Gemenos, emprunté par la Provence à la Thessalie ! On voyait là, entre deux collines de pins, des chaumières couvertes de tuiles rouges, des moulins à écluses, des usines ombragées et baignées de larges ruisseaux, et devant, sur les grandes herbes, sur les aires ou l'escalier des granges, toujours un coq superbe, radieux, comme un fils du soleil, et toujours prêt à nous annoncer le lever triomphal de son père sur les montagnes de l'Orient.

Si les naturalistes avaient fait leur devoir, en rappelant, comme j'essaye de le faire, les titres de noblesse du coq ; si Saavers n'eût pas appelé bourgeoisement cet oiseau *le mari de la poule*, on n'aurait pas vu ces stupides et atroces combats illustrés de paris anglais. On me répondra peut-être que les coqs ne demandent pas mieux que de se battre, et que les spéculateurs forains secondent les instincts de ces oiseaux belliqueux, en leur ouvrant la lice et le champ

La poule et ses poussins. Dessin de Chérelle. Gravure de Gérard.

clos. Erreur anglaise ; hérésie zoologique. Vous placerez face à face deux lions pour amuser les badauds par un duel; jamais vous ne parviendrez à les faire battre : ils dévoreraient plutôt le belluaire et le public. L'exquise sensibilité du point d'honneur manque au lion, et malheureusement elle existe chez le coq. Deux de ces combattants ailés, qui ne se connaissent pas, qui n'ont aucune rivalité de basse-cour, aucune rancune de jalousie, ne se battraient pas, s'ils se rencontraient par hasard; mais placés en face du public, et excités par une boisson perfide, ils ne veulent pas donner des preuves de couardise, et passer pour des poules; ils s'entre-déchirent en obéissant à ce point d'honneur exagéré. Les bateleurs de pareilles exhibitions n'ont droit à aucune tolérance. Applaudissons-nous de n'avoir eu en France ni combats de coqs, ni combats de taureaux.

Deux coqs vivaient en paix,

dit La Fontaine, et ce fabuliste observateur a raison : il a très-bien étudié les animaux, sauf quelques erreurs inséparables de l'apologue. La campagne de Château-Thierry, patrie de La Fontaine, est charmante ; c'est un grand et délicieux paysage, où le poëte enfant a trouvé des révélations, et beaucoup de sujets d'études ; vastes provisions de souvenirs agrestes qui suivent l'homme dans ses migrations et que l'atmosphère de Paris n'étouffe jamais. La Fontaine a suivi un cours d'histoire naturelle à l'école de la nature ; c'est la meilleure des maîtresses ; il a mis ensuite

ses études en action dans une foule de petits drames naïfs et charmants.

La Fontaine a donc affirmé que deux coqs n'ayant aucun sujet de jalousie pouvaient très-bien *vivre en paix*. La suite de l'histoire belliqueuse de ces deux coqs, d'abord si pacifiques, ne prouve rien contre le début. Sans Hélène, Agamemnon et Priam auraient vécu en bons voisins.

Un de mes amis, qui doutait de La Fontaine et de l'amitié de deux coqs sans Hélène, a fait, en 1852, une expérience dans son jardin de Chatou. J'habitais alors ce charmant village, et j'ai pu suivre, pendant tout un été, cette expérience inconnue des bateleurs forains anglais. On a construit un de ces petits enclos à claires-voies que les Latins appelaient *gallinarium*, et on y a enfermé deux coqs.

Sur un poteau voisin, on a inscrit : *Deux coqs vivaient en paix.*

Pendant six mois, les coqs n'ont pas donné un démenti à l'inscription ; ils ont vécu en Oreste et Pilade ; ils ont mangé au même plat ; ils se sont endormis sur le même perchoir.

Ils donnaient même un exemple aux artistes : lorsque l'un des deux chantait, l'autre faisait silence, écoutait avec attention, paraissait approuver la gamme, et attendait la dernière note pour commencer son chant. Ils dédaignaient le duo, l'unisson, le morceau d'ensemble ; cela leur semblait contraire aux convenances de la bonne fraternité. L'un se faisait toujours le public pour l'autre, et ils ne cherchaient pas à s'étouffer mutuellement dans un assaut de voix.

On a fait souvent des tentatives pour les brouiller ; on les prenait pour des hommes : rien n'a réussi. On jetait souvent avec une précaution perfide, et véritablement humaine, des friandises sous le bec d'un coq, pendant que l'autre était éloigné. Il y avait partage ; à la vérité, il n'était pas immédiat ; le premier favorisé mangeait sa part, et ensuite il conviait son compagnon aux reliefs du festin. J'ai remarqué que certains oiseaux, et notamment les perruches, sont très-portés pour offrir ce qui leur reste d'une friandise, lorsqu'ils sont rassasiés. La perruche a même dans sa voix une note particulière, et dans son bec un mouvement précipité de bas en haut, lorsqu'elle veut faire cette gratification à une compagne. C'est le *prima sibi charitas* appliqué à l'ornithologie. Oserions-nous blâmer cette légère nuance d'égoïsme ? Hélas ! l'animal n'est pas parfait.

Sans doute, nous aurions pu troubler malignement cette bonne harmonie qui régnait entre ces deux coqs ; mais nous avons voulu nous arrêter au premier hémistiche du vers de La Fontaine. Bon La Fontaine ! il avait sans doute fait la même expérience dans quelque jardin de Château-Thierry.

Boileau n'aimait pas La Fontaine ; il n'a pas mentionné la fable dans son *Art poétique*, et n'a pas cité une seule fois le nom du célèbre fabuliste son contemporain. C'est que Boileau, poëte de beaucoup d'esprit et de bon sens, n'aimait pas les animaux, et surtout les coqs. Il avait un cœur sec, le sentiment de la nature lui manquait ; il ne connaissait d'autre campagne que le perron de son libraire Barbin. Une seule fois, Boileau a parlé des coqs, et pour les présenter à l'imagination sous une forme grotesque

On apporte un potage,
Un coq y paraissait en pompeux équipage.

Ovide ! Virgile ! Vanière ! ô poëtes de la nature, jamais vous n'auriez trouvé du latin pour humilier ainsi les radieux oiseaux d'Apollon !

Nous n'avons plus, il est vrai, sur nos tables l'innocente nourriture de l'âge d'or ; nous avons des exigences gastronomiques qui nous font exercer notre faim sur la chair des oiseaux, et même des coqs ; mais contentons-nous de les manger, ne les insultons pas, ne les humilions pas. Déplorons notre civilisation d'âge de fer, qui nous fait dédaigner le laitage et les racines, et nous oblige à tuer pour vivre !

La poule est l'antithèse vivante du coq. C'est, sans doute, une loi mystérieuse de la nature qui a établi cette énorme différence morale et physique dans la même espèce. Peut-être le coq a-t-il été créé pour donner à l'homme des leçons de sagesse domestique. Qui sait ? les conjectures sont permises : essayons-en une. L'homme est inférieur à la femme en beauté, en grâce, en charme, en sensibilité, en intelligence, et pourtant l'homme se conduit, en général, assez despotiquement envers la femme, et lui impose les défauts qu'elle a. Par contraire, le coq a pour lui la beauté, la grâce, la force, le courage, la noblesse, toutes les qualités enfin qui manquent à la poule, et cependant que de soins exquis, que d'attentions conjugales, que de prévenances touchantes, que d'égards domestiques, que de savoir-vivre chez ce merveilleux oiseau ! Il n'aurait qu'à se montrer pour plaire ; cela ne lui suffit pas. Il fait bon marché de tous ses avantages. Adonis, il devient le plus attentif, le plus obéissant, le plus soumis des esclaves, tout comme s'il était un monstre de laideur, et contraint à faire oublier ses défauts physiques par de touchantes vertus.

Je crois, sans avoir la prétention de l'affirmer, que tous les animaux ont été créés pour donner des leçons à l'homme. L'écolier reste aveugle, sourd et ingrat !

On ouvre un dictionnaire, ou un ouvrage d'histoire naturelle, à l'article *Poule*, et on y trouve cette admirable définition, si instructive pour les lecteurs. — Poule. *C'est la femelle du coq. Cet oiseau est d'un naturel timide ; il est très-utile à l'homme et aux habitants des campagnes. Une poule de bonne race pond régulièrement un œuf tous les deux jours. La chair de la poule jeune est très-délicate. Les Orientaux la font cuire avec du riz. On nomme ce plat* pilav, *ou* pilau (*voyez* Pilau).

Nous voilà bien avancés !

Si les femmes avaient besoin de leçons d'amour maternel, chose impossible, elles prendraient leur modèle chez une de ces bonnes mères de la race gallinacée ; une de ces mères attentives, soigneuses, vigilantes, désintéressées, qui couvrent leurs poussins de leurs ailes, de leurs regards, de leur amour. Il n'y a pas un plus touchant tableau, et, comme il est très-vulgaire, nous ne daignons pas le regarder. Les basses-cours sont indignes de notre attention.

Accompagner ses petits, n'avoir aucune préférence, les aimer tous d'amour égal, montrer pour tous la même sollicitude, chercher leur nourriture, se la refuser à elle-même pour la donner à sa famille, et se pavaner innocemment dans l'orgueil de sa fécondité : tout cela est beaucoup sans doute, mais la poule donne, en certaine occasion, un exemple d'héroïsme si noble, qu'il efface toutes ses autres qualités.

Au moment où la poule ressemble à cette mère du Psalmiste, cette mère qui se réjouit de ses enfants, *matrem filiorum lætantem*, un nuage invisible passe dans l'azur, un gloussement plaintif se fait entendre sur la pelouse, les poussins n'ont jamais entendu cette note dolente,

et ils la connaissent. Les joyeux ébats sont suspendus. La poule ouvre ses ailes et couvre ses petits.

Qui peut tromper l'œil d'une bonne mère, ou, pour mieux dire, d'une mère? *Bonne* est un mot superflu avant *mère*. L'habitude fait commettre des erreurs; pardon, mesdames.

Ce nuage invisible pour tous, excepté pour une mère, est un épervier; un bandit de l'air, un scélérat heureux, qui finira ses jours dans une vieillesse calme, si une balle ne l'atteint pas.

La malheureuse poule a découvert l'oiseau de proie, comme Leverrier découvre une planète invisible: elle frissonne de toutes ses plumes. Sa crête a pâli; le péril est immense. On sait ce que peut faire un épervier!

Cet oiseau assassin voit distinctement des hauteurs du zénith l'atome qui rampe sur terre; il tombe comme un aérolithe, comme un plomb lourd, ramasse l'atome et remonte dans les sommets de l'azur. C'est un éclair qui fait ce double chemin.

La poule retient son trésor captif sous ses ailes, et regarde d'un œil oblique l'infâme ravisseur des petits oiseaux. Aucune plainte ne sort de son bec; elle sait que le moindre cri monte dans l'atmosphère, et trahit les plaignants. Mais que d'inquiétudes, que d'angoisses, que de douleurs maternelles se laissent voir dans cette silencieuse immobilité! Quant à elle, son parti est noblement pris; elle ne redoute rien pour elle; tout le courage du coq est passé dans son cœur. Elle est prête à se sacrifier pour ses enfants; elle ne les cache que pour se montrer, seule victime, à l'oiseau de proie, heureuse de tromper l'assassin, et de mourir pour le salut de sa famille. Elle ne songera pas même à résister, de peur de révéler, dans les mouvements de la défense, le trésor qu'elle veut sauver.

Si le nuage terrible s'éloigne, si l'épervier, cette vivante parodie du vautour, va chercher maraude ailleurs, elle le suivra longtemps des yeux dans le grand chemin de l'air; elle ne se hâtera point de rendre la liberté à ses petits. Les éperviers sont si fins! pense-t-elle; ils font quelquefois le semblant de s'éloigner pour revenir. Donc, point de précipitation. Quand elle voit l'oiseau fatal disparaître dans le plus lointain des horizons, elle pousse le cri joyeux de la délivrance, et rend sa famille aux doux ébats de l'enfance, sur le velours de la verdure et l'émail des prés.

Le père Vanière a merveilleusement décrit les terreurs et le désespoir d'une poule qui, ayant couvé des œufs de cane, voit un jour ses poussins s'élancer à la nage dans un étang. Ce récit est un chef-d'œuvre; Ovide n'aurait pas mieux fait. Vanière vivait dans une époque de grande et pure latinité. Il y avait, dans la compagnie de Jésus, des prêtres qui écrivaient le latin comme sous Auguste. Nous sommes en grande décadence depuis cette époque. Les traditions virgiliennes se sont perdues. Le latin s'est trop francisé. Encore quelques jours, et le matérialisme aidant, tout l'antique parfum de cette langue mélodieuse s'évanouira dans des vapeurs de charbon. La science et l'industrie sont, sans doute, des choses fort belles et fort utiles; mais l'âme et l'esprit ont besoin de vivre aussi, et les intérêts spirituels ne doivent pas être sacrifiés aux intérêts matériels.

Revenons à nos poules.

Ce pauvre oiseau si maternel doit, en effet, éprouver une terreur profonde lorsqu'il aperçoit ses poussins *piquer des têtes* dans un bassin pour la première fois. La poule est ennemie de l'eau; aussi, rien n'est plus triste à voir qu'une poule mouillée. Cette mère doit donc s'attendre à voir ses petits toujours picorant en terre ferme. Vanière décrit minutieusement les inquiétudes de la sienne, et la fait rentrer tristement dans sa basse-cour, lorsqu'elle s'aperçoit, trop tard, hélas! qu'elle a élevé des enfants d'une origine étrangère. *Stupéfaite*, dit-il, *elle reconnaît enfin que ses petits appartiennent à une race étrangère, et, refoulant dans son cœur une douleur secrète, elle revient seule chez les oiseaux de son espèce.* Patois vulgaire qui essaye de paraphraser ces trois vers charmants:

> Diversum stupefacta genus tum denique noscit,
> Et tacitum sub corde premens gallina dolorem,
> Ad proprias ultro redit incomitata volucres.

Vous voyez d'ici cette pauvre mère, qui fait son monologue, et qui se dit: J'étais une fausse mère, j'ai élevé de faux enfants; peine perdue! Hélas! ai-je souffert assez d'inquiétudes pour arriver à cet étrange moment! Voir mes poussins traverser l'eau à la nage! Oh! je ferai plus d'attention aux œufs une autre fois. Allons! résignons-nous, et retournons chez les miens.

Les Latins ont donné deux noms très-bien composés au coq et à la poule; les Latins savaient admirablement composer leurs appellations. *Gallus*, avec notre véritable prononciation méridionale, est un mot superbe, et fier d'allure comme l'oiseau qu'il désigne. Il se décompose ensuite, et se traîne dans une désinence molle, pour désigner la femelle, *gallina*. Les Français, qui ont créé tant de mots étourdiment et au hasard, sans prendre souci de l'euphonie, du pittoresque et de la couleur, ont inventé *coq* et *poule*. Allez deviner pourquoi! La langue provençale, héritière directe du latin, a conservé les deux mots créés à Rome, et elle a bien fait. Autant que possible, les mots doivent être les images des choses. Les langues grecque et latine sont des galeries syllabiques de peintures et un long concert mélodieux.

Le coq et la poule sont, depuis la création du monde, deux nécessités absolues de la vie humaine; aussi les trouve-t-on dans tous les pays, sous toutes les latitudes, dans tous les climats. L'inépuisable nature a varié à l'infini les formes de cette espèce: il y a la poule de Siam, de la Cochinchine, de la Barbarie, du Bengale, du Pérou, du Lancastre, de Java, des îles de l'océan du Sud, et de bien d'autres pays encore. La première idée qui vient à l'esprit d'un planteur et d'un colon, aventurés sur une terre déserte, c'est de naturaliser des poules et des coqs autour de leur première hutte d'habitation. Ces oiseaux ne se trouvent dépaysés nulle part; ils ont de merveilleuses ressources de fécondité; ils se reproduisent à vue d'œil, et assurent l'existence des familles. Les vaisseaux qui font relâche dans les golfes des îles ou des lointains continents trouvent toujours des basses-cours fécondes pour s'approvisionner largement, sans appauvrir les naturels du pays. Ces oiseaux sont encore la manne providentielle de toutes les hôtelleries de l'univers; il semble que les voyageurs seraient exposés à mourir de famine, si les œufs n'existaient pas. L'œuf est un symbole; c'est le germe de la vie, et les anciens chartreux de Saint-Bruno avaient bien raison de prononcer ces paroles: « Reçois le sel de la sagesse, » *accipe salem sapientiæ*, lorsqu'ils mettaient des grains de sel dans leurs œufs. La sagesse antique voulait que tout festin commençât par des œufs; de là le proverbe: *Ab ovo usque ad mala*, « depuis l'œuf jusqu'aux pommes. » Le commencement et la fin du repas ne variaient jamais.

Trois grands et antiques peuples ont choisi leurs emblèmes de guerre chez les animaux: les Romains ont adopté l'aigle, les Carthaginois le lion, les Gaulois le coq.

Ainsi, un simple oiseau de basse-cour a été élevé à une dignité héraldique, qui l'a rendu l'égal du roi des airs et du roi de l'Afrique. Le coq a eu même un honneur qui a manqué au lion. Annibal le Carthaginois a planté son lion numide sur les hauteurs du Janicule, mais Rome lui a crié : « Tu n'iras pas plus loin... » *non amplius ibis...* Le lion recula, descendit dans la plaine et ne reparut plus. Il avait vu de loin le Champ de Mars et le temple de Jupiter capitolin ; il ne les vit jamais de près.

Le coq *essorant*, le coq qui s'élançait d'un rameau de chêne d'or, le coq de Brennus le Gaulois, a traversé l'Italie quatre siècles avant l'ère chrétienne; il est entré triomphant à Rome, il s'est posé vainqueur sur le temple de Delphes malgré l'oracle, et il a balancé plus tard, pendant dix ans, la fortune de l'aigle du grand Jules. Si Manlius Capitolinus a renversé le coq gaulois du haut du Capitole, on peut dire que son audace lui a porté malheur, car cet infortuné Romain a été précipité lui-même de la roche Tarpéienne, et le coq de Brennus a été vengé. Si Manlius eût respecté l'oiseau sacré, s'il eût laissé les Gaulois s'établir tranquillement à Rome, où ils apportaient la vigne inconnue de Bacchus, il aurait vécu et vieilli au pied de la roche Tarpéienne, et n'aurait pas conspiré pour se faire roi, avant le consulat de Sextius. Rome serait peut-être gauloise aujourd'hui, et Paris serait dans le département du Tibre, avec moins de pluie et plus de soleil, ce qui ne gâterait pas son véritable boulevard Italien.

Pour compléter ce chapitre, je dirai quelques mots encore du coq et de la poule, considérés comme accessoires de paysages et de tableaux.

Les grands peintres de la campagne flamande ont toujours tiré un excellent parti de ces oiseaux de basse-cour, et il semble qu'une vue de ferme, de village, de prairie, serait incomplète si l'artiste oubliait sur sa toile le coq et les poules. On a fait mille tableaux charmants avec un coin d'étable, une charrette au repos et une compagnie de poules, présidée par un coq. Quel attrait y a-t-il donc dans un sujet si vulgaire? Pourquoi ne se lasse-t-on pas de regarder cette banalité agreste? Placez à côté une toile représentant la façade du château de Versailles, cette toile fût-elle un chef-d'œuvre, et vous verrez si tous les artistes, tous les poëtes, tous les rêveurs ne donneront pas de préférence leur attention à cet indigent lambeau de basse-cour.

On parcourt une galerie de tableaux : que voit-on? Des hôtelleries de grande route, avec un cavalier arrêté qui demande à boire; des moulins, avec une roue hérissée d'écume ; des flaques d'eau dormante, bordées de peupliers ; des ponts jetés sur un ruisseau, devant une métairie ; des fermes adossées à une colline, près du carrefour d'un bois ; de vastes hangars, moitié au soleil, moitié à l'ombre, où s'alignent des chevaux ; des haltes devant la porte d'un maréchal ferrant de village ; et, comme éternels accessoires de ces vues, toujours la poule, le bec contre terre; toujours le coq, la tête haute; et le regard ne se lasse jamais de contempler ces tableaux tranquilles et recueillis. Quant aux vues de la façade de Versailles, on n'en rencontre qu'en lithographies coloriées, sur le boulevard Beaumarchais.

Est-ce que la vie ennuyée habiterait des palais de marbre, et la vie amusée des vestibules de basses-cours?

On l'a souvent dit, ce doit être vrai.

Nous pourrons ainsi trouver peut-être une moralité au fond de ce chapitre d'histoire naturelle. Une moralité ne gâte jamais rien.

Oui, Versailles parut d'abord magnifique à ses premiers locataires ; puis, on disait comme autrefois : *L'ennui pleut au Louvre.* On se réfugia dans Trianon ; c'était moins imposant et plus gai. Après quelques années, Trianon parut encore plus imposant que Versailles ; alors on fit construire dans le voisinage une basse-cour, une laiterie, une ferme, une chaumière ; les grands seigneurs et les grandes dames, habillés en villageois, allaient travailler le beurre et le fromage, au milieu des coqs et des poules, et ils se trouvaient heureux. C'est de l'histoire. Visitez Trianon ; ce réduit champêtre existe encore, mais les faux villageois n'y sont plus !

Tout un siècle aristocratique, accablé d'ennui, s'est fait campagnard, ne sachant que faire. Il avait tout épuisé : il s'était coiffé avec de l'amidon ; il bâtissait ses cheveux ; il saupoudrait ses habits de paillettes d'arlequin ; il portait des robes de quinze pieds de circonférence ; il se mettait des mouches noires sur les joues. Rien de ces ingénieuses trouvailles ne l'amusait plus, ce pauvre siècle ; alors il se fit berger ; il prit la houlette ; il n'aima que des bergères ; il descendit dans les basses-cours ; il prodigua des grains de mil aux poules, il mit des faveurs roses au col des agneaux, et donna ordre à ses tapissiers de le peindre sur les murailles de ses châteaux avec un cortége de coqs, de poules et de brebis. C'est ainsi que le dix-huitième siècle parvint à s'amuser. Un écrivain peu connu aujourd'hui, point du tout lu, et célèbre en ce temps, M. Pluche, composa un ouvrage en cinq volumes, le *Spectacle de la nature.* La Bibliothèque impériale doit en avoir un exemplaire au moins ; les libraires n'en ont plus. Cet ouvrage est écrit sous la forme dramatique ; il y a plusieurs interlocuteurs de haute lignée, — le marquis, — le vicomte, — la marquise, — l'abbé... toute une société de château enfin ; ces personnages causent laitage, brebis, génisses, coqs, poules, agneaux, et donnent des leçons aux fermiers. Le bonheur accompagne partout ces nobles amateurs des plaisirs champêtres ; ils parlent du *Prædium rusticum* avec enthousiasme ; ils déplorent le sort des citadins ; ils invitent tous les gentilshommes déjà bergers à se faire fermiers. Loin des coqs, des poules et des génisses, point de bonheur ! s'écrient-ils à tout instant. Pour eux, le dix-huitième siècle des encyclopédistes et de Rousseau n'existe pas ; ils vivent dans l'âge d'or ; ils ne connaissent d'autre philosophie que celle du berger romain, assis sous un hêtre touffu, et disant aux échos le doux nom d'une Amaryllis. L'auteur Pluche a illustré ces cinq volumes de gravures de Lejay, place Dauphine ; elles représentent ces gentilshommes et ces grandes dames fermiers, assis ou debout, le front serein, devisant des choses de la campagne, et se gardant bien de prononcer le nom de Versailles une seule fois, de peur de s'enrhumer.

Aujourd'hui plus que jamais, il est temps de démontrer, par toutes sortes de théories, que le bonheur est plutôt un locataire d'une basse-cour que d'un hôtel. Les villes absorbent déjà les populations des campagnes ; la terre est abandonnée pour l'usine ; le paysan rêve à se faire ouvrier ; l'industrie enlève chaque jour des bras aux sillons, et le chemin de fer favorise ce nouvel état de choses qui commence à poindre sur l'horizon de la campagne. Agriculteurs, sachez apprendre, comme l'a dit un grand poëte qui vous aimait beaucoup, sachez apprendre que le bonheur est chez vous ; l'air des champs est votre vie ; la fumée des villes vous serait funeste. Engraissez vos sillons, émondez vos arbres, semez vos grains, et puissiez-vous ne jamais entendre d'autre horloge que celle de votre coq gaulois !

MERY.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES (1).

Marie dans sa hutte sur le traîneau. Dessin de Beaucé.

IX. — LA MAISON DE NEIGE.

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle lune, la caravane se mit en marche; les précautions étaient prises, cette fois, de façon à ce que le voyage pût se prolonger. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant vers le nord. La trace des pas ne marquait point sur cette glace résistante. Jean Cornbutte fut obligé de se guider par des points de repère qu'il choisit au loin; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, ou sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

A la première halte, après une quinzaine de milles, Pepellan fit les préparatifs d'un campement; la tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'était calmée et ne venait pas couper la figure des marcheurs;

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

plusieurs fois même la jeune fille était descendue de son traîneau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêtât chez elle la circulation du sang ; d'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peau à l'intérieur et à l'extérieur, par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quand la nuit, ou plutôt quand le moment du repos fut arrivé, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron, puis tout l'équipage s'endormit à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de route ; un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit ; la glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le traîneau avec une grande facilité, les hommes même quelquefois avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement ; des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne : la lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches, brûlait la vue et causait une cuisson insupportable.

Il se produisait même un effet de réfraction excessivement curieux autour de chaque individu ; en marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionna souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tourna en plaisanteries, pour égayer un peu ces douloureuses excursions ; néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferré dont chacun était muni.

Vers le 1er novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde ; Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement ; Aupic et Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car leurs yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflection blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par la hutte, qu'elle habitait le plus possible ; Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling : son corps de fer semblait fait à toutes ces fatigues ; il voyait alors avec plaisir le désespoir gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Le 1er novembre, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à l'installation ; on résolut de construire une maison de neige et de glace, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Misonne en traça immédiatement les fondements ; elle devait avoir dix pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs bâtons et de leurs couteaux, découpèrent de vastes blocs de glace, qu'ils apportèrent au lieu désigné, et se mirent à les élever, comme des maçons feraient de murailles en pierre ; bientôt la paroi du fond fut érigée à cinq pieds de hauteur, avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux ne manquaient pas, et il importait que l'ouvrage fût assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent élevées en quatre heures à peu près ; une porte fut ménagée du côté du sud ; la toile de la tente fut posée sur ces quatre murailles et retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agit plus que de la recouvrir de larges blocs de glace, destinés à faire le toit de cette construction.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun s'y retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un pas de plus, et André Vasling exploita si bien sa douleur et son désespoir, qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer, il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée ; aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire, que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Cornbutte commença à faire enterrer, sur un point de la côte, les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires ; une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable où de nouvelles explorations les attireraient de ce côté : tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route, ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le départ fut fixé à dix heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'était emparée de la petite troupe ; Marie avait peine à retenir ses larmes, en présence de son oncle tout découragé ; tant de souffrances inutiles ! tant de travaux perdus ! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacrante ; il donnait tout le monde au diable, et ne cessait, à chaque occasion, de se fâcher contre la faiblesse et la lâcheté de ses compagnons, plus timides et plus fatigués, disait-il, que sa fille Marie, laquelle aurait été au bout du monde sans se plaindre.

Vasling ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causait cette détermination ; il se montra plus empressé que jamais près de Marie, à laquelle il fit même espérer de nouvelles recherches après l'hiver, sachant bien qu'elles seraient impossibles, et surtout trop tardives.

X. — ENTERRÉS VIVANTS.

La veille du départ, au moment du souper, Penellan brisait les débris des caisses vides pour les fourrer dans le poêle, quand il fut suffoqué tout à coup par une fumée épaisse ; au même moment, la maison de neige fut ébranlée comme par un tremblement de terre ; chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se précipita au dehors. Il faisait une obscurité complète ; une tempête effroyable, car ce n'était pas un dégel, éclatait dans ces parages ; des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extrême ; le froid était tellement excessif, que le timonier sentit ses mains se geler rapidement ; il fut obligé de rentrer, après s'être vivement frotté avec de la neige.

— Voici une tempête terrible, dit-il ; je prie le Ciel pour que notre cabane résiste, car nous serions perdus !

Personne ne répondit. Un bruit effroyable détonait au-dessous comme un roulement de tonnerre ; les glaçons, brisés à la pointe du promontoire, se heurtaient et se précipitaient les uns sur les autres ; le vent soufflait d'une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entière se déplaçait ; des lueurs phosphorescentes inexplicables, ou du moins inexpliquées sous ces latitudes, couraient sur ces glaces et à travers tous ces tourbillons de neige.

— Marie, ma fille Marie! dit Penellan, rentrez dans votre cabane de bois; nous autres, nous prendrons garde à tout ce qui se passe.

— Voilà une affreuse catastrophe! dit Fidèle Misonne.

— Je ne sais si nous en réchapperons! répliqua Cornbutte à voix basse.

— Vous pensez? capitaine, demanda Vasling; mais il n'est pas possible qu'au moment du retour nous soyons perdus sans ressource!... Quittons cet abri.

— Essayez! dit Penellan; le froid est épouvantable; mais nous pourrons peut-être le braver en demeurant ici.

— Donnez-moi le thermomètre, dit Vasling.

Aupic le lui passa; il marquait 10 degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur, bien que le poêle fût allumé; Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec précipitation, car il fut aveuglé et meurtri, non-seulement par la neige qui se précipitait avec violence, mais par des éclats de glace que le vent soulevait et dont il formait une véritable grêle.

— Eh bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir?... Vous voyez bien que c'est encore ici que nous sommes le plus en sûreté.

— Oui, dit Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts à soutenir et à consolider intérieurement cette maison.

— Voulez-vous savoir quel plus terrible danger nous menace? demanda Vasling.

— Non, répondit Penellan, s'il est sans remède!

— C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme sont brisés les glaçons du promontoire, et que nous soyons entraînés ou submergés.

— Cela me paraît difficile, répondit Penellan, car il gèle de manière à glacer toutes les surfaces d'eau!... Voyons la température.

Il souleva la toile de manière à ne passer que le bras; il eut quelque peine à retrouver le thermomètre, au milieu de la neige qui s'amoncelait; mais enfin il le sentit, l'approcha de la lampe, et dit :

— 32 degrés au-dessous de zéro, le plus grand froid que nous ayons encore éprouvé!

— Encore dix degrés, ajouta Vasling, avec un ricanement ironique, et le mercure se gélera!

Un morne et douloureux silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, après un sommeil douloureux, Penellan essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation; il fallait d'ailleurs donner une issue à cette fumée que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur; il ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête, au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige presque glacée, dure et résistante. Penellan prit son bâton ferré, et parvint à l'entrer dans cette masse compacte; une pâle terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur!

— Cornbutte! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige, sans en pouvoir sortir!

— Que dis-tu? s'écria Cornbutte.

— Je dis que la neige s'est amoncelée et glacée autour de nous et sur nous; que nous sommes ensevelis vivants!

— Essayons à nous deux de repousser cette masse, répondit Cornbutte.

Les deux amis s'arcboutèrent contre elle, mais ils ne purent la déplacer; ce glaçon avait plus de cinq pieds d'épaisseur, puisque c'était la longueur du bâton de Penellan, et ne faisait qu'un avec la maison.

Cornbutte ne put retenir un cri d'horreur, qui réveilla Misonne et Vasling; un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent hideusement. Ce fut en ce moment qu'une fumée plus épaisse que jamais reflua à l'intérieur, sans pouvoir trouver aucune issue.

— Malédiction! s'écria Misonne, le tuyau du poêle est obstrué par la glace!

Penellan reprit son bâton, démonta le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe; il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice obstrué, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace!

Il ne fallait plus espérer qu'une mort affreuse, précédée d'une agonie terrible! La fumée s'introduisait dans la gorge et y causait une douleur insoutenable; l'air même, tout infecté, ne tarderait pas à manquer aux malheureux, avant même que la nourriture leur fît défaut!

Marie était sortie de sa hutte de bois, après avoir prié une partie de la nuit; mais ses prières étaient loin d'être exaucées; et cependant sa vue, tandis qu'elle désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan; il se dit que cette pauvre créature ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible.

— Eh bien, demanda Marie, vous avez donc fait trop de feu, que la chambre est pleine de fumée!

— Oui, oui, répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, d'ailleurs, reprit Marie, car il ne fait pas froid; il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur!

Personne n'osa lui apprendre la triste vérité.

— Voyons, ma fille Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner; il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici du café. — Voyons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser quelques oiseaux ou quelques lièvres.

Ces paroles ranimèrent un peu ses compagnons.

— Mangeons d'abord, dit-il, et nous verrons après à sortir d'ici!

Penellan joignit l'exemple au conseil; il dévora sa portion d'une bouche avide; ses compagnons l'imitèrent; ils burent ensuite une tasse de café brûlant, fait avec de la glace fondue, ce qui leur remit un peu de courage au corps; puis Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors que Vasling fit cette réflexion terrible:

— Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors!...

Penellan regarda Marie, qui comprit l'affreuse vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré; il l'introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut de creuser une ouverture dans la porte même; la glace était tellement dure que les coutelas l'entamaient difficilement, et que les morceaux que l'on parvenait à extraire encombraient la hutte; au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas deux pieds de profondeur.

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui

fût moins susceptible d'ébranler la construction ; car plus on avançait, plus la glace devenait dure et nécessitait de violents efforts pour être entamée ; Penellan eut l'idée de se servir du réchaud à esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue; c'était un moyen hardi : car si l'emprisonnement venait à se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantité, leur ferait défaut au moment de préparer le repas. Néanmoins ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis à exécution. On creusa préalablement un trou de trois pieds de profondeur sur un de diamètre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace ; et l'on n'eut pas à se repentir de cette précaution, car l'eau suinta bientôt de partout sous l'action du feu, que Penellan promenait à travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu à peu ; mais chaque homme ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau se répandait sur ses vêtements et les perçait de part en part. Penellan, qui avait commencé, fut obligé de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le réchaud, pour se sécher lui-même. Misonne ne tarda pas à prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne put encore trouver d'issue au dehors.

— Il n'est pas possible, se dit Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ; il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point. Peut-être aurions-nous dû songer à nous échapper par un autre endroit.

— Je ne sais, répondit Penellan ; mais, ne fût-ce que pour ne pas décourager nos compagnons, nous devons continuer à percer le mur dans le même sens ; il est impossible que nous n'ayons pas une issue.

— L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas? demanda Aupic avec l'accent du désespoir.

— J'espère que non ; mais à la condition cependant que nous nous priverons de café ou de boissons chaudes ! D'ailleurs, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus.

— Quoi donc? Penellan, demanda Cornbutte?

— C'est que notre lampe va s'éteindre, faute d'huile, et que nous arrivons à la fin de nos vivres ! — Enfin ! à la grâce de Dieu ! — Recommandez à ma fille Marie de ne pas quitter sa cabane de bois.

Puis Penellan alla remplacer Vasling, qui travaillait avec une sourde énergie à la délivrance commune.

— Monsieur Vasling, dit-il, je vais prendre votre place ; mais veillez bien, je vous en prie, à toute menace d'éboulement, pour que nous ayons le temps de la parer.

D'après l'heure, le moment du repos était arrivé, et, lorsque Penellan eut encore agrandi la galerie d'un pied, il revint se coucher près de ses compagnons. Il est probable que personne ne veilla cette nuit, car la fatigue l'emporta sur ces volontés vaincues.

XI. — UN RAYON DE SOLEIL. UN NUAGE DE FUMÉE GRANDE DÉCOUVERTE.

Le lendemain, quand les marins se réveillèrent, une obscurité complète les enveloppait ; la lampe s'était éteinte. Penellan réveilla Cornbutte pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa ; Penellan se leva pour allumer le réchaud ; mais, en se levant, sa tête heurta contre le plafond de neige ; il fut épouvanté de ce choc, car, la veille, il pouvait se tenir debout ; il courut au réchaud, en se baissant, et l'alluma. A la lueur indécise et tremblante de l'esprit-de-vin, il s'aperçut avec terreur que la toile supérieure avait baissé d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille sortit de sa hutte ; aux lueurs que projetait le réchaud sur la figure du timonier, elle comprit que le désespoir et la volonté luttaient sur sa rude physionomie ; elle vint à lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse : Penellan sentit, à son contact, son courage se redresser en lui.

— Elle ne peut pas mourir ! s'écria-t-il.

Il reprit son réchaud et se mit de nouveau à ramper dans l'étroite ouverture ; là, d'une main vigoureuse, il enfonça son bâton ferré et ne sentit pas de résistance ; il était donc arrivé aux couches molles de la neige ; il retira son bâton, et un rayon brillant se précipita dans la maison de neige.

— A moi, mes amis ! s'écria-t-il ; nous sommes sauvés ! Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige ; mais la surface extérieure n'était pas dégelée, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumière, un froid violent pénétra dans la cabane et saisit toutes les parties humides, qui se solidifièrent en un moment. Son coutelas aidant, il agrandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air ; il tomba à genoux pour remercier Dieu, et fut bientôt rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique éclairait l'atmosphère ; mais les marins ne purent supporter le froid vigoureux du dehors, ils rentrèrent. Penellan seul regarda autour de lui : le promontoire n'était plus là ; la hutte de neige se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace inconnue. Penellan voulut se diriger du côté du traîneau où étaient les provisions : le traîneau avait disparu !

La température violente l'obligea de rentrer ; il ne parla de rien à ses compagnons ; ses recherches avaient peut-être été trop rapides pour être exactes ; il fallait avant tout sécher les vêtements pour être en état de s'exposer à l'air, ce qu'ils firent tous avec le réchaud à esprit-de-vin. Le thermomètre, mis un instant à l'air, descendit à 30 degrés au-dessous de zéro.

Au bout d'une heure, Vasling et Penellan résolurent d'affronter l'atmosphère extérieure ; ils s'enveloppèrent de leur mieux dans leurs vêtements encore humides, et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient déjà acquis la dureté du roc.

— Nous avons été entraînés dans le nord-est, dit Vasling, en s'orientant sur les étoiles, qui brillaient d'un éclat extraordinaire par ces froids excessifs.

— Il n'y aurait pas de mal, répondit Penellan, si notre traîneau nous eût accompagnés.

— Le traîneau n'est plus là ! s'écria Vasling ; mais nous sommes perdus, alors !

— Cherchons, répondit Penellan.

Ils tournèrent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantité de neige glacée était tombée pendant toute la durée de la tempête, et le vent l'avait accumulée contre la seule élévation que présentât la plaine ; le bloc entier avait été entraîné par le vent, au milieu des glaçons brisés, à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les malheureux avaient subi le sort de leur prison flottante ! Le traîneau, supporté par un autre glaçon, avait dérivé d'un autre côté, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens, sans doute, étaient morts aussi, dans cette effroyable tempête.

Vasling et Penellan sentirent se glisser le désespoir dans leur âme ; ils n'osaient rentrer dans la maison de neige ; ils n'osaient annoncer cette fatale nouvelle à leurs

compagnons d'infortune. Ils gravirent le bloc de glace même dans lequel se trouvait creusée la maison et portèrent leurs regards de tous côtés ; ils n'aperçurent rien que cette immensité blanche qui les entourait de toutes parts ; déjà le froid les saisissait et raidissait leurs membres ; l'humidité de leurs vêtements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur Vasling ; il le vit tout d'un coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir !

— Qu'avez-vous, monsieur Vasling ? lui dit-il.

— Ce n'est rien ! répondit celui-ci. Descendons et avisons à quitter au plus vite ces parages..., que nous n'aurions jamais dû fouler.

Mais, au lieu d'obéir, Penellan remonta ; il porta ses yeux du côté qui avait attiré l'attention du second et causé sa pâleur. Un effet bien différent se produisit en lui : il poussa un cri de joie, et s'écria :

— Dieu soit béni !

Une légère fumée s'élevait dans le nord-est ; il n'y avait pas à s'y tromper : là respiraient des êtres animés ! Les cris de joie de Penellan attirèrent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux de cette douce réalité.

Aussitôt, sans s'inquiéter du manque de vivres, sans songer à la rigueur de la température, enveloppés dans leurs capuchons, tous s'avancèrent à grands pas vers les lieux de l'espérance et du salut.

La fumée s'était élevée dans le nord-est, et la petite troupe prit précipitamment cette direction. Le but à atteindre se trouvait à cinq ou six milles environ : il devenait fort difficile de se diriger à coup sûr. Cette fumée, presque imperceptible, avait disparu ; aucune élévation ne pouvait servir de point de repère, car la plaine de glace était entièrement unie ; il importait cependant de ne pas dévier de la ligne droite.

— Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets éloignés, dit Cornbutte, voici le moyen à employer : Penellan va marcher en avant, Vasling à vingt pas derrière lui, moi à vingt pas derrière Vasling ; je pourrai juger alors si Penellan ne s'écarte pas de la ligne droite.

La marche durait ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arrêta soudain, en prêtant l'oreille ; le groupe de marins le rejoignit :

— N'avez-vous rien entendu ? leur demanda-t-il.

— Rien, répondit Misonne.

— C'est singulier, fit Penellan, il m'a semblé que des cris venaient de ce côté.

— Des cris ? répondit la jeune fille ; nous serions donc bien près de notre but.

— Ce n'est pas une raison, répondit Vasling ; sous ces latitudes élevées, et par ces grands froids, le son porte à des distances extraordinaires.

— Quoi qu'il en soit, dit Cornbutte, marchons, sous peine d'être gelés !

— Non ! fit Penellan ; écoutez !

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient remplis de douleur et d'angoisses ! Ils se renouvelèrent deux fois. On eût dit que quelqu'un appelait au secours ; puis tout retomba dans le silence.

— Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En route !

Et il se prit à courir dans la direction de ces cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupéfaction fut grande, quand il aperçut un homme couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva, et leva les bras au ciel avec désespoir.

Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut à lui, et s'écria :

— C'est notre matelot Cortrois !

— Il est mort, répliqua Penellan, mort de froid !

Cornbutte, Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi ! Le désespoir se peignit sur toutes les figures. — Cortrois mort, l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

— En avant ! s'écria Penellan ; il y va de notre vie.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure sans mot dire, et avisèrent une élévation, qui devait être certainement la terre.

— C'est l'île Shannon, dit Cornbutte. En avant !

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige fermée par une porte en bois. Ils poussèrent tous des cris ; trois hommes s'élancèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

— Pierre ! s'écria-t-il.

Louis Cornbutte.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Vasling regardait avec une inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Nouquet, et ne reconnaissait pas Louis parmi eux.

— Pierre ! c'est moi, Penellan ! ce sont tous tes amis !

Nouquet revint à lui, et tomba dans les bras de son vieux compagnon !

— Et mon fils ! et Louis ! cria Cornbutte avec terreur.

XII. — LOUIS CORNBUTTE. RETOUR AU NAVIRE.

A ce moment, un homme faible, presque mourant, se traîna sur la glace, en sortant de la hutte. C'était Louis Cornbutte !

— Mon fils !

— Mon fiancé !

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille ! Ceux-ci l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

— Mon père ! Marie ! s'écria Louis, je vous aurai donc revus avant de mourir !

— Tu ne mourras pas ! s'écria Penellan ; car tous tes amis sont autour de toi.

Il fallait que Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte ; mais il était pâle, et ne la lui tendit pas.

Nouquet ne se sentait pas de joie : il embrassait tout le monde ; puis il jeta du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane. Parmi tous ces hommes, deux étaient inconnus : c'étaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots norwégiens qui restaient de l'équipage du *Westfield*.

— Mes amis, nous sommes donc sauvés ! dit Louis Cornbutte. Mon père ! Marie ! comme vous avez dû souffrir ?

— Nous ne le regrettons pas, mon Louis. Ton brick, *la Jeune-Hardie*, est solidement ancré dans les glaces à soixante lieues d'ici ; nous le rejoindrons tous ensemble.

— Quand Cortrois rentrera, dit Nouquet, il sera fameusement content tout de même.

Un triste silence suivit cette réflexion, et Penellan apprit à Nouquet et à Louis la mort horrible de leur compagnon, que le froid avait tué.

— Amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois ?

— Oui. Nous brûlerons ce qui nous reste du *Westfield !*

Le *Westfield* avait été entraîné, en effet, à quarante milles de l'endroit ou Louis Cornbutte hivernait ; il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les malheureux naufragés furent emportés jusque-là avec une partie des débris dont était construite leur cabane sur le rivage méridional de l'île Shannon.

Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq, Louis, Cortrois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming ; quant au reste de l'équipage norwégien, il avait été submergé avec la chaloupe qu'il encombrait au moment du naufrage.

Depuis que Louis, entraîné dans les glaces, vit celles-ci se refermer autour de lui, il prit toutes les précautions pour passer l'hiver ; c'était un homme énergique et robuste, d'une grande activité comme d'un grand courage ; mais, en dépit de sa fermeté, il avait été vaincu par ce climat horrible, et quand son père le retrouva, il ne s'attendait plus qu'à mourir ; il n'avait, d'ailleurs, pas à lutter seulement contre les éléments, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norwégiens, qui lui devaient la vie cependant ; c'étaient deux sortes d'hommes sauvages, à peu près inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand il eut occasion d'en entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en défier particulièrement ; en retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'André Vasling ; Louis ne put y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, Vasling avait toujours agi de manière à s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journée fut employée au repos et au plaisir de se revoir. Fidèle Misonne et Pierre Nouquet tuèrent quelques oiseaux de mer auprès de la maison, dont il n'était pas prudent de s'écarter ; ces vivres frais, et le feu qui fut activé, rendirent de la force aux plus malades ; Louis Cornbutte lui-même éprouva un mieux sensible, grâce à la joie et au bonheur. C'était le premier moment de plaisir qu'éprouvaient ces braves gens ; aussi le fêtèrent-ils avec entraînement, sous cette cabane couverte de glaces, à six cents lieues dans les mers du Nord, par un froid de trente degrés au-dessous de zéro.

Cette température dura jusqu'à la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 17 novembre, huit jours après leur réunion, qu'ils purent songer au départ, ils n'eurent plus que la lueur des étoiles pour se guider, mais le froid était moins vif, il tomba même un peu de neige.

Avant de quitter l'hivernage de Louis Cornbutte, on creusa une tombe au pauvre Cortrois, dont le cadavre fut retrouvé. Ce fut une triste cérémonie, qui affecta vivement ses compagnons. Voilà le premier d'entre eux qui ne reverra pas son pays.

Misonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traîneau pour transporter les provisions, et les matelots le traînèrent tour à tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins déjà parcourus ; les campements se faisaient à l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean espérait retrouver ses dépôts de provisions, elles lui devenaient presque indispensables avec ce surcroît de quatre personnes, aussi chercha-t-il à ne pas s'écarter de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traîneau, qui était échoué près du promontoire où ils avaient couru tant de dangers. Les chiens, après avoir brisé leurs courroies de peau, et les avoir mangées pour satisfaire leur faim, s'étaient attaqués aux provisions du traîneau ; cette nourriture assurée les avait retenus, et ce furent eux-mêmes qui guidèrent la troupe vers ces provisions, dont il restait encore une grande quantité.

La caravane reprit sa route vers la baie d'hivernage, les chiens furent attelés au traîneau, aucun incident ne signala l'expédition.

On constata seulement qu'Aupic, Vasling et les Norwégiens se tinrent à l'écart et ne se mêlèrent pas aux conversations de leurs compagnons ; mais, sans le savoir, ils étaient surveillés de près ; néanmoins ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'âme de Louis et de Penellan.

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent le commencement de la baie où hivernait *la Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air, sur des blocs de glace ! Ils se précipitèrent, fort inquiets de leurs compagnons, du côté du navire, et furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquiette et Gradlin ; tous étaient en aussi bonne santé que possible, et cependant ils avaient couru de grands dangers.

La tempête qui faillit causer la perte de la caravane s'était fait ressentir dans toute la mer polaire : les glaces furent brisées et déplacées ; dans leur choc, elles s'étaient glissées les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit de glaces sur lequel reposait le navire ; leur pesanteur spécifique, tendant à les ramener au-dessus de l'eau, avait acquis une puissance incalculable par suite de leur masse, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour ; les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'enlèvement du navire ne l'avait pas ébranlé, il demeurait parfaitement solide et entier. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné et le lancer, en un mot, dans la mer devenue libre.

Mais une bien triste nouvelle assombrit le visage de Cornbutte et de ses compagnons : pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte se trouva entièrement brisé, les vivres qu'il renfermait étaient dispersés et perdus, il n'avait pas été possible d'en sauver

une partie. Dès que cette nouvelle leur fut apprise, Jean et Louis visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur le reste des provisions.

Le dégel ne devait pas arriver avant le mois de mai, le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque; c'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, quatorze personnes devaient être nourries pendant ce long espace de temps. Calculs et comptes faits, Jean comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration; la chasse devint d'ailleurs obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De peur que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants, dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans trop de peine au pont du navire.

XIII. — LES DEUX RIVAUX. CONSPIRATION.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norwégiens; Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures; mais Louis Cornbutte, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les timides conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins les deux Norwégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée; Louis exigea qu'elle lui fût rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux; Vasling fit même entendre que les mesures prises à l'endroit de la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, ils le savaient et ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norwégiens, qui tirèrent leurs coutelas; mais, secondé par Misonne et Turquiette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viandes salées. Vasling et Aupic, voyant que tout l'équipage se tournait contre eux, ne se mêlèrent aucunement à la résistance; néanmoins Louis prit le second en particulier, et lui dit :

— Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main.

— Louis, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi.

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur en présence de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs, mais, avec les grands froids qui, approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ils commencèrent au solstice, le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro; les hommes éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps; ils furent pris d'une torpeur mortelle, mêlée de maux de tête; leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice; ils demeuraient accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur passagère, et dès qu'ils s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte voyait sa santé gravement compromise, il ne pouvait déjà plus quitter son logement; des symptômes prochains de scorbut se manifestaient en lui, et ses jambes se couvraient de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien, et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité; aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils au fond du cœur.

Le 1er janvier fut l'un des plus tristes jours, le vent était violent, et le froid insupportable, on ne pouvait sortir sans s'exposer à être gelé; les plus courageux devaient se borner à se promener sur le pont abrité par la tente. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quittaient pas leur lit; les deux Norwégiens, Aupic et Vasling, dont la santé se soutenait, jetaient des regards farouches sur leur compagnons, qu'ils voyaient dépérir.

Louis emmena Penellan sur le pont, et lui demanda où en étaient les provisions de combustible.

— Le charbon est épuisé depuis longtemps, répondit Penellan, et nous brûlons nos derniers morceaux de bois.

— Si nous n'arrivons pas à combattre ce froid, dit Louis, nous sommes perdus.

— Il nous reste un moyen, répliqua Penellan, c'est de brûler ce que nous pourrons de notre brick, depuis les bastingages jusqu'à la flottaison, et même, au besoin, nous pouvons le démolir en entier, et reconstruire un plus petit navire.

— C'est un moyen extrême, répondit Louis, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides; car, dit-il à voix basse, nos forces diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter; c'est même assez extraordinaire.

— C'est vrai, fit Penellan, et sans la précaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

— Voyons, prenons nos haches, dit Louis, et faisons notre récolte de bois.

Malgré le froid, ils montèrent sur le bastingage de l'avant, et abattirent tout le bois qui n'avait pas une indispensable utilité pour la sûreté ou la conduite du navire, et ils retournèrent avec cette provision nouvelle; le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta toujours de garde, pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant, Louis et ses amis furent bientôt sur les dents; ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie à bord à leurs ennemis; chargés de tous les soins domestiques, du soulagement des malades et d'une veille perpétuelle, ils sentirent bientôt leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrait d'intolérables douleurs, Gervique et Gradlin commençaient à se prendre également; sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances, aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 janvier, lorsque Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citrons, il demeura stupéfait, en voyant que les barils où ils étaient renfermés avaient disparu; il remonta près de Penellan, et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol

avait été commis, et les auteurs étaient faciles à connaître ; Louis comprit pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait ; les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher ces provisions salutaires, d'où dépendait la vie de leurs compagnons, ils demeurèrent plongés, pour la première fois, dans un morne désespoir.

XIV. — DÉTRESSE. AGONIE. VERTIGE.

Le 20 janvier, aucun marin ne se sentit la force de quitter son lit ; chacun, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de buffle qui le recouvrait ; dès que l'un d'eux essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle, qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant Louis ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, Vasling sortirent de leur lit, et vinrent s'accroupir autour du feu ; Penellan prépara du café brûlant, qui ramena la chaleur dans leurs corps, Marie put aussi partager leur repas.

André Vasling.

Louis s'approcha du lit de son père, qui demeurait presque sans mouvement ; ses jambes étaient décharnées par la maladie ; il murmurait quelques mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

— Louis ! disait-il, je vais mourir !.. Oh ! je souffre !.. sauve-moi !

Louis prit une résolution soudaine ; il revint vers le second, et lui dit, en se contenant à peine.

— Savez-vous où sont les citrons, Vasling ?

— Mais dans la cambuse, je suppose, répondit celui-ci sans se déranger.

— Vous savez bien qu'ils n'y sont pas, puisque vous les avez volés.

—Vous êtes le plus fort, Louis Cornbutte, répondit Vasling, il vous est permis de tout dire et de tout faire !

— Par pitié, Vasling, mon père se meurt ! vous pouvez le sauver, répondez !

— Je n'ai rien à répondre, répondit Vasling.

— Misérable ! s'écria Penellan en se jetant sur lui, son coutelas à la main.

— A moi, les miens ! s'écria Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelots norwégiens sautèrent à bas de leur lit, et se rangèrent derrière lui ; Misonne, Turquiette, Penellan et Louis, se préparèrent à se défendre ; et Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se levèrent pour les seconder.

— Vous êtes encore trop forts pour nous, dit Vasling ; nous ne voulons nous venger qu'à coup sûr !

Les marins n'osèrent pas se précipiter sur ces quatre misérables, car, en cas d'échec, ils étaient perdus.

— Vasling, dit Louis d'une voix sombre, si mon père meurt, tu l'auras tué ; et moi, sur mon honneur, je te tuerai comme un chien !

Vasling et ses complices se retirèrent à l'autre bout du logement, et ne répondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et malgré le danger Louis monta sur le pont ; il se mit à couper une partie des bastingages du brick, mais il fut forcé de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il était menacé de tomber, sans pouvoir se relever. En passant, il jeta un coup d'œil sur le thermomètre extérieur, et vit le mercure gelé ; le froid avait dépassé quarante-deux degrés au-dessous de zéro, le temps était sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Cependant, pour satisfaire leur appétit, Vasling et ses compagnons avaient égorgé un de leurs chiens fidèles, et personne n'avait pu s'opposer à ce cruel dessein ; ils en firent cuire la chair au feu du poêle, et remplirent ainsi le logement d'une odeur infecte.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et la température s'abaissa extérieurement à trente-cinq degrés, ce qui la rendit supportable. Jean Cornbutte était à l'agonie ; son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs, les yeux de Vasling étaient sans cesse fixés sur lui, et cependant Louis acquit la certitude que les misérables avaient caché le baume si nécessaire, car, se précipitant à l'improviste sur Vasling, il lui arracha un citron que celui-ci s'apprêtait à sucer. Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre, il semblait qu'il attendît un jour fixe pour accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède ; la jeune fille alla supplier à genoux André Vasling, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt Vasling dire à ses compagnons :

— Le moment approche, le vieux est moribond, Gervique, Gradlin et Nouquet ne valent guère mieux ; les autres perdent leur force de plus en plus, le moment approche où leur vie nous appartiendra.

Il fut alors résolu entre Louis et ses compagnons de ne plus attendre ; il fallait profiter du peu de force qui leur restait, ils résolurent d'agir dans la nuit suivante, et de tuer ces misérables, pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu ; Louis se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier à ses compagnons, car leur santé était une question de supériorité.

Louis s'écarta d'environ trois milles du navire, il fut souvent entraîné par des effets de mirage ou de réfractions : c'était imprudent, car il remarqua des traces récentes d'animaux féroces ; il ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche à ses compagnons, et marcha devant lui ; il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête, le vertige du

blanc : la réflection des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds ; il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affadissement irrésistible, l'œil en était imprégné et le regard dévié ; il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche, et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il chassa aussitôt avec ardeur ; il l'abattit bientôt d'un coup de fusil, et pour aller le prendre, sauta d'un glaçon sur la plaine ; il tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes. Il ne s'était cependant rien brisé dans sa chute, le froid commençait à l'envahir ; il revint au sentiment de sa conservation, et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là ; il ne comprit pas dans quel but on brûlait cette graisse ; en tout cas, c'était fort dangereux, car cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Le combat des marins et des ours. Dessin de Beaucé.

Il reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon ; il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick ; il s'arrêta pour considérer plus attentivement, et sa terreur fut épouvantable, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ils avaient été attirés par cette odeur de graisse, qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, pour ne pas être aperçu d'eux, car c'en était fait de lui. Il en compta trois, qui rôdaient autour du navire, et qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait *la Jeune-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger immense fût connu à l'intérieur du navire. Les étreintes de l'angoisse lui serrèrent le cœur. — Quelle force pourrait s'opposer à ces ennemis redoutables ? Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à ses amis dans ce danger

commun? Penellan et les autres, à demi privés de nourriture, presque engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes terribles qu'excitait une faim inassouvie? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue?

Louis fit en un instant ces réflexions affreuses. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Il put alors quitter l'abri qui le protégeait; il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et pénétrer sur le pont; et rien ne venait les arrêter dans leur marche! Louis pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons; mais si ceux-ci allaient monter sur le pont sans être armés, ils étaient inévitablement mis en pièces. Il résolut donc d'attendre, et se prépara à porter secours à ses amis; mais rien n'indiqua qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger.

XV. — LES OURS BLANCS. COMBAT SUPRÊME.

Après le départ de Louis, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagneraient leur lit, pour y retrouver un peu de chaleur. Il était alors six heures du soir, et il se mit à préparer le souper; il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amollir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling; celui-ci avait mis à cuire, dans une bassine, le reste du chien égorgé; le feu était vif, et la graisse, se dégageant des chairs de l'animal, surnageait à la surface.

— J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à Vasling; pourquoi avez-vous pris ma place?

— Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit Vasling; parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper!

— Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, avec dégoût, ou nous verrons!

— Nous ne verrons rien, répondit Vasling, et ce souper cuira malgré vous!

— Vous n'y goûterez donc pas! s'écria Penellan, en s'élançant imprudemment sur Vasling, qui fit briller son coutelas à sa main, en s'écriant:

— A moi, les Norwégiens! à moi, Aupic!...

Ceux-ci, en un clin d'œil, furent sur pied, armés de pistolets et de poignards. Le coup était préparé...

Penellan se précipita sur Vasling, qui s'était sans doute donné le rôle de s'en charger tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquiette et de Pierre Nouquet. Ce dernier, sans défense, accablé par la maladie, était livré à la férocité d'Herming; le charpentier avait saisi une hache aux premiers cris de Penellan, et se jeta à la rencontre d'Aupic; Alain Turquiette et le Norwégien Jocki luttaient avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie à d'atroces souffrances, n'avaient même pas conscience de ce qui se passait auprès d'eux.

Pierre Nouquet reçut bientôt un coup de poignard dans le côté, qui l'étendit sans mouvement, et Herming revint sur Penellan, qui se débattait avec rage; Vasling l'avait saisi à bras le corps.

Dès le commencement de la lutte, la bassine avait été renversée sur le fourneau, et la graisse, se répandant sur les charbons ardents, imprégnait l'atmosphère d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de désespoir, et se précipita du côté du lit où râlait le vieux Jean Cornbutte; la lampe, suspendue au plancher, éclairait cette scène de désolation.

Vasling, moins vigoureux que Penellan, sentit ses bras repoussés par ceux du timonier; ils étaient trop près l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, s'apercevant qu'Herming avait étendu son adversaire sur le sol, s'écria:

— A moi! Herming!

— A moi! Misonne, fit Penellan à son tour; mais Misonne se roulait à terre avec Aupic, qui cherchait à le percer de son coutelas; la hache du charpentier était une arme peu favorable à sa défense, car il ne pouvait la manœuvrer, et il avait toutes les peines du monde à parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait avec vigueur.

Cependant le sang coulait au milieu des rugissements et des cris; Turquiette, terrassé par Jocki, homme d'une force peu commune, avait reçu un coup de poignard à l'épaule; il cherchait en vain à saisir un pistolet suspendu à la ceinture du Norwégien; celui-ci l'étreignait comme dans un étau, et aucun mouvement n'était possible.

Au cri de Vasling, que Penellan acculait et écrasait contre la porte d'entrée, Herming accourut; au moment où il allait porter un coup de coutelas dans le dos du Breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'étendit à terre; mais l'effort qu'il fit permit à Vasling de reprendre un peu d'avantage; son bras droit put se dégager des étreintes de Penellan; mais la porte d'entrée, sur laquelle ils pesaient de tout le poids de leur corps, se défonça subitement, et Vasling tomba à la renverse.

Soudain un rugissement terrible éclata au-dessus de la tête des combattants, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier; Vasling l'aperçut le premier, il n'était pas à quatre pieds de lui. Au même moment, une détonation se fit entendre, et l'ours, blessé sans doute, ou effrayé, rebroussa chemin pour charger ce nouvel ennemi. Vasling, qui était parvenu à se relever, se mit à sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaça la porte défoncée, et regarda autour de lui. Misonne et Turquiette, étroitement garrottés par leurs ennemis, étaient jetés dans un coin, et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens; Penellan se précipita à leur aide; mais il fut renversé par les deux Norwégiens et Aupic; ses forces épuisées ne lui permirent pas de résister à ces trois hommes, qui l'attaquèrent de façon à lui enlever tout mouvement. Puis, aux cris du second, ils s'élancèrent sur le pont, croyant avoir affaire à Louis Cornbutte.

Là, le combat devint plus épouvantable. Vasling se débattait contre un ours, auquel il avait porté déjà deux coups de poignard; le sang ruisselait à flots. L'ours, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait à atteindre Vasling; celui-ci se sentait peu à peu acculé contre le bastingage; il était perdu, quand une seconde détonation retentit, et l'ours tomba. Vasling leva la tête, et aperçut Louis Cornbutte dans les enfléchures du mât de misaine, le fusil à la main; il avait visé l'ours au cœur, et l'ours était mort.

La haine domina la reconnaissance dans le cœur de Vasling; mais, avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tête brisée d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont; et Jocki, une hache à la main, parait à peine les coups que lui portait cet ours, qui venait de tuer Aupic. En vain l'animal avait reçu deux coups de poignard, il se battait avec rage, faisant des bonds terribles et poussant des rugissements affreux; son com-

pagnon se tenait à l'écart, ou plutôt se dirigeait du côté de l'avant du navire.

Vasling ne s'en occupa donc pas, et vint au secours de Jocki avec Herming; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broyé en un instant; et, quand celui-ci tomba sous les coups de Vasling et d'Herming, qui déchargèrent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

— Nous ne sommes plus que deux, dit Vasling, avec un air sombre et farouche; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance!

Herming rechargea son pistolet, sans répondre; avant tout, il fallait se débarrasser du troisième ours. Vasling regarda du côté de l'avant et ne le vit pas; en levant les yeux, il l'aperçut debout sur le bastingage, et grimpant déjà aux enfléchures pour atteindre Louis Cornbutte. Vasling laissa tomber son fusil, qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie féroce se peignit dans ses yeux.

— Ah! mon ours, s'écria-t-il avec un ricanement sanguinaire, tu me dois bien cette vengeance-là!

Cependant Louis Cornbutte s'était réfugié dans la hune de misaine; l'ours montait toujours, et n'était plus qu'à six pieds du malheureux Louis, quand celui-ci épaula son fusil et visa l'animal au cœur.

De son côté, Vasling épaula le sien pour frapper Louis, si l'ours tombait.

Louis tira; mais il ne parut pas que l'ours eût été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune! Tout le mât en tressaillit.

Vasling poussa un cri de joie.

— Herming! cria-t-il au matelot norwégien, va me chercher Marie! va me chercher sa fiancée!

Herming descendit, en riant, l'escalier du logement.

Cependant l'animal furieux s'était précipité sur Louis, qui chercha un abri de l'autre côté du mât; il le rejoignit; mais, au moment où sa patte énorme s'abattait sur lui, pour lui briser la tête, Louis saisit l'un des galhaubans, et se laissa glisser jusqu'à terre, non pas sans danger, car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles; Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Il jeta son arme avec rage, car Louis courait à lui, le coutelas à la main; il reprit le sien à sa ceinture, et l'attendit de pied ferme.

Ce combat était décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, Vasling s'était privé du secours d'Herming; il ne devait donc plus compter que sur lui-même.

Les deux ennemis se saisirent chacun au collet, de la main gauche; ils se tenaient de façon à ne pouvoir plus reculer: des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups de la main droite, qu'ils ne parèrent qu'à demi; car le sang coula bientôt de part et d'autre. Tout en s'escrimant ainsi, Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du cou de son adversaire pour le terrasser; Louis, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint; il parvint à le saisir des deux bras, mais, dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main!

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille; c'était la voix de Marie qu'Herming voulait entraîner. La rage du désespoir prit Louis au cœur; il se raidit avec la force d'un taureau, pour faire plier les reins de Vasling et le terrasser; mais, à ce moment, les deux ennemis se sentirent saisis tous les deux dans une étreinte puissante.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes, qu'il enlaçait dans ses pattes gigantesques! Vasling se trouvait appuyé contre le corps de l'animal; Louis sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs, et l'ours les étreignait avec une puissance irrésistible.

C'en était fait de tous deux!

— A moi! à moi, Herming! put crier le second.

— A moi! Penellan! hurla Louis Cornbutte, avec rage.

Des pas se firent entendre sur l'escalier; Penellan parut; il était libre. Il poussa un cri d'horreur, arma son pistolet, et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement; la douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable Vasling, dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis, qui respirait: aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger; le souffle seul lui avait manqué un moment.

— Marie!... dit-il en ouvrant les yeux.

— Elle est sauvée! dit le timonier; Herming est étendu là, avec un coup de poignard au ventre.

— Et ces ours...

— Morts, Louis, comme nos ennemis; mais on peut dire que, sans ces bêtes-là, nous étions perdus; ils sont venus, vraiment, à notre secours. Nous remercierons donc la Providence, car il faut bien avouer qu'en cette occasion tout s'est encore trouvé pour le mieux.

Louis et Penellan descendirent dans le logement, théâtre de ces scènes sanguinaires, et Marie, toute tremblante et pleurant, se précipita dans ses bras.

XVI. — DEUIL ET CONSOLATION.

Herming, mortellement blessé, avait été transporté sur un lit par Misonne et Turquiette, qui brisèrent leurs liens, ainsi que Penellan; ce misérable râlait déjà. Les deux marins s'occupèrent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrit heureusement pas de gravité.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte; son père ne donnait plus aucun signe de vie. Etait-il mort avec l'anxiété de voir son fils livré à ses ennemis? était-il mort avant cette terrible scène? On ne sait. Le pauvre vieux marin, brisé par la maladie, tué par le manque de remèdes, avait succombé misérablement.

A ce coup inattendu, Louis et Marie tombèrent dans un désespoir profond, puis ils s'agenouillèrent près du lit et pleurèrent en priant pour l'âme de Jean Cornbutte.

Penellan, Misonne et Turquiette les laissèrent seuls dans cette chambre mortuaire et remontèrent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tirés à l'avant; ils résolurent de garder leurs fourrures, qui leur devenaient d'une grande utilité, mais ils ne pensèrent pas un seul moment à manger leur chair; d'ailleurs le nombre des hommes à nourrir était bien diminué maintenant. Les cadavres de Vasling, d'Aupic et de Jocki, jetés dans une fosse creusée en toute hâte sur la côte, furent bientôt rejoints par celui d'Herming; le Norwégien mourut dans la nuit, sans repentir ni remords, l'écume de la rage à la bouche.

Les trois marins réparèrent aussi la tente, qui, crevée en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La température était excessivement froide; elle se prolongea ainsi jusqu'au retour du soleil, qui reparut au-dessus de l'horizon le 8 janvier.

Jean Cornbutte fut enterré au milieu des pleurs que personne ne songeait à cacher; il avait quitté son pays

pour retrouver son fils, et mourir sous ce climat affreux! Sa tombe fut creusée sur une hauteur, et les pieux marins économisèrent une croix de bois sur leur combustible.

Depuis ce jour, ils passèrent encore par de cruelles épreuves de température; mais le jus des citrons, qu'ils avaient retrouvés cachés dans les sacs des misérables, leur conserva et leur rendit la santé; Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours après ces terribles événements, et prendre un peu d'exercice.

Bientôt la chasse devint plus facile et plus abondante; les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre; ils tuèrent souvent une sorte de canard sauvage, qui leur procura une nourriture excellente; ils n'eurent à déplorer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une excursion, pour reconnaître, à vingt-cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glaces. Le mois de février fut signalé par de violentes tempêtes et des neiges abondantes; la température moyenne fut encore de 25 degrés au-dessous de zéro, mais ils n'en souffrirent pas par comparaison; d'ailleurs, la vue du soleil, qui s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon de glaces, les réjouissait, en leur présageant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le Ciel eut pitié de leurs souffrances, car la chaleur fut précoce cette année: dès le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus, voltigeant autour du navire; Louis s'empara de grues qui avaient poussé trop loin leurs pérégrinations septentrionales; des bandes d'oies sauvages se laissèrent même entrevoir dans le sud.

Ce retour indiquait une diminution du froid; cependant il ne fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la température baissait subitement, et les marins étaient forcés de recourir à leurs précautions les plus grandes pour se prémunir contre elle; ils avaient déjà brûlé tous les bastingages du navire pour se chauffer, le rouffle, qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux-pont; il était donc temps que cet hivernage finît; heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de 16 degrés au-dessous de zéro; Marie s'occupa de préparer de nouveaux vêtements pour cette précoce saison de l'été.

Depuis l'équinoxe, le soleil s'était constamment maintenu au-dessus de l'horizon, sans jamais disparaître; les huit mois de jour des pôles avaient commencé; cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tardèrent pas à agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes précautions pour lancer *la Jeune Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient; le navire fut en conséquence solidement étayé; on dut attendre que les glaces fussent brisées; mais, à la grande joie comme au grand étonnement des marins, ce ne fut pas nécessaire: les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachaient peu à peu, et le brick redescendit insensiblement, sans secousse et sans danger; vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel, bien qu'il ne flottât pas encore.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies effroyables, qui, répandues à flots sur la plaine de glace, hâtèrent encore sa décomposition; le thermomètre remonta à 10 degrés au-dessous de zéro; quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoques, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement; la provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut bientôt plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements; les crevasses se formaient avec une grande rapidité; il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car de dangereuses fissures serpentaient çà et là; il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent avec ces symptômes de dégel, et on leur donna souvent une chasse fructueuse, car leur graisse fut utilement conservée.

La santé des marins demeurait excellente; leur temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses; Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes probables. D'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus au sud; déjà le bris des glaces s'était produit dans différents endroits, et quelques glaçons flottants se disposaient à aller se dissoudre dans la haute mer. Vers le 25 avril, le navire fut mis en état; les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable de les voir se balancer au souffle du vent; le navire en tressaillit, car il avait retrouvé sa flottaison, et, quoiqu'il ne pût pas bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel commença rapidement; la neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inaccessible; de petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

A vingt milles du navire, au sud, les glaçons, complétement détachés, voguaient vers l'océan Atlantique; bien que cet effet ne se produisît pas encore autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son pauvre père, Louis et le navire quittèrent la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans une pensée triste les lieux où l'on a souffert des souffrances dont des amis sont morts. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ. Souvent le navire fut arrêté par des bancs de glace, que l'on coupa à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers immenses, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé dès lors à ces périlleuses manœuvres; Penellan, Nouquet, Turquiette, Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée de ces glaces dangereuses, à la hauteur de l'île Jean-Mayen; vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient déjà dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine; le brick avait mis près d'un mois à sortir des écueils mouvants de la mer polaire.

Le 16 août, *la Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dunkerque; elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourait sur la plage. Les marins du brick tombèrent bientôt dans les bras de leurs amis; le bon vieux curé reçut Louis et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par la souffrance et le malheur.

JULES VERNE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Mme Marie Cabel dans *les Diamants de la Couronne, le Bijou perdu, la Promise, le Muletier de Tolède,* etc.

MADAME CABEL.

Le jour était beau ; le ciel pur et le soleil radieux.

Une charmante petite fille courait et jouait dans une prairie, aux environs de Bruxelles.

Entendant chanter les oiseaux, elle se mit à chanter comme eux, et elle le fit avec tant de grâce qu'une fée sortit d'un buisson pour l'écouter.

Etait-ce une fée réellement? L'enfant dut le croire à la soudaineté de l'apparition, au doux visage de l'inconnue, et surtout au dialogue suivant :

— Quel âge as-tu, petite?

— Neuf ans, madame.

— As-tu pris des leçons de chant?

— Jamais, on m'enseigne le piano.

— Eh bien! dis à tes parents de t'apprendre aussi à chanter, de te donner de bons maîtres, et tu deviendras ce qu'était ma sœur (la fée soupira).

— Qu'était donc votre sœur, madame?

— Ah! c'est toute une histoire.

— Contez-la moi.

— Ma sœur avait trois ans, lorsque le génie de la musique la marqua aux lèvres et au cœur dans son berceau. Elle chantait déjà sans règle et sans guide, comme tu faisais tout à l'heure; mais notre père, homme de grand talent et de grande volonté, imposa un frein à cette voix indocile, et l'assouplit si bien en la développant qu'il en fit la plus belle voix du monde. A cinq ans, sur le théâtre de Naples, ma sœur jouait l'enfant dans l'*Agnès*, de Paer, à l'étonnement et à l'admiration générale. A dix-sept ans, elle remplaçait tout à coup la Pasta dans la Rosine du *Barbier*; puis, à force de travail, de courage et d'inspiration, elle éclipsait ses plus illustres rivales, passées et présentes, et se voyait couronnée reine du chant, portée en triomphe, couverte de bouquets, d'or et d'hommages, de Paris à Londres, de Rome à Milan, de Bruxelles à Vienne, et jusqu'à New-Yorck, en Amérique. Or, en vérité, mon enfant, je te le répète, tu auras la gloire et la fortune de ma sœur, si tu as son ardeur et sa persévérance.

La petite fille avait écouté ces paroles avec une sorte d'extase.

— Et comment se nommait votre sœur, madame? demanda-t-elle à l'inconnu.

— Marie Garcia, la Malibran.

— Oh! je connais ce beau nom : tous les poëtes l'ont chanté, tous les hommes l'ont applaudi, toutes les femmes l'ont envié. Mon père le prononce souvent avec respect et enthousiasme. Mais si vous êtes la sœur de la Malibran, vous n'êtes donc pas une fée? Vous vous nommez aussi Garcia?

— Pauline Garcia, la fée de ton avenir, si tu suis mes conseils.

C'était, en effet, Pauline Garcia, aujourd'hui Mme Viardot, qui, habitant alors un château près de Bruxelles, tirait ainsi l'horoscope de Marie Dreullette, devenue depuis Mme Cabel, la Malibran du Théâtre-Lyrique.

Vous jugez si, en rentrant chez elle, la petite Marie demanda à son père des leçons de solfége!

Ne croyez pas cependant que la prédiction d'une si brillante destinée eût enivré son jeune orgueil. Déjà modeste comme tous les vrais talents, elle avait accueilli les présages de la fée, comme elle accueille aujourd'hui les ovations du public, avec cette simplicité gracieuse et ce sourire, maître de lui-même, qui font de tout succès l'aiguillon d'un progrès nouveau.

M. Dreullette n'était pas homme à méconnaître la vocation de sa fille. Originaire de Belgique et officier de cavalerie en France, il préférait au service de Mars le culte d'Apollon, et la musique l'avait rendu à son pays natal, où il s'était fait agent comptable des grands théâtres.

Quand Marie lui naquit à Liége, il la voua à la muse de l'harmonie, et il l'avait déjà mise en bonne voie au piano, lorsque l'aventure ci-dessus la lui fit tourner vers le chant.

Hélas! il ne devait pas jouir de son ouvrage; il mourut devant les progrès de sa fille, et sans être assuré qu'elle toucherait le but.

Voilà la future Malibran, l'alouette des prairies de Bruxelles, chargée de soutenir une famille sans chef, une mère au désespoir!

Terrible épreuve pour les rêves de gloire et de fortune!

Mais la souffrance est le creuset du caractère, aussi bien que du talent. Aide-toi, le ciel t'aidera, a dit la Providence. Elle ne manqua point de parole à Mlle Dreullette. Au moment où elle accomplissait sa noble mission avec autant de courage que de dévouement, le ciel mit sur sa route un jeune homme de cœur et d'esprit, un musicien distingué, un maître habile et ferme, aimable et résolu, le professeur George Cabel. Le bijou musical avait trouvé son ciseleur. Marie Dreullette devint Mme Cabel.

Avec ce guide sûr et infatigable, l'artiste fait des pas de géant. Elle arrive à Paris en 1847. Son premier patron — qui sera son dernier ami — est M. Massard, professeur au Conservatoire. Mais où se produira d'abord la nouvelle étoile? Qu'importe le théâtre, pourvu qu'il y ait un public! Sa personne a tant de charme qu'on ne saurait la voir sans l'admirer. Sa voix est si merveilleuse qu'on ne saurait l'entendre sans l'applaudir. C'est ce qui advient au Château-des-Fleurs, dont les échos retentissent jusqu'à l'Opéra-Comique. Le suffrage magistral de M. Halévy ouvre cette belle scène à la jeune artiste. L'ascension était si rapide, qu'on la crut invraisemblable. Tel ne fut pas l'avis de M. Hanssens, directeur du grand théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. A peine a-t-il entendu Mme Cabel, à Feydeau, dans *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires*, qu'il enlève ce trésor aux Parisiens, sans leur laisser le temps de le reconnaître.

Heureusement M. Perrin l'a reconnu, lui, et ne quitte la débutante qu'en lui disant : Au revoir.

Pendant les deux années qui suivent, la prédiction de Mme Viardot se réalise de jour en jour. Idole des Bruxellois d'abord, puis des Lyonnais, puis du Havre, où les pauvres la bénissent encore, puis de Strasbourg, où elle électrisait toute l'Alsace, Mme Cabel revient à Paris, couverte de lauriers, et fait explosion au Théâtre-Lyrique dans *le Bijou perdu*, que la foule appelle *le Bijou retrouvé*, en appliquant ce titre au retour de la diva. Bientôt le triomphe de *la Promise* dépasse celui du *Bijou*. Enfin, M. Perrin, l'homme du tact et de l'à-propos, frappe le troisième coup (*tertia solvet*) par l'éblouissant *Muletier de Tolède*, où Mme Cabel achève d'accomplir son horoscope royal, en attendant le piédestal plus radieux encore que lui élèvent MM. de Saint-Georges et Halévy.

Laissons à deux juges éminents de la presse le soin de définir le talent de Mme Cabel :

« On ne saurait, dit M. Théophile Gautier, rêver une facilité plus étincelante, une vocalisation plus audacieusement heureuse, un brio plus communicatif. Quelles brillantes fusées de notes! quelles cadences perlées! quels traits rapides et périlleux! Comme cette artiste se joue avec les difficultés les plus incroyables, sans que sa physionomie charmante trahisse la moindre émotion, le plus petit effort! Quelle verve! quelle finesse! »

« Mme Cabel, dit M. Fiorentino, est d'une beauté inquiétante; elle est d'un charme irrésistible. Aucun théâtre de Paris ni de l'étranger, je pense, ne possède une cantatrice aussi accomplie, aussi distinguée, aussi parfaite dans son genre. Elle sait tout dire, elle sait tout comprendre; elle a des gestes qui ne sont qu'à elle, des inflexions de voix qui enlèvent le public. Elle met dans ses moindres intentions tant de grâce, de vérité et de naturel, tant de hardiesse et de modestie à la fois, une gaieté si franche et une mesure si excellente, qu'on ne peut rien souhaiter de plus ni de mieux. »

A ces glorieux éloges nous en joindrons un plus modeste, mais qui est le premier de tous à nos yeux, et qui vaut à Mme Cabel sa place au *Musée des Familles*. Elle est du petit nombre des artistes dramatiques dont le caractère et l'existence, la réputation et les manières, la position comme femmes, en un mot, sont aussi intacts, aussi considérés et aussi honorables dans le monde que leur renommée est éclatante au théâtre. Admirable et charmant privilége, qui ne s'acquiert et ne s'explique qu'à force de vertu, d'esprit, de cœur, de distinction personnelle, et que par un mérite assez sérieux et un tact assez parfait chez le mari, pour ne jamais ressembler à l'époux de la reine.

Mme Cabel restera-t-elle au Théâtre-Lyrique? c'est au moins douteux. Elle y a fait son œuvre, en révélant et

en fondant la musique au boulevard populaire. Grâce à elle, il n'y a plus de Porte-Saint-Denis dans le Paris de l'art. Après cet éclatant service et avec la haute célébrité qui en résulte, chacun attend Mme Cabel à l'Opéra-Comique, et elle-même doit tenir à la revanche de cette rentrée.

Quoi qu'il arrive, et partout où elle chantera, le public la suivra de ses bravos, car nul artiste n'a plus qu'elle, en ce moment, le don de le charmer et de le passionner.

C'est par là surtout qu'elle a vérifié la prophétie de la sœur de la Malibran.

ANECDOTES PRIVÉES SUR L'EMPEREUR NICOLAS (1).

Voici un trait qui montre à quel point le czar, dont la mort est un si grand événement, disposait des volontés et des existences de ses sujets.

Nicolas présidait, il y a quelques années, à de grandes manœuvres, qui avaient attiré plusieurs officiers étrangers d'Allemagne, de France et d'Angleterre.

Une des batailles simulées devait se terminer par la retraite d'un corps d'armée derrière une profonde rivière, au moyen d'un pont de bateaux que les pontonniers avaient à couper après le passage du dernier bataillon. Ce plan fut suivi en tout point. Le corps battu passa la rivière, et le pont fut détruit. L'empereur, accompagné des grands-ducs, se tenait sur le bord du fleuve avec son cortége, quand arriva la brigade victorieuse de Manderstjern.

— Eh bien ! lui dit l'empereur, que faites-vous à présent ?

— La manœuvre est finie, répondit-il, l'ennemi a pris la fuite.

— Vraiment ! un bon général ne se contenterait pas d'un demi-avantage, il poursuivrait l'ennemi.

— Votre Majesté m'ordonne-t-elle la poursuite ?

— Vous devez savoir ce que vous avez à faire. Le général s'élance vers ses soldats :

— Enfants ! s'écrie-t-il, l'empereur nous commande de poursuivre l'ennemi ; faites le signe de la croix, suivez-moi !

Et, enfonçant l'éperon, il saute dans le fleuve rapide, où cheval et cavalier disparaissent. Tout le premier rang le suit en criant : Hurrah ! Écrasés par le poids des armes, des sacs et des vêtements, bon nombre de militaires se débattent contre la mort ; le général lui-même est en péril.

— Soldats ! s'écrie l'empereur, sauvez votre général !

Beaucoup d'hommes, se débarrassant de leurs sacs, sautent à leur tour dans la rivière. Le général est tiré demi-mort, mais plusieurs soldats se noient. Le soir, Manderstjern tremblait de fièvre dans son lit. La porte s'ouvre, le czar entre.

— Es-tu fou, Manderstjern ? dit-il amicalement, n'as-tu pas compris que je plaisantais ?

— Je n'en étais pas bien sûr, répondit le général. Votre Majesté pouvait vouloir montrer à tous les étrangers jusqu'à quel point les Russes obéissent à leur empereur !

Nicolas n'était pas moins maître de lui-même que des autres, s'il faut en croire l'anecdote suivante, rapportée par l'ancien secrétaire du prince de Demidoff.

Le docteur Mandt, médecin particulier du czar, est à la fois le héros et l'historien de l'aventure.

« A l'époque dont je parle, dit-il, l'empereur souffrait d'une indisposition tenace, dont la cause restait inconnue : — *causa rerum* — le désespoir du médecin comme du philosophe, l'éternel problème ! — Mes ennemis, mes amis, et, avant tout, mes confrères, en profitèrent pour m'accuser d'imprévoyance, puis d'ignorance, puis d'empoisonnement.

La rumeur fut grande ; elle monta jusqu'au maître.

Je n'ignorais ni la marche, ni les progrès de l'assassinat commis sur ma personne ; mais le rétablissement de l'empereur était la seule réponse que je pusse opposer à la calomnie. Je me hâtai de me rendre à ses ordres.

L'empereur était seul, étendu dans un fauteuil à la Voltaire. Sa tête de lion se courbait, affaissée par la souffrance ; il avait le teint plombé, l'air sombre.

Il jeta sur moi un regard pénétrant, et, après quelques minutes d'un silence glacé, me demanda comment je le trouvais.

Je tâtai le pouls, il était fort et agité, — la langue mauvaise, l'état général alarmant.

— Eh bien, monsieur ? me dit l'empereur.

Il m'appelait toujours par mon nom. Cette variante était assurément de mauvais augure.

— Sire, Votre Majesté a de l'oppression, de la fièvre ; il conviendrait de prendre un vomitif.

Au mot de vomitif, auquel, pour bien comprendre l'effet qu'il devait produire sur l'esprit du maître, il faut rattacher les bruits d'empoisonnement en circulation depuis deux jours, l'empereur releva brusquement la tête :

— Un vomitif ! vous ne m'en avez jamais ordonné.

— C'est vrai ; mais la belle santé de Votre Majesté en a toujours rendu l'emploi inutile.

— Et vous jugez devoir faire aujourd'hui cet essai pour la première fois ?

— Oui, sire.

L'empereur m'ordonna de préparer le remède. Je passai dans le laboratoire contigu à son cabinet, et ne tardai pas à en revenir, un verre à la main. Sa Majesté le prit, regarda le contenu d'abord, moi ensuite, et but.

L'action du médicament ne tarda point à se faire sentir ; mais la nature des expectorations ne me satisfit point.

Un autre vomitif me parut nécessaire.

L'empereur prit la seconde potion comme la première, après un court moment d'hésitation, dominé par un puissant effort de volonté.

De nouvelles expectorations eurent lieu.

Epuisé par cette double lutte physique et morale, l'empereur souleva sa tête pâlie, et me dit d'un ton de sourde colère :

— Est-ce fini ?

— Non, sire, car il me faut de la bile.

— C'est-à-dire qu'il vous faut mes entrailles ; soit. Mais retenez bien ceci : *Je veux...*

La manière dont ce mot fut accentué rendait sa signification saisissante.

— *Je veux que celui-ci fasse de l'effet.*

Bien que parfaitement calme en apparence, et en réalité maître de moi, je n'en avais pas moins conscience de l'extrême gravité de la situation. Il fallait, ou guérir le czar, ou confirmer d'abominables soupçons, auxquels le genre de traitement adopté ne manquerait pas de donner une autorité formidable ; faire ce que je commençais à croire impossible, ou perdre l'honneur. — Je ne parle pas de la vie, qui ne vaut pas la peine qu'on la défende. — Pénétré du péril et de la responsabilité, je triplai à tous risques les doses, dans la dernière préparation, celle qui devait faire de l'effet, *sous peine de mort*, et je la présentai à l'empereur.

Les vomissements furent immédiats, complets.

Le maître s'enquit si j'étais content.

— Votre Majesté est hors de tout danger, répondis-je.

Le lendemain, je trouvai l'empereur debout, plein de force.

— Savez-vous, Mandt, me dit-il, qu'hier, tandis que vous me traitiez, je croyais à un empoisonnement ?

Je le savais, sire !

— Vous le saviez !... et vous avez osé me conseiller des vomitifs ?

— L'état de Votre Majesté les exigeait.

(1) Voyez son portrait et sa biographie, t. XIII, p. 177.

— Mais s'ils eussent mal opéré, qu'auraient dit vos ennemis? — car vous en avez, et beaucoup...

— Ils auraient affirmé après ce qu'ils ont insinué avant : on m'aurait appelé Mandt l'empoisonneur.

— Et cette pensée ne vous a point arrêté ?

— C'était mon devoir !

L'empereur me tendit la main. »

Une troisième anecdote sur l'empereur Nicolas et son fils Alexandre prouvera l'accord qui régnait entre eux dans les moindres choses. Il y a quelques années, après une grande revue passée à Postdam, le roi de Prusse eut l'idée de réunir dans un escadron la troupe brillante de têtes couronnées et de princes qui assistaient à cette fête militaire. Le commandement de l'escadron fut donné à un vieux général : l'empereur Nicolas, qui était le plus grand, eut la droite, et les évolutions commencèrent. Peu à peu, on s'approcha de la terrasse du château de Sans-Souci, sur laquelle l'impératrice de Russie contemplait ce spectacle. Le général commandant s'approcha de l'impératrice, lui fit son rapport et commanda ensuite : « Descendez de cheval ! » Tous les cavaliers descendirent et jetèrent les rênes à leurs écuyers. Il ne resta que deux cavaliers qui demeuraient immobiles à côté de leurs chevaux : l'empereur Nicolas et le grand-duc Alexandre. Le roi leur demanda enfin ce qu'ils attendaient. Tous les deux répondirent d'une voix : « On n'a pas commandé : Partez ! » Ainsi l'exige, en effet, le règlement prussien. Les deux princes étaient fort éloignés l'un de l'autre, et n'avaient nullement pu se concerter sur cette réponse.

Dans un petit livre intitulé *la Comète et le Croissant*, et publié au mois de juin 1854, on lit le calcul suivant, relatif à l'empereur de Russie, Nicolas Ier :

« Un calcul très-simple, sur la date d'un événement ou d'une naissance indique, pour celui dont on tire ainsi l'horoscope par l'arithmétique, l'année de quelque grand événement. La même opération peut se renouveler sur cette même date, et le résultat est encore plus significatif. Voilà la théorie. Voici les résultats qu'elle donne appliqués à la date de l'avénement de l'empereur Nicolas :

1825
1
8
2
5
1841

« L'année 1841 marque, en effet, dans la carrière du souverain actuel de la Russie ; c'est celle de sa plus grande prépondérance en Orient et en Europe. Recommençons notre addition :

1841
1
8
4
1
1855

« Que sera 1855 ? C'est le secret de Dieu. »

Les adeptes de l'arithmétique cabalistique trouveront certainement dans la mort de l'empereur de Russie la confirmation de la prophétie numérique annoncée l'année dernière.

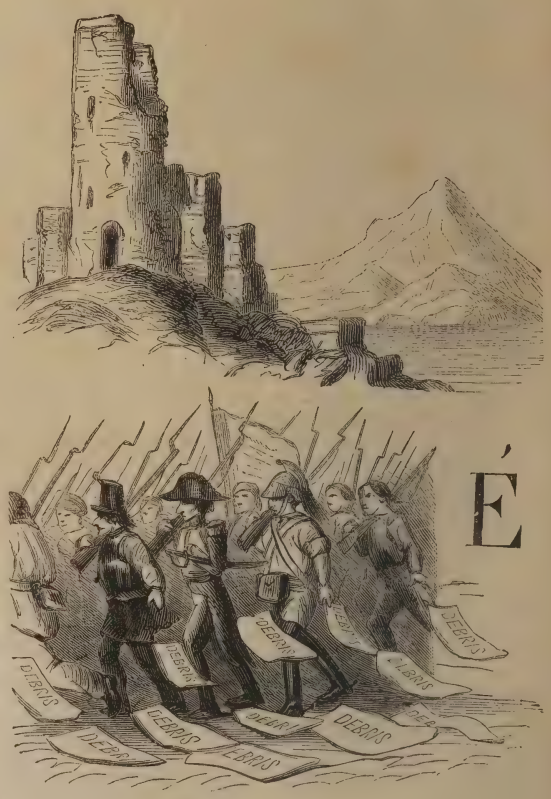
— Après avoir déjà élu M. le duc de Broglie et M. E. Legouvé, à la place de M. de Saint-Aulaire et de M. Ancelot, l'Académie française, dans sa séance du 22 mars, a nommé M. Ponsard en remplacement de M. Baour-Lormian.

Trois jours après, on apprenait qu'un nouveau fauteuil devenait vacant par la mort de M. de Lacretelle.

— L'auteur du *Manuel des honnêtes gens* et des *Fables et Fabliaux*, M. Etienne Catalan, ne s'endort pas sur ces graves succès. Il vient de composer, poésie et musique, des chansons pleines de grâce et de malice, de sentiment et de gaieté. Le disciple de Montaigne se fait l'émule de Nadaud, ou plutôt son compère, car il lui dédie ses premiers couplets : *les Vieux époux*. Ils sont dignes de leur patron, et seront reçus partout, comme lui, à bras ouverts. Leur philosophie est si douce et si touchante, leur cœur si tendre et si indulgent, leur esprit si aimable et si fin, leur morale si pure et si chrétienne ! L'accompagnement des *Vieux époux* est de Camille Saint-Saëns, ce jeune maître déjà vieux de renommée. Enfin, l'éditeur est celui de Nadaud lui-même, M. Heugel, cet orfévre de la bonne musique, qui ne met son estampille qu'aux vrais bijoux. Bref, prenez et chantez *les Vieux époux* en famille, et le portefeuille de l'auteur est assez riche pour leur donner bientôt des enfants.

PITRE-CHEVALIER.

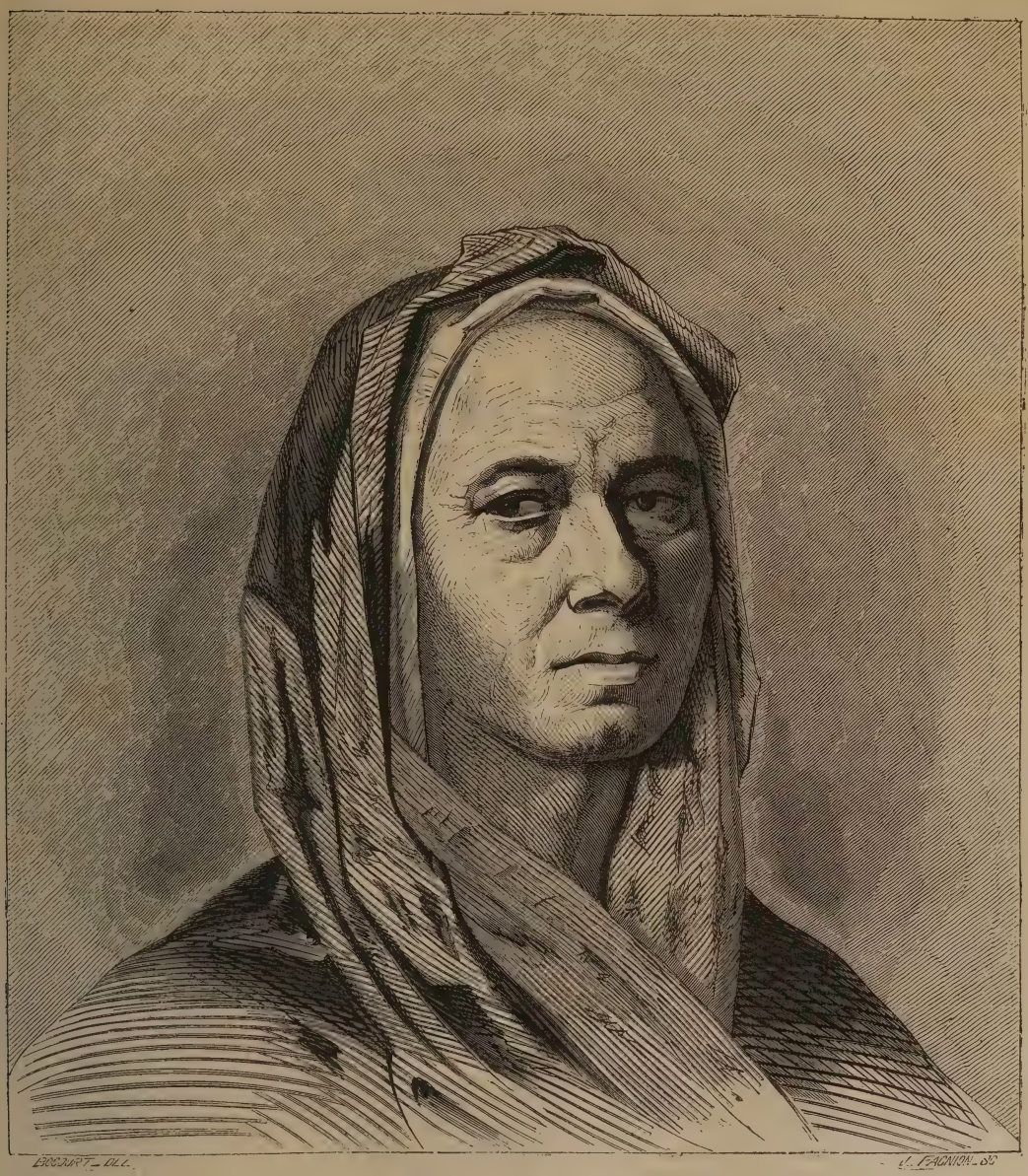
RÉBUS SUR HENRI IV.



TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris

UN PORTRAIT DE FEMME, DE DENNER.

MUSÉE DU LOUVRE.



Un portrait de femme, de Denner. (Musée du Louvre.) Dessin de Bocourt

Lorsqu'à la vente de M. le comte de Morny, en 1852, ce tableau de trente et quelques centimètres carrés fut acheté près de vingt mille francs par le Musée du Louvre, on s'étonna d'un si grand prix pour un si petit ouvrage, et on courut l'examiner dès qu'il fut exposé dans les galeries.

On comprit bientôt que le *Portrait de femme* de Denner est réellement un chef-d'œuvre, et il est devenu d'autant plus populaire de jour en jour que ses qualités sont de celles qui frappent tous les yeux. Jamais on n'a poussé aussi loin l'imitation de la nature. Ce n'est plus de la couleur étendue sur une toile, ce sont des os et de la chair,

des yeux, une bouche, des traits animés, des rides véritables; c'est une tête parlante enfermée dans un cadre.

Rien de curieux comme de voir l'effet de ce trompe-l'œil sur la foule qui parcourt les salles du Louvre : arrivé devant le tableau de Denner, chacun s'arrête confondu, et pousse une exclamation, comme à l'aspect d'un prodige.

Étudiée à la loupe, l'œuvre est plus étonnante encore; son fini, exempt de sécheresse, semble au-dessus de la patience humaine.

Et cependant l'auteur a laissé beaucoup de productions, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

L'*Etude de femme* porte la date : *London*, 1724, — et une tradition d'atelier en raconte ainsi l'histoire.

Balthazar Denner était donc, à Londres, déjà fort à la mode et très-couru, lorsqu'un jeune officier de marine, près de s'embarquer pour l'Inde, lui demanda le portrait de sa mère, qu'il voulait emporter avec lui.

L'artiste, jugeant le terme trop court, allait refuser; mais Georges Wilson (c'était le nom du midshipman) le conjura si instamment qu'il ne put se dérober à ses vœux.

— Je n'ai jamais vu, s'écria Denner, un si tendre amour filial; il inspirera mon talent, et j'accomplirai un tour de force!

Les séances commencèrent le jour même, et, en voyant déjà sa mère revivre sur la toile, le jeune officier s'élança au cou du peintre.

Mais, hélas! il ne devait pas jouir de son ouvrage; il ne devait pas emporter l'image chérie dans l'Inde. A la quatrième séance, Georges manqua au rendez-vous. Un ordre de départ immédiat l'avait enlevé à sa famille, sans lui laisser le temps de faire ses adieux.

Il n'eut qu'une minute pour écrire à Denner :

« Embrassez ma mère pour moi, vous qui la connaissez « déjà si bien; consolez-la de mon absence, si vous le « pouvez; achevez son portrait, si vous voulez me conso- « ler moi-même, et envoyez-le-moi à Calcutta par la pre- « mière occasion. Vous avez tout le temps, hélas! je ne « dois revenir que dans cinq ans. »

Vous jugez si la mère pleura! L'artiste pleura avec elle; c'était la meilleure consolation. Puis le tableau fut achevé avec le plus grand soin.

Tout le monde l'ayant admiré, il fit l'honneur et la fortune de Denner, que trente lords se disputèrent et emmenèrent dans leurs châteaux.

Mme Wilson, bien entendu, s'était chargée d'envoyer son portrait à son fils.

Mais il y avait une fatalité sur ce chef-d'œuvre.

La mère tomba malade et mourut, avant d'avoir expédié son image pour Calcutta.

Le tableau fut vendu aux enchères par la succession. La loi et les inventaires sont sans entrailles, et les hommes d'affaires n'admettent pas les conventions du cœur.

Quand Georges revint à Londres, au bout de cinq ans, il ne trouva donc ni l'original ni le portrait.

Il se crut deux fois orphelin, et, terrassé par ce double coup, il ne se releva que pour en parer la moitié.

S'il ne pouvait arracher sa mère à la tombe, il pouvait du moins la retrouver en peinture!

Le tableau de Denner était quelque part; il s'agissait de le découvrir et de le racheter à tout prix.

Malheureusement, tombé aux mains des spéculateurs, il avait couru l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Ce fut chez un riche négociant d'Amsterdam qu'après un an de recherches et de voyages Georges Wilson retrouva enfin — sa mère.

Car telle était la ressemblance et la perfection de l'image, surtout pour un fils inconsolable et qui l'avait laissée à l'état d'ébauche, que Georges ne put la voir sans pousser un cri et sans tomber à genoux.

Terrible imprudence, qui révéla au négociant la valeur de son trésor.

Aussi ne voulut-il s'en défaire à aucun prix, et repoussa-t-il les offres les plus brillantes.

Georges allait quitter Amsterdam, désespéré, lorsqu'il rencontra dans la rue... Devinez qui? — Denner en personne!

L'artiste faisait justement une tournée en Hollande.

Georges lui conta ses malheurs et celui qui venait y mettre le comble.

— Espérez encore, lui dit le peintre attendri, je connais le négociant Van ***, et je vais lui demander de copier mon tableau.

— Si vous faites cela, s'écria l'orphelin, je vous devrai la vie; car vous m'aurez rendu ma mère.

Quelques jours plus tard, en effet, Denner s'y était pris si habilement, qu'il s'installait, dans la galerie du Hollandais, à copier son propre ouvrage.

Or, M. Van *** avait une femme excellente et une charmante fille de dix-huit ans, unies par la tendresse la plus profonde, et qui, aimant beaucoup les arts et les artistes, venaient souvent regarder travailler Denner.

En voyant Mlle Dorothée aux petits soins pour sa mère, en entendant ces deux femmes, idoles l'une de l'autre, se jurer qu'elles mourraient s'il fallait jamais se séparer, le peintre leur dit qu'il n'avait connu qu'un exemple d'attachement pareil au leur; et il raconta, sans nommer les personnages, l'histoire de Georges Wilson.

La mère et la fille en furent émues jusqu'aux larmes; et comme elles regrettaient de ne rien pouvoir pour un tel fils :

— Vous pouvez tout, reprit Denner, car ce fils est à Amsterdam, et voici le tableau qu'il payerait de son sang.

Le lendemain, Mme et Mlle Van *** permirent à Denner d'amener Georges... contempler le portrait de sa mère.

Le surlendemain, Georges vit Mme Van *** et Dorothée. La première lui rappela toutes ses douleurs, la seconde lui sourit comme une consolation.

L'une et l'autre le reçurent avec empressement, l'écoutèrent avec intérêt, et le retinrent avec imprudence...

Les jours suivants, Dorothée ne parla à Denner que de Georges Wilson.

Bref, les visites et les entrevues se multiplièrent. Georges ne pouvait plus passer vingt-quatre heures... sans revoir l'image de sa mère, et Dorothée, sans accorder une telle faveur à un pareil fils..

L'amour filial est le compagnon et le garant de toutes les vertus du cœur et de l'esprit. Georges les trouva donc toutes réunies en Dorothée, et Dorothée les trouva toutes résumées en Georges.

Pendant ce temps-là, l'artiste ne travaillait guère... Un projet mystérieux germait dans sa tête, à la vue de deux jeunes gens si parfaits.

Un matin que M. Van *** revenait d'une absence, Denner dit à Georges :

— Je crois que vous aurez mon tableau même, et non plus une copie.

— Mais, s'écria l'Anglais, vous savez que le propriétaire me l'a refusé contre tout ce que je possède...

— Eh bien ! donnez-moi seulement vos pouvoirs... et l'anneau que vous portez au doigt.

Georges hésita; c'était l'anneau de sa mère ! Il le remit toutefois au peintre en l'embrassant.

Deux jours après, Denner apporta à Wilson, en échange de sa bague, celle de Dorothée.

— Vous voilà fiancés ! dit l'artiste; allez demander à M. Van *** la main de sa fille.

Georges crut qu'il mourrait de joie, et courut chez le négociant.

M. Van *** adorait sa femme et idolâtrait sa fille; il le prouva en mariant celle-ci à Georges, et en mettant dans sa corbeille de noces le portrait de Mme Wilson.

Mme Van *** remercia Dieu de lui avoir donné le seul gendre qui ne dût jamais la séparer de sa fille.

— Si toute ma fortune ne pouvait payer votre œuvre, dit Georges à Denner, comment m'acquitter envers votre action ?

— En vivant heureux et en pensant à moi, sous les auspices de votre mère, répondit l'artiste en montrant son tableau.

Denner retourna à Hambourg, où il était né en 1685, et où il avait été lui-même négociant, après avoir travaillé chez des peintres d'Altona et de Dantzik. Le commerce l'ayant conduit à Berlin, où Frédéric II rassemblait un musée de tableaux, il quitta le comptoir pour le chevalet, en 1709, fit fortune avec son pinceau, de capitale en capitale, — et mourut, honoré, à Hambourg, en 1747.

PITRE-CHEVALIER.

LE PÈRE RÉMY.

APOLOGIE DE L'OR.

O monnaie ! vil écu quand on te regarde d'un côté; médaille sacrée quand on te regarde de l'autre ! PAULIN LIMAIRAC.

— Vous est-il jamais arrivé, chère Antoinette, me disait dernièrement mon ami le comte de P..., en voyant une lumière isolée briller, dans le lointain, au milieu de l'obscurité de la nuit, de vous sentir, comme malgré vous, attirée vers elle, et de fixer longtemps vos regards sur ce point unique, en laissant votre imagination bâtir une foule de conjectures sur la situation de ceux qu'elle éclaire ? Est-ce la lampe du savant, poursuivant, sans se préoccuper de la fuite des heures, la solution d'un problème qui lui échappe toujours ? Est-ce le reflet du cierge éclairant la veillée des morts dans une pauvre mansarde; ou bien la lueur de la chandelle, à l'aide de laquelle un pierrot ou un débardeur (peut-être tous deux) effacent, devant un morceau de glace, le fard, le vin et la boue d'une nuit d'orgie ? Qui sait quel drame ou quelle comédie éclaire cette petite lumière, de quelles joies ou de quelles douleurs elle est l'impassible témoin ?

Cette question, que je me pose toujours en pareil cas, ne manque jamais de rappeler à ma mémoire une circonstance de ma vie, qu'il me prend envie de vous dire.

J'avais vingt-deux ans, en 1830, et je faisais mon droit aussi consciencieusement que peut le faire un jeune homme dont les parents habitent la province, et qui se sent parfaitement libre de ses actions. C'est ce qui explique comment je me trouvais un jour, à l'heure des cours, bayant aux corneilles, dans le haut du faubourg Saint-Denis. Tout chemin mène à Rome, cela est incontestable; mais, comme je tournais le dos à la ville, en m'avançant vers la barrière, je n'avais guère de chance d'atteindre l'Ecole de droit en temps utile.

— Parbleu ! me dis-je, après avoir fait cette judicieuse réflexion, allons voir le père Rémy. Me voici dans son quartier, et voilà trop longtemps que je le néglige.

Le père Rémy, ainsi que l'appelaient tous ses élèves, était un ancien chef d'études au collége Louis-le-Grand, qui avait eu l'insigne bonheur de rencontrer, parmi les milliers d'enfants à l'instruction desquels il avait voué sa vie, un être assez reconnaissant pour lui faire une pension viagère, lorsque les infirmités ne lui permirent plus d'occuper le poste qu'il avait honorablement rempli pendant quarante ans. Il est vrai que cet élève généreux était trois fois millionnaire; mais cela ne lui ôte rien de son mérite à mes yeux : je connais si peu de millionnaires capables d'en faire autant !

J'étais, je ne sais trop pourquoi, le favori du père Rémy. Bien que toute sa reconnaissance fût acquise à celui qui avait préservé ses derniers jours de la misère, son affection était à moi, presque sans partage. Trop pauvre alors pour pouvoir rien donner, il avait ma première visite tous les matins du premier janvier, et je n'avais jamais manqué à lui porter un bouquet le jour de sa fête.

Ce souvenir de ma part, à des époques si pénibles pour les êtres privés des affections de la famille, le touchait profondément, et me donnait à ses yeux un mérite, bien facile à acquérir d'ailleurs, car le père Rémy était un fort aimable vieillard, et je trouvais toujours un grand plaisir à sa conversation, en dépit de quelques remontrances paternelles que l'excellent homme se croyait en droit de me faire, en raison de ses anciennes fonctions, et bien plus encore de la profonde affection qu'il me portait.

— Bonjour, mon cher enfant, me dit le père Rémy, lorsque j'eus gravi ses trois étages. N'y a-t-il donc pas de cours aujourd'hui, que vous voilà si loin du temple de la science ?

— Si fait, cher maître, dis-je vivement; mais j'ai tant rêvé de vous cette nuit, que, ma foi ! j'ai planté là le cours, pour venir m'informer de vos nouvelles.

— Il a rêvé de moi, ce cher enfant, dit le père Rémy tout attendri; comme c'est aimable ! je n'ai plus le courage de le gronder.

C'était bien ce que j'attendais, et, sentant venir le ser-

mon, j'avais improvisé un songe, ou plutôt un mensonge, ce qui donnait une fois de plus raison au proverbe.

Puis nous nous mîmes à causer, en vieux amis que nous étions, du temps passé, de mes tours d'écoliers, de mon avenir, de mes condisciples.

— A propos, me dit le père Rémy, vous vous rappelez Henri Destourbières, dont les parents devaient tout à Charles X? Il vient de publier une ode en l'honneur de Louis-Philippe, où le *tyran déchu* est traité avec la dernière rigueur, et le *roi-citoyen* encensé à outrance, avec une exagération à faire hausser les épaules.

— Que voulez-vous, cher maître? repris-je. Louis-Philippe est maintenant le dispensateur des grâces, des places, et Charles X est à Holy-Rood.

— Mais c'est affreux cela, mon enfant! insulter au malheur, jeter l'anathème à celui que, pendant dix ans, ils ont adoré à genoux, dont ils ont reçu mille faveurs!...

— Il ne peut plus rien donner, et il faut maintenir la table et l'écurie dans le même état de luxe et d'élégance; il faut des équipages, des loges aux théâtres, de brillantes toilettes; il faut de l'or enfin, et, pour obtenir ce vil métal, il n'est pas de lâchetés dont certaines gens ne soient capables!

— Vil métal! interrompit le père Rémy; et vous aussi, mon enfant, vous tombez dans l'erreur commune, vous vous faites l'écho d'une odieuse calomnie; vous confondez la cause avec l'effet, l'instrument avec la main: vous appelez vil ce métal, dont la plus mince parcelle représente plusieurs livres de pain, dont une poignée peut nourrir deux cents pauvres, dont quelques pièces bien employées peuvent acheter le ciel! L'or, cette clef qui ouvre toutes les portes, même celles des prisons; ce talisman qui attendrit les cœurs les plus durs, qui, chaque jour, opère sous nos yeux des miracles! Est-ce sa faute si des misérables le font servir aux plus odieuses passions? Il est des êtres qui souillent tout ce qu'ils touchent: à ceux-là l'épithète de vils; mais ce même or, qui devient entre leurs mains le prix du crime ou de la honte, servirait au rachat d'un captif dans celles du Père de la Merci. Proscrirez-vous la beauté, sous prétexte que quelques femmes sans pudeur en trafiquent, ou prierez-vous le ciel de supprimer la rosée, en contemplant les désastres d'une inondation? Qui me donnera de l'or, beaucoup d'or? poursuivit le père Rémy avec exaltation, et je vous montrerai tout ce que l'on peut faire avec ce vil métal!

Puis, me conduisant vers la fenêtre ouverte:

— Voyez, en face d'ici, me dit-il, cette maison dont chaque étage porte une enseigne. La boutique est occupée par un boulanger, qui loge au premier étage; au deuxième, est une Compagnie d'assurances contre la conscription; au troisième, une sage-femme, élève de la Maternité; au quatrième, on achète les reconnaissances du mont-de-piété; au cinquième, il y a une ouvrière en linge; au sixième, enfin, il y a un châssis à vitre: donc quelque misère ignorée s'abrite sous ce toit, où l'on gèle en hiver et où l'on rôtit en été.

Je vis seul, et, par conséquent, je puis, tout à mon aise, me livrer à l'observation. Si vous saviez toutes les misères, toutes les douleurs que résument: — cette boutique aux grilles de fer, où les pains sont à l'abri des assauts de la faim; — ce cavalier en uniforme et cette femme tenant un poupon, représentés sur les deux enseignes; — ce sale carré de papier, indiquant qu'ici on achète les reconnaissances du mont-de-piété; — cette fenêtre, bien insignifiante à cette heure, mais derrière laquelle je vois toujours se dessiner une ombre de femme tirant l'aiguille, aussitôt que la lumière s'allume, et que je retrouve toujours à toute heure de la nuit, lorsque mes rhumatismes me forcent à quitter mon lit pour faire quelques tours de chambre; — enfin, ce petit châssis de vitre, encaissé dans la toiture, que soulève un bras décharné, et sous lequel se tient immobile une tête coiffée d'un chiffon incolore, lorsque le soleil brille par hasard. Oh! si j'avais de l'or, comme je m'empresserais de m'informer de toutes ces misères, afin de les soulager! Cette tête souffreteuse, qui se réchauffe aux rayons du soleil, que devient-elle en hiver? Cette femme, qui tire l'aiguille avec la régularité d'une mécanique, qui l'oblige à travailler ainsi? Ces malheureux, qui renoncent, pour quelques sous, à ce titre qui les reconnaît propriétaires d'un matelas, d'une couverture, de quelques chemises, portés au mont-de-piété dans un jour de détresse, si j'avais de l'or, comme je leur achèterais leur titre, et avec quelle joie je ferais porter chez eux les objets de première nécessité dont ils se sont dépouillés pour avoir du pain! Cette pauvre mère, qui passe, en soupirant, devant l'image de ce cavalier, et qui sent un frisson envahir jusqu'à son cœur, en pensant que son fils a vingt ans, comme je l'aborderais avec bonheur, si j'avais de l'or! — Prenez, lui dirais-je, en lui présentant la somme nécessaire à l'assurance, prenez et priez pour moi, qui n'ai point de fils! Cette femme empanachée, qui tient entre ses bras un enfant enveloppé de langes brodés et garnis de dentelles, vous semble bien risible, sans doute? Oh! ne riez pas, mon enfant, c'est une sage-femme, élève de la Maternité. La Maternité! c'est-à-dire un lieu où de pauvres femmes sans asile mettent au monde un être destiné, comme elles, aux larmes et à la misère. La misère! cette affreuse maladie, cet odieux fléau, que l'on guérit et conjure avec de l'or! Voyez-vous cette femme à peine vêtue, qui passe et repasse, depuis un quart d'heure, devant la boutique du boulanger? A chaque fois, elle jette un regard furtif à travers la porte entr'ouverte. C'est qu'elle guette le moment où la femme sera seule au comptoir, pour obtenir d'elle un pain à crédit. Ce sera le troisième depuis une semaine, et elle sait que le mari la refuserait; elle espère attendrir la femme en lui parlant de ses enfants.

— C'est donc un homme bien dur que ce boulanger? dis-je étourdiment.

— Voilà comme on s'empresse de juger, fit le père Rémy en haussant les épaules. Ce boulanger est un brave homme, qui veut faire honneur à ses affaires. Père de trois enfants, il a acheté fort cher ce fonds, qu'il lui faut payer dans un temps donné, et il pense, avec raison, qu'avant de faire l'aumône il faut acquitter ses dettes, sans quoi l'on dispose d'un bien qui ne vous appartient pas.

— C'est juste, dis-je; mais cette pauvre femme, que va-t-elle faire?

— Voulez-vous la régaler? me dit le père Rémy en riant.

— Oh! de tout mon cœur! Mais comment faire? Elle ne mendie pas, et je ne puis lui offrir ce qu'elle ne semble pas demander?

— C'est juste. Eh bien! descendez, et priez-la d'aller vous acheter un pain, que vous n'attendrez pas. Comprenez-vous?

— A merveille! Adieu, mon vieil ami. Grâce à vous, je n'aurai pas perdu ma journée, et je doute que le cours m'eût autant profité que l'excellent sermon de charité que vous venez de me faire à la fenêtre.

— Je suis un vieux fou. Pardon, mon enfant, c'est une réminiscence du collége.

— Et je suis loin de m'en plaindre ! m'écriai-je en lui serrant affectueusement la main.

Je descendis en courant, et trouvai la pauvre femme dans la même perplexité. Le boulanger était toujours au comptoir.

— Voulez-vous, madame, lui dis-je en lui présentant une pièce de deux francs, me faire le plaisir d'aller m'acheter un pain de quatre livres? Je vais vous attendre ici.

Elle prit la pièce en soupirant, et entra chez le boulanger. Alors je levai la tête vers le père Rémy, qui me souriait; je lui fis un geste d'adieu, et je partis au pas de course, sans écouter la pauvre femme, qui me suivit quelque temps en me criant :

— Monsieur, monsieur ! votre pain !

Je fus deux mois sans revoir le père Rémy; mais, au moment de partir pour les vacances, j'allai lui dire adieu.

Je le trouvai triste et souffrant. A peine fus-je assis :

— Vous savez, me dit-il, en m'indiquant du geste la maison en face, cette pauvre femme qui travaille toute la nuit? eh bien ! je sais son histoire; une bien triste et touchante histoire, que je regrette de connaître, ne pouvant faire pour elle que de stériles vœux. Et pourtant, continua-t-il comme se parlant à lui-même, il vaut mieux, après tout, que je l'aie apprise; qui sait?...

— Dites-moi cette histoire, mon ami, demandai-je, voyant le vieillard en humeur de conter.

— Ma femme de ménage a fait causer la boulangère, dit le père Rémy, et c'est d'elle que je tiens tous ces détails. Figurez-vous, mon enfant, que cette femme est veuve d'un ouvrier charpentier, qui tomba du haut d'un toit et mourut sur le coup, après un an de ménage. Le malheur voulut que l'événement arrivât dans le quartier même qu'il habitait, de sorte que sa femme l'apprit une des premières, et au moment où Dieu allait lui donner un fils. Elle courut au bâtiment et suivit le brancard qui transportait son mari à l'hospice. Après la visite des médecins, qui déclarèrent que l'homme était mort, elle tomba dans une crise violente, à la suite de laquelle on la porta en toute hâte à la Maternité, où elle fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Dans l'impossibilité où elle était d'allaiter son enfant, et n'espérant pas d'ailleurs la voir se rétablir, on le mit aux Enfants-Trouvés, et lorsqu'après deux mois de maladie, elle vint le réclamer, on lui apprit qu'il était en nourrice dans une province éloignée. Alors elle se décida à ne le reprendre qu'à son retour de nourrice, et à travailler avec ardeur, afin d'avoir un peu d'argent devant elle, à cette époque. Elle vendit les effets de son mari pour acquitter son loyer, prit dans la maison d'en face une chambre moins chère que celle qu'elle occupait, et se mit à travailler nuit et jour avec une ardeur et un courage que peut seul expliquer le but qu'elle se proposait. Elle a passé ainsi l'hiver, presque toujours sans feu, et se contentant d'une chaufferette de braise, qu'elle fait faire tous les matins chez le boulanger. Elle vit de quatre sous de pain, ne fait jamais de cuisine, sauf son café au lait, qu'elle prend tous les matins, et qui la soutient jusqu'au soir, où elle va prendre un bouillon à la Compagnie hollandaise. Cette histoire est bien commune, — trop commune, hélas ! et elle m'en touche d'autant plus. Quelle vie ! mon enfant, continua le père Rémy, les larmes aux yeux, et combien de temps Dieu donnera-t-il à cette mère la force de continuer ainsi, sans retomber malade? Oh ! que quelques rouleaux de ce vil métal que vous savez, ajouta-t-il avec un triste sourire, seraient bien tombés dans cette pauvre mansarde !

— Du moins, répondis-je, je tâcherai d'y envoyer quelques pièces de cent sous. Je parlerai d'elle à ma mère, et peut-être la déciderai-je à organiser une loterie en sa faveur, dans son chef-lieu de sous-préfecture.

— Oh ! faites cela, mon enfant, s'écria le père Rémy en me pressant les mains; plaidez, pour la veuve et pour l'orphelin, votre première cause; cela vous portera bonheur !

Je quittai le père Rémy, en lui promettant monts et merveilles, et dans la ferme intention de lui tenir parole : et pourtant, hélas ! telle est la fragilité des résolutions humaines et la légèreté d'une tête de vingt ans, que je quittai ma mère à la fin des vacances, sans lui avoir dit un mot de ma protégée !

Ce fut seulement en traversant Villeneuve-Saint-George en diligence, et en apercevant une lumière isolée briller au faîte d'une maison, au milieu de l'obscurité générale, que je me souvins de cette pauvre mère, qui veil-

Le père Rémy.

lait sans doute aussi à cette heure, à moins que l'épuisement et la fatigue ne l'eussent forcée à interrompre son travail. Alors j'eus honte de moi-même. Comment aborder le père Rémy? Un moment, j'eus la pensée de lui remettre l'argent de mon trimestre, comme le résultat de la loterie organisée par ma mère; mais, au même instant, les paroles de mon vieux professeur me revinrent en mémoire : — Avant de songer à faire l'aumône, avait-il dit, il faut acquitter ses dettes. Or, je ne pouvais disposer de cette somme sans en contracter... Lui faire l'aveu de mon oubli, de mon indifférence pour le malheur, n'était-ce pas m'exposer à perdre l'estime de cet excellent homme? et, c'est une justice que je puis me rendre, je tenais énormément à l'estime du père Rémy.

Je descendis chez moi, sans m'être arrêté à aucun parti, en me disant : — Demain il fera jour ! Mais à peine avais-je franchi le seuil de la porte cochère, que ma por-

tière me tendit une lettre à travers son vasistas, en me disant, entre deux bâillements :

— C'est très-pressé, et l'on m'a bien recommandé de vous la remettre sitôt votre arrivée.

Je pris la lettre, assez surpris. Qui donc pouvait m'écrire ? Le père Rémy, peut-être ? Mais, à la lueur du bout de chandelle que m'avait donné la portière, pour monter l'escalier, je m'assurai bientôt que l'écriture m'était inconnue.

Arrivé chez moi, je m'empressai d'ouvrir la lettre. Elle était d'un notaire de Paris, et contenait ces mots :

« M. Honoré Rémy, décédé le 25 septembre dernier, vous ayant nommé son exécuteur testamentaire, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien passer à mon étude, pour prendre connaissance de ses dernières dispositions.

« Agréez, monsieur, etc. »

Ainsi, le père Rémy était mort ! Je n'avais plus d'humiliant aveu à lui faire. Oh ! comme je le regrettais alors ! comme j'aurais subi avec joie ses douces remontrances ! Vains regrets ! ce cœur si bon, si charitable, avait cessé de battre ; cet ami si sûr n'était plus ! Mais, avant de mourir, il m'avait donné une dernière preuve d'affection et d'estime, bien honorable pour un jeune homme de mon âge : il m'avait nommé son exécuteur testamentaire !

Dès que la matinée fut assez avancée, je courus chez le notaire, pour prendre connaissance du testament de mon vieil ami.

Celui-ci me léguait sa bibliothèque ; la plus belle pièce, sans contredit, de sa succession. Le père Rémy était bibliophile, et la belle armoire d'acajou qui contenait plusieurs ouvrages choisis, parfaitement reliés, jurait quelque peu avec le reste de son mobilier, d'une simplicité patriarcale. Ce mobilier, sa montre d'or, six couverts d'argent et quelques bijoux de peu de valeur devaient être vendus, et le prix m'en être remis pour en disposer de la façon la plus utile, en faveur de la veuve Dupin, ma protégée.

Ma protégée ! pauvre père Rémy ! Il n'admettait pas, lui, que l'on pût jamais oublier le malheur. Ce mot me fit plus de mal que tous les reproches du vieillard, s'il eût été encore en état de me les adresser, et je me promis bien, cette fois, de ne plus les mériter à l'avenir, et d'accomplir consciencieusement les dernières volontés du défunt.

Je pressai si bien les gens d'affaires, gens qui se pressent fort peu d'habitude, qu'un mois après mon retour à Paris, le notaire me remettait une somme de quinze cents francs. C'était le montant (tous frais déduits) de la sucession du père Rémy.

Ne voulant pas retarder d'un moment le bonheur que j'allais causer à sa légataire, je me rendis le même jour au faubourg Saint-Denis, et demandai Mme Dupin. La portière me regarda de façon à me faire supposer que la veuve ne recevait pas souvent de visites ; puis, après un court examen :

— Au cinquième, la porte à droite, se décida-t-elle à me dire.

Je montai les cinq étages, et trouvai la clef sur la porte indiquée. Je frappai un petit coup du revers de l'index, puis deux, puis trois ; rien ne bougea. Alors je me décidai à entrebâiller la porte, et avançai la tête, en disant : — Madame Dupin !

Point de réponse. Décidément la chambre était vide. L'ouvrage de la veuve semblait avoir été jeté précipitamment sur la chaise qu'elle avait quittée ; ses ciseaux gisaient à terre, à côté d'un écheveau de fil : tout annonçait que l'ouvrière avait été brusquement interrompue au milieu de son travail. Mais qu'était-elle devenue, et pourquoi avait-elle laissé sa clef sur sa porte ?

Je pris le parti d'aller me renseigner de nouveau près de la portière ; mais, au moment où je sortais de la chambre de Mme Dupin, j'entendis une voix de femme qui criait de l'étage supérieur : — Au secours ! au secours ! il y a là-haut une femme qui se meurt !

Je ne fis qu'un bond, et me trouvai bientôt près d'une femme, dont les vêtements noirs et les traits fatigués me firent supposer que j'avais trouvé celle que je cherchais.

— Je travaillais dans la chambre au-dessous, me dit-elle en effet, lorsque j'ai entendu des coups frappés à mon plafond, à intervalles inégaux ; puis, il m'a semblé entendre des plaintes. Je suis montée au plus vite, et j'ai trouvé cette pauvre femme expirante sur son lit.

Tout en parlant, elle m'avait entraîné vers une chambre basse, où l'on pouvait à peine se tenir debout, au fond de laquelle gisait, sur un grabat, une femme ou un cadavre, car il n'était guère facile de distinguer la vie de la mort sur ce visage hâve, immobile et glacé.

— C'est la faim, monsieur, j'en suis sûre, me dit Mme Dupin en joignant les mains. Voyez quelle misère ! Elle est infirme, elle ne peut pourvoir à ses besoins, et sa sœur, qui loge avec elle et la soutient de son travail, n'est pas rentrée hier, à ce que j'ai pu comprendre. Avant qu'elle n'eût tout à fait perdu connaissance, j'ai couru chez moi chercher un morceau de pain et du sucre ; c'est tout ce que j'avais pour le moment, mais quand je suis revenue, elle était évanouie, et j'appelais la portière pour m'aider à la secourir, quand vous êtes arrivé.

— C'est du vin, du bouillon qu'il faut ! m'écriai-je, et je cours...

Mais, au moment où j'allais franchir la porte, je me trouvai en face d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, qui m'arrêta du geste.

— J'ai ce qu'il faut, me dit-elle d'une voix calme et douce.

Venait-elle du ciel ou de la terre ? Je fus au moment de le lui demander, tant son apparition, en cet instant, me sembla providentielle ; mais je me contentai de la saluer avec respect, et je la suivis près de la malade, pour prendre une leçon de charité pratique.

Elle s'agenouilla près du grabat, jeta un rapide coup d'œil sur la femme évanouie, toucha son pouls d'une main expérimentée ; puis, ouvrant vivement le panier qu'elle avait apporté, elle en tira une fiole, qui semblait contenir du vieux vin, et en introduisit quelques gouttes, à l'aide d'une cuiller (qu'elle tira également de son panier), entre les dents serrées de la malade.

— Elle vit encore, dit-elle, mais il était temps !

Puis elle lui frotta les tempes de vinaigre, lui frappa dans les mains, lui frictionna la poitrine, et fit si bien, qu'au bout de dix minutes, la femme ouvrit les yeux.

— Françoise ! ma pauvre Françoise ! dit-elle d'une voix faible, après nous avoir tous regardés avec surprise.

— Soyez tranquille, *mon enfant*, dit la sœur, d'une voix fraîche et jeune, qui prouvait qu'elle eût facilement été la fille de celle qu'elle appelait ainsi ; soyez tranquille, elle est en sûreté. C'est elle qui m'envoie. Elle a eu hier un coup de sang dans la rue ; on l'a portée à l'Hôtel-Dieu, où on lui a donné les soins nécessaires, et ce matin, dès qu'elle a pu parler, elle a conté que vous étiez ici, abandonnée sans secours ; alors je suis venue bien vite, et je vais vous recommander, en passant, à nos sœurs du faubourg Saint-Martin, qui auront soin de vous jusqu'au

retour de votre sœur. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Il y aura bien dans la maison quelques personnes qui feront quelque chose pour vous.

— Je n'y suis que pour affaire, dis-je alors, et je suis monté jusqu'ici en entendant appeler au secours ; mais je serai heureux de m'associer à cette bonne œuvre.

Ce disant, je présentai à la sœur une pièce de 5 francs.

— Dieu vous le rende! dit-elle en s'inclinant.

— Et vous, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à Mme Dupin, pourrez-vous venir un peu en aide à cette malheureuse ?

— J'ai bien peu de temps à perdre, répondit la veuve ; mais je monterai mon ouvrage, et, en me mettant sous le châssis, j'y verrai peut-être assez clair pour travailler près d'elle.

Puis, ramenée par la pensée de son travail au souvenir des circonstances qui le lui avaient fait abandonner, elle s'écria tout à coup avec terreur :

— Ah! mon Dieu, et ma porte que j'ai laissée ouverte!

Et elle s'élança hors de la chambre.

La pauvre femme eût possédé un trésor, qu'elle n'eût pas paru plus épouvantée, à la pensée de cette clef laissée sur sa porte.

C'est que le peu que possède le pauvre lui est doublement précieux par la peine qu'il lui a coûté à acquérir, et par celle, plus grande encore, qu'il aurait souvent à le remplacer.

Et puis, la pauvre femme pensait, ainsi que je l'ai su depuis, aux quarante francs cachés au fond de sa paillasse ; à ces quarante francs, amassés au prix de tant de privations et de veilles ; à ces quarante francs, qui, doublés dans quelques mois au prix de nouvelles veilles et de nouvelles privations, lui permettraient enfin d'embrasser son fils !

Je saluai la sœur et sortis sur les pas de la veuve ; mais, quand j'arrivai à la porte de sa chambre, elle était déjà refermée.

Je frappai un léger coup.

— Entrez, dit-on.

J'ouvris aussitôt... La veuve avait déjà repris son ouvrage.

— C'est à madame Dupin que j'ai l'honneur de parler? dis-je en la saluant.

— Oui, monsieur, fit-elle, surprise.

— Vous travaillez beaucoup, madame, dis-je alors d'une voix émue, et pris tout à coup d'un attendrissement insurmontable, à la pensée de la joie que j'allais donner, moi chétif, à une créature de mon espèce. Vous travaillez trop même, et je vous apporte de quoi retirer, dès à présent, votre enfant de nourrice, sans vous imposer un travail forcé, qui vous tuera infailliblement si vous continuez ainsi.

— Vous, monsieur, et comment cela? comment savez-vous? dit-elle.

— Feu M. Honoré Rémy, votre voisin, connaissait votre douloureuse histoire, repris-je, et, lors de sa mort, qui est arrivée il y a deux mois, il vous a instituée son héritière. La succession se monte à quinze cents francs, et les voici, ajoutai-je en tirant deux billets de banque de mon portefeuille, et en les déposant sur les genoux de la veuve.

Celle-ci me regardait, muette de surprise plus encore que de joie ; elle ne comprenait pas.

Elle prit les billets d'une main tremblante, les examina en tous sens; puis, tournant vers moi son visage pâle d'émotion :

— Dites-vous vrai? demanda-t-elle d'un ton suppliant. Ne vous jouez-vous pas d'une pauvre femme?

— Sur l'honneur, dis-je en étendant la main, ces quinze cents francs sont à vous !

— O mon enfant! mon cher enfant! s'écria la veuve avec un accent, qui, si grande que soit la distance de la terre au ciel, dut aller réjouir l'âme du père Rémy, Dieu ne voulant pas sans doute priver son élu de l'écho de cette joie ; et ce cri de bonheur, sorti des entrailles d'une mère, dut vibrer au milieu du concert céleste, comme la note dominante du plus harmonieux des accords.

Lorsqu'un événement heureux arrache l'homme aux triviales nécessités de l'existence, et lui fait toucher et saisir à l'improviste un bonheur qu'il n'entrevoyait que dans un avenir lointain, et que bien souvent même il avait désespéré d'atteindre, il s'opère en lui une sorte de révolution, et tel qui a supporté stoïquement des années de misère se trouvera sans force pour accueillir la fortune. C'est ce qui arriva, en cette circonstance, à la veuve Dupin. Elle n'eut pas plutôt acquis la certitude de son bonheur, que ses sanglots éclatèrent. Depuis si longtemps elle se retenait de pleurer! Si elle se fût passé cette faiblesse, ses yeux se seraient fatigués, la régularité de ses points - arrière en eût souffert peut-être, quelques pleurs répandus sur son ouvrage en eussent souillé la fraîcheur, et puis on perd du temps à essuyer ses larmes : non, l'ouvrière n'avait pas le temps de pleurer!

Mais aujourd'hui elle était riche, elle pouvait s'en donner à cœur joie, elle pouvait pleurer à la pensée des maux passés, du bonheur présent, des joies à venir... Je compris tout ce que ces larmes avaient de douceur ; et, sans entrer dans de plus amples détails :

— Je reviendrai demain, dis-je à la veuve ; vous avez en moi un ami dévoué. M. Rémy, votre bienfaiteur, m'a légué la mission de veiller sur vous et sur votre fils : comptez sur moi.

Je lui tendis la main. Elle la saisit convulsivement, la couvrit de larmes et de baisers, en me remerciant d'une voix étouffée.

— Mais je n'ai rien fait, presque rien fait pour vous, lui dis-je.

— Vous n'avez rien fait ! s'écria-t-elle ; mais cet argent que vous m'apportez, je ne savais pas que vous l'aviez, moi. Qui vous empêchait de...

Ici elle s'arrêta confuse. La pauvre femme, dans son enthousiasme, me remerciait de ne pas être un voleur !

Je la revis le lendemain. Elle était plus calme. Le bonheur est la chose du monde à laquelle on s'accoutume le plus vite. Cela prouve que nous fûmes créés pour être heureux. Pauvres humains que nous sommes ! Qui s'en douterait, au train dont va la vie ?

Elle s'était déjà informée près de la sage-femme, qui habitait la maison, des formalités nécessaires pour réclamer son enfant. Celle-ci s'était offerte de bon cœur à la seconder dans ses démarches, et lui avait fait espérer que dans quinze jours elle pourrait embrasser son fils.

Je trouvai tout en mouvement dans la petite chambre. Un berceau d'osier était déjà installé près du lit, et la mère s'occupait activement à remplir de paille d'avoine les petits sacs qui devaient servir d'oreillers et de matelas.

— Je me suis donné congé aujourd'hui, me dit-elle ; mais demain je travaillerai comme si de rien n'était.

— Pas la nuit, au moins, repris-je.

— Oh! non, monsieur ; je sais bien que cela me tuait, et je puis en convenir maintenant, quoique je n'aie jamais voulu m'arrêter à cette pensée ; mais il m'eût été impos-

sible de vivre longtemps ainsi; et sans votre généreux ami...

Elle ne put achever, ses larmes complétèrent sa pensée.

Puis, surmontant son attendrissement:

— Je voudrais bien aller le remercier, dit-elle, et si vous étiez assez bon pour me dire où je puis trouver sa tombe?

— Nous irons ensemble, repris-je; moi aussi je dois une visite à mon vieil ami.

— Oh! dit-elle, une fois que je saurai la place, il ne manquera jamais de fleurs; et quand mon fils saura faire ses prières, je l'y mènerai bien souvent. Je ne veux pas qu'il ait peur des morts, car c'est à la mort de ce saint homme qu'il devra la vie de sa mère!

— Il y a vingt-quatre ans de cela, dit le comte de P... en s'interrompant, et toutes les fois qu'un enterrement me conduit au Père-Lachaise, je trouve toujours en hiver une couronne d'immortelles, et en été des fleurs de la saison

La veuve Dupin et son fils, au tombeau du père Rémy. Dessin de V. Foulquier.

sur la tombe du père Rémy. C'est que la veuve Dupin vit encore, et qu'elle se souvient.

— Et son fils, qu'est-il devenu? demandai-je.

— Vous venez de dîner avec lui, dit le comte en souriant.

— Quoi! votre secrétaire! ce jeune homme si distingué?

— C'est le fils du charpentier et de l'ouvrière en linge. C'est Théodore Dupin.

— Et c'est avec les quinze cents francs du père Rémy que sa mère est parvenue à l'élever et à lui donner une pareille éducation!

— Elle m'avait prié de lui placer douze cents francs pour s'en servir à mesure de ses besoins, et je les ai fait valoir avec assez de bonheur.

— Vous êtes un banquier modèle, dis-je au comte de P... en lui serrant la main.

— Mais convenez, fit-il en souriant, que j'aurais été une bien double brute, si l'exemple du père Rémy ne m'avait pas un peu appris à réhabiliter l'or!

ANTOINETTE.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES DES ANCIENS SALONS DE PARIS.

LE SALON DE M. DE BOURRIENNE.

Moïna de Bourrienne au bois de Boulogne. Dessin de Perrichon.

Erreur des rossignols. Ami et ennemi. Bourrienne, Bonaparte et Talleyrand. La belle Moïna. L'*Amour grec*. Un costume dangereux. Un dîner ou la mort. Treize à table. L'ingrat colonel. Qui prouve qu'une romance n'est souvent qu'une chanson. Les habitués du salon Bourrienne : Lemercier, Campenon. Une innocente épigramme. Amédée Jaubert, Mmes Menneval, Raguideau, etc. Caprice de la fortune. M. Venture. Entêtement récompensé. La montre de Bonaparte. La gloire ou le fouet. Jaubert chez le féroce Djezzar-Pacha. Le panache de Kléber. Histoire d'un esclave noir. Le médecin dans l'embarras. Le notaire Raguideau et Joséphine Beauharnais. L'*Infiniment petit*. La cape et l'épée. Pie VII à l'imprimerie impériale. Le *Pater* en cent cinquante idiomes différents. La bénédiction du pape. Les présidents de cantons. Les larmes crottées. Mme R. de S... Le bal de la duchesse de Berry. Le président et le perroquet. Le bal et la basse-cour.

Vers le milieu de la rue Hauteville, rue alors entièrement déserte, fut bâti, en 1813, un hôtel d'une belle architecture : situé entre de vastes et délicieux jardins, le

bruit de la ville ne venait jamais fatiguer les heureux possesseurs de cette habitation, aussi élégante que somptueuse ; tandis que les chantres du printemps, les mélodieux rossignols, se croyant dans les bois, sans doute, y faisaient entendre leur plus doux ramage.

C'est là que fut ouvert ce salon, célèbre de 1813 à 1830, où toutes les sommités du jour, pendant et après l'Empire, se virent accueillies, avec la plus aimable urbanité, par M. Fauvelet de Bourrienne, qui fut le camarade, le compagnon d'étude, l'ami du jeune élève de Brienne, puis le secrétaire du général en chef, du premier Consul, et qui devint le plus mortel ennemi de l'empereur Napoléon, tout en restant, jusqu'à son dernier jour, l'ami fidèle et dévoué de l'impératrice Joséphine.

On a si diversement parlé de la rupture qui eut lieu entre le premier Consul et son secrétaire, que nous croyons curieux de rappeler comment M. de Bourrienne la raconte lui-même, en faisant la part de ses rancunes contre Napoléon.

« Depuis neuf mois, j'avais offert ma démission au premier Consul ; le travail était devenu trop pénible, et ma santé se trouvait tellement compromise que Corvisart ne cessait de me prescrire le plus complet repos. Il en parla sans doute, dans le même sens, au premier Consul, car celui-ci me dit un jour brusquement :

« — Eh bien ! Bourrienne, Corvisart prétend que vous n'avez pas un an à vivre ?...

« Le compliment n'était pas trop agréable de la part d'un ami de collége ; mais les instances de Bonaparte et les prières de Joséphine me décidèrent à rester jusqu'au 27 février.

« Ce jour-là, à dix heures du soir, le premier Consul me dicta une dépêche très-pressée pour M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, qu'il invitait à se rendre aux Tuileries le lendemain de bonne heure.

« Le lendemain, M. de Talleyrand n'étant arrivé aux Tuileries que vers midi, le premier Consul, étonné d'apprendre que le ministre n'avait reçu la dépêche que le matin même, sonna aussitôt l'huissier de service pour qu'il m'appelât ; mais, comme il était de fort mauvaise humeur, il tira si vivement le cordon de la sonnette que celui-ci se rompit, et qu'il se heurta violemment les doigts à la tablette de la cheminée. J'accourus en toute hâte, et déclarai avoir remis la lettre à l'officier chargé de la faire parvenir.

« Ce dernier déclara, à son tour, qu'on n'avait trouvé M. de Talleyrand ni au ministère, ni rue d'Anjou, ni dans les maisons où l'on pouvait supposer qu'il serait. Ce n'était donc la faute de personne.

« Ne sachant plus à qui s'en prendre, contenu par mon innocence, l'impassibilité de M. de Talleyrand, mais étouffant de colère, Bonaparte se lève et sort du cabinet, va lui-même dans la salle des gardes, appelle l'officier de service, et l'interpelle brusquement.

« Puis, comme j'allais rentrer avec lui dans le cabinet, il en rejette la porte derrière lui avec tant de véhémence, que si j'eusse été de quelques lignes seulement plus rapproché, j'aurais eu la figure brisée infailliblement.

« — Laissez-moi tranquille, Bourrienne, dit-il en même temps, vous êtes une *fichue* bête !...

« A ces paroles inouïes, j'avoue que la colère qui maîtrisait le premier Consul s'empara tout à coup de moi, et que je m'écriai, n'ayant plus ma tête :

« — Vous êtes encore bien plus bête que moi, vous qui me traitez ainsi !...

« Après ces belles paroles, je montai dans mon appartement, et j'envoyai ma démission ainsi conçue :

« Général, l'état de ma santé ne me permet plus de « continuer mon service auprès de vous ; et je vous prie « d'accepter ma démission.

« Bourrienne. »

« — *Ah ! ah ! de la prose de Bourrienne*, dit le premier Consul. Puis il ajouta presque aussitôt, car le billet n'était pas long à lire : *Il boude... Accepté !* »

Voilà donc ce qui amena une rupture entre le premier Consul et son secrétaire intime ; rupture suivie d'un replâtrage, puis bientôt d'une autre séparation : mais celle-ci définitive. Pourtant, grâce à l'impératrice Joséphine, qui aimait sincèrement M. de Bourrienne, l'Empereur fut longtemps encore affectueux et bienveillant pour lui ; mais, après le divorce, il se retira complétement de la cour, et devint l'hôte accueillant et aimable de tout ce que Paris renfermait de mieux à cette époque.

Dans un de ses voyages en Allemagne, et au moment même où il était devenu secrétaire du général en chef de l'armée d'Italie, M. de Bourrienne avait épousé la fille d'un avocat de Leipsik, peu riche, laide, mais fort spirituelle. Tous ses amis le plaisantèrent sur ce choix bizarre ; et ils ont toujours pensé que, destiné à vivre dans un camp, il n'avait choisi une telle compagne qu'afin d'avoir auprès de lui une femme qui ne devait le brouiller avec personne, puisque personne ne pouvait être tenté de la courtiser. Mme Bourrienne restera pourtant une illustration dans les fastes de la toilette : car elle fut la première femme en France qui eut le bonheur de posséder et de porter un cachemire de l'Inde.

De cette union naquirent quatre filles, dont une seule fut jolie ; et, en outre, la nature, prodigue envers elle, la doua d'infiniment d'esprit. C'était l'enfant gâté et chéri de son père, qui, au désespoir de ne pas avoir un héritier de son nom, et pour se faire illusion aussi sans doute, chercha à la métamorphoser en garçon, en lui en faisant prendre le costume, costume qu'elle garda fort longtemps. Et rien n'était curieux comme de voir une belle jeune fille de quinze ans dont la tête, ornée de longues boucles de cheveux blonds, l'avait fait surnommer l'*Amour grec*, costumée comme les merveilleux du jour.

Une aventure qui lui arriva, quand elle allait atteindre dix-huit ans, la fit renoncer à ce déguisement, et prendre enfin les habits de son sexe.

Un jour, la belle Moïna qui, ainsi que la toilette, avait pris un peu aussi le caractère de son rôle, était sortie à cheval, suivie d'un seul domestique, pour se promener au bois de Boulogne, où, il faut le dire, elle devait rejoindre la calèche de sa mère, qui l'avait précédée avec ses autres filles. Fut-ce distraction, fut-ce accident, fut-ce volontairement et pour faire durer plus longtemps sa promenade solitaire, Moïna, au lieu de prendre le chemin direct qui devait la conduire dans la grande allée des promeneuses, s'embarqua dans de petits sentiers fleuris, écouta les oiseaux, et cela tant et si bien que les heures se passèrent, et que, lorsqu'elle voulut aller trouver sa mère, elle s'aperçut qu'elle s'était égarée. Que faire ? envoyer son domestique à la découverte ? C'est ce qu'elle fit. Puis elle attendit, nous ne dirons pas bravement, car son cœur était bien serré d'inquiétude, mais au moins patiemment le retour de son émissaire.

Le temps, hélas ! courait rapidement ; et le domestique ne revenait pas. Alors, Moïna commença à trembler tout à fait ; et, comme dans cette disposition, rien n'est plus cruel que l'inaction forcée, elle voulut aller au-devant de

celui qu'elle attendait, en mettant son cheval au galop. Elle sortit brusquement de l'allée de feuillage où jusque-là elle était resté cachée.

Au même moment, une bande joyeuse de jeunes étourdis passait en ce même endroit, et Moïna tomba au milieu d'eux comme une bombe.

— Parbleu, monsieur, dit en riant celui qui paraissait le chef de la troupe, soyez le bienvenu parmi nous, car c'est vous que nous cherchions.

— C'est moi que vous cherchiez?... s'exclama la pauvre fille toute surprise, et ne sachant que penser de cela, mais conservant assez de présence d'esprit pour bien jouer son rôle au besoin.

— Vous,... non!... mais c'est tout comme ; car nous cherchions un joyeux compagnon pour compléter la fête ; et, puisque c'est vous que le sort nous envoie, nous l'en remercions et vous emmenons sur l'heure.

— Merci, monsieur, fit Moïna avec sang-froid ; je suis attendu. Il m'est donc impossible d'être des vôtres.

Et, en parlant ainsi, elle voulut donner un coup d'éperon à son cheval pour s'éloigner au plus vite ; mais son interlocuteur, plus adroit, retint l'animal par la bride, tandis que toute la bande se mettait en cercle autour d'elle pour lui intercepter le passage.

— Vous êtes peu poli, mon camarade, de refuser ainsi une courtoise invitation qui vous est faite par des officiers de Sa Majesté, dit l'un d'eux avec une certaine arrogance ; mais, de gré ou de force, vous viendrez avec nous, et en voici la raison : comme nous allions nous mettre à table, nous nous sommes aperçus que nous étions treize convives ; or, treize à table peut être un pronostic fâcheux toujours ; mais comme il devient bien plus grave au moment d'une entrée en campagne, nous avons donné ordre de mettre un quatorzième couvert, et nous sommes partis, comme don Quichotte, à la recherche d'une aventure. Choisissez donc entre un dîner ou un duel : pour l'un et pour l'autre nous sommes à vos ordres.

La position était critique, mais ne manquait pas d'un certain côté plaisant ; aussi Moïna, dont l'esprit était assez romanesque, eut-elle bientôt pris son parti.

— Eh bien ! j'accepte le dîner, dit-elle en souriant ; mais j'y mets deux conditions. Premièrement, je partirai aussitôt après que le dessert sera servi ; deuxièmement, sur votre honneur, vous vous engagerez tous à ne jamais chercher à connaître ni mon nom, ni ma position, ni ma demeure.

Tous prêtèrent le serment qui leur était demandé ; puis la bande joyeuse, augmentée de Moïna, se remit gaiement en route.

Notre héroïne s'était instinctivement placée sous la protection de son premier interlocuteur. C'était le jeune colonel de B..., homme tout à fait à la mode alors, et le vrai type des jeunes premiers de l'époque ; ainsi il valsait parfaitement bien, dansait comme *Trénis*, chantait à ravir, jouait la comédie en perfection, brodait au tambour, et au besoin eût coupé une robe de femme. Moïna le connaissait de réputation, et, quand elle l'eut entendu nommer, elle éprouva une certaine curiosité de le mieux connaître, et fut presque enchantée de son aventure. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle arriva, suivie de son cortége, à la porte Maillot, où un dîner magnifiquement servi les attendait.

Le commencement du repas fut assez tranquille ; mais peu à peu, l'appétit étant satisfait, les propos devinrent bien difficiles, non-seulement à soutenir, mais même à entendre pour les oreilles d'une jeune fille ; aussi la pauvre Moïna était-elle au supplice ; et, pour augmenter encore l'horreur de sa position, à chaque instant le colonel, qui s'était placé à ses côtés, remplissait les verres qui se trouvaient devant elle de tous les vins exquis qu'on leur servait à profusion, et cela en y joignant les toasts les plus bizarres.

Moïna opinait de la tête, puis avec adresse versait le contenu de son verre sous la table ; et ce petit manége alla bien ainsi durant quelque temps, mais enfin le colonel s'aperçut de la supercherie, et, pâle et tremblant de colère, il se lève et adresse le défi le plus terrible à celui qu'il pensait vouloir le mystifier.

Alors la pauvre fille perd la tête, balbutie des paroles sans suite, fond en larmes ; puis, pour sortir tout à fait de peine, s'évanouit. Quand elle reprit sa connaissance, elle était entourée respectueusement par tous ses compagnons, tandis que le colonel, à genoux devant elle, lui faisait respirer des senteurs. A cette vue, le souvenir lui revint et elle cacha sa figure dans ses mains avec honte.

— Madame ou mademoiselle, lui dit le baron de B..., nous vous avons juré de ne vous demander ni votre nom ni votre demeure, nous ne nous offrirons donc aucun de nous à être votre chevalier ; mais vous êtes libre, une voiture vous attend en bas, rentrez chez vous et pardonnez-nous une étourderie qui vous a fait autant de mal.

Moïna, touchée par les nobles paroles du colonel, pensa qu'elle pouvait se fier à l'honneur de ces jeunes officiers, qui étaient ses amis, et que le canon d'ailleurs rendait si discrets alors!... et elle leur dit et son nom, et son histoire, et l'événement si peu important qui l'avait rendue leur victime ; puis elle les quitta et retourna chez son père, où elle trouva toute sa famille dans l'inquiétude la plus affreuse !

Quelque temps après, le jeune colonel de B... revint grièvement blessé de la campagne, où tous ses amis restèrent ; et quand il fut guéri, le souvenir de Moïna étant toujours demeuré présent à sa pensée, il sollicita et obtint la faveur d'être reçu chez M. de Bourrienne. Mais il partit encore, puis revint avec 1814, alors triste et sans emploi. Moïna, sur l'âme de laquelle tant de grâces, de noblesse et de talents, avaient fait une impression profonde, lui témoigna une sympathie si vive que, malgré la différence de leur fortune, il se crut autorisé à lui offrir et son cœur et sa main. M. de Bourrienne, qui n'était point romanesque, et qui jugeait le colonel plus sévèrement et peut-être plus justement que sa fille, fit d'abord de sérieuses difficultés à cette demande ; mais Moïna qui avait toute la gaieté, toute l'intelligence et tout l'esprit de son père, mena sa barque avec tant d'adresse qu'elle en arriva à ses fins, et que le mariage fut arrêté.

Tout marchait donc à merveille et suivant ses désirs, quand, malheureusement pour elle, Napoléon débarqua à Cannes, et M. de Bourrienne, inscrit sur une liste de proscription, fut obligé de quitter la France avec toute sa famille, tandis que le beau colonel, retrouvant et son empereur et son drapeau, oubliait sa fiancée, — qui, le cœur déchiré de regrets, alla pleurer à Gand l'ingratitude des hommes et l'inconstance de la fortune.

Mais Waterloo arriva, M. de Bourrienne revint avec les Bourbons, reprit sa place à la cour, et l'officier infidèle eut le courage de se présenter chez le père de celle qu'il avait abandonnée avec tant d'ingratitude, et dont il espérait obtenir le pardon ; mais il fut traité selon ses mérites, c'est-à-dire complétement éconduit. Après ce coup d'Etat, Moïna pleura, voulut se tuer ; puis, pour prouver sans doute que la romance, fort à la mode alors, où il

est dit que *Chagrin d'amour dure toute la vie*, n'était qu'une chanson, elle se maria avant que l'année fût écoulée.

Peu de temps après, elle mourut par accident; et son père lui fit élever un magnifique mausolée, portant pour épitaphe ce vers de Pétrarque :

Cosa bella mortal passa e non dura.

La maison de M. de Bourrienne formait plutôt une réunion agréable qu'un salon politique, et le maître du logis, fort riche alors (1), dans l'intention de distraire agréablement ses filles, donnait des bals où accourait tout Paris.

M. de Bourrienne était très lié avec le prince de Talleyrand, qu'il voyait souvent; mais celui-ci ne lui rendait que de fort rares visites. Pourtant le salon de la rue Hauteville était recherché par tous les hommes célèbres du jour; on y voyait beaucoup de diplomates et d'hommes de lettres, notamment M. Népomucène Lemercier, auteur d'*Alphonse*, tragédie peu connue aujourd'hui, et qui, lors de l'institution de l'ordre de la Légion-d'Honneur, seul peut-être, eut le courage de refuser la décoration qui lui était offerte, pour ne pas manquer à ses principes républicains; et M. de Campenon, qui était entré à l'Académie française par la petite porte, et qui succéda à l'abbé Delille; quand il fut reçu, on fit sur lui l'épigramme suivante, fort innocente de tous points :

Au fauteuil de Delille est assis Campenon,
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe? — Non.

Puis on y rencontrait encore des savants de toutes sortes, des voyageurs illustres, des étrangers de distinction, enfin tout ce qui peut rendre une réunion aussi intéressante qu'agréable.

M. Amédée Jaubert, le célèbre orientaliste, était un des fidèles de la maison, et y venait dans l'intimité la plus grande; son amitié avec l'amphitryon datait de la campagne d'Egypte, où non-seulement ils avaient été amis, mais encore camarades de lit, quand ils habitaient tous deux la tente du général en chef, l'un comme son secrétaire intime, et l'autre comme son interprète. La façon bizarre dont M. Jaubert avait obtenu ce dernier titre mérite d'être racontée.

Son père, attaché au Parlement d'Aix, avait été obligé de se cacher lors de la fatale révolution de 93; ses biens furent saisis, et comme il lui fut impossible d'émigrer, il pensa que Paris était le lieu le plus sûr pour y vivre inconnu, et vint s'y fixer avec toute sa petite famille, composée de huit enfants, dont deux fils. L'aîné, Amédée, qui avait quatorze ans alors, fut placé chez un imprimeur; c'était un enfant studieux, réfléchi, qui, au lieu d'employer ses moments de repos à jouer avec les gamins de son âge, allait chaque jour à la Bibliothèque nationale afin de suppléer, par la lecture, à l'éducation qui lui manquait.

A cette époque, M. Venture tenait, à cette même Bibliothèque, un cours de langues turque et arabe, et le petit Amédée devint un de ses plus assidus auditeurs. Assis, bouche béante, pendant le peu d'instants qu'il avait de liberté, il dévorait les paroles du professeur, et laissait lire dans ses yeux le plus violent désespoir, quand le moment était arrivé pour lui de retourner au travail.

(1) Tout le mobilier de son hôtel était princier; on remarquait surtout, dans la chambre à coucher de Mme de Bourrienne, une aiguière, formée d'un seul morceau d'agate, posée sur une cuvette de même matière, objet d'art digne d'une reine.

M. Venture, à travers tous ses élèves, avait distingué le petit apprenti typographe; son attention soutenue, sa figure intelligente, tout enfin lui avait plu : aussi ce fut avec intérêt et chagrin, qu'un matin que le pauvre enfant venait pour assister au cours habituel, il lui apprit que les leçons n'auraient plus lieu, parce qu'il devait, disait-il, partir bientôt, ainsi que ses élèves, pour l'Egypte, dont l'expédition venait d'être décidée.

A cette nouvelle, Amédée resta d'abord atterré; puis, reprenant courage, c'est-à-dire espoir, car l'espérance c'est le courage de la jeunesse :

— Eh bien! monsieur, emmenez-moi avec vous, dit-il résolûment.

— Et pourquoi faire, mon pauvre enfant? fit le professeur avec un sourire.

— Pour être avec vous, comme les autres.

— Mais les autres ne resteront pas avec moi, mon ami, lui répondit M. Venture avec bonté; tous mes élèves sont assez instruits dans la langue arabe pour que je les place comme interprètes auprès des généraux; j'occuperai moi-même cette place auprès du général en chef. Vous voyez bien que je ne peux rien pour vous, mon pauvre petit.

L'enfant réfléchit un moment, et relevant la tête, il dit d'une voix assurée :

— C'est égal, monsieur, je veux vous suivre; je serai votre domestique, si vous le voulez, mais, je vous en conjure, laissez-moi partir avec vous.

Et, en parlant ainsi, il joignait les mains d'une façon si instante que le bon M. Venture, attendri, lui promit de l'emmener comme *son petit secrétaire*.

Ce qui fut dit fut fait, et, peu de temps après, notre héros débarqua à Alexandrie à la suite de son protecteur; mais là il eut un crève-cœur encore! tous les élèves prirent leur rang dans l'armée; lui seul, comme le plus ignorant, resta à son humble place.

Comme nous ne comptons pas parler ici des hauts faits d'armes de notre immortelle armée, nous passons à vol d'oiseau d'Alexandrie à Saint-Jean-d'Acre, car ce fut au siége de cette ville que le bon M. Venture fut tué.

Peu d'instants après, on apportait au général en chef une lettre arabe, prise sur un espion, et que, par la qualité de l'individu, on jugeait devoir être de la plus haute importance. Bonaparte demanda immédiatement son interprète. On lui apprit sa mort.

— Y a-t-il un autre interprète dans le camp? fit-il, avec inquiétude, en retournant convulsivement entre ses mains cette lettre indéchiffrable.

— Non, général, lui fut-il répondu; tous les élèves ont suivi les généraux auxquels ils ont été attachés.

— Comment, il n'y a personne! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère.

— Personne, ou à peu près, répondit un ami du défunt, car le pauvre Venture n'avait gardé avec lui qu'un petit garçon, qui ne sait rien, ou presque rien.

— C'est égal; qu'on aille me chercher cet enfant, dit le général.

Peu d'instants après, Amédée Jaubert entrait dans la tente du général en chef.

— Sais-tu lire l'arabe, petit? lui demanda brusquement Bonaparte.

Le pauvre enfant, tout interdit, balbutiait, au lieu de répondre.

— Voyons, je ne suis pas un ogre; réponds oui ou non, fit le général plus doucement.

— Eh bien, oui, général, répondit résolûment Amédée, en payant d'audace.

— Ah ! tu sais l'arabe... reprit Bonaparte avec un sourire, car la figure intelligente de l'enfant lui donnait de la confiance ; eh bien ! nous allons voir cela tout de suite. Voici une lettre arabe : tu vas me la traduire... pas sur l'instant ; je te donne vingt-quatre heures pour ton travail. Voilà aussi ma montre... Et le général mit sa montre dans les mains d'Amédée. — Demain, heure pour heure, apporte-moi ta traduction ; si elle est bien, je te donne ma montre et te garde avec moi ; si elle est mauvaise, je te fais fouetter et chasser du camp. Va.

Le pauvre Amédée s'en alla, l'âme inquiète, le cœur oppressé de terreur, et se recommandant à tous les saints du paradis, qui en eurent pitié, sans doute ; car, le lendemain, à pareille heure, ayant traduit la lettre arabe, il mettait triomphalement dans son gousset la montre du général en chef, et avait l'honneur d'être attaché à sa personne.

Toute la jeunesse de M. Amédée Jaubert fut aussi aventureuse que l'avait été son début dans la carrière politique ; et nous allons prendre, entre mille, une de ces aventures que l'on aimait tant à lui entendre raconter. C'est l'ambassade du colonel Sébastiani, auquel il servait d'interprète auprès du pacha Djezzar, si célèbre par sa férocité. Mais nous laisserons parler M. Jaubert lui-même. Nos rapports actuels avec l'Orient donnent de l'actualité à cette anecdote :

« D'abord nous visitâmes Alexandrie, le Caire, Damiette ; puis nous nous disposâmes à partir pour Acre, où régnait, avec tant de cruauté, le misérable Djezzar-Pacha. Des personnes raisonnables voulaient détourner le colonel Sébastiani de son dessein.

« Mais le brave officier ne connaissait que son devoir, et, malgré toutes ces observations, nous nous mîmes en route pour aller voir Djezzar.

« Notre vaisseau jeta l'ancre au pied du mont Carmel, à trois lieues de la ville, et nous songeâmes alors à faire parvenir au pacha un message ; mais, sur cette côte maudite, d'où la justice était bannie, pas une barque, pas un individu ne se présentaient à nos regards. Dans cette conjoncture, le colonel jeta les yeux sur le plus jeune de ses officiers et sur moi, et nous partîmes pour aller remplir notre périlleuse mission.

« A l'aspect des fortifications ruinées de la ville d'Acre, je sentis mon cœur se serrer.

« Notre barque entra dans le port, à travers les récifs qui en rendent l'abord difficile, et nous descendîmes à la douane. Je montrai à un officier la lettre du colonel, et lui expliquai à qui elle était destinée. Il s'en empara avec respect, la porta religieusement à ses lèvres, puis nous quitta pour aller la présenter au château.

« Une heure après, on nous fit passer le seuil redoutable de l'entrée du château, et nous fûmes conduits, par des corridors obscurs et sinueux, dans une vaste salle, de laquelle, la porte du milieu ayant été ouverte, nous nous trouvâmes dans un jardin. Là, nos gardes se retirèrent sans nous parler. Surpris et inquiets de ce mystère, nous marchions au hasard à travers les allées ombreuses ; et sans oser nous adresser la parole, car nous sentions la présence de l'ennemi auprès de nous, quand tout à coup, au bout d'une longue treille, nous nous trouvâmes en présence d'un vieillard assis sur la terre, à l'ombre d'un palmier. Sa barbe était blanche et sale ; il était couvert de vêtements grossiers, et un vieux châle faisait le tour de sa tête. Dans un autre lieu, un extérieur si misérable nous eût fait prendre pour un pauvre et humble faquir celui qui se présentait à nos regards ; mais là, le doute n'était pas possible, nous étions effectivement en présence du terrible pacha !

« D'abord il nous considéra durant quelques instants d'un air sombre et sévère, puis il nous fit signe de nous asseoir par terre, à ses côtés.

« — Chrétiens, nous dit-il, que voulez-vous de moi ?

« — Seigneur, dis-je alors, un officier supérieur français, envoyé vers vous par notre gouvernement, nous a chargés de vous remettre cette lettre et d'en solliciter humblement la réponse.

« Djezzar prit la missive, la garda entre ses mains en conservant un profond silence, puis tout à coup il leva la tête et nous dit :

« — Chrétiens, croyez-moi, je suis bon ami et bon ennemi. On prétend que je suis cruel, ne le croyez pas, je ne suis que juste !... J'ai toujours aimé les Français ; mais que leur avais-je fait pour qu'ils me déclarassent la guerre ?... Néanmoins je les admire depuis que je les ai vus de près. — Etais-tu au siége de cette ville ? me demanda-t-il tout à coup.

Portrait de Bourrienne.

« Je répondis d'une façon affirmative.

« — Eh bien, poursuivit-il, sans changer de manière, ce qui me prouva qu'il n'était pas blessé de ma franchise, tu dois avoir appris que, dans un des assauts les plus meurtriers, un de vos généraux, Kléber, monta jusque sur le haut des murailles ; là, comme un lion furieux, il se défendait seul contre mes soldats ; moi-même, étant accouru, je fus

sur le point de le tuer; mais frappé de tant de courage : — Non! m'écriai-je, il ne sera pas dit que Djezzar a tranché la vie d'un homme aussi brave! Je me contentai donc de lui arracher son panache, que je garde comme un trophée, et je l'écartai de la brèche, sans lui faire aucun mal. Maintenant la paix est faite, il n'est donc pas besoin de traités; ma parole vaut mieux que tous les firmans de Constantinople : car, pour moi, un oui est un oui, et un non est un non. Si l'officier qui vous a envoyés veut me parler, alors qu'il se présente, il sera le bienvenu, voilà ma réponse.

« J'insistai sur l'ordre qui m'avait été donné de rapporter une réponse écrite.

« — Vous n'en aurez pas d'autre que celle que je vous ai faite, car ce n'est point mon usage, répliqua le pacha d'une voix sévère. Qu'en avez-vous besoin? D'ailleurs, si l'on ne veut pas croire à ma parole, comment ajoutera-t-on foi à mes écrits?

« — Mais, seigneur, répliquai-je alors, j'ignore le contenu de la lettre que je vous ai apportée.

« — Tu oses mentir ainsi devant Djezzar! s'écria le pacha dans une vive colère, et dire que tu ignores ce que renferme ce papier, tandis que c'est toi-même qui en as tracé les paroles. Espères-tu donc me tromper et penses-tu que j'ignore ce qui te fait solliciter une réponse écrite?... Tu désires te faire valoir auprès de celui qui t'envoie; tu veux pouvoir lui dire : — Djezzar ne voulait pas écrire, mais je lui ai fait changer sa résolution. Va, tu n'es qu'un jeune homme, je sais ce que je dois faire. Adieu!

« Et, d'un geste impérieux, il nous fit comprendre que notre audience était terminée.

« Il fallut bien nous le tenir pour dit. Nous rentrâmes au bateau, à moitié mécontents du succès de notre négociation. Heureusement, le colonel Sébastiani se montra moins difficile que nous et n'hésita pas à se rendre auprès du pacha. Je l'accompagnai, comme l'exigeait mon emploi. Cette hardiesse fut couronnée d'un plein succès, car, autant le matin Djezzar s'était montré grossier à notre égard, autant le soir il chercha à être aimable avec l'envoyé de la France.

« — Es-tu bien persuadé, lui demanda-t-il, entre autres gracieusetés, que lorsque l'heure de notre mort a sonné dans le ciel, rien ne peut la différer sur la terre.

« — Sans doute, répondit le colonel, avec le plus grand sang-froid.

« — En ce cas, ne crains rien aujourd'hui de Djezzar, fit le pacha, en accompagnant ses paroles d'un sourire qu'il s'efforça de rendre bienveillant; tu es venu sans firman, sans papiers, tu as bien fait. Ma parole vaut plus que tout cela ensemble. Je ne te ferai rien offrir, pas même de l'eau, tu pourrais croire qu'elle est empoisonnée; je ne ferai pas non plus saluer ton arrivée de quelques coups de canon pour flatter ton orgueil, ma poudre peut être mieux employée; mais je serai fidèle à tenir ce que j'ai promis. Je n'ai pas même répondu à ta lettre, peut-être en ignores-tu le motif? Ecoute cette histoire et tu le comprendras.

« Un esclave noir et sans famille avait trouvé dans le désert un coin de terre ombragé de palmiers, arrosé par une source d'eau vive et planté de cannes à sucre. Il s'y établit. Un voyageur, qui vint à passer, lui dit : — Que le salut du ciel soit sur ta tête! L'esclave lui répondit : — Que la malédiction de Dieu t'accompagne! — Quoi! s'écria le voyageur, je vous donne des bénédictions, et vous me répondez par des injures!...— J'ai mes motifs, fit l'esclave, et il répéta : Que les malédictions du Ciel tombent sur ta tête!

« Et cet esclave avait raison, continua Djezzar, car, si sa réponse eût été honnête, le voyageur se serait arrêté, il se serait assis, il aurait bu de l'eau et mangé des dattes; alors l'envie lui eût pris de se fixer dans ce lieu, et il aurait fini par en expulser son propriétaire. Aujourd'hui ou demain, je ne serai plus; en attendant, je veux être le maître chez moi. Je sais que, pour gouverner les gens de ce pays, je ne saurais être trop sévère; mais, si je frappe d'une main, je récompense de l'autre; c'est ainsi que, depuis trente ans, j'ai, malgré tout le monde, conservé la libre possession de tout ce qui est compris depuis les bords d'El-Assy (l'Oronte) jusqu'à l'embouchure du Jourdain.

« Après ce discours, où le tigre se cachait très-adroitement sous la peau du lion, le colonel traita avec Djezzar des divers objets de sa mission; puis, nous prîmes congé de lui, et nous nous rembarquâmes. »

M. Jaubert n'était pas moins intéressant à entendre, quand il vous racontait ses diverses missions en Orient, surtout celle de 1805, où il fut fait prisonnier par les Kurdes, enfermé dans une citerne sans eau, et sauvé par l'entremise d'une femme; enfin, son arrivée à Ispahan, dans un état si épouvantable, que le shah, pour conserver la vie précieuse d'un envoyé de Napoléon, le confia à son premier médecin, en accompagnant les plus vives recommandations de ces paroles mémorables :

— Je te confie ce chrétien, tu m'en réponds sur ta tête; s'il sort sain et sauf de mes Etats, je te comblerai de biens, mais s'il y périt, je te fais mettre à mort.

« De façon, disait M. Jaubert, que quand j'avais la moindre fièvre, le pauvre diable était à toute extrémité. »

Excepté les jours de bal ou de grand raout, le salon de M. de Bourrienne réunissait ordinairement peu de femmes; il y en avait quelques-unes pourtant qui venaient dans l'intimité : ainsi, Mme Menneval, Mme Jaubert, Mme Raguideau, femme de l'ancien notaire de l'Empereur, célèbre par sa taille, qui l'avait fait surnommer l'*Infiniment petit*. Une aventure assez désagréable l'avait fait prendre en antipathie par Napoléon, qui ne savait rien oublier. La voici, telle que la racontait M. de Bourrienne.

« Lorsque Bonaparte faisait la cour à Mme de Beauharnais, ni l'un ni l'autre n'avait de voiture, et Bonaparte lui donnait souvent le bras pour aller chez ses hommes d'affaires. Un jour, ils allèrent ensemble chez le notaire Raguideau; Mme de Beauharnais, qui avait en lui une grande confiance, allait précisément chez lui ce jour-là pour annoncer le parti qu'elle avait pris d'épouser le jeune général d'artillerie, protégé de Barras. Joséphine, étant entrée seule dans le cabinet particulier du notaire, Bonaparte resta à l'attendre dans l'étude où se tenaient les clercs. Comme la porte du susdit cabinet était mal fermée, le général entendit très-distinctement maître Raguideau, faisant tous ses efforts pour détourner sa cliente du *stupide* mariage qu'elle allait contracter; et ces paroles surtout se gravèrent en caractères indélébiles au fond de la mémoire du futur empereur :

« —Vous avez le plus grand tort, je vous le répète, vous faites une folie dont vous vous repentirez; épouser un homme qui n'a que la *cape et l'épée*, c'est une sottise impardonnable!

« Bonaparte ne dit rien à sa fiancée de ces paroles désagréables; il garda le même silence quand il eut conquis la fortune; aussi quel fut l'étonnement de l'impératrice, quand, le jour du sacre, à peine fut-il revêtu de son cos-

tume impérial, Napoléon donna ordre d'aller lui chercher maître Raguideau.

« Raguideau, pensant qu'il s'agissait d'une chose de la plus haute importance, accourut au plus vite. En le voyant, Napoléon se prit à sourire.

« —Eh bien, monsieur le notaire, n'ai-je que la *cape et l'épée*, lui dit-il d'un air narquois, et trouvez-vous toujours que votre cliente ait fait un si mauvais mariage en m'épousant?

« Le pauvre tabellion, tout honteux, ne savait quelle contenance tenir, et l'Empereur, assez vengé par sa confusion, le congédia aussitôt.

« Le fait est, ajoutait M. de Bourrienne, que Bonaparte, qui, dans le temps de notre intimité, m'avait raconté toutes les circonstances de sa vie qui se présentaient à sa mémoire, ne m'avait jamais parlé de l'espèce de déboire qu'il avait éprouvé huit ans auparavant dans l'étude du notaire Raguideau, et dont il ne parut se rappeler que le jour de son couronnement. »

M. de Bourrienne se laissait mettre difficilement sur le chapitre du passé, c'est-à-dire du temps où il était secrétaire intime de Bonaparte; mais quand une fois on était parvenu à lui faire ouvrir les feuillets de ce livre de mémoire, il était aussi intéressant qu'intarissable.

Voici une ou deux anecdotes qu'il racontait, au sujet de la visite que le pape fit à Paris lors du sacre, et qui nous reviennent à la mémoire.

« Le jour où Pie VII alla visiter l'Imprimerie impériale, située alors où était fort récemment encore la Banque de France, c'est-à-dire en l'hôtel de Toulouse-Penthièvre, le directeur fit imprimer en sa présence un volume dont il lui fut fait hommage. C'était le *Pater* en cent cinquante idiomes différents. Parmi les ouvriers, un seul, à la figure arrogante, avait eu l'insolence de garder sa casquette sur sa tête en présence de Sa Sainteté. Quelques-uns de ses camarades, indignés d'une semblable grossièreté, voulurent la lui enlever; il résista, cela produisit une petite rumeur, dont le pape demanda la cause. Quand il l'eut apprise, il s'approcha de l'ouvrier et lui dit avec cet air de dignité et de bonté qu'il apportait dans tous les événements de la vie.

« — Jeune homme, découvrez-vous, pour que je vous donne ma bénédiction; la bénédiction d'un vieillard apporte toujours le bonheur avec elle.

« A ces simples paroles, à cette action touchante, l'ouvrier attendri tomba aux genoux du saint-père, en fondant en larmes, et tous les assistants furent profondément attendris par cette allocution paternelle et par le sincère repentir qui en fut la suite. »

La seconde histoire fut plus plaisante, tout en ayant aussi son côté touchant; mais, avant de la raconter, quelques détails préliminaires sont indispensables.

Dès le mois d'octobre, le Corps Législatif avait été convoqué pour assister au sacre de l'Empereur, et non-seulement on vit arriver les députés, mais, avec eux, une nuée de présidents de canton, qui ont occupé, sans l'usurper, une grande place dans les annales de la fin de 1804. Ils devinrent l'objet de toutes les plaisanteries, de tous les quolibets du désœuvrement parisien, et ils y prêtaient, en conscience; entre autres, l'obligation où ils étaient de porter l'épée les rendait d'un grotesque à nul autre pareil. Voici, sur l'un d'eux, cette historiette qui, non-seulement a diverti alors tout le bon populaire; mais l'Empereur, lui-même, s'en est fort amusé, et ne pouvait jamais la raconter sans éclater de rire.

« Un jour, une députation des susdits présidents de canton fut désignée pour avoir l'honneur d'être présentée au pape. Comme la plupart d'entre eux n'étaient pas riches, et que le séjour de Paris, alors comme aujourd'hui, était fort dispendieux pour les étrangers, ils se trouvaient forcés d'allier un grand esprit d'économie avec les exigences de la nouvelle étiquette. Ainsi, pour éviter les frais de voiture, ils se rendirent à pied, de chez eux, au pavillon de Flore, où habitait le saint-père. Mais, voulant préserver leurs bas de soie blancs et leurs souliers à boucle des inconvénients de la boue de décembre, ils avaient eu le soin de les couvrir de hautes et larges guêtres. En arrivant sous le vestibule, chacun sortit ses jambes de leurs boîtes; la plupart cachèrent leurs guêtres sous les banquettes; mais l'un d'entre eux eut la malencontreuse idée de les mettre dans sa poche. Or, il advint que le pape leur adressa des paroles si touchantes que tous les yeux se mouillèrent de larmes; et l'homme aux guêtres, lui-même, fut tellement attendri, que sa figure était inondée de pleurs; voulant les essuyer, il chercha son mouchoir dans sa poche; et, trop attentif pour prendre garde à ses actions, il ne s'aperçut pas qu'au lieu du tissu qu'il voulait c'étaient ses guêtres crottées qu'il avait prises, et dont il se débarbouillait de l'une la figure, avec la sensibilité la plus burlesque.

« A cette vue, malgré toute sa puissance sur lui-même, il fut impossible au pape de conserver son sang-froid, et tous les assistants, profitant de l'exemple, s'en donnèrent à cœur joie, aux dépens de leur pauvre camarade. »

Une dame, qu'il faut compter aussi au nombre des intimes du salon de M. de Bourrienne, était Mme R. de S..., si célèbre par sa beauté et, dit-on, par son étourderie. Voici une petite anecdote qui prouverait assez que ce *dit-on* ne serait pas une calomnie.

C'était sous la Restauration, et toute la société aristocratique de Paris s'occupait alors d'un bal costumé, que devait donner Mme la duchesse de Berry. Les plus heureux travaillèrent à leur costume, et les moins favorisés à obtenir une invitation, ce qui était fort difficile; car il y avait beaucoup plus de demandes que d'élus.

Un matin, M. Henrion de Pensey, président de la Cour de cassation, reçut de Mme R. de S..., la demande d'une audience particulière. La gravité de ce magistrat était chose proverbiale; il accorda aussitôt la faveur demandée. Mme R. de S... se présente, et remercie avec une profonde reconnaissance le président de la bonté qu'il a mise à vouloir bien la recevoir sans délai; car la grâce qu'elle avait à solliciter de lui importait gravement au bonheur de sa vie.

— Madame, vous me trouverez toujours disposé à vous servir, en toutes choses qui ne toucheront pas à l'honneur de la robe que je porte, lui dit avec bonté le magistrat.

— Merci, monsieur, fit la solliciteuse, les yeux mouillés de larmes; vous me promettez alors que vous ne me refuserez rien... mais rien de ce que je pourrai vous demander?

— Je suis persuadé que vous ne réclamerez rien que de juste, répondit le président, vous devez savoir ce que je puis vous accorder ou ce qu'il m'est prescrit de vous refuser. J'attends donc votre demande, madame.

— Merci, monsieur, de votre bonté parfaite; je suis sauvée alors, car vous pouvez m'accorder la grâce que j'implore à genoux, sans vous compromettre en rien, dit la solliciteuse en joignant les mains, comme dans une prière.

— Mais, pour Dieu! expliquez-vous donc, madame, fit le grave magistrat, avec une certaine impatience.

— Je ne parlerai pas avant que vous ne m'ayez donné

votre parole, répliqua la dame avec une ferme résolution.

Le président se récria; elle tint bon; enfin, au bout d'un quart d'heure de lutte, le président, moitié complaisance, moitié fatigue, moitié curiosité, engagea une promesse; mais à peine le mot fut-il lâché, qu'il s'en repentit vivement, croyant qu'on allait exiger de lui quelque monstruosité terrible. Et jugez combien sa conscience respira à l'aise, quand il entendit Mme R. de S... lui dire avec une gravité comique:

— J'ai l'honneur, monsieur, d'être invitée au bal de *Madame;* je veux m'y distinguer, et, pour cela, je me fais faire un magnifique costume de Péruvienne; j'ai mis à contribution tous les perroquets de mes amis; je sais que vous possédez une bête magnifique dont le plumage est des plus brillants... Eh bien ! j'ai votre parole, ne l'oubliez pas, monsieur le président; j'exige les six plus belles plumes de votre perroquet, et cela à l'instant même.

— Eh ! madame, que ne parliez-vous depuis une heure ! s'exclama le président en laissant échapper un soupir d'allégement de sa poitrine; je vous aurais alors conseillé de voir Mme Henrion de Pensey; car le perroquet n'est point à moi, il lui appartient, et elle seule a le droit de disposer de son plumage.

Mme R. de S..., qui ne se tint pas pour battue, s'en alla aussitôt chez Mme la présidente; là, la scène fut moins plaisante; Mme Henrion de Pensey se fâcha d'abord,

Pie VII à l'Imprimerie impériale. Dessin de V. Foulquier.

pleura ensuite; bref, Mme R. de S... emporta triomphalement ses plumes, avec lesquelles elle brilla à la cour.

Mais, hélas ! comme les succès ont souvent un revers, voici ce qu'il advint du charmant costume de Péruvienne.

Mme R. de S... était fort jolie, ainsi que nous l'avons dit plus haut; mais aussi elle était très-coquette, nous avions omis de le dire. Comme son costume avait fait un grand effet chez *Madame,* et qu'il lui allait à ravir, elle profita avec empressement d'un bal costumé, qui fut donné par Mme d'Osmond, pour se montrer avec lui. Ce vêtement, tout en plumes, prêtait fort à l'épigramme, vu le caractère de celle qui le portait. Aussi, un jeune conseiller d'Etat, qui avait, à ce qu'il paraît, à se plaindre de la dame, en fit une application sanglante. Comme Mme R. de S... venait de se placer à une contredanse, il passa devant elle, et sortant de la graine de sa poche, il en jeta une poignée à ses pieds, en appelant, comme font les filles de basse-cour : Cocotte... cocotte... cocotte...

L'apostrophe était des plus vives; mais, comme elle était plaisante aussi, les rieurs ne furent pas du côté de la pauvre offensée, qui n'eut d'autre moyen de sortir d'embarras que de s'évanouir et de se faire emporter chez elle. Un duel avec le mari devint naturellement la suite de cette plaisanterie légère; mais heureusement les deux combattants en furent quittes pour la peur !

COMTESSE DE BASSANVILLE.

SPORT ET SPORTSMEN.

Frontispice. Les héros, les victimes, les insignes et les attributs du sport. Dessin de J.-A. Beaucé.

I. Paris à Marne et à Ville-d'Avray. Un steeple-chase dans un Longchamps. Les bagatelles de la route. Le champ des courses. Caractères, portraits et anecdotes. Les parents mangés. Un jeune homme *adoable*. Drôle de redingote! Fastueux et avare. Un Russe. Les préludes. Les paris. *Hedje*. Le départ. Le handicap. Les *gentlemen rider's*. M. de Tournon. Les jockeys. L'habitude de mourir.

Il est midi. Que le soleil rie au ciel ou que la pluie accoure de l'horizon, on voit dans la longue avenue des Champs-Elysées une file de voitures qui toutes suivent la même direction. Briskas et coupés, landaus et calèches, américaines et tilburys, lancés au grand trot, s'enfoncent dans le bois de Boulogne, précédés, suivis, accompagnés d'une fantasia de cavaliers. On dirait que tout ce que Paris renferme d'équipages et de chevaux émigre à la fois. On va, on court, on se précipite. Mille roues broient le sable des avenues, d'autres roues passent encore; voici un attelage de chevaux anglais qui piaffent, montés par de petits jockeys et empanachés de roses; voilà un *break* qu'emporte au galop un quadrige de chevaux percherons; les postillons sont en selle dans ce costume pimpant qui restera comme une tradition d'opéra-comique, les fouets claquent, l'équipage roule et fuit; le pont de Saint-Cloud est traversé, et la phalange s'engage sur la rampe tortueuse qui, des bords de la Seine, gagne le plateau de Marne et de Ville-d'Avray.

Mais, tandis que la tête de la colonne touche aux prairies de la Marche, d'autres voitures et d'autres chevaux passent à l'ombre de l'arc de l'Etoile; d'autres encore tournent l'angle de la Madeleine. La double file n'est pas interrompue et se grossit, chemin faisant, des curieux accourus des villas voisines. Le chemin de fer de Versailles amène une armée de piétons que des escadrons d'omnibus attendent au débarcadère.

Ordinairement il pleut ou peu s'en faut. Le ciel quinteux et fantasque aime à contrarier les plaisirs terrestres. Il se voile de nuages dès l'aurore, mais quelques nuages ne sont pas faits pour effrayer les Parisiens; ils comptent sur le hasard et partent. Le hasard les trahit presque toujours; mais qu'importe la trahison, si on a eu le plaisir!

Contre les menaces du ciel, on s'arme de bonne humeur et d'ombrelles. Si la pluie vient, on courbe la tête; si elle passe, on la secoue. On a six pouces de soie et quelques bouts de frange contre les bourrasques, comme on a des voiles contre la poussière. De confortables provisions de brioches et de vins fins remplissent les coffres; que faut-il de plus contre les intempéries du climat parisien? C'est d'ailleurs une mode de les braver, et quand la mode parle, il faut se soumettre. De grossiers paletots, des mackintosh imperméables craindraient-ils ce que ne redoutent pas des robes de moire et des chapeaux de gaze! Donc en avant et fouette cocher!

Trois jeunes gens sont à cheval; ils passent devant l'église de la Madeleine et descendent la rue Royale dans la direction de la place de la Concorde. L'un monte un cheval bai, l'autre un cheval brun, le troisième un cheval alezan.

— Messieurs, dit l'un des cavaliers, si, pour charmer les loisirs de la route, nous faisions une poule de *hacks*. Que vous en semble? Moi, je propose vingt-cinq louis.

— Et le but qu'il faut atteindre, répond un autre, quel est-il?

— Pardieu! la tribune du Jockey-Club, à la Marche.

— C'est-à-dire que vous nous proposez-là une course à travers roues et brancards! reprend le troisième... un steeple-chase dans un Lonchamp?

— Oui, acceptez-vous? Je parie naturellement pour *Lindor*.

— Et moi pour *Mameluck*.

— Et moi pour *Baliverne*.

Les trois cavaliers venaient d'atteindre l'entrée des Champs-Elysées. La longue avenue était couverte d'équipages.

— C'est un casse-cou! dit l'un.

— Ce sera plus drôle, poursuit l'autre.

— Donc en avant et Dieu pour tous! ajoute le troisième.

Ils lancent leurs chevaux et partent ensemble.

Mais, pareils à de légers bricks battus par le vent sur une mer houleuse, ils louvoyaient, évitant ici une berline, là une modeste citadine, plus loin un omnibus.

Cependant *Mameluck*, plus adroit, passa le premier la grille de la barrière de l'Etoile, et, tournant à gauche, prit au galop l'avenue Charles X.

Baliverne le suit bientôt. *Lindor*, embarrassé dans un dédale de voitures, perd du terrain.

Mais voilà qu'au milieu du bois de Boulogne, une calèche échouée attire les regards du cavalier de *Mameluck*. Deux dames en légers chapeaux roses s'efforcent d'ouvrir la portière et agitent leurs ombrelles comme des signaux de détresse. Un des chevaux de l'attelage est abattu, l'autre se cabre et menace de rompre les traits.

La galanterie française a parlé au cœur du cavalier. Il pousse *Mameluck* vers la calèche, confie le cheval aux mains d'un lazzarone parisien, et porte secours aux victimes de ce naufrage en terre ferme.

Les deux passagères sont sauvées, mais *Baliverne* passe poursuivie par *Lindor*.

Valets de pied et cocher s'empressent autour du cheval abattu. On le saisit par la bride et par la sangle, par la queue et par les traits. Un effort le relève, il est debout.

— Ah! monsieur, vous nous avez sauvées! dit alors une des voyageuses.

Mais voilà qu'un curieux aperçoit un objet noir et chevelu sur le sol. Il le ramasse.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

L'une des dames regarde et rougit.

— Ça, dit-elle, je ne sais...

Cependant la chevelure pendait toujours aux mains du curieux. Le jeune propriétaire de *Mameluck* sourit tout à coup. Le cheval tout à l'heure abattu n'a plus qu'un rudiment de queue qu'il secoue piteusement.

Le malheureux cheval avait une queue postiche. Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher!

Mameluck repart bientôt à fond de train, mais quelle avance *Baliverne* et *Lindor* n'ont-ils pas sur lui! Son maître se fie au hasard. Il y a des aventures pour tout le monde.

En effet, voilà qu'auprès du pont de Saint-Cloud, le vent capricieux ravit le mouchoir qu'une belle dame tenait à la main. Le tissu léger vole et tombe sur la rive.

— Mon mouchoir! mon mouchoir! s'écrie la maîtresse du volage.

Le cavalier de *Baliverne* a entendu cet appel. Lui aussi obéit à la voix de la galanterie, il se détourne, s'élance à la poursuite du mouchoir et le rattrape enfin

(1) Le sport et les sportsmen, le culte du cheval et les hommes de cheval prennent de plus en plus dans nos mœurs une telle place, que nous devions à nos lecteurs le tableau et l'histoire de cette curieuse variété de l'espèce sociale. Nul écrivain ne pouvait mieux remplir cette tâche que M. Amédée Achard, le brillant auteur des *Lettres parisiennes*, le chroniqueur sans rival des élégances, des excentricités et des aventures de la fashion contemporaine. (*Note de la rédaction.*)

Il le rapporte triomphant, et un sourire le remercie. Mais *Lindor* vient de passer et voilà que *Mameluck* l'atteint.

En avant ! en avant toujours !

Ici un gendarme s'oppose à la course insensée de *Lindor* ; là un sergent de ville arrête *Mameluck*. On perd un temps à parlementer, après quoi il faut gravir la côte.

On la gravit le plus vite qu'on peut, mais lentement. *Lindor* a la tête, *Baliverne* vient après, *Mameluck* les suit à distance de trois calèches.

Tout à coup, dans le voisinage de la voûte qui porte le chemin de fer, l'attelage d'un briska se défend, recule et se cabre. Deux jolis cris d'effroi partent de la voiture, et deux têtes gracieuses, mais effarées, se penchent en avant.

Le maître de *Lindor* fera-t-il moins bien que ses rivaux ? Non vraiment !

Il s'élance à son tour, saisit les chevaux par les rênes, les maintient et les fait rentrer, après de longs efforts, dans le giron de l'obéissance.

— Merci, monsieur, merci mille fois, dit une jolie voix.

Le maître de *Lindor* salue, mais *Baliverne* et *Mameluck* où sont-ils ? Bien loin en avant.

Il les poursuit... Les trois chevaux filent sur les bas-côtés, tantôt au pas, tantôt au trot, quelquefois au galop.

Lindor a rattrapé *Mameluck* qu'un embarras de voitures a pris comme dans une souricière. Une cavalcade nombreuse comme un escadron arrête *Baliverne*, perdue dans ses rangs. Mais *Lindor* lui-même rencontre une barricade de brancards.

Tous trois se dégagent et fuient aussi vite que le permet la foule.

Enfin ils touchent à la porte, auprès de laquelle vingt voitures se pressent à la file, ils passent, et *Mameluck* arrive le premier, *Lindor* second ; *Baliverne* est distancée. *Lindor* a perdu d'une longueur de coupé.

Un flot de cavaliers entre sur la prairie avec eux, et d'autres les suivent. Que de voitures déjà, et que de voitures encore sur la route ! et combien n'en compterait-on pas qui n'ont pas même quitté Paris !

Toutes se pressent ! toutes se hâtent ! toutes arriveront !

Une avant-garde de touristes, partie de meilleure heure, a fait relâche à Saint-Cloud ; ceux-ci déjeunent chez Legriel ; ceux-là les imitent à l'hôtel historique de la *Tête-Noire*. Des mains armées de verres de vin de Champagne saluent les paresseux au passage. Toute la population villageoise est rangée en bataille le long des trottoirs, et ces curieux s'étonnent de la quantité de voitures que peut contenir une capitale.

Des gendarmes en bonnets à poil maintiennent l'ordre et veillent à ce que la circulation ne soit pas interrompue. On va toujours échangeant des saluts et des poignées de main. Bientôt on aperçoit dans les champs voisins des charrettes immobiles dont les planches hospitalières sont garnies de chaises placées ça et là par quelque spéculateur campagnard. D'autres industriels ont dressé des tonneaux, supportant un échafaudage de planches, dont quelques sous ouvrent l'accès aux amateurs modestes. Les noyers et les poiriers prêtent gratis leurs branches aux gamins de la banlieue qui fraudent le sport.

Çà et là, le tricorne au front et l'épée au flanc, des sergents de ville éclairent la localité et protégent le fisc. Le bureau de péage est à la porte du parc. Les piétons donnent cent sous, les cavaliers dix francs, les voitures à un ou deux chevaux quinze ; les équipages à quatre chevaux donnent un louis.

La barrière franchie, chaque voiture se place au gré de son cocher, et se range le long des cordes qui ferment le champ de course. Bientôt la prairie est couverte dans toute son étendue. On dirait une armée alignant ses phalanges. Des cavaliers vont et viennent, faisant piaffer leurs chevaux de race, d'autres éperonnent leurs timides locatis ; les postillons dételent le quadrige percheron qui hennit et frappe du fer le sol. On met pied à terre et on se rend des visites de voiture à voiture, au travers d'un labyrinthe de roues et de brancards. L'herbe est peut-être mouillée ; mais qu'importe ! on perdra peut-être la bottine de satin et la robe de moire ; mais qu'est-ce que cela ? Les curieux cherchent les obstacles et en mesurent la largeur, l'élévation, la profondeur. Ici, est une barrière fixe en poutrelles, là un mur en terre ; plus loin un saut de loup, là c'est un escarpement. Entre la tribune publique, où tout le monde peut prendre place au prix fixe de cinq francs, et la tribune impériale, coule la rivière. Une pente douce y conduit, la prairie se prolonge de l'autre côté. La foule est toujours grande aux abords de cette rivière aux berges plates et humides. C'est l'obstacle favori, celui qui attire et captive l'attention : chacun cherche à s'en rapprocher, afin de mieux voir l'élan et la chute.

Les vastes tribunes s'emplissent petit à petit ; les camails s'y mêlent aux paletots ; tous les bancs sont garnis. Un passage ménagé à l'angle de la tribune, à l'endroit où la multitude est la plus pressée, conduit au restaurant et à l'enceinte du pesage.

Le restaurant a la forme d'une tente ; cette tente est meublée de tables et de chaises en bois de sapin. Des garçons en tablier blanc se hâtent de répondre aux appels rapides des consommateurs. On boit plus qu'on ne mange. Le vin de Madère, le vin de Bordeaux, le sherrey cher aux lèvres anglaises, les liqueurs, le café coulent à flots ; on porte des toasts à la santé du vainqueur inconnu. Le bruit est en permanence en cet endroit où la foule est à toute seconde labourée par des cavaliers qui s'ouvrent un passage lentement.

A quelques pas plus loin, est l'enceinte du pesage, c'est le sanctuaire. Saluez, profanes ! les grands juges sont là, protégés par un rempart de planches contre tout regard indiscret. Ils sont rangés autour de la balance, donnant à chaque cheval le poids que la loi du sport lui impose. Le jockey est pesé, et avec lui la selle, la bride, les étriers. Il faut qu'au retour de sa course frénétique, la balance inexorable accuse le même nombre de kilogrammes. Malheur au jockey qui reviendrait plus léger ; il serait exclu du concours.

Le poids se calcule sur l'âge des concurrents et aussi sur le nombre des victoires remportées. Il se calcule encore d'après la vitesse et la force reconnues des chevaux engagés.

Le poids, selon l'âge, est connu sous le nom de *weight for age*, en langage de sport. On sait que le sport parle anglais. Le *weight for age* est le plus simple, mais quand il se complique de la force ou de la vitesse réputée, il devient d'une application très-difficile, et, pour être bien distribué, demande une rare connaissance des qualités hippiques des rivaux. Un certain docteur Bellyse a laissé en Angleterre, dans ce genre d'appréciation, une réputation qui n'a pas encore été égalée. Il savait si bien distribuer les poids, que quatre chevaux, d'âge et de force différente, arrivèrent à trois reprises différentes nez à nez aux courses de New-Market, qu'il présidait.

Si l'on quitte l'enceinte du pesage, vers la droite, on trouvera, au bout d'un chemin sinueux, un corps de ferme où sont des écuries appropriées au service des courses.

Une cohorte de palefreniers, issus du Lancashire ou du Midlessex, erre toujours par là en jaquettes rouges. C'est là que se reposent les athlètes avant la bataille, ou que se retirent les blessés après la défaite.

Là aussi on chercherait vainement un paysan ou un valet d'écurie qui parlât français. Pierre s'appelle Tom et Jacques Williams.

La prairie, qui précède la ferme, est un emplacement neutre, où, pour entretenir la circulation du sang et le jeu des muscles, les jockeys promènent, bridon en main, les rivaux, caparaçonnés et capuchonnés.

L'animation, le bruit, le mouvement sont partout; le champ de course ressemble à une fourmilière d'hommes; tout Paris est là, c'est-à-dire les habitués du boulevard des Italiens, les hôtes quotidiens du bois de Boulogne et des Champs-Elysées, les femmes les plus élégantes, les dandys, les lions, les actrices, les étrangers de distinction, tout ce qui aime le plaisir, le recherche et en vit. Des déjeuners champêtres s'improvisent sur les coussins d'une calèche; on s'invite de coupé à tilbury; on se fait de petits cadeaux de tranches de pâté et de verres de vin de Champagne. Quand un rayon de soleil perce la nue et tombe sur la prairie, il fait briller mille couleurs qui semblent ravies au plumage des colibris; l'azur, le rose, le vert d'eau, le gris de perle, le blanc de lait, le lilas, le jaune paille, toutes les nuances les plus tendres, les plus délicates, les plus vives, scintillent dans la lumière; c'est une fête pour les yeux. Les franges des ombrelles palpitent au vent comme des ailes d'oiseau; des femmes, parées avec la plus extrême élégance, se promènent parmi les prés, laissant traîner leurs robes éclatantes sur l'herbe, pareilles à ces grandes dames qu'on voit dans les fantaisies de Goya. On les suit du regard, on les salue, on les admire, et ces promenades, au milieu de l'attention de tous, ne sont pas un des moindres plaisirs des courses.

Si maintenant vous voulez connaître le monde un peu bizarre, un peu confus, un peu mêlé mais certainement pittoresque et curieux qui vous entoure, nous allons suivre à travers la foule ces deux jeunes gens qui vont et viennent bras dessus, bras dessous. Tous deux portent entre le ruban et la forme de leur chapeau la petite carte bleue qui leur ouvre l'accès des tribunes. C'est l'extra-mode, et les jeunes gentilshommes du boulevard ne sauraient se montrer sur le turf sans cet ornement. Nous n'aurons pas fait dix pas que nous saurons leurs noms. L'un s'appelle Henri de T..., l'autre, Gustave de M... Le premier, depuis longtemps versé dans tous les secrets et toutes les agitations de la vie parisienne; l'autre, frais émoulu de sa province, et très-curieux de pénétrer au cœur de ces mœurs où le bruit se mêle à l'élégance; tous deux riches d'ailleurs et du meilleur monde.

— Voyez-vous, là-bas, ce grand jeune homme brun? dit Henri à son jeune compagnon; il est grand, vigoureux et serré dans une redingote étroitement boutonnée jusqu'au menton... Ses éperons brillent dans l'herbe, et il agite en parlant un fouet de chasse à manche de corne.

— Celui qui a des moustaches longues comme une rapière et une barbe touffue comme une forêt?

— Précisément. Ce beau jeune homme s'appelle Charles de B... Il a trente ans et en est à son troisième héritage. Il a déjà mangé deux oncles en sus de sa légitime... Mais n'allez pas croire, au moins, que mon ami Charles soit un homme désordonné. Loin de là, personne n'a plus que lui le sentiment de la régularité. Il se ruine avec méthode, et en quelque sorte mathématiquement. Ce n'est pas lui qui se trompera dans ses calculs. Quand un objet dont il a besoin vaut cent écus, il en donne quinze louis et pas un sou de plus. Il paye toujours comptant.

— Votre ami a donc trouvé la lampe d'Aladin?

— Il a trouvé une famille... une série de grands parents, dont l'héritage vient tour à tour combler les vides périodiques que ses dépenses creusent dans ses revenus. Je vous ai dit qu'il a déjà mangé deux oncles; il lui en reste encore un, plus, une grand'mère qui en raffole, plus, trois tantes. Il a calculé que ces héritages successifs le mèneraient jusqu'à soixante-cinq ans. Il estime qu'il doit être mort à cette époque-là; mais, par précaution, il placera la dernière succession, celle d'un cousin de province, en viager. Ses parents, et vous voyez qu'il en a beaucoup, sont comme des relais dans sa vie. Le parent mort, il place l'héritage chez un banquier, et il tire dessus jusqu'au dernier sou.

— Mais si, par hasard, l'héritage lui manquait?

— Charles se ferait spahis. Il lui faut des chevaux à tout prix. Le meilleur fauteuil, pour lui, ne vaut pas une selle. « Il se peut, disait-il un jour, que plus tard je n'aie pas de lit, mais j'aurai toujours un cheval. »

— Regardez maintenant de ce côté, sur le siége de ce coupé bleu, à côté d'une Parisienne en robe rose qui flamboie comme un oiseau-mouche..., ce petit jeune homme blond qui a un lorgnon dans l'œil, il fait toujours courir et il perd toujours.

— N'est-ce pas celui qui fume un cigare plus gros que sa canne?

— Vous l'avez dit. Le baron de S..., car notre cher petit est baron, n'est pas majeur; mais il est émancipé, et il le fait bien voir. Il a croqué cent mille écus en six mois, et il ne sait pas comment. Parole d'honneur, il ne le sait pas. « On me pille, on me vole, dit-il, on me saccage! » Il prononce les mots où se rencontrent des *r* comme les incroyables du Directoire: il est *chamant*, il est *adoable*, il est *podigieux*. C'est un grand vainqueur. Quel cœur de femme résisterait à ses trois cent mille francs de rente? Il veut la vie *coute* et bonne; il l'aura longue mais bête; car, avec un cerveau vide, il a un estomac de fer. Toutes les nuits il digère du homard. Regardez-le bien; vous avez sous les yeux un des plus magnifiques spécimens de la sottise et de la suffisance dans ce qu'elles ont de plus niais et de plus prétentieux. Il a dix-neuf ans, et il porte les modes du lendemain.

— Tournez-vous à présent du côté de la tribune du club. Voyez-vous ce monsieur qui paraît avoir quarante ans, mince, élégant, froid? on dirait un gentilhomme anglais, s'il ne portait un ruban rouge à la boutonnière. C'est M. le comte de M..., homme d'Etat et sportman tout ensemble. Il a fait des lois et il a fait courir. Sa fortune égale son influence. Il a traversé le turf, et il est entré au ministère; un pied engagé dans la politique, il a mis l'autre dans l'industrie. Il a soumissionné des chemins de fer comme il a signé des décrets. Il eût été pair de France, s'il ne fût devenu sénateur.

— Quoi! tant de choses sur le turf?

— Mais, ne vous y trompez pas! tout Paris est sur le turf; et, avec tout Paris, la France. Des ambassadeurs, des ministres, des députés, des banquiers, des journalistes, des écrivains. Les courses sont un spectacle; et le fameux *panem et circenses* de Rome est applicable à la fille des Gaules. Mais continuons, s'il vous plaît, notre revue. Remarquez bien ici près ce cavalier qui salue de la main ces dames assises dans un briska.

— Celui qui passe sur un cheval gris de fer?

— Bien. C'est M. d'H..., un Breton; c'est l'un des

hommes les plus polis de France et les plus doux. Il a débuté dans la vie par un duel terrible. C'était en 1829. Il avait vingt ans alors. Il sortait du collége, un dimanche, et portait une certaine redingote chocolat qui lui battait les talons, et dont l'inventeur habitait Vannes, en Bretagne. A cette époque-là, M. d'H... était maigre et petit, ce qui augmentait encore le côté fantasque de son accoutrement. Il passait donc dans la rue Vivienne, lorsqu'une voix retentit derrière lui.

« — Ah! la drôle de redingote, » disait la voix.

M. d'H... se retourne et voit un grand jeune homme blond qui riait, marchant au bras d'un ami. M. d'H... rougit très-fort, jette un regard désespéré sur la redingote chocolat et presse le pas. Il tournait le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, lorsque la même voix se fait entendre.

« — Oh! la drôle de redingote, » disait-elle.

Cette fois, M. d'H... se mord les lèvres et frappe du pied. Mais pouvait-on se fâcher pour une redingote? Sa conscience lui disait d'ailleurs qu'elle méritait l'épithète que, par deux fois, il entendait bourdonner à son oreille. Il fit donc un effort pour calmer son irritation, et poursuivit sa marche plus rapidement. Mais, à l'angle de la rue Richelieu, la même voix reprend plus haut.

— Ah! le drôle de petit bonhomme, disait-elle.

Et un éclat de rire accompagne ces mots. Pour le coup, M. d'H... s'arrête, et se tournant :

— Pardieu, monsieur, la redingote est drôle, j'en conviens, dit-il; mais le bonhomme ne l'est pas, tant s'en faut.

— Bah! répondit le grand jeune homme blond.

— Et, tout petit qu'il est, il a l'honneur de vous assurer que vous avez aussi peu de perspicacité que vous avez d'insolence.

— Hein?

— Et il ne tiendra qu'à vous d'en recevoir la preuve tout à l'heure.

— Un duel?

— A l'instant, si vous voulez.

— Ce sera drôle, reprit le grand jeune homme en riant.

M. d'H... était pâle de colère.

— Je ne crois pas, dit-il.

Il fut convenu qu'on se battrait sur-le-champ, et que l'ami du jeune homme blond leur servirait de témoin à tous deux.

— Et, pour ne pas faire de bruit, nous nous battrons chez moi, ajouta l'homme aux saillies.

— Au diable ou chez vous, peu m'importe! répondit M. d'H...

Le grand jeune homme blond, qui était fils d'un colonel suisse des régiments de la garde, demeurait dans un hôtel situé rue de Saintonge, au Marais. L'appartement où l'on introduisit M. d'H... était au rez-de-chaussée; il donnait sur des jardins, et était tout rempli d'armes de toute espèce : épées, sabres, pistolets, rangés en panoplies sur les murs.

— Choisissez, dit le fils du colonel.

M. d'H... prit une épée et se mit en garde. Le jeune homme blond souriait toujours; il imita M. d'H..., et se plaça gaiement devant lui. Mais, dès les premières passes, il comprit qu'il avait affaire à un adversaire redoutable. M. d'H... était le meilleur élève du collége Charlemagne, et d'une force presque égale à celle des professeurs. Souple, ferme, agile, d'un sang-froid effrayant sous les armes, il avait une main de fer. Au bout de trois minutes, son adversaire laissa voir un jour; l'épée de M. d'H... passa comme une flamme, et s'enfonça tout entière dans la poitrine du jeune homme, qui lâcha son arme et tomba sur les genoux.

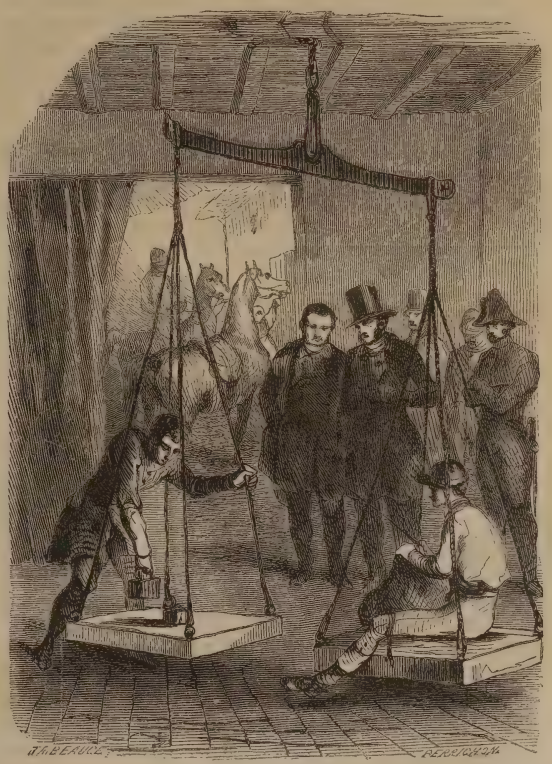
— Vous aviez raison, monsieur, ce n'est pas drôle, dit-il. Et il s'évanouit.

Le colonel suisse, prévenu, accourut et étouffa l'affaire. La blessure était grave. Son fils garda la chambre pendant six semaines, partit pour le Midi aussitôt qu'il fut en état de supporter la voiture, et mourut six mois après.

— Prenez garde, ajouta Henri de T... en achevant son récit; et tournez-vous vers la gauche discrètement. Vous venez de frôler du coude une des physionomies les plus originales du sport français.

— Cet homme en chapeau gris et en habit bleu?

— Lui-même. Ce Français est un Anglais; lord H... a



Le pesage avant la course. Dessin de J.-A. Beaucé.

trois ou quatre millions de revenu. Je crois bien qu'il rend visite à l'Angleterre une fois l'an. Il a cinq ou six forêts en France, et trois ou quatre hôtels à Paris. Il a le goût, ou, si mieux vous l'aimez, la manie des tableaux. Il court les ventes et il en achète beaucoup des plus beaux; mais, aussitôt qu'il a fait une acquisition nouvelle, il l'enferme dans une galerie inconnue et on ne la voit plus. Lord H... a de beaux chevaux qu'il monte, mais qu'il ne fait pas courir. Il ne parie presque jamais, mais il a le coup d'œil si juste et une si grande habitude du sport, qu'il ne se trompe jamais dans ses appréciations. Entre dix chevaux il désignera à coup sûr le vainqueur, ou tout au moins celui qui a les meilleures qualités; car, en matière de course, vous savez le proverbe : « Le cheval propose et le jockey dispose. »

— Derrière lui, appuyé contre la portière de cette calèche verte, c'est M. de L..., un fameux amateur de courses; il n'en manque aucune, ni celles de Paris ni celles des départements. Il ne saurait y paraître sans parier; mais son amour des paris est tempéré par une extrême prudence. Si, par entraînement, il expose cent louis, par réflexion il en retire quatre-vingt-dix. La main gauche calme la main droite. Il est fastueux, mais avare; prodigue, mais craintif. Quand il s'écrie à haute voix : *Je parie!* il ajoute en sourdine : *J'annule!* Cependant il tient un compte exact des paris qu'il entame avec le chiffre des sommes qu'il propose de prime saut, et chaque mois il fait son bilan. Remarquez-vous cet air triste ; il provient de ce qu'il aurait un bénéfice net de cent trente-sept mille francs pour la saison, s'il avait parié. « Ah! dit-il toujours en soupirant, si l'on m'avait *tenu.* » Il oublie seulement que *on* c'est lui.

— Suivez de l'œil à présent ce cavalier qui passe au galop, le cigare à la bouche. C'est M. M... G..., l'Ecossais, un de ces étrangers qui deviennent Français au contact de Paris. Je crois bien qu'il est né à cheval. Il rappelle la fable du centaure. Donnez-lui un cheval vicieux, il le tuera, mais ne tombera pas. M. M... G... est l'oracle des courses : son jugement est sans appel.

— Bien! il est comme la sybille antique, seulement il a troqué le trépied sacré contre un étalon.

— Voici, près de la loge impériale, le prince G... Le prince G... est hospodar quelque part du côté du Danube. En France, il est sportsman, mais sportsman en voiture. C'est lui qui a inventé les briskas et les tilburys aériens; les brancards en sont comme des roseaux, les roues comme des baguettes; les rênes du cheval sont des fils de soie, les traits, des cordonnets de cuir. Quand il passe aux Champs-Elysées, on croirait voir un prince des contes de fées allant en visite chez un magicien.

— Suivez du regard ce joli jeune homme, qui va, vient, s'agite et se démène. On dirait qu'il porte le sort du genre humain sur ses épaules, tant il a l'air affairé. Il arrête les gens et les supplie de ne pas l'arrêter; il interpelle tout le monde et il prie ses amis de ne pas lui parler. Mais il faut que chacun sache qu'il fait courir. Oui, M. Anatole de N.., fait courir. Il est arrivé tout exprès de sa province pour cela, et voilà le grand mot lâché. Faire courir! c'est là sa seule ambition, son rêve, son espoir. M. Anatole, *Totole*, comme l'appellent ses amis, n'a qu'un cheval, mais il perd toujours. En conséquence, il s'acharne et reperd après avoir perdu ; c'est sa joie. Quand un ami veut le flatter, il lui demande s'il fera courir à Chantilly. Ce jour-là Anatole viderait sa bourse dans la poche de son ami. Il est comme le berger de la fable, et volontiers il écrirait sur son chapeau : *Je fais courir!*

— Eh! répondit Gustave, il faut de ces personnages pour les vaudevillistes.

— Cet autre, à qui une jeune femme assise dans cette américaine verte envoie un si joli sourire, est le comte O... C'est un Russe. Il a tout à fait les goûts et les habitudes d'un grand seigneur. On dirait un marquis de la cour de Louis XV, conservé dans les glaces de la Moscovie. On ne sait pas le nombre de ses paysans et de ses roubles. Il est fastueux jusqu'à la prodigalité. Le comte O... vient sur le turf pour tenir tous les paris proposés par tous ces frais minois qui sourient de tous côtés ; quand il perd, il envoie le prix du pari dans des boîtes de chez Tahan; quand il gagne, il supplie d'échanger le montant de la perte contre un bracelet ou quelque châle d'une valeur supérieure. Quel boudoir de la nouvelle Athènes, quelles coulisses ne connaissent pas le comte O...! Il est de toutes les fêtes et de toutes les premières représentations. Voyez de quel air il marche ! Le front haut, la tête altière; il est grand comme un chêne et fort comme un roc. Il y a vingt ans que les boulevards le voient, dans vingt ans ils le verront encore, indestructible comme une tour de granit. Il aime les chevaux. Mais nos courses lui paraissent un jeu d'enfant; en place de la pelouse de Chantilly ou du Champ-de-Mars, il demande les steppes de sa patrie.

— C'est-à-dire cinquante lieues, et non pas quatre kilomètres.

— Un jour, étant à Goodwood, il proposa aux Anglais de faire courir leurs meilleurs chevaux contre les chevaux russes. « Nous prendrons pour champ de courses une plaine mesurant cent cinquante lieues. Douze Anglais courront contre douze Cosaques. Le cheval qui n'arrivera pas au bout de quarante-huit heures sera distancé. S'il y a des fleuves, on les traversera ; s'il y a des ravins, on les franchira. Les chevaux boiront et brouteront, chemin faisant. » Les Anglais refusèrent le pari.

— Et de combien était le pari ?

— Il mettait cent mille écus pour enjeu.

Est-ce assez d'originaux ? On en voit à pied, on en voit à cheval, et l'excentricité anglaise elle-même ne renierait pas certaines de ces physionomies.

Cependant l'heure approche, il est bientôt trois heures; on hisse sur le poteau la liste des numéros correspondant aux noms de chaque concurrent. On s'informe des absents et des causes qui les ont empêchés de se présenter sur le turf. Les rivaux sellés et bridés paraissent sur le gazon. On les compte ; en voici deux, trois, quatre, d'autres encore. Les jockeis ont la veste de satin et la toque pareille. On les reconnaît à leurs couleurs. Voici Donalson, voici Rasclay, voici Flatman. L'un est à M. Delamarre, l'autre à M. le vicomte Talon, l'autre encore au comte de Coataudon. Quant aux chevaux, ils sont fameux par leur vitesse, la vigueur de leur élan, la sûreté de leurs pieds. On nomme *Franc Picard, Lady Arthur, Glenlyon, Flying-Buck, Columbine, Cœur-de-Lion.*

Ils s'essayent dans la prairie, au petit galop. Quelques-uns des athlètes portent autour du jarret de fortes ligatures vigoureusement serrées; elles soutiennent les muscles et les tendons fatigués par de longs et violents efforts. On suit de l'œil les mouvements souples de ces coursiers, leur marche légère, qui semble effleurer le gazon; on remarque leurs formes grêles, la finesse de leurs jambes, la vivacité de leurs prunelles, l'inquiétude de leurs oreilles droites et pointues.

Les juges des courses, les commissaires montent sur leur haute et mince tribune. Elle se dresse comme un observatoire en face du poteau qui marque la limite du champ, le point d'arrivée. Le poteau est coupé dans sa longueur en deux parties égales par une ligne noire à laquelle répond l'ouverture d'une lunette pratiquée dans la tribune des commissaires. Dans les courses bien disputées, on voit quelquefois les chevaux arriver de front au poteau; le premier qui montre le bout de ses naseaux de l'autre côté de la ligne noire remporte le prix. Combien qui n'ont gagné que d'une demi-longueur de tête, moins encore !

La veille, les jockeys ont pris connaissance, à pied, du champ de course, dont les inflexions sont indiquées par des drapeaux rouges et jaunes. Ils étudient les obstacles et la position qu'ils occupent sur le terrain. Mais cette visite n'est permise qu'aux jockeys seulement; les chevaux, auxquels le soin de franchir haies et fossés est réservé, ne

sont pas admis à la faire. Ils combattent en face d'ennemis qu'ils ne connaissent pas; ils ont une bataille pour leurs débuts. Tout cheval qui aurait fait l'épreuve d'un obstacle serait mis hors de concours.

Quelques-uns de ces obstacles sont vraiment formidables. Ce sont, nous l'avons dit, des murs en terre sèche que le pied ne peut entamer; des barrières fixes en poutrelles, qui promettent une chute à qui les heurtera du sabot; des fossés larges et profonds; des sauts-de-loup, faits d'une haie et d'un fossé réunis; d'une rivière, aux abords glissants; de rampes escarpées, qu'il faut franchir en deux bonds. Aux dernières courses de La Marche, et afin d'égaliser les chances entre les chevaux de vitesse et les chevaux de fond, M. Mackensie-Grive, l'un des commissaires et l'un des meilleurs cavaliers de France, avait inventé un obstacle dont l'aspect avait quelque chose d'effrayant: il consistait en deux fossés très-larges, séparés par un talus en terre très-élevé, taillé en biseau du côté de l'arrivée et à pic de l'autre, et terminé à son sommet par un étroit plateau. Pour franchir cet obstacle, devant lequel deux ou trois concurrents reculèrent, il fallait que le cheval arrivât du premier élan sur le talus et sautât de pied ferme par-dessus le second fossé. Si le premier bond l'amenait trop loin, il culbutait, la tête en bas; si, au contraire, il n'arrivait pas sur le plateau, il ne pouvait plus s'élancer au delà du fossé et tombait encore.

Et c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver.

Ce premier moment, qui précède le départ, est le moment des émotions et des paris. Les rivaux essayent leurs pieds rapides sur l'herbe. Les paris s'engagent.

En France, qui n'est pas un pays d'aristocratie, ces paris ne sont jamais très-considérables; la plupart du moins restent dans des limites honnêtes et modérées. Il ne faut pas s'effrayer des chiffres que jettent avec éclat des lèvres étourdies; elles font plus de bruit que de mal. Mille louis, en style hippique, ne signifient pas toujours mille francs; beaucoup de sommes perdues se soldent facilement avec cent écus. Méfiez-vous surtout des jeunes beaux qui proposent audacieusement des défis de millionnaires à la bourse de leurs voisins. Les cigares planteurs, les sticks en corne de rhinocéros, les binocles à deux branches, les moustaches adolescentes aux pointes aiguës, les cheveux partagés en deux parts égales, ne prouvent rien; et toutes les folies de ces messieurs se bornent à quelques pièces de cent sous, timidement aventurées sur le turf pour l'honneur du pavillon.

Cependant quelques paris sérieux s'engagent entre capitalistes et lions. Ici, tout ce qui brille est or. Cent louis valent deux mille francs. Il arrive souvent qu'un cheval emporte sur ses pieds une valeur décuple de celle du prix pour lequel il court. Vingt, trente, cinquante mille francs galopent sur sa croupe. Toute une fortune est confiée à ses jambes.

Le plus souvent les curieux, pour ajouter une émotion nouvelle à l'émotion des courses, font entre eux une poule. On met les numéros dans un chapeau et on tire au hasard; chaque numéro vaut un louis ou cinq francs, et correspond à l'un des chevaux engagés. On met la somme entière dans une bourse et on attend. Le numéro gagnant prend tout; le second numéro retire sa mise. Pendant la course, il se fait un grand commerce de numéros.

Les hardis et les connaisseurs parient pour le favori contre le champ. On entend par cette expression *le champ*, la troupe entière de chevaux engagés, sauf un. Cet un est le favori. Il y a toujours, ou du moins presque toujours, un favori dans les courses. Ce favori est désigné au choix public par des triomphes précédents, une origine illustre ou une grande réputation venue d'Angleterre. Il faut dire cependant qu'on a vu beaucoup de favoris perdre avec entêtement. Certains chevaux ignorés se révèlent tout à coup sur le turf. Hier ils étaient inconnus, demain ce sont des héros.

Ces sortes de paris sont les plus fréquents, mais ne sont pas les seuls. On parie encore de numéro à numéro, c'est-à-dire pour le numéro trois contre le numéro sept, ou pour le numéro deux contre le numéro cinq, c'est-à-dire, par exemple, pour *Little-Tomy* contre *Colossus*, pour *Withe-foot* contre *Hunter*. On prend deux numéros contre six; on parie cinq louis en faveur du numéro quatre, contre deux louis représentés par le numéro trois. Ce sont les qualités connues ou supposées des chevaux qui décident de ces sortes de paris.

Les savants se livrent à mille combinaisons pour égaliser leurs chances et assurer leurs paris contre la perte. Ces combinaisons, ou, pour mieux dire, cette science a reçu en Angleterre un nom spécial, un nom intraduisible, on l'appelle *hedge*.

Hedge! c'est-à-dire l'art de répartir les paris de manière à diminuer les chances de perte en augmentant celles de bénéfice, engager des sommes inégales sur tous les concurrents, se couvrir enfin, pour nous servir d'un terme emprunté à l'agiotage. Mais que d'études et que d'expériences ne faut-il pas pour bien comprendre et bien pratiquer la science cachée dans les cinq lettres du mot sacramentel *hedge!*

En France, parier ce n'est rien; en Angleterre, c'est tout. Là c'est un jeu, ici c'est un calcul, j'allais dire une industrie.

Parier! le mot est bientôt dit, mais la chose n'est pas sitôt faite. Dire: « Je parie dix guinées pour *Stenio* contre *Fiorella!* » la belle affaire! ou s'écrier d'un air superbe: « Vingt louis pour *Hercule* contre le champ; » le beau miracle! un cockney ou quelque grimaud de boutique en est capable! Mais le véritable Anglais, le parieur pur sang, étudie ses chances, varie ses enjeux, et se livre à des calculs que l'algèbre seule peut résoudre. Il parie sur tous les chevaux et contre tous les chevaux, sept pour celui-ci, quatre contre celui-là, équilibre un enjeu par un autre, multiplie ses chances et gagne toujours, quoi qu'il arrive.

L'abécédaire de la science est de parier deux contre un contre tous les chevaux engagés.

Supposons, par exemple, que quatre chevaux sont engagés, *Raimbow*, *Calembour*, *Juanita* et *Phœnix*; vous pariez dix louis contre cinq que *Juanita* ne gagnera pas; vous pariez de même contre *Raimbow*, puis contre *Calembour*, puis contre *Phœnix*. Un des quatre rivaux gagne forcément. Vous payez dix louis au vainqueur et vous en recevez quinze des vaincus; bénéfice net, cinq louis.

Les courses d'Epsom, de New-Markett et d'Ascott ont été longtemps fréquentées par un certain Edmund Rasley, maquignon de son état, qui se faisait, bon an mal an, deux mille livres de revenu en pariant. Il avait à la fois le coup d'œil du sportsman et l'habileté d'un homme pour lequel la science de l'*hedje* n'avait plus de mystères.

Il était connu de tous les sportsmen; la course finie, on ne lui demandait jamais ce qu'il avait fait, mais bien ce qu'il avait gagné.

Et Edmund en riant répondait:

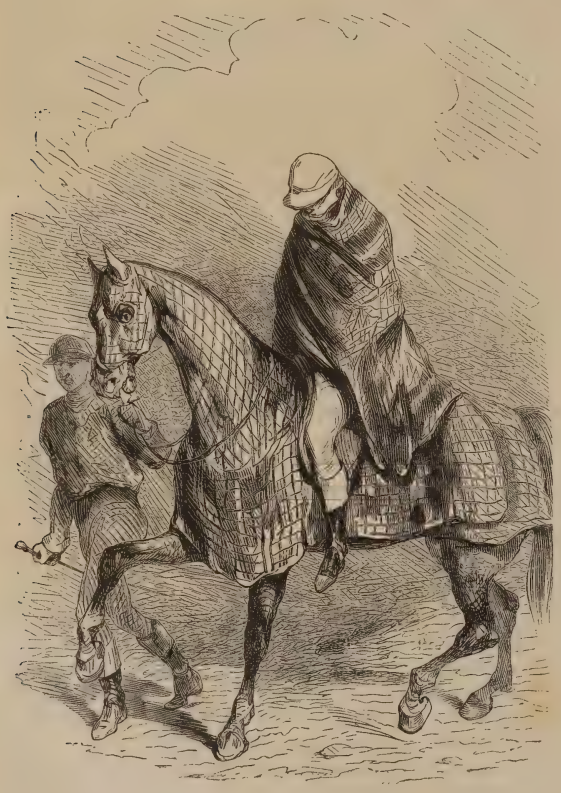
— Cent guinées, Votre Honneur..., cent cinquante peut-être...; une autre fois je ferai mieux.

Il n'est pas rare, en Angleterre, de voir dix, quinze, vingt mille livres sterling engagées sur un seul cheval. Les

annales du turf anglais racontent qu'à Epsom, en 1765, cinquante mille guinées furent engagées, dans la proportion de trois contre un, en faveur de *King-Harold*, qui battit tous ses rivaux.

Il est vrai que *King-Harold* avait du sang de *Darley-Arabian* dans les veines.

Les femmes, à La Marche comme à Epsom, prennent part à ces luttes métalliques. On les voit toutes debout à l'heure des courses; celles-ci sur les coussins de leurs voitures, celles-là, plus hardies, sur le siége. Elles ont des jumelles à la main et suivent les rivaux qui filent dans la prairie, et fuient, pareils à des étincelles, à travers le feuillage vert. Ces merveilleuses, que coiffent et qu'habillent les premières faiseuses de Paris, sont toutes plus ou moins connues. Pour apprendre leurs noms, il suffit de se mêler



Les vainqueurs après la course.

à un groupe de jeunes lions et de les écouter. Ils vous montreront l'actrice à la mode et l'ambassadrice, la femme du banquier et la princesse étrangère, la danseuse nouvelle et la lionne du jour. Toutes ces étoiles du ciel parisien, vous les retrouverez partout où quelque fête attire la foule; au théâtre, les soirs de première représentation; à l'Opéra, quand débute une prima donna.

— Cette jeune et jolie blonde, là-bas, en chapeau rose, c'est M^lle^ T..., elle arrive de Saint-Pétersbourg et vient d'être engagée au Gymnase.

— Voilà M^me^ M... Son mari a gagné un million à la liquidation du mois dernier.

— Je viens de voir M^me^ de C... dans sa calèche bleue; elle a le plus bel attelage de Paris.

— Connaissez-vous cette femme brune, qui cause là-bas, dans ce coupé noir? Il paraît que c'est une Andalouse, la femme d'un grand d'Espagne.

Et ainsi de suite; la conversation et les regards vont de la banque aux coulisses, de la cour à la Bourse, du boulevard aux boudoirs, de la place Saint-Georges à la place Beauveau.

Cependant le commissaire monte à cheval et gagne au petit galop l'escadron errant des coureurs. Un frémissement électrique parcourt la foule. On comprend que le signal va être donné. Chacun s'empresse de regagner sa voiture ou sa place sur les tribunes; les amateurs se massent auprès de la rivière; les gendarmes et les sergents de ville éloignent les promeneurs qui vont et viennent sur la prairie; on se hisse au plus haut des siéges, on prend les lorgnettes, on cherche les rivaux et on attend, le cœur tout rempli d'une impatience fiévreuse.

Il n'est pas facile de réunir les coureurs; animés par leur présence mutuelle, ils piaffent, s'agitent, tournent et n'obéissent plus à la bride. Il faut saisir l'instant où la phalange est groupée pour donner le signal.

— Allez! crie le commissaire.

Et les chevaux s'élancent tous à la fois.

Alors on les suit du regard; ils arrivent devant le premier obstacle; il est franchi et ils passent en troupe. Voilà la rivière, ils sautent; un grand cri s'élève. Soyez sûr qu'un cheval est tombé dans l'eau. Ils courent encore. On les perd de vue, éparpillés dans la prairie, derrière un rideau d'arbres. Puis ils reparaissent, mais éloignés les uns des autres; ils étaient dix, ils ne sont plus que cinq; les autres sont par terre, derrière un mur, au fond d'un fossé. On dit qu'un cheval est mort, un jockey est blessé. Voici les plus vaillants qui approchent, ils prennent leur course, ils se hâtent, l'éperon pique le flanc des chevaux, la cravache cingle leur cou, le mors harcèle leur bouche, ils disputent la victoire, ils passent, la cloche tinte, on bat des mains, et le vainqueur, emporté par son élan, s'arrête à cinq cents pas du but.

Le nom du triomphateur vole de bouche en bouche; il revient, ramené par son jockey, et la foule s'empresse autour de lui.

Bientôt le vainqueur entre dans l'enceinte du pesage et subit l'épreuve. Si le poids, au retour, est le même qu'au départ, il est maître du prix, sinon il est déclaré hors de concours. Cependant les jockeys débarrassent leurs montures de la selle. Les chevaux sont tout fumants, un réseau de veines gonflées se mêle et s'entortille autour de leurs membres, la sueur coule à flots sous le racloir de bois qui passe sur leur croupe, le sang tache leur robe déchirée par l'éperon, on voit sur leurs genoux et leurs jarrets la trace des branches qu'ils ont heurtées dans leur élan, la boue couvre leur poitrail, ils frappent du pied et tournent sous la main qui les lave et les éponge. Plus loin, dans l'écurie, voilà un blessé, morne, l'œil effaré, le ventre haletant. La pauvre bête s'est brisée la jambe en tombant.

Mais la cloche sonne de nouveau. La seconde course va commencer.

Les steeple chases de La Marche se composent toujours de deux courses au moins, un *handicap* et un *shelling stake*, ou course de gentlemen rider.

Littéralement parlant, *handicap* signifie *la main dans la toque* et vient de *hand in cap;* mais, dans son acception ordinaire, le *handicap* doit s'entendre d'une course dans laquelle on admet tous les chevaux, quels que soient leur âge ou leur origine, à la condition par les propriétaires d'accepter un poids déterminé par le commissaire et calculé d'après les qualités qu'on leur suppose,

Le handicap, genre tout nouveau de course, a été inventé pour donner aux propriétaires des chevaux réputés les plus médiocres quelque chance de paraître sur le turf avec la possibilité, sinon l'espoir de vaincre. Il a l'avantage d'augmenter, dans une notable proportion, le nombre des concurrents.

La course des gentlemen riders est une occasion pour les gens du monde de montrer leur science hippique et de prouver qu'on peut rivaliser avec les jockeys sur le terrain de leurs triomphes. A ce point de vue, un *shelling stake* offre un grand intérêt. Les gentilshommes français, qui étaient jadis les plus brillants écuyers de l'Europe, commencent à rentrer dans la lice et à lutter d'adresse et d'audace avec les plus fameux cavaliers d'outre-Manche.

Mais ces courses ne sont jamais sans danger. La difficulté et le nombre des obstacles qu'il s'agit de franchir en font un exercice plein de péril, qui demande un coup d'œil prompt, beaucoup de sang-froid, une remarquable

Le déjeuner des sportsmen. Dessin de J.-A. Beaucé.

dextérité. Toutes ces qualités cependant n'empêchent pas que bien souvent les gentlemen riders les plus célèbres ne soient exposés à de terribles chutes. On se souvient encore de celle de M. de Tournon.

C'était aux courses de l'année dernière ; le handicap avait été couru en présence d'une foule immense ; la cloche annonça bientôt une course de gentlemen riders. Sept chevaux se présentent au poteau. *Franc-Picard* et *Baoouino*, à M. de La Motte ; *Black-Devil*, à M. Delamarre ; *Archer*, à M. Dollfus ; *Bedfort*, à M. de Coataudon ; *Emilius*, à M. de Talon ; et *Pilot*, à M. de Tournon.

Après un faux départ, contre lequel réclame M. de Tournon, les sept rivaux s'élancent, et *Pilot*, *Black-Devil* et *Babouino*, menés à fond de train, prennent les devants. Bientôt *Archer* se dérobe et se débarrasse de son cavalier. Les premiers obstacles sont vigoureusement franchis. *Pi-*

lot a la tête et arrive au mur du potager, dont la hauteur pouvait être difficilement appréciée, la surface gazonnée de l'obstacle se confondant à distance avec la teinte verte du terrain. M. de Tournon enlève le cheval, qui bondit de loin, et arrive sur l'obstacle; mais l'élan était trop court, et le cheval appuie ses pieds de derrière sur la crête du mur pour se jeter en avant. Malheureusement le gazon s'éboule sous les sabots de *Pilot*, qui s'abat lourdement; *Black-Devil*, qui suivait *Pilot*, arrive à son tour, un peu à gauche, saute, frappe le mur de ses pieds de devant, ouvre une brèche, roule sur la tête, en jetant son cavalier au loin et se tue sur le coup. A cette vue, à la vue de *Babouino*, qui prenait son élan au milieu de cette confusion, une clameur terrible s'élève du sein de la multitude. On court, on se précipite, et on laisse les rivaux poursuivre leur course.

Pilot était tombé sur M. de Tournon, qu'on releva évanoui. Il est mis sur un brancard et transporté dans la maison voisine au milieu d'une foule émue qui l'accompagne. On pouvait le croire perdu.

Huit jours après, M. de Tournon galoppait au bois de Boulogne.

Moins heureux, M. le marquis de Mac-Mahon se tua roide dans un steeple-chase couru au château de Sully.

On trouvera peut-être coupables de tels exercices où la vie des hommes est en péril, et qui ne s'achèvent pas toujours sans quelque bras cassé ou quelque côte enfoncée. On nous permettra de ne pas partager ce sentiment. Trop d'éléments contribuent aujourd'hui à rendre les caractères amollis et timides, pour qu'il ne soit pas désirable de multiplier les occasions où ils peuvent montrer encore un peu d'audace et de virilité. S'il y a des dangers, tant mieux, leur présence élève le courage.

Il faut bien dire aussi que ces dangers constituent un des attraits les plus vifs des courses de La Marche. Les belles courses s'entendent de celles où les obstacles sont nombreux, difficiles, et propices aux chutes. C'est là que se rassemblent les curieux, ce sont ces obstacles que la foule recherche. Quelle émotion quand les rivaux accourent; quel silence au moment du saut, quels cris après l'accident! Et à l'heure du retour, écoutez les conversations.

— La course a été magnifique; il y a eu quatre accidents; un jockey est presque mort, deux chevaux sont blessés.

— La course a été sotte! pas une chute!

L'émotion excitée par ces courses donne un relief singulier aux caractères, et laisse voir à nu toute leur originalité.

Pour les vrais sportsmen, à l'heure des courses, la vie du cheval est tout; celle du cavalier, rien.

Qui ne se rappelle cet Anglais qui assistait aux courses de Dieppe l'an dernier?

Les rivaux avaient à franchir un mur en terre sèche, d'une hauteur respectable.

Un cheval arrive au pied du mur, s'élance, heurte la crête de l'obstacle, et tombe; le jockey roule avec lui. On accourt pour le relever, mais il échappe aux mains qui le portent, et retombe à terre comme une masse inerte.

Notre Anglais avait couru comme tout le monde; mais, laissant le jockey sur l'herbe, il ne s'informe que du cheval.

— Son nom, dit-il, son nom?

— *Friendy.*

— Ah! *Friendy.* Très-bien... Je pariais contre lui...

Et il s'en va gaiement.

Quant au jockey, on le croyait mort.

Le soir même, ce diable de mort chantait à tue-tête. Il était royalement gris.

Le pied du cheval, en culbutant, l'avait atteint au cou; le sang coulait à flots par la blessure. Le coup avait fait office de saignée. Il devait le tuer, et l'avait sauvé en évitant une congestion cérébrale que l'ébranlement, occasionné par la chute, pouvait causer.

Une autre fois, aux courses de La Marche, un jockey, en franchissant un saut de loup, tomba rudement sous son cheval.

Le malheureux fait un effort pour se relever et retombe lourdement.

Un sportsman passait par là. Il voit un groupe et s'approche.

— Qu'est-ce? demande-t-il.

— C'est Peters qui est tombé. Il est mort.

— Oh! ce n'est rien, il en a l'habitude, répond le sportsman.

Mais, cette fois, le pauvre maladroit qui avait l'habitude de se tuer avait deux côtes cassées.

On appela un médecin anglais pour soigner le malade. Les blessures gagnées sur le turf veulent, pour être bien traitées, un médecin anglais. Ce sont des accidents essentiellement britanniques.

Le jockey était évanoui; le pansement opéré, il ouvrit les yeux, regarda autour de lui, aperçut le docteur, et, lui saisissant la main:

— Docteur, dit-il, pourrai-je courir demain?

Le mot est héroïque; c'est le mot du soldat qui appelle de nouvelles batailles.

II. La fuite. Les vainqueurs. Éleveurs et entraîneurs. Les illustrations du *turf*. Les jockeys anglais. Le poids légal. Samuel Chiffney. Le village des jockeys. L'art de maigrir. La prière du jockey irlandais. Le mariage et l'entraînement. Davidson et lord B...

Aussitôt que le dernier prix a été remporté, la fuite commence. Les longues files de voitures rompent leurs rangs confus, et cherchent une issue. Il n'en existe que deux sur le terrain de La Marche, et plus de trois mille voitures veulent passer à la fois. C'est un encombrement et une confusion à nuls autres pareils. Les roues se heurtent, les brancards se croisent, les chevaux piaffent, hennissent et se cabrent; les cochers échangent quelques injures mêlées de coups de fouet; les cavaliers pris dans ce labyrinthe s'efforcent d'en sortir, retenant et poussant tour à tour leurs montures. Mille accidents sont à craindre, et cependant rien n'arrive, si ce n'est çà et là quelques rayons brisés, quelques harnais rompus.

Bientôt le torrent s'écoule et fuit au grand trot; la même foule de curieux qui a vu son départ attend son retour à Saint-Cloud et à Boulogne; la cavalcade est toute blanche de poudre. Que de toilettes perdues ou fanées. Mais on ne s'arrête pas à ces détails; n'y a-t-il pas toujours des étoffes chez les marchands?

Tandis que les voitures regagnent Paris avec toute l'impétuosité de la furia française, les vainqueurs empaquetés de couvertures s'en vont lentement, menés en laisse. Leur victoire n'a duré qu'une minute; plus de périls, plus d'applaudissements, mais la fatigue.

Au point de vue de l'émotion et de l'intérêt, les steeple-chases de La Marche ont une incontestable supériorité sur les courses plates du Champ-de-Mars et de la plaine de Satory; mais les deux épreuves relèvent du même principe: un développement extraordinaire de force dans un temps limité. Ce developpement demande, pour être obtenu,

des qualités primitives, celles que donnent la naissance et la pureté du sang, et les qualités acquises, celles qui proviennent de l'éducation. Les steeple-chases témoignent en faveur du fond, les courses plates en faveur de la vitesse.

Ces fêtes hippiques commencent à se populariser en France, grâce à la protection du gouvernement et des municipalités, et à l'appui constant et éclairé que leur assure la Société d'encouragement. Maintenant la province rivalise avec Paris. Si la capitale déploie son luxe aux courses du printemps et d'automne à La Marche, au Champ-de-Mars, à la plaine de Satory, sur la pelouse de Chantilly, les départements citent avec un orgueil légitime les courses de Moulins, de Caen, de Bordeaux, d'Avranches, de Boulogne-sur-Mer, de Tulle, de Dieppe, de Tarbes, de Pompadour, d'Abbeville, de Limoges, celles aussi des haras du Pin qui excitent une si favorable émulation.

Ces courses, dont le nombre tend à augmenter d'année en année, ont multiplié les éleveurs de chevaux de sang pur et, par contre-coup, en ramenant l'espèce au type primitif, contribuent, dans une proportion notable, à l'amélioration de la race chevaline en France. Déjà le turf français cite avec orgueil les noms justement fameux de *Drummer*, *Félix*, *Hervine*, *Hercule*, *Nautilus*, *Prédestinée*, *Roquencourt*, *Lanterne*, *Napoléon*, *miss Annett*, *Eglé*, *Lydia*, et d'autres encore, vainqueurs du grand Saint-Léger de France. Et chaque printemps amène sur la pelouse une jeune génération de chevaux qui, pour la vitesse et le fond, peuvent lutter avec les meilleurs coureurs d'Angleterre.

Mais si les chevaux ne manquent pas sur le *stut book*, les jockeys manquent aux écuries; la France jusqu'à présent paraît inhabile à produire ces hardis cavaliers, qui ont une part presque égale à celle du cheval dans les victoires hippiques. L'Angleterre en a eu et en a toujours le monopole. C'est elle qui nous envoie tous les jockeys qui illustrent nos courses, Donalson, Edward, Flatman, et bien d'autres dont les noms paraissent sur tous les programmes du Champ-de-Mars ou de la plaine de Satory.

Cependant on remarque que, sous l'impulsion d'éleveurs et d'entraîneurs fameux, entre lesquels M. Thomas Carter et M. Alexandre Aumont tiennent une place recommandable, la race des jockeys se nationalise en France. On peut citer déjà Antoine, Caillotin, Henry Jordan, Adrien, Joseph. Si la liste est encore restreinte, elle tend à se développer chaque jour.

Quant aux jockeys de sang anglais, ils sont nombreux comme chez nous les cuisiniers. Les Trois-Royaumes citent avec orgueil les noms de Smith, Scharp, Edwards, Abdale, Flatman, Rogers, Buttler, Lye, Marson, Day, Caterright, Chapple qui soutiennent vaillamment l'honneur du drapeau si longtemps et si bien porté par Buckle, Chifney, James Robertson, Robinson, Samuel Arnull, Dockeray, Darling, Ormsby, John Stephen, Nelson, Mundig, Williams Scott, Cyprian, John Jackson, Hontdsworth, Macdonald, Templeman, Frank Boyce, ces héros du turf.

Le poids légal du jockey est de cent livres. Tous leurs efforts tendent à se maintenir dans les bornes strictes du règlement.

Quelques jockeys, heureusement doués par la nature, ont eu la chance de ne jamais atteindre le poids prescrit. On les connaît sous le nom de jockeys à poids léger (*light weights*). L'un d'eux, Kitchem, ne pesait guère que quatre-vingt-dix livres en moyenne. Un nommé Samuel Hidge ne dépassait pas soixante-dix-huit livres. Le plus fameux de ces spécimens de jockey est le petit Wood-Scott, dont le poids se réduit à cinquante-deux livres.

Au-dessous du jockey, dans la hiérarchie de l'écurie, vient le *stable-boy*, comme le caporal après le sergent.

Le *stable-boy* est un enfant; si le talent lui vient et si l'embonpoint ne lui vient pas, il sera jockey. C'est le petit clerc de l'écurie. Il fait tout, depuis le lit des camarades jusqu'aux commissions, et il faut qu'il observe tout. Le lendemain de son installation, il monte un poney; six semaines après, il monte un race-horse, et s'il ne manie pas le cheval en écuyer, il est réputé indigne du turf.

Le *stable-boy* vit, comme l'Arabe, avec son cheval. Il n'en a qu'un auquel il s'adonne exclusivement. C'est en regardant, en écoutant, en observant, en imitant, que l'éducation du petit bonhomme se commence et se forme; c'est à l'expérience à l'achever.

Buckle, Chiffney, James Robinson, qui sont les Achilles et les Ajax du turf, ont débuté par être des *stables-boys*.

Il y a des jockeys qui ont le don d'électriser leurs chevaux et de leur communiquer un élan irrésistible. Un certain mouvement de la main, une pression particulière du genou, une façon de les enlever dont ils ont le secret les rendent presqu'infailliblement victorieux.

Un jour, aux courses de New-Market, Samuel Chiffney, le plus illustre dans cet art, qui a un côté de parenté avec le magnétisme, courait dans une poule d'essai contre un jeune jockey qui avait de l'avenir, mais qui débutait dans la carrière.

Samuel montait *Emperor*, et son rival une pouliche du nom de *Britannia*.

Ils partent, et Samuel Chiffney bat le jeune jockey de plusieurs longueurs de cheval.

— Belle victoire! s'écrie le vaincu dépité; *Britannia* n'a pas d'haleine.

— Vous croyez, mon jeune ami, répond Chiffney d'un air tranquille.

— Regardez-la, elle souffle.

— Eh bien! je vous parie cinquante livres que, monté sur *Britannia*, je bats *Emperor*, monté par vous.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement.

— C'est dit.

On change de chevaux, on s'élance, et *Britannia*, menée par Samuel Chiffney, déploie tout à coup de tels moyens, que le vainqueur est vaincu à son tour.

— Je vous l'avais dit, reprend Samuel en descendant de cheval; il y a les jambes qui courent, mais il y a la main aussi. Pensez à la main.

Ce Samuel Chiffney avait la taille d'un horse-guard, cinq pieds six pouces; ce qui était un obstacle à son métier. Il courait donc rarement; mais, quand il courait, la victoire lui appartenait presque à coup sûr.

Il y a un village en Angleterre qui a la propriété de fournir à la consommation tous les jockeys que dévorent les courses. Là on est jockey par droit de naissance. Les historiens racontent qu'autrefois, dans la sauvage république de Sparte, les enfants chétifs était impitoyablement jetés du haut du Taygète. Combien de jockeys n'a-t-elle pas tués sans le savoir, cette république qui ne voulait que des soldats! A l'encontre de Lacédémone, New-Market salue avec joie la venue des enfants malingres. Ce village voit dans leurs membres grêles, leur apparence étiolée la certitude d'un bon jockey. Ce petit homme qui joue à l'aise dans un étroit berceau sera l'honneur du turf. Il sera comme un oiseau sur les reins vigoureux d'un cheval. Mais si quelques gros garçon naît au milieu du village, large d'épaules et joufflu, la famille se désole. Il manque à

sa destinée, aux vœux des siens, à l'espoir secret de sa mère. Il pouvait être jockey, son embonpoint le condamne à n'être que constable ou grenadier de la garde.

On ne sait pas toutes les qualités qu'il faut avoir pour être jockey : justesse et promptitude dans le coup d'œil, audace dans l'action, prestesse et vivacité dans le mouvement ; il faut l'observation qui fait juger des qualités d'un cheval, de sa force ou de sa vitesse, de son élan ou de sa résistance, le sang-froid qui permet de profiter des fautes d'un rival et de ménager ses propres ressources. Mais il faut avant tout que le jockey soit grêle et mince avec des muscles d'acier.

Un jockey qui engraisse est un jockey perdu. On se rappelle ce jockey irlandais, bon catholique, qui disait chaque matin : « Mon Dieu, délivrez-moi de l'embonpoint et ne m'induisez point en appétit. » Le jockey gras est bon tout au plus à devenir cocher. Quelle décadence ! aussi, par combien de précautions ne combattent-ils pas cet embonpoint! Leur nourriture est mesurée comme ces médicaments que le pharmacien pèse dans la balance ; chaque jour, ils marchent comme des chasseurs de chamois ; mais, moins légers que ces chasseurs armés en course, ils portent, au cœur de l'été, une épaisse cuirasse de paletots ouatés et de manteaux, et, empaquetés comme des momies, ils font quatre ou cinq lieues à pas précipités.

A leur retour, ils ressemblent bien plus à des robinets qu'à des hommes. L'eau coule de leur corps, tous leurs vêtements sont imbibés de sueur ; ils sont éreintés, rendus, exténués, mais ils ont maigri !

On les enveloppe alors de couvertures, on les étend devant un feu clair qui développe une abondante transpiration, et on leur permet ensuite de vivre en citoyens d'un pays libre, c'est-à-dire qu'on leur octroie deux ou trois tranches de roastbeef saignant, accompagnées de deux ou trois verres de vin de Bordeaux.

Un jockey bien élevé doit pouvoir maigrir de trois ou quatre livres par jour, à l'époque de l'entraînement.

On se sert du verbe *entraîner*, pour indiquer l'éducation qu'on donne aux chevaux à l'époque des courses. Elle consiste à leur faire parcourir chaque jour une distance déterminée dans un temps voulu ; la distance augmente et le temps diminue à chaque épreuve. Et, tandis que ces courses préparatoires mettent le cheval en haleine, il est soumis à une alimentation plus forte et plus excitante, un peu de paille et beaucoup d'avoine.

L'époque de l'entraînement est une époque de fièvre. L'entraînement commence trois semaines à peu près avant Pâques. Le cheval court, le jockey jeûne ; toutes les écuries sont en fermentation. Stables-boys, jockeys, entraîneurs, sont comme des soldats, un jour de bataille. Une nouvelle génération de jeunes chevaux paraît sur le gazon. On va connaître les vainqueurs des prochaines courses, les héros de la nouvelle année ; c'est alors que naissent les réputations printanières. Tout le sport est en émoi.

On se rappelle ce mot fameux d'un entraîneur. Il peint d'un seul trait toute l'importance qu'on attache à l'entraînement de l'autre côté du détroit.

Un entraîneur amoureux, — on peut l'être, quoique sportsman, — recherchait en mariage une jeune personne de Londres, dont la famille faisait un commerce assez lucratif dans le Strand. Le père opposait un refus perpétuel aux poursuites du jeune homme.

Un jour enfin, un ami que l'entraîneur avait chargé de suivre la négociation arrive à New-Market, tout essoufflé, et se jette dans ses bras.

— Bonne nouvelle ! dit-il, le père consent.

— Quel bonheur !

— Et je viens vous chercher pour la noce... Venez.

— Tout de suite ?

— Oui ; le père veut que le mariage se fasse demain ou jamais... Venez donc.

— C'est impossible.

— Mais pourquoi ?

— J'entraîne.

L'amoureux entraînait ! Il était comme un général d'armée sur un champ de bataille. Il resta et ne se maria pas.

Quelques jockeys sont devenus célèbres par leur faculté d'amaigrissement rapide.

L'an dernier, à Londres, deux gentlemen, le marquis d'A... et lord B..., membre de la Chambre haute, étant au club, improvisèrent un pari. L'un des deux chevaux engagés n'avait jamais couru ; il avait des qualités, mais son adversaire avait de telles qualités aussi que, pour rendre un peu d'égalité à la lutte, il fallait tout au moins un jockey de premier ordre.

Un jockey du nom de Davidson était alors en grande réputation. Il sortait des écuries du marquis d'A..., qui lui avait réglé son compte dans un moment d'impatience.

Lord B... le savait et alla tout droit trouver Davidson.

— C'est impossible, regardez-moi, répondit le jockey, dès les premières ouvertures de lord B...

La malheureux avait fait ripaille avec l'argent du marquis. Il était gras et rose.

— On peut maigrir, répliqua lord B..., qui tenait au jockey.

— Oui, si on avait le temps.

— Nous avons trois jours.

Davidson secoua la tête.

— C'est impossible, reprit-il.

— Mais, ajouta lord B..., il s'agit du marquis d'A...

— Mon ancien maître !

— Lui-même.

Davidson hésita un instant, se gratta le front ; et tout à coup :

— Voyons ! le cheval de Votre Honneur a-t-il quelque qualité... L'homme c'est beaucoup, mais le cheval c'est bien quelque chose.

— *Tyran* est jeune, sans expérience, mais il a du fond et un grand courage... avec cela des jambes de fer.

Davidson jeta son bonnet en l'air.

— J'essayerai, dit-il.

Et sur l'heure il se mit au régime de l'entraînement. Mais quel régime !

Chaque jour deux courses de quatre heures chacune, le matin et le soir. Emmaillotté dans des couvertures et des manteaux, il marchait au soleil à toute vitesse, rentrait au logis tout en nage, avalait quelques tasses de thé bouillant et se couchait dans un lit bassiné, tout chargé d'édredons. Sa nourriture consistait en mouton rôti et en vin de Berdeaux. Il voulait des substances alimentaires très-fortes sous un petit volume.

Au bout de trois jours, Davidson avait maigri de vingt-huit livres. Il était rentré dans les limites du poids réglementaire.

— Je suis prêt, dit-il alors à lord B...

Le lendemain, il monta à cheval et gagna le pari.

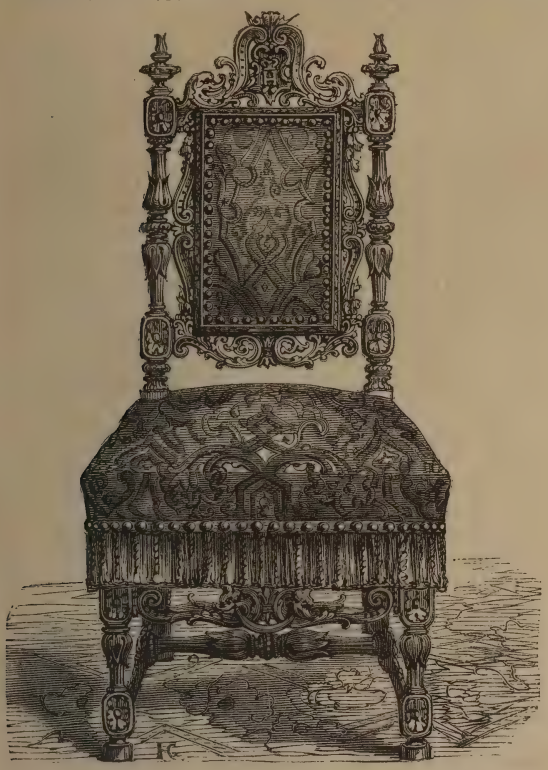
AMÉDÉE ACHARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE PALAIS DE L'EXPOSITION.

Encore fermé au moment où nous écrivons ces lignes, le Palais de l'Exposition universelle sera-t-il ouvert au moment où vous les lirez? Les uns disent oui, les autres disent non. Nous croyons les premiers, et nous agissons en conséquence, 1° en posant en vedette de cet article le chef-d'œuvre du sculpteur Pinsonnet, la chaise merveilleuse déjà distinguée à Londres, et qui a dû revenir du palais d'un prince au palais de tout le monde, aux Champs-



Chaise sculptée, de Pinsonnet.

Elysées; 2° en vous donnant sur le temple de l'industrie, ou plutôt sur les quatre temples, y compris celui des Beaux-Arts, et les deux annexes créées à l'improviste, les détails recueillis aux bonnes sources et près des juges compétents.

Voici d'abord des chiffres d'une haute éloquence.

La surface générale du Palais de l'Industrie, pour le rez-de-chaussée, est de 27,068 mètres carrés. La surface de la galerie du pourtour en compte 18,072. Total 45,140 mètres. Dans la grande salle, on compte 216 fenêtres; dans les pavillons, 192; au rez-de-chaussée, 388 colonnes en fonte; au premier étage, 816. La nef centrale a de longueur 192 mètres et de largeur 48; sa hauteur, à l'entablement, est de 18 mètres.

Cette construction gigantesque a employé 822,000 mètres de pierre de taille, sans compter la pierre meulière et le béton; 4,500 tonnes de fonte à 1,000 kil., 3,600 tonnes de fer et 33,000 mètres carrés de verre dépoli.

Les armes des villes de France figurent dans les tympans des arcades, et les diverses parties de l'architecture sont conçues dans un système à la fois élégant et sévère. Au pavillon d'entrée, faisant face aux Champs-Elysées, se dresse une grande porte monumentale qui offre de l'analogie avec un arc de triomphe; elle a 15 mètres de large sur 19 de hauteur; quatre colonnes corinthiennes y soutiennent un entablement surmonté d'un attique; la frise de cette dernière est ornée d'un bas-relief de 20 mètres de longueur et de 2 mètres de hauteur, contenant environ trente figures représentant les sciences et les arts. Ce travail a été confié à M. Desbœufs. L'attique est surmonté d'un groupe colossal représentant la France: la figure, placée debout, a 5 à 6 mètres de haut. La France distribue des couronnes aux sciences et à l'industrie, personnifiées dans deux figures de femmes. Ce groupe, dont l'effet est saisissant, résume en quelque sorte la pensée d'où est sorti l'édifice tout entier. Cet important morceau de sculpture a été confié au ciseau de M. Robert, à qui on doit déjà les belles cariatides du Conservatoire des arts et métiers. De chaque côté, on voit les armes de France, soutenues par des génies.

Les tympans de la grande voûte sont remplis par deux renommées colossales d'une hauteur de six mètres environ. Ces derniers travaux sont exécutés par M. Diébolt. M. Victor Vilain, grand prix de Rome, et l'un de nos jeunes sculpteurs les plus distingués, a été chargé d'exécuter sous le porche un grand bas-relief dont le sujet se rapporte, par sa nature, à la destination de l'édifice.

— Si l'extérieur du monument, dit un critique, a un aspect lourd, massif, et produit un assez triste effet au milieu de cette belle promenade des Champs-Elysées, l'intérieur de l'édifice, il faut bien le reconnaître, a un grand caractère monumental. Il est difficile de n'être pas frappé d'étonnement à la vue de cette vaste charpente en fer si solide et si légère. Nous nous demandons seulement à quel procédé on aura recours pour garantir les visiteurs des rayons du soleil tamisés à travers cet immense vitrage. Exposants et spectateurs seront dans la position de certains fruits que je ne nommerai pas, et dont on hâte la maturité par l'emploi de moyens artificiels. La chaleur sera bien plus insupportable dans cette gigantesque serre que sur la place de la Concorde à l'heure de midi. Le palais de verre d'Hyde-Park, deux fois plus vaste que le palais des Champs-Elysées, avait été recouvert de toiles, et il est probable qu'on emploiera à Paris le même procédé qu'à Londres; mais à Hyde-Park même la chaleur eût été, à de certains jours, insupportable, malgré les morceaux de toile en question, si les promeneurs n'eussent trouvé dans les salles mêmes du monument de cristal l'ombre protectrice des grands arbres et la fraîcheur des fontaines. Nos voisins avaient eu le bon esprit de faire de cette partie du palais, appelée le transsept, un beau jardin plein d'ombre, de jets d'eau et de fleurs, où l'on venait respirer à pleins poumons; la verdure et les fontaines entretenaient la fraîcheur dans cette vaste nef, au milieu de laquelle on voyait voler les oiseaux du ciel. —

Un bon juge, M. Texier, fait une description splendide et un éloge mérité des verrières que M. Maréchal, de Metz, a posées dans la grande salle. Jusqu'à ce jour, dit-il, on n'avait encore pensé à appliquer le vitrail peint qu'à

la décoration des édifices sombres, comme les chapelles et les cathédrales. M. Maréchal a placé aux deux bouts de la salle deux grands vitraux coloriés, destinés à tempérer la monotonie qui résulterait sans cela de l'ensemble de cette toiture blanchâtre. Quand le ciel est gris, les grandes figures de l'artiste se détachent d'une façon splendide, et donnent de l'animation à cette salle, qui, autrement, semblerait nue ; si, au contraire, le soleil frappe d'aplomb sur la toiture de verre, les couleurs s'effacent un peu, il est vrai, mais les vitraux apparaissent alors comme une belle fresque. Celui qui est à gauche en entrant par la grande porte qui fait face à l'avenue des Champs-Elysées représente la France conviant à la grande fête industrielle les nations de l'univers. La figure de la France est belle et souriante, et elle a le grand avantage de ne pas rappeler cet éternel type pseudo-grec qui nous poursuit partout, dans la peinture, la sculpture et l'architecture. L'artiste a divisé en deux groupes les peuples conviés. A gauche de la France, sont les peuples d'Occident ; à droite, les nations orientales. L'Angleterre, fièrement appuyée sur une chaudière, est sur le premier plan ; l'Italie tient la pile de Volta, et la ville de Lyon, symbole de l'industrie française, drapée d'une façon charmante dans ses riches étoffes, porte dans la main gauche le métier à la Jacquart. M. Maréchal a donné aux figures et à l'attitude des nations occidentales une expression énergique qui forme un contraste avec l'expression efféminée et molle des peuples orientaux. L'Asie, cette mère dégénérée du genre humain, se présente avec ses cachemires étincelants ; la Chine s'appuie sur une potiche ; l'Arabie, placée entre ces deux figures, s'avance avec lenteur et majesté. Aux deux extrémités de cette grande composition sont deux figures symboliques : du côté de l'Orient, un berger, paresseusement couché, contemple les étoiles en faisant paître ses troupeaux ; du côté de l'Occident, un énergique ouvrier bat l'enclume ; l'industrie primitive opposée à l'industrie contemporaine. Au centre, aux pieds du trône de la France, la Poésie et la Science relient tous les personnages et semblent le texte colorié de cette belle page philosophique.—Dans le vitrail qui fait face à celui-ci, la France est encore au centre, mais les nations sont mêlées, et chacune a échangé ses produits : l'Angleterre a les cachemires de l'Inde, l'Inde a reçu la chaudière à vapeur de l'Angleterre ; c'est, en quelque sorte, le poëme de la prospérité des peuples qui s'enrichissent par l'échange ; c'est la représentation des conséquences heureuses que doivent amener en peu d'années ces vastes concours de toutes les industries du globe, ces expositions universelles, ces fêtes du travail que chaque nation sera fière de célébrer. M. Maréchal n'est pas seulement un artiste d'un grand talent, qui a consacré la meilleure part de sa vie à faire revivre un art qu'on croyait mort depuis longtemps ; c'est aussi un esprit de premier ordre. Il a conçu et exécuté sa pensée avec une noble hardiesse, et nous ne doutons pas que le public ne prenne un véritable intérêt à ses deux vastes compositions, qui résument si admirablement l'intention et le but de l'Exposition universelle. —

L'annexe qui s'étend sur le quai de la Conférence, depuis la place de la Concorde jusqu'à la pompe à feu de Chaillot, ajoute à la surface du palais principal une surface supplémentaire de 32,000 mètres, en sorte que l'Exposition universelle se développe sur une surface totale de 77,140 mètres carrés, sans compter les galeries de l'avenue Montaigne, occupées par les beaux-arts, et le dernier complément, qui a englobé le panorama Langlois.

Un de nos confrères, qui a visité d'avance l'Exposition des beaux-arts, M. Jules Lecomte, a été frappé de la bonne disposition des salles, de leurs proportions, de l'éclatante façon dont la lumière y est distribuée. La lutte, dit-il, sera entre les Français, les Allemands et les Belges. Les peintres anglais ont aussi quelques belles choses. Les Italiens sont tristes, les Espagnols, nuls. L'école française sera dignement représentée. M. Ingres a tout un sanctuaire, où vingt toiles seront étalées à l'adoration de ses apôtres. M. Delacroix sera éclatant. M. Decamps avait inspiré quelques craintes, attendu que, ne possédant rien de ses propres œuvres en propriété, les possesseurs sont si amoureux de leurs trésors qu'ils refusaient de s'en dessaisir. Mais un amateur passionné des arts, un ami du célèbre artiste, célèbre lui-même comme collectionneur et fin connaisseur, M. Benjamin Delessert, en un mot, s'est courageusement mis en campagne, et il a conquis toutes les autorisations et tous les tableaux. M. Decamps figurera ainsi à l'Exposition par une cinquantaine de toiles saisissantes. M. Véron, qui possède une des deux ou trois œuvres capitales du maître, *Joseph vendu par ses frères*, l'a livrée avec l'empressement d'un Mécène éclairé, qui ne cache pas, toutefois, ce que la disparition pour six mois d'une des joies de la maison peut avoir de pénible (son tableau lui a coûté 38,000 fr.). M. Gudin a une soixantaine de marines ; c'est beaucoup pour un genre si uniforme. M. Horace Vernet étale là ses immenses toiles africaines ; — M. Meissonnier n'a demandé qu'un mètre carré pour y grouper ses petits chefs-d'œuvre ; M. Maxime David, notre miniaturiste, n'en a pas demandé davantage pour vingt à trente bijoux de son pinceau, qui feront une sensation vraiment universelle. M. Paul Delaroche seul, parmi les maîtres, n'expose pas. Est-ce orgueil ou modestie ?

Revenons aux bagatelles de la porte, puisque nous sommes encore... à la porte du palais.

Ce palais étant la spéculation d'une compagnie, on n'y entrera qu'en payant, comme cela se pratiquait à Londres en 1851. M. Texier rappelle : — qu'il y avait au Palais de Cristal de Hyde-Park des jours de *nobility* et de *gentry*, et des jours de *common people*. Nous aurons, nous, par chaque semaine, un jour d'entrée à cinq francs, trois à un franc, deux à cinquante et un à vingt centimes. Le palais sera donc accessible à toutes les bourses. On dit aussi qu'il y aura des billets de saison donnant une entrée personnelle pendant toute la durée de l'Exposition. Ces billets coûteront cinquante francs. Les billets de saison, à Londres, coûtaient trois livres ou soixante-quinze francs ; et, comme les spéculateurs avaient monopolisé les *tickets*, il y avait dans Piccadilly, la veille de l'ouverture, une véritable bourse de billets de saison. — A combien le *ticket* ? —A une livre de prime. Quelques instants après, il *faisait* une livre et demie, et même deux livres. Un libraire, qui avait prévu cet âpre désir de la dernière heure, avait modestement acheté pour cinquante mille francs de billets de saison, qu'il revendit avec un honnête bénéfice. La Commission française, ayant résolu de ne pas limiter le nombre des billets de saison, cette *valeur* ne subira pas, comme à Londres, les fluctuations de la hausse et de la baisse. — La Commission a pris le parti de n'accorder aucune entrée de faveur ; exposants, fabricants, membres du jury, journalistes, tout le monde payera. On dit que l'Empereur et l'Impératrice ont fait savoir qu'ils souscriraient au billet de saison. A chaque porte d'entrée, il y aura un tourniquet qui ne laissera passer qu'une seule per-

sonne à la fois. Chaque dent de la roue du tourniquet correspondra avec un compteur mécanique, de sorte qu'on saura exactement le nombre des entrées de chaque jour. Le public est averti que les bureaux ne rendront pas de monnaie ; il faudra donc venir avec ses cinq francs, son franc, ses cinquante ou ses vingt centimes, selon les jours ; chaque visiteur déposera le prix de son entrée dans un tronc surveillé par un gardien. On voit que les rouages ne sont pas trop compliqués, et que tout cela, au contraire, est élémentaire comme l'alphabet. —

Commencé le 1er janvier 1853, le Palais de l'Industrie aura été construit en vingt-huit mois.

Et maintenant, à bientôt la revue des merveilles et des curiosités que le monde entier va étaler à nos yeux.

JEAN-BAPTISTE ISABEY.

Beau talent et grande renommée, qui viennent de s'éteindre, à quatre-vingt-huit ans, après tous les succès et tous les honneurs possibles.

— Jean-Baptiste Isabey, dit un de ses biographes, était né à Nancy en 1767, et se destinait à la peinture historique, lorsqu'il arriva à Paris, à l'âge de dix-neuf ans. Il avait conquis toutes les médailles de l'Académie, et allait concourir pour le prix de Rome, quand sa pauvreté, qui l'avait lancé dans le portrait, l'y retint, pour son bien et pour sa fortune. Il inventa presque un genre de dessin à la manière noire, qui prit nom, à la suite de l'Exposition en 1798, de cette réunion de portraits de famille appelés *la Barque d'Isabey*. Mais les études historiques de l'artiste devaient lui permettre de s'élever au delà du portrait proprement dit, et c'est à son talent pour la composition d'un tableau qu'il dut le succès de ses dessins, aujourd'hui déposés à Versailles : *Bonaparte visitant la manufacture des frères Sévènes*, à Rouen, — *Bonaparte visitant la manufacture d'Oberkampf*, à Jouy, — *la Parade des Tuileries*, — *le Congrès de Vienne*, etc. On voit aujourd'hui au Luxembourg plusieurs de ses aquarelles, entre autres son chef-d'œuvre en ce genre, la vue de l'*Escalier du Musée*, qu'il exposa en 1817. La lithographie lui réussit également, et il a crayonné bon nombre de planches pour le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, par MM. Taylor et de Cailleux.

Il peignit aussi en émail, et sur porcelaine. La table sur laquelle il a représenté, en 1821, d'après un dessin de Percier, l'Empereur entouré de ses maréchaux et des généraux qui commandaient durant la campagne de 1805, est le chef-d'œuvre sorti des manufactures de Sèvres, où Isabey était premier peintre. Il devint, à l'époque de sa célébrité, peintre du ministère des relations extérieures, pour les portraits officiels, des cérémonies, et du cabinet de l'Empereur. C'est à ce titre qu'il dessina tous les costumes du couronnement. Plus tard, il fut nommé directeur des décorations de l'Opéra, genre un peu vaste pour un délicat miniaturiste. Il devint enfin, plus tard, peintre du roi Louis XVIII et ordonnateur des fêtes et spectacles de la cour, tant il est rare et difficile qu'un artiste reste fidèle au maître qui a fait sa fortune et sa gloire, lorsque la bourrasque l'emporte. Il devint conservateur-adjoint des Musées royaux ; il est mort commandeur de la Légion d'honneur, grade que ne possèdent dans l'art du pinceau que MM. Ingres et Horace Vernet.

Le vieil Isabey laisse un fils, Eugène, célèbre peintre de marine et de genre.

Peu de jours avant sa mort, ajoute M. J. Lecomte, ce doyen des artistes officiels assistait à la revue de la garde impériale passée par l'Empereur dans la cour des Tuileries.

— Hélas ! dit-il, je ne dessinerai pas celle-là ! nous ne sommes plus que deux survivants de la dernière revue passée par le Premier Consul dans la cour du Carrousel !

— Et qui donc avec vous ? lui demanda-t-on.

— Le maréchal Jérôme !

Aujourd'hui, l'ex-roi de Westphalie reste seul. —

Un jour, Isabey peignait une beauté du premier empire, qui ne se trouvait pas ressemblante, c'est-à-dire pas assez flattée. Après de longs débats avec son modèle, il remarqua la femme de chambre qui l'accompagnait et qui était admirablement jolie :

— Eh ! madame, dit-il avec sa franchise d'artiste, si vous voulez que votre portrait soit mieux que vous, faites poser votre camériste à votre place !

LE CHEMIN DE FER DE PARIS A MARSEILLE.

Ce grand événement de la jonction de Paris à la Méditerranée est passé inaperçu au milieu des bruits de paix ou de guerre, et du brouhaha préparatoire de l'Exposition universelle. La France n'avait pas eu encore cependant un résultat et un spectacle de locomotion aussi grandiose, aussi étonnant, aussi incroyable, aussi merveilleux, etc. Toutes les épithètes de Mme de Sévigné n'y suffiraient point. Voici ce que nous apprend, à ce sujet, un confrère éloquent, qui a fait le voyage d'inauguration de Paris à Marseille.

— Ah ! s'écrie-t-il tout d'abord, que l'Opéra, avec ses pauvres petits changements à vue, est distancé ! Le plus habile machiniste aujourd'hui est celui qui dompte une locomotive et vous emporte en quelques heures du nord au midi, de l'hiver à l'été. Nous partions de Paris hier soir par une pluie battante, qui nous a tenu fidèle compagnie jusqu'à Lyon. Nous avons salué le soleil à Vienne, le printemps à Valence, et nous trouvons Marseille en plein été. C'est de la féerie, ou je ne m'y connais pas ! Je ne sais pas de coup de théâtre plus saisissant que celui de l'apparition du soleil à Vienne. Il faut vous dire que le chemin de fer n'y a pas mis de façon avec l'antique cité des Gaules ; il l'a traversée de part en part. Une montagne, que surmontent des ruines romaines, était là, faisant obstacle ; on l'a percée au moyen de deux tunnels, l'un de 200, l'autre de 800 mètres. C'est en sortant de ces souterrains sombres que nous avons trouvé le soleil, nous inondant de ses clartés, et sachant bien que sans lui, sans cet hôte radieux, il n'est pas de fête possible. La campagne est luxuriante ; les cerisiers, les pêchers, chargés de fleurs, nous ont, à partir de ce moment, envoyé leurs senteurs printanières ; les saules, les peupliers ont tendu, sous nos yeux émerveillés, le rideau de leur jeune verdure.

Le convoi s'arrêtait, non à tous les travaux d'art, car on n'en compte pas moins de 1,200 entre Lyon et Avignon seulement, ce qui peut vous donner une idée des immenses difficultés vaincues, mais il y mettait une rare complaisance en nous permettant d'admirer les œuvres principales.

Je ne suis pas assez compétent pour poursuivre cette énumération ; mais, parmi ces œuvres géantes, celle qui a le plus vivement commandé notre admiration, celle qui m'a le plus profondément ému et dont je ne puis cependant vous dire ici quelques mots, c'est le pont audacieusement jeté, à Tarascon, d'une rive à l'autre du Rhône, et qui unit les chemins du Midi, Montpellier, Nîmes, Cette, la Grand'Combe, etc., à la ligne principale. L'imagination ne peut rien concevoir de plus grand, de plus téméraire. Le fleuve, à cet endroit, est d'une impétuosité

extravagante, il roule ses flots comme un torrent. Il n'y avait pas à choisir cependant ; c'était là et non ailleurs qu'il fallait poser cet immense trait-d'union. M. Paulin Talabot, l'ingénieur, a semblé prendre plaisir à cette lutte surhumaine. Pendant sept ans, il s'est pris corps à corps avec le Rhône ; à l'aide de pilotis, il est parvenu à couler des assises de béton à quinze pieds de profondeur au-dessous du lit des eaux. Une crue arrivait, des affouillements survenaient, et emportaient en un jour l'œuvre de toute une campagne. L'intrépide lutteur recommençait. Bref, il a vaincu le Rhône. Sur ces assises de béton, désormais indestructibles; il a élevé des piliers qui peuvent, pendant de longs siècles, défier les fureurs du fleuve et l'action du temps. Ce pont de Tarascon restera dans mon souvenir comme un prodige.

Voilà enfin, conclut M. Jourdan, Paris à vingt heures de Marseille. Paris, que dis-je ? L'extrémité nord de la France, Dunkerque, Lille, le Havre, Strasbourg unis à la Méditerranée, à l'Orient ; et s'il plaît à Dieu, s'il plaît à la diplomatie anglaise, Paris sera uni, dans quelques années, par le percement de l'isthme de Suez, à la mer Rouge et au vieux monde asiatique. —

UN MUSÉE DES ÉTOFFES.

Parmi les expositions spéciales que provoque l'Exposition universelle, il en est une qui mérite une page à part, surtout dans le *Musée des Familles*. L'idée première, en effet, appartient à M. Balleydier (de Hell), dont nous révélions naguère les curieux et nobles travaux, et surtout l'application infinie des plantes marines aux dessins industriels.

Il s'agit cette fois de compléter tous nos musées par le seul qui manque à la France et à l'Europe : un *Musée universel, historique, chronologique et comparatif des étoffes fabriquées*. La définition est de M. le marquis de Larochejacquelein, cet initiateur sympathique et ce patron-né de toutes les créations populaires, — qui, en étendant et en généralisant celle-ci avec le coup d'œil d'un homme d'État, s'en est fait le vaillant protecteur avec le plus généreux empressement.

« Une pareille pensée, a-t-il écrit au ministre du commerce, ne peut être exécutée convenablement que par l'État; car il faut, avant tout, éviter toute idée de spéculation.

« Je n'ai pas besoin de vous faire ressortir les avantages de cette création; ils sont si évidents et si nombreux qu'ils frappent l'esprit tout d'abord.

« Chaque époque serait représentée par ses produits, et les étoffes qui auraient appartenu à des personnages connus, ou qui se rattachent à des souvenirs historiques, seraient distinguées parmi les produits de leur époque.

« La comparaison entre les époques, entre les productions des différents peuples du globe, aidera puissamment au progrès de nos fabriques et glorifiera le passé ; ce qui, de notre temps, sera supérieur au passé glorifiera le présent.

« L'occasion est unique, il faut profiter de l'Exposition universelle. Si le gouvernement veut accorder une salle au Louvre, le musée commencera avec l'Exposition, et vous serez étonné de son succès. Pour moi, je n'en doute pas, et déjà vous pouvez compter sur une précieuse collection recueillie par M. Balleydier, auquel revient tout le mérite de cette idée, depuis longtemps l'objet de ses rêves. »

La salle au Louvre a été accordée, en effet. M. Balleydier (de Hell) y a exposé les premiers fruits d'une récolte de quinze jours à Lyon. Nous y avons admiré les échantillons d'une foule de chefs-d'œuvre de la fabrique française depuis plusieurs siècles, des fragments de tentures exécutées pour les rois et les empereurs, pour les sultans et les pachas; en un mot, des richesses dont la valeur d'art est considérable, et dont la valeur historique est impossible à estimer. Si un seul homme, en quelques jours, a pu réunir tant d'éléments précieux, que ne ferait-on pas avec le temps et le concours de toutes les manufactures ?

En rendant compte dernièrement, dans un salon illustre, du projet qu'il soutient de son influence, M. le marquis de Larochejacquelein montrait un petit instrument de buis garni de bobines de soie. — Qu'est cela ? demandèrent les curieux et les belles dames.

— Cela, répondit le marquis avec son éloquence d'à-propos, c'est pour la fabrique ce qu'est l'épée de Turenne pour l'armée.

C'était la navette de Jacquart, le conquérant de l'industrie moderne.

Un tel mot explique et justifie à lui seul la création du musée des étoffes.

Vienne un regard et un ordre d'en haut sur l'œuvre de M. de Larochejacquelein, et sa galerie passagère sera le noyau d'une galerie permanente au Louvre.

Ajoutons qu'une salle des étoffes fabriquées, résumant les chefs-d'œuvre de l'ouvrier français depuis l'opulent brocart royal jusqu'à l'humble indienne à fleurs, suffirait, dans un jour de révolution, à sauver le monument qui la renfermerait.

Quelle émeute populaire, en effet, ne s'arrêterait court devant la navette de Jacquart et ses produits ?

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

Instruit que des maisons de paysans avaient été pillées par ses soldats, Henri IV manda leurs officiers, les rendit responsables et leur dit : — *Ruiner mon peuple, c'est me ruiner !* (Ruine et mont — peuple sème ruines — e.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Vos propius ad me... huc ordine adite!

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN.

Fête de Louis XIV, par le duc de Saint-Aignan. Festin dans la cour de marbre, à Versailles.

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN (1),

Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Que la vie de l'homme de lettres se concentre dans ses écrits et s'y trouve tout entière, c'est un lieu commun sans doute, et un lieu commun passé en axiome ; souvent on l'a répété, on le redit encore, et il jouit d'un crédit véritable.

C'est une erreur.

Jamais nous ne l'avons mieux senti qu'en parcourant, pour notre amusement personnel, de nombreux volumes, vieux et jeunes, vieux surtout, des manuscrits plus ignorés que ces livres, et des estampes, ou des débris historiques depuis longtemps ensevelis dans les bibliothèques, qui nous ont permis de passer en revue ces onze immortels qui, depuis le grave et solennel Colomby jusqu'au secrétaire actuel de l'Académie française, occupèrent le même fauteuil. Un seul, le dramaturge La Chaussée, justifie un peu le dicton populaire.

Quant aux dix autres, y compris M. de Fontanes et M. Villemain, qui ont pris une part active aux mouvements politiques, quelles existences mêlées, quelles vies agitées, compliquées d'incidents divers ! Il y a là plus de drame que dans les œuvres du dramaturge que nous citions. M. de Fontanes est exilé. Ami de M. de Chateaubriand, il dicte le courageux discours prononcé devant la Convention nationale par les deux envoyés de la commune de Lyon. Le grave Colomby est conseiller d'État. Le sémillant La Mesnadière, protecteur des *diables de Loudun*, reçoit les confidences de Richelieu. Voici Bougainville, traducteur de l'*Anti-Lucrèce*, lié avec tous les amis du cardinal de Polignac et les adversaires de la philosophie ; le duc de Beauvilliers de Saint-Aignan, général d'armée ; Portail le président, qui a fort contribué à l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*. Plus tard, Marmontel, battu des orages révolutionnaires, écrit, après avoir éveillé la colère de la Sorbonne, ces curieux Mémoires où revit tout un côté piquant de son siècle. Enfin M. Villemain, homme d'État, ministre et orateur, compte au nombre des personnages les plus autorisés, les plus influents et les plus actifs de notre époque.

Je n'ai pas nommé Tristan l'Ermite et l'abbé de Choisy, — deux personnages presque bohêmes, — deux originaux, qui franchissent les communes limites et peut-être les légitimes licences. L'abbé de Choisy, après avoir passé la moitié de sa vie vêtu en femme, va conquérir le royaume de Siam à la foi catholique. Tristan, qui mena la singulière existence d'un héros de Callot, prit la peine d'écrire ses aventures, sans que personne, depuis sa mort, se soit donné celle de les lire. Ces ombres, les unes majestueuses ou élégantes, comme M. de Fontanes, Colomby ou le président Portail ; les autres légères et capricieuses, celles, par exemple, de Tristan et de l'abbé de Choisy, j'aime à les appeler devant moi. Ils touchent, par tous les points et souvent par les côtés les plus brillants et les plus vifs, aux intérêts de notre vie ; leur titre officiel les a comme transformés en statues immobiles. Consultez les documents primitifs, frappez-les de la baguette qui fait revivre, ils se raniment aussitôt ; ils marchent, parlent et se mêlent à tous les mouvements des affaires humaines.

C'est cette étude nouvelle que nous allons tenter : elle ne sera pas sans instruction ou sans attrait. Que l'on n'attende de nous ni de savantes critiques sur nos plus célèbres écrivains, — œuvre souvent accomplie avec des succès divers et par quelques-uns de nos plus habiles ou de nos plus aimables érudits ; ni la biographie complète des membres de l'Académie, — elle se trouve dans tous les recueils, et chacun les a sous la main ; — mais seulement les nuances caractéristiques, les portraits faits d'après nature, et surtout plus d'un fragment inconnu et précieux tiré d'œuvres oubliées.

I.

F. CAUVIGNY, SIEUR DE COLOMBY.

(Nommé en 1634.)

Nommé directement par le cardinal Richelieu, et sans élection préalable, celui-ci est un personnage sévère, sérieux, de physionomie solennelle, digne, à tous égards, d'inaugurer un sénat littéraire. Il appartient à la période espagnole de notre histoire et de notre langue ; il en a toute la gravité.

Vous pouvez vous le figurer, de taille colossale, grand et gros (comme le dit Tallemant), le manteau castillan sur l'épaule, allant chez Malherbe ou chez le cardinal ; saluant avec cérémonie, parlant avec poids, souriant avec mesure.

Ami et parent de Malherbe, voilà son grand titre. Quand ce poëte habile, cet homme d'un esprit si juste, et ce gentilhomme normand, recevait dans sa chambrette ornée de quatre chaises de paille, d'un bahut et d'un dressoir, ses jeunes amis et ses admirateurs, Yvrande, Touvant, Lingendes et l'aimable Racan, — primitive académie, réu-

(1) Voici ce que nous disions (t. XX, p. 32) en annonçant la publication, dans le *Musée des Familles*, de l'*Histoire anecdotique des quarante fauteuils de l'Académie française* : « Ce sera l'histoire de toute notre littérature et de toute notre société, depuis Richelieu ; car l'Académie n'a jamais cessé d'unir les sommités du monde aux gloires de l'intelligence : les Condé aux Corneille, les Molé aux Lamartine. Nous ne négligerons rien pour que cette œuvre, qui manque aux bibliothèques, où elle devrait occuper le premier rang, soit aussi piquante par le côté biographique qu'instructive par le côté littéraire... Chaque fauteuil amènera par ordre sous nos yeux tous les titulaires, illustres ou obscurs, qui l'ont occupé successivement : — véritable lanterne magique où défileront les plus grands hommes et les plus grands originaux, les figures les plus graves et les plus comiques des trois derniers siècles. »

Il ne nous appartient pas de dire si nous avons commencé à tenir nos engagements par l'*Histoire de l'origine et de la fondation de l'Académie*, publiée dans notre t. XXI, p. 257 ; mais nous sommes assuré de dépasser aujourd'hui nos promesses, en faisant ouvrir la série des quarante fauteuils par M. Philarète Chasles, l'éminent et spirituel professeur du Collége de France, l'oracle favori des premiers journaux et des premières revues de l'Europe, l'auteur original et charmant des *Études sur l'antiquité, sur le moyen âge, sur l'Espagne, sur l'Amérique, sur l'Allemagne*, etc., l'historien le plus autorisé, le plus érudit et le plus amusant des lettres anciennes et modernes, l'écrivain qui pense avec la logique d'un philosophe et la sagacité d'un moraliste, qui cite avec la mémoire d'un bénédictin, qui observe et décrit avec l'*humour* d'un touriste, qui conte et met en scène avec l'art d'un romancier et d'un auteur comique ; enfin le candidat qui doit s'asseoir un jour, avec des titres si solides et si brillants, dans l'un de ces quarante fauteuils dont il écrit pour nous les curieux mémoires.

En lisant les premières pages de M. Philarète Chasles, on va voir qu'il a résolu le problème de mener de front, dans cette galerie anecdotique de l'Académie, l'histoire morale de la société française, au point de vue le plus attachant, et le cours complet de notre littérature, sous une forme aussi neuve que saisissante et variée. (*Note de la rédaction.*)

— Voyez la biographie, le portrait et l'analyse des cours de M. Philarète Chasles au Collége de France, t. XII, p. 149.

nion savamment ingénue, — Colomby était toujours du nombre. Il s'exprimait en peu de mots, par axiomes. Il aimait les questions de grammaire et de philologie. Il faisait des objections sensées, pertinentes et rédigées avec politesse. Les Latins lui étaient familiers; son style français ne manquait ni de clarté ni d'une certaine élégance pompeuse et contenue. En toutes choses il était du parti de la sévérité excessive, de la règle stricte et de la plus ferme discipline. Malherbe voulait admettre le sonnet irrégulier, celui dont les deux quatrains ne sont pas des mêmes rimes. Colomby se prononçait contre cet excès de liberté. Malherbe, si minutieux dans ses scrupules, et qui se releva de son lit de mourant pour défendre la pureté de la langue française, était dépassé par son élève Colomby, qu'il louait de son orthodoxie, tout en regrettant que le génie poétique lui fît défaut.

C'est le malheur de ce personnage, dont le neveu, Cauvigny (Jean-Jacques), eut plus de talent que son oncle, de manquer de verve, de trait, de hardiesse et de saillie. Il se recommandait par d'autres qualités utiles. Décent et compassé, bien vêtu et plein de courtoisie, assidu et exact, il trouva moyen de s'assurer, par cette bonne tenue, cette solennité extérieure, ce ton superbe et convenable, une pension qui vaudrait aujourd'hui quelque dizaine de mille francs (douze cents écus de l'époque), avec le titre d'*orateur du roi pour les affaires d'Etat*; titre qui n'exigeait aucun travail, et qui, emprunté au moyen âge, ne répondait à aucune fonction active. Conrart se moque un peu de lui : « Douze cents écus, dit-il, c'est ce qu'il toucha en qualité d'orateur du roi pour les affaires d'État! Morand, son parent, trésorier de l'Epargne, l'en faisoit payer après le lui avoir fait donner. Un jour M. de Vardes, au voisinage de qui il logeoit, l'ayant rencontré dans la rue, lui demanda combien il tiroit par an des bienfaits du roi. A quoi il répondit que c'étoit si peu de chose pour un homme de sa condition, qu'il avoit honte de le dire. M. de Vardes l'ayant pressé davantage, il lui dit enfin qu'il n'en tiroit pas plus de neuf ou dix mille livres par an. Sur quoi M. de Vardes lui dit : — « Mort de ma vie! mourir de honte et dire que neuf ou dix mille livres de rentes soient indignes de vous! Je ne tire que trois mille livres du roi et m'en tiens bien honoré. » — Il était de Caen, parent de Malherbe et de Pâtris... C'étoit un grand et gros homme, d'une humeur vaine et concertée, qui ne paroissoit point naturel en toutes ses actions, de quelque nature qu'elles fussent (1). »

Ne le méprisez pas, ce traducteur de Tacite et de Justin; partisan de l'unité du pouvoir, zélateur de la pureté grammaticale, et qui, j'en suis sûr, dans le conseil d'État, opina constamment du bonnet, et fut toujours de l'avis de Son Eminence. M. de Balzac lui paraissait étourdi; M. de Coëffeteau lui semblait trop libre et M. de Malherbe un peu léger. Chez lui, comme chez Richelieu et Duperron, vous remarquez un pressentiment vague et indécis de la simplicité majestueuse, de la noblesse sensée qui devaient caractériser l'ère prochaine de Louis XIV, et qui le recommandent à l'estime. Il est moral et lourd. Ses écrits sont ennuyeux, je n'en disconviens pas; avouons qu'il ne tombe jamais dans le ridicule, et qu'il emploie pour ses dédicaces, ses traductions et ses prônes séculiers, des termes choisis, d'excellents mots, de bonnes métaphores et d'honnêtes périphrases. Il s'exprime avec décence et dignité. Nul excès ne l'entraîne et ne le brise sur les écueils de l'imagination et de la fantaisie. Sévère misanthrope qu'il est, il s'écrie, entre 1635 et 1640, que tout est perdu et que le monde s'en va : prédiction au moins prématurée, puisque le grand siècle allait éclore.

Passons au successeur de Colomby, personnage plus plaisant, plus imparfait et beaucoup moins rébarbatif.

(1) Ce passage curieux des Mémoires de Conrart se trouve dans l'excellente édition nouvelle, donnée par M. Paulin Pâris, des *Historiettes* de Tallement des Réaux, ornée de commentaires aussi exacts que piquants et publiée par le libraire Techener.

II.

FRANÇOIS TRISTAN L'ERMITE.

(Élu en 1649.)

Je le vois d'ici, le poing sur la hanche, relevant sa moustache, tenant de la main gauche la baguette longue à la mode, ou ce que l'on appelait alors la *gaule*, l'air à la fois guilleret, fanfaron, enfin un des jeunes galants dont Callot a buriné le portrait.

Après une jeunesse orageuse et bizarre, que nous allons raconter tout à l'heure, il entre à l'Académie pour y représenter l'esprit de cour, les tours de page et la grâce aventureuse. Ce n'est pas un sage. Rubens et Rembrandt, Callot et Salvator Rosa, Abraham de Bos et Scaramouche sont de son époque, songez-y bien, et il s'en ressent. Un peu bouffon, un peu parasite, il a voyagé et vu le monde, il a eu des duels dont il s'est tiré galamment, et l'on doit lui pardonner d'aimer le jeu, les dés, la musique, la danse, sa rapière qui sort aisément du fourreau, les beaux diamants, les habits d'écarlate, les beaux récits qu'il orne volontiers de quelques fantaisies gasconnes, et le théâtre ou même les coulisses, dont il a conservé le ton et les mœurs. Il a connu le poëte Hardy, fournisseur juré des troupes comiques de l'époque, celui qui fabriquait, comme Lope de Véga, une comédie ou deux par semaine; cette liaison lui a laissé beaucoup de souvenirs et comme un arrière-goût, une demi-saveur théâtrale. Dans sa première jeunesse, et quand il était encore page, il rencontra ce bon Hardy, le goûta fort, lui plut, et le sauva du supplice que faisaient subir à Sancho Pança ses ennemis acharnés.

Mais écoutons Tristan. La scène qu'il raconte est bonne; elle nous place vivement au milieu des mœurs contemporaines; personne ne l'a citée, ce qui ne lui ôte rien de sa valeur. On y verra ce qu'était un poëte sous Louis XIII, combien il tenait peu de place dans le monde, et l'estime qu'on faisait de lui. Le premier poëte de l'époque, berné sur une couverture par des acteurs! Que d'espace à parcourir pour atteindre le moment où Voltaire sera porté en triomphe et embrassé par les duchesses!

Quant à notre jeune Tristan, au moment dont nous parlons, il n'a guère dépassé sa quinzième année. Page d'un grand seigneur, il voit le beau monde et visite la cour; il apprend l'escrime, l'équitation, la danse, la guerre, même un peu d'orthographe. La poésie ne lui déplaît pas, et il se délecte dans la compagnie des Muses, comme il va nous le dire :

« En mes heures de loisir, j'apprenois par cœur quelque pièce entière des plus beaux vers dont on fît estime en ce temps-là, et j'en savois plus de dix mille, que je récitois avec autant d'action que si j'eusse été tout rempli des passions qu'ils représentoient. Cette gentillesse m'acquit l'amitié de beaucoup de gens, et, entre autres, d'une troupe de comédiens qui venoient représenter trois ou quatre fois la semaine devant toute cette cour où mon

maître (le duc d'Orléans) tenoit un des premiers rangs. Il me souvient qu'entre ces acteurs, il y en avoit un (son nom était *Vautret*), illustre pour l'expression des mouvements tristes et furieux : c'étoit le Roscius de cette saison (1), et tout le monde trouvoit qu'il y avoit un charme. Il étoit secondé d'un autre personnage excellent pour sa belle taille, sa bonne mine et sa forte voix (il s'appelait *Valeran*), mais un peu moindre que le premier pour la majesté du visage et l'intelligence.

« J'aimois fort ces comédiens, et me sauvois quelquefois chez eux, lorsque j'avois quelques secrètes terreurs et que notre précepteur m'avoit fait quelque mauvais signe. Ils faisoient grande estime de moi à cause de mon esprit et de ma mémoire, qui n'étoient pas des choses communes; et lorsque je leur disois que j'étois en peine, et que notre précepteur me faisoit chercher, ils trouvoient moyen de me cacher, et m'emmenoient avec eux au palais (au Louvre), lorsqu'ils y alloient représenter. Dès que mon

Saint-Aignan. Tristan. La Mesnardière. Colomby.

maître passoit derrière le théâtre pour leur parler, en attendant qu'ils fussent prêts à jouer, ils ne manquoient pas de lui faire en corps une requête en ma faveur. Mon maître, qui ne m'avoit vu de deux ou trois jours, et qui savoit bien que j'étois sur le *papier rouge* (inscrit pour

(1) *Saison* pour *époque*. Ce mot est resté dans la langue anglaise.

subir les arrêts), étoit aussitôt touché de leur prière et en adressoit une autre sur-le-champ à notre précepteur, qui ne se pouvoit défendre de promettre mon abolition (pardon); et lorsque j'avois cru les mots efficaces, je sortois promptement de derrière quelque basse de viole, où je m'étois retenu à refuge, et me venois jeter aux pieds de mon maître pour le remercier de cette nouvelle grâce

qu'il avoit obtenue pour moi. Un jour que j'avois eu quelque démangeaison aux poings, et que je les avois frottés un peu rudement contre le nez d'un jeune seigneur de mon âge et de ma force, je m'allai sauver parmi le cothurne.

« C'étoit un jour que les comédiens ne jouoient point, mais ils ne pouvoient toutefois l'appeler de repos : il y avoit un si grand tumulte entre tous ces débauchés qu'on ne s'y pouvoit entendre. Ils étoient huit ou dix sous une treille en leur jardin, qui portoient par la tête et par les pieds un jeune homme enveloppé dans une robe de chambre. Ses pantoufles avoient été semées avec son bonnet de nuit dans tous les quartiers du jardin, et la huée étoit si grande que l'on faisoit autour de lui, que j'en fus tout épouvanté.

« Le patient n'étoit pas sans impatience, comme il témoignoit par les injures qu'il leur disoit d'un ton de voix fort plaisant, sur quoi ses persécuteurs faisoient de grands

Une scène de la *Marianne* de Tristan l'Ermite, d'après la gravure du temps.

éclats de rire. Enfin, je demandai à un de ceux qui étoient des moins occupés que vouloit dire ce spectacle et qu'avoit fait cet homme qu'on traitoit ainsi. Il me répondit que c'étoit un poëte (Hardy) qui étoit *à leurs gages*, et qui ne vouloit pas jouer à la boule, à cause qu'il étoit en sa veine de faire des vers ; enfin qu'ils avoient résolu de l'y contraindre. Là-dessus, je m'entremis d'apaiser ce différend, et priai ces messieurs de le laisser en paix pour l'amour de moi. Ainsi je le délivrai du supplice. Et lorsqu'il eut appris qui j'étois, et qu'on lui eut rendu son bonnet et ses mules, il me vint faire compliment comme à son libérateur, et à une personne dont on lui avoit fait une grande estime. Tous les termes étoient extraordinaires, ce n'étoient qu'hyperboles et traits d'esprit nouvellement sorti

des écoles et tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse dont il débitoit étoit agréable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel. Dès que nous fûmes entrés en conversation, après avoir gagné une allée assez sombre, il me fit entrer tout à fait dans sa confidence, et me fit part d'un sujet qu'il avait pour une comédie ; il me pria étroitement de garder le secret, de crainte que quelqu'un en entendant parler ne le prévînt à le traiter.

« Car, disoit-il en me serrant la main, ces messieurs, qui se mêlent de notre métier, sont tellement larrons de la gloire d'autrui, qu'ils ne feignent point de s'attribuer ce qui ne leur appartient pas, et de s'en vanter avec insolence. Il n'y a pas deux jours qu'un certain, que je ne nomme point, après avoir récité dans une bonne compagnie plusieurs pièces qui eurent assurément de l'applaudissement, ne se contenta pas de cela pour augmenter encore sa réputation ; entêté de l'encens qu'on lui avoit donné, il vint à réciter un sonnet que j'avois fait. Il se trouva là un de mes amis à qui je l'avois récité plusieurs fois, qui lui dit qu'il n'étoit point de lui, et qu'il en connoissoit l'auteur. Cela mit en telle colère notre homme, qu'il en fût venu aux mains, si la compagnie ne l'eût retenu par quelque démonstration qu'elle fit de ne pas ajouter foi à ce que disoit mon ami. »

« Nous allions pousser plus loin notre conversation ; mais nous fûmes interrompus par un de ces messieurs, qui avoient fini leur jeu, et incontinent tous les autres se joignirent à nous, curieux de savoir de quoi nous nous étions entretenus. Le reste de la journée se passa à se divertir, et puis la nuit nous sépara. »

A travers plus d'une tournure insolite et plus d'un mot aujourd'hui suranné, vous reconnaissez un écrivain qui cherche le tour et qui a le sentiment du style.

L'exemple de Hardy et sa conversation séduisent notre jeune homme ; en courant le monde, le voilà qui rêve des drames. Il les écrit en vers, assez mal rimés (la plupart médiocres, on doit le dire), semés de passages burlesques, ridicules, extravagants, quelquefois aussi assez bien pensés, ou qui atteignent un certain degré d'élévation naturelle. Le public l'applaudit : que n'applaudit-il pas? Dans la méchante comédie de Tristan, intitulée *le Parasite*, la tirade suivante, adressée par maître Fripesauces (nom du héros) à une jeune personne qu'il espère épouser, n'inspirait alors aucun dégoût, tant le public était peu difficile. Fripesauces a faim ; Fripesauces ne penserait à l'amour

Que si l'amour étoit un gigot à la broche.

Il s'écrie, les mains jointes et les yeux levés vers sa déesse :

Que ton nez aussi bien n'est-il un pied de veau !
Je serois fort habile à torcher ton museau!
Si tes deux yeux étoient deux pâtés de requête,
Je ficherois bientôt mes ongles dans ta tête,
Et si ton scoffion avoit tous les appas
D'une rouel de veau bien cuite entre deux plats,
En l'humeur où je suis, Phénice! je te jure,
Que j'aurois tout à l'heure avalé ta coiffure!

Ce qui contrarie le brave Fripesauces, c'est que son ami Lisandre, ayant éprouvé des malheurs, ne le mène plus au cabaret :

Je ne mange plus rien, et d'un pas chancelant
Je ne fais que gober les mouches en volant.

Il se rappelle avec une touchante mélancolie les admirables repas et les tavernes dont Lisandre payait l'écot :

Tous mes boyaux plaintifs ne me font rien entendre
Qui soit si douloureux que le sort de Lisandre.
Ha ! qu'il est malheureux, cet aimable garçon
Qui me soûloit toujours de si bonne façon,
Mais d'un cœur libéral, d'une âme noble et franche,
Tantôt *aux Deux Faisans*, tantôt *à la Croix-Blanche*,
Au Broc, *à la Bastille*, *à la Cage*, *au Dauphin*,
A la Table Roland, *à la Pomme de Pin*,
A Saint-Roch, *au Poirier*, et dans *la Magdeleine*,
D'où je ne sortois point qu'avec la panse pleine !
Mais nous étions traités encor d'autre façon
Quand nous allions chez *Guille*, ou bien chez *Meneçon*,
Dans ce petit Paris où toute chose abonde.

Voilà, par parenthèse, une énumération historique pleine d'intérêt pour les archéologues, et la série complète des cabarets à la mode sous Louis XIII.

Pauvre Tristan ! il les avait fréquentés. Souvent il lui était arrivé d'y perdre, sur les dés ou sur les cartes perfides, son argent et son or. Ce n'était point un sot, bien qu'il ait fait les vers exécrables que j'ai cités, vers que les mœurs du temps doivent excuser un peu. Voulez-vous connaître et apprécier réellement ce qu'il y avait de plus heureux dans son génie, ce qui le rendait digne des honneurs littéraires et académiques? lisez, non pas ces bouffonneries insipides, malséantes, grossières, nauséabondes qui remplissent *le Parasite*, méchante imitation des plus méchants modèles, mais le récit de ses propres aventures ; un livre écrit par lui-même, qui devrait s'intituler *les Tours de Page*, ou *la Vie de jeune homme en* 1610, et que Tristan, par déférence pour le goût romanesque des belles dames, intitula *le Page disgracié*.

Ce n'est pas une œuvre sans valeur. On doit regretter qu'il n'ait point pensé à l'écrire simplement. Pourquoi a-t-il voulu parer de draperies inutiles ces souvenirs, qui, racontés avec une naïve fermeté, nous auraient paru si précieux ? Pourquoi substituer des arabesques de fantaisie à l'écho sévère de la vérité ? Ses tours de page, son duel dans la première jeunesse, une vie gaillardement errante de château en château et d'auberge en auberge, enfin sa rentrée à la cour, où le ramena le marquis d'Humières, qui le reconnut à Bordeaux ; ce vagabondage, ces folies, ces portraits contemporains ; Paris, Lyon, Bordeaux, Poitiers, la cour et la ville qu'il connaît bien ; les derniers débris de l'école de Ronsard, le vieux Sully, le jeune Cinq-Mars, l'Angleterre et l'Écosse sous Jacques Ier : voilà ce qu'il aurait pu analyser ou dépeindre avec finesse et franchise.

Le goût romanesque s'était emparé des esprits, et il a fait comme tout le monde. Rien ne s'appelait alors de son propre nom. Conrart était « le sage Cléodamas, » et la chambre bleue de Mme de Rambouillet se nommait « chambre d'Arthénice. » Homme à la mode, estimé, goûté, comment notre ami aurait-il résisté à cet exemple universel ? Bercé par les chimères contemporaines ; frivole et gracieux, comme son prédécesseur Colomby était frivole et pédantesque ; homme de cour avant que la cour fût formée ; homme de salon avant que les salons eussent acquis leur prépondérance, il n'écrivit ni un roman ni une histoire. La postérité ne lit plus ses Mémoires ; elle sait à peine le titre de ses pièces.

De son temps c'était un grand personnage ; les succès ne lui manquèrent pas. Sa *Marianne*, jouée la même année où parurent et le *Cid* du grand Corneille et le *Discours sur la méthode* de Descartes, eut quatre éditions

successives, et fit verser des larmes abondantes. Dans ce drame, assez bien conduit d'ailleurs, mais écrit d'un style abominable, Marianne, menacée de mort par le tyran Hérode, le brave en ces termes :

Ma tête, *bondissant du coup* que tu lui donnes,
S'en va dedans le ciel se charger de couronnes!

On trouvait magnifique la tête qui rebondit comme la balle élastique, pour aller se charger de couronnes au fond des cieux.

O Tristan ! vous avez manqué de sévérité, de vérité, de goût, de génie et de mœurs. Vous avez, comme la plupart des hommes, sacrifié au plaisir et au succès de la minute la gloire sérieuse. Ainsi ne faisait pas Pierre Corneille, votre noble rival, moins brillant et plus modeste que vous, et qui, dans sa vieillesse, n'était guère plus riche que vous-même. Un monument durable, souvenir de sa grande âme, atteste le passage de Corneille dans ce monde ; rien ne reste de vous qu'une ombre vague. Vos contemporains, que vous flattiez incessamment, vous ont jugé digne d'un peu de renommée ; sociable, aimable et d'humeur facile ; assez intrigant, assez hardi et assez adroit, vous avez gagné par vos manéges quelques dîners, le titre de gentilhomme ordinaire chez le duc d'Orléans, peu d'argent, le bruit populaire, la société des grands, surtout l'affiliation académique, qui conserve votre nom et constitue votre plus grand honneur.

Toute la vie de Tristan se passa dans l'espérance d'un protecteur qui ferait sa fortune. La Muse seule, en lui dictant quelques pages faciles et quelques vers assez bien tournés que l'on peut relire dans sa comédie de *la Folie du Sage* et dans sa *Mort de Sénèque*, se montra sa vraie consolatrice. Bouffon du grand monde, amuseur des princes, pauvre sous ses habits de cour, il a dérobé aux yeux de tous la souffrance amère de l'orgueil blessé, la révolte contre le sort, qui éclatent dans les vers suivants, intelligibles seulement pour qui a suivi d'un œil attentif cette vie singulière :

SON ÉPITAPHE PAR LUI-MÊME.

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.
Je me vis *toujours pauvre*, et tâchai de *paroître;*
Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en *attendant* mon maître.

Il attendit vainement ce maître, et ce maître ne vint pas : le coffre resta vide ; le bienfaiteur se fit toujours attendre.

III.

HIPPOLYTE-JULES DE LA MESNARDIÈRE.

(Élu en 1655.)

Quel est-il celui-ci, que l'Académie nomma par acclamation successeur de Tristan l'Ermite ? Est-il sérieux ou burlesque ?

Voici d'abord un grave docteur monté sur sa haquenée, comme le monsieur Desfonandrès de Molière. Confident des pensées littéraires du cardinal de Richelieu, helléniste imperturbable, auteur de pamphlets médicaux et d'une *Poëtique*, dans laquelle il est établi que les rois et les princes ont seuls le droit de faire pleurer sur le théâtre ; — celui-là mérite les honneurs de la critique savante.

Quel est cet autre M. de La Mesnardière, favori des ruelles, bien avec Ninon, courtisan des belles, adorant l'astre déjà lumineux et à peine naissant de Mme de Maintenon, alors Mme Scarron, venue d'Amérique sous le nom de *la belle Indienne?*

Ces deux personnages n'en font qu'un ; nous avons affaire à un médecin doublé d'un poëte. Si le labeur de sa jeunesse vous paraît austère et le cours de ses pensées merveilleusement doctoral, rapprochez de ses œuvres sérieuses ses poésies juvéniles, publiées en un magnifique volume ; vous y retrouvez Scarron, Voiture, Benserade, et même un peu l'abbé Cottin.

Il a fréquenté les belles et les docteurs ; il a fait de petits vers pour les unes et des dissertations pour les autres.

Son premier pas vers la faveur fut d'un habile homme. Les possédées de Loudun venaient de se livrer à leurs ébats ; la France, ou plutôt l'Europe, était émue de cette diablerie abominable, où l'on voyait des femmes profaner l'église, deviner toutes les langues, danser des ballets extraordinaires et simuler les cérémonies du sabbat. Notre La Mesnardière était de Loudun ; et cette farce sanglante, horrible, burlesque, mêlée de tant d'acteurs féroces ou insensés, se passait à côté de lui. Il commença dès lors à jouer le personnage auquel nous le verrons fidèle pendant sa vie.

Il prit le parti du diable, des sorcières et du public contre le brave Écossais Mare Duncan, qui osait mettre les possessions sur le compte de la fièvre chaude, de l'imagination, du sang, des nerfs et de la bile. Le Traité de La Mesnardière sur la mélancolie, destiné à prouver qu'*elle n'est pas la seule cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, parut, fut très-estimé, charma le cardinal, le P. Joseph, le gouvernement, les beaux esprits, les femmes, les faibles et surtout les sots, qui tenaient infiniment à ces diableries. Le défenseur du diable devait faire fortune ; Duncan, arraché avec peine au bûcher, resta obscur.

On appelle à Paris La Mesnardière, médecin de Gaston d'Orléans, frère du roi, bien vu du cardinal de Richelieu, il publie un second ouvrage pour le diable et commence à visiter assidûment les plus agréables ruelles. Faufilé dans les bons lieux, accueilli par Mme de Rambouillet, alors arbitre des grâces ; écouté de Mlle de Vandy et de la belle Paulet ; courant de châteaux en châteaux, non comme Tristan, son prédécesseur, en parasite, mais en libre et élégant commensal, il amuse les dames et rime à la manière de Scarron ou de Boisrobert les petites aventures quotidiennes. Les vers galants, musqués, agréables, inférieurs sans doute à ceux de Voiture et de Sarrasin, suspendus entre le comique de Scarron dont La Mesnardière n'a pas la verve, et la recherche de l'élégance dont il n'a pas le bon goût, charment les Sablé, les Longueville, les Montausier, les La Rochefoucault. Ses flatteries adressées à toutes les personnes en réputation, distribuées dans les maisons à la mode, écrites sur papier vélin, assurent à notre docteur une autorité, un rang poétique et l'amitié de tous.

Il n'était pas homme à négliger la belle Mme Scarron, dont les yeux noirs, *astres d'ébène*, firent une sensation si profonde dès qu'ils apparurent. « Vite, lui dit-il, allez-vous-en, astre radieux ! repartez pour l'Amérique, laissez la paix à la vieille Europe !... Votre mari, le vieux malade, ne vous regrettera pas. » Son succès est donc assuré ; voilà le véritable La Mesnardière, médecin à madrigaux, distributeur de fleurs plus ou moins fraîches et

toujours bien accueillies, auteur de badinages illisibles aujourd'hui, devant lesquels on se pâmait autrefois.

« A la cour d'Anne d'Autriche (dit Tallemant des Réaux), il y avait une singulière charge, celle de *gouvernante de la guenon et des chiens de la chambre du roi.* Une petite vieille, nommée *Michelette*, en était pourvue.» Michelette mourut, bien connue des gentilshommes, qui souvent l'avaient mise en réquisition pour divers messages. La Mesnardière fit son épitaphe, qui eut grand succès.

L'abbé de Choisy en femme.

Il suppose que cette bizarre créature a vécu dès le temps de Louis XI, et il ajoute :

. . . . . Je tiens pour menteurs
Ceux qui disent, sans bons auteurs,
Qu'elle se démit une hanche
Aux noces de la reine Blanche;
Car elle n'avoit que huit mois
Au baptême du roi François ;
Et quiconque est d'autre créance,
Sait fort mal l'histoire de France
. . . . . .

Cette pauvre vieille tombe sur l'escalier, une omelette à la main, se brûle, est à l'article de la mort; et quand elle se voit près d'expirer, elle dicte un testament facétieux par lequel elle dispose de tout son bien :

Quoi ? neuf cents livres, n'est-ce rien?
J'ai couteaux, cuillers et fourchettes,
Vingt Saint-Esprits en deux cassettes
(Elle entendoit vingt cordons bleus).
Pour faire jarretière et nœuds,
Croix de Malte et croix de Lorraine;
Nous en fournirons la douzaine;
Colliers pour petits épagneux,
De compte fait, quarante-deux ;
La ceinture de Louis onze,
Et son grand coquemard de bronze;
De Louis douze un cordon neuf,
Qu'il quitta quand il devint veuf;
De la reine Anne l'étamine
D'un mantelet fourré d'hermine,
Que les souris avoient mangé;
Et son bourrelet orangé.
. . . . . .
Il m'aimoit fort, le bon Henri,
Et, m'appelant toujours sa folle,
Me contoit quelque faribole,
Comme avoit fait le roi François,
Dont le nez avoit deux grands doigts
Sur les plus grands nez de son âge.
. . . . . .
Henri quatre donnoit bien peu.
Toutefois, en sortant du jeu,
Après une assez grosse perte,
Il me jeta sa bourse verte,
Et l'œil gauche il m'en effleura,
Qui depuis toujours en pleura.
L'autre, voyant son mal extrême,
Se mit à pleurer tout de même;
Et toujours, depuis, mes deux yeux
Pleurent ensemble à qui mieux mieux.

C'est là peut-être le meilleur trait comique et le passage le plus gai des œuvres de ce poëte alors à la mode, oublié dès la fin du dix-septième siècle (comme dit d'Olivet), et dont les épigrammes, traduites de l'*Anthologie*, eurent moins de succès, bien qu'elles se distinguent par la concision et la grâce.

Le galant et le jovial La Mesnardière qui vient de passer devant nous va faire place à l'homme grave. Une fois introduit chez le puissant cardinal, il n'a pas laissé une si belle occasion de fortune lui échapper. Il a fait partie du conciliabule littéraire qui régentait Pierre Corneille, imposait ses lois à l'intelligence, fournissait les divertissements et les fêtes et réunissait autour du grand homme plusieurs gens de lettres, pensionnés, salariés, domestiques dans toute l'acception du mot. Là régnait, à côté du spirituel bouffon Boisrobert, La Mesnardière, qui prêtait l'oreille à toutes les pensées littéraires du cardinal et les rédigeait soigneusement dans sa *Poétique*. La litière même du chef de l'État était toujours escortée par La Mesnardière, qui recevait ses confidences intimes et le secret de ses intentions sur la situation future des gens de lettres.

Il vécut, il mourut ainsi; nous venons d'analyser, en les isolant, les deux parties constitutives de son personnage. Le La Mesnardière gai a fait des vers d'un ton assez leste ; le La Mesnardière grave rédigeait correctement les idées du maître. Comment l'Académie aurait-elle fermé ses portes, même après la mort de Ri-

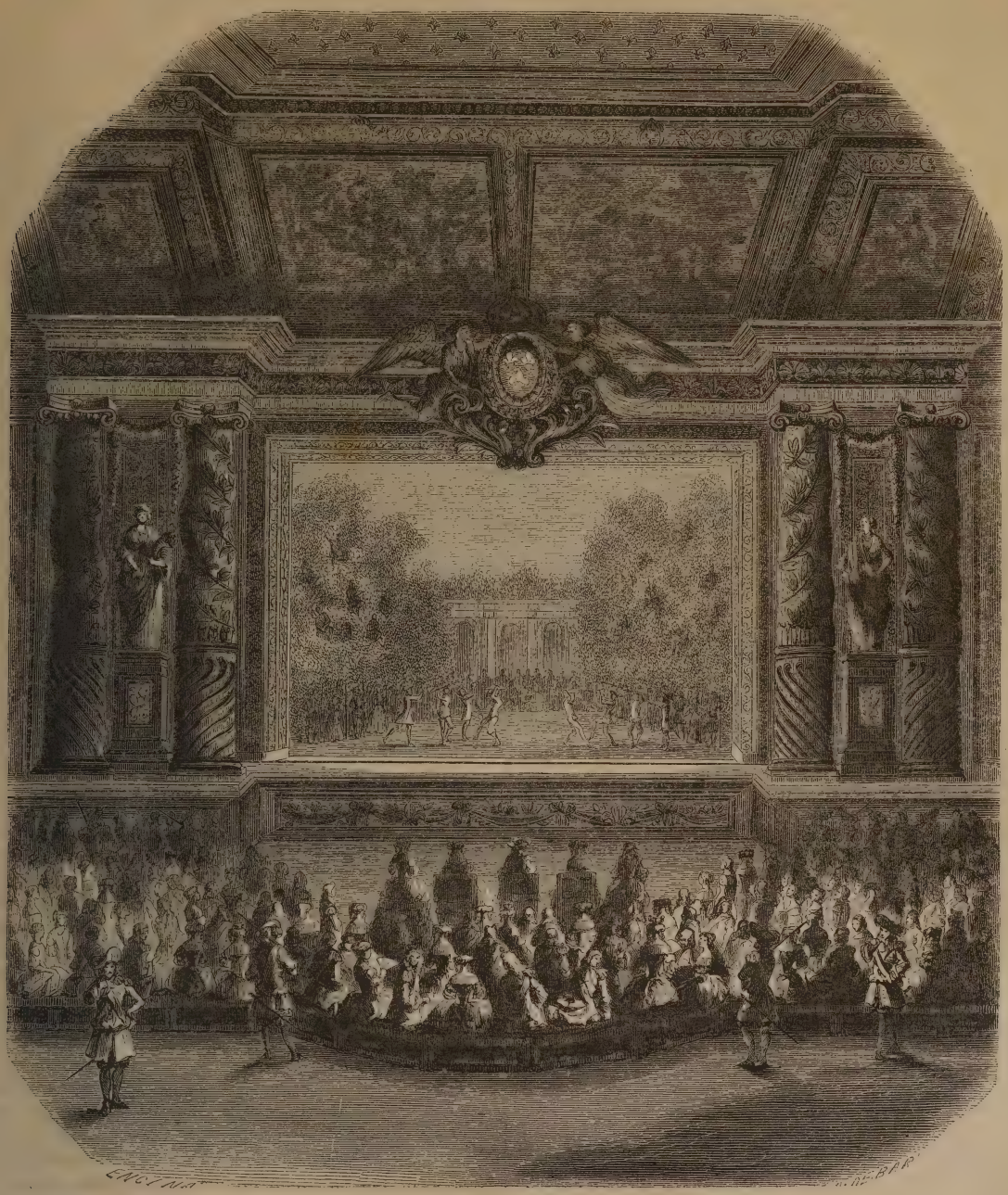
chelieu à ce personnage tout dévoué à Richelieu et aux dames?

Les âmes damnées réussissent dans ce monde; et rien n'est si important que de dérober la légèreté du fond sous la gravité de la forme.

IV.

FRANÇOIS DE BEAUVILLIERS, DUC DE SAINT-AIGNAN.
(Élu en 1663.)

Pair de France, chevalier des ordres du roi, premier



Fête de Louis XIV, par le duc de Saint-Aignan. Comédie en musique jouée dans le petit parc de Versailles.

gentilhomme de sa chambre, général illustre, blessé au combat de Vaudrevange, au siége de Dôle et à celui de Gravelines. «Si je m'engageois, dit Pellisson, à parler des occasions brillantes où sa valeur s'est signalée, combien de batailles, combien de siéges s'offriroient à mon esprit!»

Revenait-il de Flandre ou du Palatinat, il s'enfermait avec le roi, qui lui commandait aussitôt le dessin d'une

ête et le plan d'un ballet. Quelques minutes lui suffisaient. Il rêvait à l'Arioste, qu'il avait lu dans sa jeunesse, et à ce beau roman de l'*Astrée* dont la lueur s'est répandue sur tout le commencement du siècle, livre qui avait charmé les mères et élevé les grand'mères. Alcine, Roland, la brillante Oriane, l'enchanteresse Armide, personnages féeriques qui représentaient pour les contemporaines de Mme de Montespan l'idéal de la galanterie, de la courtoisie et de l'amour, se groupaient dans sa pensée. Il les faisait se mouvoir et agir dans une œuvre fantastique. Le roi approuvait le plan, distribuait les personnages, laissait au duc le choix du plus difficile et du plus brillant; et bientôt dans les jardins enchantés de Versailles, nouvellement créés, on voyait se dessiner ces guirlandes de fleurs et ces guirlandes de feux, ces armées de chevaliers et de nymphes, ces réalisations vivantes et somptueuses du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée*, entremêlées de chasses, de concerts et souvent des chefs-d'œuvre de Molière ou de La Fontaine, enchâssés dans toutes ces splendeurs. C'est au milieu de l'une de ces fêtes que Molière, pour la première fois, a fait représenter *Tartuffe*; dans d'autres, *la Princesse d'Elide*, *les Fâcheux* et *le Malade imaginaire* : sérieuses attaques contre les ridicules des courtisans et l'austérité des hypocrites, qui furent encouragées par le roi lui-même.

Cependant il s'effraya du *Tartuffe*. « Le soir (rapporte le bénédictin dom Félibien, narrateur grave et autorisé de ces plaisirs royaux), Sa Majesté fit jouer une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites : mais quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être pris l'un pour l'autre. Et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, Sa Majesté la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour ne pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement. »

Louis XIV s'était donc aperçu de la ressemblance du portrait; peut-être sous le déguisement de Tartuffe (1) avait-il reconnu ce célèbre abbé Roquette, évêque d'Autun, dont Guilleragues livra l'histoire anecdotique à son ami Molière : ce même Guilleragues, ami de l'abbé de Cosnac, lui dut, selon l'abbé de Choisy, « les mémoires sur lesquels celui-ci a fait depuis sa comédie du *Faux Dévot*.»

Le bénédictin dom Félibien voyait sans peine cette délicatesse du roi, et cette condamnation mitigée du *Tartuffe*. D'ailleurs, le bon Père ne déteste pas Molière; et *le Malade imaginaire*, que le duc de Saint-Aignan avait également admis dans le programme de ces délicieuses fêtes, est pour l'indulgent abbé le texte de beaucoup d'éloges; il traite avec la même bienveillance une pastorale assez médiocre de Molière : « Quand il dépeint, dit-il, l'humeur et la manière de faire de certains nobles campagnards, il ne forme point de traits qui n'expriment parfaitement leur véritable image. »

Railler le noble campagnard et ses prétentions aristocratiques, c'était plaire à Louis XIV; le fils du tapissier ne s'en fait jamais faute, et le bénédictin n'en est pas fâché. Quelles adorables journées ce devaient être, et quelles soirées presque divines que celles où Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, la *petite reine qui frottait ses petites mains quand le roi lui avait souri*, dit Saint-Simon; et Dangeau et Cavoye et Racine et toute cette cour galante, spirituelle, un peu romanesque encore, assistaient au spectacle dessiné par le duc de Saint-Aignan, choisi par le roi, et retracé par le bénédictin caché sans doute derrière quelque tapisserie discrète! L'admirable volume que celui où revivent, grâce à la plume de Beauvilliers et de Félibien, grâce au burin délicat d'Israël Sylvestre, au crayon de Lepautre et de Chauveau, les costumes, les attitudes, la danse, la démarche, jusqu'aux physionomies de ces personnes de qualité et de goût, fleur de la société la plus cultivée qui fût en Europe!

C'est dans ce beau volume, fidèle image du siècle de Louis XIV, de sa pompe et de ses jours de fêtes, c'est dans les curieuses gravures qui le composent, qu'il faut admirer le duc de Saint-Aignan, orné de son costume de ballet, « armé à la grecque d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de soie, le casque orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit *Guidon le Sauvage*. »

Quant au roi, « il représentoit Roger montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang : son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grâce incomparable; et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes. »

Dom Félibien qui parle ainsi nous apprend encore que « le célèbre Italien, M. de Vigarani, gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, » était chargé des machines et de l'exécution matérielle. Le roi avait commandé « au duc de Saint-Aignan, qui se trouvait lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avait déjà donné plusieurs sujets de ballet fort agréables, de faire un dessin où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvaient manquer de bien réussir;... il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des *Plaisirs de l'île enchantée*. »

Ce fut pour la cour une semaine de délices. Le régulateur et le héros principal de ces nobles délassements imités de l'Italie, et qui charmaient les plus austères, ne devait-il pas appartenir à l'Académie française? La culture des lettres avait toujours tenu grande place dans sa vie. Les *Mercures galants* qui contiennent plusieurs de ses œuvres; ses *Lettres* en vieux style adressées à Voiture; son titre d'académicien des *Ricovrati* de Padoue; le prix de poésie qu'il remporta à Caen par un palinod en l'honneur de la Vierge, attestent son mérite littéraire. Le duc de Beauvilliers ne comprenait pas une noblesse illettrée; voilà pourquoi il établit en 1669, dans la ville d'Arles, une

(1) Le mot *Tartuffe* n'a pas pour étymologie (comme on l'a prétendu) le mot français *truffe*, mot sans rapport avec l'hypocrisie; mais le mot italien et espagnol qui veut dire tromperie, fourberie (*truffa*, *truffar*). De là le personnage célèbre Truffaldin (*Truffaldino*), le *vieux trompeur*, l'hypocrite. La particule *tra*, qui indique le superlatif et la vivacité du mouvement, a subi une transposition euphonique des lettres conforme au génie des langues méridionales. *Tra-truffar* signifie tromper hardiment, tromper sans honte : de là *tra-truffar*, *tratruffe*, *tartuffe*.

académie composée exclusivement de gentilshommes.

L'Académie française eût été incomplète sans cet anneau brillant qui rejoignait le don de la naissance et les mérites de l'esprit.

V.

TIMOLÉON, ABBÉ DE CHOISY.

(Élu en 1687.)

Déjà la noblesse de race, l'esprit d'aventure, la galanterie poétique, l'esprit du monde et la gravité doctorale ont pénétré dans l'Académie française. Je vous annonce un personnage plus curieux.

Quelle est cette jeune personne galamment vêtue, à la figure rose et riante, aux sourcils noirs, et qui, demi-assise demi-étendue dans ce grand lit à la Louis XIV, achève de ses mains délicates une broderie en or et en argent? A ses oreilles deux perles de la plus belle eau se balancent et brillent. Un corset brodé apparaît sous une robe de chambre or et noir, que relèvent encore des revers de satin blanc. Un petit bonnet avec une fontange noire et rose, placée sur le derrière de la tête, fait valoir une coiffure légèrement poudrée, légèrement penchée, et qui trahit une coquetterie agaçante. L'ameublement fait honneur au goût et au choix de la déesse : voici des meubles de Boulle, des écrans de laque, des fleurs nouvelles, des porcelaines du Japon, et dans une petite bibliothèque en ébène, les plus charmantes reliures qu'on puisse voir.

Nous sommes au milieu du règne de Louis XIV, la brodeuse élégante est une des beautés qui font l'ornement de cette cour. Entre Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, Ninon elle-même, ou la charmante Mlle de Fontanges, nous choisirons si vous voulez!

Erreur.

Cette coquette si bien parée est un abbé, et un abbé qui sera académicien. Nature humaine! Sphynx éternel! Contrariétés étranges! Bizarres paradoxes! Si les plus graves témoignages ne s'accordaient à le prouver, personne ne voudrait croire ce que l'abbé de Choisy dit de lui-même, ce que tous ses contemporains affirment. Il a vécu en femme et s'est habillé de même. Il a été actrice et a joué la comédie.

On l'avait efféminé dès son enfance. Pour plaire au cardinal Mazarin, sa mère, une des « précieuses » les plus célèbres du temps et qui s'appelait *Célie*, femme qui portait un esprit infini dans cette société de déguisements puérils et de métamorphoses romanesques, le conduisait au palais, vêtu de soie, avec boucles d'oreilles et colliers de perle. Il jouait ainsi habillé en petite fille, avec le duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans, qui, travesti de même, se livrait à ces goûts frivoles que favorisait le prudent ministre. Timoléon (Choisy s'appelait ainsi) était d'une figure charmante. Il reçut beaucoup d'éloges; l'enfant décida de l'homme mûr. L'ivresse de la flatterie lui monta à la tête, et dès qu'il sortit de l'adolescence il voulut goûter à loisir ce ridicule bonheur.

Le voilà vêtu en femme. Les railleries même dont il est l'objet le ravissent. Quand il entend dire qu'il est *belle*, il est charmé. Il renonce à tout, se prive de tout avenir, pour savourer sans réserve la fade volupté d'une louange qui ne s'adresse qu'à sa beauté. Spirituel d'ailleurs, et doué d'assez d'esprit pour se rendre compte de sa maladie, il analyse complaisamment la manie qui le possède; il raisonne en théologien sur les causes métaphysiques de sa folie; il le prend même de très-haut et remonte jusqu'à Dieu, source de l'être, pour trouver la source de son mal.

« Le propre de Dieu, nous dit-il, est d'être aimé, d'être adoré : l'homme, autant que sa foiblesse le permet, ambitionne la même chose. Or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont, ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent les faire aimer, ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inestimable d'être aimés. — J'ay senti plus d'une fois ce que je dis par une douce expérience; et, quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ay entendu dire tout bas auprès de moi : Voilà une belle personne! j'ay goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'égalent pas, parce que nous nous aimons toujours mieux que nous n'aimons les autres. »

Cette subtile et académique recherche de l'origine de l'amour-propre chez l'homme, exprimée avec grâce et délicatesse, atteste l'esprit de l'abbé de Choisy et la coquetterie élégante de son style : aussi a-t-il écrit quelques-uns des ouvrages les plus agréables, les plus superficiels, les plus féminins de notre langue; ses *Mémoires*, par exemple, souvenirs sans ordre et sans profondeur d'une vie multiple et singulière, désordonnée et contradictoire. Le ton en est doux et sociable, la narration rapide et gracieuse, la couleur charmante et presque naïve.

Il explique ingénument, comme chose naturelle et plus facile à comprendre, sa passion pour les ajustements féminins. « J'achetay, dit-il, une maison au faubourg Saint-Marceau, au milieu de la bourgeoisie du peuple, afin de m'y pouvoir habiller à ma fantaisie, parmy des gens qui ne trouveroient point à redire à tout ce que je ferois. J'ay commencé par me faire repercer les oreilles, les anciens trous s'étant rebouchés; j'ay mis des corsets brodés et des robes de chambre or et noir, avec des parements de satin blanc, avec une ceinture busquée et un gros nœud de rubans sur le derrière, pour marquer la taille; une grande queue traînante, une perruque fort poudrée; des pendants d'oreilles, des mouches; un petit bonnet avec une fontange. D'abord, j'avois seulement une robe de chambre de drap noir, fermée par-devant avec des boutonnières noires qui alloient jusqu'en bas, et une queue d'une demi-aune qu'un laquais me portoit; une petite perruque peu poudrée; des boucles d'oreilles fort simples et deux grandes mouches de velours aux tempes. . . .

. . . . . .

J'avois une cravate de mousseline, dont les glands venoient tomber sur un gros nœud de ruban noir qui étoit attaché au haut de mon corps de robe; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne me vît le haut des épaules, qui s'étoient conservées assez blanches par le grand soin que j'en avois eu toute ma vie. Je me lavois tous les soirs le col et le haut de la gorge avec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui faisoit que la peau étoit douce et blanche : ainsi peu à peu j'accoutumay le monde à me voir ajusté. »

Le monde d'aujourd'hui serait moins indulgent. L'autorité, qui se mêle de tout dans les sociétés très-civilisées et qui soumet les manies des particuliers à son régime administratif, pourrait bien trouver à redire à un travestissement de ce genre, fantaisie bizarre chez un abbé.

Le siècle de Louis XIV, plus naïf (ce qui ne veut pas

dire qu'il fût plus vicieux), s'amusait de ce ridicule, riait des ajustements de l'abbé et lui pardonnait son extravagance. La meilleure société allait le voir ; et tant qu'il se maintint dans des bornes décentes, personne ne l'inquiéta. Ses jours s'écoulaient donc (ainsi parlent les poëtes) filés d'or et de soie : « La vie que je menois dans ma petite maison du faubourg Saint-Marceau étoit assez douce, nous dit-il : mes affaires étoient en bon état ; mon frère venoit de mourir, et m'avoit laissé, toutes dettes payées, près de cinquante mille écus. J'avois d'assez beaux meubles, de la vaisselle d'argent, un peu de vermeil doré, des boucles d'oreilles de diamants brillants, deux bagues qui valoient bien quatre mille francs, une boucle de ceinture et des bracelets de perles et de rubis. Ma maison était fort commode ; j'avois un carrosse à quatre personnes et un à deux ; quatre chevaux de carrosse, un cocher et un postillon, qui servoit de portier, un aumônier, un valet de chambre dont la sœur faisoit ma dépense et avoit soin de m'habiller ; trois laquais, un cuisinier, une laveuse d'écuelles et un Savoyard pour frotter mon appartement. Je donnois à souper fort souvent à mes voisines (Mme d'Usson, Mme Dupuis et ses deux filles), quelquefois à M. le curé et à M. Garnier son vicaire, et à mon confesseur ; et, sans me piquer de faire grande chère, je la faisois assez bonne. J'avois quelquefois des concerts. Je faisois le soir de petites loteries de bagatelles : cela avoit un air de magnificence. Je menois mes voisines à l'Opéra et à la comédie. On trouvoit toujours chez moi du café, du thé et du chocolat. »

Le bel établissement de notre abbé fut brisé un peu plus tard, et à son grand regret, par l'autorité ecclésiastique irritée, que l'on vint avertir enfin des déportements de Choisy. Il avait eu le temps de présenter le pain bénit dans l'église en robe de damas blanc de la Chine, avec un surtout de velours noir, et d'aller jouer la comédie à Bordeaux, sous le nom et sous le costume de *Mme de Sancy*. L'exil et les voyages lointains lui furent imposés et ne le corrigèrent pas. A Venise, il devint joueur effréné, perdit presque toute sa fortune, revint en France, repartit pour Rome comme conclaviste du cardinal de Bouillon, n'épargna aucune intrigue pour pénétrer les secrets du conclave et n'y réussit pas. La légèreté passionnée et l'entraînement irrésistible, qui semblent le propre de l'autre sexe et qui étaient le fond même de l'abbé de Choisy, l'emportaient d'un pôle à l'autre avec une véhémence que ne maîtrisait jamais la raison. Une conversion chrétienne, sincère, ardente, dictée par le repentir, couronna cette jeunesse dissipée.

Une maladie grave lui ouvre les portes de la mort. L'abbé de Dangeau son ami lui parle de la pénitence ; son âme se porte ou plutôt s'élance vers Dieu. Pour signaler son remords, effacer les torts de sa jeunesse, mériter le pardon, attirer la réconciliation et la grâce, il part pour Siam du consentement de Louis XIV, espérant le martyre, peut-être même la conversion au catholicisme de ce roi barbare et de ce royaume où tant de chrétiens avaient péri.

Étrange vie assurément, ou plutôt curieux assemblage de plusieurs existences accumulées, aussi diverses, aussi passionnées, aussi bizarres que les mobiles de ces changements étaient sincères. Notre abbé ne réussit pas à faire du roi de Siam un croyant ; il ne réussit pas davantage à conquérir la palme du martyre. Mais il revint en France avec le goût de l'étude, se plongea dans l'érudition avec l'ardeur excessive et volage qu'il portait en toutes choses, et composa plusieurs ouvrages qui tiennent dans la littérature française un rang secondaire pour la pensée, honorable quoique inférieur pour le style. D'Alembert juge bien ces ouvrages, et entre autres l'*Histoire de l'Eglise jusqu'en l'année* 1715. « Entreprise laborieuse, dit-il, surtout pour un écrivain tel que lui. Le plus grand mérite de cet ouvrage est, comme dans tous ceux de l'abbé de Choisy, l'agrément et la vivacité de la narration. Il n'y faut pas chercher la profondeur des recherches ou l'exactitude des faits ; aussi prétend-on que l'auteur disait en riant, quand il eut fini son dernier volume : *J'ai achevé, grâce à Dieu, l'histoire de l'Eglise, je vais présentement me mettre à l'étudier.* »

Son *Voyage à Siam*, écrit avec une simplicité facile, gaie, libre, et pour ainsi dire transparente, qui se ressentait de ses aventures et de sa première indépendance, eut un véritable succès et le mérita. Ensuite vinrent la *Vie de David*, celle de *Salomon*, celle de *saint Louis*, suivies de cette célèbre traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'auteur dédia à la pieuse Mme de Maintenon, quoiqu'il eût fait sans piété, comme il l'avoue lui-même, la traduction de ce pieux ouvrage. La première édition est remarquable par un verset du psaume XLIV, placé au bas d'une estampe où Mme de Maintenon est représentée aux pieds du crucifix, qui semble lui adresser les paroles de ce verset : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (écoutez, ma fille, voyez et prêtez l'oreille, oubliez la maison de votre père, et votre beauté touchera le cœur du roi). Ce passage a été retranché dans la deuxième édition, à cause de la malignité du commentaire qu'on en avait fait.

Le sens très-clair de cette étrange allusion ne demandait pas, pour être interprété, un commentateur bien malicieux. On ne chercha aucune querelle à l'abbé de Choisy, qui, protégé par son étoile, avait l'esprit de société par excellence, s'il n'avait pas l'esprit de conduite. Il ne s'habillait plus en femme. Parvenu à l'âge mûr, il plaisait encore en louant les autres, et se servait surtout de la flatterie la plus délicate, de l'art d'écouter. Il entra sans peine à l'Académie, où son discours de réception, pétri de sucre et de miel, servit de premier modèle à ces panégyriques de Richelieu, du roi, de la reine, du prédécesseur, du ministre, des secrétaires, des sous-secrétaires, des collègues vivants, des collègues futurs, et de tout le monde ; — apothéose illimitée, qui révoltait l'esprit caustique de l'Allemand Grimm.

Nommé membre de l'Académie, on ne dit pas qu'à la séance de réception il soit apparu en jolie femme ou en Siamois ; ce qui est avéré, c'est que le procédé dont il avait fait un usage si heureux, dont l'expérience lui avait enseigné le prix et le mérite, lui acquit la bienveillance de ses confrères. La douceur et l'aménité de son commerce égalaient la faiblesse de son âme.

On lit encore avec plaisir son *Voyage de Siam* et ses *Mémoires*, curieux monuments de ce personnage original, qui, de son propre aveu, « a vécu trois ou quatre vies différentes, homme, femme, toujours dans les extrémités ; abîmé ou dans l'étude ou dans les bagatelles ; estimable par un courage qui mène au bout du monde ; méprisable par une coquetterie de petite fille ; et, dans tous ces états différents (il l'avoue lui-même), toujours gouverné par le plaisir. »

PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au prochain numéro*)

LE NOUVEAU BOIS DE BOULOGNE.

PROMENADE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE.

Le chalet du bois de Boulogne. Dessin de M. A. de Bar.

La transformation du bois de Boulogne est accomplie. C'est aujourd'hui un des plus beaux parcs du monde. Non-seulement tout Paris s'y promène, chaque jour, avec orgueil et avec joie ; mais en ce moment toute la France, toute l'Europe, tout l'univers, attirés par l'Exposition, courent admirer les ombrages, les eaux, les fleurs et les perspectives du nouveau jardin d'Armide.

Allons donc aussi, chers lecteurs, y faire notre tournée historique, anecdotique et pittoresque. Si vous êtes sur les lieux, ces pages vous serviront de guide ; si vous n'y êtes pas, elles vous en dédommageront.

Reste de l'antique forêt de Rouvrai, envahie de siècle en siècle par les villages et les châteaux de Passy, d'Auteuil, de Longchamp, de la Muette, de Madrid, de Bagatelle, de Saint-James, etc., le bois de Boulogne était dans le plus triste état, lorsque Napoléon Ier en entreprit l'embellissement. On sait quels ravages y exerça l'invasion des alliés. Jeunes et vieux arbres furent abattus du même coup. Louis XVIII trouva donc tout à recommencer, et il reprit l'œuvre de son prédécesseur, continuée aussi par Charles X et par Louis-Philippe.

Mais la renaissance véritable du bois de Boulogne était

réservée à Napoléon III. Elle date de l'achat du terrain, en 1852, par la ville de Paris, à la condition d'en faire un parc digne de la capitale de la France, d'après le projet tracé de la propre main de l'empereur.

Il s'agissait d'amener l'eau de la Seine au point culminant du bois, d'y creuser le bassin d'un lac et le lit d'une rivière, d'ouvrir de nouvelles routes aux voitures et aux promeneurs, et de convertir le tout en un vaste jardin anglais.

La solution du problème fut confiée d'abord à M. Varé, célèbre architecte paysagiste.

— Il faut l'entendre, dit M. Edouard Gourdon (1), raconter sa première visite au bois, lorsqu'il voulut se rendre compte du terrain, des perspectives, de la variété des arbres, de la disposition des massifs! Il se dirigea vers le point culminant, le rond Mortemart, puis, en procédant à la manière du Petit-Poucet, c'est-à-dire en montant sur les branches de l'arbre le plus élevé, le cèdre qui se trouvait au centre du rond-point, il put embrasser facilement le théâtre de ses prochains exploits. Quand il descendit du cèdre, tout son projet était dans sa tête, sauf les parties qu'il fallait laisser au hasard, dans l'intérêt même de l'effet à produire. Ces parties, c'étaient surtout les contours des rivières et des îles. Suivre rigoureusement la ligne d'un plan, c'était s'exposer à être monotone, c'était de plus s'obliger à porter la hache sur les beaux arbres que ces lignes rencontreraient. Or, le paysagiste voulait arracher le moins possible, utiliser le plus possible les parties déjà découvertes ou plantées de bois malades, conserver tous les beaux arbres, respecter tous les massifs d'arbustes verts, les utiliser dans les perspectives, sur les îles, le long des rives, sur les vastes pelouses. Le projet ainsi arrêté, il ne s'agissait plus, on le voit, que de prendre conseil du bois lui-même avant de détruire. La cognée allait devenir intelligente ; tout ce qui avait quelque droit à être conservé resterait sur pied. Les jalons des rivières et des îles furent donc plantés, leurs lignes suivirent les plus capricieux contours ; on procéda avec le même respect des belles choses dans l'ouverture des vastes percées dont les extrémités devaient toucher à quelque point pittoresque de l'horizon : Boulogne et le château de Saint-Cloud, le Mont-Valérien et Suresne, Neuilly, l'Arc de l'Etoile, que sais-je ? moi. Et il arriva qu'un beau jour l'empereur, visitant ces travaux préparatoires, et sachant quelles précautions avaient été prises, approuva tout sans réserve et laissa carte blanche à M. Varé. Alors les chênes rachitiques tombèrent, les taillis étouffés disparurent; on creusa le lit des rivières ; les îles, déjà toutes plantées, surgirent ; une montagne s'éleva au rond Mortemart; la vue s'étendit au loin dans toutes les directions, sans rien ôter au mystère du bois; de belles routes ondulèrent sous les massifs. Ces grands travaux, sûrement et économiquement conduits, occupèrent douze cents ouvriers et trois cents chevaux. Un chemin de fer fut établi pour faciliter le transport des terres du lieu d'extraction au rond-point de Mortemart et dans les allées qui devaient être fermées. On mit de côté, pour les embellissements projetés, les roches trouvées dans les fouilles, ainsi que les pierres propres à la construction ; la terre végétale forma des cavaliers dans les endroits mêmes où des gazons devaient être semés ; le sable et les cailloux servirent à macadamiser les routes principales. Aucun coup de pioche ne fut donné inutilement, pas un charroi ne fut incertain. La précision mathématique s'unissait à la fantaisie de la nature et de l'art. —

Le grand tableau, ainsi ébauché, est continué aujourd'hui et s'achèvera bientôt, par les mains d'un autre artiste éminent aussi, M. Barillet-Deschamps, jardinier en chef du bois de Boulogne. Celui-ci complète, corrige, améliore, met le dernier coup de pinceau. Il amasse, distribue, varie et combine les arbres, les plantes et les fleurs les plus admirables de l'un et de l'autre monde.

Mais pour juger de l'ensemble et des détails, suivons les nouvelles routes sillonnées par tous les équipages et tous les curieux.

Nous quittons l'arc de triomphe de l'Etoile. Une immense avenue, inaugurée dernièrement, le boulevard de l'Impératrice, nous conduit droit à l'ancienne porte Dauphine, à travers la perspective grandiose du Mont-Valérien. Nous avons franchi les fortifications; nous voici dans le bois. La route se resserre, tourne gracieusement et arrive à la rivière et à ses îles. Elle en suit les contours, entre l'azur des eaux limpides et l'émeraude des gazons frais, où serpentent les sentiers des piétons.

Arrêtons-nous avec notre guide à la séparation des deux îles.

— Elles sont reliées entre elles par un pont pittoresque jeté sur des masses de rochers. De ce point, la vue embrasse le Mont-Valérien, les coteaux environnants, et le chalet dessiné ci-contre par M. de Bar. L'eau baigne les pelouses, coupées de distance en distance par des rochers sauvages, des massifs d'arbres verts, des saules inclinés, aux branches flexibles comme des chevelures, des touffes de rhododendrons et d'autres arbustes que la fraîcheur du sol entretient toujours verts. Cette fraîcheur pénètre tous les arbres, toutes les plantes, les ravive, les transforme. La végétation est magnifique. Aucun pont n'est jeté de la rive aux îles; mais des barques coquettes sillonnent la rivière et transportent les promeneurs.

Entrons donc dans ces barques, et figurons-nous, avec M. Gourdon, ce que sera cette promenade achevée par la nature. Nous voici dans une île. C'est un bocage touffu, plein d'oiseaux et de fleurs; un sentier en suit les bords ; l'onde frissonne, se joue parmi les nénufars et les roseaux ; des phalanges de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques passent çà et là. Nous quittons la première île ; nous nous arrêtons quelques instants sur le pont pour jouir de la beauté du point de vue. Notre barque nous a suivis, nous la rejoignons après avoir visité la seconde île, véritable nid de verdure, où les poëtes viennent chercher l'inspiration et le mystère. La barque part et se dirige vers la source de la rivière en se rapprochant du bord opposé. D'autres barques sont prêtes à partir ; elles s'emplissent de promeneurs, d'enfants joyeux et de belles dames dont les voitures sont là-haut, à quelques pas sur la route. De doux visages paraissent aux portières et contemplent le paysage ; les cavaliers passent derrière les taillis, et les piétons, plus libres ou plus curieux, viennent sur la pelouse et jusqu'au bord de l'eau. Notre barque avance lentement; les saules semblent se pencher pour nous voir. Voici des fleurs à en parer toutes les déesses du bois; des rochers à rendre jalouse la forêt de Fontainebleau; des plantes grimpantes et *dégringolantes* à ravir l'âme de Granville ; des sapins et des cyprès à user tous les crayons de Calame : des perspectives, des incidents, des riens à transporter Français, Corot, Anastasi, tous ces paysagistes de notre école moderne. Isabey lui-même, qui chiffonne

(1) *Le Bois de Boulogne*, savant et curieux ouvrage, auquel nous devons de précieux renseignements pour cette notice. Un volume in-18; éditeur, Charpentier, Palais-Royal.

les bords de ses marines comme des robes de soie, et leur donne les reflets les plus imprévus, trouverait peut-être, dans ce groupe de belles femmes et d'enfants, dans cette barque qui frappe l'eau de ses avirons, un sujet digne de son pinceau.

Nous approchons de l'extrémité méridionale de la rivière. Ici la scène s'agrandit, son caractère est imposant. A droite, s'élèvent des rochers sauvages d'où l'onde s'échappe, mugit, bondit en cascades poudreuses, retombe sur d'autres rochers et ne calme ses turbulences qu'au loin : c'est la source. Il faut mettre pied à terre et la visiter; il faut s'avancer sur ce petit promontoire, frémissant comme un lion blessé, ruisselant de toutes parts, hérissé de sombres arbustes, et aux flancs duquel s'agitent de longues et minces lianes incessamment fouettées par les flots. Sommes-nous aux Pyrénées, et cette source est-elle celle de quelque gave furieux ? Non, nous sommes au bois de Boulogne, ces flots arrivent de Chaillot, paisiblement amenés par un tube souterrain. Voilà ce que l'art peut faire !

C'est encore l'art qui a fait ce beau lac limpide et calme, séparé de la rivière par la largeur de la route, et qui s'étend jusqu'à l'ancien rond Mortemart. Ici encore tout est verdure, fraîcheur, enchantement. C'est le pendant du tableau que je viens d'esquisser, moins les îles. Le lac est uni comme une glace, la vue s'étend d'une rive à l'autre, et partout elle se repose sur un épais rideau d'arbres pittoresques ou plonge dans des perspectives charmantes. —

Au bout de ces merveilles, autre prodige : l'ancien rond Mortemart est devenu une montagne, et cela sans perdre son fameux cèdre, qui a été élevé de cinquante pieds sur place. Ses racines occupent dans le sol le point même que son sommet occupait dans le ciel. C'est incroyable, et pourtant c'est historique. — A l'aide de machines puissantes, après avoir détaché de la terre, par une profonde tranchée, toute la base de l'arbre-géant; après avoir glissé de forts madriers sous cette base, et l'avoir entourée de planches maintenues par des cercles de fer, on a exhaussé le cèdre entier dans les airs, comme un pot de fleurs gigantesque. Puis, quand l'énorme excavation a été remplie, « l'arbre et sa terre, — cent mille livres pesant environ, — se sont trouvés en place comme par enchantement. » Voyez, l'arbre se porte à merveille; il a poussé sa frondaison nouvelle au printemps; c'est qu'au lieu de puiser, comme autrefois, sa vie dans le roc, il la tire de l'excellente terre végétale amassée à son pied.

Seulement, ne demandons pas à la ville de Paris à combien lui revient son cèdre du bois de Boulogne !

Examinons plutôt le résultat de l'opération, c'est-à-dire l'immense panorama qu'on embrasse de cette colline, — point de départ, il vous en souvient, des combinaisons du paysagiste.

Au midi, voilà Boulogne, le château de Saint-Cloud, la lanterne de Démosthène, les coteaux, les bourgs, les villas que la Seine réfléchit dans ses eaux.

Au nord, vous avez sous les yeux le bois entier, son lac, ses jardins, ses allées nouvelles (1), ses anciens souvenirs. A droite, au loin, se dressent les blanches silhouettes de l'Arc de triomphe de l'Étoile; — plus près de nous, sont le Ranelagh et la Muette; le Ranelagh, où l'on danse sans souci de l'avenir, la Muette, où l'on rêve aux choses du passé.

Pavillon de chasse de Charles IX, — séjour des enfants de Henri IV, agrandi par le régent pour sa fille la duchesse de Berry, reconstruit par Louis XV, qui venait y oublier ses devoirs, retraite conjugale de Marie-Antoinette et de Louis XVI, qui y signa l'abandon de son droit d'avénement; illustré par la première ascension aérostatique et le fameux banquet de la fédération, le château de la Muette a été démoli en partie à la Révolution; mais ses restes témoignent encore de sa splendeur d'autrefois.

A notre gauche, se dressent les hauteurs de Puteaux, de Suresnes, et le grand Mont-Valérien, ce dominateur du paysage.

Chacune de ces allées, qui s'enfuient et se croisent, aboutit à un souvenir historique; celle-ci conduit à Longchamp, dont le fameux pèlerinage, datant de saint Louis, les chasses de Henri IV, les folies de la cour et de la ville au dix-huitième siècle, ont engendré la promenade qui termine le carême parisien. Celle-là mène au château de faïence de François Ier, ce brillant Madrid, où errent encore les ombres du roi chevalier, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, à côté des émaux de Bernard Palissy, vendus en 1793 à un maître paveur. Cette autre avenue finit à Bagatelle, l'ancien pavillon des Condé, le Petit-Trianon du comte d'Artois, chanté par Delille dans ses *Jardins*, dernièrement embelli par le marquis d'Hertfort. Enfin, voici la route de Passy, où allaient et venaient La Popelinière et Boulainvilliers, Mme de Lamballe et Mlle de Romans; — et voilà le chemin d'Auteuil, peuplé des fantômes de Boileau, de Molière, de La Fontaine, de d'Aguesseau, de Mme Helvétius, qui disait à Bonaparte : — Vous ne vous doutez pas combien on trouve de bonheur dans trois arpents de terre !

(1) Voici, pour les touristes consciencieux, la géographie-Gourdon des allées du bois. Les trois voies les plus importantes parmi les anciennes sont : l'allée des Fortifications, qui suit la ligne des bastions, et conduit de la Porte-Maillot à l'extrémité méridionale du bois, après Auteuil; l'allée de Longchamp, qui part de la Porte-Maillot et conduit à la porte de Longchamp; l'allée de la reine Marguerite, qui va de Neuilly à Boulogne.

Ces allées sont des lignes droites; elles ont été conservées à cause de leur grande utilité. Une autre route, beaucoup moins large et très-sinueuse, quoique ancienne, parcourt le bois du nord au sud, en le coupant en deux parties à peu près égales : c'est la route de Saint-Denis; elle commence dans le voisinage de la Porte-Maillot, passe au rond Saint-Denis, coupe trois routes nouvelles, dont les belles courbes conduisent à Saint-James, à Madrid et au parc de Bagatelle, traverse le rond des Mélèzes, et se prolonge enfin, derrière vous, jusqu'à la porte de Boulogne.

L'avenue de l'Impératrice arrive jusque dans le voisinage de l'ancien rond Royal, qui forme l'extrémité septentrionale de la rivière. Elle remonte la rive droite dans toute son étendue, passe sur la digue entre les deux nappes d'eau, prend le nom de route de l'Empereur, et continue son parcours jusqu'à la porte de Boulogne. Deux autres nouvelles avenues, l'une partant aussi de l'ancien rond Royal, et se dirigeant par la croix Catelan et la Mare-aux-Biches, l'autre s'embranchant sur la route de l'Empereur, à peu de distance du lac, aboutissent à la porte de Longchamp, après avoir traversé la partie la plus romantique du bois.

Une belle route, contournant le pied de la colline du Cèdre, et passant près de la mare d'Auteuil, conduit à la grille de ce charmant village. Devant vous s'étend verticalement le seul tronçon qui ait été conservé de l'ancienne allée des Princes; il forme, avec la vieille allée de Boulogne à Auteuil, un grand X dont les quatre extrémités sont : la petite montagne de l'ancien rond Mortemart, la porte de Boulogne, la porte des Princes et la porte d'Auteuil. Enfin, une autre route ancienne part de Boulogne et conduit à Longchamp, c'est l'allée des Gravilliers.

Ne quittons pas le rond Mortemart sans descendre à quelques pas, à la mare d'Auteuil, le seule pièce d'eau de l'ancien bois, qui n'est rien près des lacs et des rivières actuelles, — mais qui sourit encore au milieu des plus anciens et des plus beaux arbres de ces lieux.

Ainsi se développeront toutes les plantations nouvelles, sous l'influence heureuse des nappes d'eau et des vigoureux appareils d'arrosement prêts à fonctionner.

Alors Paris aura, à une de ses barrières, un abrégé des parcs de Versailles, de Saint-Cloud, de Rambouillet et de Fontainebleau, où il se précipitera en foule, au moindre rayon de soleil, par le double rail du chemin de fer établi déjà

La grande cascade du bois de Boulogne (source du lac). Dessin de M. A. de Bar.

aux trois entrées du bois : aux portes Maillot, Dauphine et de Passy.

Nous avions commencé notre promenade par la rive orientale du lac, achevons-la par la rive occidentale, où les perspectives sont plus calmes; et, au bout de la rivière, après une route de huit kilomètres, nous nous retrouverons à notre point d'entrée, devant le boulevard de l'Impératrice.

PITRE-CHEVALIER.

LES EXPÉDIENTS DE LORD PENBROK.

Lord Penbrok, d'après le portrait de Van-Dyck.

Cet original anglais n'est pas seulement connu par le beau portrait qu'en a laissé Van-Dyck, et que nous reproduisons ici. Il était célèbre en son temps par des fantaisies qui lui eussent assuré de nos jours une place d'honneur au club des Excentriques.

Voici une de ses aventures, à laquelle on pourrait donner pour titre *l'Art de marier les filles sans dot.*

Sans dot, en effet, telle était la position d'une charmante sœur de lord Penbrok. Miss Anna avait dix-huit ans, les plus beaux yeux bleus du monde, des cheveux blonds et bouclés à faire envie aux chérubins, un teint de lis et de roses à décourager le pinceau des maîtres de l'art, de l'esprit et du cœur à l'avenant, une éducation consommée, depuis le talent épistolaire jusqu'à l'art des plum-poudings. Mais les prétendants attendaient, pour solliciter sa blanche main, que son riche frère y déposât comme encouragement quelques échantillons du jaune métal dont il passait pour avoir les poches remplies.

Lord Penbrok sentit enfin qu'il était temps de doter miss Anna, et ses expédients pour y parvenir méritent d'être exhumés de sa biographie.

Les frères ayant charge de sœur à établir trouveront peut-être dans cette anecdote une inspiration salutaire.

— Anne, ma sœur Anne, dit un jour milord, puisque tu ne vois rien venir, je te présenterai demain à la cour. Tu ne manqueras pas d'y passionner vingt soupirants au lieu d'un. Je ne te demande qu'une chose, c'est de m'indiquer dans un mois les trois concurrents les plus dignes et les plus désireux de te plaire.

— Je ferai de mon mieux, répondit miss Anna, en lorgnant de ses doux yeux une toilette toute neuve.

Elle s'en revêtit le lendemain, et fut si jolie à la cour, qu'elle éclipsa les plus belles et conquit les plus indifférents.

— Eh bien? lui demanda son frère au bout d'un mois.

— Eh bien, dit-elle en rougissant comme une rose des quatre saisons, le comte de B..., le marquis de R... et le commandant H..., sont les trois cavaliers que je préfère à tous et qui semblent me préférer à toutes.

— A merveille, répliqua lord Penbrok, qui prit note des trois noms.

Était-ce hasard, calcul ou providence? le comte, le marquis et le commandant étaient trois des plus riches héritiers de l'aristocratie britannique.

— Si on réunissait, pensa milord, les sommes que chacun d'eux est capable de risquer pour un caprice, le total formerait une dot très-convenable pour une fille bien née.

Et il examina comment il pourrait assembler les trois rivaux et les mettre aux prises. Il songea d'abord à les inviter à dîner; mais régaler de tels seigneurs lui eût coûté fort cher. Il jugea plus économique et plus habile de se faire inviter avec eux à dîner chez un oncle du marquis de R..., qui tenait table ouverte à Londres.

Le banquet fut splendide, joyeux et prolongé.

Au dessert, lord Penbrok amena la conversation sur les beautés de la cour, et proposa, à la mode anglaise, de boire deux verres du meilleur vin à lady Sommerseet.

L'amphitryon proposa d'en boire trois à la duchesse de Sutherland.

Là-dessus, le comte de B..., partant comme un bouchon de vin de Champagne, lança le premier le nom de miss Penbrok, et ce nom devint le signal d'une triple explosion.

Ce ne fut plus par deux et par trois verres, mais par quatre et par six qu'il fallut rendre honneur aux grâces de miss Anna.

Quand lord Penbrok vit les trois concurrents hors des gonds, il jeta une goutte d'huile sur le feu, et tous trois, se levant comme un seul homme, se provoquèrent en duel pour les beaux yeux de sa sœur.

— J'en suis fâché, messieurs, leur dit-il alors, aussi maître de lui qu'ils l'étaient peu d'eux-mêmes, vous vous couperez la gorge inutilement, car je gage dix mille livres sterling contre chacun de vous qu'aucun n'épousera miss Anna Penbrok.

— Je gage quinze mille livres que j'aurai son agrément! s'écria le comte.

— Et moi, vingt mille, ajouta le marquis.

— Et moi, vingt-cinq mille, enchérit le commandant.

— Je tiens les vingt-cinq mille! Va pour vingt-cinq mille! ripostèrent les deux premiers.

Lord Penbrok, avec le sang-froid d'un commissaire-priseur, avait tiré ses tablettes et prenait tranquillement note des paris.

— Vous avez dit tous trois vingt-cinq mille livres sterling? demanda-t-il à chacun des convives.

— Oui! — Oui! — Oui!

— En signeriez-vous l'engagement?

— Des deux mains!

— Signez donc, conclut milord, en détachant trois feuillets de ses tablettes.

Trop lancés pour reculer, et trop sincèrement épris d'ailleurs, les trois jeunes gens signèrent à qui mieux mieux.

— A merveille! dit aussitôt lord Penbrok. Maintenant, messieurs, causons un peu raison. Vous voulez tous trois épouser ma sœur, et je conviens que vous avez tous trois les mêmes titres à sa main. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, elle ne peut s'allier à aucun de vous, parce qu'elle est sans dot et sans fortune.

— Je suis assez riche pour deux! s'écria chaque prétendant.

— Illusion de la veille! Le lendemain, vous trouveriez Anna trop pauvre. D'ailleurs, elle veut, et je veux comme elle, assurer son indépendance. Or, vous venez de lui en fournir le moyen le plus simple et le plus naturel. Vous vous êtes engagés chacun pour vingt-cinq mille livres. Voilà vos billets en règle. Vingt-cinq mille livres, c'est une bagatelle pour des gentlemen comme vous; mais trois fois vingt-cinq mille livres, c'est-à-dire soixante-quinze mille livres, c'est une dot fort convenable pour les grâces et les vertus de ma sœur. Quant à ses sentiments à votre égard, voici ce qu'elle m'écrivait ce matin même : « Je « rends tellement justice aux mérites du comte de B..., « du marquis de R... et du commandant H..., que, s'il « me fallait choisir entre eux, je serais obligée de tirer « leurs noms au sort. » Suivons cette inspiration, messieurs, et obéissons à la reine de vos pensées. Je dépose dans ce vase vos trois billets signés de vos trois noms. Celui que le sort en fera sortir sera l'heureux époux de miss Anna, qui touchera de sa main la dot composée par vous trois. Vous aurez ainsi tous contribué à la félicité de l'élu, et vous aurez évité de vous couper la gorge, ce qui vous ferait perdre l'estime et l'affection de ma sœur, sans compter qu'un ou deux d'entre vous pourraient rester sur le terrain.

Des Français, des Allemands ou des Italiens auraient rejeté la proposition de lord Penbrok, mais ses trois convives étaient trop bons Anglais pour repousser un dénoûment aussi original.

Ils acceptèrent donc l'épreuve, après un nouveau toast

à l'aveugle hasard. Et le nom qui sortit du vase fut celui du marquis de R...

La décision du sort fut religieusement accomplie. Chacun compta ses vingt-cinq mille livres. Le marquis de R... et miss Anna furent unis en présence de tous. Et lord Penbrok porta hardiment à la cérémonie la devise de la jarretière :

Honni soit qui mal y pense.

Ce fut ainsi que cet illustre original procura à sa sœur une dot de trois cent mille francs, sans débourser une obole.

S'il faut en croire M. Alphonse Karr, lord Penbrok aurait trouvé, de nos jours, un imitateur parmi ses compatriotes qui habitent la France. Ce dernier aurait mis sa sœur en loterie, par billets de trois mille livres sterling, et le sort l'aurait adjugée au colonel ***, qu'on voyait très-assidu, cet hiver, avec sa charmante femme, aux représentations du grand Opéra.

— D'abord, aurait dit à quatre prétendants le frère mis en scène par M. Alphonse Karr, que celui qui n'est prêt à faire pour miss Mary quelque chose d'un peu extraordinaire se retire du concours.

— Faut-il sauter par la fenêtre? demanda lord ...

— Faut-il traverser la Tamise à la nage au mois de décembre? dit le baronnet ...

— Faut-il faire trois cents milles à cheval? dit le colonel.

— Faut-il jeter une maison par les fenêtres? dit sir Rob...

— Rien de tout cela. Il s'agit de mettre ma sœur en loterie. Chacun de vous prendra un billet qu'il payera trois mille livres. Puis le sort décidera. Celui que la fortune voudra rendre l'heureux époux de miss Mary recevra, avec sa main, les douze mille livres sterling qui formeront sa dot.

Nous ne savons si l'Anglaise en loterie est une vérité ou une fiction, mais tous les mémoires contemporains de lord Penbrok affirment l'aventure de sa sœur et de ses trois prétendants, et cette aventure n'a jamais cessé d'être accréditée dans la haute société britannique. Elle y court encore les salons, sous le titre que nous lui avons donné, *les Expédients de lord Penbrok.*

P.-C.

SPORT ET SPORTSMEN [1].

III. La guerre des jockeys. Ruses et violences. Sir Edward et Robinson. Le mari enlevé. Lutte héroïque. La corde sensible. Lampson. Darling. Les paris en Angleterre. Un verre d'eau-de-vie. Le *betting-room*. Le duel au clocher. Sir Georges et sir Henry. M. de Croix. Le péage des barrières. La voiture à cinq roues. La voiture à une roue.

Dans les mœurs anglaises qui tolèrent, si même elles ne les approuvent, toutes les manœuvres tendant à supplanter ou à désarmer un rival, il est d'usage d'employer mille ruses pour enlever ou corrompre les jockeys en renom. Rien n'est épargné au moment des courses, ni les offres brillantes, ni les petites perfidies. Ceux qu'on ne peut pas séduire, on tente de les enivrer. Les sportsmen, pour parer à ces manœuvres renouvelées du scrutin, associent généralement les jockeys à leur fortune de parieurs. Une part des prix revient au vainqueur.

Quand la corruption n'agit pas, quelquefois on emploie la violence. Qui ne connaît l'histoire de ces jockeys enlevés comme de riches héritières, transportés à cinquante ou soixante milles, enfermés dans un château, et séquestrés pendant toute la saison des courses?

Dernièrement un pari proposé et accepté spontanément à la fin d'un dîner mettait en présence sur le turf lord Cardigan et sir Edward Hutchinbald. La saison des courses était terminée. Le jockey de lord Cardigan jouissait d'une réputation colossale. Il avait vaincu trois fois le grand prix d'Epsom. Un seul jockey était en état de lutter contre lui et balançait sa réputation. Sir Edward court chez lui. On lui apprend que Robinson était dans sa famille, à trente lieues de Londres. La course était pour le surlendemain. Sir Edward monte en chemin de fer et part.

A son arrivée, il trouve Robinson à table.

— Laissez là le sherry et montez en wagon! s'écrie sir Edward.

— Impossible, Votre Honneur; je me marie.

— Vous vous marierez un autre jour.

— Et ma fiancée?...

— Elle attendra.

— C'est bon pour elle, mais pour moi?

Sir Edward était tombé sur un jockey amoureux. Il eut beau prier, presser, supplier, offrir guinées sur guinées, rien n'y fit. La noce était fixée, le repas commandé, le chapelain prévenu, la parure achetée; Robinson y tenait.

— Allons! reprit sir Edward, n'y pensons plus et mariez-vous... moi, je reste pour voir la fiancée et manger le dîner.

Il resta donc, et s'y prit si bien, que Robinson sortit de table, les pieds en avant, ivre mort.

Le lendemain, au petit jour, il ouvrit les yeux et s'étira.

— Oh! oh!... dit-il, je crois que j'ai un peu bu.

— Oui, un peu... répondit une voix.

Robinson se retourna et reconnut sir Edward.

— Ah! c'est Votre Honneur... elle est bien bonne de me tenir compagnie... Ah! çà!... mais où suis-je? reprit Robinson en regardant autour de lui.

— Chez moi.

— Et ma fiancée?

— Elle est chez elle.

Robinson sauta sur ses pieds, comprenant tout.

— Vous m'avez enlevé! reprit-il.

— Parfaitement, cette nuit, après souper, en chaise de poste.

— Et vous croyez que je courrai?

— Je l'espère.

— Détrompez-vous, milord, je n'en ferai rien.

Sir Edward pensa que c'était un premier mouvement causé par le dépit, et que la réflexion déterminerait Robinson à courir.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Bien, lui dit-il, la course est pour dix heures. Voici cent livres pour vos frais de déplacement, vous en aurez deux cents après la course, quoi qu'il arrive, et cinq cents si vous gagnez.

Robinson prit froidement la bourse qui contenait les cent guinées et la fit voler par la fenêtre.

— Que Votre Honneur garde son argent, dit-il, je ne cours pas.

— Insolent! s'écria sir Edward.

Robinson se leva.

— Milord, je suis citoyen anglais, libre de mon corps et de mes actes. M'avez-vous engagé de mon consentement? — Non. — Donc, je ne courrai pas, et si Votre Honneur me retient contre mon gré, les tribunaux en jugeront.

Sir Edward comprit qu'il avait fait fausse route. Il salua légèrement Robinson.

— C'est bien, reprit-il, vous êtes libre.

Puis sonnant, il fit monter un de ses valets.

— William, dit-il à cet homme, faites avancer ma chaise de poste et apprêtez-vous à ramener Robinson chez lui. Et de plus, au moment de son départ, vous ferez publier dans tout le pays, sur le turf, dans les rues du village, partout enfin, que Robinson, bien portant, refuse de courir contre Peters et se reconnaît vaincu.

Robinson bondit comme un tigre. Le coup avait porté.

— Vous feriez cela, milord? s'écria-t-il.

— Certainement.

— Mais c'est infâme.

— C'est la vérité. Vous êtes sain de corps et d'esprit, un bon cheval vous attend; dans deux heures, la course finie, vous pouvez retourner auprès de votre fiancée. Il y a pour vous honneur et profit à rester. Si donc vous ne courez pas, c'est que vous avez peur. Allez, Williams, et faites ce que je vous dis.

Robinson arrêta Williams.

— C'est inutile, milord, je courrai, dit-il.

Il courut, en effet, et gagna.

Nous parlions tout à l'heure de corruption; c'est la plaie du turf britannique, et le mal qu'elle a fait est si grand, que le remède est venu de son excès même. Elle est en décroissance aujourd'hui.

Mais quelles primes et que de pots de vin! quelles ruses pour attaquer! que de manœuvres pour se défendre! On se souvient de ce grand seigneur qui, sachant que son jockey avait reçu des offres, ne dit rien, et attendit l'heure de la course; puis, enlevant son water-proof, sauta sur la selle de son cheval, courut et gagna le prix.

Une autre fois, le bruit se répandit, aux courses de Duncaster, que Lambson, jockey du duc de Newcastle, s'était laissé corrompre.

Le duc fait venir le jockey et lui raconte le fait.

— Quelle indignité! répond le jockey en rougissant... Votre Honneur peut croire...

— Oh! mon Honneur n'a rien cru; parce que, si vous perdiez, miss Jenny que vous avez demandée en mariage, et qui hésite entre vous et James Watt, épouserait votre rival, à qui j'assurerai votre survivance et mille guinées de dot. Allez.

Lambson pâlit, courut et gagna.

Mais, s'il y a des exemples de vénalité, le turf cite avec orgueil des actions où la probité des jockeys paraît avec éclat.

L'un des plus fameux, le célèbre Darling, étant aux courses d'Epsom, où il courait pour le duc d'Yorck, fut en butte aux sollicitations d'un agent qui se montrait disposé à ne pas ménager les guinées, si le jockey consentait à se laisser battre.

Darling, indigné, releva la tête.

— Dites à celui qui vous envoie, reprit-il, que, s'il gagne, s'il remporte le prix, moi, Darling, je lui compterai mille livres. Voilà mon enjeu.

C'est le fameux trait de Thémistocle, repoussant les présents d'Artaxercès, réduit aux proportions du turf.

En matière de course, le pari, d'origine britannique, a bien plus de popularité en Angleterre qu'en France. Le pari prend toute espèce de formes et s'infiltre dans toutes les classes de la société. L'ouvrier parie comme le gentleman, le jockey, aussi bien que le grand seigneur. Pendant les grandes réunions d'Ascott, de New-Market, d'Epsom, tout le monde se passionne, tout le monde est sportman. La foule, réunie autour de l'enceinte des courses, a le même entraînement et la même ardeur que la multitude qui, en France, assiste aux grandes revues du Champ-de-Mars. Mille acclamations saluent le nom du vainqueur; les chapeaux s'agitent, les mains applaudissent. C'est un tumulte, une animation, un enthousiasme, qui prouvent assez que le cœur de la nation bat dans cette foule. Le moindre cockney vous dira les noms des chevaux engagés et ceux de leurs propriétaires, le nom du favori, l'âge des concurrents. Des discussions bruyantes s'engagent au sujet des chevaux et sur les chances de la course. On arrive sur le turf de vingt lieues à la ronde; les auberges sont pleines; le wiski et le genièvre coulent à flots; c'est un feu croisé de paris; des milliers de livres sont en jeu, et, bien plus que les banknotes, tous les amours-propres. Au moment du départ, c'est un silence plein de passion; tous les regards en feu suivent les chevaux dans leur élan. Au moment de l'arrivée, quand le vainqueur dépasse ses adversaires, quelquefois d'une demi-longueur de tête seulement, c'est un hourrah, un tonnerre, une explosion. Les courses de taureaux, en Espagne, seules peuvent donner une juste idée de ces transports et de cette fougue; le flegme britannique emprunte à la furia française ses clameurs et sa spontanéité. Toutes les voitures qu'on voit sur le gazon de La Marche, sur le terrain du Champ-du-Mars, ne représentent qu'une faible portion des équipages sans nombre réunis autour des champs de course anglais. C'est comme une compagnie détachée d'un régiment. On s'étonne qu'une si grande quantité de roues puissent sortir d'une seule ville. Il est vrai que cette ville s'appelle Londres.

Ces jours-là, les restaurants, les hôtels garnis, les tavernes n'ont pas assez de tables pour les consommateurs. Les gosiers enflammés absorberaient un fleuve de sherry et de brandy. Les jockeys seuls ne boivent pas; mais combien se dédommagent-ils après la victoire! L'eau-de-vie les rafraîchit.

Après une course de haies à Goodwood, deux jockeys étaient ramenés à l'ambulance. L'un avait l'épaule fracturée; l'autre avait reçu, dans sa chute, un coup de pied qui avait failli lui briser le crâne; le sang coulait de la plaie.

Le médecin s'occupe d'abord de la fracture. Le patient était évanoui, et on ne savait pas au juste encore ce qu'il avait. On apporte donc un grand verre d'eau-de-vie, et on le frictionne.

Il ouvre enfin les yeux.

Le médecin pose le verre, achève le pansement, et couche l'homme.

— *Dring not!* lui dit-il en montrant l'eau-de-vie du doigt.

— *Very well !* répond le patient.

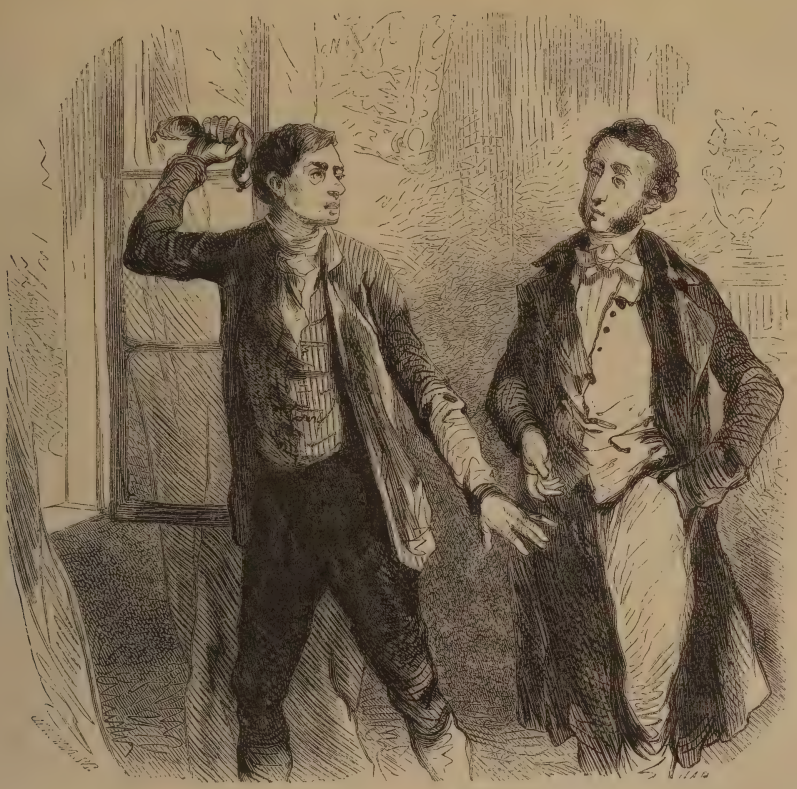
Le médecin se retourne, et déjà le verre d'eau-de-vie était avalé tout net par l'homme à la tête fendue. Il avait jugé que la recommandation n'était pas pour lui. Il pouvait en mourir, mais il n'eut même pas la fièvre. Un estomac anglais est à l'épreuve du gin.

Il y a dans l'établissement de Tuttersall's, l'un des coins les plus curieux de Londres, une chambre des paris, *betting-room*, où, la veille des courses, se presse l'aristocratie des Trois-Royaumes. Tout le monde cherche une place dans le *betting-room*, ou le champ qui l'avoisine. Les paris sont écrits et enregistrés sur un livre spécial, qui en constate le chiffre et les conditions. C'est le livre sacro-saint, le livre de la loi. Des centaines de tables sont dressées partout, et sont partout occupées par des sportsmen.

Le *betting-room* vient d'être transporté en France. Mais combien d'années ne faudra-t-il pas pour que le *betting-room* de Chantilly soit une succursale digne du *betting-room* de Tutterssall's.

L'établissement de Tuttersall's est, à proprement parler, la bourse aux chevaux de Londres. Tous les chevaux de race y ont passé, y passent ou y passeront. Comme ailleurs on joue et on spécule sur les valeurs industrielles, là, on joue et on spécule sur les chevaux, et l'animation n'est pas moins grande. Les fortunes ne s'y font et ne s'y défont pas moins vite ; un pari l'emporte, un pari la rapporte.

On se souvient de ce fameux pari dont M. Eugène Sue a fait l'un des plus remarquables épisodes d'*Arthur* ; de cette barrière fixe, scellée à une hauteur effrayante, qu'il fallait franchir, au risque d'y perdre la vie : un pari à peu



Sir Edward et Robinson.

près semblable a mis dernièrement en émoi toute l'aristocratie des Trois-Royaumes.

Deux jeunes gens appartenant aux meilleures familles du comté de Lancastre étaient épris de la même personne. Ils se valaient pour les qualités morales, avaient la même fortune et la même position ; et la nature complaisante leur avait dispensé les mêmes avantages physiques. Celui-là était brun, celui-ci était blond.

La jeune miss avouait ingénuement que si l'un n'existait pas, elle aimerait l'autre ; mais le moyen d'aimer sir Henry quand on voyait tous les jours sir Georges, et comment pouvait-on choisir sir Georges quand sir Henry était là ?

Un soir, après un bal, sir Georges proposa à sir Henry d'en finir.

— Il faut que l'un des deux cède la place à l'autre, dit-il.

— Volontiers ; mais lequel ? répondit sir Henry.

— Il est aisé de le savoir... Demain, de grand matin, on chasse le renard : nous partons ensemble. L'attaque se fait ordinairement dans la vallée. Or, la ligne droite est barrée par un ravin à pic que le renard, la meute et les chasseurs évitent également. Poussons droit sur le ravin et lançons-nous à la grâce de Dieu. Le but est de l'autre côté, vers le clocher de Saint-Dunstan. Celui qui restera par terre renoncera à miss Arabella.

— Celui-là sera probablement mort.

— C'est possible. Y consentez-vous ?

— De grand cœur.

— A demain donc.

— A demain.

Dès la pointe du jour, sir Georges et sir Henry, à cheval, se serraient la main dans la cour d'honneur du château.

La meute partit et ils la suivirent au galop.

La plaine dans laquelle courait la chasse se terminait en entonnoir; d'un côté, s'ouvrait un large passage où les herbes de la prairie ondulaient, et dans laquelle meute et cavaliers s'engagèrent; de l'autre, la plaine était interrompue par un terrain accidenté, au delà duquel s'ouvrait le ravin à pic qu'il s'agissait de franchir.

Par un mouvement simultané, les deux rivaux poussèrent leurs chevaux parmi les haies et les rochers qui précédaient le ravin.

Le cheval que montait sir Henry était de race irlandaise et avait, comme sauteur, une grande réputation. Il s'appelait *Ajax*. L'autre, le cheval de sir Georges, était de race anglaise, croisé hongrois, avait beaucoup de fond, et s'appelait *Goliath*.

Lancés au galop, les deux chevaux franchirent aisément les menus obstacles qui les séparaient du ravin. *Ajax* avait une avance de quelques pas. Bientôt la distance se trouva raccourcie par leur élan, et, après avoir sauté une barrière fixe, plantée là pour arrêter les bestiaux, sir Georges et sir Henry virent, à une cinquantaine de pas, au bout d'une pente roide, le gouffre béant vers lequel ils couraient.

Ils échangèrent un coup d'œil et un salut de la main, et poussèrent leurs chevaux hardiment.

Une rivière assez large coulait au pied du ravin; il fallait que l'élan des cavaliers les fît passer par-dessus le lit de cette rivière, parsemée de rochers dangereux.

Les chevaux arrivèrent de front sur la berge, et pointèrent leurs oreilles en soufflant à la vue de l'abîme. Sir Georges et sir Henry les frappèrent de la cravache et de l'éperon, et *Ajax* et *Goliath*, s'enlevant à la fois, sautèrent dans le vide.

Chacun des cavaliers avait choisi son point d'attaque. Sir Georges avait poussé *Goliath* sur un petit promontoire où l'herbe était épaisse et le terrain doux; sir Henry avait dirigé *Ajax* sur une partie du rivage chargée de sable. Tous deux voulaient amortir la chute dont ils affrontaient le péril.

Malheureusement, les pieds de *Goliath* rencontrèrent un tronc d'arbre caché dans l'herbe; il butta, tomba sur la tête et se tua roide. Sir Georges roula à vingt pas, un peu étourdi, et se releva.

Ajax s'enfonça dans le sable jusqu'au jarret, trébucha, tomba et se releva. Sir Henry, qui n'avait pas lâché la bride, voulut se remettre en selle; mais il éprouva tout à coup une si violente douleur, qu'il poussa un cri et resta à genoux près du cheval.

Sir Georges accourut.

— Eh bien! qu'avez-vous? lui dit-il.

— La jambe est cassée, je crois, répondit sir Henry, toujours à genoux... Je souffre horriblement... Et vous?

— Moi, je n'ai rien... quelques légères contusions çà et là... Mais *Goliath* est mort, et me voilà à pied.

Un éclair de joie passa dans les yeux de sir Henry, et il serra fortement la bride d'*Ajax*.

Sir Georges, qui voyait la pâleur de son rival, se baissa pour le secourir.

Sir Henry le remercia.

— Nous sommes en guerre, dit-il, restons en guerre. Le clocher est là-bas, et nous n'y sommes pas encore, ni vous ni moi. Ce sont trois lieues à faire, faites-les.

— A pied? dit sir Georges.

— A pied, puisque le diable vous a laissé vos jambes; c'est votre droit.

— Mais vous?

— Oh! moi, j'ai mon cheval, et si je puis remonter en selle... prenez garde! ainsi dépêchez... Chacun pour soi et Dieu pour tous!

Sir Georges pensa à miss Arabella, pressa la main de son rival et partit.

Il allait à grands pas, sautant les haies et les fossés, lorsqu'au bout d'une lieue franchie en une demi-heure, il entendit le bruit d'un galop derrière lui. Il se retourna et reconnut sir Henry, qui arrivait sur lui de toute la vitesse d'*Ajax*.

— Je suis perdu! pensa sir Georges.

Il voulut courir, mais *Ajax* l'eut bientôt atteint, et passa devant lui comme une flèche. Sir Henry se tenait d'une main à la selle; il était pâle comme un mort.

Après le départ de sir Georges, sir Henry avait fait des efforts surhumains pour remonter à cheval. Il y avait réussi après de longues tentatives, et s'était élancé vers le but. Quand il y toucha, il roula par terre, évanoui; mais il avait gagné.

Le lendemain, sir Georges partait pour les Grandes-Indes.

Un pari, qui touchait moins au cœur de l'homme, a mis en émoi dernièrement tous les sportsmen du boulevard et du Jockey-club. L'un d'eux, connu par son amour des chevaux, M. de Croix, avait dans son haras de Séquigny un cheval de pur sang d'une force extraordinaire, appelé *Sylvio*. Ce cheval n'avait pas de rival dans l'allure du trot, que son maître affectionnait particulièrement. Peu de rivaux pouvaient suivre, même au galop, ce trot rapide, égal, soutenu.

Le propriétaire de *Sylvio* parie donc qu'il franchirait, attelé, une distance de huit kilomètres en seize minutes, Une somme de trente mille francs fut engagée sur ce pari. M. de Croix avait fait faire pour la course un tilbury à la fois élégant, solide et léger. Il ne pesait pas plus de cent trente-huit kilogrammes, et le poids des harnais ne dépassait pas plus de trois kilogrammes et cinq cents grammes.

M. de Croix monte sur le tilbury; le signal est donné: il part, et *Sylvio* semble avoir des ailes.

Il franchit d'un élan rapide deux côtes et des terrains accidentés. Il arrive à la borne, on croit qu'il a gagné; mais le chronomètre, dans son implacable régularité, a marqué dix-sept minutes dix-sept secondes. *Sylvio* et M. de Croix ont perdu; mais de telles défaites valent une victoire.

On sait qu'en Angleterre, en matière de pari, la lettre fait foi. De l'enceinte des tribunaux cette législation a passé dans l'enceinte des courses, et la France a adopté les mœurs britanniques : ce qui est écrit est écrit.

Deux chevaux sont engagés pour courir un tel jour, à midi. Le jour vient, midi sonne; l'un des chevaux est seul sur le turf; il court au petit galop et gagne. Son concurrent s'est cassé la jambe, la veille; peu importe, le pari tient, la course a lieu, et le propriétaire du cheval blessé paye.

Une anecdote dont les tribunaux anglais ont retenti, et qui a fait beaucoup de bruit dans le sport d'outre-Manche, montrera jusqu'à quel point la loi anglaise protége la lettre contre l'esprit (1).

(1) Cette anecdote a déjà été citée brièvement dans le *Musée*

On sait que les routes des Trois-Royaumes sont quelquefois coupées de barrières pour les péages. Les chevaux payent tant, les piétons tant, les voitures à deux et à quatre roues tant.

Or, un gentilhomme, connu par son excentricité, habitait un château, voisin d'une route fermée par une barrière, et il était fatigué de payer à chaque promenade.

Un jour, il se présente en voiture devant la barrière.. Le gardien l'arrête.

— Que voulez-vous? demande le gentleman.

— Le prix du passage, répond le gardien.

— Je ne dois rien.

— Cependant vous êtes en voiture.

— C'est vrai.

— Alors payez.

— Un instant... Que dit votre règlement? Les voitures à deux roues payeront six pence, les voitures à quatre roues un shelling. Est-ce cela?

— Très-bien.

— Alors regardez ma voiture. Elle a trois roues, je ne dois rien; ouvrez votre barrière.

Le gardien hésita, et, devant l'insistance du gentleman, ouvrit enfin.

La Compagnie fit un procès au propriétaire de la voiture à trois roues, et perdit.

Immédiatement après, elle réforma son règlement, et inscrivit, outre les voitures à deux et à quatre roues, déjà nommées, les voitures à trois roues.

Le lendemain, le gentleman se présenta derechef devant la barrière.

— Ah! milord, cette fois vous payerez, dit le gardien; il y a un article pour vous spécialement... Voyons... Voitures à trois roues, huit pence.

— Je ne dois rien, répondit l'Anglais flegmatiquement.

— Comment rien! et le règlement?

— Laissez là le règlement, et regardez ma voiture.

Le gardien se baissa.

— Combien a-t-elle de roues? reprit le gentleman.

— Cinq! c'est ma foi vrai... cinq roues!

— Oui, mon garçon, cinq roues. Or, comme le règlement ne parle que de voitures à deux, trois ou quatre roues, je ne dois rien. Ouvrez la barrière.

La Compagnie intenta un second procès, où elle fit vainement valoir cette considération, que le gentleman n'avait fait ajouter une roue à sa calèche que pour éluder le règlement. Elle perdit; la lettre de la loi, ne frappant d'une taxe que quatre roues, affranchissait cinq roues.

La Compagnie, cette fois, inscrivit sur son règlement ces mots: *quatre roues et au-dessus.*

Le lendemain, le gentleman arriva devant la barrière à son heure accoutumée. Le gardien l'attendait d'un air goguenard, la main ouverte.

— Voyons, dit le gentleman, laissez là votre main, mon garçon, et ouvrez; je ne dois rien.

— Ah! par exemple! s'écria le gardien; et, comptant sur ses doigts, il ajouta: deux, trois, quatre et au-dessus! quand vous en auriez dix, il faudrait payer.

— Sans doute; mais regardez.

Le gardien regarda sous la caisse de la voiture.

La maudite calèche était suspendue sur un large cylindre, qui remplissait les fonctions de roue, mais de roue unique.

Il se releva stupéfait.

— Vous voyez, mon garçon, il n'y a qu'une roue, une seule roue. Or, votre règlement ne fait pas mention de voitures à une roue; donc je ne dois rien, laissez-moi passer.

Le gardien muet ouvrit la barrière, et le gentleman passa triomphant.

La Compagnie, sans avoir recours cette fois aux tribunaux, modifia de nouveau le règlement, trois fois éludé, et mit en tête: *Les voitures depuis une roue jusqu'à trois...*

— Bien, dit alors le gentleman, à présent je payerai.

On conçoit que dans un pays où la lettre domine avec tant d'autorité, il est bon que les paris soient exécutés à la lettre. En matière de course, on ne reconnaît pas les cas de force majeure. La course décidée, il faut courir ou payer; révolution, ouragan, mort subite, rien n'y fait.

IV. Chevaux illustres. *Éclipse Ier*. Ses débuts, ses vicissitudes, ses victoires et ses propriétaires. *Éclipse II*. Le cheval en actions. *Pantalon*. Le baron de Pierres. *Black-Bess* et le voleur Turpin. Quatre-vingts lieues en onze heures. Sullivan le charmeur. *Darley-Arabian* et *Arabian-Godolphin*. Un paletot de 600,000 francs. Les princes du sport français. M. de Chateauvillard. La partie de billard à cheval. M. Lecoulteux. Un morceau de sucre. Les sports de Longchamps.

Il en est de certains chevaux comme de ces écoliers rétifs qui font le désespoir des classes, et dont les professeurs ne prévoient rien de bon. Ils restent inconnus un long temps et grandissent dans les bas-fonds du turf, entourés du dédain public; puis, tout à coup, ils se révèlent par des qualités supérieures, et laissent loin derrière eux leurs concurrents étonnés.

C'est un peu ce qui est arrivé pour le plus illustre coureur du turf anglais, l'étoile du sport britannique, le vainqueur d'Epsom, d'Ascott, de New-Market, l'héroïque, le fameux *Eclipse*.

A l'âge de deux ans, et las de lui voir porter le nez en terre, avec un cou trop long et un avant-main trop bas, son propriétaire, le duc de Cumberland, dans les écuries duquel il était né, réforma *Éclipse*, qui fut vendu aux enchères publiques, et acquis par un certain Wilderman, marchand de chevaux de Smithfield, qui couvrit l'enchère de cent guinées, mise à prix du poulain.

Eclipse fut conduit dans les campagnes des environs d'Epsom. Non content des défauts physiques que les amateurs lui connaissaient, l'ex-poulain du duc de Cumberland avait encore le caractère le plus fantasque qui se pût voir. Il ne souffrait pas que le cavalier l'approchât, et regimbait comme si quelque démon eût été dans son corps. Mais cette humeur quinteuse avait des entr'actes durant lesquels *Eclipse* faisait à peu près tout ce qu'on voulait, seulement il ne fallait pas s'y fier. Au plus fort de sa douceur apparente il regimbait de plus belle. Et cette méchanceté improvisée cédait un moment après sans cause apparente. *Eclipse* avait le caractère d'une girouette.

M. Wilderman, son acquéreur, ne savait qu'en faire, lorsqu'un jour un certain capitaine du nom de d'O'Kelly, lui proposa de confier *Eclipse* aux soins d'un Irlandais appelé Sullivan, lequel se faisait fort de dompter en peu d'instants le cheval le plus rétif.

Ce Sullivan était alors à la tête des écuries du capitaine O'Kelly.

— Volontiers! s'écria M. Wilderman.

Et il fut entendu que Sullivan se chargerait de l'édu-

des Familles, mais notre collaborateur l'a rajeunie avec trop d'esprit, pour que nous retranchions ce piquant chapitre à sa monographie du sport. (*Note de la rédaction.*)

cation d'*Eclipse* sans rétribution pécuniaire, mais à la condition que le capitaine O'Kelly, qu'une circonstance fortuite avait empêché de devenir maître du cheval, lors de sa vente aux enchères, serait propriétaire, pour moitié, d'*Eclipse*, d'après l'estimation à l'amiable qui en serait faite le jour où il courrait pour la première fois, et quel que fût d'ailleurs le résultat de cette épreuve.

Le marché conclu, Sullivan se chargea d'*Eclipse*, l'assouplit en peu de minutes, et commença l'entraînement du jeune cheval.

Ces épreuves, alors publiques, eurent bientôt porté bien haut la réputation d'*Eclipse*. On faisait partout des récits fabuleux de sa vitesse et de sa force.

Enfin, ce fut à Epsom, le 3 mai 1769, à l'âge de cinq ans, que, monté par Whiting, *Eclipse* parut la première fois, et courut pour le prix des nobles et des gentlemen.

Il courait contre *Gower*, à M. Forteseau, âgé de cinq ans, *Social*, à M. Jerming, *Plume*, à M. Quick, et *Chance*, à M. Castle, tous âgés de six ans. La distance était de quatre milles, en partie liée.

Eclipse gagna, et gagna si bien qu'aucun de ses adversaires ne fut placé. En langage de turf *Gower*, *Social*, *Plume* et *Chance* avaient été distancés.

— A présent, dit le capitaine O'Kelly au marchand Wilderman, à quelle somme estimez-vous *Eclipse* ?

Wilderman réfléchit un instant.

Un parieur anglais. Dessin de Henri Monnier.

— Je crois bien qu'il vaut neuf cent trente-cinq livres sterling, répondit-il.

Cela faisait vingt-trois mille quatre cents francs de notre monnaie.

Le capitaine fouilla dans sa poche, et en tira quatre cent soixante-sept livres et dix pence, qu'il compta à M. Wilderman, lequel présenta le capitaine à l'assemblée en qualité de copropriétaire d'*Eclipse*.

Dans la même année, *Eclipse* courut huit fois et remporta huit fois la victoire, dont cinq fois le prix du roi. On pariait déjà pour lui dans la proportion de dix contre un.

Dès le printemps de 1770 il paraît à New-Market pour disputer le prix du roi. Mais, avant cette grande journée qui ouvrait la saison des courses, *Eclipse* lutte contre *Bucephalus*, à M. Wersthworth, qui passait pour n'avoir jamais eu de rival.

Cette fois, M. Wilderman sortit de ses habitudes exclusives de marchand, et engagea quatre cent cinquante guinées sur *Eclipse*. Quant au capitaine, il ne marchandait pas ses paris, et acceptait tous les enjeux dans la proportion de quinze contre un.

Eclipse battit radicalement *Bucephalus*.

La victoire fut si complète que la colère succéda à

l'étonnement. Les vaincus, c'est-à-dire les perdants, pensèrent à se débarrasser d'*Eclipse*. M. Wilderman eut peur, et offrit au capitaine O'Kelly de lui céder sa part de propriété.

— Avec plaisir, répondit le capitaine; je vous en offre quatorze cents livres, — trente-cinq mille francs.

Le marchand en demanda quinze cents.

Alors le capitaine, fidèle à ses habitudes de parieur, tira de sa poche trois banknotes d'une valeur de mille livres chacune; après quoi, mettant deux de ces billets dans une poche et le troisième dans une autre :

— Choisissez! dit-il au marchand.

C'étaient cinquante mille francs s'il choisissait bien; vingt cinq mille s'il choisissait mal.

— Tope! dit le marchand.

Il mit son doigt sur l'une des poches.

Le capitaine en tira un billet de mille livres et quelques souverains d'or.

— Tout ce qui est dans la poche est à moi, dit le marchand.

Et il prit aussi les pièces d'or.

Devenu la propriété exclusive du capitaine, *Eclipse*

Les *gentlemen rider's*. Les obstacles franchis. Dessin de J.-A. Beaucé.

gagna, pendant cette même campagne de 1770, tous les prix du roi, à Guildford, à Nottingham, à Yorck, à Lincoln, à Epsom. Aux courses du printemps, on pariait en sa faveur dans la proportion de trente contre un; aux courses d'automne, dans celle de soixante-dix. On voit que la réputation d'*Eclipse* suivait une progression ascendante.

A cette même époque, un gentleman, fort connu par sa passion pour les chevaux, offrit au capitaine O'Kelly un pari que, dans son engouement pour *Eclipse*, celui-ci n'hésita pas à accepter.

Il fut convenu qu'une distance de trente-six milles, douze lieues, serait parcourue par *Eclipse* en une heure et demie, luttant contre quatre chevaux réputés pour leur vitesse, et disposés en relais de trois lieues en trois lieues.

Une grande plaine, voisine d'Epsom, fut choisie pour le terrain de la lutte. Les quatre chevaux désignés pour courir contre *Eclipse* s'appelaient *Arlequin*, *Tamerlan*, *Fox* et *Romulus*. Une somme de quatre mille livres était engagée sur ce pari. Il fallait, pour que la victoire profitât à *Eclipse*, qu'il distançât chacun de ses adversaires d'un

demi-mille; si bien qu'il y eût deux milles au moins entre le dernier adversaire et lui.

Une foule considérable assista au départ d'*Eclipse* et d'*Arlequin*. Le point d'arrivée était le même que le point de départ, le champ de course traçant une immense ellipse.

Quand *Eclipse* approcha du but, après avoir fourni sa longue et brillante carrière, le jockey, par un sentiment de coquetterie, mit le cheval au galop de chasse. Trois milles le séparaient de *Romulus*, le dernier de ses adversaires, et il s'en fallait de dix minutes que le temps assigné pour la course fût écoulé.

Cette fois, la sourde conspiration qui menaçait *Eclipse* jura sa perte.

Eclipse venait de gagner le prix du roi, le 4 octobre 1770, lorsque lord Grosvenor en offrit onze mille guinées, trois cent mille francs, à son propriétaire.

Le capitaine O'Kelly en demanda cinq cent mille francs une fois payés, une rente viagère de sept mille cinq cents francs, et trois poulinières pur sang.

Lord Grosvenor trouva que c'était un peu cher, et se retira.

Mais les menaces devinrent si fréquentes que le capitaine renonça à faire courir *Eclipse*, qu'une balle pouvait tuer à tout instant, et le voua à la reproduction, en 1771.

Tout changea d'aspect alors, et la plus vive sympathie succéda à la haine la plus profonde. C'était, parmi les sportsmen et les éleveurs, à qui présenterait les plus belles poulinières de ses écuries au vainqueur de toutes les courses.

Un calcul assez curieux constate que, dans l'espace de trente ans, la descendance d'*Eclipse* n'a pas moins remporté de trois cent quarante-quatre prix.

Eclipse mourut à Whitchurch, dans le comté d'Hertford, résidence du capitaine O'Kelly, dans sa vingt-sixième année.

On fit l'autopsie d'*Eclipse*. On remarqua que son cœur pesait treize livres, et que ses os avaient la dureté de l'acier.

Eclipse, que jamais l'éperon ni la cravache n'avaient touché, était né le 5 avril 1764 de *Spiletta* et de *Marska*. Sa mère *Spiletta* descendait de *Godolphin*, par *Regulus*, et son père, *Marska*, de *Darley arabian*, par *Barlett's childers* et *Squirt*.

Son nom venait d'une fameuse éclipse de soleil, qui avait marqué le jour de sa naissance.

Un autre cheval du même nom a été, ces temps derniers, l'orgueil et la joie des sportsmen américains. Le nom porte bonheur.

Mais d'abord constatons que la race américaine, issue du sang anglais, allié, dans les comtés du sud, au sang andalous, et dans les comtés du nord au sang breton, donne des produits remarquables. Les courses sont organisées dans le Michigan et la Pensylvanie, à New-York et à Philadelphie, comme à Londres et à Paris. Les paris s'y font dans des proportions colossales, et le même luxe entoure ces fêtes hippiques. La race américaine, à laquelle des éleveurs intelligents prodiguent tous leurs soins, est célèbre par la spécialité des trotteurs. Le trotteur américain rivalise avec le trotteur frison, qui était réputé sans égal en Europe.

Qui n'a vu aux Champs-Elysées ces légères voitures qu'emporte au grand trot un cheval aux allures rapides. Les roues sont comme des joncs courbés en cercle; les brancards ont la ténuité du roseau; le siége mince, étroit, élevé, domine le cheval; le harnais semble tissu de fils, les rênes sont pareilles à des cordons de soie. Au signal du maître, le cheval part; il dévore l'arène; ses pieds frappent le sol à coups pressés, il fuit et disparaît. Voilà l'équipage américain, l'équipage de lutte au trot.

L'homonyme américain du fameux cheval anglais, *Eclipse*, deuxième du nom, a eu la destinée d'un chemin de fer. Il a été mis en actions. Le premier maître qui l'eut en sa possession, alors qu'il n'était encore que poulain, le vendit mille dollars. A la suite de premiers essais, c'est-à-dire de premières victoires, un sportman l'acheta au prix de dix mille dollars (cinquante mille francs). Mais *Eclipse* marchait, ou, pour mieux dire, courait de triomphe en triomphe. Il fut vendu tour à tour vingt mille, trente mille, cinquante mille dollars, c'est-à-dire cent mille, cent cinquante mille, deux cent cinquante mille francs. *Eclipse* gagnait toujours. Ce fut alors que son propriétaire eut la pensée de le mettre en actions, au capital de cent vingt mille dollars, six cent mille francs, divisés en cent vingt actions de mille dollars. Les actions, dès le jour de l'émission, furent souscrites et enlevées avec primes.

Eclipse fit voir qu'il méritait cet empressement et cette faveur. Dès la première année, il gagna plus de cinq cent mille francs de prix; en dix-huit mois, le capital était plus que triplé.

Nous parlions tout à l'heure du hasard qui a parfois marqué la destinée des chevaux. *Eclipse*, dédaigné dans son jeune âge, en est le plus célèbre exemple. Un autre cheval, moins fameux, a eu une destinée non moins bizarre dans ses résultats.

Pantalon appartenait dans l'origine à M. le colonel Thorn, qui l'avait cédé à l'une de ses filles dès sa naissance. Mais le poulain en grandissant parut si médiocre au colonel, qu'il le vendit aux enchères. Un sportman distingué, M. de Pierres, jugea autrement que le colonel, et acheta *Pantalon*.

Un an ou dix-huit mois après, M. Thorn n'entendait plus parler que des victoires de *Pantalon*, devenu l'un des plus célèbres sauteurs de France. Il le vit courir et voulut le racheter. Mais M. de Pierres fut inflexible. Aucune offre ne put le séduire. M. de Pierres aimait *Pantalon*, et ne voulut pas s'en défaire. Cependant M^lle^ Thorn, que son père avait privée de *Pantalon* sans son consentement, se plaignait toujours et regrettait *Pantalon*.

Et un jour vint où M. le baron de Pierres épousa M^lle^ Thorn.

Les grands exemples de force et de vitesse donnés par *Eclipse* ont été égalés sinon surpassés par un fameux cheval, dont les annales de la police anglaise ont gardé le souvenir. Ce cheval, l'unique dans son genre, et qui, nous le croyons, ne figura jamais dans les courses officielles où lutte l'aristocratie de la race chevaline, appartenait à un célèbre voleur, du nom de Turpin, et s'appelait *Black-Bess*. C'était — le nom le dit — une jument noire, d'un courage et d'une rapidité à toute épreuve. Jamais, si ce n'est le jour de sa mort, elle ne fut touchée par la cravache ou l'éperon.

Bien souvent, poursuivi pour des vols qu'il commettait un peu partout, Turpin put, grâce à la vitesse fabuleuse de *Black-Bess*, invoquer en sa faveur un alibi qui le sauvait. Comment supposer que l'auteur d'un délit commis à Londres, à sept heures du matin, par exemple, pût se trouver à midi à trente-cinq ou trente-six lieues de la capitale, buvant un pot de bière dans une taverne?

Black-Bess avait la singulière propriété de prévenir son maître par des hennissements, lorsqu'elle était poursuivie par des cavaliers.

Il pressait alors son allure et disparaissait bientôt.

On raconte qu'un jour, étant dans une auberge sur la route de Londres à Canterbury, Turpin entendit parler d'une somme d'argent, qui avait été déposée dans un cabinet secret d'un château situé à treize lieues du point où il se trouvait. Turpin laissa là son verre de wiski, descendit silencieusement dans l'écurie, emmaillotta les pieds de *Black-Bess*, la conduisit par la bride hors de l'auberge, sauta dessus et partit à fond de train pour le château, après avoir eu la précaution de causer tout d'abord avec quelques valets et un marchand forain qui soupait dans la salle commune.

Il était alors dix heures du soir. A deux heures du matin, on réveillait Turpin qui dormait dans son lit, et il donnait ordre qu'on sellât *Black-Bess*. Il avait forcé le cabinet et pris l'argent.

Black-Bess avait fait les vingt-six lieues en moins de trois heures et demie.

Black-Bess mourut sur le champ de bataille, en fuyant devant une escouade de policemen. Turpin, surpris dans une taverne où il mangeait un morceau à la hâte, n'eut que le temps de sauter sur sa jument, déjà éprouvée la veille par une longue course. Les agents s'élancèrent à sa poursuite, changeant de chevaux à chaque poste, à chaque relais. Turpin se rendait à Yorck, où une affaire importante réclamait sa présence. Aux premières lueurs du jour, il vit les clochers de la ville. Mais *Black-Bess* trébucha devant un mur qu'il fallait franchir, puis tomba pour ne plus se relever.

Elle avait fait, en onze heures, un peu plus de quatre-vingts lieues.

Ajoutons que son maître, Turpin, était un homme puissant et de grande taille.

Comme *Eclipse*, *Black-Bess* avait le train de devant un peu près de terre.

Turpin, privé de sa compagne, ne tarda pas à être pris et fut pendu.

Si, dans son espèce, Turpin fut l'un des hommes les plus fameux de l'Angleterre, Sullivan n'eut pas moins de réputation, mais dans une autre carrière. Si Turpin utilisait ses connaissances spéciales dans le choix et l'achat des chevaux propres à sa coupable industrie, Sullivan exerçait les siennes sur les animaux réputés indomptables.

Il n'en est pas un, pour si vicieux qu'il fût, qu'il n'ait rendu souple et docile à tous les exercices. Des milliers de témoins ont constaté le fait qui est aujourd'hui classé dans les annales du sport anglais : Sullivan s'enfermait seul avec le cheval qu'il était chargé de soumettre, et, au bout d'une demi-heure, une heure au plus, la porte de l'écurie ouverte laissait voir le cheval couché par terre à côté de Sullivan, comme on voit de nos jours des tigres et des lions auprès de Van Amburg et de Carter. Le cheval était vaincu.

Aucune somme n'a pu déterminer Sullivan à céder son secret. Il s'amusait à faire croire que certaines paroles magiques, prononcées dans l'oreille de l'animal, opéraient le miracle ; d'où lui venait le surnom populaire de Sullivan *le charmeur*.

Sullivan refusa toujours d'aller à l'étranger, et mourut en 1810. Son fils, qui lui succéda, dut renoncer bientôt à la profession de *charmeur*. Là où son père réussissait toujours, il échouait le plus souvent.

La race des chevaux pur sang anglais descend presque tout entière, les plus illustres du moins, de *Darley-Arabian* et d'*Arabian-Godolphin*.

Le premier de ces pères de la grande race des chevaux de course était né à Palmyre, dans le désert, et fut amené en Angleterre par M. Darley, agent du gouvernement britannique à Alep. *Darley-Arabian* ne courut jamais ; sa première apparition sur le turf ayant été signalée par une révolution qui remplaça sur le trône d'Angleterre la famille des Stuarts par la maison de Hanovre. Parmi ses produits les plus renommés, on cite *Almanzor*, *Cupid*, *Dædalus*, *Aleppo*, et le plus célèbre de tous *Flying-Childers* qui, dit-on, franchissait quatre milles en quatre minutes ; vitesse inouïe qui n'a été égalée que par *Eclipse*.

Godolphin-Arabian parut vingt ans après. Selon toute apparence, il faisait partie de huit chevaux barbes envoyés en cadeau au roi de France par le bey de Tunis. Un Anglais, M. Coke, le trouva attelé à une charrette, l'acheta, et le revendit à un tavernier, M. Roggers Williams, qui, mécontent de sa nature fougueuse, le céda à lord Godolphin.

Le premier-né de *Godolphin-Arabian* s'appelait *Lath*. Après lui vinrent *Regulus*, *Balzam*, *Sultan*, *Hug*, *Tamerlan* et une foule d'autres qui furent vainqueurs sur tous les hippodromes des Trois-Royaumes.

Eclipse descendait, par sa mère *Spileta*, de *Godolphin*, et de *Darley*, par son père *Marska*.

Nous avons parlé plus haut des nombreux paris qui s'engageaient sur les chevaux de course : paris bien plus considérables en Angleterre qu'en France, où ils sont toujours simples et faciles pour tous ; tandis que de l'autre côté du détroit ils exigent une science spéciale, tant ils sont compliqués. Les réunions auxquelles donnent lieu les courses annuelles ne sont pas seulement marquées par des paris ; le jeu y tient sa place, et, parmi ces jeux, le lansquenet et le baccarat surtout.

On jouait beaucoup à Chantilly, dont chaque hôtel était envahi par une jeunesse avide de distractions. Aux émotions des paris succédaient les émotions des cartes. On perdait et l'on gagnait des sommes fabuleuses.

Qui ne se rappelle l'histoire de ce paletot qui, joué au baccarat, finit par coûter à son acquéreur la somme énorme de cinq ou six cent mille francs?

C'était un paletot d'origine anglaise. Il valait bien trois livres sterling.

— Je vous l'achète, dit un amateur à son propriétaire.

— Ma foi non, il n'est pas à vendre.

— Bah! vous me feriez plaisir ; il me plaît fort.

— Non, vraiment. Mais, puisque vous y tenez, je vous le joue.

— C'est dit, voilà mon enjeu... trois livres.

L'amateur perdit et redoubla ; il perdit encore ; il poursuivit et perdit toujours.

Il arriva de perte en perte, et toujours en jouant quitte ou double, à perdre plus de cent mille écus. Il joua une dernière fois et perdit encore.

Des amis communs intervinrent. On leur soumit le coup, qu'avec une bonne grâce de gentilhomme, le propriétaire du paletot ne voulait pas accepter. Le jury mit de côté une somme provisoire de vingt-cinq mille francs qui resta acquise au gagnant, et on poussa la partie jusqu'à extinction de la dette.

Il serait facile de multiplier ces traits qui peignent, sous un de leurs côtés les plus tristes, les mœurs contemporaines où le jeu a une si large part, soit qu'on en poursuive les chances à la Bourse, soit autour d'un tapis vert. Mais on a pu remarquer que, depuis la Révolution de février, le jeu tenait moins de place dans les assemblées du sport.

Une des choses qui, malgré les louables efforts du gouvernement et l'appui des Conseils généraux de quelques départements, s'opposera toujours à la magnificence et à l'extension du sport en France, c'est, il faut le dire, le petit nombre de grandes fortunes. L'élève du cheval de course coûte horriblement cher, et demande d'énormes capitaux. Or, nos millionnaires sont millionnaires par le droit du travail, et non par le droit du sang. Le plus souvent, les richesses sont le fruit du temps et de mille efforts continus qui ne permettent ni les dépenses ni les loisirs exigés par le sport. De là le petit nombre de personnes qui, pour nous servir de l'expression consacrée, font courir en France.

A présent que M. de Cambise, qui représentait M. le duc d'Orléans, M. Achille Fould, M. de Rotschild, M. de Rieussec, M. de Normandie, M. Charles Laffitte, M. de Vaublanc, M. de Pontalba, M. Riccardo, M. de Morny, M. le prince de Beauveau, lord Seymour, ne font plus courir, les sportsmen les plus en renom sont MM. Alexandre Aumont, Coataudon, Auguste Lupin, de Monnecove, de Montécot, Delamarre, de Talon, de Pierres, écuyer de S. M. l'empereur, Fasquel, Moselmann, le comte d'Hédouville, Mackensie-Grive, que nous rappelons le dernier, et qui pourrait être le premier. Il nous faut nommer encore M. le vicomte Perrégaux, M. le marquis de Croix, M. de Tournon, M. Edmond de Lamotte, M. le baron de la Rochette, M. de Reizet, enfin M. le comte de Chateauvillard et M. le baron Lecoulteux, le plus téméraire des sportsmen français.

Un jour, M. de Chateauvillard passait à cheval sur le boulevard, devant le Jockei-club. Il voit sur le balcon quelques-uns de ses amis qui le saluent.

— Et mon adversaire ? demande M. de Chateauvillard, en désignant un excellent joueur de billard auquel il avait gagné une partie la veille.

— Il est là, et il serait fort désireux d'avoir sa revanche.

— Volontiers.

M. de Chateauvillard était seul ; il cherche de l'œil quelqu'un qui puisse lui tenir son cheval. Personne n'était là ; pas un commissionnaire, pas même un gamin.

— Eh bien ! montez à cheval ! lui crie-t-on en riant.

— Qu'à cela ne tienne ! répond l'intrépide cavalier.

Et voilà M. de Chateauvillard qui pousse son cheval et le fait bravement monter l'escalier.

On se presse pour le voir et on applaudit. Mais ce n'est pas tout encore.

— Place, messieurs ! dit M. de Chateauvillard à ses amis rangés sur le palier.

Et passant la porte du club, il entre gaiement dans la salle du billard, où son adversaire l'attendait, la queue en main.

— Si vous le permettez, mon cher, reprend M. de Chateauvillard, je jouerai à cheval... cela m'évitera la peine de descendre.

— Soit ! répond le rival, qui trouve la proposition originale.

M. de Chateauvillard prend une queue et gouverne si bien son cheval que, sans quitter l'étrier, il joue et gagne la partie.

Le dernier carambolage achevé, le cavalier tourne bride, et, avec la même audace et le même bonheur, reprend le chemin qu'il avait parcouru. Au lieu de monter, cette fois il descend, chose plus difficile ; et, cinq minutes après, il poursuivait sa promenade sur le boulevard.

Le trait est hardi et témoigne d'une grande habileté ; il appartenait à M. Lecoulteux de l'égaler, sinon de le surpasser.

Il passait donc, un soir d'été, dans la grande rue d'Enghien, monté sur un joli cheval, dont il avait pu maintes fois apprécier le feu et la légèreté.

Une voix amie l'appelle et il aperçoit, à la fenêtre d'un rez-de-chaussée séparé de la rue par une plate-bande de gazon que ferme une grille en fer, une jeune dame qui le salue, et voilà la conversation qui s'engage.

— Que vous avez là un joli cheval!

— Très-joli et très-bon.

— Aime-t-il le sucre ?

— Beaucoup... Il est gourmand comme une chatte.

— Attendez, alors, que je lui en donne.

— Vous déranger pour lui !... allons donc ! mon cheval est trop poli pour le supporter.

— Que voulez-vous faire ?

— Obéir à son instinct, qui le pousse à vous rendre visite.

Et M. Lecoulteux fait grimper lestement les marches du perron à sa monture, et entre chez la dame, qui le regarde tout effarée. Cependant elle se rassure et offre du sucre au cheval, qui le croque à belles dents.

— A présent, madame, il faut partir ; nous ne faisons jamais de longue visite.

Il regarde la fenêtre ouverte, prend bien ses mesures de l'œil, serre les flancs du cheval, lui rend la main, part comme un trait et passe par-dessus la plate-bande et la grille en fer d'un seul bond.

Après quoi, il s'éloigne au galop.

Une société s'est fondée, qui va donner aux fêtes du sport un plus vif éclat, en leur offrant près de Paris un magnifique terrain de courses propre à tous les exercices hippiques.

Ce terrain, situé à un quart d'heure du boulevard des Italiens, entre le bois de Boulogne, la Seine, les ruines de l'abbaye de Longchamps et le village de Saint-James, présente un emplacement plus beau, plus vaste, plus commode que les fameux champs de courses d'Epsom, de New-Markett, d'Ascott, de Doncaster, de Chantilly, de Satory.

C'est là, sur une arène dont le gazon ferme, doux, élastique, offre un terrain sûr aux pieds des chevaux, que les premiers coureurs de France seront appelés à lutter. Les tribunes, bâties sur un large plan et sur les fondations les plus solides, peuvent contenir plus de six mille personnes commodément assises à l'ombre ; cent mille prendront place autour de l'enceinte.

M. le comte de X..., fondateur des courses de Dieppe et créateur du beau turf de Mérignac, près de Bordeaux, a pris la direction de la partie hippique, et voici que, dès l'ouverture des *sports de Longchamps*, *Franc-Picard* et *Bedford* ont couru. C'est un élan nouveau imprimé aux courses, et, à ce titre-là, nous souhaitons vogue et prospérité aux *sports de Longchamps*.

Si, maintenant, bien des traits, bien des figures, bien des excentricités nous ont échappé, dans cette rapide étude prise en courant, c'est que le sujet est vaste, qu'il tient à la fois à l'écurie et au boudoir, à l'antichambre et au salon, aux mœurs qui durent et aux caprices qui passent. Nous avons pris au vol, en effleurant la surface, heureux si ce travail, fait au galop, donne une idée de ce monde nouveau des sport et des sportsmen que la France emprunte à l'Angleterre.

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mois de juin. Concert champêtre. Tableau de Watteau.

AVÉNEMENT DE L'ÉTÉ.

Enfin l'été a remplacé l'hiver, qui avait supprimé le printemps. L'année de grâce 1855 a fait de la sorte l'économie d'une saison. Les temps et les températures sont bouleversés, disent nos grands-pères. Cela est vrai depuis deux ou trois ans ; mais nous croyons que cela est souvent arrivé depuis plusieurs siècles. Sous le règne de Louis XIV, on a promené dans Paris la châsse de sainte Geneviève, pour demander au ciel de la chaleur en juin. Plus tard, lorsque Watteau exécuta le tableau printanier, gravé ci-dessus, pourquoi l'intitula-t-il : *le Mois de juin*; *concert champêtre?* C'est qu'apparemment le printemps de cette année-là avait manqué à l'appel en mars, en avril et en mai, et ne s'était montré que sous le signe retardataire de l'Écrevisse, comme il l'a fait en 1855. La toile de Watteau n'en est pas moins jolie, et le soleil n'en est que plus chaud, à l'heure où nous écri-

vons ces lignes. Puisse-t-il accorder six mois ses rayons d'or aux moissons, aux vignes, aux plantes malades, aux soldats d'Orient, et à cet autre concert, nullement champêtre, qui vient de s'ouvrir à Paris, et qui sera le concert universel de l'industrie et des arts !

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

La partie industrielle achevant encore de s'organiser, la partie artistique a, la première, absorbé l'attention des curieux.

Le bâtiment élevé pour l'exposition de la peinture et de la sculpture, à l'extrémité de l'allée des Veuves, sur les dessins de M. Lefuel, architecte du Louvre, est bien un palais, et un vrai palais des beaux-arts. Ils ne pourront plus se plaindre, cette fois-ci, avoue la critique, que l'on ait claquemuré leurs œuvres dans des galeries obscures, dans des corridors et des chambres noires : le palais est éclairé par en haut, et l'habile architecte a si bien pris ses mesures, que la lumière entre dans ces vastes galeries circulaires comme dans une place publique. Il y a, au centre, un salon à pans coupés, d'une grandeur et d'une hauteur prodigieuses. C'est peut-être la plus vaste salle qui existe au monde ; on pourrait y exposer sans difficulté des béhémots, des mastodontes, une statue cyclopéenne taillée dans le mont Athos. Les plus grandes toiles s'y étalent aussi à l'aise que les tableaux de chevalet dans les salons ordinaires.

Mais procédons par ordre, et reprenons notre guide du mois dernier, dans ce labyrinthe de richesses cosmopolites. — La première salle nous offre les tableaux envoyés par le Mexique, le Pérou, le Danemark, la Suède, la Norwége et la Suisse. On entre ensuite dans le premier salon, qui est consacré à l'exposition prussienne. Au milieu se dresse l'immense statue équestre de M. Kiss, représentant *saint Georges terrassant le Démon*. La salle qui suit est occupée par la peinture espagnole, qui a envoyé un assez grand nombre de courses de taureaux et de scènes nationales. — A la première vue, dit M. Texier, on ne peut se dissimuler qu'on était en droit de mieux attendre de la patrie des vieux maîtres. On remarque pourtant quelques tableaux assez vigoureusement brossés, entre autres, une toile qui représente une *Foire à Séville*, de M. Manuel Guzman de Rodriguez. L'exposition anglaise, qui occupe les trois quarts de la grande galerie de droite, excite le plus vif intérêt. Elle est, avec l'exposition flamande, bien supérieure à toutes les autres expositions étrangères. Landseer, si célèbre au delà de la Manche, et que la gravure a popularisé chez nous, a envoyé neuf tableaux, parmi lesquels deux surtout ont le privilége d'attirer la foule ; ce sont : *les Chiens au coin du feu* et *Jack en faction*. —

L'aristarque dont nous citons les avis aime beaucoup moins la petite toile des *Singes brésiliens*, qui appartient à S. M. la reine Victoria, et qui passe, en Angleterre, pour le chef-d'œuvre du maître. — Tout le monde vient aussi admirer les huit diamants dont se compose l'écrin de M. Mulready. Il est impossible de voir une toile plus lumineuse et d'un plus vigoureux dessin que celle qui représente ce garçon qui bat son camarade, et qui a pour titre : *le Loup et l'Agneau*. On remarque aussi un joli tableau d'une coquetterie charmante : *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, de M. Leslie, et quatre toiles du peintre qui a hérité du talent de l'illustre Martinn : je veux parler de M. Robertz. *L'Intérieur de l'église de Saint-Etienne de Vienne* est une œuvre splendide. N'allons pas oublier, dans cette course aux chefs-d'œuvre, *le Jeu du ballon*, de Webster, ainsi qu'une marine de Danby, *le Canon du soir*. Presque au fond de la galerie est un magistral portrait, qui représente lord John Russell. L'auteur, M. Grant, a également exposé une autre toile du plus haut mérite, *le Rendez-vous de chasse d'Ascott*, qui appartient au comte de Chesterfield, un nom qui rappelle un des hommes les plus aimables, les plus élégants et les plus vraiment littéraires du dix-huitième siècle. *Le Jugement de lord William Russell*, de sir Georges Hayter, attire également l'attention. A côté de ces remarquables tableaux, il en est malheureusement quelques-uns qui auraient peut-être bien fait de ne pas franchir la Manche ; de ce nombre, *la Lecture du roman dans un coupé*, et *une Loge au théâtre de Sa Majesté*, deux caricatures en retard, dont l'auteur est M. Hannah. J'en dirai autant de l'*Ophélia* de M. Millais, et des *Moutons égarés*, de M. Hunt. Cette sorte de peinture à la fois cotonneuse et crue, assez estimée, à ce qu'il semble, en Angleterre, obtiendra ici un succès de fou rire. Telle qu'elle est cependant, et autant qu'il nous a été permis d'en juger à une première visite, cette exposition anglaise est très-remarquable, et fera le plus grand honneur à nos voisins.

Passons maintenant, avec notre cicerone, de l'Angleterre à la Flandre et à l'Allemagne. — C'est dans un des salons de gauche que resplendit dans tout son éclat l'exposition belge. C'est le salon des intérieurs souriants, des scènes charmantes, des toiles lumineuses. Cette *Jeune fille qui se mire dans une glace* est une des grandes admirations de la foule ; on se presse devant cette tête ravissante, devant cette opulente chevelure, devant toutes les grâces de ce savant pinceau, comme on se presse devant les tableaux de Meissonnier. L'auteur de ce bijou, M. Florent Willems, a envoyé deux ou trois autres toiles, qui se recommandent par les plus aimables qualités. Le public n'est pas moins charmé devant les belles créations de M. Stevens et de M. Leys, deux maîtres qui connaissent tous les secrets de leur art. Voilà les Belges mieux placés que jamais dans l'estime des connaisseurs ; ils continuent les vieilles traditions nationales, et ils ne semblent pas disposés à laisser choir la couronne que leur ont léguée leurs glorieux prédécesseurs, ces illustres Flamands, qui occupent une si large place dans l'histoire de l'art. —

Je voudrais être pour un instant Italien, Anglais ou Allemand, conclut M. Texier, afin de pouvoir parler sans restrictions de l'exposition française, car je sens combien on a mauvaise grâce, lorsqu'il s'agit d'une lutte entre plusieurs nations, à venir proclamer la supériorité de son pays et à lui adjuger le prix du concours. Cependant il est difficile, même après une seule visite au Palais des beaux-arts, de n'être pas fermement convaincu que l'école française n'a rien à redouter de la concurrence. Il suffit de voir les quarante toiles de Decamps, un véritable feu d'artifice de couleur ; les tableaux d'Eugène Delacroix, *l'Entrée des Francs à Constantinople, la Justice de Trajan, les Femmes d'Alger, la Bataille de Nancy, les Dernières paroles de Marc-Antoine, les Adieux de Roméo et Juliette*, la *Médée*, etc. ; les paysages de Théodore Rousseau, les œuvres de Meissonnier, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer, pour n'avoir aucun doute à cet égard. Horace Vernet occupe à gauche, à lui seul, une salle où l'on revoit tous les tableaux qui l'ont conduit à grandes guides sur le chemin de la renommée. A droite, M. Ingres s'est aussi réservé une salle dans laquelle on peut contempler *l'Apothéose d'Homère*, *le Vœu de*

Louis XIII, le Martyre de saint Symphorien, l'Apothéose de Napoléon, l'Odalisque, et vingt autres tableaux qui composent son œuvre complète. Dans le grand salon, *les Romains de la décadence*, de M. Couture, font face à une *Bataille de la Moskowa*, de M. Yvon. *L'Appel des victimes de la terreur*, de M. Muller, a pour pendant une très-vaste et très-belle toile de M. Jérôme, *le Monde ancien et le Monde nouveau;* la figure d'Auguste est superbe, et les personnages consulaires qui l'entourent sont groupés avec une merveilleuse habileté. —

M. Muller a exposé aussi un ouvrage nouveau, un immense travail, dont le succès est déjà populaire, et qui forme le dernier chant de l'épopée de la vieille garde impériale. — Le temps des victoires est passé. Tous ces hommes de fer qui ont traversé l'Europe au pas de charge rentrent dans Paris en 1814. Rien ne distingue plus l'officier du soldat. Les souffrances de la rude campagne de Moscou, les combats livrés pour se frayer un chemin à travers les armées ennemies, ont transformé en haillons les brillants uniformes, mais la fortune contraire n'a pu altérer l'implacable sérénité de ces mâles visages, et l'on comprend avec quelle martiale ardeur tous ces vieux soldats brandiront leurs tronçons de sabre pour aller mourir à Waterloo ; l'artiste a groupé les personnages avec une remarquable habileté. Placer deux cents figures sur le même plan et éviter la monotonie, là était le difficile. Tous ces soldats sont vivants, tous semblent animés de la même pensée et du même enthousiasme réfléchi, et cependant chacun a sa physionomie particulière. On pourrait peut-être signaler dans le tableau de M. Muller quelques critiques de détail. L'épisode du vieux soldat dont une jeune fille panse la blessure rouverte par la fatigue de la marche ne nous semble pas heureux; il y a dans la pose de cet homme quelque chose d'un peu mélodramatique, mais telle qu'elle est, cette gigantesque toile est remarquable d'entrain, de mouvement et de vigueur, et *les Débris de la garde impériale* nous ont même paru supérieurs aux tableaux précédents de l'artiste. —

En sortant de l'exposition des beaux-arts, — où nous reviendrons plus d'une fois, — on est frappé de la métamorphose qui s'est opérée dans les environs, depuis quelques semaines seulement. Il y avait encore au bout de l'avenue Montaigne quelques terrains en friche ; les propriétaires ont improvisé sur ces terrains une ville de planches. Ce ne sont que restaurants, boutiques, comptoirs et baraques toutes neuves. La spéculation poursuit son steeple-chase, et les restaurants surtout continuent à se multiplier d'un bout de Paris à l'autre. En voici un nouveau signalé par notre confrère, et qui s'élève en plein boulevard des Italiens. Au rez-de-chaussée, on mangera debout; au premier étage, on pourra déjeuner et dîner assis au milieu des salons dorés et décorés comme l'on décore aujourd'hui ces sortes d'établissements. Un des salons de ce *buffet* se distingue par une innovation : il a des *boxes*. En Angleterre, la *boxe* est le compartiment dans lequel on place les chevaux dans les écuries et les convives dans les tavernes. Les tavernes n'ayant pas de cabinets ont des *boxes* ; les boxes des tavernes anglaises sont bien moins riches, bien moins belles, bien moins élégantes que les boxes des écuries. Certains *sportmen* ont des boxes en bois de palissandre, en bois sculpté, en bois de rose, de sorte qu'en voyant tous ces pur-sang si splendidement logés, l'étranger peut se demander s'ils ne sont pas les arrière-neveux de ce cheval *Incitatus*, dont le magnifique empereur Caligula voulait faire un consul. —

ANECDOTE DE LONGCHAMP.

En fait de chevaux, voici une anecdote des derniers sports de Longchamp, que M. Amédée Achard aurait pu joindre au spirituel article que vous venez de lire. Il la racontait hier dans ses *Lettres parisiennes*, et son histoire des *sportsmen* exige ici ce petit complément.

— Une historiette qui a un cheval pour prolonge, et qui pourrait avoir un procès pour dénoûment, égaye depuis quelques jours les conversations des habitués du turf.

Le cheval habitait les écuries de M. Latry. Un monsieur se présente un matin et le loue pour une promenade.

On selle le cheval et le monsieur part.

Trottant par-ci, galopant par-là, il arrive au bois de Boulogne, et du bois de Boulogne à la plaine de Longchamp.

Quelques sportsmen étaient là, entraînant des chevaux de sang. L'un d'entre eux a l'idée d'organiser une poule d'essai; dix ou douze concurrents souscrivent; le monsieur regarde son locati, s'avance et se mêle à la troupe.

— Qui sait! dit-il.

Le signal est donné ; les chevaux s'élancent, et le locati, déployant des ressources inconnues, gagne le prix.

Le monsieur prend le produit de la poule et s'en va.

Deux jours après, il retourne chez M. Latry et demande le même cheval à louer. On le lui donne et il s'éloigne.

Il savait le chemin de Longchamp, et il y retourne.

Les mêmes jeunes gens et les mêmes chevaux s'essayaient sur le gazon. D'autres viennent encore, et une nouvelle poule est organisée.

Le monsieur verse son enjeu et se met en place.

Les rivaux partent à fond de train, et c'est encore le locati qui arrive le premier.

— Voilà un fameux cheval! dit l'un des vaincus.

Le monsieur ne répond rien, serre l'argent dans sa poche, et s'en va.

— Êtes-vous content de mon cheval? lui demande M. Latry à son retour.

— Très-content.

Mais le diable voulut qu'un des jockeys de Longchamp, passant par hasard chez M. Latry, reconnut le cheval vainqueur et raconta l'histoire des deux poules.

Deux jours après, quand le monsieur revint et demanda le même cheval, qui déjà lui avait servi deux fois, M. Latry s'approcha :

— Non, monsieur, dit-il, c'est trop commode; vous donnez dix francs pour la promenade, et vous gagnez cinquante louis pour la course. Puisque je nourris le vainqueur, je le garde.

Maintenant une question se présente. Le monsieur qui louait le cheval avait-il le droit de garder le produit d'une poule gagnée par ce cheval, ou devait-il remettre, sinon le tout, au moins une partie au propriétaire ?

Ce même monsieur pouvait-il, sans dépasser la limite de son droit, faire courir ce cheval dans une course de vitesse, alors qu'il l'avait loué pour la promenade?

Les uns disent oui, les autres disent non. — M. Amédée Achard s'abstient de juger.

Autre bonne aventure hippique, arrivée aux dernières courses de Chantilly; rapporteur-expert, M. Léon Gatayes.

— Le Derby, ce prix célèbre du printemps, couru chaque année, en Angleterre, par des chevaux de trois ans, est un événement d'une telle importance pour toutes les classes de la population, il préoccupe les esprits à tel point, qu'au jour fixé pour les courses les affaires sont sus-

pendues, les Cours de justice même remettent leurs causes, afin de laisser à chacun la liberté de se rendre à ce spectacle hippique. Chose remarquable, cette année, douze chevaux seulement se sont présentés au poteau de départ sur le champ de courses d'Epsom, tandis que, dimanche dernier, à Chantilly, le prix du Jockey-Club, — notre Derby français, — a été disputé par vingt concurrents sur trente-deux inscrits et quarante-huit engagés. Une société élégante et nombreuse avait envahi le magnifique hippodrome des bords de la Nonette, d'habitude si solitaire. Donc ce grand prix du Jockey-Club, 20,000 fr., qui, ajoutés aux entrées et forfaits, s'élevait à 60,000 fr., a été gagné avec une grande facilité par *Monarque*, magnifique poulain à M. A. Aumont, l'habile éleveur.

Au dire d'un turfiste anglais, juge très-compétent qui a vu les dernières courses sur les hippodromes français et anglais, il n'y a pas dans toute l'Angleterre un cheval de même âge en état de lutter contre *Monarque*, et le Derby français a été mené plus vite que celui d'Epsom. Aussi, dans un tournant du parcours, et pendant la violence de l'effort, *Lindor*, un poulain de grande espérance à M. A. Lupin, et le seul concurrent à craindre pour *Monarque*, s'est brisé le bas de la jambe.

Quant à *Monarque*, dont les victoires au Champ-de-Mars et à Chantilly ont déjà rapporté dans le courant de ce mois quelque chose comme 150,000 fr. à son heureux propriétaire, c'est le véritable type du cheval de course.

LE CULTE DE MARIE AU CAUCASE.

Les fêtes du mois de Marie, qui viennent de se terminer, ont donné à un journal de Tiflis l'occasion de rappeler un fait touchant et curieux ; c'est que le culte de la sainte Vierge s'est conservé jusqu'à nos jours chez les mahométans du Caucase, défiguré bien entendu par la religion du Prophète. Ainsi à l'Annonciation, qui s'appelle *Naquichacac*, les filles et les femmes vont en groupes dans les champs cueillir des fleurs, et se les donnent en présent. Les indigènes disent que cet usage vient de ce que, le jour de l'Annonciation, l'ange présenta une fleur à la vierge Marie.

A une autre fête, nommée *Tgagrépik*, chaque fille, ce jour-là, porte un poulet au temple, où un repas est préparé pour le peuple, et chacun s'y félicite. Ensuite a lieu, en l'honneur de la mère de Dieu, un jeûne qui dure huit jours et se termine par une grande fête, où l'on chante des cantiques : « O la mère du grand Dieu ! O illustre Marie ! l'or est ta parure, la lune ta couronne et le soleil ton vêtement ! » Les Circassiens possèdent encore d'autres cantiques en l'honneur de la sainte Vierge.

ORIGINE DU *GOD SAVE THE KING.*

Si la reine d'Angleterre visite Paris, comme on l'annonce, la musique française ne manquera pas de saluer sa bienvenue du fameux air : *God save the king*. Or, Sa Majesté Victoria Ire elle-même sait-elle l'origine de l'air national de ses trois royaumes? Elle pourrait l'ignorer, avec beaucoup de savants, — et nous avouons, quant à nous, que nous venons seulement de l'apprendre. Le fait est assez original, et assez important, pour intéresser nos lecteurs, — surtout au moment où les airs anglais et français, si longtemps en désaccord, forment une harmonie fraternelle et cordiale.

L'Angleterre doit le *God save the king* à la France, et voici comment.

Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique, pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait, et, lors d'une prochaine visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chantèrent le cantique suivant mis en musique :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis !

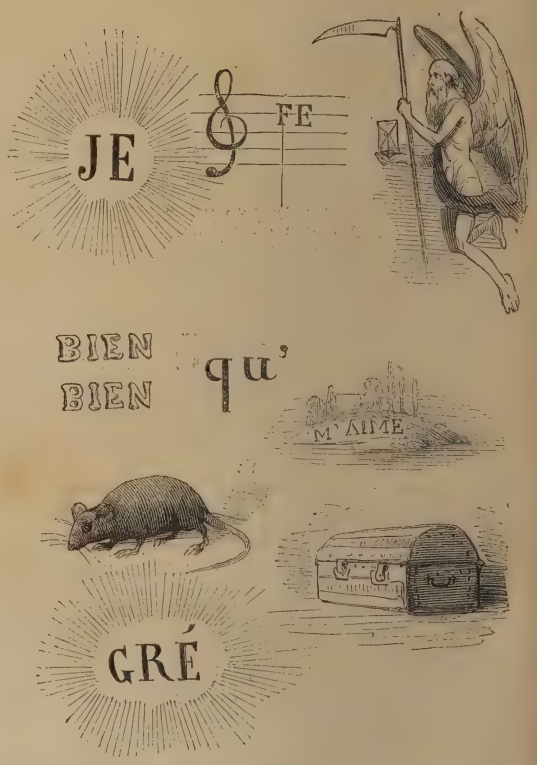
Quelque temps après, l'illustre musicien Haendel étant en France entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Haendel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'œuvre musicale, et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi Georges Ier.

Or, qui avait composé cette musique ? — C'était Lulli. — Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles pensionnaires de la maison de Saint-Cyr ? On en a fait le chant de bravoure, l'air *national* de l'Angleterre, le fameux *God save the king*.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI DERNIER.

Après une explication qu'il avait eue avec Sully, Henri IV dit à sa cour : « *Entre Rosny et moi, c'est à la vie et à la mort.* » (Entre *Rosny* et *moi* s'étale *avis* — E à la mort.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS.

A Frédéric de Flotow.

Vous souvient-il, mon ami, qu'au temps où vous habitiez Paris, alors que vous vous apprêtiez à faire jouer *l'Ame en peine* et que j'essayais ma plume dans le journalisme, nous avions la manie de vouloir nous rendre compte de toutes choses?

Au temps que je vous rappelle, et où nous partagions la

Joueurs de flûte romains, et joueurs de lyre grecs. Dessin de Pauquet.

douce vie que fournit l'espérance, nous nous trouvâmes ensemble un soir à l'Opéra, devant le rideau qui allait se lever sur ce chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, *les Huguenots*, et tout contre l'orchestre qui allait prendre sa part dans l'exécution du chef-d'œuvre. — En voyant la phalange des musiciens envahir le vaste espace réservé aux instruments, et cette véritable armée essayer ses armes, il nous arriva de nous reporter aux temps primitifs de la musique, alors que la muse ne voyait que de rares lévites approcher de son autel et qu'une majestueuse simplicité présidait à son culte et à ses fêtes.

Nous nous demandâmes alors comment étaient nés les premiers instruments, comment ils s'étaient perfectionnés, comment ils avaient généré l'orchestre splendide assemblé sous nos yeux.

Nous marchions, nous nous arrêtions, nous bondissions dans le large chemin du probable et du possible, et nous franchissions hardiment les fossés, quand on frappa ces trois coups solennels, qui sont le rêve et l'idéal des Meyerbeer futurs. Notre causerie s'arrêta pour céder respectueusement la place à celle des instruments. Mais, quelques jours après, elle avait germé dans mon esprit, et il en ré-

sulta le petit travail suivant. Bien des hasards ont fait que vous ne l'avez point lu à Paris, je vous l'adresse en Allemagne, moins pour ce qu'il contient, que comme un souvenir de ce temps-là; temps qui déjà nous semble doux, parce que déjà il est le temps passé.

L'histoire des premiers instruments est facile à reconstruire. Pour imiter plus ou moins fidèlement la voix humaine, principe fécond de toute musique, on prit à la végétation ce qu'elle offrit d'abord de plus naïvement musical, c'est-à-dire les tubes naturels dans lesquels l'air en passant avait révélé une voix. Le bruit qui ressort du choc de deux objets plus ou moins sonores donna naissance aux instruments dits de percussion, lesquels sont toujours restés, naturellement, fort peu compliqués; et l'on croit que les instruments à cordes, dont l'origine remonte à quelque hasard encore inconnu, ne vinrent néanmoins qu'après. On peut donc regarder le premier pipeau où passa le souffle de l'homme comme le père de tous les orchestres.

Quand arrivèrent les grands siècles des anciens, un assez grand nombre d'instruments étaient déjà créés pour que chacun d'eux pût avoir une destination à peu près particulière; c'est-à-dire qu'ils pouvaient être employés, chacun à son tour, dans certaines fêtes. De ces instruments, dont la plupart nous sont inconnus quant à la forme, il ne nous est guère resté que les noms. Les uns étaient à vent ou pneumatiques, les autres à cordes ou chromatiques; le plus petit nombre, à percussion. Les plus communs, ceux sur lesquels nous voulons dire quelques mots, étaient la *lyre*, la *cythare*, la *tortue*, le *tympanon*, le *trigone*, le *sistre*, la *flûte*, la *flûte de Pan*, la *trompette*, la *cymbale*.

Dans sa fable de *l'Ane et les prêtres de Cybèle*, Phèdre parle de l'instrument de musique appelé par les anciens tympanon :

Detracta pelle, sibi fecerunt tympana.

C'était une sorte de tymbale qu'on frappait avec des bâtons. Cet instrument était garni d'un cercle de cuivre ou de bois, et couvert d'une peau mince très-tendue. On donnait encore le nom de tympanon à une espèce de tambour de basque de forme ovale, qu'on frappait de la main. Ces instruments étaient employés dans les sacrifices et les concerts, mais on s'en servait principalement dans les chœurs qui célébraient les fêtes de Cybèle et de Bacchus.

Le sistre ou cistre, instrument perfectionné par les Grecs, a été inventé par les Égyptiens. Il était ovale et ressemblait un peu, dans sa partie supérieure, au bois d'une raquette à jouer à la paume; mais il était carré du côté du manche. Cet instrument, fait d'un airain sonnant, était percé dans sa circonférence de plusieurs trous de côté et d'autre, par lesquels passaient de petites verges également d'airain; ces verges, dont l'extrémité se recourbait comme un crochet, avaient dans les trous le mouvement libre, et quand on agitait le sistre en cadence, elles rendaient un son bizarre que les anciens aimaient beaucoup.

Dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, on faisait encore usage des cymbales. — Les cymbales des anciens étaient de petits bassins en airain, de figure ordinairement ronde, avec un manche ou une anse. On en jouait en les frappant l'une contre l'autre tout en observant la mesure, et le son qu'elles rendaient était très-clair et très-aigu.

Pour marquer la mesure dans l'exécution de la musique notée, les Grecs se servaient souvent de sistres et parfois de cymbales.

La trompette fut toujours un instrument militaire. Les Romains en possédaient de deux sortes. Les unes, à l'extrémité fort évasée, ressemblaient à peu près aux nôtres: elles étaient droites. On retrouve parfois encore le modèle de ces trompettes romaines sur des médailles antiques et sur quelques bas-reliefs. Ces trompettes droites étaient réservées pour sonner la charge et la retraite. Les autres donnaient le signal du combat. Les Romains avaient encore des cornets garnis d'argent, qui n'étaient que des cornes de bœuf sauvage. Comme leur son était très-fort et portait loin, on s'en servait pour faire entendre le commandement aux enseignes.

On se servait quelquefois de la trompette dans les pompes funèbres et dans les sacrifices. On l'employait parfois aussi pour annoncer le commencement ou la fin des jeux.

Enfin, les Grecs ont eu la trompette paphlagonique, qui donnait un son grave, et dont le pavillon ressemblait à une tête de bœuf.

La flûte primitive ou *flûte de Pan*, qui est le *syrinx* des Grecs, était ordinairement faite de sept tuyaux rassemblés. Les anciens, qui joignaient cet instrument aux attributs du dieu Pan, l'attribuaient aussi à Sylvain, aux satyres et aux bacchantes; et, selon Plutarque, ce nombre de sept tuyaux se rapportait aux sept grandes planètes; il était donc encore, comme tel, dédié à Apollon ou au soleil, modérateur de ces sept corps célestes.

La *flûte antique* était en grand usage chez les Grecs et chez les Romains, dans les chœurs de musique; dans les spectacles du théâtre et dans l'amphithéâtre; dans les sacrifices et dans presque toutes les fêtes religieuses. Cet instrument était fait de bois et à peu près semblable de forme aux flûtes à bec. Ovide dit, dans ses *Fastes*, que le bois dont on se servait était le buis. Il y en avait encore en métal et d'autres en os de biche ou d'âne. — D'après Varron, la flûte simple fut d'abord percée de quatre trous seulement. Celle qu'on nommait *avena*, chalumeau, avait primitivement été faite d'un tuyau d'avoine: c'était la flûte des bergers. Celle qu'on appelait *tibia* était évidemment celle qui provenait de la jambe de quelque animal. Une troisième, nommée *fistula*, n'était qu'un flageolet. Néanmoins, on trouve souvent, dans les poëtes, les mots *avéna*, *fistula* et *tibia*, indifféremment pris l'un pour l'autre.

Dans la suite, on réunit deux tuyaux par une seule embouchure. Chacun de ces tuyaux, dont on devait jouer d'une main, avait encore quatre trous. Au rapport de Varron, la main gauche accompagnait, tandis que la droite jouait le sujet. Donat dit, au contraire, que la flûte droite avait peu de trous et rendait un son grave, et que la gauche, ayant un plus grand nombre de trous, rendait un son aigre; ainsi selon lui, c'était la droite qui accompagnait la gauche.

A Rome, les joueurs de flûte étaient seuls employés dans la pompe des sacrifices, dans les funérailles et dans les festins. Ils formaient un corps fort nombreux et avaient, pour la plupart, le privilége d'être nourris dans le temple de Jupiter Capitolin. Les censeurs ayant un jour voulu les priver de cet avantage, ils prirent une résolution collective et se retirèrent à Tibur. Le sénat, instruit de leur départ et inquiet de voir les sacrifices abandonnés et sans musiciens, députa des messagers vers les Tiburtins, pour qu'on renvoyât à Rome les joueurs de flûte. Ceux-ci ne se laissèrent fléchir ni par les menaces ni par les prières. Ce que voyant, les Tiburtins invoquèrent la ruse. Ils donnèrent une fête dans laquelle, sous prétexte de réjouissances et de plaisirs, ils invitèrent les musiciens romains à jouer de leurs instruments, et, les ayant fait tant boire que tous dormaient dans l'ivresse, ils les chargèrent sur des chariots et les conduisirent jusqu'au milieu de la place de Rome, sans

qu'aucun des joueurs de flûte se fût aperçu de son enlèvement.

Dès que le jour parut, la populace accourut de toutes parts pour jouir d'un spectacle si nouveau. On obtint alors des musiciens qu'ils reprendraient leurs fonctions. Puis, on établit en leur honneur une fête dans laquelle ils avaient le droit, pendant trois jours, de courir les rues, masqués, folâtrant et jouant de leurs instruments. On rendit aussi à ceux qui jouaient dans les sacrifices le privilége de prendre leurs repas au temple de Jupiter. C'est ce que raconte, en son livre neuvième, l'historien Tite-Live.

Le *trigone* ou *trigonon* n'est autre chose que la harpe à son origine. Cet instrument a toujours tenu une place distinguée dans la musique de tous les temps. Les anciens touchaient le trigone de deux côtés et avec les doigts, comme on le fait encore aujourd'hui pour la harpe.

On ne sait encore aujourd'hui rien de précis sur l'origine et l'invention de la *lyre*, la mythologie en fait honneur à Mercure. Quelques auteurs ont tour à tour attribué sa découverte à Amphion, à Orphée, à Apollon, à Polymnice. Selon un hymne qu'on croit être d'Homère, la première lyre aurait été une écaille de tortue qu'Hercule vida, perça et garnit de cordes de boyaux. On sait que plusieurs poëtes ont souvent appelé la lyre *tortue*, sans établir de distinction entre ces deux instruments. La version qui peut paraître la plus probable, c'est la plus poétique, c'est celle que protége le nom d'Homère.

Les anciens avaient plusieurs instruments de ce genre, qui différaient entre eux par leur figure, par leur grandeur ou par leur nombre de cordes. C'est là ce qui a pu jeter quelque obscurité sur l'invention que nous aurions voulu pouvoir constater.

L'espèce de lyre appelée *cythare* (d'où est venu guitare) était fort simple; elle n'avait d'abord que trois cordes; c'était la lyre d'Olympe et de Therpandre. Peu après on y ajouta une quatrième corde, ce qui rendit le *tétracorde* parfait. L'addition d'une cinquième corde, que Pollux attribue aux Scythes, produisit le *pentacorde*. Quand on eut encore ajouté deux cordes, on eut la lyre *heptacorde*, celle qui a été le plus en usage chez les anciens.

Tuque, testudo, resonare septem
Callida nervis.
HORAT. *Lyric.*, lib. III, od. XI.

Quoiqu'on trouvât dès lors dans cet instrument les sept tons de la musique, l'octave y manquait : ce fut Simonide qui l'y mit; et plus tard Timothée de Milet, contemporain d'Alexandre, multiplia les cordes jusqu'à douze. Mais la lyre dont parlent Horace et Pindare est toujours la lyre heptacorde.

Obliquitur numeris septem discrimina vocum.

On touchait la lyre de deux manières : ou en pinçant les cordes avec les doigts, ou en les frappant avec le *plectrum*, espèce d'archet en ivoire ou en bois poli. Cet archet était, selon les uns, un petit bâton pointu ou crochu à ses deux bouts, avec lequel on risquait moins de prendre une corde pour une autre qu'en jouant avec les doigts; selon d'autres, c'était un petit dé pointu ordinairement fait d'un ongle de chèvre, que l'on mettait au doigt pour pincer les cordes. C'est encore là un point resté douteux dans l'histoire de la lyre antique.

Chez les Grecs, ceux qui jouaient de la lyre, cythare ou tortue, jouissaient d'une plus haute distinction encore que les joueurs de flûte; ils étaient revêtus d'une longue robe de pourpre quand ils paraissaient dans les festins, et lorsqu'ils entraient au théâtre, c'était avec une couronne sur le front. Ceux d'entre eux qui remportaient le prix de la lyre obtenaient la couronne de laurier des triomphateurs.

Voilà où en resta cette étude, mon ami; si vous voulez que je la complète, venez me le dire à Paris, et n'attendez pas trop longtemps. En même temps vous apporterez à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique une de ces belles partitions que vous savez écrire, et je ne serai pas le seul à me réjouir de votre séjour ou de votre retour en France.

EDOUARD PLOUVIER.

EXPOSITION UNIVERSELLE. TYPOGRAPHIE ET GRAVURE.

L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE. L'HISTOIRE DES PEINTRES.

On ne s'étonnera point que le *Musée des Familles* donne le pas à la typographie et à la gravure sur les exhibitions du Palais de l'Industrie. C'est plaider, comme l'orateur romain, pour sa maison (*pro domo suâ*).

L'imprimerie impériale, qui était restée jusqu'ici étrangère aux expositions, a cru devoir entrer cette fois dans le concours ouvert à tous les peuples. Les puissants moyens dont elle dispose lui assurent naturellement et facilement la palme. Elle étale aux yeux, entre autres merveilles, un véritable monument typographique, où la sévérité des caractères s'allie à la richesse des ornements. C'est une *Imitation de Jésus-Christ*, qui restera comme le chef-d'œuvre de l'imprimerie moderne. Un expert a remarqué que l'imprimerie impériale a reproduit, en 1855, le livre par lequel elle fut inaugurée en 1640. On peut comparer les deux éditions et voir les progrès de la typographie depuis la fondation de l'imprimerie du Louvre.

Cet établissement a, en outre, exposé trente-neuf tableaux présentant, au nombre de cent vingt, les plus importants des types français et étrangers dont il possède les poinçons, les matrices et les fontes; on suit de l'œil une longue série de caractères qui sont les alphabets de différents langages dont les noms sont pour la plupart inconnus. « Je ne sais pas, dit modestement un critique, de plus philosophique spectacle que la vue de ces caractères étrangers qui représentent tant de civilisations, et qui, si j'excepte deux ou trois savants, sont lettres closes pour tous. Allez vous promener pendant cinq minutes sur l'estrade de l'imprimerie impériale, vous qui croyez tout savoir, et vous reviendrez convaincus que l'esprit le plus vaste est encore trop petit pour contenir la centième partie des connaissances répandues à la surface de notre globe. » Le cardinal Mezofante, qui parlait trente-sept langues, disait un jour : « Si j'avais ici-bas l'éternité devant moi, je commencerais peut-être, dans mille années d'ici, à savoir quelque chose. »

La Descente de croix. Tableau de Jean Jouvenet.

Le Martyre de saint Laurent. Tableau d'Eustache Lesueur.

La belle publication de M. Renouard, l'*Histoire des peintres* de toutes les écoles, par M. Charles Blanc, dont nous avons déjà signalé les progrès, soutient dignement l'honneur de l'art français, même auprès des chefs-d'œuvre de l'imprimerie impériale.

On en jugera par les deux grands tableaux que nous lui empruntons : la *Descente de croix* de Jean Jouvenet, et le *Martyre de saint Laurent* d'Eustache Lesueur.

La dynastie des Jouvenet est un des plus rares et des plus beaux exemples de l'hérédité du talent.

Dès le milieu du seizième siècle, un Jouvenet, peintre et sculpteur, s'établit à Rouen. Un de ses fils devient le maître du Poussin. Un autre laisse quinze enfants, tous voués à l'art : entre autres, Marie-Madeleine, qui épousa Jean Restout, de Caen, père et grand-père des Restout de l'Académie de peinture ; François Jouvenet, peintre ordinaire du roi de France, et Jean Jouvenet, le célèbre auteur de la *Descente de croix*.

Élève de Lebrun, dont il surpassa les qualités sans lui emprunter ses défauts, Jean Jouvenet travailla aux peintures de Versailles et de Marly ; fit, pour la corporation des orfévres, la *Guérison du paralytique*, qui se voit encore à Notre-Dame, et entra à l'Académie de peinture avec le tableau d'*Esther devant Assuérus*. Il devint plus tard directeur et recteur perpétuel de cette compagnie.

C'était un travailleur ardent et infatigable, semant d'une main prodigue les chefs-d'œuvre, tels que *la Pêche miraculeuse*, *Jésus guérissant les malades*, la *Résurrection de Lazare*, les *Vendeurs chassés du Temple*, etc., que possède le musée du Louvre ; l'*Apothéose des apôtres*, aux Invalides ; *Isaac bénissant Jacob*, l'*Ascension*, *sainte Thérèse*, *saint François*, etc., au musée de Rouen.

De tous ces tableaux, le plus complet, le plus vigoureux, le plus grandiose, le plus riche de couleur est la *Descente de croix*, dont nous reproduisons la gravure. « Toute l'année, au musée de Paris, dit M. Charles Blanc, cet ouvrage magnifique est entouré d'élèves qui admirent, en le copiant, un dessin magistral, des tournures énergiques, une couleur forte, un puissant clair-obscur. »

En 1709, après quarante ans de travaux, Jouvenet peignait encore à Versailles avec une verve de jeune homme. Mais bientôt son tempérament sanguin troubla sa santé, et, en 1713, il fut atteint d'une paralysie complète de tout le côté droit du corps. Vous jugez de l'impatience d'un homme comme Jouvenet ! Malgré son âge, soixante-neuf ans, il avait conservé toute l'abondance de son imagination, tous ses fougueux désirs de praticien, et sa paralysie le condamnait à l'impuissance ! Il errait comme une âme en peine autour de ses jeunes élèves travaillant dans son atelier. Restout, son neveu et son disciple favori, était là, cherchant à perpétuer la tradition de l'illustre professeur. Un jour qu'il peignait une tête dans un grand tableau, Jouvenet lui enleva la brosse pour donner plus d'expression à cette tête. Mais, ô douleur ! la main malade n'obéissait plus au génie de l'artiste. Que fit alors Jouvenet ? Il passa son pinceau de sa main droite à sa main gauche, et fut tout surpris de retrouver son adresse et sa vigueur. Ce tableau, qu'il acheva de la main gauche, est la *Mort de saint François*, du musée de Rouen. M. Blanc ne trouve à citer que Holbein qui ait peint ainsi des deux mains. Jouvenet se remit donc à l'œuvre et exécuta de la main gauche plusieurs compositions, encore et toujours admirables, témoin son dernier chef-d'œuvre : le *Magnificat* ou *la Visitation*, du chœur de Notre-Dame. Le vieux peintre ajoutait à ses efforts suprêmes cette noble et touchante signature : *J. Jouvenet, deficiente dextra, sinistra pinxit* (J. Jouvenet, sa main droite lui faisant défaut, peignit cette toile de sa main gauche).

La biographie détaillée de Lesueur ayant paru dans le *Musée des Familles*, nous n'ajouterons aucun commentaire au *Martyre de saint Laurent*. C'est là, d'ailleurs, un de ces chefs-d'œuvre qui s'expliquent tout entiers par eux-mêmes.

L'*Histoire des peintres* méritait, à tous égards, de figurer à l'Exposition universelle. L'auteur semblait prévoir cette exposition, lorsqu'il démontrait ainsi l'universalité de son ouvrage :

— Les livres d'art ont été jusqu'à ce jour des livres sans aucun charme, et par conséquent sans aucun art. Écrits pour la plupart d'un style sec et décoloré, ils ont résolu ce singulier problème de nous ennuyer en nous parlant de ce qui doit nous ravir, la beauté. Qu'est-ce donc que la peinture, si ce n'est le monde vu par son côté le plus charmant, par le côté qui intéresse l'esprit et plaît aux regards ? Considérée d'ailleurs en elle-même, l'*Histoire des Peintres*, si on la suit pas à pas dans chacune des personnalités qui la composent, depuis la Renaissance jusqu'à Prud'hon ou Léopold Robert, jusqu'à Reynolds ou Goya, et, si l'on veut, jusqu'à M. Ingres ; cette histoire, disons-nous, a un attrait particulier, indépendant de l'affinité des tableaux avec les temps et les modèles, et cela parce que la plupart des peintres eurent une existence pleine d'intérêt, et furent comme les héros de toute sorte de romans, tantôt gracieux, tantôt pathétiques et terribles. Qu'on prenne au hasard la vie de Ribera, celles de Rembrandt, de Watteau, de Berghem : on y verra, soit un drame domestique aussi émouvant que les *Martyres* du peintre espagnol, soit le développement d'un caractère fantasque, rêveur et personnel, soit les mobiles émotions d'un poëte passionné, soit un modèle de tranquille et riante philosophie. De sorte que, en dehors même de leurs sujets favoris, les peintres ont presque tous une vie intéressante, colorée, pleine d'accidents, comme cela doit naturellement arriver aux hommes faits pour sentir.

Écrire dans la langue française, la plus parlée aujourd'hui de toutes les langues de l'Europe, l'histoire des sept grandes écoles de peinture ; réunir ainsi en un livre d'un format élégant et facile tant de documents ignorés, non traduits, épars dans les ouvrages hollandais, italiens, flamands, espagnols, anglais..., n'est-ce pas rendre un service aux amateurs de tous les pays, saluer dans chaque nation ce qui l'honore, et faire admirer à chacune d'elles ce qui fait la gloire des autres ?

Combien d'ouvrages coûteux, incomplets, écrits d'un style barbare, dénués de toute poésie, seront rendus inutiles par un livre qui en reproduira la substance, mais non la pesanteur ; qui en rectifiera les erreurs, en relèvera les contradictions et les fautes, et en extraira pourtant ce qu'ils ont d'utile, à savoir : les faits incontestables, les indications précieuses, et enfin, parmi tant de jugements, ceux qui méritent d'être discutés ou conservés !

Une telle *Histoire des Peintres* s'adresse à tous les genres de lecteurs. Elle offre aux gens du monde un nouveau domaine de jouissances, un moyen d'enrichir leur conversation, de vérifier, pour ainsi dire, par l'histoire de l'art, ce qu'ils savent déjà de la littérature, des mœurs, de la géographie des nations et de leurs idées. Greuze sera la palette de Diderot ; Wouwermans dira les habitudes des chasseurs ; Van Dyck nous retracera les physionomies de l'Angleterre au temps du second Stuart ;

Raphaël nous livrera les clefs du Vatican, et saura nous initier aux merveilles de la papauté. Lorsque les visiteurs seront groupés autour d'une table de salon, que pourra-t-on étaler devant leurs yeux, sous les clartés de la lampe, qui vaille l'*Histoire des Peintres*? Quel livre magnifiquement illustré, quel ouvrage de luxe pourra égaler le charme et l'importance de celui qui renfermera les œuvres les plus variées et les plus belles des grands maîtres, un album où Lawrence aura mis un de ses élégants portraits; Rembrandt, sa *Ronde de nuit*; Holbein, sa *Danse des morts*; Terburg, Netscher ou Metsu, quelque scène d'intérieur remplie de grâce, de mystère et de modestie; Joseph Vernet, une marine; Ruysdaël, un paysage; Van der Neer, un clair de lune; Greuze, une famille de frais enfants et de belles jeunes filles; Van Huysum, un bouquet de fleurs...? Et si l'on permet à l'écolier de parcourir d'une main prudente une aussi précieuse galerie, que de choses viendront se classer d'elles-mêmes dans son esprit! que d'instruction ne puisera-t-il pas dans cette histoire de la peinture, qui n'est après tout que la peinture de l'histoire! On conviendra facilement que tout l'esprit du monde, dépensé à l'illustration de tel ou tel livre à la mode, ne saurait être aussi profitable aux jeunes gens qu'un ouvrage où seront reliés, pour ainsi dire, les musées de Florence, de Dresde, d'Amsterdam, de Madrid, de l'Ermitage et du Louvre. Celui qui médite un voyage en Italie saura d'avance ce qu'il faut aller voir au Vatican; ce qui l'attend à Naples, dans la sacristie des Chartreux; à Milan, dans le musée de l'Ambrosienne; à Parme, sous la coupole de Saint-Jean.

Ainsi comprise, l'*Histoire des Peintres* sera pour les futurs voyageurs un itinéraire, et pour ceux qui ont déjà parcouru l'Europe un recueil abondant de souvenirs.

Quant aux artistes, ce livre est fait pour eux, avec l'amour de leurs ouvrages, à la gloire de leurs devanciers et d'eux-mêmes. Quand ils y auront lu le passé de leur art, si plein d'enseignements, de nobles exemples et de grandeur, ils auront peut-être quelque reconnaissance à l'auteur pour avoir ainsi popularisé le goût de la peinture, et leur avoir cherché et formé dans l'Europe entière une clientèle d'admirateurs. —

L'*Histoire des Peintres* touche à sa cent soixantième livraison. L'École française est à peu près complète; les Écoles flamande et hollandaise sont très-avancées. Les éditeurs viennent d'entamer l'École italienne, qui semblait inaccessible à la gravure sur bois. Les spécimens des tableaux de cette école, exposés aux yeux des amateurs prouvent que les artistes se sont élevés à la hauteur des Raphaël et des Titien, en s'exerçant d'abord sur des modèles plus faciles à rendre.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN (1).

VI.

PIERRE PORTAIL, PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS.

(Élu en 1724.)

Les voluptés et le caprice n'ont pas eu de prise sur l'académicien qui remplaça l'abbé de Choisy. Cet autre représentant des sommités sociales et du mouvement général des esprits fut le président Portail, *Portalides*, comme dit le rhétoricien auteur d'une ode latine qui lui fut adressée en 1724.

« Grave magistrat, doué d'une éloquence aimable et naturelle, dit La Chaussée, cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisait approcher de lui; répandant un charme particulier dans ses moindres discours; possédant mieux que personne la facilité de s'exprimer, les tours précis, nobles et convenables; en un mot, la science qui fait l'objet des travaux de l'Académie, » ce premier président n'a rien écrit, ou du moins on ne connaît de lui que le souvenir de son éloquence. On avait besoin d'un premier président qui ne fût pas janséniste et d'un académicien qui ne fût pas esprit fort; il se présenta, — et fut accepté de tous.

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

VII.

JEAN NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

(Élu en 1736).

Lorsque mourut le président Portail, l'Académie élut à sa place le célèbre dramaturge La Chaussée. Un homme de talent qui n'était pas de l'Académie, qui n'en fut jamais, et qui avait coutume de marquer d'une vive épigramme chacun des événements contemporains, se remit à l'œuvre, et décocha sa flèche accoutumée. Piron, trouvère égaré dans le dix-huitième siècle, vrai descendant des anciens poëtes nomades et railleurs; débraillé et insouciant comme eux; aussi peu académique que Villon, Marot ou Rabelais : — Piron s'écria donc :

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés!
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière
Où l'on dit à Nivelle *Entrez*,
Et *Nescio vos* à Molière!

Ainsi parlait Piron, Nivelle, c'était La Chaussée. Il venait en effet, non pas de détrôner Molière, mais de renverser le vieux système dramatique qui avait fait la gloire de ce grand homme.

Voici pourquoi. Demi-gentilhomme, demi-traitant,

ami de Lamotte-Houdard, issu d'une famille bourgeoise riche et ancienne, Nivelle, surnommé La Chaussée, ne vivait ni dans les cafés comme Piron ou Le Sage, ni à la cour comme les favoris du régent. Placé dans ce milieu agréable si ce n'est moral, il restait étranger à l'austère jansénisme comme aux orgies excessives.

Tout changeait autour de lui. La sévérité de la vieille cour faisait place à des mœurs nouvelles. On était las même de la licence qui avait succédé au règne de Mme de Maintenon. Personne ne renonçait ni aux petits soupers, ni aux discussions éternelles sur la bulle *Unigenitus* ; on gardait et la politesse et les mauvaises mœurs. Ces teintes contraires et ces diverses nuances se fondaient en un mélange indicible. Dans cette confusion et ce chaos, l'ancien héroïsme de la tragédie de Corneille ne pouvait guère se soutenir ; *Andromaque* et *Pyrrhus* passaient de mode ; le *Malade imaginaire* et *Pourceaugnac* commençaient à paraître grossiers ; Mme de Parabère elle-même n'eût pas toléré le ton cynique ou indécent de Rabelais, de Regnard et de Molière.

Neveu d'un fermier général, admis parmi les gentilshommes sur un pied d'égalité et faisant avec eux de petits

Portail. La Chaussée. Marmontel.

vers, La Chaussée, jeune homme riche, s'avisa de créer alors un drame de genre mixte, ni plaisant ni sévère, convenable à la fois à la bourgeoisie et à la noblesse, et qui transportait la tragédie dans la comédie. Honorer les bourgeois, représenter des intérieurs de famille en dehors du point de vue religieux qui avait dominé toute la société de Louis XIV ; — rien de plus naturel, c'était suivre le mouvement du temps; aux yeux du vulgaire c'était être neuf et s'accorder avec l'instinct de la société nouvelle. Toute l'Europe penchait du même côté.

Lorsque La Chaussée créa la tragédie bourgeoise, tout s'ébranla dans le camp des vieux critiques. Une terreur panique s'empara d'eux. Un M. de Chassiron s'écria du fond de sa province que « *l'art était perdu*, et qu'il n'était pas permis aux bourgeois, ou même aux simples gentilshommes, de faire pleurer sur la scène. » La querelle s'émut et s'échauffa. Un Italien, le spirituel Arlequin Lelio, devenu riche et moins connu sous son nom véritable de Riccoboni, celui qui soupait avec Watteau, Colombine et La Chaussée, saisit la plume en faveur de son

ami le dramaturge. Il prit la peine de prouver, dans une lettre adressée au savant Muratori, que la culotte courte, l'épée, le frac et le chapeau de ville n'empêchent pas un homme d'être intéressant, même d'être dramatique : controverse qui nous émerveille aujourd'hui. Comme on accusait non sans raison La Chaussée d'être médiocrement gai, Arlequin s'écriait avec mélancolie : *Circa il riso, volesse il cielo che se ne perdesse l'usanza in teatro!* — « A l'égard du rire, fasse le ciel qu'on n'en perde l'usage au théâtre ! » Trait comique qui vaut au moins tous ceux du théâtre de La Chaussée !

Accoutumés aux boucheries sanglantes dont notre scène a été couverte pendant des années, nous ne comprenons plus que les petites comédies sentimentales de La Chaussée aient passé jamais pour dangereuses, ou qu'elles aient irrité vivement la sensibilité de nos tendres aïeules. C'est,

Les protectrices de Marmontel : Mmes Denis, de Tencin, de Pompadour.

comme le dit M. Villemain, « un pathétique de salon, poli, complimenteur et exagéré, qui ne nous va plus au cœur. » Point de source vive d'émotions ; quelque chose de fade et d'artificiel ; de guindé, de gourmé et d'insipide ; des sentiments outrés, exprimés sans vigueur et sans flamme.

La Chaussée s'est montré vif et naturel dans d'autres œuvres qui correspondent de trop près au goût de son siècle pour que nous nous y arrêtions longtemps. Le naturel de notre aimable écrivain, banni de son théâtre factice, se retrouve en réalité dans de petites parades trop vives que deux ou trois jolies femmes, et quelques seigneurs de même morale, représentaient entre deux paravents, et dans des vers légers, du goût de ceux de La Mesnardière, mais infiniment plus jolis, entre autres dans la *Fossette au menton*, son chef-d'œuvre.

La réception de La Chaussée ne souffrit aucun obstacle et n'étonna que sa modestie, dont son discours de réception offre les plus humbles preuves ; discours remarquable surtout par sa forme singulière, mi-partie de prose et de vers.

VIII.

JEAN-PIERRE DE BOUGAINVILLE, FRERE DU NAVIGATEUR.

(Élu en 1754.)

Le prédécesseur académique de M. de Bougainville, l'auteur sentimental de la *Gouvernante*, le chantre de *la Fossette au menton*; M. de La Chaussée, lié avec les seigneurs et les gens du monde, avec les comédiens amis du peintre Watteau, et les jeunes dames de la régence, — ne craignait rien tant que de se voir remplacer par un personnage dévot, grave, triste, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions.

Ce fut ce qui arriva.

Point de physionomie littéraire plus mélancolique et plus obscure que celle-ci ; point d'homme plus généralement haï de ceux qui donnaient le ton à la société et qui la conduisaient, en philosophant gaiement, à l'abîme où elle devait périr.

Imaginez un jeune homme toujours malade, sans rapport avec le monde élégant, sachant bien le grec, pénétré de Thucydide, pieux, protégé par l'abbé de Rothelin, et dont la plume, vouée dès sa jeunesse à des œuvres de religion, a traduit l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac pour l'édification des fidèles et à la grande horreur des philosophes. Secrétaire du pieux duc d'Orléans, garde des antiques et censeur royal, on ne l'aperçoit jamais à la Comédie-Italienne, à la cour, chez Mme de Tencin ou chez Mme Du Deffant. Vêtu de noir et triste, il écrit laborieusement d'excellents mémoires, où il expose avec une simplicité lumineuse les résultats acquis par une sagacité sévère qui prouve la justesse de son goût. Thucydide est son auteur, et il s'en nourrit. Vivant entre ses bustes antiques et ses auteurs grecs, la méditation, la lecture des Grecs et la solitude lui fournissent le sujet d'une tragédie intitulée *Philippe de Macédoine*, dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous ; « Je crains peu, dit Philippe, parlant de la situation de la Grèce ;

Je crains peu contre nous la Grèce mutinée :
De ses plus fiers guerriers la fleur est moissonnée;
Le reste obéissant marche sous mes drapeaux.
Que peut-elle, sans chefs, sans soldats, sans vaisseaux?
De sa fidélité sa faiblesse est le gage.
Les Grecs de leurs aïeux n'ont plus que le langage;
Ivres de leurs talents, par le luxe amollis,
En cherchant à briller ils se sont avilis;
Leurs arts sont dans l'éclat, leur vertu s'est flétrie;
La liberté, l'honneur, l'amour de la patrie,
Ne sont plus que des noms vainement répétés,
Souvent par l'intérêt, par la fraude empruntés.
Trop jaloux pour s'unir, arrogants, mercenaires,
On les voit, tour à tour, craintifs et téméraires,
D'un revers abattus, s'enfler pour un succès.
Peuple ingrat, qui me hait et m'aime par accès;
Qui, moins grand qu'indocile, et plus fougueux que brave,
Ne sait pas être libre et frémit d'être esclave.

Quelle trempe ferme et virile ! quelle solidité brillante !

L'auteur de ces beaux vers, que je n'ai vus cités nulle part, méconnu, sacrifié, calomnié, est mort jeune, au milieu de ce concert de malédictions et de sarcasmes, dont son entrée à l'Académie venait d'être accompagnée. Il blâmait le siècle impitoyable qui a marché sur lui et l'a écrasé. Personne n'a recueilli encore ses importants et curieux Mémoires, travail de sa vie maladive ; les neuf éloges de ses confrères, qu'il a prononcés, ni les fragments de sa tragédie.

Il méritait mieux. Sa prose est pleine de force et de simplicité ; sa poésie est vigoureuse et pleine de sens.

IX.

JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL.

(Élu en 1763.)

En 1746, au moment où Benjamin Franklin, en Amérique, expérimentait sur l'électricité ; — où, malgré le courage et le dévouement des vieux clans montagnards, ces représentants sublimes du monde ancien, le prétendant Stuart venait d'être battu en Écosse ; — à l'époque où tout se dirigeait vers un renouvellement social, et où l'ironie de Voltaire, répandant le plus vif éclat, détruisait les fondements du passé et préparait le triomphe des gens de lettres ; — un jeune Limousin, né sans fortune et d'une famille obscure, entrait à Paris dans sa litière, ou plutôt dans celle d'un jeune homme riche qui lui avait permis de l'accompagner.

Il n'apportait rien que l'espérance, et une traduction de *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope, qui avait charmé pour lui l'ennui de la route ; car il avait de la facilité, sinon de la verve ; du rhythme, de l'oreille et le goût des vers. Dénué de profondeur, d'élan, d'originalité surtout, il réunissait une foule d'aptitudes, dont l'ensemble l'éloignait du génie.

Que pouvait-il venir faire à Paris, et quelle étrange aventure ! Point de naissance, de fortune, de protecteur à la cour ; aucune liaison avec la magistrature, le clergé ou le théâtre... Que va devenir l'imprudent jeune homme ?

Il va faire fortune : il est docile, il sait attendre ; ses épaules sont carrées, sa prestance a de la noblesse, et son œil de la vivacité. Laborieux d'ailleurs, ce sera en littérature un ouvrier solide et robuste, plein de ressources et de persévérance. Les souvenirs de sa vie rustique et ceux du séminaire qu'il vient de quitter lui ont appris le secret utile du silence et de la dextérité passive. Il s'est mis d'avance sous la protection spéciale du dieu de l'époque. C'est Voltaire qui l'appelle ; Voltaire ne sera point jaloux de Marmontel et ne l'abandonnera pas ; Marmontel, qui connaît les distances, ne sera jamais ingrat.

Le temps des valets de plume est bien loin ; la plume devient un sceptre. Figaro va nous le dire, Marmontel va l'éprouver à son grand profit. Les *Mémoires* de Marmontel lui-même offrent le tableau complet de cette nouvelle existence, de ces chemins ouverts à l'homme de talent, de cette facilité avec laquelle la route se frayait devant lui entre 1750 et 1789 :

« J'allais, dit-il, achever le cours de mes études, et comme j'avais pris, à deux fins, mes premières inscriptions à l'étude du droit canon, il est vraisemblable que ma résolution ultérieure aurait été pour le barreau ; mais, vers la fin de cette année (1745), un petit billet de Voltaire vint me déterminer à partir pour Paris. « Venez, m'écrivait-il, et venez sans inquiétude ; M. Orry, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort. Signé : Voltaire. » Qui

était M. Orry? je ne le savais point. J'allai le demander à mes bons amis de Toulouse, et je leur montrai mon billet. — « M. Orry! s'écrièrent-ils; eh! cadédis! c'est le contrôleur général des finances. Ah! cher ami, ta fortune est faite; tu seras fermier général. Souviens-toi de nous dans ta gloire. Protégé du ministre, il te sera facile de gagner son estime, sa confiance et sa faveur; te voilà tout à l'heure à la source des grâces, cher Marmontel, fais-en couler vers nous quelques ruisseaux; un petit filet du Pactole suffit à notre ambition.» — L'un aurait bien voulu une recette générale; l'autre se contentait d'une recette particulière, ou de quelque autre emploi de deux ou trois mille petits écus, et cela dépendait de moi. »

Ces charmants Gascons n'avaient pas tort dans leurs pronostics; la fortune de Marmontel était faite. Ce n'était pas M. Orry qui devait en déterminer l'essor, mais le goût du siècle pour l'œuvre et le métier littéraires. Marmontel le comprit très-bien. Exempt de caprices, libre de fantaisies dangereuses, il ne se livrait à ses penchants qu'en sûreté de conscience. Il était économe, rangé, prudent, haut dans l'occasion; et quoique bien pauvre à son arrivée, il se tira de toutes les difficultés.

« J'allai me loger, dit-il, à 9 francs par mois, près de la Sorbonne, dans la rue des Maçons, chez un traiteur, qui, pour mes 18 sous, me donnait un assez bon dîner. J'en réservais une partie pour mon souper, et j'étais bien nourri. Cependant mes 50 écus ne seraient pas allés bien loin; mais je trouvai un honnête libraire qui voulut bien m'acheter le manuscrit de ma traduction de *la Boucle de cheveux enlevée*, et qui m'en donna 100 écus, mais en billets; et ces billets n'étaient pas de l'argent comptant. Un Gascon, avec qui j'avais fait connaissance au café, me découvrit, dans la rue Saint-André-des-Arts, un épicier qui consentit à prendre mes billets en payement, si je voulais acheter de sa marchandise. Je lui achetai pour 100 écus de sucre, et, après le lui avoir payé, je le priai de le revendre. J'y perdis peu de chose, et, d'un côté, mes 50 écus de Montauban (1), de l'autre, les 280 livres de mon sucre, me mettaient en état d'aller jusqu'à la récolte des prix académiques, sans rien emprunter à personne. Huit mois de mon loyer et de ma nourriture ne monteraient ensemble qu'à 288 livres; pour le surplus de ma dépense, il me restait 142 livres. C'en était bien assez; car, en me tenant dans mon lit, j'userais peu de bois l'hiver; je pouvais donc, jusqu'à la Saint-Louis, travailler sans inquiétude, et, si je remportais le prix de l'Académie française, qui était de 500 livres, j'attendrais la fin de l'année. Ce calcul soutint mon courage. Mon premier travail fut l'étude de l'art du théâtre. Voltaire me prêtait des livres. »

J'aime à entendre Marmontel en 1795, rassasié de succès et en cheveux blancs, rappeler son indigente jeunesse et les premiers efforts de sa lutte. Aujourd'hui les vanités littéraires rougiraient de tels commencements. Patronné, conduit, recommandé par la générosité de Voltaire, soutenu par sa nièce Mme Denis, le jeune homme eut à peine vendu sa *Boucle de cheveux enlevée*, qu'il se trouva bientôt lancé dans deux sphères différentes ou contraires, dont l'une lui servit d'échelon pour atteindre l'autre : celle des bohêmes, comédiens, chansonniers et aventuriers, tels que Panard et ses amis; et celle des marquis philosophes et des grandes dames leurs amies. Marmontel se taisait à propos, n'empruntait à personne, était fort bon convive et plaisait à tous. Portant dans la vie élégante la sagacité madrée du paysan, Marmontel rédigeait également bien le madrigal musqué et le sermon moral. Il sut plaire à Voltaire, agréer à Mme de Pompadour, conserver de bons rapports avec Collé et Gallet, et pénétrer par Mme de Tencin dans la société la plus raffinée du dix-huitième siècle.

« J'eus, dit-il, l'avantage de voir quelquefois tête à tête cette femme extraordinaire..... Le fruit que je retirai de ses conversations, sans m'en apercevoir, fut une connaissance du monde plus saine et plus approfondie. Par exemple, je me souviens de deux conseils qu'elle me donna : l'un fut de m'assurer une existence indépendante des succès littéraires, et de ne mettre à cette loterie que le superflu de mon temps. — « Malheur, me disait-elle, à qui attend tout de sa plume; rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire; l'homme qui fait un livre, ou une tragédie, n'est jamais sûr de rien. » — L'autre conseil fut de me faire des amies plutôt que des amis, « car au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes; et puis ils sont les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les vôtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche, demain à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celles que vous croirez pouvoir vous être utiles, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami; car dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elles assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous? » — Aussi dans tous nos entretiens le naturel de son langage m'en imposait si bien, que je ne pris jamais son esprit que pour du bon sens. »

Tel est le véritable Marmontel, le séminariste modeste et diligent, l'homme rustique devenu homme du monde, aussi adroit à le capter et à prendre le vent qui porte au succès, que l'était jadis Boisrobert à séduire son grand cardinal.

Étudier littérairement ces épaisses tragédies, si lourdes, si bien rimées, si raisonnables, dont personne ne se souvient; ces *Contes* prétendus *moraux*, où le siècle des mœurs faciles se reconnaissait avec bonheur et s'admirait complaisamment; soumettre à une critique sérieuse *les Funérailles de Sésostris*, — *Numitor*, — *les Quatre flacons* et ce *Bélisaire*, pauvre parodie de *Télémaque*; — ce seraient là des soins inutiles. L'histoire de la littérature n'y gagnerait rien. Mais chercher le motif de tant de succès usurpés; savoir pourquoi cette médiocrité incontestée et infatigable a recueilli toutes les palmes d'or de plaisir et d'honneur; pourquoi Marmontel, qu'on ne lit plus, a tout absorbé et tout conquis, sourires des femmes, estime publique, argent, gloire, privilége du *Mercure*, assentiment des philosophes, indulgence des courtisans et des courtisanes, protection de Mme de Pompadour : c'est là le point curieux, l'énigme qui semble insoluble.

Elle se résout par un mot : le savoir-vivre.

Homme du monde achevé, sous l'apparence du bonhomme; homme habile, sous le masque d'homme de lettres; flatteur sous le manteau du philosophe; — Marmontel avait en outre assez d'honnêteté pour ne pas être odieux, assez de talent pour ne pas être ridicule. Tout fut prospère dans sa vie. Voltaire, un beau jour, remplit son chapeau des écus que lui-même avait recueillis de la main

(1) C'était le produit d'une lyre en argent qu'il avait eue en prix à l'Académie de Montauban.

des courtisans de Versailles, se fit le libraire de Marmontel, débita son poëme traduit de Pope, et Marmontel ne se sentit pas humilié. Les prix d'Académie tombaient sur lui comme une grêle ; la place de secrétaire des bâtiments lui fut donnée par la favorite.

« Tous les dimanches, dit-il, je me présentais chez Mme de Pompadour, à sa toilette, avec mes amis, l'abbé de Bernis et Duclos, qui m'y avaient introduit. Elle nous recevait tous les trois familièrement, quoique avec des nuances de distinction très-sensibles. A l'un elle disait, d'un air léger et d'un parler bref : *Bonjour, Duclos* ; à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical : *Bonjour, abbé*, en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue, et à moi, sérieusement et plus bas : *Bonjour, Marmontel.* »

Un homme qui comprend si bien les nuances et qui, tout en prêchant la morale, voit si souvent Mme de Pompadour, ne peut manquer de réussir. Les marquis de l'Œil-de-Bœuf étaient battus par le séminariste venu de Mauriac.

« J'entrai un jour chez Mme de Pompadour, — c'était un dimanche. Son salon était rempli de cette foule de courtisans qui venaient assister au lever du roi.

« Pour faire sans doute diversion à l'ennui que tout ce monde lui causait, elle s'adressa à moi :

« — J'ai à vous parler.

Et nous passons dans son cabinet.

« Elle m'indique pendant quelques minutes les endroits notés, et m'explique les critiques des *Funérailles de Sésostris.*

« En sortant, tous les regards se fixèrent sur moi, de tous côtés on m'adressa des petits saluts imperceptibles, des sourires d'amitié, et, avant de sortir du salon, je fus invité à dîner au moins pour toute la semaine. »

Invité pour toute la semaine ! tel était son sort rigoureux.

Bientôt il fit sa *Poétique*, manuel médiocre de littérature à l'usage des gens du monde. Son habitude de ménagement universel le maintient entre toutes les écoles ; incertain dans sa critique, on l'entend plaider à la fois la cause des littératures savantes pour plaire aux savants, et celle des littératures originales pour charmer les partisans de ce qui est naïf. Il soutient l'une et l'autre thèse avec une conviction égale, mais ne laisse dans l'esprit du lecteur que des traces confuses ; on comprend très-bien qu'il n'ait pas eu de sympathie pour la délicatesse précise et passionnée de Jean Racine. Un jour que Mme Denis était occupée à lire une des tragédies de ce divin poëte :

« Quoi ! lui dit Marmontel, qui lui arracha le livre des mains, vous lisez ce *polisson !* »

Belle épithète, devenue fameuse, et dont l'honneur revient au génie obtus de Marmontel. Plus tard sa faute, ou plutôt son crime lui devint évident, et il s'excusa de cette folie par l'aveu d'une bassesse : « *J'ai été poussé à cette infamie, dont je demande pardon à Dieu et aux hommes* (dit-il dans ses Mémoires), POUR PLAIRE A VOLTAIRE. » Cette faculté de plaire conduit loin. Marmontel s'y étudiait et s'y connaissait. L'Académie, où tous ses amis siégeaient, ne pouvait manquer de lui ouvrir ses portes ; mais il fallait l'assentiment du roi, et ce fut par l'entremise de Mme de Pompadour qu'il sut aplanir les obstacles.

« Le roi était à son lever. Jamais je ne l'ai vu si beau. Il reçut mon hommage avec un regard enchanteur. J'aurais été au comble de la joie s'il m'eût dit trois paroles, mais ses yeux parlèrent pour lui.

« Après mon expédition, j'allai bien vite annoncer à d'Alembert et à Duclos le succès que je venais d'obtenir, et le lendemain je fis présent de mon livre à l'Académie. J'en distribuai des exemplaires à ceux des académiciens que je savais bien disposés pour moi. Mais on me disait que cet ouvrage était un pétard que j'avais mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on me la fermait. »

Toutes les difficultés n'étaient pas encore aplanies ! Il lui fallut réconcilier d'Alembert et Duclos, qui ne se parlaient plus depuis qu'une altercation avait eu lieu entre eux en pleine Académie au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis. Bougainville était mourant. D'Alembert, qui avait consenti à faire les premiers pas vers Duclos pour l'amour de Marmontel, envoie chercher ce dernier, et lui annonce que Praslin et d'Argental veulent lui opposer Thomas. Il court à Fontainebleau et donne rendez-vous à Thomas au bord du grand bassin. Marmontel le persuade. Thomas ne se met pas sur les rangs, perd sa place de secrétaire du ministère et garde celle de secrétaire-interprète des Suisses.

Quelle activité ! quel zèle pour soi-même ! quel à-propos ! Marmontel se tire sans peine et sans labeur de tous les mauvais pas. Il entre à l'Académie aux grands applaudissements de la cour, de la ville, et (ce que nous approuvons en lui) consacre son discours de réception à l'apothéose de la littérature de l'Académie, de cet art de la phrase dont il a recueilli les bénéfices. Grimm et d'Alembert, Mlle Gaussin, Mme de Pompadour, M. de Bernis et Voltaire trouvent le discours admirable, digne de Bossuet et de Démosthène.

La reconnaissance, l'une de ses principales vertus, devait l'attacher à la fois à l'Académie et au roi ; double devoir fort difficile à concilier. Il ne manqua jamais de gratitude à l'égard de ceux qui conservaient la force et la puissance ; pour ceux qui se trouvaient faibles ou vaincus, il était assez rude et même quelquefois ingrat.

C'est ce que prouva bien l'histoire de son *Bélisaire*. A peine reçu à l'Académie par l'agrément du roi et de Mme de Pompadour, il devina que toute l'autorité morale allait appartenir aux philosophes, et lui qui jusqu'à ce moment s'était montré assez peu ardent comme soldat de la philosophie, il releva tout à coup la tête, écrivit un gros livre en l'honneur des principes qui devaient effrayer le plus la cour, et trouva bon de refaire le *Télémaque* de Fénelon, dans un sens contraire au clergé lui-même. La rumeur fut énorme. Tout le public marchait avec Marmontel. Quarante mille exemplaires se vendirent en peu de mois. Paraphrases vides sur la tolérance, lieux communs de l'auteur limousin, furent traduits dans toutes les langues. La Sorbonne fulmina. On fit placarder son décret aux portes de l'Académie elle-même. Témoin de ce scandale, Voltaire, du haut de son trône satirique, partit d'un immense éclat de rire dont le monde intellectuel retentit encore. Enfin, l'impératrice de Russie, Catherine *le Grand*, escortée de ses chambellans et de ses ministres, rédigea, comme par entreprise et en commandite, la traduction collective du chef-d'œuvre.

Voilà un succès colossal. Ce n'est pas que l'on ne convînt tout bas que le chef-d'œuvre était nourri de pensées communes, d'un style épais, d'un coloris faux. Il s'agissait bien de littérature et de génie ! Il s'agissait d'une guerre et de la vieille société à renverser. C'était un canon traîné devant la forteresse ennemie ; Marmontel fut de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la bataille.

Heureuse vie ! qui se serait perpétuée ainsi au milieu de tous les triomphes et se serait endormie paisiblement sur les soporifiques *Incas* (poëme en prose du même Marmontel), si la Révolution française n'avait éclaté subitement, forçant Marmontel de s'exiler à la campagne, le

dépouillant de ce qu'il avait acquis, et le contraignant à plus d'une méditation philosophique, d'où ses *Mémoires* sont sortis, charmant ouvrage, rempli d'*égotisme*, et le seul de ses livres que l'on puisse lire aujourd'hui.

C'était Marmontel accompagné de ses amis; c'était Bélisaire (et le fameux xv^e^ chapitre *sur la Tolérance*; c'était l'armée des penseurs et des littérateurs dont Marmontel faisait partie (colonel ou porte-étendard), qui avaient préparé la mine dont l'explosion foudroyante faisait voler en éclats la société tout entière, l'Académie, la littérature, et tout ce que Marmontel avait admiré et aimé. Après Marmontel, ou plutôt de son vivant même, il n'y eut plus d'Académie (1).

Il fallut que Napoléon, en montant sur le trône, choisît, avec la puissante sagacité qui le distinguait, les nouveaux membres de l'assemblée littéraire. L'un d'eux, M. de Fontanes, par un hasard du *Moniteur*, et non par la volonté du maître, occupa officiellement le fauteuil du

Madame du Deffant.

grave Colomby et de La Mesnardière, enfin illustré par deux noms glorieux.

X.

LOUIS DE FONTANES, GRAND-MAÎTRE DE L'UNIVERSITÉ, (Nommé en 1805.)

Dans le modeste cabinet de M. de Fontanes, alors grand maître de l'Université, un buste de Vénus se trouvait placé au milieu des livres favoris, sans cesse lus et relus par le poëte et l'orateur. C'était en 1809. M. de Fontanes n'avait pas fait fortune, on l'estimait; il jouissait d'une légitime gloire; ses fonctions étaient hautes et enviées. Que de motifs pour la haine! Que de prétextes pour le dénigrement! Une rumeur sourde se répandit. Les mœurs de celui qui servait de guide à la jeunesse étaient-elles bien pures? Que signifiait cette image d'une divinité païenne, symbole de la volupté, mère des amours, et régnant dans le sanctuaire du ministre?

L'Empereur en fut instruit, les dénonciations s'élevè-

(1) Le nom de Marmontel représente de nos jours l'harmonie et non plus la discorde; il est noblement porté par le petit-neveu de l'académicien, M. Marmontel, l'éminent successeur de Zimmermann au Conservatoire de musique. (*Note de la Rédaction.*)

rent en foule; les ennemis se réjouirent; Fontanes lui-même apprit quel redoutable orage le menaçait. Alors sa jeune verve se ranima, et il répondit à ses détracteurs par une pièce de vers d'une simplicité antique et d'une grâce émue :

SUR UN BUSTE DE VÉNUS.

Loin de nous, censeur hypocrite,
Qui blâmes nos ris ingénus;
En vain le scrupule s'irrite;
Dans ma retraite favorite
J'ai mis le buste de Vénus.

Je sais trop bien que la volage
M'a sans retour abandonné :
Il ne sied d'aimer qu'au bel âge;
Au triste honneur de vivre en sage
Mes cheveux blancs m'ont condamné.

Je vieillis; mais est-on blâmable
D'égayer la fuite des ans?
Vénus, sans toi rien n'est aimable;
Viens de ta grâce inexprimable
Embellir même le bon sens.

Aux graves modes de ma lyre
Mêle des sons moins sérieux;
Phébus chante et le ciel admire!
Mais si tu daignes lui sourire,
Il s'attendrit et chante mieux.

Inspire-moi ces vers qu'on aime,
Qui, tels que toi, plaisent toujours.
Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs et des maux même
Que je t'ai dus dans mes beaux jours.

Ainsi, quand d'une fleur nouvelle
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

L'heureuse fusion du caractère élégiaque et senti de la poésie anglaise et de la sévérité pure du goût hellénique caractérisent cette charmante pièce de vers, et en général le beau talent de M. de Fontanes.

« Si l'on réduisait (dit un maître de la pensée et du style, celui qui a ouvert avec tant d'éclat et de grandeur les portes du siècle, M. de Chateaubriand) les œuvres de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur le tombeau de l'école classique. . . . . .

« Il était né à Niort, continue cet ami de toute sa vie, d'une famille noble et protestante; son père avait eu le malheur de tuer en duel son beau-frère. Le jeune Fontanes, élevé par un curé d'un grand mérite, vint à Paris. Il vit mourir Voltaire, et ce grand représentant du dix-huitième siècle lui inspira ses premiers vers : ses essais poétiques furent remarqués de La Harpe. Il entreprit quelques travaux pour le théâtre, et se lia avec une artiste charmante, Mademoiselle Desgarcins. Logé auprès de l'Odéon, en errant autour de la Chartreuse, il en célébra la solitude. Il avait rencontré un ami destiné à devenir le mien, M. Joubert. La Révolution arrivée, le poëte s'engagea dans un de ces partis stationnaires, qui meurent toujours déchirés par le parti du progrès qui les tire en avant, et le parti rétrograde qui les tire en arrière. Les monarchiens attirèrent M. de Fontanes à la rédaction du *Modérateur*. Quand les jours devinrent mauvais, il se réfugia à Lyon et s'y maria. Sa femme lui donne un fils : pendant le siége de la ville, que les révolutionnaires avaient nommée *Commune Affranchie*, de même que Louis XI, en en bannissant les citoyens, avait appelé Arras *Ville Franchie*, madame de Fontanes était obligée de changer de place le berceau de son nourrisson pour le mettre à l'abri des bombes. »

Ce que ne rappelle pas M. de Chateaubriand, c'est la courageuse protestation que M. de Fontanes, pendant son séjour à Lyon, osa dicter à deux citoyens lyonnais, qui vinrent à la barre même de la Convention nationale, réclamer, le 20 décembre 1793, *le chapeau sur la tête* (ce qui indigna Couthon), en faveur de leurs concitoyens.

La vie de M. de Fontanes avait été livrée aux sentiments de la famille, au culte des lettres, aux dévouements généreux. Il était impossible que l'Académie ne désignât pas comme un de ses nouveaux membres ce symbole heureux de toutes les qualités qui distinguent le goût classique. L'honneur de le choisir ne lui fut pas réservé. Napoléon, comme je l'ai dit, en reconstituant l'Institut, y plaça M. de Fontanes, noble et aimable existence à laquelle ne manquent ni les traits de courage, ni les pages éclatantes, ni les durables amitiés. « Sa prose et ses vers se ressemblent, dit encore M. de Chateaubriand, et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du *Jour des Morts*, comme l'empreinte de l'époque où il a vécu; elle fixe la date de sa venue; elle montre qu'il est né depuis J.-J. Rousseau, tenant par son goût à Fénelon. »

Qui l'a mieux loué et plus finement compris que celui qu'il avait indiqué comme successeur naturel et héritier nécessaire des traditions les plus pures? Qui pourrait le faire revivre avec autant de vérité et de charme que M. Villemain? « Il était tout préoccupé par la passion de l'étude et par la verve du talent. Cette impression répandait sur ses entretiens et dans tous les traits de son caractère un charme d'enthousiasme, de naturel et de bonté, qui lui était particulier. On voyait de toutes parts l'homme supérieur et l'excellent homme. Mais, surtout, quelle grâce et quel feu dans ses discours, lorsqu'il parlait des grands modèles de notre admirable littérature! Quel sentiment délicat! Quelles ingénieuses applications de leurs beautés! Quelle mémoire éloquente! »

XI.

M. ABEL-FRANÇOIS VILLEMAIN, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

(Élu en 1821.)

Cette physionomie fine et impétueuse, ardente et intelligente, cet œil étincelant et lumineux, ce mélange d'énergie et de grâce, de sagacité et d'élégance, de finesse persuasive et de véhémence contenue, conviennent bien au représentant le plus complet et le plus brillant de l'esprit français à notre époque. Je veux parler de M. Villemain.

S'il est aujourd'hui un nom digne de porter le titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française, c'est celui-là. Erudition antique, connaissance approfondie des langues modernes, instinct des temps nouveaux, culte des

(1) Voyez le portrait de M. Villemain, t. XX, p. 32.

souvenirs littéraires de la France, sympathie avec le mouvement et la vie des littératures étrangères, toutes les dissonances de notre temps, toutes les teintes contradictoires ou hostiles qui font partie de notre civilisation bigarrée, se sont réconciliées et fondues dans cette intelligence accessible, facile et cependant précise, d'une trempe si ferme et si flexible.

La vie d'Abel-François Villemain, né à Paris, le 11 mai 1791, si elle se fût écoulée sous Louis XIV, eût été vouée sans réserve aux muses sacrées dont il porte l'amour dans son cœur. En Angleterre, il eût été Fox ou Canning, — peut-être Sheridan, mais sans ce bizarre et odieux mélange de dissolution et de débauche, d'extravagance et d'impudence, étranger à M. Villemain, dont les vertus domestiques sont en même temps si touchantes et si sincères. C'est à la fois un contemporain de Platon et d'Isocrate et un constitutionnel anglais.

La première main amie qui s'empara de cette jeune et précoce célébrité fut celle de l'élégant Luce de Lancival son maître, qui l'avait vu briller au Lycée impérial au-dessus de tous ses condisciples, semer les éclairs de l'esprit, les vifs aperçus, les preuves de talent, même celles d'une faculté extraordinaire chez M. Villemain comme chez tous les orateurs célèbres, la mémoire.

Le second protecteur de cet élève, supérieur à ses maîtres, fut le bon et généreux M. de Fontanes, qui dirigeait alors l'Université et qui confia à M. Villemain une conférence à l'Ecole normale et une chaire de rhétorique. Autour de lui se groupèrent en foule les condisciples du jeune vainqueur, destiné à une série d'éclatants triomphes. Cette parole limpide et chatoyante, cette voix vibrante et harmonieuse, cette grâce attique et cette vivacité française ravissaient tous les esprits, et subjuguaient tous les rivaux charmés. C'était entre 1808 et 1814. Les ruines et les cendres révolutionnaires fumaient encore; l'écho retentissait de mille clameurs redoutables. La société, qui cherchait à se reconstituer, pressentit dans M. Villemain l'heureux génie d'une ère nouvelle et comme le résurrecteur d'une éloquence à la fois jeune et consacrée, animée de nouveauté, vivante, énergique et fidèle aux plus pures traditions du goût. Les salons s'ouvrirent devant lui, la fleur de l'ancienne aristocratie ralliée le reconnut pour un des siens. Le choc des événements politiques et les rapides et redoutables changements que la France eut à subir, au lieu d'étouffer ou de briser ce talent et cette réputation si accessibles à toutes les impressions nouvelles, enrichirent l'un des leçons précoces de l'expérience, et l'autre d'une popularité plus qu'européenne. Les *Éloges de Montaigne* et *de Montesquieu* rajeunirent, pour la dernière fois peut-être, le triste genre de l'éloge. Suivre M. Villemain dans le cours non interrompu de ses succès, analyser chacun de ses volumes, ce serait une tâche beaucoup trop longue et trop importante, que les limites de ce travail ne nous permettent pas d'aborder. Nous le regrettons.

Entraîné par ce mouvement général qui portait l'intelligence au pouvoir, on le voit, en 1816, directeur de la librairie au ministère de l'intérieur, suivre l'impétueux torrent des idées, s'engager dans la vie publique, faire partie de l'armée qu'on appelait *doctrinaire*, puis se retirer avec M. Decazes. En littérature comme en politique, il avait suivi une progression à la fois prudente et hardie, vive et mesurée, témoin de l'équilibre complexe qui balance chez M. Villemain la vivacité de l'esprit par la finesse du bon sens, l'imagination par la raison. Il avait admirablement traduit le *De Republica* de Cicéron, retrouvé par Angelo Maïo. Ses volumes de *Mélanges et de Discours* avaient paru. *Lascaris*, ses admirables *Essais sur Milton* et *sur Shakespeare* prouvaient cette libéralité sympathique mêlée d'une raillerie délicate. Il n'était pas possible de supposer que M. Villemain se plaçât jamais, ou parmi les destructeurs révolutionnaires, ou parmi les adhérents de l'autorité sans contre-poids. Sa route était donc tracée. Entre 1825 et 1830, on le voit s'entourer d'une popularité toujours croissante, que ses leçons de la Sorbonne portèrent au plus haut point.

Ce ne furent pas des leçons que M. Villemain adressait à cette jeunesse ardente, qui se pressait autour de sa chaire et qui *buvait*, comme disait l'ancien, *d'une oreille attentive*, toutes les paroles éloquentes qui la captivaient et l'enivraient. Au delà de l'enceinte réservée aux séances, il était facile d'apercevoir un avenir nouveau: Chatham, Pitt et Burke indiqués en traits éclatants par l'orateur. Ce n'était plus une chaire, c'était une tribune. On se disputait la moindre place. Depuis le matin la foule assiégeait la Sorbonne; on venait de tous les coins de la France écouter l'éloquent professeur.

Ecoutez M. Sainte-Beuve, qui, dans une de ses plus vives et meilleures pages, a donné le portrait frappant et pour ainsi dire physique de cette éloquence si animée et si nouvelle :

« Dans cette chaire, où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron, et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire, sans doute; mais c'est de tous alors, et non de quelques-uns; son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et ramassé en soi, comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; mais, penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée : quel spectacle amusant et actif! quelle étude délicieuse que de l'entendre!... Il a ce que les anciens appelaient le jeu de l'orateur (*dicta, sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue que son masque expressif et spirituel accompagne; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

Ainsi l'éloquence active et parlée, et celle qui, transmise par l'impression, entraîne moins violemment les cœurs, mais pénètre plus profondément les esprits et usurpe des horizons plus lointains,— contribuaient à faire de M. Villemain un des hommes les plus considérables de l'Europe, un de ceux qui, en France, représentent le mieux la grande école des Canning et des Wydham.

Il était naturel que la révolution de 1830 le jetât aux affaires, qui dès lors l'absorbèrent tout entier. Souvent

au pouvoir, quelquefois renversé, se relevant toujours, ne perdant rien de son éloquence et de son ardente activité, il apercevait mieux que personne les dangers de toute espèce dont la France, le trône, les nouvelles institutions étaient environnés. Il ne faiblit pas un moment. Après de rudes combats que nous n'avons pas mission de raconter ou d'analyser ici, un état de maladie grave le força de quitter le ministère au commencement de 1845.

Ce fut à cette occasion que M. le maréchal Soult, président du conseil, vint, le 9 janvier de la même année, « soumettre à la Chambre des députés un projet de loi ayant pour objet d'accorder une pension annuelle de 15,000 fr. à M. Villemain, pair de France. »

Par une résolution généreuse, que font comprendre d'ailleurs et le caractère personnel de M. Villemain et cette vigueur d'esprit qui lui promet et nous assure encore de longs travaux, il repoussa de toute sa force, avec une obstination et une constance qui montraient combien il était touché de ce qu'il croyait être son devoir et son honneur, la pension qui lui était offerte ; le 10 février suivant, M. le duc de Dalmatie venait déclarer à la Chambre des députés que « sur les instances très-vives de M. Villemain, ancien ministre de l'instruction publique, instances que nous regrettons, disait-il, le roi nous a ordonné de retirer le projet de loi qui avait pour objet de lui décerner un témoignage éclatant pour la récompense de ses glorieux travaux et de ses éminents services. »

M. de Fontanes remettant au jeune Villemain son diplôme de professeur de rhétorique.

Non-seulement la santé de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie est rétablie aujourd'hui, mais la trempe déjà si éclatante et si ferme de son esprit paraît s'être affermie dans le feu de ces douleurs personnelles et de ces publiques angoisses auxquelles de plus débiles auraient succombé. Quelque chose de sévère, de passionné et d'énergique s'est manifesté dans ses derniers écrits, et tous les travaux qu'il publie depuis sa sortie des affaires semblent le produit d'une maturité plus jeune, si l'on peut le dire, que la jeunesse elle-même, et qui n'a pas cessé d'accroître ses forces incessamment renouvelées.

PHILARÈTE CHASLES.

ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

AVENTURES D'UNE ROSE ET D'UN CAMÉLIA.

Suzette Bâchon. Cadre de roses et de camélias. Dessin de M. A. de Bar.

I. — UNE ROSE PANACHÉE.

A Fontenay-aux-Roses se voyait, en ce temps-là, le jardin du père Bâchon.

Le père Bâchon, horticulteur enragé, aimait son jardin autant que lui-même, et un peu plus que le reste ; aussi il n'aurait pas fallu qu'on se permît d'y cueillir un

(1) Voyez les tables des quatre derniers volumes.

brin d'herbe ; c'eût été un crime de lèse-agronomie, pour lequel il eût trouvé bon de vous traduire en police correctionnelle.

Le jardin du père Bâchon était entouré d'une haie vive, dans laquelle on avait pratiqué une porte de bois ; au milieu du jardin, le puits ; à droite, le cellier ; à gauche, la maison.

Un matin, vers huit heures, alors que le père Bâchon, ayant convoqué quelques voisins et voisines pour leur montrer une rose panachée, qu'il venait d'obtenir au moyen de diverses greffes, leur racontait tout au long l'histoire de sa rose, et leur faisait goûter d'un petit vin bleu, qu'ils semblaient généralement apprécier, un personnage, peu vêtu et encore moins chaussé, poursuivi par des gendarmes, s'était élancé, comme une flèche, à travers la haie vive, s'était couché à plat ventre dans le jardin du père Bâchon, avait fait le mort pendant quelques minutes, puis s'était redressé avec la lente précaution d'un homme traqué, qui a la ferme volonté d'échapper à ceux qui le traquent ; ensuite, convaincu que les gendarmes avaient pris d'autres directions, il avait respiré largement, et sa figure, grossièrement taillée, mais énergique et mobile, avait exprimé cette satisfaction railleuse d'un élève qui s'est joué de ses maîtres.

— Partis ! dit-il, en resserrant le chiffon rouge qui lui ceignait les reins, et dont un lambeau était resté accroché aux épines de la haie ; partis, déroutés, dépistés ! Chose étrange ! continua-t-il, qu'on ne me puisse laisser vivre à ma guise ! qu'est-ce que cela leur fait que je dorme sous un arbre ou sous un toit ? que je mange des racines crues au lieu de pain ? que j'aille tête nue, plutôt que de m'affubler de cette laide coiffure qu'ils appellent chapeau ?

Tout en devisant de la sorte, ce vagabond, surnommé Pousse-tout-seul, vu le peu de culture qu'il avait reçue, mais qui répondait aussi au nom de Gaspard, cherchait et découvrit un plan de carottes, en arracha une, l'essuya et la mangea.

— En effet, que faut-il à l'homme ? poursuivit-il : de l'air, de l'espace, du soleil ; un fruit de la terre pour sa faim, une source limpide pour sa soif ; ceux qui désirent au delà sont des fous ! Bon ! du monde ! fit-il, prêtant l'oreille du côté de la maison ; on ne peut donc être un instant seul à seul avec sa pensée ?

En disant ces mots, il sauta sur de grands arbres qui ombrageaient le cellier, et s'y blottit à la façon des singes.

Ce philosophe en guenilles, ce Pousse-tout-seul, le bien nommé, habitait le pays depuis sa première enfance.

On ne savait rien de sa famille, et lui pas plus que d'autres. Jusqu'alors il avait vécu au hasard ; d'aumônes, étant petit ; de maraudes, étant homme ; mais de maraudes si modestes, un légume, un fruit, que personne n'avait songé à se plaindre ; et, sans lui être sympathique, on le supportait et le tolérait. Seuls, les gendarmes ne pouvaient accepter cette existence en dehors de la loi, et avaient fini, d'ailleurs, par trouver un certain plaisir dans ce qu'ils appelaient la chasse à Gaspard.

Il y avait pourtant une grande âme dans ce presque-sauvage ; c'était une bonne terre en friche. Sur les bords de l'Orénoque, on l'aurait fait roi ; chez nous, le plus mince ouvrier, le moindre cireur de bottes s'estimait mieux que lui, et avait raison. Il faut être de son pays et de son temps ; il faut rendre à la société ce qu'elle nous donne : chaque abeille doit son suc au rayon, chaque homme doit à tous le contingent de son labeur.

Gaspard ne le comprenait point. On l'aurait extrêmement surpris de lui dire que ce légume, ce fruit qu'il dérobait, le front haut, c'était un vol ; il n'admettait que le vol d'argent ou d'effets précieux et inutiles, et vous aurait répondu, sans vergogne, que l'oiseau prend à l'épi le grain qu'il lui faut pour vivre, et qu'il ne faisait pas autrement que l'oiseau.

Ceux dont le bruit de pas et de voix était venu troubler Gaspard et l'obliger à se cacher étaient, ainsi que nous l'avons dit, des voisins du père Bâchon.

Le père Bâchon marchait triomphalement à leur tête, gesticulant, parlant haut, l'orgueil du succès sur le front.

— Oui, mes enfants, disait-il, j'ai obtenu la plus magnifique rose qui se soit jamais vue. Ce soir, j'encaisse mon rosier ; demain il figure à l'exposition d'horticulture, et y tiendra sa place... Voyez !

En même temps il écartait délicatement les feuilles de l'arbuste, et laissait voir, dans toute sa splendeur, une rose panachée, fine, odorante, parfaite, devant laquelle ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme.

— Ah ! mon père, c'est une merveille ! dit Suzette, jolie personne à laquelle deux années de pensionnat n'avaient point tourné la cervelle, à preuve qu'elle conduisait vaillamment le ménage de son père, sa mère étant morte depuis plusieurs années déjà, et que si, parfois, l'idée d'un mari lui venait, elle se gardait bien de songer aux beaux messieurs en gants jaunes, qui la faisaient danser à la fête.

— Pendant nos guerres d'Espagne, quand je nourrissais le septième de la duchesse d'Alvarès, on donna une rose toute pareille à la duchesse, fit observer Mme Alain, ex-nourrice d'enfants nobles, désormais rentière à Fontenay.

— Impossible ! s'écria Bâchon ; c'est une combinaison nouvelle, c'est le produit d'une greffe que j'ai essayée vingt fois, avant que de toucher le but ; c'est un bijou qui me pose parmi mes confrères ; que tous les savants voudront voir, que l'on couvrira d'or demain ; mais que je me donnerai le plaisir, plaisir royal, ma foi ! de garder. Oui, cette fleur, je l'aime ; la voilà, la voilà telle que je l'ai voulue ! Elle n'a pas d'égale ; j'en parierais ma tête contre celle de Maclou !

Maclou était un jeune marchand de salade de beaucoup d'espérance.

— A propos, Maclou, ajouta l'horticulteur, veux-tu point du demi-cent de romaines qu'est là-bas ?

— Père Bâchon, vous êtes cher en diable, répondit Maclou, et le particulier n'y mord plus guère à la romaine.

— Comme tu voudras, mon gars.

— C'est à dégoûter du métier, ajouta Maclou, qui voulait être prié, et à faire comme cet original de Pousse-tout-seul. En v'là un qui se fait la vie douce !

— Veux-tu te taire ! reprit Bâchon ; vaguer à l'aventure et vivre aux dépens d'autrui, n'est-ce pas ? Les Gaspard et leur suite, c'est le déshonneur d'un pays !

— Là où est-ce qu'elles sont vos romaines, père Bâchon ? demanda Maclou d'un air qu'il croyait indifférent.

— T'en veux donc, tout de même, rusé gars ? Arrive par ici. Votre serviteur, m'ame Alain ; à vous revoir, les autres ; à tantôt ; nous ferons la conduite à ma rose !

Et, tandis que l'horticulteur emmenait Maclou d'un côté, les autres, tout en devisant, sortaient du jardin, à l'exception de Suzette, qui prit une corbeille, et se mit à dépouiller un cerisier nain, en chantonnant à demi ; et de Gaspard qui la regardait et l'écoutait, comme il aurait écouté et regardé une mignonne fauvette des haies.

— Chantez encore, voulez-vous ? dit tout à coup quelqu'un, derrière la jeune fille.

— Ah ! fit Suzette avec frayeur.

Et elle s'éloigna vivement de cet homme qu'elle ne connaissait point, et dont l'aspect la rassurait peu.

— N'ayez pas peur, reprit-il ; je suis Gaspard, Gaspard Pousse-tout-seul, ainsi qu'ils m'ont nommé.

— Gaspard ! s'écria Suzette, le regardant curieusement, comme un être vers lequel sa pensée s'était portée souvent, sans qu'elle eût pu croire à son identité. Eh bien, monsieur Gaspard, ajouta-t-elle, que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? Comment y êtes-vous entré ?

— Voilà bien des questions enfilées les unes au bout des autres, ainsi que le seront les perles de votre collier de noces, reprit l'imperturbable Gaspard. Ce que je veux ? Un refuge de quelques heures contre la poursuite des gendarmes. Pourquoi je suis ici ? Parce que j'avais à choisir entre votre jardin et leurs griffes. Comment j'y suis venu ? Par ce trou ; les ronces et les épines n'ayant rien à voir à ma peau, et n'étant pas de ceux qu'une porte fermée rebute. Comment j'ose y rester ? Parce que j'ose toujours, ce qui fait mon salut, dès que ma conscience ne dit mot ; et je ne vois pas que ma présence ici nuise à personne.

— Si mon père vous y savait, répliqua Suzette, il serait capable de vous conduire, lui-même, au poste de la gendarmerie.

— Oui, il a une dent contre moi, le père Bâchon ; j'ai entendu ça tout à l'heure. Pourquoi ? Que lui ai-je fait ?

— Il dit que vous ne travaillez point, que vous êtes inutile au pays.

— Et en quoi le sert-il, lui, le pays ? demanda Gaspard. En inventant des roses ? Qu'il me laisse donc humer ma part d'air et de soleil ; et si, parfois, il trouve dans son verger une racine de moins, un fruit absent, qu'il se rappelle que le bon Dieu a créé les vergers sans barrières, les champs sans limites et les forêts sans gardes.

Suzette n'avait point assez d'yeux pour regarder cet homme, assez d'oreilles pour l'entendre.

— Ça vous paraît drôle de me voir parler ainsi, n'est-ce pas, jeune fille ? continua-t-il. Moi, qui ne sais pas lire, qui vis en dehors de toute loi et de tout usage ? Je vais vous dire, rien n'apprend à penser, comme le silence et les lointains horizons ; rien n'élève le cœur et n'élargit les idées comme la contemplation du ciel. Vous autres, vos maisons vous assomment ; votre âme se heurte au plâtre et au bois, dont vous vous êtes fait des tombeaux. J'ignore ce que l'on apprend dans les villes, mais je sais ce que vous n'apprendrez jamais !

— Cependant, monsieur Gaspard, hasarda Suzette, ce n'est pas pour la vie que vous avez choisie que Dieu nous a faits ; la société est douce au cœur de l'homme.

— Je l'ignore ; enfant, les enfants m'ont repoussé ; homme, les hommes semblent avoir honte ou peur de moi !

— Toute société a besoin de lois qui la régissent, ajouta Suzette, se laissant aller à l'inspiration de son bon sens ; et tout membre de cette société doit se soumettre à ces lois. Sans être savant, on sent cela. Un homme sur son bateau, un capitaine à la tête de ses soldats, un maître laboureur dans son champ, un industriel dans son usine, une mère, enfin, dans sa famille, tous, forcément, sont amenés à imposer une loi et à la faire respecter. Que deviendraient la famille, l'usine, le bateau, si chacun y voulait agir à sa guise, et, comme vous, se soustraire à toute obéissance et à toute contrainte ?

— Je ne connais qu'une loi, reprit Gaspard ; celle qui dit à l'homme : Ouvre les yeux, regarde, admire et adore !

— Et celle qui lui dit : Aime, si tu veux être aimé, ajouta Suzette avec une douceur qui fit tressaillir ce sauvage ?

— Comment dites-vous ? fit-il.

— Monsieur Gaspard, continua Suzette, vous êtes certainement un être bien extraordinaire ; vous dites des choses que le bon sens condamne, mais qui font, cependant, qu'on ne peut s'empêcher de s'intéresser à vous. Je ne vous avais jamais vu ; mais, dans le pays, j'avais entendu parler de vous, et je désirais vous connaître. Maintenant, que je vous connais, savez-vous ce que je voudrais ? Je voudrais être assez savante, et parler assez bien, pour vous convaincre que vos idées, malgré leur je ne sais quoi d'étrange et de grand, ne sont pas bonnes. Tout le monde ne peut avoir tort, et vous, tout seul, raison.

— Singulière chose ! se dit Gaspard : elle soulève en moi des pensées que je ne me soupçonnais point. Mais, non, non, continua-t-il en s'adressant à Suzette, c'est votre voix qui me pénètre le cœur ; ce sont vos grands yeux qui me troublent. Vous êtes bien belle, savez-vous !

Un peu effrayée de cet hommage à brûle-pourpoint, Suzette se recula de quelques pas.

— Et puis, dit encore Gaspard, de ma vie, personne ne m'a parlé aussi longuement, aussi doucement que vous l'avez fait. C'est bon pourtant le son d'une voix amie : cela caresse l'oreille, cela chante dans l'âme ; c'est encore plus doux que le ramage des oiseaux ! Ce jour sera pour moi un jour béni ; je me le rappellerai, et, pour que vous vous le rappeliez aussi, gardez cette rose, voulez-vous ? A la plus belle fille, la plus belle fleur !

Et, ce disant, il avait cueilli, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la fameuse rose panachée du père Bâchon, et l'offrait à Suzette, stupéfiée de terreur.

— La rose panachée de mon père ! fit-elle, dès qu'il lui fut possible de parler. Que va-t-il dire ? Comment réparer ce malheur ? Vous êtes perdu !

— Pour une rose, reprit Gaspard ; allons donc ! Il en créera d'autres, votre père, puisqu'il se permet de singer le Créateur !

— J'entends sa voix ! dit Suzette éperdue ; que devenir ? comment affronter sa colère ? Fuyez ! Mais, non ; il approche ; la fuite est impossible. Entrez, entrez là-dedans ; s'il vous voyait, il vous tuerait ! Mais entrez donc !

Et, folle de crainte, elle le poussa dans le cellier, dont elle ferma la porte et prit la clef. Puis elle courut cacher son trouble dans la maison, tandis que Bâchon revenait tranquillement, disant à Maclou :

— Affaire conclue, pas vrai, mon gars ?

— Faut en passer par où vous voulez, père Bâchon, répondit Maclou, qui n'avait agi qu'à sa tête.

— Eh ben, à tantôt ; tu seras des nôtres ; tu auras l'honneur d'escorter la merveille des merveilles, dit-il en s'avançant vers l'arbuste mutilé, la plus belle rose qui se soit jamais épanouie au soleil ; là... Grand Dieu ! disparue ! volée ! On me l'a volée ! Maclou ! Oh ! les lâches ! oh ! les envieux ! cria l'horticulteur. La réputation du père Bâchon est faite, auront-ils pensé ; sa fortune aussi, peut-être ; et ils ne l'ont pas voulu ; et ils n'ont pas respecté la reine des roses ! et ils l'ont assassinée, mutilée !... Au voleur ! au meurtre ! au feu ! fit-il avec un redoublement de rage, et la douleur lui égarant l'esprit.

A ces cris, Mme Alain et quelques autres accoururent en toute hâte, aussi pâles et aussi tremblants que Bâchon.

— Mes amis, fit Bâchon avec désespoir, vous voyez un homme mort ; il faut trouver le coupable ; il me faut sa

vie; ma rose, ma belle rose, mon espoir, mon enfant, cueillie! brisée!...

— Père Bâchon, un trou dans la haie, et un lambeau de laine rouge auprès, fit observer la vigilante ex-nourrice d'enfants nobles.

— Tiens! on dirait de la ceinture à Gaspard, reprit Maclou.

— Gaspard! C'est lui, s'écria Bâchon, heureux d'avoir à qui s'en prendre; ce ne peut être que lui! Bête venimeuse, qui fait le mal, sans en avoir de raison et pour le plaisir de le faire! Où est-il, que je l'écrase? Cherchons, fouillons!... Ah! que je l'assommerais de bon cœur!

Et l'on chercha, et l'on fouilla, et l'on ne trouva rien.

— Il me semble, père Bâchon, dit Mme Alain, la bien avisée, qu'après cette belle œuvre, ce ne serait pas chez vous que ce mauvais gueux se serait caché.

— C'est juste, reprit l'horticulteur. Eh bien, dehors! dehors! Je donne ce qu'on voudra à celui qui me le trouve! Vagabond de l'enfer! s'attaquer à une fleur inoffensive, à ce qu'il y a de beau et de bon au monde; il n'est pas de crime dont je ne te croie capable! Si tu sors vivant de mes mains, je te réponds que le pays sera purgé de toi, et sans retour!

Alors, la flamme aux yeux, et trente ans de moins sur la tête, le père Bâchon s'élança dans la campagne; et tous, hors Mme Alain, se précipitèrent sur ses pas.

Nous avons dit que jusqu'alors Gaspard avait été toléré, ou plutôt oublié, par les gens du pays, sans que ce fût positivement un effet de leur bienveillance. Peu à peu l'on en venait même à se lasser de rencontrer ce grand corps étendu au soleil, et s'enivrant du parfum des champs; on se lassait de voir cet affranchi de tout labeur, quand soi, l'on se courbait péniblement sur la faux brillante ou derrière la charrue; cela révoltait sourdement de sentir que cet homme s'était fait si belle et si large part, quand soi, l'on se savait dans les honorables entraves du devoir, quand il fallait être citoyen et père de famille avant que d'être homme! Aussi l'on saisit au bond l'occasion de faire sentir à ce révolté que, quoi qu'il en eût, la civilisation l'attendait, un joug d'une main, un fouet de l'autre: tout Fontenay prit part à la colère de Bâchon, et se mit à la poursuite de Gaspard.

II. — UN ÉCLAT DE RIRE.

A peine Suzette les eût-elle vus s'éloigner en différentes directions, que, craintive et chagrine, elle quitta la maison et revint vers le cellier, afin de délivrer son captif.

— Monsieur Gaspard! fit-elle, entr'ouvrant la porte du cellier; monsieur Gaspard, sortez et hâtez-vous, car on peut revenir.

Aucune réponse ne lui fut faite.

— Monsieur Gaspard! dit-elle plus haut, ne m'entendez-vous point?

Et comme le même silence succéda à ses paroles, elle ouvrit la porte toute grande, regarda dans le cellier avec inquiétude, et aperçut Gaspard... profondément endormi.

— Quel homme! pensa-t-elle; sa vie, plus encore, sa chère liberté est en danger, et il dort!

Il se réveilla, cependant.

— Je rêvais à vous, dit-il à Suzette en sortant; je rêvais que vous me parliez; c'était la réalité qui se mêlait au rêve; c'était bien doux!

— Monsieur Gaspard, fit Suzette, vous n'avez pas un instant à perdre; ainsi que je le prévoyais, mon père est furieux contre vous, et vous fera un mauvais parti, s'il vous trouve. — Pauvre père, il était si fier et si heureux de cette fleur! Pourquoi faut-il que notre mauvais sort vous ait amené chez nous?

— C'est là votre pensée? demanda Gaspard, son visage reflétant une teinte de mélancolie profonde.

— Monsieur Gaspard, continua Suzette, évitant de répondre, il faut non-seulement quitter ce jardin, mais, si je puis me permettre de vous donner un conseil, il faut quitter ce pays pour quelque temps; il est sûr que vous y seriez moins tranquille encore que par le passé. Voici du pain et quelques vêtements; partez!

— Du pain, merci! J'en ai peu l'usage, répondit Gaspard; mais vos mains l'ont touché, je le garde! Des vêtements; quoi donc? fit-il en dénouant le paquet. Des chemises; non, gardez; la laine est bonne, la laine vaut mieux: elle boit la sueur. Des souliers, des bas; oh! des bas! répéta-t-il en riant; Gaspard mettant des bas, Gaspard mettant des souliers, ce serait curieux; si je n'étais Gaspard, je le voudrais voir. — N'y a-t-il pas des gants aussi? Comment, vous avez oublié les gants? ajouta-t-il, riant plus fort. Jeune fille, il me faut des gants!

— J'ai cru bien faire, monsieur Gaspard, reprit Suzette sérieuse; si tout cela ne vous peut être utile, ne vous en chargez point, mais, une fois encore, partez! A chaque instant, je crois entendre la voix de ceux qui vous poursuivent; partez! Et que Dieu vous inspire la volonté de changer de vie, d'accepter enfin votre part à la peine, de réclamer votre droit à l'affection!

— Partir, ce n'est plus vous voir, vous, qui me semblez quelque ange de là-haut, tant il y a de bonté et de beauté sur votre front et de suavité sur vos lèvres; comment m'y résoudre! Vous retrouverai-je jamais ce que vous daignez être aujourd'hui?

Un moment de silence, plein d'anxiété et d'embarras pour Suzette, de réflexions étranges pour Gaspard, suivit ces paroles; puis, tout à coup, ce sauvage sale et déguenillé se posant devant la jeune fille:

— Suzette Bâchon, lui demanda-t-il résolûment, me voulez-vous pour mari?

Certes Suzette, préoccupée du mécontentement de son père, et véritablement inquiète pour cet homme, auquel elle ne pouvait se défendre de s'intéresser, ainsi qu'on s'intéresse à l'inconnu, Suzette n'était nullement prédisposée à rire; cependant, à la demande incroyable de Gaspard, un fou rire la saisit. En vain elle essaya d'y résister, de se calmer, de se rappeler la gravité relative de la situation; dès que ses yeux se reportaient sur le pauvre Pousse-tout-seul, qui, lui, la regardait douloureusement surpris, le malheureux rire reprenait son essor; et, sans pouvoir articuler une parole, incapable de veiller désormais à la retraite de Gaspard, n'entendant toujours à ses oreilles que sa burlesque demande, elle rentra, se jeta sur un siége, et y resta presque un quart d'heure avant que cet accès, plus nerveux que joyeux, fût apaisé.

Le mépris le plus écrasant, la plus violente colère, n'auraient point frappé Gaspard aussi péniblement que ce rire inextinguible, ce rire frais, éclatant, argentin de la jeune fille, ce rire éloquent, qui prouvait à quel point ce qu'il avait osé penser et exprimer était en dehors de tout ce qu'on aurait pu supposer; si en dehors, en effet, qu'on ne lui faisait même pas l'honneur de s'en fâcher.

— Je suis un homme et ce n'est qu'une femme pourtant! murmura Gaspard, s'essayant à la révolte.

Mais il eut beau faire, il ne put ni s'indigner, ni ressentir autre chose qu'un découragement profond. Sous l'empire de ce découragement, il sortit de chez le père

Bâchon, remonta les rues désertes du village, sans se préoccuper aucunement des recherches furieuses dont il était l'objet, et marcha, la tête penchée, sans cesse poursuivi par ce rire, que semblait lui répéter le vent dans les folles herbes des prés.

Accablé d'une infériorité qu'avant ce jour il aurait niée superbement; pour la première fois de sa vie, rougissant de ses guenilles, de ses pieds nus et de sa barbe inculte; remué, quoi qu'il en eût, par les paroles que lui avait dites Suzette, à propos des devoirs de chacun et de tous; effrayé de l'abîme qu'il devinait entre lui et les autres, et ne sachant comment le combler ou le franchir, Gaspard fut pris instantanément d'une fièvre aussi violente que nouvelle pour lui, attendu que la cause en était au cerveau, organe presque neuf chez cet homme, qui, s'il avait senti largement, n'avait que médiocrement usé de la réflexion.

Frissonnant et glacé, il se laissa choir dans un champ de hautes avoines; là, peu à peu, ses idées se troublèrent; un grand bruit se fit dans ses oreilles et dans son front, et il perdit l'appréciation des lieux et des temps.

Combien d'heures dura cette commotion cérébrale, il n'a jamais pu s'en rendre compte; mais quand ses yeux se rouvrirent à la lumière et son esprit à la raison, il se trouva étendu sur le parquet d'une petite chambre, dont la porte ouverte laissait apercevoir un cabinet d'étude encombré de livres, d'ossements et d'alambics, au milieu desquels un vigoureux vieillard était assis; ayant devant lui une table couverte de papiers qu'il consultait avec attention.

III. — UN BOURRU BIENFAISANT.

Ce vieillard pensait tout haut, et écrivait à mesure qu'il parlait.

— La mère Aubry, qu'est-ce que cela? se demandait-il d'un ton rude. Une laitière, et c'est criblé de rhumatismes. Parbleu! je le crois bien; ces gens-là, ça a chaud, c'est en nage, et, au lieu de se mouvoir, ça se plante à la merci de tous les vents. Elle est veuve. De quelque mauvais gueux, sans doute? C'est pain bénit! Et elle a cinq enfants, rien que cela! Je les exècre, moi, les enfants; c'est bruyant, c'est bête, c'est sale; leurs singeries m'agacent; leur parler m'irrite. Il faudra les habiller, ces cinq enfants; ça doit avoir besoin de tout; une mère seule, beau soutien! Il faudra voir à les mettre à l'école. Et la mère, avec ses douleurs, pas moyen qu'elle continue le métier; on lui trouvera autre chose. En attendant, un bon de bois et d'argent pour la mère Aubry; mais surtout spécifions qu'elle ne vienne point me criailler ses bénédictions aux oreilles. Je veux bien leur donner mon argent, mais je ne veux pas les voir. Depuis dix ans que je suis enfermé dans cette vieille tour de Croï (1), seul avec ce butor de Louis, et que je n'ai vu d'autre face que la sienne, je m'en trouve bien. J'aurais préféré la solitude absolue, sans doute; j'étais si dégoûté du contact des hommes, que la solitude absolue m'eût été bonne; mais on est mou, on se corrompt, on s'habitue à un valet, et l'on ne peut plus s'en passer. Il est vrai que celui-là a l'ordre d'être muet, et surtout de n'introduire céans âme qui vive, ou chassé impitoyablement!

« Continuons: — Jambe cassée, ouvrier menuisier. Un mot à ce confrère qui passe sa vie à retaper épaules et tibias. Joli métier! Quelques sous à ce garçon pour le temps du chômage. Si ça ne mangeait que quand ça travaille; mais ça mange toujours; ça boit, surtout; ça boit en proportion de l'inactivité et de la fainéantise!

(1) Reste du château de Croï, que l'on voit proche de Fontenay.

« Hein? deux filles de quinze à seize ans, orphelines, jolies, sages, hum! et pauvres. Cet animal de Louis n'en fait jamais d'autres; beaux renseignements qu'il me rapporte! Qu'est-ce qu'elles veulent? ces jeunes filles. Est-ce que j'ai le temps de songer à elles? est-ce qu'elles m'intéressent? S'il fallait s'occuper de toutes les orphelines pauvres qu'il y a de par le monde!... On leur fera une dot, à ces filles sages, à ces phénix; on leur élèvera une boutique de chiffons, et on leur cherchera quelques niais qui les prennent pour femmes.

Et cela? Industriel probe et laborieux (ils le sont tous!) menacé d'une faillite à cause de la dureté des temps, et parce qu'il n'a voulu renvoyer aucun de ses hommes. Bien trouvé! raison plausible! Est-ce que j'en suis dupe? Il aura voulu faire comme les autres; il aura fallu à mon-

Gaspard Pousse-tout-seul.

sieur un beau salon, des dîners somptueux, un équipage! Sans cela, disent-ils, point de confiance. Animaux stupides, faites votre métier, et faites-le bien; la confiance peut s'égarer aux dorures, mais elle revient au mérite!... Ouvrons un crédit à cet homme.

Le vieillard en était là des notes qu'il compulsait, lorsqu'un gémissement de Gaspard et quelques paroles de Louis, dites à voix basse au malade, attirèrent son attention du côté de la chambre voisine.

— Un étranger ici! fit-il, poussant Louis dans son cabinet avec une vigueur peu commune; tu veux donc que je t'étrangle? Un homme ici, quand tu sais que je les hais, que je les fuis!... Tu vas réunir tes loques et sortir de chez moi, toi et ton acolyte, et en bien regarder la porte pour t'abstenir d'y frapper jamais!

Ce Louis était un homme aussi calme que son maître était véhément ; d'ailleurs, il connaissait le vieillard et savait comment aboutirait sa colère ; aussi il ne s'en épouvantait point.

En effet, après avoir marché avec agitation, maugréé, frappé du poing sur quelques meubles et cassé quelques menus objets :

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda-t-il.

— Paysan, lui fut-il répondu laconiquement.

— Ivre ? fit le vieillard avec dégoût.

— Malade.

— Où l'as-tu pris ?

— Dans un champ. Le pouls est rapide, la tête en feu, la peau sèche et ardente ; monsieur doit voir.

— Ah ! monsieur doit voir ! reprit le vieillard dans un nouvel accès de colère. Ah ! il ne te suffit pas de me dénicher, avec ton nez de fouine, toutes les misères du pays, il faut encore que tu fasses de ma maison un hôpital ?

— J'obéis aux ordres de monsieur.

— Je t'ai jamais ordonné ça, moi !

— La maladie est une misère.

— Qu'il aille l'abriter sous son toit, sa misère.

— Cet homme est sans asile, et monsieur en aura pitié ; monsieur le gardera, le soignera, le guérira.

— Par exemple !

— Est-ce que, malgré sa rudesse, monsieur a jamais repoussé ceux qui souffrent ? Est-ce que monsieur n'a pas toujours, pour le pauvre, la bourse pleine et le cœur ouvert ?

— De loin.

— Est-ce que monsieur n'a pas déjà sauvé, de la mort ou du désespoir, les trois quarts des gens du pays ?...

— C'est bon !

— En faisant comme la Providence, en cachant la main qui répand le bienfait.

— As-tu fini ? bourreau !

— Je me dédommage de dix ans de silence ; une pauvre fois que je dise au moins ce que j'ai sur le cœur. Vous n'êtes pas si diable que noir, voyez-vous, monsieur le docteur ; vous avez beau traiter l'humanité du haut en bas, vous lui venez toujours à l'aide, et vivez en anachorète, pour faire la charité en prince !

— Bavard infernal ! rien ne l'arrêtera plus, la bonde est lâchée !

— Vous êtes bon.

— Non !

— Compatissant.

— Non !

— Sensible, aimant, généreux.

— Non ! non ! non !

— Et vous ne repousserez point un malheureux pour lequel, peut-être, l'assistance de vos lumières est une question de vie ou de mort.

— Est-ce être assez tyrannisé ? reprit le docteur à demi vaincu. Qui est le maître ? qui ordonne ?... Qu'on me l'amène ici, cet intrus, continua-t-il en débarrassant un lit de repos des livres qui s'y trouvaient, et en disposant les coussins, sur lesquels il aida Louis à coucher le malade, avec une délicatesse et des précautions de mère.

Ainsi que nous l'avons dit, Gaspard avait écouté et regardé le docteur (c'était bien un docteur) pendant son long colloque avec lui-même, et sa querelle avec Louis ; et s'il connaissait trop peu les hommes pour comprendre absolument cette nature âpre par les formes, excellente par le fond, ce sublime maniaque qui criait haut sa misanthropie, et soulageait l'humanité de tout son pouvoir ; qui s'était retiré du monde pour quelques *heurts*, quelques froissements, prouvant son exquise délicatesse, et qui, cependant, s'occupait en père de famille de ceux qui souffraient autour de lui ; néanmoins, Gaspard se sentit attiré vers lui. Il lui semblait qu'il y avait entre eux des points de contact ; il se disait que le docteur avait dû souffrir, et l'écouterait parler de sa souffrance, peut-être même qu'il lui donnerait un conseil, et lui indiquerait le moyen de revendiquer, ainsi que disait Suzette, sa part à la peine et son droit au travail.

En attendant, faible et brisé, il se laissa soigner ; et, au bout de trois semaines, il fut sur pieds.

IV. — UNE RÉVOLUTION MORALE.

— Voilà un gaillard auquel on peut donner la clef des champs, dit un matin le docteur. Voyons, que vas-tu faire ? que sais-tu faire ? que faisais-tu ? demanda-t-il à notre héros, saisi d'entendre parler de départ ; l'idée que cela était naturel, et devait être prochain, ne lui étant pas encore venue. Eh bien, parlé-je à un sourd ? continua le docteur. Est-ce que ?... Mais il s'arrêta court à la vue des grosses larmes qui inondaient le visage de Gaspard. Hein ? qu'est-ce ? que lui prend-il ? fit le bonhomme, sa voix devenant plus faible, à mesure que l'attendrissement le gagnait. Pourquoi pleures-tu ? Espérais-tu que je t'allais héberger ta vie durant ? et à quel titre ? Saurais-tu seulement écheniller mes arbres ? De quoi es-tu capable ?

— De rien ! répondit Gaspard, que cette vérité écrasait ; mais, reprit-il après un silence, j'ai vingt-trois ans, je crois, est-ce être trop vieux pour apprendre ? Est-il trop tard pour que je me ploie au travail, pour que je commence un métier, pour que je devienne un homme utile, ainsi qu'on dit, un homme comme tout le monde, au visage duquel une femme ne rie point, lorsque je m'offrirai à elle pour mari ?

A ces paroles, laissant deviner la constante préoccupation de Gaspard, le docteur le regarda plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait ; puis, tout d'un coup, il se mit à l'interroger sur ses antécédents, et l'autre lui raconta sa vie entière ; simple histoire, remplie de rêves, qui avaient peuplé et enchanté l'isolement, mais qui avaient cessé de pouvoir suffire ; remplie aussi, sans doute, de souffrances physiques et de privations de toutes sortes, quel qu'eût été, d'ailleurs, le stoïcisme avec lequel elles avaient été supportées.

Le docteur E... avait toujours rêvé un fils, qu'il dresserait à son humeur, et auquel il ferait part de sa science. Ce fils, il lui sembla que la Providence le lui envoyait tout dressé, ainsi qu'il l'entendait ; c'est-à-dire, ayant assez souffert pour regarder la tour de Croï comme un séjour de délices.

— Gaspard, dit-il au pauvre vagabond, est-il bien vrai que vous ayez la volonté de dompter vos habitudes de paresse ?

— Oui, oh ! oui, répondit Gaspard.

— Avez-vous réfléchi vers quel genre d'occupations vous vous sentiriez porté ?

— Si j'étais libre de choisir j'aimerais, ayant jusqu'alors employé ma vie à contempler Dieu dans ses œuvres, j'aimerais à le retrouver encore dans les œuvres de l'homme. L'étude pouvant donner les moyens de gagner son pain, j'aimerais l'étude.

— Eh bien, Gaspard, nous étudierons, fit le docteur, enchanté de voir se réaliser son rêve.

Et, en effet, ils étudièrent ; et, sous la direction d'un

Suite après page 316

CHRONIQUE DU MOIS.

LES DERNIERS ACADÉMICIENS.

ANCELOT. — SAINT-AULAIRE. — BAOUR-LORMIAN. — LACRETELLE.

L'Académie française se décide enfin à recevoir les successeurs de ses derniers morts, et même à nommer le remplaçant de M. de Lacretelle, dont le fauteuil est encore vacant. Ainsi on vient de procéder à l'installation de M. de Sacy; on annonce pour une époque prochaine celle de M. Ponsard. M. le duc de Broglie ne se fera, dit-on, pas trop attendre... C'est le moment d'ouvrir les colonnes de notre galerie contemporaine aux prédécesseurs de ces nouveaux immortels. Nous avons sur eux des détails trop piquants pour être compris dans les graves éloges qu'on va prononcer à l'Institut.

ANCELOT. — Il a figuré déjà dans notre chronique d'octobre dernier, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Ancelot, usé avant l'âge, avait le pressentiment de sa fin prochaine. A l'une des dernières élections académiques, raconte M. Guinot, les candidats qui venaient lui faire la visite d'usage le trouvèrent physiquement abattu, mais toujours sain et vivace d'esprit. L'un d'eux, qui le connaissait particulièrement, le pressait de lui donner sa voix.

— Impossible, mon cher ami, lui répondit-il, ma voix est promise, je ne puis vous la donner : mais je ferai mieux.

— Comment?...

— Je vais vous laisser mon fauteuil.

Et comme le candidat cherchait à repousser ce triste présage, il reprit avec une résignation sereine et une sorte de gaieté philosophique :

— J'en suis sûr; c'est moi qui ferai la prochaine vacance; et si, comme je l'espère, c'est vous qui êtes appelé à me succéder, je vous recommande d'être gentil pour moi dans votre discours de réception.

Le présage s'est réalisé; M. Ancelot n'a pas tardé à laisser son fauteuil vacant; mais son candidat n'a pas été nommé.

L. DE BEAUPOIL, comte DE SAINT-AULAIRE, — ambassadeur, ancien pair de France, père de Mme la duchesse Decazes, était de l'Académie comme grand seigneur, bien qu'il eût écrit l'*Histoire de la Fronde* avec assez de talent. Sa mission était d'apporter dans l'assemblée l'esprit du grand monde et cette finesse d'aperçus qui est particulière aux talents de qualité. Nul ne fut mieux que lui capable de remplir ce mandat. M. de Saint-Aulaire se distinguait par la grâce de son intelligence et par la variété de son érudition, autant que par l'élévation de son rang. Son salon réunissait tout ce que la haute société parisienne a de plus huppé. En un mot, c'était le dernier contemporain qui eût encore le courage de porter de la poudre.

Il aurait pu revendiquer d'ailleurs, comme un fief de famille, ajoute un de ses biographes, le fauteuil qu'avait obtenu jadis son aïeul, cet autre Saint-Aulaire qui se recommanda aux suffrages académiques par quelques vers galants écrits au crayon sur les éventails des belles dames.

On assure que le matin même de la mort de M. de Saint-Aulaire, un candidat au fauteuil de M. Ancelot, décédé peu de jours avant, se présentait ainsi à l'hôtel du comte :

— Annoncez-moi à M. de Saint-Aulaire.

— Hélas ! monsieur, je ne le puis.

— Il attend ma visite... Il me recevra.

— Mais, monsieur, il est mort! Je l'ensevelissais quand vous êtes entré.

Le candidat pétrifié se remet bientôt, et court chez un autre académicien, à qui il sortait d'exposer ses titres. Il recommence son compliment, augmenté comme toutes les secondes éditions.

— Mais mon cher monsieur, répond l'immortel, vous m'avez dit tout cela il y a une heure à peine.

— Sans doute, je venais pour le fauteuil de M. Ancelot, et je reviens pour celui de M. de Sainte-Aulaire. Si vous me refusez votre voix pour l'un, accordez-la-moi pour l'autre.

Et tous les académiciens apprirent ainsi la mort de leur collègue par ce candidat télégraphique.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François) naquit à Toulouse, en 1770. Fils d'un imprimeur, il écrivit d'abord des satires. Ses *Trois Mots* sont fort spirituels. Il traduisit en vers faibles la *Jérusalem délivrée*. Puis il se fit un grand nom sous l'Empire avec son poëme d'*Ossian* et sa tragédie d'*Omasis ou Joseph en Egypte*, qui eurent un immense succès. Telle était alors, dit M. Amédée Achard, l'influence de la tragédie sur l'opinion, qu'*Omasis* fit obtenir une pension à M. Baour-Lormian. Bien des gouvernements se sont succédé depuis, la pension ne s'est éteinte que l'autre jour. L'ombre auguste d'une tragédie la protégeait. A cette époque, on élevait les enfants en vue de la tragédie, comme on les élève aujourd'hui en vue du commerce ou de l'école de droit. Il n'était pas rare de rencontrer des pères qui pleuraient d'attendrissement aux premiers vers de leurs fils. « Mon aîné, disaient-ils, sera élève du Prytanée impérial; le cadet sera nourrisson des Muses. » On se rappelle cette réponse d'un aubergiste d'Alençon, à qui un voyageur demandait ce qu'il y avait de curieux dans la ville : « Nous avons une tragédie dans nos murs », répondit cet homme. Cette tragédie s'appelait *Epaminondas*. On ne sait pas ce qu'elle est devenue. La tragédie, qui remplissait alors l'administration et la magistrature, faillit être tuée à Waterloo. Elle a bien fait voir depuis lors qu'elle était ressuscitée. On connaît dans Paris sept ou huit enfants mâles, adultes et vaccinés, qui s'essayent à rimer un songe :

Une nuit que, fuyant ma couche solitaire...

Maintenant que le bruit s'est répandu, conclut M. Achard, qu'une pension tragique a duré près de cinquante années, on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve de *Clytemnestre* et de *Philopœmène*.

Et pourtant, malgré sa gloire et sa pension impériale, malgré ses dithyrambes successifs pour tous les régimes, Baour s'est survécu quarante ans et a fini dans l'oubli le plus universel. Ce poëte gascon prétendait que les *tyrans* le pensionnaient de force pour le déshonorer, et que s'il eût rejeté leurs faveurs, ils l'eussent emprisonné à Vincennes! Un autre trait, raconté par M. Guinot, peint encore mieux son caractère.

Avant d'être devenu aveugle, comme Delille et Milton, Baour-Lormian se promenait souvent sur les quais. C'était son chemin pour se rendre à l'Institut. Il allait lentement le long du parapet, s'arrêtant à l'étalage des bouquinistes. Or, le malheureux y trouvait chaque jour ses ouvrages déchus de leur renommée, attendant en plein air un acheteur tenté par la modicité du prix. Il aurait voulu les arracher à cet avilissement public; il en racheta bien quelques-uns, mais il était peu riche, excessivement économe, et il trouva bientôt que la dépense pouvait devenir trop lourde. Dans cette lutte de l'amour-propre et de la parcimonie, l'ingénieux académicien imagina un accommodement qui épargnait sa bourse en calmant sa vanité. Chaque boîte ouverte par les bouquinistes sur les quais porte, chiffré sur un carton, le prix des livres qu'elle contient. Il y a le compartiment des livres à cinq, à dix, à vingt-cinq centimes, et ainsi de suite. Lorsque Baour-Lormian voyait un de ses livres dans la case à vingt-cinq centimes (et c'était, hélas! leur place habituelle), il prenait le volume, il le feuilletait avec attention, comme un amateur qui examine avant d'acheter, puis, nonchalamment il avançait de quelques pas, s'arrêtait de nouveau,

Les Français en Crimee : Zouave, officier de la ligne, chasseur à pied, génie, artillerie, cuirassier, chasseur à cheval, spahi, etc. Dessin de J.-A. Beaucé.

et replaçait habilement le livre dans la case *maximum* à un franc cinquante centimes !

Baour-Lormian est mort à quatre-vingt-quatre ans, après avoir vu tomber autour de lui soixante-sept immortels, ses confrères à l'Académie. Il en était le vice-doyen, le doyen étant M. de Lacretelle, petit bonhomme d'esprit qui vivait encore hier, qui écrivait toujours à merveille, et qui disait avec tant de grâce à notre jeunesse de whist et de Bourse :

— Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien !

LES ANECDOTES DE LA GUERRE.

Le chat du zouave. — Nous continuons de recueillir les anecdotes de la guerre qui peuvent entrer dans notre modeste cadre ; et, cette fois, nous les *illustrons* des types et des portraits de ces milliers de braves, Français, Anglais, Turcs, Italiens, zouaves, chasseurs, spahis, cuirassiers, soldats du génie et de la ligne, highlanders, hussards, riflemen, etc., dont les cœurs rivalisent de courage, et les uniformes de gloire.

Suite après gravure 314

tel maître, Gaspard, que son propre bonheur émerveillait et remplissait de gratitude envers le Dieu qui conduit toutes choses; mû aussi par une pensée secrète, par un souvenir caché au fond de son cœur; Gaspard, qui ne savait pas lire lorsqu'il avait été amené chez le docteur, avança en toutes choses à pas de géant. Le docteur en était frappé d'étonnement, et, à mesure qu'augmentait l'ardeur chez l'élève, plus aussi le maître apportait de zèle et d'activité à la continuation de son œuvre.

Un an passa pour eux comme un éclair, et établit entre ces deux hommes les liens d'une affection tendre et profonde. Le docteur était, aux yeux de Gaspard, l'image de Dieu même; il avait pris la douce coutume de l'appeler son père, tandis que, plus d'une fois, lorsque Gaspard dormait, et que Louis était absent, le rude docteur s'était approché à pas de loup du jeune homme, et avait déposé un baiser sur son front!

Cependant Gaspard, tout en cultivant son esprit et son intelligence, avait pris des habitudes de soin et de propreté qui lui avaient été inconnues jusque-là; on n'aurait pu reconnaître dans le jeune homme rasé, chaussé et convenablement vêtu, le vagabond qui pénétrait chez le père Bâchon, à travers les haies vives, ne s'inquiétant point d'y laisser quelque lambeau de ses haillons.

Le docteur trouvait même que Gaspard poussait un peu loin la recherche; et il s'en étonnait d'autant plus, que la tour de Croï avait continué d'être déserte, et que, si Gaspard s'en absentait, ce n'était jamais qu'à la tombée de la nuit.

C'est que le docteur, qui croyait lire à livre ouvert dans le cœur de Gaspard, n'y avait pourtant point deviné ce sentiment secret dont nous avons parlé, et qui avait été le premier mobile de la réforme du jeune homme. Lorsque Gaspard lui avait raconté sa vie, et les impressions qui avaient amené son évanouissement et sa fièvre, il avait bien vu là quelque chose qui l'avait inquiété; mais comme, depuis, Gaspard n'avait jamais prononcé le nom de Suzette Bâchon, il s'était tranquillisé et n'y avait plus songé.

Non pas qu'il y eût, chez Gaspard, parti pris de manquer de confiance envers le docteur; c'était simple pressentiment que l'humeur frondeuse du docteur n'aurait point ménagé Suzette plus que d'autres; et le jeune homme sentait que cela lui aurait causé un vif déplaisir.

V. — LE PREMIER CAMÉLIA.

Au nombre des connaissances approfondies que possédait le docteur se trouvait l'horticulture; seulement, ainsi que le père Bâchon, il ne s'attachait point à produire des variétés d'innocentes fleurs; mais, dans un but d'insatiable curiosité autant que de médecine, à combiner des poisons et des remèdes; à greffer, les uns par les autres, de ces végétaux qui, sous la forme d'un lait blanc et pur, distillent la vie ou la mort! Le Jardin des Plantes ne possédait pas de plus beaux euphorbes que ceux du docteur, lequel, du reste, n'avait jamais permis qu'on pénétrât dans sa serre, et ne le permit ensuite qu'au seul Gaspard.

En relation avec d'autres savants horticulteurs, le docteur reçut un jour, de l'un d'eux, le premier camélia blanc, apporté de l'Inde en France.

On connaît cette fleur magnifique, s'épanouissant au milieu d'un feuillage qui ne lui cède rien en beauté; et qui, si elle eût été parfumée, aurait fortement ébranlé l'empire de la rose.

Cette fleur, ne pouvant être propre aux études du docteur, ne le flatta que médiocrement; il lui aurait préféré une variété de ciguë, dont il était beaucoup parlé, et qu'il cherchait à produire. Mais Gaspard ne la vit pas des mêmes yeux, et, un projet soudain lui traversant le cerveau, il ne cacha pas son extrême désir de posséder le camélia.

— Prends, prends, fit le docteur un peu surpris; je ne te savais pas le goût des fleurs.

La précieuse plante en sa possession, Gaspard attendit le soir avec une certaine impatience; et, lorsque le soir fut venu, il sortit de la tour de Croï, le camélia dans ses bras, et prit un chemin qu'il avait suivi déjà plus d'une fois dans ces expéditions nocturnes dont le docteur ne lui avait jamais demandé aucun compte. Il se dirigea vers la maison du père Bâchon.

En effet, plus d'une fois le jeune homme était allé rôder autour de cette maison, où il avait éprouvé le seul profond chagrin de sa vie; chagrin tellement mêlé à un sentiment plus doux que, le temps aidant, le premier de ces deux sentiments s'effaçait peu à peu, et faisait à l'autre place entière dans le cœur de Gaspard.

Dire qu'une espérance positive s'était formulée chez Gaspard ne serait pas juste: il ne s'interrogeait point à ce sujet. Le but de ses espionnages autour de la maison qu'habitait Suzette était de se convaincre par ses yeux que la jeune fille ne s'était point encore envolée vers un autre nid. La crainte seule de ne la plus trouver sous le toit paternel le faisait frissonner de la tête aux pieds.

Quand il avait entendu sa voix, ou entrevu sa robe, il s'en revenait content, et ses études en recevaient une ardente et nouvelle impulsion.

Arrivé près de la haie à travers laquelle, un an auparavant, il avait passé, Gaspard prêta l'oreille à tous les bruits; puis, assuré qu'il ne se trouvait personne au jardin, il fit glisser son camélia par-dessus la haie, dans un endroit où il se trouvait convenablement abrité, et s'éloigna ensuite, se promettant de se retrouver là le lendemain au lever du soleil, afin de surprendre l'étonnement et le bonheur du père Bâchon à la vue de la plante inconnue.

Le soleil n'était pas levé, que Gaspard était à son poste, se faisant petit, afin de n'être point aperçu; et, au moyen de branches faiblement écartées, pouvant voir ce qui se passerait dans le jardin de son ancien ennemi.

Bientôt, Bâchon parut, sa petite serpe d'une main, de la ficelle de l'autre, et se mit à étendre sur un mur de la vigne-vierge, qu'il entremêlait de délicate et odorante clématite.

Ce travail pouvait durer deux heures. Gaspard, craignant d'inquiéter le docteur; et cependant ne voulant point s'éloigner que Bâchon n'eût aperçu la fleur, cela lui fit faire un mouvement d'impatience, que Bâchon entendit.

Bâchon était chasseur.

— Un lapin! s'écria-t-il; si j'avais là mon fusil!

Son attention, attirée du côté où se trouvait le camélia, ses yeux l'aperçurent bien vite, et, aussi vite, il fut auprès de l'arbuste.

S'émerveiller, l'admirer, appeler Suzette, l'interroger sur la présence de cette fleur splendide, en palper délicatement le feuillage épais et brillant, en compter les pétales, en examiner la structure, en constater les boutons, c'est ce que fit Bâchon avec une joie d'enfant ou d'artiste, augmentée peut-être du mystère et de l'inattendu de sa présence.

— Quel nom peut porter cette merveilleuse fleur? fit Bâchon.

— Camélia, répondit Gaspard, se montrant de l'autre côté de la haie.

Suzette et son père tressaillirent; ce dernier de surprise. Il ne reconnaissait point Gaspard dans sa nouvelle tenue. Suzette, au contraire, s'étonnait de le reconnaître sous les habits et avec les façons d'un homme civilisé.

— Monsieur Bâchon, dit Gaspard, cette fleur vient de l'Inde, et n'est point encore connue à Paris; celui qui l'y propagera fera, je crois, une excellente spéculation. Voulez-vous l'accepter comme un dédommagement qui vous est dû?

— Un dédommagement, monsieur? répliqua Bâchon, auquel il ne fallait pas de longues réflexions pour comprendre tout ce que le camélia pourrait valoir d'honneur et de profit à son propagateur; je ne vous comprends point.

— Monsieur Bâchon, je suis Gaspard Pousse-tout-seul.

— Hein? vous êtes?... Tu es?... C'est toi qui?... En effet, je reconnais ses traits; mais, sous cet habit?... impossible!...

— C'est bien moi, monsieur Bâchon; et, si vous voulez me pardonner la grande peine que je vous ai faite l'an

Le docteur E..., le docteur Gaspard, le père Bâchon et Suzette. Dessin de Pauquet.

dernier, je viendrai un autre jour vous raconter comment je ne suis plus le vagabond d'autrefois, mais un homme comme tout le monde; un homme qui travaille à s'instruire, afin de pouvoir travailler à gagner son pain et celui de la femme qui voudra bien lui confier son sort.

Il appuya sur ces dernières paroles. Suzette baissa les yeux.

Quant à Bâchon, il le regardait et l'écoutait bouche béante. Quelque vieux levain de son ancienne colère essaya bien de lui monter au cerveau; le souvenir de sa rose panachée lui passa bien devant les yeux; mais enfin, le camélia était véritablement un dédommagement acceptable, d'une part; d'autre part, il trouvait que c'était bien à Gaspard de venir, de lui-même, reconnaître et réparer un mal dont, à la rigueur, personne, hors Suzette, ne l'aurait pu convaincre; encore, Bâchon ne savait-il point que Suzette fût plus que lui instruite à ce sujet.

— Ainsi, c'était toi? demanda Bâchon, pensant à sa rose. Mais dans quel but? Etait-il possible que ce fût méchanceté pure?

— Non, père Bâchon, cela n'aurait pas été possible.

— La raison alors?

— Je vous la dirai plus tard, si vous me permettez d'entrer chez vous par la porte.

Suzette ne put s'empêcher de sourire de cette allusion à son ancienne manière de pénétrer chez les gens ; et son sourire illumina le visage de Gaspard.

— Viens quand tu voudras, et par où tu voudras, et le plus tôt possible, mon gars, répondit Bâchon, qui, plus il regardait le camélia, plus il y découvrait de beautés ; tu me diras ton histoire et la sienne, ajouta-t-il en désignant la fleur.

VI. — LE DOCTEUR GASPARD.

Gaspard profita de la permission, et revint souvent. Les boutons du camélia avaient fleuri ; l'arbuste avait fourni de magnifiques boutures ; quelques-unes étaient retenues et d'avance payées fort cher.

La paix était faite, et la rose oubliée.

Cependant les absences réitérées de Gaspard, sans nuire à ses études (au contraire, celles-ci tenaient du prodige, et le temps était proche où le vaillant jeune homme se trouverait en état d'aller prendre ses inscriptions à l'Ecole

Intérieur d'une serre. Camélias. Dessin de M. A. de Bar.

de médecine de Paris), les absences de Gaspard affligeaient à la tour de Croï. Le docteur ne s'en plaignit point ; mais, dans son cœur, il accusa Gaspard d'ingratitude, et se reprocha ce nouvel essai de la reconnaissance de l'homme.

Gaspard, de son côté, voulait et n'osait lui ouvrir son âme. Il se sentait partagé entre Suzette et lui, sans pouvoir plus renoncer à l'un qu'à l'autre ; et il craignait que, le docteur sachant toutes choses, son ultimatum fût un choix entre le village et la tour de Croï.

Et pourtant, le père Bâchon, initié aux travaux et aux espérances de Gaspard, prédisposé en sa faveur par le don du camélia, oubliant Pousse-tout-seul et ne voyant que le futur docteur, souriait à des désirs que Gaspard lui avait enfin exprimés, et auxquels, cette fois, Suzette n'avait point répondu par un éclat de rire, mais par une naïve émotion.

— Mon père, dit un matin, au docteur, Gaspard se décidant à s'expliquer ; mon père, un grand bonheur m'advient ; bonheur que je vous dois, comme le reste : Suzette Bâchon consent à devenir ma femme. Voulez-vous me permettre de l'épouser

— J'en étais sûr, fit le docteur; une amourette! quand nous aurions pu vivre si heureux!... Comptez-donc sur quelque chose! Croyez-donc à de belles promesses d'affection! Vieux fou, quand cesseras-tu d'être ta propre dupe?... Mariez-vous, ne vous mariez pas, continua-t-il avec brusquerie, je m'en moque!

— Mon père, nous serions deux à vous aimer et à vous bénir!

— Je ne veux plus qu'on m'aime!

— Si vous consentiez seulement à la voir.

— Qu'elle n'ait pas l'audace de pénétrer ici, au moins!

— Mon père, elle est aussi bonne et douce que jolie; ce serait une fauvette qui égayerait vos vieux jours.

— Ah! parbleu, oui! Une femme chez moi; une femme qui viendrait ranger mes livres, pas vrai? et me faire manger à ses heures? et me mener promener? et me tyranniser, enfin?... Vous devenez fou!... Allez, allez vers elle; quittez-moi... J'avais pourtant eu la sottise de penser qu'il me fermerait la paupière!... Le cœur est incorrigible!... Eh bien! je ferai comme Broussais, je me la fermerai moi-même!

Malgré cette sortie, à laquelle il s'attendait, Gaspard revint à la charge; son chagrin, sa tendresse filiale, son respect, eurent l'effet qu'on en devait augurer auprès d'un homme aussi réellement généreux que le docteur. D'abord, il fut amené à permettre qu'on lui parlât de Suzette; puis, il consentit à la regarder de sa tour, alors qu'elle passait sur la route. Enfin, il voulut bien qu'elle lui fût présentée, et, dès lors, la victoire était certaine.

En effet, quelques mois plus tard, à l'issue d'une thèse victorieusement soutenue par Gaspard, le docteur E... descendit de sa tour, et suivit les époux à l'autel, escorté par toute la population de Fontenay, Maclou en tête; aussi curieuse de voir celui qu'elle savait être sa providence, que de reconnaître le vagabond Pousse-tout-seul dans le docteur Gaspard, dans l'heureux mari de Suzette Bâchon.

— Monstrueuse mésalliance! affirmait Mme Allain, et qui lui rappelait le second mariage de la reine d'Espagne, du temps qu' elle nourrissait le treizième de la marquise d'Almeïda!...

ADAM BOISGONTIER.

P.-S. MONOGRAPHIE DU CAMÉLIA.

A cette aventure d'un camélia, si ingénieusement contée par notre collaborateur, nous ajouterons quelques détails monographiques sur cette plante célèbre, adoptée aujourd'hui par la mode avec un enthousiasme qu'aucune dépense n'arrête.

Le camélia, frère du théa, est originaire comme lui des chaudes régions de l'Asie orientale. Pour ces peuples habitués à son éclat, il joint l'utile à l'agréable, ou plutôt — tranchons le mot — il est une plante potagère. Ses graines fournissent une huile qui s'applique à toutes sortes d'usages, et ses feuilles composent une espèce de thé, ou se mêlent aux thés véritables afin de les parfumer. Les Chinois l'appellent même fleur de thé (*tchu-ouah*).

Le camélia du Japon, le roi de nos serres, fut introduit en Angleterre vers 1739, mais il n'est répandu en France et en Europe que depuis le commencement de ce siècle. Rival de la rose, il est la passion des riches horticulteurs, qui ont multiplié ses variétés jusqu'à près d'une centaine. C'est une branche d'industrie considérable à Paris et à Londres, où les soins qu'exige le camélia en maintiennent le prix très-élevé, tandis qu'au midi de l'Europe, et même sur les côtes occidentales de France, il forme en pleine terre des buissons d'une magnificence éblouissante.

La cherté des camélias à Paris a donné lieu dernièrement à une piquante aventure.

C'était aux courses de Chantilly. Il y avait dans une tribune, parmi des jeunes gens très-osés dans leurs paris, un banquier aussi connu par son avarice que par son opulence.

Mme de R..., sa nièce, habituée a jeter l'argent par la fenêtre, essayait en vain de l'attirer dans ses gageures pour tel ou tel cheval. Le Crésus se défendait avec une obstination indomptable, et ne risquait pas le moindre louis sur la foi des jockeys.

Enfin, Mme de R..., voyant partir le coureur le plus célèbre, dit à son oncle :

— Tenez, je vous fais beau jeu : je parie cent francs contre *Imperor* si vous voulez parier pour lui dix camélias, à choisir chez Michel.

Dix camélias ne sont pas une affaire, pensa le banquier.

Et il tint la gageure avec toutes les apparences de la galanterie.

Contre les probabilités de la chance, *Imperor* fut battu, et l'oncle dit à la nièce de choisir dès le lendemain les dix camélias, et de lui envoyer la quittance de Michel.

Le lendemain, en effet, le banquier reçut une note ainsi conçue :

Dix camélias à 200 fr., ci. . . . . 2,000 fr.

Il jeta les hauts cris, et courut chez sa nièce.

Il y trouva, dans une galerie disposée en jardin d'hiver, dix pieds de camélias, dix arbustes magnifiques, dressés dans leurs caisses monumentales, et couvrant tout un mur en treillage de leurs feuilles et de leurs fleurs admirables.

— C'est là ce que vous appelez dix camélias, madame?

— Oui, monsieur, ne les jugez-vous pas dignes de ce nom? Je vous jure qu'il n'y en a pas de plus beaux chez Michel.

— Je le crois parbleu bien! Mais j'ai parié dix fleurs de camélia, un bouquet, et non dix pieds de camélia, une serre!

— Allons donc, vous plaisantez! répartit Mme de R... Je prends pour arbitres les témoins de notre gageure.

C'est ce que fit le millionnaire, qui se vit condamner d'une seule voix.

Quand vous parierez des camélias, établissez bien qu'il s'agit de fleurs et non de pieds; car vous voyez où peut conduire la confusion.

P.-C.

après page 310

Et d'abord vous remarquez un détail important sur le sac du zouave ; ce détail est un chat tranquillement assis.

Décidément, notre Chronique de décembre dernier disait vrai, le chat est l'ami et le compagnon du zouave en Crimée : témoin cette aventure, garantie par un témoin oculaire, et que nous extrayons d'une grave correspondance de Sébastopol.

Un zouave avait un petit chat qu'il aimait beaucoup. Il l'avait apporté d'Afrique et peut-être de France, peut-être du foyer paternel. Bref, le petit chat était devenu le camarade inséparable du joyeux soldat. Dans les temps de repos, le petit chat dormait à côté de son maître. A l'heure de la soupe, le petit chat recevait exactement sa ration tirée de la gamelle ; et, pendant les marches, il grimpait sur le sac du troupier, dont il payait la course onéreuse par mille espiégleries à l'heure de la halte.

On était en face des Russes, au mamelon vert.

Le clairon sonne ; le zouave court aux armes et se met en ligne ; le petit chat est à son poste. La mitraille donne, le petit chat n'a pas peur. La mêlée commence ; le soldat se précipite sur l'ennemi ; il se jette à terre pour éviter un éclat d'obus ; il se relève, se baisse encore, se redresse de nouveau et combat comme un lion ; le petit chat tient bon. Enfin, une balle a frappé le zouave, qui tombe baigné dans son sang ; aussitôt le petit chat court à l'endroit de la blessure, la regarde, et puis le voilà léchant doucement la plaie. Il étanche le sang, et fait si bien qu'il empêche le mal de s'envenimer, et donne le temps au docteur de venir mettre sur la blessure un appareil qui la guérira.

Les Anglais en Crimée : Rifleman, highlander (Ecossais), Hussard, etc.

L'histoire du petit chat fut connue ; aussi, lorsque le maître fut transporté à l'hôpital de Constantinople, on fit une exception à la règle invariable de l'hospice, et on admit le petit compagnon avec son maître, qui ne veut plus s'en séparer.

On se figure tout ce qu'une pareille anecdote, répétée de bivouac en bivouac, a dû ajouter à la popularité des chats dans le camp français.

La bourse et la gloire. — Une autre aventure, qui a fait du bruit de Paris à Sébastopol, est celle du remplaçant Henri ***. Le premier chapitre date d'il y a deux ans, et avait été raconté par un chroniqueur de la Bourse,

car la scène s'ouvre aux portes de ce temple de la spéculation.

—En ce temps-là donc, suivant ledit chroniqueur, quatre jeunes gens, à peine échappés du collége, formèrent une association, non pas pour composer un vaudeville, comme cela se fait à cet âge, mais pour devenir riches en moins de temps qu'ils n'en auraient mis à rimer quelques couplets. Bref, nos quatre jeunes gens s'étaient réunis pour tenter les aventures de la Bourse. Ils étaient tous les quatre indépendants, pauvres, et très-bien disposés à se faire honneur et plaisir de cette fortune dont ils avaient soif, et qu'il leur semblait si facile d'acquérir.

Mais encore, pour faire fortune, fallait-il avoir quelque argent et mettre sur le tapis un premier enjeu. Bien que les coulissiers de la Bourse soient très-portés à faire crédit, et qu'en ce temps-là, chaque jour voyant naître des affaires nouvelles, il fût facile d'agioter sur des promesses d'actions, nos quatre jeunes gens sentirent bientôt l'indispensable nécessité d'une mise de fonds, si mince qu'elle fût.

Mais, en versant dans la caisse sociale toutes leurs ressources réunies, ils avaient tout juste de quoi dîner.

— Comment faire de l'argent?

Telle était la question, qui se renouvelle souvent dans le monde, et chez les agioteurs plus que chez le reste des mortels.

La situation était pressante; une affaire superbe se présentait; une hausse énorme était prévue sur une valeur nouvellement émise, et l'on pouvait encore se procurer des promesses d'actions à un prix assez avantageux; mais le coulissier auquel nos quatre jeunes spéculateurs avaient accordé leur confiance avait manifesté quelque doute sur la solvabilité de ses clients.

Il fallait lui montrer une certaine surface financière et capter son crédit en lui remettant un léger à-compte de couverture. Trois ou quatre billets de cinq cents francs auraient fait merveille. Mais où les trouver?

On tint conseil, et, après une longue délibération où furent agités de nombreux expédients, qui tous péchaient par quelque vice radical, une idée ingénieuse surgit tout à coup dans l'assemblée.

— Messieurs dit un des jeunes spéculateurs, je tiens notre argent! Voici mon moyen. Nous avons tous les quatre satisfait à la loi du recrutement: eh bien! que l'un de nous se vende comme remplaçant, et le prix de son engagement fera l'affaire.

La proposition était grave, mais, faute de mieux, elle fut adoptée avec enthousiasme.

Aucun des quatre associés ne se dévouant au salut commun, il fut convenu que l'on tirerait au sort.

Les quatre noms, inscrits sur des bulletins, furent placés dans un chapeau. Un des concurrents mit la main dans l'urne de castor, et retira, —ô raillerie du sort! — retira le bulletin portant son nom: Henri ***.

Fidèle à sa parole, il avait, dès le lendemain, signé son pacte de remplacement.

Que lui importait d'ailleurs cette formalité! La fortune n'allait-elle pas venir, pour lui rendre la liberté en lui donnant toutes les joies de la vie!

Il était bien convenu qu'aussitôt les premiers bénéfices réalisés on libérerait le conscrit en lui achetant à son tour un remplaçant, et comme ces bénéfices étaient aussi prompts que certains, le soldat d'un jour ne devait pas avoir le temps d'endosser l'uniforme.

L'opération du remplacement donna une somme de quinze cents francs, que les trois associés civils et l'associé militaire s'empressèrent de remettre à leur agent de la Bourse, — et les voilà lancés! —

Or, devinez maintenant le second chapitre, que l'historien du premier n'a pu dire, attendu qu'il vient de s'achever sous les murs de Sébastopol.

Nos spéculateurs gagnèrent d'abord quelque argent, mais ils voulurent en gagner davantage, et ils engagèrent leurs bénéfices dans une nouvelle opération.

Pendant ce temps-là l'ordre de partir arriva au conscrit, et il rejoignit son régiment... à Marseille. Le prix de son rachat devait lui être expédié dans cette ville, — à la liquidation de la fin du mois. Malheureusement la liquidation fut désastreuse, et le rachat renvoyé au mois suivant... Là-dessus, nouvel ordre de départ, cette fois pour Constantinople.

Le héros malgré lui écrit lettres sur lettres à ses associés. Pas de réponse... Il en prend son parti, s'embarque, et à son tour n'envoie plus de ses nouvelles.

On apprend seulement, au bout de quelques mois, par les journaux que son régiment s'est distingué à la bataille de l'Alma.

Alors, enfin, une lettre des trois Parisiens annonce au militaire qu'ils sont en mesure de le remplacer et de le rappeler en France.

C'était la veille du combat d'Inkermann.

— Il est trop tard, répond le soldat; j'ai pris goût au métier. Je suis sergent, j'attends l'épaulette... Versez mon argent à la souscription pour les troupes de Crimée.

Et pas de nouvelles encore jusqu'en janvier 1855.

Qu'étaient devenus cependant nos trois spéculateurs?

Par une soirée glaciale, au fond d'un misérable hôtel garni, trois jeunes gens, assemblés en silence, venaient de s'enfermer hermétiquement, et allaient allumer un réchaud plein de charbon, — lorsqu'une main vigoureuse frappe à leur porte, et une voix connue leur dit:

— Ouvrez, camarades!

Les trois jeunes gens ouvrent en effet, et reconnaissent Henri *** en uniforme de lieutenant, décoré de la Légion d'honneur...

Henri, à son tour, reconnaît ses trois associés, et, à la vue du réchaud fatal, les interroge avec angoisse.

— Hélas! oui, répond l'un d'eux, ruinés à fond, désespérés, et prêts à mourir au bord de l'abîme.

Puis il raconte comment la Bourse a trompé toutes leurs espérances et détruit toutes leurs illusions.

Henri, de son côté, leur dit comment la gloire a souri à son courage et l'a élevé du chevron à l'épaulette, de la médaille à la croix d'honneur, jusqu'au congé de convalescence qui ne sera pas long et qu'il est venu passer près de ses amis.

— Profitez de la leçon, conclut-il, et laissez comme moi la Bourse pour la gloire!

Au lieu de servir au suicide, le réchaud servit à faire un punch.

Le lendemain, les trois spéculateurs s'engageaient, et le mois suivant, Henri *** les présentait à son colonel devant Sébastopol...

Ils s'y sont déjà distingués, et, avant la fin de la guerre, ils auront trouvé l'épaulette ou une mort héroïque.

LES ORIENTAUX INVENTEURS DES EXPOSITIONS INDUSTRIELLES.

En passant en revue les produits de l'Orient au Palais des Champs-Élysée, le *Siècle* révèle un fait curieux à constater, au moment où l'Orient et l'Occident se donnent

la main dans l'intérêt de la civilisation. Ce fait est l'invention des expositions industrielles par les Arabes, les Persans et les Turcs.

M. Gastineau rappelle d'abord — que c'est aux Arabes que nous devons la lithotritie, l'arithmétique et le système de numération en usage aujourd'hui. Ils ont réformé le calendrier, dressé des cartes géographiques, de nouvelles tables astronomiques, inventé le balancier, le gnomon à trou, les alambics, les cornues, le papier de coton; ils revendiquent également les armes à feu, la poudre à canon, ainsi que la boussole, dont leurs caravanes du Sahara se sont servies avant que les Chinois ne l'aient utilisée pour la navigation.

M. de Humboldt (*Cosmos*), M. Sédillot (*Histoire des Arabes*), et M. Michelet (*Renaissance*) ont rendu pleine justice à l'intelligente initiative des Arabes.

Lorsque les Arabes, ajoute l'auteur, sont fatigués de cette création inouïe dans toutes les branches des connaissances humaines, les Persans et les Ottomans reprennent l'œuvre interrompue. Leurs bâtiments de commerce visitent l'Inde, la Chine, l'Afrique australe, et portent aux contrées les plus lointaines les découvertes et les produits de l'Afrique et de l'Asie. A la suite de ces voyages, les peuples visités viennent à leur tour apporter leurs denrées sur les grands marchés de l'Orient: les productions de l'Espagne, de l'Italie de l'Égypte, de la Perse, de la Russie, de l'Abyssinie, abondent aux entrepôts de la Mecque, de Médine, de Damas et de Bagdad. L'Orient devient le rendez-vous, le centre commercial du monde entier. Les sultans de Constantinople déploient un luxe extraordinaire, une magnificence sans bornes. Ils donnent des fêtes qui réalisent ce que l'imagination a pu rêver de riche et de merveilleux, et c'est très-probablement à ces fêtes splendides que l'Occident a emprunté la première et féconde idée de ses expositions universelles.

Les fêtes de la Circoncision étaient des plus solennelles. Comme nos expositions, elles s'annonçaient et se préparaient quelques mois d'avance. Chaque puissance en rapport diplomatique avec l'empire ottoman envoyait son représentant; les commerçants et les industriels arrivaient de toutes parts. Les corporations ouvrières de l'empire se réunissaient à Constantinople, et faisaient l'exposition des produits de leur industrie qui devaient être offerts au sultan.

A la fête de la Circoncision célébrée sous Mohammed IV, le 16 juin 1675 (12 rebioul-ewel 1086), les cordonniers exposèrent des bottes monstrueuses et une paire de bottines brodées et ornées de pierres précieuses; les orfévres, des fleurs d'or, des cyprès d'argent; les commis-marchands, les plus riches étoffes; les chaudronniers, de grand vases et des bassines en argent; les ouvriers en soie, des tapis de soie; les fourbisseurs, des armes, des sabres avec des fourreaux dorés et des poignées d'agate, d'aloès et de dents de morse; les corroyeurs, des peaux de lion, de tigre, d'ours, de léopard, de lynx, d'hermine, de zibeline; les tailleurs, outre leurs étoffes, des vases de senteur et de parfums; les maçons, un kœschk (extérieur d'un édifice) portatif et trois fontaines jaillissantes; les boulangers et les bouchers, ne pouvant offrir du pain et de la viande au sultan, exposèrent des coussins en velours et en étoffes persanes.

Tous les exposants avaient des déguisements particuliers à leur profession. Les commis-marchands, l'épée au côté et le bouclier sur l'épaule, s'étaient affublés de peaux de tigre; les orfévres étaient vêtus en juifs, les tailleurs en Persans, les cordonniers en Arméniens; les riches corroyeurs portaient toutes les fourrures dont ils trafiquaient, et leur boutique était traînée par quatre mulets étincelants de pierreries. Vingt-quatre palmiers artificiels offraient au public l'emblème de la fête et de l'exposition des produits. Après le temps consacré à l'exposition, chaque corps de métier défilait avec ses produits et allait les porter au sultan. —

LE PALAIS DE CRISTAL DE... HENRI VIII.

Autre curiosité historique plus singulière encore et plus inconnue. Notre *Mercure* de juin dernier citait ce passage de Robert de La Mark sur le palais de verre dressé par Henri VIII au camp du Drap d'or, en 1520, passage qui mérite d'être conservé dans nos colonnes:

« Et estoit ladicte maison aux portes de Chesnes, assez proche du chasteau, et estoit de merveilleuse grandeur en carrure; toute de bois, de toile et de verre; et estoit la plus belle verrine que jamais l'on vist; car la moitié de la maison estoit toute verrine, vous asseure qu'il y faisoit bien clair.

« Et y avoit quatre corps de maison, et au moindre vous eussiez logé un prince; et estoit la cour de bonne grandeur, et au milieu de ladicte cour, et devant la porte y avoit deux belles fontaines qui jetoient par trois tuyaux, l'un ypocras, l'autre vin, et l'autre eau; et la chapelle, de merveilleuse grandeur, et bien estoffée, tant de reliques que touts aultres paremens. »

Or, pendant que nous relevions cette page instructive du vieux chroniqueur, un savant historien, M. Michelet, publiait son *Histoire de France au seizième siècle* (1), et, en confirmant l'existence de ce palais de verre de Henri VIII, nous apprenait qu'il eut la plus terrible influence sur les destinées de l'Europe. La guerre en sortit, tout armée de ses fléaux, comme la paix doit sortir du Palais de cristal de 1855.

La fameuse entrevue (du camp du Drap d'or), négociée depuis dix-huit mois, eut lieu, raconte M. Michelet, le 7 juin 1520.—François Ier partit d'Ardres; Henri, de Guines. Les deux princes arrivèrent en même temps sur les deux coteaux entre lesquels coule une petite rivière. Les deux cours, en deux masses épaisses comme deux petites armées, restèrent sur les hauteurs; les deux rois descendirent. François Ier était à cheval, faisant porter l'épée royale devant lui par le connétable de Bourbon. Henri VIII, le voyant de loin, avisa qu'il fallait aussi qu'on portât l'épée d'Angleterre; on la chercha, on la tira, et on la porta de même.

Ils se joignirent, s'embrassèrent avec effusion.

L'œil pénétrant d'Henri avait fort remarqué la figure de celui qui portait l'épée. Il sut qui il était, et dit au roi: « Si j'avais un tel sujet, je ne lui laisserais pas longtemps la tête sur les épaules. »

Le banquet royal fut dressé. En toute cordialité, les Anglais offrirent aux Français des vins, des rafraîchissements. Puis Henri VIII prit le traité des mains des gens de robe longue, un traité d'intime alliance. Son titre de roi de France y était. Il le passa galamment, disant: « Ceci est un mensonge. »

Dès le lendemain, on fit les lices, qui remplirent toute la vallée: neuf cents pas de long et trois cents de large. Au bout, des arbres de drap d'or aux feuilles de soie verte où pendaient des écussons frères, en ce jour réconciliés. Autour, des échafauds immenses pour les dames et la noblesse. Puis, çà et là, des pavillons, palais improvisés,

(1) Un volume in-8°. Paris. Chamerot, éditeur.

d'un incroyable luxe, les plus précieuses étoffes employées en plein air pour toits, murailles et couvertures. *La merveille était le palais d'Angleterre, qui n'était que fenêtres, un Windsor de verre, lumineux, recevant par cent cristaux et renvoyant le soleil.*

Le 9 juin ouvrit le tournoi, où François Ier montra sa grâce autant que sa force. Henri, fort et sanguin, s'y anima tellement, qu'oubliant que c'était un jeu, il assomma le pauvre diable qui lui était opposé ; il lui asséna sur la tête un si vigoureux coup de lance qu'il ne remua plus. On le releva. Le cheval d'Henri VIII n'était guère moins malade. Il avait eu de telles secousses, qu'il creva la même nuit.

Les politiques qui avaient arrangé l'entrevue d'après les histoires d'Italie, de César Borgia, ou de la mort de Jean sans Peur, avaient pris des précautions extraordinaires et ridicules. Le roi, qui avait plus d'esprit, sans en rien dire, un matin, jette sur lui une cape espagnole, saute à cheval, arrive aux postes anglais. Il y trouve deux cents archers. « Vous êtes surpris, dit-il, je vous fais mes prisonniers. Menez-moi au roi. — Il dort. » François Ier va son chemin, frappe lui-même à la porte, entre. Grand étonnement d'Henri. « Vous avez raison, dit-il, de vous fier. C'est moi qui suis votre homme, et qui me rends à vous. » Il lui passe un riche collier. Le roi riposte par un bracelet qui valait le double, et dit : « Vous m'aurez pour valet de chambre », et veut lui chauffer la chemise.

Cette démarche avançait les affaires plus que dix années de diplomatie.

— Mais pourquoi, dès le lendemain, la scène a-t-elle changé de face? Pourquoi le soupçon et le mécontentement ont-ils remplacé la bonne humeur du roi d'Angleterre? Pourquoi prend-il de travers tout ce qui lui arrive, tout ce que dit et fait son allié de la veille? Écoutons encore l'historien.

— Le roi de France, sans le vouloir, éclipsait, écrasait Henri VIII. Dans cent détails imperceptibles, il l'emportait auprès des femmes. Henri était très-beau encore à vingt-huit ans. Mais ses yeux, rétrécis par ses fortes joues, devenaient petits. La précocité d'embonpoint, ce fléau des *beaux* d'Angleterre, le menaçait. Quelqu'un ayant dit sottement que, les deux rois ayant même taille, les mêmes habits leur iraient, ils changèrent; Henri VIII prit ceux de François Ier, mais bien à la rigueur, au risque de les faire éclater.

Il avait montré sa vigueur à coup sûr dans le tournoi, mais moins de grâce, ayant eu le malheur de frapper trop fort. Il reprit son avantage dans l'exercice national de l'arc; les Anglais maniaient avec orgueil l'arme d'Azincourt. Rudes lutteurs aussi, ils l'emportèrent sur les Français. Ce mauvais exercice où le perdant amuse l'assistance, faisant des chutes ridicules qui toujours humilient, avait lieu *devant les dames* (dit le témoin oculaire). On pouvait prévoir qu'il y aurait de très-grands efforts, de la violence. Henri VIII prit François Ier au collet, et lui dit : « Luttons. » Sans doute il se croyait plus fort. L'autre était plus adroit, moins lourd. Qu'eût fait un politique? il eût refusé, ou serait tombé. François ne fut point politique; il oublia le but de l'entrevue; il songea au *qu'en dira-t-on?* aux femmes, et d'un malheureux croc-en-jambe il mit son homme par terre.

Leurs gens, qui étaient là autour, et qui auraient dû empêcher cette sottise, en firent eux-mêmes une plus grande. Ils les séparèrent, prièrent, obtinrent qu'Henri VIII, humilié et irrité, ne prît pas sa revanche. Il resta le cœur gros, emporta sa rancune.

Une messe, que dit Wolsey aux deux rois pour terminer, ne calma rien, on peut le croire. On se sépara froidement. Henri VIII alla tout droit à Gravelines pour s'entendre avec Charles-Quint, contre François Ier. —

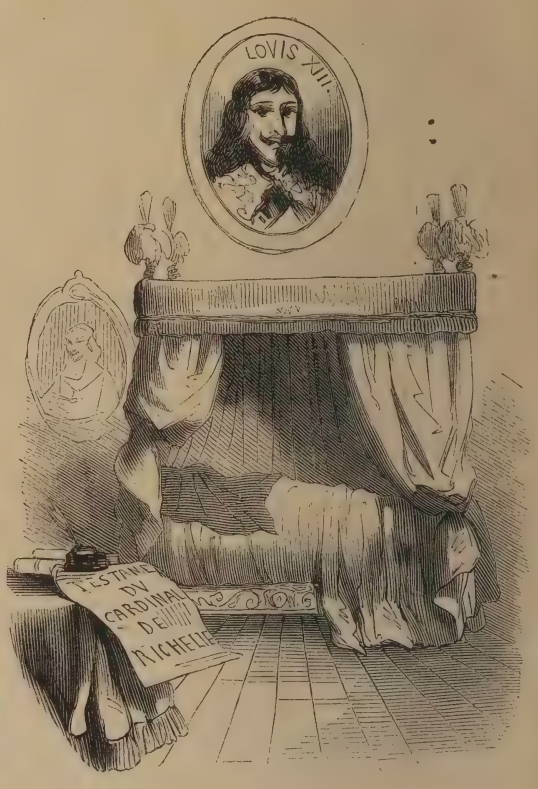
Et encore un coup pourquoi ce revirement, qui engendra vingt-six ans de guerre, mit l'Europe à feu et à sang, aboutit à la ruine de la France et à la captivité de son roi?

Parce que, la veille de ce jour décisif et solennel, « *un « coup de vent*, dit M. Michelet, *avait joué le tour à « Henri VIII d'emporter et de briser sa maison de cristal.* »

On ne savait pas encore, en ce temps-là, construire les palais de verre aussi solidement qu'aujourd'hui. Celui des Champs-Élysées, comme celui de Hyde-Park, est assez bien établi sur sa base pour offrir à l'Angleterre et à la France, dans la prochaine entrevue de leurs souverains, la revanche aimable et pacifique de l'ancien camp du Drap d'or.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIII.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN DERNIER.

On parlait à Henri IV d'un ancien ligueur qui ne l'aimait pas; le roi répondit : « *Je lui ferai tant de bien qu'il m'aimera malgré lui.* » (*Je* luit — *fe* ré — temps — deux bien — *qu'* — ile *m'*aime — rat — malle — *gré* luit.)

TYPOGRAPHIE DENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. PATIN.

La fondation de l'Académie des sciences, d'après une gravure du temps.

Expliquez la chose comme vous voudrez; il semble qu'une destinée particulière soit attachée à chaque fauteuil, préside au choix de ceux qui doivent l'occuper et constitue comme une dynastie d'esprits analogues, éclairés d'une même lumière et se touchant par plusieurs points sympathiques. La physionomie de chacun des quarante

fauteuils diffère. Celui que le secrétaire perpétuel occupe aujourd'hui rayonne de caprice, chatoie d'esprit, et, sans abdiquer l'érudition et la raison, éloigne toute idée de gravité magistrale, de régularité systématique, surtout de dépendance officielle. En abordant le fauteuil de l'aimable et érudit M. Patin, nous touchons le pôle contraire, non pas l'ennui, le pédantisme ou le lieu commun, tant s'en faut, mais l'ouverture lumineuse de l'intelligence, la facilité, l'expansion, la grâce, un heureux mélange des qualités du savant et de celles de l'homme du monde. Ici plus de Bohême; les aventuriers ont disparu; le bouffon, le bizarre, le hasardeux s'évanouissent. Mais, en revanche, voici le journalisme à son aurore; les Revues éclosent; je reconnais les propres ancêtres du *Musée des Familles*. La modeste et douce figure un peu fine, un peu sèche, mais candide et avisée de l'abbé Gallois du *Journal des Savants*, se montre la première. Saluons notre excellent aïeul, digne de toute estime. Il écrivait comme on doit écrire quand on aime mieux être le fil électrique et le point vivant de communication entre les idées que le porte-voix de sa renommée et le proclamateur de sa gloire.

Saluons encore M. Suard, le favori du dix-huitième siècle. Celui-ci, à son tour, homme de conversation et du monde, comme l'abbé Bourzéis, de la Ville et Gallois, répandit au milieu de ses contemporains les connaissances nouvelles de son époque. Convenez-en, voilà de gracieux amis et des causeurs que l'on est heureux de rencontrer. La plupart, comme Horace et M. Patin, le dernier en date, ont reçu d'en haut le secret de la vie heureuse, le *medio tutissimus ibis*. Entrons dans leur compagnie pour nous instruire, les admirer sans violence, et les imiter autant qu'il sera en nous.

I. — L'ABBÉ AMABLE DE BOURZÉIS.

(Nommé en 1633.)

Voici un modèle brillant et achevé de conduite et de politique. Ami de Mazarin, favori de Colbert, protégé des seigneurs, favorisé par les rois et les papes, accueilli de tous, objet des louanges universelles, courtisé par les gens de lettres; — l'abbé de Bourzéis recueille les honneurs de toutes les vertus et se couronne de toutes les gloires.

Il est considéré, vénéré, employé par tous les gouvernements successifs. Voyez-le, en soutane brillante et en rabat éclatant de simplicité, pénétrer chez le ministre, entrer chez la reine, présider une assemblée de théologiens, monter en carrosse, s'acheminer vers l'Espagne ou la Hollande, y aplanir les difficultés diplomatiques les plus épineuses, revenir sans bruit, se renfermer dans son cabinet, écrire en faveur de la grâce et du jansénisme, soutenir son opinion avec élégance et avec force, céder et se replier quand il le faut, et sans bassesse comme sans forfanterie rester maître de toutes les positions. Lorsque Racine reçoit de Sa Majesté Louis XIV une pension annuelle de 800 livres, — Molière 1,000, et Corneille 2,000, — notre abbé de Bourzéis, dont la postérité sait à peine le nom et ne lit pas une ligne, touche 3,000 livres de rente annuelle; sa pension est aussi considérable que celle de M. Chapelain, distributeur de ces bienfaits royaux.

C'était un Auvergnat, comme Marmontel; élève des jésuites, qui venaient de commencer cette vaste entreprise de l'éducation universelle. Il naquit à Volvic près de Riom, le 6 avril 1606; débuta par être page, c'est-à-dire par l'élégance et l'activité de la vie; fut amené à Rome à dix-sept ans, de là en Piémont, et reçut le dernier poli de cette civilisation profondément habile, tendant au succès non par tous les moyens, mais par les plus sûrs. Après avoir passé des mains des Jésuites entre celles des protonotaires et des membres de la daterie apostolique, il se trouva lancé dans le monde confus et l'impétueux tourbillon du jansénisme et du molinisme, de l'abbé de Saint-Cyran et du P. Amat. Il se tira d'affaire avec une hauteur de prudence et une calme finesse que personne ne prenait pour de l'astuce. Vous diriez M. de Talleyrand par un temps plus tranquille et rassuré par une autorité qui le protége mieux. Rien ne lui échappe : poésies, langues orientales, pamphlets de controverse, réponses diplomatiques, livres de dévotion, mémoires de jurisprudence, il essaye tout. Et voyez à quel intérêt il place la science qu'il possède : c'est un poëme du souverain pontife Urbain VIII qu'il traduit en vers grecs; et ses heureux hémistiches lui valent un prieuré de Bretagne. On le présente à Louis XIII à son retour de Turin, et voici l'abbaye de Saint-Martin-de-Cores qui devient sa récompense. Il n'a pas vingt-sept ans lorsqu'on le jette à l'Académie française, et il y figurera bien, vous n'en pouvez douter. Il est vrai que Pierre Corneille attendra longtemps à la porte. Mais quoi! le pauvre homme a le manteau un peu troué, la tête basse, l'air plus que modeste, une grande défiance de lui-même, une tournure commune; les marmitons de Richelieu vont parodier ses pièces. Il laissera une année entière se passer sans remercier Colbert d'avoir rétabli sa pension, etc., etc. Causes de défaveur aussi notables et aussi faciles à concevoir que les causes de la grande faveur dont l'abbé de Bourzéis a joui, lui qui se présentait si bien, parlait si convenablement, n'effrayait personne de son savoir, mais charmait tout le monde de l'universalité de ses connaissances, et apaisait toutes les rivalités par la magie de ce savoir-vivre.

Directeur et éditeur des ouvrages de controverse que publiait le cardinal de Richelieu; chargé de réfuter les arguments politiques de l'Espagne dominatrice; envoyé secret en Portugal, pour empêcher le prince héréditaire de ce royaume d'épouser Mlle de Bouillon, nièce du grand Turenne; partout on le retrouve. Il se multiplie. Le *Journal des savants*, qui vient de naître sous les mains du conseiller Sallo, s'enrichit de ses articles. Placé à la tête de l'Académie des inscriptions, et chef d'une assemblée de théologiens qui se tenait dans la bibliothèque du roi, — il servait à tout, et semblait honorer toutes les fonctions. Il promit toute sa vie une *Histoire du cardinal Mazarin*; nul n'en savait plus long que lui. Mais il s'en garda bien. Menace ou promesse, c'était encore là un moyen de succès. Aussi, le malin et clairvoyant Guy-Patin écrivait-il en ricanant à ce sujet : « Oh! que cela serait beau s'il disait tout; mais il n'en fera rien, il n'en serait pas bien payé. » Il y a toujours dans quelque coin du monde, dans quelque retraite ignorée, au milieu de l'illusion la plus générale, un observateur, un prophète, qui perce à fond les choses et qui sait ce qu'il en est.

A l'Académie, comme ailleurs, notre grand Bourzéis est de tous les travaux : de celui du Dictionnaire, du comité ou de la commission nommée pour examiner de haut *le Cid* de ce pauvre Corneille, de celle qui devait examiner le plan de la grammaire, etc., etc.

Arbitre universel, consulté des ministres, il n'y a pas aujourd'hui un de ses livres que la postérité daigne consulter.

Merveilleuse et complète habileté!

Eh bien! il eut aussi ses mécomptes. Après la paix

de 1661, lorsque l'infante d'Espagne devint reine de France et que le roi l'alla chercher à Saint-Jean-de-Luz, notre abbé avait plus de cinquante ans. Il ne lui manquait rien, si ce n'est un évêché qu'il désirait fort; et, parmi les panégyriques dont les courtisans et les solliciteurs accablaient Mazarin triomphant, celui de l'abbé de Bourzéis ne fut ni le moins fleuri, ni le moins emphatique, ni le moins humble. Au lieu de l'évêché attendu et demandé, Mazarin, qui était de la même école, paya de la même monnaie, et Bourzéis reçut avec un sourire mélancolique le petit billet que voici :

« Monsieur,

« Je vous suis obligé des louanges que vous donnez à ce « que je puis avoir contribué à ce grand ouvrage de la « paix et du mariage du roi; mais vous voulez bien que « je vous dise que c'est exposer ma modestie à une trop « grande épreuve que de relever mes faibles soins avec « autant d'art que d'éloquence. Aidez-moi plutôt à remer- « cier Dieu de la grâce qu'il m'a faite de se servir de moi « comme d'un petit et chétif instrument, pour faire écla- « ter davantage sa puissance et sa gloire. Cette marque « d'affection me touche plus que vos éloges, et répond « mieux aussi à l'estime que je fais de votre vertu; vous « ne me la devez pas refuser, étant comme je suis, etc., »

II. — L'ABBÉ JEAN GALLOIS.

(Élu en 1673.)

L'honnête homme qui se présente à nous se trouve sur la limite où le grand désintéressement et le dévouement chrétien vont se perdre dans l'ascétisme, et cessent de compter parmi les qualités mondaines. Celui-ci est l'homme de lettres par excellence : les livres sont sa vie; la pensée est l'air qu'il respire. Il s'intéresse à tout; il surveille, du fond de sa retraite, le mouvement du monde; la naissance des journaux, à laquelle il prend une part active; les débats des savants; les théories de Descartes; les mauvais livres, les bons livres; l'usage du chocolat, qui nous venait de l'Espagne, et que l'on avait adopté avec les *galons* ou *galans*, et les tragi-comédies de Lope.

Je me figure un petit homme bien simple, bien propre, bien net, point musqué; l'œil vif et attentif, l'oreille aux aguets; poli sans affectation; parlant bien, mais d'un ton assez bref; questionnant tout le monde sans indiscrétion, donnant son avis en peu de mots, racontant des anecdotes d'un style uni, mais piquant dans sa sobriété; aimant non-seulement les lettres, mais les arts, les sciences, les nouveautés, les découvertes, l'érudition, le progrès de l'humanité dans toutes les voies; curieux à la fois et communicatif; enfin, le journaliste-né.

Vraiment M. de Colbert, que l'avenir reconnaissant appelle Colbert tout court, a eu raison de prendre chez lui, de loger, de nourrir et de faire monter dans son carrosse cet aimable personnage, fait pour l'amuser et pour l'instruire, fait aussi pour le renseigner avec justesse sur ses contemporains, sur les gens de lettres et sur les savants. Le ministre rattrapait un peu de latin dans sa conversation avec l'abbé Gallois; et Choisy, cet autre abbé, qui n'était pas un humaniste de premier ordre, a grand tort de railler cette scène et de tourner les deux personnages en ridicule. J'aurais aimé à savoir le jugement précis du modeste abbé sur les événements de son époque. Si l'ornement et l'éclat lui manquaient, jamais la justesse et la précision ne lui faisaient défaut. Il savait les livres, il savait les hommes. Il vivait de peu, et son abbaye de Cores, bénéfice qu'il avait hérité de l'abbé de Bourzéis, finit par l'embarrasser, si bien que, pour être plus libre de soins et de gestion, il s'en démit un beau jour. Indépendance heureuse et charmante de l'esprit!

Ce n'est pas qu'il ne fût brave à sa manière. Tout le monde voulait que les muses classiques, que le souvenir de Rome et de la Grèce présidassent aux inscriptions monumentales de la France. Telle avait été l'opinion de l'abbé de Bourzéis, toujours serviteur de l'idée en crédit; telle ne fut pas celle du bon Gallois, qui n'était pas pour rien fondateur de cet instrument de communication de la pensée, qu'on appelle un journal. « Il faut, dit-il avec une naïveté touchante, que la postérité, en admirant dans notre idiome national les actions héroïques du plus grand roi du monde, soit satisfaite de la manière dont nous les aurons traitées. » Entre 1666 et 1674, toutes les nouveautés qui traversent d'un point à l'autre l'horizon intellectuel sont passées en revue par le *Journal des Savants*, dont il a le privilége. Il blesse beaucoup d'opinions, soutient mille combats, et n'a point d'ennemis, tant la candeur de sa curiosité ingénue le protége contre toutes les haines. Ce vrai et excellent Parisien, né dans la grande ville, le 16 juin 1632, et fils d'un avocat au Parlement, repose dans la vieille église de Saint-Etienne-du-Mont, à côté de Blaise Pascal. Professeur de langue grecque au Collége royal, garde de la Bibliothèque royale, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, il aurait pu aisément se placer lui-même au nombre des membres de l'Académie des inscriptions, dont il avait donné l'idée au ministre, mais il n'y songea pas; et, comme le dit Fontenelle, dans le délicieux éloge de l'abbé Gallois : « Celui qui fit tant pour les lettres ne fit rien pour lui-même; mais le nom de l'abbé Gallois devint illustre, ajoute-t-il, par le *Journal des Savants* (1). »

Ainsi nous avons vu naître, si ce n'est du sein de l'Académie française, du moins sous l'influence de son protecteur et de l'un de ses membres les plus actifs, cette grande population des journaux et des ouvrages périodiques. Que d'agréables anecdotes recueillerait-on dans ces sobres et fines pages que l'abbé Gallois traçait d'une plume si facile et si peu avide de gloire! Nous n'en citerons qu'une seule, à propos de l'usage du chocolat, récent à cette époque, et dont nous parlions tout à l'heure.

« L'abbé ***, qui a fait longtemps la *Gazette* sous feu M. l'abbé Renaudot, étant à Rome, où il avait accompagné M. le d... de B..., y donnait tous les jours du chocolat à un parasite de sa connaissance. Le jour des Cendres étant arrivé, l'abbé crut être débarrassé de son commensal, qu'il ne souffrait que par complaisance. Mais il ne fut pas peu surpris de le voir entrer à son ordinaire. — Au

(1) « Ce fut en 1665 que parut pour la première fois cet ouvrage, dont l'idée était si neuve et si heureuse, et qui subsiste encore aujourd'hui (1709) avec plus de vigueur que jamais. M. de Sallo, conseiller ecclésiastique au Parlement, en avait conçu le dessein, et il s'associa M. l'abbé Gallois, à qui il l'abandonna bientôt entièrement.

« M. Colbert prit du goût pour cet ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. En 1668, il lui donna dans cette Académie presque encore naissante (Académie des sciences), une place avec la fonction de secrétaire. M. l'abbé Gallois enrichissait son journal des principales découvertes de l'Académie, et, de plus, il en rendait souvent compte à M. Colbert, et lui portait les fruits de la protection qu'il accordait aux sciences. Dans la suite (1673), ce ministre, qui se connaissait en hommes, prit M. l'abbé Gallois chez lui, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. »

moins, monsieur, lui dit l'abbé, ce n'est pas du chocolat que vous demandez aujourd'hui ; il faut jeûner, et le chocolat rompt le jeûne. — *Distinguo,* reprit le fâcheux ; quand le chocolat est mauvais, il n'en faut point boire ; car, comme il est alors très-épais, il nourrit, et par conséquent il rompt le jeûne. Mais quand il mousse, qu'il est bien fait, délicat, léger, ce n'est plus cela. Faisons-le donc aussi excellent qu'il sera possible, et nous en boirons en sûreté de conscience. »

III. — L'ABBÉ EDME MONGIN.

(Élu en 1708.)

Nous venons de voir le charmant abbé Gallois abdiquer la gloire viagère que les hommes accordent à ce qui les intéresse et les passionne.

Figurez-vous maintenant un ecclésiastique fleuri et riant, un sourire convenable et doux, mais inclinant

En haut : Gallois, Mongin, Bourzéis ; en bas : Roger, La Ville.

vers la gaieté ; un aspect agréable, un embonpoint consolant, l'œil vif et bien enchâssé, des lèvres qui seraient un peu sensuelles, peut-être, si une heureuse placidité n'en corrigeait l'expression.

Celui-ci est Edme Mongin, plus tard évêque de Bazas ; prédicateur estimé en son temps, aujourd'hui peu connu. Vous avez ici le type complet de ce clergé bénévole et ne prétendant pas au sublime, qui, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, conserva la décence extérieure de la religion plutôt que la sainteté chrétienne. L'éloquence de l'abbé Mongin est fleurie comme sa figure, et un peu insignifiante comme lui. Il appelle à lui le trope et la métaphore ; il porte l'uniforme officiel de la phrase bien faite ; il soigne le rhythme et polit l'enchaînement des mots.

Vainqueur dans trois concours successifs, auteur d'un panégyrique de saint Louis, prononcé dans la chapelle du Louvre devant l'Académie, et qui eut grand succès ; choisi par la maison de Condé pour l'éducation du duc de Bourbon et du comte de Charolais, il serait difficile d'extraire rien d'intéressant de ses pièces académiques et de son volume de sermons et d'oraisons funèbres.

Disons seulement que messire Edme Mongin, devenu évêque de Bazas, jouit toujours de l'estime publique, et

que, né à Barville, dans le diocèse de Langres, en 1668, il entra à l'Académie en 1708 et mourut à Bazas, dans son évêché, le 6 mai 1746.

IV. — L'abbé Jean-Ignace de la Ville.

(Élu en 1746.)

Le grand règne de Louis XIV était déjà bien loin. Le vieux Fontenelle, racontant dans les salons qu'il avait vu Ninon de Lenclos et qu'elle lui avait souri en présence de la belle Indienne, paraissait un revenant de l'autre monde et une curiosité sans pareille.

Tout faiblissait : Campistron remplaçait Racine au théâtre, et l'on ne connaissait dans le monde Voltaire, redouté par ses satires et ses épigrammes, que sous le nom du petit Arouet. Cet énervement général, que la Régence et le système de Law signalent dans l'histoire, se faisait sentir dans toutes les sphères, et atteignait les régions académiques. On forçait J.-B. Rousseau de s'exiler, et, parmi les talents littéraires, qui eux-mêmes devenaient rares, on choisissait surtout ceux qui pouvaient plaire à la cour et au pouvoir. Aussi voit-on, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, le courant des influences sociales porter à l'Académie un grand nombre de gens aimables, d'honnêtes gens, dont aucune muse n'a consacré les noms, et que la postérité a peine à reconnaître.

Siéger comme membre de l'Académie française et n'avoir rien imprimé ; ne se recommander ni par l'étendue ou la profondeur des études sérieuses, ni par l'éclat du style ; ne briller ni comme grand prosateur, ni comme poëte, ni comme critique, — cela semble bizarre.

Paradoxe apparent, mais non réel. Rien n'est plus simple, rien n'est plus conforme à la nature même des choses. L'Académie ne ressemble ni à une école ni à un gymnase. On est le symbole et la vive expression ou le reflet exact de l'un des éléments qui se trouvent mêlés avec une

Roger et Mlle Mars. Gallois et Colbert.

activité efficace au cours général des affaires contemporaines ; on est ministre, ou diplomate, ou homme de cour ; on est toujours mêlé aux gens du monde, occupé de leurs intérêts, assis aux tables délicates, en conversation intime avec les élégants et les raffinés ; on porte, non pas l'épée, mais le petit-collet, avec distinction et bonne grâce ; on est décent, poli sans obséquiosité, empressé sans bassesse, laborieux sans pédantisme ; — on rend des services ; la ponctualité couronne le tout ; et l'on est de l'Académie française.

Telle je montre, comme sous un voile léger, et à peine distincte, tant les contours les plus vifs en sont effacés, l'agréable figure de l'abbé de La Ville.

On se souvient aujourd'hui qu'il fut élevé par les jésuites, que le nom d'Ignace fut le sien, qu'il eut plusieurs abbayes ; que, chargé de l'éducation des enfants du marquis de Fénelon, et l'ayant accompagné dans son ambassade de Hollande, il lui succéda comme ministre plénipotentiaire près des États généraux ; que la charge de directeur des affaires étrangères fut créée pour lui ; enfin, que, dans la grande guerre terminée par la destruction de l'ordre de Saint-Ignace, il resta fidèle à ceux qui l'avaient élevé. Tout était en mouvement, on le sait ; la bataille était ardente, elle environnait le trône de dangers nombreux et graves autant qu'imprévus. Au duc de Choiseul et à ses amis, qui marchaient d'un pas si leste et si violent contre les jésuites, s'opposait le père de Louis XVI, le dauphin, connu par ses vertus, celui que le duc de Choiseul osa apostropher ainsi : — Prince, j'aurai peut-être le malheur d'être le sujet de Votre Altesse, je ne serai jamais son serviteur,

Les jésuites, de leur côté, n'étaient ni sans ressources ni sans amis, et l'histoire de cette lutte mémorable a mérité d'être écrite par M. le comte Alexis de Saint-Priest. Un de leurs plus fidèles défenseurs fut l'abbé Ignace de La Ville, qui, en qualité de premier commis

des affaires étrangères, se trouvait ainsi en dissidence secrète et profonde avec son chef, le duc de Choiseul.

Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent menaçantes, l'abbé de La Ville employa tout son crédit à la défense de ses anciens confrères. « Ayant, dit M. de Flassau, la correspondance d'Italie, il tâchait de donner aux dépêches concernant les jésuites la tournure la plus favorable; mais ses lettres étaient refondues à son insu, en sorte que ses réponses se trouvaient souvent contraires à celles qu'il attendait. Ne soupçonnant pas d'où cela pouvait venir, il disait avec bonhomie et surprise au duc de Choiseul : — Ces gens-là ne nous entendent pas. Et le ministre lui répondait: — Mais il me paraît pourtant qu'ils ont assez bien saisi la chose. On sent combien l'étonnement de l'abbé de La Ville devait amuser le duc de Choiseul. » Et cette scène de comédie amusera sans doute nos lecteurs.

Que dire de plus de ce diplomate, tantôt trompeur, tantôt trompé, comme il arrive toujours? Qu'il savait l'anglais, chose rare de son temps, et qu'il était gastronome, qualité, nous ne dirons pas académique, mais sociale, et qui le rendait cher à Marmontel.

« A Versailles, dit ce dernier dans ses Mémoires, j'avais mes amusements réglés sur mon plan d'étude et de travail, de façon à ne jamais être que des délassements pour moi. Ma société journalière était celle des premiers commis, presque tous gens aimables et faisant à l'envi la meilleure chère du monde. Dans l'intervalle de leurs travaux, ils se donnaient le plaisir de la table. L'abbé de La Ville, par exemple, était l'homme du monde le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans, son maître d'hôtel allait recueillir la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne, et suivait de l'œil ses tonneaux. J'étais de ces dîners, et j'y figurais assez bien. »

Nous verrons, en étudiant d'autres fauteuils, la *fourchette*, comme on disait sous l'Empire, jouer un rôle électoral considérable. Mais n'anticipons pas.

V. — JEAN-BAPTISTE-ANTOINE SUARD.

(Élu en 1774.)

Ici, la douce et aimable physionomie de M. Suard se présente à nous comme ces figures élégamment simples dont Largillière a fait des chefs-d'œuvre, et qui sourient au spectateur, l'accueillent, le retiennent, l'enchantent, de quelque costume singulier que la mode les travestisse. Ni la poudre, les manchettes et l'épée de 1770, ni la veste ronde de 1793, ou les bas de soie et le frac de l'époque impériale n'empêchent M. Suard de nous apparaître sous les traits les plus séduisants. Rien ne peut altérer ce qu'il y a d'attrayant et de sympathique dans ce caractère heureux et dans cette vie entourée d'estime.

Assez d'aventures et même romanesques pour captiver l'attention; un mélange de tragédie intime et de bonheur domestique, d'études poursuivies avec constance, de plaisirs goûtés modérément, de courageuses résolutions et de liaisons honorablement soutenues, placent Suard à la fin du dix-huitième siècle dans une situation spéciale, à peu près comme était Peiresc à la fin du seizième siècle et Bayle au dix-septième. Il est centre; tout aboutit à lui; la vie étrangère et la vie parisienne sont comme reliées par son salon, qui précède celui de Mme de Staël et succède à ceux de Mme de Tencin et de Ninon de Lenclos. Comme son prédécesseur, il a peu de titres littéraires. Mais s'il a peu écrit, il a beaucoup influé. Place à la fois modeste, délicate et délicieuse. Rôle qui dépend du caractère bien plus que de l'esprit, et qui tient surtout à l'estime qu'on inspire et à la faculté sympathique qui reçoit et communique les impressions.

Suard était né pour plaire sans le vouloir. On allait à lui, et il ne faisait pas de frais; on lui attribuait du génie et il n'y prétendait pas; on voulait qu'il eût beaucoup d'esprit, et il n'aspirait qu'aux honneurs du bon sens et à une sorte de variété voluptueuse dans les objets de ses études.

« Pour ceux, dit-il, qui ne sont pas doués du génie qui crée, ou d'un talent marqué par une branche de littérature, si leur goût les porte à étendre et à varier leurs connaissances, ils peuvent, en se livrant à ce goût, non-seulement trouver plus de bonheur, mais même se rendre plus utiles, qu'en s'attachant exclusivement à un objet particulier de méditation et de travail; c'est ce qui m'est arrivé à moi-même, mais c'est ce que j'ai pu faire de mieux. J'ai suivi mon penchant, j'ai beaucoup joui, et je n'ai rien sacrifié, car je ne pouvais pas aspirer à la gloire d'homme de génie, la seule qui eût pu me tenter. »

Voilà qui est charmant et qui explique le succès par le bonheur et le bonheur par le succès. En effet, bientôt les pensions, les dons mystérieux, les priviléges de journaux, les places officielles, tout ce que peut accorder sans blesser la fierté d'un honnête homme la bienveillance sociale la plus active pleut sur M. Suard et sa solitude lettrée. Il avait épousé une Lilloise, femme pleine de tendresse et de grâce, aussi imbue des sentimentalités raffinées du dix-huitième siècle qu'Arthénice ou Mlle de Rambouillet l'étaient jadis de l'Astrée. Elle a laissé des Mémoires charmants sur son mari.

Fidèle, délicate, tendre, elle passait, non-seulement sans s'y mêler, mais sans les remarquer, au milieu des corruptions inouïes, des frivolités et des scandales. Elle était de tous les petits soupers; elle avait aussi le sien, où la ville et la cour affluaient, et l'idylle parfumée de son petit ménage (c'est ainsi que l'on nommait sa maison) embaumait, si l'on peut le dire, cette atmosphère singulièrement méphitique. Ainsi est faite la nature humaine, ainsi vont les choses de la vie, qui ne sont pas tout d'une pièce, comme les pédants l'imaginent; elle ne voyait rien d'étonnant dans sa conduite, rien de sublime dans ses sentiments et sa vie. Elle se les expliquait très-bien. Elle aimait son mari.

Bientôt les hommes célèbres de l'Europe, Wilkes, Alfieri, Beccaria, Hume, tout ce qui prenait part, de près ou de loin, au mouvement des idées et à la vie sociale, se donna rendez-vous chez le jeune ménage. On y voyait Sterne, moitié riant comme le personnage de Shakespeare, moitié pleurant, tout vêtu de noir et de l'air le plus mélancolique, se penchant vers les femmes pour leur dire ce que Boufflers aurait à peine osé prononcer; Hume, les mains sur ses deux genoux ou croisées sur son abdomen immense, pendant que les comtesses essayaient de le distraire ou de l'arracher au sommeil; l'affreux Wilkes, démagogue vénal, mais de l'esprit le plus vif et doué de la verve la plus incisive; Adam Smith; le furieux Alfieri; lord Stormond, que les femmes appelaient le *beau mylord*, et Gibbon, l'auteur de l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*. « Il avait à peine quatre pieds sept à huit pouces, le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène était posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes*; ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces; au milieu de son visage, pas *plus gros*

que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouk, et ses yeux très-vifs, mais très-petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs; sa voix, qui n'avait que des accents aigus, ne pouvait avoir d'autres moyens d'arriver au cœur que de percer les oreilles. Si Jean-Jacques avait rencontré Gibbon dans le pays de Vaud, il est à croire qu'il eût fait un pendant de son portrait si piquant du juge mage. »

Nous ne citons ce portrait en caricature que pour le souvenir du salon de M. Suard, où se passa une scène si singulière. L'aveugle Mme du Deffand voulait que le grand Gibbon lui fût présenté, c'est-à-dire qu'on lui fît subir la cérémonie obligée, qu'il se plaçât devant l'aveugle à genoux sur un coussin de velours, et qu'elle lui permît d'examiner, au moyen du tact et en passant le doigt légèrement sur le front, le nez, les joues et le menton de la victime, les traits et la physionomie de celui qui lui était présenté. Voilà Gibbon en attitude, et Mme du Deffand commence gravement son examen. Quand le doigt de la spirituelle et mordante aveugle eut dépassé le bout du nez, qui, d'ailleurs, était à peine perceptible, elle s'écria tout à coup, en rencontrant la bouche de l'historien :

— Ah ! fi, la mauvaise plaisanterie !

Tout ce qui se passait dans le salon du petit ménage retentissait et à Paris et en Europe; les petits soupers couronnaient le tout. On y vit un jour le vieux Saurin en Anacréon et couronné de roses. Heureuse époque ! illusion charmante ! On ne rêvait qu'innocence et bergeries; le revenu de Suard était considérable, l'estime dont il jouissait immense, et voici la foudre. Tout croule à la fois, ces nuages dorés par l'humanité et la bienfaisance, ces rêves enchanteurs qui vont ramener sur la terre Astrée, la justice et l'âge d'or, font place à ce grand délire universel, à une de ces fièvres des nations qui ne sont jamais plus redoutables que lorsqu'elles ont la conviction et la sincérité du fanatisme pour premier élément. Alors il fallut fuir et le *petit ménage* connut les mauvais jours. L'époque de la proscription et la terreur de la mort poursuivirent ces deux aimables âmes, qui, nous devons le dire, se trouvèrent, dans les malheurs particuliers et les calamités publiques, fortes de leur amour mutuel et de leur naturelle honnêteté. Là aussi l'aménité des mœurs devint un bouclier favorable. Tant de simplicité dans les goûts, de probité dans la vie désarmèrent les plus farouches, la proscription dura peu, et dès que le gouvernement consulaire rouvrit aux proscrits les portes de la patrie, Suard rentra, rouvrit bientôt le salon qui avait servi de serre chaude aux idées philosophiques, et mourut à quatre-vingt et un ans, à peu près comme Fontenelle.

Un tel esprit, un homme de cet ordre pouvait-il ne pas être de l'Académie française ? Le pouvoir s'y opposa néanmoins; l'encyclopédisme, servant de point de réunion à tant d'adversaires, effrayait ceux même qui se sentaient attirés vers lui. On voulut l'exclure; on alla plus loin, l'Académie ayant persisté et procédé à son élection, ce vote fut déclaré nul et ne reçut pas l'approbation royale. C'était placer Suard dans la plus favorable et la plus heureuse des situations, celle d'une victime qui intéresse tous les esprits, qui émeut tous les cœurs et ne court aucun risque. Sa réception académique, victoire remportée par les idées du siècle, fut signalée par cette singularité qu'il fit l'éloge de la religion chrétienne en même temps que celui de la philosophie, et qu'après avoir déplu aux hommes d'un parti extrême, il contraria les autres.

Ne lui reprochons pas ce malheur ou cette modération; c'est un honneur pour lui.

VI. — FRANÇOIS ROGER.

(Élu en 1817.)

Quel est ce petit homme vif et leste, quoique boiteux d'un pied; à la physionomie résolue et gaie, pleine de caractère, d'élan et d'énergie, au teint frais, à l'air dispos? Il monte rapidement le grand escalier de l'Institut, redescend, monte chez le secrétaire perpétuel, court la grande ville dans son équipage, rend mille visites et dîne toujours en ville, agréé des femmes, se faisant compter des ministres, lacérer par les épigrammes et les pamphlets des adversaires, estimer néanmoins de tous, protecteur des siens plutôt que protégé, et toujours le front haut, la répartie aiguisée, le sourire à la bouche et l'œil enflammé, il ne perd rien de son sang-froid. C'est un guerrier, c'est un homme de parti plutôt qu'un académicien.

Napoléon est tombé, l'Empire militaire a disparu dans l'orage; l'Académie, fondée ou restituée par le grand homme, a changé de face; et, de même qu'autrefois le bataillon de Voltaire et de d'Alembert courait à l'assaut de cette vieille citadelle de Richelieu, de même aujourd'hui, entre 1815 et 1820, les idées de l'ancienne monarchie, le vieux monde qui renaît s'efforcent de la reprendre et de s'y cantonner. Pendant que M. Frayssinous se charge de l'Université, M. Roger prend, pour sa part, l'Académie. Il court, il vole, il est partout. C'est le La Mesnardière, le Bois-Robert ou le Bourzéis de son temps. C'est pour cela qu'on l'a fait entrer à l'Académie.

Chef d'une fraction importante de l'armée littéraire sous Louis XVIII, qui se souvient de lui? et quel bruit il faisait de son temps. Auteur comique sans grande force, peintre amène et soigneux, d'une certaine distinction bourgeoise et d'un demi-pathétique de salon et de rez-de-chaussée, on ne se souviendra de lui que comme d'un imitateur ingénieux de Goldoni et d'Alberto Nota. Mais pour le monde contemporain, c'était un personnage important, belliqueux, terrible même. Il protégeait, il excitait, il encourageait, quelquefois même il punissait.

A toutes les époques, il y a des chefs de bande : ni les assemblées politiques, ni les conciles religieux ne sont exempts de cette nécessité; l'Académie a aussi ses meneurs, quelque respectable qu'elle soit, savants dans la manipulation des voix, se connaissant en attermoiements, en transactions et directions de toute espèce. J'ai vu le bon Dupaty s'adonner corps et âme à ce jeu difficile auquel suffiraient à peine le calme imperturbable d'un Talleyrand, la dextérité d'un Chesterfield et l'activité d'un Beaumarchais. Il y a pour cela comme pour autre chose une vocation particulière. Faire des immortels fut longtemps la consolation et le bonheur de M. Roger. Cette nature bienveillante, bienfaisante, mais sanguine et passionnée, portait là toutes ses forces. Envies, jalousies, haines, passions viles et basses lui étaient étrangères; il faisait la guerre avec intrépidité, audace et persévérance : aussi ne le haïssait-on pas même dans les rangs ennemis; seulement on voulait l'abattre, et 1830 y a réussi.

Mais avant cette époque, la vie de Roger a été une série de triomphes assez semblables à ceux de de La Ville et de Mongin, de Suard lui-même, c'est-à-dire assez peu achetés, mais dus surtout à la grâce du caractère.

C'est encore la nuance, ou, si l'on veut, le reflet un peu transformé de ses aimables prédécesseurs, tous comme lui actifs et spirituels; car, il faut bien le dire, il n'y en a pas un dans cette série qui n'ait été spirituellement actif.

Le type intellectuel auquel appartient M. Roger relève encore de son caractère. Ce sont ses confrères les avocats que lui, avocat, né à Langres, le 17 avril 1776, voulut défendre et glorifier dans sa pièce imitée de Goldoni et intitulée *l'Avocat*. Il n'est point créateur. C'est encore à un Italien, Federici, qu'il emprunte le sujet de *la Revanche*; et ces petites pièces de vers, empreintes d'une galanterie délicate, ne trahissent pas une séve poétique véhémente; mais il est sympathique, il supplée à la verve du génie par la délicatesse des détails et une certaine facilité heureuse. C'est lui d'ailleurs qui a découvert ce diamant aujourd'hui perdu, Mlle Mars, et voici comment, d'après son propre récit :

« Picard, dit-il, était membre du comité du théâtre Louvois, devant lequel je lus ma première comédie *l'Epreuve délicate*, qui fut refusée sur ses observations. Voici

Portrait de M. Patin.

ce qu'il me dit pour expliquer son hostilité : « Votre pièce a plu à tout le comité et à moi, Picard, plus qu'à personne. Si elle m'a fait plaisir, c'est parce qu'elle promet. Vous avez ce que la nature seule donne, ce qui ne s'acquiert point par le travail, vous avez de la franchise et du mouvement dans le style. Dès aujourd'hui, vous écrivez la comédie, vous la ferez un jour, mais vous n'en avez pas fait une. A chaque scène, ou, pour m'expliquer plus juste, à chaque conversation que vous lisiez, je me disais : Quel dommage ! et plus j'étais satisfait des détails, plus j'enrageais de vous voir éparpiller votre esprit sur un fond si misérable. » Au *tribunal* de la rue Feydeau, je lus la même pièce. Le plus froid silence m'accueillit, seulement la plus jeune des prêtresses de Thalie sourit quelquefois en me regardant. Enfin, après une délibération, la pièce fut acceptée à l'unanimité. Je faillis perdre la tête de tous les compliments, de toutes les politesses que je reçus. Il fut question dès le jour même de distribuer les rôles. — Comme il vous plaira, messieurs, faites pour le mieux, seulement je réserve le rôle de l'ingénue à cette charmante personne dont le sourire m'a seul rassuré ce matin contre les rigueurs convenues de votre silence. — Y pensez-vous, dit tout bas l'acteur principal (Fleury), confier le sort de votre premier ouvrage à une enfant qui n'a pas encore joué un seul rôle nouveau, et qui est *froide comme une carafe d'orgeat.* » Je persistai et fis bien. La *carafe d'orgeat* devint en peu de temps la plus *parfaite actrice du siècle*; il n'est pas besoin de dire que c'était Mlle Mars. »

L'Epreuve délicate fut jouée et réussit. Mlle Mars régna sur la scène, et M. Roger devint un des plus aimables auteurs dramatiques de l'époque impériale. L'auteur de *l'Avocat*, c'est-à-dire d'un panégyrique brillant de cette profession, maîtresse de la parole, et qui devait régner dans les assemblées politiques, lui fit autant d'amis que de spectateurs, et bientôt *la Revanche*, faite en collaboration avec Creuzé de Lesser, obtint le même succès. Il y est question d'un roi de Pologne, amené par diverses circonstances à prendre le nom d'un seigneur de sa cour, et qui, sous ce faux nom, se fait aimer d'Eliska, fille d'un comte polonais. Le vrai seigneur survient et suit le conseil du frère d'Eliska, qui dit à son ami : « Le roi a pris votre nom, prenez le sien, ce sera une *revanche.* » Enfin Eliska a trouvé si aimable le faux seigneur, le vrai roi, quoiqu'elle ne le connaisse pas comme tel, qu'elle le préfère au faux roi. Le faux roi qui venait pour se marier, et qui reconnaît qu'on ne le paye pas de retour, renonce aux projets de mariage, et la belle Eliska devient reine de Pologne.

Le vainqueur de Wagram, au retour de la guerre, voulut voir cette pièce qui avait eu du succès. Il la fit jouer à Fontainebleau et s'en amusa beaucoup.

— Ce qui m'a plu davantage dans la pièce, dit-il à Fontanes, c'est que la dignité royale n'y est jamais compromise, bien qu'on la croie à chaque instant au moment de l'être; quel est l'auteur?

— Ils sont deux.

— Pourquoi ont-ils gardé l'anonyme?

— Je l'ignore; c'est peut-être parce qu'ils sont tous deux députés au Corps législatif.

— Belle raison! est-ce que j'ai défendu aux membres de ce Corps d'avoir de l'esprit? *Qu'ont-ils de mieux à faire?* N'ont-ils pas, par hasard, assez de loisir? Enfin, leurs noms.

— MM. Creuzé et Roger.

— Ah! Eh bien, c'est *égal*, leur pièce est jolie, et je la reverrai avec plaisir.

C'est *égal* voulait dire, quoique je n'aime guère ni l'un ni l'autre.

Les anecdotes piquantes ne manquent pas au théâtre de Roger, d'ailleurs médiocrement littéraire. En 1800, la censure arrêtait une pièce de Roger, intitulée *Caroline*. Celui-ci se transporta chez les censeurs, qui lui dirent de ce ton brusque que les fonctionnaires affectaient alors :

— Voulez-vous, oui ou non, qu'elle soit jouée?

— Belle demande!

— Eh bien! faites donc les changements nécessaires.

— Oui, s'ils sont praticables et quand vous m'aurez dit enfin en quoi ils consistent.

— Soit : vous allez lire avec moi; car c'est affreux ce que vous vous êtes permis, et je ne conçois pas que vous

n'ayiez pas prévu à quoi vous exposiez un pauvre censeur qui n'a que sa place pour vivre!

— Vous me faites frémir.

— Tenez : scène v, mille louis; scène viii, mille louis; scène xiii, mille louis; scène xiv, deux fois mille louis.

— Eh bien! après?

— En tout, cinq fois mille louis.

— Après, vous dis-je, je ne comprends pas?

— Comment vous ne comprenez pas? Croyez-vous donc, comme un tas de vieux aristocrates, que le citoyen premier Consul ait le dessein criminel d'anéantir la république et de rétablir les Bourbons?

— Mais qu'a de commun avec cette opinion?...

— Moi, je ne l'aime plus la république..., parce qu'enfin... Je vois bien d'ailleurs que le citoyen premier Consul ne s'en soucie guère; mais il ne le dit pas, il ne veut pas qu'on le dise et on le dirait. Oui, tout le monde dirait qu'il songe à nous ramener l'ancien régime, s'il abandonnait à la licence de la presse et surtout du théâtre les institutions du régime actuel.

Le salon de M. et de Mme Suard. Alfieri, Sterne, Hume, Gibbon.

— Encore une fois je m'y perds. Quelles institutions sont ici attaquées?

— Le système monétaire, entendez-vous? Le système monétaire, voilà ce que vous attaquez. Plus de vingt patriotes, en entendant hier sur la scène répéter jusqu'à satiété mille louis, au lieu de vingt-quatre mille francs, se sont indignés comme s'ils vous avaient entendu parler de Louis XVIII.

— Quoi! c'est pour cela que vous avez arrêté une pièce? m'écriai-je en éclatant de rire. Ah! qu'à cela ne tienne; donnez-moi une plume : en deux minutes je vais convertir ma monnaie jaune en monnaie blanche et mes louis en francs.

Cette gaieté naturelle et de bon ton que le récit précédent laisse deviner faisait de M. Roger un partisan utile et explique son entrée à l'Académie; l'horreur des libéraux pour lui, l'enthousiasme des femmes de son parti, la confiance qu'il inspirait à tous et le mouvement qu'il se donna pour opposer aux salons philosophiques, dont le dix-huitième siècle avait laissé derrière lui la tradition, cette espèce de club ou d'académie monarchique qui, sous le nom de société de *bonnes lettres*, a fait éclore tant d'é-

pigrammes, suscité tant d'espérances, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ombre, comme tant d'autres créations des partis; le pivot central de ces tentatives était M. Roger, homme aimable et gracieux, intelligent et serviable, mais qui ira plus loin dans l'avenir, grâce à dix vers élégants de sa comédie de l'*Avocat*, que grâce à tous ses mouvements, dont le monde contemporain était inquiété, ému ou ébranlé.

VII. — HENRI-JOSEPH-GUILLAUME PATIN.

(Élu en 1842.)

Nous avons parcouru d'un pas rapide et d'un œil attentif les stages successifs qui nous ont conduits jusqu'à l'un de nos contemporains les plus dignes d'estime et de respect. Nous avons vu passer sous nos yeux tour à tour l'aimable M. Suard, l'intelligent et vif M. Roger, l'érudit abbé de Bourzéis, le lucide et sympathique abbé Gallois, M. de La Ville, homme du monde, de cour et de diplomatie, même l'élégant prédicateur Mongin.

Ne sont-ce pas les aïeux naturels et pour ainsi dire nécessaires de cet esprit attique, de cet élève d'Horace, « esprit juste et délicat, » dit M. Villemain, si bon juge en ces matières, homme de goût éminent auquel notre littérature doit un de ses monuments les plus durables, l'*Histoire du théâtre tragique des Grecs*.

M. Patin dans sa chaire et dans un salon est absolument le même. Fils de l'École normale, où il entra en 1811, d'où il est sorti en 1822, après y avoir été tour à tour élève et professeur; il obtint en 1832 la chaire de poésie latine en Sorbonne, vacante par la mort de M. Lemaire. Depuis cette époque, la jeunesse admire et aime cette parole élégante, toujours pure, qui touche à tous les sujets de littérature et d'art sans jamais tomber dans le mauvais goût. Plaute, Térence, Catulle, Lucrèce et Virgile ont été successivement les objets des observations les plus fines et les plus agréablement colorées.

Entrez à la Sorbonne un samedi matin, à l'Académie française un jour de séance publique ou dans un salon parisien vers dix heures du soir, la suavité de la parole, l'agrément et la facilité des transitions, une absence totale d'affectation comme d'emphase, vous signaleront l'homme de notre temps auquel convient le mieux ce mot charmant d'Horace, son précepteur et son maître : *simplex munditiis*.

PHILARÈTE CHASLES.

HISTOIRE DU QUARANTE-UNIÈME FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE (1).

Par une coïncidence piquante, au moment même où le *Musée des Familles* commence la publication de l'*Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française*, un de nos éminents collaborateurs, M. Arsène Houssaye, met au jour l'histoire du quarante-unième fauteuil de la même Académie. On devine que ce quarante-unième fauteuil est celui des grands hommes qui n'ont jamais été des quarante, de ceux dont l'Académie a dit, après leur mort, comme elle avait dit de Molière :

Rien ne manque à *leur* gloire, ils *manquaient* à la nôtre.

Le chapitre suivant, l'avant-dernier du volume, montrera tout ce qu'il y a de neuf et d'heureux, d'ingénieux et d'original, dans le cadre et dans les tableaux, dans le fond et dans la forme du livre de M. Houssaye. Il s'agit du chansonnier Béranger, dont la gloire, attaquée en ces derniers temps par des critiques illustres, un peu moins gravement que par le silence public, — cette leçon des réputations surfaites, — mérite encore peut-être, au point de vue littéraire, l'aimable galanterie du quarante-unième fauteuil.

« Il y a quelques mois à peine, dit M. Houssaye, l'Académie, voulant mettre Béranger dans son tort, le dispensa des visites en le visitant elle-même. La maison du poëte est si petite, que la moitié du docte corps resta dans l'escalier.

« Béranger, comme s'il avait toujours une chanson sur les lèvres, parla ainsi à MM. de l'Académie sur un air connu :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Pour ce fauteuil adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître;
Vous avez tant de poëtes meilleurs!
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison!
Je n'y vois plus; Lisette est mon seul livre:
Mon Institut, à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie?
Il me faudrait écrire un long discours!
A mes chansons j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière.....
L'Académie était dans ma maison.

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps;
Je suis, comme elle, un oiseau de passage,
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là! Chantez, ma Poésie!
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Hier j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina.....
Qu'entends-je au loin? le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna!
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques
Mil huit cent huit, ils gardent ton blason!
Dieu soit en aide aux soldats héroïques!
Je les bénis du seuil de ma maison.

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses
Il ne faut pas les toucher de trop près;
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.

(1) Un beau vol. grand in-8°. Paris, Victor Lecou.

Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon!
Immortel, moi! Mais chut! la Mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison!

« L'Académie laissa chez lui ce huitième sage de la Grèce. Mais elle se rassura en pensant que Béranger lui appartenait quand même, puisqu'il était destiné au quarante-unième fauteuil. »

Or, que pensez-vous des jolis couplets que l'historien met sur les lèvres de Béranger? Vous les croyez de Béranger lui-même, sans doute? Prenez garde de commettre une erreur qui serait la plus vive critique du chansonnier. Nous croyons que ces vers charmants sont de M. Houssaye, qui aura prêté sa jeune verve poétique au chantre suranné du *Dieu des bonnes gens*.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIE.

LE NUAGE ET L'ENFANT.

L'enfant disait au nuage :
— Attends-moi jusqu'à demain;
Et par le même chemin
Nous nous mettrons en voyage.

Toi, sous tes belles lueurs;
Moi, dans les champs pleins de fleurs,
Sur le cheval de mon père,
Nous irons vite, j'espère!

Je m'y tiens bien, tu verras!
J'y monte seul à la porte;
Et quand mon père m'emporte,
Je n'ai pas peur dans ses bras!

Quand il fait beau, comme un guide,
En tête il me fait asseoir;
De là-bas tu pourras voir,
Comme je tiens bien la bride!

Ah! je voudrais d'ici là,
Ne faire qu'une enjambée,
Sur la nuit toute tombée,
Pour te dire : « Me voilà!

Mais je vais faire un beau rêve,
Où je rêverai de toi;
Jusqu'à ce que Dieu l'achève,
Ami nuage, attends-moi! »

Comme il jetait les paroles
De ses espérances folles,
Le nuage décevant
Glissait, poussé par le vent.

Pourtant le bambin sautille,
L'oiseau chante, l'eau scintille,
Et l'écho lui sonne au cœur :
« Demain! demain! quel bonheur! »

Enfin le soleil se couche,
Et son baiser qui le touche,
D'un voile ardent clôt ses yeux,
Qu'il tenait ouverts aux cieux.

Près de rentrer chez sa mère,
Au voyageur éphémère
L'enfant veut parler encor!...
Mais le beau fantôme d'or

N'est plus qu'une vapeur grise,
Qu'avec un cri de surprise,
L'enfant, qu'il vient d'éblouir,
Voit fondre et s'évanouir.

Au cri de la petite âme,
S'est élancée une femme,
Qui, le voyant sauf et sain,
Bondeur l'emporte en son sein.

Plaintif, le mignon s'y cache,
Déclarant, ce qui le fâche,
Que sans son bel étranger,
Il ne veut plus voyager.

— Si tu chéris les nuages,
Mon amour, pour tes voyages,
Le ciel en aura toujours :
Il en passe tous les jours!

— Ce ne sera plus le même!
Celui-là, mère, je l'aime,
Dit l'enfant; puis il pleura...
Et la femme soupira!

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LES TROIS AGES.

Céline, écoute-moi, jeune enfant douce et sage,
Et belle comme un ange, avec tes grands yeux bleus;
Viens pencher sur mon sein ton gracieux visage,
Viens t'asseoir dans mes bras : nous causerons tous deux.

Tu me disais hier, en secouant la tête :
« Ah! si j'avais vingt ans! quel bonheur! Chaque nuit
J'irais en robe blanche à quelque grande fête
Où l'on danse jusqu'à minuit;

Et puis, j'aurais aussi, comme ma sœur Adèle,
Une belle calèche avec un cheval noir,
Et de petits enfants pour m'embrasser, comme elle,
Et m'appeler maman, en me disant bonsoir. »

Tu voudrais être grande! Oh! tais-toi, jeune fille,
Tais-toi, doux chérubin. Garde longtemps encor
Tes longs cheveux bouclés flottant sur ta mantille,
Sur ta mantille aux franges d'or;

Garde tes dix printemps, garde ton cœur candide,
Tes rêves d'avenir, vierges de tout affront,
Et tes petits bras nus, et ton regard limpide,
Et ton âme d'enfant qui sourit sur ton front.

Reste toujours ainsi, si charmante et si frêle
Qu'un sylphe aérien te prendrait pour sa sœur,
Et si pure, que l'ange à tes côtés fidèle
Pourrait se mirer dans ton cœur.

Car, hélas ! l'espérance est pleine de mensonges :
C'est un mirage ardent, dont, au réveil, on voit
Comme un essaim d'oiseaux s'envoler tous les songes,
Dès qu'on veut les atteindre et les toucher du doigt.

La nuit se fait alors, morne, sombre et sans charmes,
Et l'on jette en arrière un œil désenchanté,
Pour pleurer en secret, de ses dernières larmes,
Jeunesse, innocence et beauté.

Et puis vient la vieillesse, un spectre plein de rides,
Aux regrets sans espoir, aux longs jours sans plaisir ;
Ceux qu'on aimait s'en vont, laissant leurs places vides,
On reste seule et laide, et l'on voudrait mourir.

Les trois âges, d'après Watteau.

Mais tu ne comprends point ce langage sévère,
Chère enfant, car tes yeux jusqu'alors n'ont pu voir
Pour unique horizon que le sein de ta mère,
Où tu te plonges chaque soir ;

Et ton cœur ingénu ne connaît de la vie
Que le berceau, doux nid qui garde ton sommeil,
L'oiseau du bois, la fleur à sa tige ravie,
Et le papillon blanc qui voltige au soleil.

Vois-tu, si tu savais qu'elle est belle l'enfance,
Avec ses longs espoirs enivrés de candeur,
Avec son âme aimante, et sa chaste ignorance,
Et ses extases de bonheur ;

Oui, si tu le savais, ce soir, dans ta prière,
A genoux sur ton lit, avant de t'endormir,
Tu dirais au bon Dieu : « Conservez-moi ma mère,
O Seigneur, et jamais ne me faites grandir ! »

V.-S. FOURNET.

LA MER ET LES MARINS (1).

LA RADE.

Le plat des gabiers de Beaupré. Dessin de Foulquier.

IV. Quart de quatre à huit heures du soir. La table du commandant. Le capitaine de corvette. L'officier en second. L'élève de corvée et le chœur de *Numa Pompilius*. Le souper. Les gabiers de beaupré. Les *Petites* et les *Grandes-Affiches*. La garde nationale. Pavillon. Permissionnaires. Branle-bas. Retraite.

A bord des navires de guerre, où tout est réglé par des lois non moins sévères que la vieille étiquette de cour, les membres de l'état-major se subdivisent en trois catégories nettement tranchées par la table et le logement. Il y a

(1) Voir t. XII, p. 321, t. XIII, p. 5, t. XV, p. 25 et 85, t. XIX, p. 53.

la table du commandant, celle des officiers, celle des élèves de marine. Dans un ordre inférieur, viennent ensuite la table des maîtres, celle des seconds maîtres, et les plats de matelots. Les passagers eux-mêmes sont classés d'une manière absolue, d'après la table où ils ont été placés, en sorte qu'en parodiant un proverbe bien connu, déjà travesti par Brillat-Savarin, on pourrait leur répéter : — « Dis-moi où tu manges, je te dirai qui tu es ! »

Au moment où le quart change pour la quatrième fois à bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*, le commandant Vaumorin et le capitaine de corvette Tourmagne, son second, s'asseoient l'un en face de l'autre, sous la dunette, dans leur salle à manger.

Les deux officiers supérieurs ne se connaissent que depuis peu de jours ; le repas est cérémonieux, et c'est le commandant qui en fait les honneurs, car, au demeurant, il est *chez lui*. Il est chez lui, disons-nous, donc le capitaine de corvette (1) n'est qu'un étranger à sa table, et doit accepter le régime de son chef, ce qui a ses désagréments et même ses dangers. — Exemple :

Le commandant Amuziaux, de triste mémoire, avait un goût désordonné pour l'oignon.

Au bout d'un mois, l'officier en second, qui avait un excellent estomac, commença à se lasser des oignons ; au bout de deux mois, il les prit en horreur ; au bout de deux ans, il en tomba malade ; un an de plus, il en mourait. Mais la frégate désarma, et le commandant Amuziaux alla se livrer à la culture potagère de l'oignon.

A bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*, le capitaine Tourmagne n'a point à redouter une semblable cuisine. Le commandant Vaumorin n'est point un excentrique, et l'on peut être son convive sans être menacé d'une gastro-entérite.

Le dîner des deux officiers supérieurs est grave ; ils commencent à s'estimer l'un l'autre, ce qui est de bon augure pour le vaisseau ; mais ils continuent à s'observer réciproquement, ils cherchent à se deviner, ils luttent de finesse ; — ce n'est plus que dans le poste des élèves, chez les matelots, qu'on rencontre des loups de mer, qui n'aient pas revêtu la peau du renard.

Au café seulement, dans la galerie, le commandant et son second parlent des officiers, leurs subalternes communs ; s'ils s'entendent sur cette épineuse matière, il est probable que l'alliance sera bientôt indissoluble ; mais passé la grand'chambre, il n'y a plus lieu à discuter, les élèves ne méritent pas d'être l'objet d'une étude approfondie.

A peine le capitaine de corvette les accuse-t-il d'être bruyants ; à peine parlera-t-il d'Arthur Favart, le chef de poste, surnommé le vieil Anacharsis, qu'il a envoyé le matin même à la fosse-aux-lions, à cause d'une de ces tempêtueuses séances qui troublent le silence du faux-pont et des alentours.

Par compensation, dans le poste, les échos retentissent encore du nom trois fois maudit du capitaine de corvette :

— Infortuné Anacharsis ! s'écrie Ferragus, il est enfoncé, et nous rions ! et nous oublions de lui envoyer des pommes de terre frites !

— Quoi ! on a oublié le roi Arthur ! Mousse, une assiette !...

Ainsi parle le chef de gamelle Daniel ; mais le mousse est occupé à cirer les bottes de l'élève de corvée ; il n'entend pas.

— Une assiette, brigand ! ou cinq cents calottes !

Le mousse entend cette fois, et abandonne l'une des bottes de l'élève de corvée, accourt à l'ordre, et part chargé de la portion de friture. Malheureusement, sur les entrefaites, un pilotin, expédié par l'officier de quart, pénètre dans le poste. D'une voix aiguë, il appelle celui de ces messieurs qui est de corvée : c'est Jussien.

— Mousse ! mousse ! mes bottes ! mille milliards de...

Le mousse est en mission, comme on sait, auprès du vieil Anacharsis, à la fosse-aux-lions.

Après avoir cherché dans les caissons, dans les armoires, sous la table, dans le buffet, partout enfin, Jussien découvre une de ses bottes nageant dans le seau de la vaisselle.

En ce moment le mousse reparaît ayant l'autre botte enfilée dans son bras gauche : — *Tableau !*

— Qu'as-tu fait de mes bottes, malheureux ? s'écrie Jussien.

Cette question est accompagnée d'une taloche.

Cartahu, le mousse, est un vaillant mousse ; il ne sourcille pas, il est fait aux manières de ces messieurs, et déjà il accouple bravement les deux bottes, l'une brillante, luisante, magnifique ; l'autre détrempée, terne, hideuse à voir...

— Quelle affreuse botte ! je ne pourrai jamais la mettre ; elle est toute mouillée ! s'écrie Jussien au désespoir.

Cependant les élèves, peu touchés d'une infortune si tragique, laissent Jussien et le mousse s'évertuer de leur mieux ; mais, pour remplacer le dessert absent, et faute de pouvoir hurler à tue-tête, ils chantent en chœur, à demi-voix, sur l'air des *Folies d'Espagne*, en variations, la chanson de Numa Pompilius, dont est coupable Septel, le poëte du poste. — Les réminiscences classiques y fourmillent, comme de raison.

Il y a trop peu de temps que l'élève de marine était écolier, pour que la tournure de ses plaisanteries ne s'en ressente pas un peu.

Cependant ne tardons pas à détruire toute équivoque par une analyse rapide.

Le Numa Pompilius de la chanson n'est ni le roi du *De Viris*, ni le héros de Florian ; ce n'est ni plus ni moins qu'un débonnaire capitaine de corvette de la marine française, ainsi baptisé par Septel.

Après quinze ans de séjour à terre, le navigateur *in partibus* s'est avisé de redemander du service, et, protégé par le député de son arrondissement, il vient d'obtenir le commandement d'un navire de l'Etat.

Sa femme et ses enfants lui adressent d'abord les plus cruels reproches de ce qu'il veut les abandonner ; ils lui font ensuite de touchants adieux.

Telle est la matière des six premiers couplets.

Numa Pompilius se rend à la ville voisine, et prend la poste pour aller au port où l'attend son *vaisseau* (ici le mot *vaisseau* est une double et sanglante ironie, parce que le capitaine de corvette Numa Pompilius est censé donner ce nom éminemment *bourgeois* au très-petit bâtiment qu'il commandera, lequel a nom *l'Egérie*, d'où l'origine du sobriquet).

La route passe devant la porte de la maison de campagne du héros ; sa femme et ses enfants sont rangés en file sur un monticule ; ils lui tendent les bras, mais la voi-

(1) Dans cette série d'articles, nous devons continuer à employer la dénomination de *capitaine de corvette*, bien qu'elle soit tombée en désuétude par le rétablissement du grade de *capitaine de frégate*.

ture *file douze nœuds vent arrière;* Numa Pompilius se met à la portière de la malle et interpelle le cocher.

L'on en est au huitième couplet. Jussien, exaspéré, n'a pas encore pu parvenir à mettre sa botte mouillée; il sue sang et eau; l'officier de quart doit s'impatienter; la fosse-aux-lions apparaît dans un demi-jour menaçant.

La botte craque, son tirant casse, mais le pied n'entre pas.

— Mousse ! Cartahu! s'écrie le malheureux élève de corvée, savonne-moi, graisse-moi ma botte en dedans et à courir !

A ces mots, il retombe haletant sur un des caissons qui font le tour du poste.

Le mousse frotte l'intérieur de la botte humide avec un morceau de chandelle; Jussien jure de plus belle, car il flaire les arrêts, et il avait un rendez-vous très-agréable en perspective pour le lendemain soir.

L'impitoyable chœur continue néanmoins par ces paroles du grand Numa Pompilius:

(9me couplet.)

Arrête! arrête, cocher!
J'ai deux mots encore à dire à ma femme,
Arrête! arrête, cocher!
As-tu donc le cœur dur comme un rocher?
Mais lui, fringant et claquant,
N'entend nullement
Ce qu'on lui réclame,
Mais lui, claquant et fringant,
Fouette ses chevaux, et va comme le vent.

— Allons, mousse ! assez ; ma botte ! ma botte ! répète Jussien, qui n'a pas eu l'héroïsme de faire chorus.

(10me et dernier couplet.)

Quadrupetante putrem
Sonitu quantit angula campum-me.
— Chanteur ! halte-là toi-mêm',
Toi et tes *putrum*, toi et tes *campem!*
Pardon ! pardon, je ne sais
Trop ce que j'avais
Pour chanter ce psaume :
En latin je vous disais
Que les chevaux trottaient, sautaient et galopaient.

Parmi les chanteurs, rires tumultueux, provoqués surtout par l'harmonie imitative du dernier vers, qu'on accompagne toujours d'un tapement de mains ou d'un cliquetis de verres et de manches de couteau :

Trot-taient-sau-taient-et-ga-lo-paient!
Tac-tac-tac, tin-tin-tin, pan-pan !

Jussien et Cartahu collaborent pour la mise en place de la botte mouillée.

— Enfin ! ah !... Grâce au ciel !... s'écria l'élève; le cuir s'est fendu, mais le pied est entré. Mon sabre, Cartahu !

Le mousse tend à l'élève le premier sabre venu.

Jussien franchit d'un bond une demi-douzaine de casquettes accumulées sur un pliant, et va sortir; mais le pilotin, semblable à l'ombre de Banquo, se dresse à la porte, et répète :

— M. Esméril m'envoie dire à l'élève de corvée de monter tout de suite, tel qu'il est.

— Bon! crie Ferragus, et s'il était en chemise !

— En service, l'obéissance avant la réflexion; il devrait monter, dit un autre élève.

Jussien, triplement consterné, parce qu'il se sent en retard, parce qu'il vient d'apprendre que l'officier de service est Esméril, et enfin parce que sa botte gauche est sale et déchirée, Jussien pourtant est monté sur le pont quatre à quatre.

Le lieutenant de quart l'attend avec une impatience marquée; le canot de corvée est prêt, et l'élève est déjà en retard de deux grandes minutes.

Jussien s'avance et salue.

— Me voici à vos ordres, monsieur, dit-il.

— Après votre corvée, vous vous rendrez à la fosse-aux-lions...

— Mais, monsieur, si vous saviez...

— Silence, monsieur, s'il vous plaît. Vous allez à bord du vaisseau *le Colbert*, qui vient d'appeler à l'ordre. Votre retard sera cause que le canot du *Duguay-Trouin* arrivera le dernier.

— Mais, monsieur...

— Embarquez, et poussez ! répond impérieusement Pierre Esméril.

Et l'élève embarque, et pousse, et se rend au plus vite à bord du vaisseau commandant la rade, où il copiera, sur le cahier de service, quelque ordre relatif, par exemple, à la tenue des canots de la division, aux baignades des marins ou aux signaux de jour et de nuit.

A bord, le quart poursuit son cours.

A quatre heures et demie, l'équipage s'est mis à table pour le souper.

Au plat des gabiers de beaupré, on a parlé du vieux Requin et de son entrée à l'hôpital; Irigoyen et Kerjégu ont prononcé son oraison funèbre, par anticipation.

— Je lui disais bien, moi : « Maître Requin, vous avez tort, faut vous soigner, pas tant chiquer, et prendre du repos. — Mais, répondait-il, cale ton bec, mon coffre est bon; assez causé, qui te parle?... » — Et maronnant de même, il vous faisait des yeux qu'on aurait dit le diable en colère.

— C'est vrai; quel homme ! Il ne voulait seulement pas entendre plus haut que son nom.

— Tant, qu'il était malin de lui tirer quatre paroles.

— Il avait ses raisons pour ça, dit sentencieusement Kerjégu.

— Ah çà, l'ancien, c'est-il vrai, dites donc, qu'il a été négrier à main armée, forban, pirate et tout?

Cette question, adressée par La Nantaise, novice du plat des gabiers de beaupré, est suivie d'un silence absolu.

— Oui, Kerjégu, reprend Irigoyen, sais-tu ce qu'il y a de vrai ou pas vrai sur ce qu'on dit du vieux Requin?

— Si je ne croyais pas qu'il est *cuit* ou qu'il ne reviendra plus à bord, et que, pour nous autres, tout est fini avec lui, je veux que le grand cric me croque si je ne dirais pas : Je n'en sais de rien.

— Bon ! reprend La Nantaise; mais puisqu'il est fichu, comme a dit M. Daniel au poste des aspirants, que Cartahu me l'a répété, vous pouvez bien nous envoyer la chose.

— Fichu ! oui !... fichu ! non !... c'est comme qui dirait : Ça dépend ! reprend Kerjégu. Oui, si c'était un pareil à toi, à moi, à vous autres, à nous tous ici, à n'importe lequel; vu que son estomac sonne creux comme un navire sur lest. Non ! vu qu'il n'est pareil à personne, et, à mon idée, il est quelque chose approchant comme filleul du diable, ou même plus pire; ça se disait à Recouvrance dans les temps.

Le plat des gabiers de beaupré n'est composé que des

matelots de la vieille roche, de grognards achevés, d'anciens types; il faut le consigner ici, personne ne rit, personne ne sourit, pas même le jeune novice La Nantaise, qui respecte trop ses anciens pour se permettre, en plein jour, une pareille incongruité.

— Mais, poursuit Kerjégu, le voici à l'hôpital; il y passera du temps, bien sûr; pendant ce temps-là nous appareillerons avec le vaisseau, ni vu, ni connu!...

— Bon! interrompt La Nantaise, l'appareillage ne tardera pas, soyez calmes, le père Marengo du grand mât a entendu le commandant qui disait au second qu'on partirait la semaine qui vient.

— Vrai? demande Irigoyen.

— C'est Paillanchet qui me l'a dit.

— Scélérats de brigands de caïmans de mousses! s'écrie Fripsec, autre gabier de beaupré; vous parlez devant eux, et de suite tout le bord sait de quoi il tourne. Si, par malheur, La Nantaise, tu bavardes une demi-fois seulement autant que ton Paillanchet de malheur, je te déralingue, vrai comme je m'appelle Fripsec Antoine, vrai comme j'étais au combat d'Algésiras dans mon jeune temps.

— Comm! comm! père Fripsec, dit La Nantaise en riant.

— Alors donc, Kerjégu, causons raisonnablement du vieux Requin; de manière ou d'autre, il ne reviendra plus à bord, il n'y a plus à craindre d'éventer la mèche.

— S'il ne revient plus, je ne le pleurerai pas, dit Fripsec.

— Ni moi, ajoute Irigoyen.

— Ni moi, — ni moi, — ni moi.

— Qu'il passe l'arme à gauche, pourvu qu'on ne le revoie plus, je n'en veux pas *maille*.

Kerjégu a fini de manger; il tousse, crache, souffle et va commencer son récit; mais la breloque se fait entendre, car le souper est achevé. La conversation sera reprise dans le lieu des réunions ordinaires des gabiers de beaupré.

Au plat des gabiers d'artimon, Gaspard, Mauricaud, Pimpant, Rebussat et compagnie ont continué à se lamenter et à maugréer contre le capitaine d'armes, car le retranchement sévit encore.

Au plat des gabiers de grand mât, le brave Kermorvan, avec son bras en écharpe, Pastourin, Marengo et consorts ont devisé de l'appareillage présumé; Paillanchet, qui les a écoutés avidement, ne manquera pas de tout répéter à ses amis La Nantaise, Franc-Mitou, Cartahu, Folichon et Fricoté, mousses et novices comme lui, comme lui bavards, comme lui recueillant des bruits çà et là, et les colportant dans le vaisseau, dont ils sont les *Petites-Affiches*.

Les *Grandes-Affiches*, par parenthèse, sont messieurs les domestiques, embarqués comme tels pour servir le commandant, les officiers, les élèves, car les élèves eux-mêmes ont droit aux services d'un maître d'hôtel et d'un cuisinier *bourgeois*, ou non combattant, c'est tout un.

Cartahu n'a point le monopole des taloches et des bourrades distribuées par messieurs les aspirants.

Septel, le littérateur du poste des élèves, appelait volontiers la troupe bigarrée des non combattants *la garde nationale du bord*. Cette garde brillante se tient à fond de cale ou dans le faux-pont, dès que le canon se fait entendre; elle y est occupée, sous les auspices du commissaire et du chirurgien-major, du maître commis, de l'infirmier et d'un second maître de canonnage, au passage des poudres, des projectiles et des blessés.

Les bourgeois du gaillard d'avant, parmi lesquels figurent en première ligne messieurs Muscat et Daumasse, forment une tribu nombreuse, une caste à part, subdivisée en sous-castes, qui sont : la cambuse, la domesticité, l'infirmerie, la musique, s'il y a lieu, et les spécialités diverses, dont la principale est celle du frater, barbier, perruquier et coiffeur, suivant l'occurrence.

Déjà les officiers exempts de service s'apprêtent à descendre à terre, déjà leur canot est armé.

L'équipage répond à l'appel aux postes de combat.

Lorsque le soleil se couchera, l'on amènera le pavillon avec la même pompe, la même solennité qu'on a déployée à huit heures du matin. Seulement, au lieu d'être rangés sur les vergues pour larguer les voiles, les matelots sont attelés aux garants de ceux des canots dont on n'aura plus besoin. Ils les hisseront en porte-manteaux pour la nuit, au pas de charge et au son du fifre.

Les permissionnaires répondent avec empressement à l'appel du capitaine d'armes, descendent joyeux dans la chaloupe ou le grand canot, et, plus joyeux encore, ils sauteront tout à l'heure sur ce bienheureux quai, où demeurent la mère Bringuebale, et Mme Alexandre Barbu, et Mlle Anna, et le barbier des navigateurs, et tant d'autres bien connus des lecteurs de notre premier article.

A bord, sur les entrefaites, l'équipage est allé s'habiller en costume de nuit, et le branle-bas du soir a terminé la journée : plus de service militaire désormais; mais le service maritime continue. Quand tous les hamacs seront distribués, nous entendrons le maître de manœuvre proclamer, après un long coup de sifflet, l'ordre des quarts de nuit :

Tribord-devant a le premier quart;
Tribord-derrière, le second;
Babord-devant, le troisième;
Babord-derrière, la nuit franche!

Pour les matelots, le service de nuit en rade est ainsi divisé en trois parties; mais sur ce point, les usages varient de vaisseau à vaisseau.

A bord du *Duguay-Trouin*, le premier quart, ou *grand quart*, qui durera jusqu'à minuit, et qui commence à partir du branle-bas, est précisément dévolu à l'escouade dont font partie les gabiers de beaupré du premier plat, c'est-à-dire Irigoyen, Kerjégu, Fripsec, leurs camarades, et leur novice La Nantaise.

Dès que l'équipage a défilé le hamac sur l'épaule et au son du tambour, dès que les factions ont été distribuées entre les gens de quart, nos gabiers se réunissent dans leur coin favori, sous leur mât, non loin de la colossale statue de Duguay-Trouin, située à l'avant du vaisseau.

L'équipage prend le frais sur les passavants; on chante, on rit, on cause; peu à peu le gaillard d'avant se dépeuple. Mais, parmi les gens de quart, l'éloquent Kerjégu a la parole; on écoute attentivement ses discours burlesques et passablement fantastiques. Tout à coup les tambours et les trompettes se réunissent sur le gaillard d'avant pour battre la retraite; il est interrompu par leurs roulements et leurs fioritures.

Enfin, à bord du *Colbert*, un coup de canon retentit. Désormais, aucun canot ne peut circuler en rade sans être muni du mot d'ordre.

A bord du *Duguay-Trouin*, huit heures sonnent; les officiers de quart sont remplacés par des collègues, et Kerjégu reprend son récit pour le plus grand plaisir d'Irigoyen, de Fripsec et de La Nantaise.

G. DE LA LANDELLE.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

UN CHAT, DEUX CHIENS, UNE PERRUCHE, UN NUAGE D'HIRONDELLES.

Le déjeuner des perroquets, des perruches et des singes. Dessin de A. Bar.

I. Mœurs des perroquets et des perruches. Pourquoi ils vivent avec les hommes. Histoire authentique. Saint-Leu-Taverny. Paysages. A quoi me sert ma perruche. Comment les cages s'ouvrent. Une députation d'enfants. Une expédition où je ne reste pas au-dessous du sultan Amurat IV. Trop tard! Discussion parlementaire... et anecdotique. Le chat du musée de Marseille. Sa mort et sa résurrection. Ses impressions de voyage. L'horloge du musée. Annibal, Fernand-Cortès et Robinson distancés par un quadrupède.

Saint-Leu-Taverny, 1er octobre 1854.

Le perroquet est une erreur de la nature, erreur qui a été corrigée par la perruche.

Nous parlerons un jour de la perruche multicolore, la

plus belle fleur vivante de l'Inde. Aujourd'hui, il s'agit de la perruche verte, cet oiseau à collier, qui a le don de la parole comme le perroquet, et n'en abuse pas pour pousser des cris intolérables, dignes d'un ténor applaudi.

Il est triste de le dire, mais la vérité avant tout : si les perroquets et les perruches se trouvent à leur aise, dans la société des hommes; s'ils les regardent comme de vieilles connaissances; s'ils leur demandent l'aumône du déjeuner avec un ton de voix si mielleux, c'est que la nature a destiné ces oiseaux à vivre dans la société des quadrumanes. Sans éducation première, tout animal aime ou redoute ce que ses instincts lui conseillent d'affectionner ou de craindre. Les perroquets et les perruches sont les parasites des singes; ils volent sans cesse autour des arbres où ces histrions des bois brisent les écorces des fruits, dévastent l'arbre à pain, cassent les noix de cocos; nos oiseaux parleurs, dont le bec est trop faible pour un pareil travail, ramassent les miettes du festin, et, instruits à l'école oratoire des singes, ils les remercient en imitant leurs cris, et leur disent, comme ils peuvent, qu'ils ont très-bien déjeuné.

Ainsi, le bon accueil que ces oiseaux font à l'homme n'est pas très-flatteur pour le genre humain. Il est vrai de dire aussi qu'une perruche ne peut pas avoir dans l'œil cette délicatesse de goût qui fait distinguer un vieux faune de l'Apollon du Belvédère. Peut-être encore, l'oiseau reconnaît que l'homme est plus beau que le singe; raison de plus alors pour lui de rechercher sa société avec plus de plaisir. Ce qu'il y a de positif, c'est que les oiseaux qui n'ont pas besoin des singes pour vivre avec luxe sont très-timides, et redoutent l'homme, comme un vautour *aptère*, c'est-à-dire *non ailé*.

Les perroquets et les perruches ont dans les bois les mœurs gourmandes que nous leur connaissons dans les villes, sur leurs perchoirs. Ils ne se contentent pas du repas frugal de la graine; ils convoitent tout; ils s'agitent devant toutes les friandises; ils demandent à goûter chaque plat qui passe sur une table; ils aiment, par gourmandise inassouvie, tout ce que l'homme paraît aimer. Dans la vie libre des forêts indiennes, ces oiseaux ont sans doute des appétits plus voraces; leur bec peut bien travailler une canne à sucre, ou égrener un épi de riz, mais la diversité dans les plats est leur passion dominante; ils sont alors obligés à suivre, d'arbre en arbre, des quadrumanes aussi gourmands qu'eux, et plus habiles à varier le festin.

Ce préliminaire était indispensable pour l'histoire que nous allons raconter; si elle paraît fabuleuse, nous appellerons en témoignage tous les habitants du village de Saint-Leu-Taverny. Les pièces justificatives ne nous manqueront pas.

Vers la fin de l'été dernier, j'habitais ce joli village de Saint-Leu. J'adore cette résidence champêtre, où rien ne rappelle la ville. On trouve là un musée naturel des originaux copiés par les illustres paysagistes de l'école du Nord. Il y a des Wynantz, avec leurs grands arbres découpés par d'étroites sémites, où passe le chevrier; il y a des Berghem, où la bergère à cotte rouge se détache sur un fond vert; il y a des Ostade d'été; des Demarne, où s'étendent les grands pâturages; des Asselyn, aux horizons infinis; des Jean Miel, avec leurs scènes rustiques; des Jean Breughel, avec leurs forêts traversées par des caravanes villageoises; des Van-der-Neer, avec leurs clairs de lune solaires, qui jouent sur la surface calme des eaux. C'est la nature septentrionale, sœur de l'autre, et toujours belle pourtant aux rayons de l'été. On y voit aussi des lavoirs dans des touffes de frênes, où de jeunes filles travaillent comme Andromaque et Nausicaa, princesses du blanchissage, et suspendent le lin aux branches d'un saule riant; on y trouve des ruisseaux limpides qui courent les rues; de vastes étables, où des coqs se promènent fièrement comme des rois dans un palais; des hôtelleries où le feu flamboie sous le manteau des cheminées féodales; et de tous côtés, par-dessus le toit des maisons basses, ou par les éclaircies des carrefours, on aperçoit de gigantesques panaches d'arbres, des lambeaux de forêts sombres, de jolis jardins où toutes les flores s'associent pour embaumer l'air et réjouir les yeux.

Quand on a beaucoup d'oiseaux en cage, on est obligé de les transporter à la campagne. Je conduisis donc les miens à Saint-Leu, pour les faire jouir de ce délicieux paysage.

J'aime beaucoup les perruches, et malheureusement mon affection pour ces oiseaux est intéressée. Au fort de l'hiver de Paris, je me dis, comme consolation, en regardant ces oiseaux indiens : — Ils vivent ici par dix degrés de froid, donc je puis y vivre.

Mon affection est d'un égoïsme révoltant. Il y a d'ailleurs beaucoup d'affections comme celle-là, et dans lesquelles les perruches n'entrent pour rien.

Entre autres perruches de toutes couleurs dont Buffon ne parle pas, j'en ai une très-jeune, très-sauvage, et rétive à l'éducation. Elle écoute les leçons et toutes les formules du répertoire de sa race, mais elle ne répète rien. Un oiselier, que j'ai consulté, m'a dit : — Il faut la mettre en pension chez un perroquet. Conseil perfide ! Elle en saurait trop !

Elle était donc à Saint-Leu, enfermée dans une cage du côté de la campagne; elle jouissait d'une vue superbe; un horizon de collines, de bois et de jardins, et des fleurs partout, et des chants d'oiseaux sur les arbres, et pas un orgue de Barbarie, pas une cavatine de roues d'omnibus.

Un jour arrive où les cages les mieux fermées s'ouvrent. Qui les a ouvertes? Est-ce vous? — Non. — Est-ce vous? — Non. — Ma cage s'ouvrit donc d'elle-même, et la perruche prit au vol le grand chemin de l'air.

Quand ces catastrophes domestiques arrivent à Paris, on fait imprimer cinq cents affiches, et on promet *cinquante francs de récompense*. Six mois se passent; la perruche ne reparaît pas. On gagne cinquante francs. Ils servent à payer les affiches. Tout n'est pas perdu.

Ce procédé n'est pas connu à Saint-Leu. Il y a un enfant qui exécute très-bien un solo de tambour, convoque les passants sur la place de la Mairie, sur la place de la Fontaine, devant l'auberge de la Croix-Blanche, leur annonce l'objet perdu, promet une récompense honnête, et indique le domicile où on récompensera honnêtement la restitution.

J'eus donc recours à cet enfant; il joua son rôle comme un homme sérieux; il indiqua le domicile de la perruche, rue du Château, 32.

On se mit à la recherche de tous les côtés.

La société parisienne et artiste au milieu de laquelle je me trouvais à Saint-Leu portait le plus vif intérêt à la perruche, et on désespérait généralement de la revoir.

Les raisons que chacun donnait avaient une apparence spécieuse. A Paris, disait-on, le premier commissionnaire du coin trouve une perruche envolée; cet oiseau ne voit que des maisons et n'entend que des omnibus, il ne demande pas mieux que de se laisser reprendre; mais dans un village entouré de bois, de jardins et de fontaines, une perruche a retrouvé sa vie libre et ses perchoirs naturels. Nous ne la reverrons plus.

Rien n'est triste à l'œil comme une grande cage qui a perdu son locataire ailé; on y replace en imagination l'oiseau charmant; on le voit sautiller sur les barreaux; lustrer ses plumes avec son bec, déployer toutes ses grâces d'ange, tressaillir devant le grain de sucre offert par deux jolis doigts. L'absence couvre de son deuil ce petit Eden grillé. On le regarde à travers des larmes, et au moindre chant aérien, on croit que l'enfant prodigue va revenir.

Pendant quinze jours, le crieur exécuta trois fois ses solos de tambour; personne n'arrivait plus à l'appel; il faisait sa proclamation dans le désert.

J'entendais dire à chaque instant ces lamentables paroles: — Il faut en prendre le deuil!

Heureusement la chasse n'était pas ouverte. Les chasseurs sont sans pitié, les novices surtout; ils ne sont pas forts sur l'ornithologie; au point du jour, ils peuvent confondre une perruche et un perdreau, et faire feu. Une sage mesure de police avait remis au 15 septembre l'ouverture de la chasse; je ne redoutais rien encore de ce côté pendant un mois et demi.

Un jour, nous voyons arriver une députation d'enfants, rouges de sueur; le plus âgé prit la parole, et dit qu'on avait vu la perruche dans le parc du château de Boissy.

Toute la députation affirma la chose, et elle s'offrit pour me conduire à ce parc.

— Est-il bien éloigné? demandai-je.

Un chœur enfantin répondit:

— Trois lieues.

A Saint-Leu, on n'a pas encore admis les kilomètres. On appelle même le maire, monsieur le bailli. Le chemin de fer est très-éloigné de Saint-Leu.

— Trois lieues! repris-je, c'est un voyage, et la chaleur est très-forte aujourd'hui.

Je demandai aux enfants cinq minutes de réflexion; on me les accorda.

En ce moment, je travaillais à mon *Histoire de Constantinople*, et j'étais arrivé au règne de Murad, ou Amurat IV (1635); le matin même j'avais écrit cette longue campagne d'Asie, lorsque ce glorieux sultan partit de Scutari pour aller prendre Bagdad, au mois de juillet. Il était jeune et charmant; il habitait un palais délicieux sur le Bosphore; il passait pour un Dieu parmi les croyants; il avait dans ses trésors toutes les richesses des Mille et une Nuits, et un beau jour il abandonne tout, pour traverser les déserts de feu, les vallons de neige, les fleuves sans ponts, les plaines sans eau, pour aller assiéger Bagdad.

Je rougis de ma faiblesse devant un pareil exemple, et, n'ayant rien de ce qu'avait Murad IV, je me mis en campagne, en plein midi, pour assiéger la perruche dans un parc beaucoup moins éloigné que Bagdad.

Les enseignements de l'histoire sont fort utiles dans certaines occasions.

Nous traversions une plaine assez semblable à celle où Lucullus découvrit les cerisiers. Je marchais en tête des enfants, qui maraudaient, selon l'usage des armées à jeun et des écoliers en vacance.

Nous arrivâmes au parc de Boissy. Le jardinier de l'endroit, désireux d'avoir la récompense honnête, me désigna l'arbre où la perruche s'était montrée tous les jours précédents; il me désigna aussi sur le gazon les graines de mil et les débris de pain, éparpillés par les enfants, qui jouaient le rôle de la Providence; il me montra même le bassin d'eau limpide où l'oiseau fugitif se désaltérait après ses repas; il me montra tout enfin, excepté la perruche. Je me rappelai les vers qu'Orphée adresse à Eurydice perdue; je les chantai sur un air de Rossini; les échos, qui ne sont jamais en peine de répondre, répondirent seuls à ma voix tout le long de la rivière:

Toto referebant flumine ripæ.

Le jardinier inclina la tête en me disant pour adieu l'éternelle phrase des regrets: — Ah! si vous étiez venu hier!

Je n'étais pas venu hier; le malheur de ce retard était incurable. Il fallut pourtant donner une légère gratification à ces enfants, qui avaient nourri la perruche à leurs frais pendant quinze jours.

A mon retour, je répondis par un silence morne aux questions qu'on m'adressa. Il fut admis unanimement que l'oiseau avait suivi, comme Mme Deshoulières, *les prés fleuris qu'arrose la Seine*, et qu'il arriverait au Havre, si un chasseur ne l'arrêtait pas en chemin.

Quelques jours après, Bernard, le conducteur d'omnibus de Franconville, vint nous annoncer qu'il avait vu la perruche aux Plessis, à très-peu de distance de la station. M. Decroix, épicier à Saint-Leu, nous confirma la même chose. Ce fut pour moi un trait de lumière; je pris le ton inspiré d'un oracle de Delphes, et je dis:

—Maintenant, je vous affirme qu'avant un mois la perruche sera rentrée dans ses foyers.

On me proposa des paris, je les tins, avec la légitime espérance de les gagner.

Un soir, à la veillée sous les arbres, on me demanda si je persistais dans mes paris.

— Plus que jamais, répondis-je, et tout prêt à en engager de nouveaux.

On voulut connaître la cause secrète de ma conviction inébranlable; je cédai à ce désir, et je débutai ainsi:

— Je puise ma conviction dans une histoire assez curieuse, qui a eu pour théâtre le Musée de Marseille, en 1842. C'est un chapitre d'histoire naturelle inédite, comme toute l'histoire naturelle d'ailleurs...; il s'agit d'un chat...

A ce mot, je fus interrompu comme un député à la tribune. On s'écria, en chœur, qu'il s'agissait d'une perruche, et non d'un chat.

Je calmai d'un geste les interrupteurs et les jeunes interruptrices, et je les priai ensuite de vouloir bien attendre la fin.

Tous se turent, *conticuere omnes*, et je repris gravement:

— En 1842, il y avait, chez le gardien du Musée de Marseille, un chat très-vieux et très-mélancolique; il avait perdu toutes les habitudes de la petite race féline; il ne lustrait plus sa fourrure avec sa patte; il ne prenait plus de jolies poses de sphinx; il ne s'intéressait plus au sabbat de la cave; il ne se mettait plus à la fenêtre pour voir passer les chiens; tout lui était indifférent. Il avait l'air de méditer un suicide; à Memphis, il y a quatre mille ans, on aurait veillé sur lui; mais, à notre époque, ces animaux ont perdu leur antique considération; ils sont accusés de rendre le mal pour le mal; et on leur préfère les chiens, parce qu'ils rendent une caresse pour un coup de pied. Les chats sont les victimes de leur logique et de leur justice. Quelques personnes, douées encore du sens égyptien, rendent hommage à leurs nobles qualités.

Aux yeux de certaines gens, les chats ont le tort de vieillir; dès qu'ils ne sont plus jeunes, ils ne sont plus chats; alors, on trame contre eux de ténébreux complots; on les regarde d'un air menaçant; on leur prodigue

les insultes, et ces pauvres animaux cherchent un coin sombre, pour y traîner les derniers jours de leur vieillesse, et ils laissent lire dans leurs yeux à demi fermés, et sur les rides de leur front, tout ce qu'ils pensent de l'ingratitude des hommes et des caprices des enfants.

A la suite d'un complot tenu dans le Musée, il fut arrêté que le chat de l'établissement, coupable de vieillesse, serait mis dans un sac et confié à un paysan, ami des chiens, lequel se chargeait gratuitement de le précipiter du haut du *Saut de Maroc* dans la mer.

Le *Saut de Maroc* est un rocher à pic, sur le chemin du village de Rove, à trois lieues de Marseille. Il y a une légende sur ce précipice; je vous la raconterais volontiers, mais si nous nous embrouillons encore dans un épisode, nous ne retrouverons plus la perruche au dénouement.

Le paysan s'acquitta, sans remords, de cette exécution. A son heure suprême, le chat avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse; il se débattit contre le sbire, avec un reste de griffes et de dents; mais il avait affaire à un agriculteur bronzé sur l'épiderme, qui ne lâcha pas sa proie et la précipita du haut de la montagne, en gardant le sac par esprit d'économie.

Cette mauvaise action avait été commise dans un musée tout rempli de reliques égyptiennes et surtout de momies de chats, remontant à la domesticité des Pharaons.

Un an, ou quatorze mois après, pour mieux dire, le gardien du Musée, rentrant à minuit, entendit sur l'escalier une plainte aiguë et intermittente, qui lui causa une certaine émotion. Puis, comme il jetait les yeux, par devoir d'inspection, sur l'embrasure d'une fenêtre intérieure, il aperçut, dans la plus suppliante des poses, le chat du Saut de Maroc... L'heure de la nuit fit croire à une apparition de fantôme; poltron comme tous les gardiens, il allait tomber à genoux et demander grâce, lorsqu'un reste de sentiment viril l'arrêta : il trouva plus honorable d'ouvrir lestement la porte de sa chambre et de s'y réfugier, en s'y protégeant par des signes de croix.

La nuit fut mauvaise; il dormit peu, et rêva que le Musée était assiégé par des momies lugubres, conduites par Champollion.

Le lendemain, à l'heure où les fantômes disparaissent devant le soleil, on aperçut le chat nonchalamment posé sur une natte, devant la porte du Musée égyptien. Il s'opéra tout de suite une réaction en sa faveur; on lui accorda ses grandes entrées; on l'accabla de soins; enfin on le traita comme un jeune chien, ou comme un jeune chat. Seulement, par intervalles, on entendait cette exclamation de suprise :—Comment diable est-il revenu! il doit être sorcier!

Le plus étonné de tous fut le paysan bourreau; il recula trois pas, croisa les mains au-dessus de sa tête et exécuta ensuite la fameuse pantomime de Talma, précipitant *les Gaulois du haut du Capitole*, dans *Manlius*.

Les Gaulois ne revinrent pas chez eux : on les avait trop bien précipités.

Rassuré complétement sur son avenir, le vieux chat rajeunissait à vue d'œil, et se livrait même, par boutades, à des ébats enfantins. Ces êtres, que nous appelons des animaux, parce que nous ne craignons pas la riposte, ont à un suprême degré la conscience du malheur et du bonheur, et prennent toujours des allures et une physionomie conformes à leur état de fortune. Le chat malheureux s'oublie, se résigne, se néglige et adopte les airs d'un philosophe stoïcien, qui fait un perpétuel monologue sur les vicissitudes de la vie; mais si un rayon vient à luire, il secoue son indolence, cherche le soleil, se pavane sur les murs, relève ses oreilles, s'asseoit fièrement en public, et se réhabilite à ses propres yeux, en détachant de sa fourrure, avec le peigne de sa patte, toutes les souillures de la pauvreté.

Ainsi faisait le chat du Saut de Maroc; on ne le reconnaissait plus, tellement les soins de la toilette l'avaient remis à neuf.

A cette époque, j'avais un logement dans le Musée de Marseille, et cette histoire se passa sous mes yeux. Je fis tous les efforts possibles d'imagination pour m'expliquer ce retour, après une absence de quatorze mois, et j'en causais même souvent avec le directeur du Muséum d'histoire naturelle, mon ami Barthélemy Lapommeraye, homme d'esprit, quoique très-savant. Nous fîmes même un jour ensemble un pèlerinage au Saut de Maroc, et de cette hauteur, en apercevant Marseille si éloignée, si enveloppée de collines, de bastides innombrables et de flots marins, nous comprîmes moins que jamais de quels expédients le chat s'était servi pour regagner sa maison.

Je me plais à m'acharner à la poursuite d'une idée comme à la poursuite d'un *mat* aux échecs, ou d'un *trick* impossible au *whist*. Un jour, le hasard d'une succession de pensées me mit sur la voie de la découverte, et je m'écriai, comme l'illustre géomètre : *J'ai trouvé le problème!*

Les chats, comme les oiseaux, ont dans le sens de l'ouïe une délicatesse de perception dont notre sourde oreille humaine ne peut nous donner aucune idée. Or, le chat du Musée, mal précipité du Saut de Maroc, se raccrocha probablement aux pins et aux saxifrages qui hérissent la montagne; revenu de sa frayeur, et tenant à la vie comme tous ceux de sa race, il songea sérieusement à regagner la maison témoin des jeux de son enfance, et d'où il avait été arraché par un ennemi extérieur.

Ici commence une odyssée qui supprime le génie inventif du héros d'Homère. Ulysse est l'homme des expédients vulgaires auprès de notre chat. Quant à celui du marquis de Carabas, c'est tout simplement un niais. J'aime mieux la façade du Louvre de Perrault.

Le chat n'avait jamais vu la mer, monstre immense, redouté de tous les animaux de la race féline, surtout des lions. Notre malheureux exilé s'écarta donc au plus vite de cette meute de vagues orageuses qui aboyaient au bas du précipice. Parvenu au sommet calme d'une montagne, il prêta l'oreille et entendit, au lever de l'aurore, un bruit lointain, très-connu de lui, le bruit d'une grande ville qui se réveille, le carillon des cloches, les roulements de tambour, le fracas des roues des charrettes qui se rendent au marché. — La ville est là, de ce côté, a-t-il dit; marchons vers son bruit; après, nous verrons.

La campagne offre de grandes ressources aux chats pèlerins; ils vivent de chasse, comme les sauvages Makidas; le gibier abonde : il y a des sauterelles, des cigales, des rats des champs, des grenouilles, une carte très-variée enfin, comme disent les affiches des petits restaurants parisiens. L'eau est à discrétion.

A côté de ces avantages, il y a de grands inconvénients; il y a les chasseurs marseillais qui, ne trouvant toujours qu'un gibier absent, se vengent contre le premier chat venu; il y a les paysans, jaloux de leurs garennes; il y a les chiens, qui se croient obligés d'aboyer à toutes les diligences et à tous les chevaux qui passent sur la grande route, et rendent ces parages fort dangereux; mais un vieux chat, qui sait se conduire, flaire de loin tous ces périls et les tient à distance avec une sûreté infaillible de coup d'œil. Ensuite, le chat est doué

d'une patience merveilleuse ; il sait se blottir, tout un jour, dans un asile reconnu sûr, après un long examen de l'ouïe et de l'odorat ; il sait attendre la nuit, sombre mère de la sûreté, et son œil phosphorique, illuminant les ténèbres, le conduit sur des sentiers inconnus de ses ennemis.

Notre pauvre voyageur a donc franchi, sans encombre, la campagne, toujours guidé par le bruit de la ville, bruit qui s'est fait plus distinct chaque jour. C'était beaucoup, sans doute, d'arriver jusqu'à la limite de l'octroi ; mais il fallait trouver une maison dans une ville de cent soixante mille âmes, qu'on avait traversée une seule fois, et dans un sac.

Marseille est une ville qui ressemble assez à Constantinople, à cause de l'abondance de ses chiens errants. Tout marin a un chien auquel il est sincèrement attaché ; mais, au moment du départ, il abandonne cet ami fidèle dans une auberge, et l'animal, privé de son maître, passe sa vie à le chercher dans tous les quartiers de Marseille. C'est de la même manière que Constantinople s'est peuplée depuis Mahomet II. Notre chat connaissait ce fléau errant, car, pendant dix ans, du haut de la fenêtre du Musée, il avait vu défiler toutes les espèces canines, depuis le molosse de Laconie jusqu'au *King'sCharles* ; il fallait donc s'avancer avec une prudence méticuleuse, sonder le terrain à tâtons, éviter le grand jour, ne se confier qu'aux ténèbres, avoir l'œil ouvert sur les soupiraux des caves, vivre frugalement, se contenter de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo*, enfin, changer de domicile tous les jours avant l'aube, pour se rapprocher davantage de la maison et gagner du terrain vers le but.

Le moment est venu de dire sur quoi comptait le chat voyageur.

Un grand fracas, mêlé de tous les bruits, de tous les murmures, de toutes les clameurs, lui avait fait connaître le point de l'horizon où se trouvait la grande ville. Une fois arrivé dans Marseille, il comptait sur un bruit particulier et bien connu, qui devait lui signaler le quartier où fut son berceau. Tant qu'il n'entendait pas ce bruit spécial, il fallait marcher, marcher toujours, loin des chiens, loin des hommes, loin des enfants, loin du jour.

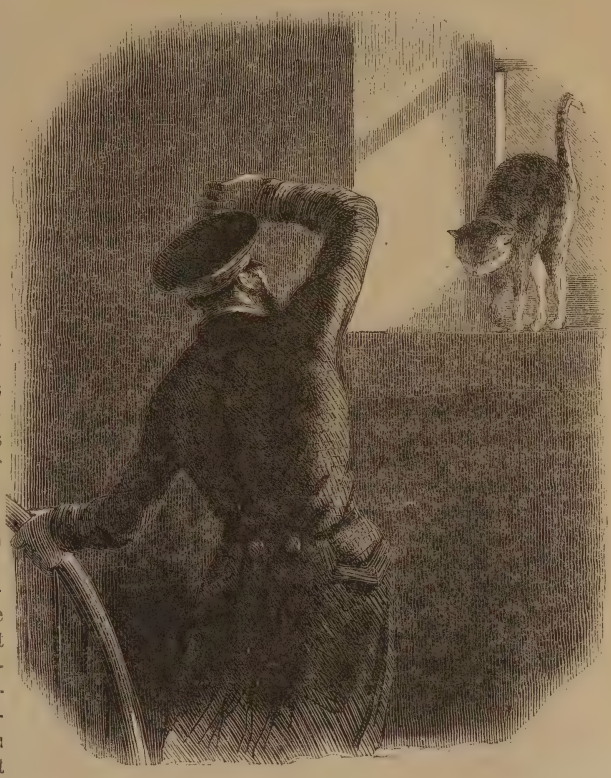
Le Musée de la ville possède une horloge qui a le privilége de sonner toujours quelque chose. Les heures ne lui suffisent pas. Elle sonne les quarts et les huitièmes, et fait même précéder chaque sonnerie d'une légère cavatine d'avertissement. On est prévenu, on écoute. Le Conseil municipal alloue dix francs par an à M. Charlet, directeur de cette horloge. A la discussion annuelle du budget, quelques membres, ennemis des abus, réclament une réduction pour combler le vide que les cinquante millions du canal de la Durance ont laissé dans le trésor municipal.

Pendant dix ans, notre chat voyageur avait entendu retentir cette horloge verbeuse au-dessus de sa tête. A l'âge de la jeunesse, il avait joué tant de fois avec les plombs de cette horloge, et avait arrêté ses mouvements, au grand désespoir de M. Charlet, qui tremblait alors pour sa réduction, en écoutant le silence inexplicable de sa fille. Tant que notre pauvre chat, errant de cave en cave, n'entendait pas la sonnerie du toit paternel, il se disait à lui-même :—Je ne suis pas dans le quartier, allons plus loin.

Et, sans impatience, sans découragement, il se remettait en route avec les mêmes précautions, dans les ténèbres, prêtant l'oreille aux horloges, et n'entendant jamais la sienne, celle qu'il aurait reconnue dans un concert de tous les clochers italiens.

Le hasard, qui ne sert jamais les malheureux, aurait pu conduire plus vite l'animal errant dans une bonne direction, et lui épargner bien des mauvais jours ; mais, en appréciant la durée de l'absence, quatorze mois, il est permis de supposer qu'il aura pris le plus long chemin, et qu'il n'est enfin arrivé dans le quartier du Musée qu'après avoir parcouru tous les carrefours de la vieille ville.

Alexandre, Annibal, Fernand Cortès, Robinson Crusoë, ont dépensé beaucoup moins d'intelligence et de ruses de guerre que ce chat, dans sa campagne de douze mois. S'il avait pu écrire son odyssée, il n'y aurait pas de lecture plus émouvante. Le nombre de périls qu'il a conjurés, le nombre de calculs qu'il a faits doit être prodigieux. Et lorsqu'enfin il a entendu dans le lointain, à minuit, la sonnerie prolongée de son horloge, tout ne finissait pas pour lui ; il avait encore bien du chemin à



Le chat revenant et le gardien du Musée.

faire, et beaucoup de batailles à livrer aux chiens. D'abord, il ne fallait pas se laisser emporter étourdiment par une joie dangereuse ; si près du but, il ne fallait pas compromettre la réussite par trop de précipitation. Un homme aurait échoué en pareil cas ; l'animal, sans avoir lu le moindre chapitre sur les dangers de l'exaltation étourdie, a manœuvré comme le premier jour ; il a maîtrisé les émotions de cette joie fatale qui met un voile sur les yeux et fait échouer au port ; il n'a rien voulu donner au hasard, même à sa dernière étape, à son dernier ruisseau, à son dernier mur, à son dernier pas ; et il est arrivé sain et sauf. Quelle leçon pour l'homme qui arrive aux sottises par la réflexion ; qui apprend les mathématiques pour soutenir que 2 et 2 font 5, et étudie des cartes de géographie pour se briser contre un écueil

Mon histoire finie, on me demanda quel rapport on pouvait établir entre l'odyssée du chat et la perruche envolée. Je répondis que le temps n'était pas venu d'établir ce rapport, mais qu'il viendrait tôt ou tard. On me questionna de nouveau sur la suite de l'histoire du chat du Musée; je répondis qu'elle n'avait pas eu de suite, et même qu'elle avait été presque oubliée, à cause d'une autre histoire, survenue dans le même établissement, et qui absorba l'attention des naturalistes.

La perruche fut oubliée à son tour, et on voulut connaître cette nouvelle histoire.

— Celle-ci, repris-je, n'a aucun rapport avec la perruche envolée, dirait un naturaliste de profession. J'ose soutenir le contraire, et je crois qu'elle s'y rattache par un côté, comme j'espère vous le démontrer quand la perruche sera rentrée dans sa cage.

Un signe général d'incrédulité accueillit cette dernière phrase. Je proposai de nouveaux paris; on se tut, et ce silence attendait l'histoire promise.

II. Castor et Pollux. Le tombeau de Milon. Les chiens lazzaroni. Le crime et le châtiment. La langue des bêtes. Revenons à ma perruche.

— Cette fois, dis-je, il s'agit de deux chiens du Musée; on les nommait Castor et Pollux, quoiqu'ils ne fussent pas frères. Castor était un vrai molosse; Pollux, un jeune caniche de très-petite taille. Ils étaient liés d'une étroite amitié, comme les deux frères d'Hélène dont ils portaient les noms. En général, les animaux connaissent l'amitié; bien plus, quand ils sont unis, ils ne se brouillent pas. Le lion vit avec le chien dans la même cage, et ces deux amis ne se querellent jamais; ce qui prouve encore la supériorité de l'homme sur les animaux.

Castor, le molosse, avait contracté l'habitude de faire sa sieste, en été, dans un tombeau de pierre froide, qui est exposé dans le Musée, et qui, dit-on, a renfermé les restes de Milon, le meurtrier de Clodius, le client de Marcus Tullius Cicéron, l'illustre exilé de Rome. Excusez cette érudition facile et inopportune.

Pollux ne faisait pas de sieste, lui; il s'acquittait de son devoir de gardien; il se promenait dans le musée des sarcophages et surveillait les étrangers, pour aboyer, en cas de vol d'antiquités phocéennes. Il était très-fier de son emploi, et lorsqu'on fermait les portes du Musée, et que tout s'était passé conformément aux lois, il se présentait avec joie devant le concierge, pour recevoir, comme gratification, une caresse de sa main.

Un jour, à l'heure de la sieste, il n'y avait pas l'ombre d'un étranger devant les sarcophages et les plâtres du musée phocéen; Pollux, ne redoutant aucun vol, sortit sur la place pour se délasser de ses travaux d'inspection, et engager une partie de soubresauts avec quelque jeune chien de son âge, ami du jeu.

La place du Musée était déserte, à cause d'une chaleur de trente degrés Réaumur; mais il y avait beaucoup de chiens, selon l'usage. C'était avant l'invention de la charrette municipale qui enlève du pavé l'espèce hydrophobe, dans la chaude saison. Les uns passaient rapidement, comme si des affaires importantes les eussent appelés ailleurs; les autres se promenaient sans but, comme des péripatéticiens quadrupèdes; on en voyait sous les arbres, qui dormaient comme des lazzaroni, ou qui se regardaient deux à deux, comme des chiens sculptés sur les pilastres d'un portail. Le jeune Pollux, ne voyant que des amis dans ce club en plein air, cherchait un joueur; mais son apparence de chien aristocrate réveilla les haines jalouses de cette meute indigente; on répondit par des grognements sourds à ses propositions amicales, et le plus hargneux de tous tomba, les dents en relief, sur Pollux, le terrassa, et faillit le tuer sur place. Les autres chiens assistèrent à cette scène dans une stoïque tranquillité.

Pollux s'échappa de la mâchoire de l'assassin, secoua sa toison dévastée, et, en quelques bonds, il avait atteint le seuil de son établissement. Sans s'arrêter devant le concierge, qui ne l'aurait pas compris, il marcha droit à la salle des sarcophages, mit ses deux pattes antérieures sur le tombeau de Milon, et fit sortir de son gosier quelques notes pleines d'expression et de voyelles lamentables.

Castor se leva lentement, bondit hors du tombeau, aiguisa ses pattes sur les dalles, acheva de se réveiller, jeta un regard oblique sur Pollux, et prit, avec le calme de la force, le chemin de la grande porte du Musée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta brusquement, s'assit sur lui-même et attendit Pollux.

En ce moment, que se passa-t-il? quel échange de paroles fut fait? La science ne peut le savoir; mais voici ce qui advint.

Castor, après avoir acquis la certitude de ne pas frapper l'innocent pour le coupable, quitta sa pose d'Hercule au repos, et marcha seul, d'un pas tranquille, vers l'assassin de Pollux. Ce ne fut pas un combat, ce fut une exécution; le coupable roula dans la poussière et l'ensanglanta. Le châtiment donné, Castor reprit le chemin du Musée, où Pollux l'accabla de caresses et de cris de joie. Le molosse vengeur accepta ces démonstrations amicales avec froideur, comme pour montrer qu'il ne croyait pas le remerciement nécessaire après un si léger service; et il rentra dans la salle pour achever sa sieste au fond du tombeau de Milon.

Dans l'*Histoire des chiens célèbres*, je ne trouve rien de comparable à cette scène de Castor et Pollux; il m'a été donné de la voir, et ceux qui l'ont vue comme moi ne peuvent encore l'expliquer. Il faut nécessairement admettre, ce que j'admets, moi, que ces deux chiens avaient une sorte de langue pour se communiquer leurs pensées; il faut admettre que Pollux a dit à Castor : *Un chien énorme vient de m'assassiner, là, sur cette place.* Ce n'est pas tout; il faut admettre une chose encore plus répulsive à la raison; il faut croire que, sur le seuil du Musée, Castor a demandé : — Où est-il? et que Pollux a clairement désigné son assassin dans une meute de chiens de toute taille et de toute nuance. Pollux aurait répondu : — C'est ce grand braque, qui a trois taches de feu.

Certainement, la langue que murmurent les animaux, lorsqu'ils vivent ensemble, n'a aucun rapport même avec la plus imparfaite des langues primitives des sauvages; mais elle leur suffit telle qu'elle est pour les besoins de leur association; son vocabulaire est très-borné; il se compose de quelques modulations plus ou moins vives, qui ont un sens très-clair entre deux animaux depuis longtemps amis. Je développerai un jour ce système en l'appuyant d'observations que j'ai faites, et qui le compléteront. Au reste, la sagesse indienne, en inventant les fables et les dialogues d'animaux, a donné à quelques anciens la première idée de ce système; ainsi, je me garderais bien d'en réclamer les droits d'auteur.

Après l'histoire de Castor et Pollux, mes amis voulurent remettre l'entretien sur le chapitre de la perruche; mais une simple observation coupa court au sujet.

L'histoire de la perruche commence, leur dis-je; elle se

fait ; nous allons la suivre dans l'air. Ainsi, attendons ; préparez vos paris perdus, et parlons de Sébastopol.

III. Aventures et pérégrinations. La cloche de Saint-Leu. Grande nouvelle. Je prends la pose de Napoléon à Austerlitz Une pie. Duel sur un cerisier. Les hirondelles. Insurrection formidable. Le siége du clocher. La voix de l'horloge. Insomnie de ma perruche. Immense bataille. Retour à la cage.

En venant se percher sur les arbres des Plessis, la perruche avait fait un grand pas rétrograde ; à mon avis, elle manifestait une tendance évidente à se rapprocher de Saint-Leu. Le souvenir du Musée de Marseille ne me laissait aucun doute sur le dénoûment.

Les perruches ont un don bien rare chez les hommes ; elles savent écouter, elles aiment écouter. Chez ces oiseaux, le sens de l'ouïe absorbe continuellement, et, s'ils avaient une complète conformation de ressorts dans l'organe de la parole, Dieu sait tout ce qu'ils apprendraient par cœur et tout ce qu'ils rediraient. Malheureusement, le mécanisme de la prononciation est très-borné dans leur bec, et leur répertoire est peu varié. Malgré cette insuffisance de moyens, les perruches se croient obligées de prêter une oreille attentive à tous les bruits extérieurs et ce que les autres animaux écouteurs font par crainte d'un péril, les perruches le font par leur instinct, qui est l'amour de l'audition.

De tous les bruits extérieurs qui frappaient plusieurs fois par jour les oreilles de la perruche, notre héroïne, le bruit de la cloche de l'église était le plus retentissant. Elle se réveillait au premier *angelus*, elle s'endormait après le dernier. Probablement, elle doit avoir fait quelques tentatives de gosier pour répéter la sonnerie ; mais elle n'a pas réussi ; ce qui lui a donné encore plus d'estime et d'affection pour cet inimitable voisin.

Du haut des arbres des Plessis elle a entendu cette voix du clocher, comme une voix domestique qui l'appelait à sa cage, et elle a obéi, sans prévoir, hélas ! les tribulations qui l'attendaient, et qui ont eu pour témoin tout le village de Saint-Leu.

Au parc de Boissy, elle n'entendait pas la cloche de son village ; aussi a-t-elle fait un assez long séjour sur les arbres de ce château. Pourquoi a-t-elle quitté ce paradis terrestre, où rien ne lui manquait, où rien ne la troublait ? Ici est un mystère, et j'ai essayé de l'approfondir. Son instinct lui disait bien qu'elle était dans le vrai domaine des perruches, dans une belle forêt indienne, sous un ciel chaud ; mais elle cherchait aux environs tout ce que cette nature maternelle devait lui donner, à savoir, des perruches sur les branches, des cannes à sucre, des rizières et des singes pourvoyeurs. Au lieu de cela, qu'a-t-elle vu ? Une bande d'enfants, pris pour des singes, qui émiettaient du pain sur le gazon, et ne montaient jamais sur les arbres. Il y avait de quoi bouleverser un cerveau de perruche. Aussi, pour se délivrer de ce tableau qui troublait son instinct, elle a pris son vol au-dessus des arbres du château, et, ayant aperçu dans le lointain l'oasis des Plessis, au centre d'une plaine de blé mûr, elle a déménagé tout de suite, et c'est là qu'elle a entendu la cloche de Saint-Leu.

Un matin, M. Adrien, l'habile chorégraphe de la Porte-Saint-Martin, arrive et me dit : — Tout le village est en rumeur ; la perruche est dans le clocher de l'église !

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, comme dit le poëte divin, je pris la pose stoïque donnée à Napoléon par le peintre Gérard dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz*. Rapp, tout essoufflé, arrive pour annoncer, comme une nouvelle inattendue, la victoire. L'Empereur le regarde et semble lui dire : — Je la connaissais avant vous.

Nous descendîmes sur la place de l'église ; la foule y accourait. Saint-Leu n'avait jamais vu de perruche ; c'était un événement. Tous les yeux arpentaient le clocher, depuis la base jusqu'à son coq doré, servant de girouette ; mais personne ne voyait une plume verte. Cependant le doute n'était pas permis ; plusieurs personnes dignes de foi, entre autres le gardien des tombes de l'église, M. Decroix, son plus proche voisin, et M. Thomas Chassain, propriétaire de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, affirmaient que l'oiseau avait passé la nuit dans la cage du clocher, mais qu'il courait probablement la campagne à cette heure.

La foule s'obstina toujours à regarder le clocher.

Cette conduite de l'oiseau était naturelle ; il était accouru à une voix connue, qui lui rappelait tant de festins et de friandises ; mais, n'ayant trouvé aucune main généreuse à côté de la voix, il avait bien fallu songer à se mettre en quête du repas du matin. L'appétit de ces oiseaux est impatient du moindre retard.

On sait que le village de Taverny est la continuation de Saint-Leu ; ces deux localités pourraient avoir le même nom. Or, ce jour-là, M. Fallet, boulanger à Taverny, se promenant dans son jardin, entendit un grand bruit d'ailes et de feuilles du côté d'un cerisier, et, avançant avec précaution, il assista de très-près à un curieux spectacle, dont il nous a fait le compte rendu. Son récit nous permet de supposer que les choses se sont passées comme nous allons les décrire pour les besoins de l'anecdote.

Avec cette promptitude de coup d'œil dont jouissent tous les oiseaux, même dans leur vol le plus rapide, la perruche découvrit un arbre coloré à l'indienne ; c'était un cerisier chargé de fruits. Le rouge est l'aimant d'un bec. Notre héroïne s'abattit sur cet arbre, qui lui rappelait le caquier de l'Inde. Elle éprouva sans doute une joie vive en voyant flotter autour d'elle ces grappes savoureuses de rubis, qui promettaient un festin inépuisable. Les oiseaux ont aussi leurs destinées ; *habent sua fata*. Le bec de la perruche s'ouvrit et se referma ; un frisson la saisit ; elle aperçut devant elle un oiseau qui ne parlait pas sa langue. Chez les animaux, comme chez les hommes (avant 1815), tous ceux qui ne parlent pas la même langue sont ennemis. C'était une pie, qui venait exercer son métier de voleuse sur les cerises de M. Fallet. La *gazza ladra* prit la perruche, oiseau inconnu, pour un gendarme vert, et se précipita sur elle pour la poignarder d'un coup de bec. Les deux armes rostrales de ces deux oiseaux ne sont pas de même dimension ; c'est le sabre court du dragon, croisé avec la lance du Cosaque. Notre perruche soutint bravement l'honneur de son uniforme ; elle se servit d'une branche épaisse comme d'un bouclier, et n'exposant pas une plume au bec de son ennemie, elle dardait vivement le sien, et le retirait avec la promptitude de l'éclair, genre d'escrime qu'aucun maître ne lui avait appris, et qui aurait étonné Grisier. Cette lutte dura un long quart d'heure, et M. Fallet lui donna le même intérêt qu'un Espagnol eût accordé à un combat de taureaux.

Désespérant de vaincre et craignant d'être vaincue, la pie s'envola vers la forêt, et la perruche, rajustant ses ailes, et ne se croyant pas en sûreté sous les feuilles de cet arbre, chercha un asile à la Chaumette, petit faubourg de Saint-Leu, où les arbres et les eaux ne manquent pas.

Pendant une semaine, la perruche cacha ses jours dans les verts massifs de la Chaumette ; elle craignait les pies ; mais tous les soirs, après l'*angelus*, elle regagnait son gîte du clocher, espérant toujours y trouver sa cage chérie, si follement abandonnée, pour cette illusion trompeuse qu'on appelle la liberté des champs.

Elle donnait ainsi à chaque instant un démenti à cette fameuse maxime : *une liberté orageuse est préférable à un esclavage tranquille* (1) ; son orageuse liberté lui devenait intolérable, et elle aurait donné toute la vallée de Montmorency pour son petit ermitage grillé, où elle recevait tant de caresses, de sucreries, de graines de tournesol, sans le souci du lendemain. Elle avait adopté cette autre maxime du peuple, qui passe de l'anarchie à la dictature : *la sécurité vaut mieux que la liberté.*

Hélas ! notre jeune héroïne devait... *mais n'anticipons pas sur les événements*, comme disait le bon Ducray-Duminil, à l'âge d'or du roman, in-12, mal imprimé sur papier gris, mais sentimental.

A cause de son éloignement du chemin de fer, le village de Saint-Leu a conservé les priviléges agrestes des hameaux de Gessner et de Florian. Toutes les hirondelles

Le duel de la perruche et de la pie dans le cerisier. Dessin de A. Bar.

de la vallée de Montmorency, effrayées par les wagons, les sifflets et la fumée noire, se sont réfugiées sous les toits paisibles de Saint-Leu. Là, elles goûtent le repos des anciens jours ; elles bâtissent leurs nids, établissent leurs familles, et ne craignent pas qu'un convoi brutal vienne emporter tous ces bonheurs domestiques, célébrés par Florian. A Saint-Leu, on peut encore chanter la romance :

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans, etc.

(1) Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium.

Dans la grande rue de Saint-Leu, ces jolis oiseaux, si bien décrits par Toussenel, notre grand naturaliste, sont si familiers, qu'ils deviennent dangereux ; sous prétexte d'annoncer la pluie aux agriculteurs, ils rasent joyeusement la terre, et, dans leur vol étourdi, ils effleurent d'une aile aiguë les joues et les yeux des passants qui ne sont pas agriculteurs. A cet inconvénient près, rien n'est charmant comme le jeu vif de ces filles de l'air, de ces sylphes d'avril, de ces éclairs ailés.

Les hirondelles se méfient des clochers, et leur instinct

maternel a bien raison; elles savent que, dans les trous de ces édifices, logent ces nocturnes oiseaux de proie qui ravagent les nids, et font pleurer les mères à l'ombre des peupliers, *populeâ sub umbrâ*. Les oiseaux sont toujours en pays ennemi, et ils ne sauraient prendre trop de précautions.

Les hirondelles d'âge mûr avaient visité le clocher de Saint-Leu, et le résultat de l'enquête était satisfaisant: un clocher tout neuf, bâti en 1850, aux frais du prince Louis-Napoléon ; un bijou de clocher à mettre sous cloche. Pas une crevasse, pas une fissure, pas un domicile pour un hibou. *Nicticorax in domicilio*, comme dit le psalmiste. Il n'y avait donc rien à craindre pour les nids et les œufs de ce côté, au moins pendant un demi-siècle; et on voyait la mère se réjouir de ses enfants, *matrem filiorum lætantem*.

Tout à coup, une hirondelle, la première de toutes, celle qui n'avait pas fait le printemps, une hirondelle levée avec l'aurore, rase le clocher neuf, et aperçoit un oiseau vert, non classé dans l'ornithologie de Saint-Leu, secouant à l'air ses plumes humides, et aiguisant un bec crochu sur une clef d'ogive. Il fallait bien admettre le

La perruche rapportée à son maître. Dessin de Pauquet.

péril; c'était, pour l'hirondelle, un hibou déguisé, un hibou malin qui se peignait en vert pour tromper l'espion. L'hirondelle sonna l'alarme, et cria le danger sur les toits; une étincelle électrique courut sur deux corniches de nids; on tint un conseil d'ancêtres, au pied d'une cheminée; on prêcha la croisade contre l'oiseau de proie du clocher.

La perruche ne se doutait nullement de ces alarmes; elle cherchait toujours sa cage, et vint se percher sur le toit de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, où s'arrêtent les omnibus du chemin de fer. Ainsi posée, dans un isolement absolu, elle ressemblait à cet oiseau dont parle l'Ecriture, *passer solitarius in tecto*.

A cet instant, une grêle noire d'hirondelles tombe sur le même toit, avec des cris aigus; tous les enfants de Saint-Leu prennent parti pour la perruche, et battent des mains pour épouvanter les hirondelles. Notre héroïne montre le bec aux oiseaux du printemps, lesquels, ne se croyant pas en force contre un pareil bec, battent en retraite, et vont chercher des renforts pour faire le siége de

la perruche. Dans le village, tous les travaux sont abandonnés ; chacun veut assister à la bataille ; on nous envoie une dépêche télégraphique ; nous accourons pour faire entendre notre voix, et jouer le rôle de l'Autriche... La perruche s'effraye de ce concours de peuple, elle plonge du toit, et se perd dans l'épais massif d'un noyer, qui est dans la cour de l'hôtel de la *Croix-Blanche*.

Une perruche sur un noyer chargé de noix crevassées, c'est comme un avare en pleine mine californienne ; notre héroïne ne se possédait pas de joie ; elle avait oublié les pies, les hirondelles, les cerisiers ; elle avait trouvé un restaurant éternel.

On vit courir au même instant un nuage noir sur la ligne des toits : c'était un vol effrayant d'hirondelles ; ces oiseaux montrèrent beaucoup de courage, quand ils ne trouvèrent pas l'ennemi ; ils visitèrent le toit de la *Croix-Blanche* et sondèrent de l'œil les cheminées ; ce devoir accompli, le vol se dispersa, et chaque famille rentra dans son nid suspendu.

Nous avons pu étudier les hirondelles dans cette occasion, et nous avons compris qu'elles n'avaient nullement l'intention d'attaquer le redoutable oiseau ; leur plan de campagne n'avait au fond rien de belliqueux. Elles voulaient se réunir en masse compacte, effrayer l'ennemi, et le chasser du territoire de Saint-Leu, propriété exclusive des hirondelles.

Si le rare souvenir de la cage n'eût pas troublé de temps en temps notre perruche, son existence commençait à prendre toutes les conditions du bonheur. Que lui manquait-il ? elle avait un noyer, à la fois retraite sûre et table délicate ; et la nuit, elle avait un gîte dans le clocher.

Elle a passé douze jours dans le noyer de la *Croix-Blanche* ; nous allions souvent rôder autour de l'arbre, dans l'espoir de la ramener, en lui faisant entendre des voix amies ; elle ne reconnaissait pas ces voix, qui n'avaient jamais retenti à ses oreilles au grand air de la campagne, et perdaient, autour du noyer, la gamme intérieure du salon.

Les animaux sont tous fort reconnaissants des services rendus. La reconnaissance est fille de l'instinct, l'ingratitude est fille de la raison. Bien plus, les animaux n'ayant pas, comme nous, la perception nette des objets extérieurs, sont reconnaissants envers tout ce qui les oblige, hommes ou choses. Ainsi, notre perruche regardait son noyer et son clocher comme deux bienfaiteurs ; l'un la garantissait contre les dangers de la faim, l'autre contre les dangers de la nuit. Chaque jour augmentait ce sentiment de gratitude ; et l'oiseau, instruit par une longue expérience de douze jours et ayant mieux réglé sa vie, et connaissant mieux ses gîtes et ses chemins, évitait de se montrer au crépuscule du matin et du soir sur les aspérités saillantes du clocher, de peur de provoquer une seconde fois la formidable insurrection des hirondelles de Saint-Leu.

Oui, faites des projets d'avenir en ce monde ; l'imprévu est toujours là, embusqué sur votre route, et il bouleverse tout.

Si nous n'avions, comme garants de notre récit, tous les habitants d'un village voisin, nous n'oserions écrire la suite de cette histoire ; d'ailleurs, il y a des péripéties qu'il est impossible d'inventer, si le hasard ne les invente pas. Aucun mensonge de fabuliste ne se glisse dans notre récit. Jamais histoire ne mérita mieux son nom.

Le Conseil municipal de Saint-Leu avait voté la dépense d'une horloge magnifique pour le clocher de l'église ; une horloge de ville, une horloge sérieuse, signée Lepaute, comme celle qui a l'honneur de se faire entendre au Louvre, entre les statues de Jean Goujon.

Cette horloge, complément nécessaire de la jolie église de Saint-Leu, devait débuter le jour de la fête du village ; fête charmante, encadrée par la belle place de la mairie, et ombragée par la forêt voisine, qui prête ses arbres aux promeneurs.

Un soir, après huit heures, la perruche quitte son noyer chéri, et va, selon l'habitude, s'établir sous une corniche du clocher ; elle avait mis le bec sous l'aile, et dormait tranquille, comme au désert, sur la pierre d'une pagode, inaccessible aux serpents, ces nocturnes ennemis des oiseaux, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une voix inconnue, qui éclatait sous ses pattes : c'était l'horloge !... Elle sonnait, pour la première fois, neuf heures, et avec cette plénitude de moyens qui accompagne toujours le début d'un ténor vierge de *si bémols*, et d'une horloge encore exempte d'humidité.

L'inconnu est effrayant pour les hommes, et surtout pour les oiseaux. A leur apparition, le feu grégeois, le canon et l'arquebuse à croc ont épouvanté les plus braves. Notre perruche bondit neuf fois sous l'ogive, et trembla convulsivement de toute la longueur de ses plumes. Cependant, comme elle comptait sur l'amitié jusqu'alors si fidèle de son clocher protecteur, elle crut avoir mal entendu, ainsi qu'il arrive souvent chez nous, lorsqu'un ami nous décoche une première épigramme en public. Avant de se brouiller, on attend la seconde. Notre pauvre oiseau attendit donc, et son ami le clocher redevenant muet et bon, elle se rendormit. Au coup de dix heures, elle se réveilla encore en sursaut, et le silence de la nuit augmentant l'intensité du son, elle se crut brutalement expulsée de son asile, et se laissa tomber, demi-morte de frayeur, sur un toit voisin. Cette nuit fut horrible. Pour comble de malheur, les jeunes Parisiens, qui sortaient du bal de la fête, traversaient la rue, en hurlant avec mélancolie ce qu'on appelle de *gais flonflons*. Il y avait de quoi perdre la tête pour une simple perruche, destinée à la vie des solitudes indiennes. Les douze coups de minuit, éternellement répétés par l'écho de la montagne, complétèrent la désolation du malheureux oiseau. Il lui paraissait désormais impossible de se réconcilier avec un clocher qui la poursuivait dans son repos par une obstination si évidente. Il n'y avait plus d'asile pour elle, plus de protection, plus d'ami. Les premières lueurs de l'aube la trouvèrent pâle d'insomnie et de terreur sur la gouttière de la maison de M. Maréchal.

Le jour qui allait suivre devait continuer les angoisses de la nuit.

Ce fut encore une hirondelle qui donna l'alarme, en apercevant le terrible oiseau dans le domaine sacré des nids. Cette fois, les oiseaux du printemps résolurent de frapper un coup décisif.

On envoya des ambassadeurs aux hirondelles du village de Taverny ; on proposa une ligue offensive et défensive ; il s'agissait des intérêts généraux de la grande banlieue, menacés par un Attila vert, et d'autant plus redoutable qu'il était seul.

Dans un instant, un nuage d'hirondelles couvrit Saint-Leu, et, chose étonnante ! cette armée, la plus nombreuse que les hirondelles aient mise sur pied, n'osa point attaquer la perruche ; c'était toujours le même système, le même plan. L'oiseau, qui ne se croyait pas si redoutable, s'effraya, prit son vol au hasard et se perdit dans un immense tourbillon d'hirondelles ; un calcul de chasseur expert évaluait leur nombre à trois mille. Tout le village

était en émoi ; on s'attendait, à chaque instant, à voir la perruche tomber morte du haut du nuage ennemi ; cet étrange combat d'une multitude contre un seul être dura tout un jour ; ce fut un jour férié pour Saint-Leu. On suspendit la récolte des fruits ; on oublia les soins du ménage et de l'agriculture. Tous les yeux, détachés de la terre, regardaient la mêlée orageuse du ciel ; c'était l'inverse des jeux du Cirque ; la lice s'arrondissait dans les sommités de l'air, le drame se jouait sur la tête du parterre. A tout moment, de nouvelles recrues arrivaient, car les cris d'alarme avaient retenti sur les nids de Franconville, de Saint-Prix, d'Ermont et de toute la ligne du chemin de fer. Quand le nuage s'abaissait, on voyait la perruche héroïque distribuant des coups de bec aux téméraires qui l'approchaient de trop près. Il n'y a qu'un exemple d'une pareille défense dans l'histoire ; c'est Alexandre le Macédonien luttant seul, dans la ville des Oxidraques, contre une nuée d'ennemis, et encore le héros de Macédoine était cuirassé de pied en cap, ce qui met la comparaison à l'avantage de la perruche de Saint-Leu.

Enfin, notre pauvre héroïne ayant épuisé ses forces dans une lutte surhumaine, et ne trouvant plus de soutien dans le mécanisme épuisé de ses ailes, fit un effort suprême ; elle perça la ligne inférieure de l'ennemi et tomba, en tournoyant, sur le toit de la maison de M. Maréchal. Là, résolue d'attendre la mort, elle enfonça son bec dans une gouttière et se voila de ses ailes, comme César de son manteau.

M. Maréchal prit une échelle, aux applaudissements de tout le village, monta sur le toit de sa maison et s'empara de l'oiseau, sans éprouver la moindre résistance.

Nous n'avons pas assisté à cette lutte dernière ; elle nous a été racontée par M. Lucien Pigny, le propriétaire des bains charmants de Saint-Leu. Nous vîmes, avec joie, arriver M. Adrien et M. Maréchal qui rapportaient la perruche, au milieu de tous les enfants du village. L'oiseau fut aussitôt replacé dans sa cage ; il secoua ses plumes, prit un bain d'eau fraîche, poussa un cri joyeux, et, avec cette heureuse insouciance, privilége des oiseaux, il tendit le bec à un grain de sucre, le prit avec sa patte, comme avec une main, et continua sa vie de perruche esclave, absolument comme si rien ne l'avait interrompue dans sa douce sérénité.

L'armée des hirondelles est rentrée dans ses quartiers. Le calme est rétabli partout. Le souvenir de ces événements subsistera longtemps à Saint-Leu ; ils ont déjà fait et feront encore l'entretien des longues veillées de l'hiver.

MÉRY.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES AZTÈQUES DE L'HIPPODROME.

On a fait grand bruit de ces deux curiosités humaines. M. Arnould, directeur de l'Hippodrome, a été admis à les conduire aux Tuileries, ni plus ni moins que le bœuf gras. — Les deux petits êtres, disait la réclame, dont les formes corporelles sont charmantes, et qui ont une figure d'oiseau avec des cheveux soyeux et fins comme de la plume, ont été l'objet d'une vive curiosité et d'un grand étonnement. Ils ont fait l'admiration de M. Serres, le savant professeur d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, qui était présent.

Ces deux êtres extraordinaires ont été trouvés dans la ville nouvellement découverte d'Ixymaya (Amérique centrale). L'un de ces Aztèques est un garçon, l'autre une fille. Le garçon paraît âgé de dix-neuf ans ; sa hauteur est de 30 pouces 6 lignes ; son poids de 25 livres ; la circonférence de la tête est de 10 pouces 3 lignes. La fille, qui paraît âgée de quatorze ans, est haute 25 pouces ; elle pèse 18 livres ; la circonférence de sa tête est de 9 pouces 4 lignes.

Ils sont très-gracieux. Leur corps est svelte et de proportions parfaites ; la fille a les épaules les plus correctes. Leur teint est légèrement cuivré, leur vivacité est extraordinaire ; ils sont toujours en mouvement ; ils marchent et courent avec la légèreté de l'oiseau. Ils sont doux, familiers, dociles, de l'humeur la plus enjouée.

Ils changent à chaque instant de caprice. Ils aiment les fleurs, mais ils les effeuillent et les répandent aussitôt. Ils examinent en tout sens les objets qu'ils voient pour la première fois.

Malheureusement, après la réclame est venu, en effet, l'examen sérieux. M. Serres, qu'on avait fait parler avant qu'il ouvrît la bouche, a pris la parole à l'Académie des sciences ; mais, tout en reconnaissant l'intérêt très-réel que les prétendus Aztèques offrent à l'observation, au point de vue anthropologique, comme cas anormal rare, tel qu'une belle monstruosité, combien le jugement qu'en a porté sa science devant l'Académie réduit ce qu'il y a de flatteur dans le portrait ci-dessus! Et comment aurait-il pu en être autrement, « puisque le trait caractéristique de ces deux pauvres petites créatures porte justement sur une dégradation profonde de l'organe même qui fait toute la suprématie de l'homme sur la terre, le cerveau ; puisqu'elles seraient en définitive, comme l'a dit un autre habile observateur et le répète M. Serres, non de véritables nains, mais des idiots ou des crétins, et peut-être même les deux à la fois ? »

Au premier regard jeté sur ces deux petits êtres, le professeur du Muséum s'est rappelé ces goûts bizarres, ces fantaisies désordonnées de certains peuples, en assez grand nombre, de chercher à déformer, à dénaturer l'homme dans les parties qui, telles que la tête, se prêtent plus facilement à ces sortes de mutilations. M. Serres considère toutefois comme peu vraisemblable que les déformations des deux sujets dont il s'agit aient été le produit de compressions artificielles portées à l'extrême dès la naissance sur la tête, le thorax, l'abdomen et les membres.

Évidemment, conclut l'académicien, ces adolescents sont un exemple de l'un des plus bas degrés auxquels puisse s'arrêter le développement de l'homme. Les Hottentots, les Lapons, les Samoyèdes, les Myrmidons d'Achille, les Macrocéphales d'Hippocrate, les Dukos d'Homère et de Pline seraient des Hercules et des génies à côté d'eux.

Tels qu'ils sont cependant, poursuit-il, ils constituent un phénomène humain fort extraordinaire et digne de

l'attention des physiologistes; et le problème de la formation de leur crâne est sans aucun doute un des plus difficiles que puisse présenter la science du développement de l'homme.

Chacun, du reste, pourra étudier ce problème, car, après avoir étonné Paris, comme ils avaient étonné Londres, les deux Aztèques feront sans doute leur tour de France.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Beaux-arts. A la revue générale que nous avons donnée de l'exposition des beaux-arts, il nous reste à joindre quelques détails qui rentrent particulièrement dans notre cadre.

Par exemple, un des jeunes maîtres de l'école française, qui brille du plus vif éclat au palais Montaigne, c'est M. Henri Lehmann, dont le *Musée des Familles* a plusieurs fois déjà gravé les tableaux.

Entrez dans le grand salon d'honneur, où se déploient les toiles de M. Eugène Delacroix. Arrêtez-vous à la porte qui leur fait face et retournez-vous un peu vers la gauche.

Vous remarquerez un magnifique buste de jeune femme,

Exposition des beaux-arts. Étude de M. H. Lehmann, d'après Mme Arsène Houssaye.

drapé à l'antique, au profil de médaille grecque, aux épais bandeaux tombant sur la ligne pure d'un cou de statue. Cette étude, qui est un des bijoux les plus admirés de l'exposition, a été faite d'après la fine et charmante tête de Mme Arsène Houssaye.

Nous avons dit la vie et la mort de cette douce patronne des lettres et des arts, qui était en même temps une femme du monde accomplie, comme Mme Émile de Girardin, sa voisine des Champs-Élysées, qui devait la suivre si promptement dans la tombe. (Voyez le t. XX, p. 333, et le numéro de janvier dernier.)

Le portrait qui forme le pendant de celui de Mme Arsène Houssaye rappelle une femme distinguée aussi dans le monde et dans l'art, Mme Edmée de Brucy, élève de Prud'hon, qui a laissé d'admirables portraits d'une exquise vérité. On peut dire que c'était le réalisme pris dans la poésie. C'était une des plus belles femmes de la Restauration, son talent fut très-remarqué aux expositions de 1818, 1820 et 1822. M. le duc de La Rochefoucault, surinten-

(1) Voyez les deux numéros précédents.

dant des beaux-arts, la choisit pour le faire portrait de sa fille; il fut si enchanté de son œuvre, qu'il lui offrit, en la remerciant, un petit memento en velours tout encadré d'or. Quant le surintendant des beaux-arts fut parti, Mme Edmée de Brucy ne fut pas peu surprise de trouver dans le memento un billet de mille francs à chaque mois de l'année.

Mme Arsène Houssaye était fille de Mme Edmée de Brucy. C'était, comme sa mère, une nature admirablement douée pour les arts, mais qui avait horreur de la publicité. Toute sa poésie était dans sa maison. Elle n'a voulu écrire que des lettres; mais ces lettres, si on les publiait, augmenteraient d'un volume celles de Mme de Sévigné.

Industrie. Malgré ses kilomètres d'annexes, le Palais de l'Industrie devient trop étroit pour la foule croissante des visiteurs. L'exposition prend la revanche la plus éclatante des retards, des embarras et des lacunes du premier mois. C'est maintenant par cent mille que le tourniquet d'entrée compte les amateurs du dimanche.

Et que sera-ce donc au moment où paraîtront ces lignes, alors que deux ou trois rois se promèneront aux Champs-Élysées, et entre ces rois, une reine d'Angleterre!

— Une reine d'Angleterre! s'écrie M. Amédée Achard: fouillez dans le passé, cherchez dans les annales de notre histoire, et il vous faudra remonter jusqu'aux époques les plus sanglantes pour que la présence d'un prince anglais

Portrait de Mme Edmée de Brucy.

soit signalée à Paris. Et encore comment y était-il? Quand le Louvre en deuil pleurait l'absence de son roi légitime!

On annonce qu'une partie des trois royaumes suivra la reine. Les Anglais trouveront dans ce voyage une occasion de manifester leur vieille loyauté. Ils feront cortége à la couronne. La cour sera logée à Saint-Cloud, où le palais recevra les princes du sang et les grands officiers; le peuple habitera Paris. La résidence du roi de Sardaigne est préparée, dit-on, au palais de l'Élysée, et ne parle-t-on pas aussi de l'arrivée d'Abdul-Medchid! Depuis 1848, l'impossible et le fantastique sont devenus quotidiens. Le successeur de Soliman sur les boulevards! ce spectacle manquait à la série de représentations que l'histoire donne à Paris. —

Aussi maintenant les chevaux de fiacre prennent tout seuls le chemin du Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts. Lâchez-leur la bride et donnez-leur un coup de fouet, et vous verrez! Mais, par exemple, ajoute le spirituel chroniqueur, il ne faudrait pas que les curieux s'avisassent de croire que les diamants et les pierreries de la

couronne brillent pour tout le monde! Ah bien, oui! vous croyez donc qu'il suffit de payer un franc et d'entrer? Imprudents! vous avez compté sans la queue! Et quelle queue! elle tourne autour du pavillon sous lequel sont exposés ces diamants de la couronne, ces fameux diamants, ces rubis, ces perles qui payeraient la rançon d'un roi! Au Palais de l'Industrie, ce n'est pas comme dans le royaume des cieux. Là, les premiers sont les premiers, et pour être parmi les premiers, il faut se lever de si bonne heure! Dès midi il est trop tard, et la queue vous enlace dans ses anneaux. Elle fonctionne sous la protection d'une escouade de sergents de ville et la surveillance d'agents secrets qui préservent de toute atteinte les poches des honnêtes curieux. Elle avance lentement, mais régulièrement, sur deux ou trois de front, et se retire après avoir tourné autour de la vitrine éblouissante.

En somme, on n'a guère, dans les jours de foule, qu'une petite demi-heure à attendre pour pouvoir contempler pendant un quart de minute *le Régent*, qui pèse 136 carats; la couronne, qui ne compte pas moins de 5,206 brillants, 146 roses et 59 saphirs; le glaive, qui a 1,569 roses; l'aigrette, avec 217 brillants, l'épée garnie de 1,576 brillants; puis les colliers, les croix, les épis, les bracelets, toutes les somptuosités, toutes les splendeurs, tous les diamants de cette couronne de France tour à tour royale et impériale.

L'astre de cette pléiade, le Régent attire surtout l'attention. L'histoire en est curieuse et forme un chapitre naïf des *Mémoires* de Saint Simon.

« Par un événement extrêmement rare, dit ce Tacite de cour, un employé aux mines de diamants du grand Mogol trouva le moyen de s'en fourrer un dans le corps d'une grosseur prodigieuse; et ce qui est le plus merveilleux, de gagner le bord de la mer et de s'embarquer sans la précaution qu'on ne manque jamais d'employer à l'égard de tous les passagers, dont le nom et l'emploi ne les garantit pas, qui est de les purger et de leur donner un lavement pour leur faire rendre ce qu'ils auraient pu avaler ou cacher. Il fit apparemment si bien qu'on ne le soupçonna pas d'avoir approché des mines ni d'aucun commerce de pierreries. Pour comble de fortune, il arrive en Europe avec son diamant.

« Il le fit voir à plusieurs princes dont il passait les forces, et le porta enfin en Angleterre où le roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal à Londres, d'où l'on envoya l'homme, le diamant et le modèle parfaitement semblable à Law, qui le proposa au régent pour le roi; le prix en effraya le régent, qui refusa de le prendre.

« Law, qui pensait grandement en beaucoup de choses, vint me trouver, consterné, et m'apporta le modèle. Je pensai comme lui qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable; et que plus il y avait de potentats qui n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de la laisser échapper. Law, ravi de me voir parler de la sorte, me pria d'en parler à monseigneur le duc d'Orléans.

« L'état des finances fut un obstacle sur lequel le régent insista beaucoup; il craignait d'être blâmé de faire un achat si considérable, tandis qu'on avait tant de peine à subvenir aux nécessités les plus pressantes, et qu'il fallait laisser tant de gens en souffrance.

« Je louai ce sentiment, mais je lui dis qu'il n'en devait pas user pour le plus grand roi de l'Europe comme pour un simple particulier, qui serait très-répréhensible de jeter 100,000 fr. pour se parer d'un beau diamant, tandis qu'il devrait beaucoup et ne se trouverait pas en état de satisfaire; qu'il fallait considérer l'honneur de la couronne, et ne lui pas laisser manquer l'occasion unique d'un diamant sans prix, qui effaçait tous ceux de l'Europe; que c'était une gloire pour la régence qui durerait à jamais; qu'en quelque état que fussent les finances, l'épargne de ce refus ne les soulagerait pas beaucoup, et que la surcharge ne serait pas très-perceptible; enfin, je ne quittai point monseigneur le duc d'Orléans que je n'eusse obtenu que le diamant serait acheté.

« Law, avant de me parler, avait tant représenté au marchand l'impossibilité de vendre son diamant au prix qu'il avait espéré, le dommage et la perte qu'il souffrirait en le coupant en divers morceaux, qu'il le fit venir enfin à 2 millions de francs avec les rognures, en outre, qui sortiraient de la taille. Le marché fut conclu de la sorte. On lui paya l'intérêt de 2 millions de francs jusqu'à ce qu'on pût lui donner le principal, et, en attendant, pour 2 millions de francs de pierreries en gage qu'il garderait jusqu'à entier payement.

« Monseigneur le duc d'Orléans fut agréablement trompé par les applaudissements que le public donna à une acquisition si belle et unique. Ce diamant fut appelé *le Régent*. Il est de la grosseur d'une prune de reine-claude, d'une forme presque ronde, d'une épaisseur qui répond à son volume, parfaitement blanc, exempt de toute tache, nuage et paillette, d'une eau admirable; il pèse plus de 500 grains.

« Je m'applaudis, conclut Saint-Simon, d'avoir résolu le régent à une emplète si illustre. »

Le Régent, estimé 8 millions dans l'inventaire de 1848, a un rival au Palais de l'Industrie. Ce rival est l'*Etoile du Sud*, le pendant de la *Montagne de lumière* (Kohi-noor), qui étincelait à l'Exposition de Londres.

L'histoire de l'Étoile du Sud, modestement taxée à 15 millions, est aussi singulière que celle du Régent. Ce diamant, dit son biographe, gisait depuis des siècles dans les flancs de je ne sais plus quelle montagne de l'Afrique, lorsqu'il fut découvert par une pauvre esclave occupée aux travaux des champs. Le propriétaire de l'esclave s'empara du diamant, bien entendu; mais comme il était naturellement généreux, il lui donna le choix entre la liberté et une somme de 5,000 francs. L'esclave, qui partageait, sans s'en douter, les idées de nos hommes d'affaires, préféra l'argent à la liberté; puis le diamant vint en Europe comme tous les diamants du monde, et il appartient aujourd'hui à un opulent joaillier, M. Halphen, qui le tient, moyennant le remboursement de sa valeur, à la disposition des têtes couronnées. Il est douteux qu'il se trouve aujourd'hui un roi assez riche pour enchâsser dans son diadème un diamant de 15 millions; mais, à défaut d'un roi, M. Halphen rencontrera toujours bien un banquier ou un industriel qui ne sera pas fâché de voir étinceler 15 millions sur les épaules de sa femme.

D'après le rapport académique de M. Dufrénoy, l'Étoile du Sud a été trouvée, à la fin de juillet 1853, non pas dans une montagne de l'Afrique, mais dans les mines de Bogagem, l'un des districts de la province de Mines-Geraès. C'est le plus gros diamant venu de Brésil en Europe.

Les diamants les plus célèbres, celui de l'empereur de Russie, celui du grand-duc de Toscane, le Régent, le Kohi-noor, sont tous originaires de l'Inde.

M. Mortimer, le bijoutier de Londres, est l'émule de M. Halphen au Palais de l'Industrie.

L'autre jour, raconte M. Achard, une dame s'arrête

devant le feu d'artifice de pierreries étalé par M. Mortimer. Un bracelet était là sous ses yeux. Elle le regarde. Il lançait des éclairs.

« Les yeux sont le chemin du cœur », dit le proverbe.

La dame fascinée appelle le joaillier, et lui demande le prix de ce bracelet.

— Quinze mille livres, répond-il.

— Bien, reprend la dame ; c'est un peu cher, mais n'importe, le bracelet me plaît, veuillez me le garder ; je n'ai pas la somme sur moi ; demain je viendrai vous le payer.

Le marchand s'inclina et la dame partit.

Le lendemain, elle reparut.

— Voici la somme, dit-elle en tirant de sa poche un paquet de billets de banque, veuillez la compter.

Le joaillier compta.

— Pardon, madame, reprit-il, il y a erreur.

— Comment, monsieur, est-ce que les quinze mille francs n'y sont pas?

— Si fait, madame, mais j'avais dit, je crois, quinze mille livres...

— Eh bien?

— Quinze mille livres sterling, c'est-à-dire trois cent soixante-quinze mille francs.

La dame faillit s'évanouir.

Moralité : Avant de songer à acheter les produits anglais, assurez-vous bien qu'ils ne sont pas trop... sterling pour votre bourse.

— Ah! mon Dieu! s'écriait ces jours-ci M. Texier, en sortant de la galerie des bijoux, j'allais oublier les épaulettes en diamants et le chapeau à cornes également en diamants qui m'ont tant intrigué la première fois que je les ai aperçus et qui aveugleraient le visiteur assez imprudent pour les regarder pendant cinq minutes. Quelle somme exorbitante représente ce chapeau tout ruisselant de pierres précieuses et qui doit être le chapeau de Fortunatus? Combien y a-t-il de millions dans ces deux épaulettes de général, et pour quel prince Charmant tenu sur les fonts de baptême par la fée Splendide, pour quel fils de roi du beau royaume de la légende le joaillier a-t-il vidé tous ses écrins, lorsqu'il a confectionné ces glorieuses épaulettes et ce triomphant chapeau qui fait pâlir le soleil? Ce prince des contes de fées, ce seigneur des *Mille et une Nuits* est tout simplement M. le duc de Brunswick, lequel habite un hôtel des Champs-Élysées et est, comme chacun sait, le mortel le plus diamanté de l'Europe et du monde. Jadis M. le duc de Brunswick avait une principauté et des régiments : il ne lui reste plus qu'un chapeau à cornes et des épaulettes, mais quelles épaulettes et quel chapeau!

La salle des Panoramas renferme d'autres bijoux plus précieux que les diamants et les rubis, ce sont les chefs-d'œuvre des manufactures des Gobelins et de Sèvres, dont l'éclat est au-dessus de toute description, et qui assurent la palme au génie français dans le grand concours industriel. Il suffit de les désigner par leurs titres à l'admiration de chacun. Les produits des Gobelins exposés sont, entre autres : 1° *l'Assemblée des dieux*, pièce dite *la Farnésine*, copiée au palais Farnèse par Papéty, d'après Raphaël ; 2° *la Pêche miraculeuse*, d'après Raphaël ; 3° *Saint Paul et saint Barnabé, apôtres, à Lystra, brisant les idoles et refusant de sacrifier aux faux dieux*, d'après le même : ces copies ont été exécutées par les élèves de l'école française à Rome, d'après les tapisseries du Vatican; 4° *le Christ mis au tombeau*, copié d'après le Corrège, par Brunet, en 1752; 5° *Portrait de Charles Lebrun*, d'après Largillière, avec entourage symbolique représentant la peinture, la sculpture, l'achitecture et la tapisserie; 6° *Portrait de Colbert*, d'après Claude Lefebvre ; 7° *Aminthe et Sylvie*, d'après Boucher ; 8° *les Confidences*, d'après le même peintre.

Les pièces provenant de la fabrication dite de *la Savonnerie* sont : 1° un grand tapis, d'après les dessins de MM. Séchan et Diéterle; 2° un fond de canapé ; 3° un dessus de canapé, d'après M. Chabat.

Parmi les produits ci-dessus ont été exécutés sous la surveillance de M. Muller, peintre, attaché à la manufacture des Gobelins comme inspecteur des travaux.

Entre les merveilles sorties de la manufacture de Sèvres, on remarque le vase colossal peint par M. Gérome, en commémoration de l'Exposition de Londres.

La vue de ce chef-d'œuvre, dit avec justice un critique, produit sur les artistes et les gens de goût une émotion réelle. L'artiste a groupé dans la frise peinte sur la partie cylindrique toutes les nations du globe se dirigeant vers l'Abondance, la Justice et la Concorde. Le ton général est doux, calme et charmant. Le pied du vase repose sur un socle à quatre faces, et chacune des faces représente une des quatre parties du monde. Ce vase merveilleux est en biscuit de Sèvres, et c'est, sans contredit, une des plus belles pièces qui soient jamais sorties de notre manufacture nationale.

Les visites au Palais de l'Industrie se terminent ordinairement par l'annexe des machines.— Quand elles sont en mouvement, c'est un spectacle mêlé de grandeur et d'épouvante. On voit fonctionner les presses d'imprimerie, les métiers à broder, à tisser ; on voit le mode d'opération de l'impression sur étoffe. Une machine à fabriquer du chocolat presse le chocolat, en retire l'air, le pèse, apporte un moule, met le chocolat dans le moule, l'étale en tablette, prend la tablette dressée, la retire de la table avec une main mécanique et la transporte au rafraîchissoir ; tout cela se fait en deux secondes et en dix-huit mouvements. Voici une machine colossale qui fait sur le fer le même effet que le rabot du menuisier sur le bois. Quand elle a saisi dans ses bras puissants un énorme morceau de fer, elle enlève à chaque mouvement un copeau de métal, et elle le rejette roulé comme un tire-bouchon. Toutes ces opérations se font au milieu du bruit des roues qui tournent, des pistons qui jouent, des chaudières qui mugissent : ce que M. Texier appelle — le concert des béhémoths et des mastodontes serviteurs de l'homme.—

Pour terminer, avec l'*Ami des sciences*, par un morceau plus léger, disons un mot d'un certain pavillon contenant des pièces mécaniques autour desquelles, grands ou petits, les curieux s'empressent toujours. Deux pendules attirent d'abord l'attention : l'une est surmontée d'un arbre sur lequel sont perchés trois ou quatre oiseaux, colibris, oiseaux-mouches et autres lilliputiennes créatures. Au bas est un rocher d'où l'eau s'échappe dans un bassin au bord duquel est un autre volatile. Tout à coup la gent emplumée s'anime comme si elle était touchée par la baguette d'une fée; le colibri s'élance en chantant d'une branche à l'autre, l'oiseau-mouche remue les ailes et fait mine de s'emparer d'un scarabée fixé sur une feuille; l'oiseau du bassin boit, enfin chacun est doué de mouvement et fait entendre son petit gazouillement. Cela a beaucoup de succès.

La seconde pendule n'en a pas moins : le sujet qui l'illustre est une danseuse de corde exécutant ses voltiges au son des instruments de deux musiciens. La danseuse s'élance en l'air et retombe sur une corde qui ploie sous

elle; elle s'assied, se met à genoux, le tout avec grâce. Quand la représentation est finie, il est plus d'un curieux portant barbe au menton qui regrette de voir la danseuse se reposer.

D'autres pièces mécaniques sont à côté des pendules : un mouton et une chèvre bêlent, remuent la tête, les oreilles et la queue, ferment les paupières et les ouvrent tout comme des bêtes naturelles, dont elles ont d'ailleurs la taille et la toison. Des poupées parlent, des singes font des grimaces. Tous ces charmants enfantillages, où tant d'invention et de travail ont été si stérilement dépensés, amusent fort les visiteurs.

C'est presque un voyage que cette longue promenade au Palais de l'Industrie, qui commence au transsept et se poursuit jusqu'à la galerie des machines, en passant par la rotonde du Panorama. L'administration a voulu parer à cet inconvénient en établissant des chaises roulantes, qui se louent comme les voitures de régie ; mais ces véhicules n'ont pas réussi : — à en croire M. Texier, — les hommes ont craint de paraître ridicules en se faisant brouetter à travers la foule, toujours prête à lancer l'épigramme. Et puis, il faut à tout instant crier à son cheval, je veux dire à l'honnête garçon qui vous roule, d'arrêter, pour admirer telle vitrine, de se diriger vers tel point, de se rabattre vers tel autre, après quoi l'on se trouve au bas d'un gigantesque escalier qu'il faut escalader à pied comme un simple mortel ; pour peu qu'on soit charitable, on donne même un coup de main au porteur qui vous précède avec la voiture sur son dos, en sorte qu'on a bien plus tôt fait de courir comme un cheval échappé au milieu de toutes ces rues bordées de magasins encombrés de chefs-d'œuvre, sans avoir à se préoccuper du véhicule administratif, qui est une fatigue de plus, cotée quarante sous l'heure.—Conclusion : les vieillards, les impotents et les malades se risquent seuls dans les chaises roulantes; pour eux du moins elles sont un bienfait relatif.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

En apprenant la mort du cardinal de Richelieu, Louis XIII s'écria : *Voilà un grand politique mort* ! (Voile à un etc.)

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1854-55 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingtième-deuxième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1855, première du vingt-troisième volume (1855-56), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1855-56, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée* ; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1854-55 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 *c.* (2) *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1855 *au* 25 *septembre* 1856 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Impériales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* Modes vraies, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

FLEURS, PAYSAGE, ORFÉVRERIE.

Exposition des beaux-arts. Fleurs de Lays, de Lyon. Dessin de M. A. de Bar.

Voici encore trois échantillons remarquables de l'Exposition des beaux-arts et de l'industrie.

Le premier est un tableau de fleurs de Lays, de Lyon, ce digne élève de Saint-Jean, dont l'aquarelle et le crayon rivalisent avec le pinceau de son maître. On a pu dire de lui avec justice, et l'on répétera devant ses œuvres : —

M. Lays attaque, avec autant de hardiesse que de succès, ce qu'il y a de plus difficile et de plus délicat dans la flore de nos jardins, la rose à cent feuilles. Le magnifique rosier en pleine terre qu'il a envoyé à l'Exposition de Paris et les deux groupes qui l'accompagnent donnent une idée de ce qu'il sait faire, avec les ressources très-limitées de l'aquarelle, genre ingrat et difficile, qui ne se prête pas aux retouches, et qui exige chez l'artiste une fermeté particulière de dessin, et une sûreté de pinceau peu commune. Ses roses mousseuses surtout sont remarquables comme dessin, comme coloris, comme vérité et fini de détail. Nous voudrions voir cependant ses feuilles de rosier un peu moins tourmentées par de petits effets heurtés d'ombre et de lumière. Ces effets se présentent sans doute dans la nature, mais non d'une manière constante et uniforme : il ne faut pas que l'exception devienne la règle. Ses raisins rouges et blancs sont d'un excellent modelé, d'un coloris vrai et d'une parfaite maturité.

La seconde gravure, d'après un paysage de M. A. de Bar, dessiné par lui-même, montrera que l'habile artiste, si connu de nos lecteurs, peut s'élever, quand il le veut, aux plus brillants effets de la peinture.

Enfin, le troisième dessin, composé par M. H. Catenacci, de divers chefs-d'œuvre de l'orfévrerie moderne, prouvera que nos ciseleurs d'aujourd'hui n'ont rien à envier aux Benvenuto d'autrefois.

A côté des merveilles d'or et d'argent exposées par les fabricants français Froment-Meurice, Christofle, Moussier, etc., l'Angleterre a étalé dans la partie de la galerie qui lui est réservée tous ses chefs-d'œuvre d'orfévrerie, et ils sont nombreux. On remarque entre autres merveilles la fontaine en argent massif qui appartient à la reine Victoria. On dit, rapporte M. Texier, que cette fontaine, qui ne vaut pas moins de 500,000 fr., a été exécutée sur des dessins français par des ouvriers français. C'est surtout en présence de ces belles pièces, ciselées avec tant d'art, que la France doit regretter l'absence de la statue de Minerve, exécutée par M. Duponchel pour M. le duc de Luynes. Cette statue, qui est au palais des Beaux-Arts, aurait très-certainement assuré à notre pays la palme de l'orfévrerie.

Au point de vue de l'originalité, cette palme appartient peut-être aux étonnants produits de l'Inde. Aussi la foule, dit le rapporteur déjà cité, se presse-t-elle de préférence vers ce petit coin de l'univers exposant. Pendant que la France, la Suisse, la Prusse, l'Amérique, la Belgique déballaient encore, pendant que l'Angleterre tirait de leurs étuis ses baromètres, ses télescopes, ses instruments de toute espèce, l'Inde montrait déjà avec orgueil ses cachemires, ses hanaps d'or, ses vases d'argent, ses colliers et ses couronnes de perles, ses robes de rajahs, ses velours lamés d'or, ses échiquiers merveilleux, ses fauteuils en bois fouillé, dont les bras s'appuient sur des têtes d'éléphants qui redressent leur trompe d'ivoire ; ses dieux, ses pagodes, idoles en bronze, bayadères en marbre, monstres à corps d'homme et à tête de rhinocéros, toutes les merveilles, toutes les étrangetés, toutes les horreurs, toutes les magnificences dont tant de voyageurs nous ont parlé depuis Victor Jacquemont, et qui nous sont expédiées par la très-honorable (*right honorable*) Compagnie des Indes.

Il y a là deux ou trois panoplies très-curieuses, et un Anglais qui a habité Madras, Calcutta et Bénarès, m'a montré, ajoute notre témoin, parmi ces armes flamboyantes, un poignard qui avait servi à tuer sept cents personnes. Ce poignard était l'arme favorite d'un *tugh*. Cette secte des tughs, répandue dans toute l'Inde, et que l'Angleterre ne peut parvenir à extirper, a pour doctrine, comme on sait, de tuer autant de monde que possible, afin d'apaiser la déesse Kali, déesse de la mort, adorée par les Hindous. Cette secte compte trois subdivisions : la première étrangle, la seconde poignarde à la tête, la troisième empoisonne avec le houka. Le prince Alexis Soltikoff affirme avoir vu à Dehli un tugh, vieillard vénérable de quatre-vingt-cinq ans, et qui avait été convaincu (il l'avouait du reste et s'en glorifiait) d'avoir étranglé jusqu'à neuf cent quatre-vingt dix-neuf personnes. C'était par pure coquetterie de métier qu'il s'était arrêté à ce chiffre.

Toutes les personnes qui ont voyagé dans les Indes déclarent que ces misérables croient toutes les perfidies permises pour parvenir à leur but. Ils s'insinuent auprès des voyageurs, se lient d'amitié avec eux, les préviennent des dangers qu'ils ont à redouter de la part des tughs, persévèrent pendant des mois entiers, et lorsqu'enfin le moment favorable arrive, ils exécutent froidement leur dessein ; ils frappent et enterrent leurs victimes dans des fosses creusées à la hâte, et qu'ils recouvrent de gazon et de fleurs.

Dans la profusion des richesses artistiques de la bijouterie indienne, M. Gastineau cite encore une grande broche dont le cœur est une améthyste avec un entourage de perles espacées de rubis, des appuie-papiers figurant une tortue d'or entourée des replis d'un serpent à la tête d'émeraude, à la robe diamantée ; des colliers turquoises et perles, fermés tantôt par un papillon d'or aux ailes éployées, tantôt par un ibis en topaze ; des chapelets (*blumpakalie*) en roupies, en monnaies du pays ; diverses parures formées de grenats ou d'un assemblage d'émeraudes, de nacre et de perles ; des porte-cigares, des fleurs, des fruits, des coffrets en filigrane ; des jouets en os, ivoire, porc-épic, feuilles de dattier ; une foule de petites idoles, d'animaux réels ou fantastiques ingénieusement fouillés ; enfin l'attirail complet des bayadères : anneaux de pieds en argent massif ; bracelets en or émaillés bleu et gravés ; guirlandes tressées de cocos, de bétel, de noix muscade, et mêlées de pierres précieuses ; boucles d'oreilles, bagues, étoiles de front, diadèmes, pandeloques en cabochons, lapis-lazuli, saphir, perles et or.

Les voyez-vous se livrer à leurs poses plastiques devant de monstrueuses idoles, ces folles de Dieu, comme on les appelle, ces bayadères consacrées au service des temples hindous, étranges danseuses au visage peint d'hiéroglyphes, drapées de gaze transparente, constellées d'or et d'argent, chargées d'ornements aux pieds, aux mains, aux bras, au cou, au nez, aux oreilles !

Cet éclatant fouillis de bijouterie, qui produit sur le spectateur un véritable éblouissement, est dominé par de grandes pièces d'orfévrerie telles que la pagode de Madras en argent gravé, deux vaisseaux d'or destinés à recevoir les parfums qui imitent la fleur du lotus, un vase en acier incrusté d'argent, un service de table complet or et argent ciselés, des gargoulettes émaillées vert et bleu, un large plateau supportant un vase en or fondu, ciselé et retouché sur la fonte. On a ciselé sur le plateau quelques divinités femelles des Hindous, sur les parois du vase les signes du zodiaque.

La Compagnie des Indes a exposé enfin, sous un pavillon spécial, les costumes indigènes : turbans dorés et ornés de pierreries avec plumes d'oiseau de paradis pour aigrettes, robes en mousseline multicolore pailletées d'argent, pantalons flottants, mantelets de plumes de paon,

tuniques de soie et de coton, écharpes de gaze, babouches en cuir blanc, pantoufles brodées d'arabesques d'or aux pointes recourbées, brocarts, manteaux de velours bleu à paillettes d'or, cachemires à palmes, etc. La trame de toutes ces étoffes est d'une finesse exquise. A voir cette éblouissante *défroque*, on dirait vraiment que les Indiens ont cherché à réfléchir sur leurs vêtements l'ardente lumière et le rayonnement de leur soleil tropical.

Mais le *nec plus ultrà* de ce luxe asiatique, aux yeux de notre confrère, c'est une tente princière d'audience exposée avec tous ses accessoires : boîtes à parfums, insignes aristocratiques, houkas, chasse-mouches, éventails, et placée près du pavillon des costumes. L'étoffe du parasol est en soie brochée d'or et d'argent; l'appuie-dos, les coussins et le tapis, en velours rouge serpenté de lames d'argent. Le rajah, rafraîchi par ses esclaves, qui balancent en mesure de larges éventails laqués à bordures de plumes de paon, fume, dans son houka d'argent étoilé de turquoises (une pipe de dix mille francs!), une composition de pâte et de fruits, de sucre et de tabac. Cette merveilleuse tente arrache des cris d'admiration à tous ceux qui la voient.

Avant de terminer la revue des produits exposés par la Compagnie des Indes, M. Gastineau mentionne un chariot d'enfant en étoffe de soie tréfilée d'or, destiné à quelque fils de nabab, qui fait la joie des petits garçons et des petites filles de dix ans amenés par leurs parents à l'Exposition. Puis diverses housses, chabraques, selles artistement brodées; enfin, une collection de peintures sur gaze et sur papier vernis, qui certes ne donne pas une haute idée des beaux-arts de l'Indoustan.

Nous reparlerons des curieux produits de l'Inde, en même temps que ceux de la Chine, en consacrant bientôt aux uns et aux autres des gravures spéciales.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

Tous les journaux ont consacré des notices plus ou moins exactes à Mme Emile de Girardin. Le biographe le plus précis et le plus impartial nous semble être M. Guénot (*Revue des beaux-arts*). C'est donc à lui que nous empruntons les détails suivants sur l'auteur des *Lettres Parisiennes* :

Il faut remonter à trente ans, et plus, en deçà de l'époque actuelle, si l'on veut assister aux débuts de l'esprit délicat et charmant qu'une fin prématurée a ravi à la France. Fille de Mme Sophie Gay, intelligente dame qui avait reconquis dans la société de la Restauration la place qu'elle avait occupée avec avantage sous le premier empire, Mlle Delphine Gay, qui se trouvait en compagnie de sa mère, à Laybach, lors du congrès tenu dans cette ville peu après le retour des Bourbons, fut bientôt citée pour ses grâces personnelles et pour le charme de ses poétiques inspirations. C'était par excellence l'âge des dithyrambes, des méditations et des chants héroïques. Les préludes de la jeune lyre furent ses poëmes sur la mort de Napoléon Ier, la peste de Barcelone, sujet mis au concours par l'Académie française, et la mort du général Foy, pièce dont la dernière strophe, gravée sur la sépulture provisoire du guerrier, et reproduite, croyons-nous, sur le tombeau monumental, est ainsi conçue :

Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie ..
Hélas! au cri plaintif jeté par la patrie,
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu.

Paris retentissait du bruit des *Messéniennes*, quand parut *Madeleine*, épopée revêtue des simples atours de l'idylle, et qui, pour ce motif, n'aspirait pas à de brillantes destinées. Une ode sur la conquête d'Alger et l'avenir de l'influence française en Afrique, valut à la belle et blonde prophétesse, qu'Hersant avait peinte en Sibylle romaine, une pension ou l'augmentation des largesses annuelles dont elle jouissait sur la cassette particulière du roi Charles X.

Jusque-là, Mlle Delphine Gay, imitatrice d'Ovide, n'avait écrit qu'en vers; une seconde et fertile carrière s'ouvre pour elle le jour où, descendant des sommets auréolés de son Olympe, elle consent à aborder la prose. De ce nouvel ordre d'idées et d'essais, sont sortis *le Lorgnon*, *la Marquise de Fontanges* et *la Canne de M. de Balzac*, qui ne sont pas, comme l'a dit un des panégyristes de Mme de Girardin, des nouvelles encadrées dans des limites restreintes, mais autant de volumes, c'est-à-dire de romans, d'observations, ou de fines critiques de mœurs, qui ont obtenu en leur temps les préjudices et les honneurs de la contrefaçon à Bruxelles. Les *Lettres Parisiennes* et la *Correspondance du vicomte de Launay*, dans le feuilleton de *la Presse*, sont des faits littéraires de trop récente date pour qu'il soit nécessaire de les signaler et d'en faire l'éloge autrement que par un simple rappel.

Mais la poésie, reine dominante de l'imagination de Mme de Girardin, la poésie qui avait illuminé sa jeunesse, revient dorer de ses plus chauds rayons les œuvres de son second âge. L'ode, la rêverie, la satire ont cédé le pas au théâtre, et c'est aux lumières et devant le public de la première scène française que Mme Emile de Girardin n'hésite pas à se produire; son ouvrage de début, que la lecture dans son salon a presque élevé à la hauteur d'un coup de maître, l'*Ecole des journalistes*, reçue à l'unanimité par les artistes qui devaient en être les interprètes, n'a été privé des avantages de la représentation que par la censure individuelle d'un ministre. Sont ensuite venues deux œuvres de grand style : *Judith* et *Cléopâtre*, moitié tragédie, moitié drame, consacrées par l'énergique talent de Mlle Rachel. On n'a point oublié *Lady Tartufe*, comédie en cinq actes, aussi attrayante par le fond que par la forme; non plus que *la Joie fait peur*, acte en prose qui a mieux servi la renommée de Regnier et de Mme Allan que bon nombre d'autres gros ouvrages. La pièce, quelque peu familière, jouée au Gymnase sous le titre du *Chapeau de l'horloger*, est un jeu d'esprit donnant la preuve que son auteur ne se délassait de ses créations sérieuses que par des travaux d'humeur facile, et qu'ainsi l'étude et la production absorbaient tous ses loisirs. Une feuille à même d'être bien informée, *la Presse*,

annonce que Mme Emile de Girardin a laissé une pièce en un acte et en prose, intitulée : *Une Femme qui déteste son mari*, acceptée depuis plusieurs mois au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle, et une comédie en cinq actes et en vers : *les Ridicules pernicieux*, comédie inachevée par la faute de la mort, qui ne s'est pas jadis montrée plus miséricordieuse envers les hexamètres incomplets de plusieurs chants de l'*Énéide*.

Ajoutons, avant de clore ce douloureux aperçu, que les appropriations et les embellissements intérieurs de l'ancien hôtel Marbeuf, situé aux Champs-Elysées, près de la ci-devant demeure du marquis de Lauriston, étaient à peine complétés, lorsque la femme distinguée qui promettait d'être le principal ornement de cette habitation aristocratique a rendu le dernier soupir. Mais si l'existence de Mme de Girardin, par la force des habitudes et des choses, s'est écoulée dans le luxe, sa tombe, c'est elle-même qui en a décidé ainsi, sa tombe, témoignant de son dédain pour les vanités et les pompes d'ici-bas, sera des plus modestes : elle ne se composera que d'une croix.

Comme femme du monde, Mme de Girardin laisse un

Exposition des beaux-arts. Paysage de M. A. de Bar (Pages précédentes).

plus grand vide encore dans la société que comme écrivain dans la littérature. Digne héritière des Rambouillet, des Sévigné, des Geoffrin, des Récamier, elle avait fait de son salon le centre et le foyer des intelligences et des grâces, des illustrations et des curiosités de son époque.

Ce qu'elle fut dans le cercle intime dont elle était l'âme et le lien, M. Paul de Saint-Victor l'a dit avec autant de justesse que d'éloquence. — Elle avait le génie de la bonté, de l'amabilité, de l'attrait. Elle improvisait la sympathie. Elle répandait sans effort la bienveillance dont elle était pleine. Son dévouement à ses affections allait jusqu'à l'intrépidité, jusqu'au *quand même* d'un généreux parti pris. Son esprit, d'une trempe unique peut-être, et qui pouvait tuer, se contentait de charmer. C'était un feu sacré de gaieté qui brillait sans brûler, et entretenait autour d'elle une douce chaleur de verve et d'intelligence. —

Terminons par la citation de quelques vers de Mme de Girardin, qui seront le meilleur éloge de son talent :

Voici comment sa *Judith* harangue les Juifs en partant pour le camp d'Holopherne :

Et vous, peuple, soldats, secondez mon espoir,
Accomplissez enfin un sublime devoir.
Défendez avec moi cette cité chérie...
Oh ! je vous apprendrai l'amour de la patrie !

Le plus saint des amours... La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour, il n'est point d'infidèle.

La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Ah! ne repoussez pas des sentiments si beaux!
Défendez vos autels, défendez vos tombeaux;
Donnez aux nations un éternel exemple...
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, au temple!

Exposition de l'Industrie. Modèles d'orfévrerie. Dessin de H. Catenacci (Pages précédentes).

LES BELLES FOLIES (1).

L'HOMME AUX CENT FEMMES.

I. — CE QU'ON VOIT SANS ALLER DANS LA LUNE.

Beaucoup de personnes, plus fanfaronnes de curiosité que sincèrement curieuses, se disent souvent : « Mon Dieu! que je voudrais savoir ce qui se passe là-haut, dans la lune ; mon Dieu! que je voudrais savoir aussi s'il y a des

(1) Voyez le tome vingt-unième, page 361.

habitants dans Jupiter et dans Saturne! » Pourquoi ne plaît-il pas à ces personnes de vouloir tout simplement connaître ce qui se passe ici-bas sur la terre, et ce qui a lieu à Paris, par exemple, soit au Marais, soit dans le faubourg Saint-Germain? Qu'elles daignent me croire, la course en vaut la peine ; c'est moins loin d'abord que Jupiter et Saturne, et le voyage a d'ailleurs un autre mérite : celui d'être possible. Paris, Paris si souvent décrit depuis Félibien et même avant Félibien, a donc encore, objectera-t-on, quelque recoin qui n'ait été visité, fouillé, fureté, peint, gravé, enluminé, mesuré, lithographié, photographié? Non sans doute, à la rigueur : aussi, n'est-ce pas de ce Paris plastique que je veux parler, mais d'un Paris autrement intéressant à mes yeux, de celui qui n'est pas formé que de places publiques, de rues, de passages et de monuments; je veux parler de Paris à l'état d'âme, de passion, d'intelligence, de coutume, de préjugé, de superstition, de manie, de ridicule et de folie. Voilà que nous touchons presque à notre cher sujet des Belles-Folies, qui va dans quelques instants nous offrir l'une de ses plus rares, l'une des ses plus friandes particularités dans la personne, fort connue, il y a dix ou douze ans, de M. Copronyme Mathéron, riche rentier de la rue d'Assas. Je fais un appel amical à la mémoire des habitants quelque peu inféodés aux vieilles rues Sainte-Marguerite, du Four, du Dragon, Taranne, et collectivement à tous ceux de la Croix-Rouge : qui donc n'a, parmi eux, entendu parler, à la veillée, de M. Copronyme Mathéron de la rue d'Assas? qui n'a d'abord balbutié ce double nom avec l'hésitation du mystère, plus tard avec la pâleur de l'effroi, et enfin... Mais n'essayons pas trop impatiemment de pénétrer sous les voûtes d'un récit dont nous n'avons pas encore ouvert l'entrée.

Je ne parlerai pas, à propos d'existences phénoménales, de ces essaims d'existences algébriques, qui s'échappent furtivement chaque matin de leurs ruches inconnues, sans savoir où elles déjeuneront à midi, et où elles dîneront le soir. Ce serait s'appesantir sur un fait depuis longtemps usé et, au fond, s'occuper d'un problème considéré comme insoluble par l'Académie des sciences morales et politiques. On n'a plus même le droit, exclusivement littéraire, de les peindre, depuis que le poëte Saint-Amant, ce Pindare déguenillé de la paresse et de la haute gueuserie, s'est peint si bien lui-même, au nom de tous, dans les admirables vers qu'il nous a laissés, admirables, malgré les critiques de Boileau, rarement aussi bien inspiré. Voici ces vers :

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gaigner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe (1) est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent :

« Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac, à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent (2) ! »

(1) Le tabac.
(2) *Œuvres de Saint-Amant*, 1647, in-8°, p. 215.

Ce délicieux sonnet du poëte Saint-Amant, comme tous les sonnets du monde, hélas! n'a corrigé personne. Il faut donc passer condamnation sur un vice aussi tenace, aussi invétéré, que celui qui, depuis des siècles, fait perdre le temps à des milliers de parasites, d'indolents, de fumeurs, de paresseux, d'inutiles, ignorant avec candeur, non pas où ils iront dîner demain, mais aujourd'hui, mais dans une heure, eux aussi, empereurs romains de l'Illusion, de l'Espérance et de la Misère.

Dans une autre sphère de l'univers parisien, vivent à l'insu de tout le monde et sans contact avec le reste de la population, des groupes de familles venues du Levant, chez lesquelles règnent en plein les habitudes musulmanes de l'Orient. Chez elles on se croirait à Smyrne, à Brousse, à Alep ou à Constantinople. Le père, la mère, les enfants, ne parlent entre eux que l'arabe, le turc ou le grec. On y mange assis par terre, sans fourchettes ou avec fort peu de fourchettes ; et ce qu'on y mange, c'est le *couscoussou*, le mouton cuit dans sa graisse et du riz ; la volaille bouillie qu'on déchire avec les doigts. On rencontre ces mœurs et ces habitudes chez la plupart des anciens consuls, vice-consuls, chargés d'affaires français qui, pendant l'exercice de leurs fonctions en Orient, se sont mariés avec des femmes grecques, smyrniotes, monténégrines, syriennes, géorgiennes ou circassiennes. Leurs domestiques sont bistrés, cuivrés ou noirs ; les enfants, comme les petits Candiotes, ont les jambes nues et portent des sequins percés autour du front. Ceci se passe et se voit à Paris.

Ce qu'on trouve encore à Paris, et même dans des proportions très-considérables, ce sont des familles créoles, dont les fils et les pères habitent alternativement la France et les colonies. Dans ces familles se perpétuent avec une fidélité biblique les façons d'être, les usages et les préjugés des Antilles. On y entend d'abord vibrer l'accent américain, l'accent créole, enfantin, ineffaçable ; charmant, du reste ; qui tient de la voix mourante de la femme qui s'endort, et du chant de l'oiseau qui s'éveille. On remarque ensuite dans ces molles civilisations créoles, transplantées à Paris, l'indolence incurable qu'elles y ont aussi transplantée, avec l'horreur pour le nègre et la répulsion aristocratique pour le mulâtre. A Paris comme à la Guadeloupe, les créoles blancs ne voient que les créoles blancs, et, comme à la Martinique, ils se délectent du célèbre mets national, le fameux *kalalou*. Le *kalalou* est un plat mucilagineux, qui semble d'abord aussi fade au goût qu'aux yeux, mais qui, de bouchée en bouchée, ou plutôt de cuillerée en cuillerée, car le kalalou n'est qu'une macédoine composée de deux ou trois légumes des tropiques, entre autres le gombaux, parvient à vous séduire, à vous dominer, et qui finit par ne vous laisser que la force de recommencer. Le *kalalou* est l'ambroisie des nègres . évidemment c'est un plat nègre, mais un plat suave, enragé, vertigineux. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on ne se trouve pas nègre après en avoir mangé. Et j'avoue que je vendrais sans remords mon teint pour un plat de *kalalou* . pour un plat de lentilles, non !

Je passe, sans me perdre en réflexions que chacun peut faire, sur les permanentes colonies d'Anglais établies aussi à Paris, et conservant leur fière nationalité sous les toits somptueux des hôtels du faubourg Saint-Honoré, de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Il importe seulement de remarquer l'attachement inaltérable de nos voisins d'outre-Manche pour leurs coutumes si tranchées sur les nôtres. Si familiers que nous leur devenions, ils ne cessent pas pour cela de vivre comme s'ils étaient à Londres, à Edimbourg ou à Dublin. C'est la langue anglaise

qu'ils parlent ; c'est le thé qu'ils boivent à leur déjeuner et dans leurs soirées ; c'est le *Times* qu'ils lisent ; c'est toujours le plumb-pudding qu'ils préfèrent à tous nos entremets sucrés. S'ils commencent à croire que nous ne nous nourrissons pas que de grenouilles, ainsi que le croyaient fermement leurs ancêtres, ils ne sont pas plus disposés néanmoins à goûter à nos potages et à manger de notre bouilli de bœuf. Sur ce point pas d'alliance possible. Je n'ose pas leur donner tort. Il est vrai que je ne fais pas grande différence, comme horreur éprouvée, entre un anthropophage et un homme qui mange du bouilli de bœuf, même entouré de persil.

Je n'apprendrai à personne que Paris renferme plus de quarante mille Allemands répandus sur presque tous les points de la capitale. Au centre, ils sont tailleurs, bottiers, selliers, carrossiers ; dans les faubourgs, ouvriers, et excellents ouvriers dans nos usines ; à l'intérieur de nos maisons, leurs filles et leurs sœurs sont domestiques et cuisinières ; leurs femmes sont nourrices. Leur physionomie est encore plus accusée que celle des autres nations représentées chez nous. Ils ont leurs cafés, leurs restaurants, leurs tabagies, leurs bals hors barrières et dans Paris. Quant à notre langue, vous savez comment ils la parlent. Ce n'est qu'à la troisième génération que commence à se perdre l'accent badois ou westphalien : celui de Strasbourg ne se perd jamais. C'est le provençal du Rhin.

Tournez encore le kaléidoscope, et vous verrez grouiller les excentricités après les étrangetés ; elles vous montrent déjà leurs angles et leurs facettes. En voici une dont vous ne vous doutiez guère. Entre autres anomalies, entre autres créations prodigieuses sorties de son cerveau aussi vaste que malade, la grande révolution de 89 enfanta la théophilanthropie, interminable mot plein de vent. Aussitôt Paris se chargea de fournir des théophilanthropes à la théophilanthropie ; car Paris a de tout pour toutes choses. Créez demain, entre l'ivresse du café et l'assoupissement du cigare, la religion du *merlan frit*, et après-demain vous aurez des sectateurs du *merlan frit* ; des dévotes qui iront pieusement prier au temple du *merlan frit* ; vous aurez même des fanatiques qui se feront mettre en jugement pour avoir prêché en public la nouvelle morale du *merlan frit*.

Dans la théophilanthropie, il ne s'agissait, comme le mot l'indique, que d'aimer Dieu et les hommes. Quant à la forme de cette adoration, elle était laissée au libre arbitre de chacun. On alla généralement à la forme la plus simple. Il fut composé une petite prière au Grand-Etre universel, et on fut généralemeut invité à la dire trois fois par jour devant un autel de gazon. L'autel de gazon a joué un grand rôle dans la Révolution. On se jurait un éternel amour au pied d'un autel de gazon, on se mariait devant un autel de gazon. Cette folie de gazon me ravit, je l'avoue, mais je ne la comprends pas. Je l'explique d'autant moins, que les théophilanthropes, logés au cinquième étage, devaient éprouver quelque embarras sérieux pour se procurer, à cette hauteur si peu champêtre, un autel de gazon. Mais continuons à dire les prescriptions religieuses de la théophilanthropie. Les hommes s'engageaient à être sobres, braves, ennemis des tyrans et du luxe ; les filles à être chastes, modestes, à détester la parure, à aimer la botanique et les travaux à l'aiguille ; les mères à filer la laine des brebis pour en tisser des habits à leurs époux. Et quels agréables habits cela devait faire ! A quelques détails près, telle était la théophilanthropie et tels étaient les théophilanthropes. Maintenant, on se tromperait fort, si l'on supposait que je n'ai voulu mettre qu'un pied dans le passé, en rappelant la Belle-Folie des théophilanthropes. A l'heure qu'il est, je sais dans Paris, non pas une famille, mais plusieurs familles, d'ailleurs très-honorables à tous les titres, où les mœurs et le culte théophilanthropiques sont pratiqués dans toute leur primitive austérité. Les chefs de ces familles ayant gardé de cette grande et sombre Révolution tout ce qu'ils y avaient mis, ils ont perpétué avec la conscience de ce qui leur paraît être la vérité, la religion de leur choix et de leur invention ; religion, d'ailleurs, qui ressemble beaucoup au quakérisme, à l'origine près. Les quakers procèdent de l'Evangile, tandis que les théophilanthropes ne relèvent que du sentiment vague de la divinité. Oui, plusieurs maisons à Paris renferment encore des familles de théophilanthropes, où les femmes, vêtues de lin, assises sur des escabeaux de bois, filent du chanvre, où les jeunes filles chantent des hymnes théophilanthropiques à l'Eternel, et où l'on se réunit, quand on le peut, autour d'un autel de gazon.

Du moment où il existe encore des villes où il y a des confréries des chevaliers de l'arc, qui ont de vrais arcs, comme Théramène, il faut admettre non-seulement qu'on trouve à Paris des théophilanthropes, mais des guèbres. Je n'en ai pas la moindre preuve, mais je jurerais qu'il existe à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques peut-être, des sectateurs de Zoroastre, des gens qui adorent le feu.

On voit que, par une pente douce et ménagée, nous sommes descendu des larges travers des nations aux excentricités des individus ; une fois arrivé à ce point de rencontre, nous n'avons plus que l'embarras du choix, en présence des belles folies dont nous nous trouvons entouré à toutes les distances où peut s'étendre le regard.

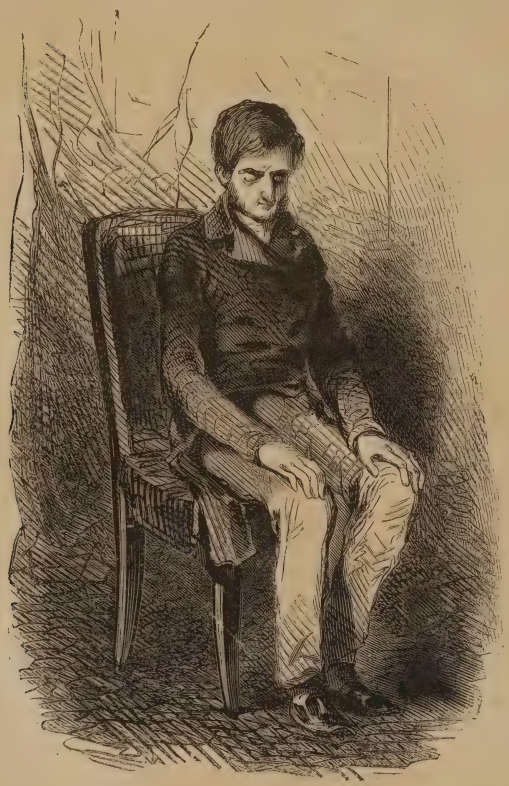
Mais notre choix est fait : c'est au lecteur à décider si nous n'aurions pas dû, pour la plus grande gloire de ses plaisirs, prolonger notre embarras.

II. — UN HOMME TIMIDE.

Je me plais à croire que les nombreux embellissements dont Paris se réjouit chaque jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, n'ont rien changé à la physionomie sévère mais bien sympathique pourtant de la rue d'Assas, ni trop altéré les lignes d'une des plus pittoresques maisons de cette rue, orgueil de la Croix-Rouge. Cette maison s'ouvre et se limite sur cette rue par une grille dans le style fleuri de la belle serrurerie du temps de Louis XIII et dans le goût grave et charmant de la grille à jamais regrettable qui entourait autrefois la Place-Royale. Ce sont des nœuds, des pompons, des bouquets, des lianes de fer jetés à brassées et en guirlandes autour des barreaux, et mêlant leurs arabesques aux végétations grimpantes, épanouies et véritables du jardin placé derrière cette grille. Au delà, et tout à l'extrémité d'une allée de tilleuls nains, on aperçoit une maison de deux étages, blanche, aux jalousies vertes, ayant ce faux air de campagne qui ne déplaît pas. Cette maison était celle du personnage, objet de cette histoire.

Ce personnage, qui n'occupait pas toute cette maison de la rue d'Assas, dont il n'était d'ailleurs que locataire, se nommait Copronyme Mathéron ; c'était un parent fort rapproché, comme on va le voir, du hardi et fameux Mathéron, qui avait armé à Nantes autrefois, sous l'Empire, des flottilles de corsaires, aventureux armements, à la faveur desquels il avait opéré des bénéfices considérables. A sa mort, qui arriva vers la fin de 1810, ses biens furent partagés entre deux riches maisons de commission de Ro-

chefort et de Brest, moins la part, et c'était de beaucoup la plus forte des trois, que le tribunal adjugea à un héritier d'outre-mer, qui certes n'avait élevé aucune réclamation du fond de la Guyane hollandaise, où il vivait d'un pauvre petit commerce d'oiseaux rares et curieux, qu'il allait dénicher dans les forêts pour le compte des naturalistes européens. Ce fut à ce Melchior Mathéron, père de Copronyme Mathéron, qu'échut, par légitime droit d'héritage, quelque chose comme vingt bonnes mille livres de rentes. Mais, déjà fort âgé quand il fit cette belle succession si imprévue, Melchior ne tarda pas, par sa mort, à la transmettre intégralement à son fils, alors âgé d'environ vingt ans, Copronyme Mathéron, qui fit de cette fortune l'usage qu'on verra dans le cours de ce récit. Nous disons qu'il la lui transmit intégralement, nous ajoutons cependant que cette transmission ne fut pas exempte d'injustice. Ouvertement opposé au mariage d'une fille, qu'en quittant la France il avait laissée à Paris, sous la protection d'un parent, il la déshérita au profit de son fils Copronyme, qui, par cette exhérédation, demeura légataire universel de son père.



Copronyme Mathéron.

Venu en France pour toucher de cette succession une partie, qui restait encore à liquider, Copronyme Mathéron, après avoir vécu pendant quelques mois à Nantes, se rendit à Paris, où il se plut tant, il faut le croire, qu'il se décida à ne plus retourner ni à Nantes ni à la Guyane, laissant à d'autres que lui le plaisir de tuer des oiseaux rares au fond des forêts vierges et le soin de les empailler.

Une autre raison le détermina aussi à se fixer en Europe et à vivre en France; cette raison fut sa sœur, Louise de Thomery, qui avait du mariage, auquel son père n'avait pas voulu consentir, un fils et une fille, pour lesquels il s'était pris, lui, leur oncle, d'une vive affection, si vive, qu'il lui donnait tout le temps qu'il n'employait pas à étudier Paris et à suivre les cours publics, ces deux éternels prétextes à l'oisiveté, ces deux masques derrière lesquels tour à tour se cache le désœuvrement des étrangers.

Comme il n'est pas d'existence, sombre ou brillante, qui n'ait ses racines dans le caractère, terre végétale où sont en dépôt les germes de toutes les actions futures d'un homme, et par conséquent tous les faits à venir, heureux ou malheureux de sa vie, il n'est pas indifférent de dire quel était le caractère de Copronyme Mathéron. Il était doux, mais pour devenir plus tard très-faible; discret, mais pour devenir plus tard silencieux; attentif, pour devenir, avec l'âge, personnel; timide, pour devenir ombrageux; difficile, pour devenir enfin impossible. Copronyme Mathéron était déjà, avant ces transformations, une de ces natures lentes, qui aiment le demi-jour, la vie à voix basse, les rideaux tirés, les portes fermées, les coins nébuleux de l'appartement; les bigots de la discrétion et du silence. Il ne se livrait un peu qu'avec les enfants de sa sœur, Blanche et Julien, qui ne faisaient pas grande différence entre eux et lui dans les amusements auxquels ils s'abandonnaient ensemble. Seulement, avec les années, les enfants devinrent chaque jour, Julien un peu plus homme, Blanche un peu plus jeune fille; tandis que leur oncle Copronyme restait toujours au même point. Il semblait s'entortiller de la lisière dont eux, enfants, se dégageaient.

Cette innocence de caractère chez son frère Copronyme fit concevoir à Mme de Thomery des espérances pour son fils Julien et pour Blanche sa fille, destinés l'un et l'autre, dans son esprit, à avoir pour protecteur effectif un oncle qui les aimait tant. Il aiderait de sa bourse à leur éducation, jusqu'à l'âge où ils s'établiraient dans le monde, et il les ferait plus tard ses héritiers. Elle se complaisait dans cette pensée, lorsqu'un événement vint un peu troubler le prisme de cette illusion toute maternelle. La voix émue, le rouge au visage, la parole embarrassée, l'attitude d'un criminel, Copronyme lui confia un jour qu'il avait un projet, mais un projet!... Il lui fut impossible d'en dire davantage à ce début de sa confidence à sa sœur.

— Vous m'effrayez, lui dit Mme de Thomery; on penserait, à vous voir et à vous entendre, mon frère, que ce projet est celui de tuer quelqu'un.

— Ce n'est pas si grave que cela.

— Je l'espère bien.

— Toujours est-il qu'il est très-grave, excessivement grave...

— Voyons..., ou je vais vous dénoncer à la justice, reprit Mme de Thomery en riant. On n'est pas décontenancé comme vous l'êtes.

— Eh bien! j'ai le projet... de me marier.

— De vous marier?

— Oui..., oui..., ma sœur.

— Mais c'est un usage assez répandu sur le globe, mon frère, pour que vous ayez le droit de le pratiquer, sans qu'on y trouve à redire.

Au fond, Mme de Thomery fut fort étonnée de cette nouvelle, et l'étonnement fut loin de lui être agréable. Son frère allait se donner une nouvelle famille. Sa franchise et sa loyauté l'emportèrent toutefois sur son désappointement; et elle demanda à son frère si elle avait le droit de savoir sur quelle femme il avait jeté ses vues.

— Bien certainement, vous avez ce droit, ma sœur, puisque je vous consulte sur cette affaire délicate.

— Délicate sans doute, mon frère, mais bien naturelle. Je souhaite que mon avis, puisque vous voulez le connaître, vous soit utile. Quelle est d'abord la demoiselle?

— Vous la connaissez, dit Copronyme, les yeux toujours baissés.

— C'est?...

Copronyme, en abaissant encore un peu plus les paupières :

— C'est...

— Quel mystère, mon Dieu! vous mettez à me dire...

— Je ne mets pas de mystère... mais j'ai si peu l'habitude de ces sortes de confidences, ma sœur, que je ne sais comment m'y prendre pour vous annoncer...

— Allons, dit Mme de Thomery, je vois, mon frère,

Copronyme et Aglaé. La déclaration. Dessin de A. Beaucé.

qu'il faut, si nous voulons en sortir, que je vous pose graduellement des questions comme aux enfants qui vont en classe.

Copronyme sourit en manière d'adhésion.

— Quel est le nom de cette demoiselle? demanda alors Mme de Thomery. Voyons...

— Mademoiselle Aglaé, répondit en hésitant Copronyme, sur le point de s'évanouir.

— Quelle Aglaé? Ce nom est si répandu, qu'il est aisé de confondre.

— Aglaé Dupont.

Copronyme avait enfin nommé celle dont il avait fait choix.

— La maîtresse de piano de ma fille? Vous voudriez épouser?...

— Oui, ma sœur.

— Quel étrange choix vous avez fait là?

— Serait-il mauvais?... Serait-il?...

— Non. Mais Mlle Dupont est beaucoup plus âgée que vous; elle a trente-deux ans, ce n'est plus une jeune fille. Mais, après tout, c'est votre goût: on doit le respecter. Et vous désirez, je présume, que je fasse pour vous la demande à la mère, n'est-ce pas?

— Oh! ma sœur, vous allez admirablement au-devant de mes vœux. Oui, c'est ce que j'attends de vous... C'est le service que je sollicite de votre amitié.

— Eh bien! cela sera fait, reprit la bonne sœur, qui vit s'évanouir à l'horizon l'héritage sur lequel elle avait tant compté pour ses enfants. Ah! je suppose, s'interrompit-elle aussitôt, que vous avez naturellement cherché à savoir si vous êtes agréé de Mlle Dupont, et que vous êtes certain d'être aimé.

— Mais non, ma sœur, je n'ai rien cherché à savoir; aussi, ne sais-je pas le moins du monde si Mlle Dupont m'aime ou ne m'aime pas. Est-ce qu'il était nécessaire?...

— Et vous voulez que j'aille demander pour vous la main d'une personne dont vous ignorez les sentiments à votre égard! Mais à quoi songez-vous donc, mon frère?

— Je vous l'ai dit, à me marier.

— A vous marier! à vous marier!... Mais on s'y prend autrement pour se marier.

— Oh! alors je vous en prie, apprenez-moi comment il faut que je me conduise auprès de Mlle Aglaé Dupont,— que j'aime beaucoup, je ne vous le cache pas,— avant la demande en mariage; puisqu'il est indispensable, dites-vous, que je connaisse son opinion sur moi.

— Ecoutez-moi: Mlle Aglaé Dupont vient tous les jours ici donner sa leçon à Blanche. Et, tenez! c'est bientôt l'heure... elle va arriver. J'éloignerai votre nièce, sous un prétexte quelconque, et vous profiterez du moment où vous serez en tête à-tête avec Mlle Dupont pour lui dire adroitement vos intentions, et présumer les siennes... Vous commencerez par lui faire un peu la cour... cela ne sera pas, je crois, très-difficile... elle est gaie, rieuse, un peu coquette.

— Ah! ma sœur! ma sœur! quel service vous me rendez là! Que j'ai été bien inspiré de prendre conseil de vous! Livré à ma seule expérience, ou plutôt à mon inexpérience, je ne m'en serais jamais tiré. Grâce à vous...

On sonnait: c'était justement Mlle Aglaé Dupont qui venait donner sa leçon de piano à Blanche. Mme de Thomery la laissa commencer; mais, au bout de quelques minutes, et comme se ravisant tout à coup, elle dit à sa fille qu'elle avait à lui montrer des étoffes de la saison, parmi lesquelles il importait qu'elle fît immédiatement un choix: le marchand de nouveautés les avait déjà fait redemander à plusieurs reprises dans la matinée.

Copronyme et Mlle Aglaé Dupont furent laissés seuls.

III. — COPRONYME ET AGLAÉ.

Quelle épreuve! quelle épreuve! pour l'effroyable timidité de Copronyme. Après un moment d'embarras, si l'on peut appeler moment un temps qui semblait ne devoir jamais finir, il dit à Mlle Dupont, mais sans oser lever les yeux, sans se permettre de remuer, de peur de voir s'envoler la résolution qu'il avait prise de s'expliquer ouvertement avec elle:

— Mademoiselle, j'ai une question à vous adresser...

— A moi, monsieur Mathéron?

— A vous, mademoiselle.

— Je vous écoute.

— Mademoiselle... mademoiselle... mademoiselle!... y a-t-il longtemps que les pianos ont été inventés?

— J'avoue, répondit Mlle Dupont qui n'avait pas prévu, après tant de précautions et de circonlocutions, une question aussi chronologique; j'avoue, monsieur, que je n'en sais rien. Mais, si vous tenez beaucoup à le savoir...

— Oh! mon Dieu! non, je n'y tiens pas du tout, mais du tout, mademoiselle; je vous ai fait cette question parce que... parce qu'il y a là un piano... parce que vous êtes pianiste... et parce que je ne le suis pas.

Il fallut que Mlle Dupont se contentât de cette justification dont elle parut, du reste, très-satisfaite, ne devinant pas ce que cachait de supplices l'incohérence d'idées du pauvre Copronyme.

Ce ne fut qu'après un nouvel intervalle de temps, double ou triple du premier, qu'il reprit, en posant son bras sur les touches du piano, comme pour donner un équilibre à son corps:

— On dit, mademoiselle, que le vin sera très-cher cette année.

Mlle Dupont releva la tête: elle croyait avoir mal entendu.

— Le vin?... Le vin, dites-vous?

— Oui, mademoiselle, le vin rouge.

— Comme je n'en bois pas, répondit Mlle Dupont, qui n'avait pas mal entendu, je suis peu affectée de cet événement.

— Alors vous buvez de l'eau?

— Naturellement, répliqua Mlle Dupont, qui commençait à s'étonner de cette étrange manière de converser.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Copronyme, qui sentait bien que le courant l'emportait, mais qui ne pouvait rien contre sa profondeur, rien contre sa rapidité, rien contre l'abîme qui l'attirait et menaçait de l'engloutir; puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, je n'hésite pas à vous dire, dans l'intérêt de votre santé, que vous avez tort de boire de l'eau, très-grand tort, car votre santé, à laquelle je m'intéresse, — ici un léger frisson nerveux le saisit, — à laquelle je m'intéresse beaucoup... Ah! poursuivit-il, ah! que je serais heureux, si vous vouliez me permettre de vous envoyer demain une pièce de vin de Bordeaux!

Au milieu d'un foudroyant éclat de rire, que la pianiste eût sans doute réprimé, si elle avait su deviner qu'il s'agissait pour elle, dans cette conversation si décousue, d'un très-riche mariage, elle répondit à Copronyme:

— Mais que ferais-je de votre vin de Bordeaux, puisque je ne bois que de l'eau?

— C'est juste, mademoiselle, répliqua à son tour Copronyme confondu; mais alors que pourrais-je vous envoyer?

— Mais pourquoi m'enverriez-vous quelque chose? demanda la pianiste avec un redoublement d'ironie et de gaieté.

— Voici pourquoi, mademoiselle. Du moment où votre santé souffre... où elle peut souffrir d'un régime affaiblissant... Du moment que...

— Mais je n'éprouve aucune indisposition, monsieur, aucune: et je ne comprends pas... Seriez-vous médecin?

— Nullement, mademoiselle. Si je l'étais, continua Copronyme, qui disparaissait peu à peu, envahi de minute en minute par cette timidité sous laquelle il semblait condamné à périr; si je l'étais, je commencerais par me soigner moi-même; car, dans ce moment-ci...

— Ah! mon Dieu! c'est donc vous, s'écria Mlle Dupont, c'est donc vous qui seriez malade, monsieur Mathéron?

— Très-malade, mademoiselle, très-malade.

Copronyme se frappa le front.

— Serait-il fou? mais je crois qu'il est fou !... Oui, tout ce qu'il m'a dit... ce geste... ces regards exaltés... Il est fou! il est fou! pensa épouvantée la pianiste.

Copronyme, comme pour justifier la bonne opinion qu'elle concevait de lui, se laissa lourdement tomber à ses pieds, en s'écriant :

— Mademoiselle ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Et l'on me laisse seule avec lui ! s'écria Mlle Dupont, effrayée de cette chute; un fou !...

Elle courut éperdue au cordon de la sonnette; mais, retenue dans son élan par l'honnête et trop empressé Copronyme, qui voulait achever sa déclaration, qui voulait s'expliquer sur ses intentions, qui voulait aussi s'excuser, ou plutôt qui ne savait plus ce qu'il voulait, car en ce moment il était réellement fou, niais, idiot, stupide de timidité : la timidité peut rendre un homme tout cela. Retenue, disons-nous, par lui dans son élan, Mlle Aglaé Dupont l'entraîna, et lui à son tour entraîna un guéridon chargé de riches porcelaines, tout en plaquant sa main désespérée sur les touches du piano, qui rendirent soudainement les sons les plus criards, les plus faux, les plus antipathiques qu'on puisse imaginer. Quel tableau ! quelle situation ! quel naufrage ! Les cris de paon de Mlle Dupont, le bruit assourdissant de la sonnette, les éclats des porcelaines, les soupirs prolongés du piano ! Mme de Thomery, sa fille, plusieurs autres personnes entrèrent précipitamment au salon. La confusion de l'infortuné Copronyme fut telle que, s'il s'était tout à coup creusé une pièce d'eau devant lui, il n'aurait pas hésité à s'y jeter pour noyer sa rougeur, sa maladresse, sa honte et sa vie.

Anéanti par la commotion violente qu'il s'était donnée, Copronyme se retira dans sa chambre, où il s'enferma à doubles tours, et s'écroula au fond d'un fauteuil, la tête étroitement prise entre ses deux mains crispées comme les serres nerveuses d'un oiseau qui a reçu le coup mortel. Sa honte se changea graduellement en douleur, en désolation, puis en désespoir; désespoir silencieux et sombre. Des larmes coulaient cependant entre ses doigts contractés pour se répandre le long de sa poitrine ; mais ces larmes tombaient sans bruit, ainsi que le sang coule d'une blessure. La timidité, cette redoutable timidité qui avait pris chez lui la place occupée chez les autres hommes par mille sensations diverses, et qui avait ainsi absorbé, dans son organisation, toute la vitalité, souffrait pour toutes les parties de son être. Comme il n'avait vécu jusqu'alors que par une excessive timidité, il se mourait en ce moment des suites de la blessure faite à sa timidité outrée.

Ce fut en vain que sa bonne sœur, et les deux enfants de sa sœur, frappèrent de longues heures à la porte de sa chambre ; ce fut un mur : elle ne s'ouvrit pas. Le lendemain, le surlendemain, même résistance obstinée, même refus. Quand le troisième jour, vers le soir, il se montra enfin à sa famille désolée, ses traits avaient maigri et pâli comme après une douloureuse maladie. Son moral trahissait de plus tristes altérations encore. Ses idées décousues et flottantes comme si elles avaient été déchirées par une tempête, ne rencontraient plus dans sa bouche que des paroles gênées. Et lorsque sa sœur essaya, en l'absence des enfants, de lui parler de la scène déplorable qui s'était passée entre lui et Mlle Dupont, il devint encore plus blême et plus défait; la prudence disait hautement qu'il ne fallait plus éveiller en lui un pareil souvenir, si l'on tenait à ne pas compromettre sans retour sa raison meurtrie par le choc qu'elle avait reçu.

On remercia aussitôt Mlle Dupont, cause innocente de tout ce qui était arrivé, et l'on espéra, à force de bons soins, que le repos renaîtrait dans l'esprit de Copronyme. Cet espoir ne fut pas complétement déçu; le calme dans les idées revint, mais le caractère fourbu de l'homme n'éprouva aucune heureuse modification, et les actions suivirent, comme toujours, la pente du caractère. En se concentrant en lui-même, Copronyme Mathéron devint personnel, égoïste ; il ne tarderait pas à être avare : l'avarice étant le maréchalat de tous les vices.

IV. — JULIEN ET BLANCHE.

Depuis son arrivée à Paris et son installation chez sa sœur, Copronyme avait grandement contribué aux dépenses de la maison, soit en lui imprimant un bon caractère de confortabilité, soit en payant l'éducation des enfants. Cette générosité ne s'arrêta pas tout d'un coup, mais son cours fut inégal; il diminuait, reprenait, diminuait encore; la source *était malade*, comme disent les chercheurs d'eau. Mme de Thomery fut forcée de réduire sa maison; elle congédia successivement plusieurs professeurs, et, circonstance fâcheuse, elle s'imposa ces économies au moment où Blanche, sa fille, aurait eu besoin d'aller dans le monde, seule mer dans laquelle, quoi qu'on en dise, se pêchent les maris, s'ils sont quelque part, et au moment où Julien, ayant terminé ses études classiques, devait, comme cela avait été depuis longtemps arrêté en famille, prendre ses inscriptions à l'Ecole de droit ou de médecine ; en sorte que Blanche commença à douter de la dot sur laquelle elle avait compté pour se marier, et que Julien n'entra ni à l'Ecole de droit, ni à l'Ecole de médecine, ni à aucune autre école professionnelle quelconque. Et comme les gens qui dépendent acquièrent d'année en année l'expérience que celui qui a versé beaucoup d'abord, qui a peu répandu ensuite, a parfaitement le droit de ne rien donner du tout, Mme de Thomery craignit, si elle réclamait, de se voir supprimer tout à coup ce qui ne cessait de tarir. Cette crainte altéra sa santé, naturellement délicate, et, comme elle avait au plus haut degré l'instinct des bonnes mères, elle lut dans l'avenir de ses enfants la menace de bien mauvais jours, mauvais jours qu'elle s'accusait, par une longue, trop longue anticipation peut-être, de n'avoir pas conjurés à temps, en leur enseignant soit un art ou un métier, qui les dispensât de faire fond uniquement sur la libéralité si chanceuse de leur oncle Mathéron. Peu à peu ce chagrin, qui était un ver dans le cœur, s'aggrava en maladie ; au bout de trois ans de langueur, trois ans douloureusement écoulés entre des enfants qui soupçonnaient la cause de son mal, et un frère dont la timidité se transformait avec l'âge en misanthropie noire, Mme de Thomery mourut; et elle mourut, silencieusement désolée, au fond d'une de ces cours mélancoliques de la rue du Dragon, qui ressemblent à des cimetières, tant il y croît de l'herbe et tant il y passe à toute heure d'étudiants en médecine.

Ce fut quelques jours après la mort de sa sœur que Copronyme, sans songer à faire part de sa résolution à son neveu et à sa nièce, alla se loger dans la maison isolée de la soporifique rue d'Assas, dont il a été question aux premières pages de cette histoire, leur laissant son mobilier comme souvenir, et peut-être comme unique héritage. Les deux jeunes gens se convainquirent, au bout de quelques jours d'attente, que leur oncle Mathéron les abandonnait à leur destinée ; et il ne leur fut pas difficile de se démontrer que cette destinée ne s'annonçait pas sous

un jour très-brillant. Leur premier soin, quand ils eurent donné aux regrets l'inutile part qu'on leur fait toujours, fut de s'informer de l'endroit où s'était réfugié leur oncle, si toutefois il n'avait pas quitté Paris. La recherche n'était pas des plus faciles. De commissionnaire en commissionnaire interrogé, car, si Copronyme n'avait pas transporté ses meubles, il avait dû faire passer, à coup sûr, d'une maison à l'autre, ou de la rue du Dragon à quelque diligence, les nombreux sacs d'argent qu'on lui savait dans ses armoires, Julien finit par découvrir la maison de la rue d'Assas, où il avait couru se blottir. Il s'y présenta, dès le lendemain, avec sa sœur ; mais la consigne était si bien donnée, qu'ils furent repoussés à première vue, et réduits alors à lui écrire, afin de lui demander la cause de cette séquestration, dont ils gémissaient. Ils ne reçurent aucune réponse à leur lettre ; celles qui suivirent n'eurent pas de meilleur résultat. Les pauvres jeunes gens, ainsi rebutés, se turent et se résignèrent. Bientôt il leur fallut songer à se suffire, disons le mot d'airain, à gagner leur vie, quoique à deux pas d'un oncle très-riche, et qui n'avait qu'eux pour uniques parents. Comment la gagner cette vie, qui semble si douce, si riante, si facile, tant qu'on n'en porte pas soi-même le fardeau ? Blanche savait bien un peu broder, un peu coudre, un peu la musique, un peu la danse, un peu l'anglais, un peu le dessin ; Julien savait, lui aussi, un peu le grec, un peu le latin, un peu l'histoire, un peu la botanique, un peu la physique ; mais ce n'est pas avec tous ces peu réunis qu'on apaise la faim de cet ogre qu'on appelle courtoisement la vie. Qu'un bon état les eût vite tirés d'affaire ! Un état ! ce qui importe le plus, ce à quoi on songe le moins ! Enfin, quel état prirent-ils ? Après des années d'hésitations et de tentatives avortées, Julien, qui avait appris à demi tant de belles choses, Blanche, qui avait effleuré du bout des doigts tant d'arts d'agrément, s'éveillèrent, celui-ci, professeur de belle écriture ! Blanche, fleuriste de troisième ordre ! triste, mais infaillible conséquence de leur fausse position dans le monde, qui a raison, croyez-le bien, de ne vouloir que des valeurs absolues, et de rejeter les fractions embarrassantes. Ceci n'exclut ni l'intérêt ni la pitié pour l'infortune, mais... mais continuons notre récit.

V. — M. NARCISSE BOUFFAREL... ET SON ÉPOUSE.

Au fond de leur cœur, quoiqu'il fût bien découragé, Blanche et Julien ne désespéraient pas encore tout à fait de ramener leur oncle à de meilleurs sentiments pour eux. Aussi Julien, renonçant à envoyer des lettres qui demeuraient toujours sans réponse, osa enfin, un jour, interroger le concierge de la maison de la rue d'Assas, qu'il sut adroitement se rendre favorable par un cadeau plein d'intelligence et de goût. Il offrit à M. Bouffarel, — c'était le nom du portier, — un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu.* Nous venons de dire que Julien s'était fait professeur de calligraphie : le *Poniatowski* était signé par lui. Quel concierge résisterait à la séduction d'un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu ?*

— Vous m'assurez donc, cher monsieur Bouffarel, que M. Mathéron, mon oncle, est toujours fort triste ? disait Julien au portier de la rue d'Assas.

— Ah monsieur ! s'il est triste ? je suis sûr qu'il a les *foies noirs*. N'est-ce pas, madame Bouffarel ? ajouta le portier, qui ne se permettait jamais de risquer une opinion sur quoi que ce fût, sans avoir obtenu l'assentiment de sa femme. En ce moment, la digne Mme Bouffarel était occupée, dans la soupente placée au fond de la loge, à fixer avec des épingles, au-dessus de son lit, le *Poniatowski obtenu d'un seul trait de plume continu.*

En avançant la tête, Mme Bouffarel répondit :

— Oui, mon ange, il a les *foies noirs* comme la cheminée.

— On est donc fort triste, s'informa naïvement Julien, quand on a les foies noirs ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, dit encore Mme Bouffarel.

— Et sort-il quelquefois ? demanda Julien.

— Bien rarement, oh bien rarement ! N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon astre des cieux.

— Dans le jour ?

— Jamais dans le jour ; à dix heures, le soir, pour ne rentrer que fort tard, vers minuit, une heure... N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon amour chéri.

— Et il se couche alors ? demanda Julien aux tendres époux Bouffarel.

— Ah ! voilà ce que nous ne savons pas ; car, jusqu'au matin, on voit de la lumière, non-seulement dans sa chambre, mais dans tout l'appartement qu'il occupe. Est-ce encore vrai, madame Bouffarel ?

— Oui, mon mignon doré.

— Que peut signifier ce genre de vie ? murmurait Julien.

— Oui, cherchez, et vous ne saurez rien.

— Mais ses domestiques n'ont jamais dit ?...

— Il n'a pas de domestique... Ah bien oui !

— Mais son ménage ? car enfin...

— C'est lui qui le fait.

— Lui ! mon oncle fait son ménage ?

— Lui seul, monsieur... Est-ce que je mens, madame Bouffarel ?

— Non, mon prince, tu ne mens pas.

— Ce doit être affreusement laid alors, affreusement sale chez lui ! s'écria Julien.

— Voilà qui vous trompe, monsieur ; il n'y a pas peut-être dans tout le faubourg Saint-Germain un appartement plus beau ni mieux tenu que le sien, ce que nous avons su par le commissaire de police, que je fis venir un jour...

— Le commissaire de police ! pourquoi le commissaire de police ?

— Oui, monsieur, le commissaire de police... Tenez, c'était la fois que nous restâmes trois jours sans le voir descendre et sans apercevoir chez lui de la lumière. Nous avions cogné à sa porte comme des possédés, Mme Bouffarel et moi... Il n'avait pas répondu... Tu te souviens, madame Bouffarel ?

— Comme de ton premier aveu sous les piliers des halles, mon époux.

Bouffarel reprit :

— M. le commissaire de police, qui est un homme fort bien, fut étonné, ravi, ravi comme un commissaire priseur, de voir tant de beaux meubles réunis : lit en bois doré... Oui, monsieur, il couche dans le bois doré ! tapis qui viennent de l'ancien mobilier de Marly, toilettes en porcelaines-pompadour, boudoir tapissé en points de Hongrie, glaces de Venise entourées de fruits en bois, que vous les mangeriez, tant c'est bien fait, monsieur ! chaises en ébène, divans en velours vert ; et des tableaux, des tableaux ! ah ! il faut voir ! Le commissaire de police n'en revenait pas... j'en appelle à Mme Bouffarel !

— C'est la vérité pure, Narcisse ; il n'en revenait pas.

Julien de Thomery croyait entendre raconter un rêve.

— Mais, reprit Bouffarel, si M. le commissaire de police, comme je vous l'ai dit, fut surpris et ravi de la vue de tant de riches objets, là où il ne s'attendait à trouver, comme vous l'auriez supposé vous-même, que des meubles en désordre, lui, votre oncle, ne fut pas ravi de la vue du commissaire de police, fracturant, brisant sa serrure pour entrer dans son appartement. Après lui avoir dit qu'il avait le droit de rester chez lui avec lumière ou sans lumière, et cela tant qu'il lui plairait, de donner ou non signe de vie, il ajouta que s'il lui arrivait encore de s'introduire de la même manière peu courtoise, il le tuerait, comme un chien, d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil, à son choix... Demandez à Mme Bouffarel.

— Oui, mes délices, comme un chien.

Quand Julien eut raconté à Blanche l'histoire de l'oncle Mathéron, de l'appartement somptueux de la rue d'Assas, et tous les détails qu'il avait recueillis de la bouche éloquente de Narcisse Bouffarel, sa sœur refusa d'y croire. C'était pur récit de portier, qui s'amuse aux dépens de celui qui l'interroge et de celui sur qui l'on veut savoir. Le portier de la rue d'Assas s'égayait ainsi sur le compte de l'oncle Mathéron, parce que l'oncle Mathéron, au lieu de lui faire faire son ménage, le faisait lui-même. En fallait-il davantage pour expliquer les grotesques inventions de M. Bouffarel? Comme celui qui écoute le premier un propos est naturellement plus près du fait qui en a fourni le fond, que celui qui l'entend en second lieu, Julien soutint que le récit du portier Bouffarel était vrai d'un bout à l'autre, contrairement à l'opinion de Blanche, parfaitement disposée, de son côté, à ne pas céder.

— A votre avis, dit-elle avec aigreur, les portiers ne mentent jamais, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas là ce que je prétends.

— Que prétendez-vous alors?

— Que, comme les autres hommes, ils la disent quelquefois, et que cette fois il l'a dite.

— Vous êtes d'une naïveté, mon frère...

— Et vous d'une incrédulité, ma sœur...

— Mais quel intérêt ai-je donc à soutenir?...

— L'intérêt de votre entêtement ..

— Ma sœur, vraiment vous devenez... vous devenez insociable!

— Eh bien! quittez-moi... laissez-moi!... je vivrai toute seule... Insociable! insociable!

Les deux jeunes gens avaient à peine conçu cette mauvaise pensée d'une séparation, qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, pour se demander pardon de leur vivacité.

En essuyant une larme, Julien dit à Blanche :

— Puisque vous ne voulez pas me croire, ou plutôt croire le concierge de la rue d'Assas, faisons mieux, ma sœur, que de nous disputer ; voyons nous-mêmes par nos propres yeux.

— Et comment? s'écria Blanche.

— Ce n'est pas très-facile, j'en conviens, mais du moins n'est-ce pas impossible. La maison isolée qu'habite notre oncle se compose de deux étages et d'un rez-de-chaussée; il occupe le premier étage en entier ; le second n'est pas loué ; louons-le...

—Et nous saurons, interrompit vivement Blanche, tout ce qui se passe chez lui.

— Il ne paraît pas s'y passer grand'chose ; mais enfin nous serons plus près, nous serons à deux pas, nous serons immédiatement au-dessus du mystère qu'il nous importe tant de pénétrer. Oui, vous avez deviné ma pensée, chère sœur; louons ce second étage.

— Mais le prix du loyer?...

— Pas plus élevé qu'ici ; je me suis informé.

— Mais, autre chose à laquelle vous n'avez pas pensé! habitant la même maison que notre oncle Mathéron, nous serons exposés à être vus par lui à chaque instant.

— J'y ai pensé. Non-seulement la maison a un second escalier de service par où notre oncle ne passe jamais et par où nous passerons toujours ; mais cet escalier de service conduit à une porte de sortie, qui donne sur la rue de Vaugirard, et que nous prendrons, afin d'être bien sûrs de ne jamais nous rencontrer avec lui. Qu'avez-vous encore à m'objecter?

Julien interrogeant M. et Mme Bouffarel.

Déménageons et emménageons tout de suite, puisqu'il en est ainsi, s'écria Blanche.

Et en effet, Blanche et Julien, à la grande joie de M. et de Mme Bouffarel, louèrent le second étage de la maison de la rue d'Assas, qu'ils occupèrent immédiatement. Les voilà donc dans les fossés de la place ; l'ennemi sera-t-il assez habile pour ne pas se laisser surprendre?

VI. — LES MYSTÈRES DE LA RUE D'ASSAS.

Nous ignorons s'il fut habile jusqu'au bout; mais, pendant la première semaine d'espionnage, les deux jeunes gens n'apprirent rien de bien extraordinaire sur l'oncle Mathéron. Ils se convainquirent seulement que le portier n'avait rien inventé, en disant que leur oncle ne sortait jamais que le soir pour rentrer fort tard dans la nuit.

La seconde semaine était déjà commencée, quand, un soir, Blanche, toujours plus attentive, éveilla son frère pour lui dire :

— Levez-vous vite, mon frère, il y a du nouveau !

Julien aussitôt se lève, s'habille et va dans la pièce où l'attendait sa sœur ; pièce dont le plancher répondait exactement à la salle à manger de leur oncle Mathéron.

— Qu'avez-vous entendu ? demanda Julien.

— Collez votre oreille, lui répond Blanche, contre ce plancher, et écoutez.

Julien fit ce que lui ordonnait sa sœur qui, de son côté, plaqua pareillement son oreille contre le parquet.

— Mais j'entends un cliquetis de fourchettes, de couteaux et d'assiettes ! Que veut dire ?

— Ecoutez toujours, mon frère, écoutez !

— Le bruit des verres ! On soupe donc ?

— Oui... On soupe, et l'on soupe très-bien, mon frère.

— On débouche du vin de Champagne.

— Il n'y a pas à en douter, mon frère ; et l'on en boit, n'en doutez pas non plus.

— Silence ! mon oncle parle.

— Deux voix de femmes alternent avec la sienne !

— Oui, ce sont deux voix de femmes. Mais, encore une fois, silence ! ma sœur, ou nous ne saurons rien.

Et voici ce que Mathéron disait d'un ton passionné qui perçait le plafond :

— Oui, madame de Tolberg, votre adorable fille me plaît, me charme ; et si, de mon côté, j'avais le bonheur de lui plaire...

— Monsieur, répondait d'une voix grave Mme de Tolberg, si Julia vous enchante à ce point, osez dire devant elle que vous me demandez sa main... ; elle est là, elle vous voit, elle vous écoute.

Et Copronyme d'interrompre Mme de Tolberg par ces paroles :

— Ah ! madame la comtesse, avant de vous adresser une pareille demande, ne faut-il pas que je sache si je suis un peu aimé de Mlle Julia, votre fille ?

Alors Mme de Tolberg de dire à sa fille :

— Julia, vous avez entendu ?

— Oui, maman.

— Je vous permets de répondre.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

—Ma fille vous accepte, monsieur Copronyme, dit Mme de Tolberg.

Et Copronyme de s'écrier, d'un accent à traverser deux plafonds :

— O bonheur ! Tout ce qui est ici, mademoiselle, vous appartient.

Et la voix de la jeune fille, pleine de réserve :

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous les chevaux ? Vous aurez des chevaux.

La voix de la jeune fille :

— Merci, monsieur.

— Les voyages ? Nous voyagerons.

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous vingt mille livres de rente ?

La voix de la jeune fille de plus en plus réservée :

— Merci, monsieur ! Oh ! merci, monsieur !

Et Mme de Tolberg, disant ensuite :

— Assez pour aujourd'hui, mon cher futur gendre, reposez-vous de tant d'émotions ; pensez à nous comme nous allons penser à vous.

Les voix se turent.

Blanche et Julien quittèrent leur attitude horizontale, se levèrent, blafards de surprise, et se dirent :

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— Nous avons son secret.

— Oui, ma sœur : et quel secret !

— Il va se marier !

— Se marier ! Et il donne tout ce qu'il possède à cette femme, à cette demoiselle Julia !

— Mais quelle est cette femme ? cette Julia ?

— Je le saurai tout de suite, ma sœur ; je cours...

Quoiqu'il fût trois heures de la nuit, Julien descendit rapidement chez le portier, frappa trois coups au carreau de sa loge ; Dieu sait combien de trois coups il frappa ! Et quand Bouffarel, tout endormi, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, lui eut ouvert le vasistas, il lui dit tout ému :

— Quelles sont les deux dames qui viennent de sortir ?

— Quelles deux dames ?... Je dormais si bien !...

— Les deux dames qui étaient chez mon oncle, qui ont soupé chez mon oncle, qui ont passé la soirée chez mon oncle, qui sortent de chez mon oncle. Eveillez-vous !

— C'est vous qui rêvez, mon jeune locataire : personne n'est venu dans la soirée, pas même votre oncle, puisqu'il n'est pas sorti ce soir de son appartement ; personne, aucune dame n'a pu souper chez votre oncle ; je n'ai ouvert à personne ; nul n'a passé la soirée chez votre oncle ; et je vous répète que personne n'est sorti de chez lui, puisque, depuis neuf heures, mon épouse et moi dormons, et que ce n'est pas en dormant que nous aurions tiré le cordon, qui dort comme nous depuis neuf heures.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, monsieur Bouffarel, balbutia Julien confus de cette scène de nuit où il n'avait pas cru être appelé à jouer un rôle si ridicule. Quoi ! c'était donc une vision qu'il avait eue, c'était une hallucination que ce souper de son oncle avec ces deux dames, avec la mère et la fille ! Que tous ces détails de conversation qui l'avaient frappé ainsi que sa sœur Blanche ? Oh ! non, s'écria-t-il, tout cela ne saurait être un rêve, et ma sœur, témoin comme moi...

Sa sœur, en effet, lui affirma de point en point que tout était parfaitement vrai et réel dans ce qu'elle et lui avaient entendu par le plancher, et que si le portier n'avait ouvert à personne... eh bien ! c'est que personne n'était sorti. L'appartement de leur oncle Mathéron était assez vaste et assez pourvu en meubles pour que ces deux dames y fussent encore, et y demeurassent jusqu'au jour. Quelque invraisemblable que fût cette supposition, elle n'était pas absolument impossible. Dans quelques heures le portier en pèserait lui-même la valeur ; il verrait bien si ces dames étaient restées chez M. Mathéron, en les voyant ou en ne les voyant pas passer devant sa loge.

Hâtons-nous de dire que personne ne passa le matin sous les regards plus attentifs que jamais de M. Bouffarel.

Que durent alors penser Blanche et Julien de cette aventure terminée comme une illusion après avoir commencé avec la brutalité d'un fait ? Ils pensèrent... Ils pensèrent trop, beaucoup trop. Cette préoccupation inquiète que leur donnait leur oncle, à chaque instant du jour, et l'on peut, sans exagération, ajouter « et de la nuit, » leur ôta de l'esprit toute idée calme et sérieuse de travail. Blanche faisait fort peu de fleurs, Julien encore moins de calligraphie. La misère les envahissait. Si l'on calculait tout ce que l'attente insensée des héritages a causé d'oisiveté, de malheurs, de pertes et de désespoirs à l'humanité, je crois qu'on serait tenté parfois de se mettre d'accord avec le communisme, pour les abolir.

Nous ne prétendons pas pour cela soutenir ici que Ju-

lieu et Blanche n'eussent rien entendu; le démenti nous arriverait bien vite, car le voici... ; du moins, le croyons-nous.

Cette fois, ce fut Julien qui frappait au milieu de la nuit à la porte de la chambre de sa sœur et qui lui disait :

— Si je ne suis pas fou encore ce coup-ci, je crois en entendre de belles dans l'appartement de notre oncle Copronyme; levez-vous, ma sœur...

Julien n'eut pas besoin de répéter son ordre ; Blanche était déjà debout ; tous deux avaient déjà cloué une oreille au plancher.

Julien avait raison. Il s'en passait de belles chez l'oncle Copronyme Mathéron. Ce n'étaient pas deux ou trois maigres fourchettes, deux ou trois verres bourgeois, qui s'agitaient cette fois; c'était une armée de fourchettes, le choc étincelant de trente verres ; c'étaient surtout des voix de femmes qui se croisaient, s'élevaient en spirales, remplissaient l'air de joyeux — hélas! de trop joyeux propos.

Ces dialogues, chauffés au vin de Champagne et au vin du Rhin, s'étant tout à coup arrêtés, Blanche et Julien entendirent la voix de leur oncle Copronyme qui disait :

— Non, mesdames, mon mariage avec Mlle Julia de Tolberg n'aura pas plus lieu que mon mariage avec Mlle Aglaé Dupont; plus de mariage! Mlle Julia est une péronelle; sa mère, une aventurière, qui m'aurait mangé mon argent; j'aime mieux, mesdames, le manger gaiement avec vous ; mangeons-le donc ! buvons-le, surtout ; buvons !

— Buvons ! buvons ! buvons !

— A votre santé, Mathilde ! Louise ! Hortense ! Delphine! Anaïs! Clémence ! Justine ! Antoinette ! Paquerette ! Turlurette ! Cold-Cream ! Mousqueton ! Amanda ! Absinthe ! Fleur-des-Pois ! baronne de Kirchwasser ! vicomtesse de la Jamaïque ! A la vôtre !

— Quel infâme libertin, que notre oncle ! s'écria Blanche. Allez, mon frère, chercher le portier, et qu'il voie si nous rêvons encore cette fois, mon frère.

— Faisons mieux, ma sœur, perçons ce plancher, qui n'est pas d'une épaisseur bien grande; essayons de voir par nos propres yeux autant que nous entendons en ce moment par nos propres oreilles ; et j'irai ensuite chercher ce portier incrédule...

Julien était déjà tout de cœur à l'ouvrage ; il descellait à plaisir des carreaux ; enlevait du plâtre à poignée ; crevait le plancher avec bonheur, avec ardeur, sûr, ce qui lui donnait une confiance superbe, que le bruit qu'il faisait était dominé par la rumeur de l'orgie. Le travail fut long, mais le souper ne finissait pas. Quand il n'y eut plus qu'une légère croûte entre ce qui était le plancher du neveu et le plafond de l'oncle, Julien et Blanche entendirent Copronyme dire à toutes ses invitées, difficilement attentives :

— Mesdames, je vous prépare une magnifique surprise; devinez.

C'est pendant que ces dames, probablement immobiles à leur place, cherchaient à deviner, que Julien alla chercher M. Bouffarel dans sa loge. Celui-ci, déjà abusé une fois, du moins le croyait-il, hésitait beaucoup à quitter la douce tiédeur de son lit. Enfin il se décida à suivre Julien. Le moment était suprême! Bouffarel, Blanche et Julien s'agenouillèrent sur le parquet mystérieusement défoncé, et ce dernier, ayant adroitement enlevé le dernier obstacle, c'est-à-dire ayant détaché la dernière feuille de plâtre du plafond..., tous les trois virent à la clarté éblouissante de deux lustres, de six rameaux de bougies et de plusieurs lampes ; ils virent autour d'une table splendidement couverte de porcelaines, de cristaux, d'argenterie et de flacons pleins de vins délicats, vingt-cinq ou trente dames d'âges divers, mais toutes fort jeunes encore : brunes, blondes, rouges, cendrées, rousses, de toutes les nuances. Quoique la prodigieuse surprise dont furent frappés les trois espions accroupis sur le plancher ne leur permît pas de détailler à loisir le spectacle étalé sous leurs yeux, ils remarquèrent cependant ceci. Toutes ces dames étaient d'une roideur de tenue inflexible, excessive, inconcevable, impossible à accorder avec le furieux entrain qu'elles avaient manifesté avant l'ouverture du plafond. Invisibles, c'étaient des Bacchantes; visibles, des margraves.

— Ma parole d'honneur! dit tout effrayé le portier Bouffarel en se rejetant en arrière, ceci est de la sorcellerie pure ; voilà bien trente femmes réunies autour de cette table, et je n'en ai pas vu entrer une seule. Par où sont-elles passées? Donc c'est de la sorcellerie ; votre oncle est un sorcier ; je vais lui faire donner congé ; nous ne louons pas à des sorciers...

Si le stupide et honnête Bouffarel n'avait pas eu ce beau mouvement d'indignation, Blanche et Julien auraient pu voir et examiner davantage ce qui se passait au-dessous d'eux, chez leur oncle ; mais le portier, en s'agitant, avait fait tomber plusieurs morceaux de plâtre sur la table du festin... Aussitôt toutes les lumières furent éteintes..., obscurité complète. Mathéron avait à l'instant même déjoué la conspiration tramée contre lui. On ne saurait plus rien. Consternés comme il est impossible de le dire, les espions de l'oncle quittèrent leur inutile observatoire.

Cependant, s'ils ne pouvaient plus voir, rien ne les empêchait encore d'entendre ; et voici ce qu'ils entendirent.

Passé dans une pièce voisine de la salle à manger avec toutes ses jolies invitées, dans le salon probablement, Copronyme Mathéron leur offrait la surprise annoncée : Un bal ; oui, un bal ! Jusqu'au jour, on l'entendit dire, avec la joie d'un maître de maison enchanté de lui-même et des autres, et au son d'un piano infernal : « Mesdamés, la contredanse ! mesdames, on commence ! mesdames, la valse ! mesdames, vous êtes les reines de mon bal, les fées de la danse ! Ah ! mesdames, mesdames ! c'est trop de félicité, laissez-moi respirer un instant ! »

VII. — LE MOT DE L'ÉNIGME.

Soit que Copronyme eût goûté trop de félicité, soit qu'il n'eût pas assez respiré, il dut tomber malade, car à ce bal succéda chez lui un silence de plusieurs jours. Sans la menace qu'il avait faite une première fois au commissaire de police, on serait allé chercher ce magistrat du quartier pour savoir si Copronyme était mort ou vivant.

Il n'était pas mort, mais il expirait.

Par le plafond, par cette brèche à laquelle Copronyme n'avait pas eu le temps de penser sérieusement, tant le mal l'avait saisi avec violence et rapidité, Julien et sa sœur entendirent un jour sa voix mourante, qui disait : « Mes chères amies, vous avez fait les délices de mon existence, soyez mes héritières. A vous, tous mes biens ! » puis sa voix s'éteignit pour toujours.

— Déshérités ! s'écrièrent Blanche et Julien, à qui tout espoir d'avenir était ainsi enlevé, déshérités !

— Non ! il n'en sera pas ainsi, ajouta Julien, qui eût bien mieux fait de prévoir ce malheur que d'en gémir.

Il sortit et revint bientôt avec le magistrat investi du droit de pénétrer dans le domicile des citoyens. Celui-ci se fait ouvrir par un serrurier ; il entre, accompagné de

Julien et de Blanche : et que voient-ils, tous trois, dans la chambre de Copronyme Mathéron? — Rangées autour de son lit, sur des fauteuils, des chaises et des divans, plus de cent poupées ; poupées blondes, poupées brunes, poupées jeunes, mûres, grandes, petites, poupées grisettes, poupées villageoises, poupées grandes dames, poupées gaies, mélancoliques, poupées maigres, poupées grasses, poupées de toutes les constitutions et de tous les rangs !

Il avait vécu des années avec elles ; il leur avait prêté une intelligence, une âme, des désirs, même une voix, car il parlait pour elles, on l'a supposé, dans ces réunions, fêtes et bals où nous l'avons vu trôner.

C'était sa folie, la terrible folie de la timidité. Elle l'avait conduit là. Rebuté par une femme, Copronyme Mathéron les avait toutes évitées depuis cet événement, pour se créer dans l'isolement, ce premier domaine de la folie,

Le mot de l'énigme : Mathéron et ses cent femmes. Dessin de A. Beaucé.

un monde illusoire, fantastique, mais un monde ressemblant au monde réel autant que le mannequin ressemble à l'homme, autant que la poupée ressemble à la femme.

Cette folie de Copronyme Mathéron était assurément une belle folie! Il avait eu des épouses qui ne l'avaient jamais contrarié et des filles qu'il avait pu marier, sans les frais de la dot et sans l'ennui du gendre.

Il va sans dire que son testament en faveur de ses poupées fut cassé, mais il revint fort peu néanmoins au neveu et à la nièce. Presque tout avait été mangé en poupées. On en trouva une qui fut estimée cinq mille francs !

Moralité : Ne pas compter sur les oncles, quand même ils n'auraient pas la belle folie des poupées. Il en est de moins timides qui ne sont pas plus généreux.

LÉON GOZLAN.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

UN TABLEAU DE WATTEAU.

C'était au mois d'avril 171... Devant la boutique d'un marchand de tableaux et d'estampes, bien connu alors, du célèbre Gersaint, se pressait une foule nombreuse pour admirer les toiles et les gravures suspendues devant les vitrines. Dans l'intérieur même de la boutique, dans un coin réservé aux ouvrages de prix, un petit nombre de privilégiés discutaient, louaient ou critiquaient, chacun d'après ses goûts et ses sympathies, plutôt, je crois, que d'après le mérite des ouvrages. Les artistes jugeaient, les beaux-esprits péroraient, et les sots, qui forment souvent la majorité, étaient de l'avis de celui qui avait parlé le dernier. Il en était ainsi tous les matins dans la boutique du marchand de tableaux.

Une Halte sous un arbre. Tableau de Watteau.

En ce moment, Gersaint, qui faisait avec autant de grâce que de savoir les honneurs de ses galeries, attira l'attention de l'aréopage sur une toile qui avait jusque-là échappé à ses regards.

C'était le Watteau connu sous le nom de : *Une Halte sous un arbre.*

Sur le devant du tableau, des hommes et des femmes se reposent et devisent au bord d'un ruisseau aux ondes transparentes, ombragé par un chêne séculaire; au fond, tous les préparatifs d'un campement; à gauche, une femme a allumé du feu, et surveille une marmite, qui doit contenir le dîner de la compagnie, à en juger par l'intérêt que lui porte le groupe dont elle forme le centre; à droite, s'élève une tente couronnée de feuillage; un officier donne des ordres à un valet d'écurie qui s'occupe des bagages; çà et là, des soldats causent, prient, dorment ou fument leur pipe.

C'est bien là ce que représentait le tableau; mais ce que nous renonçons à décrire, c'est le charme de cette scène animée, la pureté de ce ciel, la transparence des eaux, la fraîcheur de ces couleurs, la finesse de ces physionomies, en un mot, l'esprit de cette petite toile. Watteau avait bien mêlé à tout cela quelques costumes étranges; — vieux souvenirs des toilettes de l'Opéra et de la Comédie-Italienne, — mais ce défaut, le défaut de toutes ses œuvres, qui a fait dire que dame nature avait enfanté le peintre des fêtes galantes pour admirer sa portraiture parée à la française, — ce défaut, dis-je, était si mince, ces toilettes étaient si coquettes et si pimpantes, ces petites figures si gracieuses et si jolies, qu'on devait être tenté de remercier l'artiste de son anachronisme.

Cependant les avis furent partagés sur le mérite de l'ouvrage, l'envie n'est-elle pas la pierre de touche du talent? Chacun y reconnaissait bien la main délicate et légère du maître, mais les uns trouvaient la scène confuse, les autres n'en comprenaient pas l'idée, tous enfin s'accordaient à blâmer ces fantaisies du costume, dont nous avons déjà parlé. Gersaint, qui n'était pas seulement un marchand de tableaux, qui était aussi un connaisseur distingué, écoutait les éloges et les critiques, se mêlant parfois à la conversation, mais avec la modestie qui convient à un propriétaire et à un ami de l'auteur.

Le groupe pérorait donc depuis quelques instants, lorsqu'un jeune homme, à la physionomie intelligente, à la mise soignée, mais sans recherche, prit à son tour la parole pour défendre et expliquer la pensée du peintre.

Puis, passant à l'examen critique du tableau, il en fit valoir, il fit toucher du doigt, une à une, chaque finesse et chaque beauté, et cela, avec l'enthousiasme d'un artiste et la science d'un vieux brocanteur; et, tandis qu'il parlait, l'émotion de sa voix donnait la mesure de son admiration.

Cependant un nouveau personnage était entré depuis quelques instants chez maître Gersaint. C'était un homme jeune encore, mais chez qui la figure pâlie, le dos voûté accusaient les fatigues du travail ou les dangers d'une maladie qui ne pardonne pas.

A sa vue, les conversations avaient cessé comme par enchantement; on s'était reculé avec une sorte de respect mêlé de gêne et de malaise; puis, peu à peu, chacun, prenant congé de Gersaint, s'était dirigé du côté de la porte, et tous avaient déjà disparu, que le jeune homme, qui n'avait rien remarqué, continuait encore, au milieu du silence, ses réflexions et ses éloges enthousiastes.

Après l'avoir écouté quelques minutes, le nouveau venu lui toucha légèrement l'épaule :

— Vous êtes peintre, monsieur? lui demanda-t-il.

— Je le croyais hier encore, monsieur, répondit l'autre, qui se retourna, mais aujourd'hui, je reconnais que ce titre n'appartient qu'à l'homme qui peut produire de pareils chefs-d'œuvre.

— Vous ne connaissez pas Watteau?

— Non, monsieur, mais mon plus vif désir serait de le connaître.

Gersaint, assez intrigué sur la tournure que la scène allait prendre, regardait alternativement les deux interlocuteurs.

— Rien n'est plus facile, reprit l'inconnu en rougissant légèrement. Il demeure rue ....., n° ... Présentez-vous en mon nom; je suis peintre moi-même et de ses amis; il vous recevra, j'en suis sûr. Mais s'il suffit de voir le visage d'un homme pour le reconnaître, pour qui veut devenir son ami, il faut aussi connaître son caractère. Je vais donc vous faire son portrait tant au moral qu'au physique. « Watteau est de moyenne taille et d'une faible constitution; il a le caractère inquiet et changeant; il est entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs, impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami, misanthrope, toujours mécontent de lui-même et des autres et pardonnant difficilement; il parle peu, mais bien; il aime beaucoup la lecture, c'est l'unique amusement qu'il se procure dans son loisir. Voilà, autant que j'ai pu l'étudier, son portrait au naturel. »

Ce fut au tour de Gersaint de rougir; aux premiers mots, il avait reconnu le portrait de Watteau, tel que lui-même l'avait tracé dans ses *Catalogues*; il se mit à tousser pour cacher son embarras.

Cependant le jeune homme se confondait en remercîments, et tout naturellement il voulut savoir le nom de son nouvel ami.

— C'est juste, reprit celui-ci, mais je ne vous ai pas demandé le vôtre, permettez-moi de vous taire le mien; du reste, je préviendrai Watteau de votre visite, et cela reviendra au même. A propos, ajouta-t-il, en se tournant vers Gersaint, il y a longtemps que je vous ménage une surprise, mon cher Gersaint, mais aujourd'hui je ne puis me garder mon secret à moi-même. Vous avez une belle boutique, mais vous avez une vilaine enseigne, aussi voilà bientôt deux mois que je travaille à vous en faire une autre.

— Comment! exclama Gersaint au comble de l'étonnement, vous, peintre d'enseigne?

— Oh! oh! rassurez-vous, maître, il y a enseigne et enseigne; ce n'est pas le *Cheval blanc* de l'hôtelier, votre voisin, que je vous destine, non! mais voici ce que j'ai imaginé, et ce que j'exécute en ce moment : c'est une longue galerie fuyant en perspective, remplie de visiteurs et de tableaux. Hein, qu'en dites-vous? Pour un marchand de tableaux, je crois que l'enseigne est de saison.

— Ah! c'est différent répondit Gersaint en poussant un soupir de soulagement, mais vous m'avez fait une peur, vous, peintre d'enseigne! Et encore, quand j'y pense...

— Pas d'orgueil, mon cher Gersaint, j'ai bien peint des saints Nicolas à la douzaine et des décors d'Opéra, je puis bien peindre une enseigne. D'ailleurs, si la toile ne vous convient pas, vous pourrez la faire passer de la porte au magasin, voire même au grenier.

Là-dessus, ils se séparèrent, et notre jeune homme, en regagnant son logis, se demanda plus d'une fois quel était l'ami de Watteau qui peignait des enseignes, des décors et des saints Nicolas.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous et se rendit à l'adresse indiquée. Un vieux serviteur vint lui ouvrir, et l'introduisit dans un atelier dont les murs étaient couverts de croquis, de dessins et de tableaux, puis il sortit en lui disant que Watteau allait venir.

Le cœur du visiteur battait fort, mais comme personne ne venait, il se remit et s'amusa, pour tuer le temps, à considérer les toiles qui l'entouraient, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il crut y retrouver cette finesse de touche et cette richesse de tons qu'il avait si fort admirées dans la *Halte sous un arbre*.

Mais quelle fut sa surprise, quand sur un chevalet, il aperçut presque inachevée l'enseigne de maître Gersaint! Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien la galerie, c'étaient bien les curieux regardant les tableaux, et le style de toutes les écoles était rendu avec tant de justesse que du premier coup d'œil il reconnut la toile de chaque maître : les Raphaël, les André del Sarte et bien d'autres.

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit, et un homme entra; c'était l'inconnu de la veille, c'est-à-dire Watteau lui-même.

Quant au jeune homme, c'était Nicolas Lancret, qui fut l'élève, l'ami, puis le rival et le successeur de Watteau, Lancret, le peintre aimable, au pinceau élégant et facile, Lancret qui marcha sur les traces du maître, sans toutefois l'égaler jamais.

C'est ainsi que naquit leur amitié. Si l'on veut savoir comment et quand elle mourut, ce fut un jour que, devant la boutique de maître Gersaint, où commence cette histoire, des passants s'avisèrent de prendre des tableaux de Lancret pour des tableaux de Watteau.

CH. WALLUT.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

PERSÉVÉRANCE, ou AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES:

M. Olivier, vieillard aveugle.
Mlle Olivier, sa sœur; 50 ans.
Le comte.
Marie, fille de M. Olivier; 20 ans.
Mimi, sa sœur; 6 ans.

Le théâtre représente un pauvre appartement. Dans une chambre sans rideaux, s'entrevoient deux lits; l'un est occupé par Mimi, qui dort encore; sur le bord de l'autre, est assise Mlle Olivier, qui arrange ses coiffes en grondant. Auprès d'une fenêtre, Marie est assise devant un petit chevalet; elle peint.

N.-B. On peut supprimer les lits pour la mise en scène.

SCÈNE I.

Mlle OLIVIER, MARIE, MIMI dormant.

Mlle Olivier. Me réveiller à quatre heures!

Marie. J'ai pourtant fait le moins de bruit possible, ma tante.

Mlle Olivier, *continuant*. A quatre heures! Et, depuis, je n'ai pas pu clore l'œil; moi, pauvre vieille fille, qui du matin au soir n'arrête pas; sur qui tout repose dans la maison; qui dois être à la cave et au grenier; qui dois m'occuper d'un vieillard aveugle et d'une enfant de six ans; et, de plus, m'arranger de sept cents francs par an, pour faire vivre quatre personnes! Encore, lorsque M. Gustave ne manque pas d'ouvrage, et ne vient pas rogner nos portions.

Marie. Chère tante, vous êtes la première à vous retirer, pour lui, le pain des lèvres.

Mlle Olivier. Et j'ai tort; c'est encourager... c'est encourager...

Marie. Quoi? Vous ne pouvez dire la paresse, ma bonne tante; vous savez que Gustave est laborieux, et que si, parfois, il vient s'asseoir à la table de famille, c'est qu'il y a chômage absolu de travail.

Mlle Olivier. Pourquoi, aussi, pourquoi s'être fait graveur! Graveur, beau métier! à gagner trente sous par jour, quand on les gagne! Tous les graveurs que je connais meurent de faim. Mais, on veut un état joli, un état où les mains restent fines et blanches; où l'on se donne des airs d'artiste, au lieu de se faire tailleur de pierre, compagnon serrurier, charpentier; que sais-je? toute autre chose que graveur.

Marie. Il faut de la santé pour ces états rudes, ma tante; et Gustave tient de notre pauvre mère: il est délicat comme une fleur.

Mlle Olivier. Je sais, je sais; tu prêches pour ton saint; tu sens que ce que je te dis de l'un convient à l'autre. (*Se levant et arrangeant son lit.*) Non, il faut que, à commencer par ton père, vous soyez tous fous, dans cette maison, pour avoir choisi des carrières aussi absurdes que celle de graveur pour lui, et de peintre de fleurs pour toi. Peintre de fleurs! ça résonne bien. « Que fait Mlle votre fille? — De la peinture, répond ton père. » Et il se redresse! Repasseuse, couturière, ouvrière à la journée, voilà ce que tu devrais être; tu serais nourrie dehors, et tu rapporterais vingt-cinq bons sous tous les jours; tandis que tes barbouillages ne rapportent pas vingt-cinq rouges liards.

Marie. Chère tante, un peu de patience; vous savez que l'excellent professeur qui me donne ses leçons gratis me reconnaît du talent, et nous présage le succès. Si je suis admise à l'Exposition (et c'est ce matin que nous le saurons, ma tante; ce matin, ah! je tremble!) si je suis admise à l'Exposition, mon tableau se vendra; il se vendra deux cents francs peut-être! Et, alors, les commandes arriveront; la petite caisse se remplira; le père ne manquera jamais de bois, l'hiver; et vous, vous aurez un chapeau neuf, et du café noir tous les jours.

Mlle Olivier. Chansons! c'est comme cela que tu as leurré ton père; et, comme il n'y voit plus, le pauvre cher homme, il s'en rapporte à toi, et te croit la huitième merveille du monde, pour le moins. Moi, quoique je ne sache pas tirer une ligne droite, j'ai des yeux, et de bons; je te dis que tu ne réussiras jamais. Qu'est-ce que c'est que de prendre pour modèle de vilaines herbes des champs; des coquelicots, des bluets? que de s'amuser à imiter des radis, une pomme coupée, un vieux morceau de fromage? Est-ce que c'est ça qui peut plaire et se vendre? Est-ce que c'est de l'art, ça? Je te le dis, mon enfant, tu t'abuses, et je parierais cent contre un que, tantôt, tu reviens ici du Salon avec ta courte honte. Ah! si tu m'en croyais, comme tu planterais-là, et toiles, et couleurs, et pinceaux! Comme tu te mettrais bravement à l'aiguille.

Marie. Hélas!

Mlle Olivier, *se rendant à la cuisine*. Oui, oui, ça serait dur, mais ça serait encore plus sage.

SCÈNE II.

MARIE, MIMI.

Marie. Mon Dieu, si je me trompais, pourtant; si, par tendresse pour moi, mon vieux et excellent professeur s'abusait; si je n'avais, si je ne devais avoir jamais aucun mérite sérieux, aucun mérite réel!... La médiocrité n'est permise qu'aux riches; celui qui a son pain à gagner doit faire bien, sous peine d'une éternelle misère!...

(Sa tête se courbe sur son chevalet; Mimi se réveille, et vient, sur la pointe de ses pieds nus, regarder ce que fait sa sœur.)

Mimi. Tiens, tu pleures!... Pourquoi donc pleures-tu? Ah! peut-être parce que la tante disait, hier, que mes souliers ne tenaient plus? Console-toi, va; ça m'est bien égal de ne pas sortir; je m'amuse beaucoup ici, je t'assure: je m'y amuse autant qu'au Luxembourg.

Marie. Ne pas sortir, faute de souliers!

Mimi. Dame! La tante disait qu'elle avait mis trois francs

de côté, pour m'en acheter une paire; mais que tu en avais eu besoin pour des couleurs.

MARIE. Seigneur! Si toutes ces souffrances que je leur impose étaient vaines? Est-ce le remords ou la crainte d'échouer qui me serre le cœur? Chausse-toi, ma bien-aimée; je t'habillerai ensuite. Tu as de quoi te chausser ici, n'est-il pas vrai?

MIMI. Je crois bien: de beaux chaussons de drap, pareils à ceux de papa! Comme nous restons à la maison, papa et moi, la tante nous a taillé ça dans un bon vieux jupon à elle.

MARIE. Comment, le père aussi est condamné à ne point sortir, faute de souliers!

MIMI. Est-ce que je l'ai dit? Ça m'était défendu. Ne va pas le répéter, au moins; on me gronderait.

MARIE, *se levant.* Et je ne m'aperçois de rien! Absorbée par mon travail, je ne vois pas l'abîme qui se creuse, la misère qui grandit. Non-seulement je ne produis rien, mais je pèse encore sur eux tous. Ma tante a raison, il ne faut pas que cela dure!

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. OLIVIER. (Il entre les mains en avant et a entendu ce qui précède.)

M. OLIVIER. Hein? qu'est-ce que cela? que viens-je d'entendre?

MARIE. Vous, mon père!

M. OLIVIER. Moi! qui surprends du découragement, il me semble.

MARIE. Ah! mon papa, s'il ne s'agissait que de moi seule?

M. OLIVIER. S'il ne s'agissait que de toi seule, travaillerais-tu d'aussi grand cœur?

MARIE. Cher père, et si ce travail ne doit aboutir à rien?

M. OLIVIER. Allons donc! — Ma sœur a passé par là, ce matin, je le vois.

MARIE. Ce qu'elle dit est vrai, peut-être.

M. OLIVIER. Et que dit-elle? son éternel rabâchage: que tu n'as point de talent, que tu n'en auras jamais; qu'il vaudrait mieux laver ton linge que barbouiller de la toile? Laisse-la dire, et suis ta voie.

MARIE. Cher père, avec quelle conviction vous parlez!

M. OLIVIER. Pour un aveugle surtout, pas vrai? — Mon enfant, en même temps que je juge des formes et du coloris par les yeux de ton professeur, je juge aussi de l'inspiration qui t'anime par la fièvre qui te prend quand tu travailles, par l'émotion de ta voix quand tu me décris ces chefs-d'œuvre de l'art, qu'il ne m'est plus donné d'admirer, et surtout par ton infatigable persévérance.

MARIE. Ma persévérance, ah! que de fois elle a fléchi!

M. OLIVIER. Pour se relever plus vaillante et plus indomptable. Est-ce que je n'ai pas deviné tes angoisses, ma pauvre martyre; est-ce je n'ai pas ressenti tes tortures, lorsque, t'en allant offrir le produit de tes veilles, tu rentrais sans avoir trouvé d'acquéreur, et que, mue par un bon sentiment, au fond, mais sous des formes rudes et blessantes, ma sœur ajoutait ses reproches à tes déceptions? Ma pauvre bien-aimée, tes larmes retombaient sur mon cœur; mais tu me croyais en paix, et je me taisais, afin de t'éviter une souffrance. Eh bien! je te le dis, lorsque Dieu met dans l'âme tant de force et de vaillantise, lorsqu'il y met cette persévérance qui, cent fois tombée, cent fois se relève, c'est l'indice d'un front touché, c'est l'indice du génie!

MARIE. Oh! mon père, parlez, parlez toujours! vous êtes ma force et mon courage, aussi bien que ma consolation et ma joie. Tenez, je me sens ranimée et pleine d'espoir. C'est l'heure où s'ouvrent les portes du Salon: j'y vole; que je m'aperçoive dans le plus modeste recoin, et je reviens goûter mon bonheur dans vos bras.

M. OLIVIER. Va, ma fille, et que le bon Dieu t'accompagne dans le succès ou te protége dans la défaite!

SCÈNE IV.

M. OLIVIER, MIMI, puis Mlle OLIVIER.

MIMI. Bon! la voilà partie sans m'attacher.

M. OLIVIER. Viens, que j'essaye...

MIMI. Tu ne pourras pas, toi. — Qu'est-ce que je dis donc là? Si, si, tu pourrais très-bien, entends-tu? (*A part.*) Ma sœur qui me recommande tant de ne pas lui faire sentir qu'il n'a plus ses yeux, voilà que justement j'allais... Mais non, mais non. (*Haut.*) Tiens, papa, je te tourne mon dos: les agrafes à droite, les portes à gauche; c'est fait, et aussi bien fait que par Mlle Marie.

M. OLIVIER, *avec attendrissement et l'embrassant.* Cher cœur!

Mlle OLIVIER, *entr'ouvrant la porte d'abord, puis entrant.* Allons, au déjeuner! Est-ce qu'on n'a pas faim, ici? est-ce qu'on n'a pas assez barbouillé de coquelicots et d'herbes folles, pour s'être creusé l'estomac? — Tiens! où donc est-elle?

M. OLIVIER. A l'Exposition.

Mlle OLIVIER. Sans déjeuner! (*On sonne.*) La voilà, sans doute. Va ouvrir, Mimi.

M. OLIVIER. Ce serait bien prompt.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. Mlle Marie Olivier?

Mlle OLIVIER. C'est ici, monsieur.

M. OLIVIER. Donnez-vous la peine d'entrer et de vous asseoir, monsieur. (*A part, à sa sœur.*) C'est peut-être quelque amateur de peinture.

Mlle OLIVIER, *à part.* Joliment! l'espèce en est perdue, si elle a existé jamais.

LE COMTE, *à Mlle Olivier.* C'est à la mère de Mlle Olivier que j'ai l'honneur de parler?

Mlle OLIVIER, *un peu brève.* Non, monsieur; à sa tante, à la sœur de son père.

M. OLIVIER. Ma fille est sortie, monsieur, mais ne saurait tarder.

LE COMTE. Si vous le permettez, monsieur; j'attendrai.

M. OLIVIER. Je vous en prie, monsieur.

Mlle OLIVIER. Elle est capable de rester dehors plus longtemps qu'on ne croit; si c'était quelque chose qu'on puisse lui redire? (*Bas, à son frère.*) Le pain est rôti et le café chaud.

LE COMTE, *debout.* Je suis importun; j'aurai l'honneur de revenir.

M. OLIVIER, *bas, à sa sœur.* Maladroite! (*Haut.*) De grâce, monsieur, soyez assez bon pour attendre. (*A part.*) Va déjeuner seule, si tu en as tant d'envie.

LE COMTE, *devant le chevalet.* L'ouvrage de Mlle votre fille!

M. OLIVIER. Une petite nature morte.

Mlle OLIVIER. Un mauvais barbouillage! des coquelicots

fanés, de la vieille herbe des champs, des pommes, une boutique de fruiterie. — Tenez, monsieur, vous êtes connaisseur, peut-être? Soyez donc assez bon pour dire à mon frère, afin qu'il le sache, que cette peinture ne promet rien; que Marie use son temps et sa belle jeunesse en efforts infructueux, et que lui rendrait un grand service celui qui lui mettrait en main une aiguille à coudre ou un fer à repasser, en guise de palette ou de pinceau.

M. Olivier. Tais-toi, ne parle pas ainsi; c'est une honte! (*Au comte.*) Monsieur; vous qui avez des yeux... qui voient...

Le comte. *l'interrompant.* Comment, monsieur, vous seriez?...

M. Olivier. Aveugle, oui, monsieur.

Mimi. C'est égal, va, papa, il sont joliment beaux, tout de même, tes yeux!

M. Olivier. Eh bien, monsieur, vous qui avez le bonheur de voir l'œuvre de mon enfant, dites-moi si, dans

Le comte annonçant la bonne nouvelle (Scène VI).

ce coloris, il n'y a pas la fermeté du maître; si, dans ces choses inertes, ne rayonne pas la pensée de l'artiste?

Le comte. Mais, monsieur, vous n'êtes point aveugle!

M. Olivier, *continuant.* N'est-ce pas, monsieur, n'est-ce pas qu'elle est appelée? N'est-ce pas que la vocation se révèle? et la vocation, n'est-ce donc point la voix de Dieu?

Le comte. Pardon, monsieur; mais, par quel phénomène parlez-vous ainsi de choses que vous ne voyez point?

M. Olivier. Avec mon cœur, j'ai, pour en juger, les yeux du savant maître de ma fille.

Le comte, *après un silence pendant lequel il examine le petit tableau.* Mlle Olivier est très-jeune, dit-on?

M. Olivier. Vingt ans.

Le comte. Elle a dû beaucoup travailler?

M. Olivier. Plus qu'il ne faudrait, la sainte fille!

Mlle Olivier. Elle en perd le boire et le manger; c'est absurde.

Le comte. Sans doute, les débouchés lui sont faciles.

Mlle Olivier. Il y a là dix toiles dont personne ne veut.

M. Olivier, *mouvement d'impatience.* Ne faut-il pas le temps de se faire connaître! La foule ne retient que les

noms qui lui sont répétés : les acheteurs ne viennent qu'à ceux dont chacun sait les noms.

LE COMTE, *souriant avec bonté.* Avec du talent, il est certain que, tôt ou tard, on arrive.

Mlle OLIVIER, *entre ses dents.* Si, auparavant, l'on ne meurt de faim!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE, pâle et le visage altéré.

MARIE, *sans voir le comte, et se jetant dans les bras de son père.* Oh, mon père, mon père, tout est perdu!

M. OLIVIER. Grand Dieu!

Mlle OLIVIER. Que disais-je?

(Le comte se tient à l'écart et observe. Mimi grimpe sur les genoux de son père, et essuie les larmes de sa sœur.)

MARIE. J'ai cherché partout; j'ai parcouru toutes les galeries, je ne suis nulle part!

M. OLIVIER, *la caressant.* Voyons, voyons, du calme! C'est un malheur; eh bien, oui, un grand malheur. Mais aussi, être reçue, comme ça, d'emblée, ça aurait été une chance presque inouïe. L'année prochaine, tu auras ton tour.

Mlle OLIVIER. L'année prochaine!... Tu veux donc qu'elle continue ce métier maudit? Vraiment, le père a encore moins de raison que la fille!

(Marie s'essuie les yeux, va se placer devant son chevalet, et reste absorbée dans l'examen de son travail.)

M. OLIVIER, *bas à Mimi.* Que fait-elle?

MIMI, *bas à M. Olivier.* Elle regarde son petit tableau; tu sais, la petite nature morte.

Mlle OLIVIER. Ce n'est pas tout ça; il faut ici une résolution énergique. Travailler d'un travail qui plaît, la belle malice! Le difficile est d'accepter un travail qui ne plaît pas; les raisonnables le font, il faut savoir être raisonnable. Ma mignonne, je connais une excellente confectionneuse en lingerie; si tu le veux, tu y entres demain, et avant trois mois, tu gagneras ton pain et vingt sous par jour... Eh bien, à qui donc est-ce donc que je parle? Me suis-je exprimée en patagon, Marie!

MARIE. Ma tante, ainsi que le souhaitait mon père, Dieu me protége dans la défaite, car je sens ma force renaître.

Mlle OLIVIER. Elle persiste!

MARIE. Oui; seulement, chère tante, ces toiles que je gardais pour des occasions meilleures, on m'offre vingt francs de chacune; vingt francs!... Enfin, nous les donnerons. (*Plus bas.*) Et vous achèterez des souliers au père et à Mimi.

Mlle OLIVIER. Bon! voilà qu'elle me ferait pleurer à présent.

M. OLIVIER. Bien, mon enfant!

LE COMTE, *s'avançant.* Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous baiser la main?

(Marie regarde le comte avec une profonde surprise.)

MIMI, *bas à sa sœur.* C'est un monsieur qui a paru trouver ton tableau bien joli, et qui dit qu'avec du talent, on arrive toujours.

Mlle OLIVIER, *à part.* Je l'avais oublié, celui-là.

M. OLIVIER. Recevez nos excuses, monsieur.

LE COMTE. Vous n'en avez point à me faire, cher monsieur. Mademoiselle, serez-vous aussi vaillante devant la joie que devant la douleur?

MARIE. Que voulez-vous dire, monsieur?

LE COMTE. Voilà que vous pâlissez; je ne sais si je dois poursuivre.

MIMI. C'est qu'elle n'a pas déjeuné; j'ai aussi joliment faim, moi!

LE COMTE, *souriant à Mimi.* Je serai donc bref, mademoiselle!...

MIMI. Mimi, monsieur.

LE COMTE. Je serai bref, mademoiselle Mimi. (*A Marie, et doucement.*) Mademoiselle, votre tableau est à l'angle gauche du salon carré.

MARIE. Mon tableau!

M. OLIVIER. Oh, mon Dieu!

LE COMTE. Une modestie aussi rare que touchante vous aura, sans doute, empêchée de le chercher là.

MARIE. Dans le salon carré! Comment supposer qu'il y pouvait être?

LE COMTE. A l'angle gauche; exposition excellente, lumière parfaite, c'est là que je viens de le voir, et c'est lui qui m'amène. Mademoiselle, je vous offre 1,500 fr. de ce tableau.

MARIE, *avec explosion.* 1,500 francs!

LE COMTE. Et 2,000 fr. de celui qui est sur votre chevalet. (*Marie tombe assise, les mains jointes. M. Olivier prie tout bas.*)

LE COMTE, *poursuivant.* Quant aux toiles dont vous consentiez à vous défaire à vil prix, gardez-les; permettez-moi ce conseil. Elles ne valent pas les deux que j'achète; si, toutefois, vous agréez mes offres.

MARIE. Si nous les agréons!...

LE COMTE. Mais l'inspiration s'y trouve; plus tard, vous en ferez autant de petits chefs-d'œuvre.

MARIE, *à elle-même.* Si je rêvais, pourtant!...

LE COMTE. Ma voiture est en bas... Monsieur veut-il goûter le bonheur le plus doux qui soit réservé à un père? qu'il vienne; et, protégé par vous, mademoiselle, et par moi, il entendra ce qu'on dit de l'œuvre de son enfant; quant à vous, si vous n'en voulez croire vos oreilles ni vos yeux, vous en croirez son émotion.

M. OLIVIER. Oui, oui, oh oui!... Monsieur, vous me faites l'effet d'un bon ange.

LE COMTE. Un simple amateur, monsieur, heureux de s'être rencontré sur le chemin du talent et de la vertu.

Mlle OLIVIER, *à elle-même.* 1,500 et 2,000, 3,500 fr... Allons, ça vaut décidément mieux que de repasser des bonnets.

MARIE, *prenant le bras de son père.* Nous sommes à vos ordres, monsieur.

Mlle OLIVIER. Sans manger?

M. OLIVIER. Tu pourrais donc manger, toi?

Mlle OLIVIER. Non ça, c'est vrai, je ne le pourrais pas. La joie nourrit; et, d'ailleurs, tout doit être froid.

LE COMTE. Si rien ne vous retient ici, mademoiselle, soyez des nôtres.

Mlle OLIVIER. De grand cœur. (*Elle met son chapeau.*)

MIMI. Et moi?

LE COMTE. Mais vous avez faim, vous, mademoiselle Mimi?

MIMI, *précieuse.* J'ai encore plus envie de voir le tableau de ma grande sœur, à l'angle du salon carré.

LE COMTE. Partons donc.

M. OLIVIER. Partons, et que béni soit celui de qui émanent le courage et la persévérance, celui qui a dit à l'homme : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

ADAM BOISGONTIER.

RÊVERIE SUR UN BERCEAU.

Dans ce doux nid, petit enfant tout rose,
Frêle et mignon,
Tu m'apparais comme une fleur mi-close
Dans le gazon.

La fleur attend pour sourire à la terre
Le gai soleil.
Toi, tu souris au regard de ta mère,
A ton réveil.

Dieu t'entoura de la blanche auréole
D'un ange pur,
Qui, pour venir tout près de toi, s'envole
Du ciel d'azur.

Avec ta mère, il veillera sans cesse
Sur ton berceau;
Il est aussi tout rempli de tendresse,
L'ange si beau!

De ses baisers, ton front garde la trace,
Reflet divin,
Et sur ta joue, ils impriment la grâce
Du chérubin.

Sous son regard, sous celui de ta mère,
Tu grandiras;
La mère et l'ange iront, sur cette terre,
Guidant tes pas.

M^me^ H. HEUGEL.

CHRONIQUE DU MOIS.

HUIT JOURS A PARIS. — VOYAGE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Non datur omnibus adire Corinthum.

Il était une fois une jeune reine, grande et puissante, aimée de ses amis, redoutée de ses ennemis, admirée de tous. Ses sujets étaient riches et heureux, et ils savaient justement gré à leur reine de leur richesse et de leur bonheur. Du reste, son empire était immense, et, comme Philippe II, elle pouvait dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États.

Je ne sais si vous avez deviné de qui je veux parler, mais je vais ajouter une dernière ligne à mon portrait, et bien sûrement alors vous le reconnaîtrez, c'est que le nom de cette reine était synonyme de victoire, et qu'elle était digne de son nom.

Avec de tels avantages, notre princesse eût dû se trouver heureuse, et cependant quelque chose manquait à son bonheur : elle désirait voir Paris.

— Voir Paris? la belle affaire! me direz-vous. C'est un conte de fées que vous nous racontez là.

— Vous en parlez bien à votre aise, vous qui, chaque matin, promenez vos loisirs de la Madeleine à la rue Laffitte, des Tuileries au Palais-Royal; mais demandez à l'étranger s'il désire voir Paris, à l'aveugle s'il désire voir le soleil, et vous verrez si je plaisante. Quant à mon récit, j'ai pu, j'en conviens, lui donner les allures d'un conte de fées, mais ce n'en est pas moins une histoire vraie, et mon héroïne, c'est Victoria, reine des trois royaumes unis.

Que si l'on veut savoir maintenant pourquoi elle n'avait pas déjà satisfait ce désir, je répondrai que, dans ce pays de liberté que l'on nomme l'Angleterre, la reine ne peut quitter son royaume sans l'autorisation des ministres et du Parlement, et Parlement et ministres ne sont pas faciles sur ce chapitre.

Déjà, aux plus beaux jours de l'entente cordiale, la reine avait sollicité, mais en vain, la permission de venir à Paris; on avait accordé le voyage au Tréport, ce qui n'est pas la même chose, n'en déplaise à la Normandie.

Convenez, je vous prie, que cette pauvre reine, malgré toutes ses grandeurs, malgré Londres et Windsor, n'a pas un sort bien enviable.

Mais aujourd'hui c'est différent. A ces vieilles rancunes, qui, plus encore que le détroit, séparaient les deux peuples, a succédé une loyale alliance; le soleil a dissipé les ténèbres, et l'amitié nouvelle a reçu le plus glorieux des baptêmes, celui du sang et de la victoire. En même temps, les splendeurs de l'Exposition universelle, cette lice ouverte à de pacifiques combats, conviaient à Paris les visiteurs du monde entier. Cette fois, le Parlement et les ministres se laissèrent attendrir, et la reine Victoria, partie de sa résidence d'Osborne, le vendredi 17 août, sur le yacht *Victoria and Albert*, abordait le lendemain à Boulogne, où l'empereur Napoléon était allé à sa rencontre. Elle était accompagnée du prince Albert, son époux, de la princesse royale et du prince de Galles, ses enfants, et d'un grand nombre de dignitaires de la couronne. Après quelques instants de repos, elle montait dans le chemin du Nord et se dirigeait à toute vapeur sur la capitale.

A la nouvelle de la visite de notre noble alliée, Paris avait endossé ses plus beaux habits de fête, non pas le Paris d'il y a dix ans, le Paris vieux, sale, enfumé; mais le Paris d'aujourd'hui, le Paris jeune, frais, plein d'air et de lumière. Une double haie de garde nationale, de troupes de ligne et de garde impériale s'étendait depuis Saint-Cloud jusqu'à la gare de Strasbourg. En effet, pour donner aux augustes visiteurs une idée plus grandiose de la capitale, on avait relié le chemin du Nord et de l'Est auprès de La Chapelle, et c'est par la ligne de Strasbourg que le convoi devait faire son entrée dans Paris.

L'aspect monumental de la gare était encore rehaussé par un luxe inouï de décorations; ce n'étaient qu'ori-

flammes aux couleurs nationales, oriflammes vertes, semées d'abeilles d'or, alternant avec les étendards des trois royaumes; tentures de velours cramoisi avec crépines d'or, corbeilles de fleurs encadrées dans des massifs d'arbres verts; les riches toilettes des dames garnissaient les deux galeries latérales et la nef.

A l'extérieur, sur les boulevards, les Champs-Élysées et les avenues du bois de Boulogne et de Saint-Cloud, s'élevaient des arcs de triomphe, des colonnes rostrales, décorés des drapeaux des nations alliées, avec les chiffres de l'Empereur et de ses hôtes. Les fenêtres et les balcons regorgeaient de curieux.

a veille, et le matin encore, tous les chemins de fer avaient jeté dans la capitale des milliers de provinciaux et d'étrangers. Aussi la foule grossissait-elle d'instant en instant sur les boulevards, et la troupe avait-elle peine à la contenir. Toutes ces têtes, qui ondulaient comme des épis sous le vent du nord, formaient le plus étrange et le plus magique spectacle qu'on pût imaginer.

Dans les Champs-Élysées, bannière en tête, étaient rangées les députations de la province. On peut, sans exagération, évaluer à cinq ou six cent mille le nombre des curieux qu'avait attirés la solennité de ce jour.

Cependant le canon gronde; c'est le convoi qui vient d'entrer dans la gare. La reine paraît, donnant le bras à l'Empereur; elle est habillée d'une robe bleue avec un manteau gris de perle. L'Empereur porte le costume de lieutenant général, ainsi que Son Altesse le prince Napoléon. Le prince Albert est en grand costume de feld-maréchal. La princesse royale est à la gauche de l'Empereur, suivie du prince de Galles, en redingote noire et en pantalon blanc.

Les orchestres jouent le *God save the Queen* et les acclamations saluent nos augustes alliés. Malheureusement la nuit vient, et à peine la reine a-t-elle pris place dans les voitures de la cour, que le cortége se met en route. Sur les boulevards, on ne peut plus distinguer les traits de la reine, que les cris enthousiastes l'accueillent encore sur son passage.

Le soir, tous les monuments publics et presque toutes les maisons particulières étaient splendidement illuminés.

Maintenant le cadre de cette chronique nous permet-il d'entrer dans le détail des fêtes et des plaisirs qui attendaient la reine d'Angleterre en France? Combien de colonnes nous faudrait-il pour vous peindre les splendeurs des bals de l'Hôtel-de-Ville et de Versailles, les magnificences des représentations de Saint-Cloud, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et bien d'autres choses encore? Un journal anglais, le *Morning-Post*, donnait le programme du voyage; ce programme suffira pour faire juger de l'accueil que la France sait faire à ses hôtes :

Samedi 18. — Entrée dans Paris, et arrivée à Saint-Cloud, ainsi que l'a déjà annoncé *le Moniteur*.

Dimanche 19. — Repos. Dîner en famille. A neuf heures et demie, concert du Conservatoire de musique (musique sacrée).

Lundi 20. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ en calèche pour Paris. A onze heures, visite à l'Exposition des beaux-arts. A deux heures, *lunch* à l'Élysée. A deux heures et demie, réception du corps diplomatique. A trois heures, visite à la Sainte-Chapelle et promenade sur les boulevards. A cinq heures et demie, retour à Saint-Cloud. A six heures, repos. A huit heures, dîner de soixante couverts. A neuf heures, représentation théâtrale à Saint-Cloud (Théâtre-Français: *les Demoiselles de Saint-Cyr*).

Mardi 21. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ pour Versailles. A deux heures, *lunch* à Trianon. A trois heures et demie, retour à Saint-Cloud. A quatre et demie, repos. A six heures et demie, dîner en famille. A sept heures et demie, départ de Saint-Cloud. A huit heures, visite au Grand-Opéra.

Mercredi 22. — Déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ pour Paris. A onze heures, visite à l'Exposition universelle. A deux heures, *lunch* aux Tuileries. A quatre heures et demie, retour à Saint-Cloud. A cinq heures, repos. A huit heures, dîner de soixante couverts. A neuf heures, représentation théâtrale à Saint-Cloud, par les artistes du Gymnase (*le Fils de famille*).

Jeudi 23. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, visite du prince Albert (seul) à l'Exposition. A une heure et demie, départ de la reine pour Paris. A deux heures, *lunch* aux Tuileries. A deux heures et demie, visite aux galeries de peinture du Louvre. A cinq heures, repos. A sept heures, dîner en famille aux Tuileries. A neuf heures, grand bal à l'Hôtel-de-Ville.

Vendredi 24. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A onze heures, départ pour Paris. A onze heures et demie, grande revue au Champ-de-Mars. A deux heures, *lunch* à l'École militaire. A deux heures et demie, visite à l'hôtel des Invalides. A trois heures et demie, visite à l'Exposition universelle. A cinq heures et demie, repos. A sept heures, dîner en famille aux Tuileries. A huit heures et demie, visite à l'Opéra-Comique (*Haydée*, d'Auber).

Samedi 25. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A onze heures, départ pour Saint-Germain et promenade en voiture dans la forêt. A trois heures, retour à Saint-Cloud. A quatre heures, repos. A sept heures, dîner en famille.

Dimanche 26. — Repos.

Lundi 27. — Départ pour l'Angleterre.

Voilà, ou je ne m'y connais pas, des journées bien em-

ployées. Toutefois, n'est-il pas regrettable que l'étiquette du programme ait enlevé au voyage un de ses plus grands charmes, l'imprévu? Soulignons aussi quelques erreurs du journaliste anglais, qui oublie, pour la soirée du samedi 25, un grand bal donné dans le palais de Versailles et accompagné d'un feu d'artifice et d'une illumination féerique dans les jardins. Mais peut-être aussi cet oubli n'était-il qu'une réponse à notre premier reproche.

Du reste, l'empressement et l'enthousiasme qui avaient accueilli l'arrivée de la reine, loin de diminuer, ont été croissant pendant tout son séjour. Chaque jour, elle ne rencontrait sur sa route que fenêtres pavoisées, mâts vénitiens, arcs de triomphe, décorations, emblèmes de toute nature. Les cris, les vivats les plus chaleureux éclataient sur son passage, et plus d'une fois, à l'émotion qu'elle ne cherchait pas à déguiser, on a pu voir combien elle était sensible à ces enthousiastes ovations.

Son départ a été entouré de plus de pompe encore que son arrivée. Le lundi matin, 27 août, le cortége a quitté Saint-Cloud, s'est arrêté quelques instants aux Tuileries, puis s'est remis en marche, au milieu d'une haie formée par la garde nationale et la troupe. Un détachement des guides servait d'escorte; puis venaient les voitures de la cour, S. A. I. le prince Napoléon, et enfin l'Empereur et la famille royale dans un splendide équipage blanc et or. Les cent-gardes et les cuirassiers fermaient la marche. La foule était plus compacte, plus empressée encore, s'il est possible, que le jour de l'entrée à Paris.

Les décorations des boulevards avaient été conservées ou rétablies. A la gare de l'Est, les ministres, le préfet de la Seine et les grands dignitaires attendaient la reine. Les quais d'embarquement avaient été convertis en estrades, et les arcades étaient décorées de tentures de damas rouge avec les écussons des villes que traverse le chemin de fer. Au milieu d'un massif de verdure et de fleurs, disposé en amphithéâtre, des dahlias rouges et blancs dessinaient les initiales entrelacées de la reine et de son noble époux. Enfin les drapeaux aux armes de France et d'Angleterre, les banderoles éclatantes avec la devise royale : *Dieu et mon Droit. Honni soit qui mal y pense*, ajoutaient encore au merveilleux prestige de la décoration.

A midi et demi, une salve de cent un coups de canon annonçait que le convoi venait de se mettre en marche, emportant la reine, enivrée des splendeurs de la réception que la France lui avait faite. L'Empereur accompagnait ses hôtes jusqu'à Boulogne.

Le wagon royal, un peu plus grand que les wagons ordinaires, était divisé en trois compartiments : le premier renfermait un vestibule, un cabinet de toilette et une chambre de repos; celui du milieu formait un salon pour vingt personnes; le dernier était disposé de même que le premier. Toutes les pièces, décorées de glaces de Venise, étaient tendues en pout de soie broché gris de perle et blanc. Rien de plus gracieux que cette demeure de quelques instants.

A l'heure où nous écrivons, la reine Victoria se repose à Osborne ou à Windsor des plaisirs de son voyage, mais elle n'oubliera ni les fêtes du séjour ni les joies de l'accueil; ce sont là des jours qui marquent dans la vie d'une nation, des souvenirs qui restent, et qui, plus sûrement que les traités, font les souverains frères et les peuples amis. —

THÉATRES.

Les théâtres se reposent; ils comptent sur l'affluence des étrangers pour remplir leurs salles, en dépit des jours caniculaires que nous venons de traverser. C'est à peine si l'on peut signaler une reprise ou la nouveauté d'un mince vaudeville en un acte. Mais le public leur donne raison, nous serions mal venus à leur chercher querelle. Nous n'aurons donc à vous parler que des représentations officielles. La Comédie-Française et le Gymnase ont joué à Saint-Cloud deux pièces de leur répertoire.

ans *les Demoiselles de Saint-Cyr*, les sœurs Brohan ont rivalisé de grâce et de malice; Régnier, de rondeur et d'entrain; Leroux et Delaunay, de distinction et de jeunesse. *Le Fils de Famille*, lui aussi, réunissait une pléiade de talents bien connus et aimés du public : Bressant, qui avait repris le rôle créé par lui, Mlle Laurentine, qui remplaçait Mme Rose Chéri, éloignée en ce moment du théâtre, Lesueur, Lafontaine, Monval, Mlle Mélanie, ces noms ne portent-ils pas avec eux leur éloge? Toute la troupe, depuis les premiers rôles jusqu'aux simples choristes, a paru au second acte, les actrices dans leurs plus fraîches et leurs plus gracieuses toilettes, les acteurs en costume de bal. Et cependant, malgré le talent de leurs interprètes, *les Demoiselles de Saint-Cyr* et *le Fils de famille* n'ont pas produit leur effet accoutumé; c'est que la comédie et le vaudeville s'accommodent mal de l'étiquette de ces représentations, de la froideur de ces auditoires officiels. Il faut des bravos à ces artistes habitués aux bravos, et l'Empereur seul a applaudi à la chute du rideau.

Quant à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, c'est chez eux-mêmes qu'ils ont reçu Leurs Majestés, il est vrai que l'Empereur est encore chez lui à l'Opéra. Les deux soirées ont été splendides, est-il besoin de le dire?

A l'Opéra, Leurs Majestés ont été reçues au péristyle par le directeur, qui, tenant à la main le candélabre d'étiquette, les a précédées jusqu'à la loge royale. Cette loge occupait la place des loges de face et s'avançait sur l'amphithéâtre. De chaque côté se tenaient immobiles deux cent-gardes

en grand costume. Deux autres cent-gardes étaient au rideau d'avant-scène. La représentation se composait du ballet de *la Fonti*, par Mlle Rosati, et de morceaux détachés chantés par les premiers artistes. L'exécution a été irréprochable, le trio de *Guillaume Tell* et le duo de *la Reine de Chypre* ont surtout provoqué d'unanimes applaudissements. Vers la fin de la soirée, un incident inattendu ou habilement préparé — n'est-ce pas le comble de l'adresse que de faire croire au hasard en ces circonstances? — a été, pour la reine, l'occasion d'une ovation nouvelle. Au dernier acte du ballet de *la Fonti*, le décor représente le château de Windsor et ses vieilles murailles. Au moment où les chœurs de l'Opéra entonnaient le *God save the Queen*, la salle entière se leva, et, joignant ses mille voix à celles de la scène, acclama avec enthousiasme le nom de la reine.

A l'Opéra-Comique, Mlles Lefebvre et Bélia, MM. Puget, Faure, Jourdan et Ricquier interprétaient *Haydée*, une des plus jeunes partitions de l'auteur toujours jeune du *Domino noir*. Les chœurs du Théâtre-Lyrique étaient venus se joindre à ceux de l'Opéra-Comique, et les costumes étaient entièrement neufs. Quant à la décoration de la salle, il suffira de dire que M. Perrin y avait présidé avec son goût habituel. Du reste, comme l'Opéra, l'Opéra-Comique ménageait sa surprise aux illustres visiteurs. Après le second acte, à la place du rideau d'avant-scène, on a vu descendre du cintre une magnifique toile, où le pinceau de Cambon avait reproduit, en deux médaillons, la réception de l'Empereur et de l'Impératrice à Windsor et l'arrivée de la reine Victoria à Paris.

L'AMÉRIQUE A UNE HEURE DE PARIS.

Depuis quelques années à peine l'on a commencé l'application de l'électricité à la télégraphie, et déjà le génie humain ne connaît plus les distances.

La France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie, et envoient cent mille hommes en Crimée pour attaquer chez elle leur redoutable ennemie. Mais, à huit cents lieues de distance, comment avoir chaque jour des nouvelles de l'armée? Aussitôt des navires partent d'Angleterre, transportant les câbles qui doivent traverser la mer Noire et mettre Kamiesch en communication directe avec Varna; puis les fils télégraphiques se relient à Vienne au télégraphe européen, et Paris apprend en une heure les victoires et les hauts faits de nos armées.

Mais cela n'est rien auprès du gigantesque projet dont les journaux américains nous annoncent presque la réalisation. Il ne s'agit de rien moins que d'unir le nouveau monde à l'ancien par un télégraphe transatlantique sous-marin.

Le plan arrêté, — dit le *Courrier des États-Unis*, auquel nous empruntons ces détails, — consiste à établir une double ligne entre Saint-Jean de Terre-Neuve et New-York d'une part, et Saint-Jean de Terre-Neuve et Cork (en Irlande) de l'autre. Cette dernière devra être entièrement sous-marine, et exigera la submersion d'un câble de 1,700 milles environ.

C'est naturellement celle dont la réalisation offrira le plus de difficultés et exigera le plus de temps. Mais l'autre partie du projet ne demande plus que quelques semaines pour être accomplie, et, dans les premiers jours d'octobre, au plus tard, nous communiquerons directement avec Saint-Jean de Terre-Neuve.

Le câble qui doit s'étendre de l'extrémité septentrionale de l'île au cap Nord, sur le continent américain, a une longueur de 74 milles environ; il parcourra une partie du golfe de Saint-Laurent. Il est déjà arrivé à Port-au-Basque (Terre-Neuve), et attend, sur le navire qui l'a apporté d'Angleterre, qu'un remorqueur vienne guider sa pose.

LE CAFÉ.

C'était en 1258, en l'an 656 de l'hégire. Un derviche de Moka, dans l'Yémen, chassé de son couvent, était allé vivre sur une montagne voisine. Une caverne lui servait d'asile, des herbes et des racines formaient toute sa nourriture.

Cependant un jour, pressé par la faim, il lui vint à l'esprit de ramasser les fruits d'un arbuste qui croissait autour de sa demeure; il les fit bouillir, et en obtint une boisson noirâtre et amère dont le goût lui sembla assez agréable.

Quelque temps après, ses confrères étant allés voir l'exilé, voulurent essayer de sa découverte, et en furent tellement satisfaits, qu'ils emportèrent une ample provision du nouveau fruit. On prétend même que l'usage de cette boisson les guérit de la gale, dont ils souffraient depuis longues années.

Or, ce nouveau fruit venu de l'Arabie, c'est le café. Telle est du moins l'anecdote que racontent les musulmans; ils ajoutent qu'une pareille découverte valut au derviche son pardon, et que l'iman de Moka lui fit construire un couvent à l'endroit même où, le premier, il avait fait usage de la graine du caféier.

L'usage du café se répandit rapidement dans tout l'Yémen, passa en Syrie, en Égypte et dans les autres pays. Deux Syriens ouvrirent, en 1555, à Constantinople, une boutique où le public pouvait aller se régaler de la délicieuse liqueur dont il avait eu l'avant-goût par les récits qu'on lui en avait faits. — Aujourd'hui, nous dirions tout simplement qu'ils ouvrirent un café.

Le concours des amateurs fut tel, que les *ulémas* pensèrent à en défendre l'usage; ils allèrent jusqu'à prétendre que c'était une boisson enivrante, tandis que les amateurs lui attribuaient la vertu d'exciter l'esprit, de l'égayer et de le porter principalement à Dieu. L'opinion des ulémas trouva un appui dans le pouvoir; les imans poussèrent le zèle jusqu'à menacer ceux qui prendraient du café de revêtir, au jour du jugement, une peau aussi noire que le marc de cette boisson. Ce qui n'empêcha pas le café de triompher, et l'on sait quel chemin il a fait dans le monde depuis ce temps.

ÉRARD.

C'est à peine s'il nous reste quelques lignes pour apprendre à nos abonnés la mort de M. Érard, le célèbre facteur de pianos, enlevé à sa famille et à ses nombreux amis, après une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques, qui ont eu lieu à l'église de Passy, près Paris, avaient réuni tout ce que les arts comptent de notabilités. L'émotion était grande, et c'est au milieu d'un pieux recueillement que MM. le baron Taylor et Ad. Adam ont pris la parole pour retracer en quelques mots les travaux de l'artiste et les vertus de l'homme de bien.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'explication du rébus d'août est : *L'État, c'est moi*, (Laid A sème oies), mot de Louis XIV, majeur, au Parlement.

C. W.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

Les Démolitions. Mme A. Ségalas. 28.
Le Nuage et l'Enfant. Mme Desbordes-Valmore. 331.
Les Trois Ages. Vict. Fournet. 331.
Souvenir, mélodie. L. Lacombe. 92.
Les Sapins. 156.
Ma Philosophie. Nadaud. 157.
Sainte Catherine. E. Deschamps. 191.
Le Marié. F. Bérat. 192.
Rêverie sur un berceau. Mme H. Heugel.

HISTOIRE, BIOGRAPHIES.

Une visite à Saint-Cyr. Em. Marco Saint-Hilaire. 13.
Frédéric le Grand. Dubois. 129.
M. Balleydier de Hell. Pitre-Chevalier. 33.
Le Louvre ancien et moderne. C. Wallut. 193.
Le Fauteuil de M. Villemain. P. Chasles. 257, 295.
Le Fauteuil de M. Patin. P. Chasles. 321.
Nadaud. Pitre-Chevalier. 83.
Mme de Girardin. P.-C. 355.
Le général Bosquet. 125.

BEAUX-ARTS.

Des Instruments de musique, chez les Grecs et les Romains. E. Plouvier. 289.
La Jeune fille aux fruits, de Murillo. Pitre-Chevalier. 175.
Un portrait de femme, de Denner. Pitre-Chevalier. 225.
Un Tableau de Watteau. Ch. Wallut. 369.

HISTOIRE NATURELLE.

Un Grain de blé. Ch. Beaufrand. 39.
Le Coq et la poule. Méry. 201.
Monographie du Camellia. P.-C. 314.
Un Chat, deux chiens, etc. Méry. 337.

CRITIQUE, THÉATRES, SALONS.

Le salon de M. de Bourrienne. Comte de Bassanville. 233.
Exposition universelle. Pitre-Chevalier. 285, 348, 353.
Théâtres. C. W. 378.

NOUVELLES, CONTES, PROVERBES.

Les Ressources d'Octave. Mme A. Boisgontier. 17.
L'Ange de la Houillère. C. Survilli. 77, 113.
Un Hivernage dans les glaces. J. Verne. 161, 209.
Le Père Remy. Antoinette. 227.
Les Expédients de lord Penbrock. Pitre-Chevalier. 273.
Les Aventures d'une rose et d'un camellia. Mme Boisgontier. 305.
Aide-toi, le ciel t'aidera, prov. Mme Boisgontier. 371.
Les Belles folies. L'homme aux cent femmes L. Gozlan. 357.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

Les Plaisirs des Champs-Élysées. H. Castille. 1.
Huit jours à Dives. A. Achard. 49.
Troyes en Champagne. L. Ulbach. 65, 97.
Rome en 1853. Mary Lafon. 141.
Voyage en Crimée. P.-C. 151.
Les Restaurants du quartier latin. V. Fournet. 177.
Sport et Sportmen. A. Achard. 241, 275.
La Mer et les marins. G. de la Landelle. 333.
Emploi du verre. Grolier. 7.

ACTUALITÉS, ENIGMES, RÉBUS.

Une Aventure de chasse. Le Carnet de Reschid-Pacha, etc. P.-C. 29.
La Turquie contemporaine. P.-C. 61.
Revue de l'année. P.-C. 89.
La Turquie et les Turcs. La Russie et les Russes. P.-C. 108.
Nécrologie de 1854. P.-C. 119, 139.
L'Année dramatique; l'Année littéraire. P.-C. 125.
Album de Pierre Dupont. P.-C. 156.
M. Prudhomme. P.-C. 173.
Un Phénomène inquiétant, etc. P.-C. 186.
Mme Cabel. L'empereur Nicolas. P.-C. 221.
Le palais de l'Exposition, etc. P.-C. 253.
Le Nouveau bois de Boulogne. P.-C. 273.
Avénement de l'été. Beaux-arts, etc. P.-C. 285.
Les Derniers académiciens, etc. P.-C. 315.
Exposition universelle. 353.
Les Aztèques. P.-C. 347.
Voyage de la reine Victoria. C. W. 375.
Enigme. 129.
Rébus. 32, 64, 96, 128, 160, 224, 256.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

Abbé de Choisy (L'). 264.
Apologie de l'or. 2 grav. 229, 232.
Anglais en Crimée (Les). 317.
Aventures d'une rose et d'un camellia. 4 grav. 305, 309, 312, 313.
Belles Folies (Les). 4 grav. 360, 361, 365, 368.
Brigand romain. 141.
Café chantant aux Champs-Élysées. 8.
Cascade du bois de Boulogne. 272.
Cascatelles de Tivoli. 145.
Cathédrale de Troyes. 97.
Chaises sculptées. 253.
Châlet du bois de Boulogne. 269.
Charles le Chauve et les savetiers de Troyes. 101.
Chasseur normand. 57.
Chat revenant (Le). 341.
Chiens savants aux Champs-Élysées (Les). 5.
Cosaques du Kouban. 152.
Déjeuner des perroquets. 337.
Déjeuner des sportmen. 249.
Départ du conscrit. 188.
Descente de croix, de Jouvenet. 292.
Duel de la perruche et de la pie. 344.
Exposition universelle. 3 grav. 353, 356, 357.
Eglise de Saint-Urbain. 105.
Fêtes de Louis XIV, 2 grav. 257, 265.
Fondation de l'Académie. 321.
Fontanes et Villemain (MM. de). 301.
Français en Crimée (Les). 316.
Frédéric-Guillaume apparaissant à son fils. 129.
— et le hussard. 133.
— et les maîtres d'hôtel. 136.
— et les paysans de l'Oder. 137.
Gallois et Colbert. 325.
Grand bazar de Constantinople. 109.
Goûter de pâtisseries. 45.
Hivernage dans les glaces (Un). 8 grav. 161, 165, 168, 169, 209, 213, 216, 217.
Jeune fille aux fruits, de Murillo. 176.
Joueurs de flûte. 289.
Le Poussin et Marie Dughet. 144.
Lettres ornées. 2 grav.
Louis XIII reçu à Troyes. 104.
Lunettes et les télescopes (Les). 2 grav. 9, 13.
Mariage de la chair salée (Le). 72.
Marié (Le). 189.
Martyre de saint Laurent. 293.
Moïna de Bourrienne. 233.
Mois de juin (Le). 285.
Moisson (La). 40.
Mystères des mines (Les). 6 grav. 73, 77, 80, 81, 113, 117.
Napoléon à Saint-Cyr. 16.
Obstacles franchis (Les). 281.
Parieur anglais (Un). 280.
Péage romain. 65.
Perruche rapportée (La). 345.
Pesage (Le). 245.
Pie VII à l'imprimerie royale. 240.
Plat des gabiers (Le). 333.
Portraits de MM. Balleydier de Hell. 33.
— Bosquet. 125.
— Bourrienne. 237.
— Mmes de Bruey. 349.
— Cabel. 221.
— MM. Carlisle (Comte de). 185.
— Canrobert. 112.
— Columbat. 69.
— Mmes Denys, etc. 297.
— Du Deffant. 301.
Portraits de MM. Gallois, Mongin, etc. 324.
— Mmes Houssaye (Ars.). 348.
— Lady Montaigu. 37.
— Marquise de P. 29.
— MM. Lallemand, Visconti, etc. 121.
— Nadaud. 85.
— Patin. 328.
— Penbrock (Lord). 273.
— Portail, etc. 296.
— Saint-Aignan, etc. 260.
— Saint-Arnaud, etc. 89.
Portrait de femme, de Denner. 225.
Poste de Palicares. 108.
Poule et poussins. 205.
Prudhomme (M.). 173.
Renards dans une basse-cour. 201.
Ressources d'Octave (Les). 4 gr. 17, 21, 24, 25.
Restaurants du quartier latin (Les). 3 grav. 177, 181, 184.
Roger et Mlle Mars. 325.
Salon de Mme Suard. 329.
Scène de Marianne. 261.
Sir Edward. 277.
Sport et Sportmen. Frontispice. 241.
Trois Ages (Les). 332.
Types des Grecs de Crimée. 153.
Types et costumes turcs. 61.
Types normands. 2 grav. 53, 56.
Usages de la paille. 48.
— du blé. 41.
Vainqueurs après la course (Les). 248.
Vues des Champs-Elysées. 1.
— de la vallée d'Auge. 49.
— du Louvre. 3 grav. 193, 197, 200.
Watteau (Tableau de). 369.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1854-55 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-deuxième volume.

La livraison d'octobre 1855, première du vingt-troisième volume (1855-56), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1855-56, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1854-55 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-postes comme prix d'abonnement.*

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris:

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1855 *au* 25 *septembre* 1856 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter: « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

PROGRAMME DU MUSÉE DES FAMILLES POUR 1855-56 (23ME VOLUME).

Ce 23e volume du *Musée* contiendra, entre autres articles :

UNE AVENTURE DE WILKIE, par M. Jules SANDEAU, qui prépare, en outre, les pendants de *Mlle de Montsabrey* et d'*Olivier*.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS, ou *la Vie en miniature*, par Mme Caroline BÉTOURNÉ.

DES NOUVELLES HISTORIQUES et autres, de M. PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION, par M. MÉRY.

LES BELLES FOLIES, Etudes morales, par M. Léon GOZLAN.

Des articles de MM. X.-B. SAINTINE, AMÉDÉE ACHARD, etc.

Les Tulipes, par M. Alphonse KARR.

L'Enfance des grands hommes, par M. Michel MASSON.

Les suites du *Voyage en France* : la *Presqu'île de Rhuys*, le *Finistère*, etc., par M. PITRE-CHEVALIER.

La *Princesse Myosotis*, conte, par M. Alex. DUMAS fils.

Le *Miroir du Diable*, par Mme Anaïs SÉGALAS.

Les *Bords de la Seine*, et le *Voyage à la suite d'un âne*, par M. Hipp. CASTILLE.

Les *Trois souveraines Créoles*, par M. Charles BEAUFRAND.

Les suites de toutes les séries commencées : *Etudes sur mon jardin*, par JARDINEUR; *les Cours publics dans un fauteuil*; *les Prédicateurs célèbres*; *le Nouveau Paris*; *le Nouveau Louvre*, etc.

Un travail spécial sur l'*Exposition universelle*.

Énigmes et Rébus historiques, etc.

La fin de *la Russie et les Russes*, par M. LÉOUZON-LEDUC.

Les suites de la **SCIENCE EN FAMILLE** : *Histoire du Caoutchouc*, par M. GROLIER; *les Merveilles de l'électricité*, par M. Victor MEUNIER; *la Pisciculture*, par M. Ch. WALLUT.

Les suites des **CONTES EN FAMILLE**, par Mmes BOISGONTIER, ANTOINETTE, M. Ed. PLOUVIER, Mmes DESBORDES-VALMORE, Anaïs SÉGALAS, etc.

Les suites du **SPECTACLE EN FAMILLE**, comédies-proverbes à jouer au salon : *Aide-toi, le Ciel l'aidera*, par Mme BOISGONTIER, etc.

L'ART ET LES ARTISTES : Peintres, Sculpteurs, Musiciens, Artistes dramatiques, etc., *Piccini*, etc., par M. DESNOIRESTERRES.

Les fêtes chrétiennes : **LES ANGES GARDIENS**, etc.

L'HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. Ph. CHASLES.

FABLES NOUVELLES, de M. VIENNET.

CONTES, NOUVELLES, NOTICES et **ANECDOTES**, par MM. Francis WEY; Jules de SAINT-FÉLIX; MÉRY; H. CASTILLE; Philarète CHASLES; Arsène HOUSSAYE; de la ROUNAT; DESNOIRESTERRES; MARY-LAFON; L. ULBACH; Maxime GAUCHER; LÉOUZON-LEDUC; CHASTELLUS; S. DE PÉCONTAL; etc., etc.

MUSIQUE : Chant et piano, de MM. Th. LABARRE; Louis LACOMBE; L. de RILLÉ; comte Eugène de LONLAY; Jules d'AOUST; A. SIMIOT; A. DECOMBES; de Mmes Victoria ARAGO; Pauline du CHAMBGE; MALIBRAN, etc., etc.

GRAVURES : les derniers dessins de MARVY; dessins de H. VALENTIN, de K. GIRARDET, de PHILIPPOTEAUX, de JANET-LANGE, de FOULQUIER, etc., gravés avec toute la perfection possible.

ACTUALITÉS : chroniques du mois, Revues de Paris, des livres, des théâtres, des musées, etc., etc. Notices et portraits des hommes du jour. Vues des nouveaux monuments, expositions, fêtes, etc.

SPECIAL PERIOD.
91-S
66
AP
1
M8
V.22
1854-5
GETTY CENTER LIBRARY